This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

1035

Per. 2755 d. 23/14-16

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE BELGE.

TOME QUATORZIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE BELGE,

PUBLIÉE PAR

L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT

DE LA LITTÉRATURE

EN BELGIQUE.

Tome Quatorzième.

LIÉGE,
IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME FRÈRES,
QUAI DE LA SAUVENIÈRE (PLACE DU SPECTACLE) N° 10.

1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT

ET LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE EN BELGIQUE.

Procès-verbal de l'Assemblée générale du 1er *décembre* 1839.

L'Assemblée se constitue à 11 heures, sous la présidence de M. Polain, président de l'Association.

Les membres de la commission centrale siégeant au bureau sont : MM. Louis Jamme, président honoraire, Polain, président, Lesbroussart, Van Hulst, Müller, secrétaire, Dehaut, Leclerc et Mottard, trésorier-général.

M. Polain rend compte de l'état financier de l'Association; au 29 novembre, son debet est de 1357 frs., son avoir de 1643; il y a, par conséquent, un excédant de 286 francs qui servira à solder la livraison de décembre.

L'Association possède, en outre, environ 350 exemplaires des années précédentes, représentant une valeur de 3500 frs.

« Nous sommes heureux, Messieurs, ajoute le président, de pouvoir, à la fin de notre gestion, vous présenter un état de compte aussi satisfaisant.

»Depuis cinq ans que nous dirigeons la *Revue Belge*, nous avons constamment cherché à faire prospérer l'Association dont nous n'étions que les mandataires. Bien

Digitized by Google

souvent sans doute, nous sommes demeurés au-dessous de la tâche que vous nous avez imposée, mais, jamais il n'y a eu de notre faute.

»Presque tous les membres de la commission actuelle se retirent et désirent faire place à d'autres. M. Lesbroussart seul, a bien voulu nous promettre encore le concours de son nom et de son talent, M. Mottard celui de son zèle si dévoué. Quant à nous, MM., après cinq ans de travaux assidus, après avoir publié les treize premiers volumes de la *Revue Belge*, nous croyons avoir le droit de nous reposer, et nous vous prions de vouloir bien appeler d'autres personnes à la direction de la *Revue*. »

Après ces quelques mots du président, l'Assemblée prend les résolutions suivantes :

La commission directrice de la *Revue Belge* sera dorénavant composée de six membres, qui sont MM. Lesbroussart, président, Bovy, vice-président, Renard-Collardin, Ch. de Chênedollé, Mottard, trésorier-général, et Colson, secrétaire. Monsieur le bourgmestre est, de droit, président honoraire de cette commission.

Un comité consultatif de quinze membres est adjoint à la commission directrice; celle-ci pourra le convoquer toutes les fois que l'intérêt de l'Association lui semblera l'exiger. Voici les noms des personnes formant ce comité : MM. Louis Jamme, Polain, Van Hulst, Borgnet, Godet, Dehaut, Lacordaire, Weustenraad, Grandgagnage, Rouveroy, Micha, Leclerc, Müller, Demarteau et Neuville.

En faisant ces nominations, l'Assemblée a voulu offrir à la plupart de ces messieurs, un témoignage de gratitude pour les soins qu'ils ont prêtés jusqu'à ce jour à la publication de la *Revue Belge*.

Digitized by Google

Avant de clôturer la séance, MM. Louis Jamme et Lesbroussart, au nom de l'Assemblée tout entière, ont renouvelé leurs instances auprès de M. Polain pour l'engager à conserver le titre de membre de la commission directrice et de président de l'Association. Après un nouveau refus motivé, l'Assemblée s'est vue forcée de consentir à la retraite d'un membre aussi actif et aussi intelligent; mais elle décide que le procès-verbal de cette réunion, inséré dans la *Revue Belge*, renfermera le témoignage de vive reconnaissance que l'Association doit à son ex-président, *pour le zèle et le désintéressement avec lesquels* il a, pendant cinq ans, rempli ces honorables fonctions.

La séance est levée à 12 heures et demie.

Le Secrétaire,
F. H. Colson.

Le Président de l'Association,
Ph. Lesbroussart.

Digitized by Google

Digitized by Google

TRADITIONS LIÉGEOISES.

LE CHATEAU DE MONTFORT.

Une vérité qui n'est pas neuve, mais qui du moins, chose rare aujourd'hui, n'a pas la prétention de l'être, c'est que dans tous les temps, comme dans tous les pays, l'homme est entraîné vers le merveilleux par un penchant irrésistible. Ce goût pour l'idéal naît-il du dégoût de la réalité, ou la possession même la plus complette des biens physiques, j'entends de ceux qui se voient, se palpent, se pèsent ou s'escomptent, ne suffit-elle pas pour remplir tous les vides de notre existence, pour satisfaire à tous les besoins de notre organisation? Question fréquemment soulevée, discutée par plusieurs, et restée sans solution, comme bien d'autres. Dans ce domaine immense de la fiction, peuplé de tant de formes diverses, ne nous arrêtons qu'à une seule, la magie: quel rôle ne joue-t-elle pas, toujours et partout, dans les croyances populaires, ainsi que dans la littérature qui s'en alimente, l'exploite et la reproduit! Dans l'antiquité déjà polie, la poésie grecque raconte avec un grand sérieux les sortilèges de la Thessalie, et plus tard Apulée, avec les ingénieuses métamorphoses de son *Ane d'or*, intéresse et ravit les descendans de ces Romains auxquels Horace apprenait à se moquer de Canidie. Et pour ne parler que de notre ère, le roman de chevalerie a-t-il assez dominé la société européenne au moyen-âge?

Digitized by Google

Lors même qu'il eut cessé d'en être l'expression, fidèle à certains égards, il fallut un homme et un livre de génie, Cervantes et *Don Quichotte*, pour exorciser ces fantômes opiniâtres, qui, depuis plus de deux cents ans, hantaient le Nord et le Midi. Au siècle suivant (et ce siècle est celui de Molière, de Pascal, de Bossuet, de Boileau), on dévore les contes de Perrault, ouvrage qui est resté, qui restera comme *Robinson* et *Don Quichotte* lui-même : et La Fontaine s'écrie : *Si Peau d'âne m'était conté!....* Arrive un autre siècle, siècle éminemment philosophique celui-là, et la vogue est aux contes orientaux. On les traduit, on les imite, quelquefois on les habille à la française, comme le fit l'abbé de Voisenon, et cette fois c'est La Harpe, le méthodiste littéraire, l'écrivain aux graves enseignemens, le censeur rigide des écarts de l'imagination, qui nous déclare que tous les ans il relit les *Mille et une nuits*. Et notre siècle à nous, ce fameux dix-neuvième, si sceptique, si analytique, si politique, si mécanique, si rudement positif, n'a-t-il montré nul appétit pour les prestiges? Rappelez-vous Lewis, Anne Radcliffe, et leurs innombrables copistes des deux côtés de la Manche. Quelques-uns diront peut-être que ces temps sont passés. Erreur. Ce qui est dans la nature de l'homme peut se modifier, mais ne saurait périr. Plantez des betteraves, spéculez sur l'asphalte, achetez ou vendez des actions tant qu'il vous plaira, vous ne détruirez pas le charme du vague, du vaporeux, de l'incompréhensible. M. de Balzac en était bien sûr en composant ses romans mystiques, et M. Théophile Gauthier y comptait lorsqu'il créa *Fortunio*.

M. Nisard prétend néanmoins que tout merveilleux, il dit plus, toute poésie n'est possible de nos jours que

Digitized by Google

sous la condition d'être puisé dans l'industrie. Elle a ses merveilles, d'accord. Il est prodigieux de faire dix lieues à l'heure, en attendant qu'on en fasse trente, et ce en compagnie de trois cents personnes, au moyen de quelques litres d'eau bouillante. Mais ce prodige a un grand défaut : c'est d'être explicable. On le démontre, on le raisonne, on en définit tous les principes et tous les ressorts. Pour le comprendre et le reproduire, il suffit d'être d'une certaine force dans les sciences exactes, ce qui n'est pas de rigueur en poésie. Le merveilleux, comme nous l'entendons, n'est donc pas précisément là. C'est dommage.

La province de Liége, dont je vais vous entretenir afin de justifier le titre de cet article, — chose pour laquelle, du reste, on n'est jamais tenu de se presser par le feuilleton qui court, — la province de Liége est aussi bien dotée que toute autre contrée de l'Europe sous le rapport dont il s'agit. (Je ne parle pas ici de l'industrie, mais de l'autre espèce de merveilleux). Sans mentionner dans cette catégorie les miracles consacrés par la légende, et qui sont assez nombreux, je m'attacherai à un ordre de faits, ou, pour m'exprimer plus exactement, de fictions, dont l'existence se retrouve à toutes les époques et dans toutes les régions du monde connu. Ceci se rapporte à ces êtres intermédiaires entre la terre et le ciel, qui président aux éléments, habitent les lieux solitaires, et en sortent parfois pour se mêler aux hommes et intervenir en bien ou en mal dans leurs destinées. Tritons et Néréides, Sirènes et Napées, Faunes et Sylvains, Oréades et Hamadryades dans la riante mythologie des Hellènes et des Latins, ces créatures formées d'une substance plus pure, plus subtile que celle de la race humaine, et

Digitized by Google

pourvues de facultés bien supérieures, sans participer toutefois au pouvoir éternel et sans limites de la Divinité, ont plus tard changé de nature et de physionomie, tantôt par l'influence des latitudes, comme dans les climats glacés du septentrion, tantôt par celle des évènements religieux et sociaux, comme l'établissement du christianisme en Europe, et celui de l'islamisme dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique. Ce peuple innombrable se divise en une multitude de familles, toutes rapprochées par la puissance de protéger les mortels ou de leur nuire, mais différant entr'elles de nom, de forme et de caractère. Tels sont les *Dginns* et les *Péris* de la Perse, les *Génies* et les *Goules* des Arabes, le *Mumbo-Jumbo* de la Nigritie (lequel châtie les femmes infidèles ou désobéissantes, sans s'occuper des maris, probablement par reconnaissance de ce qu'ils lui ont donné l'être); les hideux *Vampires* de l'Illyrie, les *Broucolaques* de l'Archipel, les *Trolls* de la Scandinavie, les *Elfes* de l'Allemagne, les *Spunkies* et les *Mermaids* des ballades anglaises; les premiers, saisissant de leurs griffes aigües la main qu'une jeune fille plonge dans les eaux de la fontaine, les autres, enivrant les jeunes pêcheurs par leurs caresses insidieuses, et les plongeant dans un sommeil de mort; le *Moine sans tête* du Beauvaisis, les *Furolles* du Perche, feux-follets animés dont la lueur trompeuse guide pendant la nuit le voyageur vers un précipice, et qui accueillent sa chûte par de bruyans éclats de rire; les *Goubelins* de la Normandie, qui en passant le détroit ont pris le nom de *Hob-Goblins*; les *Loups-garoux* de Chartres et de l'Orléanais, héritiers des *Lemures* et des *Lamies* de l'ancienne Rome; enfin, pour terminer cette nomenclature déjà fort

Digitized by Google

longue bien qu'incomplète, les *Sylphes*, les *Gnomes* et les *Ondins* des cabalistes.

Dans cette classe, si nombreuse et composée d'espèces si diverses, il est une variété particulière qui se distingue par des rapports plus fréquents et plus intimes avec l'espèce humaine, savoir les esprits familiers, qui non-seulement dirigent l'homme par leurs conseils dans les circonstances les plus épineuses de la vie, comme l'officieux démon de Socrate et la biche de Sertorius, mais se mettent volontairement à son service, et remplissent auprès de lui les emplois les plus vulgaires de la domesticité. On les appelle *Brownies* dans la Grande-Bretagne, *Servants* dans certains cantons de la Suisse, *Koboldes* en Allemagne, *Spookseltjen* en Flandre, et *Sotays* dans le pays de Liége : ce dernier nom équivaut à celui de *Follets*. Le Sotay donc est un bon petit diable, qui n'ayant du reste aucune relation avec le ténébreux empire, habite de préférence sous les toits rustiques, et se hasarde rarement dans l'enceinte des villes ; ce qui porte à croire qu'il a peu de penchant pour les idées de progrès et de civilisation. A cela près, aucun valet de ferme n'est aussi serviable, aussi actif, et surtout aussi désintéressé. Il bat en grange, il vanne, il fauche, il nettoie l'étable et l'écurie, sans oublier de panser et d'étriller les chevaux, à qui il porte une affection particulière, les jugeant sans doute meilleurs et plus reconnaissans que les hommes, ce qui dénote en lui une certaine sagacité. Dès l'aurore, tout l'ouvrage de la maison se trouve fait, sans qu'on ait vu par qui ni comment. Heureuse la demeure pourvue d'un Sotay, et dont les habitans savent apprécier la valeur d'un semblable trésor! Maîtres et domestiques y peuvent

Digitized by Google

dormir sur les deux oreilles. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, et ce qui pourtant est aussi vrai que le reste, c'est que cet agent si zélé, si vigilant, si économe, ne touche d'autres émolumens qu'une tasse de lait journellement déposée dans un coin de la métairie. Il n'y a certainement qu'un Sotay qui puisse administrer à de telles conditions.

Toutefois ces humbles devoirs du ménage, ces soins matériels ne constituent pas toujours son unique occupation. On l'a vu s'élever parfois à de hautes combinaisons politiques et se mêler à de grands évènemens, témoin la véridique histoire du château de Montfort, que je vais vous raconter, si vous voulez bien me prêter encore quelques instans d'attention.

A deux lieues de Liége, sur la rive droite de l'Ourthe, est le charmant village de Tilf, maintenant bien connu, même hors de la province, par la beauté du paysage qui l'entoure, par sa grotte *naguères* tapissée de stalactites, et par l'hospitalité que le voyageur y trouve chez l'excellent M. Mantion. Continuez à suivre les bords de la rivière, qui erre en replis capricieux et multipliés entre des collines boisées, et au bout d'une heure, après avoir gravi une pente assez raide, vous arriverez à Esneux, bourgade dont la configuration bizarre et pittoresque rappelle les hameaux du Haut-Valais: une partie des maisons couronnant le sommet de la montagne, les autres éparpillées sur son revers, à cinquante toises au-dessous des premières. Descendez, descendez encore, enfoncez-vous dans des ravins, traversez un petit bois, franchissez des ruisseaux, et vous vous trouverez au pied d'une éminence que couvrent, dans une vaste étendue, des décombres épars et massifs. Ce sont les ruines du château de Montfort.

Digitized by Google

Ce nom retentit souvent dans les annales du moyen-âge. Il fut porté par des hommes puissants, et le souvenir en est consacré par la dénomination de plusieurs localités, en France, en Espagne, en Allemagne et en Hollande, bien que quelques-unes d'entr'elles paraissent devoir cette désignation à leur position topographique plutôt qu'aux titres de leurs anciens maîtres. L'antique édifice dont nous ne voyons plus que les débris fut-il construit par un des Montfort de la Souabe, illustre maison issue des comtes palatins, ou par un descendant d'Amaury de Montfort, comte de Hainaut, qui vivait au dixième siècle, et fut le chef de cette race dont devait sortir, deux cents ans plus tard, ce farouche Simon, le fléau des Albigeois? C'est ce que j'ignore quant à présent, ce que j'apprendrais probablement en consultant un érudit liégeois (cette province en possède bon nombre, fort versés dans la connaissance des antiquités de leur pays), et ce dont cependant je crois superflu de m'enquérir, n'ayant à vous parler du château qu'en ce qui se rattache aux êtres surnaturels dont je me suis constitué l'historiographe.

Il y avait donc *une fois* un seigneur de Montfort, très-hautain, très-avide et très-ambitieux, ce qui alors n'était pas rare parmi les seigneurs, si l'on en croit la chronique. Ce châtelain avait fait alliance avec le roi des Sotays : car à cette époque les Sotays, ayant sans doute reconnu les avantages de la centralisation et de l'unité de pouvoir, avaient adopté la forme monarchique, et abandonné, au grand regret des villageois, les fermes et les chaumières, pour s'installer dans le noble manoir où leur souverain, nommé *le Verd-Bouc*, avait fait élection de domicile. Avec un pareil appui, tout

Digitized by Google

réussissait à miracle au sire de Montfort. Ses greniers, ses caves et ses coffres regorgeaient également. Ses troupeaux étaient les plus gras, ses coursiers de guerre et de chasse les plus beaux, les plus luisans, les plus vigoureux de la contrée. Avait-il querelle avec ses voisins, ce qui lui arrivait souvent, le peuple lutin se mettait en campagne, se glissait partout, découvrait et déjouait les desseins de l'adverse partie, qui était immanquablement battue ou dupée : même chose quant au résultat ; si bien qu'à la fin de chaque guerre ou de chaque négociation, le seigneur de Montfort voyait son épargne se grossir et ses domaines s'amplifier. Malheureusement cette bonne intelligence, si profitable au maître du château, fut troublée par sa faute. Méconnaissant les services rendus, ce qui est usité quand on croit n'avoir plus besoin des gens, mais ce qui n'est pas toujours sage, il se permit envers son protecteur de mauvais procédés, dont je n'ai pu connaître exactement la nature, mais qui paraissent avoir été intolérables, à en juger par les conséquences. En sa double qualité d'esprit et de roi, le Verd-Bouc n'était pas d'humeur à laisser une offense impunie. L'occasion d'en tirer vengeance ne tarda pas à se présenter. Les quatre fils Aymon étaient alors en tournée dans les Ardennes, où l'un d'eux, Renaud de Montauban, avait eu de grandes aventures, constatées par les récits du grave historien Ludovico, plus généralement connu sous le nom d'Arioste. Montés sur la longue échine de leur cheval à quatre mains, l'impérissable Bayard, ils s'étaient aventurés loin de la forêt, et longeaient les frontières de la châtellenie de Montfort, lorsque les malandrins employés par le comte en guise de douaniers, se jetèrent sur eux, comme si

Digitized by Google

ce n'eussent été que d'honnêtes marchands ou de dévots pélerins. On tomba sur leur bagage, vrai bagage de chevaliers errans : on voulut les détrousser, eux accoutumés à détrousser les autres! Indignés de cette subversion de principes, les quatre frères, non contens d'avoir mis les larrons en fuite, attaquèrent le château. Malgré leur incomparable vaillance, la prise n'en eût pas été facile, si le Verd-Bouc, de son front armé de cornes, comme le bélier des anciens Romains, n'eût ouvert dans les épaisses murailles une brèche par laquelle entrèrent les paladins. Dès-lors toute résistance fut vaine. Le terrible Renaud renversa les chevaliers sur les écuyers, et les écuyers sur les pages. Les Sotays jetèrent de la poudre jaune dans les yeux des hommes d'armes, fait que pourront expliquer comme un mythe les savans qui se rappèleront les victoires remportées en Espagne par les forces de la restauration, l'an de grâce 1823. Enfin, selon les règles de l'épopée, qui veulent que le héros n'expire qu'au dernier chant, et sous les coups d'un adversaire digne de lui, la formidable épée de l'enchanteur Maugis trancha la coupable vie du seigneur de Montfort. Ainsi vengés, les follets reprirent leurs demeures primitives et leurs travaux ordinaires, auxquels ils ont néanmoins donné une certaine extension. Ayant remarqué, par exemple, la tournure industrielle du siècle, ils s'adonnent à la métallurgie avec un merveilleux succès. Avez-vous un chaudron fêlé, un poëlon crevassé, déposez-le dans un lieu hanté par les Sotays : au bout de deux minutes, le dommage sera réparé parfaitement et *gratis*, ce qui n'entre pas autant dans le génie de l'époque. Seulement gardez-vous de paraître avant la fin de l'opération, sous peine d'être frappé de

Digitized by Google

mort subite, comme il faillit advenir au hardi Tressilian avec le mystérieux maréchal de White-Horse (1), artiste à peu près de la même espèce. On croit de plus que ce sont ces ouvriers surhumains qui ont enseigné aux Bohémiens errans l'art de travailler le cuivre, profession habilement exercée par la plupart de ces nomades. Ces particularités, bien qu'avérées, seront contestées peut-être par le bureau de statistique, lequel prétendra n'avoir trouvé nulle part la trace de l'existence des Sotays : à quoi je répondrai, mais entre nous, qu'ils se tiennent cachés pour échapper à la contribution personnelle et au service de la garde civique. Je terminerai en disant que ceux de ces esprits familiers qui descendent en ligne directe des anciens auxiliaires du châtelain de Montfort ont conservé des habitudes de cour et des penchans diplomatiques. Peu de personnes ignorent que M. de Talleyrand avait toujours près de lui un Sotay, qui le servait comme vous savez, et qui, depuis la mort ou même depuis la conversion de ce grand politique, reste en disponibilité, attendant qu'il en trouve à servir quelqu'autre de la même force; ce qui lui promet de longues vacances. Le prince de Metternich en compte aussi un parmi ses affidés : malin diable! et très-clairvoyant quoique presqu'aveugle : — c'est du Sotay que nous parlons.

Ph. L***.

(1) Walter Scott, *Kenilworth.*

Digitized by Google

MARGUERITE D'AUTRICHE,

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS;

SA VIE, SA POLITIQUE ET SA COUR.

Cinquième Article.

Il convient maintenant d'examiner la partie littéraire et artistique du grand règne de Marguerite d'Autriche, sans pourtant perdre entièrement de vue la politique.

L'archiduchesse avait l'esprit vif et enjoué, elle aimait passionnément les lettres et faisait le plus brillant accueil aux savants ; son impulsion généreuse, ses nombreuses largesses, attiraient à elle tout ce qui vivait de l'âme et de la pensée (1); elle fut pour les Pays-Bas ce que

(1) Les registres des *Chambres des Comptes* qui reposent aux *Archives du Royaume* contiennent sur ce point de curieux détails. Nous en ferons connaitre quelques-uns : « A six jouheurs de farces de la ville de Lille, la somme de dix philippus d'or, de XXV patars pièce, ausquelz madicte dame en a fait don pour auoir jouhé plusieurs matières de rymes et à diuerses reprises durant les caresmeaulx derniers passez deuant elle (1520). » *Registre* 1797. — « A Anthoine Perrenin, clerc de maistre Loys Barangier, la somme de soisante solz, de 11 gros, monnoie de Flandres, le sol, auquel mad^e dame en a fait don pour aucunement le récompenser de certaine menue despence qu'il auoit fraiée à vne mommerie qu'il feit deuant elle....» *Même Registre.* — « A vng josne fils, nommé Michel de Herrière, estudiant à Louuain, la somme de dix liures, de XV gros, monnoie de Flandres la liure, auquel madicte dame en a fait don pour luy ayder à

Digitized by Google

François Ier fut pour la France. Elle donna l'élan à cette profession de l'esprit qui domina, chez nous, le XVIe siècle. Ses immenses propriétés de Bourgogne et de Charolais, ses sauneries de Salines, ses beaux revenus de la ville et du territoire de Malines, son héritage paternel, son magnifique douaire, sa pension de 20,000 livres, lui fournissaient de quoi récompenser largement le talent. Ajoutez à cela les dons gratuits ordinaires, qui étaient d'une somme fixe, et les dons gratuits extraordinaires, dont le gouverneur faisait la demande dans le temps de l'assemblée des états et que l'on réglait à une certaine somme; puis les taxes onéreuses imposées aux vassaux sous le nom d'*aides* (1).

entretenir son estude audit Louuain. » *Même Registre.* — « Aux clergons d'escole de la ville de Lyère, la somme d'vng carolus d'or, ausquel madame en a fait don pour vne fois, en faueur de ce qu'y lui ont présenté certains rétoricques faits en latin à sa louange, le XXIIIe jour d'octobre XVc XXIII. » Registre 1799, fol. C *verso.* — « A ceulx de la rhétorique de la ville de Malines, la somme de quatre carolus d'or, de XX solz pièce, dont madame leur a faict don, en faueur de ce que le premier jour de mars XVc vingt-huit, stil de Romme, ils sont venuz faire vng sermon en rime et passe-temps devant elle après son disné. » No 1804, fol. CVI. — « Aux rhétoriciens et autres gens de la ville de Vallenciennes, la somme de dix-huit carolus d'or, de XX solz pièce, ausquelz mad^e dame en a fait don de grâce espéciale pour vne fois, en faueur de ce qu'ils sont venuz jouher farces et faire plusieurs esbattements deuant elle pendant qu'elle a esté aud^t Vallenciennes. » No 1805, fol. CXV.

(1) On lit dans les Registres des chambres des comptes : « De maistre Antoine Glounet, recepueur du don gratuit, la somme de douze mil frans, monnoie courant ou conté de Bourgoingne en Vm escus d'or au souleil, du prix de XL solz la pièce, qu'est tel et semblable pris qu'ils ont présentement cours oudit conté

Digitized by Google

Peut-être n'est-il pas hors de propos de donner ici une idée au moins superficielle de ce système d'impôts.

de Bourgoingne et la reste en plusieurs autres et diuerses espèces d'or, au cours dudict conté, et sur ce qu'il pouoit devoir à madicte dame à cause des deniers venans et procédans des LX^m frans pour vne fois accordés à madicte dame par les gens des trois estatz dudict conté de Bourgoingne, et sur le dernier terme d'icelluy expiré à la sainct Martin dernier de l'année XV^c et vingt, dernièrement passée, en deniers paiez à cedit trésourier et recepueur-général pour conuertir et employer ou faict et condoicte de son office; pour ce, par descharge du Ve jour de juing, an de ce présent. » *Registre*, n° 1815. — « Du trésourier et recepueur-général, la somme de quarante-vne liures, sept solz, huit deniers, de quarante gros, monnoie de Flandre, la liure, pour semblable somme, à quoy monte la rémission que madame fait aux habitans de la ville de Bruxelles, chacun an sur leur porcion des XII^m liv. à elle accordées par les gens des trois estatz du duché de Brabant, paiables à six années et douze termes, selon que cy-deuant est plus à plain déclaré, en recepte, et pour les grans charges et affaires que; ceulx habitans ont à soupporter tant à cause des aides de l'empereur, nre. sgr., fortifications, retenus, arréraiges des rentes de lad^e ville que aultrement. » N° 1797, fol. II^c LXIIII. « De Guillaume Pansart, Laurent Stercke, Adrian van Heilighen et Pieter van Belle, recepueurs de Brabant et quartier de Bruxelles, Anuers, Louain et Bois-le-Duc, la somme de deux mil liures de XL gros, monnoie de Flandres, la liure, à cause de douze mil liures que par les estatz du duché de Brabant, le XXI mai XV^c XVIII a esté consentu et accordé à madicte dame en ayde et pour aucunement la récompenser des bons et aggréables seruices, aides et secours par elle faites à l'empereur, nre. sgr., et ses pays et subjectz de pardecà, à payer à icelle douze mil liures en-dedans six ans et à douze termes, tousiours eschéans à sainct Jéhan et Noël....., à condition toutesfois que si, pendant lesd^e six ans, icelluy pays de Brabant venoit en aucune charge de guerre, que Dieu ne veuille, lesd^e des estatz et pays de Brabant ne seroient tenus aux payements des termes

Digitized by Google

Le *don gratuit* était ce que la province payait pour tenir lieu d'impositions; elle fournissait de plus au souverain des subsides extraordinaires dans les temps de guerre et dans des circonstances graves.

Quant aux dons gratuits du clergé, la chose est plus compliquée.

qui resteront lors à payer.... N° 1797, fol. XXII. » — « De Bertrand de Fynes, recepueur des aides de Haynnau, la somme de huit cens trente-trois liures, six solz, huyt deniers, de quarante gros, monnoie de Flandre, la liure, à cause de la somme de cinq mil liures dudit pris que, par les gens des estatz dud^t conté de Haynneau, et pour les causes déclairées en l'article précédant, a esté accordé à madicte dame en don gratuit, à en estre payé en six années. *Même Registre*, fol. XXIII verso. — « De Nicolas Rifflart, recepueur-général du pays et conté de Namur, la somme de cinq cens soixante-cinq liures, deux solz, six deniers, du prix de quarante gros, monnoie de Flandres, la liure, à cause de deux mil escus, de vingt-quatre patars, pièce, qui, par les estas du conté de Namur, le XXVIIIe jour d'aoust XV^c vingt-sept, a esté consentue et accordé à madicte dame en aide et pour la aucunement récompenser de bons et aggréables seruices, aides et secours par elle faiz à l'empereur, nre. sire, ses pays et subgetz de par deçà. N° 1805, fol. XXXIII. — « De Adrien de Lacroix, recepueur du clergé de Haynnau, la somme de deux mil liures dudit pris accourdée à madame en don gratuit par les prélats de Haynnau, à paier en deux années. » *Même Registre*, fol. XXXV. — « Item la somme de seize cens soixante-six liures, treiz solz, quatre deniers, du prix de quarante gros, monnoye de Flandres, chascune liure, en tant moins de la somme de VI^m VI^c LXVI liv., XIII solz, III deniers dud^t pris de quarante gros, que les nobles et bonnes gens de Haynnau ont accordé en aide à madicte dame, à paier en quatre années et quatre termes. » *Même Registre*, fol. XXXIII.

Digitized by Google

Tant que la religion chrétienne ne fut pas reconnue dans l'Empire romain, ses ministres, qui possédaient peu d'immeubles, étaient, sans doute, soumis à l'impôt comme tous les autres citoyens; mais après que Constantin se fut converti à l'Évangile, les prêtres chrétiens obtinrent des priviléges et des immunités personnelles, et les églises furent richement dotées. Au milieu des faveurs qui leur furent alors prodiguées, on ne voit pas que leurs biens aient été exempts de contribuer aux charges de l'État; et si l'on trouve quelques exceptions à cette obligation, elles ne s'étendirent ni à tous les temps, ni même à la totalité de l'impôt. Quand les Franks s'établirent dans les Gaules et que Clovis embrassa le christianisme, il dut nécessairement favoriser tout particulièrement un clergé dont l'appui faisait sa principale force. Pourtant ce clergé fut soumis au droit de gîte et de procuration, c'est-à-dire qu'il dut défrayer les rois dans leurs voyages. Les monuments des époques mérovingienne et carolingienne prouvent que les prêtres payaient leur part des tributs ordinaires et extraordinaires; mais, à dater du XIIe siècle, les papes affranchirent les clercs de l'obligation de contribuer aux charges publiques. Néanmoins, les croisades fournirent quelques occasions d'imposer des taxes sur le clergé : on s'y accoutuma insensiblement, et l'on ne tarda pas à lever des *décimes* pour les besoins de l'État, nonobstant les réclamations quelquefois menaçantes du clergé et des papes eux-mêmes; mais ce tribut n'avait rien de fixe : tantôt c'était une portion du tribut annuel, tantôt c'était une partie même de la valeur intrinsèque des fonds. Or, ce fut précisément cet impôt-là que le clergé qualifia de *don* et de *présent*, de *don gratuit* et *charitatif*.

Digitized by Google

Il voulait déclarer de cette manière que c'était une subvention offerte volontairement par lui au roi, et non un impôt établi par celui-ci.

Quant aux *aides*, on désignait ainsi les contributions levées à divers titres sur les denrées et les marchandises.

Avant et après l'introduction du régime féodal, les revenus du prince, comme de tout seigneur, provenaient uniquement de domaines particuliers : cependant on imposait aux faibles vassaux des taxes onéreuses, réputées néanmoins volontaires et qu'ils étaient censés offrir en don. Cet argent portait le nom d'*aides libres* et *gracieuses, loyaux aides*, *coutumes volontaires*, *droits de complaisance*. Peu-à-peu ces aides dégénérèrent, au profit des seigneurs, en *droits* attachés à des cas extraordinaires, mais spécifiés. Ces cas étaient les suivants : 1° le cas où le seigneur prisonnier était obligé de payer rançon; 2° celui de réception du seigneur ou de son fils dans la chevalerie; 3° celui du mariage de la fille du seigneur et pour la dot de celle-ci; 4° enfin le cas du voyage d'Outre-mer.

La guerre, état permanent sous le gouvernement féodal, n'était pas au nombre de ces cas énumérés, parce que la guerre importait l'obligation pour un vassal de répondre à l'appel du maître, et de s'entretenir à ses frais pendant le temps fixé pour le service.

Néanmoins, l'argent ne laissait pas d'être toujours indispensable en cas de guerre, soit pour solder quelques troupes dont on pût disposer au-delà du temps prescrit pour le service féodal, soit pour toutes les autres dépenses imprévues. En conséquence, les vassaux étaient, en outre, bien souvent contraints de fournir des aides nommées de l'*ost* et de *chevauchée*, c'est-à-dire

Digitized by Google

pour la guerre et les besoins extraordinaires de l'État. Ce fut entre les seigneurs et les souverains d'un côté, et de l'autre, les vassaux ou contribuables, une source de discordes et de luttes continuelles. Les princes ne visaient qu'au moyen d'extorquer de l'argent à leurs sujets, qui ne s'en dessaisissaient naturellement qu'à la dernière extrémité; mais, dans tous les cas, ceux-ci ne payaient les aides qu'après que les états rassemblés en avaient consenti l'établissement (1).

En Belgique, comme dans d'autres pays, rien de plus gênant pour les princes que ce mode d'impôts : il entraînait des lenteurs, des difficultés souvent inextricables. En 1522, Marguerite, qui ne savait comment *finer* argent, mit ses joyaux en gage entre les mains du comte d'Hochstrate : « Mad^e^ dame, pour garder l'honneur de Sa Ma^té^, a bien offert audit de Hocstrate luy laisser les baghes en main jusques il fût acquité et deschargé des dernières sommes qu'il a fournies.... à la très-instante requette et poursuyte de Mad^e^ dame, cognoissant en ce gésir l'honneur de Sa Ma^té^; et a usé de telle honnetteté qui ne les a voulu retenir (2). »

Afin de briser les résistances, Marguerite et Charles-Quint avaient pensé un moment à ne plus assembler le peuple des villes pour voter l'impôt. « Et quand à changer la coustume d'assembler les peuples des villes de Bois-le-Duc et Bruxelles, semble à Sa Ma^té^ que si

(1) Voy. les mots *don gratuit* et *aides* dans l'*Encyclopédie des gens du monde*.

(2) *Correspondance de Marguerite avec Charles-Quint*, vol. I. fol. 9. Lettre du 11 juin 1522. *Archives du Royaume*. Je dois la communication de cette intéressante correspondance (2 vol. in-fol. manuscr.) à l'obligeante bienveillance de M. Gachard.

Digitized by Google

mad^e dame le pouait faire sans inconuéniens, que ce seroit bien fait, moyennant qu'elle aduise que la chose se conduise en temps conuenable et sans esclandre, comme elle saura bien faire. (1) »

L'année 1524 fut violemment agitée par les contestations financières. Les habitants de Bruxelles refusaient, ceux de Louvain s'insurgeaient, ceux du Limbourg avaient pris les armes contre les receveurs-généraux et particuliers, les Gantois insistaient sur la restitution de leurs anciens priviléges, et la ville de Luxembourg résistait à force ouverte (2). « Ceux de la ville de Luxembourg se veullent dire exempts d'aydes, et quoique les estas et autres villes du pays accordent qui est petite chose, n'y veullent consentir, et quant l'on les a voulu exécuter, y ont résisté par la force et aincores nouuellement que j'auois fait demander aux estas dud^t pays 14000 ou 15000 florins d'or pour la garde de leur frontière, et y consentoient prélats et nobles et les villes, si icelle de Luxembourg y consentoit, led^t Luxembourg a refusé (3). »

Les députés des quatre membres de Flandre remontrèrent « que la chierté est extrêmement grande sur les viures et principalement sur le bled, qui vault six fois plus qu'il n'a accoustumé, et si n'en sut l'on recouurer, en façon que le poure peuple ne mange que pain de pois, fèues, auoine et toute poureté; remonstrans aussi la poureté du plat-pays, qui est extrême,

(1) Lettre de l'empereur à de la Sauch, 16 mai 1523. *Correspondance*, etc., vol 1er, f. 93 verso.

(2) *Ibidem*, f. 235.

(3) Lettre de Marguerite à Charles-Quint. *Correspondance*, vol. 1er, f. 218. — 19 juin 1524.

Digitized by Google

et les grandes clameurs, plaintes et doléances du poure commun peuple de la longueur et durée de la présente guerre, qu'ils disent toucher plus aux Italies, que à eulx; que la marchandise a cours entre les royaulmes d'Espaigne et de France, comme pareillement elle a entre l'Angleterre et France; dont la marchandise qui auoit cours par-deçà se diuertit et prent train en autres pays à la totale ruyne et destruction des subgectz de par-deçà..... Ont encoires les depputéz remonstré à mad^e dame qu'il y a aulcuns mauluais espritz qui couuertement s'efforcent de conduire l'empeschement et reffuz desd^s aydes en semans et attachans en la ville de Gand billetz et libelles diffamatoires grandement contre l'autorité de l'empereur et de ses officiers, soubz vmbre que si les pays ne accordoient rien pour soutenir la guerre, Sa Ma^té seroit plus enclin à entendre à paix ou à trefue (1). »

L'opposition des états continua de même l'année suivante : « Sans lad^e victoire (de l'Empereur sur les Français), écrivit Marguerite à Charles, je n'eusse eu espoir de recouurer ayde que par-deçà.... Dieu scet les termes que tiennent les estas de Brabant. D'eulx-mesmes, comme vous les connaissez, ils sont fort difficilz et longz, par espécial les prélats (2). »

« Monsr., considérant votre victoire et l'estonnement des François de la prinse de leur Roy et de la prinse et de la mort de plusieurs grands sr^s., capitaines et gens de guerre du royaulme, et que auec une armée

(1) Lettre de Marguerite à Charles, décembre 1524. *Correspondance*, vol. 1er, fol. 249.

(2) Lettre de Marguerite à l'empereur, 12 avril 1525. *Correspondance*, etc., vol. 1er, fol. 263.

Digitized by Google

de ce quartier, nous pourrions facilement conquérir sur les François, je l'ay remonstré aux estas de Brabant, et leur ai affectueusement requis qu'ils voulussent accorder quelque bonne somme d'argent oultre l'accoustumé pour la souldée de leurs garnisons, et le semblable auoye-je proposé faire remonstrer et demander en Flandres, et des deniers qui s'en pourroient recouurer, entretenir quelque nombre de gens de guerre; tant pour garder Thérouane, de rauitailler et à ce moyen la recouurer, que pour gaignyer autres meschantes villes et fors que nous font plus d'annuy, dont par vos des lettres aincores toutes uoyes non auerti de lade victoire, vous m'escripuez, mais je n'y ay sceu amener lesds de Brabant, ny semblablement à contribuer au paiement des arriérages deus aux gens d'armes, ny jusques ores à consentir à l'entretenement des garnisons estans en leur charge pour 6 mois... et seroit peine perdue le proposer en Flandre. (1) »

Comme on le voit, jamais, à aucune époque, la persévérance et le courage n'ont manqué au pays; mais ce qui lui a toujours fait défaut, c'est une bonne éducation *nationale*. Le véritable patriotisme, c'est-à-dire l'amour du bonheur et de l'indépendance de la patrie, cette vertu civique, qui, en commandant une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières (2); cet élan naturel aux ames élevées et aux grandes imaginations, ne s'acquiert qu'au prix des plus pénibles sacrifices : notre temps, nos veilles, tout doit lui appartenir; c'est un

(1) *Correspondance*, vol. 1er, f. 264.
(2) *Montesquieu*.

Digitized by Google

long et douloureux enfantement que celui d'une nation une et indivisible. Chez nous, malheureusement, l'égoïsme communal et provincial fut le tombeau du civisme; et quelle main sera jamais assez habile et assez puissante pour fondre en une masse homogène ces Flamands, ces Brabançons, ces Wallons divisés maintenant encore par tant de rivalités vivaces et ardentes?

Plusieurs villes de la Belgique, animées par l'esprit d'égalité prêchée par la réforme, voulaient que le clergé fût soumis au même système d'impôt que les autres sujets. En 1515, la régence de Bruxelles, cédant aux vœux généralement exprimés par la population, avait assujetti à l'accise commune le vin et la bière des doyens et du chapitre de l'église collégiale de Ste-Gudule, et avait fait exécuter ceux-ci en mettant chez eux des garnisaires qui mangeaient et buvaient à discrétion. Le pape frappa la ville d'interdit, mais tout fut inutile (1).

D'après une lettre de Marguerite à l'empereur en date du 13 juillet 1525, toute la Belgique fut cette année-là en combustion (2). Des demandes réitérées d'argent et certaines infractions graves faites aux lois du pays avaient porté l'irritation dans tous les rangs de la société (3). Charles-Quint, outré de colère, répondit qu'il fallait « en informer secrètement qui sont les auteurs de ce discort, et soubz vmbre d'autre chose, les faire appeler en lieu où l'on se peut saisir de leurs personnes, et lors leur donner tel chastoy et pugnicion

(1) *De Bleye*, brusselscke Chronycken, fol. 160. MS. de la Bibl. de Bourgogne, n° 17,119.

(2) *Correspondance*, vol. 1er, f. 279.

(3) Voy. fol. 295.

Digitized by Google

que ce soit exemple aux autres (1). » Cette fois l'opposition était sortie du camp des prélats, dont les plus fougueux furent les abbés du Parc, de Tongerloo et de Ste-Gertrude (2). Le premier avait ameuté le peuple de Louvain, dit plusieurs paroles scandaleuses de la personne de l'empereur « et madame ne scet remède de pouoir venir au-dessus dud^t^ abbé, ne soit qu'elle ne le face jeter en vne nauire et l'enuoyer en Espagne...., et le semblable seroit bien fait des abbez de Tongerloo et de Ste Gertrud (3). »

Au mois d'avril 1526, l'empereur donna, selon son habitude, quelques ordres énergiques : « Pour ce que nous auons esté aduerty que aucuns de nos subgectz de par-delà, dez qu'ils ne peuuent obtenir de nous, de nred^e^ tante ou de noz consaulx ce qu'ils désirent, prendent leur trayn d'en faire doléance aux estats de nosd^s^ pays, et leur en requièrent prouision, ledit des Barres dira à nred^e^ tante et ausd^s^ de n^re^ conseil, estant lez elle, que nous voulons que droit et raison soit fait à tous; mais que *si aucuns s'auancent faire telles doléances, ils soient tenuz et réputez pour sédicieux, et qu'y soit procédé contre eulx par façon que ce soit exemple à tous autres* (4). »

Les *doléances* avaient pour objet d'exprimer des représentations sur le nombre des troupes dont on avait besoin pour la guerre, sur les sommes nécessaires pour soudoyer l'armée, sur les moyens de lever ces sommes

(1) Voy. *Correspondance*, fol. 295.
(2) *Ibidem*, fol. 301.
(3) *Ibidem*, fol. 303.
(4) *Ibidem*, vol. II, f. 14.

Digitized by Google

et sur l'administration et l'emploi de deniers. Ainsi voilà qued'un trait de plume l'empereur efface un des droits les plus anciens et les plus importants de la nation. C'est qu'il visait constamment à un système de gouvernement purement monarchique, qui, opposé au système constitutionnel et représentatif de nos ancêtres, eût concentré toute l'autorité, le pouvoir législatif aussi bien que le pouvoir exécutif, entre ses mains, pour qu'affranchi de tout contrôle, il ne fût responsable qu'envers Dieu seul de l'usage qu'il eût pu faire de cette excessive autorité. Sous ce rapport, Charles-Quint légua de tristes exemples à son fils et successeur Philippe II.

En dépit des décrets sévères de l'empereur, la lutte se prolongea au sein des états pendant l'année 1527.

Au mois de décembre 1526, dans l'assemblée de Berg-op-Zoom, les nobles et les prélats du Brabant avaient voté une aide biennale de cent mille écus. Mais quand il fallut payer, ces derniers s'y refusèrent, nonobstant le péril imminent où se trouvait le pays en 1527. Ils alléguaient pour motif qu'on n'avait pas tenu les promesses qu'on leur avait faites en vue de cette somme. « Et sur ce qu'ils commencèrent à *parler en thiois*, mad^e dame leur feist dire par deux fois qu'ils parlassent en françois afin qu'elle les peuist entendre; qu'ils ne voulsirent faire. » Et comme ils persistaient dans leur refus, Marguerite ordonna « que lesbiens temporels des dits prélats fussent saisis et mis en la main de Sa Ma^té jusque par sad^e Ma^té en sera autrement ordonné(1).»

Parmi les *incorruptibles* de l'opposition hollandaise figura, en première ligne, maître Aert Van der Goes;

(1) *Correspondance*, vol. II, f. 105 — 111.

Digitized by Google

mais un petit *factum* que nous venons de déterrer dans les registres des Chambres des Comptes prouve que le célèbre avocat ressemblait tant soit peu aux incorruptibles d'une autre époque plus voisine de nous. Voici le fait en question : « A messire Aert van der Goes, aduocat du pays de Hollande, la somme de *cinquante liures*, du pris de quarante gros, monnoie de Flandres, la liure, dont madame, par ses lettres patentes, en date du XXVIe jour de may XV^c vingt et sept lui a fait don de grâce especiale pour vne fois, *en faueur et considéracion d'aucuns seruices, qu'il lui a puis naguères faiz, mesmes à la conduite de l'aide que les gens dud^t pays d'Hollande lui ont accordé*, et pour autres causes ad ce mouuans (1). »

Marguerite persista avec opiniâtreté dans les mesures qu'elle avait prises contre les prélats : « J'ai ferme expoire, écrivit-elle à l'empereur (2), sans en doubter, que, à ce moyen, je réduiray lesd^s abbez à la raison, et les vous rendray tous obéissans. » — « Tous m'ont dit, si je lièue v^re main des biens desd^s abbez sans auoir réparacion desd^es faultes et abuz, que à perpétuité je pers v^re autorité et répultacion, non seulement vers les abbez, mais vers tous vos subgectz (3).... Ce seroit leur donner pied et occasion de plus grande rébellion et pis faire que auparauant (4). »

Marguerite, non contente de poursuivre à outrance les prélats récalcitrants, poussa ses emportements à tel point qu'elle voulut faire supprimer les priviléges établis

(1) Registre n° 1803, fol. VIIxx VII.
(2) Le 14 jnin 1527. *Correspondance*, vol. II, f. 119.
(3) *Ibidem*, f. 120.
(4) *Ibidem*, f. 125.

Digitized by Google

par la *Joyeuse Entrée :* « Je vous enuoyeray, écrivit-elle à Charles, brief extraict des articles par vous jurez à v^re^. réception du pays de Brabant, qui sont fors et exorbitans, et déraisonnables, et très-grandement préjudiciables, et les alléguent journellement les prélats de Brabant.... afin que en traictant auec n^re^. Saint-Père, en obteniez relièuement et dispence (1).

En 1529, nouveaux troubles au sujet des impôts : « Monsr., tous les estatz de voz pays de par-deçà, saulf seulement Limbourg et Luxembourg et aussi le clergé, vous ont accordé la demande que de v^re^. part leur a esté faicte (2).... De ceulx de Luxembourg, combien qu'ilz soient esté mandez, s'ilz n'ont-ilz voulu venir, et que pis est, aucuns de la ville de Luxembourg ont fait aucune commocion, voulu baptre quelques de vos officiers et empesché de leuer la dernière ayde que vous a esté accordé (3).

Combien le noble cœur de la bonne princesse ne devait-il pas saigner à la vue de tous ces maux ! Vingt fois elle voulut se relâcher des dures exigences du fisc : mais les inexorables décrets de l'empereur étaient là. Cependant le 21 octobre 1529, elle se décida à lui écrire ce qui suit : « Monsg^r^., s'il vous plaisoit considérer l'estat de vos affaires de par-deçà qui sont telz que scauez, je tiens que ne me vouldriés presser, ni ceulx de vos finances, plus auant que la raison et possibilité le peult porter, et que vous en contenteriés ; car si ne voulez mectre vos d^s^ pays d'em-bas

(1) Du 28 juillet 1527. *Correspondance*, vol. II, fol 127.
(2) Lettre du 13 juin 1529.
(3) *Correspondance*, vol. II, f. 243.

Digitized by Google

en totale ruyne, désolacion et perdicion, l'on n'en scauroit plus tirer que j'ay fait pour votre d^t seruice (1)».

Le pays de Luxembourg, qu'on a si faussement dépeint comme ayant été, dans ces temps anciens, la terre classique de l'obéissance passive, suscita plus d'une fois les plus grands embarras à l'archiduchesse, notamment en 1530, environ trois mois avant sa mort. La *chambre impériale*, cette haute cour de justice instituée par Maximilien Ier, avait étendu ses attributions sur les Pays-Bas, qu'elle considérait comme un membre de l'Empire. Marguerite ne cessa de s'opposer aux prétentions de ce tribunal et de plaider l'indépendance pleine et entière de la Belgique, ainsi que l'on peut s'en convaincre par l'extrait suivant d'une lettre adressée à Charles-Quint, le 12 septembre 1530. « Monsr., je vous ay tant escript des faultes et abus qui se commettent au pays de Luxembourg, à faulte principallement de bon gouvernement, que je crains vous ennuyer...., et n'ay espoir du remède s'il ne vienne de vous, et que pis est, y suruiennent journellement nouellitez, et puis aucuns jours, m'ont ceulx du conseil de Luxembourg enuoyé vng placcart de par v^re Mat^é, en qualité d'empereur, expédié par réuérendissime Monsr. le cardinal de Mayence, chancellier de l'Empire, que enuoyé leur a esté auec ordonnance de le publier et y furnir comme se le d^t. pays feust subgect aud^t. Empire et du ressort d'icelluy (2). » —

« Quand le personnage dont on retrace la vie, dit un homme de goût en parlant de la Biographie, l'a illustrée

(1) *Correspondance*, vol. II. f. 256.
(2) *Correspondance*, vol. 4. f. 335.

Digitized by Google

par ses talents ou par ses vertus, et que l'historien sait le peindre sans flatterie et sans haine, il est peu de livres qui soient plus attachans et en même temps plus utiles, plus riches en leçons pour la vie publique ou pour la vie privée. Mais il faudrait se montrer sans autre passion que celle de la vérité; il faudrait ne louer et ne blâmer que par les faits. »

C'était ce sage conseil que j'avais présent à la mémoire lorsque j'ai réuni dans un cadre les traits épars du règne de Marguerite : ces traits font voir cette princesse sous un jour moins favorable que ne l'ont montrée des historiens qui ont écrit sous l'inspiration de certains préjugés de naissance et d'éducation, ou qui se sont laissé guider par un impardonnable besoin de flatterie ou par pure admiration pour leur héroïne. Ce sont surtout les gens de lettres qui l'ont représentée sous un point de vue incomplet et par conséquent faux; en mettant en relief les services que cette princesse a rendus aux sciences et aux arts, ils ont négligé la politique et parlé des 23 années de son gouvernement d'une manière si merveilleuse qu'on eût dit qu'alors la Belgique dormait sur un lit de roses, au milieu de temples et de palais d'or.

Sans doute, notre pays fut grand à cette époque, les lettres surtout florissaient; mais c'est pour ne pas nous laisser éblouir par ce côté brillant du règne de Marguerite, que nous avons cru nécessaire de mettre sous les yeux du lecteur le tableau des agitations qui plus d'une fois vinrent troubler d'heureux moments de paix et de tranquillité.

Mais quels étaient les hommes dont le brillant cortége a jeté un si vif éclat sur la mémoire de la régente?

Digitized by Google

C'étaient presque tous des hommes sortis des rangs du peuple. L'artiste, le littérateur, ne furent plus relégués dans de misérables mansardes; appelés à la cour, comblés d'honneurs, ils eurent des logements dans les somptueux palais de la princesse. Est-il étonnant, après cela, qu'on ait chanté les louanges de Marguerite sur toutes les gammes, en prose et en vers? Qu'elle était admirable, cette femme qui prodiguait ainsi ses trésors (1) à l'art! Qu'elle était belle avec sa tête blonde et sa figure vermeille, ses joues fraîches et arrondies, ses grands yeux pleins de douceur et sa bouche épanouie comme un bouton de rose (2)! Qu'elle était belle, alors que l'orchestre l'appelait aux danses joyeuses, ou qu'un cheval fougueux (3) l'entraînait à travers les vallées et les bois,

(1) Marguerite avait toujours soin de son coffre-fort. On lit dans le registre 1799 des chambres des comptes, f. VIxx XVIII. « A vng coffrier demeurant à Bruxelles, la somme de sept liures de quarante gros, monnoie de Flandres, la liure, que deue lui estoit pour l'achat d'vng fort coffre de bois, bien verni, couert de cuier, bandé à larges bandes de fer, fermant à trois serrures et vng loquet, seruant à mectre en icelleuy les deniers de madicte dame et pourter iceulx quant elle va par les champs. »

(2) La bibliothèque de Bourgogne possède un fort beau portrait de madame Marguerite : nous pensons qu'il est du peintre gantois Horembout.

(3) « Du trésorier et recepueur-général (François Hugon) la somme de quatre-vingts-vne liure, de XL gros, monnoie de Flandres, la liure, que, par l'expresse ordonnance de madame, il a déliuré comptant ès mains de Philippe de Brégilles, premier escuier d'escuierie de mad^e dame, pour l'employer en l'achat d'vng puissant cheual grison, lequel madicte dame a fait prendre et achater par led^t Philippe de Brégilles d'vng nommé Thion Hoste de la couppe d'or en la ville de Mons en Haynneau, pour d'icelle s'en seruir à porter sa litière quant elle va par les champs.» (*Chambres des Comptes.*)

Digitized by Google

assise dans une riche litière couverte de soie et d'aiguillettes noires (1); ou que vêtue de sa robe de satin, aux larges manches fourrées d'hermine, et suivie de son lévrier (2), de son perroquet et de sa marmotte (3), elle errait, comme un gracieux fantôme, au milieu des parfums qu'exhalaient les rosiers, les romarins, les marjolaines et les pampres de ses bosquets aromatiques de Malines (4).

Parmi les poètes qui célébraient les grandes vertus de notre princesse, il faut citer en première ligne Molinet, le bon, le naïf Molinet.

I. Jean Molinet naquit à Desvres dans le Boulonnais, vers la fin de la première moitié du XVe siècle. Il passa une partie de sa vie à Valenciennes, *val doux et fleuri*. Il fut bibliothécaire de Marguerite. Il décéda à Valenciennes, en 1507, et fut enterré dans l'église de la Salle-le-Comte, à côté de Chastellain, objet de l'admiration de sa vie entière.

La plupart des beaux-esprits de son temps regardaient

(1) Depuis la mort de son dernier époux, elle portait toujours le deuil.

(2) On lit dans le registre 1797, f. IJ° XXV ce qui suit : « A Estienne Ysabeau, peletier de madame, pour auoir emploié deux manteaulx blancs en la fourrure d'vng couvertoir fait pour couvrir le chien de madame, au pris de VII sol le manteau, valant XIIII solz. » — Elle tenait aussi « vng groz chien doge d'Angleterre, lequel elle auait fait venir en son hostel à Malines, affin que icelluy hostel en fust de mieulx gardé. » *Registre* 1798, f. II^c X.

(3) « Pour II lièures blancs et II doubletz de gris mis en vne pièce d'ostadine noire sur laquelle couche la marmotte de madame, XVI solz... » *Registre* 1798, f. II^c XVII.

(4) Les registres des Chambres des Comptes sont remplis des dépenses qu'entrainait la culture de ces jardins.

Digitized by Google

Molinet comme leur maître et leur modèle, quoiqu'au fond, il soit dépourvu de goût, d'imagination et de sensibilité. Comme historiographe, il a tous les défauts des chroniqueurs. Circé, Tantale, Borée, Vulcain, Nothus, Annibal, les Myrmidons, interviennent au milieu des guerriers du XVe siècle couverts de leur heaume à grilles de fer et de leur rondache. «Molinet, dit le savant évêque d'Anvers, Nélis (1), était poète, autant toutefois que le permettaient la grossièreté de ce siècle et la poésie française encore dans son enfance. Il est même beaucoup plus connu de la postérité comme poète que comme historien; non pas qu'Apollon l'ait jamais véritablement échauffé de son souffle divin, ou que ses vers aient été jugés dignes de l'immortalité.....

» Ceux qui aiment notre histoire et qui veulent s'assurer de la vérité des faits, ne manqueront pas de comparer les sages et lumineuses narrations de Molinet avec celles de Philippe de Comines, historien à la fois plein de mérite et de génie, mais quelquefois un peu trop prévenu contre nos souverains. »

Outre les chroniques de Molinet, on a de lui la *Récollection des Merveilleuses aduenues en nostre temps.*

Cet ouvrage est, à vrai dire, de George Chastellain, né en 1404, dans le comté d'Alost, et qui, après s'être signalé par son adresse et sa bravoure en Espagne, en France, en Italie et en Angleterre, s'engagea au service de Philippe-le-Bon. Ce prince le nomma son pannetier et son conseiller privé, et l'employa dans plusieurs négociations en qualité d'*orateur* (envoyé). Le

(1) Voy. le *Prodromus* de Nélis, traduction de *Lesbroussart* père.

Digitized by Google

successeur du duc Philippe lui accorda le titre d'indiciaire et d'historiographe, et l'arma chevalier au chapitre de la Toison-d'or. C'était un des plus remarquables génies du XV° siècle. Il mourut pendant le siége de Neuss, le 20 mars 1474 (v. s.) (1).

La *Récollection des merveilleuses*, cette chronique dont toutes les stances commencent par les mots : *j'ay veu*, pourrait être intitulée les *J'ai vu*, comme la satire qui fit mettre à la Bastille Voltaire, jeune encore. Molinet a pour mérite de l'avoir continuée (2). Nous la ferons connaître par quelques extraits :

1° Au sujet d'un tremblement de terre en Pouille, 1456.

J'ay veu peuple confondre
Et royaulme trembler,
Chasteaux et villes fondre,
Et citez abismer ;
Cravanter les églises
Fendans toutes parmy ;
En Naploises pourprises
Ce fist ce grant ay-my.

(1) On a encore de lui : *Histoire du bon chevalier, messire Jacques de Lalain, frère et compagnon de l'ordre de la Toison-d'or*, publiée pour la première fois par Jules Chifflet. Paris, 1634, in-4°, fig., et pour la seconde par M. Buchon. Paris, 1825, in-8°. Ce livre naïf a été mis en vers prétentieux par Jean d'Ennetières, sous ce titre : *Le chevalier sans reproche, Jacques de Lalaing*. Tournay, Adrien Quinqué, 1633, in-12, fig.

(2) La *Récollection des merveilleuses aduenues en nostre temps, commencé par très-élégant orateur, messire George Chastellain, et continuée par maistre Jéhan Molinet* se trouve dans les *Faits et dits, contenant plusieurs beaux traictés, oraisons et chants royaux*. Paris, in-fol. 1531, et ibidem, in-8°, 1825. Buchon.

Digitized by Google

2° Sur la vengeance tirée de Dinant par Charles-le-Téméraire.

J'ay veu la chaudrelière,
Orgueilleuse Dinant,
Ville assez singulière,
Mais toujours buttinant;
Pour sa grande arrogance
Le lyon très-hardy
En print dure vengeance
Et en cendre l'ardy.

3° Sur le sac de Liége par le même duc.

J'ay veu les murs de Liége
Destruictz et abbatus,
Son péron perdre siége,
Ses mutins combatus,
Criant vive Bourgoigne!
Le roy vint de surcrois,
Qui porta sans vergoigne
De Sainct-Andrieu la croix.

4° Sur Pierre Riario, neveu de Sixte IV.

J'ay veu soulfre, salpêtre
Ensemble batailler,
Quand j'ai veu fratre Pètre,
Cardinal cordellier,
Plein de pompe mondaine
Et d'immundicité,
Et à heure soudaine
Estre à la mort cité.

5° Sur Guillaume de la Marck.

J'ay veu la fière barbe,
Qui tant se rebarba,
Doux comme Saincte-Barbe,
Quand on le desbarba

Digitized by Google

Sans couvre-chief qui bue
A Trect fut desbarbé
De sa barbe barbue;
Car il vint à jubé (1).

Mais voici, de Molinet, une imprécation bien terrible :

Princes puissants qui trésors affinez
. . . . . .
Êtes-vous dieux, êtes-vous demy-dieux?
. . . . . .
Trenchez, couppez, détrenchez, découppez,
Frappez, happez bannières et barons,
Lancez, hurtez, balancez, béhourdez,
Quérez, trouvez, conquérez, controuvez,
Cornez, sonnez trompettes et clarons,
Fendez tallons, pourfendez orillons,
Tirez canons, faictes grans espourris,
Dedant cent ans vous serez tous pourris.

Suit un baragouin hétéroclite, un cliquetis de mots résonnants et consonnants, que j'ai l'honneur de recommander à nos amateurs fanatiques des vieilleries du moyen-âge; ils y trouveront, sans nul doute, des choses beaucoup plus admirables que dans le grand Corneille, par exemple; ce sont des vers sur le retour de Marguerite :

Par vous nous vint grâce, miséricorde,
Paix et concorde, et cordastes la corde
Qui se discorde et veult discorder,
Par bien corder, cordons par concorder,
Et recorder, accord fut par cordée,
La bonne harpe est tantôt accordée (2).

(1) Cette chronique contient 1120 vers. — Voyez pour plus de détails les excellentes notices de M. de *Reiffenberg* sur le 10e vol. de l'Histoire des ducs de Bourgogne par Barante.

(2) Voy. les Archives historiques du même, t. IV, oct., nov., décembre.

Digitized by Google

Quel barbare tour de force!

Molinet aiguisait assez bien l'épigramme « cette petite flèche déliée qui fait une plaie profonde et inaccessible aux remèdes (1). » En voici une sur la mort du fameux Olivier-le-Dain :

J'ay veu oyseau ramaige,
Nommé maistre Olivier,
Vollant par son plumaige
Hault comme un espervier ;
Fort bien scavait complaire
Au roy ; mais je veiz qu'on
Le feist, pour son salaire,
Percher au Mont-Faucon.

Nous donnerons encore l'épitaphe de Charles-le-Téméraire par le même :

Cy-gist sans paour le hardy conquérant,
Le champion grand triomphe quérant,
Qui de régner avait tel appétit,
Que si il eust vécu en prospérant,
Ce monde grant lui estait trop petit.

A Molinet nous ajouterons Lemaire des Belges, Remacle de Florennes, les quatre Éverardi, puis Adrien d'Utrecht, Erasme, Viglius, De Scheppere et enfin Corneille Agrippa, le Trismégiste de son siècle.

(1) *Montesquieu*, Lettres persanes.

J. J. Altmeyer.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LA JUSTICE JUSTIFIÉE.

Malte a été, il y a environ dix ans, le théâtre d'un évènement tragique, dont les circonstances étranges auraient probablement eu du retentissement hors de cette île, si alors l'attention générale n'eût été absorbée par des faits d'une haute importance politique. Cet évènement a toutefois été rapporté avec assez de détail par le *Tyne-Mercury*, feuille publiée à Newcastle, et dont nous extrayons ce qui suit.

Au printemps de 1830, un capitaine de la garnison, nommé William Burney, fit la connaissance de Bianca D..., fille d'un riche habitant de La Valette. Les grâces et la beauté de cette jeune personne firent sur lui une vive impression : et à la recommandation de ses chefs, dont il avait acquis l'estime par sa conduite et son caractère, il parvint à être admis dans la maison du commerçant. Au bout de quelque temps, il eut le bonheur d'apprendre que ses sentimens étaient payés de retour : mais de puissants obstacles s'opposaient à l'union déjà vivement désirée par les deux amans. Ces obstacles ne consistaient point dans la différence de religion, le jeune officier étant catholique, ni même dans la modicité de sa fortune : mais sans parler de l'antipathie que portent encore aux Anglais, en leur qualité de dominateurs étrangers, ces insulaires qui pour la plupart regrettent, quoique sans motifs bien plausibles, le gouvernement aristocratique des Grands-Maîtres, le père de Bianca chérissait trop sa fille unique pour consentir à s'en

Digitized by Google

séparer, en la donnant à un militaire que les devoirs de sa profession pouvaient, d'un instant à l'autre, mettre dans l'obligation de partir pour quelque contrée lointaine. En outre, les attraits et peut-être aussi la fortune de la jeune Maltaise avaient fait à William de nombreux rivaux, parmi lesquels se faisait remarquer un Grec de Zante, Constantin Thrakis. Fier, ardent, irritable comme le sont communément ses compatriotes, remarquable, au reste, par ses avantages extérieurs et la magnificence de ses vêtemens, il avait pris ombrage des assiduités de Burney chez le négociant, avec lequel lui-même était en relation d'affaires; circonstance qui, en lui fournissant de fréquentes occasions de voir Bianca, nourrissait à la fois en lui une passion violente pour la charmante enfant, et l'espérance de s'en faire aimer. Il ne tarda pas à reconnaître l'inutilité de ses efforts : et cette découverte lui fut d'autant plus cruelle, qu'il savait que le signor D..., qui eût volontiers accepté en lui pour gendre un jeune homme riche et considéré, était cependant incapable de contraindre en ce point les inclinations de sa fille. Constantin se borna d'abord à soulager son ressentiment jaloux par des railleries adressées à celle-ci sur la préférence qu'elle accordait à un inconnu, à un enfant de la froide Angleterre, à l'un des agens de ce pouvoir étranger qui opprimait les populations jadis libres de l'Archipel : son amère ironie ne fit que glisser sur l'esprit de Bianca comme une flèche émoussée sur un métal poli. Dès-lors le courroux du Grec ne connut plus de mesure, et il lui échappa des paroles qui décelaient de sinistres desseins. Sur ces entrefaites, les deux rivaux se rencontrèrent le soir dans un café de la Ville-Neuve. Le capitaine était occupé

Digitized by Google

d'une partie de jeu avec quelques-uns de ses camarades, lorsqu'en levant la tête il aperçut à ses côtés Thrakis debout, et fixant sur lui des yeux étincelans de haine. Trop heureux pour être prompt à s'emporter, il affecta de n'avoir rien remarqué, et continua sa partie avec une insouciance apparente : mais à diverses reprises il retrouva ce regard opiniâtre et malveillant. Fatigué enfin d'une obstination qui devenait insultante, il pria cet incommode voisin de changer de place, alléguant qu'il le troublait dans ses combinaisons. Le Zantiote, sans bouger de l'endroit où il s'était placé, lui demanda si la présence d'un témoin gênait ses ruses au jeu comme en amour. A cette injure directe, l'Anglais se leva vivement et s'élança vers l'arrogant provocateur. On s'empressa de les séparer, et un murmure général fit connaître au Grec combien les assistans blâmaient sa conduite. Ne pouvant lutter contre cette réprobation unanime, il sortit frémissant de rage, et en proférant d'affreuses imprécations.

Les officiers ainsi que d'autres personnes présentes à cette scène engagèrent Burney à se tenir sur ses gardes : et un jeune Maltais, nommé Odoard Reni, avec qui il s'était lié intimement, lui conseilla de porter sa plainte au gouverneur, afin que l'on s'assurât de son adversaire, ajoutant que d'après le caractère connu des Ioniens, il avait tout à craindre du ressentiment de cet homme. Mais William ne voulut point recourir à une dénonciation, disant que l'agresseur, malgré sa brutalité, était trop brave pour qu'il eût à redouter de lui une attaque déloyale. En effet, dans la guerre de l'indépendance hellénique, Thrakis s'était distingué par son courage, et avait reçu plusieurs blessures en combat-

Digitized by Google

tant sous les ordres de Déli-Yanni et de Maurocordato. Après un entretien animé, les spectateurs de la scène qui venait d'avoir lieu se retirèrent successivement, et le jeune militaire lui-même sortit, pour aller passer dans la maison D... les derniers instans de la journée.

Le lendemain, avant le lever du soleil, un sergent en faisant sa ronde, trouva, non loin du fort Saint-Elme, le malheureux Burney étendu sur la terre, et mortellement blessé d'un coup qui, porté entre les épaules, avait pénétré dans la poitrine. Transporté à l'hôpital où il reçut des soins qui devaient être inutiles, il raconta qu'en revenant à son quartier, et passant près des décombres d'une mâsure en démolition, il s'était senti frapper par derrière, et était tombé aussitôt, sans avoir pu distinguer ni les traits ni les vêtemens du meurtrier. Peu après cette déposition, des soldats envoyés pour parcourir le lieu du crime revinrent avec un ataghan ensanglanté qu'ils avaient ramassé dans une ruelle voisine. Cette arme, dont la poignée était en argent et le fourreau richement ciselé, fut reconnue pour appartenir à Constantin Thrakis, de l'île de Zante, qui la portait habituellement, et qui en était muni la veille même en entrant au café. Le jeune Anglais expira dans la matinée, peu d'heures après cette importante découverte.

Arrêté sur-le-champ dans la maison qu'il habitait près de l'ancien Prieuré de Saint-Jean, et conduit en présence d'un magistrat, le Grec nia hautement et avec indignation le forfait qui lui était imputé. Il déclara qu'à la vérité il avait résolu de tuer son rival, mais non par un guet-à-pens, et que les Turcs dont il avait coupé les têtes avaient tous été frappés par-devant.

Digitized by Google

Sommé d'expliquer la circonstance du coutelas trouvé dans la ruelle, il répondit que dans l'émotion où l'avait jeté sa querelle avec William, il avait oublié de reprendre, en sortant du café, cette arme qu'il avait déposée dans un coin, oubli dont il ne s'était aperçu qu'en se déshabillant. Du reste, il se reconnut dans l'impossibilité d'indiquer, même par conjectures, en quelles mains cet instrument de mort avait pu passer. Interrogé sur l'endroit où il se trouvait à l'heure où avait été commis le crime (car on savait qu'il n'était rentré dans son logement que fort avant dans la nuit), il dit qu'il avait été se promener sur le bord de la mer, vers le port Florianne, pour calmer ses esprits et méditer à loisir ses plans de vengeance.

Le vague et l'invraisemblance de ces allégations, le souvenir des menaces proférées contre Burney, enfin le caractère notoirement violent et farouche de l'accusé, tout s'unissait pour l'accabler. Déjà condamné par la clameur publique, il comparut devant le tribunal. Sans reproduire ici les détails donnés par la feuille britannique sur la marche du procès et les habiles efforts du défenseur de Thrakis, nous dirons simplement que celui-ci se renferma dans un système absolu de dénégation, déclarant qu'il ne pouvait rien expliquer, parce qu'il ne savait rien, mais qu'il n'était pas l'assassin de William.

Comme toutefois, excepté lui, on ne connaissait aucun ennemi au jeune officier, dont la douceur et les manières prévenantes lui avaient au contraire valu l'affection générale, ce genre de justification ne produisit aucun effet sur l'auditoire. La présence de Bianca éplorée, de son père indigné, alimentaient l'irritation publique,

Digitized by Google

accrue encore par l'air sombre, mais calme, avec lequel l'accusé soutenait leur aspect. Il est fort probable qu'à l'époque où l'Ordre existait encore, un jugement capital n'eût pas tardé à frapper l'homme que tous les indices et toutes les voix déclaraient coupable. Mais les temps et les institutions avaient changé. Les juges songèrent qu'aucun témoin n'avait vu Thrakis frapper l'Anglais; que sa qualité d'étranger, qui contribuait à soulever contre lui les préventions populaires, devait être pour lui un titre de plus à la circonspection protectrice de la magistrature; qu'enfin la circonstance du fer ensanglanté ne pouvait constituer une charge suffisante contre le Grec, puisqu'il répugnait à la raison d'admettre que l'homme capable d'un assassinat prémédité eût commis l'imprudence de laisser derrière lui ce terrible révélateur. Après six jours de plaidoiries, le tribunal prononça l'acquittement par défaut de preuves.

Cet arrêt, complètement inattendu, excita dans l'auditoire la plus pénible surprise, et fut accueilli par les murmures, non des Anglais, accoutumés à respecter toute décision judiciaire, mais de la population maltaise, qui, bien que moins intéressée à la vengeance du crime, s'indignait de le voir impuni. Thrakis, qui avait entendu prononcer son acquittement avec une apparente indifférence, promena sur l'assemblée émue un regard triste et fier; puis après avoir salué les juges, il se dirigea lentement vers la porte, à travers deux rangées de spectateurs dont les physionomies étaient animées d'une expression hostile et méprisante qui ne lui fit pas un instant baisser les yeux. Comme il sortait de l'enceinte, passant à côté d'un groupe nombreux

Digitized by Google

composé de militaires et d'habitans de l'île, il en entendit sortir le mot d'*assassin*. Il se tourna vivement, et plongea un regard de feu dans la foule, cherchant à reconnaître d'où était parti l'outrage. Un jeune homme se détacha du groupe et vint se placer devant lui.

« Assassin »! répéta-t-il en appuyant sur chaque syllabe.

Le Grec, dont la rage était à peine contenue par le souvenir du péril récent auquel l'avait exposé l'impétuosité de son caractère, balbutia d'une voix entrecoupée quelques mots touchant le verdict qui venait de proclamer son innocence.

— « Constantin Thrakis, de Zante, est un exécrable assassin, échappé à la justice humaine, » dit d'une voix solennelle et profonde Odoard Reni en s'adressant à la multitude. « Coupeur de têtes musulmanes, » reprit-il en fixant sur lui des yeux où respirait une haine mortelle, « veux-tu venir te justifier hors d'ici, main contre main, poitrine contre poitrine? Je consens à oublier aujourd'hui mon nom et ma race, pour accomplir l'œuvre enlevée au bourreau. »

Longtemps le duel a été aussi inconnu aux Grecs modernes qu'il l'était à leurs ancêtres, les compagnons de Thrasybule et d'Epaminondas. Mais l'exemple des étrangers de toutes nations, réunis pour la cause des Hellènes, et qui plus d'une fois, dans la Morée ou l'Albanie, avaient ainsi vuidé leurs querelles, commençait à naturaliser cet usage, surtout parmi les insulaires de l'Archipel. Thrakis saisit avec transport cette occasion d'assouvir sa fureur, et peut-être de recouvrer l'honneur qu'il sentait avoir perdu : car les paroles de Reni avaient obtenu l'approbation générale, et tous sem-

Digitized by Google

blaient jouir de la honte et de la colère de l'offensé. La rencontre fut arrêtée pour le lendemain, à six heures du matin, dans l'îlot de St-Michel, situé au midi, près de l'ancien port des galères. L'arme choisie fut le pistolet : les autres conditions du combat furent réglées entre deux officiers anglais, témoins d'Odoard, et deux Ioniens qui devaient remplir le même office auprès de leur compatriote.

«Demain à pareille heure il sera mort, » dit à ses amis le Maltais, dont l'adresse au tir était généralement connue, tandis que Constantin regagnait son hôtellerie, dans laquelle il n'obtint qu'avec peine de passer encore quelques heures, tant la réprobation publique pesait sur sa tête, malgré la sentence qui l'avait acquitté.

A l'heure indiquée, les deux adversaires se trouvèrent sur le terrain. Il avait été convenu que séparés par un intervalle de trente pas, ils pourraient marcher l'un sur l'autre et tirer à volonté. La chûte de l'un des deux devait seule mettre fin au combat. Pendant qu'on mesurait la distance et qu'on chargeait les armes, Thrakis, élevant la voix, prit le ciel à témoin que si le sort lui était contraire, il mourrait innocent du crime qui lui était imputé.

Au signal donné, il fit trois pas en avant, tandis que Reni restait immobile à sa place. Au quatrième, celui-ci fit feu, et aussitôt le Zantiote, tournant sur lui-même, fut renversé sur le sable. Mais presqu'au même instant il se releva sur un genou, et arrêtant par un geste ses compagnons qui accouraient vers lui, il ajusta son antagoniste. Le coup partit, et Odoard chancelant, alla tomber entre les bras de ses témoins.

Digitized by Google

Le chirurgien amené par les Anglais sonda les blessures, et déclara que toutes deux étaient mortelles. Le Grec était atteint à la poitrine, et Reni au-dessus de la hanche. Ni l'un ni l'autre n'avait perdu connaissance. Transportés à bord de la barque qui les avait amenés, ils furent reconduits dans leurs demeures, pour y recevoir des secours déjà reconnus inutiles. Pendant le trajet, Constantin n'avait cessé de répéter sa justification. Vers neuf heures, sentant approcher sa fin, il fit prier Bianca D... de se rendre auprès de lui. Malgré sa douleur profonde et la répugnance qu'elle éprouvait à revoir cet homme, elle ne voulut pas rejeter la prière d'un mourant, et vint accompagnée de son père. A leur aspect, un éclair de joie illumina la figure du Grec, qui étendant la main vers un crucifix placé à sa droite, jura « qu'il n'avait pas tué l'Anglais. » Ce dernier effort avait épuisé ce qui lui restait de forces : une heure après, il expira.

Dans la soirée, un ecclésiastique, dont les traits et les paroles décelaient un grand trouble, se présenta au palais du gouverneur, et demanda une audience particulière. Admis à l'instant même, il se dit chargé par Reni, dont il venait de recevoir les derniers aveux, de déposer entre les mains de l'autorité supérieure une déclaration écrite sous la dictée du mourant et revêtue de sa signature, avec l'invitation formelle de donner aux faits qu'elle contenait la plus entière publicité. Cette pièce, dont il fut fait l'usage demandé, renfermait en substance ce qu'on va lire :

Odoard Reni, orphelin à quinze ans, s'était, à l'époque de sa majorité, trouvé en possession d'une fortune considérable, et cet avantage, joint à l'ancienneté de sa famille,

Digitized by Google

lui assurait une position distinguée parmi ses concitoyens. Mais avide de jouissances, il avait déjà consumé dans le faste et les plaisirs une partie de l'héritage paternel, lorsque des pertes qu'il fit au jeu, dans un voyage à Naples, vinrent aggraver sa situation. Comme il cacha soigneusement cette circonstance de son séjour en Italie, personne ne soupçonnait le véritable état de ses affaires, lorsqu'il se présenta chez le signor D..., qui ayant été lié avec ses parens, lui fit l'accueil le plus favorable. Odoard, comme bien d'autres, avait été sensible aux charmes de Bianca et désiré de lui plaire : sentiment auquel les grands biens de l'héritière n'étaient peut-être pas étrangers. Jeune, beau, et passant pour riche, il semblait autorisé à nourrir quelques espérances. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la jeune fille avait donné son cœur : et dès-lors il se tint sur la réserve, d'autant plus que, d'une autre part, suivant l'opinion générale, le père de celle-ci avait pris avec le Zantiote des engagements dont toutefois sa tendresse paternelle subordonnait l'exécution au libre consentement de Bianca. Le Maltais s'abstint donc de toute démarche positive, et continua de fréquenter la maison D... en qualité d'ami, observant avec soin ce qui s'y passait, et attendant que de la rivalité des deux concurrens les plus avancés il vînt à naître quelque incident avantageux à ses vues personnelles. Cette occasion s'offrit bientôt : présent à la violente querelle qui s'éleva entre l'Anglais et Constantin, il entrevit avec une sagacité infernale le parti qu'il en pouvait tirer. En un moment son plan fut tracé : se défaire du premier par le meurtre, du second par le bras de la justice abusée, et rester le seul prétendant qui eût des chances

Digitized by Google

très-probables à obtenir la main et la fortune de la jeune personne, telle fut l'œuvre compliquée qu'il résolut d'accomplir. Thrakis lui en facilita doublement le moyen par l'oubli de son coutelas, dont le traître, sorti du café l'un des derniers, s'empara sans être remarqué. Après avoir suivi de loin le Grec, et lui avoir vu prendre le chemin du rivage, il revint sur ses pas, et alla se mettre en embuscade derrière les décombres près desquels devait passer William pour regagner sa demeure. On a vu quel fut le déplorable succès de ce premier acte d'un drame sanglant. Lorsque, contre toute attente, la sentence rendue en faveur du Zantiote eut déjoué ses desseins ultérieurs, il conçut immédiatement le projet d'arriver à son but par une autre voie, en provoquant Thrakis et en le forçant à un combat où l'habileté reconnue d'Odoard dans le maniement du pistolet (arme dont l'emploi est aujourd'hui presqu'exclusif dans l'île) semblait lui garantir la victoire. Alors, se présentant à Bianca comme le vengeur de son amant, il pouvait espérer, après quelques mois donnés aux regrets, d'obtenir de la reconnaissance ce qu'il n'avait jamais ni attendu, ni directement réclamé de l'amour. Mais quand, après avoir mortellement atteint le second de ses rivaux, lui-même sentit approcher sa dernière heure, les terreurs de l'avenir s'emparèrent de cette âme criminelle. Il envoya chercher un prêtre, et versa dans son sein les noirs secrets de sa conscience bourrelée. Le religieux, saisi d'horreur, exigea une révélation solennelle, dont la publicité pût réhabiliter entièrement la mémoire du Zantiote, mettant à ce prix l'absolution implorée par le coupable, qui se soumit d'autant plus aisément à cette condition, qu'il savait

Digitized by Google

n'avoir plus rien à redouter de la justice des hommes. En effet, il mourut trois quarts d'heure après avoir signé ses aveux. Son corps fut déposé sans pompe dans sa dernière demeure. Le lendemain, les funérailles de Thrakis eurent lieu avec un grand appareil : plusieurs officiers de la garnison et grand nombre d'habitans accompagnèrent le convoi, se reprochant leurs injustes préventions, et reconnaissant qu'en cette circonstance les organes de la loi avaient mieux vu et mieux jugé que l'opinion publique.

T.

Digitized by Google

SOUVENIRS
D'UN ÉMIGRÉ LIÉGEOIS.
1794.

I.

Le 26 juillet 1794, à six heures du soir, le régiment national liégeois descendait la rue de Pierreuse, morne et silencieux, marchant par huit hommes de front. Il quittait la citadelle qui, si peuplée naguère et si animée par le séjour de nombreuses familles étroitement et affectueusement unies, n'offrait déjà plus qu'une vaste et triste solitude. La musique militaire et les tambours se taisaient; le drapeau renfermé dans son étui noir, était porté à la tête du régiment, on eut dit un crêpe de deuil : notre départ n'était-il pas aussi une pompe funèbre? Le régiment n'allait-il point disparaître pour toujours?..... Le colonel de Waseige, les majors Delchef, Kenaps et l'aide major Streel étaient les seuls officiers à cheval.

Liége présentait un aspect sombre et effrayant; la plupart des maisons étaient fermées. Si parfois une porte s'ouvrait, c'était pour laisser sortir des personnes chargées de leurs effets les plus précieux. On voyait des familles entières fuyant vers les faubourgs de Vivegnis et de Saint-Léonard; et parmi elles, de pauvres mères tenant un enfant sur un bras et conduisant par la main d'autres enfans, innocentes créatures dont l'insouciance

Digitized by Google

souriait au mouvement qui les transportait d'un endroit dans un autre. A côté des caissons et des voitures chargées de bagages ou de soldats blessés, cheminaient des prêtres, des religieux de tous les ordres, confondus avec d'autres fuyards portant, noués dans un mouchoir, quelques vêtemens de première nécessité. Ailleurs on voyait un mari se séparant de son épouse, un fils recevant les dernières étreintes maternelles. Là, une sœur disait adieu à son frère, plus loin une jeune fille s'arrachait aux douces paroles de son amant. D'autres enfin, après de douloureux embrassemens, s'éloignaient à pas précipités en se couvrant la figure des deux mains pour cacher leurs larmes ou pour étouffer leurs sanglots. Partout des pleurs, partout des gémissemens! Il fallait se hâter, le canon français grondait sur les hauteurs à l'occident de la ville et le retentissement de ses explosions dans les coteaux qui bordent la vallée de la Meuse augmentait encore l'effroi général.

Le régiment continuait sa marche par les rues Derrière-le-Palais, Devant-les-Mineurs et la rue du Pont. Jusqu'au pied du Pont-des-Arches nous n'avions rencontré que la plus tendre sympathie de la part de nos compatriotes. Sur le milieu du pont, était établie une batterie de quatre pièces de canon, soutenue par un bataillon hongrois et destinée à protéger la retraite du reste de l'armée autrichienne.

Les rives si long-temps paisibles de la Meuse, voyaient déjà s'ouvrir le drame sanglant dont elles allaient être e théâ tre !

Au-delà du pont, des groupes nombreux occupaient l'entrée de la rue des Tanneurs et celle de Pêcheurue. Il en sortit, à notre passage, quelques voix railleuses;

Digitized by Google

vis-à-vis de Saint-Pholien le rassemblement était plus nombreux. Les cris de *hovlette, pèle à cou, magneux d'salate* (1) se firent entendre. Il avait été défendu, sous les peines les plus sévères, de rompre les rangs et de répondre aux invectives de la populace. Aux coins de la Grande et Petite Nazarues et de la ruelle Saint-Eloy, des pierres atteignirent plusieurs d'entre nous. De la rue alors dite *Ancion*, aujourd'hui Derrière Saint-Pholien, on nous accabla d'un déluge d'immondices et de propos orduriers, familiers à la lie du peuple. Aux abords du pont Saint-Nicolas, et au commencement de Grande-Bêche sur la petite place nommée *La Cour*, on chantait sur un ton frénétique :

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne.

C'étaient des vociférations horribles, jointes aux cris de : *vivent les Français, vive la république!* Toute cette multitude formait un tableau digne de l'enfer.

(1) J'ai souvent entendu demander d'où venait le sobriquet de *mangeurs de salade* donné aux soldats du prince de Liége; en voici l'origine telle que je l'ai apprise à la citadelle même. Sous le règne de Joseph-Clément de Bavière, il éclata à Visé une sorte d'émeute à l'occasion d'un droit à payer au fisc. Cette émeute nécessita la présence d'un détachement militaire. A son arrivée, les magistrats de la ville demandèrent à l'officier commandant ce qu'il voulait que l'on donnât à sa troupe pour souper? *De la salade*, répondit-il! C'était un plat peu confortable pour des hommes envoyés en *exécution* et qui venaient de faire trois fortes lieues; aussi exigèrent-ils que la ration fût proportionnée à leur faim, et celle-ci était grande! L'ordre étant rétabli dans la ville, les soldats du prince la quittèrent pour revenir à Liége, mais, en sortant, ils furent poursuivis par les cris assourdissans de *mangeurs de salade*, nom qu'ils conservèrent depuis.

Digitized by Google

Les insensés! Ils osaient, dans leur délire, invoquer la liberté, au moment même où leur nationalité était expirante; au moment où le Perron, ce noble symbole de leurs franchises et de leur gloire passée, allait être remplacé par des emblêmes de sang; alors que cette antique et superbe basilique, élevée en l'honneur de l'illustre martyr dont le nom invoqué pendant tant de siècles avait été leur cri de vaillance au champ d'honneur, allait tomber sous la sape des démolisseurs républicains! Le feu sacré du patriotisme n'était pourtant pas éteint dans tous les cœurs; il vivait, toujours ardent et pur, dans l'âme des vrais Liégeois. Tous pleuraient sur ces déplorables désastres, et la patrie ne leur en était que plus chère.

C'est en face de l'arcade de la rue des Récollets que nous attendait le plus d'avanies. Un furieux, comptant sur l'impunité des outrages dont on nous accablait, ramassa d'une ornière un morceau de vieille serpillière dégoûtant de fange, et le jeta à la figure d'un premier homme de file, nommé Louis Bals, de Theux, fourrier de la compagnie de Waseige, l'un des plus beaux hommes du régiment. Irrité de cet ignoble outrage fait à des braves qui avaient si long-temps comprimé l'essor de leur colère, le Franchimontois saisit son fusil des deux mains par le bout du canon, en fit le moulinet, et abattit à ses pieds l'infâme qui avait eu la témérité de l'insulter; puis il terrassa les uns et poursuivit les autres: c'était un lion déchaîné. La troupe s'émut; les fusils étaient armés, Liégeois contre Liégeois!..... Le carnage allait commencer..... Les officiers se précipitèrent au-devant des armes, déjà couchées en joue, et descendirent jusqu'aux supplications pour apaiser les soldats. « Mes amis! s'écria le bon major Kenaps, qu'allez-vous

Digitized by Google

faire? Tirer sur vos frères, sur vos compatriotes qui ne sont qu'égarés!» A la vue de ces démonstrations hostiles, la foule s'était dissipée; mais l'épithète de *magneux d'salate* ne nous en poursuivit pas moins jusqu'à la porte d'Amercœur.

Le général en chef autrichien, prince de Saxe-Cobourg (grand-oncle du roi des Belges), avait usé de sages mesures pour assurer la retraite de son armée : il avait fait occuper les positions les plus favorables à la défense du passage de la Meuse et de l'Ourthe. La montagne de la Chartreuse était garnie de canons de distance à autre; on en avait également établi sur tout le plateau du Mont-Cornillon. L'infanterie et la cavalerie occupaient la campagne des Bruyères, celles du Bois-de-Breux et de Beyne.

Notre régiment se dirigea sur Herve et Aix-la-Chapelle, mais deux compagnies, dont je fis partie, restèrent sur ce point des bruyères pour veiller aux bagages, le commandant du parc ayant disposé de nos chevaux pour traîner en avant les pièces de canon de gros calibre. On nous assigna, au-dessus du monastère de Robertmont, un champ de quelques verges où nous allâmes bivouaquer avec nos voitures dételées.

Le lendemain dimanche, vers neuf heures du matin, le bruit d'une vive fusillade se fit entendre, puis, bientôt après, de coups de canon qui semblaient partir d'un quartier éloigné du centre de la ville. C'étaient les Français qui attaquaient le dernier détachement de l'arrière-garde autrichienne, établie avec une pièce de campagne dans la rue Saint-Severin (1).

(1) Devant la maison qui portait alors l'enseigne des *Trois Pèlerins* et qui porte aujourd'hui celle du *Chapeau d'or*, sous les nos 43-695.

Digitized by Google

Après un combat assez vif, les Autrichiens opérèrent leur retraite en bon ordre, poursuivis par les fantassins français qui semblaient n'être que des pygmées auprès des colosses hongrois.

Le retranchement du Pont-des-Arches n'était pas facile à franchir; les républicains s'avançaient par la rue Neuvice, se glissant de porte en porte pour éviter la mitraille, et, tout en gagnant du terrain, refoulaient l'ennemi derrière ses batteries.

Mais tout-à-coup, tandis que les partis opposés sont occupés à s'attaquer ou à se défendre, des Liégeois s'embarquent sur des nacelles et viennent descendre à la rive droite de la Meuse, un peu au-dessus de la culée du pont. Ils s'élancent sur les Autrichiens au milieu desquels cette agression brusque et hardie jette l'épouvante. Ceux-ci abandonnent leurs pièces et fuyent vers la porte d'Amercœur après avoir teint le pavé de leur sang.

Hélas! les peuples déshonorent souvent leur cause en se livrant à des excès que rien ne peut justifier. Les blessés et les prisonniers autrichiens furent, dit-on, précipités dans la rivière, les fugitifs furent assaillis par une grêle de traits et de projectiles de toute espèce lancés des petites rues et par les fenêtres des maisons de la grande voirie. Beaucoup de ces malheureux en furent atteints et restèrent sur la place, jusqu'à ce qu'on envoyât leurs cadavres rejoindre ceux de leurs camarades dans les flots de la Meuse.

Jamais rage ne fut égale à celle des Autrichiens, à l'aspect de leurs compagnons d'armes ainsi maltraités Outre-Meuse. Ce fut à qui demanderait d'en tirer vengeance par le saccagement de ce quartier. Nous, si

Digitized by Google

étrangers au crime des coupables, nous faillîmes pourtant en être victimes. Tout ce qui portait le nom liégeois était voué à l'exécration dans le camp de ces étrangers; ils venaient jusque dans notre bivouac nous accabler d'injures, nous appelant avec dérision *Soldats de Jésus-Maria*! L'un de nos officiers parvint à porter nos plaintes au commandant des avant-postes, et toutes ces criailleries cessèrent.

Les premiers Français arrivés Outre-Meuse, aidés par les bourgeois, baricadèrent la porte d'Amercœur avec des charrettes renversées et des tonneaux remplis de terre et de pavés; les Autrichiens, craignant une sortie, prirent les mêmes précautions de leur côté, quoiqu'ils fussent gênés dans leur travail par les tirailleurs français et liégeois qui bordaient les remparts.

Le 28, jour à jamais mémorable en France par la mort de Robespierre, et que les horreurs de la guerre ont rendu si néfaste dans nos annales, il se fit de très-bonne heure un mouvement dans l'armée autrichienne; tous les corps se mirent sous les armes pour passer la rapide inspection du feld-maréchal, prince de Saxe-Cobourg, qui, dès le 23 juillet, avait établi son quartier-général au village de Fouron-le-Comte. Il était accompagné du général de division, comte de Clerfayt; il visita toutes les batteries du Mont-Cornillon, et aussitôt le bombardement du quartier d'Outre-Meuse commença.

L'espace compris entre le pont Saint-Julien et le rempart d'enceinte, fut d'abord atteint par les obus; la brasserie d'un sieur Peurette fut renversée l'une des premières, mais ces globes incendiaires foudroyèrent surtout le faubourg d'Amercœur; de noirs tourbillons de fumée, précurseurs d'un affreux embrâsement, inter-

Digitized by Google

ceptaient la vue de la ville. Les ténèbres de la nuit qui succédaient à ces clartés lugubres, fesaient ressortir les horribles ravages de l'incendie; les flammes s'élançaient dans les airs et dépassaient le sommet du Mont-Cornillon; les maisons embrâsées croulaient et s'affaisaient sur elles-mêmes. De ces fournaises ardentes, s'échappaient d'immenses colonnes d'étincelles qui touchaient la nue, hideusement colorée, et s'y éteignaient. Comme du haut d'un promontoire, nos regards plongeaient dans une mer de feu; le reflet rougeâtre des flammes donnait à lire, sur nos fronts pâles, l'horreur qui dominait nos âmes; nos interjections douloureuses étaient couvertes par le bruit de l'obusier et par celui du canon, répondant aux batteries françaises placées à la citadelle, et dont les boulets, portant trop bas, atteignaient les maisons qui n'étaient pas encore envahies par le feu. Nous crûmes d'abord que toute la ville partageait le sort du faubourg; mais lorsqu'à travers les flammes nous pûmes apercevoir le clocher de Saint-Lambert et les autres édifices les plus apparents de la cité; lorsque nous reconnûmes que l'intérieur de Liége avait échappé aux effets d'une vengeance barbare, nous respirâmes moins péniblement.

Pourtant l'incendie continuait à projeter sa sinistre lueur jusque sur les hameaux des Roches, des Tiers à Liége et de Bernalmont. Le long du quai Saint-Léonard on voyait fuir des hommes, des femmes et des enfans, se dirigeant vers les côteaux de Herstal pour se mettre à l'abri des projectiles meurtriers. La Meuse réfléchissant, comme une glace unie, des teintes diversement colorées en rouge, nous apparaissait couverte de bateaux chargés de ballots et d'effets, descendant la rivière de toute la vitesse des rames. Dans l'intervalle,

Digitized by Google

les décharges de l'artillerie, les accens de la douleur, du désespoir, de la rage, parvenaient jusqu'à nous.

Ces scènes d'horreur, si faiblement esquissées et qui ont laissé tant d'amers souvenirs dans nos cœurs, durèrent jusqu'au 30, jour où le canon cessa, de part et d'autre, de vomir la mort et la dévastation.

Le quartier de l'est n'ayant que de faibles remparts dégradés sur plusieurs points, restait accessible aux tentatives que pourrait faire l'ennemi pour rentrer dans la ville. On sentit l'impérieuse nécessité d'obvier à ce danger par des ouvrages en terre et en gazon; mais tous les ouvriers, saisis d'épouvante, s'étaient réfugiés, au loin, dans les campagnes. Un appel aux Liégeois fut publié et placardé; il était conçu en ces termes :

« Liberté. Égalité. Fraternité. — Citoyens!

»L'instant est venu où vous devez prouver votre »zèle, et vous rendre dignes de la Liberté que l'on vous »a rendue; hâtez-vous donc, citoyens, rendez-vous à »l'instant sur la Place-Verte avec des pelles, des pio»ches, des haches ou des fourches: là vous recevrez »les ordres que l'on vous donnera; il n'y a ni risque, »ni péril, ni danger d'aucune espèce; ceux qui vou»dront être payés, recevront, à la fin de la journée, »huit escalins. Marchez, citoyens, la chose est urgente; »on vous attend sur la Place-Verte.

» Fait à la maison-commune le 12 thermidor de »l'an 2me de la République Française indivisible.

»L. Harzé, officier municipal.

»Jaymaert, officier municipal. »

Le 2 août, il vint aux lignes autrichiennes de la partie flamande du Limbourg, une grande quantité de

Digitized by Google

chevaux de trait. Nous en eûmes un nombre suffisant pour conduire nos bagages, et l'ordre du départ fut donné.

Pour moi, avant de quitter le champ où nous avions eu tant à souffrir, je vins donner un dernier regard au foyer de mes pères. « Adieu, m'écriai-je alors, les yeux remplis de larmes, noble cité de Liége! Adieu aussi, toi, ma tendre mère, toi dont la vieillesse devait s'appuyer sur la force de mes jeunes années!..... Que va devenir cet espoir?..... Adieu famille chérie, adieu compagnons de mon enfance..... Montagne de Sainte-Walburge, adieu! »

La voie du malheur et des vicissitudes de la vie s'ouvre devant le pauvre enfant émigré : les regrets l'y suivront longtemps, l'amour de son pays *toujours*.

Digitized by Google

Poésie.

A MA BELLE INA.

Quels accens inconnus enchantent mon oreille?
Quels accords frais et purs m'arrivent jusque-là?
Qui fait vibrer mon luth qui doucement sommeille?
Ah! je devine enfin! c'est toi, ma belle Ina!

Oui, c'est toi dont la voix tendre et mélodieuse
Révèle de ton cœur les modestes secrets;
C'est toi que j'enviais, que j'appelais heureuse,
Et qui subis du sort les sévères arrêts.

C'est toi qui trop souvent agitée et rêveuse,
Écartant avec peine un triste souvenir,
Appelle vainement la voix prestigieuse
Qui, nous parlant d'espoir, embellit l'avenir.

Pourquoi, si jeune encor, déjà découragée?
Pourquoi marcher tremblante en un chemin ouvert?
La peine s'adoucit dès qu'elle est partagée:
Et ne trouve-t-on pas l'oasis au désert?

Une mère charmante, Ina, te reste encore;
Elle est là pour parer tous les coups du destin;
Et l'un de ces guerriers dont la France s'honore
Te dota de son nom dès ton riant matin.

Avec ces deux appuis tu peux marcher légère;
Puis viennent tes enfants, fleurs d'espoir et d'amour;
Ils annoncent déjà l'esprit héréditaire:
Nés de toi, ces enfans feront ta gloire un jour.

Digitized by Google

Tu gémis cependant! tu gémis, jeune femme!
Et ton regard si doux trahit souvent tes pleurs.
Il est un mieux trompeur que ton âme réclame,
Dût-il, en se donnant, t'amener des douleurs.

Et que dirais-tu donc si triste, solitaire,
Sans époux, sans enfans, sans mère dès longtems,
Tu voyais approcher la fin de ta carrière
Sans que le moindre espoir sourit à tes vieux ans?

Telle je suis, Ina! mais je sais bien la vie;
Je sais tous les pensers qui viennent l'obscurcir;
Je sais que trop souvent les biens que je t'envie
Laissent au fond du cœur quelque vuide à remplir.

Ah! c'est que de bonheur le cœur insatiable
De celui qu'il possède est parfois dédaigneux;
Que toujours le réel semble peu désirable,
Et c'est l'instinct secret qui révèle les cieux.

Va, ne demande plus le bonheur à la terre!
Mais sur ce sol maudit Dieu sema bien des fleurs:
De l'enfant qu'il punit tel on voit un bon père
D'une main caressante aller sécher les pleurs.

Cueille ces fleurs, Ina, puis relève la tête:
Songe à ce noble but où nous devons courir.
Forte de tes vertus, affronte la tempête;
La couronne t'attend, il la faut conquérir.

Mlle C. DE B.

A LA BELLE INA

(*Qui m'avait adressé des vers charmans pour m'annoncer qu'elle renonçait à la poésie.*)

Non, non, ce chant si beau n'est pas le chant du cygne!
Et qui donc de chanter pourrait se croire digne,
Si tu dois te taire à jamais?

Digitized by Google

N'as-tu donc plus ce cœur plein de nobles pensées?
Ah! tu les sens en toi si souvent oppressées;
Qu'en faire si tu les taisais?

Va! semblable au volcan dont la lave brûlante
Bouillonne dans son flanc, l'agite, le tourmente
Jusqu'au jour qu'elle en sort enfin,
La pensée en ton sein trop longtems contenue
S'échappera fougueuse et se montrera nue
Pour se faire entendre à la fin.

Et qui pourrais-tu craindre en le fesant connaître?
Dans ton cœur vertueux le devoir règne en maître:
Crains, Ina, d'en faire un tyran;
Pourrait-il donc blâmer un penchant raisonnable?
La muse que tu sers, de ton talent aimable
Tira plus d'un sublime élan.

Oui, ta voix rend plus saints les droits de la famille:
Tu chantas tour-à-tour et ta mère, et ta fille;
Même de ton époux chéri
Tu dis, en te jouant, les rigueurs pour ta muse:
Crois-le bien, mon amie, en lui-même il l'excuse,
Ce doux travers dont il a ri.

Je ne te dirai pas cependant: sois rebelle,
Et brave cet époux lorsque sa voix cruelle
Vient t'arrêter dans ton essor,
Mais tâche d'accorder, alors qu'on te réclame,
Tous tes devoirs de mère, et de fille, et de femme
Avec ce luth qui vibre encor.

Vois Tastu, dont la vie est si sainte et si pure;
Ce penchant pour les vers, instinct de sa nature,
Elle le cachait, rougissant.
Mais on ne peut toujours enchaîner le génie;
Tout-à-coup de son luth la divine harmonie
Révèle une muse en naissant.

Digitized by Google

Depuis lors, la voit-on moins modeste, moins sage,
Négliger pour ses chants les labeurs du ménage?
La voit-on, muse seulement,
S'abandonnant sans frein à son heureux délire,
Consacrer tous ses jours à la gloire, à la lyre?
Elle le pourrait cependant.

Mais non; femme toujours, bien que toujours poète,
Elle sait résister à son ardeur secrète
Quand plus haut parle le devoir.
Le devoir, pauvre Ina! t'apparaît bien sévère!
Je te montre Tastu, comme toi femme et mère,
Servant l'un et l'autre pouvoir;

Toi, craintive du piége où je prends ta sagesse,
De la sœur de Progné tu me peins l'allégresse
A l'aspect des bois verdissans;
Tu conviens qu'elle chante en la saison première:
Mais quand les soins du nid l'absorbent tout entière,
L'écho ne dit plus ses accens.

Tu l'abuses encore en citant ce modèle:
Quand vient l'autre printems, on entend Philomèle
Redire sa chanson du soir.
Fais ainsi, chère Ina, ne brise pas ta lyre;
Fais-nous entendre encor cette voix qui soupire
Et charme tant sans le savoir.

Mais de tes chants si doux la tristesse m'afflige.
Ne laisse pas la fleur se pencher sur sa tige.
Quelle peine vît donc en toi?
A ma tendre amitié que ton cœur se confie;
Va, je sais les secrets de bien plus d'une vie.
Beaucoup ont pleuré devant moi.

Ah! c'est que du malheur j'ai la triste science;
J'ai retiré ce fruit de mon expérience,
Que je plains sans oser blâmer,

Digitized by Google

Et que, soit la douleur réelle ou chimérique,
Je regarde la plaie, et sur elle j'applique
Ce baume qui sait tout charmer.

Ne puis-je sur la tienne essayer ce dictame?
Mais tu dis : « garde-toi d'interroger mon âme;»
Je t'obéis en soupirant.
Peut-être j'aurais pu, dans ma pitié si tendre,
Te dire de ces mots qu'on a besoin d'entendre
Alors que le cœur est souffrant.

Peut-être!... mais pardon, mon zèle t'importune.
Garde donc le secret des torts de ta fortune,
Si tu ne peux le réveler.
Il est des maux cachés qui doivent toujours l'être;
Ainsi l'a dit celui que j'ai nommé mon maître (1),
Et femme tu dois te voiler.

Toi, femme si modeste avec tant de génie,
Toi, qui caches dans l'ombre une si belle vie,
Toi qui souffres pensant aux cieux,
En qui se plait le bien, comme un dieu dans son temple,
Toi qui peux nous donner le précepte et l'exemple,
Chante, Ina; nous en vaudrons mieux!

Mlle C. DE B.

UNE MÈRE.

J'avais dit : sa douleur ne doit jamais finir.
Ses filles! son bonheur, son orgueil et sa joie,
Seul espoir de son avenir,
De la mort elles sont la proie!

L'une en ses quatorze ans ferma ses yeux au jour :
Son ange l'emporta sur ses ailes brillantes.
Il la mit dans le chœur de ces adolescentes
Qui pures de tout mal, pieuses, innocentes,
Remontent sans péché du terrestre séjour.

(1) M. Adolphe de St.-Vallery, poète français.

Digitized by Google

Et la mère pleura de ces larmes amères,
De ces larmes du cœur, de ces larmes de mères
Que l'on ne peut voir qu'en pleurant.
Mais deux autres restaient pour gémir avec elle,
Et sa douleur devint moins âpre, moins cruelle;
Elle vécut en espérant.

Souvent elle disait : mon aimable Emilie
A sa plus jeune sœur donnera ses talents.
Elles remplaceront celle qui m'est ravie;
Bien des mères, hélas! pour consoler leur vie
Ne sont pas, comme moi, riches de trois enfans.

Et les ans s'écoulaient, la douleur endormie
A la mère laissait des instans de bonheur.
Qui l'eût dit, qu'il fallait trembler pour Emilie!
Qu'elle mourrait du mal qui dévora sa sœur!

Dieu le permit pourtant! de sa première née
La mère m'apprenant la déplorable fin
Disait : elle n'est plus! elle! ma fille aînée,
Celle qui m'aimait tant a fini son destin!

Moi, je pleurai longtems de l'affreuse nouvelle:
Tremblante je disais : la mère, elle mourra!
De semblables malheurs la foi console-t-elle?
La mère de Jésus même, longtems pleura!

Et voilà qu'à la fin une lettre m'arrive:
O Dieu que j'accusais! Dieu bon! pardonne-moi;
Tu nous donnes l'espoir quand tu veux que l'on vive:
La mère, son espoir, il était dans sa foi!

Elle vit, elle pleure! heureuse de ses larmes,
Elle dit : « ces objets de mes tendres douleurs
N'éprouveront jamais mes mortelles alarmes :
Pour moi seule, mon Dieu! pour moi seule les pleurs!...

Digitized by Google

Seigneur, dans votre sein vous les avez reçues;
Vous avez abrégé pour elle les travaux;
Il ne sera jamais pour leurs âmes déçues
D'espérance trompeuse ou de jours sans repos!

Ah! je dois vous bénir puisqu'elles sont heureuses:
Je les vois dans le ciel où mon amour les suit.
Ah! si vous permettiez aux âmes bienheureuses
De venir quelquefois visiter notre nuit!...

Oui, vous le permettez! car ces filles aimées
Sont là, dans quelque lieu que je porte mes pas,
Parfois je crois sentir leurs aîles parfumées,
J'entends leurs voix, leurs chants; est-ce une erreur, hélas!

Ah! près de mes enfans, Seigneur, marquez ma place,
Et quand j'aurai souffert ce qu'il me faut souffrir,
Laissez-moi traverser, avec elles, l'espace
Que pour aller à vous il nous faut parcourir! »

Et des pleurs en lisant coulaient de mes paupières,
Et dans un saint transport je m'écriais: ô foi!
Baume de nos douleurs, à jamais gloire à toi!
A toi qui consoles les mères!

Mlle C. de B.

PATROCLE.

A Mr ANTOINE WIERTZ.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
(La Fontaine.)

I.

Passants, inclinez-vous! — Saluez, c'est Homère:
C'est notre maître à tous, c'est l'Antiquité-mère,
Toute jeune et debout, ayant
Trouvé dans l'Iliade une immense bataille,
Bataille de géants, sanglante, et comme en taille
Souvent Homère le géant.

Digitized by Google

Salues, saluez. — C'est un tableau de maître;
C'est l'art, religion dont l'artiste est le prêtre
Et dont l'horizon va grandir,
Une religion!... que l'on croie ou qu'on nie,
Nul ne passe devant l'empreinte du génie,
Ne passe sans se découvrir.

Oui, salut! — Mais dis-nous, ô mon poète antique,
Dis, qui t'a rajeuni dans ta splendeur épique?
Existait-il donc ici bas
Un pinceau qui fût grand, grand comme tes idées?
Car, voyant tes héros, tous hauts de cent coudées,
Le monde en doutait, n'est-ce pas?

O Wiertz, vous avez là jeté toute votre âme,
Et vous avez, au ciel, ravi toute sa flamme,
A l'enfer ses couleurs de feu;
Oui, vous vous êtes fait, cherchant votre Odyssée,
Demi-Dieu, pour atteindre, avec votre pensée,
Cet Homère, autre Demi-Dieu!

Regardez. — C'est un peintre à qui la vieille Rome
A donné d'un seul coup un brevet de grand homme,
Et qu'elle a, comme ses Césars,
En triomphe, un matin, conduit au Capitole,
Lui que, dans son pays, la pâle Envie immole
Et rejette au nom des Beaux-Arts.

Que faut-il donc alors? Voyez! — C'est une toile
Où brille du talent la flamboyante étoile;
C'est un combat échevelé,
C'est un combat sans fin, furieux, grandiose,
Admirable, et pour quoi? — Pour rien ou peu de chose,
Pour un cadavre mutilé!

Le soleil s'est caché derrière le nuage, —
Et le combat grandit, grandit comme l'orage;
C'est la mer aux flots irrités,

Digitized by Google

Oui, la mer qui rugit et qui s'ouvre, écumante,
Qui roule d'une vague à l'autre et qui tourmente
Les beaux navires démâtés.

Voyez! — Pied contre pied, corps à corps, on s'enlace.
Le glaive suit le glaive, et sans que l'on se lasse;
Et le jour va pourtant finir.....
O Grecs, le jour s'en va, mais le courage éclaire; —
Allez donc, soyez grands! — La lyre en main, Homère
Vous contemple dans l'avenir!

Courage, il faut combattre, il faut que sous vos tentes
Vous rapportiez Patrocle et ses armes sanglantes;
Il faut, jusqu'au déclin du jour,
Revenir à la charge et revenir encore,
Et combattre, et toujours, même jusqu'à l'aurore,
Et vaincre enfin à votre tour.

Courage, la nuit vient, — une nuit étoilée.
Courage, on fuit là-bas, — on fuit, — plus de mêlée;
Victoire! — Patrocle est repris!...
A chacun maintenant sa part dans la balance!
La gloire à vous, ô Grecs, pour votre récompense,
Et la honte à vos ennemis!

II.

Eh! bien, ce long combat, Peintre, c'est votre vie,
C'est la lutte sans fin que vous livre l'Envie,
C'est le rude et terrible assaut
Qu'il faut recommencer, du soir jusqu'à l'aurore,
Contre ces deux fléaux — ou l'oubli qui dévore,
Ou bien la critique d'un sot.

C'est le combat qu'il faut que tout génie engage;
C'est le combat fatal dont la gloire est le gage
Et dont la défaite est l'oubli,
L'oubli, la seule mort que l'artiste redoute,
Tant il lui semble affreux d'abandonner la route,
Sans rien laisser derrière lui.

Digitized by Google

Oui, le gant est jeté. La lutte sera belle!
Ton Patrocle, pour toi, c'est la gloire, c'est elle,
Qu'on veut t'arracher à ton tour.
Le soleil s'est voilé : le combat se fait sombre,
Et la haine s'aiguise et l'envie est dans l'ombre.....
— Toi, Peintre, cherche le grand jour!

Combats, comme faisaient les vieux héros d'Homère.
La victoire est bien douce et la honte est amère;
Tu crois en l'Art, c'est ton autel.
Trouve ta force en lui puisqu'on te la dénie;
Riposte à chaque coup comme fait le génie :
Par un monument immortel.

L'avenir t'appartient, c'est Dieu qui te le donne,
Lui qui fait et défait les rois, lui, qui couronne
Les peintres et les empereurs,
Mais qui cloue à tout front qu'à régner il destine,
L'Envie ou la Douleur, comme il met une épine
Au front de la reine des fleurs;

Dieu, qui, mieux que les rois, vous aime et vous protège,
Et, de la tombe, arrache à l'oubli qui l'assiège
Votre nom jusqu'à nous venu,
Et pour vous consoler dans votre combat sombre,
Parfois, fait s'élever tout-à-coup et dans l'ombre
Le chant d'un poète inconnu.

Etienne Henaux.

Liége, 16 décembre 1839.

Digitized by Google

HÉLÈNE DE RUPELMONDE.

Ballade imitée d'une chanson flamande tirée du recueil de Hoffmann Van Fallersleben.

HORÆ BELGICÆ, II. 145.

« Hélène, douce Hélène,
»Me veux-tu pour amant?
»Toi, de tout mon domaine
»Le plus bel ornement?

— »Quoi? vous voulez, messire,
»Devenir mon amant,
»Lorsqu'un joli sourire
»Fait mon seul ornement?

»Seigneur de Rupelmonde,
»Quel sort m'est donc promis
»A moi qui suis au monde
»Sans parens sans amis?

— »Hélène, mon Hélène,
»En me donnant ton cœur.
»Tu seras châtelaine
»Et dame de Seigneur.

»D'ici vois ce portique
»Que l'Escaut vient baigner;
»C'est le manoir antique
»Où tu pourras régner.

»Pour parer ton visage
»Je t'offre mes joyaux,
»Et pour te rendre hommage
»Mes pages et vassaux.

Digitized by Google

—« Alors dans la campagne
»Laisse fuir ton coursier,
»Dit-elle, et pour compagne
»Prends-moi, beau chevalier. »

A ces mots, plein d'ivresse,
Le galant chevalier
Quitte pour sa maîtresse
Et lance et destrier:

Et la sombre coudrette
Vit d'amoureux ébats
Que l'histoire discrète
Ne nous détaille pas.

Puis courant de plus belle
Le chevalier félon
Laissa la jouvencelle
Dans un triste abandon!

Cependant on assure
Que vers le mois suivant
Raoul par aventure
De nouveau chevauchant,

Sous la même coudrette
Témoin de son bonheur
Rencontra la pauvrette
En proie à la douleur

Ce n'était plus Hélène,
Jadis si belle à voir,
Mais plutôt Madelaine.
Livrée au désespoir!

Digitized by Google

De remords poursuivie,
Seule avec son amour,
La pauvre repentie
Sanglotait nuit et jour,

Voulant dans sa misère,
Sous ce même berceau,
Vivre ainsi solitaire
Et trouver son tombeau.

Aussi d'un tel dommage
Raoul fut-il dolent,
Car bien qu'un peu volage,
Il n'était point méchant.

Et les pleurs qu'épandirent
Ces yeux si pleins d'appas
Sur son cœur s'étendirent
Comme glace et frimats.

Voyant tant de souffrance,
D'amour et de beauté,
Raoul eut repentance
De sa déloyauté!

Il conduisit Hélène
A son noble séjour,
Et la fit châtelaine
Pour prix de tant d'amour.

RÉCIT.

Merveille sans seconde!
Hélène fut longtemps
L'honneur de Rapelmonde
Et l'orgueil des Flamands.

15 juillet 1839.

HIPPOLYTE VILAIN XIIII.

Digitized by Google

ANALYSE CRITIQUE.

LITTÉRATURE NATIONALE.

L'Écuelle et la Besace, *scènes historiques du* XVI*e siècle*, *par* M. Ernest Buschmann.

Voici un livre digne d'attention, et de grande valeur. Ce livre révèle un écrivain d'un haut mérite, qui se présente à nous comme historien intelligent et comme poète habile. Il a exploré les annales de la patrie, et il s'est arrêté au grand siècle, à la grande révolution, à la grande catastrophe : le seizième siècle, la guerre contre l'Espagne, la mort de d'Egmont.

Il faut se sentir fort pour manier ces hommes et ces événements ; et il faut l'être vraiment pour ne pas succomber à la peine.

Mettre dans un cadre un siècle tout entier (et quel siècle!) avec sa physionomie, ses orages, ses héros, ses passions, et employer pour couleur une belle et noble poésie, ce n'est certes pas le fait d'un esprit médiocre : un tel tableau n'appartient qu'à un excellent artiste.

M. Buschmann a eu pour but de mettre en relief les principaux événements de l'insurrection des Pays-Bas contre l'Espagne. Il a voulu peindre, d'après les données de l'histoire, les plus célèbres personnages, les faits les plus marquants, les traits de mœurs les plus caractéristiques. Il a mis tout cela en scènes dialoguées, et divisées en six tableaux qui comprennent tout l'espace de temps écoulé depuis le *Banquet de Cuilembourg* (6 avril 1566) jusqu'à la mort des comtes d'Egmont et de Horn (5 juin 1568). Tous les personnages s'expriment en vers, et en vers presque toujours remarquables et quelquefois superbes : chaque acte ou partie du poëme est suivi d'un grand nombre de notes et de citations, qui démontrent que l'auteur a suivi l'histoire avec une scrupuleuse fidélité : c'est une difficulté, c'est un mérite de plus.

Digitized by Google

La première partie présente la réunion des seigneurs confédérés dans l'hôtel de Cuilembourg à Bruxelles. Bréderode, Cuilembourg, Berghes, Marnix, Hames, Louis De Nassau, Mérode, Casembroot, Ghistelles, s'entretiennent sur les événements du jour, avant de se rendre à l'audience de la duchesse de Parme. Au moment de leur sortie, un inconnu arrête le comte de Berghes, et lui adresse des reproches sur l'esprit de révolte qu'il a manifesté ; il lui exhibe un parchemin scellé par le roi d'Espagne, qui lui donne des pouvoirs extraordinaires, et il exige du faible comte la promesse de le présenter comme un de ses amis, sous le nom de Suarez. Ce Suarez est un personnage symbolique, qui intervient dans tous les événements, et qui personnifie avec assez d'à-propos l'espionnage et la trahison qui se glissent dans toute conjuration. Il y a dans la première tirade de Suarez (pag. 13) de beaux passages :

. . . . . Un seigneur populaire
Comme vous, ne doit pas prendre des airs de roi.
. . . . . Que Bréderode,
Frivole et remuant, jouet d'un vain désir,
Au travers d'un complot poursuive le plaisir ;
Qu'il s'imagine voir, quand le vin l'égratigne,
La Hollande obéir à son sceptre de vigne,
. . . . . .
A merveille! — Qu'Orange enfin prenne une route ;
Qu'il ait, se trouvant las de peser dans le doute
Tour-à-tour son devoir et sa conviction,
Laissé dans un plateau tomber l'ambition,
C'est au mieux ! . . . . . .
Ecoutez! n'est-ce pas qu'en marchant sur l'abîme
Que creusent sous vos pieds la révolte et le crime,
La Peur à tout moment fait chanceler vos pas?
Que la Peur vous étreint et vous brise les bras?
Que la Peur s'est assise, en fantôme implacable,
La nuit, sur votre lit, le jour, à votre table?.....

Des ouvriers arrivent bientôt pour préparer le festin des trois cents seigneurs. Le Prime-queux vient tout examiner, et au moment où les convives paraissent, il dit aux valets :

Digitized by Google

A vos places! j'entends les seigneurs arriver.
Remplissez sans retard les bassins à laver.

Les seigneurs entrent, Bréderode en tête : il tient à la main la réponse de la duchesse de Parme. L'auteur en donne le texte officiel. Cette réponse mécontente tout le monde; elle fait l'objet d'une discussion éloquemment tracée : Louis de Nassau, entr'autres, dit :

. . . . . Le moment est venu.
De l'empire long-temps par son bras soutenu,
Charles-Quint emporta dans sa robe de moine
La puissante unité. De ce grand patrimoine,
L'Espagne, part tombée au roi Philippe deux,
Craque de toutes parts sous le sceptre hideux
Qui, dans la main du fils, a remplacé naguère
Le globe impérial que tient la main du père.
L'Espagne sent toujours dans son sein remuer
Ce vieux peuple africain qu'elle n'a pu tuer.....
. . . . . .

Marnix, à son tour, termine une éloquente allocution par ces paroles :

. . . . . Il faut, messieurs, il faut
Que bravant toute peur d'exil ou d'échafaud,
Chacun de nous, lié par un serment suprême,
Jure par son salut devant le Seigneur même,
De délivrer du joug tous ces peuples foulés,
De reprendre nos droits honteusement volés,
Et rang, honneur, richesse, — espérance ou crainte,
De tout sacrifier à cette cause sainte!
Sur votre part du ciel, frères, le jurez-vous?

Tous, excepté le comte de Berghes, répondent :

Sur notre part du Ciel, oui, nous le jurons tous!

L'assemblée délibère ensuite sur le choix du nom que prendra l'association; Bréderode rapporte le fameux propos de Berlaimont : « Ce n'est qu'un tas de gueux, » et aussitôt ce nom est adopté par acclamation. Cette scène est fort animée, pleine de verve et d'entraînement. La besace et l'écuelle de bois font la ronde et chacun boit en criant : *Vivent les Gueux!*

Dans la deuxième partie, M. Buschmann, sous le titre de *Le Bûcher*, a placé l'exécution d'un hérétique que l'on brûle

Digitized by Google

en place publique. Il a supposé que ce fait se passe en 1567, bien que dans la réalité la mort du prédicant Fabria remonte à 1564. Mais l'épisode n'en est pas moins tracé avec une énergie peu commune. Des valets du bourreau disposent l'échafaud ; leur conversation reproduit les idées de l'époque ; ils parlent du projet des religionnaires de parcourir les rues en récitant des cantiques. En effet, une foule de gens traversent bientôt la place en chantant un pseaume de Marot : des cavaliers, rangés autour de l'échafaud, écoutent avec impatience ce chant formidable. Cependant les bourgeois, le peuple, les curieux encombrent la place; ils parlent des affaires du temps, des troubles, du commerce, du gouvernement; toutes les allusions résultant des événements d'alors sont soigneusement recueillies par l'auteur, qui par momens fait éclater des *voix dans la foule* qui expriment les idées populaires et peignent avec vivacité le brouhaha qui s'y manifeste toujours.

Cependant les religionnaires conviennent de délivrer des mains des archers, le frère qu'on va brûler : Gausez se mêle à eux, mais c'est pour prescrire ensuite au bourreau de poignarder la victime si on tente de s'en emparer. En effet, Fabria parait; ses frères veulent le délivrer, mais ils ne saisissent qu'un cadavre.

Il faut lire cette scène pour apprécier le talent déployé par le poète ; elle est tracée avec chaleur; elle est pleine de mouvement ; on assiste en quelque sorte en personne à l'une de ces exécutions où les passions des partis se traduisaient en faits terribles.

Le 3 avril 1567, eut lieu l'entrevue de Willebroeck, entre le prince d'Orange et le comte d'Egmont. C'est cette entrevue qui fait le sujet de la troisième partie. On annonce la prochaine arrivée du duc d'Albe. Berty, secrétaire de la duchesse de Parme, propose le nouveau serment à d'Orange qui s'y refuse ; il rompt avec l'Espagne :

. . . . . Pour ne pas subir davantage ses lois,
Pour ne lui devoir rien, je quitte mes emplois.
A mes gouvernements, dès ce jour, je renonce.
C'est à votre discours ma dernière réponse.

Digitized by Google

Berty se retire : le prince d'Orange reste avec d'Égmont et de Horn : ce dernier a également refusé le serment. Quant à d'Egmont, le prince d'Orange veut le déterminer à se joindre à lui; la mort, dit-il :

. . . . . La mort vers vous hâte ses pas :
Comte, il faut l'éviter en ne l'attendant pas.

D'Egmont résiste; d'Orange lui peint l'avenir sous des couleurs sanglantes, et lorsque son ami lui demande :

Que présagez-vous donc?

D'Orange lui répond :

Peut-être le supplice.

D'Egmont.

Si c'est là mon destin, eh bien! qu'il s'accomplisse.

D'Orange, *le serrant dans ses bras.*

Ah! malheureux d'Egmont! — Oui, je sens, je prévois
Que je vous presse ainsi pour la dernière fois.

. . . . . .

D'Egmont.

Adieu, prince sans terre.

D'Orange.

Adieu, comte sans tête.

C'est ainsi que se séparent les deux héros, et que se termine la troisième partie. Nous allons voir paraître le duc d'Albe, et dans la quatrième partie, se développer le système d'oppression que ce terrible gouverneur était chargé de suivre.

Le 9 septembre 1567, le duc d'Albe réunit le conseil; mais au préalable, il a ordonné aux principaux officiers de son armée de se rendre auprès de lui, avec des soldats; il dit à Roméro :

Ici quand le conseil
Sera clos, vous viendrez, et de crainte d'éveil
Vous vous tiendrez caché derrière cette porte,
Avec vingt hommes. — Ah! Serbellon, il importe
De garder chaque issue, afin que de l'hôtel,
Dès qu'y seront tous ceux auxquels j'ai fait appel,
Nul ne puisse sortir. — Durant la conférence
Ayez bien soin de prendre un air d'indifférence.
Qu'ils ne soupçonnent rien. . . . . .

Digitized by Google

Après ces dispositions, d'Albe se trouve un instant seul, et il réfléchit. Il y a ici un beau monologue, où l'auteur présente le duc sous un jour nouveau, tourmenté par le remords et ne s'avançant dans les voies de rigueur que comme poussé par une irrésistible nécessité. M. Buschmann, dans ses notes, produit les autorités qui l'ont déterminé à donner à ce trop célèbre personnage historique, des pensées de regret et de miséricorde. Nous n'avons pas pour objet de discuter ici la valeur de ces autorités; nous nous bornerons à reproduire quelques fragments remarquables du monologue du duc d'Albe :

. . . . . .

Mais quel rêve s'éveille en ma pensée avide?
Quoi? La postérité? Folle image! Mot vide!
L'histoire? Parchemins de mensonges noircis.
L'avenir? Spectre vain sur le néant assis.
Qu'ai-je à craindre, d'ailleurs, des jugements du monde?
Des volontés du roi faut-il que je réponde?
Que suis-je, moi, sinon le bras qu'il fait agir?

. . . . . .

O Seigneur! ô Seigneur! dans ta balance auguste,
Le sang pèse-t-il plus que la loi du devoir?
Redoutable secret que je crains d'entrevoir!

. . . . . .

Qu'ai-je fait, moi vieillard que le linceul réclame,
Corps ployé sous les ans et que mène son âme,
D'être venu, vengeur d'une inflexible loi,
Décimer tout un peuple au souffle de ce roi,
Mener à son autel la sanglante hicatombe,
Etre le fossoyeur de cette immense tombe,
Et cacher, lame usant sans trève le fourreau,
L'effroi de mon esprit sous un front de bourreau!
Qu'ai-je choisi, mon Dieu, pour couronner ma vie?

. . . . . .

Quand Charles-Quint dressait ses aigles germaniques
Fières, et l'aile ouverte, au front des bataillons;
Qu'il labourait le monde en glorieux sillons
Où germaient sans repos ses batailles semées,
J'allais, chef obéi de ses vieilles armées,
Au gigantesque empire ajouter des états. . . . . .
N'importe, il faut marcher, marcher et m'étourdir.

Digitized by Google

Voilà certes de fort beaux vers, riches de style et d'un sentiment poétique très-élevé : il en est d'autres encore non moins remarquables, que l'espace nous interdit de reproduire ici : Mais on sent qu'il y a de l'ampleur et de la force dans la poésie de M. Buschmann; les ressources de ce jeune poète sont immenses.

Cependant les membres du conseil arrivent : Horn et d'Egmont les premiers. Ils conversent ensemble, d'Egmont est plein de confiance, il cherche à dissiper les soupçons de son ami, sans y réussir. Mansfelt, Berlaimont, Aremberg, Aerschot, les généraux espagnols surviennent. On délibère sur la question de savoir si l'on élèvera des forteresses à Anvers, à Groningue, à Valenciennes. La séance levée, le duc d'Albe retient d'Egmont sous prétexte de lui communiquer une lettre du roi, et il le fait arrêter par les soldats apostés. Le duc lui demande son épée. « Bien, dit l'infortuné comte :

Bien! Prenez-la, Monsieur; elle est pure; elle sort
D'une main qui cent fois, pour le roi, l'a trempée
Dans le sang ennemi.

Le comte de Horn est arrêté presqu'en même temps; dans ce moment il dit ces belles paroles à son ami :

Va, je ne rougis pas de la chaîne commune
Qui me lie, à cette heure, à ta noble infortune.
Qu'importe à quel trépas ma vie aille aboutir?
La hache du bourreau fait l'innocent martyr.

L'auteur a consacré la cinquième partie à décrire la bataille d'Heiligerlée. Cet épisode n'est pas susceptible d'analyse, mais nous dirons que l'auteur y a déployé beaucoup de connaissances locales. La disposition des troupes, les manœuvres, les usages de tactique et de commandement, les caractères et les incidents sont dépeints et conservés avec vérité. Pendant le combat, l'espion Suarez se tient en observation, et il donne, en vers magnifiques, la description suivante :

L'air déroule les plis des superbes bannières.
Bien! marchez en avant les phalanges guerrières!
Bien! sonores tambours! Bien! trompettes d'airain!
Bien! les chevaux bardés de la croupe au chaufrein!

Digitized by Google

Bien! de vos fortes voix dominez la tourmente,
Sombres et lourds canons à la gueule fumante!
Bien! épais bataillons de pesans fantassins.
Bien! cavaliers ailés aux tournoyans essaims.
Roulez sur l'ennemi vos brûlantes rafales!
Allez : au preux vainqueur les palmes triomphales!
Allez : la gloire est là, météore éclatant.
Allez : la charge sonne. Allez : la mort attend!
Oui, la mort qui sourit au fracas des batailles;
Qui, lorsque le canon sonne ses fiançailles,
S'en vient, hideuse amante au froid attouchement,
Cerner un peuple entier d'un large embrassement;
Entendre pour concert râler les agonies;
Pour sa couche choisir ces vastes gémonies;
Et, quand la nuit l'enferme en ses voiles jaloux,
Dans un sillon sanglant étendre son époux.
Allons! hommes de guerre. Allons! vieux capitaines.
Répondez à l'appel des trompettes lointaines.
Ruez-vous, l'arme au vent, sur les rangs éclaircis.
— Le sang lave les fers par la poudre noircis;
Tout se mêle et s'étreint dans l'ardente rencontre;
Le soldat disparaît; c'est l'homme qui se montre.
L'homme! le voilà donc au sublime moment
Que ce monde *banal* vante *éternellement!*
Qu'il est fier, qu'il est grand! Ah oui, qu'il est atroce.....
Obéis, obéis à ton instinct féroce,
Homme au cœur de panthère alléché par le sang!
Déchire par lambeaux ta proie en rugissant!
Egorge : sois vainqueur, car tu serais victime.
Egorge : aux yeux humains, va, ce n'est point un crime.
Egorge : détruis tout par le fer, par le feu,
Et puis applaudis-toi, noble image de Dieu.

Nous avons cru ne pas pouvoir retrancher un seul vers de cette longue tirade, qui a un éclat étonnant. A la rigueur, on peut y marquer quelques traits un peu boursoufflés, mais en général il y règne une force et une grandeur réelles. Il y a un vers que nous trouvons admirable, et qui nous semble renfermer presque toute la philosophie du courage dans les combats; ce vers est celui-ci :

Egorge : sois vainqueur, car tu serais victime.....

Digitized by Google

Le combat se termine par le triomphe des Gueux, commandés par Louis de Nassau Les vainqueurs paraissent sur la scène. Nassau annonce que son frère Adolphe a été tué. Marnix lui répond :

Sa mort a commencé, comte, notre victoire.
La douleur et le deuil s'effacent dans la gloire.
L'homme meurt, l'œuvre vit. Songeons à l'avenir.

Nassau lui serre la main en disant :

Aldegonde, merci. Tu m'en fais souvenir :
L'œuvre de liberté par ce combat commence.
Nous avons à bâtir un édifice immense :
Pour son ciment il faut du sang et non des pleurs.....

Passons à la sixième et dernière partie : l'auteur y retrace la grande catastrophe du 5 juin 1568, l'exécution de d'Egmont et de Horn. Le duc d'Albe vient de signer leur sentence; il charge Misdach, secrétaire du conseil des troubles, de la leur communiquer. L'évêque d'Ypres Rithof est introduit près du duc qui lui annonce que les deux traitres viennent d'être condamnés et qu'il doit les préparer à la mort : en apprenant ces événements, Rithof s'écrie :

C'est la vengeance, duc!

Le Duc.

C'est la nécessité.

L'Évêque.

Jamais elle ne doit se traduire en supplice.
Les peuples n'y verront qu'un brutal sacrifice,
Et c'est le pardon seul qui domptera leur cœur.

Le Duc.

Vous vous trompez encor, prêtre : c'est la terreur.

Vainement le prélat implore la pitié du gouverneur-général; vainement il se jette à ses pieds; le duc résiste et dit :

Vieillard, qu'espérez-vous réveiller en mon âme?
Un sort inexorable entière la réclame;
Rien ne doit la toucher; rien ne doit en sortir;
Tout sentiment humain en elle doit mourir.
Hélas! le roi Philippe à ce peuple m'attache
Tantôt comme un carcan, tantôt comme une hache,
Et le fer n'entend pas!.....

Digitized by Google

Le poète nous transporte ensuite dans une misérable chambre de la Maison au Pain (Brood-huys) à Bruxelles. D'Egmont seul se livre aux réflexions amères qu'éveille en lui sa situation périlleuse : il y a dans ce monologue de fort beaux vers. Bientôt survient Misdach qui lui lit le texte de sa condamnation à mort; l'évêque arrive ensuite.....

Dans l'une des scènes suivantes, l'auteur reproduit la lettre écrite par d'Egmont au roi d'Espagne, quelques instants avant sa mort; le comte de Horn est avec lui; ils s'entretiennent de leur sort; d'Egmont espère encore, mais son malheureux ami lui arrache sa dernière illusion.

Il y a dans toute cette scène une force de pensée et une vigueur de style remarquables, même après toutes les beautés que l'on rencontre dans les autres parties. Enfin des soldats viennent prendre les deux condamnés, dont on abat les têtes au milieu des cris d'épouvante et des clameurs de la foule.....

Telle est l'œuvre de M. Ernest Buschmann. Nous avons donné de nombreuses citations, pensant qu'il n'y a pas de meilleure manière de faire connaître un écrivain dramatique, et nous regrettons même que l'espace ne nous ait pas permis de les multiplier encore. Il restera toujours vrai que le jeune écrivain occupe un rang distingué parmi nos meilleurs auteurs. M. Buschmann n'est pas seulement poète, il est encore littérateur, c'est-à-dire qu'il a un beau style au service d'une brillante imagination; il manie la métaphore avec un rare bonheur, quelquefois avec trop de hardiesse, mais toujours à propos. On lui a reproché une imitation marquée du genre de Victor Hugo; ce reproche est fondé : mais à mesure que M. Buschmann avancera dans la carrière, il acquerra plus d'indépendance dans ses allures, et sa personnalité s'accusera avec plus d'énergie : en attendant, il faut reconnaître que notre jeune poète a pris pour modèle un poète illustre, dont la magnifique poésie mérite d'être étudiée, bien qu'il soit prudent de ne pas le suivre dans le vol hardi qui ne va qu'à ses fortes ailes.

Peu de mois après avoir publié l'*Ecuelle et la Besace*, M. Buschmann a mis au jour, sous le titre de *Rameaux*, un

Digitized by Google

recueil d'Odes, de Ballades et de Satyres dont quelques-unes sont éclatantes de poésie. Ce nouvel ouvrage ne fait que nous confirmer dans l'opinion que nous avons exprimée sur la valeur du jeune écrivain anversois qui a surgi parmi nous.

17 Janvier 1840.

C. F.

Digitized by Google

MÉLANGES.

M. H. Dessain, imprimeur-libraire à Liége, vient de faire paraître le *Cours de grammaire, de logique et de belles-lettres*, professé à l'École polytechnique par M. Andrieux, membre de l'Institut et de la légion d'honneur. Cet ouvrage forme trois jolis volumes in-18, très-correctement imprimés, et il se vend 4 frs. 50 c^es^. Nous nous empressons de mettre sous les yeux des lecteurs de la *Revue Belge* l'avertissement de l'éditeur : il leur donnera envie de lire le cours dont il fait bien connaître le but utile et le mérite incontestable. Voici ce morceau, dû à la plume d'un de nos collaborateurs.

M. Andrieux, dit-il, né à Strasbourg le 6 mai 1759, mort à Paris le 9 mai 1833, à l'âge de 74 ans, professa pendant 12 ans la grammaire et les belles-lettres à l'École polytechnique. Ce fut pour ces cours, durant deux années, et composés d'environ quatre-vingts leçons, qu'il rédigea les soixante leçons que nous reproduisons aujourd'hui.

Celles où il traitait de la poésie, et donnait une histoire abrégée de la langue et de la littérature françaises depuis leur origine jusqu'à nos jours, n'ont jamais été livrées à l'impression (1).

(1) M. Andrieux s'était proposé de publier en 4 volumes in-8°, sous le titre de : *La philosophie des belles-lettres*, les leçons données par lui à l'École polytechnique et au Collége royal de France, depuis 1804 jusqu'en 1824 inclusivement. Ce n'est qu'après avoir acquis la triste certitude que cet ouvrage resté trop imparfait à la mort de l'auteur, ne sera jamais mis sous presse, que nous nous sommes déterminé à rassembler les parties éparses de ce travail, et à les publier, pour diminuer les regrets de ceux qui attendaient avec impatience cette production annoncée depuis si longtemps, mais dont il ne leur sera pas donné de jouir et de profiter. Les moindres esquisses, les plus

Digitized by Google

Malgré cette lacune si regrettable, nous avons cru être utile à la jeunesse studieuse en faisant paraître réunies pour la première fois les soixante leçons qui, imprimées en différents temps pour le seul usage des élèves de l'École polytechnique, étaient introuvables et inconnues à la plupart des littérateurs, et même aux bibliographes de profession (1).

Nous ne pouvons mieux indiquer le but de cette publication, qu'en citant ici quelques lignes empruntées au dixième cahier du *Journal de l'École polytechnique*, page 70.

« On observe, y est-il dit, que ce ne sont que de simples *sommaires*, auxquels l'instituteur donne verbalement les développements convenables pour l'instruction des élèves. Il s'ensuit que ces sommaires pourraient également servir de textes aux leçons de tout autre instituteur qui jugerait à propos de les adopter, et qui les ferait valoir en leur donnant des développements à son choix et à sa manière.

» Les Conseils de l'École polytechnique ont pensé qu'il était

simples cartons de Michel-Ange, de Raphaël, de Rubens, sont avidement recherchés par les artistes : les littérateurs ne nous sauront-ils pas quelque gré du dédommagement que nous leur offrons? C'est le seul qui puisse, jusqu'à un certain point, les consoler de cette perte irréparable. Il n'est pas inutile de voir comment M. Andrieux avait fait annoncer, dans les catalogues de la maison Didot, cet ouvrage, résultat de vingt années de méditations et de travaux, et dont nous sommes au moins heureux de posséder l'ébauche. « Ce nouveau cours de littérature, disait-il, est composé sur un plan entièrement neuf et qui appartient à l'auteur : il a considéré les Belles-Lettres comme l'étude la plus propre à perfectionner toutes les facultés intellectuelles et morales de l'homme, comme un instrument aussi universel que la pensée et la parole, comme la réunion de l'art de penser, de l'art de parler et de l'art d'écrire. Ne point séparer l'étude de la littérature de celle de la morale, former des hommes de sens et de goût, d'un esprit droit, d'un cœur honnête et d'une âme élevée; montrer que, si les Belles-Lettres promettent et donnent la gloire à un petit nombre, elles offrent à tous de douces et de pures jouissances, des moyens d'arriver à la sagesse et au bonheur : tel est, en général, l'esprit de cet ouvrage; le succès que l'auteur ambitionne le plus, c'est d'être utile. »

(1) M. Quérard lui-même, ordinairement si exact, n'a connu et cité que deux parties de ce *Cours*, dans sa *France littéraire*, tome premier, page 61.

Digitized by Google

utile de faire imprimer et distribuer aux élèves ces sommaires de leçons.

» Ils ont le double objet, 1°, de fixer et de soutenir l'attention des élèves pendant les leçons que donne l'instituteur; 2°, de leur en procurer des résumés qu'ils puissent conserver, pour les relire et se rappeler les développements qu'ils auront entendus.

» Enfin l'utilité particulière des élèves de l'École est le seul but de cet ouvrage.

» Cette explication a paru nécessaire pour qu'on ne se méprit pas sur la nature et l'objet de ces sommaires et sur l'intention des Conseils qui en ont autorisé l'impression. »

C'est pour nous associer à cette pensée d'utilité que nous nous sommes livré aux modestes et obscures fonctions d'éditeur. Désormais ces feuilles ne seront plus circonscrites à l'enceinte de l'École polytechnique; en les faisant entrer dans le domaine public, nous rendons service aux professeurs et aux élèves, qui y puiseront une instruction aussi solide qu'agréable.

Le mérite de ces leçons a été justement apprécié par un littérateur distingué, M. Villenave, dans l'article si intéressant qu'il a consacré à M. Andrieux (1). « Andrieux, dit-il, fut le premier professeur nommé à la nouvelle chaire; il avait enfin trouvé sa vocation; il était fait pour professer, pour instruire, et nul mieux que lui n'a su faire passer rapidement ses élèves de l'amour de la science à l'attachement au professeur. On les voyait toujours s'empresser pour l'entendre. Quand il professait à l'une des sections de l'école, l'autre abandonnait la récréation pour venir l'écouter (2). »

M. le comte de Cessac dit aussi très-bien dans le discours qu'il lut aux funérailles d'Andrieux, le 12 mai 1833 : « Avec quel empressement ne suivait-on pas ses leçons de littérature! Ce n'était point un grave professeur, dissertant magistralement dans sa chaire; c'était presque un bon père de famille causant amicalement avec ses enfants; mais cette causerie, pleine de naturel et d'abandon, n'en était pas moins instructive. Il ornait la science;

(1) Dans la *Biographie universelle*, supplément, tome LVI, p. 304.
(2) Voyez la note que nous avons mise dans le tome III, p. 153.

Digitized by Google

il savait la rendre aimable. Sa mémoire, enrichie d'une solide érudition, lui fournissait sans cesse mille anecdotes piquantes, dont il augmentait toujours l'agrément et le charme par sa manière de les conter.

»Dans toutes les places qu'il occupa, son but constant fut d'en remplir les devoirs avec le zèle le plus parfait. Peut-être m'est-il permis d'insister sur ce point, à moi qu'il a longtemps et si puissamment secondé, lorsque j'avais l'honneur de diriger l'École polytechnique; c'est là surtout que j'ai pu juger de son désir ardent d'éclairer la jeunesse, et de former de bons citoyens pour la patrie. J'aime à le dire, il ne se bornait pas à orner l'esprit de ses élèves de connaissances littéraires, il s'attachait aussi à perfectionner leur âme, à former leur moralité, à leur inculquer des sentiments d'honneur et de vertu. En voyant toute cette noble jeunesse entourer aujourd'hui son cercueil, il reçoit la plus douce des récompenses. »

Nous terminerons ces citations en rapportant les belles paroles de son vertueux ami et confrère, M. Droz, prononcées dans la même cérémonie : « Ses profondes études en littérature le préparaient à changer encore une fois de carrière, et la dernière qu'il embrassa convenait si bien à son amour du beau, à sa passion d'être utile, il y a recueilli tant d'applaudissements et tant d'affection, qu'il semblait être né pour ne jamais en suivre d'autre. Élèves de l'École polytechnique, élèves du Collége de France, vous n'oublierez jamais le charme de ses leçons. La voix si faible de cet inimitable professeur retentira toujours à votre cœur. Ce n'était pas un art frivole qu'il vous enseignait, c'était l'art d'exprimer des sentiments honnêtes, généreux; et, pour vous mettre en état de les exprimer, il les développait dans vos âmes. Il vous a consacré jusqu'à ses derniers instants : prenez, sur sa tombe, la résolution d'honorer sa mémoire, en pratiquant ses leçons. »

Il nous reste à rendre compte en peu de mots du travail ingrat, mais indispensable, que nous nous sommes volontairement imposé. Nous n'avons pas borné notre tâche à corriger les nombreuses fautes d'impression, qui dénaturaient souvent le texte; nous nous sommes aussi attaché à faire disparaître les petites inexactitudes, les légères incorrections qu'une révision nouvelle aurait signalées à l'œil si exercé du respectable écrivain.

Digitized by Google

Nous avons également apporté un soin scrupuleux à vérifier toutes les citations, et à les rétablir d'après le texte des meilleures éditions; car nous n'avons pas tardé à nous apercevoir que M. Andrieux, qui ne considérait sans doute ces *sommaires* que comme des *épreuves*, citait trop souvent de mémoire, et sans recourir aux originaux. Quelques notes sans prétention ont été ajoutées, lorsqu'elles nous ont paru indispensables.

Enfin, et ce n'est pas la partie de notre travail qui a exigé le moins de peine et d'attention, nous avons mis en rapport la *Grammaire de la langue française* avec la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*, à laquelle M. Andrieux avait pris une part si active et si considérable, en sa double qualité de membre de la commission du dictionnaire et de secrétaire perpétuel (1). Nous croyons nous rendre ainsi utile à ceux qui veulent suivre les progrès de la langue, et se conformer aux décisions de l'aréopage qui en conserve le dépôt sacré.

CH. DE CH., *Professeur de Rhétorique.*

— Nous empruntons au *Messager des Sciences et des Arts*, (année 1839, p. 497) une statistique approximative des ouvrages originaux publiés en Belgique, pendant l'année 1839; c'est à M. Jules de Saint Genois que nous la devons.

Le nombre des différents écrits originaux qui ont paru en Belgique depuis le 1er janvier 1839, dit cet écrivain, est de 290, ainsi répartis par langues :

(1) Andrieux remplaça Morellet dans la *commission du dictionnaire*, en 1819. Il consacrait tous les jours plusieurs heures au travail de la commission, et il disait tantôt riant, tantôt sérieux : *Je mourrai du Dictionnaire.* C'est qu'il s'en occupait avec un zèle beaucoup plus actif que celui de tant d'autres académiciens que le fameux dictionnaire a fait longtemps *vivre* plus à l'aise..... Andrieux lut à une séance, et on trouve imprimé, dans les *Mémoires* de l'Institut, un *Rapport sur la continuation du Dictionnaire de l'académie française.* (Villenave, *ibid.*, p. 311).

Digitized by Google

En français.	192
En flamand	83
En latin.	4
En allemand	5
En anglais	5
En italien	1

Voici les différentes branches des connaissances humaines, dont traitent ces publications :

Histoire de Belgique.	47
Littérature.	69
Voyages	7
Bibliographie	6
Grammaire et lexicographie	30
Archéologie	2
Médecine, chirurgie et anatomie.	11
Chimie et botanique.	6
Économie politique et statistique	10
Écrits politiques et pamphlets.	32
Recueils périodiques.	18
Géographie.	5
Sciences mathématiques.	4
Sciences juridiques	7
Numismatique.	1
Biographie.	2
Hygiène et géologie	3
Architecture	5
Ascétique	4
Stratégie	1
Beaux-Arts.	5
Philosophie	1
Industrie et sciences commerciales	5
Mémoires scientifiques	3
Ouvrages divers	16
Total. . .	290

On remarquera que l'histoire de Belgique occupe une grande place dans cette statistique. En effet, tout le monde sait que

Digitized by Google

c'est dans notre passé qu'il faut surtout chercher des éléments de nationalité. Le chiffre des écrits purement littéraires est encore plus élevé. Car c'est le genre où il est le plus facile de s'exercer. Celui des écrits politiques s'explique par la position exceptionnelle où la Belgique s'est trouvée cette année. — Le nombre des écrits sur la grammaire est assez remarquable; les discussions auxquelles donnent lieu depuis quelque temps les principes de grammatologie flamande prouvent l'intérêt que l'on porte à la langue, que l'on parle dans les deux Flandres, les provinces d'Anvers, de Brabant et de Limbourg. Encore n'avons-nous pu nous procurer la liste d'opuscules flamands, qui se publient chaque année en grand nombre, à Roulers, Courtrai, St-Nicolas et Malines.

En comparant le relevé de cette année avec celui des deux années précédentes, nous trouvons une différence qui est tout en faveur de 1839.

En effet, en 1837, il a été publié 180 écrits;
et en 1838, » 210 »

On voit que nous avons toujours marché progressivement. On annonce pour l'année 1840 la publication de cinq nouveaux recueils périodiques, scientifiques ou littéraires, dont trois en français et deux en flamand.

RUINES DE L'ÉGLISE DE SAINT-NICOLAS, EN GLAIN.

Parmi les restes d'architecture lombarde qui sont encore debout dans les environs de la vieille cité liégeoise, l'un des plus curieux, sans contredit, sous le rapport de l'art à cette époque reculée, est celui dont nous allons présenter la description. Située dans un des sites les plus pittoresques, cette ruine couronne un immense vallon, dont la Meuse baigne les pieds, et vient donner plus de poésie encore à ce paysage si remarquable par les nombreux accidents de terrain qu'il présente.

Le prieuré de St-Nicolas en Glain, auquel appartiennent

Digitized by Google

les ruines qui font l'objet de cet article, paraît remonter à un temps assez loin de nous ; au moins le père Fisen, dans son *Historia ecclesiæ leodiensis*, part. I, pag. 241, rapporte-t-il sa fondation à l'année 1147, l'attribuant à deux frères, de la famille de Warfusée, appelés Conrad et Antoine.

L'historien de l'abbaye de St-Laurent, dont le savant Martène a inséré l'ouvrage dans le quatrième volume de l'*Amplissima collectio*, dit à la page 1088, § 45, que l'église fut consacrée, le 22 juillet 1151, par l'évêque de Liége Henri II; qu'en mémoire de cette consécration, Gozelon de Hambrug et Emma, son épouse, affectèrent à l'autel principal de cette église deux bonniers de terre, en retour de quoi l'abbé et le couvent de St-Laurent les firent participer à leurs bonnes œuvres, ce qui fut confirmé par l'évêque. Selon ce même écrivain, ce furent deux frères nommés Gérard et Antoine, chevaliers, appartenant à la famille de Bolzeez, qui firent bâtir cette église et qui y furent enterrés; il avoue cependant que les archives de sa maison ne lui ont offert aucun document qui pût constater d'une manière précise et absolue la date de la fondation de ce monument. D'un autre côté, le père Martène a publié dans le volume que je viens de citer, pag. 1181-1183, trois chartes relatives au prieuré de St-Nicolas en Glain, et se fondant sur ces documents, M. Ernst, dans son *Tableau historique et chronologique des suffragants ou co-évêques de Liége*, p. 291, émet l'opinion que la première des chartes imprimées par D. Martène, pourrait peut-être donner la date de la fondation du monument qui nous occupe; il appuie cette assertion sur ce que la ressemblance des noms, énoncés dans la charte de 1203, avec ceux des fondateurs de l'église, aurait induit en erreur l'historien de l'abbaye de St-Laurent. Je ne peux admettre cette conjecture du savant chanoine de Rolduc, et je pense, au contraire que la charte vient confirmer la date de 1151, donnée par l'auteur cité. Cette charte de 1203 nous fait connaître qu'un nommé Bauduin donne à l'église de St-Nicolas en Glain, soixante bonniers de terre situés à *Ans*, *Bolezeies*, *Montegneies ;* que par cette donation confirmée par Gui, cardinal évêque de Palestrine et légat du Saint-Siége, il est relevé du vœu qu'il avait fait

Digitized by Google

d'aller en Terre-Sainte, vœu que des empêchements légitimes et des souffrances corporelles l'avaient forcé de ne pas accomplir jusqu'alors. Le prélat ajoute ensuite : *Ita quod quidquid possidebat extra civitatem leodiensem, nominatim sexaginta bonnaria terræ, vel plura in Ans, in Bolezeies, in Montegneies jacentia ecclesiæ beati Nicolai in Glano*, QUÆ PRIUS PAUPERCULA EXTITERAT, AD RELEVANDAM EAM ET SUSTENTANDOS MONACHOS *in ea Deo servientes, eroguvit..... ut ita prædictæ pauperculæ ecclesiæ per ipsum Balduinum subveniretur, et Deo honeste ibi serviretur.* Ce passage prouve certainement que l'église existait alors, et que de plus elle était dans un tel état de délabrement et de misère, si je puis m'exprimer ainsi, que la donation de Bauduin arrivait fort à propos pour la sauver d'une ruine complète. Il demeure donc bien établi, je pense, que ces restes datent au moins de 1147; le caractère de l'architecture semble même lui donner une existence plus reculée encore, car elle appartient essentiellement à la même époque que l'église Ste-Croix, à Liége, qui fut bâtie dans le commencement du onzième siècle; et l'église de St-Nicolas, qui nous occupe ici, pourrait bien être de ce temps, car selon la plupart des historiens et des chroniqueurs qu'il serait trop long de citer ici, c'était à cette époque que l'architecture lombarde florissait dans l'ancien pays de Liége.

Ce monument religieux resta dans la possession de l'abbaye de St-Laurent jusqu'à la réunion du pays de Liége à la France; deux prêtres y célébraient le service divin et y remplissaient les fonctions pastorales. Quand la vente des biens des monastères fut décrétée, l'église de St-Nicolas passa dans des mains particulières; son inutilité instantanée et le peu de soins qu'on apportait à cette époque à la conservation des monuments, et surtout des monuments chrétiens, furent la cause première de l'état dans lequel se trouvent aujourd'hui ces restes précieux.

L'édifice, dans sa plus grande hauteur, a 50 pieds, l'élévation du pourtour de l'abside est de 40 pieds. La muraille du côté droit renferme un escalier de 2 1/2 pieds de largeur sur une hauteur de 5 1/2 pieds, conduisant à la galerie qui couronne l'abside; cette galerie, qui est d'une hauteur de

Digitized by Google

7 pieds sur 3 de largeur, est formée de colonnettes de 3 pieds de hauteur sur 3 1/2 pouces de diamètre, qui supportent de petites voûtes à plein-cintre; chaque colonnette est couronnée alternativement de chapiteaux. Les fenêtres ouvertes à la même hauteur que les colonnettes de l'abside, sont en plein-cintre, supportées par deux colonnettes de chaque côté, et reposent sur une corniche.

Sept fenêtres de grande dimension forment l'abside; trois d'entre elles ont seules été ouvertes, les quatre autres n'ont été qu'indiquées; elles sont séparées par de grands pilastres plats, qui se lient entre eux par de fausses voûtes, figurées au-dessus des fenêtres. Ce genre de construction, en ménageant un jour plus favorable et plus en harmonie avec la sainteté du lieu, donne à l'extérieur plus de grâce et de légèreté; celles qui ont été ouvertes sont fermées aujourd'hui par une maçonnage de briques.

L'intérieur a été tout aussi maltraité que la partie exposée immédiatement à l'action destructive de l'air et du temps; le pavé du temple, qui contenait peut-être quelques pierres tumulaires curieuses, a été détruit; une seule de ces pierres, d'une assez grande étendue, existe encore; mais elle est enterrée sous une telle quantité de marchandises dont l'église est remplie, qu'il nous a été impossible d'en apercevoir une seule lettre. M. Grisard, à qui appartiennent ces débris, a bien voulu nous promettre de nous faire savoir quand cette pierre, qu'il croit avoir été consacrée à la mémoire d'un abbé de Saint Laurent, serait dégagée des entraves qui la cachent, et nous mettre ainsi dans la possibilité de la lire. Les murs latéraux ont été replâtrés vers le milieu du siècle dernier : ils ont subi une transformation telle, que le caractère architectural primitif a complètement disparu.

Telles sont les données que nous avons pu recueillir sur ces vieux fragments, si curieux à tant d'égards, surtout pour l'histoire de l'art dans notre pays.

Le propriétaire actuel, M. Grisard, à ce que l'on nous assure, a l'intention de faire réparer ces ruines précieuses; nous formons des vœux sincères pour que l'exécution de cette pensée louable

Digitized by Google

soit réalisée le plus tôt possible, car nous pensons que si l'on tardait quelque temps encore, ce monument serait complètement perdu. Nous ne terminerons pas ces lignes sans remercier M. Grisard de la bonté qu'il a eue de nous laisser visiter sa propriété aussi longuement que nous l'avons voulu, et nous le prions d'agréer ici l'hommage public de notre gratitude.

Ed. L. L. L.

— M. Rosenkranz, professeur à l'école spéciale de commerce, à Liége, poursuit le cours de ses utiles publications. Nous avons, dans le temps, parlé avec éloges de sa *carte muette de l'Europe;* aujourd'hui nous avons à mentionner un autre travail de ce genre, la *carte muette de l'Allemagne,* que le même géographe vient de faire paraître.

La Belgique tend, de jour en jour, à se rapprocher de l'Allemagne; en ce moment l'accession de notre pays au système des douanes prussiennes préoccupe tous les esprits; c'est donc une heureuse idée d'offrir à la jeunesse studieuse de nos écoles un travail exact et complet sur l'une des parties les plus difficiles et les moins connues de la géographie politique. En publiant cette nouvelle carte, M. Rosenkranz comble une lacune qui existe dans la plupart de nos *atlas;* il fait disparaître la confusion et le désordre qui y règne d'ordinaire, dans l'indication des possessions des nombreux souverains de l'Allemagne, et fournit à notre enseignement primaire, et à tous nos autres établissements d'instruction, un guide excellent pour bien connaître une contrée avec laquelle nos rapports sont maintenant si fréquents, et paraissent devoir bientôt le devenir davantage encore.

Tous ceux qui s'occupent d'enseignement géographique, connaissent l'importance des cartes muettes; nous croyons donc inutile d'insister sur ce point. Pour rendre plus facile l'introduction de son travail dans nos colléges et nos athénées, l'auteur en a fait enluminer quelques exemplaires qui pourront être exposés dans les classes comme modèles.

C'est M. Avanzo, de notre ville, qui a exécuté la carte de M. Rosenkranz. Elle est faite avec un soin et une pureté au-dessus de tous les éloges.

Digitized by Google

— Dans la séance du 1er février l'Académie a reçu pour le concours de 1840 un grand nombre de mémoires; il y en a quatre pour la classe des lettres et dix-huit pour celle des sciences. Les premiers roulent sur le règne de Maximilien-Henri de Bavière, évêque et prince de Liége, l'état de la population, des fabriques, des manufactures et du commerce dans les Pays-Bas, depuis Albert et Isabelle jusqu'à la fin du siècle dernier, enfin l'origine et les variations de l'architecture ogivale en Belgique; les seconds présentent trois traités d'analyse algébrique; une réponse à la question sur les poisons métalliques dans leur rapport avec la végétation, et par suite avec l'hygiène publique; quatorze réponses sur les moyens de soustraire les travaux d'exploitation des mines de houille aux chances d'explosion. L'Académie a donc reçu en tout vingt-deux mémoires, dont plusieurs supposent le travail le plus étendu et sont ornés de planches. Jamais, depuis l'organisation de l'Académie en 1817, aucun concours n'avait été aussi abondant et ne s'est annoncé sous d'aussi brillants auspices.

Digitized by Google

LIÉGE ET BANLIEUE.

QUARTIER DU SUD, *extra muros* (1).

Les habitants de Liége qui n'ont pas le loisir d'aller chercher au loin les jouissances de la vie des champs et l'air vivifiant de la campagne, peuvent se procurer ce plaisir sans sortir de la banlieue de leur industrieuse cité, en parcourant les beaux sites d'Avroi, de St.-Gilles, de Fragnée, de Bois-l'Evêque et de Cointe. Le lecteur qui voudra bien faire avec nous une courte excursion dans ces localités, y trouvera quelque intérêt, s'il consent à s'arrêter parfois devant les tableaux que la nature mettra sous ses yeux, ou au pied des vieux monuments, religieux et autres, dont le temps n'a pas effacé les derniers vestiges ou éteint le souvenir.

Nous reléguerons parmi les fables l'origine assignée au nom *d'Avroi*, *d'Avrotte*, *d'Avroi ou d'Averoir*. Suivant la tradition, Avroi était la résidence de Dodon et de Rigaud, officiers de la cour de Pépin de Herstal. Les propriétés de ces seigneurs furent dévastées par Plandris, comte de Looz, pour venger la mort de St.-Lambert. La tradition dit aussi que Mohelin d'Avroi, l'un des illustres capitaines de Charles-Martel, créé premier comte de Moha par ce prince, occupait dans ce lieu un château dont il tirait son nom. C'est encore là que de-

(1) Extrait d'un ouvrage inédit, ayant pour titre : *Liége et Banlieue.*

Digitized by Google

meurait au IXe siècle, Richard d'Avroi qui, avec ses compagnons d'armes, Henri de Fologne, Robert de Hozémont, Thibaut de Fooz, Albert de Tohogne, Rainfroy Deprez, Gérard de Walef, Gobert de Jupille et son fils Timbelle décida du gain de la bataille de Duras, contre Ganelon, archevêque de Cologne.

Ce quartier se divisait en *Avroi* et *Souverain-Avroi*. Toute la rive gauche de la Meuse, depuis le Val-Benoît jusqu'aux Augustins, s'appelait le *Sart*, excepté le hameau des *Six Maisons*, ainsi nommé depuis, parce que là se trouvaient les six habitations échappées seules aux flammes, lors de l'incendie général de la ville par le duc de Bourgogne. Tout l'espace compris entre la chaîne de montagnes depuis la chapelle du Paradis jusqu'à la campagne de Sclessin portait le nom de Fragnée.

Le quartier d'Avroi, quoique très-peuplé, resta longtemps soumis aux envahissements de la Meuse qui, chaque année, décrivait une courbe plus prononcée aux dépens de la culture. Le chemin bordant la rivière, toujours creusé à la moindre crue d'eau, était impraticable pour toute espèce de voitures. La magistrature de 1714 sentit la nécessité de remédier à cet inconvénient qui, chaque jour, occasionnait des accidents graves. L'année suivante, elle fit mettre la main à l'œuvre, et le quai fut poussé jusqu'à peu de distance de la chapelle du Paradis. On y supprima, par ordre, les dépôts de bois et les fosses à sciage qui s'y trouvaient. Je dirai, en passant, que ces fosses se nommaient *Hours*, d'où vient le nom que porte encore une des rues du quai qui aboutissait autrefois à la Meuse, et qui s'appelle rue de *Hours*.

Le terrain, considérablement exhaussé, fut planté

Digitized by Google

d'une rangée d'arbres; la promenade, au commencement du quai, remonte à la même époque. Ces travaux venaient d'être achevés, lorsque le czar Pierre-le-Grand descendit de Flône à Liége, sur un yacht richement pavoisé. Il admira beaucoup le nouveau quai et le beau paysage que présente la Boverie; mais ce qui le frappa surtout, ce fut la vue du superbe amphithéâtre du Mont-St.-Martin.

La porte du pont d'Avroy, bâtie en 1549, en pierres calcaires taillées en pointe de diamant, a été démolie en 1817. On y arrivait par un pont de plusieurs arches réduites à une seule en 1813. N'est-il pas étrange que cette principale entrée de Liége ne soit point embellie par des bâtiments servant à l'octroi, qui feraient disparaître les mauvaises échoppes, si peu dignes de figurer aux abords d'une florissante et populeuse cité?

Le *Petit-St.-Jacques*, au commencement d'Avroi, est remplacé par une maison toute moderne portant le N° 553. L'an 1429, quelques bourgeois de Liége, revenus d'un pèlerinage fait à St.-Jacques en Galice, fondèrent un hospice sous l'invocation de ce saint, en faveur des pauvres pèlerins. L'administration de cet établissement, présidée par l'abbé de St.-Laurent, parce que le terrain sur lequel il avait été bâti appartenait à ce monastère, était confiée à douze bourgeois, simples marchands ou artisans, à l'exclusion de toute personne réputée *clerc*. On y a tenu une école gratuite jusqu'à la fin du siècle dernier.

Le couvent des Bénédictines réformées date de 1627, lorsque ces religieuses vinrent de Namur à Liége. Son église se distingue par une grande fraîcheur et une extrême propreté. On dit que la rosace qui occupe la par-

Digitized by Google

tie moyenne de la façade mérite l'attention des curieux. Les cloîtres de ce couvent sont bien éclairés. Un beau jardin, des prairies et des vergers immenses offrent d'agréables promenades aux jeunes élèves du pensionnat qui se tient dans cette maison et qui est aujourd'hui le plus ancien de Liége. Les dames Bénédictines ont obtenu du gouvernement des Pays-Bas l'autorisation de reprendre l'habit de leur ordre; elles vivent cloîtrées dans cette heureuse paix de la bonne conscience et du dévouement que le monde a peine à comprendre.

Le couvent des Augustins sur Avroi remonte au commencement du XVIe siècle; il fut terminé en 1506. Démoli tout récemment, il n'en reste plus que l'église, beaucoup plus moderne, dont la gracieuse construction et surtout le beau frontispice font honneur au talent du célèbre architecte Renoz, mort en 1786, à l'âge de 57 ans.

Les Ursulines vinrent se fixer sur Avroi en 1697 dans une maison qu'elles acquirent du chanoine de Vivario. Leur couvent, qui n'a jamais eu rien de remarquable, sert maintenant de maison de santé; une saline y est également établie depuis longues années. (N° 636.)

Tout le terrain occupé par la ligne des habitations avec leurs jardins, à droite de la rue Ste.-Véronique jusqu'à la ruelle du petit Jonkeu, se nommait autrefois *Torqueau*. Cette riche propriété appartenait jadis à Alexandre de Seraing, chanoine de Saint-Lambert, qui la laissa par testament aux pères Augustins. Ceux-ci l'échangèrent contre le terrain sur lequel ils firent construire leur couvent.

Si l'on peut s'en rapporter à ce que disent nos traditions, Ste.-Véronique ou Ste.-Véronne serait une de nos plus anciennes églises. Au commencement du VIIIe siècle,

Digitized by Google

sous le pontificat de Walcand, Radulphe Deprez, sous-voué de Liége et neveu d'Ogier le Danois, ayant fait couper le bois qui recouvrait une partie de ce quartier, y fit construire une chapelle en l'honneur de St.-Martin de Tongres. *Adont ce faict, Ogier requis au pape Lyon, son oncle, qu'il venit consacrer l'engliese qu'il avoit fondé en Avrote; et l'allas consacrer le pape et tout le concile y furt et y celebra la messe, et Charles le roy y donna toutes les dismes de là entour....* Les mêmes chroniqueurs rapportent que pendant la cérémonie de la consécration, des pêcheurs prirent dans la Meuse un saumon à deux têtes et qu'ils le présentèrent au pape et à Charlemagne, qui en témoignèrent une grande satisfaction, considérant ce phénomène comme un miracle. C'est peut-être l'occasion de répéter ici qu'il n'est point de tradition, si bizarre qu'elle paraisse, que l'on ne puisse rattacher à un fait certain ou tout au moins vraisemblable. Ce saumon n'était-il pas en effet une de ces nombreuses monstruosités dont quelques naturalistes anciens et modernes ont parlé dans leurs ouvrages? M. Geoffroy Saint-Hilaire, dans son *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux*, traite longuement des animaux à deux têtes et les appelle *monstres doubles, monstres formiens;* et il les divise en trois genres, dont le dernier, *l'opodimes*, offre des exemples parmi les poissons.

En 824, le corps de St.-Hubert, lorsqu'on le transportait en Ardenne, ayant reposé dans la chapelle St.-Martin, celle-ci en acquit bientôt une célébrité prodigieuse; mais elle fut détruite en 880 par les Normands. L'évêque Réginard la fit rebâtir l'an 1036, l'érigea en paroisse et en investit l'abbé de St.-Laurent, qui depuis conserva la

Digitized by Google

prérogative d'en nommer les desservants. Depuis, l'église de Ste.-Véronique a subi de grandes modifications; on l'a augmentée de deux ailes. Cependant en examinant la grande nef soutenue de chaque côté par quatre petits piliers en style sarrazin, dont les chapiteaux, de formes différentes, supportent des arcades à plein cintre, on serait tenté de croire, à ces caractères distinctifs, que cette partie de l'édifice appartient à l'église primitive. Le plafond du vaisseau est en planches rapprochées, et divisé par compartiments chargés de peintures tirées de l'histoire sainte. On y remarque la figure d'un abbé de St.-Laurent, qui semble n'être placé là, que pour attester le droit d'investiture dont jouissait ce prélat.

Il existe, dans cette église, plusieurs pierres sépulcrales d'une haute antiquité. Il en est une, un peu moins ancienne, dans la chapelle Ste.-Anne qui appelle l'attention de l'observateur. Elle est à moitié recouverte par des bancs qu'il serait très-difficile de déplacer; mais on peut y lire une partie de l'inscription en lettres gothiques..... *Citain de Liéye et maistre delle Basterie qui trepassat l'an XVC et quattre en mois de marche le seizeme jour. Priés à Dieu pour larme.*

A l'autel de cette même chapelle se trouve un beau tableau de Quoilin (Quelinus), élève de Rubens, portant la date de 1667. Il représente le vénérable Maswir, curé de Ste.-Véronique, couvert d'un rochet et portant l'étole; il est agenouillé devant Ste. Anne, que l'on voit assise, ayant un chien à sa droite. Elle porte l'enfant Jésus, que la Vierge tient par la main. Ces trois figures sont comprises dans un nuage qui plane sur l'appartement. La tradition raconte que ce tableau fut commandé par le curé Maswir, pour transmettre à la postérité un

Digitized by Google

événement extraordinaire qui lui était arrivé. La charité de cet excellent prêtre était bien connue. Un soir, on frappe à sa porte; une femme décrépite et portant les tristes livrées de la misère, venait implorer son secours. Le bon Maswir la fait entrer et se hâte de lui servir ce qu'il croit propre à restaurer ses forces défaillantes; puis il la conduit jusqu'à la couche de l'hospitalité. Rentré dans sa chambre il s'endort du sommeil du juste. Un rêve, celui-là même qui se trouve retracé dans le tableau, produisit sur son organisation une impression profonde. Le jour venu, le charitable pasteur s'empressa d'aller s'enquérir de l'état de la vieille femme; mais quel ne fut pas son étonnement! elle avait disparu. Les fenêtres de sa chambre et la porte de la maison étaient pourtant restées bien closes..... L'odeur d'un parfum céleste, dernière trace du séjour de l'étrangère, ne lui laissa aucun doute sur la réalité de sa vision. Il voulut en perpétuer le souvenir sur la toile, guidant lui-même le pinceau de l'artiste. Les traits sous lesquels sainte Anne lui était apparue dans sa vision étaient ceux de la femme, et celle-ci, en lui présentant le fils de Dieu, semblait lui dire que c'était la seule récompense digne de ses vertus.

L'autel de la chapelle opposée à celle de Ste. Anne, dédié à St. Roch, est orné d'un tableau de Bertholet, représentant l'apparition de la Ste. Vierge, devant laquelle St. Roch et St. Charles Borromée implorent l'intercession de la reine du ciel pour faire cesser la peste qui, en 1669, exerçait ses ravages dans la ville de Liége. Dans ce tableau figure une femme atteinte de la maladie régnante. Suivant la légende, cette pestiférée, paroissienne de Ste.-Véronique, se nommait Marie Bada; c'est

Digitized by Google

elle qui doit avoir été favorisée de la vision céleste, ainsi que l'indique l'inscription du tableau.

Dans le mur du presbytère de Ste.-Véronique donnant sur la rue et presque en face des Guillemins, se trouve une pierre portant une inscription presque effacée par le temps, mais sur laquelle on peut encore lire ces mots: *Fausse porte de la cité, démolie pendant..... en l'an* 1756. On voit que la muraille était en cet endroit percée de trois meurtrières; il est encore facile de distinguer la porte murée qui servait de guichet.

Presque vis-à-vis est l'entrée des Guillemins ou Guillemites. Cet endroit portait jadis le nom de la Motte-Marie. C'est là que Griseal de Bierset, chanoine de la cathédrale de St.-Lambert, possédait une vaste maison qu'il métamorphosa l'an 1280 en un hospice pour huit prêtres séculiers pauvres et infirmes. Sept ans après, Jean de Flandres y plaça, avec l'assentiment du fondateur, des religieux venus de Bernardfagne, au pays de Stavelot; la maison fut rebâtie sur une plus grande échelle et devint une des plus agréables habitations monastiques de la banlieue de Liége, tant à cause des fontaines qui, descendant de la montagne, venaient alimenter des étangs poissonneux autour du monastère, que par le charme de ses bosquets et la fraîcheur de ses jardins. L'église de ce couvent, bâtie dans d'assez belles proportions, était enrichie de trois tableaux de Bertholet. L'évêque Jean d'Arkel, fatigué des luttes et des affaires politiques, allait souvent aux Guillemins jouir d'un repos qu'il ne trouvait pas dans son palais; il légua son cœur à ces religieux (1378) en témoignage de l'affection qu'il leur portait.

Digitized by Google

Erard de La Marck honorait aussi les Guillemins d'une distinction particulière. L'illustre prélat allait passer une partie de l'été dans cette solitude, heureux de s'y dépouiller des grandeurs de la pourpre et de la souveraineté.

Ce fut encore dans le monastère des Guillemins que le célèbre voyageur sir John Mandeville vint finir ses jours. On attribue à la lecture de son voyage le long des côtes de l'Asie sur le territoire du Grand-Khan, la profonde impression qui détermina Christophe Colomb à entreprendre ses périlleuses recherches.

Mandeville naquit dans la ville de St.-Alban, en Angleterre. Après avoir terminé ses études générales, il s'appliqua à la médecine. Le désir de voyager lui fit quitter son pays en 1332, il traversa la France, s'embarqua à Marseille et visita successivement la Turquie, l'Arménie, l'Égypte, la haute et basse Lybie, la Syrie, la Perse, la Chaldée, l'Ethiopie, la Tartarie, le pays des Amazones, les Indes, etc. Après avoir voyagé pendant trente-quatre ans, il revint au berceau de son enfance, mais il n'y trouva plus que des figures inconnues; il était devenu étranger à ses concitoyens! Dans son isolement, il rédigea en anglais, en français et en latin, l'histoire de ses voyages, qu'il dédia à Édouard III (1). Dégoûté du monde, de ses travers et de ses vices, il vint à Liége, chez les Guillemins, chercher un refuge contre l'ennui qui l'obsédait, et il y mourut le 17 novembre 1372. Ortelius, dans son *Itinerarium Galliæ Belgicæ*, rapporte avoir vu dans l'église de ce monastère, le monument de ce voyageur célèbre, représentant l'effigie

(1) Recueil de Bergeron. La Haye, 1735, in-4°.

Digitized by Google

en pierre d'un homme portant la barbe fourchue, les mains levées dans l'attitude de la prière et ayant un lion à ses pieds. L'épitaphe était ainsi conçue:

Hic jacet vir nobilis Dominus Johannes de Mandeville alias dictus ad barbam. Miles. Dominus de Campdi. Natus de Anglia. Medicine professor. Devotissimus orator et bonorum suorum largissimus pauperibus erogator. Qui toto quasi orbe lustrato Leodii diem vite sue clausit extremum anno Domini MCCCLXXII. mensis novembris die XVII.

Outre cette épitaphe, on lisait encore sur le tombeau de Mandeville, en idiome liégeois: *Vos ki passeis sor mi, por lamor di Diex proiez por mi.*

Du temps d'Ortelius on montrait encore aux Guillemins les éperons de l'intrépide voyageur et les caparaçons des chevaux, qu'il avait montés en parcourant presque toutes les contrées du globe connues à cette époque.

Il ne reste plus de cet ancien édifice religieux qu'une maison agréable et commode. Tout auprès, on travaille en ce moment à la station du chemin de fer. Le génie des arts n'a peut-être jamais conçu d'entreprise plus gigantesque que celle de cette voie magique à travers la vallée de Liége et celle de l'Ourthe.

Derrière Ste.-Véronique, entre le grand et le petit Jonkeu, se trouvait le couvent des chanoinesses régulières des Anges; une portion des bâtiments, maintenant appropriés à une fabrique, existe encore. Au même lieu se voyait un vieux manoir entouré de prairies couvertes d'arbres, et nommé *Melek-haus*, (laiterie). C'était là qu'aux jours de fête, la jeunesse liégeoise des deux sexes allait boire du lait en mangeant des *mastelles*. Vers

Digitized by Google

1557, cette propriété fut acquise pour y établir des métiers propres à la fabrication des étoffes de laine, afin de soulager par un travail salarié les malheureux que la misère du temps avait laissés sans pain et sans ouvrage.

Sur un carreau de chaque fenêtre de cette espèce d'hospice industriel se trouvaient les paroles : *Fiat voluntas tua*. Sébastien Hustin, curé de St.-Michel, acheta le *Melek-haus* pour la somme de 40 mille florins Brabant et fit construire à sa place l'église et le couvent des Anges, où le fondateur chanta lui-même la première messe le 28 août 1630. Le maître-autel de la nouvelle église fut orné de l'un des plus beaux tableaux de Bertholet, représentant la visite de St. Jean et de ses parents à Jésus.

La rue Ste.-Véronique se termine à la naissance de la montagne où elle se bifurque. Le chemin à droite se nomme rue *de Joie* et passe près des riches et magnifiques serres de M. Jacob-Makoy, l'un des plus habiles horticulteurs de la Belgique. Un peu plus haut, le chemin est bordé de haies touffues dont les vieilles souches attestent qu'il a été percé dans la forêt qui, à une époque reculée, couvrait toute la chaîne de montagnes depuis Glain jusqu'au Val-Benoît. A la rue *de Joie* succède celle du *Bois*. Là, dans la belle saison, s'ébat et gazouille en liberté tout un peuple d'oiseaux, dont le ramage cause une sorte de ravissement. C'est aussi là qu'il faut aller pour bien voir la grande cité de Liége dans tout son développement, le cours de la Meuse arrosant le quai St.-Léonard, les beaux villages de Jupille, de Herstal, etc., et un ensemble de sites et d'habitations que l'on ne trouve pas toujours dans les

Digitized by Google

pays les plus pittoresques. Bientôt on arrive sur un terrain uni planté de plusieurs rangées de peupliers, qui couronne la montagne de St.-Gilles. Presque toute la partie des champs qui touche, du côté du sud, à cette promenade, était restée en friche à cause de l'horreur qu'inspirait la potence, placée sur une élévation où l'on exécutait les étrangers et les grands coupables du pays, condamnés au supplice du feu ou de la roue. Nos contemporains de la fin du siècle dernier se rappellent encore quelle frayeur inspirait autrefois le chemin qui descend à Tilleur, à ceux qui devaient y passer le soir. On s'attendait au pied de la montagne pour franchir, en compagnie, ce passage redoutable !

En rejoignant la chaussée qui, de Liége, va à Tilleur, on aperçoit un bloc de houille adossé contre une maison, et qui est connu dans ce canton sous le nom de *Grosse-Houille*. Il vient d'une ancienne houillère voisine qui appartenait à la famille Masillon. C'est à cette exploitation que fut établie, en 1722 ou 1723, la première machine à vapeur, introduite en Belgique pour l'épuisement des eaux. Cette machine, d'après le système de Newcommen, ayant été importée d'Angleterre, un mécanicien de ce pays vint exprès à Liége pour la monter, mais il ne put y réussir et abandonna l'ouvrage. Un serrurier de Jemeppe, nommé Fastré, le remplaça, et en peu de temps celui-ci parvint à faire fonctionner la machine à la satisfaction des exploitants.

L'ancienne abbaye de St.-Gilles est située sur le point culminant de la montagne à laquelle elle a donné son nom, et d'où la vue embrasse un si vaste horizon. Jusqu'au Xe siècle, ce lieu était un endroit sauvage et dangereux; la forêt, très-épaisse encore, servait de

Digitized by Google

repaire aux voleurs qui dévalisaient les piétons assez hardis pour s'engager dans ses sentiers ténébreux, en se rendant de la rive gauche de la Meuse à Liége. Mais en 976, l'arrivée et le séjour dans le pays d'un nommé Gondran, natif de St.-Gilles dans la Gaule Narbonnaise, amena un changement total dans l'aspect de ces lieux. Jongleur de profession, Gondran avait su donner à l'ours et au singe qu'il conduisait une éducation qui émerveillait le peuple; il les faisait gesticuler et danser au son d'un luth dont il jouait de manière à ravir tous les spectateurs. Las enfin de sa vie errante, il devint un modèle de piété. Voulant se retirer du monde et consacrer le reste de ses jours au bien-être de ses semblables, il choisit de préférence le sommet du *Mont public* et y construisit une hutte pour lui et son ours qui, éloigné de la société des hommes, excepté pourtant celle de son maître, se trouva replacé en quelque sorte dans son état naturel. Gondran allait jusqu'au pied de la montagne à la rencontre des voyageurs fatigués, et leur servait de guide à travers la forêt. Aidé de l'ours, son compagnon fidèle, il les déchargeait de leurs fardeaux et leur donnait au besoin l'hospitalité, en partageant sa cabane avec eux. Le zèle et la charité du nouvel anachorète lui acquirent une haute réputation de sainteté. L'esprit du siècle porta beaucoup de personnes à aller s'établir autour de son ermitage. Les deux sexes s'y trouvèrent réunis; ce que l'on ne saurait approuver, surtout quand on se rappelle les désordres auxquels cette réunion paraît avoir donné lieu un peu plus tard. Toutefois Gondran s'empressa de réaliser le plus ardent de ses vœux en faisant élever, sur ce lieu même, une église en l'honneur de la Vierge et de St.-Gilles, patron de la ville où il était né.

Digitized by Google

Objet de la vénération publique, il mourut quelques années après, et son corps fut placé devant l'autel de la chapelle des SSts.-Denis et Lambert qu'il avait fondée.

Notger, toujours fidèle à ses habitudes généreuses, sut voir dans le pauvre conducteur d'ours un homme digne des hommages de la postérité. Il voulut et prescrivit que tous les ans, le premier mercredi après la fête de St.-Jean-Baptiste, les musiciens de Liége s'assemblassent à huit heures du matin à l'Hôtel-de-Ville, d'où ils partiraient en corps pour monter à St.-Gilles par un chemin tracé dans le bois. Ce chemin prit et reçut de là le nom de ruelle *des Jowes* (mot qui veut dire, *musique exécutée*) dont on a fait *Joeie* ou *Joie*. Le cortége étant arrivé devant la chapelle des SSts.-Denis et Lambert, le doyen des musiciens déposait un cierge allumé sur la tombe de Gondran, après quoi on célébrait une grand'messe avec toute la pompe d'alors. D'après une histoire de Liége encore inédite, par le *révérend Dejosé*, cette cérémonie s'est perpétuée jusqu'au XVIIe siècle.

Le monastère de St.-Gilles, qui n'était d'abord habité que par des anachorètes, fut agrandi, l'an 1124, par les soins de l'évêque Albéron, qui y plaça des chanoines réguliers de l'ordre de St.-Augustin dont l'abbé était soumis à l'investiture de l'abbé de St.-Laurent. Albéron mourut le 1er janvier 1129, après avoir choisi sa sépulture devant le maître-autel de l'église de St.-Gilles. Les restes d'Alexandre, successeur d'Albéron au siége épiscopal de Liége, reposèrent également dans le chœur de la même église; mais les flammes qui dévorèrent deux fois cet édifice anéantirent la tombe de

Digitized by Google

Gondran et celles des deux prélats. Ce que l'incendie avait épargné tombant en ruine, l'abbé Gautier de Bréda fit réparer entièrement le monastère et surtout l'église (1535). Alors disparut tout ce qui restait encore de sa construction primitive. Destinée, pour ainsi dire, à subir les ravages du feu, elle fut de nouveau brûlée par le prince d'Orange le 5 novembre 1558.

Il y avait peu d'années que St.-Gilles s'était vu renaître de ses cendres, lorsque de nouveaux malheurs vinrent l'accabler. Le 9 du mois d'août 1604, le boursier du monastère est trouvé assassiné et percé de plusieurs coups d'une lame tranchante. Quel est l'auteur du crime? On l'ignore; mais le cuisinier, dont la conduite cependant avait toujours été irréprochable, est accusé du fait parce que l'on a vu son couteau ensanglanté peu d'instants avant l'événement. Il est arrêté! En vain proteste-t-il de son innocence, en affirmant que les taches de sang remarquées sur son couteau viennent d'un mouton égorgé tout à l'heure pour la table des moines. On le traîne dans un cachot; la *géhenne* (genre de torture) lui arrache un aveu qu'il rétracte presque aussitôt. Il est condamné au dernier supplice. Amené sur la place du grand marché, il monte sur l'échafaud, affirmant toujours qu'il n'est point coupable. L'accent de ses protestations est si touchant que le peuple en est ému et demande à grands cris qu'il soit sursis à l'exécution et que le procès soit révisé. Le condamné est reconduit en prison et appliqué encore une fois à la question; la torture déchire et disloque ses membres d'une manière si atroce, que le malheureux, après avoir avoué le crime au milieu des souffrances, persévère dans ses aveux après les épreuves qu'il a subies. Deux fois (scène hor-

Digitized by Google

rible!) il fut ramené au lieu des exécutions, et les mêmes faits se reproduisirent avec les mêmes circonstances. Enfin, les échevins l'y firent reconduire une troisième fois; l'infortuné voyant qu'il fallait mourir, fléchit les genoux et tomba sous le glaive du bourreau. (*Mélart.*)

Peu de temps après cet événement, c'est-à-dire en 1606, une éclipse totale de soleil vint jeter l'effroi sur notre horizon. Tout le temps que la lune resta sur la même ligne entre notre globe et l'astre du jour, les habitants des campagnes et les gens du peuple crurent, en voyant le jour converti en nuit, que le monde touchait à sa fin. *Dans les palais des roys, et les cabanes des pastres la peur estoit.* A ce phénomène naturel succéda, au mois d'avril, le premier jour de Pâques, un ouragan qui ne dura que quatre heures, mais qui occasionna d'épouvantables dégâts. Du sein des nuages amoncelés sortirent des éclairs accompagnés de coups de tonnerre qui ébranlèrent le sol, et de grelons énormes qui le ravageaient. De cette secousse sembla naître un phénomène encore plus redoutable; une colonne d'air tourbillonnant sur elle-même, une trombe véritable formée au-dessus de Glain, vint fondre sur l'abbaye de St.-Gilles, en arracha les toitures et les plantations. De gros arbres et des hommes furent enlevés, jetés au loin, brisés et moulus. La trombe se rabattit ensuite sur la ville, où elle exerça également de grands ravages; les magnifiques vitraux de la cathédrale furent mis en pièces.

Le peuple, qui aime à interpréter les volontés du ciel, ne manqua pas de dire que le malheur arrivé à St.-Gilles était une punition infligée à cette abbaye pour venger la mort du cuisinier. Ce qui le confirma dans cette opinion, c'est que le véritable meurtrier, touchant

Digitized by Google

à son dernier moment, confessa publiquement qu'il était l'auteur du crime, en expiation duquel il laissa toute sa fortune aux parents de l'innocent supplicié.

Le nombre des moines de St.-Gilles étant fort diminué, leur abbaye fut sécularisée par Pie VI, le 27 juin 1786, et réunie, avec ses revenus, à la collégiale de St.-Jacques (1). Les bâtiments en sont maintenant divisés en plusieurs maisons particulières. L'église a subi de grands changements, on en a beaucoup diminué la longueur. La porte d'entrée est placée aujourd'hui où le chœur était autrefois, *et vice versâ.*

L'intérieur de cette église offre peu d'intérêt, on y remarque pourtant un monument burlesque; c'est la statue du patron même, St.-Gilles *l'éwaré* (l'effrayant), ainsi nommé par le peuple à cause de ses yeux d'une dimension extraordinaire, et qui lui donnent en effet un aspect hideux, quoique M. Missoul, curé actuel de cette paroisse, les ait fait rétrécir de moitié. Dans la chapelle de St.-Laurent, qui servait autrefois d'entrée latérale, se voit un Christ dont le côté gauche est percé d'outre en outre par une balle que lui avait tirée un soldat calviniste en 1558. Des gouttes de sang s'échappent de l'orifice des plaies opposées. Ce fait est consigné sur une planche, placée à la droite du Christ. La seule pierre sépulcrale qui mérite quelque attention, est celle qui se trouve dans la sacristie, couvrant les restes de Gautier de Bréda, le restaurateur de l'abbaye. La tour, que l'on croit, non sans quelque fondement, être celle qui a été construite par Albéron, semble promettre aux curieux, qui prennent la peine d'y monter, le plaisir d'une vue

(1) St.-Jacques était sécularisé depuis le 28 mai 1785.

Digitized by Google

immense. Espérance vaine, comme beaucoup d'autres le sont dans la plus humble vallée! Les ouvertures gothiques qui laissent pénétrer le jour, sont si mal disposées qu'il est impossible d'en approcher. Ce vieux édifice est en danger de crouler par suite, dit-on, des travaux souterrains des houillères.

La chaussée qui conduit du faubourg St.-Gilles à Tilleur, n'a été creusée dans la montagne que l'an 1699. Auparavant, ce chemin était impraticable en hiver. La houillère de la Nouvelle-Haie est tout auprès. L'ouverture de la bure se trouve, suivant M. Crocq, à 136 mètres, 470 au-dessus du niveau de l'océan.

En redescendant vers Liége, le premier édifice religieux que l'on rencontre est au pied de la montagne, à la droite de la chaussée. C'était autrefois un couvent d'Augustins, plus connu sous le nom de Beauregard, et qui fut construit en l'an 1620. Les bâtiments en sont assez insignifiants, mais les jardins sont très-vastes. Un pensionnat qui a joui longtemps d'une grande vogue, y fut établi par M. Guillaume S.... Les arrêtés de 1825 le supprimèrent. M. l'abbé P., qui le rétablit, obtint également de beaux et honorables succès; mais un concours de circonstances récentes a obligé cet estimable ecclésiastique à transformer son établissement en un institut de commerce.

Au XIIe siècle, tout le terrain où se trouvent aujourd'hui l'église paroissiale de St.-Christophe et le béguinage du même nom, appartenait à Lambert-le-Bègue, prêtre d'une grande instruction et d'une admirable pureté de principes, ce qui était une sorte de phénomène pour l'époque, tant était déplorable alors le déréglement des mœurs porté jusqu'à la plus honteuse dépravation.

Digitized by Google

L'histoire des persécutions qu'essuya Lambert-le-Bègue est un triste monument qui atteste que la corruption avait atteint les hommes même qui, par état, devaient enseigner la morale aux autres. *Corruptio optimi pessima*, dit un proverbe connu.

Lambert, qui faisait le plus noble usage de sa fortune, fit construire, en 1179, sur sa propriété, une église en l'honneur de St.-Christophe, et tout auprès, une sorte d'hospice destiné à recevoir des filles pauvres et de bonne conduite. Ces filles prirent le nom de Béguines. Telle est l'origine d'un institut qui se propagea bientôt dans tous les Pays-Bas sous la même qualification.

Le digne prêtre, peu sensible à la crainte de s'attirer le courroux de ses supérieurs en s'élevant contre leurs vices, censura un jour d'une voix foudroyante, dans la chaire de la cathédrale, les abus odieux qui déshonoraient le clergé. *Eheu!* (s'écria-t-il en se tournant vers le tabernacle) *Eheu! Dies erunt cum sub te sues terram effodient, et quæ cœlitum honori..... ara dicata es, hara fies porcorum.....* Hélas! on sait que la prédiction du saint homme s'accomplit plus tard d'une manière terrible! Mais non content de faire retentir les voûtes du temple de ses pieuses lamentations, il s'arrêtait sur les places publiques pour crier anathème au débordement des clercs. Les gens d'église qui, pour la plupart, avaient indignement violé les règles du célibat ecclésiastique, pour contracter de prétendus mariages, s'acharnèrent contre le censeur de leurs dissolutions et l'accusèrent auprès de l'évêque Radulphe. Malheureusement, ce prélat ne méritait pas moins qu'eux les avis sévères de Lambert, puisqu'il poussait la soif de l'or

Digitized by Google

jusqu'à sanctionner la simonie la plus scandaleuse, employant un nommé Udelin, boucher de profession, pour mettre à l'encan les bénéfices religieux. Lambert-le-Bègue fut attaqué jusque dans la cathédrale par ces furieux; ils le maltraitèrent et le foulèrent aux pieds; puis, par ordre de l'évêque, il fut plongé dans un cachot de Revogne, où, pour abréger les ennuis de sa captivité, il traduisit en français quelques vies de saints. Cependant, le peuple, révolté de l'indigne traitement que l'on faisait subir à cet ardent apôtre de la vérité et des bonnes mœurs, demanda énergiquement qu'on le rendît à la liberté. L'évêque, contraint de se soumettre à cette pressante volonté, le tira de prison et l'envoya à Rome, croyant qu'on l'y ferait repentir de son audacieuse présomption; mais le pauvre prêtre fut accueilli avec bonté par le souverain pontife, qui, afin de lui témoigner sa satisfaction, le munit de pouvoirs suffisants pour continuer sa mission de réformateur, et écrivit en conséquence à l'évêque de Liége. Lambert-le-Bègue mourut l'an 1187.

En 1263, sous le règne de Henri de Gueldre, des échevins de Liége, se prévalant des prérogatives de leur charge, s'arrogèrent arbitrairement le droit de frapper une contribution pécuniaire sur le peuple; ils se réunirent au nombre de quatre pour en partager le produit dans la maison de l'un d'eux nommé Pirron, située près de St.-Christophe. Mais au moment où ils ouvraient la bourse qui contenait l'argent, il survint un orage accompagné d'un terrible coup de tonnerre qui les foudroya tous. Cet événement, considéré comme un acte de vengeance céleste contre ces hommes prévaricateurs, ayant été rapporté à l'évêque, celui-ci s'empara de la somme

Digitized by Google

illégalement perçue ; il s'en servit pour agrandir le béguinage St.-Christophe et faire construire un hôpital destiné aux béguines infirmes. La chapelle du nouvel établissement fut dédiée à la Vierge, dont l'image s'appela, en raison de l'événement, *la Vierge tire-bourse.* Elle existe toujours ; c'est une statue très-simple et même informe, adossée contre le mur à droite de la principale entrée du béguinage. La Vierge tient l'enfant Jésus d'une main et de l'autre une escarcelle, sorte de longue bourse antique avec chaînettes et fermoir : le tout grossièrement taillé d'un bloc de pierre calcaire et mis en couleur. A ses côtés se trouvent la statue de St.-Laurent et celle d'une sainte inconnue.

St.-Christophe passait autrefois et avec raison, pour la plus vaste église paroissiale de Liége. La longueur de l'édifice est de 62 mètres 24 centimètres, et la largeur, prise d'une porte du croisillon à l'autre, de 37-44.

Cette église a été construite en grès houiller. Il est facile de voir combien elle a subi de changements : tout le prouve, l'exhaussement du pavé et la seule inspection des voûtes et des fenêtres. La boiserie sculptée des portes, du jubé et de la chaire mérite d'être remarquée. Le patron de l'église, St.-Christophe, est placé à la droite de l'autel de la Vierge ; cette figure colossale, portant le Sauveur du monde sur ses épaules, est en pierre de sable, peinturée. Ses jambes semblent être celles d'un hydropique. Le piédestal, en pierre de taille, est de même forme que les piliers de Ste.-Véronique. Les deux anges occupant les deux côtés du maître-autel sont généralement attribués à Delcour, mais on n'y reconnaît pas le ciseau de l'habile statuaire. Les pierres tumulaires n'offrent pas grand intérêt, si l'on en excepte

Digitized by Google

deux qui sont incrustées dans la muraille d'une pièce basse renfermée entre l'église, la sacristie et la salle où l'on enseigne le catéchisme. Elles sont curieuses en ce sens que les personnages qui s'y trouvent représentés, peuvent fournir au peintre des modèles de vêtements que nous croyons devoir appartenir au commencement du XVIe siècle. Les chiffres de l'inscription ne donnent pas une date bien précise.

On voit dans la sacristie le portrait sur toile du fondateur de l'église St.-Christophe, copié d'un autre portrait très-ancien et encore existant. Il est représenté en habits sacerdotaux. On y lit cette inscription: *Lambertus patriarcha dictus Begguinarum. Obiit anno salutis* 1187. Ce tableau a été retrouvé dans une chambre du béguinage.

Il y a 30 ans, l'église de St.-Christophe jouissait d'une vogue extraordinaire. Sans que la dévotion y fût pour rien, on allait à ses saluts comme on court aux spectacles gratuits. C'était un élan de mode. Le 24 du mois de novembre 1811, l'on y célébrait un salut avec une pompe inusitée. La foule qui s'y porta fut si considérable que, malgré la grandeur de l'édifice, on s'y trouvait entassé. A la fin du sermon, on entendit des cris d'alarme partir de différents points : ce cri sinistre *au feu!* jette l'épouvante dans les esprits ; c'est à qui se précipitera vers la porte. Les femmes et les personnes faibles sont foulées aux pieds des plus robustes. Des bras, des jambes sont brisés ; les filoux profitent de l'occasion, en escamotant les montres aux hommes et en arrachant les colliers, les boucles d'oreilles aux dames, qui perdent en même temps leurs chapeaux, leurs châles et jusqu'à leurs souliers. Heureux ceux qui peuvent sortir de l'é-

Digitized by Google

glise sans foulures, et sans avoir eu leurs vêtements en lambeaux. Tout ce désordre n'avait pourtant d'autre cause que l'évanouissement d'une jeune dame. Depuis cet événement, les fameuses neuvaines de St.-Christophe furent supprimées par le grand-vicaire Barrett.

C'est au commencement du faubourg St.-Gilles, en face de l'entrée de St.-Christophe, que Notger éleva, dit-on, une chapelle, sur l'emplacement de laquelle trois chevaliers de la famille des Coquins, ainsi nommés parce qu'ils portaient un coq sur leur cimier, firent construire, dans le XIIe siècle, un hôpital qui retint leur nom. Cet hôpital était desservi par des frères dont l'abbé de St.-Laurent avait le droit d'élire le supérieur. Le 11 juillet 1652, ils furent arrêtés par la volonté expresse de l'évêque Maximilien-Henri, et incarcérés dans la tour de l'official. On les accusait de malversation et de désordres scandaleux. Quoi qu'il en soit, ils n'obtinrent leur liberté qu'après avoir renoncé à leur établissement, où le seul devoir qu'ils avaient à remplir était de soigner douze malheureux, à partir de la Toussaint jusqu'au dernier jour de la quinzaine de Pâques, et de distribuer de petites miches tous les vendredis de l'année.

Sortis de prison, ces frères hospitaliers obtinrent une pension viagère suffisante à leurs besoins.

Les dames religieuses anglaises, de l'ordre du Saint-Sépulcre, vouées à l'instruction des demoiselles, vinrent occuper l'hôpital des Coquins et l'approprièrent à leur institut. Il y a quatre à cinq ans que cet édifice a été démoli. Il est remplacé par six belles maisons portant toutes le n° 548.

Nous allons continuer la visite de ce quartier en

Digitized by Google

descendant jusqu'à la rue du Saint-Esprit. Dans cette rue, à droite, est une issue appartenant à la Bastrie, dont la principale entrée est dans le Grand-Jonkeu, n° 921. Cette vieille maison forte s'appelle de temps immémorial la Bastrie ou Basterie. On la trouve aussi désignée dans un ancien acte sous le nom *del-Basse-Treille*. La partie principale du corps de logis est très-ancienne; on y entre en passant sur un pont et sous une porte voûtée pratiquée sous la tour. Les murailles ont deux mètres d'épaisseur, et dans l'une d'elles se trouve un escalier de huit degrés qui communique aux souterrains dont la construction ressemble à celles du XIIIe siècle. La maçonnerie supérieure du donjon ne date néanmoins que de 1620, ainsi que l'indique une inscription gravée sur pierre de sable. Le manoir de la Bastrie était jadis entouré d'eau et muni d'un pont-levis avec herse, comme tous les castels de cette époque. Plusieurs manuscrits en attribuent la construction à Henri de Gueldre. Il l'avait fait bâtir, disent-ils, pour y placer ses bâtards; c'était sa *Bâtarderie*. Il est vrai que cet évêque possédait plusieurs maisons dans les environs de Liége, puisque la lettre du pape Grégoire X en cite deux, dont l'une était nommée le *parc: In quodam manerio tuo, quod Parcus vulgariter nuncupatur*..... Mais les manuscrits que je viens de citer sont d'un âge postérieur à celui de Henri de Gueldre. Les liaisons qu'avait ce prélat dans le monastère du Val-Benoît ont pu seules faire présumer que ce vieil édifice lui appartenait; on ne peut que former des conjectures sur le lieu où était situé son *Parc*. Dans le silence de l'histoire, il sera toujours difficile d'acquérir une certitude quelconque à ce sujet.

Digitized by Google

Un manuscrit sur l'histoire de Liége, que l'on croit appartenir au XVIe siècle, contient ce passage : *l'an trnise cents septante sept, l'evesque commença a faire édifier une maison de plaisance emperes des Guillemins, dicte maintenant la Bastrie.* L'auteur joint à son article un dessin à la plume représentant un château gothique, mais cet édifice diffère totalement de la Bastrie d'aujourd'hui. Ajoutons que l'évêque régnant en 1377, était Jean d'Arkel, mort le 26 juin 1378.

Le quartier d'Avroi, y compris Fragnée, renfermait plusieurs maisons fortes, avec fossés et ponts-levis, habitées par des familles nobles dont parlent nos historiens. Outre la Bastrie, il en reste encore deux, ayant également leur entrée dans le Grand-Jonkeu. Une située devant la ruelle *Tiers de Cointe*, n° 907, est maintenant connue sous le nom de *Tour-Rosen ;* l'autre, n° 904, limitée au sud-est par la ruelle Diket, conserve toujours son pont et ses fossés pleins d'eau, ainsi qu'une partie de son caractère antique ; on la nommait la *Tour aux Sapins.* Il existait aussi sur Avroi un hôtel de monnaie, ainsi que le prouve une monnaie en argent du prince Adolphe de Waldeck, ayant au revers + *moneta-Avrotensis, etc.* Quelques-uns pensent que la grosse maison située au Laveux, derrière Sainte-Véronique, connue sous le nom de Château-de-la-Neuville, pourrait bien avoir été cet hôtel de monnaie.

La rue du St.-Esprit aboutit d'un côté à celle de Hours. A peu de distance, sur la droite du chemin, est une maison isolée (n° 825). Quoiqu'elle soit bien vieille, on voit pourtant que la partie supérieure a été élevée sur une muraille de grès houiller, reste d'une construction plus ancienne. Dans un des murs de l'inté-

Digitized by Google

rieur se trouve logée une statue en bois d'environ quatre pieds de hauteur, qui était jadis l'objet d'une grande vénération de la part des apiculteurs (*Moxhli*) du canton d'Avroi.

C'est là qu'en 1510, sous le règne d'Erard de la Marck, demeurait un nommé Jean Lanage, homme paisible, vivant de la culture de son verger et de son potager. Il avait pour l'aider dans ses travaux une servante aussi sage que laborieuse.

Aily était si fraîche, si avenante, que lorsqu'elle allait au marché, un panier de fruits ou de légumes sur sa tête, l'anse d'un pot au lait en cuivre luisant comme de l'or, passé à l'un de ses bras, chacun s'écriait en la voyant passer : « Ah ! la jolie fille ! » Mais Aily riait des propos flatteurs qu'on lui adressait, et sa modestie naïve fermait son cœur au moindre sentiment de vanité. Heureuse de sa condition et de l'estime méritée de son maître, elle jouissait de la vie comme l'oiseau des champs, sans souci du présent et sans inquiétude pour l'avenir. Tout ce bonheur allait pourtant lui être ravi par une affreuse catastrophe. Un jour qu'elle était allée à la ramée dans le bois du Val-Benoît, Lanage ne la voyant pas revenir, quoique l'heure ordinaire de son retour fût passée depuis longtemps, craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Il sortit pour aller la chercher. Il entre dans le bois, il appelle, il pénètre dans l'épaisseur du taillis..... Quel spectacle s'offre à ses yeux ! ses cheveux se hérissent, il recule d'horreur ! le corps sanglant et inanimé d'Aily est gisant à ses pieds ! Elle venait d'être assassinée..... Un monstre épris de ses charmes avait épié l'occasion de la rencontrer seule..... Trou-

Digitized by Google

vant dans la jeune fille une courageuse résistance à l'accomplissement de ses infâmes désirs, il lui avait plongé un poignard dans le sein! Lanage cherche en vain quelque reste de vie dans la pauvre servante; ses mains ne touchent plus qu'un cadavre! Il le charge sur ses épaules et l'emporte; puis, s'arrêtant à une résolution dont on ignore le motif, il le dépose dans une nacelle amarrée près de sa maison, la rue de Hours touchant alors au rivage de la Meuse, et va l'enterrer sur la rive opposée.

La disparition d'Aily occasionna une grande rumeur. La justice ayant fait une enquête sévère à ce sujet, le corps de la victime fut retrouvé, et Lanage fut accusé d'être l'auteur du meurtre. Il est chargé de chaînes et conduit en prison. Amené devant ses juges, il ne cesse de leur dire avec l'accent de la vérité, qu'il n'est point coupable du crime qu'on lui impute. L'appareil formidable de la torture, si propre à glacer de terreur l'innocence même, n'ébranle point d'abord sa constance; il supporte la douleur sans faire entendre d'autres paroles que celles-ci: « *Je jure par Dieu et ses saints que je suis innocent.* » Mais, sur l'ordre des échevins, les bourreaux redoublent de rigueur; ils déchirent son corps de mille manières, jusqu'à ce qu'ils le voient près de succomber et de perdre tout sentiment. Enfin, le malheureux Lanage, vaincu par les tourments, avoue tout ce que l'on veut. A demi-expirant, il est reporté dans sa prison; une sentence de mort est rendue contre lui. En marchant au supplice, il disait et répétait: « *Adieu mes amis, priez pour moi, je meurs innocent.* » Il fut décapité sur le Marché en face de la rue Neuvice.

Digitized by Google

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis cette histoire tragique, lorsqu'un habitant du Hainaut, établi sur Avroi, eut avec un de ses voisins une violente querelle qu'il termina en l'étendant mort à ses pieds d'un coup de couteau. Arrêté sur-le-champ et appliqué à la torture, le scélérat avoua non-seulement le crime qu'il venait de commettre, mais une série d'autres meurtres, et, entre autres, celui de la jeune Aily, avec toutes les circonstances qui l'avaient accompagné. Il fut brûlé vif, après avoir subi tous les tourments de la *gêne*, digne récompense d'une vie monstrueuse et souillée de tous les forfaits. (*Bouille.*)

C'est à l'extrémité du Jonkeu que vient finir la ruelle de St.-Maur. Elle est très-étroite et profondément ravinée par les pluies; les haies dont elle est bordée, prouvent aussi qu'elle a été taillée dans la vieille forêt. Après en avoir gravi la pente qui est assez raide, on arrive à la chapelle de St.-Maur, consacrée en 1402, par Henri de Nuys, évêque de Sidon, remplissant les fonctions de suffragant de Jean de Bavière. Placée entre deux montagnes, elle offrait l'aspect le plus pittoresque avant que l'on eût construit des habitations à l'entour, et que la colline agreste qui est en face fût transformée en une sorte de jardin anglais. On y retrouve encore pourtant le vieux charme à l'ombre duquel on allait s'asseoir sur le gazon. Le pèlerinage de St.-Maur était, après celui de Ste.-Balbine, le plus fréquenté de la banlieue de Liége. Le jour du Vendredi-Saint, et particulièrement à la fête de la Pentecôte, il s'y portait une foule prodigieuse. Le lendemain de cette solennité, on y chantait la messe et le salut. La place, devant la chapelle, se couvrait de tables chargées de gâteaux, et de boutiques offrant un

Digitized by Google

étalage de mille petits objets, comme aux foires champêtres. Le plaisir de faire une promenade consacrée par l'usage depuis plusieurs siècles attirait, bien plus encore que la dévotion au saint du lieu, cette affluence de monde.

Quoi qu'il en soit, en parlant de la simplicité des amusements d'autrefois, nous devons déplorer l'aveugle crédulité des gens du peuple qui apportaient à St.-Maur leurs enfants rachitiques, atteints de fièvre lente, pour les plonger dans la fontaine qui se trouve dans la chapelle. L'immersion de ces pauvres petits êtres dans une eau glaciale occasionnait souvent une mort presque immédiate. Les adultes eux-mêmes n'échappaient pas aux fatales influences de cette coutume. Les paralytiques surtout y venaient en grand nombre, ou s'y faisaient transporter, fondant l'espoir de leur guérison sur la vertu miraculeuse de la fontaine. Ils y plongeaient leurs jambes ou leurs bras malades; ils buvaient de son eau et en emportaient des cruchons remplis, moyennant une légère rétribution. On s'imaginera peut-être que le temps et le progrès des lumières ont fait justice de cette pratique. On se tromperait : moins suivie qu'autrefois, elle subsiste toujours. Il est vrai que les travaux souterrains des houillères ont fait tarir la fontaine de St.-Maur; mais on continue à spéculer sur la crédulité publique. Lorsque le bassin est mis à sec, à défaut d'eau pluviale, on recourt à celle du puits voisin, et la bouteille se vend en raison de la croyance de l'acheteur. Ce trafic honteux, tout à fait étranger au culte, ainsi qu'à ses ministres, et exercé par quelques personnes grossièrement cupides, devrait, ce semble, attirer l'attention de l'autorité.

Digitized by Google

L'ermitage de St.-Maur était autrefois desservi par des cénobites qui ne formaient que des vœux simples; toutes leurs obligations consistaient à prendre soin de la chapelle, et à sonner l'*Angelus* aux trois principales divisions du jour; ils vivaient en général d'aumônes qu'on leur portait, ou qu'ils allaient chercher eux-mêmes dans les environs.

L'erreur a si souvent entaché les arrêts de la justice pour des faits arrivés au quartier d'Avroi, que je suis amené à en citer une nouvelle preuve. Peut-être me reprochera-t-on de vouloir impressionner mes lecteurs par des tableaux dramatiques. Je n'ai point cette intention : je dis simplement ce que je sais ou ce que j'ai recueilli de mes lectures. Je crois d'ailleurs que l'on ne saurait trop répéter des faits d'où ressort cet enseignement utile, que si le crime prend souvent le masque de l'innocence, des incidents extraordinaires peuvent aussi donner quelquefois à l'innocence les apparences du crime.

En 1609, vivait à St.-Maur un ermite que sa douce piété avait rendu l'objet de la vénération publique. Déjà il était parvenu à l'automne de la vie, mais il appartenait à cette classe d'hommes dont l'âme paisible n'use pas le corps, et que la vieillesse semble respecter. Heureux dans sa solitude, parce qu'elle ajoutait un charme de plus au bonheur que lui faisait goûter la paix de sa conscience, l'ermite de St.-Maur avait pourtant un ami, c'était un bourgeois de Liége, doux et bon comme lui. Tous les moments que celui-ci pouvait dérober au soin de ses affaires, il les passait à l'ermitage, devisant avec l'anachorète et presque toujours sur des matières ascétiques.

Digitized by Google

Depuis longtemps il méditait un pèlerinage lointain, et le solitaire de St.-Maur était le seul confident de son pieux projet. Un jour, à l'insu de sa femme, il se rend à l'ermitage, se dépouille de ses vêtements, endosse la robe et le camail garni de coquillages, embrasse son ami, et, le bourdon à la main, s'achemine vers le lieu où l'appelle sa résolution, peut-être même un vœu sacré. Son absence prolongée donne de l'inquiétude à sa femme; toutes les informations sont prises et n'amènent aucun résultat; trois années se passent ainsi. Mais tout à coup, se rappelant l'intimité qui avait régné entre l'absent et l'ermite, on soupçonne celui-ci de l'avoir assassiné; bientôt les soupçons se changent en certitude, lorsque l'on retrouve dans sa cellule les habits que portait le pèlerin le jour de son départ. Plus de doute, l'ermite est un infâme meurtrier! Celui que naguère encore on vénérait comme un saint, est accablé des malédictions de la foule; on le traîne en prison. Après avoir épuisé toutes les formes de la procédure criminelle, sans pouvoir obtenir du vieillard d'autre réponse que celle-ci: *Mes seigneurs, Dieu sait que je suis innocent*, les juges recoururent à la question, mais:

La torture interroge, et la douleur répond.

La violence des souffrances arrache à l'ermite l'aveu du crime dont on l'accuse, il va même jusqu'à indiquer l'endroit de la montagne où il a déposé les restes de son ami. On s'y transporte et l'on ne trouve rien.... Bientôt les douleurs de l'âme, jointes à celles du corps, troublent la raison du prisonnier; il reste impassible aux tourments qu'on lui fait subir, et ne répond que par un rire amer aux interpellations nouvelles qu'on lui

Digitized by Google

adresse. Heureusement l'état de ses facultés intellectuelles n'échappe point à l'observation des échevins; ils surseoient à la sentence, bien que l'exécution en fût vivement sollicitée par la famille de l'absent.

Cette affaire continuait à fixer l'attention générale, quand arriva une lettre du pèlerin, qui annonçait le jour de son retour par la barque de Huy. Le quai d'Avroi se couvre d'une partie de la population allant à sa rencontre. Au sortir de la barque, il est embrassé par ses parents et par ses amis : la multitude l'accompagne jusqu'à sa demeure; puis, cédant à l'entraînement d'un sentiment d'équité et de regret, elle court ouvrir la prison pour en faire sortir le bon ermite, et va le réinstaller comme en triomphe dans sa solitude de St.-Maur. *Quo exemplo monemur res criminales earumque definitiones non properandas; siquidem, ut ait satyricus*, *Nulla unquam de morte hominis cunctatio longa est* (1).

La chapelle de St.-Maur est entretenue en bon état par son propriétaire actuel. La date 1674 se lit sur une pierre armoriée, servant de clef à la voûte de la porte d'entrée; et au-dessus d'une ouverture tenant lieu de fenêtre, et percée de petites colonnes en bois, se trouvent gravés les mots : *Sine Deo nihil*, avec l'année 1673, qui est celle de sa restauration.

En quittant St.-Maur, et en continuant à gravir la montagne, on parvient au plateau de *Cointe*, ainsi nommé d'un vieux mot français qui veut dire, charmant, beau, aimable, etc.

O Cointe! Réduit si tranquille,
Où tant de fois j'ai vu l'amour
Rechercher un secret asile,
Salue avec moi ce beau jour.

(1) *Chapeauville*.

Digitized by Google

. . . . . .

Là, je reverrai les hameaux
Se confondre dans l'étendue;
Ici, les rochers azurés,
De jolis clos, des champs dorés;
D'autres dont le jeune feuillage
Déjà s'élève dans les airs;
Là, baignant des prés toujours verts,
La Meuse limpide et profonde,
Rouler paisiblement son onde,
Qui va se perdre au sein des mers.

(Connaire.)

Le sol de la campagne de Cointe appartient au terrain houiller; il est en grande partie recouvert d'une couche, souvent très-épaisse, de terre argileuse et sablonneuse, sur laquelle s'étendent assez généralement des nappes de cailloux roulés, de nature siliceuse. Ces cailloux sont de couleurs fort variées, et appartiennent, pour la plupart, à l'espèce *quarz*. Feu lord Crewe, qui a longtemps habité la maison de Bois-l'Evêque, qu'il s'était plu à embellir, avait recueilli plusieurs belles variétés de ces cailloux, qu'il avait fait tailler en France et en Allemagne. Dans les échantillons de cette belle collection que nous avons eu l'occasion d'examiner, nous avons reconnu : du cristal de roche limpide, laiteux, jaunâtre, verdâtre, rougeâtre, aventurine et irisé; de la sardoine, du jaspe noir, gris-rougeâtre et panaché.

La campagne de Cointe offre une belle culture en céréales et en légumes; les vergers y produisent également d'excellents fruits; les coteaux des environs plaisent par leur fertilité et la diversité de leurs sites. Dans les jours de printemps, tout y captive l'attention du promeneur. S'il aime la nature, il la trouve partout ornée de ses charmes. De ce point élevé, l'œil découvre à la

Digitized by Google

fois les flots argentés de la Meuse, la riche et industrielle vallée qu'ils arrosent, et les verdoyantes montagnes qui séparent le rivage du Condroz. Ailleurs, se présente le riche vallon d'Angleur, le bassin de Liége, le superbe amphithéâtre de montagnes de Vaux-sous-Chèvremont, de Romsée, et de Beyne-Heusay, et le cours majestueux de la Meuse, séparant Jupille de Herstal. Une maison récemment construite sur cette hauteur et qui doit offrir un séjour plein d'agréments, jouit de tous ces beaux points de vue.

Après avoir traversé Cointe dans sa plus grande étendue, on arrive par le bois du Val-Benoît devant l'ancienne abbaye de ce nom, jadis prieuré de chanoines, appelé *Sart-sur-Meuse*. Lors de la construction de son église, l'an 1224, ce monastère échangea son nom contre celui de Val-Benoît; plus tard, les religieuses de Robermont vinrent s'y établir. Cette belle et vaste propriété jouit d'une vue charmante du côté de la Meuse, ses jardins sont ornés des plus belles plantes exotiques.

En suivant la chaussée pour revenir à Liége, on voit, à droite, de jolies maisons de plaisance avec de beaux jardins dont la clôture borde la route, à gauche, les plus riants coteaux. Il ne reste au hameau de Fragnée aucun souvenir de l'emplacement de la tour de Warnier et de ses frères qui furent si impitoyablement massacrés par Guillaume Cossint. *Promenades historiques, tome I, page* 170.

La chapelle du Paradis, située à l'angle aigu qui sépare le grand chemin de Fragnée du prolongement du quai d'Avroi, a été bâtie vers le commencement du siècle dernier, sur le terrain et aux frais d'un sieur Paradis, dont elle a retenu le nom. LE DOCTEUR B..Y.

Digitized by Google

MAXIMILIEN A BRUGES.

CONTE HISTORIQUE,

Traduit de l'allemand de Tromlitz.

I.

Du temps du roi Maximilien, on voyait, en face de l'ancien hôtel-de-ville gothique de Malines, une maison de belle apparence, dont le balcon était supporté par des boiseries sculptées représentant des figures grotesques. C'était l'hôtellerie du *Pélican d'or*, renommée dans le Brabant et dans la Flandre pour le choix de ses mets, la qualité supérieure de ses vins et la bonté de ses lits.

Pierre Lanchals, conseiller du roi, par qui il avait été nommé écoutète de la turbulente ville de Bruges, venait de mettre pied à terre au Pélican, où descendaient tous les étrangers qui arrivaient à Malines, la bourse bien garnie. Lanchals était aussi dévoué à son souverain qu'il était, en sa qualité d'étranger, odieux aux orgueilleux Flamands. Plusieurs Brugeois avaient été députés par leurs concitoyens pour inviter le roi Maximilien à aller passer dans leur ville la fête de la Chandeleur, et l'écoutète les avait devancés afin d'informer son maître de cette démarche. Lanchals revenait en ce moment du château, engagé dans une conversation sérieuse avec son ami, le jeune comte

Digitized by Google

Nicolas de Salm, et il s'acheminait, par la place du Marché, vers le Pélican, où l'attendait un autre de ses amis, Conrad de Rosen.

Dès qu'ils y furent entrés, Pierre Lanchals fit venir un pot de vieux vin de Rhin, porta la santé de ses amis, but au plaisir de les revoir et reprit bientôt son entretien avec de Salm. Quant à Conrad, il s'approcha de la fenêtre du balcon, sans s'occuper de leur conversation, et dirigea attentivement ses regards sur la rue qui conduisait du marché au château. Conrad de Rosen, conseiller bouffon du roi, n'était pas un de ces fous ordinaires, comme chaque petit prince en avait alors : c'était un homme distingué et un fidèle serviteur, possédant la confiance de son maître et vivant dans l'intimité de toutes les personnes de la cour ; la probité de son caractère égalait la rectitude de son jugement ; il chantait de jolis couplets et versifiait aussi bien que le premier minninger de Nuremberg, et ses bouffonneries avaient toujours un sens profond et un but d'utilité.

— Comme je vous le disais tout-à-l'heure, mon cher comte, poursuivit l'écoutète en prenant place sur une chaise rembourrée, les Flamands sont un peuple fier et indomptable ; ils se vantent des libertés qu'ils ont arrachées à force d'opiniâtreté, qu'ils sont loin de trouver suffisantes et qu'ils cherchent incessamment à accroître ; ils n'ont pas encore oublié le temps de leurs Artevelde, et ils sont toujours en rébellion plus ou moins ouverte contre leurs souverains. La sagesse du puissant duc Philippe et l'inflexible sévérité du duc Charles les maintinrent longtemps dans l'obéissance, mais, après la mort de ce dernier, le feu si longtemps

Digitized by Google

comprimé éclata derechef avec violence. Au mépris des intérêts de sa souveraine et de son propre honneur, ce peuple se jeta dans les bras de la France et livra à l'ennemi les plus belles provinces des Pays-Bas; les charmes et la bonté de notre princesse — qui repose aujourd'hui dans le sein de la divinité et dont nous pleurons encore la fin trop prématurée — et peut-être aussi un reste de cette crainte que lui inspirait le bras puissant des Bourguignons, lui firent seuls garder quelque mesure. Les quatre années qui se sont écoulées depuis la mort de cette princesse, ont été signalées par des rixes continuelles et des troubles sans cesse renaissants, et je crains de voir éclater une révolte ouverte, aussi ai-je conseillé au roi de ne pas accepter l'invitation de ces Brugeois.

— Vous avez bien fait, écoutète, dit le comte. Je crois cependant qu'il suffirait d'une poignée de soudards pour tenir en respect ces bourgeois.

— Jeune homme, reprit l'écoutète, vous êtes ici depuis trop peu de temps pour connaître ce pays. Sous le rapport des richesses, Bruges peut hardiment rivaliser avec Venise; c'est une ville puissante, dont les corporations bien armées et parfaitement exercées sont plus fortes qu'il ne faudrait pour l'intérêt général. Il en est de même à Gand et à Ypres. La population de ces villes est d'une présomption inouïe, et il suffit, pour l'entraîner aux plus déplorables excès, d'un homme adroit qui sache l'enflammer. Grâce au malin esprit, le sire de Rassenghien s'est évadé de sa prison de Vilvorde, et maintenant il court de Gand à Bruges et de Bruges à Gand et il prêche au peuple qu'il n'a pas besoin de régent et qu'il peut se gouverner lui-même jusqu'à la majorité du duc Philippe.

Digitized by Google

— A la place du roi, s'écria le comte Nicolas, j'y mettrais bon ordre par la force des armes.

— C'est une tentative qu'on pourrait faire avec dix mille lansquenets et trois mille cavaliers, reprit l'écoutète en souriant: mais avec nos forces? — Non, comte de Salm, non; nous devons chercher à gagner du temps jusqu'à ce que le roi puisse entrer dans le pays à la tête d'une puissante armée. — Mais voyez donc, Conrad s'éloigne furtivement de la fenêtre du balcon, comme une fouine qui se glisse hors d'un poulailler, et il nous quitte sans dire un mot.

— Laissons-le faire, ce brave camarade, dit le comte. — Portât-il encore la marotte que le roi Maximilien lui a permis de déposer, je ne le nommerais pas moins mon ami; il a le cœur allemand, fidèle et courageux. C'est toujours un bonheur pour moi de l'entendre parler de notre souverain: comme son regard s'anime alors! Comme son cœur s'épanche! J'entends aussi avec un véritable plaisir ses couplets et ses airs charmants; il a beau dire qu'ils sont froids comme glace et ne touchent pas le cœur, parce que le feu brûlant de l'amour ne les a pas encore vivifiés, ils me plaisent infiniment et je doute fort que ce feu leur soit tout-à-fait étranger.

Pendant que l'écoutète applaudissait à cet éloge de Conrad de Rosen, un bruit de pas de chevaux vint interrompre leur entretien, et Lanchals s'approcha vivement de la fenêtre. — Les Brugeois ont fait diligence, dit-il avec humeur; mais, autant que je puis voir, les envoyés sont tous des partisans du roi et au nombre de mes amis. — Permettez-moi de vous quitter pour aller à leur rencontre. — Conrad rentra au moment où l'écoutète s'éloignait.

Digitized by Google

— O malheur! dit-il au comte, il y a en bas une foule d'orgueilleux bourgeois de l'orgueilleuse Bruges; que les forgerons n'ont-ils encloué leurs chevaux! que les bandouliers n'ont-ils allégé le fardeau de leurs montures! — Toutefois ce sont des messieurs vraiment comiques que ces Flamands : gros et courts comme leurs chevaux, rusés et fins malgré leur air vulgaire, souples et humbles quand il y va de leur intérêt, et néanmoins fermes et tenaces. — Je ne me trouve pas à l'aise au milieu d'eux.

— Quel portrait flatteur! dit le comte, pendant que Conrad vidait son verre; et les femmes?

— Les femmes? répéta de Rosen; les femmes ne sont pas aussi mal. Blanches et vermeilles comme le lys et la rose, fortes et replètes comme une pêche parvenue à sa maturité, elles sont aigres et dures comme le noyau de ce fruit délicieux, et leur œil manque de ce feu si prompt à porter l'incendie dans un cœur; en un mot, elles sont froides comme la neige de nos glaciers du Tyrol.

— Ah! ah! maître Conrad, nul doute que vous n'en ayez fait la triste expérience, dit le comte en plaisantant.

Pour toute réponse, de Rosen se mit à marcher dans la salle en fredonnant un couplet, saisit ensuite son chaperon et prit congé du comte, en alléguant la nécessité de descendre s'enquérir sur le compte de ces Brugeois.

II.

Son départ soudain avait sans doute une autre cause, et le comte de Salm venait probablement de toucher une corde qui, en ce moment, ne résonnait pas mélodieusement pour de Rosen.

Digitized by Google

Depuis plusieurs mois, Conrad avait fait bien des apparitions au Pélican, et le maître de l'hôtellerie l'accueillait fort bien, par la raison qu'il attirait chez lui une foule de personnages distingués de la suite du roi Maximilien et un grand nombre de bourgeois considérables, qui n'attachaient pas moins de prix aux facéties et aux chansons joyeuses de Conrad qu'au bon vin du gros Jean Wipprecht. De Rosen se fût bien passé de l'honneur que lui faisaient ces messieurs de venir à cause de lui et il eût préféré se voir seul dans la salle, quand il était servi par l'aimable Gertrude, belle-sœur de l'hôte; mais, entouré par la foule des consommateurs, il était réduit à ne lui dire que du regard combien il la trouvait jolie et à ne lui peindre que par ses chants l'état de son cœur.

Souvent le hasard protège l'amour. Un soir, Conrad trouva Gertrude seule arrosant ses fleurs dans le petit parterre attenant à la maison. Il pria la jeune fille de lui cueillir une rose; elle choisit la plus belle et, la lui présentant : — Prenez-la, mon cher sire, lui dit-elle, et faites des vœux pour que celle qui vous la donne ne voie pas ses espérances s'évanouir aussi vîte que l'éclat de cette fleur! — Puis elle se plaça près de lui sur le banc de gazon, et, Conrad ayant commencé à faire son éloge et à lui adresser des paroles flatteuses, elle détourna habilement la conversation et la fit tomber sur les hauts faits du roi Maximilien, chapitre sur lequel le conseiller bouffon était si intarissable qu'il oubliait alors jusqu'à la ravissante Gertrude elle-même.

Depuis la délicieuse saison des roses jusqu'aux journées neigeuses de Noël, il avait eu le bonheur de se trouver souvent seul avec elle, mais le maintien réservé, même

Digitized by Google

froid de la jeune fille, dès qu'il commençait à lui tenir quelque propos amoureux, l'arrêtait tout court, et, bien qu'au même instant le regard doux et gracieux de Gertrude le ravît de nouveau, il ne pouvait plus lui parler que de choses indifférentes. Déconcerté sans cesse, sans cesse attiré vers elle, Conrad, qui avait d'ordinaire beaucoup de présence d'esprit, s'irritait souvent contre lui-même en cette circonstance et voulait, mais en vain, briser les liens qui le retenaient captif. Un charme jusqu'alors inconnu l'enchaînait à la jeune fille, qui paraissait bien éprouver pour lui de la bienveillance mais non de l'amour.

C'était à cause d'elle qu'il s'était approché de la fenêtre du balcon, et, à peine l'avait-il vue descendre la rue, qu'il s'était esquivé furtivement pour aller lui offrir ses hommages. Mais il en avait été empêché par la présence des envoyés de Bruges; Gertrude avait vu le jour dans cette ville et n'était venue à Malines que pour aider sa sœur qui était malade. Elle trouva au nombre de ces députés des personnes de sa connaissance et même un parent qui lui remit une lettre de son père.

Cette lettre n'était rien moins qu'agréable pour elle, rien moins que consolante pour Conrad de Rosen : le père de Gertrude informait la jeune fille qu'il arriverait sous peu et qu'ils retourneraient ensemble à Bruges, sa sœur pouvant maintenant se passer d'elle. Cette fatale nouvelle la désolait et lui faisait reporter, avec une sorte d'effroi, ses pensées sur sa ville natale et sur la maison paternelle.

Conrad était loin de soupçonner ce fâcheux contretemps lorsqu'il vint au Pélican se glisser parmi les envoyés, dans l'espoir de recueillir quelque dire important

Digitized by Google

dont il put faire profiter son souverain. Mais il perdit sa peine, les Brugeois circonspects ne tardèrent pas à aller se mettre au lit, et d'ailleurs, à en juger par ce qu'il put entendre, ils ne parlaient du roi Maximilien qu'avec respect et amour.

Depuis longtemps déjà l'hotellerie était déserte, que de Rosen était encore assis devant son premier verre et ne l'avait pas même porté à ses lèvres. Absorbé dans ses pensées qu'occupaient souvent son roi et plus souvent encore la charmante Gertrude, il ne s'apercevait nullement de sa solitude. Un « bon soir! » prononcé à demi-voix l'arrache tout-à-coup à sa rêverie; il lève la tête et se trouve en face de la jeune fille; mais ce n'est plus cette Gertrude toujours gaie et agaçante; non, elle le regarde d'un air triste, et ses beaux yeux sont rougis par les larmes.

— Qu'avez-vous? s'écrie-t-il en se levant.

— Silence! pour l'amour de Dieu, silence! Mon beau-frère est endormi sur sa chaise et il pourrait s'éveiller. — Ce que j'ai? Hélas, mon cher sire, je suis profondément affligée! Mon père arrive dans quelques jours et il me faudra retourner à Bruges, ville que je déteste.

— Vous allez quitter Malines? s'écrie de Rosen hors de lui.

— Calmez-vous, lui dit Gertrude en lui prenant la main. —Je m'éloignerai d'ici le cœur si navré! ajoute-t-elle, et son œil humide se fixe tristement sur le fortuné Conrad qui nage en ce moment dans un océan de délices. Je laisserai ici tout ce qui est cher à mon cœur, même un ami qui, j'en suis sûre, me veut du bien, poursuit-elle en appuyant sur ces dernières paroles, et je ne trou-

Digitized by Google

verai là-bas que discorde et querelles ! Ici, j'aurais peut-être pu ouvrir mon cœur à un ami, là, il me faudra renfermer dans mon sein tout ce que j'éprouve !

— Pauvre Gertrude ! s'écrie de Rosen ému, et il lui presse tendrement la main.

— J'entends remuer mon frère, dit-elle à voix basse, et elle dégage sa main de celle de Conrad et le quitte précipitamment. Voulant payer sa dépense et se retirer aussi, de Rosen trouva Jean Wipprecht ronflant sur sa chaise et fut obligé de le secouer à plusieurs reprises pour l'éveiller. Induit en erreur sur les sentimens de Gertrude, il regagna tout pensif l'appartement qu'il occupait au château.

III.

Le lendemain, le jour commençait à peine à poindre, qu'il alla trouver son souverain.

— Quelle nuit as-tu donc passée, Conrad ? lui demanda Maximilien en riant ; comme te voilà pâle, quels yeux enfoncés ! qu'as-tu ?

— Des soucis, majesté.

— Ils sont assurément d'une étrange nature puisqu'ils troublent ta gaieté ; confie-les moi.

— Sire, pas de cœur, si ouvert soit-il, qui n'ait un petit recoin hermétiquement fermé et qu'un pouvoir magique peut seul ouvrir ; permettez qu'aujourd'hui ce petit recoin reste clos pour vous ; j'ignore d'ailleurs moi-même ce qu'il renferme. Mais, ce qui me tourmente, comme tous vos fidèles serviteurs, c'est l'invitation équivoque des envoyés de Bruges.

— Je ne me fierais pas non plus à eux, mon bon

Digitized by Google

Conrad, s'ils n'étaient tous des bourgeois recommandables et dévoués à ma personne.

— C'est précisément là ce qui m'inquiète, sire! Je me figure une aire où d'innocentes chanterelles pipent sans vouloir de mal aux oiseaux que leur chant attire; elles ne se sentent pas de joie quand ceux-ci tombent dans le lacs en volant vers elles. Tels sont à mes yeux les députés de Bruges, d'ignorants oiseaux dont la mission est de piper pour attirer l'aigle dans le lacs qu'on lui a tendu. — N'allez pas à Bruges, mon gracieux souverain!

— Un fou a rarement du courage, dit le roi.

— Du courage, majesté, je n'en ai plus depuis que je ne suis plus votre fou mais votre conseiller bouffon. Néanmoins on en trouve aussi bien sous le pourpoint que sous la cuirasse : pour dire la vérité à tout le monde, aux grands comme aux petits, il en faut souvent plus que pour affronter le péril l'épée à la main, et celui-là, j'en ai plus d'une fois fait preuve. Quand il le faut, sire, Conrad de Rosen ne craint pas non plus de payer de sa personne.

— Nous allons voir, dit le roi en souriant. — Tu me suis donc à Bruges?

— Si je n'en fesais pas la folie comme les autres, sire, je ne serais pas un fou. Les Brugeois vous allumeront pour la Chandeleur une petite lampe qui vous permettra à peine de distinguer les sombres murailles qui vous attendent. — N'allez pas à Bruges, majesté!

Un camérier vint annoncer en ce moment que les députés de Bruges attendaient dans l'antichambre la permission de se présenter. — Ils viennent de bien bonne heure, dit le roi devenu sérieux. Fais les conduire à la salle à manger, fais leur servir un bon repas, en atten-

Digitized by Google

dant que je puisse les recevoir. Fais dire ensuite à mes conseillers et à l'écoutète de Bruges de se rendre immédiatement auprès de ma personne. — Les conseillers arrivèrent bientôt, et Conrad, les voyant entrer, pensa que sa présence était inutile et s'éloigna.

On se mit à délibérer si le roi devait accepter l'invitation des Brugeois, ou la refuser sous un prétexte quelconque. Le conseil presque tout entier penchait pour ce dernier parti, surtout l'écoutète qui connaissait mieux que personne les sentimens de la ville. Après avoir écouté tranquillement les divers avis, le roi se levant dit avec chaleur :

« Vous venez de parler en hommes sages, en serviteurs fidèles, en conseillers prudents qui envisagent les choses avec calme et réflexion, à votre place, j'aurais tenu le même langage et donné le même conseil à mon maître; et cependant, ce conseil, je ne puis le suivre. Le roi des Romains doit-il laisser croire à une ville flamande qu'il la redoute et qu'il n'ose entrer dans ses murs? Doit-il témoigner la crainte qu'un peuple furibond ne respecte pas la personne sacrée du souverain? — En vérité, c'est impossible. — Messieurs, continua-t-il d'un ton plus calme, vîtes-vous jamais Maximilien d'Autriche reculer devant le danger? — Il ne faut pas que les contemporains, que la postérité puissent dire, il ne faut pas qu'il soit écrit dans l'histoire que l'homme qui ne connut pas le sentiment de la crainte eut peur des habitants de Bruges. — Ma volonté expresse est donc de me rendre dans cette ville à la Chandeleur. C'est particulièrement à vous, écoutète, que j'abandonne le soin des dispositions à prendre à ce sujet; et je vous charge, vous Carondelet, mon digne

Digitized by Google

chancelier, de vous entendre avec les envoyés pour ce qui regarde ma sûreté personnelle, en ne touchant ce point qu'avec beaucoup de discrétion et de réserve, de manière que mon honneur n'en souffre pas et qu'on ne voie pas la moindre défiance de ma part. »

— Majesté, dit Carondelet, quelque honorable que soit la mission que vous daignez me confier, elle n'en est pas moins douloureuse pour moi. Les conséquences de votre voyage à Bruges sont incalculables et, suivant toute apparence, elles seront des plus tristes. Je sers depuis cinquante ans les puissans ducs de Bourgogne; sous Philippe-le-Bon, sous Charles-le-Hardi, j'ai eu occasion d'apprendre à connaître les indomptables Flamands, qui ne voient dans leurs princes que des ennemis et non des pères. Ne vous fiez pas à eux, mon gracieux souverain, leurs paroles et leurs actions sont trompeuses; n'allez pas à Bruges!

— Brave vieillard, répondit le roi, il y a, selon vous, du danger, eh bien! c'est précisément là ce qui m'y fera aller.

— Sire, reprit le chancelier, ce langage serait admirable dans la bouche d'un chevalier. Mais la position du prince n'est pas celle du chevalier; quand celui-ci affronte le péril, il recueille des lauriers ou des cyprès, il s'élève seul ou il tombe seul. Le sort du prince, au contraire, est lié à celui de plusieurs millions d'hommes, les revers qui le frappent rejaillissant sur eux, sa chute entraîne la ruine de villes et de pays tout entiers. Pesez bien ces considérations, sire!

— Mon honneur l'exige, j'irai à Bruges, répondit Maximilien.

Et il ordonna qu'on introduisît les envoyés.

Digitized by Google

ils parurent. Le roi les connaissait tous pour des hommes dévoués à sa personne ; c'étaient des négociants et des chefs des métiers, riches bourgeois de cette importante ville de commerce. Un seul d'entr'eux n'était pas arrivé la veille avec les autres, et sa présence avait désagréablement surpris l'écoutète ; c'était l'épicier Melchior Koning. Du nombre de ceux qui tenaient dans l'assemblée des métiers un langage séditieux, cet homme était connu pour un implacable ennemi de l'ordre.

Le roi Maximilien les reçut gracieusement et leur demanda l'objet de leur visite. Pierre Vollnaer, chef de la corporation des tisserands, lui fit part du désir qu'avaient les Brugeois que leur souverain vint célébrer la Chandeleur dans leur ville et que cette fête fût honorée non-seulement de sa présence, mais encore de celle de son fils. Les Flamands, poursuivit-il, accoutumés à posséder de temps en temps leurs comtes au milieu d'eux — et ils sont, grâce à Dieu, en position de les recevoir et de les traiter d'une manière princière, royale même — les Flamands voient d'un œil jaloux que vous ayez, pour ainsi dire, gracieux souverain, choisi le Brabant pour l'école où votre fils étudiera les mœurs et les usages du pays. Bruxelles et Bruges, Gand et Malines diffèrent tellement dans leurs habitudes, dans leurs mœurs et dans leurs coutumes, qu'elles ne sont peut-être pas indignes, sire, que vous les fassiez voir à votre auguste fils, ces cités flamandes, où les richesses de toutes les parties du globe affluent sur de superbes navires, et où règnent une activité et une vie dont nul comté du monde n'offre d'exemple. Nous vous invitons donc, majesté, à daigner venir à Bruges avec notre jeune comte, afin que

Digitized by Google

son œil se récrée à la vue des richesses que possède notre bonne ville, comme la joie inondera nos cœurs à son aspect, et qu'il daigne laisser tomber sur nous un regard gracieux.

— Je vous remercie de votre invitation, messieurs de Bruges, quoiqu'il me semble qu'elle s'adresse bien plus à mon fils qu'à moi-même. Je m'y rendrai. Mais la mauvaise saison ne me permet pas de conduire avec moi l'archiduc. Mon chancelier et l'écoutète se concerteront avec vous sur les mesures à prendre relativement à mon voyage.

— Et sur quoi se concerter, sire? demanda arrogamment Melchior Koning. Le désir de notre bonne ville est surtout de voir son comte, votre fils, et il paraît que cette faveur ne nous est pas accordée. — Craindriez-vous peut-être — ?

— Qui êtes-vous? interrompit vivement le roi.

— L'épicier Melchior Koning de Bruges.

— Le roi jeta sur lui un regard dédaigneux, puis, se tournant vers les autres envoyés: — Adieu, messieurs, au revoir! leur dit-il gracieusement, et il les congédia.

Après leur départ, un morne silence régna longtemps dans le cercle des conseillers du roi; Maximilien lui-même demeurait tout pensif, les bras croisés et l'œil fixé sur le parquet. — Carondelet! s'écria-t-il tout-à-coup en relevant la tête et reprenant son maintien majestueux, concertez-vous avec les députés flamands; d'ailleurs, fermassent-ils leurs portes à ma suite tout entière, je vais à Bruges, j'entre seul, sous l'égide de mon Dieu et de mon courage, dans la ville, où un misérable épicier s'imagine — mais ne parlons plus de cela. — Allez et exécutez mes ordres.

Digitized by Google

IV.

Sur ces entrefaites, Conrad de Rosen s'était rendu au Pélican; il y avait déjà vidé un verre, qu'il n'avait pas encore vu Gertrude. En qualité d'ancienne connaissance, il circulait librement par toute la maison; il se mit à sa recherche et la trouva bientôt se promenant au jardin, malgré la rigueur de la saison. La jeune fille parut enchantée de le voir et son visage, empreint d'une profonde tristesse, se rasséréna à son aspect: — Savez-vous, mon cher messire, lui dit-elle en s'avançant à sa rencontre, que mon père est arrivé cette nuit et qu'il est du nombre des envoyés qui viennent inviter le roi à se rendre à Bruges? Oh! conseillez donc à votre maître d'accepter l'invitation. — Vous l'accompagnerez, n'est-ce pas?

— Peut-on en bonne conscience lui donner ce conseil? demanda Conrad.

— Certainement, certainement, reprit aussitôt Gertrude. Hier, je vous l'avoue, je tremblais moi-même pour lui, sachant combien peu les Brugeois aiment le noble Maximilien d'Autriche; mais aujourd'hui que, d'une pièce voisine de celle où se tenaient ces messieurs de Bruges, j'ai entendu leur conversation, par une fente de la cloison, aujourd'hui je suis convaincue qu'ils agissent de bonne foi, qu'ils n'ont pas de mauvais desseins et que c'est uniquement le désir de faire au roi une brillante réception et peut-être aussi la vanité d'étaler leurs richesses à ses yeux, qui ont engagé les Brugeois à lui envoyer des députés à Malines.

Conrad branla la tête en signe d'incrédulité.

— Quelque triste que soit pour moi l'idée de quitter

Digitized by Google

Malines, poursuivit la jeune fille sans faire attention à ce mouvement de tête, j'éprouve cependant une certaine consolation en pensant que je reverrai bientôt, pour quelques jours, dans ma ville natale, ce que j'ai de plus cher au monde. Oui, ajouta-t-elle vivement — et son œil s'enflamma — mon cœur tressaille quand je songe à l'entrée solennelle du roi et je m'estimerais heureuse de pouvoir hâter ce beau jour. — Les maisons seront tendues des plus riches tapis, les rues par où passera le cortége seront jonchées de vertes branches de sapin en guise de fleurs, les jeunes gens comme les vieillards auront mis leurs plus beaux habits de fête, et une foule immense encombrera, dans une joyeuse attente, les rues et les places publiques. Puis le guet de la tour de St.-Donat donnera le signal, les cloches se mettront en branle, ce cri de joie « il arrive! il arrive! » volera de bouche en bouche, tous les yeux seront dirigés vers l'endroit où il devra paraître, le plaisir fera battre tous les cœurs, la marche sera ouverte par un magnifique héraut d'armes, viendront ensuite les métiers en bon ordre et bannières déployées, les négociants et messieurs du conseil, et enfin *lui!*

Elle s'arrêta hors d'haleine et poussa un profond soupir.

— Qui, *lui?* demanda de Rosen avec des regards scrutateurs.

— Homme étrange, pouvez-vous m'adresser une si étrange question? — De qui voulez-vous que je parle, si ce n'est du roi Maximilien monté sur son cheval brun-marron? — Et derrière lui, au milieu de son brillant cortége, s'empressa-t-elle d'ajouter, je vous apercevrai, et mon regard amical vous dira: — Soyez le bien-venu, cher Conrad de Rosen!

Digitized by Google

— Pourquoi donc si triste, Gertrude, si tant de bonheur vous attend dans votre ville natale?

— Du bonheur? Non, mon cher messire, rien de semblable ne m'attend à Bruges! Je n'ai plus ma mère, et c'est une de mes tantes, vieille femme grondeuse, qui dirige à présent la maison de mon père; et lui, mon père, — hélas! depuis la mort de ma pauvre mère, il est totalement changé; autrefois laborieux et assidu à son commerce, il ne songe plus aujourd'hui qu'aux affaires de la cité, il brûle de devenir doyen d'une corporation et, n'y réussissant pas, il devient dur et bourru. Je préférerais rester à Malines, où il y a des cœurs qui me comprennent et où j'ai des amis fidèles, comme vous, mon cher messire Conrad! — A ces mots, elle lui tendit la main. Mais il ne la lui serra pas avec passion comme la veille et il fixa sur elle des regards plutôt scrutateurs que ravis; elle s'en aperçut bien et ne fit que redoubler d'amabilité.

Jusque-là ils n'avaient pas fait attention à un vent glacial qui soufflait avec violence; alors seulement le pauvre Conrad, transi de froid, la pria de rentrer avec lui, et, en ouvrant la porte, ils se trouvèrent face à face avec Melchior Koning, père de Gertrude.

— Toi ici, et avec quelqu'un? — Quel est cet homme? demanda l'épicier à sa fille.

— Messire Conrad de Rosen, répondit-elle en tremblant.

— Le fou du roi? En ce cas je n'ai rien à dire, reprit le Brugeois d'un ton ironique. Je n'aime pas qu'une jeune fille honnête se promène seule avec un homme; mais avec un fou, cela ne tire pas à conséquence.

— Vous croyez, judicieux épicier de Bruges, dit

Digitized by Google

Conrad sans faire attention au regard suppliant de Gertrude; eh bien, c'est une grande erreur. Un fou de mon espèce est plus redoutable aux jeunes filles qu'un sage comme vous. La sagesse n'est pas l'élément de la jeunesse, c'est la folie. — D'ailleurs, poursuivit-il, chacun a sa marotte, et, quelque soin qu'il prenne de la cacher, elle trahit toujours le fou par le bruit de ses grelots. La seule différence qui existe entre nous, c'est que le fou de profession ne fait jamais rien pour empêcher ses grelots de sonner, tandis que les autres fous, quelle que soit la gravité avec laquelle ils portent la tête, ne parviennent jamais à empêcher les leurs de se faire entendre.

— Et que vous dit le son des miens, à vous qui devez vous y connaître? demanda en riant le Brugeois, qui considérait comme indigne de lui de paraître blessé des paroles d'un fou.

— Il me dit clairement, répondit Conrad, après avoir toisé l'épicier des pieds à la tête, que vous êtes assez fou pour brûler de vous élever et de devenir à Bruges ce qu'Artevelde fut autrefois à Gand. Prenez garde, mon cher messire, et ne méprisez pas ce petit adage du conseiller bouffon du roi Maximilien : « Souvent le point le plus élevé qu'atteigne l'ambitieux, c'est la potence! » Ne prenez pas mes paroles en mauvaise part, ajouta-t-il : nous autres fous nous avons le privilège de pouvoir dire la vérité en tous lieux et à tout le monde.

Et Melchior Koning n'était pas encore revenu de sa surprise, que Conrad était déjà loin.

— Que je ne te rencontre plus seule avec ce fou grossier ou avec quelqu'autre fainéant de la suite du roi,

Digitized by Google

dit avec colère l'épicier à sa fille ; cette engeance orgueilleuse et arrogante, qui ne sait que dissiper l'argent que, nous autres bons bourgeois, nous avons tant de peine à gagner, n'est pas une société convenable pour une jeune fille honnête qui est, comme toi, sur le point de franchir le seuil de la chambre nuptiale. — Sache-le bien, Gertrude, tout est convenu avec Thomas Verhoft, le riche maître de la corporation des tisserands : le délai d'un an que tu avais demandé touche à sa fin, et tu seras sa femme avant le retour du printemps. Fais donc les préparatifs de ton départ, ton fiancé brûle de te revoir.

Quel coup de foudre pour l'infortunée ! C'était à cause de Thomas Verhoft qu'elle avait quitté Bruges et c'était surtout à cause de lui qu'elle éprouvait tant de répugnance à rentrer à la maison paternelle. Elle se tut cependant, connaissant trop bien l'irascibilité de son père pour oser se permettre la moindre observation.

V.

Le vieux chancelier avait entamé avec beaucoup de circonspection la négociation relative au voyage du roi Maximilien, mais les envoyés de Bruges n'avaient pas tardé à rompre avec lui, parce qu'il refusait positivement de conduire, cette fois du moins, le jeune archiduc dans leurs murs. Quelques années auparavant, les Flamands, maîtres de la personne du royal enfant, avaient abusé de cette circonstance pour contraindre Maximilien d'Autriche à la paix désavantageuse d'Arras ; le roi en avait trop bien gardé le souvenir pour mettre derechef son fils entre leurs mains. Il ne voulait pas faire courir à son héritier le danger qu'il bravait, lui, avec tant de courage.

Digitized by Google

Sous prétexte de prendre, à ce sujet, les ordres de leur ville, les envoyés députèrent à Bruges Melchior Koning, qui paraissait avoir reçu des métiers des instructions secrètes. On suspendit les négociations jusqu'à son retour.

Personne ne vit avec plus de plaisir que Gertrude cette suspension qui retardait son départ de quelques jours. Le bon Conrad s'était complètement mépris sur les sentiments de la jeune fille. Il était tourmenté par un soupçon qu'il ne pouvait bannir, et il luttait vainement contre une passion qu'un fou lui-même traite de folie. Dès qu'il pouvait quitter le château, il courait au Pélican, afin de bien profiter du peu de temps qu'il avait encore à passer à Malines.

Loin d'être irritée contre lui à cause de sa conduite envers Melchior Koning, Gertrude se montrait, au contraire, plus familière, plus confiante que jamais, quand ils étaient seuls; elle laissait néanmoins percer une certaine inquiétude et il était facile de voir qu'elle voulait mais qu'elle n'osait pas lui faire une confidence. De Rosen avait l'air de ne pas s'en apercevoir et détournait souvent la conversation, quand il croyait qu'elle allait se décider à parler; et la jeune fille, piquée de cette espèce d'affectation, gardait alors un silence absolu. Conrad n'attribuait le changement qu'il remarquait en elle qu'à l'approche du moment de la séparation; et l'espoir de la voir partager son amour, espoir qu'il avait nourri si longtemps et comprimé avec tant de peine, se réveilla dans son cœur avec une nouvelle énergie. Il lui demandait la cause de son inégalité d'humeur, lui prodiguait de vifs témoignages d'intérêt, laissait même échapper dans la conversation le mot d'amour, et ce mot

Digitized by Google

semblait ne plus sonner désagréablement à l'oreille de Gertrude.

S'abandonnant à un espoir trompeur, il lui parla ainsi le soir même : « Chère Gertrude, je croyais que vous me considériez comme un homme d'honneur, comme un ami sincère, et cependant vous me cachez la cause de vos tourments. Je réclame votre confiance, parlez, qu'avez-vous ? » Et il fixait sur elle ses yeux animés d'une indicible expression, et le son de sa voix était si doux, si mélodieux qu'il pénétra jusqu'au cœur de Gertrude. Elle poussa un profond soupir et le pria de s'asseoir tout près d'elle, afin que personne n'entendît un mot de ce qu'elle allait lui confier à voix basse.

De Rosen obéit, le cœur vivement agité ; il ne doutait pas que le moment suprême ne fût venu.

—Cher ami, vous qui possédez toute mon estime, dit Gertrude, que penserez-vous d'une jeune fille qui va vous confier des désirs insensés qu'elle devrait bannir à jamais ou renfermer dans son cœur, et qui attache infiniment de prix à une chose à laquelle peut-être vous n'en mettez aucun ? En tous cas, soyez indulgent et ne vous hâtez pas trop de me condamner.

En parlant ainsi, elle le regardait tendrement et sa main avait rencontré celle de Conrad, et Conrad croyait sentir que cette petite main potelée pressait légèrement la sienne. Un ciel de félicité s'était ouvert pour de Rosen, et, tout entier au bonheur qu'il rêvait, il ne s'apercevait pas qu'ils gardaient tous deux le silence. Ce fut Gertrude qui le rompit : « J'ai, reprit-elle, un vif désir que vous seul pouvez me mettre dans la possibilité de satisfaire. »

Digitized by Google

— De grand cœur! parlez! s'écria le fortuné Conrad.

— Votre parole que vous ne me refuserez pas; donnez-moi votre main, dit Gertrude, oubliant qu'elle la tenait dans la sienne.

— Sur ma parole, répondit-il, je ne négligerai rien de ce qui dépendra de moi pour que votre désir soit satisfait. Quant à ma main, elle est déjà dans la vôtre.

La jeune fille rougit, commença à parler, puis s'arrêta et porta sur de Rosen des regards embarrassés et suppliants, comme pour lui dire: « Ne devinez-vous pas ce que je veux? » Enfin, faisant un effort sur elle-même: « Conduisez-moi demain chez le roi! » s'écria-t-elle.

Immobile de stupéfaction, muet de surprise, Conrad fixa les yeux sur elle, incapable de desserrer les lèvres, de lui répondre un seul mot.

— Je m'étais bien doutée, dit tristement Gertrude, que vous alliez me juger sévèrement; n'en faites rien, mon ami, mon désir n'a rien de blâmable. Je ne puis vous dire, je ne puis dire à personne ce qui me porte à cette folie, car c'en est une à vos yeux.

— Vous conduire chez le roi Maximilien? répéta Conrad encore tout étourdi.

— Je vous en supplie.

De Rosen réfléchit un instant, se leva, s'approcha de la fenêtre, porta la main à son front, fit à maintes reprises des signes de tête affirmatifs, comme un homme qui approuve les idées qui lui naissent, et finit par revenir se placer en face de Gertrude: — Je tiendrai parole, lui dit-il; mais, en vérité, j'ignore comment je m'y prendrai pour vous satisfaire. Permettez-moi donc quelques questions: l'heure de l'audience vous est-elle indifférente?

Digitized by Google

— Non, répondit-elle, il faut que ce soit dans la soirée, afin que personne ne me voie sortir.

— Voulez-vous entretenir le roi sans témoins?

— Non, non, s'écria vivement la jeune fille; — cependant, s'empressa-t-elle d'ajouter, je désire que vous seul soyez présent.

— Maximilien vous connaît-il?

— Comment me connaîtrait-il! — N'allez pas lui dire que je suis de Bruges, c'est une ville qu'il n'aime pas et cela pourrait me nuire à ses yeux.

Tantôt de Rosen regardait Gertrude avec étonnement, tantôt il baissait les yeux et n'étouffait que difficilement un soupir près de s'échapper de son sein. — Ne vous tourmentez pas, lui dit-elle d'un ton carressant et ne cherchez pas plus longtemps comment nous pourrons mettre mon projet à exécution; prêtez-moi une oreille attentive, et je vais vous en faire connaître le moyen. — Le roi aime le chant et surtout les romances. Composez-m'en une bien jolie, je chercherai un air qui lui convienne, je m'habillerai en garçon et vous me conduirez chez Maximilien, le soir, afin que personne ne puisse me reconnaître. — Vous savez que Dieu m'a donné une voix sonore, — je chanterai mes couplets devant sa majesté, elle me remerciera, me récompensera peut-être, et alors je serai la plus heureuse des mortelles!

— Puis-je apprendre au roi qui vous êtes?

— Pour rien au monde il ne doit se douter que je suis une femme, répondit-elle vivement. Je me repose entièrement, à cet égard, sur la loyauté de mon ami; j'espère aussi que, tant que je serai chez Maximilien, vous ne quitterez pas son appartement.

Digitized by Google

— Et si sa majesté me l'ordonne ?

— N'obéissez-pas, je vous en supplie. Je mourrais de frayeur si je me voyais seule avec le roi.

Étrange jeune fille, véritable fille d'Ève ! pensa de Rosen. — Eh bien ! dit-il, votre désir s'accomplira. Mais je ne sais si je parviendrai à composer une romance; les cordes de mon luth ne rendent que des sons discordans. — Bonne nuit ! s'écria-t-il tout-à-coup en serrant la main de Gertrude, et il retourna au château en proie à de tristes pensées. A peine rentré dans sa chambre solitaire, il prit sa harpe et en tira quelques accords. — Ça ne va pas, Conrad ! se dit-il tristement, en la rejetant bientôt de côté, les cordes résonnent bien, il est vrai, mais ce ne sont pas là les sons que je veux en tirer. — Cependant, ne lui ai-je pas promis une romance? se rappela-t-il au bout d'un instant. Il se mit donc à écrire :

Divin amour, par qui la vie est belle,
Ce n'est qu'à toi qu'on doit d'heureux instants,
Tu es pour nous comme à la fleur nouvelle
Les doux rayons d'un soleil de printemps.

De jeune fille, au cœur tendre et novice,
Il est si doux d'éveiller les désirs;
Des voluptés c'est l'enivrant calice,
Où sont d'amour les suprêmes plaisirs.

Mais quand toujours la froide indifférence
Seule répond à sa brûlante ardeur,
L'amant déçu dans sa douce espérance
Voit s'effeuiller ses roses de bonheur.

Lorsque du cœur d'une beauté rebelle,
Malgré ses soins, un autre est possesseur,
Alors, blessé d'une atteinte cruelle,
Chagrins cuisants lui déchirent le cœur.

Digitized by Google

L'amour est donc pour tout ce qui respire
Cruel martyre ou bonheur sans pareil.
Amour heureux est un charmant délire,
Amour déçu, le plus affreux réveil.

VI.

— Ce soir, à mon retour de la chasse, tu pourras m'amener ton chanteur, dit le roi Maximilien à Conrad, qui demandait à lui présenter un garçon qui chantait à ravir, en s'accompagnant du luth. Quelle singulière expression de physionomie! quel air sérieux! et pourtant tu souris involontairement d'une manière équivoque; je parierais presque que tu médites quelque bouffonnerie avec ton chanteur.

— Moi? majesté! dit Conrad; assurément non! Je n'ai pas aujourd'hui la moindre disposition pour les tours plaisants; je reprendrais volontiers ma marotte pour faire rentrer la gaieté dans mon cœur.

— Qu'as-tu donc, Conrad?

— Je l'ignore moi-même, mon gracieux maître! Ce qu'on ne peut que sentir et non décrire, le breuvage doux-amer de l'amour et de l'existence, la mélancolie s'est emparée de moi, je voudrais tout à la fois pleurer et rire et je ne puis ni rire ni pleurer. Non, il n'y a pas d'être plus pitoyable qu'un fou qui s'abandonne à la mélancolie.

— Pauvre Conrad! l'amour t'a certainement joué un tour.

— S'il en était ainsi, il ne me resterait qu'à lui rendre la pareille. — Majesté, poursuivit-il en changeant tout-à-coup la conversation, que vous semble de ce que les Brugeois ne veulent pas vous recevoir sans l'archiduc?

Digitized by Google

Je pense qu'ils ne seraient pas fâchés de réunir la famille tout entière et je crois que, si votre auguste fille n'était pas à Paris, ils la demanderaient aussi.

— C'est bien possible! répondit le roi.

—Il est encore temps d'éviter le piége, reprit Conrad, à qui le voyage à Bruges était devenu, depuis la veille, plus odieux encore qu'auparavant.

— Je n'y vais pas sans une escorte de cinq cents cavaliers, répliqua le roi, bannis donc tes craintes.

— Cinq cents cavaliers? Que pourront cinq cents cavaliers dans une pareille ville, où les traits voleront de toutes les fenêtres et les pierres de tous les toits, où il suffira d'une vieille femme édentée pour démonter le cavalier le plus solide, où les rues seront barricadées et où il sera impossible aux chevaux de se mouvoir librement. Il vous en faudrait cinq mille pour tenir en bride ce peuple turbulent. Voulez-vous absolument donner dans le piége, allez à Bruges, suivi seulement de votre cour, ce sera peut-être un moyen de gagner la confiance des habitants qui, du moins, ne seront pas blessés par la présence de vos troupes.

— Je t'attends ce soir avec ton chanteur, interrompit le roi impatienté.

De Rosen s'inclina et sortit; mais Maximilien le rappela : — De quel pays est-il, ton chanteur? lui demanda-t-il.

— Je l'ignore moi-même, majesté. Demandez-vous jamais au rossignol d'où il vient? Vous vous contentez de prendre plaisir à entendre ses chants suaves. — La patrie du chanteur, c'est l'univers; là où il peut se faire entendre, là est son ciel et conséquemment sa patrie. Il élève sans cesse son vol et ne songe plus à ce qu'il laisse

Digitized by Google

derrière lui; pourvu qu'il orne son tombeau d'immortelles, il oublie facilement l'endroit où fut son berceau. Un chanteur n'a de patrie que le ciel.

— Comment donc, en ce cas, aimes-tu tant la manne terrestre, interrompit le roi, et sables-tu si volontiers le vin des montagnes toutes terrestres de la Bourgogne ?

— C'est que je ne suis chanteur qu'à-demi, majesté; un fou n'est jamais rien qu'à-demi. Souvent je vous paraissais si gai quand je portais encore ma marotte! et cependant, lorsque je la déposais dans ma chambre solitaire, qu'elle était là devant moi, que je l'agitais et que j'entendais sonner ses grelots, alors je me prenais à répandre des pleurs amers, me sentant plus de mérite qu'il n'en faut pour faire le bouffon à table.

Le roi touché lui tendit la main; de Rosen la saisit avec empressement et la porta à ses lèvres. — Tu as, mon bon Conrad, plus de prix à mes yeux que le monde ne s'imagine, dit le noble Maximilien. Je sais apprécier ton cœur. — Mais, retire-toi; tu t'attendris, et l'attendrissement ne te sied pas. — Adieu, à ce soir !

Conrad retourna à sa chambre et se plaça, tout pensif, devant un portrait du roi que lui avait donné un peintre de ses amis. — Plus de larmes, vieux fou! se dit-il, il faut vivre et, au besoin, mourir pour ce noble monarque. —Fortuné mortel, tu es aimé du roi Maximilien, que te faut-il de plus? — Il essuya ses larmes, prit sa romance et s'achemina vers le Pélican.

A peine y entrait-il que Gertrude s'avança à sa rencontre et ne dissimula pas sa joie lorsqu'il lui remit les couplets impatiemment attendus. —J'aurais voulu qu'ils fussent meilleurs, dit-il, mais impossible de mieux faire,

Digitized by Google

je n'avais pas la moindre disposition, prenez-les donc tels qu'ils sont! — La jeune fille les lut avec attention et les relut en portant souvent ses regards sur de Rosen qui baissait les yeux. — Ces couplets me plaisent infiniment, dit-elle. Hélas!

L'amour est donc pour tout ce qui respire
Cruel martyre ou bonheur sans pareil,

ajouta-t-elle en soupirant; je vais chercher un air bien touchant qui émeuve le cœur. — Mais, poursuivit-elle en souriant, l'auteur doit être récompensé avant le chanteur; et Conrad, toujours absorbé dans ses pensées, n'avait pas encore relevé la tête. Je vous attends à cinq heures, dit-elle en déposant un baiser sur ses lèvres, et elle le quitta.

— Oui l'amour est pour tout ce qui respire
Cruel martyre ou bonheur sans pareil,

murmura de Rosen sous l'impression de ce baiser, et il reprit le chemin du château.

VII.

Il revint au Pélican à l'heure fixée; Gertrude l'attendait déjà dans une pièce écartée. La jeune fille était ravissante à voir: ses beaux cheveux tombant en longues boucles, son étroit pourpoint et son luth élégant, suspendu à son épaule par un ruban vert, lui donnaient un air romanesque qui rehaussait encore ses charmes. — Venez vite, venez, que personne ne nous surprenne! dit-elle au contemplateur qui la dévorait des yeux; à ces mots, elle s'enveloppa dans sa mantille brune; posa sa barrette noire sur sa jolie petite tête bouclée, saisit la main de Conrad, qui ne se lassait pas de l'admirer, et elle l'entraîna.

Digitized by Google

— Ne m'adressez pas la parole en chemin, de crainte de nous trahir, lui dit-elle à voix basse lorsqu'ils furent sortis. Conduisez-moi au château par les rues les plus désertes, et, là, ne me quittez pas un instant.

— Il faudra bien que je vous quitte pour annoncer au roi votre arrivée, répondit-il.

Elle soupirait profondément pendant qu'ils s'acheminaient vers le château. Plus ils en approchaient, plus le cœur de Gertrude battait avec force, et quand ils entrèrent dans les antichambres brillamment éclairées et qu'elle aperçut le concours de nombreux domestiques, elle fut sur le point de défaillir. Elle se sentit soulagée lorsque Conrad ouvrit une porte latérale qui les conduisit à un escalier en spirale médiocrement éclairé.

Arrivés dans l'antichambre du roi, où tout le monde salua respectueusement Conrad, celui-ci quitta Gertrude, en lui disant d'attendre un instant. La pauvre jeune fille déconcertée se prit à trembler de tous ses membres quand elle se vit seule au milieu d'une foule de valets qui badaudaient autour d'elle. De Rosen revint bientôt et la conduisit à l'appartement de Maximilien.

Elle avait, en y entrant, le visage couvert d'une vive rougeur, et son cœur battait avec une extrême violence. — Approche, jeune homme, lui dit le roi, — elle obéit en tremblant; — Dieu t'a doué d'un rare talent, poursuivit Maximilien; tu chantes à ravir, m'a-t-on dit.

Gertrude s'inclina toute honteuse.

— Pourquoi trembler, pourquoi baisser si timidement les yeux? dit le prince d'un ton affable. Cette timidité ne sied pas à un homme. Un chanteur surtout

Digitized by Google

doit se présenter hardiment même dans l'appartement d'un roi.

La jeune fille releva lentement la tête, et ses yeux bleus se fixèrent sur Maximilien, qui, souffrant sans doute de son embarras, lui dit d'accorder son luth et de chanter sans crainte.

Gertrude prit l'instrument dont les cordes résonnèrent purement sous ses doigts, et elle se mit à chanter, sur un air touchant, la romance composée par Conrad. Elle dit le premier vers d'une voix tremblotante, mais elle reprit peu à peu de l'assurance, et son chant devint mélodieux et tendre comme les doux sons d'une harpe éolienne caressée par le souffle des zéphirs. Le roi en paraissait touché, l'expression de ses regards attachés sur le chanteur devenait de plus en plus affectueuse et il l'applaudissait souvent de la tête.

De Rosen contemplait aussi Gertrude, et la joie et le chagrin se succédaient alternativement dans son cœur. Aux regards brûlants qu'elle lançait de temps en temps sur le roi, quand elle croyait ne pas être observée, à sa rougeur, quand elle craignait que Maximilien ne s'en fût aperçu, Conrad comprit de reste qu'il n'avait plus le moindre espoir à conserver et que la jeune fille était perdue pour lui sans retour. Cependant il se sentait heureux à son aspect, il était charmé que son chant ravît le roi, et lorsqu'elle attaqua chaleureusement et d'une voix ferme le couplet final :

> L'amour est donc pour tout ce qui respire
> Cruel martyre ou bonheur sans pareil,

il sentit à la fois le martyre et le bonheur dans son propre cœur ulcéré.

Digitized by Google

— Tu es un excellent chanteur, dit le roi lorsqu'elle eut fini ; ta voix touche l'âme. Cette romance est-elle de ta composition ?

— Non, majesté ; en voici l'auteur, répondit-elle en montrant Conrad de Rosen.

— Comment ! reprit Maximilien en souriant, c'est toi, mon conseiller bouffon, qui as fait des vers si mélancoliques. Je te comprends maintenant, et tu es largement récompensé de ton travail, car le chant de ce jeune homme a certainement plus de prix à tes yeux qu'une chaîne d'or que je pourrais te donner. Puisque tu as ton salaire, retire-toi et me laisse seul avec ce chanteur.

Conrad fort embarrassé ne bougeait de sa place ; ses yeux avaient rencontré les regards suppliants de Gertrude.

— Eh bien ! ne m'as-tu pas entendu ? dit le roi.

— Parfaitement bien, mon gracieux maître, — mais ce jeune homme est si timide — il m'a prié et je lui ai promis de ne pas le quitter. — Permettez.....

— Obéis ! interrompit le roi d'un ton sévère.

De Rosen jeta sur Gertrude un regard d'indicible tristesse et s'éloigna.

Quand la porte se fut refermée sur lui, Maximilien se leva et s'approcha du chanteur tremblant : — Tu es une femme, lui dit-il en saisissant sa main.

Gertrude poussa un cri d'effroi, tomba aux pieds du roi et embrassa ses genoux en pleurant ; mais avant qu'il pût la rassurer par ses paroles, elle se releva avec vivacité et s'écria avec confiance : — Dieu protège la vertu ! —Vous ne vous trompez pas, majesté ; je suis une jeune fille de Bruges.

Digitized by Google

—Il y a donc à Bruges quelqu'un qui ne me hait pas? reprit le roi. Mais, dans quel dessein te présentes-tu devant moi?

Gertrude rougit.

— Est-ce un tour de Conrad?

— Non, sire!

— Eh bien! parle, dit le roi avec une certaine impatience.

Gertrude garda le silence.

— Tu n'es pas venue sans intention, poursuivit Maximilien; parle donc sans plus de retard et ne me déguise pas la vérité.

— Majesté! dit alors Gertrude dans une agitation extrême, la bouche d'une jeune fille ne peut que rarement avouer le secret de son cœur; mais Dieu m'est témoin que ce n'est pas un mauvais dessein qui m'a conduite ici.

— Je comprends, reprit le roi en souriant, et il lâcha sa main qui tremblait dans la sienne: Conrad a de l'amour pour toi et tu ne le vois pas avec indifférence, et le but de ta démarche est d'obtenir mon consentement.....

Gertrude secoua négativement sa jolie tête bouclée.

— Quoi! ce n'est pas cela? poursuivit le roi; en ce cas, je ne sais plus que penser. Ta bouche se tait, ton œil parle et ton cœur est visiblement agité. — Conrad! cria-t-il en ouvrant la porte —et de Rosen, qui épiait peut-être leur entretien, entra sur-le-champ —: dis-moi ce que veut cette jeune fille; je ne m'explique pas sa démarche.

— Ni moi non plus, majesté, et j'ignore entièrement ce qui l'amène ici, répondit Conrad.

Digitized by Google

— Pourquoi me l'as-tu présentée ?

— Parce qu'elle m'en a prié, mon gracieux maître.

— Jeune fille, dit Maximilien à Gertrude, tu as été bien téméraire et tu aurais pu payer cher ta folle démarche, quel qu'en soit d'ailleurs le motif. Il ne convient pas aux femmes de courir les aventures. N'oublie pas cet avertissement, et que Dieu te protège ! A ces mots, il lui donna un baiser sur le front.

Elle tressaillit comme embrâsée d'une flamme électrique, saisit vivement la main du roi, la couvrit de baisers et de larmes et voulut s'éloigner rapidement. — Jamais, dit Maximilien en la retenant, je n'ai laissé sortir un chanteur sans l'avoir récompensé ; et, tirant du petit doigt de sa main gauche une bague en or : — Prends cet objet sans valeur, poursuivit-il, il avait du prix à mes yeux, puisse-t-il en avoir aussi pour toi ! Gertrude s'inclina profondément, jeta encore un regard sur le roi et se dirigea vers la porte. Conrad la suivit.

VIII.

Me voilà sauvé, pensait de Rosen pendant qu'ils cheminaient en silence. Mais il n'était pas encore arrivé au port, et, au moment où ils entraient au Pélican, Melchior Koning descendait de cheval et ses regards tombèrent sur le chanteur qu'il considéra attentivement. — Holà, jeune homme, lui cria-t-il ; mais celui-ci s'esquiva lestement. L'épicier aperçut alors Conrad et son front se rembrunit. — Appelle ta sœur, dit-il impérieusement à son autre fille, qui s'empressa d'aller la chercher et revint au bout de quelques instants dire que Gertrude, étant indisposée, s'était mise au lit.

Digitized by Google

— Je vais monter à sa chambre, dit le père avec un sourire moqueur, et il s'y disposait, lorsque les autres députés brugeois, instruits de son retour, descendirent pour le recevoir. Heureusement pour Gertrude il ne put leur échapper.

A peine Conrad était-il rentré au château, que le roi le fit appeler et le questionna sur le compte du chanteur; mais le conseiller bouffon connaissait trop bien son maître pour lui donner une réponse satisfaisante: — Majesté, lui dit-il, j'ai juré de ne faire connaître ni la condition, ni le nom de la jeune fille, et un serviteur de Maximilien d'Autriche doit suivre en tout point le noble exemple de son maître, qui n'a jamais violé ses serments. Quant aux raisons qui ont déterminé sa démarche, je ne les connais réellement pas moi-même.

Le roi n'insista pas davantage; cependant cette soirée était déjà loin que l'image du joli chanteur planait encore devant ses yeux.

Les députés se rendirent le lendemain chez le chancelier, et Melchior Koning lui exprima, au nom de leur cité, combien elle regrettait que la mauvaise saison empêchât le comte, leur jeune souverain, de se rendre à Bruges pour les fêtes de la Chandeleur — Nous nous estimerons heureux, ajouta-t-il, si le roi daigne nous honorer de sa présence dans nos murs, et nous ne négligerons rien pour le recevoir d'une manière digne de lui.

— Contrairement à l'avis de ses conseillers, lui répondit l'honorable vieillard, le roi est fermement résolu d'aller à Bruges, suivi d'une très-faible escorte, bien que cette ville n'ait cessé jusqu'ici d'être animée de sentiments hostiles contre ses souverains. J'espère que

Digitized by Google

les Brugeois seront reconnaissants de cette preuve de confiance et qu'ils sauront s'en montrer dignes. — Les envoyés déclarèrent solennellement que leurs concitoyens étaient animés des intentions les plus droites et les plus pures. — Melchior Koning garda seul le silence.

Le chancelier et l'écoutète eurent encore quelques entrevues avec les députés; ceux-ci offrirent de faire préparer pour le roi l'ancien château des comtes de Flandre, et Carondelet leur donna l'assurance que Maximilien n'emmènerait à Bruges que deux cents lansquenets, cinquante cavaliers et sa cour, qu'il renverrait la moitié de ces troupes, deux jours après son arrivée, et que le reste serait uniquement employé à la garde du château.

Dans l'intervalle, Conrad n'allait guère au Pélican. Le premier jour, il ne vit pas Gertrude, qui fut obligée de garder le lit pour faire croire à son indisposition. Le lendemain, il apprit, par quelques mots qu'elle lui glissa à l'oreille, que Melchior Koning soupçonnait que c'était sa fille qu'il avait vue l'avant-veille, déguisée en homme, rentrer avec le fou du roi et qu'elle entretenait avec lui des intrigues d'amour. A cette nouvelle, la raison de Conrad le détermina, plus encore que son cœur ulcéré, à éviter la jeune fille pour laquelle il éprouvait cependant toujours un attachement très-vif. Mais, la veille du départ de Gertrude, il ne put résister au désir de se rendre au Pélican; il fallait qu'il la vît encore une fois, qu'il lui parlât, qu'il lui fît un dernier adieu, tombeau de toutes ses espérances. Le soir assez tard il se glissa dans la salle et, au lieu de Gertrude, il y trouva sa sœur, qui l'avait toujours parfaitement bien

Digitized by Google

accueilli. Il n'osait néanmoins lui parler de Gertrude, mais ses regards trahissaient sans doute sa pensée, et cette excellente femme, allant au devant de ses désirs, lui fit signe de la suivre et le conduisit dans une pièce éloignée, où elle le laissa seul un instant. Elle revint bientôt accompagnée de sa sœur. Gertrude était pâle et avait les yeux rougis par les larmes. — Je n'ai que quelques minutes pour vous faire mes adieux, dit-elle à Conrad en lui tendant affectueusement la main. Suivez votre maître à Bruges, nous nous y reverrons; mais surtout ne m'en veuillez pas!

— Vous en vouloir! le pourrais-je jamais ? répondit de Rosen en lui serrant cordialement la main.

— Ce serait d'ailleurs une grande injustice, dit-elle avec émotion, car je vous aime du fond du cœur. — Il faut que je vous quitte, adieu donc! — Et elle tomba dans ses bras, appuya sa jolie tête sur son épaule et lui glissa doucement à l'oreille: « Détournez le roi d'aller à Bruges, s'il met le pied dans cette ville, il est perdu.» — Après lui avoir dit ce peu de mots, qu'elle n'avait osé prononcer à haute voix en présence de sa sœur, elle lui tendit la joue pour recevoir le baiser d'adieu et le quitta précipitamment.

Conrad, de son côté, sortit aussitôt du Pélican, qui n'était plus désormais le ciel de ses espérances, et alla du même pas faire part à son souverain de l'avertissement de Gertrude.

— J'ai donné ma parole — et je n'y ai jamais manqué, disais-tu toi-même il y a quelques jours — répondit le roi. Dois-je la violer aujourd'hui? Non, mon cher de Rosen, rien ne saurait m'empêcher d'aller à Bruges. Dieu protège la vertu! m'a dit ton chanteur; je dis,

Digitized by Google

moi : Dieu protège l'homme de cœur, qui met sa confiance en lui ! — Plus un mot de cette affaire!

Conrad fit également part de ses inquiétudes au chancelier, qui lui dit, en soupirant, que la résolution du roi était inébranlable, que les conseils les plus sages seraient superflus et qu'il ne restait plus maintenant qu'à veiller à la sûreté de l'archiduc, et à demeurer fidèle à son poste auprès de Maximilien, au moment du danger.

On fit en grande hâte les préparatifs du voyage.

L'entrée solennelle du roi dans la ville de Bruges avait été fixée au 9 février.

(*La fin à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

UNE VISION.

Je fis un songe qui n'était pas tout-à-fait un songe.
(Byron, *les Ténèbres.*)
Le temps présent est gros de l'avenir.
(*Banalités politiques.*)

« Borgnis, *Traité de mécanique appliquée.* — Christian, *Traité de mécanique industrielle.* — Coriolis, *De l'effet des machines.* — Evans, *Manuel du constructeur de machines à vapeur.* — Grouvelle et Jaunez, *Guide du chauffeur.* — Guionneau de Pambour, *Traité des locomotives.*—Nicholson, *Description des machines à vapeur.* —Stuart, *Histoire de la machine à vapeur.*—Tredgold, *Traité complet des machines à vapeur.*—Tourasse, *Essai sur les bateaux à vapeur* », etc., etc., etc.

Et puis :

« Arnollet, *Ce que doivent être les chemins de fer.* — Augoyat, *Instructions sur les chemins de fer.* — Biot, *Manuel des chemins de fer.* — Cordier, *Considérations sur les chemins de fer.* — De Fontaines, *Mémoire sur le projet d'un chemin de fer.* — Gerstner, *Mémoire sur les chemins de fer.* — Kermaingant, *Sur un projet de chemin de fer.*— Moreau, *Description raisonnée d'un chemin de fer.* — Pillet-Will, *De la dépense et du produit des chemins de fer.* — Terquem, *Mémoire sur les grandes routes et les chemins de fer.* — Vallée, *Études faites pour le tracé des chemins de fer.* — Wood, *Traité pratique des chemins de fer*, » etc., etc., etc.

Depuis plus d'une heure, je ne voyais autre chose aux étalages des magasins de librairie et dans les annonces de journaux. Je m'arrachai à ces jouissances

Digitized by Google

spéculatives afin de ne pas différer à prendre ma place pour Gand, où je me rendais, cela va sans dire, par le chemin de fer. En marchant, j'étais dans un état d'exaltation fébrile. Un océan d'industrie bouillonnait dans ma tête. Mes yeux n'apercevaient que lourds marteaux et laminoirs gigantesques; mes oreilles n'entendaient que le roulement accéléré des convois; mes nerfs olfactifs n'étaient impressionnés que par l'odorante fumée des cheminées à vapeur. Je ne sortis de cette extase, assez semblable à celle des derviches tourneurs, qu'en m'asseyant dans la diligence. Nous partîmes. J'avais en face de moi deux messieurs qui parlaient usines, et à mes côtés trois autres qui faisaient le devis estimatif d'un pont suspendu. C'était pendant une des plus ardentes journées de juin dernier : l'enthousiasme et la chaleur m'assoupirent. Le rêve suivit le sommeil.

Il me sembla que j'étais, à la vérité toujours en voiture, mais dans une voiture de forme et de dimensions toutes nouvelles pour moi. L'intérieur du véhicule, dix fois plus spacieux que d'ordinaire, était partagé en nombreux compartiments, dont chacun formait un cabinet de travail. Chaque voyageur avait devant lui un pupître où se trouvaient une écritoire avec ses dépendances, plus une machine arithmétique, et au-dessus du pupître s'élevait une étagère garnie de livres portant au dos : *Des plans inclinés; — De l'économie du combustible; — Sur les routes hydrauliques à aubes courbes*, et autres titres du même genre.

« Nous allons bien lentement », dit en regardant sa montre un de mes voisins dont je n'étais séparé que par une espèce de portière couverte d'un léger rideau. « Voilà plus de trois quarts d'heure que nous avons quitté la

Digitized by Google

dernière station, et à peine avons-nous fait vingt-cinq lieues. »

Ne saisissant pas l'esprit de cette plaisanterie, je jetai les yeux à droite, et je vis avec surprise un autre convoi courant dans la même direction que le nôtre, avec une incroyable célérité. J'écartai le rideau suspendu à ma gauche, et je distinguai, à travers une enfilade de semblables lucarnes, un troisième convoi, également parallèle, à travers les intervalles duquel il me sembla en découvrir un quatrième.

« Vous êtes étonné, » me dit poliment le voisin, remarquant mon air stupéfait. « Il n'y a en effet jusqu'ici que quatre voies sur cette route, qui existe depuis peu. Mais on va en établir deux autres, impérieusement réclamées par les besoins de l'époque. »

Ne comprenant rien à ce langage, je répondis par une inclination, et me tournant de nouveau du côté droit, j'entrevis, par les interstices qui séparaient entr'elles les voitures de ce convoi, une plaine immense et parfaitement unie dont l'extrémité se confondait avec l'horizon.

« Où sommes-nous en ce moment ? » demandai-je à mon interlocuteur.

— « Sur la route de Montbarrey à St.-Claude, » répondit-il avec la même urbanité.

— « Je croyais ces deux bourgades situées dans les gorges du Jura, » repris-je avec l'embarras de l'écolier qui, dans un examen public, hésite sur une question de géographie élémentaire.

— « Monsieur est étranger ? » demanda l'autre en me considérant d'un air de compassion tempérée par les bienséances.

— « Mais... je le crois, » murmurai-je niaisement.

Digitized by Google

— « C'est cela. Ainsi vous pouvez ignorer que le Jura, ainsi que les Vosges, a été supprimé il y a une douzaine d'années, en mil neuf cent vingt-quatre, par arrêté du comité de l'association centrale, séante à Paris-sur-Seine. »

— « Pourquoi désigner ainsi cette cité célèbre, cette capitale du monde intellectuel, cette métropole de la sociabilité européenne,... comme on disait de mon temps, » ajoutai-je à part moi.

— « Pour la distinguer de cinq ou six autres fondées par les missionnaires de l'industrie sur divers points du globe, comme Paris-sur-Gange, Paris-sur-Oby, Paris-sur-Niger, etc.

— » Et dans l'intérêt de l'état, le gouvernement n'a pas cru devoir intervenir pour empêcher cette démolition radicale, dont les conséquences peuvent...

— » Vous oubliez que le gouvernement se fait aujourd'hui par entreprise. D'ailleurs, l'opération a été jugée excellente par le public.

— » Mais par l'effet de cette mesure, la France perd, ce me semble, une barrière essentielle à sa sûreté. Ces deux chaînes de montagnes couvraient votre frontière de l'Est.

— » Il n'y a plus de frontières: et ce que vous appelez *barrière* ne serait qu'un obstacle au progrès, l'humanité n'étant plus, à peu d'exceptions près, qu'une grande société de travailleurs.

— » Ainsi plus de guerre; c'est quelque chose. Et les autres résultats de la civilisation actuelle? Les sciences, que m'en direz-vous?

— » Celles qui sont vraiment utiles, telles que la géologie, la métallurgie et la docimasie, vont à pas de locomotive.

Digitized by Google

— » Les arts ?

— » Chaque forge est un bijou de construction, et le dessin linéaire a fait d'immenses progrès.

— » La littérature ?

— » Il y a, pour cette spécialité, des sociétés en commandite. Il paraît cependant que la demande n'est plus en rapport avec la production. »

Comme il achevait, le convoi s'arrêta : nous venions d'arriver à une station. Quelques voyageurs descendirent, et je les suivis pour respirer l'air, c'est-à-dire, la vapeur. Nous nous trouvions entre deux interminables rangées de bâtiments couleur d'encre, dont chacun était couronné d'un panache flottant de fumée jaune. A nos pieds coulaient, sur un lit de scories, des ruisseaux d'une eau noire et bouillonnante ; le plus joli Cocyte qu'aient décrit les poètes de l'antiquité. Du reste pas un arbre, pas une plante, pas un brin d'herbe. Je n'essaierai pas de rendre le pittoresque de ce coup-d'œil. L'ouie n'était pas moins flattée que la vue : des profondeurs de ces édifices sortaient des tourbillons de sons hardiment combinés. Dans cet orchestre mécanique, on distinguait toutes les parties : le grincement des dents de la roue sur le métal, la chûte des marteaux qui le pétrissent, l'haleine bruyante des énormes soufflets. De temps en temps, cette harmonie continue était couverte par le fracas d'une détonnation lointaine : c'étaient des montagnes stationnaires dont le Progrès faisait justice. Je remontai en voiture, les yeux, les oreilles, la gorge et le cerveau pleins d'industrie. Nous recommençâmes à rouler.

« Dans l'agréable endroit que nous quittons, » dis-je en reprenant l'entretien, « je n'ai pas aperçu un seul che-

Digitized by Google

val. Aurait-on aboli les chevaux comme les montagnes et les arbres? »

— « A peu près. Cependant la race n'en est pas éteinte. Dans plusieurs ménageries, on nourrit des étalons et des juments, pour les démonstrations zoologiques. Il en est de même à l'égard du règne végétal : vous trouverez au jardin botanique de la ville dont nous approchons, des chênes, des hêtres et des ormes élevés avec beaucoup de soin. »

— « Et ces perfectionnements, » m'écriai-je transporté d'admiration, « sont-ils uniquement le partage de l'Europe centrale? »

— « Au Progrès ne plaise! Il est bien vrai que les pays connus sous les noms de France, Belgique, Angleterre et Allemagne sont de beaucoup les plus avancés : mais ailleurs on ne s'endort pas. Les étrangers arrivent en foule pour profiter de nos découvertes et s'instruire de nos procédés, dont plus tard ils enrichiront leurs contrées natales. Ces honorables voyageurs, assis en face de nous, en fournissent la preuve. Monsieur, » — et il me désigna un petit homme trapu et rabougri, — « est administrateur de la société qui a construit le chemin de fer de Kola au cap Nord, servant au transport des bateaux destinés à la pêche de la baleine. Ce grand jeune homme, d'un beau noir de charbon, est un élève de la faculté des sciences à l'université de Tombuctoo, qui, au moyen d'un subside accordé par son gouvernement, a passé deux ans dans les fosses des provinces de Liége et du Hainaut, pour étudier les moyens d'extraction de la houille. Cet autre, à la longue barbe, est un savant ingénieur de Lahor, connu dans tout l'Hindostan par les puits artésiens qu'il a fait creuser sur le

Digitized by Google

Djamatour, l'une des plus hautes cimes de l'Himalaya. Il s'est acquis ainsi une grande fortune, et actuellement il voyage pour son agrément. »

En ce moment le Lapon, l'Africain et l'Oriental, ayant remarqué l'attention avec laquelle je les regardais, se mêlèrent à l'entretien. Je craignais que leurs divers langages ne fussent inintelligibles pour moi : mais mon obligeant moniteur m'apprit que ces messieurs parlaient couramment le *pangloss*, ou langue universelle, née du contact de tous les peuples, et formée de la fusion de leurs éléments respectifs. « C'est une langue admirable,» ajouta-t-il : « cela ressemble à tout et ne ressemble à rien. » En vertu de l'illumination merveilleuse dont on est doué dans les songes, je réussis à comprendre la conversation, ce qui me révéla une foule de choses nouvelles et curieuses. L'un m'entretenait du grand canal de Biafra, qui traversant l'Afrique d'occident en orient, met l'Atlantique en communication directe avec la mer des Indes, et réduit au désespoir les colons du cap de Bonne-Espérance ; l'autre parlait du paquebot de la force de douze mille chevaux, qui fait un service régulier entre Siam et le détroit de Behring. Un frivole incident vint heureusement faire diversion au sublime qui m'écrasait. Une fort jolie dame, placée à mes côtés, laissa tomber son éventail, que je me hâtai de ramasser. Elle me remercia gracieusement, et la conversation s'engagea entre nous.

« Y a-t-il, madame, » lui demandai-je, « quelque nouveauté remarquable en littérature ? »

— « Oui, monsieur : une charmante nouvelle, intitulée *Le Concessionnaire*, par M. de ***. »

— « C'est un peu superficiel,» dit une autre dame : « je

Digitized by Google

préfère *Le Géognoste*, *ou les terrains tertiaires*, trois volumes avec plans et coupes. C'est plus profond. »

Atteré, je me tus. Je restais oppressé sous le sentiment de mon insuffisance, quand les quatre convois s'arrêtèrent de nouveau.

« Nous voici à St.-Claude, » me dit mon premier interlocuteur. « Si vous n'y connaissez personne, je vous conduirai à l'hôtel de *la Chaudière*. On y est parfaitement bien. »

J'acceptai, et nous descendîmes. Je trouvai une ville dix fois plus grande que l'humble bourg qui m'était connu : et elle aurait pu s'étendre vingt fois davantage encore, car tout à l'entour il ne se trouvait plus une taupinière qui pût arrêter l'envahissement des bâtisses. Je ne vis qu'une grande plaine, nue et rase comme un champ d'exercice, sauf les forges, les usines et les manufactures qui animaient le paysage.

Parvenus à l'auberge, nous entrâmes dans la salle à manger, dont le milieu était occupé par une table en fer, de quatre cents couverts; et autour de la table, se trouvaient quatre cents chaises du même métal. A l'une des extrémités, dans un enfoncement du mur, s'élevait une statue, toujours en fer, aux formes raides et à la face rectangulaire, appuyant sa main droite sur une enclume, sa main gauche sur un sac de charbon, tandis que d'un de ses pieds elle foulait une lyre et de l'autre une corbeille de fleurs. Sur le socle je lus cette inscription : UTILITÉ.

« Vous vous ferez peut-être difficilement à notre ordinaire, » dit mon compagnon en s'asseyant près de moi : « car les céréales et les herbes potagères de toute espèce ont presqu'entièrement cessé d'exister; et avec les vé-

Digitized by Google

gétaux, ont nécessairement disparu les bestiaux qui s'en nourrissaient. Partant, plus de petits pois, de viande de boucherie ni de dindes truffées: ce qui, pour le dire en passant, a produit une grande révolution dans la politique. Tout cela occupait un espace considérable, dont on a su tirer un meilleur parti. On se félicitait autrefois de la fertilité du sol, de l'abondance des récoltes : mots vides de sens, véritables soufflets crevés! Ce qui se trouve à la surface de la terre est inutile à l'homme; l'essentiel, c'est ce qui est dessous. « Ne vous effrayez cependant pas, » continua-t-il en souriant de mon air désappointé : « la chimie a découvert dans plusieurs corps inorganiques des qualités nutritives qu'on n'y soupçonnait guère. Le principe saccharin existe à forte dose dans certains minéraux, et il y a des espèces de roche qui recèlent une grande quantité de fécule. Permettez-moi de vous servir quelques cuillerées de ce potage de cobalt aux petits croûtons de silex. »

Tout en écoutant, j'essayai de manger : mais je sentais qu'il me serait bien difficile de digérer cette innovation-là.

Le dîner fini, nous allâmes au café. En savourant un petit verre d'essence de cinabre, j'avisai sur une table de fer une feuille périodique aux proportions colossales, que l'on me dit être composée, imprimée et rédigée au moyen de la vapeur. Elle contenait une foule de nouvelles intéressantes, dont j'extrais ce qui suit :

Europe. *Bruxelles*, le... juillet. « On a, vers le commencement de cette semaine, abattu les cinquante derniers arbres de l'ex-forêt de Soignes. Des antiquaires prétendent qu'elle tirait son nom des mots *Zonnen-Bosch*, bois du soleil ou consacré au soleil. Cette appellation est pleinement justifiée par le déboisement gran-

Digitized by Google

dioce qui vient de s'opérer. A l'heure qu'il est, une cigale n'y trouverait pas de quoi se mettre à l'ombre. »

— « On poursuit avec ardeur les fouilles entreprises l'année dernière dans le Parc et sur l'ancien emplacement de l'Allée-Verte pour l'exploitation de la houille et du fer que ces deux endroits recèlent évidemment, quoiqu'à une certaine profondeur : car la croûte paraît épaisse. Quelques encroûtés prétendent qu'on ne trouvera que du tuf et de l'argile. Stupides ennemis du Progrès! Il y a là du fer et de la houille, il doit y en avoir, il y en aura toujours et partout. »

Rome, le... juin. « La démolition du Colysée se continue avec persévérance, mais avec lenteur, vu la dureté du ciment, qui au reste offre une heureuse garantie de solidité à la belle fabrique de papiers peints que l'on va construire avec les matériaux de cette lourde et inutile masse de pierres. Les hommes positifs désiraient que l'on mît également en adjudication publique le terrain improductivement occupé par un autre édifice plus moderne, qui jouit d'une certaine renommée comme œuvre d'architecture : mais le peuple romain est encore trop arriéré pour apprécier le côté utile des choses, et l'on aurait eu à craindre une émeute des partisans fanatiques de Bramante et de Michel-Ange. »

Lisbonne,... juin. « Nous apprenons que la Compagnie Atlantique, qui a fait l'acquisition des îles Canaries, vient de mettre en adjudication les travaux nécessaires pour la démolition du Pic de Ténériffe, dans l'intérieur duquel on s'attend à trouver une quantité prodigieuse de bitume et autres matières sulfureuses. La Société générale d'industrie savoyarde, informée de cette résolution, a déjà retenu plusieurs centaines de

Digitized by Google

cargaisons d'asphalte, destinées au pavement des trottoirs de la ville de Sidéropolis, nouvellement fondée sur la crète du Mont-Blanc. »

Afrique. *Alexandrie*,... juin. « Le célèbre ingénieur Windswallow ayant, comme l'on sait, découvert il y a deux ans un vaste bassin houiller dans l'Arabie Pétrée, la Compagnie médinoise a fait commencer les excavations. Jusqu'ici on n'a point trouvé de charbon, les fouilles n'étant encore parvenues qu'à deux mille toises de profondeur : mais on n'en continue pas moins avec ardeur cette grande entreprise, qui promet des résultats fabuleux. L'un des plus remarquables s'effectuera par le creusement d'un canal qui mettra El-Derreych en communication par l'ouest avec la mer rouge et par l'est avec le golfe persique, de manière à pouvoir, en peu de jours, approvisionner de combustible, d'un côté Mélinde et le Zanzibar, de l'autre les îles de la Sonde et les divers pays situés sous l'équateur. »

Amérique. *De la baie de Baffin*, le... mai. L'académie groenlandaise avait mis au concours, l'année dernière, la question suivante : « Déterminer les moyens d'exécution d'une voie ferrée à travers le centre du globe, depuis le cap Parry jusqu'aux antipodes, avec des embranchemens sur toutes les capitales de la terre. *N. B.* Il est recommandé d'y joindre le devis estimatif des frais de l'opération. » La médaille de fer a été décernée à l'auteur du mémoire portant cette épigraphe tirée de Shakspeare : *le monde étant une huître, eh bien, il faut l'ouvrir.* L'ouverture des billets a fait connaître que cet auteur était M. Manganèse Kokriko, jeune Esquimau déjà connu très avantageusement par ses travaux scientifiques.

Digitized by Google

« Il faut avouer, » m'écriai-je en interrompant ma lecture, « qu'il y a du miraculeux dans le mouvement actuel des idées. » — « Monsieur veut dire le roulement des idées, » dit mon gracieux introducteur, s'empressant de couvrir ma bévue grammaticale. « Mais il est certain que cela chauffe, et que jamais on n'avait creusé si avant dans les secrets de la nature. »

Il était sept heures : nous nous rendîmes à la salle de spectacle, superbe quadrilatère dont la vaste étendue suffisait à peine au public qui s'y pressait pour assister à la première représentation d'un drame intitulé : *l'Intrigue souterraine, ou l'égoïste sans abnégation*. L'action, qui se passait à cinq myriamètres au-dessous du sol, me frappa vivement par sa couleur locale. La fable était tortueuse, le style savamment obscur, et le personnage principal, entraîné par de sombres passions sur le plan incliné du vice, roulait enfin dans le bure du malheur. Le coupable et ses complices périssaient submergés par un coup d'eau, catastrophe qui mouilla les yeux de toute l'assemblée. La profonde moralité de ce dénouement, tiré des entrailles du sujet, comme le veut la loi dramatique, assura le succès de l'ouvrage. Le machiniste reçut sa part d'éloges, et l'on applaudit beaucoup des changemens à vue, exécutés au moyen de la vapeur.

Pendant les entr'actes, qui du reste furent courts (nouveau perfectionnement que je constatai avec joie), je jouis de l'entretien de quelques spéculateurs tant indigènes qu'étrangers, hommes remarquables par leurs idées substantielles et l'unité de leurs doctrines. En exploitant leur conversation, j'appris une foule de détails importans que les journaux ne m'avaient qu'incomplètement révélés. La guerre de l'industrie contre le globe

Digitized by Google

terrestre et surtout contre ses excroissances superflues se poursuivait avec un redoublement d'ardeur. On faisait l'autopsie des Alpes, on écartelait l'Apennin, on désossait le Chimborazo. La planette était éventrée.

Rentré à l'hôtel, je m'étendis sur mon lit de fer, et je m'endormis d'un sommeil métallique, dont à mon réveil il me fut impossible de calculer la durée. En m'habillant, je fus surpris du silence inaccoutumé qui régnait autour de moi. On n'entendait pas un volant, pas un marteau, pas le moindre laminoir. Mon étonnement s'accrut encore, lorsqu'en traversant les rues, j'observai l'étrange aspect de la population qui les remplissait. Les uns, tout éperdus, couraient comme au hasard; les autres demeuraient immobiles, plongés dans une morne stupeur. Un monsieur vint à moi d'un air effaré, et m'offrit de me céder, au cours de la veille, deux cent cinquante actions sur le canal de Smyrne à Peking. Je le remerciai pour l'instant, lui donnant rendez-vous à la Bourse, et je me hâtai d'entrer dans un café, afin de m'éclaircir sur les causes et la nature du singulier changement qui semblait s'être opéré depuis peu. Le premier coup-d'œil que je jetai sur le *Remorqueur*, feuille justement estimée, me fit connaître à la fois combien de temps j'avais dormi et ce qui s'était passé durant ce nouveau sommeil d'Epiménide. J'y lus en frissonnant ce qui suit :

« *Paris-sur-Seine*, 24 janvier 2039. L'agitation augmente d'heure en heure, par le manque toujours croissant de moyens de chauffage. Ce fléau atteint particulièrement la classe indigente, dépourvue des ressources indispensables à la coction du granit, du quartz, et autres substances alimentaires. On fait queue aux portes

Digitized by Google

des marchands de charbon, qui vendent leur denrée, non plus au prix, mais au poids de l'or. Le gouvernement, toujours empressé de pourvoir aux besoins publics, a fait livrer à la consommation, moyennant un prix modique, les vieux pupîtres et les chaises vermoulues retirées à cet effet des greniers des diverses administrations, mais il est à craindre que ce sacrifice ne soit insuffisant. Les 30,000 sergens de ville, dont l'éloquence insinuante s'attache à nourrir l'espérance de cette multitude affamée, sont sur les dents depuis huit jours.

« Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les mécaniques établies sur les emplacemens occupés jadis par les Tuileries, le Luxembourg et le Jardin des plantes ont cessé de fonctionner. Une commission nommée par l'institut doit incessamment présenter à M. le ministre de l'intérieur un rapport indiquant les moyens qu'il aurait fallu employer depuis dix ans pour prévenir une calamité dont au reste le monde entier semble menacé en ce moment. »

— « *Montbrison*, le... Les travaux de creusement exécutés sous le lit de la Loire pour l'extraction du minérai ayant été poussés peut-être avec un peu trop d'ardeur, il vient d'en résulter un évènement qui paraît devoir entraîner de graves conséquences. Ce matin, à six heures vingt-cinq minutes, la croûte glaiseuse qui devait soutenir les eaux a fait défaut, et soudain elles se sont précipitées comme dans un immense entonnoir qui n'en a fait qu'une gorgée. Si malheureusement elles parviennent jusqu'à l'une des vastes cavités que l'on croit exister dans le noyau de la terre, c'est un fleuve perdu pour la circulation. Cet accident est d'autant

Digitized by Google

plus fâcheux que plusieurs bateaux à vapeur chargés de charbon allaient partir pour la Bretagne, où, comme dans la plupart des autres provinces, les bassins houillers sont à sec, ce qui promettait à nos spéculateurs un débit fort avantageux. »

Les longues colonnes du journal étaient remplies par l'annonce de désastres semblables ou plus terribles encore. Dans les états du sud, des contrées entières, pour qui un déboisement radical avait tari la source des pluies fécondantes et des douces rosées, étaient livrées aux horreurs de la disette, causée par plusieurs années de sécheresse. Partout on voyait des hommes, mourant d'inanition, tomber sur des monceaux de fer. Le papier me tomba aussi des mains à la lecture de ce dernier paragraphe :

« *Hambourg*, *le*... Les populations de la Norwège, de la Suède et du Danemark, ayant consommé leurs forêts et vidé leurs mines, ont reconnu l'impossibilité d'exister sans combustibles sous un climat aussi rigoureux, et ont résolu d'aller s'établir dans des régions plus favorisées du ciel. L'Europe va donc voir se renouveler les grandes migrations qui amenèrent la chûte de l'empire romain. Un premier détachement, composé d'environ sept cent mille Scandinaves, après s'être chauffé pour la dernière fois à un feu alimenté par la charpente, désormais inutile, de quelques milliers de mécaniques, vient de se mettre en route pour le Midi. Il est probable qu'il s'arrêtera dans l'ancienne Aquitaine. On craint fort qu'il ne rencontre en route le million de voyageurs formant l'avant-garde des Moscovites qui ayant aussi brûlé leur dernier sapin, ont pris, en diagonale, à peu près la même direction : auquel cas, malgré l'esprit de

Digitized by Google

progrès et de cosmopolitisme, il y aurait probablement entre ces deux masses une collision qui ne pourrait manquer d'être très-préjudiciable aux habitants du territoire où elle viendrait à s'opérer. Outre ces aventuriers, d'autres millions de septentrionaux se rendront par étapes dans les provinces méridionales de l'empire, dites *Russie musulmane* depuis l'incorporation de la Turquie en 1860... »

Je sortis consterné. Le trouble de mon esprit rendit plus frappant encore pour moi l'aspect de désolation qui s'offrait à mes regards. Les rues étaient désertes, comme à l'approche d'un violent orage. Les machines se taisaient : la vie semblait s'être retirée du monde.

Tout-à-coup, avec cette rapidité confuse d'images qui n'appartient qu'aux phénomènes du sommeil, je vis s'accomplir le cataclysme social annoncé par la fatale correspondance. Les Hyperboréens arrivaient, entraînant dans leur tourbillon des myriades d'hommes arrachés à l'Europe centrale. D'un autre côté, les Languedociens, les Gascons, les Provençaux, tenant à boire par eux-mêmes leur vin de Frontignan et leur blanquette de Limoux, à ne point céder *gratis* leurs figues et leurs olives, s'apprêtaient à repousser la colonisation qui s'avançait. Ils étaient soutenus par les Espagnols et les Portugais descendus des Pyrénées, que cette race opiniâtre n'avait pas voulu laisser démolir. Ces deux ouragans humains se heurtèrent sur les rives de la Gironde : leur choc épouvantable me réveilla, tout de bon pour cette fois. Le convoi venait d'arriver à Gand.

« O Industrie! » m'écriai-je en m'essuyant le front, trempé d'une sueur froide, tandis qu'un omnibus me transportait à l'hôtel du *Lion d'or;* « Industrie! tu es

Digitized by Google

grande, ingénieuse et féconde. Par toi le temps et l'espace ont perdu leurs dimensions accoutumées : par toi se rapprochent les lieux que séparait la distance, et s'aplanissent successivement non-seulement les anfractuosités du sol, mais en grande partie celles de l'existence. Tu mets en contact les bras et les intelligences, les individus et les nations : peut-être t'est-il réservé d'écraser un jour, sous les roues de ton char triomphal, le démon de la guerre. Mais, comme toute force qui domine, tu abuses. Sois clémente. Ne matérialise pas la pensée : ne fais pas du genre humain une société anonyme. Surtout, ô Industrie, ne coupe pas toutes les forêts : je te proteste sur l'honneur qu'elles ont leur objet marqué dans l'économie de la nature, et qu'elles y représentent autre chose que du bois à brûler. Laisse-nous quelques arbres, pour que les poètes, s'il en reste encore dans cinquante ans, puissent rêver sous leur ombre inspiratrice, les oiseaux y chanter et les amans y parler tout bas. Vois-tu, il ne faut pas supprimer l'amour: sans lui le monde finirait : et après la fin du monde, à quoi serviraient les hauts-fourneaux? »

R. S.

Digitized by Google

Poésie.

DERNIER CHANT DU POÈTE.

Fatale illusion, souffle qu'on nomme vie,
Tu m'échappes... adieu!
La mort est le nectar, et toi l'impure lie,
La mort, enfin, c'est Dieu.

En ce monde méchant, que suis-je venu faire?
Souffrir... toujours souffrir!
Tout jeune, cependant, j'étais, disait ma mère,
Rayonnant d'avenir!

Et vingt ans de douleurs ont pesé sur ma tête
De leur immense poids;
Et nul n'a deviné mon âme de poète,
Nul n'a compris ma voix!

Partout des médisants, des envieux sans nombre,
A nuire toujours prêts;
Partout des yeux ardents qui nous suivent dans l'ombre,
Et volent nos secrets!

Pareille au jeune lis à la blanche corolle,
Se mourant de chaleur,
Mon âme, à peine éclose, est sèche, et s'étiole
Au souffle du malheur...

Je m'éteins sans regrets, je ne dois rien au monde;
De lui qu'ai-je reçu?
Je l'absous en mourant de sa haine profonde,
De mon rêve déçu.

Digitized by Google

J'avais commis ma joie aux lèvres d'une femme,
Belle comme une enfant;
Mais lâchement trahi, je délaissai l'infâme
Et lui criai : Va-t-en !

Puis ce fut un ami, vers qui notre âme incline,
Qui me tendit la main...
Lui, plus infâme encore, au fond de sa poitrine
Cachait un cœur d'airain !

Partout, environné d'avares, d'insensibles,
A peine si j'ai pu
Trouver, hélas ! au prix de cent veilles pénibles,
Le pain qui m'a repu !..

Hommes, je vous pardonne... et bénis la souffrance,
Qui m'infligea sa loi;
Souffrir ici, mon Dieu, n'est-ce point l'espérance
De jouir près de toi ?..

. . . . . .
. . . . . .

Et le jeune poète, à sa lyre chérie
Adressant ses adieux,
Laisse tomber enfin le fardeau de la vie,
Et va chanter aux cieux !

JOSEPH GAUCET.

(*Extrait de :* SOEUR ET FRÈRE, roman inédit)

A M. DE St.-VALRY,
(POÈTE FRANÇAIS).

Du chrétien, je l'avoue, oui, la vie est austère;
Elle peut effrayer même qui la révère.
Ce mépris des grandeurs, des plaisirs, des amours
D'un héroïsme outré semble être le partage,
Et lorsqu'à tout quitter Jésus-Christ nous engage,
Notre âme à lui céder a répugné toujours.

Digitized by Google

Si c'est là cependant ce que veut notre maître,
Si pour toujours souffrir nous avons reçu l'être,
Si d'un Dieu de bonté telle est pour nous la loi;
Sans doute il a caché dans le fond du calice
Quelque charme secret, quelque intime délice,
Qui doit se révéler à l'homme de la foi.

Suivre tous ses penchants, s'abandonner sans cesse
Aux caprices du cœur, à sa mobile ivresse,
Du grand nombre voilà l'espoir ou le bonheur.
Mais le chrétien fait plus que ne fait le vulgaire,
Et lui seul a montré ce que l'homme peut faire,
Alors qu'un noble but aiguillonne son cœur.

Longtemps il oublia sa céleste origine.
L'orgueil avait séché le bien dans sa racine,
Car l'orgueil, C'EST TOUT L'HOMME, et le serpent fatal
Par l'orgueil séduisit l'homme en son innocence.
Crédule, Adam goûta du fruit de la science,
Et, de ce jour, l'orgueil fut le père du mal.

Oui, lui seul avait fait nos malheurs et nos crimes;
De l'orgueil tous étaient esclaves ou victimes;
Il fallait une digue à ses débordements.
Jésus vint: faible enfant, caché dans une étable,
Il commence humblement sa carrière adorable,
Carrière si féconde en grands enseignements!

Il a parlé... le siècle apprend avec surprise
Qu'il est ce Rédempteur annoncé dès Moïse,
Et que les temps prédits sont arrivés enfin.
Pour le pauvre indulgent, pour le riche sévère,
A l'orgueil qui l'indigne il déclare la guerre,
Et de lui l'homme apprend ses devoirs et sa fin.

Digitized by Google

Il apprend que, déchu de sa grandeur première,
Pour réparer l'erreur de son coupable père,
Dieu lui donna la vie et lui compta les jours;
Que perdu par l'orgueil, il faut qu'il s'humilie;
Il apprend que le ciel est sa seule patrie
Et qu'à la conquérir il doit tendre toujours.

Noble but! gloire immense! espérance si chère!
Que sont auprès de vous les trésors de la terre?
Ces plaisirs, ces grandeurs dont l'éclat éblouit,
L'amour si séduisant, l'amitié si touchante,
Enfin ces mille biens qu'on chérit ou qu'on vante?
Le chrétien, on le sait, les dédaigne et les fuit.

Dompter ses passions, leur commander en maître,
Vaincre un penchant mauvais dès qu'il commence à naître,
Opposer à l'outrage un généreux pardon;
Faire taire l'amour dans une âme trop tendre,
Protéger l'orphelin, le nourrir, le défendre,
Faire de tout soi-même un entier abandon;

Voilà ce que Jésus disait dans sa morale.
Pourtant, qui l'aurait cru? bien qu'à l'erreur fatale,
Elle étonne, elle charme, elle séduit le cœur.
L'homme, se contemplant en sa misère extrême,
Comprit qu'il était beau de régner sur soi-même,
Et que les voluptés ne sont pas le bonheur.

Quel horizon nouveau devant lui se découvre!
A son ambition quelle carrière s'ouvre!
Le ciel!.. que lui montrait un Dieu mort sur la croix.
Aussi, pour l'obtenir, que d'efforts magnanimes!
Que d'élans généreux, de martyres sublimes!
Pour les rappeler tous il me faudrait cent voix!

Digitized by Google

Et ces faits merveilleux, attestés par l'histoire,
C'est à peine aujourd'hui si nous daignons les croire!
Ecoutez-le parler, ce sceptique orgueilleux!
Tout haut il traitera de folie ou de fable
De nos premiers chrétiens la constance admirable :
Mais peut-être en secret son cœur en juge mieux.

Il en est qui, séduits par l'esprit de sophisme,
Trouvent à résister un superbe héroïsme,
Et disent froidement : « Qu'on parle à ma raison! »
A la conviction qui se glisse en leurs âmes
Ils tremblent de céder comme de faibles femmes,
Tant l'orgueil mêle à tout son funeste poison!

Ah! qu'il vaudrait bien mieux, dans un esprit docile,
Adopter sans combat la loi de l'Évangile!
Jésus cherchait le simple et fuyait le docteur.
Un aveugle lui dit : Seigneur, *fais que je voie.*
Si l'aveugle d'esprit disait : « fais que je croie, »
La divine clarté descendrait dans son cœur.

Ah! faites-le, Seigneur! faites-le ce miracle!
Qu'à leur esprit la foi se montre sans obstacle,
Et que tombe bientôt l'écaille de leurs yeux!
J'en sais un qui tout bas chaque jour vous appelle :
De ce cœur chancelant faites un cœur fidèle;
Du doute qui le ronge il est si malheureux!

O siècle de délire! où, victime du doute,
Chacun va chancelant en demandant la route,
Et feint de ne pas voir l'étendard de la croix.
Ah! chrétiens! pourquoi fuir sa trace lumineuse?
Le doute! c'est la lèpre et fatale et honteuse;
Courons tous au Jourdain, et nous dirons : « Je crois fa

Mlle C. DE B.

Digitized by Google

MES NOUVELLES POÉSIES.

SATIRE.

J'en jure par la mort, dans un monde pareil
Non, je ne voudrais pas rajeunir d'un soleil.
LA MARTINE.

Il est des vérités amères, désolantes,
Et qu'apprennent trop tard les âmes confiantes;
C'est qu'il ne faut jamais livrer tout son secret;
C'est qu'à vous condamner le monde est toujours prêt;
C'est qu'il est rarement des âmes généreuses,
Qui sachent vous défendre aux heures malheureuses;
Que vous trouvez partout des juges, des censeurs,
Mais que vous chercheriez en vain des défenseurs;
Et que sert votre plainte et juste, et légitime?
Si vous n'êtes heureux, on vous l'impute à crime:
Et si votre fierté s'indigne, vain courroux!
Jamais aucune voix ne parlera pour vous.
Et qu'importe après tout que votre âme blessée
Par indignation refoule sa pensée,
Que vous perdiez par là le repos de vos jours,
Et qu'en Dieu seulement vous trouviez du recours?
Cet homme, dira-t-on, est d'humeur susceptible;
En vain nous l'en blâmons, il est incorrigible!
Il aimait Philodon, Philodon l'a trahi:
Et qui donc aujourd'hui compte sur un ami?
Je sais qu'à Philodon il a servi de père;
Pourquoi donc adopter *le fils de l'étrangère?*
Rien n'est plus romanesque, et de ces enfants-là
Toujours l'adoption finit comme cela!
Un plus riche que vous, vous blesse, vous offense;
On n'en voit jamais rien; on se tait... par prudence;
Et si vous vous plaignez, on vous demandera:
Si monsieur votre père un de ces jours viendra.
Ainsi l'on coupe court, car, voyez-vous, Dorine

Digitized by Google

A des chevaux charmants, une maison divine ;
Chez elle on a concert ; et son heureux mari
D'un ministre puissant est toujours favori.
Et de vous qu'attend-on ?... et pour vous, pauvre hère!
Il faudrait se brouiller avec toute la terre ?
Non, non ! il ne faut pas se faire d'ennemi ;
Il vaut bien mieux laisser outrager son ami ;
Et si quelque remords en vient au fond de l'âme,
On le chasse bientôt avec une épigramme.
Voilà le monde, hélas ! oui, c'est là son portrait.
J'y pourrais aisément ajouter plus d'un trait ;
Mais je veux m'arrêter de crainte du scandale,
Je me sens aujourd'hui l'humeur trop *juvénale*.

Mlle C. DE B.

CE QU'ELLE EST.

Elle est la voix dans le désert ;
En vain elle crie, elle appelle,
Et les seuls nuages de l'air
Entendent sa plainte éternelle.

Elle est la vague sur le roc,
Qui va, revient, cent fois se brise,
Et de son inutile choc
Se plaint chaque jour à la brise.

Elle est le torrent généreux
Fait pour arroser les campagnes,
Mais qu'un lit profond, rocailleux,
Emprisonne dans les montagnes.

Elle est ce rapide coursier
Que sous un fardeau l'on écrase ;
Quand personne n'est au foyer,
Le bois qui pétille et s'embrâse.

Digitized by Google

Elle est la plante dont le sein,
Renfermant un suc salutaire,
Au malade s'offrit en vain,
Et qui se flétrit solitaire.

Inutile, elle s'offre au ciel
Qui lui sourit dans sa tristesse.
Dieu, sans doute, forme son miel
Des fleurs qu'ici bas on délaisse.

Mlle C. de B.

Digitized by Google

MÉLANGES.

PHILOSOPHIE DES SCIENCES NATURELLES

CHEZ LES ANCIENS, D'APRÈS GŒTHE.

C'est une chose généralement connue, que les anciens n'ont pas scruté la nature extérieure avec autant de profondeur que les modernes. Ce fait semble devoir être attribué à deux causes principales: la première se trouve dans l'esprit des sciences naturelles elles-mêmes, attendu qu'elles ne se développent, dans tous les pays et dans tous les temps, que d'une manière lente et tardive; car ce développement exige une grande masse de faits et des instruments très-compliqués. C'est pourquoi les plus importantes découvertes scientifiques, non-seulement de l'antiquité mais aussi des temps modernes, ont été bien souvent l'effet du pur hasard et de circonstances indépendantes de la volonté de l'homme. La seconde cause doit être cherchée dans l'individualité et la vie des peuples de l'antiquité, surtout dans le caractère particulier des Grecs; quant aux Romains, ils ont montré moins d'aptitude pour ce genre de recherches que pour d'autres branches du savoir humain. Personne, à notre avis, n'a exposé l'action de cette dernière cause avec plus de clarté et de profondeur, que l'illustre Gœthe dans son ouvrage sur les couleurs (partie 2e, pag. 108 et suiv.). Nous croyons donc faire plaisir aux personnes qui s'occupent de l'étude de la nature, en leur faisant connaître l'opinion du grand poète-naturaliste sur ce sujet.

Les Grecs, quittant les régions sublimes de la poésie pour étudier la nature, apportèrent toujours à cette étude quelque chose de leur génie poétique et créateur. Leur manière d'envisager les objets du monde extérieur était donc vive et pénétrante; ils se sentaient irrésistiblement entraînés à peindre de couleurs brillantes ce qui les entourait. Si donc, dans des moments de

Digitized by Google

calme et de réflexion, ils essayèrent de se soustraire à cet entraine
ment de leur imagination, ils furent, comme tant d'autres, bien em
barrassés de trouver une explication rationnelle des phénomène
qui les avaient si fortement frappés. Aussi les voyez-vous avoir re
cours au moyen facile d'expliquer le sensible par le sensible, u
phénomène par un autre, sans en indiquer la véritable cause. Il
sont comme renfermés dans une espèce de cercle magique dont il
ne peuvent sortir et dans lequel ils poursuivent ce qui leur échapp
sans cesse. Le premier moyen dont ils se servent pour se tirer d'em
barras, c'est l'analogie. Ce moyen est expéditif et même utile
en ce qu'il fait naître des symboles, et donne à l'observateur u
point d'appui en dehors de l'objet dont il s'occupe; mais il e
aussi nuisible, puisque ce qu'il veut saisir lui échappe soudaine
ment, et que ce qu'il a distingué et séparé, se mêle et se confon
de nouveau. Au milieu de ces pénibles efforts, les Grecs sentiren
bientôt qu'il faut nécessairement énoncer ce qui se passe dan
l'âme de celui qui voit et observe les phénomènes. De là naqu
leur penchant à réunir dans l'acte de l'intuition ce qui se pass
au fond de l'âme avec ce qui apparaît dans le phénomène externe
en d'autres termes, ils confondent le subjectif avec l'objectif, c
cela d'une manière qui doit nous sembler bizarre, abstruse e
même inintelligible. Cependant la critique équitable ne croir
pas y trouver un motif de penser moins favorablement de
anciens, puisque, en jetant les yeux autour d'elle, elle devr
s'avouer que nous, qui sommes venus longtemps après eux, e
qui avons hérité de tous leurs trésors scientifiques, nous n
sommes pas toujours plus heureux dans les résultats de nos spe
culations intellectuelles. Il faut néanmoins remarquer que cet
situation des anciens produisit des effets bien différents sur leu
esprit. Ainsi les Pyrrhoniens, ne sachant pas s'orienter au milie
du flux continuel de la contingence et de la succession non inter
rompue de mille phénomènes variés, s'abandonnaient à un dou
pusillanime et regardaient toutes choses comme sujettes à l'ince
titude; ce qui doit naturellement arriver à tous ceux qui s'attache
principalement aux rapports accidentels des choses. Platon, a
contraire, nous ravit par cette sainte retenue avec laquelle
aborde l'étude de la nature, par cette prudente circonspectio

Digitized by Google

avec laquelle il la traite, la sonde, et se retire lorsqu'il a jeté un regard profond dans ses mystères; par cette admiration dont son âme est si pleine, et qui, comme il le dit lui-même, sied si bien au philosophe. On peut dire, continue le poète-naturaliste, que les anciens ont connu les principaux points dont il faut être en possession pour bien observer la nature, mais ils ne parvinrent pas au point d'épurer et de coordonner leurs expériences d'une manière convenable. Il en est d'eux comme du magicien qui fouille pour découvrir un trésor. Lorsque déjà par sa voix puissante il a fait monter jusqu'au bord de la fosse la cassette reluisante d'or et de diamants, il perd soudain cet objet de tous ses vœux au milieu de bruits affreux et d'éclats d'un rire moqueur, parce qu'il a omis une seule formule d'enchantement. Ses efforts ont été infructueux, et la cassette a été de nouveau engloutie dans les entrailles de la terre par un enchanteur plus habile que lui. C'est ainsi que tout effort scientifique inaccompli est perdu pour les siècles futurs; mais ce qui doit un peu nous en consoler, c'est qu'il reste à peine quelques traces fugitives de pareils insuccès.

Toutefois, en recherchant les véritables causes qui empêchèrent les sciences naturelles d'avancer chez les anciens, nous les trouverons en ce qu'ils n'avaient ni l'art ni le goût nécessaire pour faire des expériences. L'expérimentation est la médiatrice entre la nature, la perception et l'idée; elle doit les mettre d'accord et faire disparaître les contradictions et les doutes qui peuvent naître dans les recherches scientifiques. Mais des expériences incomplètes et isolées nous troublent et nous empêchent de parvenir à une idée nette et claire de l'objet que nous examinons. Or, toute expérimentation a pour but d'établir une théorie nouvelle ou de confirmer et de consolider une théorie déjà établie. C'est pourquoi il faut résumer les cas particuliers et en déduire un résultat général qui puisse nous mettre à même d'avancer dans le domaine de la science. Et, comme les anciens ne suivaient pas toujours ni rigoureusement cette méthode, nous sommes bien souvent embarrassés pour comprendre leurs raisonnements. Si l'étude des écrits d'Aristote nous présente des difficultés, elles proviennent de son antique manière de traiter les questions, manière qui nous est étrangère. Il prend des données expérimentales isolées, en rai-

Digitized by Google

sonne d'une manière fort ingénieuse et les coordonne même ass
bien; mais ensuite il y applique une idée pure, sans tenir comp
de cette médiation dont nous avons parlé plus haut; son raiso
nement devient subtil, argutieux; ce qu'il avait d'abord bi
saisi par le moyen expérimental, il le retravaille par l'idée pur
au lieu de le laisser subsister tel qu'il a été fourni par l'expérienc
de l'entourer d'autres données, comme point de comparaiso
puis d'attendre et de voir si l'idée qui ne s'est pas d'abord pr
sentée d'elle-même, n'en sortira pas à la fin par un examen mie
dirigé et plus approfondi.

Si nous avons trouvé à redire à la méthode scientifique d
Grecs par rapport aux sciences naturelles, nous en serons larg
ment dédommagés, en jetant un coup-d'œil sur l'art grec, q
atteignit un si haut degré de perfection, et qui est si intimeme
lié avec leurs efforts scientifiques, puisqu'il a satisfait à un beso
que la science n'avait pu calmer. En général, les hommes sont pl
faits pour l'art que pour la science. Le premier est leur prop
œuvre, leur appartient presque entièrement, tandis que la secon
dépend presque entièrement du monde extérieur. L'art nous off
des développements successifs, dont nous pouvons comprend
l'enchaînement, tandis que ceux de la science ne peuvent se co
cevoir que par l'accumulation de données infinies. Mais ce q
constitue la principale différence entre l'art et la science, c'e
que celui-là se renferme dans des œuvres circonscrites et limitée
tandis que celle-ci nous apparaît comme infinie. Déjà plus d'u
fois on a peint avec éclat l'heureuse culture de ce premier domai
par les Grecs. Rappelons-nous seulement ici leurs arts plastiqu
(bildende Künste) et leur théâtre si étroitement lié avec ces art
Il n'est personne qui doute de la supériorité de ces arts sur l'a
moderne. Nous n'avons plus de modèles pour nous convaincre p
nos yeux de la perfection de la peinture grecque, de son clai
obscur, et de son coloris en général. Mais en recueillant le peu d
restes qui subsistent dans ce genre, en consultant les notices hist
riques que les anciens nous ont conservées, en jugeant d'après l'an
logie et la marche naturelle des autres arts, nous ne pouvons pl
douter que les Grecs n'aient aussi surpassé les modernes sous c
rapport. C'est là le fruit de cette culture si vantée du génie grec q

Digitized by Google

ne fut troublé ni égaré par aucune influence extérieure; bonheur qui n'a été que fort rarement le partage de quelques individus privilégiés des temps modernes et jamais celui de nations entières; car des modèles même parfaits nous égarent, en ce qu'ils nous font franchir les degrés de développement intermédiaires de toute culture; par-là nous dépassons le but et tombons dans des erreurs bien funestes.

Abordons maintenant la question par rapport aux Romains.

Malgré l'étendue immense de la domination des Romains, les sciences naturelles ont été chez eux plutôt stationnaires que progressives. En effet, les Romains ne s'intéressaient qu'à l'homme, et seulement en tant qu'ils pouvaient le soumettre par la force ou par la persuasion. Aussi les voit-on diriger toutes leurs études vers des fins oratoires. Quant aux objets de la nature, ils s'en servaient pour satisfaire des besoins réels ou factices, tantôt convenablement, tantôt d'une manière bizarre et ridicule. D'une condition étroite, modeste, commode, agréable et bourgeoise, ils s'étaient élevés à la domination du monde, sans déposer leur mesquinerie habituelle. Leur esprit de liberté même a quelque chose d'étroit et de borné. Devenus rois, ils voulaient continuer à vivre en pères de famille, en époux et en amis; et l'assassinat de César nous fait voir combien les meilleurs d'entre eux savaient peu ce que c'est que de gouverner. C'est de la même source qu'on peut aussi faire dériver leur luxe. Des hommes grossiers et sans éducation, qui ont acquis une grande fortune, s'en servent ordinairement d'une manière ridicule; leurs plaisirs et leurs dépenses seront toujours absurdes et outrés. Cette même cause produisit aussi chez les Romains l'amour de l'étrange et du démesuré. Nous n'avons ici qu'à nous rappeler leurs théâtres qui tournaient sur eux-mêmes avec les spectateurs, ce peuple de statues, dont leur ville était surchargée, et plus tard cette marmite colossale, dans laquelle le grand poisson devait être cuit tout entier; enfin l'insolence et la cruauté de leurs tyrans poussées jusqu'à la folie. Quoi que Sénèque fasse, ses phrases emphatiques restent sans effet, n'arrêtent point la dissolution de l'édifice de l'Etat, et ne suffisent plus pour opposer une digue assez forte au torrent de la corruption et de la barbarie qui commencent déjà à pénétrer dans le sanctuaire de la république.

Digitized by Google

Disons maintenant encore un mot des langues grecque et latine par rapport aux sciences naturelles.

L'idiome grec est très-naïf; il se prête admirablement bien à exposer dans un style naturel, serein, clair et harmonieux les heureuses découvertes qu'on aura faites au sein de la nature. L'emploi des infinitifs et des participes, si fréquent dans cette langue, donne au style un certain air de négligence qui lui sied bien; le mot n'a, pour ainsi dire, rien de déterminé, d'arrêté; il n'est qu'un emblème propre à réveiller dans l'âme le souvenir d'un objet. La langue latine, au contraire, par l'usage fréquent du substantif, devient tranchante et impérieuse. L'idée s'individualise et se pétrifie, pour ainsi dire, dans le mot, et on l'emploie comme un être réel. Ceci nous ramène aux deux grands hommes dont nous avons fait mention plus haut. Platon est, pour le monde, comme un esprit bienheureux qui se plait à y séjourner pendant quelque temps. Il ne cherche pas tant à le connaître, puisqu'il le suppose déjà, qu'à lui communiquer avec bienveillance les trésors de son intelligence, dont ce monde a si grandement besoin. Platon pénètre dans les abîmes plutôt pour les combler de la plénitude de son âme que pour les scruter. Il prend ensuite son essor vers les régions célestes, brûlant du désir de participer de nouveau à sa divine origine. Toutes ses paroles et toutes ses pensées se rapportent au bon, au beau et au vrai éternels et immuables, dont il veut éveiller le sentiment dans tous ceux qui l'écoutent. Ce qu'il s'approprie des sciences de la terre, disparaît comme une ombre au milieu des clartés resplendissantes de sa science céleste. Aristote, au contraire, est pour l'univers comme un architecte. Il s'y sent vivre et y veut déployer son activité créatrice. Il sonde le terrain jusqu'à ce qu'il ait trouvé un ferme point d'appui. De ce point aux confins du monde, tout lui est indifférent. Il trace un cercle immense pour son édifice, recueille des matériaux de toutes parts, les coordonne, les superpose les uns aux autres et les élève en forme de pyramide, tandis que Platon s'élance vers les cieux, comme l'obélisque, comme la flamme rapide. Si deux hommes de cette trempe se partagent en quelque sorte l'humanité et se constituent comme les représentants des deux dons les plus magnifiques de l'esprit humain, dons qui sont rarement réunis

Digitized by Google

dans le même homme; si en outre ils ont eu le bonheur de développer complètement leur génie et de consigner les résultats de ce développement dans un grand nombre d'écrits étendus et parfaits, et non dans quelques propositions brèves et laconiques; si, pour le bonheur de l'humanité, ces écrits ont été conservés et toujours plus ou moins étudiés; il est bien naturel que l'humanité, en tant qu'elle sent et pense, se soit vue forcée de prendre l'un ou l'autre de ces rares génies pour son maître et son guide dans le domaine de la science. L'histoire est là pour confirmer la vérité de ce que nous venons d'avancer. Les écoles philosophiques se sont toujours divisées en deux partis; les unes ont suivi la méthode de Platon, les autres celle d'Aristote. Si nous jetons un coup-d'œil sur les philosophes et les savants d'Afrique, surtout ceux de l'Egypte, combien ne les voyons-nous pas incliner au platonisme? Si nous considérons les peuples de l'Asie, nous leur trouvons plus d'inclination pour l'aristotélisme, comme cela nous frappe surtout chez les Arabes du moyen-âge. De même que les peuples se divisent entre eux, de même les siècles partagent leur admiration entre Platon et Aristote, tantôt d'une manière pacifique, tantôt en guerre ouverte. C'est donc un véritable avantage de notre siècle de tenir la balance entre ces deux illustres philosophes; ce que Raphaël a voulu indiquer dans son école d'Athènes, en plaçant ces deux grands hommes l'un vis-à-vis de l'autre.

N.-J. S.

C'est avec un vif sentiment de satisfaction, qui sera sans doute partagé de tous les lecteurs de la *Revue*, que nous avons appris la nomination de M. M.-L. Polain, Archiviste de la province de Liége, en qualité de *Correspondant étranger du ministère de l'instruction publique de France*, spécialement chargé de rechercher en Belgique les monuments inédits de l'histoire du Tiers-État français, et d'y recueillir les plus anciens fragments de la langue romane du nord. (Arrêté du 22 janvier 1840).

Nous applaudissons à cet acte honorable de justice exercé envers l'ancien Président de notre Association, par un ministre

Digitized by Google

français, par l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie, auque il appartient à tant de titres d'apprécier, de distinguer par un choi flatteur le mérite simple, modeste et sans charlatanisme. Nou formons en même temps des vœux pour que nos hommes d'éta montrent le même discernement et la même impartialité. En mar chant sur les traces de M. Villemain, et personne ne doit rougi de prendre un tel modèle, ils découvriront sans peine l'homm de talent qui ne recourt pas à l'intrigue ; c'est ainsi qu'ils éviteron le reproche de se laisser devancer par les étrangers quand i s'agit de conférer des emplois, de décerner des récompenses ou des distinctions honorifiques à des savants belges, auxquels nous le disons à regret, les gouvernements et les corps scienti fiques des pays voisins rendent souvent une justice qu'ils n'ob tiennent pas toujours dans leur propre patrie. Ne donnera-t-o jamais un éclatant démenti à la triste observation : *Non est pro pheta sine honore, nisi in patria sua ?*

Le frère de notre ancien Président, M. Alphonse Polain, don les lecteurs ne se rappelleront pas sans intérêt quelques essai que nous avons publiés, vient aussi d'avoir sa bonne fortune lit téraire. C'est une précieuse conquête bibliographique, que l'*Ech du monde savant* annonce en ces termes : « Nous apprenons ave le plus vif regret que la belle collection des manuscrits, charte et diplômes de M. Paul Lacroix (*le bibliophile Jacob*), relatifs l'histoire des communes du moyen-âge, et comprenant plus d 190 volumes in-folio, vient d'être vendue en totalité à un étranger M. Al. Polain, libraire à Liége. La perte de cette collection pré cieuse est bien importante, et ne manquera pas de laisser des regrets à nos historiens.

On regrettera surtout cette quantité de documents précieu pour servir à l'histoire du Languedoc, de l'Auvergne, et de plusieurs autres localités de la France. Cela procurera de temps en temps à la ville de Liége la visite des élèves de l'École des chartes, chargés de prendre copie sur des originaux que nous avons perdus et que nous aurions pu garder. »

a.

Digitized by Google

MAXIMILIEN A BRUGES.

CONTE HISTORIQUE,

Traduit de l'allemand de Tromlitz.

(Suite et fin. V. ce volume, page 131.)

IX.

Le son des cloches annonça aux habitants de Bruges l'arrivée du roi. Les syndics et les commissaires de la ville l'attendaient à la porte; les métiers, armés de toutes pièces et enseignes déployées, formaient, depuis la porte jusqu'au château, des haies, derrière lesquelles femmes, vieillards et enfants se pressaient en foule pour être témoins de l'entrée solennelle du monarque. Les maisons opulentes étaient tendues de riches tapisseries, mais leur plus bel ornement à toutes, c'était ces milliers de têtes angéliques garnissant les fenêtres, tant pour voir que pour être vues, et à l'aspect desquelles on eût dit que, malgré la rigueur de la saison, le lis et la rose s'étaient épanouis pour embellir de leur éclat l'entrée du roi.

Maximilien arrivé à la porte, les syndics sortirent pour le recevoir. Ils lui adressèrent une harangue solennelle, conçue, il est vrai, dans les termes qui conviennent à des sujets complimentant leur souverain, mais qui ne respirait ni la franchise, ni l'affection, et dont chaque mot laissait apercevoir que les expressions en avaient été soigneusement calculées et pesées.

Le roi répondit brièvement à leur long discours. — Je vous remercie, messieurs de Bruges, leur dit-il d'un

Digitized by Google

ton rempli d'affabilité et de bienveillance. Nous allons si Dieu le permet, célébrer joyeusement les fêtes en semble, j'arrive au milieu de vous le cœur content et je salue avec ravissement la riche cité de Bruges. — Les trompettes sonnèrent, le tambour battit et le cortége se mit en marche.

L'allégresse de la foule était des plus bruyantes; les métiers, au contraire, étaient graves et silencieux sous les armes, et les bannières, la trompette et le fifre semblaient seuls fêter l'entrée du roi. Les femmes et les jeunes filles, agitant à toutes les fenêtres leurs mouchoirs blancs comme neige, saluaient à l'envi le superbe cavalier de trente ans, qui leur paraissait d'autant plus beau qu'une couronne ornait son front. Maximilien s'inclinait à droite et à gauche avec un sourire infiniment gracieux, et son œil s'arrêtait de temps en temps avec délices sur quelque visage d'une beauté remarquable, et, sans faire attention aux regards sombres des métiers, il laissait, en s'acheminant vers le château, piaffer son cheval fougueux.

Le château était décoré avec une magnificence royale; les opulents négociants de Bruges y avaient envoyé à l'envi leurs meubles les plus beaux, leurs tentures les plus riches et leur vaisselle la plus précieuse. Le roi et sa cour trouvèrent, à leur arrivée, le couvert mis et des tables dressées pour les lansquenets dans les spacieux vestibules; beaucoup de soin et de goût avaient présidé à ce fastueux arrangement.

Afin que la tranquillité du roi ne fût pas troublée, les syndics et tous les habitants de la ville s'éloignèrent du château, où ne restèrent que ceux qui étaient employés à la cuisine ou à la cave. Maximilien se trouva

Digitized by Google

donc seul avec sa cour et ses troupes, et rien autour de lui n'était de nature à éveiller le moindre soupçon. Néanmoins, le prévoyant chancelier envoya dans les divers quartiers de la ville des hommes de confiance chargés de venir lui rendre compte de ce qui s'y passait; ils lui rapportèrent que rien n'indiquait de mouvement tumultueux et que toute la population était retournée à son travail.

Vers le soir, de Rosen s'entretenait, devant la porte du château, avec l'officier de garde, lorsqu'un jeune garçon s'avança en demandant à remettre au conseiller bouffon du roi un billet cacheté, d'une haute importance. Conrad saisit la lettre avec empressement et, après l'avoir examinée un instant, il voulait demander au porteur par qui il était envoyé, mais celui-ci avait déjà disparu. Il rompit le cachet et ne trouva que ces mots : — Aujourd'hui, avant la fermeture des portes, il est encore temps de fuir, demain il serait trop tard! C'est le chanteur qui vous donne cet avertissement.

Ce billet ne pouvait être que de Gertrude. De Rosen s'empressa d'aller le porter au roi. — Ces sortes de nouvelles ne méritent pas la moindre confiance, dit Maximilien avec humeur, après un moment de réflexion, les femmes sont craintives et voient du danger où il n'y en a pas. D'ailleurs, Conrad, une fois que la trompette a sonné, que l'on a mis la lance au poing et que l'éperon a lancé le coursier en avant, il n'est plus temps de retourner sur ses pas, le chevalier est au cœur des bataillons ennemis et préfère une mort certaine à une fuite honteuse.

Les émissaires du chancelier parcoururent la ville à la chute du jour : Bruges était tranquille. La nuit fut

Digitized by Google

également fort calme et les bourgeois dormirent dans la sécurité la plus profonde. Le comte de Salm, commandant des lansquenets, ne les imita pas, il fit ronde sur ronde pour s'assurer si les sentinelles étaient à leur poste et sur leurs gardes. Il partageait les inquiétudes de Conrad, qui ne l'avait pas quitté de la nuit, et, au lever du soleil, il se disposait à aller prendre quelque repos, lorsque le roi le fit appeler.

Il trouva Maximilien de fort bonne humeur et déjà en grand costume, les Brugeois ayant sollicité la faveur de le complimenter dès le matin en audience solennelle. Le chancelier, l'écoutète, plusieurs conseillers et le comte de Salm étaient près du roi, et Maximilien disait en plaisantant, au moment où Conrad parut : « Vous voyez bien maintenant, mes amis, qu'il n'y a pas le moindre danger et que l'avis reçu par mon conseiller bouffon n'est qu'un tour de quelqu'un de ses pareils » lorsqu'un courrier tout couvert de boue et de neige entra précipitamment et dit : — Majesté! les Gantois sont en révolte; hier ils ont surpris Courtrai et en ont massacré la garnison allemande.

—Voilà qui demande vengeance! s'écria Maximilien en se levant. Qu'on selle vite les chevaux, que tous ceux qui en ont me suivent! — Le manteau richement brodé et le pourpoint de soie sont bientôt remplacés par la cuirasse et le casque; en un clin-d'œil le roi est armé de pied en cap, et, à son air majestueux, on dirait le terrible dieu Mars; son cheval de bataille s'avance en hennissant de joie, et nobles et chevaliers sont déjà en selle pour accompagner leur prince.

Au moment où Maximilien s'élançait sur son cheval, les envoyés de Bruges entraient dans la cour du châ-

Digitized by Google

teau. — A une autre fois, leur cria le roi, au revoir, messieurs !

— Nous nous reverrons bientôt, répondit Melchior Koning avec un sourire ironique. Et, au lieu de rétrograder, les députés entrèrent dans le château.

Maximilien chevaucha d'abord lentement par les rues avec sa suite; mais, voyant que le danger devenait imminent et que des gens armés sortaient de toutes les maisons et se dirigeaient en hâte vers la place du marché où vers d'autres points, il donna de l'éperon à son cheval et le lança au galop jusqu'à la porte, qu'il trouva fermée. Il ordonna qu'on l'ouvrît, mais les hommes qui la gardaient ne firent que rire de cet ordre. Cependant, de tous côtés se montraient des bourgeois en armes, qui couvraient les remparts, et le roi, sentant bien qu'il était impossible de s'ouvrir un chemin par la force, se vit contraint de retourner au château.

Les envoyés y étaient encore; mais, à l'exception de l'épicier Koning, Maximilien ne retrouva plus parmi eux un seul de ceux qui s'étaient rendus auprès de sa personne à Malines. Ils l'abordèrent avec une prévenance et une soumission affectées, tout en lui faisant des propositions qui le frappèrent d'un étonnement extrême, par l'audace et l'impudence dont elles étaient empreintes. Ils demandaient, au nom du peuple, qui, disaient-ils, voulait en ce moment dicter, les armes à la main, des lois à son régent, que Maximilien leur livrât immédiatement l'écoutète et ceux d'entre les conseillers qui avaient été chargés de l'administration des deniers publics.

Le roi leur tourna le dos, sans même les honorer d'une réponse, quitta la salle, remonta à cheval et se

Digitized by Google

rendit, suivi d'une faible escorte, sur la place du marché, où il se promena au milieu du peuple insurgé. Mais il ne réussit ni à calmer le tumulte, ni à apaiser l'irritation des esprits; les vociférations des mutins, qui demandaient à grands cris que l'écoutète et les conseillers leur fussent livrés, dominaient et étouffaient les paroles qu'il leur adressait, et, bien que le peuple ne se portât pas encore aux menaces et se rangeât même partout sur son passage, il s'aperçut bientôt que tous ses efforts seraient vains. Il rentra donc au château, où le comte de Salm ne contenait qu'à grand'peine les lansquenets qui voulaient se répandre dans la ville et attaquer les bourgeois.

— Vous aviez raison de chercher à me détourner de venir dans cette ville rebelle, dit le roi à ses conseillers, qui attendaient son retour avec anxiété. Je sens maintenant combien votre avis était sage, mais il est trop tard et il ne nous reste plus qu'à faire jusqu'à la fin une vigoureuse résistance. Comte de Salm! faites tous les préparatifs de défense, faites barricader les portes, faites occuper toutes les issues; les traîtres verront, du moins, qu'un roi allemand, entouré de soldats allemands, sait vivre et mourir avec honneur.

— Ordonnez, et je fonds avec les lansquenets sur ces bandes de furieux, répondit le comte, mais ne songez pas à mettre le château en état de défense, les munitions et surtout les vivres ne tarderaient pas à nous manquer; il n'y a pas une goutte de vin dans les caves, pas un grain de froment dans les greniers.

Le roi murmurait de ce fâcheux contretemps, lorsque l'écoutète se jeta à ses pieds. — Maximilien s'empressa de le relever. — Mon seigneur et maître, dit Lanchals

Digitized by Google

avec le plus noble dévouement, n'espérez pas obtenir votre liberté sans durs sacrifices. Impossible d'opposer la force à la force : que peut une poignée de braves contre vingt mille hommes bien armés? périr inutilement, tandis que plus tard elle pourrait être employée avec fruit. Renvoyez toutes vos troupes : un trait décoché inconsidérément, un seul coup de hallebarde suffirait pour faire éclater un incendie qui nous envelopperait tous, et vous n'ignorez pas que rien n'est sacré pour une multitude en furie. Eloignez tout ce qui pourrait entretenir l'irritation et porter le peuple à la violence. Négociez, gagnez du temps et, s'il le faut, ne reculez pas, pour obtenir votre liberté, devant les sacrifices les plus douloureux; une fois libre, vous serez maître de châtier sévèrement ces rebelles. Permettez-moi donc de me livrer à eux; d'autant plus que, s'ils ont résolu ma mort, rien ne peut me sauver.

Loin d'accepter l'offre de l'écoutète, Maximilien lui défendit de s'éloigner de sa personne. Carondelet et le conseil tout entier appuyèrent le renvoi des troupes, et le comte de Salm lui-même reconnut l'inutilité de les garder; il fut donc résolu qu'on négocierait avec les Brugeois pour obtenir que les lansquenets sortissent librement de la ville.

X.

A la chute du jour, Conrad de Rosen se dirigea vers la ville avec un domestique de l'écoutète. De forts détachements de bourgeois occupaient tous les chemins qui conduisaient au château. Son intention n'était pas de recueillir des nouvelles : le bruit, le mouvement et

Digitized by Google

les feux allumés sur les places publiques disaient assez ce qui se passait dans la cité et ne permettaient pas de douter que la révolte n'eût encore fait des progrès considérables. Il arriva à la place du marché, qui était occupée par les corporations des bouchers et des tisserands, et il eut de la peine à se frayer un passage à travers les flots de la multitude.

Parvenus sur la place, son guide lui dit à l'oreille : — Voyez-vous dans cette petite maison, dont la boutique est éclairée, deux personnes qui causent à la fenêtre du balcon? — Conrad leva les yeux et, à la lueur d'une bougie qui semblait placée à la fenêtre tout exprès pour éclairer le groupe, il aperçut Gertrude conversant sérieusement avec un homme d'une trentaine d'années et qui aurait pu passer pour un bel homme, si ses épais sourcils ne lui eussent donné un air farouche et repoussant. La jeune fille était pâle. De Rosen vit aussi, à travers les carreaux de la boutique, le fier Melchior Koning, qui, la dague au côté, saluait affectueusement ceux qui entraient chez lui et observait avec la plus grande attention tout ce qui se passait.

Conrad examina la maison, jeta encore un regard scrutateur sur le groupe du balcon et s'éloigna.

— Connais-tu l'homme qui s'entretenait avec cette jeune fille? demanda-t-il au domestique, en retournant au château.

— C'est le chef de la corporation des tisserands. Si les Brugeois étaient tous animés des mêmes sentiments que lui, il n'y aurait pas le moindre danger pour nous dans leur ville. Il passe pour un homme farouche et méchant, mais que nous importe! pourvu qu'il soit partisan du roi; on dit aussi qu'il est le fiancé de cette jeune fille.

Digitized by Google

Ces derniers mots surprirent désagréablement de Rosen. Bien qu'il crût avoir dompté son penchant pour elle et qu'il eût la conviction qu'elle n'avait pas d'amour pour lui, il ne put cependant se défendre d'un sentiment pénible à la pensée que Gertrude était la fiancée d'un autre.

Le souvenir de la jeune fille et le désir de connaître la maison où elle demeurait, l'avaient poussé à cette excursion dangereuse. Vainement voulait-il se persuader que le pressentiment qu'elle pourrait tirer Maximilien de sa situation affreuse l'avait seul déterminé à s'aventurer au milieu des bandes de rebelles.

Dès qu'il fut rentré, il se rendit auprès du roi, lui fit part de ce qu'il avait observé et ne lui cacha pas qu'il avait vu Gertrude; mais il ne lui parla pas du fiancé. Maximilien l'écouta attentivement, lui adressa une infinité de questions sur les dispositions des bourgeois et lui dit enfin : — Tu avais bien raison, Conrad, de me conseiller de ne pas venir. Que ne sommes-nous à Bruxelles ou à Malines!

— Sages vœux, qui ne se réaliseront pas de sitôt, majesté! Mais, à votre place, je prendrais l'araignée dans ses propres toiles, je promettrais tout ce qu'ils demanderaient, et, une fois sorti de leur ville odieuse, je ne tiendrais aucun compte de mes promesses.

— Puis-je manquer à ma parole, violer mon serment? Que diraient de moi les contemporains et la postérité?

— Que vous n'avez fait que céder à la dure loi de la nécessité et que, au lieu d'aggraver une première faute par une seconde, vous avez agi avec beaucoup d'habileté.

— Mais pas avec loyauté, interrompit le roi.

Digitized by Google

— Il faudrait avoir hérité de ma marotte, mon gracieux souverain, pour tenir parole à des gens qui violent si bassement la leur. Au reste, vous finirez par être contraint de céder à leurs exigences.

— Jamais! jamais!

— Majesté! permettez à un fou de s'ériger en prophète, poursuivit Conrad. Par qui ou comment pouvez-vous être délivré? Par la ruse seule. — Par la force? — Impossible! Qui lèvera une armée en votre faveur? — Par les autres provinces des Pays-Bas? — Si vous comptez sur elles, vous les connaissez bien mal! Tout au plus feront-elles des représentations aux Flamands, peut-être les menaceront-elles pour la forme, mais assurément elles ne prendront pas les armes, à moins que l'Allemagne ne les y contraigne. — Espérez-vous que les colimaçons d'Allemands trouveront des ailes d'aigle pour voler à votre délivrance et que la diète se décidera à vous envoyer de prompts secours? — Nos princes sont aujourd'hui d'une extrême sagesse : ils ne secourent jamais activement un voisin, à moins que la flamme qui dévore son toit ne menace de gagner aussi le leur; jusque-là ils demeurent tranquillement chez eux sans s'inquiéter des ravages de l'incendie. — Dans le cas même où les Pays-Bas et l'Allemagne prendraient les armes en votre faveur, qu'y gagneriez-vous? — Le roi de France ferait passer des secours aux Flamands, ou bien ceux-ci vous conduiraient à Paris.

— Au fait, dit impatiemment le roi.

— Je jouerais avec eux une partie nouvelle pour vous : je les battrais avec leurs propres armes.

Maximilien branla la tête et sourit amèrement. — Cela ne convient nullement à mon caractère, Conrad,

Digitized by Google

dit-il avec humeur. Je ne puis d'ailleurs leur livrer tant de braves serviteurs dont ils demandent la tête.

— Cette considération m'avait échappé, répondit de Rosen ; mais je crains, mon gracieux souverain, qu'ils ne vous délivrent bientôt de ce scrupule ; attendez seulement quelques jours et vous verrez qu'ils traîneront au supplice les infortunés dont vous serez réduit à pleurer amèrement la perte sans avoir rien pu faire pour les sauver. Alors du moins, suivez mon conseil. — Le roi persista dans ses nobles sentiments, devint de plus en plus morne et pensif et, sentant bientôt le besoin d'être seul, congédia de Rosen.

XI.

Le lendemain, la même agitation régnait dans la ville de Bruges, les bourgeois étaient toujours sous les armes; Maximilien monta de nouveau à cheval et, accompagné seulement de Nicolas de Salm et de dix cavaliers, il s'aventura au milieu de la foule. La corporation des bouchers occupait la place du marché; ces gens avaient foulé aux pieds tout le respect dû à leur régent : sans le saluer ni l'écouter, ils proféraient des menaces et demandaient impérieusement qu'on leur livrât non seulement les fonctionnaires déjà nommés, mais encore le vieux chancelier. Le roi exaspéré laissa échapper quelques paroles d'emportement, et un garçon boucher eut l'audace de saisir son cheval par la bride; de Salm se précipita vers l'agresseur en s'écriant : — Misérable ! lâche le cheval de ton prince, ou je te fends la tête.

La taille gigantesque du comte fit trembler d'effroi

Digitized by Google

l'audacieux qui lâcha prise; mais cette scène avait irrité les esprits, et les bouchers resserraient de plus en plus le cercle autour du roi; Nicolas de Salm et les cavaliers ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine à lui frayer un passage pour rentrer au château.

Maximilien venait de se mettre à table lorsqu'un tumulte effroyable s'éleva dans les rues et parvint jusqu'à lui; le tocsin sonnait par toute la ville et l'on entendait de tous côtés des cris forcenés et le cliquetis des armes. Personne au château ne pouvait deviner la cause de cette rumeur; on apprit enfin que le bruit s'était répandu dans la cité que des troupes s'avançaient au secours du roi. A cette nouvelle, les bouchers avaient envahi l'hôtel-de-ville, s'étaient emparés de force de la bannière de Flandre, qui y était déposée, et l'avaient plantée sur la place du marché, à côté de celle de leur corporation. A ce signal d'insurrection, les vieillards comme les jeunes gens gagnaient précipitamment les remparts afin de défendre la ville.

Tout cela n'était rien moins que rassurant, et les craintes de l'écoutète ne tardèrent pas à se réaliser. Quand les Brugeois eurent acquis la conviction que le bruit qui s'était répandu n'avait pas le moindre fondement, une foule avide de sang se rassembla devant le château et demanda à grands cris qu'on lui livrât le chancelier, l'écoutète et les conseillers du roi. Le nombre de ces forcenés grossissait à chaque instant; déjà les bouchers avaient abaissé le pont-levis, déjà les lansquenets voulaient repousser la force par la force, et le prudent de Salm ne les retenait qu'avec peine, lorsque les syndics et les chefs des métiers accoururent en hâte pour calmer la fureur populaire : Thomas

Digitized by Google

Verhoft se plaça au milieu du pont, la hache à la main, menaçant de fendre la tête à quiconque serait assez téméraire pour tenter de le franchir.

Mais il n'était pas facile d'apaiser cette foule furieuse qui allait toujours croissant, et Verhoft lui-même, malgré ses traits durs et farouches, eût infailliblement été précipité dans les fossés, si la corporation des tisserands ne fût accourue au secours de son chef. Sur ces entrefaites, la porte du château s'ouvrit tout-à-coup, l'écoutète en sortit, et elle se referma aussitôt derrière lui.

— Que voulez-vous, mes amis? demanda-t-il aux bourgeois qui, à son aspect, demeurèrent muets de surprise. Est-ce moi que vous cherchez? Me voici! — Avez-vous l'intention de me demander compte de ma conduite? Je suis prêt à vous satisfaire; mais n'outragez pas la majesté royale par une coupable violence. — A peine eût-il prononcé ces mots que le peuple hurla de toutes parts : A bas! à bas le valet étranger! et les syndics ne parvinrent qu'avec la plus grande difficulté à protéger momentanément les jours de l'écoutète, qui, à l'insu et en dépit des ordres du roi, se dévouait si généreusement à une mort certaine. Il fut conduit en prison au milieu des vociférations féroces de la populace, et la place du château fut évacuée en un instant.

D'une fenêtre, le roi avait été témoin de ce triste spectacle. Armé de pied en cap et entouré de ses chevaliers, il avait ordonné qu'au premier craquement de la porte, on l'ouvrît, résolu de se précipiter dehors à la tête de ses serviteurs dévoués et de s'ouvrir un passage, l'épée à la main, ou de succomber glorieusement, accablé par le nombre. Le noble dévouement de l'écou-

Digitized by Google

tête venait de conjurer momentanément le danger mais ce danger pouvait renaître d'un instant à l'autre Maximilien sentait toute l'inutilité de sa faible garde quelles suites déplorables eût pu entraîner un seu trait décoché imprudemment; il ordonna donc au cavaliers et aux lansquenets de quitter Bruges le lend main de grand matin. Les magistrats de la ville n'au raient vu qu'à regret une lutte sanglante entre peuple et les troupes, aussi facilitèrent-ils avec empre sement leur sortie.

Il y avait deux partis dans la ville, aussi bien au sei du conseil que parmi les bourgeois. Les commerçants ceux d'entre les métiers qui avaient le plus de relatio avec eux penchaient pour le maintien de l'ordre et dés raient seulement que l'on remédiât, par voie d'accomm dement, à quelques vices qui s'étaient introduits da l'administration. Mais la majorité des métiers et peuple, séduit par quelques têtes exaltées, voulaient qu leurs privilèges fussent confirmés et étendus et insi taient pour qu'il ne fût plus confié d'emplois à d étrangers et pour que le roi Maximilien renonçât à régence qui lui était dévolue jusqu'à la majorité de l'a chiduc son fils. Ce dernier parti était le plus nombreu et le plus entreprenant et il ne tarda pas à entraîn l'autre.

Thomas Verhoft appartenait, ainsi que la plupa de ceux de sa corporation, au parti de la modération de l'ordre. Ce n'était pas, il est vrai, par amour d l'ordre ni par attachement pour la personne du régent mais uniquement par ambition qu'il avait embrassé parti le plus faible, dans lequel il avait l'espoir de jou un rôle important; d'autant plus que sa hauteur l

Digitized by Google

avait aliéné la faveur populaire et qu'il n'avait plus rien à attendre de ce côté. En recherchant la main de l'aimable Gertrude — et l'épicier ne la lui refusait pas par la raison qu'il était riche et considéré — il essayait encore une fois de conquérir la faveur des métiers, mais l'influence de Melchior Koning elle-même fut impuissante à l'y faire réussir; le soir même du jour où il s'était montré à la fenêtre du balcon à côté de la fille du grand tribun du peuple, il essuya, de la part de la corporation des bouchers, de sanglants outrages qui lui firent embrasser sans retour le parti du roi.

Gertrude s'était aperçue de cette disposition de son fiancé; aussi, dans l'espoir d'être utile à Maximilien, le traitait-elle mieux qu'elle ne l'eût fait en toute autre circonstance. Quand elle apprit la conduite héroïque qu'il avait tenue sur le pont, elle lui serra tendrement la main pour l'en récompenser.

XII.

Depuis que j'ai congédié mes troupes, dit le roi à Nicolas de Salm, je suis comme un chevalier qui aurait déposé, en face de l'ennemi, son casque et sa cuirasse, et je m'imagine être entièrement à la merci de ces rebelles. — A la volonté de Dieu! Ils peuvent abattre l'arbre, mais le faire ployer, jamais!

— Je ne sais comment nous en sortirons, répondit le jeune guerrier. Céder serait honteux, résister, impossible.

En ce moment, le chancelier vint annoncer que des habitants de la ville sollicitaient une audience du roi.

— Que veulent-ils encore? — de nouveaux privilèges,

Digitized by Google

toujours des exigences! dit Maximilien avec humeu
— néanmoins, introduis-les.

L'épicier Koning était du nombre de ces députés.
Les Brugeois sont convaincus, dit leur orateur, q
votre majesté est trop à l'étroit dans ce vieux châtea
et ils désirent que rien ne vous manque durant votre
jour dans leur ville. Ils vous supplient donc instammer
gracieux souverain, de venir occuper aujourd'hui mêr
dans la cité une maison plus commode et plus dig
de vous.

— Ce château m'appartient, et l'on ne se trouve nul
part mieux que chez soi, répondit le roi en souriant;
reste donc ici.

— C'est impossible, reprit l'orateur; les métiers d
mandent que vous veniez demeurer dans la ville, et
serait difficile de défendre le château, si l'on tentait e
core d'y pénétrer.

— Serais-je donc plus en sûreté dans la ville? j
peine à le croire! répliqua le roi toujours en sourian

— A quoi bon tant de paroles? dit alors Melchi
Koning en s'avançant. Mieux vaut la vérité toute nu
que des détours qui ne sont plus de saison. Les Brugec
veulent que vous quittiez le château; c'est à vous
décider si ce sera de bon gré ou de force.

Le roi jeta sur Koning un regard de mépris et,
tournant vers les autres : — Partagez-vous les sent
ments de cet homme grossier? leur demanda-t-il.

— Oui, répondirent-ils en baissant les yeux:

— Qui osera faire violence à la personne sacrée d
roi? dit-il en portant la main à son épée. Je vendr
chèrement mon honneur et ma vie.

— Personne, reprit Koning, ne sera assez téméraii

Digitized by Google

pour encourir la réprobation générale en se saisissant de la personne sacrée d'un souverain; mais la ville a des moyens de contrainte moins violents. La faim ne respecte par la majesté royale — — —

— C'est donc un parti pris? reprit le roi. Il faut bien alors que je cède, sous peine de mourir de faim dans la riche cité de Bruges. Dans quelle maison me conduirez-vous?

— C'est à la mienne qu'est réservé l'honneur de recevoir votre majesté, répondit Koning.

— J'espère que vous serez plus poli chez vous que chez les autres, reprit Maximilien devenu sombre.

Un sourire ironique fut la seule réponse de l'épicier. Le soir même, le roi fut conduit à sa maison, qui était située sur la place du marché.

Maximilien regarda avec surprise et sans laisser percer sa colère cette petite maison étroite, où l'on était encore occupé à placer des barreaux en fer dans l'embrasure des fenêtres du premier étage. — Est-ce là l'habitation qu'on me destine? Est-ce-là cette maison plus spacieuse que mon château? Bourgeois de Bruges, l'homme pardonne l'injustice, mais jamais la dérision.

En ce moment, les Brugeois arrêtèrent, sous les yeux même du roi, le vieux chancelier, le seigneur de Nienemen et le capitaine des gardes et les entraînèrent violemment.

— Où conduisez-vous ces braves serviteurs? demanda Maximilien.

— Ils vont tenir compagnie à l'écoutète, répondit Koning.

A ces mots, le roi, transporté d'une indignation qu'il cherchait vainement à comprimer, entra rapidement

Digitized by Google

dans la maison; l'épicier le suivit. — Marche deva
moi pour me montrer le chemin, lui dit impérieus
ment Maximilien, et avant que Koning fût revenu de
surprise que lui causait un pareil langage, il fut pous
vers l'escalier par le bras vigoureux du comte de Sal
saisit la lumière des mains de la servante et condui
le roi à la chambre qui lui était destinée. C'était u
pièce qui avait un balcon et occupait toute la large
de la maison.

Les ouvriers venaient de finir de poser les barreau
Le roi congédia ses domestiques pour lesquels on ava
préparé des chambres dans le voisinage; Nicolas
Salm se rendit aussi à celle qui lui était destinée,
Maximilien resta seul avec Conrad.

— Savez-vous, majesté, dit de Rosen, qui l'on
chassé de cette alcôve pour y dresser votre lit?

— Que m'importe!

— Beaucoup peut-être, mon gracieux souverain. l
blond chanteur, à qui vous avez daigné faire présent
à Malines, d'une bague en or, reposait sans doute hi
encore à cette place.

— Cette jeune fille? demanda Maximilien surpris.

— Oui, majesté! cette jolie fille a pour père le gro
sier maître de cette maison.

— Étrange jeu du hasard!

— Ce hasard pourra nous être utile, poursuiv
Conrad. La ruse des femmes et la bouffonnerie des fou
ont souvent révélé au monde quel était leur pouvoi
Ayez donc du courage ou plutôt de la bonne humeur
car le courage ne vous abandonne jamais. Que les Bru
geois n'aient pas le plaisir de vous voir triste, montrez
leur un visage calme et sans nuages, prenez votre lut
et composez quelques jolis couplets.

Digitized by Google

Mais la bonne humeur habituelle du roi ne revenait pas, et la garde bourgeoise placée à la porte de sa chambre était peu propre à la rappeler. Cette garde se composait de huit hommes arrogants qui ne laissaient près de Maximilien que deux domestiques à la fois et refusaient durement la porte à tout le monde, à l'exception du comte de Salm, de Conrad et de l'aumônier qui lisait l'office de la messe à Maximilien et venait quelquefois, dans le courant du jour, lui apporter des paroles de consolation.

De Rosen avait déjà passé plusieurs nuits sur un fauteuil auprès du lit de son maître et s'était glissé partout, comme une fouine, à la recherche de Gertrude, sans avoir jamais pu l'apercevoir, ni même entendre le son de sa voix. Il eût pu facilement se lier avec les bourgeois qui montaient alternativement la garde; mais, à quoi bon? ceux qui venaient le matin étaient relevés le soir et ne reparaissaient plus, il eût donc été fort inutile de former des liaisons avec eux. Rien ne lui réussissait plus, et son maître chéri fut accablé de tristesse en apprenant que le chancelier et les conseillers avaient été conduits à Gand et que l'écoutète, le seigneur de Nienemen et le capitaine des gardes avaient été exécutés à Bruges. Ce noble prince se reprocha très-amèrement d'avoir été cause de leur mort, en s'opiniâtrant à accepter l'invitation des perfides Brugeois.

Après ces exécutions, la ville était redevenue tranquille. On s'était contenté de prendre des mesures de précaution pour se mettre à l'abri d'une surprise de la part d'une armée étrangère, et une garde nombreuse était placée vis-à-vis de l'habitation du roi. On n'avait pas fatigué Maximilien de nouvelles exigences, sa table

Digitized by Google

était servie avec une magnificence princière, les habitants le saluaient quand il se montrait au balcon, et la fureur populaire paraissait apaisée. Sur ces entrefaites, un coup bien douloureux vint le frapper. Conrad sortit, un jour, pour lui acheter un luth, et, à son retour, la garde lui interdit l'entrée de la chambre du roi. Il eut beau prier et faire des représentations, ce fut en vain, on le repoussa et on le contraignit même à quitter la ville sur-le-champ.

De Rosen devina sans peine à qui il était redevable de ce mauvais tour; Melchior Koning lui gardait encore rancune pour ce qui s'était passé à Malines, et c'était lui qui avait poussé le peuple à arracher aux syndics, à force de cris, l'ordre d'éloigner de la personne du roi ce fidèle serviteur.

Maximilien en fut vivement irrité. Mais cette mesure odieuse, loin de l'abattre, ne fit, au contraire, que relever son courage. — En dépit d'eux, dit-il, je me résignerai de bonne grâce à mon malheureux sort. — Il tint parole et on ne le vit plus que le front serein ou, quand il le fallait, d'une gravité imposante. Il recevait avec beaucoup d'affabilité tous les Brugeois qui s'adressaient à lui, mais il n'accédait jamais aux demandes de la ville. Plusieurs semaines s'écoulèrent de la sorte, sans qu'aucun changement survînt dans sa position ni qu'il eût même la moindre perspective de la voir s'améliorer.

Il apprit enfin par le comte de Salm que le conseil du jeune archiduc son fils avait convoqué les états des autres provinces des Pays-Bas et que ces états avaient, à l'unanimité, blâmé très-sévèrement la conduite des Flamands et envoyé des députés à Gand pour demander l'élargissement du roi. — Car Bruges n'avait pas seule

Digitized by Google

méconnu l'autorité de Maximilien, toutes les villes de la Flandre s'étaient réunies à celle de Gand pour soutenir la révolte. — Mais il ne s'agissait pas encore d'envoyer des secours réels et prompts.

Le même jour, une députation de la bourgeoisie de Bruges demanda à être admise auprès de Maximilien.— Les états de Flandre, dit un marchand qui en était l'orateur, reconnaissent l'archiduc Philippe pour leur légitime souverain, mais ils vous ont déclaré, sire, déchu de la régence et de la tutelle de ce jeune prince et ils veulent gouverner eux-mêmes leur province, au nom du comte, tant qu'il n'aura pas éloigné ses conseillers actuels et qu'on ne lui aura pas donné pour tuteur un de ses plus proches parents de la maison de Bourgogne ou bien le roi de France. Par attachement pour la personne de votre majesté—le roi sourit—la ville de Bruges vous offre, en compensation de la régence et de la tutelle de l'archiduc, votre liberté et une pension annuelle de huit mille livres de Flandre pour l'entretien de votre cour et de vos gardes.

— D'après les lois divines et les lois humaines, répondit Maximilien, le père est, de temps immémorial, le tuteur de son fils, et c'est par votre propre choix que j'ai été appelé à la régence des Pays-Bas, que la Flandre seule me conteste aujourd'hui. Y a-t-il un seul membre de la maison de Bourgogne qui y ait des droits plus incontestables que l'époux de votre souveraine, que le père de votre souverain? Ou bien convient-il de confier la régence au roi de France, qui, comme un vautour affamé, étendra incessamment ses redoutables serres vers les fertiles plaines des Pays-Bas? Il n'en sera rien tant que Dieu me conservera la vie. Cette vie, je l'ai maintes

Digitized by Google

fois exposée pour ma patrie et pour vous-mêmes, ingrats ; croyez-vous qu'elle me soit plus chère que l'honneur ? Vous vous tromperiez étrangement. — Pourquoi retenir traîtreusement dans une injuste captivité le fils de l'empereur, le roi des Romains ? Prenez-y garde, messieurs de Bruges, c'est avec une formidable artillerie qu'on vous réclamera votre prisonnier, et votre ville sera détruite de fond en comble. — Espérez-vous conjurer ce malheur par la menace de me faire périr, par ma mort même ? Vous vous en flatteriez en vain ! Ma mort sera vengée, les Allemands puniront l'outrage fait à leur roi, et alors malheur à votre ville, malheur à votre pays !

Les envoyés cherchèrent encore à vaincre la résistance de Maximilien. — Je ne puis souscrire à aucune de vos demandes, leur dit-il avec dignité, je vous promets seulement d'oublier le passé. — Puis il les congédia.

XIII.

Cependant de Rosen s'était rendu à Middelbourg auprès du duc Christophe de Bavière qui commandait dans la Zélande, et lui avait raconté les tortures morales que les Brugeois faisaient endurer à Maximilien. Son récit avait décidé le duc à marcher, à la tête de toutes ses forces, contre les Flamands, et le brave Conrad, qui dans vingt batailles avait fait ses preuves aux côtés de son maître, reçut un commandement dans cette armée. Il se distingua à la bataille de Hulst contre les Gantois et les Français et se mit à parcourir et à ravager les environs de Bruges, dans l'espoir de trouver l'occasion de délivrer Maximilien. La fortune sembla enfin

Digitized by Google

vouloir le favoriser. Il rencontra, dans une de ses excursions, un capucin de Bruges qui recueillait des aumônes; Conrad n'ignorait pas que le père-gardien de ce couvent était un zélé partisan du roi. Il lia donc conversation avec le moine et le décida sans peine à lui faciliter les moyens de s'introduire secrètement dans la ville. Le capucin rentra immédiatement à Bruges, en rapporta un costume de son ordre pour Conrad, et lui rasa les cheveux.

De Rozen avait toujours été fier de sa belle chevelure, aussi un sentiment douloureux s'empara-t-il de lui quand il vit à ses pieds les nombreuses boucles de ses cheveux noirs. Il était loin, toutefois, de regretter ce sacrifice qu'il faisait à son souverain chéri, et il endossa l'habit monacal en riant aux éclats de se voir accoutré de la sorte. — On a bien vu des capucins devenir fous, mais jamais un fou devenir capucin, dit-il gaiement; alors il renvoya ses gens et se mit en route avec le moine.

Ils franchirent la porte sans difficulté et arrivèrent sans encombre au couvent; le père-gardien promit à Conrad de le seconder de tout son pouvoir dans l'exécution de ses projets.

Après avoir pris toutes les mesures que la prudence commandait, il se dirigea, au déclin du jour, vers la maison qu'habitait Maximilien. Le moine l'accompagna jusqu'à la place du marché où il se promena en attendant son retour. Le père-gardien étant le confesseur du roi et se rendant souvent auprès de lui, Conrad eut d'autant plus de facilité à tromper la garde qui l'arrêta cependant et lui demanda ce qu'il voulait. — Le père-gardien, répondit-il, m'envoie pour entendre la confession du roi. — Puis, rejetant son capuchon en arrière, afin que

Digitized by Google

l'on vit sa tonsure, il donna sa bénédiction aux assistants et entra alors sans difficulté.

Quand la porte se fut refermée sur lui, son premier mouvement fut de se jeter aux pieds de Maximilien, en s'écriant : — Mon roi ! — Mais sentant combien les moments étaient précieux, il se releva aussitôt et poursuivit à voix basse : — Je suis votre Conrad. Asseyez-vous et permettez que je vous coupe les cheveux. — Les cheveux repoussent vite quand on est en liberté, moins vite pourtant qu'ils grisonnent en prison. — Dépouillez-vous de vos vêtements, mettez mon froc, passez avec assurance au milieu des gardes en leur donnant votre bénédiction, et vous êtes sauvé!

— Conrad! dit le roi stupéfait, je ne te comprends pas. D'où viens-tu, et pourquoi ce costume !

— Ne vous en inquiétez nullement; me voici, que cela vous suffise, répondit de Rosen, dont l'impatience ne faisait que s'accroître. — Il n'y a pas de temps à perdre; un capucin qui est sur la place vous conduira à son couvent. Le père-gardien vous attend avec une barque à la porte Ste.-Catherine, des chevaux aussi sont tout prêts. Vous sautez dans l'embarcation, vous prenez la route de Middelbourg et vous êtes sauvé!

— Et toi ?

— Moi ? — Ne vous inquiétez pas de moi !

— Que deviendrais-tu, pauvre Conrad?

— Roi, s'écria-t-il en plaisantant, roi captif. On m'éleverait bientôt sur mon trône; les Brugeois, me trouvant à votre place en magnifique pourpoint et le chapeau à plumes d'autruche sur la tête, riraient de ma bouffonnerie ou me conduiraient à la potence, et, dans ce dernier cas, majesté, jamais fou n'aurait eu une fin plus honorable que Conrad de Rosen.

Digitized by Google

— Non, mon fidèle Conrad, non, il n'en sera pas ainsi, répondit le noble Maximilien. Je n'achète pas ma liberté au prix de ta vie. Retourne vite au monastère avant qu'on te reconnaisse.

— Par le Dieu tout-puissant, mon gracieux souverain, reprit vivement de Rosen, nous changeons de rôles en ce moment : vous jouez celui du fou, et moi, par mon audace, celui du roi. — Qu'importe ma vie, quel prix a-t-elle pour le monde? Acceptez le faible sacrifice que je vous offre; ma vie vous appartient depuis longtemps, ce cœur ne bat que pour vous, je ne respire que pour vous, laissez-moi mourir pour vous. — Ne soyez pas assez cruel pour me priver du bonheur de vous avoir sauvé.

— Je m'avilirais en acceptant ton offre, répondit gravement Maximilien. Je ne veux pas quitter cette ville en fugitif, j'y suis entré en roi, je veux en sortir en roi. — Tais-toi, je t'en prie, tais-toi, poursuivit-il en interrompant Conrad qui redoublait ses instances. — Un roi porter la tonsure! Maximilien fuir le danger! fuir surtout devant ses ennemis! Jamais, jamais! Profite plutôt du peu d'instants que tu peux me donner pour m'informer de ce qui se passe au dehors; aucune nouvelle ne parvient plus jusqu'à moi.

Conrad, consterné de ce refus, instruisit alors le roi de ce qu'on faisait pour sa délivrance. — Le duc de Bavière, lui dit-il, et les comtes de Nassau et d'Eberstein ont battu, à Hulst, les Gantois et les Français, le comte de Zollern est en marche du Brabant avec quatre mille hommes de pied et trois cents chevaux, et les Allemands rassemblent enfin à Cologne une armée dont le duc Albert de Saxe est nommé général en chef. Le pape a

Digitized by Google

excommunié les villes de Bruges, Ypres et Gand, to
la Flandre est ravagée, et les Brugeois payent d
chèrement leur folie.

Ces nouvelles rassurèrent un peu le roi. — Tu
vois, mon bon Conrad, dit-il en lui serrant affectue
sement la main, les secours approchent, je les attend
avec patience. Va-t-en et songe à ta sûreté personnel

— Faut-il donc me séparer ainsi de vous? dit
Rosen profondément ému. Je regrette amèrement d'ê
obligé de sortir d'ici, tandis que j'aurais poussé des c
de joie, si je vous eusse vu quitter cette prison. — Di
vous conserve, mon cher maître! s'écria-t-il presq
hors de lui.

— Conrad, je n'oublierai jamais ce moment, demanc
moi tout ce que tu voudras, je te l'accorde; — si
n'est de sortir d'ici à ta place, s'empressa-t-il d'ajout
en souriant.

— Alors, majesté, je n'ai rien à vous demand
— Dieu vous conserve!

Il s'empressa de sortir, de crainte de ne pouv
cacher plus longtemps ses larmes. Il retrouva le moi
sur la place du marché et ils gagnèrent heureuseme
la porte Ste.-Catherine, où le père-gardien les attenda
sur le canal, avec son embarcation dans laquelle i
montèrent tous les trois et arrivèrent sans accident
Middelbourg.

XIV.

Le rapport de la garde au sujet du capucin qui ava
confessé le roi, et surtout la disparition subite du pèr
gardien fixèrent l'attention des Brugeois si défiants; i
se livrèrent à d'actives recherches sans pouvoir décou

Digitized by Google

vrir la vérité. Ils résolurent alors, dans l'espoir de rendre Maximilien plus traitable, de le transférer dans une autre maison plus facile à garder. Au premier mot qu'ils lui en touchèrent, il se fâcha et leur représenta ce qu'il avait fait antérieurement pour eux : — Je suis venu en ami, leur dit-il, visiter mes fidèles et chers sujets, je suis donc leur hôte et non leur prisonnier, et je dois être traité avec tous les égards dûs à un roi. Songez aussi que je suis fils de l'empereur, roi des Romains et père de votre prince, songez-y bien et soyez prudents!

Ces paroles produisirent leur impression sur les envoyés, et ils se retirèrent; mais d'autres revinrent le même jour et insistèrent pour qu'il quittât la maison de Melchior Koning, où le peuple prétendait, disaient-ils, qu'il n'était pas en sûreté et exigeait qu'il ne restât pa splus longtemps.

— Je ne sors pas d'ici, leur répondit Maximilien avec calme et dignité, que vous ne vous engagiez par un triple serment à ne pas disposer de ma personne, à ne me conduire ni en France, ni à Gand et à me laisser dix de mes serviteurs, entr'autres Conrad de Rosen, mon conseiller bouffon, que vous vous chargerez de retrouver. Si vous accédez à cette demande, je vous suis n'importe où. Les envoyés en firent le serment, et le roi, montant aussitôt à cheval, se dirigea vers sa nouvelle habitation.

C'était un vieux bâtiment sombre qui avait servi autrefois de prison et ensuite d'entrepôt. Les Brugeois y avaient fait préparer quelques pièces à la hâte, et le roi s'y trouva plus commodément que dans la maison de l'épicier, mais il ne jouissait plus de la vue du mar-

Digitized by Google

ché toujours si animé. Cette habitation était des plus propres à engendrer la mélancolie, et, depuis que le comte de Salm avait été obligé de le quitter, le bouillant Maximilien se trouvait entièrement livré à lui-même. De là surtout son désir de voir revenir auprès de lui Conrad de Rosen, dont les vives saillies faisaient diversion à ses ennuis.

Une semaine se passa avant que les Brugeois parvinssent à découvrir Conrad dans le camp du comte de Zollern, et il eut la prudence de ne pas consentir à se rendre à leur invitation, tant qu'il n'en aurait pas reçu l'ordre écrit de la main même du roi. Les Brugeois, que le danger de plus en plus imminent rendait désireux de se montrer agréables à Maximilien, accédèrent à la demande de Conrad, et le fidèle serviteur se retrouva bientôt auprès de son maître.

Quatorze mortelles semaines s'étaient écoulées depuis le jour où Maximilien avait fait son entrée à Bruges; depuis quatorze semaines il était retenu prisonnier par les perfides habitants de cette ville, qui élevaient toujours bien haut leurs prétentions exagérées. Ils les renouvelèrent encore quelques jours après l'arrivée de Conrad; le roi les repoussa avec non moins de fermeté et de dignité qu'auparavant et les pria enfin de ne plus l'importuner de leurs demandes, qu'il ne fût rentré dans la possession pleine et entière de sa liberté. Cette opiniâtreté jetait dans un grand embarras la majeure partie de la population, qui était d'avis de céder; mais les plus acharnés, à la tête desquels se trouvait Melchior Koning, étaient décidés à pousser les choses à l'extrémité et même, au besoin, à recourir à la violence pour forcer leurs concitoyens à faire cause commune avec eux.

Digitized by Google

L'empereur Frédéric, malgré ses soixante-douze ans, s'était mis à la tête des quinze mille Allemands réunis près de Cologne et il s'avançait rapidement pour délivrer son fils; le duc de Bavière et le comte de Zollern étaient sur le point de se réunir à lui. Le danger croissait de jour en jour pour les Flamands, car les lansquenets allemands étaient renommés pour leur férocité et leur amour effréné du pillage et de la destruction. Du haut de ses tours, Bruges avait déjà vu la flamme de nombreux incendies allumés par les Allemands pour venger leur roi. Mais rien ne décourageait ni n'intimidait Melchior Koning et son parti. Ces forcenés ne songeaient qu'à la puissance qu'avaient eue autrefois les villes de la Flandre et oubliaient que Bruges et Gand s'étaient souvent mises à deux doigts de leur perte, par leur esprit de turbulence et de rébellion.

XV.

Dès que Maximilien fut transféré à sa nouvelle prison, Gertrude revint de Damme, où son père l'avait reléguée, tant que le roi avait occupé sa maison. Elle reprit tristement possession de sa chambre qui avait servi si longtemps de prison à Maximilien. Ses yeux se remplirent de larmes lorsqu'elle aperçut aux fenêtres les barreaux qui avaient fermé la cage du lion, et son cœur s'émut vivement lorsqu'elle se coucha à cette même place où souvent, sans doute, le sommeil avait fui les paupières du roi.

Le lendemain, son fiancé vint la féliciter de son retour, en se félicitant lui-même de revoir sa charmante future qu'il ne tarderait pas à nommer sa femme.

Digitized by Google

Gertrude le reçut froidement et l'eût traité avec plus
froideur encore, sans le faible espoir qu'elle nourris
toujours de tirer parti de son influence pour déliv
Maximilien. Thomas Verhoft tenait plus à la j
femme qu'à son amour, et la parole du sévère Melch
Koning était pour lui un sûr garant de son bonhe
aussi parut-il satisfait de cet accueil, et, Gertrude
ayant parlé du noble prisonnier qui avait langui si lo
temps dans cette maison, il fit, comme elle, l'éloge
Maximilien et blâma ouvertement la conduite de
concitoyens envers ce monarque.

L'épicier surprenait souvent, dans les yeux de sa fi
des larmes qu'il n'attribuait qu'à son antipathie p
Thomas Verhoft. Loin d'en être touché, il résolut
rapprocher, autant qu'il lui serait possible, le jour de l
union. Heureusement pour elle, l'infortunée ne
doutait pas.

Quelques jours après son retour, assise près de
fenêtre du balcon, Gertrude, en proie à la triste
réfléchissait à sa folle passion pour un homme d
rang si élevé qu'elle ne pouvait nullement s'attendr
le voir jamais répondre à l'amour inviolable et
dont elle brûlait pour lui; elle repassait dans sa m
moire combien elle avait été inconséquente et lé
en se présentant devant lui, à Malines, sous des v
ments d'homme, entraînée par le désir irrésistible
le voir encore une fois avant son départ, de le conte
pler, de lui parler et d'entendre le son de sa vo
Elle frémissait rien qu'en pensant aux suites fune
que cette imprudence eût pu avoir, lorsque plusie
individus qu'elle vit entrer successivement dans
maison de son père éveillèrent fortement ses soupç

Digitized by Google

C'étaient les bourgeois les plus turbulents de la ville, la plupart chefs de métiers et orateurs de la place publique; ces hommes influens et dangereux étaient intimement liés avec Melchior Koning, dont ils partageaient les sentiments hostiles au roi. Déjà beaucoup étaient entrés, et, d'autres arrivant encore, elle soupçonna qu'il s'agissait sans doute de quelque machination contre la vie de Maximilien. La réunion avait lieu dans la chambre située au-dessous de la sienne, et, quand le bruit des siéges lui fit juger qu'ils allaient ouvrir la séance, elle descendit l'escalier à pas de loup, ouvrit avec précaution la petite porte dérobée qui conduisait à l'alcôve, s'y glissa sans bruit et prêta à leurs discours l'oreille la plus attentive.

Au bout d'une heure, qui lui parut un siècle, elle sortit de sa cachette, pâle et demi-morte d'effroi, et fit prier instamment Thomas Verhoft de venir sur-le-champ; puis elle se mit à marcher à grands pas dans sa chambre, en proie à l'anxiété la plus cruelle; son cœur battait avec force, mais, quelque poignante que fût sa souffrance, pas une larme ne venait humecter ses paupières brûlantes. Tournant le dos à la porte, elle leva machinalement les yeux sur le miroir qui était en face, s'aperçut de sa pâleur extrême, voulut en sourire et ne put arracher de son sein qu'un soupir douloureux, effrayée qu'elle fut de sa propre image. Tout-à-coup elle tira de son doigt l'anneau qu'elle avait reçu du roi et le porta à ses lèvres; ce talisman ayant ouvert la source de ses larmes, elle se mit à pleurer amèrement.

Lorsqu'elle releva ses yeux humides, son miroir lui montra Thomas Verhoft, qui s'était arrêté sur le seuil

Digitized by Google

de la porte et la considérait attentivement. A cette vu
l'embarras de la jeune fille fut au comble, elle s'em
pressa de poser l'anneau sur la table et de le cach
avec son livre de prières, puis elle se tourna vers so
fiancé, comme si elle venait seulement de l'apercevoi

— Vous m'avez fait appeler, lui dit-il, et j'ai m
tant d'empressement à me rendre à vos ordres, qu
vous me voyez tout essouflé; veuillez avoir la bonté d
me donner un verre d'eau. — Vous avez pleuré
s'écria-t-il lorsque Gertrude se préparait à sortir, v
yeux sont encore remplis de larmes et vos joues o
perdu leur incarnat; grand Dieu! qu'avez-vous?

— Laissez-moi vous aller chercher un verre d'eau
répondit-elle pour cacher son embarras et ses pleurs
je reviens à l'instant.

Thomas se garda bien de la retenir: son unique bu
avait été de l'éloigner, et, à peine se vit-il seul, qu
s'approcha de la table avec empressement, leva le livre
prit l'anneau et l'examina attentivement. C'était u
simple anneau d'or, sur le côté intérieur duquel éta
gravé le nom de Maximilien d'Autriche. — Comment
murmura-t-il, et il remit à leur place et l'anneau et
livre. Maximilien d'Autriche! — Elle a habité long
temps Malines, elle est jolie — c'est là ce qui lui
valu ce souvenir! — Il prononça ces mots en roulan
des yeux enflammés de colère et fut obligé de se fai
la plus grande violence pour paraître calme lorsqu
Gertrude revint; elle lui présenta le verre, il le port
vivement à ses lèvres et le vida tout d'un trait.

— Cher Thomas, dit la jeune fille, j'ai une questio
à vous adresser: vous avez demandé ma main,
mon père vous l'a accordée; conserverait-elle quelqu
prix à vos yeux, si vous l'obteniez malgré moi?

Digitized by Google

— Aucun, répondit-il fièrement.

— Si vous y tenez, si vous m'aimez réellement, je promets solennellement d'être à vous, pourvu que vous exauciez l'unique prière que je vais vous adresser.

— Quelle est-elle? demanda Verhoft, se remettant peu à peu.

— Procurez-moi aujourd'hui ou demain au plus tard, à l'insu de mon père, une entrevue avec le roi Maximilien; rien de plus facile pour vous, et songez à la récompense!

— Pourquoi cette entrevue? demanda froidement Thomas.

— Pour lui révéler des choses du plus haut intérêt, qui nous assureront son éternelle reconnaissance. Nul doute que, par la suite, il ne vous rémunère d'une manière digne de lui, car je lui dirai que c'est à vous que je dois la découverte de ce que je lui confie.

— Et qu'avez-vous donc à lui confier?

— Thomas, reprit Gertrude, il paraît que ma main et la reconnaissance du roi ne sont pas pour vous un prix suffisant. — Me serais-je trompée sur votre compte? N'aurais-je aucune valeur à vos yeux? Alors, dites-le à mon père, et je — — mais non, cher Thomas, vous réfléchissez déjà, je le vois, aux moyens de me procurer l'entrevue que je désire. — N'est-il pas vrai?

— J'y réfléchissais effectivement, répliqua Verhoft avec feu. Vous parlerez au roi, vous lui parlerez dès demain: je crois avoir assez d'influence pour pouvoir vous le promettre; et que ne ferais-je pas pour un pareil bonheur! s'écria-t-il, et il lui passa le bras autour de la taille, lui appliqua un baiser sur les lèvres et s'éloigna rapidement.

Digitized by Google

Gertrude resta immobile de surprise et les ye
fixés à terre. — Mes lèvres, murmura-t-elle, ne c
vaient jamais être souillées, le poignard devait plu
— — J'ai été coupable et j'en suis punie, mais je s
prête à tout supporter, pourvu que je le sauve! E
reprit l'anneau, le baisa avec passion, le remit à s
doigt et tomba dans une tristesse profonde.

XVI.

Le lendemain, le dîner venait de finir, lorsque Ve
hoft entra et, après les compliments d'usage, deman
à Melchior Koning la permission de conduire, le soi
sa fiancée chez sa mère qui avait témoigné le désir
la voir.

— Vous savez que je ne puis vous accompagne
répondit Melchior, et je doute qu'elle veuille sort
seule avec vous : au reste, faites-lui en la demande.

Thomas s'adressa alors à Gertrude qui, à la gran
surprise de son père, accepta sans se faire prier. Il
prévint qu'il viendrait la prendre vers sept heures.

Pour la première fois depuis bien longtemps, la viei
tante grondeuse complimenta la jeune fille de s'ét
habillée avec soin et parée de ses plus beaux atour
Thomas le remarqua bien aussi, mais il n'y vit pas suj
de lui en faire compliment; loin de là, son air somb
s'assombrit encore davantage. Dès que l'horloge
l'Hotel-de-Ville sonna sept heures, il se leva, offrit
bras à Gertrude et ils sortirent ensemble.

Malgré l'impatience avec laquelle Gertrude avait a
tendu ce moment, une indicible anxiété s'empara d'el
en traversant, au bras de son fiancé et exposée aux r

Digitized by Google

gards indiscrets des passants, la vaste place du marché. — Quoi! vous tremblez, même auprès de moi? dit Thomas rompant le silence. Quiconque marche à mon côté doit être au-dessus de toute crainte. Du courage, nous allons chez le roi.

— Mais, où donc me conduisez-vous? demanda Gertrude d'un air inquiet. C'est à gauche de l'Hôtel-de-Ville qu'il faudrait prendre pour aller à la prison de Maximilien, et vous me faites passer à droite?

— Puis-je vous conduire chez le roi en plein jour? répondit Verhoft. On ne peut faire une telle visite que le soir. Pouvais-je n'aller vous prendre qu'à la nuit. Qu'eût alors pensé votre père en nous voyant choisir une telle heure pour notre visite? Il m'a bien fallu recourir à un expédient pour ne faire naître aucun soupçon. Nous ne pouvons atteindre le but de vos désirs avant que la nuit soit venue.

— Mais, où me conduisez-vous donc? chez votre mère, sans doute?

— Non, répondit-il froidement. Au reste, soyez sans inquiétude, nous sommes sur le point d'arriver.

En effet, quelques pas plus loin Thomas s'arrêta devant une petite porte qu'il ouvrit. — Entrez, lui dit-il avec courtoisie, j'espère que vous vous trouverez fort bien ici; vous pouvez examiner mon petit parterre et me dire quels changements vous désirez que j'y fasse, vos souhaits seront scrupuleusement exaucés. — Entrez donc!

Gertrude hésitait.

— Il paraît que vous avez appris à connaître les hommes du mauvais côté : vous n'avez pas confiance même en votre fiancé! Il est vrai que le baiser que je

Digitized by Google

vous ai dérobé hier soir excuse votre défiance, mais ne craignez rien aujourd'hui pour vos jolies lèvres, entrez hardiment. Gertrude s'arma de courage et obéit. Elle se trouva dans un petit jardin, parfaitement bien distribué et entretenu, où les fleurs de pêcher et les clochettes de mai exhalaient leurs doux parfums. Mais elle était indifférente aux boutons qui s'entr'ouvraient et aux jasmins près de fleurir, elle n'éprouvait qu'un affreux serrement de cœur, et une mortelle inquiétude s'empara d'elle lorsque Thomas, la conduisant sous un berceau de sureau, l'invita à s'y asseoir.

Elle obéit encore et y prit place.

— Permettez-moi, lui dit-il alors avec un sourire équivoque, de vous quitter un instant pour dissiper les inquiétudes auxquelles vous paraissez en proie. Cette maison est la mienne, j'ai encore quelques dispositions à prendre, tâchez de ne pas vous ennuyer en mon absence.

A ces mots, il la quitta.

Gertrude ne pouvait s'expliquer cette conduite; elle n'en remercia pas moins le ciel de se trouver seule. Elle laissa le champ libre à ses rêveries et aux écarts de son imagination. Souvent elle se levait et regardait le crépuscule qui approchait; elle appelait de tous ses vœux l'obscurité si ardemment désirée, et, lorsque l'étoile du soir lui apparut à travers les branches du berceau, elle en sortit, impatiente de voir revenir Thomas. Elle l'aperçut enfin qui sortait de la maison et descendait au jardin, un manteau sur le bras et une barrette noire à la main. — Enveloppez-vous dans ce manteau, lui dit-il, mettez cette barrette et venez. Elle le suivit. Il la conduisit tout droit au vieux bâtiment qui servait de prison au roi.

Digitized by Google

Toutes les mesures avaient été prises pour qu'ils pussent y pénétrer sans obstacle; les sentinelles les laissèrent passer, et celle qui était placée à l'entrée des appartements du roi leur ouvrit la porte en souriant. Ils arrivèrent bientôt au cabinet de Maximilien, d'où l'on avait eu soin d'éloigner tous les serviteurs. Conrad seul était auprès de son maître, lorsque Verhoft ouvrit la porte et que Gertrude, enveloppée dans son manteau, entra en tremblant.

— Qui ose pénétrer ainsi chez moi? s'écria le roi en se levant.

Pour toute réponse, la jeune fille laissa tomber son manteau et ôta sa barrette.

— Gertrude! s'écria Conrad en s'avançant à sa rencontre, mais il recula aussitôt et, pendant que le roi, revenu de son mécontentement, la saluait avec affabilité, il se retira sans bruit dans la chambre à coucher.

— Quel motif t'amène de nouveau chez moi? dit Maximilien à Gertrude qui tremblait de tous ses membres; ce n'est certainement pas un mauvais dessein, car je sais que tu m'es sincèrement dévouée.

— De toute mon âme! s'écria-t-elle involontairement.

— Approche, reprit le roi souriant de sa naïve exclamation, dis-moi quel motif t'a engagée à venir me visiter dans ma solitude et comment tu as fait pour parvenir jusqu'à moi.

— Majesté! répondit-elle en s'avançant tout près de Maximilien — et elle baissa la voix — j'ai entendu par hasard la résolution prise dans une réunion de vos ennemis : — si l'armée allemande venait attaquer Bruges et que vous refusassiez toujours aussi opiniâtrément de souscrire aux exigences des Flamands — oh, ne vous

Digitized by Google

effrayez pas, sire — vous ne sortiriez pas vivant de
ville. Ils discutaient encore, quand je me suis retir
sur le genre de supplice qu'ils vous feraient endur
J'ai entendu, à ce sujet, diverses propositions qui m'
fait frémir d'horreur et d'effroi.

— Quels étaient ceux qui composaient cette réunio

— Je ne les connais pas.

— Tu mens, jeune fille!

— Et quand même je les connaîtrais, je n'en no
merais aucun. Qu'il vous suffise d'être instruit de le
projets! Je vous en prie, mon souverain, je vous
supplie, accordez-leur ce qu'ils demandent, si non vo
mort est certaine.

— Etrange fille! reprit le roi, tu mérites toute
reconnaissance. Comment te récompenser de l'avis q
tu me donnes, de la fidélité que tu me témoignes?

— Ce que je voudrais vous demander, sire, vous
pourriez me l'accorder, répondit-elle en rougissant,
ce que vous pourriez m'accorder, je n'en veux pas.
Daignez m'honorer de votre bienveillance et d'un
gard affectueux et, poursuivit-elle tristement, réser
une larme à ma tombe.

— Folle enfant, au printemps de la vie songer à
tombe! reprit le roi en souriant. Pendant que le gla
est suspendu sur ma tête, la couronne de myrte pla
seule au-dessus de la tienne.

— La couronne de la mort! murmura-t-elle. — M
tout-à-coup son visage se rasséréna. — Ma tâche
remplie, bien remplie, si vous suivez mon conse
Dieu vous garde, mon roi!

Maximilien lui tendit affectueusement la main; e
la saisit, la baisa et la pressa vivement sur son cœ

Digitized by Google

— Elle allait s'éloigner ; il la retint. — Comment as-tu
ait pour pénétrer jusqu'à moi ? lui demanda-t-il en la
egardant fixement ; qui t'a frayé un chemin à travers
garde qui me surveille avec des yeux de lynx ; serait-
e une ruse de leur part pour me faire céder à leurs
igences ?

— J'étais loin de m'attendre à un pareil soupçon,
pondit-elle profondément blessée.

— Un prisonnier est méfiant ; dis-moi donc, afin que
joute toute confiance à la nouvelle que tu m'apportes,
mment tu as pu pénétrer jusqu'ici.

— Mon fiancé — — non, non, un ami de jeunesse
y a conduite, répondit-elle.

— Où est-il ?

— Il m'attend dans la pièce voisine.

A ces mots, Maximilien courut à la porte, l'ouvrit, et
omas Verhoft se trouva face à face avec lui. — En-
z! lui dit le roi.

Thomas obéit. Maximilien les regarda alternativement
a physionomie devint sérieuse. — Vous êtes le fiancé
cette jeune fille ?

— Comme elle vient de le dire à votre majesté.

— Ainsi, vous écoutiez notre entretien ?

Verhoft se tut.

— Je vous remercie, poursuivit avec affabilité Maxi-
en qui lui avait déjà pardonné son indiscrétion. Si
ecouvre jamais ma liberté, je vous récompenserai
e manière digne de moi.

e Brugeois s'inclina silencieusement, prit Gertrude
la main et l'entraîna hors de l'appartement.

— As-tu vu le fiancé de la jeune fille ? dit le roi à
rad qui entra dès que les autres furent sortis.

Digitized by Google

— Oui, majesté.

— Il me semblait voir Satan à côté d'un ange. — Mais ne parlons plus de cela. — As-tu entendu ce qu'elle m'a dit?

— Oui, mon gracieux souverain, et je vous prie de le prendre en considération. Avec ce peuple mutin, le danger croît à mesure que les secours approchent; ne tardez pas davantage, n'exposez pas inutilement vos jours précieux, accordez-leur ce qu'ils demandent, et faites ensuite ce que vous voudrez.

Le roi ne pouvait s'y décider. Néanmoins la nouvelle apportée par Gertrude avait ébranlé sa résolution, et Conrad ne négligeait aucun moyen de le faire céder.

XVII.

Les états de Flandre, réunis à Gand et témoins de la dévastation de leurs champs, de l'incendie de leurs villages, et de la ruine de leur commerce, loin de se relâcher en rien de leurs prétentions, ne faisaient, au contraire, que les élever de plus en plus, en se prévalant toujours de ce qu'ils étaient maîtres de la personne du roi. Ils exigeaient maintenant que, non seulement il renonçât à la régence et à la tutelle de son fils, mais encore qu'il fît évacuer la Flandre aux troupes allemandes dans les quatre jours qui suivraient sa mise en liberté, et le reste des Pays-Bas dans l'espace de huit jours; ils s'engageaient, de leur côté, à lever pour la solde de cette armée un subside de vingt-cinq mille livres de gros. Le roi devait encore retirer ses troupes de toutes les places fortes et pardonner et oublier tout ce qui avait eu lieu avant et pendant sa cap-

Digitized by Google

tivité. Ils lui offraient en retour une rente annuelle de mille livres durant la minorité de son fils. Ils exigeaient même qu'il ratifiât et observât la paix d'Arras.

Les états de Flandre députèrent à Bruges plusieurs de leurs membres pour faire agréer au roi ces prétentions inouïes. Maximilien répondit cette fois qu'il y réfléchirait et leur ferait connaître ensuite la résolution qu'il aurait prise.

Après mûre réflexion, le roi, qui ne doutait plus maintenant du danger qui le menaçait, déclara, au bout de quelques jours, qu'il était prêt à souscrire à leurs conditions. Sa facilité subite à se soumettre sans réserve à leurs prétentions exagérées, aurait dû étonner les Flamands, mais leur attention était absorbée par l'ivresse de leur prétendue victoire, et la mise en liberté du roi fut fixée au 16 mai.

Le matin de ce jour mémorable, le peuple se porta en foule devant la prison de Maximilien, avide qu'il était de voir sortir de sa cage le lion depuis si longtemps captif. Le roi parut, entouré de sa cour et des députés des provinces des Pays-Bas, arrivés la veille à Bruges. Aucun nuage n'obscurcissait son front, son visage était serein, et il parcourait des yeux, en souriant, les immenses flots de la multitude. — Nous avons donc enfin signé la paix ! s'écria-t-il à haute voix, et il se rendit, avec son cortége, à la cathédrale où il assista à un service solennel. Cette cérémonie terminée, le cortége devait se rendre à la place du marché, où l'on avait élevé un autel destiné à recevoir le serment du roi et des états d'observer religieusement les conditions de la paix; mais Maximilien s'adressant aux députés : — Avant de quitter Bruges, leur dit-il, je veux visiter encore

Digitized by Google

une fois mes prisons; leurs murs silencieux ne m'on inspiré que des idées de paix, je vais donc leur dir un dernier adieu et me rappeler, en les voyant, l néant des grandeurs humaines.

Il monta à cheval, suivi du seul Conrad; les Brugeoi cependant, ne le perdaient pas de vue et le suivaient d loin. Il mit pied à terre devant le vieux bâtiment qu avait été sa dernière prison et en visita toutes les pièce — Dieu soit loué! s'écria-t-il en s'asseyant sur son fau teuil, je suis libre, grâce à tes conseils et à ceux d Gertrude. Désormais, mon fidèle Conrad, tu ne ser plus mon conseiller bouffon, mais mon conseiller se rieux.

Ce fut à peine si de Rosen le remercia de cette faveu

— Pourquoi si triste? lui demanda Maximilien, n'es-t pas satisfait de voir ton souverain, qui avait les mai liées, reprendre maintenant le glaive et le sceptre?

— Hélas, mon cher maître! répondit de Rosen, ne sais ce que j'ai; je serais si heureux de pouvoir m réjouir! mais, impossible. Je souhaite seulement qu la journée se passe sans larmes!

— Fou que tu es! interrompit Maximilien. Allon maintenant à la belle maison de l'épicier, où tu recou vreras ta gaieté à la vue de Gertrude.

Conrad poussa un profond soupir.

Le roi sourit gaîment, quitta le sombre bâtiment remonta à cheval et se dirigea vers la place du marché où l'on avait déjà tout disposé pour la cérémonie. Le députés s'avancèrent à sa rencontre. — Patience, mes sieurs, il me faut d'abord visiter ce palais, leur dit-en indiquant la maison de Melchior Koning. Messieu de Bruges m'y ont fort bien traité, ainsi que ma cour je veux le revoir encore.

Digitized by Google

Il s'y rendit, mit pied à terre et entra suivi de Conrad. Personne ne s'avança pour le recevoir; Melchior Koning et la vieille tante s'étaient soustraits, à dessein sans doute, aux regards du roi; il ne rencontra personne, ni la bonne servante, ni Gertrude. Il monta l'escalier en fredonnant, entra dans l'antichambre, où se tenait naguère la garde bourgeoise, ouvrit la porte de la chambre à coucher et se dirigea rapidement vers le balcon afin de se montrer au peuple. Une exclamation de douleur : « Gertrude ! pauvre Gertrude ! » qu'il entendit derrière lui l'arrêta tout court. Il se retourna vivement et aperçut la jeune fille luttant contre la mort dans l'alcôve où il avait lui-même passé tant de nuits sans sommeil. Conrad sanglotait à genoux auprès de son lit.

Immobile de surprise, le roi semblait cloué à sa place; Gertrude lui fit signe de s'approcher.

— La mort affranchit de tous les liens, dit-elle d'une voix affaiblie, elle ouvre les verroux sous lesquels mon secret demeurait enfermé; la jeune fille mourante peut vous dire, Maximilien, ce que, vivante, elle était forcée de vous taire, elle peut avouer qu'elle vous aimait. — Tout ce qu'elle souhaitait, s'est accompli, son vœu le plus cher est exaucé : elle meurt pour vous ! — Ne me pressez pas de vous dire comment. J'ai pardonné à celui qui m'a présenté la coupe empoisonnée; honorez ma mémoire en lui pardonnant aussi.

— De Rosen, continua-t-elle en s'adressant à Conrad, vous qui m'aimiez d'un amour si vrai, vous le voyez, l'amour fait rarement le bonheur—je n'ai obtenu de lui qu'une couronne de cyprès. — Je vous remercie du sincère attachement dont vous m'avez donné tant de

Digitized by Google

preuves; veillez, je vous en prie, à ce que cet anneau reste à mon doigt, quand on m'ensevelira.

— Maintenant, quittez-moi, roi Maximilien, pour suivit-elle. Je sens que ma fin approche, et Gertrud ne doit se représenter à votre souvenir qu'avec l'écla et la fraîcheur de la jeunesse et non dans les convulsion de l'agonie; par compassion pour moi, retirez-vous

— Prie pour moi là haut, bon ange! dit le roi pro fondément ému; il étendit la main vers elle, elle n put la saisir. Il quitta son appartement. Conrad seu demeura auprès de la mourante.

Le roi attristé trouva, en descendant, les magistrat de Bruges qui l'attendaient dans la boutique. Ils l prièrent, au nom de la ville, d'oublier et de pardonne tous les outrages qu'il avait endurés dans leurs murs.

— Très volontiers! et je vous le promets dans tout la sincérité de mon âme, répondit-il; il n'en est qu'u seul parmi vous que je voudrais excepter du pardon et pourtant il faut que je lui pardonne aussi.

En quittant cette maison de deuil et de douleur le roi se rendit à l'autel, où il jura d'observer re ligieusement le traité dont on lui fit une nouvell lecture. Les députés répétèrent le même serment Maximilien se dirigea vers le château, aux bruyante acclamations du peuple. Mais sa gaieté l'avait aban donné, l'image de Gertrude mourante se présenta sans cesse devant ses yeux, et les occupations de cett importante journée l'empêchèrent seules de se livre entièrement à sa tristesse.

Maximilien avait dîné, tous les préparatifs de so voyage étaient terminés, et les chevaux sellés piét naient déjà d'impatience dans la cour du château, lor qu'il fit appeler les magistrats et les syndics de la ville

Digitized by Google

— Avant de quitter Bruges, leur dit-il gravement, je ous ai mandés pour vous réitérer l'assurance que j'ob- rverai et maintiendrai fidèlement la paix, bien qu'elle 'ait été extorquée. Quant à l'empereur, mon père, crains que, indigné de vos mauvais traitements à on égard, il ne soit moins disposé que moi à la émence. Ne négligez donc aucun moyen d'obtenir son ardon : un empereur romain, à la tête d'une puis- nte armée, aurait de la peine à ne pas se montrer lus sévère que moi. Au reste, je vous engage à vous onduire désormais avec plus de mesure et de raison.

Après leur avoir tenu ce langage, il les quitta sans tendre leur réponse, s'élança en selle et ne tarda as à laisser derrière lui la ville de Bruges.

XVIII.

Maximilien rejoignit l'empereur au camp de Ter- onde. Grande fut leur joie de se revoir. Le roi pria ussitôt son père de cesser les hostilités, mais le ieux monarque était trop profondément blessé de la erfidie des Flamands pour vouloir rien entendre. Il éunit les princes et les comtes de son armée en un onseil de guerre qu'il chargea de décider si Maximilien tait tenu d'observer la paix qui lui avait été imposée. e conseil fut d'avis qu'un serment arraché par la iolence était nul et qu'il n'y avait pas obligation de enir parole à une ville dont la conduite avait été i ignominieuse. Le vieil empereur, armé du glaive le la vengeance, fit donc irruption dans la Flandre t se rendit sous les murs de Gand, après avoir péré sa jonction avec le duc de Bavière.

Digitized by Google

Quant au roi, il resta à Termonde et ne voul pas prendre la moindre part aux hostilités contre l Flamands; il s'occupa des préparatifs d'un voyage da le Tyrol. De Rosen alla le rejoindre quelques jou avant son départ pour ce pays.

Conrad avait fermé les yeux à Gertrude, l'ava accompagnée jusqu'au champ du repos, et le fat anneau était descendu dans la fosse avec elle. Thoma Verhoft avait quitté Bruges, après avoir vendu secr tement tout ce qu'il possédait, et personne ne sava où l'avait poussé la réprobation générale et non l repentir de son crime.

La paix avec la France, signée peu de temps après priva les Flamands de leur dernier appui. Ils con clurent, sous la médiation de Charles VIII, une pai bien différente de celle de Bruges.

Ils reconnurent Maximilien tuteur de son fils e régent des Pays-Bas. Les habitants de Gand, d'Ypre et de Bruges, qui avaient joué le rôle le plus acti dans les troubles, furent contraints d'aller, vêtus d noir et la tête nue, implorer à genoux le pardo du roi. Les Flamands eurent, en outre, à lui payer en trois termes, la somme, considérable pour l'époque de trois cent mille thalers. Les villes qui lui étaient restées fidèles ne participèrent point à cet impôt et o leur confirma même les priviléges dont elles avaient joui sous les deux derniers ducs.

Ainsi se terminèrent les troubles qui avaient ravagé et ensanglanté ce beau pays et moissonné une fleur charmante à peine éclose.

DANDELY.

Digitized by Google

MARGUERITE D'AUTRICHE,

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS;

SA VIE, SA POLITIQUE ET SA COUR.

Sixième Article.

Jean Lemaire était né, vers 1473, en la cité de Belges (Bavai), dans le Hainaut. A l'âge de 25 ans, il obtint la charge de clerc des finances du roi de France et du duc Pierre de Bourbon. Après la mort de ce dernier, en 1503, il passa au service de Marguerite d'Autriche. Le zèle qu'il avait montré pour les intérêts de Louis XII, en prenant sa défense contre le pape, lui mérita l'affection de ce prince, qui l'attacha à la maison de la reine Anne de Bretagne. La mort de cette princesse, qui fut suivie peu de temps après de celle de son époux, priva Lemaire de ses emplois, et il tomba dans la misère. Il mourut en 1548, à l'âge de 75 ans. La langue et la poésie françaises ont quelques obligations à Lemaire. Avant lui, on n'avait pas remarqué que la césure du vers ne doit jamais tomber sur un *e* muet. Marot et Ronsard ont tous les deux profité de ses avis.

Lemaire était encore au service de Marguerite lorsqu'il publia son curieux ouvrage, intitulé : *Les illustrations de Gaule et Singularitez de Troye, avec la couronne margaritique et plusieurs autres œuvres.* La première pensée de ce livre si original fut inspirée au poète par la princesse : il commence par la guerre de Troie ;

Digitized by Google

l'histoire y est mêlée à la poésie avec beaucoup d'art, de science et de goût. Quelques morceaux sont des chefs-d'œuvre de prose poétique, et le grand Wieland, à l'exemple de tant d'autres écrivains allemands et français, y a largement puisé.

Dans les poésies de Jean Lemaire, son *Triomphe de l'amant verd* a fait soupçonner quelques secrètes intrigues du poète avec Marguerite; mais tout le mystère se réduit à un perroquet vert dont Sigismond, archiduc d'Autriche, avait fait présent à Marie de Bourgogne après la mort de laquelle ce perroquet resta en la possession de Marguerite, qui l'aimait beaucoup et qui fit pour lui cette épitaphe qu'on trouve dans le recueil de ses chansons :

Souz ce tumbel, qui est un dur conclave,
Git l'amant verd, et le très noble esclave,
Dont le noble cœur de vraye amour, pure, yvre,
Ne peut souffrir perdre sa dame et vivre.

Ce perroquet mourut pendant que Marguerite était allée voir son père, l'empereur Maximilien, en Allemagne.

Nous donnerons ici l'analyse de ce poème.

L'amant vert se plaint et se lamente du départ de sa maîtresse chérie : il met fin à ses chants et délibère si même il ne va pas « mettre pose à ses briefz jours. »

.... « Et comment pourrait un cœur si gros
En corps si faible et si petit enclos,
Passer le jour que de moy te dépars?
. . . . . .
O demy-dieux, ô satyres agrestes,
Nymphes des bois et fontaines proprettes,
Escoutez moy ma plainte démener,

Digitized by Google

Et tu Écho, qui fais l'air résonner
Et les rochers de voix répercussives !

. . . . . .

Or doy-je bien haïr ma triste vie,
Veu que tant t'ay par terre et mer suivie,
Par bois, par champs, par montagne et valée,
Et que je t'ay maintes fois consolée,
Et tes dangers, naufrages et périlz,
Ès quels sans moy n'avois joye ne riz,
Et maintenant tu laisses ton amant. »

Suit une résolution de désespoir :

« Or pleust aux dieux que mon corps assez beau,
Fust transformé, pour ceste heure, en corbeau,
Et mon colier, vermeil et purpurin,
Fust aussi brun qu'un more ou barbarin. »

Il y avait vraiment de quoi se courroucer; car écoutez-bien :

« Pourquoi t'ay veu tes parfaites beautez,
Et ton gent corps plus poli que fin ambre,
Trop plus que nul autre valet de chambre,
Nud, demy-nud, sans atour et sans guimple,
Demy-vestu, en belle cotte simple,
Tresser ton chef, tant cler et tant doré,
Par tout le monde aymé et honoré.
Quant maintes fois pour mon cœur affoller,
Tes deux maris je t'ay veu accoller :

. . . . . .

Au moins, princesse, en extrême guerdon,
Je te requiers et te supplie un don :
C'est que mon corps n'y soit ensevely,
Ainsi le me mets en quelque lieu joly,
Bien tapissé de diverses flourettes,
Où pastoureaux devisent d'amourettes,
Où les oiseaux jargonnent et flageolent,

Digitized by Google

Et papillons bien coulourez, et vollent
Près d'un ruisseau, ayant l'onde argentine,
Autour duquel les arbres font courtine. »

Le pauvre amant espère que les pélerins viendron pleurer sur *son tumbel*,

Et sèmeront des branches verdelettes
. . . . . et fleurs et violettes,
. . . . . .
Et sera dit : l'amant verd, noble et preux,
Quand il mourut, vray martyr amoureux,
Et aultre plus, à ma tumbe, de nuist,
Quand tout repose, et que la lune luit,
Viendront Sylvan, Pan et les demy-dieux
Des bois prochains et circonvoissins lieux,
Et avec eux, les fées et nymphettes
Font alentour faisant jouer ses festes :
Menans déduit et danses et caroles,
Et en chansons clamoureuses paroles.

Vient maintenant un touchant adieu à sa dame :

« Or, adieu donc, reyne de toutes femmes,
La fleur des fleurs, le parangon des gemmes,
Adieu madame, et ma maistresse chère,
Pour qui la mort me vient montrer sa chère.
. . . . . .
Fay moy graver sur ma lame marbrine
Ces quatre vers, au moins, si j'en suis digne.

L'épitaphe de l'amant verd :

Souz ce tumbel, etc. (1),

Mais l'amant vert ne se contente pas de si peu; d fond de son tombeau il adresse une épître charmante sa belle maîtresse.

(1) Voyez les publications citées de M. *de Reiffenberg*.

Digitized by Google

« Dont le record si doux symbale et sonne. »

Il décrit ensuite sa descente dans les enfers, et l'on voit qu'ici le poète s'est souvenu de son Virgile. Mercure, Rhadamanthe, le Ténare, Cerbère, le *trou tartorique*, n'y sont pas oubliés, pas plus que

« . . . . . Le vieillard nautonnier
Qu'on dit charon, très-vilain pontonnier.
Sa barque estoit desbiffée et vieillette. »
L'amant vert entendit là :
« . . . . . Des cris épouvantables,
Fiers urlemens de bestes redoutables,
. . . . . .
Bruit de marteaux, chaînes et ferremens,
Grans tombemens de montagnes en ruine,
Et grand souffles de vents avec bruine.

Mercure le colloque enfin aux Champs-élysées

II. Rémacle de Florennes a chanté Marguerite dans des vers latins parfumés de mystiques essences (1). Aussi grâce à la protection puissante de cette princesse, le poète fut nommé secrétaire intime de l'empereur Charles-Quint.

III. A la tête des Éverardi se touve Nicolas Éverardi (*Klaas Everts*), né à Grypskerke en Zélande. Il fut un des meilleurs jurisconsultes et des magistrats les plus distingués de son temps. En 1498, il passa comme juge pour les affaires ecclésiastiques à Bruxelles, fut nommé ensuite chanoine de la collégiale de St.-Gui à Anderlecht, doyen de Ste.-Gudule dans la capitale,

(1) Cette pièce a pour titre : *Mysticum de illustrissima Margari Augusta Maximi linea, duce Burgundionum, necnon de flosculo cui Margarita nomen indiderunt.*

Digitized by Google

conseiller de la cour suprême de justice à Malines, et enfin, en 1509, président de la haute cour de justice de Hollande et de Zélande à La Haye. Il remplit, pendant 18 ans, ce dernier ministère avec la plus honorable réputation de talent et de probité. Charles-Quint le rappela après à Malines, et il mourut dans cette ville, en 1532, laissant huit enfants, dont cinq fils, qui tous ont été des hommes de mérite, mais parmi lesquels on distingue surtout le célèbre poète latin Jean second et ses deux frères, Nicolas Grudius et Adrien Marius. Leurs productions poétiques ont été réunies dans le recueil intitulé : *Trium fratrum poëmata et effigies.* Leyde, 1612. Nicolas Everardi est auteur de : 1° *Topica juris, sive loci argumentorum legales*, dont la première édition est de Louvain, 1516 in-fol., et qui ont été réimprimés plusieurs fois ; 2° *Consilia sive responsa juris.* Louvain, 1554. Jacques Malingrave les a réimprimés avec des additions en 1577, et ils ont eu encore d'autres éditions (1).

Jean second (2) naquit à La Haye le 14 novembre 1511. On ne sait rien de particulier touchant ses premières années, sinon que, comme Voltaire, il bégayait des vers au sortir du berceau. Un père célèbre par des ouvrages de jurisprudence devait nécessairement l'initier dans les mystères de cette science; il l'envoya ensuite achever ses études à Bourges, auprès du fameux André Alciat, qui y tenait alors une chaire de droit fréquentée par la jeunesse studieuse de toute la France.

(1) *Biographie universelle.*

(2) *Bosscha* pense qu'un jeune frère, mort en bas âge, transmit le nom de Jean à notre poète, qui devint Jean second pour sa famille.

Digitized by Google

Jean second lia une tendre amitié avec son professeur ainsi qu'avec plusieurs personnages distingués dans la poésie ou les arts.

Le 4 mars 1533, il reçut le laurier académique et le bonnet de docteur. Il passa avec l'un de ses frères en Espagne, où le cardinal de Tavère, archevêque de Tolède, le fit son secrétaire. Depuis longtemps il possédait la confiance de Charles-Quint, à qui il avait été recommandé par Marguerite. Soit vivacité d'amitié, soit désir d'avoir pour témoin de ses exploits un poète capable de les chanter dignement, ce prince emmena Jean second avec lui dans l'expédition de Tunis. Les fatigues de la navigation et celles de la guerre, unies à quelques excès dans les plaisirs et aux ardeurs d'un climat plus chaud que celui de son pays, eurent bientôt mis ce jeune homme hors d'état de profiter des bontés de l'empereur. On lui conseilla de retourner promptement en Belgique. Il était mourant; mais à peine eut-il respiré cet air de la patrie, plus doux que les baumes de l'Orient, qu'il parut ranimé et guéri. Afin de se soustraire pour jamais au dangereux séjour de l'Espagne, il se fixa auprès de Georges d'Egmont, évêque d'Utrecht, abbé de Saint-Amand, en Hainaut, qui le demandait pour secrétaire. Mais bientôt une fièvre maligne le saisit et l'emporta au bout de quatre jours. Ses parents, dont il était tendrement aimé, consacrèrent leur douleur par un tombeau en marbre qu'ils lui firent élever dans l'abbaye de St.-Amand, à Tournai.

On a de Jean second des épigrammes, des odes, des pièces funèbres, des sylves, deux livres de lettres, trois livres d'élégies, un recueil de baisers, sorte de composition dont il est l'inventeur, quelques frag-

Digitized by Google

ments en vers, et une relation en prose de ses voyages. Dans ses compositions on retrouve le génie poétique d'Ovide; partout on voit que la pensée se présentait toujours à Jean second revêtue d'une image, et que la langue des dieux était sa langue naturelle. Les expressions les plus élégantes, les tours les plus éloignés de la prose, la précision ou l'abondance semblent ne lui avoir coûté aucun effort. Rien n'est plus séduisant que sa facilité, et, pour comble de bonheur, elle ne dégénère jamais en un vain luxe d'esprit. La lecture de ses vers, toujours harmonieux, nous fait éprouver le même plaisir que la conversation variée, fleurie, de ces femmes rares qui joignent l'instruction aux charmes de l'intelligence, et dont les paroles transmises par un organe agréable, s'insinuent dans le cœur en flattant les oreilles. Philologue, orateur, peintre, graveur, sculpteur et poète, né pour tous les arts, Jean second cessa de vivre à 24 ans!....

Les vertus et les talents paraissent avoir été un patrimoine commun dans cette famille des Éverardi, si bien accueillie à la cour de Marguerite.

Les deux frères de Jean second, Grudius et Marius méritèrent une place honorable auprès du Tibulle des Pays-Bas. (1)

Nicolas Éverts naquit à Louvain, d'où il prit le nom de Grudius, cette contrée ayant été (à ce qu'on prétend) anciennement occupée par les Grudiens. Unissant au talent de la poésie latine celui de l'ad-

(1) Voy. Baisers et élégies de Jean second, traduits en vers français par *Tissot*, préface, p. II — XXIII.

Digitized by Google

ministration et une profonde connaissance du droit, il remplit soit en Belgique, soit en Espagne, des places distinguées sous le règne de Marguerite d'Autriche, de Charles-Quint et de Philippe II. Successivement trésorier des états du Brabant, secrétaire de l'ordre de la Toison d'or, dont il était lui-même décoré, et conseiller d'état, il fut encore chargé de plusieurs missions importantes, et se maintint, par la manière dont il s'en acquitta, dans le plus honorable crédit. Les poésies que notre auteur a fournies au volume des *Trium fratrum* sont trois d'élégies, dont le premier dans le genre érotique, trois livres d'épigrammes, un d'endécasyllables, deux de *Funera* ou complaintes funèbres, un de mélanges ou *Sylvæ*, un d'épîtres. Envoyé à Venise par Philippe II, en 1571, Grudius termina ses jours dans cette ville, le sénat et le peuple lui firent des obsèques dignes de son rang.

Le frère de Grudius, Adrien Nicolas Marius, mourut le 21 mars 1568, dans un âge avancé à Bruxelles, où il paraît avoir rempli pendant longues années des postes distingués, spécialement celui de chancelier de Gueldre et de Zutphen. Le corps de Marius fut transporté de Bruxelles à Malines et déposé au tombeau de sa famille. Marius occupe, après son frère Jean second, un assez beau rang parmi les poètes latins modernes.

Ces trois frères, si distingués par leurs dignités et leur savoir, avaient une sœur Isabelle, qui s'était faite religieuse, et qui fut très-instruite; elle écrivait avec élégance en vers latin, et paraît avoir eu quelque talent pour la peinture. On ne citerait peut-être pas

Digitized by Google

une autre famille également favorisée de tous les do
de la nature et de la fortune. (1)

IV. Adrien d'Utrecht. C'est ce prodigieux Adrien
dont nous avons déjà parlé et à qui les recommanda
tions de la régente Marguerite valurent la place de pr
cepteur du jeune archiduc Charles. Le 9 janvier 152
il fut élevé au saint-siége par l'influence de son ancie
élève. Charles-Quint voulait avoir un pape dévoué
ses intérêts. On avait même fait courir le bruit qu'Adrie
se fixerait en Espagne ou en Belgique. Dans son pont
ficat il se montra économe, modeste, austère ; ce fut
précisément ce qui le rendit odieux aux Italiens, am
du faste et de la grandeur. Il ne se dissimulait point l
nombreux abus qui s'étaient introduits dans l'église
mais il fut loin d'approuver la réforme de Luther.
fit remarquer aux états de l'empire que le moine d
Wittemberg n'attaquait la puissance du clergé qu
pour opprimer ensuite l'autorité séculière ; qu'il voula
établir l'égalité universelle parmi les hommes, et qu'
se servait de la liberté évangélique pour répandre l
trouble et la confusion dans les états. Mais toujour
franc dans sa marche, il disait dans les instructions qu'
donna au nonce François Chérégat, qu'il envoyait à l
diète de Nuremberg : « Avouez ingénuement que Die
a permis ce schisme et cette persécution à cause de
péchés des hommes, et surtout de ceux des prêtres e
prélats de l'Église... ; car nous savons qu'il s'est pass
dans ce saint-siége beaucoup de choses abominables
des abus dans les affaires spirituelles et des excès dan
les ordonnances et les décrets qui en sont émanés.

(1) *Biographie universelle* et *Tissot.*

Digitized by Google

Quand il était encore professeur de théologie à Louvain, Adrien avait enseigné l'audacieuse maxime *qu'un pape peut errer même dans ce qui appartient à la foi* (1), et il ne désavoua pas cette doctrine quand il fut pape lui-même.

C'était le renversement le plus complet du système bâti sur les fausses décrétales et sur le despotisme de Grégoire VII (1).

Les principes professés par Adrien VI venaient admirablement en aide aux projets de réforme religieuse conçus par Marguerite d'Autriche et approuvés par Charles-Quint, lequel, bien qu'il fût attaché sincèrement au culte de ses pères, préféra cependant toujours les intérêts de sa puissance à ceux de la religion.

Marguerite, qui ne voulut pas des innovations de Luther et de Calvin, pensa à créer une église belgique, une église nationale pour l'opposer à l'église universelle. Voici ce qu'elle écrivit le 4 février 1522 à l'empereur : « Soubz couleur que pourueu des joyeuses-entrées des princes, ilz peuuent prendre cognoissance d'entre gens layz en matières concernans traictiez matrimoniaulx,

(1) « Ad secundum principale de facto Gregorii, dico quod, si per ecclesiam Romanam intelligatur pontifex, certum est quod possit errare, etiam in iis que tangunt fidem, heresim per suam determinationem aut decretalem asserendo; plures enim fuerunt pontifices Romani heretici. » Voy. *Questiones in quartum sententiarum, presertim circa sacramenta. Venundantur in edibus Jodoci Badii* (Paris, 1516, in-fol.), avec le titre de *questiones in quartum sententiarum, presertim circa sacramenta : ubi sacramentorum materia exactissime tractatur* (ibid., 1525, in-fol.; item, Venise, 1522, in-fol.)

(2) Voir l'*Encyclopédie des gens du monde* et les Lectures de M. *Goethals*, article Adrien VI.

Digitized by Google

testamens ou biens spirituelz ; ilz prendent aussi et c
gnoissent (*les abbés*), soubz vmbre de ce, de toutes m
tières séculières, tant réelles que personnelles, tel
ment que ainsi faisant et tollérant, les juges séculi
n'auront comme riens ou bien peu de cognoissance
matières, et pour ce fonder et donner couleur, ilz c
chent en leurs citations et libels, et narrent d'aucu
testamens, traictez de mariaiges ou des biens spiritue
jaçoit (*quoique*) les matières n'en dépendent ou c
cernent en riens.... Parquoy sembleroit qu'il ne seroit
seulement conuenable, mais aussi nécessaire, mesm
le temps comme il est, que l'impériale Mat^té donn
quelque charge aud^t Me François (*van der Hulst*) d'al
en commission vers nred^t Saint-Père,.... afin c
nred Saint-Père annichillant tous les abuz dessus
créast et feist vng texte, loy et décretz, par lesqu
les juges et officiers spirituelz soient bridez, limitez
contraintz de le non transgresser, ne eulx plus au
entremectre de la jurisdiction séculière ou temporel
ainsi que les roys d'Angleterre et de France ont obte
le semblable des Saintz-Pères par ci-deuant (1). »

Marguerite invoquait ici une des principales maxim
sur lesquelles se fondent les *libertés* de l'église p
clamées par le christianisme : la séparation compl
de la puissance temporelle d'avec le pouvoir spiritu

Sous ce rapport, la régente trouvait un fort ap
dans les hommes de loi, les conseillers, les parlem
taires, qui voulaient, en outre, qu'aucune bulle
pape ne fût promulgué dans les états de l'emper
sans sa permission, et qu'aucune redevance ne pût ê
portée en cour de Rome sans la même autorisation

(1) *Correspondance*, vol. Ier, fol. 72 et 73.

Digitized by Google

Marguerite avait pris la résolution de faire un remaniement complet dans le système des dîmes, et quand le clergé s'opposa aux mesures qu'elle avait prises à cet égard, elle défendit au conseil de Brabant *de rendre ou bailler aucun appointement dans cette cause* (1); et lorsqu'en 1522 Adrien voulut ériger en collége pour les étudiants en théologie la maison qu'il avait dans la rue du Bourgmestre à Louvain (2), il rencontra de sérieux obstacles à la cour de Bruxelles. « Ilz ont (*les abbés*), écrivit la régente, partout ailleurs, en ces pays, que l'on estime à près de la juste moitié du fons et propriété de la terre.... en y adjoustant lesd^s 4 mil liures de rente (*annuelle qu'Adrien voulait lever pour l'établissement de son collége*), qui est le fruit et leuées de plus de 24 cens bouniers de terre, la plus part de la terre dud^t quartier (*de Louvain*) seroit ès mains de l'église, ou auriés à succession de temps et de plus en plus de grans intérestz en diuerses sortes, comme de confiscation, eschéances de biens extraières, drois seignuraulx, reliefz et autres drois que V^re Maiesté a droit de prendre sur gens lais. Auec ce, voz poures subgectz seroient tant plus chargez, en tant que gens d'église, possesseurs des terres, ne payeroient aydes. (3)»

Le remaniement des dîmes devait être suivi d'un changement radical dans la circonscription des évêchés. « L'on a de longtemps tenu propoz d'obtenir érection de diuers éueschiez, en voz payz de par-deçà, des parties des diocèses des éveschiez de Liége, de

(1) *Correspondance*, vol. II, fol. 154.

(2) Cet établissement a servi depuis au collége philosophique.

(3) Lettre du 26 octobre 1522, vol. I, fol. 34 et 35.

Digitized by Google

Cambray, de Thérouane, de Tournay, et de celui d'U
trecht, si auant qu'ilz s'extendent en vosd^s pays. Il semb
à aucuns que si vous ne les obtenez du père saint m
derne, duquel, au dire de plusieurs, vous auez gra
faueur, que d'autres vous ne l'obtiendriez, et aincoi
dyent aucuns que, pour la commodité de voz subgec
et de deffense et conseruation de vostre haulteur, et
la recouurance de ce que les éuesques desdits lieu
au moyen de leur grandeur et de la faueur qu'ilz o
eü ès jours de feu voz prédécesseurs, ont usurp
mieulx vous vauldroit faire obtenir diuers éveschie
assauoir de la porcion de Thérouane, qui est à Flandr
deux; de la porcion de Cambray, deux, l'vng à Mo
et l'autre à Bruxelles, et ainsi des autres, qui tous auro
honnestement à viure, et y pourrez dénommer gens doc
desquelz pourriez auoir du seruice, que d'obtenir
auoir d'éuesques riches et puissans, desquelz vo
n'auez que desseruice et contrariété (1). »

Conformément à ces conseils, l'empereur ordon
« que l'on regardast de ne bailler nominacions à ge
qui ne fussent bien ydoines et plustost que l'on pr
férast vng religieux de la mesme ordre qui fust
bonne vie, que nul autre; l'autre point, que l'on
gardast de charger les abbayes de pencions le moin
que l'on pourra; car (*ajouta-t-il*) nous ne voudrio
oster le viure de poures religieux (2). »

Mais bientôt un violent débat s'engagea entre
prélats et l'empereur « à cause, disait le prince, de nost

(1) Lettre de Marguerite à Charles, 19 juin 1524. *Correspo*
dance, vol. Ier, fol. 215.

(2) Le 6 mars 1526. *Ibidem*, II, 55.

Digitized by Google

droit de nomination aux dignitez en nos pays de par-delà et l'élection qu'ilz prétendent estre libre à leurs des dignitez (1). »

Tous les rois absolus, hautains, favorisèrent ce principe d'une église nationale, et pourquoi? C'est que rien n'était plus simple que de s'en faire proclamer les chefs, que de disposer des abbayes et des riches revenus de l'église au profit des courtisans et des conseillers (2). Il était impossible que Charles-Quint n'adoptât pas ces idées de suprématie; elles allaient à la pensée exagérée qu'il s'était faite de son pouvoir; les relations diplomatiques de l'Europe devaient souvent mettre l'empereur en opposition avec le pape. « Il est, dit un historien moderne, qui nous a plus d'une fois été utile, il est de l'essence des hommes supérieurs de tendre constamment à l'unité; tous sont animés d'un sentiment de fusion, ils voudraient réunir sous leur main les partis et les doctrines. Une puissante intelligence consacre toujours sa vie entière au développement et au triomphe d'une idée qui devient sa pensée constante, sa méditation unique, le feu qui soutient son génie, la maladie qui dévore ses entrailles.»

Mais des réactions ne tardèrent pas d'éclater contre ces prétentions de l'empereur. Les prélats insistèrent sur la restitution de leurs libertés si illégalement con-

(1) Du 20 août 1527. *Correspondance*, II, 137.

(2) Charles-Quint prétendait avoir un droit acquis, inaliénable, imprescriptible de nomination, non seulement aux prélatures du Brabant, mais à toutes les dignités des églises des Pays-Bas; en outre, le pouvoir de régler tout ce qui concernait la levée des dîmes, la publication des bulles, etc., etc., etc.

Digitized by Google

fisquées, ils s'appuyaient particulièrement sur une indulte formelle du pape Léon X. Mais en quoi consistaient ces libertés? Dans l'origine, le moine qui établissait un monastère et qui s'en réservait le gouvernement ou l'administration prenait le titre d'abbé; et, par suite, celui que les institutions de la vie monastique ou l'élection appelaient à régir la communauté succédait à son titre. Quelquefois, dès le temps de la fondation, une élection conférait le titre d'abbé; cette élection se faisait par les moines assemblés en chapitre. Les curés étaient nommés par les évêques et ils ne pouvaient être destitués que par un jugement en forme. Enfin les évêques eux-mêmes étaient élus par les chapitres cathédraux. Le métropolitain était seulement appelé à confirmer leur choix, et le pape l'approuvait.

En France, depuis le concordat de François Ier, les papes ne donnèrent cette confirmation que sur la nomination royale. Le même concordat y transféra aux rois la nomination à presque toutes les abbayes françaises. Or, ce furent ces exemples que Marguerite avait devant les yeux lorsqu'elle suggéra à son neveu l'idée de la destruction des libertés dont jouissait le clergé belge.

Les abbés du Parc et de Ste.-Gertrude à Louvain firent entendre d'énergiques réclamations. « L'abbé de Parck déclara, si l'affaire fust à luy seul, qu'il n'en feroit plus de poursuite par deuers eulx (*les membres du conseil de Brabant*), mais se plaindroit partout le monde de dénégacion de justice (1); et, à son par-

(1) Comme nous l'avons dit plus haut, les prélats avaient refusé de payer l'aide jusqu'à ce que leurs griefs fussent redressés. Marguerite avait fait saisir leurs biens; ce fut là ce dont ils portèrent plainte au grand conseil de Malines.

Digitized by Google

tement de ce conseil, en aduouant les parolles de leur aduocat, dit aux srs. du conseil : *Scietis autem postea !* et croyoit publiquement et par manière de contempnement par plusieurs foiz : justice ! à l'oye de tout le monde, au grand esclandre du chancellier et conseil, conséquamment de Vre Mate.... Et ouvertement et publiquement a dit que plustost il vouldroit mourir que demander pardon ou grâce (1). »

En décembre 1527, alors que l'abbé de Ste-Gertrude gisait mourant sur son lit de douleurs, Marguerite défendit au prieur et aux moines du couvent de procéder à l'élection d'un nouveau chef, sous peine d'une amende de 20,000 carolus d'or et de la confiscation de tous les biens temporels du monastère (2). Les bons frères invoquèrent les lois et coutumes garanties par la Joyeuse-Entrée. On répondit que la Joyeuse-Entrée avait été diversement modifiée pendant la minorité de Charles-Quint, et que ce prince, majeur et empereur, n'était plus lié par cette charte. Puis on leur faisait force menaces « comme de les *mectre au sacq ou en vng bateau pour les noyer au fond* (3). »

Poursuivis dans leurs derniers retranchements, les prélats du Brabant eurent recours à la prière et adressèrent une humble supplique à la régente, portant que si leur langage a pu paroistre inconuenant, ils prient de les excuser, actendu que iceulx supplians ne sceuent autre vulgaire langaige que thioys et ne

(1) *Correspondance*, II, 158. Lettre de Marguerite à Charles, 23 sept. 1527.

(2) *Correspondance*, II, 179.

(3) *Ibidem*, 183.

Digitized by Google

sont si bien stilez que pour précisément vser des termes ad ce conuenables (1). — Supplient qu'ils soient ouïs en justice par-deuant le conseil de Brabant (2). »

Armée d'un bref d'Adrien, par lequel Charles-Quint, ainsi que tous les rois d'Espagne ses successeurs, était investi du pouvoir d'élire et de présenter des candidats aux évêchés et aux abbayes du royaume et des Pays-Bas, Marguerite ne voulut rien entendre, et soutint vigoureusement les prétentions de son neveu. Toutes ses concessions se bornaient à donner main levée de la saisie qu'elle avait fait pratiquer sur les biens des prélats récalcitrants. Elle en écrivit le 23 avril 1528 à l'empereur : « Je leur ay (*aux abbés remontrants*), de vre part, accordé la leuée de vre main de leurds biens soubz promesse qu'ils ont faite de en l'auenir soy deuement conduire et acquitter enuers Vre Mate..... Ils ont dauantaige fait quelque petite réparacion par escript par eulx soubzsigné (3). »

Des troubles provoqués par l'immixtion de la princesse dans les affaires spirituelles éclatèrent aussi en province, à Mons et à Gand.

« Ceulx de Mons en Haynnaut, tant de la loy que autres parrociens de l'église Saint-Germain voisine à l'église de Ste-Wauldrut audt Mons sans le congié, mais au regret des damoiselles, ont voulu

(1) *Correspondance*, II, 170.

(2) Voy. *Copie de la Requeste originale présentée par les prélats du Brabant à madame Marguerite, gouuernante des Pays-Bas, en l'an* 1527 (*novembre*). Signé : *Denys, abdt Van Villers, de Angelis, abbas peen., Pater, abdt van Sincte Gertrud.* « Correspondance, II, 177-197.

(3) *Correspondance*, II, 206.

Digitized by Google

ire vne clochier aud^t St-Germain, et pour ce, viuant pape Adrian, ont obtenu certaines prouisions apostoques et fait adresser l'exécution d'icelles au prieur des coliers aud^t Mons, lequel s'est auancé l'emprendre procéder à lad^e exécution, sans pour ce obtenir s lettres de placet.

» A la doléance desd^es damoiselles, pour leur intérest, , à la requeste de vostre procureur-général, à la conruacion de vos ordonnances sur l'exécucion des bulles ostoliques, lettres patentes ont été expédiées pour, vertu d'icelles, commander aux gens de loy de ons, aux curé, margliseurs et principaulx parroens de Saint-Germain et aux ouuriers besongnans d^t clochier, cesser toute ouuraige, sur grosses ynes, nonobstant opposicion ou appellacion, et en s d'opposicion, lesd^es peines et commandemens ans, se debuoient les opposans adjourner par-deuant ulx de vostre priué conseil pour mettre la prouision l'exécucion; et néantmoins pour éuiter rigeur, j'ay emiers enuoyé maistre George d'Espleghem, vng vos secrétaires, vers ceulx de Mons, auec charge leur requérir et réduire à cesser l'ouuraige que ssus. Ils n'y ont voulu entendre, et que pis est, ont employé plus d'ouuriers qu'ils n'y auoient.

» J'ay puis enuoyé vng huissier avec lad^e prouision, quel s'est trouué par-deuers ceulx de la loy et ur a exhibé vos lettres patentes, les leur a leu et ur a fait les commandemens y contenuz, et oultre , les exhorté y obéir. Quoyqu'il ait sceu dire, reonstrer ou commander, ceulx de lad^e loy, par bouche de l'vng d'eulx par délibéracion prinse ec tout le conseil de lad^e ville, luy ont respondu

Digitized by Google

que l'on le oyoit bien. Cest huissier s'est trouué à l'église Saint-Germain : à son entrée en icelle, le curé luy a porté plusieurs haultaines paroles et luy a dit : « Attendez, attendez, vous verrez tost toute autre chose! » et tantost sont venuz les enffans de l'escolle, qui se sont moquez dud^t huissier, et puis après, de 4 à 5 cent hommes, qui luy ont dit plusieurs rudes paroles; et comme il le rapporte, s'il eust procédé à son exécution, estoient bien pretz de luy faire vne venue.

» Après que ce peuple feust parti, vostre huissier s'est retourné le jour ensuiuant vers ceulx de la loy et leur a donné à cognoistre ce que dessus, et leur remonstré que ce touchast vostre haulteur, et les requiz y pourueoir et dresser que vous feussiez obéy; ils luy ont respondu par la bouche d'vng seul homme, qu'ils l'eussent bien oy.

« A ceste occasion, à la requeste de vostre procureur-général, prouision a esté expédiée, en vertu de laquelle ces gens de loy de Mons, ce curé et le prieur des escoliers ont esté adjournez en personne et sont comparuz. Le procureur a prins ses conclusions contre eulx comme contre séditieulx. Il a esté appointié qu'ils tiendront prison en leur logiz et seront interroguez et examinez par deux de votre priué conseil; ce qui a esté fait. Et le jourd'hui, à mûre délibéracion, pour honneur de Dieu et de Pasques, que la ville de Mons ne demeure sans loy, et à l'adresse de vostre ayde, les adjournez ont esté relayez pour trois semaines, à charge de, en-dedens led^t temps, faire démolir ce dud^t clochier de St-Germain qui fait y a esté, puisqu'il leur feust commandé, y cesser,

Digitized by Google

et à condicion de retourner dedens led^t temps pour respondre aud^t procureur et ses conclusions, à payne s'ils y faillissent d'estre atteint de sédicion et eschuez ès conclusions dud^t procureur.

» Ceulx de Gand ont aussi fait diuerses rudesses; et, à ceste cause, à la requeste du procureur-général, sont aulcuns d'eulx adjournez en personne par-deuant les président et gens du conseil de Flandres; et pour l'exécution et en auoir l'obéyssance, est venue vostre victoire en Italye bien à propoz, et en debuez, et nous tous auec vous, grandement loer Dieu; autrement, pis feust ensieuy, aussi bien du costé des gens d'église que des autres, et scet Dieu comme ils commençoyent à besongner, et encoires ne le sceuent-ils ne veullent laisser, comme vous entendrez par Monsr le chancellier, auquel j'en escryz deux mots pour le vous déclairer. Je vous supplye, Monsr, le bien entendre, vouloir peser l'affaire et y pourueoir (1). »

IV. Adrien VI (2) était lié d'amitié avec un des hommes les plus extraordinaires du XVIe siècle : cet homme fut le fameux philosophe de Rotterdam, Érasme.

Érasme, qui s'éleva si haut avec sa petite taille, sa complexion délicate, sa voix timide et faible; Érasme qui tira l'Allemagne de la barbarie et à qui le nord de l'Europe dut la renaissance des belles-lettres et du bon goût; Érasme, homme aussi aimable que savant pro-

(1) Lettre de Marguerite à l'empereur. *Correspondance*, II, 266-259.

(2) Quoi qu'il eût obtenu la préférence sur Érasme dans la place de précepteur de Charles-Quint, leur amitié ne se refroidit pourtant pas.

Digitized by Google

fond; Érasme, qui se moqua de tous les états la vie, depuis le simple moine jusqu'au souver pontife (1), et qui pourtant écrivit des ouvrages sérieux; Érasme, qui *pondit l'œuf que Luther ne que couver;* Érasme, qui sut conserver sa neut lité au milieu des opinions, des guerres et des conf les plus terribles; Érasme, qui fut moine, art et grand seigneur; Érasme, que se disputèrent à l'e Charles-Quint, Henri VIII, François Ier, Adrien VI Paul III; Érasme se trouva au nombre de ceux eurent part à la faveur de Marguerite, et qu'i voulait envoyer, en 1526, à Rome, avec l'ambassa d'obédience, au pape nouvellement élu. Peut-être savant avait-il gagné ses bonnes grâces, en insér son éloge (2) dans le discours officiel qu'il compos en 1504, sur le voyage d'Espagne de l'archid Philippe-le-Bel et sur son retour; discours qui fut p senté le jour des Rois à ce prince, au palais de Bruxell

(1) Il avait obtenu du pape une dispense pour faire gras jours maigres, parce qu'il avait, disait-il en riant, l'ame cath lique et l'estomac luthérien.

(2) « Quantus ille hominum concursus, quantus applausu cum tibi florentissimus Sabaudiæ princeps, sororis maritus, du dux, juveni juvenis, pulcerrimo pulcerrimus obviam properare cum amantissimo fratri soror piissima in amplexus occurrere illa, illa, delicium orbis, Margarita, cui quidem, secundu te mortalium cui hoc fatorum indulgentia tribuit, ut nulli u quam seculo gemma illa, cujus hæc vocabulum appellatio refert, condorem moribus vincit, gratior quam ipsa est suo. Ad fataliter omnium affectibus insedit, ut vix ulla mulier tam cor fuerit uni, quam hoc est universis. » (*Des. Erasmi* Roterodami a Philippum Panegyricus, p. 519, D. Opp. t. IV, Lugd. Batav., 1703

Digitized by Google

en présence du comte de Nassau et de l'évêque d'Arras (1).

V. Parmi les diplomates qui fréquentaient la cour de Marguerite, il faut citer Nicolas de Perrenot de Granvelle, qui, de simple avocat au baillage d'Ornans, s'était élevé à la dignité de chancelier de l'Empire (2), et qui se distingua par son habileté, par son savoir et son éloquence.

Viglius ab Aytta de Zwichem, depuis 1522, recteur de l'école des Bogards à Louvain, et qui se préparait déjà à sa brillante carrière d'homme public et de jurisconsulte; Corneille de Scheppere, né à Nieuport, secrétaire du roi Christiern II et tout à la fois poète, historien, mathématicien, orateur, philosophe et profond politique (3).

VII. Le fameux Corneille Agrippa (4) harangua Margue-

(1) On fit à Erasme cette épitaphe :

« Theutona terra suum cum miraretur Erasmum,
Hoc majus, potuit dicere, nil genui. »

(2) Il dut cette élévation aux éminents services rendus à Marguerite d'Autriche.

(3) De Scheppere fut peut-être la plus forte tête diplomatique du XVIe siècle. Sa biographie est encore à faire. Il y a d'excellents matériaux dans les in-folio des archives allemandes. Voici entre autres un passage d'une de ses lettres qui nous fait connaître l'opinion qu'on avait des Belges en Allemagne. On y disait : « que le roi (des Romains) feroit bien de non soy conseiller auec les testes d'Autriche, mais plustost prendre gens d'aultres quartiers et signament du Pays-Bas, qui estoient gens non partiaulx et alloient rondement aux affaires. »

(4) Henri-Corneille Agrippa naquit à Cologne, le 14 septembre 1486, de la noble famille de Nettesheim. A l'exemple de ses illustres ancêtres, il entra de fort bonne heure au service de l'empereur Maximilien Ier : il y eut l'emploi de secrétaire ;

Digitized by Google

rite, en 1509, au nom de l'université de Dôle : Cornei
Agrippa, cette existence si agitée sous la tente com
dans le cabinet; cet homme extraordinaire qui sav
tout et qui ne savait rien, qui riait et pleurait en mê

ensuite il se distingua comme guerrier intrépide et habile
l'armée d'Italie, et on le créa chevalier doré, *auratus eq*
Plus tard, il se fit recevoir docteur en droit et en médeci
On voit, par ses titres, qu'il avait visité la France dès av
l'année 1507. En 1508, il fit un voyage en Espagne avec p
sieurs de ses amis. Il était affilié alors à une société d'alchimis
tous liés par un serment solennel et répandus dans les diver
cours de l'Europe. L'alchimie fut pendant toute sa vie la pass
d'Agrippa : nuit et jour il s'occupait de la pierre philosoph
chimère de son siècle. En 1509, agrégé au corps des professe
de théologie à Dôle en Franche-Comté, il y donna des leç
publiques qui eurent le plus grand éclat, les membres mêmes
parlement allaient l'entendre. Il expliquait le traité de Reuch
de libro magnifico. La tendance des idées de Reuchlin, alors
plus célèbre des savants de l'Allemagne, était de réunir
doctrines cabalistiques et les doctrines pythagoriciennes. Pe
cuté par les moines, Agrippa s'enfuit en Angleterre, où
commenta les épîtres de St.-Paul. Étant revenu à Cologne,
y traita certaines questions ambiguës de théologie, après q
il alla rejoindre en Italie l'armée de l'empereur. En 1515
reçut une lettre de Léon X et fit à Pavie des leçons sur Mercu
Trismégiste; mais il paraît que les moines ne le laissèrent
longtemps tranquille, car nous le retrouvons bientôt après
Metz, en qualité d'avocat, d'orateur et de syndic de cette vi
Mais là encore, en dépit de ses titres, les moines l'inquiétère
il avait prêté son secours à une paysanne accusée de mag
et il fut forcé de retourner à Cologne, en 1520. L'année s
vante, il alla à Genève, et de là à Fribourg, puis à Ly
où il professa la médecine. Il paraît qu'à cette époque, il s'ép
singulièrement de la manie des intrigues politiques, dans l
quelles il fit intervenir l'astrologie. Disgracié pour avoir pr

Digitized by Google

temps, qui critiquait tout, déclamait contre tout, qui était philosophe, héros, démon, Dieu (1).

Quiconque veut avoir une idée de la profondeur des études du XVIe siècle, doit lire les livres de maître Agrippa, dont un roule sur la noblesse et l'excellence du sexe féminin (2). « L'homme, c'est Adam, c'est la nature, la chair, la matière; la femme, c'est Ève, c'est la vie, c'est l'âme, c'est le mystérieux tétragramme de l'ineffable toute-puissance divine. Aussi la femme est-elle le complément de la création; après lui avoir donné l'existence, Dieu se reposa comme fatigué de la formation d'une œuvre aussi parfaite. La femme eut pour berceau le paradis, l'homme reçut le jour au milieu des brutes. La femme est supérieure à l'homme par l'esprit autant que par la beauté, ce reflet de la divinité, ce rayon de la céleste lumière; bien plus, la femme c'est Dieu lui-même. »

le triomphe du connétable de Bourbon, Agrippa vint à Paris, et de là partit pour Anvers, où il publia, entre autres, ses ouvrages sur la *Philosophie occulte* et sur la *Vanité des sciences*. Ces publications lui valurent l'honneur d'un long emprisonnement à Bruxelles, dont il ne fut délivré que par l'intervention de la régente Marguerite. Enfin, après avoir habité successivement Cologne, Bonn et Lyon, il fut de nouveau emprisonné par les ordres de Charles de Savoie, puis il vint mourir à Grenoble, en 1535.

(1) « Nulli hic parcit : contemnit, scit, nescit, flet, ridet, irascitur, incitatur, carpit omnia. Ipse philosophus, dæmon, heros, Deus et omnia. »

(2) De fæminei sexus præcellentia. Cet ouvrage a été traduit en français par Guendeville. — J'ai suivi l'édition contemporaine des œuvres si curieuses d'Agrippa. (Cornel. Agrip. oper. Lugd. Bat. apud Bellerum, sans date).

Digitized by Google

Dans ce livre étrange, on trouve plusieurs passa
où l'auteur émet sur la condition des femmes des id
justes et fort avancées ; car tout ce qui existe dans no
société est privé de ce moëlleux de formes, de co
souplesse, de ce charme, que cependant on demau
à tout; et pourquoi? C'est que l'homme seul a mis
main calleuse à l'ouvrage, et n'a rien laissé faire à
femme, c. à. d. à la grâce qui achève tout. Qui
bâti, sculpté, écrit, peint? Ce sont les hommes, jam
les femmes. L'art n'a qu'un sexe, il est mâle, tan
qu'il devrait réunir, et il les réunira un jour, la pu
sance du sexe évidemment le plus fort et la tendance
sexe le plus faible. Alors les temps seront venus et
complis pour la beauté de l'expression idéale.

Cependant il ne faut pas prendre ce livre *absolum*
pour ce que le titre annonce. Agrippa, sous prête
de défendre son paradoxe, n'a eu en vue que de
moquer, avec la verve la plus audacieuse, des croyan
bibliques et chrétiennes. Ayant pris une fois la préca
tion d'annoncer une plaisanterie bouffonne pour
montrer la prééminence du beau sexe, il semble n'av
plus eu besoin d'aucun artifice pour dire toute
pensée. Il fouille donc à pleines mains dans ce q
appelle le magasin sacré de la bible : la création
l'homme et de la femme, le péché originel, l'histo
de Judith et d'Holopherne, celle des filles de Lo
les vies des patriarches, les adultères de Davi
la virginité de Marie et une infinité d'autres poi
deviennent, sous sa plume, un sujet d'amère moquer
Il n'y a pas de livre qui ressemble plus aux facéties
Voltaire, et souvent comme Voltaire, Agrippa s'élè
tout-à-coup d'une plaisanterie obscène à des mouveme

Digitized by Google

d'une vive et naturelle éloquence, quand il trouve l'occasion de critiquer la bible et l'antiquité au nom de la moralité moderne. On s'étonne qu'un livre si décidément satirique, et où le cynisme ne se déguise guère, ait pu être gravement dédié à Marguerite. Cela peut donner une idée de la liberté de penser qui règnait déjà à cette époque.

C'est le même esprit fraudeur et incrédule qui fait le fond de son second ouvrage, intitulé : *De incertitudine et vanitate scientiarum atque artium declamatio*, et traduit sous le titre de *Paradoxe sur l'incertitude, vanité et abus des sciences*: Ici, comme dans son discours sur les femmes, la thèse qu'il met en avant ne devient qu'un prétexte de satire contre les croyances et les choses de son temps. Le livre sur la *Magie* ou la *Philosophie occulte* (*De philosophia occulta libris tres*) est, au contraire, un travail sérieux qui contient les recherches de toute sa vie, toute l'érudition qu'il a pu acquérir, depuis les constellations, les caractères sacrés, les amulettes, jusqu'aux philtres, à la géométrie et à la musique démoniaque.

En général, selon Agrippa, tous les arts, toutes les sciences, toutes les professions de la vie, n'aboutissent qu'à un résultat malheureux ou inutile; pénible aveu d'un philosophe qui s'est dit à lui-même : « toutes les vérités de la vie me l'ont fait prendre en dégoût. La vérité de la science m'a rongé d'ennui, la vérité de l'amitié m'a montré l'ombre et refusé la réalité, la vérité de l'amour m'a fait connaître les femmes moins pour être heureux avec elles que pour apprendre combien l'amour est loin du bonheur. »

Agrippa se trouvait fatalement dans une de ces

Digitized by Google

douloureuses époques de transition (1), où la foi e l'amour s'en vont, où tout s'éteint jusqu'à l'espérance où le scepticisme, semblable au vautour de Prométhée dévore l'âme et les entrailles des hommes les plu robustement constitués au moral et au physique.

La foi, comme l'amour, est détruit dès qu'elle es altérée : sitôt que l'infaillibilité du pape ne fut plu crédulement adorée, Rome entra dans sa décadence et l'Europe dans des voies nouvelles. Le moyen-âge ce successeur des beaux jours du polythéisme antique ce triomphe de la foi et de la lettre catholiques, fu dissous, déchiré; les rois jettent le mépris et l'outrag à la face du souverain-pontife; à Cologne, à Oxford la prédication est tournée contre Rome; les peuple sont excités à rejeter ce qu'ils embrassaient avec trans port. Que leur donnerez-vous, grands et docteurs d la terre, pour combler le vide que vous creusez dan le cœur? Vous cherchez quelque chose, mais vou cherchez encore, et depuis les premiers déchirement du moyen-âge, l'humanité, dont on a ébranlé le temple en est sortie à grands flots, pour marcher devan elle impétueuse et vagabonde.

(1) Voy. sur Agrippa l'*Encyclopédie nouvelle* et l'*Encyclopédi des gens du monde.*

J. J. Altmeyer.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

Poésie.

TOUT A TOUS.

Eh non, non ! ce n'est pas toujours avec de l'or
Qu'on peut aux malheureux donner quelque allégeance ;
Une douce parole a plus de prix encor :
Tel mot fait tant de bien au cœur dans sa souffrance !
Je connais cent moyens de faire des heureux,
Aux grands comme aux petits d'apporter quelque joie,
D'être compatissant, délicat, généreux,
Si l'on saisit l'instant quand le ciel nous l'envoie.
Je crois mon secret bon, j'aime à le publier,
Heureuse si quelqu'un voulait en essayer.

Appeler Monseigneur un ministre en disgrâce,
Lui rendre les honneurs qu'il devait à sa place ;
Au riche ruiné rappeler ses bienfaits ;
D'un poète sifflé citer les vers bien faits ;
Engager à danser une laide oubliée,
Vanter son doux maintien, sa taille déliée ;
Avoir l'air d'ignorer des malheurs trop connus ;
Faire valoir toujours des talents méconnus ;
A l'ami qui se plaint de son autre lui-même,
Redire un mot du cœur qui prouve encor qu'on l'aime ;
A cet infortuné parler de l'avenir,
Lui citer des malheurs que l'on a vu finir ;
Au malade abattu par sa longue souffrance,
Parler toujours du ciel comme d'une espérance ;
A cette veuve en pleurs rappeler les vertus,
Les nobles qualités de celui qui n'est plus ;
Lui dire que sans doute il jouit de ses larmes,

Digitized by Google

Et qu'il peut, même au ciel, y trouver bien des charmes ;
A ce cœur éperdu trop prompt à se donner,
Rappeler la vertu près de l'abandonner ;
Au misanthrope aigri laisser conter sa peine,
Le réconcilier avec l'espèce humaine ;
Etre de tous, enfin, l'ange consolateur,
Voilà ce que l'on peut, avec l'instinct du cœur.

Mlle C. de B.

A MON AMI Ch. de P***

1835.

Quand, des champs où tu vis, ta parole naïve
M'apporte frais et purs quelques mots de ton cœur ;
Quand ta noble pensée à ma pensée arrive,
Et lui donne à rêver la gloire et le bonheur ;

Quand ton cœur me rappelle à ces heures passées,
Où tous deux, confondus dans un même désir,
Nous laissions doucement nos âmes enlacées
S'enivrer d'espérance et de bel avenir ;

Quand tu dis que ma voix prête à ta solitude
Un charme assez puissant pour sauver de l'ennui
L'instant où le repos te dérobe à l'étude ;
Quand la tienne m'appelle avec un nom d'ami ;

Alors, d'émotion mon âme est si remplie,
Je jette à l'avenir tant d'ardeur et de foi,
Que mon front rayonnant s'incline et s'humilie
Pour adorer le Dieu qui t'envoya vers moi !

Oui, tu m'es un présent de sa magnificence,
Un astre de son ciel, un mot de son amour,
Un souvenir vivant que ma reconnaissance
Doit expliquer ainsi : bénis-le chaque jour.

Digitized by Google

Mais, quand fuyant la ville aux bruyantes mêlées,
Je vais lire ou rêver à l'aspect d'un ciel bleu;
Quand j'écoute, le soir, passer dans les vallées
Les soupirs de la terre et le souffle de Dieu;

Quand assis près du flot dont j'aime le murmure,
Un arbre m'ombrageant de ses rameaux épais,
Je laisse ma pensée errant sur la nature,
Recueillir des parfums de silence et de paix;

Quand ma lyre, pareille à la voile assouplie
Où le souffle des vents a cessé de gémir,
Déborde de tendresse et de mélancolie;
Quand j'ai trop de ma peine ou trop de mon plaisir;

Que je regrette alors ton aimable présence!
Que j'aspire avec joie au moment de te voir!
Au-devant de tes pas que mon âme s'élance
Palpitante d'amour et chantant son espoir!

HENRI C.

A MA MUSE. — RETOUR.

1835.

Ainsi qu'un jeune amant vers la beauté qu'il aime,
Après un jour d'humeur revient plus enflammé,
Muse chérie! à toi, moi je reviens de même,
Plus tendre et plus charmé.

Ingrat! je négligeais le bonheur que tu donnes
Pour les plaisirs amers d'un monde froid et vain,
Comme si ses honneurs, son encens, ses couronnes,
Valaient un chant divin!

Digitized by Google

Pour toujours ma pensée en toi se réfugie;
A ton culte sacré dévouant mon amour,
Je t'offre mes soupirs, ma foi, mes chants, ma vie...
Souris à mon retour!

Souris à ces moments d'extase et de silence
Où mon esprit rêveur cherche à se recueillir;
Souris à l'heure sainte où mon âme s'élance
Vers Dieu pour le bénir;

A ces jours où la joie à grands flots nous inonde
Et nous peint l'avenir dans un ciel semé d'or;
A toute émotion fugitive ou profonde,
Muse, souris encor!

Henri C.

Digitized by Google

ANALYSE CRITIQUE.

LITTÉRATURE. — PUBLICATIONS NATIONALES.

On ne saurait le méconnaître sans ignorance, et le nier sans aveuglément ou mauvaise foi : malgré l'état longtemps improductif d'un sol que l'on déclarait stérile pour s'épargner le soin de le cultiver; malgré les giboulées épigrammatiques dont nous afflige fréquemment le vent du sud; malgré le souffle bruyant du *mistral* industriel, essentiellement contraire à la végétation dont il s'agit; enfin et surtout, malgré la bise glaciale de l'indifférence publique, notre arbre littéraire, depuis quelque temps, commence à pousser de vigoureux rameaux. Il n'entre pas dans mes vues de rechercher pourquoi, durant nombre d'années, il n'a produit, à peu d'exceptions près, que des fleurs assez pâles et des fruits assez insipides, ni d'attribuer, avec quelques-uns de ceux qui ont examiné la question, ce fâcheux résultat à l'absence d'une langue vraiment nationale : avec d'autres, à l'esprit d'imitation : avec ceux-ci, au contre-coup des réimpressions d'ouvrages français : avec ceux-là, au manque d'imagination chez les Belges : explication fort vraisemblable à l'égard d'un peuple qui a produit Rubens, Van Dyck, Duquesnoy et Grétry, comme il compte aujourd'hui parmi ses artistes De Keyser, Simonis, Geefs et Grisar. Hormis cette dernière, dont plusieurs faits récens achèvent de démontrer la nullité, les diverses causes énumérées ci-dessus ont toutes pu contribuer à la longue et triste léthargie de la littérature en Belgique. Mais la principale, à notre sens, est le préjugé national, ou plutôt anti-national, qui, par anticipation, condamnait à l'impuissance tout écrivain indigène dès son entrée dans la carrière de l'art proprement dit. Ce système de critique préventive, merveilleusement commode en ce qu'il dispense de goût, de savoir et de réflexion, était en vigueur dans la jurisprudence des salons comme dans le

Digitized by Google

jargon des cafés. Nous voulions bien nous octroyer mutuellen
la faculté d'être érudits, archéologues, historiens, ou, si
veut, historiographes : mais pour la littérature d'invention
particulièrement pour la poésie, néant : il ne fallait pas y son
Cette réprobation *à priori* n'était point, ou n'était que raren
engendrée par l'humeur envieuse de la confrérie des sots,
la précaution craintive des eunuques-nés de l'intelligence,
craignent toujours de voir apparaître devant eux quelque ch
ou quelqu'un qu'ils ne puissent regarder sans lever la tête :
provenait de l'humilité de tout un peuple qui ayant d'avanc
conviction de l'inaptitude innée et fatale de chacun de ses memb
pour ce genre de travaux, acceptait cet état de choses com
un inconvénient inhérent à la latitude, et en prenait son p
aussi bien que de la pluie et de la neige au mois de décemb
Si quelqu'audacieux s'avisait de rompre en visière à l'opin
dominante, en publiant un roman ou en faisant jouer une
médie : « Je ne lirai pas ça, je n'irai pas voir ça, » disait
avec une naïveté charmante ; « c'est un de nous, c'est un Be
qui l'a fait. » En vain des écrits remarquables venaient
intervalles protester contre cet impertinent ukase : ils étai
accueillis par une insouciance plus meurtrière que la satire,
souvent vivifie ce qu'elle égratigne. Quelquefois cependant
journaux daignaient s'en mêler, et donnaient aux auteurs, en as
mauvais français, des leçons de style et des avis grammatica
(*N. B.* Il est évident que je parle des journaux de ce temps-
on sait bien qu'aujourd'hui c'est tout différent.) Les choses
passèrent ainsi durant les dernières années de notre réunion
la France, et ne s'améliorèrent que faiblement sous le régime
lui succéda. Le pouvoir d'alors avait ses raisons pour ne favori
parmi nous que d'une façon négative la culture de la langue et
la littérature de nos voisins méridionaux. Au nombre de
encouragemens en ce genre, on peut citer l'établissement
Bruxelles de la société *Concordia*, où il se récitait beaucoup
discours hollandais et latins. Il existait bien, à la vérité,
almanachs littéraires et des *annuaires poétiques*, hospices annuel
ment ouverts aux nouveaux-nés qui balbutiaient la langue profan
mais les éditeurs philantropes qui avaient fondé ces établisseme

Digitized by Google

de bienfaisance savaient que quoi qu'en dise l'ami de Gil Blas, on ne s'enrichit pas toujours en administrant le bien des pauvres : aussi ne tiraient-ils qu'à deux cent cinquante, ce qui au bout de toute une dynastie, morte de mort naturelle, ne leur eût pas rapporté le quart de ce que produit maintenant la contre-façon, je veux dire la réimpression d'un volume de M. Petrus Borel. A la vérité, les vers nominalement français que nous faisions alors (exceptons-en toujours quelques talens réels et originaux, qui semblaient avoir le pressentiment d'un prochain et meilleur avenir) ressemblaient assez généralement à ceux dont s'enjoliva jadis la *Guirlande de Julie*. « A mademoiselle***, en lui renvoyant un gant perdu au gage-touché. (*C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité*, qui avais perpétré ceci.) — A madame****, en lui adressant les œuvres de Parny. — A madame la comtesse de****, pour le jour de sa fête. » Quelquefois aussi, pourtant, c'était du joli persiffiage musqué, à la manière de Dorat et du marquis de Pezay; véritable style Louis XV, comme on disait alors, dans le genre des peintures de Wateau et des armoires de Boule; quelquefois enfin des apologues libéraux et philosophiques, dont feu Caligula aurait pu pénétrer le sens réel sans que l'auteur se trouvât compromis le moins du monde. Ce fut par ces sentiers parfumés de roses, de muguets et de pavots, que nous arrivâmes aux évènemens d'août et septembre 1830. Depuis lors, et ici nous devons prendre un ton plus sérieux, un véritable mouvement littéraire s'est manifesté dans nos provinces. Soit que ces mots *d'indépendance nationale* eussent échauffé les esprits comme ils avaient élevé les âmes, soit que l'on espérât d'un pouvoir compatriote l'appui que l'on ne devait pas attendre de l'étranger, le champ de l'intelligence, plus fortement labouré, a produit de plus abondantes et de plus vigoureuses récoltes. Aux travaux scientifiques et historiques, continués avec un nouveau zèle et un succès croissant, se joignent aujourd'hui, surtout dans le genre du drame et celui du roman, des compositions importantes par leur objet comme par leur étendue, et souvent remarquables par l'exécution. Dans notre littérature actuelle, il y a de la sève, il y a même de l'exubérance : mais c'est là un signe de vie; et si trop souvent elle existe d'emprunts, si elle se soumet trop aveugle-

Digitized by Google

ment à l'influence de la moderne école française, par fois séduisante dans ses égaremens, si elle se fatigue et se dénature dans l'imitation servile et cependant imparfaite de formes nouvelles, qui précisément ne doivent leur effet qu'à leur singularité, nous n'y devons voir qu'un fait accidentel, transitoire, et qui d'ailleurs s'explique fort naturellement dans une littérature naissante. C'est à présent que la critique est possible, désirable, nécessaire en Belgique : et c'est surtout à la presse périodique qu'il appartient de lui servir d'organe. Pour notre part, nous nous attacherons, quand l'occasion s'en présentera, et pour autant que nos forces le comportent, à remplir ce devoir, dont nous commençons aujourd'hui l'accomplissement par l'examen de diverses productions qu'a vues naître la fin de l'année qui vient de s'écouler.

MITRAILLE. *Par Eugène Gaussoin, lieutenant d'artillerie.* Bruxelles, Hauman et Cᵉ, 1839.

Il serait aisé de faire ici de l'érudition à propos de la profession de l'auteur et du titre de son livre. Quelle belle occasion de rappeler les noms des hommes de guerre qui ont aimé, protégé ou cultivé les lettres, depuis le roi David qui composa des psaumes jusqu'à l'empereur Napoléon qui fit une grosse pension à M. Luce de Lancival, en passant par Alexandre dit le Grand, Scipion l'Africain, Charles-Quint, François Iᵉʳ, Henri IV et Fréderic II; de signaler entre ces deux manifestations de l'intelligence un rapport ou une opposition, choses également favorables aux *effets* de style; d'accoupler enfin dans la même phrase le parnasse et le polygone, la lyre et la gargousse! Mais comme nous n'écrivons pas un éloge académique, nous réduirons, contre l'usage, le fait à ses dimensions réelles, nous bornant à remarquer qu'il est satisfaisant de voir un jeune militaire consacrer aux travaux de l'imagination les loisirs que lui laissent des études plus sévères, abandonner pour de plus nobles délassemens les frivoles plaisirs de la vie de garnison, et rafraîchir aux sources poétiques son front sillonné par les théorèmes. Ce qu'il y a de mieux, c'est que la vocation est vraie, que généralement, dans ce recueil, le résultat répond à l'intention : et

Digitized by Google

nous y trouvons moins un mathématicien qui fait des vers, qu'un poète qui sait les mathématiques.

Au reste on reconnaît, dans la plupart des morceaux que contient ce petit volume, l'expression des sentimens de patriotisme, d'honneur et de générosité qui de nos jours, et sous l'empire de nos institutions, doivent caractériser le vrai militaire. Voyez ce début de la pièce intitulée *le Drapeau :*

Quand le drapeau paraît, au moment qu'on déploie
Aux rayons du soleil ses plis d'or et de soie,
Et qu'il flotte avec grâce agité par le vent,
Avec calme et respect le soldat le regarde :
Il vient resplendissant, entouré de sa garde,
Comme un gage d'honneur offert au régiment.

La valeur le défend, le respect l'environne,
Au fond de tous les cœurs son frôlement résonne,
A l'ombre de ses plis on court de toutes parts.
Son régiment le suit à travers la mitraille,
Et pour le protéger, au sein d'une bataille,
Il l'entoure, à l'envi, de ses vivans remparts.

Qu'importent les dangers que le drapeau partage?
Son aspect des soldats enflamme le courage;
Leurs rangs sont comme lui troués par le canon :
Qu'importe! les mourans l'accompagnent encore
De leurs derniers souhaits, car leur trépas l'honore;
Ils lui lèguent leur sang, leur appui, leur renom.

. . . . . .
. . . . . .

Oh! combien son aspect redit à la mémoire
De souvenirs d'honneur, de dévoûment, de gloire!
Heureux celui qui peut vaincre pour son drapeau!
Il est grand, il est noble, il sauve la patrie;
Jusques dans l'avenir sa mémoire est chérie,
Et l'immortalité *l'accompagne* au tombeau.

Mais malheur et mépris sur le lâche transfuge
Qui quitte son drapeau, qui mendie un refuge
Dans le camp ennemi! Que par la pauvreté,
La honte, les remords, sa faute soit flétrie;
Renié par les siens, qu'il meure sans patrie;
Que son nom soit maudit dans la postérité!

Digitized by Google

Fût-on tout imprégné du puritanisme critique de feu l'abbé d'Olivet, ce juré peseur de diphtongues, on n'aurait guère, ce nous semble, à reprendre dans les stances qui précèdent qu'une figure amphibologique et une consonnance qui n'est pas heureuse. Aussi est-ce surtout pour gagner les émolumens attachés à nos fonctions de ministère public en matière d'hémistiches, que nous avons souligné ces deux légères fautes échappées à l'auteur, dont nous nous sommes permis

D'instruire le procès en lettres italiques,

comme nous l'avons dit nous-même, il y a une trentaine d'années, dans des vers qui ne valaient pas ceux-ci. Nous ajouterons, puisqu'il s'agit de dates, que le jeune poète, qui ne nous est pas inconnu, ne devait pas avoir beaucoup plus de vingt ans, lorsqu'il composa ces stances, qui portent le millésime de 1833.

L'officier appartenant à une arme spéciale se révèle plus distinctement, et avec la même vigueur, dans la pièce ayant pour titre *la Batterie de Campagne*, où les manœuvres rapides de l'artillerie et les effets du tir sont décrits avec une vérité de détails qui n'ôte rien à la poésie. Les chefs viennent de commander le feu :

Toute la batterie, au galop entraînée,
Augmente, en avançant, sa course déchaînée;
Au-dessus d'elle, au loin, le sable des sillons
Tournoie en tourbillons.

Allons, courez, courez au travers de le plaine,
Allons, les lourds canons sont allés *maintenant*;
Des accidens du sol la résistance est vaine,
Devant nous il n'est plus d'obstacles à *présent*.
Vers le point désigné la colonne s'élance.
Franchissez les fossés, dévorez la distance,
Artilleurs, en avant! allons, point de repos,
Excitez les chevaux.

. . . . . .

Mais ce n'est pas assez. Les escadrons rapides,
Formés en échelons, accourent nous charger.
Comme un vaste ouragan, les lanciers intrépides
S'élancent au galop à travers le danger.

Digitized by Google

De longs flots de poussière à nos coups les annoncent :
Aux flancs de leurs coursiers les éperons s'enfoncent,
Et d'écume et de sang les fougueux cavaliers
Couvrent leurs étriers.

Que la mitraille vole et que l'obus éclate
Au front des cavaliers, sous les pieds des chevaux !
Arrêtons leur élan ; que le trépas combatte
L'ouragan furieux qui fond sur nos drapeaux.
Redoublons nos efforts, redoublons de vitesse ;
Les chevaux, effrayés du danger qui les presse,
Sous l'éperon fumant qui les excite en vain
Se dérobent au frein.

. . . . . .

Le feu cesse, et le vent emporte la fumée
Qui vole sur nos fronts en nuages mouvants.
Nul soldat n'a trahi sa haute renommée ;
A leur poste ils sont tous, qu'ils soient morts ou vivants.
Près des affûts brisés, ils sont là sur la terre.
Honneur, honneur à vous, aux martyrs de la guerre !
Gloire à ceux qui sont morts en vaillans artilleurs !
Ils reposent heureux, ils reposent vainqueurs.

Cependant le jeune poète ne tire pas exclusivement de son luth (encore style Louis XV) des sons mâles et guerriers ; parfois il s'abandonne à l'enjoûment de son âge ou à ses rêveries d'amour, comme dans les stances suivantes, qui, en raison de cette différence de sujet, seront peut-être préférées par plus d'un lecteur, et surtout plus d'une lectrice :

Mes arrêts.

Mes arrêts bien-aimés, vous voici de retour ;
Vous revenez encor visiter mon séjour ;
Merci, mes vieilles connaissances.
Mon toit reste désert, quand vous êtes absents ;
Mes beaux rêves d'amour perdent leur doux encens,
Leurs fugitives espérances.

Adieu les souvenirs de fête et de bonheur ;
Le charme qui les suit n'enivre plus mon cœur :
Plus de suaves rêveries ;

Digitized by Google

Mon luth reste muet : plus de folles chansons,
De vers qui dans mon cœur font retentir leurs sons ;
Adieu mes études chéries.

Par un trop long repos mes livres sont usés,
Mes auteurs favoris languissent délaissés
Dans un oubli qui les étonne ;
La poussière *use* l'or de leur vélin soyeux,
Flétrit Châteaubriand, mon Béranger joyeux,
Et fane les Feuilles d'Automne.

Mais quand vous revenez habiter avec moi,
Mes arrêts bien-aimés, tout change à votre loi ;
Avec vous la foule empressée
Des plaisirs enivrants accourt pour me bercer ;
Elle embaume ma vie, elle vient retresser
De mes jours la chaîne brisée.

Car sans vous, mes arrêts, il faut, dès le matin,
Quand le sommeil plus doux, de ses doigts de satin,
Caresse et clot notre paupière,
Quand de vagues pensers dorent notre réveil,
Il faut, quand l'orient des rayons du soleil
Reflète à peine la lumière,

Quand la trompette sonne, il faut à son appel
Répondre sans retard ; que mon œil paternel
Examine avec vigilance
L'aspect et l'appétit de nos pesans coursiers,
Et si partout l'étrille aux mains des cavaliers
Travaille avec intelligence.

Il faut, d'un fournisseur devinant les secrets,
A ses ruses sans nombre opposer les décrets,
Et veiller que son avarice
D'un grain trop fermenté ne complète ses poids ;
Dans mon esprit, lassé des accents de sa voix,
Qu'un timbre faux ne retentisse ;

Voir si quelque guerrier, esquivant les ciseaux
D'un Figaro conscrit, de cheveux qu'il croit beaux
A laissé grandir l'élégance ;
Chercher si d'un héros négligent ou tardif
L'aiguille n'ajusta quelque bouton fautif,
D'un fil rebelle à l'ordonnance.

Digitized by Google

Quand vous m'abandonnez, ô mes hôtes chéris,
Ainsi rampe ma vie, ainsi tous mes esprits
Aux fourches de la discipline
Passent en se courbant, chaque jour affairés;
La fatigue fait fuir les cent rêves dorés
Dont l'âme, la nuit, s'illumine.

Dans les rangs des soldats décorés de chevrons,
Des deux canons croisés qui brillent sur nos fronts,
Lorsque, jeune, j'ornai ma tête,
J'avais un autre espoir qui me soutient encor :
J'espérais voir un jour mon épaulette d'or
Vieillir au sein de la tempête.

D'un espoir de soldat mon cœur était bercé,
Et j'appelais le jour où notre sang versé
Illustrerait notre patrie;
Qu'on dirait nos succès dans de joyeux concerts;
Qu'on pleurerait les morts sans pleurer de revers;
Que notre bannière chérie

Ombragerait nos fronts de ses plis glorieux;
Que ses nobles couleurs brilleraient *dans les cieux*,
Au sein d'une ardente bataille.
J'appelais les combats qui retrempent l'honneur,
Qui font graver la paix sur un canon vainqueur,
Prêt à revomir la mitraille.

Mais, hélas! maintenant la triste garnison,
En se fermant sur nous ainsi qu'une prison,
Avait refroidi ma pensée.
Loin de ces murs étroits mon bonheur avait fui;
Nul tendre souvenir dans mon cœur n'avait lui;
Mon existence était froissée :

Hôtes que je chéris, vous voici de retour :
Soyez les bien-venus, mes chers amis, bonjour;
Vous ramenez dans ma demeure
Les vers, les gais propos, les chansons, les plaisirs :
La molle rêverie et les vagues désirs
De mes jours vont orner chaque heure.

Digitized by Google

O mes doux souvenirs, ouvrez vos ailes d'or!
O mes lettres d'amour, que je vous lise encor!
Laissez-moi, de vos jouissances,
Repeindre à mon esprit les tableaux enflammés;
Je vous dois ce bonheur, mes arrêts bien-aimés:
Merci, mes vieilles connaissances.

Certes, ce ne sont pas là des vers trigonométriques, dans cet heureux mélange de sentiment et de gaîté, dans images grâcieuses, dans cette coupe pleine d'aisance et variété, rien ne rappelle l'œuvre poétique sous la préven de laquelle gît feu Gassendi, de rectangulaire mémoire et où respire toute la verve du logarithme. Nous pourr encore citer, dans ce recueil, d'autres pièces de différens gen mais toutes empreintes d'esprit et de facilité, telles que *le Re queur*, *Adieux aux épaulettes de sous-lieutenant*, *Faire pleure mère*, etc., mais nous en avons dit assez pour justifier nos él et l'espoir que nous concevons de voir bientôt ces heureuses cultés, se développant et se fortifiant par l'étude attentive bons, des vrais modèles, donner en même temps à la patri propos, pourquoi maintenant disent-ils toujours *le pays?*) e bon officier, et, ce qui durant de longues années fut beauc moins commun chez nous, un bon poète de plus.

OLLA PODRIDA, *par Adolphe Mathieu*. Mons, 1839.

Ce ne sont plus ici les heureux essais d'un jeune talent se révèle, ce sont les nouveaux fruits d'un talent déjà viri bien constaté, que nous offrons à nos lecteurs. Depuis lo temps le nom de Mr Mathieu est avantageusement connu ceux qui, en Belgique, veulent bien s'occuper de littérat soit comme praticiens, soit même comme simples amateu et qui avaient bientôt reconnu dans la manière de l'aut un mélange assez rare de poétique rêverie et de verve tirique. Cette dernière tendance s'était manifestée de bon heure: car en 1824, si nos souvenirs biographiques ne n trompent pas, il composa une ode politique, laquelle n aucun succès auprès des académiciens de la chambre des m

(1) On connait le quatrain qui commence par ce vers:
Elle a cinq instruments dont je suis amoureux, etc.

Digitized by Google

en accusation. Ce premier pas dans la carrière lyrique le conduisit aux *Petits-Carmes*, grande maison sise à Bruxelles, rue du même nom, et assez connue de ceux qui se mêlent d'écrire touchant les affaires publiques, sous prétexte qu'elles regardent tout le monde. Ce fut là que nous eûmes l'avantage de faire sa connaissance, ayant nous-même passé une partie de la belle saison dans cet asyle ouvert aux arts libéraux, par suite d'un article publié, de compte à demi, dans un des journaux de l'opposition. Cet encouragement donné aux lettres françaises dans la personne de Mr Mathieu n'ébranla point sa vocation et ne changea rien à son allure. Il continua de se livrer à la gymnastique de l'imagination, et le recueil qu'il fit paraître en 1835, sous le titre de *Passetemps*, prouva combien ses forces s'étaient accrues par l'étude et la réflexion. Dans ces vers, d'un caractère tour-à-tour badin, sévère et passionné, on remarquait déjà les effets du travail assidu et consciencieux d'une intelligence qui sait se contenir et se diriger. Le dessin de la phrase poétique était plus correct et plus précis, les contours mieux arrêtés, les images plus justes et moins surabondantes, sans cesser d'être pittoresques et colorées. L'arbuste un peu trop luxuriant, pour nous servir de l'expression de Virgile, avait appris à modérer sa sève, et s'émondait de lui-même.

Ce progrès important nous semble encore plus marqué dans les poésies dont nous avons à parler aujourd'hui. La première des pièces que contient ce volume, et la plus étendue, est *Roland de Lattre :* monument poétique et national élevé à la mémoire de cet artiste belge, célèbre, comme tant d'autres, par son génie et son infortune, et que l'Italie, au sein de laquelle se déployèrent ses facultés musicales, semble réclamer comme l'un des siens, sous le nom d'*Orlando di Lasso*. Nous ne nous arrêterons pas sur cette composition, simple et touchante élégie, parce qu'elle a été déjà publiée séparément, et citée par la presse périodique, qui en a fait un éloge mérité. Les pièces qui suivent offrent, comme l'indique le titre, une grande variété de sujets, de tons et de couleurs. Ce sont des épitres, des satires, des pièces érotiques ou philosophiques, des sonnets, une comédie ou plutôt un vaudeville en vers,

Digitized by Google

enfin *le Lumçon* (réimprimé), description burlesque et amusante d'une fête populaire annuellement célébrée dans le chef-lieu du Hainaut. Mais à travers cette diversité continuelle de genre et de style, on s'aperçoit que l'épigramme est une des formes favorites sous lesquelles se manifeste l'esprit du poète, et qu'il possède à un haut degré le don de se moquer de son prochain; faculté naturelle que l'exercice a singulièrement perfectionnée. Nous n'en citerons pas les preuves concluantes et facétieuses; nous dirons seulement qu'il n'a pas pour l'Édilité même tous les égards qu'exige la vie *civile*, et qu'il s'est plus d'une fois rendu coupable de lèse-échevinage. Cela n'est point parlementaire, comme disait dernièrement un régisseur de théâtre à des administrés, je veux dire à des abonnés qui demandaient du neuf. Une circonstance aggravante du délit, c'est que sous des vers qui disent beaucoup, il y a de la prose qui dit pourquoi. Les passages spécialement criminels et *incriminables* dans ce genre se trouvent aux pages 75, 115 et 143 : ce dont nous prévenons chacun afin qu'on n'aille pas les y chercher.

Et ne vous figurez pas qu'il s'agisse ici de ces vagues allusions, de ces types généraux, de ces portraits à peine esquissés où la malignité publique fait presque tous les frais d'une ressemblance que le peintre a évité de rendre trop frappante. Ce ne sont ni les *Damis*, les *Dorimon* et les *Argant* de la satire classique, ni les *Germeuil*, les *Forlis* et les *Valmont* d'une école plus moderne, mais de bons gros noms propres, auxquels il ne manque autre chose que l'appellation patronymique, laquelle aurait probablement tenu trop de place dans l'alexandrin. Je m'étonne seulement de n'avoir pas trouvé dans les notes l'indication de la rue qu'habite chaque modèle, et le N° de sa maison.

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud (1)!

Heureusement, en dehors de cette polémique irrévérencieuse

(1) Molière, *Amphytrion*.

Digitized by Google

et anti-baillivale, dont nos pénibles et impérieuses fonctions de rapporteur nous ont seules contraint de nous occuper, il se trouve bon nombre de pièces que l'on peut citer et même transcrire sans rien commettre d'attentatoire à l'ordre public. Nous commencerons par ce fragment d'une épître adressée à l'auteur des *Consolations*, qui venait d'être nommé professeur de littérature à l'Université de Liége : nomination qui resta sans effet, par suite de la détermination personnelle du titulaire.

Viens, quitte enfin Paris, sublime métropole,
Reine par le pinceau, la lyre et le burin;
Quitte le Panthéon et sa blanche coupole,
La colonne immortelle et ses soldats d'airain
Par qui, de l'un à l'autre pôle,
Régna le peuple souverain;

Ce Saint-Cloud qui jaillit en bleuâtres cascades,
Ce Fontainebleau si vanté,
Ce Louvre fastueux aux pompeuses arcades,
Où roule incessamment un cri de liberté,
Depuis le jour qui vit devant les barricades
Crouler la vieille royauté.

Quitte les vastes Tuileries,
Les parcs, les gais sentiers, les jardins verdoyants,
Les méandres touffus et les nattes fleuries
Où tu fuyais la foule et ses plaisirs bruyants.

Quitte les rives de la Seine,
Et leur tapis de mousse et leur bel édredon,
Et les ombrages de Vincenne,
Et les longs boulevards, et les bois de Meudon.

Quitte le Luxembourg aux vertes promenades,
D'ombre et de silence embelli,
Les jeux, les doux loisirs, les molles sérénades,
Les frais berceaux de Tivoli.

Quitte la Marne et ses presqu'îles
Ceintes de joncs et de roseaux,

Digitized by Google

Où tu coulais des jours tranquilles,
Comme un cygne superbe *assis* au bord des eaux;
Tantôt près du crystal d'une claire fontaine,
Tantôt sous de grands bois, obscurs, silencieux,
Et toujours attentif à quelque voix lointaine
Qui te parlait du haut des cieux.

Si l'on en excepte une expression qui n'a pas toute la juste
désirable, la critique la plus rigoureuse ne trouverait, ce n
semble, rien à reprendre dans ces vers, dont l'élégante et c
recte facilité, ainsi que l'entente du rhythme et le mouvem
de la phrase poétique, rappelle le gracieux abandon et la sua
mélodie de Bertin.

Mais une pièce bien plus remarquable encore, et par l'imp
tance du sujet et par la gravité des pensées, est celle qui a p
titre *Un Suicide*. Les vers inspirés à notre compatriote par l'
pect si fréquent des ravages de cette épidémie morale n
semblent, sous le point de vue philosophique, pouvoir ê
comparés avec avantage à ceux de V. Hugo, qui, en traitant
même question, s'est montré peut-être plus poète que pense
Ce qui nous a surtout frappé dans la composition de Mr A.
et ce qui nous paraît digne d'une haute estime, c'est le fo
des idées. Il est impossible de pénétrer avec plus de sagaci
de définir avec une justesse plus rigoureuse les diverses et no
breuses causes secondaires de cette affreuse maladie, et
mieux prouver comment elles découlent presque toutes de
même source, nous allions dire du même débordement : l'O
gueil, si toutefois ce mot ne présente pas un sens trop élé
pour être applicable à ce besoin cupide, à cet appétit bru
du rang, du pouvoir et des richesses qui forme un des
ractères dominans de notre époque fébrile et convulsive. Mo
facile et moins brillant que dans la plupart des poésies
l'auteur, parfois même ne se prêtant qu'avec une sorte
contrainte aux exigences de la pensée (qui, le moraliste l'a bi
senti, devait ici occuper la première place et ne faire à
versification que des concessions indispensables), le style

Digitized by Google

précis, serré, vigoureux. L'opinion que nous venons d'exprimer se trouvera sans doute justifiée par les passages suivants :

. . . . . .
Le dégoût dans son sein, ainsi qu'une couleuvre,
Le rongeait; un beau jour il mit la main à l'œuvre,
S'appliqua sur le front un tube meurtrier,
Tomba mort sans se plaindre, et surtout sans prier.
Quel est donc, quel est donc ce mal qui se propage,
Que l'histoire du siècle écrit à chaque page,
Et qui, du pauvre au riche et de l'homme à l'enfant,
Passe, fléau terrible, en son vol triomphant,
Sans laisser dans les cœurs de traces plus profondes
Que le vaisseau qui fuit n'en laisse sur les ondes?

Le poète énumère ensuite, en les caractérisant, les diverses souffrances de l'âme, les différens états de malaise social qui le plus communément engendrent le suicide :

. . . . . .
Une espérance vague et qui s'en est allée,
Quelques livres impurs, pleins de préceptes faux,
D'athéisme, de sang, d'inceste et d'échafauds,
Un accès de tristesse ou de mélancolie,
Un coup de désespoir, d'ivresse ou de folie,
Un frénétique instinct de gloire inassouvi,
Un doux rêve d'amour, hélas, trop tôt ravi,
Un revers de fortune, une ambition morte,
Un de ces grands malheurs qu'un matin nous apporte,
Et qui brisent d'un coup soudain, instantané,
De nos illusions le prisme fortuné....
. . . . . .
. . . La mort, fauchant dans l'existence humaine,
Avant l'heure partout établit son domaine,
Et ne s'arrête plus en son large chemin
Entre le deuil d'hier et celui de demain.
. . . . . .
C'est que l'homme est jaloux, envieux par essence,
Envieux de fortune, envieux de puissance,
Et que dans ces grands chocs sans cesse renaissants,

Digitized by Google

Ces révolutions qui passent tous les ans,
Toujours autour de nous surgit à l'aventure
Quelque nom plébéien, mal lavé de roture,
Qu'au sommet des grandeurs, météore d'un jour,
L'audace ou le hasard fait monter à son tour;
Et qu'en les regardant haut perchés sur le faîte,
Nous dépassant déjà, nous autres, de la tête,
De mépris, d'impuissance, et d'orgueil combattu,
On se prend à douter de l'humaine vertu.

. . . . . .

Et voilà pourquoi l'ame est profondément triste;
Car dans ce siècle froid, vaniteux, égoïste,
Nul ne songe à borner ses vœux ni son orgueil,
Nul du toit paternel ne respecte le seuil,
Nul n'est content de soi, n'est heureux dans sa sphère,
Ne voit rien au delà que son œil ne préfère:
Viser, toujours viser et plus haut et plus loin,
Des hommes d'aujourd'hui tel est l'unique soin,
Et le moindre écolier *qui pense et qui raisonne*
Se croit l'égal de tous et ne l'est de personne,
Tant, pour trop embrasser, son esprit révolté
Se meurt dans l'impuissance et dans la nullité.

. . . . . .

Malheureux, qui mourez de cette triste mort,
Et dont le vain orgueil croit défier le sort,
Savez-vous ce qui reste après vous sur la terre
Quand vous avez sondé le suprême mystère?
Un cadavre sans nom, qu'on regarde passer
Sans trouver sur sa lèvre un mot à prononcer,
Un seul et triste mot de regret,.... de prière,....
Une fleur à jeter sur sa couche dernière,
Un douloureux regard qui, jusqu'au sein de Dieu,
A celui qui n'est plus porte au moins un adieu.
Ou si parfois quelqu'un sur sa tombe déserte
Dans l'ombre, à pas furtifs, vient déplorer sa perte,
Combien dans ce devoir que remplit l'amitié,
Etres présomptueux, il entre de pitié!
Car la mort, voyez-vous, la mort que vous vous faites,
C'est la compassion, malheureux que vous êtes,
Et votre orgueil si fier, que rien n'a pu dompter,
Jusque dans le trépas vient encore avorter.
A voir votre œil sans vie et vos membres qui saignent,

Digitized by Google

Les moins indifférens s'arrêtent et vous plaignent;
Les autres, plus nombreux, vous méprisent.... et tous,
Le lendemain venu, ne pensent plus à vous.
Le mépris, la pitié, l'oubli.... néant immense,
Voilà les trois seuls buts où court votre démence,
L'inexorable borne où, vos vœux exaucés,
Vous venez vous briser, orgueilleux insensés!

Le poète assigne ensuite, au mal qu'il déplore, d'autres causes qu'il trouve dans l'anarchie sociale.

. . . . Convictions, dogmes, cultes et lois,
Tout, depuis cinquante ans, se déplace à la fois;
Le passé tout entier pierre à pierre s'écroule,
Les institutions disparaissent en foule,
Et tout ce qui donnait au monde un point d'appui
Dans ces ébranlements a disparu sous lui.
Partout du père au fils, de la mère à la fille,
S'en vont se relâchant les liens de famille,
Et nos démolisseurs, en sages érigés,
N'ont rien laissé debout de ces vieux préjugés.
Mais, dans leur docte erreur, rien n'a pu les instruire
Qu'après avoir détruit il faudrait reconstruire,
Que l'homme avait besoin, pour diriger ses pas,
D'un bâton conducteur qu'ils ne lui rendraient pas,
D'un espoir ici bas, dont la lueur propice
Guidât sa faible marche au bord du précipice;
D'une étoile là-haut, qui sur l'humanité
Dans les jours nuageux versât quelque clarté,
Et soutînt sa constance en cette nuit si sombre
Dont l'astre est la croyance et dont le doute est l'ombre.
. . . . . .
C'est que l'or règne en maître, et que tout aujourd'hui,
Comme autrefois pour Dieu, ne se fait que pour lui;
Que de ce qui fut grand et sacré chez les hommes,
Rien ne reste sur pied dans le doute où nous sommes,
Et qu'en fait de vertu, notre âge n'a souvent
Que celui qui l'achète et celui qui la vend.

Comme ce ne sont pas là seulement de beaux vers, mais de

Digitized by Google

hautes et d'utiles leçons, nous n'hésiterons pas à transcrire encore cette véhémente apostrophe :

Jeune homme, dont la main froide et désespérée
De tes jours, sans regret, abrégea la durée,
Qui rompis follement, *sans respect pour ton nom*,
La trame de ta vie en son plus beau chaînon,
Et rejoignis là-bas, comme un dernier refuge,
Ou le ver qui te ronge, ou le Dieu qui te juge,
Ne laissant après toi, ton dessein consommé,
Qu'amertume et que *fiel* à ceux qui t'ont aimé,
Jeune homme, je te plains ; mais mes larmes sincères
Bien moins (1) que sur ton sort coulent sur nos misères,
Car ce siècle pervers dont tu subis la loi,
Ce siècle est de ta mort plus coupable que toi ;
C'est lui qui t'a crié, du jour de ton baptême :
« Grandis pour être heureux, ne vis que pour toi-même ;
» Des roses du plaisir parfume au loin tes pas ;
» Homme, rien n'est avant, rien après le trépas.
» Vivre utile, honoré,.... tout cela, c'est folie.
» Buvons en un seul jour, buvons jusqu'à la lie
» La coupe du bonheur qu'apporte le hasard ;
. . . . . .
» Et quand l'ennui viendra s'emparer de ton âme,
» Quand de tes passions sera morte la flamme,
» Un moment de courage, et, pour l'éternité,
» Du sein des plaisirs faux et de la volupté
» S'envolera ta vie, en ne laissant au monde
» Qu'un peu de place vide et d'argile féconde,
» D'où renaîtront de toi, pour vivre quelques jours,
» D'autres êtres humains, qui passeront toujours,
» Sans qu'un Dieu qui n'est pas vienne enfin à la terre
» Expliquer du néant l'insoluble mystère. »

Les derniers vers, d'une expression touchante et religieuse, contrastent heureusement avec cette amère dérision.

(1) Il nous paraît qu'il y a ici erreur typographique, et que d'après le sens de la phrase on doit lire *bien plus*. (*Note de la Revue Belge*).

Digitized by Google

Oh! qu'il dut être grand, oh! qu'il dut être horrible,
Ce formidable accès d'un désespoir terrible,
Lorsque, ces souvenirs comprimés dans ton sein,
Tu voulus consommer ton funeste dessein
Et rendre au sol natal ta dépouille grossière,
Comme l'on jette aux vents un reste de poussière! —
Jeune homme, je te plains; ce que tu dus souffrir
Quand cette affreuse image à tes yeux vint s'offrir,
Tes sanglots étouffés dans ta *froide* démence,
T'ont peut-être du ciel mérité la clémence.
Ah, puisses-tu là haut, oubliant tes malheurs,
Trouver, près de ta mère, un terme à tes douleurs,
Et puisse ton supplice, en leçons si fertile,
A tant de jeunes cœurs être un exemple utile,
Retremper de croyance, hélas, et de vertu
Ce siècle qui languit, sous le doute abattu;
Raffermir dans *sa* nuit sa marche qui chancelle,
De l'espérance en lui rallumer l'étincelle,
Lui rendre un peu de foi, de courage, et guérir
Cette hâte, ô mon Dieu, que l'on a de mourir!

« Je ne louerai pas ces vers : je les ai cités, » disait en pareille occasion un des meilleurs critiques de l'époque (1). Si, en effet, dans cette poésie substantielle, nerveuse et vivement colorée, on rencontre quelques traits hasardés, une ou deux impropriétés dans l'emploi des termes, et un fort petit nombre d'alliances de mots qui rappellent, par le défaut d'homogénéité, certaines coalitions ministérielles ou parlementaires, ces rares et légères imperfections, d'ailleurs presque inévitables aujourd'hui (car quel jeune talent peut échapper toujours à l'influence de son époque?) sont plus que compensées par l'abondance, la chaleur et la virilité de l'ensemble.

Mais cet article est déjà fort long, et il nous semble entendre le lecteur murmurer l'apostrophe classique *Claudite jàm rivos.* Dans une prochaine livraison nous ferons connaître d'autres publications récentes, en commençant par les poésies, car « à

(1) M. C. Froment.

Digitized by Google

tout seigneur tout honneur, » et nous n'avons jamais partagé en ce point l'opinion de Duclos (1), bien qu'il fût membre de l'académie française, au temps où ce corps littéraire se composait de littérateurs.

PH. L***

NOUVEAU CHOIX DE MORCEAUX DE LITTÉRATURE FRANÇAISE, *à l'usage des colléges et institutions particulières*. Deuxième édition, augmentée d'un supplément. Gand 1840, in-12 de 244 pages.

Aucune littérature n'est plus riche que la nôtre en *extraits*, en *choix*, en *esprits*, en *chrestomathies*. Mais, il faut bien le dire, la plupart de ces recueils, faits à la hâte et sans discernement par des compilateurs faméliques, n'atteignent pas le but que l'on doit se proposer dans des travaux de ce genre. C'est surtout dans ceux qui sont plus spécialement destinés à l'instruction de la jeunesse et de l'enfance, qu'il ne faut jamais perdre de vue cette sage maxime d'un poëte païen :

Maxima debetur puero reverentia.

Le nouveau collecteur a-t-il été plus heureux que ses devanciers? Nous ne le croyons pas, et nous n'hésitons pas à dire que le choix de M. A. Boniface, intitulé : *Une lecture par jour*, nous paraît plus judicieux, mieux gradué, en un mot, plus substantiel. L'éditeur gantois s'est privé, de propos délibéré, d'une foule d'excellentes ressources. En visant à être neuf et original dans sa compilation, il a repoussé beaucoup de morceaux qui figuraient avec distinction dans MM. Lévizac, Noël et Delaplace, Lebrun des Charmettes, Berriat-Saint-Prix fils, Boniface, Tissot, etc. De là du remplissage et des emprunts trop fréquents faits à la littérature facile. De là aussi l'admission de passages qui ne sont guère à la portée des jeunes gens, ou qui leur donnent des notions fausses et déplacées.

(1) On sait que voulant témoigner son admiration pour des vers qu'il venait de lire, cet académicien s'écria : « Cela est beau comme de la prose! »

Digitized by Google

Nous ne saurions trop engager le rédacteur des notes, aux bonnes intentions duquel nous nous empressons d'ailleurs de rendre hommage, à les revoir tant pour le fond que pour la forme. Il fera aisément disparaître les petites négligences que nous y avons remarquées, et si, dans une nouvelle édition, il se montre plus sévère sur le choix des morceaux, il améliorera son travail, et le rendra vraiment digne de sa destination.

Nous lisons sur le titre : *à l'usage des colléges et institutions. Deuxième édition* : il faut dire : *des colléges et des institutions*, et *seconde édition*, tant qu'il n'y en a pas une troisième.

L'auteur, p. 3 et p. 160, emploie mal à propos *retourner* dans le sens de *revenir*.

Il croit, p. 31, que des cordons-bleus sont des grands'croix de l'ordre de Saint-Louis ; tout le monde sait que l'on désignait ainsi les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit.

La construction de la note, p. 160, est des plus fautives. « Charlemagne venait de conquérir l'Espagne jusqu'à l'Ebre. En retournant en France avec son armée, l'arrière-garde fut attaquée par les Arabes dans la vallée de Roncevaux, et y périt presque entière. Le fameux Roland, neveu de Charlemagne, fut un des chefs qui fut le plus regretté. » Il était si facile de dire : Charlemagne venait de conquérir l'Espagne jusqu'à l'Ebre. Lorsqu'il ramenait son armée en France, l'arrière-garde, attaquée par les Arabes dans la vallée de Roncevaux, fut presque toute exterminée. Le fameux paladin Roland, neveu de Charlemagne, fut un des chefs dont la perte causa les plus douloureux regrets.

P. 166. « Le poëte Gilbert, qui *florissait* dans le siècle dernier, fut très-malheureux. Il mourut à la *fleur* de l'âge dans un hospice, en avalant, dit-on, une clef. » *Florissait* est un peu ambitieux, en parlant d'un poëte du second ordre, dans lequel on trouve, il est vrai, des strophes admirables, mais qui n'a laissé aucun chef-d'œuvre. En outre, la note est incomplète et inintelligible pour les jeunes lecteurs qui ne sont pas encore initiés dans les détails de l'histoire littéraire. J'aurais dit : Le poëte Gilbert, qui vécut pauvre et malheureux, tomba dans la démence, et fut conduit à l'Hôtel-Dieu de Paris. Dans un de ses accès, il avala la clef d'une petite cassette, où il avait quelque argent, et mourut le 12 novembre 1780, âgé de 29 ans.

Digitized by Google

Nous ne pousserons pas plus loin ces remarques, qu'il ne nous aurait pas été difficile de multiplier. L'auteur, nous aimons à le croire, ne s'en offensera pas : il connait aussi bien que nous ce vers si sensé de Phèdre :

Nisi *utile* est quod facimus, stulta est gloria.

Ch. de CH.

Digitized by Google

MÉLANGES.

Mesures proposées dans l'intérêt des lettres, de la librairie et des bibliothèques de l'État en Belgique.

La lecture de la statistique approximative des ouvrages originaux publiés en Belgique pendant l'année 1839, due à M. J. de Saint-Genois, et que la *Revue Belge* a insérée dans la livraison de janvier 1840 (t. XIV, p. 89-91), a réveillé en nous des idées sur lesquelles nous avons médité depuis longtemps. Nous croyons utile de les déposer dans un recueil répandu, où elles pourront germer, et peut-être attirer l'attention des hommes d'état, auxquels nous prenons la liberté de les soumettre.

Pourquoi en sommes-nous encore réduits, pour les produits de la typographie nationale, à une statistique *approximative*, toujours bien incomplète, et dont on ne réunit qu'à grand'peine les éléments? C'est que la législation de la presse et de la propriété littéraire est défectueuse et incomplète. La loi du 25 janvier 1817 porte, article 6 : « Pour pouvoir réclamer le droit de copie... tout ouvrage de littérature ou d'art devra remplir les conditions suivantes... A chaque édition qui sera faite d'un ouvrage, l'éditeur en remettra, à l'administration communale de son domicile, à l'époque de la publication ou avant, trois exemplaires, etc. » On voit que le dépôt est purement *facultatif*, tandis qu'il devrait être *obligatoire*. Il en résulte que nul éditeur ne s'astreint à cette formalité pour les réimpressions des ouvrages tombés dans le domaine public, pour les contrefaçons, et même pour des productions originales, lorsqu'elles ne sont pas de nature à éveiller la cupidité des concurrents, en les engageant à les reproduire. D'ailleurs, comme aucune publication légale ne constate que le dépôt a été effectué, les éditeurs s'en dispensent presque toujours, convaincus que l'omission de cette formalité ne les expose guère au dommage d'être contrefaits.

L'arrêté du prince souverain, en date du 23 septembre 1814,

Digitized by Google

était mieux conçu dans l'intérêt commun des lettres et de la librairie. Il statuait, article 15 : « Il sera envoyé à notre commissariat de l'intérieur, avant leur distribution, trois exemplaires de *tout ouvrage imprimé quelconque ;* ils devront être *reliés* s'ils contiennent plus de cent feuillets. Nous nous réservons de disposer ultérieurement sur leur emploi; sont compris dans cette disposition tous les journaux et ouvrages périodiques, cartes et estampes. »

Signalons brièvement les inconvénients de la législation actuelle : 1° Elle est nuisible au commerce, puisque les libraires eux-mêmes sont fort peu au courant de ce qui paraît dans le royaume, surtout dans les localités de second et de troisième ordre. 2° Elle est un obstacle à la propagation et au progrès des lumières. Souvent un homme de lettres en Belgique, qui connaît tout ce qui paraît en France et en Allemagne, ignore ce qui a été publié à quelques lieues de distance, dans son propre pays, et il est exposé à s'occuper d'un sujet déjà mieux traité par un autre, ou à être privé de secours littéraires qui lui seraient d'une bien grande utilité.

Tous ces inconvénients disparaîtraient si les chambres adoptaient une loi conçue à peu près en ces termes, empruntés en partie aux dispositions législatives de la France des 14 octobre 1811, 21 et 24 octobre 1814.

Art. 1. Nul éditeur ne pourra mettre en vente un écrit avant d'en avoir déposé, contre récépissé, trois exemplaires au secrétariat de l'administration communale de son domicile.

Cette disposition s'applique aux estampes, cartes, plans, lithographies et œuvres de musique.

Art. 2. Il est défendu à tous auteurs et éditeurs de journaux, affiches et feuilles périodiques d'annoncer aucun ouvrage, si ce n'est lorsqu'il aura été annoncé par le *Journal de la librairie*, qui paraîtra toutes les semaines, sous la direction du ministère de l'intérieur.

Ces mesures si simples et si peu onéreuses pour les éditeurs seraient la source de deux grands avantages, l'un commercial, l'autre littéraire. Le *Journal de la librairie* qui, pour être bien fait, devrait être exécuté sur l'excellent plan tracé en France par le

Digitized by Google

savant M. Beuchot (1), et si bien suivi par lui depuis l'an 1811, répandrait dans le royaume et à l'étranger la connaissance des produits de la typographie belge, et en favoriserait ainsi l'écoulement. Nous amasserions en même temps, pour l'histoire littéraire de la Belgique, des matériaux précieux, qui faciliteraient le travail des futurs continuateurs d'A. Lemire, V. André, Foppens et Paquot, en leur *épargnant les tortures* et les erreurs inévitables de leurs devanciers.

Quant aux trois exemplaires de dépôt, on pourrait les répartir de la manière suivante : un pour la Bibliothèque royale de Bruxelles, et un pour chacune des Universités de l'Etat, à Gand

(1) L'extrait suivant du prospectus placé en tête du premier volume (novembre 1811 inclus décembre 1812) de cet utile répertoire, en donnera une idée nette et précise à ceux qui ne le connaissent pas, ou qui n'ont pas assez réfléchi aux nombreux avantages d'une bibliographie officielle, publiée avec l'attache et sous les auspices de l'autorité. Adopter dans tous les pays civilisés ce système d'une exécution si facile, ce serait répondre au vœu de l'illustre Bacon (*de augmentis scientiarum*, l. II, c. 4). « Jusqu'à ce jour, dit M. Beuchot, la France n'a point eu de bibliographie complète. Elle n'a dû ses richesses en ce genre qu'au travail des gens de lettres, ou des savants libraires qui ont publié ou des bibliographies, fruits plus ou moins heureux de leurs travaux, ou des catalogues de grandes bibliothèques. Des journaux bibliographiques ont essayé de publier périodiquement l'annonce des livres qui s'imprimaient; mais, n'insérant dans leurs feuilles que celle des ouvrages dont on leur donnait un exemplaire, les éditeurs de livres un peu chers renonçaient à une annonce trop dispendieuse, tandis que ceux d'un très-petit volume et d'un très-bas prix ne semblaient pas aux journalistes dignes d'y tenir une place qu'il était dans leur intérêt d'y voir plus fructueusement occupée. Ces entreprises de particuliers ne pouvaient donc remplir le but de nous donner une bibliographie complète... L'obligation d'insérer dans le journal l'annonce de tous les ouvrages qui seront imprimés, d'y indiquer le lieu et l'année de leur impression, le format et le nombre de leurs volumes, leurs prix, les noms de leurs imprimeurs, ceux des libraires-éditeurs, ceux de leurs auteurs s'ils sont connus, ne laissera désormais à ce sujet aucune utile notion incomplète.

« .. Si ce répertoire officiel est si évidemment nécessaire aux négociants en librairie, en gravure et en musique, il ne sera pas moins utile aux consommateurs des objets de ce commerce.

« Pour satisfaire pleinement les amateurs des belles éditions et des belles épreuves de gravures, le bibliographe chargé de la rédaction du journal aura soin d'accompagner leurs annonces des remarques particulières propres à les faire bien connaître.

Digitized by Google

et à Liége (1). Si l'on exigeait qu'ils fussent reliés ou cartonné
rendrait en outre, sous le point de vue économique, un g
service à ces établissements, dont le budget, naturelle
restreint, est en partie absorbé par les frais de reliure.

Cette dernière considération, plus importante qu'elle n
paraît de prime abord, nous détermine à reproduire ici un a
que nous avons donné dernièrement dans le *Bulletin du biblio*
publié à Paris, (3e série, n° 13). Les motifs sur lesquels nous
sommes appuyé s'appliquent à la Belgique aussi bien qu
France.

La chambre des députés, en France, va bientôt entam
discussion du projet de loi relatif à la propriété littéraire,
adopté par l'autre chambre. Ne sera-t-il pas permis à un b
phile de signaler respectueusement aux législateurs et aux
nistres une lacune qu'il est encore temps de remplir dans l'in
commun de l'Etat, des savants, des éditeurs même, et surtou
la *Bibliothèque royale*, le dépôt le plus vaste et le plus précieu
connaissances humaines?

L'article 14 du projet détermine qu'un des cinq exempl
de dépôt sera remis à la Bibliothèque royale, et qu'*il ser*
papier vélin, lorsqu'une partie de l'édition sera sur ce papier
faudrait-il pas ajouter à cette sage disposition que le livre d
être présenté relié proprement en veau plein, aux armes o
chiffre de la Bibliothèque, lorsqu'il aura plus de 150 page
en demi-reliure, ou au moins cartonné à la Bradel, avec le n
signe caractéristique, lorsqu'il sera au-dessous de ce nombr
pages? Cette mesure d'ordre, de propreté et de conservation, s

« Au renouvellement de chaque année les souscripteurs recevront : 1
table alphabétique du nom des auteurs des ouvrages qui auront paru
cette année; 2° une table alphabétique des titres desdits ouvrages; 3
table systématique des mêmes ouvrages.

« Ces tables, au moyen de leurs renvois, formeront, par leur séri
bibliographie la plus exacte et la plus complète qu'on puisse désirer. »

(1) En Prusse, le dépôt se fait en vertu d'une loi. C'est de ce che
que la Bibliothèque royale de Berlin, qui s'est enrichie en tout pendant l'
1839 de 32, 410 volumes, en a reçu gratuitement 16,321, imprimés
même année sur les divers points de cette vaste monarchie.

Digitized by Google

un immense service rendu à la Bibliothèque royale et aux personnes studieuses qui la fréquentent. Les frais qu'elle occasionnerait aux éditeurs seraient imperceptibles, et ils les supporteraient, j'aime à le croire, avec plaisir, parce que cette dépense, si légère pour chacun d'eux pris individuellement, mais si onéreuse pour l'Etat, empêcherait la détérioration inévitable des ouvrages qu'ils publient, et qui, faute de fonds suffisants, courent le risque, pendant un nombre d'années plus ou moins prolongé, de rester en brochures, et de tomber en lambeaux, *disjecti membra scriptoris*. L'adoption de ce complément si simple de l'article 14, n'entraînant qu'un si faible accroissement de dépense pour les éditeurs, tandis qu'il offre une économie si notable pour le trésor et un avantage si marqué pour les lecteurs, contribuerait singulièrement à rehausser le lustre de la Bibliothèque royale, et à lui permettre d'étaler une innocente coquetterie, que ne repousse pas l'homme instruit, qui attire l'indifférent, et le captive, pour ainsi dire malgré lui, à l'étude d'un livre revêtu d'un extérieur séduisant. Ne serait-ce pas le cas de répéter ici, après le Tasse et Montaigne, qu'il faut emmieller les bords du vase?

N'oublions pas de dire un mot du mode d'exécution. Pour empêcher les feuilles nouvellement imprimées de maculer sous le marteau du relieur (inconvénient si bien connu de tous les bibliophiles), il faudrait, par exception à l'article 14, statuer que l'exemplaire de la Bibliothèque royale ne lui sera remis à l'état de reliure ou de cartonnage que trois à quatre mois après la publication. (Le délai pourrait être fixé sur l'avis d'habiles imprimeurs et de savants chimistes, qui ont étudié, d'après les diverses qualités d'encre, l'époque à laquelle un livre peut être relié sans craindre ce danger).

Les idées que je viens d'émettre m'ont été en partie suggérées par le passage suivant d'un *Rapport sur la Bibliothèque royale, par le directeur, président du conservatoire* (1). « Quant aux livres brochés, dit-il, un relevé exact en porte le nombre à 145,995 volumes, dont 5,538 in-fol., 11,889 in-4° et 128,568 in-8°; sur ce nombre, il y en a 80,312 dont la reliure est urgente et doit

(1) *Rapport sur les besoins du Muséum d'histoire naturelle pour l'année* 1835, *et sur la Bibliothèque royale, présenté au ministre de l'instruction publique.* Paris, I. R., 1834, in-4°, p. 42-43.

Digitized by Google

être exécutée dans le plus bref délai possible, parce qu
détériorent et ne tarderaient pas à se perdre. Sur les 80,31
est urgent de faire relier, on compte 2,916 in-fol., 7,638
69,758 in-8°.

« Jusqu'à présent on n'a fait faire que les reliures plein
veau pour la Bibliothèque; mais il y a là un luxe inutile; i
proportionner les reliures à l'importance des ouvrages et
rareté des éditions. Certains livres, certaines brochures d
de valeur et peu demandés, n'ont besoin que d'une demi-re
ou même que d'un cartonnage. Cette distinction diminue
beaucoup la dépense. On peut admettre, en terme moyen,
pour les in-fol., 3 fr. pour les in-4° et 1 fr. 50 c. pour les i
ce qui porte la dépense des 80,312 volumes à environ 150,00
et celle des 145,995 à environ 260,000 fr., somme qu'il faut pr
nécessairement sur un fonds spécial en dehors du budget
Bibliothèque, parce qu'il serait impossible de l'en distraire (
en la répartissant sur un grand nombre d'années) sans co
mettre tous les services; car les reliures arriérées dev
être faites sans préjudice de celle des livres de l'année; et,
celles-là, les fonds sont à peine suffisants.

« Au reste, il faut remarquer que, quand cette somme ex
dinaire serait allouée par les chambres, elle ne pourrait
employée dans une seule année, par cette raison que, d
cas même où l'on trouverait assez d'ouvriers habiles pour l'e
tion de cette énorme quantité de reliures, on s'exposer
paralyser le service public, si l'on faisait sortir tant de
à la fois de la Bibliothèque. Elles ne peuvent être exécuté
moins de 5 ans, et l'on ne peut employer plus de 40 à 50,0
par an pour cet objet. »

Ces observations si judicieuses achèvent de prouver l'utili
la mesure que nous indiquons; si elle est adoptée, les inc
nients signalés par le savant M. Letronne disparaîtront d'ann
année pour ne plus se reproduire.

Déjà, au XVI° siècle, un esprit original et bizarre, mais a
on ne peut refuser la gloire d'avoir déposé, dans son livre s
lier, le germe de beaucoup de réformes importantes faites
tard, avait posé, *pour l'accroissement des bonnes lettres*, com

Digitized by Google

principe dont nous sollicitons aujourd'hui

dit Secousse, songea à enrichir la Biblio-
st un dépôt public et un trésor où les gens de
ver réunies toutes les richesses littéraires.
resse un arrêt (le 8e, fol. 10) par lequel le
our l'accroissement des bonnes lettres, ceux
n privilége pour l'impression d'un livre ne
en vente qu'*après lui en avoir présenté un*
min vélin, relié et couvert, comme il appartient
r être mis en sa bibliothèque et librairie, etc.
u son exécution en 1617 par les lettres de
ea deux exemplaires en blanc. »

re siècle positif, tout se traduit en chiffres,
financier de la mesure que nous avons pro-
ne, le *Journal de la librairie* enregistre 5 à
12 à 15,000 volumes. Ce sera donc, pour
0 à 40,000 fr. de moins à dépenser par la
qui pourra utilement employer cette somme,
res arriérées que pour celle des ouvrages
tous les ans de l'étranger.

ame, et sur son recueil d'arrêts imaginaires intitulé,
s christianissimi progymnasmata (Parisiis, circa 1556),
Tabaraud dans la *Biographie universelle*, t. XLIII,
euse de Secousse dans les *Mémoires de l'Académie des*
tres, t. XXI, p. 271 et suiv.; une note de La Monnoye
nçaise de La Croix du Maine, édition de Rigoley de
et surtout les *Vues d'un politique du XVIe siècle,*
on temps, également propres à réformer celle de nos
rêts qui composent le recueil de R. Spifame, connu
chiæ, etc., avec des observations et une table générale
r Auffray, des académies de Metz et de Marseille.
75, in-8o. On peut encore consulter A.-A. Renouard,
èque d'un amateur, t. I, p. 140; Barbier, *Dictionnaire*
no 20,200, note communiquée par Pons de Verdun;
Paris, t. VII, ch. DLXIII. L'article de la *Bibliothèque*
, t. II, no 27624, est sec et incomplet, et celui de
aphie instructive, t. VI, no 5212, est tout à fait inexact.

Digitized by Google

Ainsi, pour nous résumer, d'une part, augmentation presque nulle de dépense pour les éditeurs ;

De l'autre, 1° économie d'argent pour le trésor ;

2° Economie de temps : les employés mettent plus vite la main sur les ouvrages reliés que sur les livres brochés ;

3° Economie de terrain : on est déjà assez à l'étroit dans la rue de Richelieu, et l'augmentation annuelle des volumes est assez effrayante, sans la rendre encore plus formidable par ces masses de brochures si difficiles à ranger et à retrouver ;

4° Simplification et diminution de besogne pour la confection des catalogues.

Donc, *économie d'argent, de temps, de local, de travail pour la Bibliothèque; service plus facile, plus régulier, plus agréable, dans l'intérêt commun des employés et du public : le tout sans grave préjudice pour les éditeurs.*

Liége, 1840. Ch. de CH.,

Membre de la société des bibliophiles de Mons.

Digitized by Google

LA VEILLE

N ENLÈVEMENT.

PROVERBE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

Monsieur de Ruffe; 32 ans.
Madame de Ruffe; 24 ans.
Marie Verskamme, sa cousine; 18 ans.
Victor de Valdieu; 25 ans.
Julie, femme de chambre; 33 ans.
Madame Bonami, propriétaire de *l'Hôtel de Meudon*, à Spa, où se passe la scène; 65 ans.

Digitized by Google

VEILLE D'UN ENLÈVEMENT.

PROVERBE.

SCÈNE I.

est occupée à travailler dans l'embrâsure
isée du salon, assez modestement meublé,
ison garnie.

tôt quatre heures !... Je serais bien étonnée
Bonami, sous prétexte de me demander
que rien à madame, ne venait pas tout-
e rendre une petite visite. pour jacasser un
voilà une de pie-borgne ! C'est une des
ables bavardes que je connaisse ; et cu-
ça !.... Mon Dieu ! si par état ou par
femme de chambre n'était pas essentielle-
te, le tiers et le quart connaîtraient bientôt
fauts de sa maîtresse et les petits secrets
érieur...

DAME BONAMI, *entr'ouvant la porte.*

êtes seule, mademoiselle Julie ?...

JULIE.

nadame ; entrez hardiment ! Là, pourtant !
ne je disais ? Quand on parle du loup....

Mme BONAMI.

parliez de moi ?

JULIE.

tant même.

Digitized by Google

Mme BONAMI, *tournant ses regards de tous côté*

Et avec qui, s'il vous plaît?

JULIE.

Toute seule, donc!

Mme BONAMI.

Quoi! vous parlez toute seule!

JULIE.

Quelquefois; pour me dédommager du sil
qui m'est imposé quand je me trouve en belle c
pagnie.

Mme BONAMI.

Et vous vous disiez?

JULIE.

Je me disais : je suis sûre que cette excell
madame Bonami va venir; il est impossible de
contrer nulle part une hôtesse plus empressée,
attentive qu'elle au bien-être de ses locataires.

Mme BONAMI.

Vous me flattez, mademoiselle Julie, et
êtes trop bonne : mais convenez que vos maîtres
été bien heureux de trouver, dans Spa, une habita
par elle-même aussi avantageuse?... (*Avec volubil*
comme si elle récitait un programme:) situation c
mante, au centre de la ville; à deux pas du Poul
aussi près de l'établissement des Bains que de la
des Redoutes; à proximité de tout! et une distribu
des plus confortables, comme avait l'honneur de
un lord Anglais que j'avais celui de loger, l'an
nier.... Et, sans sortir de cette chambre, voyez!
aspect agréable à l'extérieur! On aperçoit, par
trouée, le sommet des montagnes embellies par
promenades, qui sont les délices de l'endroit, et

Digitized by Google

avons devant nous le bel hôtel des Bains, qui peut, j'espère bien, passer pour un monument. Nous n'en sommes séparés que par la largeur de la place qui est d'une propreté!.... un pavé toujours sec... Vous me direz qu'il y pousse de l'herbe; mais cela ne vaut-il pas mieux que la crotte et la boue de vos grandes villes? Et puis quel bon air on respire ici! Quelle clarté dans les appartements!... Voyez, comme les jours ont été ménagés! Trois fenêtres, d'un côté, donnant sur la place, et deux autres, de ce côté-ci, converties toutes deux en portes, qui s'ouvrent de plain-pied sur une rue latérale....

JULIE.

Cela ne doit guère être très-favorable que pour les courants-d'air.

Mme BONAMI.

C'est un des locataires du temps de feu monsieur Bonami qui a exigé qu'on pratiquât ce petit changement; à ses frais, bien entendu!

JULIE.

Que n'en fesait-il autant, pendant qu'il était en train, des trois fenêtres qui donnent sur la place; votre salon serait incontestablement devenu une des curiosités de Spa.

Mme BONAMI.

Vous ne comprenez pas la chose, mademoiselle Julie: ce locataire n'était autre que le chevalier de Sénanges, dont on a tant parlé en 88... (*Souriant avec intention:*) le chevalier Sénanges était, dit-on, fort heureux en amour, et, s'il faut ajouter foi à ce que rapportent les mauvaises langues, cette maison a été le théâtre de plus d'une intrigue.... Ce que je n'eusse

Digitized by Google

jamais autorisé, vous sentez bien! mais Bonami alor était célibataire....

JULIE.

Ah, ouiche! vous voulez m'en faire accroire Chevalier de Sénanges, c'est un nom de roman, ça

Mme BONAMI.

L'individu réel a existé, c'est connu : au reste Spa, au dire de tous ceux qui l'ont connu à cett époque, était bien plus brillant qu'aujourd'hui... C'éta le rendez-vous général de tous les riches fainéants d l'Europe et de l'Angleterre; on n'y voyait que de princes, des marquis, des chevaliers, des comtes des marquises et des comtesses, qui venaient dépense ici, en une saison, deux ou trois années de leurs re venus : le tapis vert regorgeait de billets de banque on jetait l'or par portes et fenêtres : c'était le bo temps alors!... Aujourd'hui, ma parole d'honneur, c'e à vous faire suer. La plupart des gens y viennent pou faire des économies, pour y vivre à meilleur march que chez eux; si ce n'est pas déshonorant! Autrefo il y avait trois, quatre maisons de jeux; la Redoute le Wauxhall, la salle Levoz, que sais-je? On y ris quait des milliers et des milliasses; on était gran joueur, vraiment beau joueur; on s'en retournait ch soi ruiné, mais avec satisfaction.... Aujourd'hui, quel différence! Vous ne voyez que des visages renfrogné des amateurs qui croyent avoir gagné le Pérou, quan ils ont rabattu vingt-cinq centimes sur la locatio d'un criquet à la journée.... Les promenades so désertes et la banque abandonnée : vous y renco trerez, tout au plus, quatre pelés et un tondu. I peu de joueurs qui viennent encore tenter la fortun

Digitized by Google

de misérables carotteurs, qui risquent pi-
arante sous, à rouge et noir... Parlez-moi
e Saint-Aloi qui laissa ici une forêt, qu'il
rgne, valant, en espèces monnayées, cent
lle écus de France, ce qui équivaut à peu
ent mille francs d'aujourd'hui, ainsi que
aissé dire, tant l'argent est devenu cher!...
ente en proportion; le beurre est à dix-
petite livre : anciennement, je la payais
lix, au plus!... Enfin, mademoiselle Julie,
je vous dis-là, et qui doit rester entre
e cela n'aille pas plus loin, ne démon-
ssez le grand changement survenu dans
les fortunes... Tenez! on ne m'ôtera pas
les révolutions sont pour beaucoup dans
s pervertissent tous les rangs de la société :
trefois, — avant quatre-vingt-neuf, par
ne comtesse, comme est madame de Ruffe,
jamais mésestimée elle-même au point
iller sa femme de chambre un dimanche;
rand jamais! J'ai été femme de chambre,

JULIE.

ez, madame Bonami! il ne faut pas faire
lus noirs qu'ils ne sont; ils le sont déjà
omme ça.... Le dimanche, voyez-vous,
pour moi...

Mme BONAMI.

ne semblait bien! et que faites-vous là,
tion?

JULIE.

che un petit bonnet dont mademoiselle

Digitized by Google

Marie m'a fait cadeau, pas plus tard qu'hier s

Mme BONAMI.

Il est fort joli, je vous assure!

JULIE.

C'est un petit amour de bonnet! Je ne con pas encore comment mademoiselle a pu consent s'en défaire... Ça vous est quelquefois si singul ces dames!... Je suppose qu'il lui sera arrivé quel chose d'heureux, à la redoute, hier soir.

Mme BONAMI.

La conquête d'un beau jeune homme peut-êt

JULIE.

Quant à cela, j'en doute; la conquête est f depuis longtemps.

Mme BONAMI.

Ha! elle est amoureuse, votre jeune demoiselle

JULIE.

Mon Dieu, oui! et cela a déjà causé bien des c trariétés dans la famille.

Mme BONAMI.

Ça me fait de la peine pour cette pauvre ma moiselle Marie; elle est si avenante, si douce!...

JULIE.

Douce comme un agneau pascal, c'est vrai : p le caractère, c'est tout l'opposé de madame.

Mme BONAMI.

Est-ce que le jeune homme dont vous parlez conviendrait pas aux parents?

JULIE.

Est-ce que je vous ai dit ça?

Mme BONAMI.

Pas encore.

Digitized by Google

JULIE.

C'est que c'est toute une histoire, tenez! ça, madame Bonami! (*Madame Bonami se rapproche et s'apprête à écouter.*) Ça, ma chère dame, je n'ai pas besoin de vous recommander le secret?

Mme BONAMI.

Cela n'ira pas plus loin; je suis muette.

JULIE.

Dieu! si madame savait jamais que je dis de ces choses-là, elle me traiterait joliment! Elle m'a déjà fait trembler de tous mes membres, rien qu'en me regardant de travers: qu'avais-je dit ou répété? rien du tout!

Mme BONAMI.

Dites toujours.

JULIE.

Vous saurez donc, si déjà vous ne le savez pas, que madame est la fille du riche monsieur Verskamme, celui des assurances, celui qui a fait une si grande fortune dans la vapeur. Comme elle était fort riche, monsieur de Ruffe, qui est comte et n'avait pas grand'chose, s'avisa de lui faire la cour et travailla si bien des pieds et des pattes, qu'il finit par l'épouser... Je ne vous dirai pas pourquoi l'autre monsieur Verskamme, monsieur Jacob Verskamme, celui des entreprises, qui a fait une si belle fortune aussi dans les spéculations, — au point qu'on ne saurait pas dire au juste quel est le plus riche des deux frères, bien que les amis des deux maisons disent en parlant du père de madame, Verskamme d'or et en parlant du père de mademoiselle Marie, Verskamme d'argent, peut-être bien parce que celui-ci n'est que le cadet.... — comme je vous le disais, madame Bonami, je ne vous dirai pas pourquoi monsieur Jacob Vers-

Digitized by Google

kamme ne veut pas absolument donner sa fille au j
homme qui la recherche en mariage... Un jeune ho
tout-à-fait comme il faut; qui a chevaux, tilb
groom pas plus haut qu'une botte, et mille a
choses qui donnent dans l'œil des demoiselles;
compter qu'il est baron et porte un nom très-c
dans Bruxelles : en un mot, c'est monsieur Vict
Valdieu, fils de celui qui est attaché à la cou
roi Léopold... J'ignore complettement les motif
crets de la répugnance de monsieur Jacob pou
jeune baron; mais ce que je sais bien, c'est qu'un
je lui ai entendu dire : — ceci entre nous, savez-v
car vous savez que les maîtres s'expliquent le plus sou
en notre présence, comme si nous n'étions pas là
comme si nous n'étions, dans un appartement, ni pl
moins qu'un balai de cheminée ou une pincette... —
imite l'accent flamand bruxellois:) « Tant que je v
je ne consentirai jamais à ce mariage; c'est chez
une résolution prise et irrévocable! C'est bien assez
gueux dans la famille. »

Mme BONAMI.

Allons donc!

JULIE.

Ce n'est pas que je veuille faire preuve d
nesse; mais, pour vrai dire, je serais assez tent
croire que M. Jacob ambitionne pour sa fille m
qu'un baron : il enrage de voir sa nièce comtess
certainement, un comte, un vicomte ou un duc f
bien son affaire... Pourtant, à l'entendre, il ne
pas souffrir la noblesse : les nobles, dit-il, sont
gueux! C'est son expression favorite... Quelle faibl
(*Elle hoche la tête d'un air de commisération, et ma*

Digitized by Google

autant.) Les bourgeois enrichis sont
ıme ça! jaloux!! Aussi, c'est curieux
ourne en ridicule monsieur Cramoisi,
s collègues à la chambre, qui a été
chère madame, par la révolution...
ais peut-être bien encore ça, ça peut
; mais je ne lui pardonnerai jamais
pour sa fille; parce que la sensibilité,
, cela part du cœur et je suis obligée
n a pas : quand il s'est mis quelque
velle, il est plus têtu que Guillaume,
ux savoir sa fille malheureuse, plutôt
inalement, c'est pour la distraire de
a consenti à faire voyager sa fille
monsieur. Ils sont venus à Spa pour
ois; mais je serais bien étonnée, si,
semaines, ils ne parlent pas de partir.
s que nous y sommes, mademoiselle
art d'heure de bien; elle se consomme
et madame se désole de la voir dans
nt à monsieur, il ne s'affecte de rien,
reux tempérammment!

Mme BONAMI.

nademoiselle Julie, commencez-vous
u séjour de Spa?

JULIE.

ı! votre Spa m'ennuie furieusement!

Mme BONAMI.

nez en disant cela; car, moi, qui
choses se passent, je puis vous assurer
d'ordinaire, s'y amusent mieux que
ux-ci s'ennuyent partout; à la bonne
métier.

Digitized by Google

JULIE.

C'est que vous ne vous rappelez plus com
ils deviennent sciants, madame Bonami, lorsque
tant promis du plaisir quelque part, ils n'y ren
trent que du désagrément... Quand je pense qu
si peu de chose, un rien, pour ainsi dire, mad
Bonami, je serais heureuse comme une reine, et
ma maîtresse, riche comme elle est, se plaint, to
long de la sainte journée, d'être la plus infortuné
femmes!... Ha! madame Bonami, le ciel est bien inj

Mme BONAMI.

Est-ce qu'elle a des chagrins, madame de Ru

JULIE.

Non; elle n'a que des idées.

Mme BONAMI.

Mais ça ne doit pas la rendre malade, ça!

JULIE.

Si fait! elle en a trop : c'est comme le s
quand on en a trop, faut qu'on vous saigne.

Mme BONAMI.

Pour moi, elle me paraît aussi bonne que j
c'est vraiment une perle de beauté.

JULIE.

Quant à ça, c'est une justice à lui rendre; de
qu'elle a quitté Bruxelles, elle a repris d'une ma
étonnante, et son humeur s'en ressent; nous son
dans une bonne veine.

Mme BONAMI.

C'est l'effet du Pouhon.

JULIE.

Laissez donc! le jour de son arrivée, pour
comme tout le monde, elle a voulu en tâter de

Digitized by Google

Pouhon, et, de sa vie, elle n'a fait plus laide grimace : elle n'a pu en avaler une seule gorgée.. C'était une horreur! disait-elle, et, le soir, elle se plaignait si fort que j'ai cru qu'elle allait avoir sa quinte...

Mme BONAMI.

Quelle quinte?

JULIE.

Elle a, comme ça, des quintes de migraine deux ou trois fois par mois; et c'est cela un supplice, madame Bonami!

Mme BONAMI.

Pauvre petite dame!...

JULIE.

De quoi? le supplice c'est de la servir, entendez-vous? Vous ne pouvez pas vous imaginer comme elle est difficile, acariâtre, contrariante et fantasque.. Elle ne sait pas ce qu'elle veut, un jour de migraine, elle essayera vingt bonnets, sans en trouver un de son goût; et faut voir les airs dolents qu'elle se donne, quand on lui demande des nouvelles de sa santé! Ce sont de petites mines, de petits sons flûtés et pénibles.. on ne lui voit que le blanc des yeux, et, à l'entendre, on dirait qu'elle va trépasser... On est obligé d'en avoir pitié : les deux premières fois, moi-même j'y ai été prise, et m'en suis affectée au point d'être plus malade qu'elle... Tenez! madame Bonami, les grandes dames ont naturellement des manières fausses, des simagrées et des petites singeries qui n'appartiennent qu'à elles et que nous ne pourrions pas imiter, nous autres.

Mme BONAMI.

Voyons! avouez que depuis qu'elle est à Spa vous n'avez pas trop à vous en plaindre; elle est charmante...

Digitized by Google

JULIE.

C'est vrai, si vous voulez; mais gare la déba
Elle s'est levée ce matin en bâillant, mauvais signe
elle n'a pas mis son corset, plus mauvais signe encor

Mme BONAMI.

Est-ce qu'elle n'aurait pas eu un peu de p
à voir partir son mari, hier matin, pour trois jours

JULIE.

Ah, ben oui! on voit bien que vous ne la
naissez pas! Elle n'est jamais en de meilleures disp
tions que lorsque son mari s'absente : autant elle
emplâtre quand monsieur est là, autant elle est bo
et gentille, tout plein, quand monsieur s'en va...

Mme BONAMI.

C'est bien surprenant! Monsieur le comte me
rait fort bien.

JULIE.

C'était aussi l'avis de madame avant son maria
mais depuis, elle a bien changé d'idée; elle ne p
plus le sentir...

Mme BONAMI.

Mon Dieu! est-ce possible, un si bel homme!

JULIE.

C'est comme je vous le dis : pourtant faut pas cr
que ça y paraisse! Devant le monde, ils ont l'air
s'aimer comme de beaux petits minets, ils font p
de velours; mais chez eux, quand ils sont seul à seu
c'est une autre paire de manches! Ils sont à se cont
dire, se chamailler, s'asticoter de cent mille manièr
c'est à qui fera le mieux enrager l'autre; je les ai
rester des quinze jours entiers, sans s'adresser une pau
petite parole...

Digitized by Google

Mme BONAMI.

JULIE.

ui! C'est encore là une des rubriques
monde; nous ne pourrions jamais
, madame Bonami; nous avons bien
a main.. Après ça, pour être juste, je
, de temps en temps, de l'agrément à
e... Elle est généreuse; elle ne con-
le l'argent; on voit bien qu'elle n'a
de ses dix doigts... J'ai des gages
ceux que la princesse de L*** donne
hambre, et je puis dire que je reçois
qu'elle.. Figurez-vous qu'un jour,
né une magnifique lorgnette en or
es fines, à laquelle elle tenait beau-
rce que la veille monsieur s'en était
pectacle... En voilà une d'idée, hein?
nippée, et quand madame m'accorde
er au théâtre à Bruxelles, je vois des
vais habituellement, des bourgeoises
n'ont pas de si belles robes que moi;
plaisir.

Mme BONAMI.

e position a bien aussi ses douceurs.

JULIE.

as; mais, avec tout ça, si j'avais une
francs de rente et un petit bien au
en vite adieu à ces douceurs-là...

Mme BONAMI.

du bien, mademoiselle Julie, et je
bonheur, tenez!.. En 1816, j'étais au

Digitized by Google

service de madame de Mahlem, dont le mari était
bellan du roi d'Hollande qui était roi des Belges
Le prince d'Orange, autrement dit le prince héréd
s'en vint à Spa, sous prétexte d'y consolider sa c
lescence, et une grande partie de la cour l'y su
la cour c'est d'usage, quand le roi est enrhun
courtisans toussent, et s'il prenait fantaisie au roi d
la gravelle, tous ces messieurs se plaindraient
pierre... Ma maîtresse suivit donc le prince, et c
quemment je suivis ma maîtresse, qui se disait at
d'une maladie de nerfs exigeant un régime to
Elle se mit à boire de nos eaux; je n'affirmer
pourtant que ce soit cela qui l'ait guérie; car je
fort de leur vertu : il faut être né Spadois pour
le merveilleux dont on parle...

JULIE.

C'est, ma foi, vrai! l'eau de la Géronstèr
dirait une tisane d'œufs pourris...

Mme BONAMI.

Tant est-il, mademoiselle Julie, que quan
dame de Mahlem s'en retourna à Bruxelles, ell
retourna seule... J'avais plu à monsieur Bonami, l
priétaire de cette maison; il n'était pas, à la rig
de première jeunesse, puisqu'il frisait un peu au
de la cinquantaine, mais je n'avais plus moi-
quinze ans, et... vous devinez que, comme je
son nom, je devins son épouse... C'était un êtr
aimable, et qui sous l'ancien régime s'était trouvé
les plus grands noms de l'époque : il devait
faveur à la profession qu'il exerçait..

JULIE.

Notaire, madame Bonami?

Digitized by Google

Mme BONAMI.

Non; monsieur Bonami était tailleur...

JULIE, *avec un dédain marqué.*

Ha!...

Mme BONAMI.

... de pharaon.

JULIE.

De Pharaon!

Mme BONAMI.

Puisque je vous parle du temps de l'ancien régime...

JULIE.

Ce n'est pas celui de Moïse? soit; il était tailleur.

Mme BONAMI.

Tailleur! comment l'entendez-vous, mademoiselle?

JULIE.

Mais je l'entends ainsi de mes deux oreilles; ne venez-vous pas de me le dire vous-même?

Mme BONAMI.

Tailleur!! sachez que dans la position que j'occupais dans le monde, je n'eusse jamais consenti à épouser un tailleur, mademoiselle.

JULIE.

Mais quoi donc, madame?

Mme BONAMI.

Monsieur Bonami était le bras droit de la banque, mademoiselle; il taillait pour elle, si vous voulez le savoir!...

JULIE.

Mais c'est un croupier, ça! fi!

Mme BONAMI.

Fi! fi, vous-même, entendez-vous? Je vous trouve pas mal impertinente!

Digitized by Google

JULIE.

Madame Bonami, personne au monde, pas même ma maîtresse, ne m'a encore donné de sobriquet dis gracieux : ainsi je vous prie de ménager vos expression et de ne pas ajouter un mot...

Mme BONAMI

Je voudrais bien voir que vous m'imposassie silence chez moi, dans mon domicile, dans la maiso que j'habite, sous mon toît!.. Vous me faites pitié la belle! (*Elle se lève.*)

JULIE.

Madame Bonami, ne me poussez pas à bout; j vous y invoque!..

Mme BONAMI.

Elle menace, Dieu me pardonne! l'insolente!

JULIE.

Oh! mais vous ne savez pas de quoi je suis capable, prenez garde!...

Mme BONAMI.

Vous me faites pitié, vous dis-je!

JULIE *se lève aussi.*

Oh, oh!.. madame Bonami... je vous prie de.. (*Madame Bonami hausse les épaules, et Julie, furieus à ce geste, s'écrie :*)... sortez!

SCÈNE II.

MARIE *entre.*

MARIE.

Eh bien, eh bien! quel est ce bruit? que signifie?..

Mme BONAMI.

C'est mademoiselle qui....

Digitized by Google

MARIE.

Qui se permet des impertinences? Sortez, mademoiselle! Quand j'aurai besoin de vous, je vous sonnerai.

JULIE.

Mais...

MARIE.

Taisez-vous!

Mme BONAMI, *à part.*

Ah! ah! mademoiselle la péronnelle, cela vous apprendra à faire l'esprit-fort.

JULIE, *à part, en sortant.*

Je me revaudrai cela, va, vieille carcasse; je dirai à madame que ta maison est remplie de punaises; cela fera un beau sabbat!

Mme BONANI *salue en se retirant.*

Mademoiselle n'a pas besoin de mes services?...

MARIE.

Bien obligée, madame. (*Restée seule, Marie se dirige avec anxiété vers une croisée entr'ouverte, donnant sur la place.*) Mon Dieu! je tremble comme la feuille! Depuis plus d'un quart d'heure, je le vois de là-haut, qui rode autour de la maison, et je suis certaine que tout-à-l'heure, il va vouloir me parler... et que me dira-t-il?... Je me suis bien fait la leçon à moi-même, j'aurais dû ne pas descendre.. et une puissance plus forte que ma volonté m'amène ici.. Mon Dieu! pourquoi écarter ce rideau? Il m'a vue! le voilà qui approche... Oh! pourvu que ma voix ne tremble pas et qu'il ne devine pas à mon émotion, combien sa présence et me trouble et m'agite...

Digitized by Google

SCÈNE III.

VICTOR, *entr'ouvrant entièrement la croisée et paraissant du dehors.*

J'ose à peine vous aborder, mademoiselle Marie..

MARIE.

Oh! monsieur Victor, c'est bien imprudent ce que vous faites!

VICTOR.

Hé! serais-je donc réellement condamné à ne plus pouvoir vous adresser la parole?.. C'est à peine si, hier soir, nous avons eu la possibilité d'échanger quelques mots; il me semblait que tous les regards se dirigeaient sur nous.

MARIE.

J'étais si préoccupée que je me rappelle à peine ce que vous m'avez dit, et pourtant je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit.

VICTOR.

Et je serais la cause de votre insomnie?

MARIE.

Sans doute; je ne pensais nullement à vous revoir et, justement au moment où je m'y attendais le moins je vous trouve à ma droite, pendant une contredanse. Vous avez dû vous apercevoir que je dansais comme pour l'amour de Dieu?..

VICTOR.

Je vous contemplais depuis dix minutes.

MARIE.

Et si, venant ainsi en traître, vous m'aviez surprise gaie, animée, rieuse, monsieur?

Digitized by Google

VICTOR.

Je ne vous dirai pas que j'en eusse été fort aise : jugez au contraire de mon bonheur! Je venais d'arriver par la diligence du soir; le moins que je pusse faire c'était de chercher à vous voir, ou du moins à apprendre de vos nouvelles : je me donne à peine le temps de changer de toilette; je cours à la salle de redoute et la première personne qui frappe mes regards, c'est vous!.. je vous vois, Marie!

MARIE.

Vous me voyez triste, et cela vous enchante, vilain que vous êtes!.. Comment avez-vous su que nous étions à Spa?

VICTOR.

Je l'ai appris par la rumeur publique : votre départ a fait évènement; on en parle, à Bruxelles, comme d'un rapt...

MARIE.

Vraiment!

VICTOR.

Il n'y a qu'un cri, au reste, sur l'obstination ridicule de votre père; et, dans cette circonstance, il faut rendre justice à l'opinion du monde, elle se déclare tout-à-fait en notre faveur... Mais, Marie, dites-moi? si j'entrais, hein?

MARIE.

Entrer! oseriez-vous bien entrer?

VICTOR.

Pourquoi pas? Il ne s'agit plus que de savoir si vous oseriez bien, vous, m'admettre auprès de vous?..

MARIE.

Moi? je ne sais... Mais j'espère bien que vous n'allez pas enjamber la fenêtre?

Digitized by Google

VICTOR.

Non ; puisque voilà deux portes que vous pouvez m'ouvrir.

MARIE.

Oh! je fais bien mal! (*Elle ouvre l'une des portes; Victor entre.*)

VICTOR.

Merci, ma bonne Marie! merci! (*Il lui baise une main gantée; elle ôte son gant et lui représente sa main à baiser.*) Marie, que vous êtes bonne pour moi!..

MARIE.

Ai-je donc si grand tort de vous aimer, dites?

VICTOR.

Oh! non, Marie! vous devez le savoir!... Si je pouvais vous soumettre toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes actions, vous verriez bien que toutes, toujours, en tous lieux, tendent au même but.. Marie, je sacrifierais à votre bonheur, mon bonheur et mon existence. Si vous m'aviez dit : Victor, pour ma tranquillité, pour la satisfaction de tous, pour obéir à mon père, je veux ne plus vous voir, je veux que vous vous bannissiez loin de moi — je vous aurais donné cette preuve extrême de mon attachement pour vous; cette cruelle condamnation, je l'eusse subie sans faire entendre un murmure à vos oreilles; mais...

MARIE.

Mais, (*en souriant*) je ne l'ai par dit! et vous croyez que, de concert, nous parviendrons à renverser les obstacles qu'on nous oppose?..

VICTOR.

Je l'espère, et c'est pour cela que je suis venu.

Digitized by Google

MARIE.

Etes-vous bien sûr que déjà ma cousine ne sache pas que vous êtes à Spa?

VICTOR.

Est-ce qu'elle aussi nous est contraire?

MARIE.

Je n'en sais rien; je n'ai pas encore osé m'en expliquer avec elle : au reste, si j'ai consenti à l'accompagner dans cette excursion, c'est que, comme vous ne veniez plus chez mon père, je nourrissais un vague espoir qu'en voyageant, nous trouverions bien moyen de nous rejoindre quelque part...

VICTOR.

Vous vous attendiez donc à me revoir?

MARIE.

Ne vous l'ai-je pas déjà dit?

VICTOR.

Vous me disiez le contraire tout-à-l'heure!.. (*Il s'empare de ses deux mains et les couvre de baisers bruyants*)

MARIE.

Chut! chut! pas si fort donc! et Amélie qui est là-haut!..

VICTOR.

Madame de Ruffe, pendant le peu d'instants que nous avons causé ensemble, hier, me paraissait bien occupée du jeune Edouard de la Varenne?..

MARIE.

Oh! mon Dieu! elle le trouve insipide au dernier point; mais, comme il est particulièrement antipathique à son mari, elle l'accueille volontiers pour faire *bisquer l'autre*, comme elle dit... Emile est depuis deux jours à Jusselenville.

Digitized by Google

VICTOR.

En partie de chasse ou de table, l'un ou l'autre

MARIE.

L'un et l'autre : Amélie est charmante depuis so départ....

VICTOR.

Quant à de Ruffe, je ne m'inquiète pas de lui il ne nous est pas contraire, lui ; il me protégera même au besoin, si j'invoquais sa protection ; mais je m'e garderai bien ! Il n'est pas d'admonitions absurdes d'absurdes raisonnements qu'il ne m'ait faits, pour m détourner du projet qui doit nous unir l'un à l'autr

MARIE.

Ah ! monsieur mon beau-frère !

VICTOR.

Je ne sais si c'est dans les déboires de son int rieur qu'il puise les motifs de la haine qu'il profes pour le mariage ; mais, certes, je ne connais pas d'homm marié qui prêche plus éloquemment le célibat au jeunes gens. Il a la tête farcie d'axiômes anti-matrim niaux et il n'est sorte de plaisanteries surannées qu ne me jette à la figure, pour me détourner de not union... Comprenez-vous, Marie, qu'il y ait au mon tant de gens incrédules au bonheur ?...

MARIE.

Ah ! Victor, ne désespérons pas : attendons to du temps et des circonstances : les choses tournero peut-être à notre avantage, plus tôt que nous ne pe sons...

VICTOR.

Oui, je crois que le hasard nous redevient fav rable : d'abord, je pense bien que madame de Ruffe

Digitized by Google

sa porte... Dans ce lieu-ci, d'ailleurs,
ne au parc : je vous verrai au bal,
promenade... (*En soupirant.*) Demain,
sera décidé, et c'est vous qui pro-
êt...

MARIE.

yez, Victor; qu'est-ce donc qu'il vous

VICTOR.

rai ce soir, au bal.

MARIE.

bal! chez qui?...

VICTOR.

vous n'avez pas reçu une invitation
e Grunenberg?

MARIE.

naissons pas cette dame.

VICTOR.

e la connaît... Cela n'empêche pas
a-Chapelle, ce matin vers huit heures,
stant lancé dans Spa une espèce de
nviter tous les étrangers de distinction
, à une partie dansante qu'elle donne
-Royal, où elle est descendue... Cela
onde en émoi : comme tout le monde
point et ne sait à quoi s'en tenir sur
tte dame, il y a eu, avant le dîner,
s parmi ces dames pour discuter la
oir si elles iraient ou n'iraient pas à ce
ont été fort parlementaires; il y a eu
re des orateurs très-éloquents... En
orité affirmative l'a emporté; on ira!

Digitized by Google

Ce sont la jeune baronne Derepas et ces gentille geoises auprès desquelles je vous ai ramenée hier les demoiselles Dupersil qui l'ont emporté.. et je l assuré que vous y viendriez aussi : ai-je trop prés

MARIE.

Je ne sais ; et, première objection, nous n' pas reçu d'invitation.

VICTOR.

Erreur réparable ; je me charge de vou procurer une.

MARIE.

Et puis cela paraîtra peut-être bien singu ma cousine.

VICTOR.

Je lui donnerai toutes les explications les satisfaisantes : et, tenez! ce me sera un motif revenir tantôt lui présenter mes hommages.

MARIE.

Fort bien! mais son mari qui est absent?.. A n'osera jamais prendre sur elle de me conduire se ce bal, chez une personne inconnue encore!.. C ment l'appelez-vous cette dame?

VICTOR.

Madame la comtesse de Grunenberg : elle train de princesse ; elle voyage avec toute sa maison dirait d'une souveraine, et, à en juger sur les appare on serait assez tenté de se ranger de l'avis de ceu disent que c'est la duchesse de Kent qui voyage i gnito.... J'ai, à tout hazard, aventuré la conjec que ce pourrait bien être la duchesse de Berry ; lady Lucy Hamilton jure que ce n'est pas madam Luchesi... Enfin, il n'y a pas jusqu'au mystère

Digitized by Google

entoure sa personne, qui ne contribue à exciter la curiosité générale. On veut la voir, juger par soi-même, éclaircir ses doutes ; tout cela fait une heureuse diversion à l'ennui, dont chacun ici me paraît être accablé... Je vous quitte donc, ma chère Marie, pour un instant, et je reviens porteur du message...

MARIE.

Dont je n'espère pas grand'chose.

VICTOR.

Nous verrons ; à bientôt !..

MARIE.

A bientôt... (*Victor se retire par la même porte, dont un des battants crie sur ses gonds : au moment où il sort, madame de Ruffe entre, sans être entendue, par la porte du corridor : Marie a porté la main sur son cœur, et, au moment où Victor s'éloigne, elle dit en poussant un profond soupir :*) Mon Dieu ! je tremble et je suis émue, comme si je faisais mal....

SCÈNE IV.

AMÉLIE, *souriant.*

Comme si tu faisais mal, mon enfant ?

MARIE, *avec effroi.*

Ha !

AMÉLIE.

C'est moi ; n'aie donc pas peur.

MARIE.

Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

AMÉLIE.

J'arrive... et rassure-toi ; je ne l'ai pas vu sortir.

MARIE.

Amélie !

Digitized by Google

AMÉLIE.

Seulement, je l'ai vu entrer.

MARIE

Amélie, de grâce!...

AMÉLIE.

Que veux-tu? j'étais à ma fenêtre et je ne pou
pas, en conscience, fermer les yeux.

MARIE.

Amélie, qu'allez-vous penser de moi?

AMÉLIE.

Hé! que veux-tu que je pense, sinon que
(*Riant.*) Ah, ah, ah!...

MARIE.

Amélie, vous me faites si mal, quand vous
moquez ainsi de moi!

AMÉLIE.

Mais, enfant que tu es, aimes-tu mieux qu
prenne ma grosse voix et que je te gronde?...

MARIE.

Je l'aimerais peut-être tout autant; votre raill
a quelque chose de si poignant!..

AMÉLIE.

Voyons, veux-tu que nous parlions série
ment?.. Assieds-toi, là, à la place qu'il occupait tou
l'heure; moi, je prends place ici, et fais-moi ta con
sion... Ou plutôt, contente-toi de répondre à
questions : cela te mettra plus à l'aise, n'est-ce p

MARIE.

Que voulez-vous que je vous dise?

AMÉLIE.

Tu l'aimes, pas vrai? (*Marie fait de la tête un s
affirmatif.*) Et vous vous êtes promis de vous épous

Digitized by Google

me geste.) Envers et contre tous ? (*Même geste encore.*)
bien ! à la bonneheure ! Comme, pour mon compte,
y vois nul inconvénient majeur, ce n'est pas moi
rément qui soulèverai quelqu'obstacle à votre union;
même tu m'en priais un peu, je me mettrais de ton
et je deviendrais votre fidèle alliée dans la guerre à
aux parents injustes, barbares et persécuteurs...
te convient-il ?

MARIE.

Oh ! si j'avais su que vous fussiez si bien disposée
nous, il y a longtemps que je vous aurais dit mon
et.

AMÉLIE.

Ton secret, mon enfant, n'en est un pour per-
e. Tu aimes ? eh ! mais, cela est de ton âge : nous
assons toutes par là; n'ai-je pas aimé, moi, aussi ?
à vrai dire, c'est précisément ce retour sur soi-
e qui me fait faire les plus pénibles réflexions sur
ui m'arrive et t'arrivera infailliblement à toi-même.

MARIE.

Comment donc ?

AMÉLIE.

Oui, quand je riais tout-à-l'heure, ce n'était
ement par moquerie, mon enfant, ainsi que tu
ensais... Je me reportais en pensée à un passé
quelques années et je me retraçais une scène
lument semblable à celle dont tu me donnais la
ésentation... Monsieur de Ruffe, que j'appelais
mon Emile, comme tu appelles monsieur de
lieu ton Victor, sortait mystérieusement de ma
mbre ; et — cas bien autrement grave que le tien !
de ma chambre, dans la maison paternelle. J'étais

Digitized by Google

convaincue que mon père, s'il nous eût surpri
tuait tous deux : cela rehaussait singulièreme
Emile dans mon estime... Aussi, comme toi tout-à-
en le voyant s'éloigner, j'avais mis la main sur mo
car ses battements, me semblait-il, devaient faire
ma poitrine : nous venions de nous jurer d'ét
à l'autre, et te dire les rêves de félicité que je f
impossible !

MARIE.

Vous l'aimiez donc bien ?

AMÉLIE.

L'aimer ! bah ! oui, ma petite, c'était de l
de l'extravagance, du forcené... Monsieur d
m'avait positivement ensorcelée ; le mot est
mais je ne sais qu'y faire, il n'y a que ce terme-
rendre une pensée... Dans une autre dispositio
prit, j'appellerais cela de la fascination ; le m
plus romantique... Bref, ce gros bouffi que t
m'avait tourné la tête au point qu'il n'y a pas de f
de sottises — sottises réelles — que je n'aie faite
lui... J'ai fini par la plus grande de toutes, en l'épou

MARIE.

Si vous n'étiez pas si gaie, je croirais qu
vous en repentez.

AMÉLIE.

Mais ne t'y trompe pas, ma petite ; je m'
pens, et fort !...

MARIE.

Cependant Emile passe pour un époux parf
si vous consultiez vos amies, il n'en est pas une
s'accorde à le trouver fort joli homme, d'abord !

AMÉLIE.

Joli homme ?.. (*Soupirant.*) Ah ! chère petite

Digitized by Google

is ce qu'il y a, le plus souvent, sous l'apparence
joli homme !...

MARIE.

Vous ne faites pas, j'espère, allusion à Victor?..

AMÉLIE.

Eh! mon enfant, ne raisonnons pas là-dessus;
is trop par moi-même que je ne gagnerais rien à
oir te détromper... On ne m'a pas épargné à moi-
e les avis charitables et de funestes prédictions...
autant de perdu! J'étais entêtée de mon Emile
a fallu m'en passer la fantaisie... J'étais comme
on, tu sais? Marion pleure, Marion crie, Marion
qu'on la marie... « Si vous voulez renoncer à lui,
isait mon père, bien persuadé que je ne résisterais
à cet argument, je vous acheterai le plus magni-
cheval anglais qui soit dans Bruxelles et je vous
venir de Paris le plus beau, le plus riche, le
eur des pianos de Pape... » A peine mariée, mon
ste époux n'eut rien de plus pressé que de me
cadeau d'un cheval anglais superbe et d'un su-
piano de Pape; c'était dans l'ordre, et, toute
se et fière, j'allais disant partout où je rencontrais
père : « J'ai un beau cheval anglais, j'ai un beau
, et j'ai de plus mon Emile!.... » Papa se con-
t de hausser les épaules; car avec son gros bon
il voyait bien que mon engouement ne durerait
t que mon bonheur s'évanouirait en fumée....
! cela ne tarda pas!... Il me serait difficile de
re par quelle transition ce changement s'opéra;
au bout de quinze mois, j'étais devenue malheu-
comme les pierres.... Ma chère, il m'avait fallu
ce temps pour me désillusionner et me faire

Digitized by Google

apprécier, à sa juste valeur, l'homme que j'avais a
à mon sort :.. et, juge! il n'est pas un de
que j'avais dédaignés pour lui, qui ne me parût
préférable ; pas un! jusqu'à ce pauvre Wilhe
teneur de livres, que je m'amusais à tourner
dicule et qui supportait, avec une si angélique
gnation, les brocards et les sarcasmes que je lui l
sans cesse... Pauvre Wilhem, il est bien vengé
tenant! et s'il savait... Mais, non! comme je le co
il se contenterait de me plaindre du meilleur
cœur.

MARIE.

Que voudriez-vous de plus?

AMÉLIE.

Rien. — Parlons de toi, chère petite :
sommes-nous?

MARIE.

Eh! ne le savez-vous pas?

AMÉLIE.

Si je n'avais pas deviné, je ne saurais ri
dissimules à faire frémir! Voyons, les doux aveu
faits, n'est-ce pas?

MARIE.

Il y a plus de six mois. Je croyais bien ferm
que la demande de Victor ne pouvait être que b
cueillie par mon père, et quand, à ma grande su
il a nettement formulé un refus, j'ai été frappée
d'un coup de foudre... A toutes les raisons qu'
guait pour s'opposer à mon mariage, je ne pouv
pondre que par des larmes... et, à mesure qu'il p
je sentais que mon... que ma... mon... ma...

AMÉLIE.

Ta quoi?...

Digitized by Google

MARIE.

Je n'ose pas dire *mon amour*, c'est si ridicule !

AMÉLIE.

C'est vrai ; mais va toujours !

MARIE.

...mon affection pour Victor augmentait...

AMÉLIE.

C'est ordinairement ainsi que cela se passe.

MARIE.

Et, depuis, je l'ai vu si affecté, si profondément
te, que, pour le consoler, j'eusse volontiers consenti à
t ce qu'il eût exigé de moi.

AMÉLIE.

Ah !... Te serais-tu bien habillée en homme, ma
te, pour l'aller trouver dans son appartement de
çon ?

MARIE.

Plaît-il ?...

AMÉLIE.

Je te demande si l'*affection* que tu as pour Victor
ransporterait au point de te faire habiller en homme,
r l'aller relancer chez lui, dans sa chambre ?...

MARIE.

Mais...

AMÉLIE.

Mais... tu ne sais pas trop ! Eh bien, moi, telle
tu me vois, j'avais la tête assez détraquée pour faire
ces coups-là... On m'avait sournoisement insinué
Emile avait une maîtresse ; la jalousie me dévorait
œur, et augmentait mon inclination pour lui : ar-
ge cela, si tu peux... Depuis quelques jours, je rumi-
les moyens possibles de m'assurer du fait par moi-

Digitized by Google

même : nous étions déjà presque fiancés, de sorte
cette circonstance, à mes yeux, ôtait une partie d
gravité à ma hazardeuse démarche... Il se disait
lade de temps en temps; cela m'intriguait, parce
je ne savais pas, comme je le sais à présent, qu'il
sidérait comme des *corvées* les visites qu'il faisait
nous; il appelait cela *traîner le boulet;* et il me fa
la cour, ma chère! Qu'en dis-tu?.... Enfin, un jou
apporte pour Félix, le plus jeune de mes frères.
sortait deux jours après de l'Athénée, un habille
complet : mon plan fut à l'instant conçu et mis à
cution : je m'empare du paquet contenant ses vêten
et vers la soirée, — il ne faisait pas encore nuit,
m'habille. J'avais l'air d'un franc gamin; mais,
prie de le croire, d'un gamin de bonne maison..
ne te dirai pas comment, et avec quels battemen
cœur, je sortis de la maison; comment je travers
pied, la rue de l'Evêque, la rue des Dominicain
rue d'Assaut et la rue des Paroissiens pour arriv
Marché-au-Bois où monsieur de Ruffe demeurait.
m'est resté des incidents de cette démarche saugr
que des souvenirs vagues et chatoyants, comme
que l'on conserve d'un rêve... Enfin j'arrive à son h
— à l'hôtel de son beau-frère, — chez qui il occupa
appartement bien chétif, bien maigre au-dessus
remise et des écuries.... Je monte tout droit l'es
qu'un domestique m'indique : je frappe à la po
« Entrez! » dit une grosse voix que je ne reconnu
d'abord... J'avoue que je n'osai pas tourner le bo
et je restai là, sans mouvement et sans respiratio
« Entrez donc! » et la voix, plus brutale encore que
à l'heure, termina son invitation par un de ces jure

Digitized by Google

nores, à l'usage de ces messieurs quand ils sont en-
eux.... Cette fois, craignant un esclandre sur le
lier de l'escalier, et craignant d'être arrêtée comme
leuse, que sais-je? si je prenais le parti de m'enfuir, je
urne le bouton, je pousse la porte, je fais trois pas dans
chambre.... Ma chère, le spectacle que je vis alors je
l'oublierai de ma vie... Un désordre, une confu-
n! des habits déjetés par-ci, du linge par-là; des
ttes sur la cheminée en guise de vases du Japon
une atmosphère infectée de tabac... Sur la table,
ois tasses et un immense bowl de punch vuidé, sans
mpter deux autres tasses dont les débris jonchaient
parquet... Emile, couché dans un fauteuil, avait les
ux jambes étendues sur l'appui de la croisée, de
le sorte que ses pieds se trouvaient à hauteur des
aules, et il fumait comme un Polonais.... Il était
braillé au possible, en babouches, robe de chambre
bonnet grec... Oh! mon Dieu! j'aurais pu tout aussi
n le surprendre en déshabillé moins décent... Ce
e j'éprouvai, ma chère, à le voir ainsi, je ne saurais
l'exprimer... Sa vue souleva dans mon cœur tous les
goûts, à la fois, qu'un cœur peut ressentir... Il ne serait
mal, d'ailleurs que, dans l'intérêt des jeunes personnes
nagination vive et romanesque, elles pussent à l'impro-
te, et comme je le fis alors, surprendre leurs fiancés
négligé: elles auraient une idée plus juste des héros
leurs rêves; et puis, après cela, le négligé prosaïque
mari, qui n'est pas plus ragoûtant, ne les étonnerait
si fort.

MARIE.

Amélie, que vous êtes drôle!

Digitized by Google

AMÉLIE.

Oui, on me l'a dit quelquefois, parce que
tout haut à peu près le quart de ce que je pense..

MARIE.

Et comment se passa le reste de votre entre

AMÉLIE.

Aussitôt qu'Emile put me reconnaître, à tı
l'épaisse vapeur de tabac qui remplissait sa chaml
perdit contenance... Il se leva; embarrassé qu'il était
aurais ri, si je n'avais été furieuse... Il avait bien la
la plus drolatique que j'aie jamais vue sur le visage
homme... Il s'excusa dans les termes les plus humb
se fit tout petit, tout petit garçon... « Trois de ses
intimes du *Bac*, le Jokey's-club de Bruxelles, le sa
indisposé, étaient venus le voir, et avaient demanc
punch, et avaient fumé; et lui, pour faire comm
autres, avait jugé à propos de fumer aussi. » Avec u
plus d'expérience, j'aurais deviné à son trouble qu
cachait une partie de la vérité et qu'il mentait au
de moitié... Il avait reçu ses amis, c'était évident;
il avait aussi reçu... des femmes! j'en suis sûre!... Tu
çois dans quelle situation d'esprit je retournai à la ma
il s'offrit à m'accompagner, je m'y opposai... J'étais
un état d'exaspération qui tenait de la folie; cela
quinze jours... Au bout de ce temps, — nous son
singulièrement faites! — il parvint à me convaincr
ce que j'avais vu de mes deux yeux, je ne l'avais pa
Pendant cette quinzaine de malheur, je lui avais ter
gueur et je m'étais opiniâtrement refusée à le revo
Cependant les choses étaient trop avancées pour re
et mon refus eût fait scandale... Et puis je l'aimai
être-là! Cela explique tout! J'en passai par où il v

Digitized by Google

.. — Mon Dieu! tu vois aujourd'hui à quoi tout cela outit, à un ménage d'enfer!... Au reste, je suis assez uitable pour avouer que, si jusqu'à notre mariage, s'était assez bien masqué, le caffard qu'il est! dès premiers jours de la lune de miel, il ne prit s même la peine de se contraindre, et, insensible-nt, il se montra tel qu'il a toujours été, avide d'ar-t, égoïste, exigeant, brutal, grossier dans ses gestes son langage, et, brochant sur le tout, d'une gour-ndise!... Oh, mais d'une gourmandise qui me révol-! lui, qui pendant tout le temps qu'il me fit la r, affectant de ne boire que de l'eau, prétendait tous ses repas, dans la journée, se composaient, le tin, d'une tasse de thé avec une biscotte, et à dîner, le souvent, d'une cotelette ou d'un rognon de mouton une bouchée de pain... Cependant, comme au lieu naigrir à ce régime, il engraissait de plus belle, j'au-pu me douter qu'avant de venir à la maison, il avait de se lester l'estomac d'importance, et que, moyen-t cet expédient, il pouvait impunément faire la te bouche... J'aurais dû d'autant plus soupçonner l employât ce manège, qu'un beau matin, à campagne, chez mon oncle Openbeer, à la Hulpe, e surpris dans un berceau du jardin fort écarté, geant des figues sèches, dont il avait apparem-t apporté ample provision...

MARIE.

Oh! quelle idée, Amélie!

AMÉLIE.

Ma chère, ces hommes! tu ne te doutes pas de dont ils sont capables!... D'ailleurs, n'ai-je pas -même, pour ses beaux yeux, eu la sottise de me tre au vinaigre?

Digitized by Google

MARIE.

Comment?

AMÉLIE.

J'espère bien que tu ne vas pas t'imagine je me sois mise à la daube? non, ma petite voyant manger si peu, figure-toi que pour m en vue de lui plaire, tous les matins j'aval verre d'eau mélangé d'un tiers de vinaigre....

MARIE.

Il y avait de quoi vous rendre malade!

AMÉLIE.

Aussi l'ai-je été : mes faiblesses d'estom proviennent que de là; ce qui fait que chaq que j'en souffre encore, je sens une récrude de haine contre celui qui est la cause premi ces fréquentes indispositions.... Tu ouvres de yeux, ma petite?

MARIE.

C'est que vous venez de vous servir-là expression... Vous ne haïssez pas votre mari; cel pas possible?

AMÉLIE.

Non, ce n'est pas le mot en effet: je l'exècre ne me crois pas, parce que je te dis tout cela en c'est néanmoins l'exacte vérité.... Je ne sais symptômes-là appartiennent à un autre sentiment que celui qu'il m'inspire à présent, mais tous ses ses tics, ses moindres paroles — et jusqu'aux p signifiantes intonations de sa voix, — j'ai tout horreur, en exécration...Je ne puis souffrir la moindre familiarité, et quand il me tutoie je ne sais pas ce que je lui ferais; je lui arra les yeux! Aussi lui ai-je formellement défendu

Digitized by Google

toyer, sous peine de rupture entre nous, complette publique.... Il rit à peu près comme tout le monde; uand je le vois rire, cela me crispe et je l'exècre: uand il tousse, quand il crache, et surtout quand éternue, cela me crispe et je l'exècre. Et même le voir marcher, je souffre des airs de suffisance u'il se donne... Enfin, qu'il marche, parle ou se ise; qu'il soit assis, debout ou couché, je l'exècre.... je mentirais, si je disais que je ne serais pas fort se de le voir partir, un de ces jours, par une bonne taque d'apoplexie foudroyante, en éternuant... Il le cou gros et court; cela me rassure un peu....

MARIE.

Oh! Amélie!..

AMÉLIE.

Oh! tant que tu voudras; mais c'est ainsi, vois-tu! quand je songe que j'ai pu devenir la dupe d'un être reil, je trouve que je ne le haïs pas encore tout-à-fait tant qu'il le mérite.

MARIE.

Mais, Amélie, cela doit vous faire bien souffrir renfermer en vous un sentiment aussi véhément?

AMÉLIE.

On s'accoutume à tout, et j'aime encore mieux la qu'un asthme. On ne meurt ni de haine, ni d'a-our. Ce n'est pas que je n'aie pensé bien souvent à me er, mais j'ai toujours été arrêtée par l'idée que ce rait trop aisément lui faire gagner la partie. Ne m'a-il pas épousée pour ma fortune?

MARIE.

Comment, vous êtes malheureuse au point d'avoir nçu quelquefois l'idée du suicide?

AMÉLIE.

Qui n'a pas eu de ces idées-là? cela prouve de magination; voilà tout.

Digitized by Google

MARIE.

Une imagination malade, Amélie!

AMÉLIE.

Mais, selon toi, chère petite, l'imaginatio viendrait malade du moment qu'elle cesse de ca les illusions de cette pauvre vie.

MARIE.

Vous n'avez donc plus d'illusions, vous?

AMÉLIE.

Ma foi! mon enfant, je n'en sais rien; l'erre tellement inhérente à notre nature, qu'à est égar il ne faut jurer de rien.

MARIE.

Mais alors, si vous vous trompiez?

AMÉLIE.

A propos de quoi?

MARIE.

Si votre mari...

AMÉLIE.

Si mon mari, dis-tu?

MARIE.

Vous aimait?

AMÉLIE, *riant.*

Je le voudrais, ma chatte, ne fût-ce que po faire mieux enrager. (*On frappe à la porte du corr* Qui peut venir?

MARIE.

Ce ne peut être que lui.

AMÉLIE.

Monsieur Victor? qui, cette fois, sera entr la porte commune, pour rendre à ton chaperon visite officielle?...

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

SOUVENIRS
ÉMIGRÉ LIÉGEOIS.
1794 — 1795.

II.

s à Aix-la-Chapelle sans nous être
sur le Büchel, chez Mme veuve Max.
combrée de troupes de toutes armes;
s le 20 septembre, le surlendemain
sneux, et nous allâmes camper sur la
hin, une lieue au-dessus de Cologne.
devint alors déplorable. Traités en
Autrichiens, nous n'avions pas même
la distribution des vivres. Les maga-
taient d'ailleurs mal pourvus. Je me
dans l'intention d'y acheter quelques
che. Tout y était dans le plus grand
contrai plusieurs familles liégeoises
delà du Rhin; car près de six mille
tes, y compris le régiment national,
et allèrent établir leur résidence sur
de l'Allemagne. Ils se fixèrent surtout
Montabaur, à Paderborn, à Munster,
urtzbourg, etc., et restèrent plus ou
dans ces diverses localités, suivant
ture de leurs ressources. Je cherchai
gne quelques comestibles; il n'y res-

Digitized by Google

tait rien, absolument rien. Le découragemen
gagnait..... Heureusement, en parcourant les p
rues tortueuses de la vieille cité romaine, j'ap
chez un boutiquier du pain d'épices; j'en fis à l'i
mon affaire. A quelques pas de là, je renc
Lavignette, chirurgien-major du régiment; c
moi, il cherchait à se procurer des vivres; n
n'avait rien trouvé, me dit-il, si ce n'est du cho
Nous entrâmes dans une maison où l'on cons
moyennant paiement, à nous préparer, de nos mo
provisions, un repas bien frugal, qui rétablit cepe
un peu nos forces. Comme nous rentrions au biv
on nous pressa d'aller secourir un soldat n
Delarge, que ses camarades étaient en train de
sur le gazon comme un ballot, pensant que c'ét
meilleure recette à suivre pour le débarrasser de l
grande quantité de pommes-de-terre qu'il vena
dévorer et qui le suffoquaient. A notre grand
prise, toutes les figures de nos hommes annon
un estomac satisfait; nous nous demandâmes s
manne providentielle était tombée sur le bivouac
dant notre absence! C'était à peu près l'équivale
champ que nous occupions n'offrait, à notre ar
qu'une surface unie, fraîchement remuée; il n'en
pas moins rempli de pommes-de-terre. A l'approch
troupes, le cultivateur prévoyant s'était hâté d'
racher les fanes et de niveler les buttes de man
faire croire que la récolte était faite. J'ignore
hasard fit découvrir sa ruse. Quoi qu'il en soi
soldats s'empressèrent de faire bouillir les pom
de-terre dans leurs marmites et les mangèrent en
affamés.

Digitized by Google

La rapidité de la marche de l'armée française nous rça de passer le Rhin le lendemain même de notre rivée sur les rives de ce fleuve. Déjà un pont de teaux et un pont volant se trouvaient établis; on construisit encore un troisième en pontons de cuivre. ous faillîmes y perdre la vie; car au moment de notre ssage, une chaîne se rompit vers le milieu, et les gues partagèrent subitement le pont en deux parties, i furent poussées à la dérive. Une pièce de canon un caisson attelés de quatre chevaux furent enainés dans les flots. Les cris des hommes et les missements des pauvres animaux que la pesanteur train enfonçait dans l'abîme, nous causèrent une pression douloureuse dont je n'ai pas perdu le souenir. J'étais si jeune encore et si peu familiarisé avec grandes infortunes de la vie!

Nous allâmes nous établir sur la rive opposée du hin, plus haut que le lieu de notre passage, dans terrain profondément raviné où nous étions à l'abri s boulets français. Après un séjour de quinze morlles journées dans cette espèce de tranchée, les pluies ous forcèrent de chercher un refuge dans les granges un village voisin.

Les souffrances de l'âme, jointes à la fatigue et à la auvaise qualité des aliments, nous avaient déjà présposés à la maladie. L'entassement d'un trop grand ombre d'hommes dans ces granges humides et l'air cié que l'on y respirait déterminèrent l'invasion du phus dans nos rangs. Je fus atteint l'un des premiers. ientôt toutes les affections douces qui consolent et qui oulagent dans les grandes épreuves, les sentiments e l'amitié, ceux mêmes de la parenté, plus sacrés

Digitized by Google

encore, firent place au milieu de nous, compatriotes
frères d'exil, aux inspirations de l'égoïsme dans ce qu
a de plus hideux. On me jeta dans une charrette,
l'on me laissa, sans paille et sans couverture, exposé a
injures d'un temps glacial. J'arrivai mourant à l'amb
lance. Je continuai à marcher par des chemins affreu
notre convoi s'embourbant à chaque minute dans
ornières d'un terrain vaseux dont les bœufs de no
pitoyable attelage avaient peine à se tirer. Je ne saur
dire combien de jours je restai en route avant d'arriv
à l'hôpital général créé dans l'ancienne abbaye
Hirschfeld, pays de Hesse. C'est là qu'au milieu
toutes les souffrances je passai la plus grande par
du terrible hiver de 1794 à 1795. Nos couchett
étaient des sacs remplis de paille, placés sur le planch
à côté les uns des autres; nos couvertures, de vieil
capottes militaires. Pendant longtemps on ne no
donna pour toute nourriture qu'un peu de farine
Hongrie qui avait fermenté dans le voyage, et do
le goût était détestable, bien que l'on eût soin
la faire griller dans la poêle avant de la faire bouilli
et pour boisson que de l'eau et du vinaigre. Nul mé
cament si ce n'est le quinquina cuit dans l'eau; l'on no
forçait à l'avaler avec le marc. Les infirmiers n'étaie
guère qu'un ramas de scélérats épiant le dernier souf
des moribonds ou les accès de délire que la fièvre occ
sionnait aux malades, pour leur enlever les objets
quelque valeur. C'est ainsi qu'un Belge, nommé Lamber
me vola le peu d'argent que j'avais cousu dans m
gilet, une culotte de peau de daim et jusqu'à mes so
liers. Lorsque je repris mes sens, je me plaignis de
larcin; mais on ne fit que rire des plaintes du *Liégeo*

Digitized by Google

La faulx de la mort moissonnait par semaine environ
e tiers des malades, toujours et bientôt remplacés
ar de nouvelles victimes. La nuit comme le jour on
'entendait que le râle des mourants. Il était rare que
e matin, lorsque la clarté commençait à pénétrer dans
s salles, je ne visse pas un cadavre sur l'une des deux
aillasses qui touchaient à la mienne. Cette vue me
mplissait d'horreur; je ne pensais ni à mes maux
résents ni à ceux que le sort me réservait dans un
rochain avenir.

On ne connaissait, dans ce triste hôpital, ni principes
hygiène ni moyens préservateurs; encore moins savait-
n la manière de désinfecter les salles des émanations
alfaisantes et de corriger les qualités vicieuses de
ir. Le médecin en chef, homme dur et sans connais-
nces médicales, faisait faire, avant sa visite du matin,
s fumigations de baies de génévrier; c'était le moyen
plus sûr d'ôter encore à l'air respirable ce qui lui
tait de propriétés vitales. Cette opération ne faisait
e déguiser l'odeur putride qui s'exhalait de tant de
rps atteints de la contagion.

Je végétais ainsi au milieu d'individus de toutes les
tions qui composent l'empire germanique, parlant
idiôme différent du mien, quand un matin, je vis
trer un officier supérieur qui venait inspecter l'hôpital.
était accompagné d'un aide-de-camp dont la bonne
mue contrastait avec celle de la plupart des officiers
trichiens. Ma jeunesse sans doute arrêta ses regards;
m'adressa la parole en allemand : je lui répondis
français. Le malheur a des droits sacrés sur les âmes
néreuses. Il n'est sorte d'intérêt que ne me témoignât
ors le capitaine Renaud, qui me dit être Belge; il

Digitized by Google

voulut savoir en quoi il pourrait m'obliger. « Ah!
»sieur, lui répondis-je, recommandez seulemen
»infirmiers de me donner à boire; que je puis
»moins étancher la soif qui me dévore!..... » Les
du bon capitaine se remplirent de larmes; il app
infirmiers et leur reprocha leur dureté, les men
de les faire punir sévèrement s'ils refusaient enc
me donner de la tisane quand je leur en demanc
Il promit, en me quittant, de venir me revoir et
faire sortir de ce gouffre pestilentiel; mais pro
ment il fut appelé à d'autres devoirs : je ne le revis

Heureusement, il me vint un ange consolateur
la personne de l'aumônier. Ce prêtre charitable p
difficilement le français; mais ses paroles étai
douces, elles peignaient si bien la sensibilité d
âme, que ses traits ne se sont jamais effacés de m
moire. Je me souviens que, m'ayant administ
derniers sacrements, il revint quelques instants a
et me donna en cachette un morceau de pain bl
une petite fiole de vin.

Enfin, malgré le typhus, malgré les médecins
infirmiers, après deux mois d'agonie, je revins d
ment à la santé; et bien m'en prit, car il arriva b
à Hirschfeld un nombreux convoi de malades.
trouvait quarante-sept Liégeois de mon régiment
l'on réunit dans une petite salle adjacente à la mienn
fus averti par le mot *Lütticher* (Liégeois) que j'en
plusieurs fois répéter. Mes forces renaissantes me
mirent de me traîner auprès de mes compatr
Il est des sensations que nul langage ne saurait trad
et que, d'ailleurs, on ne comprend guère qua
n'en a pas éprouvé de semblables. Quel tableau s

Digitized by Google

a vue! Tous ces hommes, que je connaissais, por-
nt l'empreinte de la maladie et semblaient déjà
rqués au front du sceau de la mort. Le plus grand
nbre n'étaient que de simples soldats; mais avec eux
rouvait l'ancien inspecteur de la citadelle, nommé
ins, l'un des amis de mon père et notre plus proche
in. Cet infortuné vieillard était frappé d'aliénation
ntale; les paroles qui sortaient de sa bouche n'ex-
naient que des idées bizarres ou incohérentes. Le
était pour moi un spectacle déchirant. Je reconnus
i, dans un coin de cette salle, un de mes cama-
es d'enfance. Quoi qu'il fût un peu plus âgé que
, nous avions toujours été placés sur le même banc
cole. Triste souvenir dans l'asile de la mort! Je vis
lui tous les signes d'une fin prochaine. Un matin
je vins près de son grabat, je crus, en le regardant,
l avait rendu le dernier soupir; je pris sa main que
ressai dans les miennes; il souleva ses paupières
i-closes, et me dit d'une voix inarticulée : « Paul,
sens que je vais mourir; si, plus heureux que moi,
us revoyez ma mère, dites-lui que j'ai pensé à elle
qu'à ma dernière heure. » Puis s'efforçant de sou-
, il ajouta : « Prenez ma clarinette dans mon sac,
i est sous ma tête, et gardez-la en mémoire de moi. »
ntôt il expira sans souffrance. Chenaux (c'est ainsi
l se nommait) était le frère de l'un de nos sous-lieu-
nts. Il nous avait suivis volontairement; mais étant
assez bon musicien, il faisait partie de la musique
régiment.

n moins de quinze jours, les quarante-sept Liégeois
ignirent Chenaux; je restai encore une fois seul; et
s quel lieu!.....

Digitized by Google

Pourtant, on me fit sortir des salles des fièvre
pour me donner place dans celle des convalescents
crus passer de l'enfer au ciel. Quel plaisir pour mo
trouver là un officier du régiment de Muret, non
Jacques, natif de Jodogne ! Entré le même jour
moi à l'abbaye de Hirschfeld, comme moi, il avai
cinq à six fois la salle qu'il occupait se peupler de n
velles victimes du typhus.

Que de moments pleins de charme ne passai-je
en conversant avec cet intéressant jeune homme, d
l'éducation et l'amabilité contrastaient si bien ave
rudesse et l'insensibilité des employés de l'hôpital !

Ayant un compagnon dont l'amitié rendait ma ré
sion moins pénible, je me serais estimé heureux si n
n'avions pas eu à lutter contre la faim. Mais l'hom
est-il jamais content de son sort? *Quid fit, Mæcenas*...
Un jour qu'assis près de Jacques sur le bord de sa p
lasse, nous mangions notre pain de munition, pain
et dégoûtant : « Encore, me dit-il, si nous avions
»kreutzer (5 centimes) pour acheter un oignon, il n
»aiderait à l'avaler. — Oui, répondis-je, surtout si n
»avions un autre kreutzer pour y joindre du sel
»Tais-toi, répliqua-t-il, ne demande pas trop! »

Peu de temps après il nous arriva un autre Liége
caporal de notre régiment. C'était Fourneaux : sa fem
et son fils étaient avec lui. Il venait d'un hôpital sec
daire que l'on évacuait sur le nôtre; il était en pl
convalescence et ne paraissait pas avoir été gravem
malade. Sa femme et son fils furent logés à part d
la basse-cour de la ferme de l'abbaye. Cette femme
trouva réduite à aller implorer la charité des habita
dans les villages voisins; mais elle en rapportait de q

Digitized by Google

nourrir amplement, et plus d'une fois elle me fit don quelques pommes-de-terre que je partageai avec ques.

Les neiges et les glaces commençant à se fondre, s les convalescents furent répartis dans les chaumières vironnantes; pauvres chaumières, dont les habitants ient aussi misérables que nous, moins toutefois la mine et les maladies de peau; piquants souvenirs de schfeld!..... Des pommes-de-terre et de la chou-ute cuites à l'eau composaient toute leur nourriture la nôtre; le pain était d'une cherté excessive.

Enfin, les routes étant devenues praticables, la dis-tion de notre dépôt eut lieu. Je dis adieu à Jacques, je ne devais plus revoir. Je partis avec Fourneaux a famille pour aller rejoindre le régiment à Mayence. bonnes gens avec lesquelles je voyageais étaient une yable société pour moi; cependant j'entendais parler n cher idiome liégeois: c'était comme une musique monieuse à mon oreille, et je prenais patience.

après trois journées d'une marche fatigante, nous ignîmes un gros village situé à une lieue de Lim-rg sur la Lahn. J'avoue que je ne me rapprochais mon régiment qu'avec une répugnance insurmon-e. C'est le moment de dire sur quel pied je m'y ivais.

Mon père, après avoir fait ses études à Paris et à ntpellier, était revenu à Liége, où il avait obtenu prince Jean-Théodore la place de chirurgien sé-taire de la citadelle. Il était mort en 1790, à l'âge 62 ans, du chagrin que lui avaient causé la perte on emploi, le pillage et la destruction de la maison l avait fait bâtir. En 1791, lors de la réorgani-

Digitized by Google

sation du régiment national, j'avais obtenu, malg
mon jeune âge, la place de mon père, et l'émigra
tion m'avait emporté avec tout le régiment. Mais
l'époque dont je retrace quelques souvenirs, mes fon
tions étaient devenues sans objet; je me trouvais do
livré seul et sans ressources à tous les genres de misère
bien que l'on m'eût promis de me faire entrer da
un hôpital comme chirurgien de 4e classe, grade équ
valant alors en Autriche à celui de valet. Qu'allais-
donc faire au régiment, sinon peut-être solliciter u
pitié stérile? Mais qu'elle est sûre et puissante cet
main invisible qui conduit et règle tout! Que les co
binaisons de la Providence sont profondes! Combi
l'enchaînement des circonstances influe sur la destin
des hommes! Ce que, dans notre présomption ou not
ingratitude, nous appelons *hasard* n'est souvent q
l'effet de la vigilance du créateur et une preuve de
bienveillance.

La disette était encore plus grande au-delà du Rh
qu'en deçà. Je sortis de mon logement le lendema
matin pour aller acheter du pain à Limbourg. Comm
je traversais le village, je vis dans le fond de la co
d'une ferme un militaire occupé à compter des bott
de foin. Son uniforme vert me fit battre le cœ
avec violence; je m'approchai..... C'était le ch
valier de Chaix, maréchal-de-logis dans la gend
merie liégeoise, casernée autrefois au couvent de St-Lé
nard (aujourd'hui la fonderie de canons), où je l'ava
vu très-souvent. Je lui demandai en tremblant
M. Heens, leur quartier-maître, vivait encore. Il m
regarda d'un air étonné. Sans doute, je fis sur l
l'effet d'un spectre; il ne put me reconnaître. « Ou

Digitized by Google

mon ami, me répondit-il; il arrivera bientôt avec l'escadron; je n'ai fait que le précéder de quelques heures..... » Ces mots me firent venir les larmes ux yeux, et je m'écriai : « Je vous remercie, mon Dieu! e suis sauvé! » Une force nouvelle sembla me pé-étrer; je jetai le bâton sur lequel je m'appuyais, , le cœur bondissant de joie, je pris le chemin de ville. Je ne sentais plus la faim. Heens était le us précieux de mes amis; il avait été en quelque rte le fils adoptif de mon père, qui lui avait en-igné le rudiment ainsi que les principes de la mu-que. Ma mère le chérissait également; elle ne faisait, our ainsi dire, aucune distinction entre ses enfans lui. Doué d'une intelligence peu commune, Heens, rès avoir remporté tous les premiers prix au col-ge des Jésuites, était entré chez un de nos principaux nquiers et avait gagné en peu de temps toute la onfiance de son patron; mais des inclinations aven-ureuses lui avaient fait abandonner trop légèrement ne carrière qui lui promettait, sinon la fortune, du oins le bonheur que donne l'aisance; il était entré ns la gendarmerie du Prince en qualité de fourrier-uartier-maître, grade qui lui donnait rang d'officier. notre départ de Liége, ma mère lui avait recom-andé son fils avec toute la sollicitude de l'amour aternel; Heens lui avait promis de veiller sur moi omme sur un frère; il tint noblement sa parole.

Je revenais donc de Limbourg plein de joie et d'es-rance. Tout à coup j'aperçois un rassemblement de valiers; c'étaient les Liégeois. Au milieu était mon ni Heens, présidant à la distribution des rations ur les hommes et pour les chevaux. Je courus à

Digitized by Google

lui les bras ouverts; mais il recula, et pendant
ques instants fixa sur moi ses yeux avec incerti
comme s'il eût cherché à deviner une réalité
une ombre. Enfin il s'écria : « Paul, est-ce bien
et il me serra contre son cœur avec transport
il ne me croyait plus au nombre des vivants. D
longtemps il s'était adressé à notre régiment
avoir des nouvelles de son père et des mienne
lui avait répondu que l'on présumait que nous a
succombé les premiers à la maladie destructiv
avait éclairci les rangs liégeois de plus d'un tie
fut moi qui l'instruisis des principales circonst
qui avaient accompagné les derniers moments de
teur de ses jours.

J'appris que l'escadron de gendarmerie, réduit
hommes, allait être incorporé dans le régime
chasseurs à cheval de Rohan, composé en g
partie d'émigrés français; et que les Liégeois, m
et équipés à leurs frais, y formeraient une comp
d'élite. Heens me présenta le soir au colonel de
Celui-ci, après m'avoir écouté avec une bonté
chante, me dit : « C'est dommage, mon jeune
»qu'il ne vous reste pas un cheveu sur la tê
»une once de chair sur les os. Autrement nous fe
»de vous un chasseur. » — « Ah! monsieur le col
»me hâtai-je de répondre, il me suffira de vivre
»vous pour que je recouvre bientôt mes forces;
»cheveux repousseront après. — Le zèle et le cou
»ajoutai-je, suppléeront à ce qui me manque
»leurs. » Restait le prix de l'équipement, éva
400 florins du Rhin. Heens leva cette difficult
s'offrant à me faire l'avance de la somme; j'emb

Digitized by Google

généreux ami avec effusion ; l'excellent colonel nous rra la main à tous deux et me dit qu'il veillerait us tard à ce que je ne quittasse pas mon état qui, jour, devait assurer mon existence. Hélas! ce brave ficier portait déjà dans son sein le germe de la aladie qui l'enleva six semaines après, à Francfort. laissait sur la terre étrangère sa femme, ses filles un garçon. Celui-ci nous quitta peu de temps après ur servir dans les dragons de Latour.

Devant nous remettre en route le lendemain, Heens e conduisit au magasin, fit ouvrir une caisse d'habilments et choisit les plus étroits pour m'en vêtir. On ne jamais peut-être un accoutrement plus comique que mien. Mes jambes jouaient dans les bottes fortes que chaussais, comme le pilon joue dans le mortier; on pantalon aurait aisément contenu trois cuisses la grosseur des miennes; l'habit m'allait à l'avent : je ne ressemblais pas trop mal à une momie billée. On me hissa sur un vieux cheval digne en ut de son cavalier, et je pris rang parmi mes nouaux camarades. Je ne dirai pas quelles souffrances prouvai tout d'abord lorsque je vins à chevaucher, et rtout quand ma monture, suivant l'allure des autres, mettait au trot. Que l'illustre chevalier de la Manche t être à plaindre le premier jour de ses courses manesques !..... J'avais encore tout l'amour-propre jeune âge; ma figure ne trahit en aucune façon douleurs que je ressentais dans différentes parties corps. J'étais entouré d'attentions et de bienveilnce; mais ma tournure hétéroclite n'en provoquait a moins l'hilarité, et Heens lui-même ne pouvait me garder sans rire. « Patience! me disais-je; cela ne

Digitized by Google

durera pas longtemps. » En effet, je devins bien l'un des plus gaillards, des plus robustes et des p lestes du régiment.

Nous opérâmes peu après notre jonction avec chasseurs de Rohan, dans la petite ville de Siegebou duché de Berg. Notre compagnie alla cantonner à d lieues de là au village de Boucoroth.

Je dirai quelques mots en passant de la création ce corps de Rohan, qui était déjà alors à la solde l'Autriche. Le cardinal de Rohan, évêque de St bourg, si célèbre dans la malheureuse affaire du lier, qui lui avait fait encourir la disgrâce de Louis X et de Marie-Antoinette, ayant conservé toute la pa de sa principauté située sur la rive droite du Rh sa charité envers les fugitifs français le fit surnomm le père des émigrés. Ce fut avec l'intention de po voir à leur existence qu'il conçut et exécuta le pro de former deux régiments, l'un de chasseurs à chev l'autre d'infanterie, dont il donna le commandem à ses neveux, Louis et Victor.

Notre chef, le prince Louis de Rohan, passait po être l'un des plus beaux hommes de son temps. joignait à une tournure noble et chevaleresque tou les grâces de l'esprit et l'amabilité de son oncle cardinal. Il habitait Vienne, quand ce dernier manda qu'il le faisait propriétaire du corps de ca lerie en levée et qu'il lui abandonnait le choix de niforme à donner à ces braves. Le prince Louis ét encore dans l'indécision à cet égard, lorsqu'un jou assistant à un bal paré de la cour, il y vit parai une dame pour laquelle il se sentait une vive incli tion ,dans un costume si séduisant qu'il lui jura que

Digitized by Google

égiment porterait ses couleurs. J'ignore quel était le ostume de cette dame; mais je sais que le nôtre ffrait un éclat bizarre. Voici en effet, quelle était otre grande tenue : bottes à la chasseur, bordées ar le haut d'un cordon blanc formant une houppe u milieu; pantalon couleur capucine festonné en blanc ur les coutures latérales et sur le haut des cuisses; olman écarlate garni de cordons blancs sur la poiine; ceinture de trois couleurs, blanche, bleue et rune; caraco vert sans manche, garni tout autour de urrure blanche, laissant la partie antérieure du corps découvert, de manière que le dos et les flancs étaient erts, la poitrine et les bras rouges (ce qui nous ait fait surnommer les *bouchers de l'armée*); cravate oire, schako en feutre gris, surmonté d'un panache eu ondoyant; manteau blanc. La petite tenue contait en une veste et un pantalon de cheval vert-uni. Cet uniforme sentait un peu l'arlequin; cependant, and nous étions en ligne, nous excitions l'admiraon des habitants des villes et des campagnes dans quelles nous passions. Joignez à cela que la plupart s émigrés français qui composaient notre régiment aient des hommes superbes et d'une tournure plus stinguée que le commun des soldats. L'uniforme des iciers, chargé d'or et d'argent, était d'un éclat exordinaire; les harnais de leurs chevaux étincelaient ornements en argent et en petits coquillages. Deux s après nous quittâmes ce costume pour prendre ui des hussards de Blankenstein et recevoir la quacation de hussards de Rohan.

A peine fûmes-nous installés à Boucoroth que mes is insistèrent pour que je reprisse mon état. Je

Digitized by Google

me laissai persuader et j'acceptai la place d'officier
santé de troisième classe. Je dus me rendre presq
aussitôt dans un misérable village enclavé dans
bois, où se trouvait l'hôpital particulier de notre
giment. Il n'y avait que quelques malades. Les de
armées belligérantes continuant à s'observer d'une ri
du Rhin à l'autre, nous n'avions pas de blessés. Not
chirurgien major, nommé Mehl de Strasbourg, ét
un chétif praticien ; mais, en revanche, il avait tou
la morgue et la suffisance qui distinguent les homm
médiocres. Son fils, occupant le même grade que mo
était à peu près de mon âge. Le ciel ne lui av
pas départi une haute dose d'intelligence; mais il av
la douceur et la bonté d'un ange. Dans nos lon
moments de loisir, je lui enseignais le peu d'osté
logie que je connaissais, ce qui paraissait exciter
jalousie de monsieur son père, dont la science n'all
pas tout-à-fait jusqu'à la nomenclature anatomiq
des os.

Nous avions pour inspecteur le premier lieutena
baron de *Bonnechose*. C'était bien le plus aimable vie
lard qu'il fût possible de voir. Étrange anomalie
la nature! cet officier n'avait point de barbe : sa vo
était celle d'une femme. Il était pourtant d'une for
de corps remarquable et son caractère était plein d
nergie. Ses aïeux n'avaient pas tout à fait le nom
Bonnechose; la terminaison était différente. Aussi n'osa
on guère le nommer en présence des dames. On r
contait que l'un de ses pères ayant été présenté à
cour de Henri IV, les dames d'honneur s'efforcère
de rougir quand elles entendirent annoncer le nob
baron. *Ah! le vilain nom!* s'écria Marguerite de Valoi

Digitized by Google

faut le changer en celui de Bonne-chose. Henri IV prit à rire, et, en effet, par volonté royale, le *vilain m* fut métamorphosé, suivant le désir de la reine. Je faisais tous les soirs la partie de piquet de cet icier inspecteur. Il se plaisait à me raconter les anec-tes de sa jeunesse; mais cela ne m'empêchait pas m'ennuyer à périr dans ma situation. Je me dépitais tout lorsque je comparais mon habit gris de fer c l'élégant uniforme de mes camarades. Un beau r, j'envoyai promener hôpital et malades, et je gagnai ma compagnie. Heens ne me dit mot; mais vis que ma détermination lui faisait plaisir. J'allai ider ma cause auprès de mon capitaine et lui de-ndai que dorénavant il voulût bien me laisser à compagnie. « Bah! bah! me répondit-il, tu as raison. 'ailleurs, il vaut mieux donner tes soins aux Lié-eois qu'aux étrangers. » Le capitaine Crahay, frère l'abbé de Saint-Laurent, était un ancien officier Royal-Liégeois au service de France. Véritable her-e par sa force musculaire, il entraînait à sa suite hommes tirant ensemble à la même corde. Prendre cheval par les jambes de devant et le renverser le gazon n'était également qu'un jeu pour lui. cun tireur d'armes n'était en état de lutter contre le fleuret à la main. Pourtant, loin de se prévaloir ces avantages, Crahay était le plus doux et le plus nable des hommes. Il est mort en 1816, major des rassiers au service d'Autriche.

Mes lecteurs me pardonneront-ils de m'être mis si gtemps en scène? Peut-être ai-je abusé de leur pa-nce; mais j'ai cru que je devais leur faire connaître causes de mon émigration et les circonstances qui

Digitized by Google

m'ont amené dans une autre arme que celle dan
quelle je servais quand je sortis de Liége. Ils comp
dront d'ailleurs le mélancolique plaisir que j'épr
à jeter ainsi, au soir de mes jours, un regard sur
premières années, et à revoir les routes semées
cueils que j'ai dû parcourir à l'aurore de ma vie.
m'en reste plus guère qu'une idée imparfaite, qu
dois me hâter de saisir, si je ne veux pas qu
m'échappe entièrement. Le froid de la nuit qui
proche me fait presque oublier ce que j'ai sou
pendant la chaleur du jour; et pourtant lorsque
mémoire, si souvent rebelle, me retrace quelques
de ces anciens événements, je reste étonné en vo
combien de choses peu importantes ont eu le pou
de produire en moi des émotions profondes.

Ce n'est point l'histoire de ma vie militaire qu
livre à la publicité : elle a été trop obscure. Je me b
à raconter quelques anecdotes, sortes de jalons
divisent, sans précision de dates, les sept année
mon émigration.

Digitized by Google

TYPES WALLONS.

LE CONTEUR A LA VEILLÉE.

« La chose était comique, et force était d'en rire. »
AD. MATHIEU.

C'est un philosophe de l'antiquité, si je ne me trompe, qui s'avisa de définir l'homme : « Un animal qui rit. » Si ce mauvais plaisant eût vécu deux mille ans plus tard, il eût peut-être dit : « L'homme est un animal qui pleure. » — Ne serait-ce pas mieux caractériser, à l'époque actuelle, le *bipède sans plumes*, ainsi nommé par un autre rieur du bon vieux temps, que de dire : — L'homme est un animal qui s'ennuie?

Un célèbre orateur, qui est aussi un illustre poète, laissa tomber naguère, du haut de la tribune, cette parole saisissante :—« La France s'ennuie. » La France l'entendit. Elle ouvrit un peu les yeux, souleva la tête de dessus son oreiller, étendit les bras en bâillant, et répondit d'une voix creuse : —« C'est vrai!...» Puis elle se retourna sur sa couche, et fit un nouvel effort pour s'endormir.

La Belgique s'ennuie un peu moins que la France, mais elle ne s'amuse guère. On a beau lui construire des chemins de fer, et la promener gratis en voiture. On a beau lui représenter des comédies, des drames et des vaudevilles parlementaires. On a beau lui contrefaire les beaux-esprits de France et lui donner pour rien les chefs-d'œuvre qu'on leur a volés. — Elle bâille !

Digitized by Google

On a beau lui bâtir deux, trois, quatre universi
libres ou non, afin de lui donner le spectacle édifi
de la science enrôlée sous autant de bannières différent
On a beau la gratifier de toutes les libertés imaginab
— et inimaginables, — y compris la liberté illimitée
l'enseignement, dont elle a déjà fait un si bel usage.
Elle bâille, elle bâille...

En présence de ce phénomène, ne serait-on
tenté de croire que le *spleen* gagne les nations à mes
qu'elles se civilisent, et que le progrès social n'abou
en définitive qu'à un bâillement universel?... S'il
est ainsi, peste soit de votre progrès social! j'ai
mieux rire.

Oh! si j'avais la verve comique de Molière! Oh! s
possédais seulement la plume bouffonne de Scarro
Quel miracle littéraire ce serait que de dérider les fro
soucieux des Catons à têtes grises ou blondes qui co
posent la classe éclairée et *irriante* de la société
tuelle!...

Il est donc vrai, l'on ne rit plus!... pas même dans
patrie de La Fontaine et de Rabelais, pas même sur
coin de terre où l'espiègle Ullenspiegel a vu le jour
Qu'est-elle devenue, cette grosse gaieté flamande, d
les grotesques ébats excitent encore l'hilarité de l'E
rope, grâce au pinceau naïf d'un peintre contempora
Qu'est-elle devenue, cette joyeuseté wallonne t
vantée? Quand verrons-nous recommencer cette gue
d'épigrammes et de brocards qui arma jadis les Nam
rois contre les Dinantois, les Montois contre les At
niens (d'Ath), les Lillois contre les bonnes gens
Tourcoing? Et quand accablerons-nous encore de
sifflets celle des parties belligérantes qui aura la p

Digitized by Google

ère épuisé son carquois, après une lutte séculaire?... Mais que dis-je?... ces vieilles querelles de clocher locher ne sont pas complètement vidées : si elles ne formulent plus comme autrefois en traits plaisants, forme parlementaire sous laquelle elles se manifestent ourd'hui n'en est pas, au fond, moins plaisante. — ir le *Moniteur* de janvier : discussion relative au al de l'Espierre.

Vous donc qui aimez encore à rire, je vous engage ller écouter là-bas, devers le Parc, ce qui se dit sé-usement : — ce que la Flandre dit au Hainaut, et que le Hainaut réplique à la Flandre ; ce que le parti progrès dit au parti rétrograde, et ce que le parti rograde répond au progrès. Vous rirez un peu dans re barbe, je vous le promets, surtout si vous êtes cinquième parti, vous savez... celui qui se moque de s les autres.

Mais cette espèce de rire sardonique n'est peut-être votre fait : ce que vous regrettez c'est le rire franc, ire homérique, celui qui présidait comme un dieu e au foyer de nos pères. — Hé bien! ce rire-là ne t pas encore tout-à-fait retiré du monde, et je vous mille excuses d'avoir commencé par vous dire où il se trouve pas, afin de vous amener à me demander il se trouve.

M. Conte (ne croyez pas que ce nom soit inventé à isir, parce qu'il est parfaitement adapté à l'individu le porte) est l'homme le plus jovial et le plus amu-t des trois provinces wallonnes. Il habite un village du sur la lisière méridionale du Hainaut, où il cu-le la triple fonction de maître d'école, de clerc de la oisse et de secrétaire communal ; de sorte qu'il est,

Digitized by Google

après le curé et le bourgmestre, le personnage l
éminent de l'endroit. Chose étonnante, la bon
native et le charmant laisser-aller de M. Conte n
pas le moins du monde altérés par le sentiment
dignité magistrale, cléricale et municipale; et
nom est dans toutes les bouches comme dans to
cœurs, à quatre lieues à la ronde, c'est bien m
sa haute position sociale, qu'aux grâces de son es
à l'inaltérable aménité de son caractère qu'il doit
popularité.

Mais ce qui élève M. Conte au-dessus du bourgm
au-dessus du curé, ce qui le distingue entre tou
sommités champêtres de la contrée, ce qui en fa
homme vraiment supérieur, un type auprès d
tous les originaux de son espèce paraissent de
contrefaçons, — c'est une mémoire prodigieuse,
une imagination inépuisable, c'est un talent inim
pour conter des anecdotes, des histoires, des blu
des gasconnades du genre de celles que nos W
appellent — passez-moi l'extrême vulgarité du te
— des *carabistouilles*.

Je vous demande encore une fois mille pardons
je vous donne M. Conte comme le plus étonnant
bistouilleur qui ait jamais égayé les longues s
d'hiver dans les censes d'Entre-Sambre-et-Meu
Certes, si cet aimable bouffon eût vécu quelques
plus tôt, on se le fût arraché dans les cours de l'Eu
comme on s'arracha Esope dans celles de la Grèce.
seigneur le duc de Bourgogne lui eût offert son
d'or.

Mais M. Conte n'est rien moins qu'aristocrate et
tisan. S'il s'assied quelquefois à la table de M. le

Digitized by Google

est l'ami intime du notaire et du juge de paix can-
nal, il n'en est pas moins prodigue de sa personne
le ses anecdotes au foyer du laboureur.

C'est là que ma bonne étoile me le fit découvrir
uère. Un bon fermier avec qui j'avais chassé toute
ournée, m'invita à me reposer sous son toit. Il y
t précisément une veillée, mot que l'on traduit en
lon par *veille* ou *escrenne*, selon les localités. J'y
uvai réunis les jeunes gens les plus délurés et
jeunes filles les plus jolies du village; la bière
mait dans les pots; les gaufrettes sucrées se doraient
un feu pétillant; la fermière et les servantes filaient
clarté d'une lampe immense; le *grand varlet* fumait
ipe de tabac d'Obourg, dûment bourrée et longue-
t échevelée; mes chiens d'arrêt sommeillaient, cou-
s sur la chaude cendrée qui tient lieu de parquet
s les fermes de cette partie du pays wallon. Cepen-
t la conversation languissait parmi les jeunes filles,
faisaient un cercle à part; les garçons causaient
ns et chevaux; je vis même des cartes préparées
une table; on eût dit d'une grande soirée en ville.
le sommeil de mon fidèle épagneul commençait à
gagner, lorsqu'une sensation générale, dont je
ntis le contre-coup, se manifesta par ces mots que
es les bouches exclamèrent simultanément :

- Le voilà!

e même qu'en entrant en scène un artiste habile
ête afin de jouir de l'effet que son apparition produit
un public qui l'idolâtre; ainsi M. Conte se tint
ques instants immobile auprès de la porte, con-
plant avec un malin sourire l'assemblée que la seule
sence avait déjà tirée de sa léthargie.

Digitized by Google

— Approchez-vous du feu, monsieur le maître Place à M. Conte! .. Acceptez cette gaufrette to chaude, de ma main, M. Conte... Vite un verre bl pour M. Conte!.... Avancez le fauteuil;... chassez l mant;... appelez la voisine et ses demoiselles... Tai vous donc là-bas! laissez dire M. Conte; M. Conte parler. Ecoutez!...

Je crus que les demoiselles allaient embrasser M. Co et que la fermière l'étoufferait à force de comestib Mais il n'accepta, pour le moment, qu'une pom En la prenant, il demanda :

— Cette pomme, comment l'appelez-vous?

— Une court-pendue, — répondit la bonne fem

— Moi, je *la pèlerai* avec un couteau, si vous vo bien m'en passer un.

Ce calembourg un peu *pelé* fut trouvé délicie chacun se promit d'en enrichir sa collection particuli

Toutes les oreilles étaient tendues, tous les y étaient fixés sur M. Conte. Tout en croquant sa pom il roulait machinalement entre ses doigts un morc de pelure. Tout-à-coup, il approche cette pelure bord de son verre, et l'on voit une façon d'oise tantôt baissant, tantôt relevant la tête, comme canard qui s'humecte le gosier dans les eaux d'un éta — Ce petit tour d'adresse, exécuté sans intenti égaya beaucoup les enfants, et même les grandes p sonnes. M. Conte ne disait pas une parole, ne fai pas un geste qui ne fût immédiatement suivi d'un é de rire. Pour ma part, j'étais assez mal disposé jour-là : j'avais eu le malheur de tuer un chat dom tique pour un lapin sauvage, grâce à un quipro de mon chien, et j'étais revenu de la chasse, la car

Digitized by Google

re tout-à-fait plate. Cette double mésaventure, dont, ureusement pour moi, M. Conte ne fut pas informé, avait rendu morose au point que j'eusse défié Odry -même de me faire rire.

Je me mis donc à fumer gravement un cigarre, et nalysai, à part-moi, la physionomie du loustic de veillée, sans prêter la moindre attention aux drolati-es paroles qui s'échappaient à chaque instant de sa uche.

l me parut âgé d'une cinquantaine d'années. C'est un u vieillard, de moyenne taille et d'un embonpoint onnable. — Poitrine bombée, jambes courtes, llet saillant et bas placé, cheveux châtains grison-ts. — Ses yeux gris-bleus, et ses tempes ornées ne patte-d'oie très-marquée, ont une expression de ce malice; et à son nez légèrement retroussé, l'on it reconnaître le père de la grisette. Son front an-ce de l'intelligence, et l'immensité de sa bouche ac-e une éloquence et un appétit peu communs.

Rien n'égale la mobilité de ses traits, si ce n'est l'ex-ne volubilité de sa langue. Sa voix se prête à toutes inflexions, et le clavier qu'elle parcourt est immense, qu'elle veuille imiter les cris aigus d'un enfant au ceau, soit qu'elle attaque les basses notes de Bertram nt à Alice : — Sinon, la mort !

La tenue sévèrement cléricale de M. Conte ne répond lement à la légèreté de son caractère. Un ample ement noir qui n'est ni une redingote ni un habit; gilet de la même couleur, dans lequel le ventre du homme est pour ainsi dire empaqueté; une culotte velours roussâtre, douteusement attachée, à défaut oretelles; des bas de laine gris, de larges souliers à

Digitized by Google

boucles d'argent; tel est son costume ordinaire. J'ajo
terai, pour compléter ce portrait, qu'à l'instar d'
autre grand homme, M. Conte a presque constamme
la main droite fourrée dans la poche de sa culotte
sous son gilet. Mais il ne prise ni dans sa poche,
ailleurs; bien plus, il possède le don précieux de ne p
savoir fumer, la pipe étant incompatible avec le tal
de conter.

Comme la glace se fond à mesure que le soleil mo
sur l'horizon, mon *spleen* se dissipait sous l'influen
de cette bonne figure; si bien que je finis par
mettre à l'unisson de la grosse gaieté qui animait
compagnie, et que je m'écriai avec les autres :

— Encore une histoire, M. Conte, s'il vous plaît!

Il y avait plus de deux heures que M. Conte no
en contait; mais son recueil historique est aussi inép
sable que celui de MM. Polain et Vanhasselt.

— Ma parole, je n'en sais plus aucune, mes enfan
disait-il.

— Pensez bien, M. Conte : nous le voulons ab
lument.

Le bonhomme pensa bien, et après s'être frotté
front :

— Mais ce sera la dernière, je vous en préviens.

Il se moucha, cracha, but un verre de bierre, pa
sa main droite dans la fente de son gilet, croisa la cui
droite sur la cuisse gauche, et dit :

Il y avait autrefois, dans cette *commune*, un *pays*
[Remarquez, lecteur, que M. Conte ne considère
comme un village la commune dont il est le secrétair
notez aussi que ses auditeurs ne se croient pas
paysans. — [Ce villageois avait nom *Tianne* parmi no

Digitized by Google

Antoine sur le calendrier. Par la même raison, sa
nme *Trinette* était inscrite sous le nom d'Antoinette à
at civil et à la paroisse. Mais n'importe; l'essentiel
de savoir que cette femme était une bégueule. Il me
a facile de vous en administrer la preuve, si vous
ulez bien me prêter un moment votre attention.
e Maria.

ci l'orateur fit une pause, qui fut remplie par un
g éclat de rire. Il continua :

Madame faisait la petite bouche et se disait toujours
lade. Elle passait au lit les trois quarts de la journée,
le pauvre mari ne trouvait rien qui vaille à mettre
s la dent, quand il rentrait fatigué d'avoir travaillé
uis le matin. Si j'avais été à sa place, je sais bien
l remède j'aurais administré à ma chère épouse.
M. Conte fit un geste qui excita de nouveau l'hilarité
'auditoire]. Mais il était trop bon enfant, une vraie
le mouillée, quoi?... Un jour pourtant il se mit à
e des réflexions en ces termes : — Vivre six mois
s nourriture, ça se voit chez les taupes et chez les
uves-souris; mais une femme!..... Avec ça qu'elle
e rondelette et rougette comme une guigne! — C'est
l de même drôle!!...

'ianne n'était pas bête tout-à-fait. Il imagina de se
tir dans un coin de la maison d'où il pût épier les
s et gestes de madame, sans qu'elle s'en doutât. Elle
qu'il était allé à son travail. — Que faire pour me
ler aujourd'hui? se demanda-t-elle à haute voix en
ant à bas du lit. — Voici des œufs, du sucre, de la
r de farine, de la crême; si je me faisais un *raston?*...
Bientôt Tianne entendit le beurre frire, et une odeur
cieuse lui monta au nez; il put même apercevoir

Digitized by Google

un raton énorme, que le malade prit en guise d
cament.

Quand elle eut avalé cette pilule, elle en fit
conde, plus petite, avec ce qui restait de la pâte
avait préparée. Ce léger supplément eût suffi
dîner d'un cosaque; mais la pauvre femme ava
remment une faim canine, ce jour-là : le pet
alla rejoindre le grand dans son estomac sans la
difficulté.

Après le solide, elle songea au liquide. — Si
tenant, je me faisais une bonne *trîlée*, (1) —
elle; — je crois que ça ne me ferait pas mal
Elle déboucha un cruchon de vieille bierre,
le contenu dans une terrine; y mêla un quart
cassonade, deux bâtons de canelle et trois m
puis elle fit bouillir le tout, et quand elle eut
ce breuvage assez fort pour ressusciter un t
elle regagna son lit en disant : — Ça va mieux !

Tianne rentra, en cet instant, pour pren
dîner. — Eh bien! femme, comment ça va-t-i
sent?

— Oh! l'homme, je suis bien malade! à coup
ne passerai pas la journée.

— Bah! fit le mari, — et mettant une tartin
sèche dans sa poche, il annonça qu'il retourna
travail.

— Comme je suis sûre que vous me trouverez
ce soir, je vous en prie, donnez-moi votre béné
avant de sortir.

— Quelle idée!

(1) Mot wallon qui signifie soupe à la bierre ou au vin.

Digitized by Google

— C'est une grâce que vous ne pouvez me refuser, omme!

— Oh! si vous le voulez absolument!... dit Tianne : orit un rameau de buis, le trempa dans le bénitier; is ôtant la couverture du lit, il aspergea le corps la mourante, en prononçant distinctement ces pa- es, et en faisant une pause après chaque phrase :

Au nom du père et du fils,
Du grand raston et du p'tit;
Au nom dé l'trîlée,
Femm' vous n'pouvez mau pou l'journée!!!

après cette étrange bénédiction, il s'en retourna aux mps, laissant sa femme stupéfaite et guérie. A tir de ce moment, elle cessa de faire la bégueule à petite bouche; mais jamais il ne fut question en- ux du remède original qui lui avait rendu la santé appétit.

ette plaisante anecdote fut couverte d'applaudisse- nts; mais je regrette de l'avoir gâtée en la repro- sant, car je n'ai pas au bout de ma plume cette ode rabelaisienne que M. Conte possède au bout a langue. Qui pourrait traduire sur le papier cet ent wallon, ces idiotismes wallons si pleins de sel, urtout cette mimique si naïve dont l'orateur de eillée accompagne ses gais récits? La faculté mer- leusement imitative de son organe suffirait pour rendre piquants. — Ce n'est donc que pour faire uve de bonne volonté, que je vais répéter une se- de anecdote, que le brave homme tira de son sac, e cent autres, toujours en affirmant qu'il ne restait rien au fond.

Digitized by Google

LA JAMBE CASSÉE.

Un professeur de médecine, de je ne sais plus
université, avait un ami qui voyageait sur r
reçut un jour une lettre conçue en ces term

« Mon ami, je n'ai rien d'intéressant à vo
»prendre de mon voyage. La traversée s'est fai
»encombre comme sans aventure, à moins qu
»ne comptiez pour quelque chose le fait suiva
»ne mérite guère d'être mentionné :

»Un matelot tomba du haut d'un mât, et s
»la jambe ; mais on la lui raccommoda sur-le-
»avec un bout de ficelle et un peu de poix ;
»qu'un quart-d'heure après, il marchait sur le
»avec la même facilité qu'auparavant. »

Grande fut la surprise du professeur, à la
de cette lettre. Il s'empressa de la communic
quelques-uns de ses collègues, qui jugèrent le cas
d'attirer l'attention de la faculté. Il y eut donc r
du corps professoral, et le recteur magnifiqu
haut de sa chaire, posa ainsi la question :

« Analyser les propriétés physiologico-anatomi
»miques résultant de la combinaison de la poi
»la ficelle, à l'effet de remettre instantanémen
»leur état normal, des membres fracturés et
»ment une jambe cassée. »

Il s'en suivit une discussion très-animée et
très-savante ; mais tout-à-coup on apporta au d
une seconde lettre de son ami le touriste, laquell
tenait ce *post-scriptum :*

« Dans une lettre précédente, en parlant du
»qui s'était cassé une jambe, j'ai oublié de vo
»qu'elle était de bois. »

Digitized by Google

le d'ajouter que la lecture de ce post-scriptum
t le monde d'accord; seulement, on se promit
tenir secrète la mystification, ce qui n'empêcha
'elle fût connue de toute la ville dès le soir

oublié de vous dire une chose : — c'est que le
avait une femme.

ose aller plus loin, dans la crainte de donner,
faute, au lecteur une idée trop au dessous du
e M. Conte; ma mémoire, d'ailleurs, serait insuf-
autant que l'étendue de ce volume, s'il me fallait
out ce qu'il nous raconta, dans cette veillée qui
ongea bien avant dans la nuit. Et puis, il faut
, bien qu'il soit magistrat et secrétaire, notre
n'en est pas plus scrupuleux sur le choix de ses
ttes : il s'y glisse parfois des réminiscences du
Fontaine, dont la naïveté ne trouverait guère
gence chez les hommes graves — et pas du tout
de ce siècle humanitaire. M. Conte est un type
va, un type qui a déjà disparu des villes et qui
uve à peine dans les campagnes : c'est à ce titre
nt que je me permets de le présenter à la curio-
lecteurs : heureux s'ils ne me font pas un grief
ir défiguré.

vous avoir montré M. Conte à la veillée, je
vous le représenter au cabaret, où il excite un
parmi les jeunes miliciens en leur contant des
es de tourlourous; à la sacristie, où il déride
tres en leur contant des histoires de curés; —
, où il débite plus de bluettes que de catéchisme
èves. Il me reste surtout à vous le dépeindre,
amment adossé contre le mur noirci du maré-

Digitized by Google

chal-ferrant, — autre notabilité villageoise, — da
l'atelier duquel se réunissent à toute heure les bea
esprits, les lions de la grange et de la charrue, et
autorités qui portent pour insignes un briquet en ba
doulière et une cocarde tricolore sur leur chapeau ro
retroussé.

C'est dans cette étrange officine, semblable à l'en
du Dante, que se trouve le véritable piédestal de no
conteur. C'est là qu'un auditoire d'élite ne se lasse po
de l'écouter, en dépit des marteaux qui tombent sur l'
clume, des cavales qui hennissent en refusant le pie
et des chars disloqués qui viennent réclamer à gra
bruit les secours de l'art. Mais c'est là aussi qu'il trou
un émule capable de lui disputer la palme dans
autre genre d'éloquence. Ce rival est un berger vétér
à qui le maître de la cense voisine donna ses invalid
en l'admettant pour le reste de ses jours à la table
domestiques, en récompense de soixante et dix ann
de fidèles services en plain air. Ce vieillard, à la m
un peu sournoise, et qui passe pour sentir le fag
intervient dans le groupe rieur de la forge, com
une sombre et mystérieuse figure dans les roma
de Walter-Scott. Il paraît, et le rire commencé
vient une grimace. Il parle, et le soufflet haleta
s'arrête sous la main immobile du forgeron. Qui po
rait raconter les histoires de fantômes dont le crâ
blanchi de ce vieux sorcier renferme un si form
dable recueil? Quel satanique auteur fut jamais adm
plus intimement dans la confidence des mémoires
diable? Quel somnambule de M. Montius indiqua jam
avec autant de précision l'endroit où se trouve la plan
inconnue qui guérit les chevaux de la morve et

Digitized by Google

du mal caduc? Quel astrologue d'observatoire
jamais les temps qu'il fit l'an passé avec autant
ude qu'il vous prédira, lui, le temps qu'il fera
chain?

l s'étonner que ce vieux berger ose disputer
ute le sceptre de la parole? Si celui-ci vous
'autre vous fait peur; j'en conclus que le berger
e sur son rival, vu la propension des hommes
, comme on dit, une chandelle au diable.

ui vous parle, j'ai subi l'influence persuasive
ours de ce vieux sorcier, et j'avouerai sans
u'il m'a fait croire à trois choses incroyables:
x revenants.
diable.
x sorciers et aux sorcières.

vrai que quelques jours après ma visite à la
i commencé à douter; mais le doute est encore
i-croyance.

ois, le vieux berger n'étant pas le type que je m'é-
osé de décrire aujourd'hui, je me hâte de l'aban-
sauf à lui consacrer un article spécial, si l'envie
nd. Qu'il vous suffise, pour le moment, lec-
voir fait connaissance avec ce bon M. Conte;
pas eu le bonheur de vous amuser autant que
eurs de la veillée, croyez que c'est beaucoup
faute que la mienne. — Je vous en demande

Fr. Ls,

les, février 1840.

Digitized by Google

LES ARSENAUX DE VIENN

Les cabinets d'armures et d'antiquités ont ac
grand intérêt depuis que les historiens se son
d'interroger les débris des monuments des siè
térieurs, afin d'y puiser des renseignements
l'éclaircissement des points historiques qui
restés obscurs pour nos pères. Cette manière d'
l'histoire a certainement bien son mérite, et p
quelquefois plus de garanties d'authenticité q
documents écrits, où la vérité est souvent d
par suite des idées superstitieuses des temps où
vu le jour. C'est en examinant ces pyramides, c
lisques, ces temples gigantesques dont on aper
débris au milieu des vastes plaines de l'Orient, q
peut se former une idée du degré de grandeu
civilisation qu'atteignirent les nations qui peu
jadis ces contrées, devenues désertes aujourd'hu

C'est donc sous le point de vue historique
galeries destinées à recueillir les souvenirs de t
siècles nous paraissent curieuses à étudier.

Les galeries d'armures de Paris et de Madr
acquis une grande réputation, qui est suffisa
justifiée par le mérite et la valeur des objets p
qu'elles renferment. La collection d'objets d'art e
mures anciennes rassemblée tout récemment à Bru
sans qu'il soit permis de la mettre déjà en parallè
les collections de ces musées, qui comptent de

Digitized by Google

années d'existence, est cependant digne de
ttention, surtout si l'on considère les faibles
qui ont été mis à la disposition des personnes
s de sa création.

le rapport des souvenirs historiques, Vienne
rait renfermer dans ses arsenaux des collections
nre qui ne lui laissent rien à envier aux musées
tales dont nous venons de parler. Ces arsenaux
tout intéressants pour nous Belges, car l'on y
sieurs trophées élevés à la mémoire de nos
.

st vraiment que depuis la révolution de 1830
prit de nationalité a pris naissance en Belgique ;
tte époque, le pays, ayant passé tour-à-tour sous
ination espagnole, française, autrichienne,
laise, les noms des grands hommes qui naquirent
e sol se confondaient parmi les célébrités des
qui nous régissaient, et qui s'étaient en quel-
te approprié ces noms, comme appartenant à
toire.

llections de tableaux et d'objets d'art, ces églises
nent décorées que l'on rencontre dans presque
nos villes, étaient considérées pour nous pres-
indifférence ; ce n'est que depuis 1830 que des
sont élevées de toutes les parties du pays, et
alé à l'admiration générale ces antiques et glo-
uvenirs auxquels nous devons un si haut rang
es peuples qui se sont le plus distingués par la
des beaux-arts. Grâce à cette indifférence,
er était parvenu à nous dépouiller de quelques-
nos plus beaux fleurons de gloire, et nous
malheureusement reconnu nos richesses que

Digitized by Google

lorsque déjà l'on nous en avait enlevé une gran
partie. C'est surtout cette Campine, si peu connue ava
1830, qui renfermait de précieux objets d'art provena
des riches couvents établis avant la révolution franç
dans cette intéressante contrée. Grand nombre de
objets, échappés aux flammes révolutionnaires d
la plupart de ces abbayes devinrent la proie, étai
enfouis dans les plus pauvres demeures; des étrang
qui appréciaient mieux que nous leur valeur en fir
l'acquisition à vil prix.

L'Autriche, en évacuant la Belgique lorsque ce
dernière passa sous la domination française, eut gra
soin de retirer de nos arsenaux des objets qui avai
peu de valeur pour nos pères, et qui seraient po
nous aujourd'hui des plus précieux. Ce n'est do
qu'en parcourant les pays étrangers que nous pouv
apprécier avec justesse nos titres de gloire.

Ces idées nous sont suggérées par des collectio
d'armures que nous avons eu tout récemment occasi
de voir à Vienne, et où l'on trouve un grand nomb
d'objets curieux ayant rapport à notre histoire. Il no
paraît qu'on aurait pu en revendiquer une bonne par
en 1815, lorsque les monarques reprirent les troph
et les dépouilles de leurs peuples vaincus, que Napolé
avait rassemblés en si grande quantité dans les galeries
Louvre et au Dôme des Invalides. Mais alors le m
narque sous le sceptre duquel on nous avait placés ét
peu soucieux de nous rappeler nos anciennes gloir
les souvenirs des hauts faits de Guillaume le Tacitur
et de ses descendants absorbaient à eux seuls l'attenti
des écrivains de l'époque et servaient de thème à leu
panégyriques. Les arsenaux de Vienne, dont nous no

Digitized by Google

ns de donner ici une courte description, sont
connus, et nous en sommes surpris; car les
téressants qu'ils renferment méritent de fixer
n. Du reste il n'est pas étonnant de trouver
ant de précieux souvenirs historiques dans la
d'un peuple aussi éminemment conservateur,
ent à tout ce qui se rattache à la mémoire de
res.

te deux arsenaux à Vienne: celui qui est connu
om *d'arsenal bourgeois* est un des plus anciens
ments de ce genre qui existent; il renferme
nde quantité d'armes et d'armures de toute

riche collection est destinée principalement
de dépôt aux souvenirs historiques qui se rap-
à la ville de Vienne. On y remarque surtout
s trophées composés de drapeaux, d'armes,
nents de musique enlevés aux Turcs, dans un
à cette nation était loin de l'état de décrépitude
st réduite aujourd'hui; l'empire ottoman alors
ssant et glorieux, il faisait trembler le nord et
t; ces drapeaux, ces armures qui ornent les
de Vienne, sont le prix de victoires chèrement
et vivement disputées.

ombre des souvenirs historiques de ces temps
ne fut plusieurs fois menacée de tomber au
des Musulmans, on remarque le squelette du
sir Kara-Mustapha qui fut étranglé à Belgrade
e du sultan pour n'avoir pu parvenir à s'em-
Vienne; son cou porte encore le lacet rouge
it à l'exécution de ce rigoureux arrêt. Après
que le sultan conclut avec l'Autriche, il envoya

Digitized by Google

à la ville de Vienne, comme gage de réconciliation squelette que l'on y voit aujourd'hui. On remar également la chemise de cet infortuné visir, sur laqu le coran est écrit en entier; on voit que ce préci talisman ne put le préserver d'une fin aussi terri

L'arsenal militaire, qui sert à la fois de grand dé d'armes de guerre, et de musée national d'armures, élevé en 1559, sous le règne de l'empereur Maximilie C'est un immense bâtiment carré; la cour renfe une multitude de bouches à feu de différentes esp et de divers calibres; ces bouches à feu sont étal sur des chantiers. La chaîne dont les Turcs se serva en 1529 pour entraver la navigation du Danube fixée à l'un des murs de cette cour. Le premier é est divisé en une suite de salles, où se trouvent posés, d'une infinité de manières, 200,000 fusil toutes les armes nécessaires à l'équipement de d cent mille hommes. Rien n'est plus pittoresque la manière dont ces armes sont arrangées; les s sont ornées, de chaque côté, d'une rangée de colo de fusils, terminées par des chapiteaux de pistol Les portes sont formées de lances et de bayonne Les plafonds se distinguent par la diversité des sins qu'ils représentent: quelques-uns sont décoré soleils éblouissants de sabres ou de poignards; d'au représentent les armes de l'Autriche, de la Bohême de la Hongrie, dessinées de la manière la plus ex et dans des proportions gigantesques. En un mot, par où l'on porte ses regards on n'aperçoit que des ar de tout genre, appartenant à tous les siècles, posées tantôt en colonnes ou en arcades, tantôt pyramides. Les murs et les plafonds ne présentent

Digitized by Google

ne tapisserie d'armes offensives, disposées de
nanières différentes et bizarres qu'il est impos-
naginer rien de plus extraordinaire.

lieu de ces colonnes et de ces arcades d'armes
et modernes, sont méthodiquement rangés
curieux souvenirs de l'histoire militaire de
: là on trouve les armures portées par les
e la maison de Habsbourg, dans des temps où
hysique était une des qualités les plus estimées
orinces; aussi voit-on que les armures de plu-
onarques, dont la réputation est parvenue jus-
avec le plus d'éclat, se distinguent par leurs
ns, qui nous semblent colossales à l'époque ac-
les effets de la civilisation ont affaibli le dévelop-
natériel des races humaines. A côté des armures
rinces on voit celles qui ont appartenu à des
ohême, de Hongrie, à des chevaliers célèbres,
trouve jusqu'aux vêtements de buffle des
et des soldats de ces siècles. La plupart des
de ces princes et de ces guerriers sont disposées
chevaux de bois, revêtus également d'armures
s. Ailleurs ce sont des piédestaux sur lesquels re-
s ornements militaires des généraux qui ont
éminents services à l'Autriche; ces piédestaux
urés de trophées formés d'armes et de dra-
levés à l'ennemi.

les trophées qui se rattachent aux souvenirs
es de la Belgique, on en remarque un érigé en
r de Godefroi de Bouillon. Ce trophée, par
eté des objets qui le composent, est sans con-
n des plus remarquables qui existent : on y
mbeaux de la bannière du guerrier, son casque

Digitized by Google

et sa cuirasse. Les précieuses reliques de ce che
belge, qui fut proclamé roi de Jérusalem, appartie
à des temps tellement reculés qu'on peut dout
leur authenticité; mais l'imagination se plaît à y c
et ce n'est pas sans émotion que l'on contemple
illustre bannière, compagne de tant de hauts
Plus loin on voit une armure complète ayant appa
à Charles-Quint, ainsi que l'épée qu'il portait
bataille de Pavie. La plupart des musées possède
moins une armure de ce grand prince, et l'o
étonnera peu si l'on considère qu'il en avait un
nombre; du reste l'authenticité de celle que l'on t
à la galerie de Vienne ne peut être révoquée en d
car c'est presque du vivant de cet empereur qu
commença à former cette galerie, et l'on doit avoi
soin d'y réunir des objets qui se rattachent à
grand nom.

On remarque aussi l'épée et le chapeau de l'il
Tilly, qui peut être rangé au nombre des mei
généraux de l'Europe; jeune encore, la conduite
tinguée qu'il tint à la bataille de Prague, en
lui valut la confiance de l'empereur Ferdinand II
lui donna le commandement d'une armée avec la
il parvint, après une grande victoire, à chasser
Bohême le comte de Mansfeld, l'un des lieutena
plus renommés de Frédéric V, chef du parti prot
en Allemagne. Après ces premiers succès, sa ca
militaire fut longtemps une suite de victoires qui
tèrent à ce vaillant guerrier une éclatante réput
Mais il vit pâlir son étoile devant la fortune de Gu
Adolphe. Le début de la campagne qu'il entreprit c
ce grand roi, surnommé le Lion du nord, fut com

Digitized by Google

brillants succès. Il enleva d'assaut Magdebourg, , Francfort-sur-l'Oder, s'empara de la Hesse et dans la Saxe; Leipsick était déjà en son pou- sque la victoire lui échappa pour la première s un combat qu'il livra à Gustave-Adolphe murs de cette ville, il fut atteint de plusieurs ; on l'enleva du champ de bataille : ses sol- croyant mort, reculèrent devant les bataillons L'année suivante, plus malheureux encore, il é mortellement lorsqu'il allait prendre sa re- ur son redoutable ennemi. De nombreux éten- levés aux armées vaincues flottent au-dessus ouilles du grand Tilly. L'un des trophées les arquables par leur élégance est celui qui est l'honneur d'un autre Belge, le général Clerfayt. ala, dès son début, dans la carrière des armes, la guerre de sept ans, par ses talens et sa bra- s guerres contre les Turcs, en 1788 et 1789, lui nt une nouvelle occasion de se distinguer. Les es de 1793 et 1794 furent également des plus s pour lui; les savantes dispositions qu'il prit urer la retraite de l'armée autrichienne après e de Jemmapes lui firent beaucoup d'honneur. ur à Aldenhove, il contribua puissamment peu après aux victoires de Neerwinde et de Lou- a suite desquelles l'armée républicaine évacua ue.

iche n'a pas perdu le souvenir de ces nombreux onneur; dans l'une des églises de Vienne un nument est élevé à la mémoire de Clerfayt. Le feld-maréchal, l'épée, le chapeau et les déco- e ce général sont déposées sur un riche coussin

Digitized by Google

de velours dans les salles de l'arsenal. Ces reliques
d'autant plus précieuses qu'il avait l'habitude de p
tous ses insignes les jours de bataille ; car quoique
dinaire il fût simplement vêtu, il se parait de tout
croix et ornements militaires lorsqu'il marchait à
nemi. « Un jour de bataille, disait-il, est un jour d
pour un guerrier. »

Parmi les trophées élevés à la mémoire des
raux autrichiens, on distingue ceux de Laudon,
Ferraris, auquel nous devons l'une de nos meill
cartes de la Belgique.

On n'a point négligé de consacrer dans ces ga
un trophée au souvenir du grand Sobieski, libér
de Vienne qui était sur le point de tomber au po
de 300,000 Turcs. Des armes et des drapeaux en
aux vaincus entourent l'armure de cet illustre r
Pologne, dont la mémoire est vénérée à Vienne.

Au nombre des objets les plus curieux, on rema
le juste-au-corps de Gustave-Adolphe, dont nous p
dons la cuirasse et le casque au musée de Bruxe
ce juste-au-corps, en peau de buffle très-épaisse, est
qu'il portait dans la journée du 18 novembre 1653,
qu'il fut blessé mortellement ; ce vêtement est percé
trou formé par la balle qui mit fin aux jours du
narque. Une magnifique armure due à Benvenuto C
se distingue par sa richesse et par le fini de son tr

Nous ne savons si c'est à l'arsenal de Vienne
Fieschi et ses complices ont puisé l'idée de la ma
infernale au moyen de laquelle ils commirent leur
rible attentat ; mais on y voit une machine qui
semble beaucoup à celle de Fieschi, et qui lui est
infiniment supérieure par les effets meurtriers q

Digitized by Google

eptible de produire et par la perfection avec
elle est construite. Ce terrible instrument de
tion est disposé de manière que l'on peut faire
50 balles de mousquet à la fois dans toutes les
ns. On y met le feu au moyen d'une mèche, et
ération ne présente aucun danger pour l'homme
est chargé. Cette machine a coûté des sommes
rables ; à l'époque de sa construction, on en
it des effets extraordinaires ; mais l'expérience
de répondre à cette attente.

coulevrine longue de plusieurs pieds, et formée
es d'argent forgées, mérite également de fixer
on.

i tant de curiosités, on remarque encore le ballon
ourdan fit usage à la bataille de Fleurus pour
itre les mouvements des Autrichiens. C'est là
e fois qu'un général eut l'idée de se servir de
en, du reste fort ingénieux, pour épier les
vres de son adversaire. Napoléon avec son coup-
aigle n'avait pas besoin d'un semblable observa-
our découvrir et déjouer promptement tous les
'attaque et de défense de son ennemi. Il existe
ent dans cet arsenal un canon se chargeant par
se, qui a beaucoup de rapport avec le canon
ny que l'on voit dans notre galerie d'armures.
tion de cette manière de charger les pièces
e attribuée au maréchal de Saxe, car il en a
'idée dans ses *Rêveries*.

ait trop long d'énumérer ici tous les objets qui
t d'être observés avec soin dans les salles de cet
Ces objets sont en si grand nombre, qu'une
de deux heures suffit à peine pour les examiner
ut l'intérêt qu'ils méritent.

Digitized by Google

Le *cicerone* de cette collection est un perso
fort original, et nous ne pouvons poser la plume
d'en avoir dit un mot. Il ne néglige aucune oc
de faire percer son horreur des idées libérales: en
montrant un petit bonnet de la liberté enlevé aux
çais, lors des premières guerres de la républiq
nous disait : « Cet objet n'offre rien de remarqual
cependant il a occasionné de bien grands maux ;
loin c'étaient les drapeaux des Carbonari qui faisa
sujet de ses sarcasmes : sur l'un d'eux était éc
italien, *la liberté ou la mort;* il disait en nous le
trant : « Ils ont été bien charmés d'abandonn
étendards de révolte et de vivre. » Ce n'est pas sa
gueil qu'il nous faisait voir de temps à autre que
drapeaux français, au nombre desquels on en rem
un d'une très-grande richesse, brodé par Marie-L
on aurait pu se dispenser, nous paraît-il, de fai
Autriche, étalage d'un semblable trophée.

A. S. DE N

Digitized by Google

Poésie.

PRIONS.

> Je vous le dis en vérité : tout ce que vous demanderez par la prière, il vous sera accordé.
>
> *Evangile.*

ater le Seigneur je consacre ma lyre;
non seul amour, il est mon seul appui;
nd viendra pour moi l'heure d'un saint délire,
-t-il m'inspirer des chants dignes de lui!

prophète! à toi la palme du génie!
hême t'inspira pour chanter ses grandeurs.
à moi de louer la puissance infinie?
femme on n'attend que l'amour et des pleurs.

oulez à la fois de mes yeux, de mon âme,
es chants, pleurs pieux, mes uniques loisirs!
ntends que la voix qui m'épure et m'enflamme;
r et prier, voilà tous mes plaisirs.

st qu'auprès de Dieu que je cherche ma joie;
eul aujourd'hui je découvre mon cœur.
e que j'ai d'amour, à lui je le renvoie,
ienfait ainsi retourne à son auteur.

n'est doux, en priant, de lui dire : Mon père!
ntendez la voix qui vous parle en tremblant.
ieu! si vous daignez exaucer ma prière,
alheureux bientôt finira le tourment.

Digitized by Google

Ce malade, pour lui, Seigneur, je vous implore ;
Sa souffrance est horrible, et sa force s'en va :
Seigneur, pitié pour lui ! le mal qui le dévore
Peut user sa constance. Hélas ! il maudira !

Ah ! ne le souffrez pas ! qu'un souffle salutaire
Ranime tout à coup son corps et ses esprits ;
S'il faut prier encor, je reste sur la pierre :
Grâce, grâce, Seigneur : entendez-vous ces cris !

Et si pleine d'espoir enfin je me relève,
Oh ! j'apprends quelquefois que le ciel apaisé
A mon pauvre malade accorde quelque trève,
Que la force renaît dans ce corps épuisé.

Et j'éprouve dans l'âme une joie infinie.
La prière, me dis-je, a-t-elle ce pouvoir ?
Est-ce à moi que l'on doit cette peine finie ?
Je pourrais soulager ! ah ! quel céleste espoir !

Et je dis, redoublant l'ardeur de mes prières :
Prions pour l'orphelin que reçoit l'étranger :
Pour ce pauvre qui pleure en sa triste chaumière,
Et pour le voyageur, toujours près du danger.

Prions pour le chrétien en qui la foi chancelle ;
Prions pour l'incrédule, au cœur froid et moqueur ;
Prions pour ces chagrins que dans l'âme on recèle,
Alors qu'on n'attend rien d'un autre en sa douleur.

Prier avec bonheur pour des amis, un frère,
Ah ! c'est chose facile et douce à concevoir ;
Nul mérite n'est là ; car plus la cause est chère,
Plus elle est pure et sainte, et plus grand est l'espoir.

Mais prier pour l'ingrat au moment de l'offense
Et venir à vos pieds demander son bonheur !
C'est de l'âme éprouver la force et la constance ;
Eh bien ! vous la donnez cette force, Seigneur !

Digitized by Google

ui, toujours priant, s'écoulera ma vie;
urai vécu d'espoir et d'élans généreux;
quand je volerai vers la sainte patrie,
s mes amis prieront; j'ai tant prié pour eux!

Mlle C. de B.

35.

AU COMTE JULES DE RESSEGUIER.

nt poète d'élite a son royal domaine,
monde de pensers, dont sa muse est la reine,
is ses rhythmes à lui, ses images, ses mots,
r prodige à sa voix nouvellement éclos,
i viennent lui servir à rendre en traits de flamme
que veut, ce que sent, ce que pense son âme;
dès qu'il a parlé, tout cœur qui le comprend
on verbe connu jamais ne se méprend :
n qu'après lui souvent des fils de sa parole,
ètes de reflet, s'inspirant de son rôle,
massent dans le champ de ses heureux labeurs
elques fleurs, dont l'éclat veut imiter ses fleurs;
is nul ne peut ravir jamais aux vrais poètes
mpreinte et le cachet de leurs grâces secrètes,
i semble être, doux jeux de ces hommes divins,
qu'est leur frais bouquet à nos différens vins.
acun d'eux a son lot dans les dons du génie :
n a reçu la flamme, et l'autre l'harmonie;
ui-ci, comme un fleuve au cours précipité,
ndit de vers en vers par sa verve emporté;
ui-là, c'est la mer qui se prolonge immense,
s qu'on voie où son flot va mourir ou commence :
partout et toujours plus tranché, plus saillant,
sort, en chacun d'eux, ce cachet plus brillant,
t l'empreinte, sensible aux regards de la terre,
que, entre tous, leur front d'un frappant caractère.
si sans chercher loin, en dehors de nos temps,

Digitized by Google

Des exemples plus beaux, des noms plus éclatants,
Voyez comme la muse aux chants de La Martine
Se révèle, et trahit sa céleste origine.
Qui ne reconnaîtrait entre mille d'abord
Ce luth harmonieux à son premier accord?
A lui les cieux ouverts, à lui l'hymne des anges!
A lui de célébrer, ô mon Dieu, vos louanges!
A lui de soupirer, exilé tout en pleurs,
Ton éternelle plainte, ô terre des douleurs!...
Béranger, dans ses chants malins et populaires,
Exprime des partis les frondeuses colères;
Mêlant le vers de l'ode au vers de la chanson,
Il est tout à la fois Panard, Anacréon;
Trop heureux si sa muse, osée avec décence,
N'eût pas souvent au peuple enseigné la licence!
Comme un aigle qui prend son orgueilleux essor,
Celui que nous nommions jadis *notre Victor*
Aime à planer longtemps dans les hautes pensées;
Puis quand son aile est lasse, en rimes cadencées
Il descend mollement, tel qu'un cygne argenté,
Se mirer dans les eaux d'un beau lac enchanté:
Réunissant ainsi, par un accord bien rare,
La grâce de Virgile, et l'élan de Pindare...
Emile est l'esprit même et ne cesse un moment
De scintiller de feux comme le diamant...
De Vigny, grave et doux, d'un air mélancolique
Cherche à tout sa raison et son sens symbolique;
Et la philosophie et l'art, pacte divin,
Habitent sous son toit et se donnent la main.
Disciple de Ronsard, le naïf Sainte-Beuve
En des champs oubliés ouvrit sa route neuve.
Ce fut lui dont la main à nos foyers bourgeois
Mit des pénates d'or pour la première fois;
Et qui d'humbles sujets força la poésie
A tirer, sans rougir, sa divine ambroisie.
Toute autre est ta manière à toi, toi Resseguier.
La pourpre, comme un roi, t'enveloppe en entier.

Digitized by Google

ne saurais paraître au tournoi poétique
ns un ajustement d'une grâce magique,
sans que le blason de tes nobles aïeux
brille malgré toi dans tes chants glorieux.
est toi qui fais rêver nos belles châtelaines
leurs plaisirs passés, à leurs fêtes prochaines.
monde, les splendeurs de la grande cité,
charme des beaux-arts, l'amour et la beauté,
ilà ce qui te rit, voilà ce qui t'inspire,
la sphère en ta muse a placé son empire :
e lui font les torrents, les échos des grands bois,
des bergers, le soir, les airs sur le hautbois,
la molle lueur des rayons de Diane?
a-t-elle pas, le soir, la lampe diaphane,
ns le coin du foyer les vers harmonieux,
pour échos, les cœurs qui répondent bien mieux?
a-t-elle pas, au lieu de la verte pelouse,
s tapis plus moëlleux, tissus par Sallandrouse,
lieu de fleurs la myrrhe, et l'ambre d'orient
'a pétri de ses doigts l'odalisque en riant?
n'est pas, voyez-vous, l'enfant d'un patriarche
ces temps ingénus voisins encor de l'arche ;
n'est pas Rébecca, du vieil Eliézer
anchant, près du puits, la soif prise au désert:
un siècle positif c'est la muse élégante;
n désert est Paris, un salon est sa tente ;
s chants, ce sont le bal, l'amour, Almaria,
ants heureux, où la verve à l'art se maria,
qui sont, dans leur grâce animée et coquette,
notre esprit de France une image parfaite.
cependant ce monde où tu règnes vainqueur
t loin, Jules, bien loin de posséder ton cœur.
rmi ces chants dorés que ta voix toujours prête
tremêle à ses jeux pour embellir la fête,
e de fois un accord grave et religieux
tentit tout à coup comme un écho des cieux !
e de fois un vers triste, un soupir de ton âme

Digitized by Google

Montrent le but plus haut où tend sa noble flamme !
Que de fois, libre et fier, ton luth invoqua-t-il
Ces noms, que la révolte a voués à l'exil !
Et combien le malheur, l'amitié prisonnière
Occupent plus ta vie et ta pensée entière,
Que ces brillants plaisirs, et tous ces beaux succès
Qui sont choses pour toi d'un si facile accès !...
Voilà comment ta muse, et mondaine et rêveuse,
Folâtre et dévouée, aimante et gracieuse,
Sous deux aspects divers sûre de nous charmer,
Sait à la fois toujours vaincre, et se faire aimer,
Et d'un parfum nouveau, dont toute âme est saisie,
Comme ses autres sœurs, empreint sa poésie.

A. S. DE St-VALRY.

Digitized by Google

ANALYSE CRITIQUE.

CODE BELGE

ECTES ET ENTREPRENEURS DE CONSTRUCTIONS,

et jurisprudence civiles et administratives sur les et les objets qui s'y rattachent, etc., etc., par *chef de Bureau de l'administration communale de* J.-L. Remont, *architecte de la même ville* (1).

vu quelquefois des notabilités du barreau et des la médecine associer leurs veilles et leurs talents es matières de police médicales, et rechercher, but de l'intérêt public, la règle la plus sûre de es lois dans l'art de guérir. Ces utiles travaux ont, années, fait faire beaucoup de progrès à une e neuve des sciences naturelles : *La médecine*

lités d'un autre genre, l'une versée dans la con- lois et de l'administration, l'autre possédant la érience des constructions architecturales, viennent , dans un but non moins louable, une tâche à able : ils ont cherché à mettre en rapport l'usage é avec la législation, et les réglements adminis- oncerne, de manière à présenter dans un cadre avec méthode, précision et clarté, toutes les gales et réglémentaires que les entrepreneurs et hommes de loi ou d'art, propriétaires ou loca- rêt de connaître, afin de bien comprendre toute

1840, se trouve chez les principaux libraires. Les deux parties ripteurs, 6 fr. pour ceux qui n'ont pas souscrit.

Digitized by Google

l'étendue de leurs droits et les bornes où doit s'en arr
l'exercice.

Le livre de MM. Micha et Remont est une espèce de c
public sur l'emploi des plus usuelles garanties de la propri
chacun trouvera aisément à s'y éclairer sur toutes les diffic
qui peuvent se présenter relativement aux questions de born
de voirie, de mitoyenneté, de voisinage, d'entreprises quel
ques de travaux de construction et d'entretien, de d
marchés et cahier de charges, de responsabilité de tout c
tructeur ou entrepreneur, enfin d'expertises et de tout ce q
rattache aux difficultés qui peuvent en résulter. Nous cro
ne pouvoir mieux faire, pour donner une opinion avantag
de l'ouvrage, que d'exposer sommairement le plan qu'ont ad
les auteurs.

La première partie, qui vient d'être publiée, se compos
dix chapitres, dont :

Le 1er traite des servitudes générales et particulières, de celle
tiennent à la nature des lieux, comme de celles qui sont l
des conventions. On y pose avec soin les règles auxquelle
assujetti l'usage des eaux courantes, celui des rivières
gables ou flottables qui touchent ou traversent les propri
On y examine encore les servitudes légales réservées
l'intérêt public quant aux chemins, aux cimetières,
mines, etc., etc.

Le chapitre 2 embrasse la police des constructions, sous le
de vue général et dans ses principales applications aux al
ments soit dans les villes, soit dans les communes rurales ;
compétence judiciaire en matière de petite et de grande vo
enfin, aux mesures de sûreté à l'égard des édifices qui m
cent ruine.

Le chapitre 3 est consacré à la législature, au régime adm
tratif et au mode réglémentaire des établissements danger
incommodes ou insalubres. Les personnes qui voudr
fonder de ces sortes d'établissements, dont la nomencla
est soigneusement rapportée, ou celles qui déjà en possèd
puiseront ici les notions les plus utiles et les plus comp
sur la part d'attributions que leur fait la loi, sur les pre

Digitized by Google

elles sont astreintes. Les auteurs se sont
ner dans le plus grand détail tout ce qui est
ines à vapeur ; une planche fort bien lithogra-
r une assez grande échelle, le manomètre qui,
récentes instructions, doit être adopté à la
té.

apitre 4 les constructions faites sur le terrain
iaux d'autrui.

our titre *Des réparations :* il y est question,
res générales, des réparations *locatives*, de
nent les *biens indivis* et de celles à charge des

r objet les états de lieux.

mprend les *devis* et *marchés*. Son importance
e étendue; on y établit successivement les règles
droits et les obligations des entrepreneurs,
propos d'observer pour l'enregistrement des
iation des marchés. Divers modèles de devis
sont joints à ce chapitre; on doit savoir gré
cette attention. Tout ce qui est relatif à *la*
rages exécutés par des architectes ou entrepre-
es est le sujet du chapitre 8.

sous la rubrique du chapitre 9, les dispositions
le privilége et les honoraires des entrepreneurs
On pense bien qu'en fait de *privilége*, il ne s'agit
ui qu'établit l'art. 2103 du code civil pour la
des travaux exécutés.

10, et dernier, explique parfaitement le mode
la nomination, la récusation et le déport des
anière de procéder et la liquidation de leurs

e de l'ouvrage, dont les auteurs nous annoncent
haine, contiendra le texte ANNOTÉ des lois, décrets
oirie; la législation sur les matières *d'expropria-*
tilité publique; des considérations sur les attri-
ir communal dans la police des alignements et
des règlements de cette police en vigueur à

Digitized by Google

Bruxelles, à Gand, à Anvers, à Liége, à Namur; la règle ad
à Paris sur le même objet; l'extrait des tarifs de l'octroi des
d'Anvers, de Bruxelles, de Gand, de Liége et de Namur,
ce qui concerne les matériaux à bâtir. La seconde livraiso
terminée par des cahiers de charges et des tarifs génér
prix d'ouvrages en réparations, entretien ou construction
tiné à faciliter les calculs approximatifs de la dépense que pe
exiger tous les genres de travaux appliqués au bâtiment.
ne pensons que dans tout ce qui a paru jusqu'ici sur ces s
lités pratiques, il existe un travail aussi complet, aussi
approprié à nos besoins, aussi judicieusement fait pour l
tisfaire.

MM. Micha et Remont font modestement l'aveu qu'ils on
pour guide le code de M. Fremy-Ligneville, avocat à la
royale de Paris; mais sans le labeur méritoire de nos estim
concitoyens nous aurions perdu les excellentes choses répa
dans l'œuvre de M. Fremy, faute de pouvoir les convertir
usages, ou de les faire concorder avec nos lois.

Le livre qui nous occupe mérite des encouragements et l'a
qu'il ne peut manquer de recevoir de toutes les classes de lec
et des professions pour lesquelles il devient un indispensabl
nuel, sera, nous nous plaisons à l'espérer, l'honorable ré
pense d'une si utile publication.

R

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

Digitized by Google

E DES MATIÈRES

TOME QUATORZIÈME.

Pages.
s. — Le Château de Montfort. — Ph. L***. 5
he, gouvernante des Pays-Bas; sa vie,
cour. — *Cinquième et sixième article.* —
. 15-247
— T. 39
ré Liégeois. 51-349
lle Ina. 61
a (*qui m'avait adressé des vers charmants*
er qu'elle renonçait à la poésie. . . . 62
Mlle C. De B. 65
M. Antoine Wiertz. — Étienne Henaux. 67
elmonde — Hippolyte Vilain XIIII . . 71
— Quartier du Sud, *extra muros.* — Le
. 97
, conte historique, traduit de l'allemand
andely. 131-201
. 168
chant du Poète. — Joseph Gaucet. . 185
lry (poète français). 186
poésies, satire. 190
. 191
Mlle C. De B. 275
. de P***. 276
Retour. — Henri C. 277
èvement. Proverbe. 309
Le conteur à la veillée. — Fm. Lb. . . 367
enne. — A. S. De N. 382
— Mlle C. De B. 393
es de Resseguier. — A. S. De St-Valry. 395
. 74-279-399
. 85-193-301

Digitized by Google

ERRATA.

P. 154 : lisez ainsi les troisième et quatrième ve

Tu fais pour nous ce qu'à la fleur nouvelle
Font les rayons d'un soleil de printemps.

Digitized by Google

REVUE BELGE.

TOME QUINZIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE BELGE,

PUBLIÉE PAR

ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT

DE LA LITTÉRATURE

EN BELGIQUE.

Tome Quinzième.

LIÉGE,
IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME FRÈRES,
QUAI DE LA SAUVENIÈRE (PLACE DU SPECTACLE) N° 10.

1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

A VEILLE D'UN ENLÈVEMENT.

PROVERBE.

(Suite et fin.)

SCÈNE V.

R s'avance et salue; les dames se lèvent.

oeau vouloir m'en défendre, madame, ce sans une certaine appréhension que je me ..

AMÉLIE.

chez, beau Céladon; approchez et bannissez te.

MARIE.

e ne nous est pas du tout opposée, mon- r; au contraire, nous trouverons en elle une iée et une zélée protectrice.

VICTOR.

naissais trop la bonté du cœur de madame s espérer un peu dans son indulgente bien-

MARIE.

ai tout dit, et elle m'a promis de nous

AMÉLIE.

pour ce qui est de cela, je n'en ai pas dit mot. Si vous prenez pour un assentiment, lle Marie, ce que je vous ai dit des mariages et du vôtre en particulier, vous m'avez mal

Digitized by Google

comprise, ou je me suis mal expliquée... Tous
avis tendent à vous prouver que, tous deux, vous
commettre une amère sottise et dont vous vous mo
infailliblement les doigts; mais... — écoutez bien
mais, et ne rougissez pas si fort; c'est inutile... — r
si vous êtes bien déterminés à la faire cette sottise,
m'y oppose pas; là! êtes-vous contents?

VICTOR.

Certainement; et puisque vous nous témoig
madame, de si bonnes dispositions, vous consentire
lontiers, j'en suis sûr, à conduire mademoiselle M
ce soir, au bal de la comtesse de Grunenberg, de q
vous apporte une invitation que je suis chargé de
remettre...

AMÉLIE.

Ah! quelle est cette dame de... de...?

VICTOR.

Grunenberg. C'est ce que tout le monde s
mande; on n'en sait rien. Je viens de chez les d
Hamilton, où l'on en confère activement depuis ce m
et l'on n'a encore rien appris de positif... Cependa
reste déterminé à se rendre à son appel, à cause
singularité du fait, et ces dames se proposent de
une toilette écrasante; elles se sont portées en mas
magasin de madame Beaujean et l'ont, pour ainsi
dépouillé. Ah! j'oubliais! il a été décidé que ma
de Grunenberg n'est pas la duchesse de Kent,
que le bruit s'en répandait ce matin. Edouard
Garenne, qui l'a entrevue au balcon de l'Hôtel-R
derrière un rideau, prétend qu'elle a un visage
bien conservé, de trente-cinq à trente-neuf ans.

AMÉLIE.

Veuve?

Digitized by Google

VICTOR.

te probabilité; il n'y a pas apparence

AMÉLIE.

e son mari peut-être?

VICTOR.

e fort possible.

AMÉLIE.

tte dame m'intéresse. Je vais jeter ma
épaules, et je me rends de ce pas jus-
ames Hamilton : si, en effet, elles sont
ndre, nous irons aussi, ma petite chatte,
nystérieuse touriste.

VICTOR.

verez tout le monde d'accord sur ce
sera pas la chose la moins piquante de
e voir la pruderie anglaise, vaincue par
radant à une soirée de dimanche.

AMÉLIE.

lons! je cours prendre langue, et je
: ce sera d'autant plus amusant pour
mon enfant, que monsieur de Ruffe,
étant pas à Spa, je te servirai encore de
e assez cela.. Allons! et pour commencer
vous laisse,... à la condition que vous
s! Vous me le promettez?

MARIE.

va, Amélie!

AMÉLIE.

le fait mine de se retirer; puis, revenant
nais vous ne dites rien, vous, monsieur
ire n'est pas répondre. Vous êtes bien
ous dîné?

Digitized by Google

VICTOR.

Oui, madame.

AMÉLIE.

Mais ce que l'on peut appeler bien dîné?

VICTOR.

Mais, oui!... Nous avions à l'hôtel de l'
un repas excellent, et j'y ai fait honneur.

AMÉLIE.

A la bonne heure! et cela me réconcilie
fait avec vous.. Ah! et à déjeûner, qu'avez-vous

VICTOR.

Ce que j'ai pris?..

AMÉLIE.

Oui; une tasse de thé, un pistolet, une bi
du pain à la grecque?

VICTOR.

Du tout! je déjeûne habituellement à la fou
et j'ai, bel et bien, dévoré la moitié d'un poule
sans préjudice d'une tranche de certain pâté de f
peut rivaliser avec ceux de Bourrée.

AMÉLIE.

Touchez-là! (*Elle lui tend la main*). Monsieur
je vous estime... Encore un mot cependant : m
Victor, aimez-vous les figues?

VICTOR.

Si j'aime les figues?

AMÉLIE.

Dieu! que vous avez l'entendement dur! A
vous les figues?.. c'est clair pourtant cette questi

VICTOR.

Dans l'incertitude du motif qui vous fai
dresser cette demande, je serais en vérité désolé d

Digitized by Google

ger en vous répondant par la négative; je n'en jamais.

AMÉLIE.

onsieur Victor de Valdieu, vous êtes un phénix ne! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

VICTOR, *stupéfait.*

qui en a-t-elle donc, madame de Ruffe?

MARIE, *riant.*

, ah, ah! à vous! Vous venez de faire sa con-
savez-vous pourquoi?

VICTOR.

rce que je n'aime pas les figues!.. Je tombe de aut!.. Elle m'adresse-là une série de questions lles je ne comprends goutte.

MARIE.

auxquelles vous avez bien fait de répondre ment. Ma cousine est un peu folle; ce qui fait ns le monde on lui accorde un esprit original, venez d'en voir un échantillon; mais puisqu'elle à nous aider, ce que je n'osais attendre d'elle, user de ses bonnes dispositions en notre faveur.

VICTOR.

rie, les heures de nos tête-à-tête sont précieuses tête-à-tête sont si rares!. Voulez-vous me per- de vous dire un plan que j'ai conçu et qui, si e de Ruffe y donne les mains, doit nécessaire- ous conduire au but que nous désirons l'un et

MARIE.

vous l'ai dit, Victor, et vous le savez, tout ce

Digitized by Google

que je pourrai faire ,.. tout ce qui sera humai
possible...

VICTOR.

Alors, je ne balance plus; écoutez : et d'
afin que vous soyez pleinement rassurée sur les
quences de la proposition que je vais vous fair
saurez que mon père, dans le principe, ext
nairement froissé de la morgue inconcevable du
se refusait à tout rapprochement ultérieur; r
me voyant si malheureux, si malheureux! so
s'est attendri, et quand j'ai quitté Bruxelles, il m'a
carte blanche : « Après tout, m'a-t-il dit, je
tends pas que les enfants doivent souffrir de la
des pères; tu feras un excellent mari, et je n
pas que mademoiselle Marie ne fasse une ex
femme; vous êtes faits l'un pour l'autre; vou
aimez, vous êtes d'accord, eh bien! je te permet
comme tu l'entendras, pour forcer le consenter
ce vieux fou, qui n'a pas une seule bonne r
objecter à ton union avec sa fille, puisque to
convenances se trouvent réunies de part et d
âge, position et fortune.. Tu n'es plus un enfan
duis-toi en homme, et j'approuve d'avance les
que tu emploiras.. » Là-dessus, je l'ai quitté e
suis rendu à l'instant chez ma tante, la bonne
rière d'Overghem, qui depuis la mort de ma m
tient lieu d'elle et m'adore comme un fils. Je n'ai
eu de secret pour elle; elle savait tout : je lui
compte de l'entretien que je venais d'avoir ave
père.. Vous n'ignorez pas que ma tante, toute
qu'elle est, a conservé un cœur tout jeune et un
gination tant soit peu...

Digitized by Google

MARIE.

ant soit peu romanesque, qui; à telles ensei-
ue vous l'avez vous-même surnommée ma tante
.

VICTOR.

le est si bonne personne, elle est si obligeante,
ıte Aurore!.. Elle n'a pas perdu cinq minutes
chir : « Courage, mon ami, me dit-elle; puis-
ı est ainsi, fais à l'instant préparer ma berline,
nde des chevaux de poste et partons ensemble
pa; là...

MARIE.

ı bien? là...?

VICTOR.

Là, me dit-elle, — tu es un bien grand... mala-
- pardon! Marie, je me sers de ses propres ex-
ns; car je veux toujours être franc et vrai dans
es rapports avec vous.. — tu es un grand ma-
, ou bien mademoiselle Marie *de* Verskamme
jamais aimé, ne t'aime pas, si tu ne parviens
rsuader que, dans l'intérêt de votre amour et
ssurer votre hymen, il est nécessaire qu'elle con-
se laisser... enlever... »

MARIE.

ılever, bon Dieu!

VICTOR.

Le mot lui fera peur d'abord, ajouta-t-elle; mais
en effet le bon esprit que je me complais à recon-
en elle, elle finira par nous permettre de simuler
èvement; car notre expédition aventureuse se
a à simuler un enlèvement... »

MARIE.

ais, Victor, avez-vous bien réfléchi...

Digitized by Google

VICTOR.

« Si elle n'y consent pas, dit en termina
tante, c'est qu'elle ne t'aime pas, mon bon ami
qu'elle ne t'a jamais aimé, et, vingt-quatre heures
son refus, je te ramène à Bruxelles... » Tout
Marie, se passait dans la journée d'avant-hier
matin je me suis mis en route, par le chemin d
et, le soir, j'étais ici... J'ai une journée d'avan
madame d'Overghem qui arrivera ce soir; que
pondrai-je, Marie?

MARIE.

Mais je suis tellement bouleversée de votre
position, Victor, qu'en vérité, je ne sais que vous
Vous parlez d'un enlèvement, comme monsie
Ruffe parlerait d'un projet de chasse...

VICTOR.

Marie, avant que votre cousine revienne,
moi, oh! dites que vous consentez à nous suivre
moi... (*On entend du bruit dans le corridor.*)

MARIE.

Quelles sont ces voix, quel est ce tumult
la maison?..

VICTOR, *avec instances.*

Marie! je vous en supplie!.. Vous compre
moins de quelle importance il est pour moi, que j
parle encore, ce soir, à ce bal... Vous y viendrez

MARIE.

Oh! oui certainement!..

Digitized by Google

SCÈNE VII.

AMÉLIE, *entrant.*

rie, mon enfant, demain nous quittons cette
je l'abandonnerais à l'instant même, si nous trou-
nous loger convenablement ailleurs..

MARIE.

'est-il donc arrivé?

AMÉLIE.

viens de trouver à la porte en rentrant, ma-
Bonami et Julie s'injuriant comme des haren-
elles s'affublaient mutuellement des épithètes les
trageantes : espionne, menteuse, intrigante!..
pu faire autrement que de m'informer, en pas-
u sujet de ce débat animé, et il paraît, malgré
gations obstinées de madame Bonami, que Julie
rouvé ce matin deux punaises dans mon lit...
tes, je n'y coucherai pas même ce soir; j'irais
u bout du monde!..

VICTOR.

dame, cela tombe à merveille! vous viendrez
us à Baden..

AMÉLIE.

oi! vous êtes encore là?

VICTOR, *surpris.*

dame, je...

AMÉLIE.

! que votre susceptibilité ne s'offense pas : je
voyais point; sinon, je vous prie de croire que
rais pas parlé de ces insectes devant vous,
ur Victor... — Vous parliez de Baden, je pense?

VICTOR.

urquoi ne vous le dirais-je pas? Sûre de votre ap-

Digitized by Google

probation, mademoiselle Marie consentirait peut
plus volontiers à me suivre.

AMÉLIE.

Comment donc, à vous suivre! mais c'est u
lèvement que vous lui proposez là?

VICTOR.

Eh! madame, si c'était, en définitive, le
moyen raisonnable d'obtenir de son père celle
j'aime?..

AMÉLIE.

Un enlèvement? ces sortes d'aventures de
nent de plus en plus rares; cela va faire un bruit
Landernau!.. Je n'ai pas pensé à cela, dans le te
je me serais fait enlever...

VICTOR.

N'est-ce pas, madame?

AMÉLIE.

Oh! mais, c'est une folie! il n'y faut pas son

VICTOR.

Au contraire, madame; tout est prêt. La d
rière d'Overghem, ma tante, est dans le secret
arrive, ce soir, en poste, de Bruxelles; elle desce
l'hôtel d'York; demain, à sept heures du matin, les
vaux seront mis à sa berline; mademoiselle Marie
prétexte d'aller au bain, sort de chez vous, va jo
ma tante et monte en voiture avec elle; j'accomp
ces dames... A midi, — un peu après, si vous l'
mieux, — vous recevez un mot de moi à votre adr
destiné à vous mettre officiellement au courant de
et à vous tirer officiellement d'inquiétude... Il ne ti
qu'à vous, alors, de faire incontinent prévenir
sieur de Ruffe de ce qui s'est passé, pendant sa

Digitized by Google

se à Juslenville; il accourt, vous vous mettez
te avec lui, et vous arrivez, dix heures après
Baden, où nous vous attendrons de pied ferme,
ous donner toutes les explications désirables.
l'effet moral aura été produit...

AMÉLIE, *l'interrompant.*

us dites?

VICTOR.

dis que comme l'effet moral aura été produit,
lications ne pourront tourner qu'à l'avantage
s intéressés et à la plus grande satisfaction de

AMÉLIE.

mais! la plus intéressée en tout ceci, qu'en
-elle? Qu'en penses-tu, Marie? Je ne veux pas
er ton opinion; mais à envisager cette folie-
e persiste à appeler cela par son nom, notez
— à ne l'envisager que sous son point de vue
comme dit monsieur de Valdieu, tout cela me
assez constitutionnel et dans l'esprit du code
Mais, encore une fois, c'est à toi de trancher
ion, Marie?

MARIE.

i? je comptais vous demander un peu de temps
réflexion; et je vous dirai au bal, Victor, ce
rai décidé.

AMÉLIE.

en! vous êtes d'accord... mais du moment que
ous entendez, enfants, à quoi bon aller à ce
vaut bien mieux concerter ici entre nous les
préparatifs de votre escapade.

VICTOR.

dame de Ruffe a raison; je n'insistais pour

Digitized by Google

vous conduire à ce bal, qu'avec l'arrière-pensée de
déterminer plus aisément, Marie, mais puisqu'en ef

SCÈNE VIII.

JULIE, *entrant toute effarée.*

Madame! madame!

AMÉLIE.

Eh bien, quoi? Elle arrive-là comme un é
ment!....

JULIE.

C'est que voilà monsieur!...

AMÉLIE.

Monsieur qui?...

JULIE.

Monsieur le comte; le mari de madame.

AMÉLIE, MARIE ET VICTOR, *ensemble.*

Monsieur de Ruffe?

JULIE.

Oui, madame. Jean, qui accompagnait ces
sieurs à cheval, a pris les devants, et a laissé son m
à l'entrée de l'avenue du Marteau.

AMÉLIE.

C'est bien! laissez-nous. (*Julie sort.*) Eh
quand je te disais, ma petite, que les maris ne sont
à rien; celui-là surtout! Il ne devait revenir que de
ou mardi, et voilà que, tout-à-coup, il nous t
sur les épaules, comme une bombe, sans dire
Qu'est-ce qui le ramène, je vous le demande? e
faire à présent?

VICTOR.

Aller au bal, comme nous en étions conve
nous pourrons là, tout à l'aise, au milieu de la f
convenir des précautions à prendre pour demain..

Digitized by Google

MARIE.

s monsieur de Ruffe voudra nous y accom-

VICTOR.

n'est pas probable; il aura chassé toute la
, et la fatigue....

AMÉLIE.

à cela ne tienne! s'il a dîné, je me charge
faire accroire qu'il est malade et il ira se
: mais ils ont dû quitter Juslenville vers cinq
et l'on y dîne à six!.... En tous cas, je sais
en infaillible de le retenir ici; rapportez-vous
oi et soyez tranquilles de ce côté. S'il vient
, ce ne sera que vers minuit pour nous re-
, et alors, toutes nos mesures seront arrêtées;
us m'en croyez, pour donner le change à tout le
nous resterons au bal jusqu'à demain matin,
le Ruffe y dormir debout. Pour mon compte
s, bien certainement, je ne me mettrai pas au
me coucherais pas pour un empire... Fi! l'hor-
insi donc, monsieur Victor, à tantôt, chez notre
comtesse... Ah, à propos! vous savez que ma-
Grunenberg est une princesse polonaise? une
leureuses amazones qui se sont fait remarquer
anière si flatteuse pour notre sexe, Marie,
dernières guerres de la révolution de Pologne?
ue le Czar, l'ogre du nord, a mis sa tête à prix,
ous a raconté chez Lady Hamilton des traits
et de bravoure inouïs qui m'ont inspiré le plus
de la voir... (*Changeant de ton.*) Vas t'habiller,
non enfant, et ne te fais pas lacer trop fort: la
un enlèvement, on doit toujours éprouver plus

Digitized by Google

ou moins d'émotion, et, quand on est émue, l'esse
est d'avoir la respiration libre.... Maintenant, mons
de Valdieu, nous n'avons plus un instant à per
baisez respectueusement la main de celle que
enlevez demain, et ne montrez pas trop votre joie
yeux de tous ces indifférents... Tenez, baisez-m
main aussi; vous me devez bien cela!

VICTOR.

Madame! comment reconnaîtrai-je jamais le se
que vous me rendez?

AMÉLIE.

En rendant cette enfant bien heureuse, co
elle mérite de l'être.

VICTOR *lui baise affectueusement la main.*

Vous êtes ma providence!...

AMÉLIE.

Oui, en attendant que je sois votre cousin
Allez, allez! il faut que Marie s'habille.... (*Victor*
par la porte vitrée.)

SCÈNE IX.

AMÉLIE.

Eh bien, chère petite, ton cœur bat, n'est-il
vrai? tu es un peu sortie de ton assiette ordinaire?

MARIE.

Mon Dieu! depuis que j'ai revu Victor, je ne sais
veille ou si je rêve; ce que je ressens tient du vert
mille pensées, mille images toutes différentes me
versent l'esprit.

AMÉLIE.

Je connais cela; on ne pèse pas deux once
semble qu'on ait des aîles....

Digitized by Google

MARIE.

...et j'ai peur!... Cependant, dans cette lutte
entiments, l'espérance l'emporte sur la crainte,
r... oh!...

AMÉLIE.

enir se colore tout en beau, n'est-ce pas?....
septième ciel, ma pauvre enfant! tâche de
omber, et... monte là haut! Tu n'as plus une
perdre : fais-toi bien jolie, ne fût-ce que pour
ger Lucy Hamilton qui trouve que les cheveux
aux t'iraient mieux...

MARIE.

vous, Amélie?

AMÉLIE.

il faut que j'amadoue mon Cerbère... Monte
'entends... Il est en conversation, à la porte,
ame Bonami : que peuvent-ils avoir à se dire?

MARIE.

s ne faites pas toilette?

AMÉLIE.

. Je me condamne à faire tapisserie là-bas :
ntenterai de jeter mon schall de dentelle sur
ple robe de mousseline unie, cela fera contraste
toilettes et les parures miraculeuses de ces
j'aime assez cela.... et puis n'ai-je pas ma
ordinaire, la migraine?.... Va, va, et envoie-
e, dont tu te passeras; car j'ai besoin d'elle :
s mademoiselle Agnès Bonami de t'aider.
rt.)

Digitized by Google

SCÈNE X.

AMÉLIE *seule.*

Au fait! j'aime autant que *Cauchemar* s
venu; c'est sur lui que retombera la respon
de cette belle équipée si elle tourne à mal, et,
sûr, personne ne m'en contestera le mérite
tourne à bien : tout est là, SI!! Pauvres enfan
le ciel les protège!... (*Elle réfléchit quelques i
et reprend, dans son ton habituel :*) Comment m'
drai-je pour nous débarrasser de Cauchemar, p
au moins deux ou trois heures?... Bon! j'y suis
*va vers une petite table où se trouvent papier, p
encre, et écrit.*) Monsieur le comte de Ruffe va ét
surpris!... Dieu merci, je ne l'ai pas habitué au
venances de ma part : s'il possédait la moindre
tration d'esprit, il se dirait qu'il y a quelque ch
dessous.

JULIE, *entrant.*

Madame me demande?

AMÉLIE.

Vous allez immédiatement vous rendre à
de l'Orange, et vous remettrez cette petite note
sieur Talbot, en lui recommandant expressém
veiller lui-même à l'exécution de mes ordres...
il veut bien se mêler de ces choses-là, monsieur
est un maître-d'hôtel impayable... N'oubliez pa
sister pour que tout soit prêt dans trois quarts-d
une heure au plus : dans ces hôtels, ils ont des
expéditifs qu'on ignore ailleurs..... Vous vou
accompagner par Jean et vous reviendrez ens
allez! allez donc!...

Digitized by Google

JULIE, *avec embarras.*

lame...

AMÉLIE.

bien! qui vous retient...?

JULIE.

t que madame Bonami est par-là, en contant de
uleurs à monsieur le comte, et comme, depuis
dit à madame...

AMÉLIE.

ez, assez!

JULIE.

e parle de m'arracher les yeux, rien que ça!
sorcière; parce que, dit-elle, j'ai faussement
a maison: comme si la preuve n'existait pas!...

AMÉLIE.

joutez pas un mot, je vous le défends...

JULIE.

s, mad...

AMÉLIE.

m!... sortez par là... (*Julie sort par la porte
témoignant son étonnement de la voir ouverte...
vement n'a pas échappé à sa maîtresse, qui re-*
Quelle engeance que ces chambrières! Elle m'a
j'en suis sûre: pourquoi? pour le plaisir de
c'est une peste que cette fille!... — Mais quand
drais une autre?..... Oh! quelle idée! j'en pren-
jeune, fraîche et jolie.... Elle plaira, j'espère, à
nar, et... il me laissera tranquille... D'où vient
de si long-temps? Voilà plus d'un quart d'heure
descendu de voiture... Ah, le voici!

Digitized by Google

SCÈNE XI.

M. DE RUFFE, *entrant sans apercevoir sa fem*

Mille tonnerres! je suis éreinté... (*Il dépose, pièce, son attirail de chasse sur la table du salo il s'en est débarrassé, il se jette dans un fauteuil e et dit :*) Hâââ!... j'ai une faim atroce! Cette i de quitter une maison où l'on dîne admira une demi-heure avant l'heure où l'on se met à

AMÉLIE, *s'avançant d'un pas vers lui; elle a to changé de ton et de manières; elle a l'accent f bref, et mordant; le reste à l'avenant.*

Je pensais que vous ne deviez revenir que ou après.

M. DE RUFFE, *sans se déranger autrement qu'en la tête vers elle.*

Ah! c'est vous, chère amie? comment vous vous? moi, pas mal; sauf une lassitude de diables dans les jambes et dans les reins... métier de chien que de chasser dans ce damné c'est toujours monter, toujours descendre; d d'épines de tous côtés; j'en ai les jambes et l toutes couturées. Si je demeurais six mois d province-ci, je deviendrais indubitablement p Parlez-moi de la Campine pour une chasse agr Ils seront bien étonnés, les autres, quand je conterai que j'ai chassé trois jours consécuti rien tirer, ou plutôt sans rien abattre : j'ai tiré vingt coups de fusil... Pst! les perdrix s'envol lièvres filent entre vos jambes et vous restez-l dans l'eau : il me semble pourtant que le gibi même partout, et ce qui m'arrive me ferait cro

Digitized by Google

malin dans ce pays-ci... On peut manquer , deux fois, trois fois, passe!.... quatre fois cela se voit! mais, sacr... , vingt-cinq fois e, ça passe toute permission..... En voilà de ent!...

AMÉLIE.

us serez plus heureux une autre fois.

M. DE RUFFE.

st ce que je m'étais dit hier après avoir fait anc la veille, et c'est encore ce que je me disais n après avoir fait hier chou-blanc.... (*Il bâille.*)

AMÉLIE.

us êtes fatigué, à ce qu'il semble.

M. DE RUFFE.

einté, c'est le mot.

AMÉLIE.

e ne logiez-vous à Juslenville, et même que ez-vous jusqu'à mardi?...

M. DE RUFFE

tait bien notre intention à Verbruck, La Salle et i sommes des gaillards déterminés pour qui une nie de perdreaux a plus de charme que la plus te société de femmes; mais nous avions, en qua- de Gérancé; et celui-là, dès qu'il s'agit de vous il n'y a plus moyen de le tenir, il prend le mors ts.... Les parties carrées sont agréables, mais n'y a que deux hommes... Cela m'explique oi les ministères, dans les états constitutionnels, ujours en désaccord : quand je serai représen- la nation, je leur dirai cela, aux ministres. Ils 'à bien se tenir, aux prochaines élections je me r les rangs et...

Digitized by Google

AMÉLIE, *à part.*

Mon Dieu ! il devient de jour en jour plus b

M. DE RUFFE.

C'est vrai! ce blondard de Gérancé reçoit, ce r
je ne sais par quel intermédiaire, une lettre qu'il
a fait flairer parce qu'elle sentait le musc, le vé
le caout-chouc, je ne sais quoi... lettre qui lui a
çait l'arrivée, à Spa, de l'ex-maîtresse du roi de P

AMÉLIE.

Le roi de Prusse, une maîtresse!

M. DE RUFFE.

C'est donc celle de monsieur son fils alors?
porte!... A peine Gérancé a-t-il reçu la nouve
l'arrivée de cette dame... — Ma bonne amie, faite
donc donner quelque chose à manger, j'ai faim.
de cette dame, qui, le jour même de son arrivée
de donner un bal, que voilà mon sacr... mon ami Gé
veux-je dire, qui grille dans sa peau d'y aller. Lu
ne va pas aux redoutes, parce que, selon lui,
encanaille, il ira chez la susdite parce que le mo
sera moins mêlé... A cet égard-là, Gérancé et
n'avons jamais pu nous entendre : j'ai une ce
prédilection pour la classe moyenne, en petits bo

AMÉLIE.

Je vous autorise à m'épargner vos confide
ce sujet.

M. DE RUFFE, *à part.*

Toujours bégueule; je ne la corrigerai jam
cela! (*Il reprend en riant grossièrement:*) Heu! heu!
dites-moi donc, chère amie, savez-vous quelque
de cette histoire de punaises dont madame Bonan
régalé à mon arrivée? Elle m'en a entretenu pe

Digitized by Google

n quart d'heure à la porte. Je n'y ai rien pu
e, c'est un moulin à paroles que cette femme-là,
u!... Finalement ce que j'ai pu en saisir, c'est
ne soutenait qu'il n'y avait pas de ces volatiles-
elle, qu'il n'y en avait jamais eu, qu'il n'y en
mais.... heu, heu! Moi, je lui ai dit : « Madame
tranquillisez-vous l'esprit et calmez-vous le sang;
aurait que cela me serait tout-à-fait égal : je
ais vu que les petites bêtes mangeassent les
....» Heu! heu! heu! — En voilà une bonne!.....
u! heu! comment trouvez-vous le calembour?

AMÉLIE.

uchant àpropos, vraiment! (*Un geste d'impa-
uivi de cette exclamation à part :*) Il est stupide!

M. DE RUFFE.

ne peut pas rire non plus avec vous! on dirait
vous agace les nerfs. Quand je chante, c'est la
ose... (*Il fredonne.*) Ton, ton, ton, ton, tontaine
!... Sapho a été admirable tous ces jours-ci:
i rien abattu ça n'a pas été de sa faute. Je ne
pas de chien qui ait le nez plus délicat : il
n gibier à une distance étonnante, et puis il
rête.... un arrêt à peindre!... (*Il siffle comme
e.*) Faut voir! et puis, comme elle rapporte cette
comme un ange... Parole d'honneur! c'est bien
ge qu'elle ne puisse me procréer de l'espèce,
drait vingt-cinq louis comme un liard; ça ferait
neuse race!.... Saviez-vous, chère amie, que
use de cela que de La Salle l'a appelée Sapho?

AMÉLIE.

n.

M. DE RUFFE.

bien! c'est à cause de cela; auparavant il la
t Cybèle... C'est drôle!

Digitized by Google

AMÉLIE, *à part.*

Qu'il est stupide, mon Dieu!

M. DE RUFFE.

C'est drôle, n'est-ce pas?

AMÉLIE.

Comme vous voudrez.

M. DE RUFFE.

Ce que je voudrais bien, c'est un morc
mettre sous la dent: avant de me rendre à cette s
j'ai l'estomac qui me travaille d'une manière inc

AMÉLIE.

Vous allez donc à ce bal?

M. DE RUFFE.

Puisque je suis revenu expressément pour
(*Il appelle.*) Jean!... Tonnerre! pas de sonnette
cette barraque?...

AMÉLIE.

Que lui voulez-vous?

M. DE RUFFE.

Tiens! parbleu! je veux qu'il me déshabille
me r'habiller après.

AMÉLIE.

Jean est sorti.

M. DE RUFFE.

Ah?... bé... c'est bien! A son retour je lui m
une fameuse danse! Julie, en attendant, pourra
défaire les boutons de mes guêtres?

AMÉLIE.

Ce n'est pas là la besogne d'une femme de cha

M. DE RUFFE.

Madame, j'ai vu ma mère, qui était co
De Ruffe-de Montfort, tirer les guêtres à son mari,
tour de la chasse... (*Amélie le regarde fixement et*
les épaules)... Je vous dis ce que j'ai vu!...

Digitized by Google

AMÉLIE.

galement sortie...

M. DE RUFFE.

ic la noce quelque part?... Ah! M. Jean
'ai besoin de lui! Quand je suis absent,
nt coups, je m'en bats l'œil; mais quand
u! je veux qu'il soit à son poste.

AMÉLIE.

i par mes ordres et ne tardera pas à

M. DE RUFFE.

he pas que je lui frotterai les oreilles
ent.

AMÉLIE.

e non; si je vous disais qu'il s'occupe

M. DE RUFFE.

par vos ordres?

AMÉLIE.

e; mais puisque vous allez à ce bal?...

M. DE RUFFE.

ncé qui m'a fourré cette idée-là en tête:
ne, cette archiduchesse.

AMÉLIE.

une archiduchesse à présent?

M. DE RUFFE.

e mon auteur; c'est Gérancé qui l'a dit.
ec elle à Francfort ou à Munich, quelque
gne.... A l'en croire, c'est une des plus
de l'univers... Il en parlait de manière
nir l'eau à la bouche... Les autres ont
cette merveille! et j'ai dit comme les

Digitized by Google

autres.... Cela me contrariait pourtant, à cause d
qui a l'air de s'amuser dans ce sacr.. pays-c
mais! mon retour semble un peu vous contrari
madame? Me trompé-je?... (*Il se lève et jouant l'a
il fait mine de vouloir la prendre par la taille.*)
de Ruffe, ou comme disent vos bonnes amies,
Emile, seriez-vous jalouse, par hasard?

AMÉLIE, *sèchement.*

De quoi, jalouse?

M. DE RUFFE.

Eh, eh, de l'archiduchesse!... Gérancé dit q
fort bien.... (*Il se cambre en appliquant le dos de
droite sur la hanche, le coude éloigné du corps.*).
me mettais en tête de lui plaire...

AMÉLIE, *à part, avec un profond mépris*

Gros fat!

M. DE RUFFE.

Ecoutez donc! nous avons eu des succès
monde; nous avons fait nos preuves!... (*Change
ton et d'attitude.*) Sacr...! je souffre horriblem
l'estomac... Je ne sais ce que je donnerais p
morceau sous le pouce... Je mangerais un jambo
sacr... !

AMÉLIE.

Vous n'avez donc rien pris depuis ce mat
trefois vous étiez plus précautionné.

M. DE RUFFE.

Vous me rappelez ça bien souvent, chèr
Ça ne rime à rien... Et la petite Marie, comm
t-elle? Toujours un peu patraque?... Le corres
de Gérancé lui annonce aussi l'arrivée à Spa de
teur en titre, du troubadour évincé... Flâne-t-il
dans les environs?

Digitized by Google

AMÉLIE.

n'en sais rien.

M. DE RUFFE.

n l'a vu hier à la redoute, assure-t-on.

AMÉLIE.

est un conte.

M. DE RUFFE.

l'ai dit textuellement à Gérancé : c'est un conte!
e de Ruffe n'irait pas à un bal public sans moi...

AMÉLIE.

ous vous trompez, j'y étais.

M. DE RUFFE.

AMÉLIE.

fallait-il pas y chaperonner Marie? Je devais aussi
uire ce soir chez madame de Grunenberg ; mais
e vous êtes de retour...

M. DE RUFFE.

me charge de l'y conduire... quand j'aurai dîné.
ac me démange abominablement.... Je mange-
pain de munition, sacr...!

SCÈNE XII.

JULIE, *entrant.*

dame, tout est prêt...

M. DE RUFFE.

'est-ce qui est prêt?

JULIE.

dîner de monsieur, dans la pièce à côté.

M. DE RUFFE.

!... ah! c'est toi!... c'est vous, chère amie, qui
ngé à me faire dîner?...

Digitized by Google

AMÉLIE.

Gronderez-vous Jean encore? c'est lui qui a
à l'accomplissement de votre bien-être.

M. DE RUFFE.

Jean est un sujet précieux; je le porte dan
cœur.... Mais je sens un fumet des plus agréal
(*Sa physionomie exprime une parfaite jubilation*
mon odorat s'humecte de vapeurs réjouissantes
a là des champignons!

AMÉLIE.

Julie, mes ordres ont-ils été exactement s

JULIE.

Oui, madame; le menu est tel que vous
demandé, à l'exception des grives, qui ont été remp
par des béguinettes.

M. DE RUFFE.

Par des béguinettes!... (*Il saisit avec reco*
sance les deux mains de sa femme) par des béguin
Ce n'est pas perdre au change! ce sont des prim
(*Il aspire en gourmet consommé.*) Je sens des écr
aussi?....

AMÉLIE.

Vous ne vous trompez pas : vous avez de
Voyons? d'abord un filet de chevreuil sauté aux
pignons.

M. DE RUFFE.

Aux champignons; bien!

AMÉLIE.

Tête de veau en tortue.

DE RUFFE.

Malheureusement sans truffes, dans cette s
ci?..

Digitized by Google

AMÉLIE.

vec des truffes.

DE RUFFE.

vec des truffes!.. très bien.

AMÉLIE.

au-vent à la Bechamel.

DE RUFFE.

e moine-là savait ce qui est bon... très bien!

AMÉLIE.

ayonnaise de homard..

DE RUFFE.

e mieux en mieux!

AMÉLIE.

t enfin les écrevisses.

DE RUFFE.

iable! ceci fait pléonasme! mais c'est égal....
'as pas oublié le vin.. Vous avez songé au vin,
e dire?

AMÉLIE.

ous avez à choisir entre du Château-Lafitte,
auze, du Romanée 27 et du Chambertin 34...

DE RUFFE.

: Romanée 27!.. oh! mais voilà une attention!
rprise!.. Voyons! voyons voir!. (*Il passe dans
à manger et s'y attable; Amélie, restée dans le
croise les mains et le regarde avec pitié : elle est
mpue dans cette contemplation de mépris muet par
qui est entrée sur la pointe des pieds*).

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

MARIE, *à voix basse.*

Eh bien?

AMÉLIE, *de même.*

Eh bien! victoire, mon enfant! le voilà at
en a au moins pour trois heures.. Es-tu prête

MARIE.

Oui; je n'ai plus que mes gants à mettre.

AMÉLIE.

Eh bien, ma chère petite, nous allons part

DE RUFFE, *la bouche pleine.*

A qui parlez-vous donc là, Amélie?

AMÉLIE.

A Marie.... Je lui dis que vous êtes trop
pour la conduire au bal et je l'engage à aller s
biller.

MARIE, *bas à Amélie.*

Comment? il faut réellement que j'aille me

AMÉLIE, *de même.*

Mais non! nous partons immédiatement
voir!

DE RUFFE, *la bouche pleine.*

Marie, ma chère petite cousine, je m
besoin; et si vous voulez attendre que j'aie ap
première faim, et que j'aie changé de costum

AMÉLIE.

Non, non!... mangez en paix et ne vous
pas.. Je vois bien que toute souffrante que
vous exigez de moi ce nouveau sacrifice.. Je m
de Marie... Venez nous rejoindre quand bon vo
blera... Ne dérangez rien à vos habitudes.

Digitized by Google

DE RUFFE, *la bouche pleine.*

Bien, bien! dans une demi-heure, je suis à vous.

MARIE, *bas, avec inquiétude.*

Dans une demi-heure, Amélie! nous n'aurons jamais le temps de tout concerter avec Victor..

AMÉLIE.

Rassure-toi, te dis-je; il en a au moins pour trois heures à rester à table : après quoi il fait une sieste d'une heure ou deux. Les jours où il a chassé, il dort comme un loir, et pour dernier coup de pinceau, je te dirai qu'alors, il ronfle comme un taureau mugit... Tel est monsieur de Ruffe, que ta cousine a épousé parce qu'elle le trouvait sémillant de sa personne, aimable de caractère, et spirituel, qui plus est!.. le voilà! — Quant à toi, chère petite, tu parles de tout concerter pour ta fuite, tu t'y es donc enfin résolue?

MARIE.

Je n'en suis pas encore très-sûre; mais je crois qu'oui.

AMÉLIE, *prenant un air grave.*

Marie, mon enfant, tu es à la veille d'un grand évènement dans ta vie; de cet évènement dépendent ta félicité ou ton infortune à venir... Je désire que ce moment solennel se grave d'une manière immuable dans ta mémoire... Si je prêchais comme tels et tels, que nous connaissons, je ne produirais sans doute pas sur ton esprit plus d'impression qu'eux; mais, plus tard, je ne veux pas que tu sois en droit de me dire que je t'ai épargné les remontrances et les leçons : on dit que les Spartiates — c'est tout ce que j'ai retenu de mon histoire de la Grèce — les Spartiates jadis

Digitized by Google

montraient à leurs enfants, pour les dégoûter
vresse, des esclaves ivres... Moi, pour te dét
du mariage, je te montre un mari... Vois!

DE RUFFE, *la bouche pleine.*

Hein? qu'est-ce que vous chantez donc là
deux à la sourdine?.. à votre santé, mesdames

AMÉLIE, *avec amertume.*

Vois!

MARIE, *souriant.*

Victor ne sera jamais comme cela!

AMÉLIE.

Dieu t'entende! (*Elle reprend son ton enjou*
aurais pour époux, chère petite, une brute...

MARIE.

Amélie!..

AMÉLIE.

Une brute, te dis-je!

MARIE.

Mais au moins ne le dis pas si haut!

AMÉLIE.

Bah! je le dirais plus haut encore qu'il ne
tendrait pas:

Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Digitized by Google

MARGUERITE D'AUTRICHE,

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS;

SA VIE, SA POLITIQUE ET SA COUR.

Septième Article.

Marguerite ne protégeait pas seulement les lettres (1), elle favorisait encore les arts. Sous le règne de cette princesse la musique fut portée à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Elle voulait consoler ses infortunes, adoucir les douleurs poignantes de son âme,

(1) Elle donnait elle-même des pensions, ou bien elle en obtenait de l'empereur; en voici quelques échantillons : A maistre Rémacle d'Ardenne, secrétaire ordinaire dud^t sgr. empereur et son iusticiaire et historiographe, à cause de ses gaiges de VI sols par jour que l'empereur lui accorda le XXVIIIe de septembre XX, à cause de sond^t estat de historiographe par dessus autres dix sols par jour qu'il auoit à cause de son estat de secrétaire, à commencer lesd^s VI sols le premier d'octobre ensuyuant ici pour deux ans commenchant led^t premier d'octobre XX et finissant le dernier de septembre XXIJ. . . . . IJ^c XIX L.

A luy pour demy-an fini le deuz de mars XXII auant Pasques. . . . . LIIJ LXIJ sols

A luy..... pour auoir été en octobre XX à Bruxelles touchant Luthère. . . . . XLIIJ L. XVI s.

(*Archives du conseil d'état et de l'audience* rég. 69, fol. 374 et 437.)

A messire Nicolas Euerardi, docteur ès deux droiz, président du grand conseil à Malines, à cause de sa pension de IIIJ^c L. que l'empereur luy accorda le XVIIIe de janvier XXVIII, à com-

Digitized by Google

par les plaisirs (1), la poésie, la musique et la
Aussi pendant que Massé (2) lui racontait les m
leuses histoires de ses Assyriens et de ses Babylo
Lemaire et Molinet se mettaient à chanter sur tou
gammes :

Après regretz il se faut resiouir
Chassant tristesse et souuénir (3).

Puis c'étaient « trompettes (4), joueurs de tom

---

mencier le XXIIIe de septembre précédent que lors il
serement pertinent, et dès-lors courant tant qu'il luy plair
demy-an fini le XXIIe de mars XXVIII. . . . . .

A luy pour demy-an fini le XXIIe de septemb. XXIX. .

A luy pour demy-an fini le XXIIe de mars en suivt. .

A luy pour demy-an fini le XXIIe de septembre XXX.

Total.

(*Ibidem*, fol. 346 verso.)

A messire Henricus Cornélius Agrippa, docteur ès deux
cheualier, aussi conseiller iudiciaire et historiographe d
empereur, en prest sur tel traittement de gaiges ou pens
cy-aprez luy sera ordonné, à cause dudt estat, depuis le
januier XXIX qu'il feist le sérement en auant. . . . .

(*Ibidem* reg. 69, f. 403 verso).

(1) On lit dans les registres des *Chambres des Compt*
madame, pour conuertir et employer en aucuns ses
secretz et menuz plesirs. » — « Pour conuertir et empl
aulmones et menuz plesirs. »..... telles sommes. Voy. n°
fol. IJc LVIJ verso et folio IJc LIX verso.

(2) C'est le même dont nous avons parlé plus haut.

(3) *Van Hasselt*. Essai sur la poésie française en Belgiqu
p. 160.

(4) Aux trompettes de la maiesté de l'empereur, la
de huit philippus d'or, de XXV patars pièce, auxquels mad
en a fait don en faueur de ce que le XXIIJe jour de juing
ils ont sonné à son dinné deuant elle. » Registre 1797.

Digitized by Google

orgues, fiffres (1), rebecs (2) et sacquebottes (3) » qui venaient la distraire. Une autre fois c'étaient des chanteurs allemands (4), si remarquables par le sentiment profond et l'énergie de leur exécution. D'autres fois

---

(1) « A quatre compaignons jouheurs de tamburin, orgues et pfiffres, seruiteurs de monsgr. le prince d'Orange, la somme de six florins d'or de Rin, de XXVIIJ patars pièce, ausquelz mad^e dame en a fait don en faueur de ce que, le premier jour de juillet XV^c XXI, ilz ont jouhé de leurs susd^s instrumens, à son disner deuant elle. » *Même Registre.*

(2) « A quatre compagnons jouheurs de leucqs, de tamburin et de rebectz, seruiteurs de monsgr. le cardinal d'Angleterre (Wolsey), la somme de XXVI philippus d'or, de XXV patars pièce, dont mad^te dame leur a fait don en faueur de ce que le XVIIe dod^t mois d'aoust ilz ont jouhé de leurs d^tes instrumens à son disner deuant elle. » *Même Registre.* — « A quatre jouheurs d'instrumens italyens qui ont jouhé deuant madame, IIIJ philippus. » — *Même Registre.*

(3) « Aux quatres jouheurs de sacquebottes de monseigneur don Fernande, la somme de dix philippus d'or, de XXV patars pièce, dont mad^e dame leur a fait don, tant pour le XIIIJ^e jour de mars, anno XXI, stil de Romme, auoir jouhé de leurs ditz instrumens deuant elle, que pour luy estre venuz dire l'adieu pour aller suyer et conduire mondit seigneur en son voyaige d'Allemaigne, et autres bonnes causes ad ce la meunans. » *Même Registre.*

(4) « A huit compaignons jouheurs de fiffres et tamburins d'Allemans, la somme de huit carolus d'or, de XXII solz pièce, ausquelz mad^e dame a fait don en faueur de ce que, le VIe jour d'aoust XV^cXXV, ils sont venuz joué à son disner deuant elle. » N° 1801 — « A deux femmes allemandes, la somme de soixante-

Digitized by Google

encore c'étaient des joueurs de farces (1) et des faiseurs de pas (2), ou bien des automates, de ces fameux androïdes (3), objets alors de la curiosité générale.

Nous avons, à la bibliothèque de Bourgogne, un manuscrit provenant de la collection de Marguerite, intitulé des *basses danses*, où se trouvent annotées en musique plus de 50 danses différentes. Sa cour était devenue le rendez-vous de toute la noblesse du pays et même d'une partie de celle de France, qui, de fois à autre, y venait prendre part aux fêtes bruyantes et aux joyeux passe-temps (4). Ces fêtes avaient pour but d'amollir cette noblesse rebelle, de la saturer de plaisirs afin de la ployer d'autant plus facilement sous la main de fer de Charles-Quint.

---

seize solz, de IJ gros le sol, monnoye de Flandres, ausquelles madicte dame en a faict don en faueur de ce qu'elles sont venu chanter à son disner deuant elle. » N° 1798, fol. VIxx X.

(1) « A six jouheurs de farces de la ville de Lille, la somme de dix philippus d'or, de XXV patars pièce, ausquelz madicte dame en a fait don pour auoir jouhé plusieurs matières de rymes et à diuerses reprises, durant les caresmeaulx derniers passez, deuant elle. » N° 1797.

(2) « A vng nommé maistre Estoppe et à deuz josnes filz, jouheurs de pas, la somme de dix philippus d'or, de XXV patars pièce, ausquelz ma dicte dame en a faict don en faueur de ce qu'ilz ont jouhé de souplesse de leurs corps deuant elle. » N° 1797.

(3) « A vng compagnon qui est venu monstrer à madame, le XXI de mars XXVI, auant Pasques, vne damoiselle faicte de bois de lente (*de liége*), allant par engins toute seulle, la somme de quatre carolus d'or, de XXII solz pièce. » N° 1802, f. IIIJxx verso.

(4) *De Reiffenberg*, Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne.

Digitized by Google

Marguerite habitait de préférence Malines, elle n'aimait pas beaucoup Bruxelles (1). Celle-ci était la cité

(1) Ce fut elle qui s'opposa formellement à ce que l'on transférât le grand-conseil de Malines dans la capitale. — Sous elle, la constitution municipale de Bruxelles « telle que l'avaient créée ou sanctionnée les ducs de Brabant, et après eux les ducs de Bourgogne, subit des modifications importantes. Une ordonnance du 18 juin 1528 retrancha du membre des *nations* les centeniers (préposés sur cent chefs de familles bourgeoises) qui y avaient voix délibérative.

» La même ordonnance restreignit le nombre des anciens doyens, qui auparavant faisaient tous partie des nations, en qualité d'arrière-conseil : l'empereur (*sur les insinuations de l'archiduchesse*) statua que l'arrière-conseil ne serait dorénavant formé que d'un nombre de doyens anciens égal à celui des doyens servants, et il voulut que ceux-ci fussent tenus de choisir, pour le composer, les doyens les plus âgés, les plus aisés et les plus renommés pour leur expérience.

» Charles-Quint, ou plutôt l'archiduchesse Marguerite, qui fit promulguer, sous son nom, l'ordonnance du 18 juin 1528, ne donnait d'autres motifs à ces mesures, que les inconvénients qu'entraînait le trop grand nombre de personnes convoquées aux délibérations du troisième membre, d'où il résultait que les plus prudents et les plus sages n'étaient écoutés ni crus; mais ce n'était là qu'un prétexte : le véritable motif qui faisait agir cette princesse, c'était que le troisième membre se montrait trop souvent opposé aux pétitions des subsides faites par le gouvernement.

» Avant la réforme de 1528, le corps des nations ne comprenait pas moins de six à sept cents personnes, savoir : les doyens servants au nombre de cent quarante-huit; ceux qui avaient été appelés à remplir cette charge en quelque temps que ce fût, et les centeniers. Il se trouva par-là réduit au nombre fixe de 296 votants.

» Marguerite écrivit à l'empereur le 7 juillet 1528 : « Considé-

Digitized by Google

chérie de l'empereur (1), qui se souvenait
avec reconnaissance de l'héroïque assistance
habitants lui avaient prêtée en 1521 (2). Qu
était, il se complaisait dans son riche palais au
tueuses tentures « d'or, d'argent, de velours,
cramoisi (3) » provenant des fabriques de Mar
Nonne, et dans lequel on voyait briller «
éguières, bassins et tasses dorés, et les tr
flacons et jectoirs d'argent (4) » faits par Jean
Perre de Bruxelles.

On y admirait aussi « les pièces de fines t
de Gabriel Van der Tomme, lesquelles repre
de plaisantes chasses et volleries, bergiers et
lons, ou l'histoire de Perseus, l'histoire de N

---

rant que la mauuaise conduite de ceux de Bruxelles p
partie de l'autorité que ci-deuant, du temps de vostr
auoit esté baillié au peuple d'icelle ville, y joint qu
mésuzé, j'ay de vostre part fait nouuelle ordonnan
conduite de ladicte ville, et icelle fait publier an
lement de la loy, la veille de Saint-Jéhan dernier, e
retiré l'autorité de la main du peuple. » Documents i
cernant les troubles de la Belgique sous le règne de C
par *M. Gachard*, archiviste-général du royaume, t.
— XXVIII.

(1) Ce fut Marguerite cependant qui fit achever le
de Bruxelles au Rupel.

(2) « Aux bourgmestres, escheuins, conseil, rece
ville de Bruxelles, par lettres de janvier XXI, en réco
l'entretenement de VI^c LXXIIIJ piétons enuoyez par e
Tournay et y entretenuz par deux mois, IJ^m IIIJ^c L.
du conseil d'État et de l'Audience, Registre 69, f. 494.

(3) *Ibidem*, f. 518.

(4) *Ibidem*, f. 520.

Digitized by Google

toire indienne à oliffans et jéraphes, l'histoire de Paris et destruction de Troye (1). »

Malines, la résidence habituelle de l'archiduchesse, était alors une des plus belles villes des Pays-Bas. « Par le milieu d'icelle, dit Guichardin (2), passe la riuière Dele, qui, de soy-mesme, est assez grande et enflée, et plus encore pour le flus et reflus de la mer, qui vient jusqu'à là, et encore vne lieuë plus oultre : de sorte que se partissant en plusieurs bras, comme canaux, faits des isles infinies en la ville, jointes par des ponts et séparations d'églises et maisons, auec une grande commodité des citoyens et ornement de la ville. »

Malines formait une seigneurie à part. La cité, placée sous la protection du bienheureux St-Rombaut, comptait plusieurs beaux palais. Puis il fallait voir les fières corporations des pécheurs, boulangers, teinturiers, corroyeurs, brasseurs de bière et bouchers, « lesquels sont en telle réputation que de chacun de ces mestiers, on fait tous les ans un escheuin : tellement que le souuerain magistrat et bourguemaistre a six escheuins qui sont artisans, et six qui sont gentils hommes. Mais sur tous ces mestiers sont respectez les couroyeurs, pour estre cest art de grande importance en ceste ville, ceux qui s'exercent à faire et parer les cuirs embrassans et faisans presque la quatrième partie de tout le corps de la bourgeoisie et citoyens de cette belle ville. Ce mestier a vn grand espace de la ville séparé des autres, et bien accommodé d'eau vive, d'édifices, de canaux et instrumens propres... et ioussans de beaux priuiléges et liber-

(1) *Ibidem*, f. 514.

(2) Description du Pays-Bas, p. 234.

Digitized by Google

tez, jusqu'à là que d'avoir congé d'aller à la chasse de toute beste, ainsi qu'ont les seigneurs et gentils hommes (1)». Les draps, les toiles, les tentures de Malines étaient fort recherchés. Ses fondeurs de cloches et de canons n'étaient pas moins célèbres. En 1512, le célèbre Paperenreuther fit pour le roi d'Angleterre douze pièces de grosse artillerie, en l'honneur des douze apôtres, quoiqu'elles portassent des noms de divinités païennes, tels que Vulcain, Mars, etc. (2) On y fabriquait aussi des navires de toute portée. « C'est à Malines qu'est gardée l'artillerie, poudres et munitions du Prince, et pour ce y a il vn logis très-grand et capable pour cest effect, qu'on appelle l'hostel de la munition : là où vous verrez si grand nombre d'artillerie, tant de fer que de bronze, et si grande quantité de toutz instrumentz et apareils de guerre, de barques, pontz, chariotz et munitions... (3)» Rien de plus animé alors que cette ville : tantôt on y voyait un légat du pape ou un prince des Moscovites (4); tantôt on assistait à de pieuses processions parfumées d'encens et de fleurs, et dans lesquelles les frères pélerins de Jérusalem promenaient l'âne, le sire âne de Notre Seigneur, ou bien c'était l'ouverture des états-généraux, ou la réception solen-

---

(1) *Guichardin*, p. 236.

(2) *Azevedo*, ad annum 1512.

(3) *Guichardin*, p. 237.

(4) « Pour le deffrayement d'un prince de Moscobites à Malines, les XXVIJ, XXVIIJ et XXIXme jours de décembre XXIIIJ, de ses gens et cheuaulx, et de l'ambassadeur de l'empereur, estant auecq eulx, LXXXI liv., XIX sols. » (*Archives du cons. d'État et de l'Aud.*, R. 67, f. 529.)

Digitized by Google

nelle d'un docteur de Louvain (1). « Les Malinois estoient fort civils, accostables et traictables, sentans leur court, laquelle y a résidé long-temps : ayans (outre ce que nature les pousse à ceste naïue courtoisie) vne telle grâce, gentillesse et façon de faire, qu'il semble que toute leur vie ils aient fréquenté les palais des princes... En ceste ville ont esté esleuez et nourris, durant leur enfance, Philippe d'Austriche, roy d'Espagne, et Charles, son fils.... d'autant que la court résidoit ici le plus souuent...; et comme depuis l'Emp. Charles eust octroyé ceste ville à madame Marguerite... pour vsufruit durant sa vie, elle y posa son siége et demeure ordinaire.... (2) « Malines fut aussi le rendez-vous de plusieurs princes d'Allemagne, auxquels le magistrat, dans un intérêt bien entendu, avait l'habitude de faire de beaux cadeaux en vin du Rhin et de donner de splendides banquets où coulait à pleins bords l'hypocras, le beaune et le malvoisie, pendant que le peuple, enrichi par les prodigalités de ces opulents étrangers, versait des flots de houblon dans les nobles estaminets du Cygne, de l'Ours et de l'Agneau (3).

Le palais de Marguerite à Malines n'était pas moins somptueux que celui de l'empereur à Bruxelles. Les sallons étaient couverts « de ces exquises tapisseries faictes de fils d'or et de soie, en lesquelles estait contenue l'histoire et assez grans personnaiges, comment Nre. Sgr. Jésus-Christ est au jardin d'Oliuet, priant Dieu son père, et comment il porte la croix pour y recepuoir

(1) *Azevedo*, ad ann. 1507-1530 passim.

(2) *Guichardin*, p. 238.

(3) *Azevedo*, ad ann. 1507-1530.

Digitized by Google

mort et passion, remontant à la somme de XIX^c IIII^xx XV liv. (1).

C'était là qu'elle donnait fêtes et ballets à ces intrépides gentilshommes flamands, tout ruisselants de rubis et de perles, en dépit des sévères ordonnances de Charles-Quint (2). C'était plaisir à les voir se délasser des fatigues de leurs rudes campagnes de France et d'Italie dans le *joyeux de Bruxelles* ou dans les *filles à marier* (3).

Et pourquoi Marguerite aurait-elle mis un frein à ce luxe, à ces plaisirs? Ne tournaient-ils pas, en dernier résultat, au profit des classes industrielles? Ne faisaient-ils pas marcher les fabriques? Ne jetaient-ils pas les philippus et les carolus d'or parmi les métiers et dans la bonne bourgeoisie? Tant que la civilisation n'est pas parvenue à son apogée, tant que les lois de la production et de la consommation ne sont pas réglées, il faut des prodigalités exceptionnelles pour alimenter le travail.

Marguerite, d'ailleurs, était à même de faire de grandes dépenses : nous avons déjà parlé de ses richesses (4),

(1) *Registre des Chambres des Comptes*, n° 1798, fol. IJ° XVIII.

(2) « Mad^e dame fera aussy obseruer et entretenir les deffenses que le sgr. empereur entend faire de porter robes et habillemens de draps d'or, d'argent, satins brochetz, cramoisy et aultres semblables, selon la forme et teneur de l'ordonnance quy sera sur ce faicte et publiée, et soubz les peines contenues en icelles. » (*Instruction de Charles à Marguerite. Archives du Conseil d'Etat*, etc., *boîte de carton* 19, n° 677.)

(3) Noms de certaines basses-danses.

(4) On lit encore dans les *Registres des Chambres des Comptes* : « Fait récept. ced^t conexécuteur et commis de la somme de vingt mil cinq cens quatre-vingtz-dix liures, dix-sept solz, sept

Digitized by Google

puis les inépuisables mines des deux Indes jetaient leurs doublons d'or dans les coffres et sur les marchés de l'Espagne et de la Belgique (1). Aussi l'argent pleuvait-il aux artistes qui embellissaient la cour de notre princesse. Parmi les musiciens qui y figuraient (2), on cite

---

deniers, de quarante gros, monnoie de Flandres, chacune liure, à quoy sont reuenus les XXV^{m} frans que, de la part du Roy très-chrestien de France, par vertu du traicté de paix fait au lieu de Cambray ont esté paiez à feue madame, lequel paiement fut fait tout en testons, demy-testons, pièces de trois solz et solz forgez en France, dont, après le trespas de mad^{e} feue dame, pour de mieulx et plus diligemment furnir aux premiers fraiz, funéraux et testament de mad^{e} feue dame, par ordonnance de messgr. les exécuteurs du testament d'icelle dame, a esté déliuré à la monnoie d'Anuers XIX^{m} VII^{c} XIIIJ fr., XII d., ausd^{es} espèces de testons, demy-testons, pièces de trois solz et solz de France, pour en forger monnoie. » *Registre* 1832, f. XXXVII.

(1) « L'armée que, passé trois ans, j'auois ennoyé aux espiceries, est retournée et a esté au lieu où crois lad^{e} espicerie, où jamais Portugalois ny autre nation ne furent, et ont rapporté pour approbation vne nauyre chargée de cloux girouffle et monstré de toutes autres manières d'espiceries, si comme de poiuer, canelle, ginginbre, noix muscade et bois de San Oale. D'autre part, m'a esté apporté l'obéyssance des Roys de quatre ysles où est lad^{e} espicerie, dont le Roy de Maluke est le principal. En ces ysles se trouuent pareillement perles et mynnières d'or, et affirment mes capitaines de lad^{e} armée auoir, en ce voyage, allé si auant qu'ilz ont rodoyé tout le monde, et, pour lad^{e} comodité que me peult de ce venir et à toute la chrestienneté, je me délibère dresser nouuelle armée pour y renuoyer.» Lettre de l'empereur à Marguerite, dernier oct. 1522. *Archives du Conseil d'État, Armaris A*, n° 158.

(2) Les progrès dans la musique furent, à cette époque, si remarquables que les Belges méritèrent d'être nommés, par des savants étrangers, les restaurateurs de cet art en Europe.

Digitized by Google

Josquin Després, Henri Isac, Bruhier, Compère de la Rue, Brunel, Agricola (1).

Après les musiciens, voici venir les pein d'abord, à tout seigneur tout honneur! A vou maître Rogier Van der Weyde ou de Bruxell que Karl Van Mander cite comme un des ma plus renommés du XVe siècle et du comme du XVIe, vous dont les peintures à l'huile so marquables par la richesse de l'invention et p pression des figures! Quatre grands tableaux hist sortis du pinceau de Rogier, ornaient jadis la sa Justice de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles. Ces p représentaient, dans des scènes effrayantes, l'infl de la justice. Dans l'un de ces cadres, on vo vieillard sur son lit de mort embrassant son f pable d'un crime, et le frappant en même tem poignard.

Un tableau d'autel, peint pour l'église de Notr à Louvain, passait pour le chef-d'œuvre de Rog der Weyde: c'était une magnifique descente d Ce tableau fut transporté en Espagne par Phil

Le chef-d'œuvre connu de cet artiste se trouve galerie du musée de Berlin : c'est encore une d de croix, mais peinte sur fond d'or.

Rogier Van der Weyde acquit de grandes r par ses ouvrages, et il en usa noblement. Il n généralement aimé et honoré, dans le courant d

(1) Lemaire, dans la plainte du Désiré, a fait l'éloge d' en ces termes :

Bien finiray par un tel chant produire
D'Agricola dont la musique fait luire
Le nom plus clair cent fois que vif-argent.

Digitized by Google

tomne de l'an 1529, d'une maladie pestilentielle, la suette ou maladie anglaise, qui sévit horriblement à cette époque dans les Pays-Bas et enleva un grand nombre de personnes.

Le musée de Bruxelles possède onze tableaux de cet artiste.

L'autre grand peintre qui illustrait la cour de Marguerite fut ce Bernard d'Orley ou Bernard de Bruxelles, si célèbre par les cartons qu'il composa pour les tapisseries dont Charles-Quint et sa tante ornaient leurs palais, par ses vitraux peints (1), par ses tableaux enfin disséminés dans presque toutes les capitales de l'Europe.

Bernard d'Orley alla de bonne heure étudier en Italie, où il se mit sous la discipline de Raphaël. Pendant son séjour à Rome, il aida ce dernier dans le travail des cartons d'après lesquels devaient être faits les tapis de la chapelle Sixtine et du Vatican. A son retour dans nos provinces, il alla lui-même surveiller le tissage de ces tapis à Arras. Revenu à Bruxelles, il fut reçu parmi les peintres de la cour de Charles-Quint, dont il gagna l'estime par plusieurs grandes compositions qu'il fit pour les tapis destinés à orner les palais de cet empereur. Ces compositions représentaient pour la plupart des chasses que l'artiste plaçait dans les forêts voisines de Bruxelles, et dans des sites exactement copiés d'après nature.

Bernard d'Orley passa du service de Charles à celui de Marguerite; il fut un de ceux dont elle aimait le plus

(1) Il peignit, dans un des vitraux de St-Rombaut, Marguerite d'Autriche et Emmanuel-Philibert, avec sa devise entrelacée de fleurs. *Opgeheldert Mechelen*, t. II, p. 142.

Digitized by Google

le génie. Il composa pour elle un grand nomb
cartons d'après lesquels furent tissus ces riches
qui ornèrent son palais. On lit dans les *Registr*
Chambres des Comptes : « A maistre Bernard D
painctre de madame, résidant à Bruxelles, la s
de quarante philippus d'or, de cinquante gros, mo
de Flandres, le philippus, que deue luy estoit
semblable somme que ma dicte dame luy a ac
prendre et auoir d'elle, tant pour payement des
tures cy-après déclarées que aultrement, lesque
luy a vendues et liurées en ses mains pour les
ainsi que s'ensuyt : assauoir, pour vng beau t
où est paincte et figurée la remembrance de
morte (1), X philippus, lequel madicte dame a e
au cloistre et couuent de sept douleurs Nre.-Dam
hors la porte des Hasnes à Bruges, auquel icelle
en a fait don. Item, pour vng aultre tableau auq
dicte dame a fait faire vne paincture au vif à son
plesir, X philippus, pour d'icelluy faire don et p
à l'empereur, son nepueu. Item, pour vne belle
ture faicte à remembrance du saint Souaire, sur t
blancq, laquelle elle a retenue pour X philipp
autres XX philippus, desquelx mad^e dame a fa
aud^t maistre Bernard, oultre et pardessus lesd^ts
d'icelles painctures et marché par elle faicte aue
et ce en faueur d'aucuns agréables seruices qu'il
à icelle dame, desquelz elle ne veult icy aucune
racion estre faicte, reuenans lesd^es parties ensar

(1) L'hospice du Béguinage à Bruxelles est en possessio
tableau.

(2) Plus tard le couvent des Annonciades.

Digitized by Google

la dicte somme de XL philippus (1). » Et ailleurs : « A maistre Bernard d'Orley, painctre de feue madame, la somme de quatre-vingtz-deux dud^t pris, de XL gros, monnoie de Flandres, chacune liure, que mesd^ts seig^rs les exécuteurs (*testamentaires*) luy ont ordonné prendre et auoir pour vne fois pour son paiement de painctures d'ouuraiges de son mestier cy-après déclarées, lesquelles il a faictes, furnies, liurées par expresse ordonnance de mad^e feue dame, du temps de son viuant, ainsi que s'ensuit : premier, vng grand tableau sur bois, fait à huille, composé et ordonné par mad^e feue dame, duquel tableau mad^e feue dame feyt don à monsg^r le conte d'Hoostrate pour icelluy mectre et passer deuant la cheminée de la chambre où elle se logeoit au chasteau d'Hoostrate quant elle y alloit, et autres sept tableaux de la pourtraicture d'icelled^e feue dame, donnez par son ordonnance, assauoir au prince de Pauligny vng, à feue madame de Hornes vng, à madamoiselle de Thoulouze vng, à madame de Praet en Galilée à Gand vng, au bailly de Terremonde vng, à vng gentilhomme de Lorraine vng et à monsg^r. le trésourier Ruffault vng (2). »

Bernard d'Orley a la gloire d'avoir formé ce Michel Van Coxie (3) si connu par la grâce raphaélique de son

(1) Registre 1797, f. IJ^c IIIJ. — Le registre 1815 contient la pièce suivante : « A Me Bernard, ce XVIIe jours de mars XV^c XXVII, stil de Romme, la somme de V liv., VIII solz, pour ses gaiges, selon qu'ils lui sont comptez pour vng an entier, fing le dernier de décembre passé, pour ce. . . . . V liv., VIII s.

(*Signé*) Bernard Dorley.

(2) Registre 1832.

(3) Il était né à Malines 1499. Il avait probablement appris le dessin et les premiers éléments de la peinture de son père nommé,

Digitized by Google

pinceau, l'originalité de ses saillies et les dessin
nants qu'il barbouillait avec du charbon sur le
alors que les rasades de vin clairet lui échauf
tête.

Depuis Bernard d'Orley, tous nos artistes
s'initier aux grands mystères de l'art italien
revenir faire subir à l'art national toutes les va
que la peinture italienne éprouvait à chaque r
école qui surgissait à Rome, à Florence, à Si
Venise, à Bologne ou à Parme. Jean de
(né à Maubeuge) fut un de ceux-là et un de c
suivirent de plus près les traces de Van Orley.
le peintre de ce curieux Philippe de Bourgog
nous avons déjà parlé. Il cumulait deux gloire
d'avoir le premier apporté en Belgique les p
et la manière de l'école de Raphaël, et celle
le premier montré à ses collègues le chemin d
verne, où il avait l'habitude de se vautrer à la r
de Holbein et de Hoffman, dont toute la vie
qu'une longue libation à l'art, à Bacchus et à l'

Parmi les peintres qui avaient fixé l'atten
l'archiduchesse Marguerite, nous citerons enco
meyen et Horembout.

Jean Corneille Vermeyen, né en 1500, à Bév
non loin de Harlem, accompagna Charles-Q
Tunis, dont il peignit le siége et la prise (1). Brux
Arras étaient remplis de ses portraits et de ses ta

---

comme lui, Michel Van Coxie, qui jouissait d'une bonne r
au commencement du XVIe siècle et était bien vu de la
nante. Voir les lectures de *M. Goethals*, t. III, p. 106, s

(1) *Karl van Mander*, het leven der schilders, t. I. p.

Digitized by Google

1559, à Bruxelles; il fut enterré dans
Séry, où il y avait de lui une résurrection
montée de la figure de Dieu le Père. C'était
, mais sa longue barbe lui donnait un air
traînait jusqu'aux pieds. Les archives
ontiennent sur lui ce qui suit : « A maistre
, painctre de madame, la somme de
es du pris de quarante gros, monnoie de
— « A maistre Jéhan Vermay, painctre
la somme de soixante-quinze liures, dix
le quarante groz, monnoye de Flandres,
deue luy estoit, pour, le XXVe jour de
rente, estre party de la ville de Malines,
esse ordonnance de ma dicte dame, allé
Allemaigne deuers l'empereur, et le roy
la royne d'Hongrie, vers lesquelx mad^e
it pour tirer et pour traire leur philozo-
orès du vif que possible luy seroit, en-
affans dud^t sgr. Roy, et lui appourter
itures par-deçà; ce qu'il a fait (2). »
rembout ou Horenbout, auteur de ces
es tant admirés de ses concitoyens, naquit,
Gand, et mourut en 1558, à Londres, en
ntre de Henri VIII. Il fit pour Marguerite
ce Christiern II de Danemark (3) qui

des Comptes, n° 1805, f. LXVIIJ.
° 1806, f. CIIIJ verso.
° Gérard Harembourg (*Horembout*), painctre et
ant à Gand, la somme de six florins philippus, de
e, que deue luy estoit pour vne paincture par
f, à la semblance du Roy de Dennemarcke.»
mptes, n° 1797, f. IJ^c XXI.

Digitized by Google

voulut introduire les institutions démocratiqu
Belgique dans les vieilles aristocraties du Nord
ces tentatives de réforme jetèrent du trône et f
de se réfugier chez nous (1).

La cour de Marguerite recevait aussi le gran
teur Conrad de Malines, auquel on doit l'a
monument érigé à la mémoire de l'empereur
lien Ier dans la cathédrale d'Inspruck (2).

L'école flamande, moins noble peut-être, m
rément plus savante que l'école lombarde e
vénitienne, brillait alors d'un vif éclat. C'est cé
termina, en 1520, le célèbre peintre muni
Nuremberg, l'élève de Michel Wohlgemuth
Durer, artiste allemand vraiment national, à
Belgique.

Durer qui était à la fois peintre, graveur, m
ticien, ingénieur, grammairien, théologien, f
à bras ouverts par les artistes d'Anvers, alors «
et nombril du Pays-Bas (3), » mais il n'eut
louer de Marguerite. Cette princesse s'était l
fluencer, sans doute, par la coterie Orley et c
Elles ne datent malheureusement pas des tem
dernes ces associations d'envieux qui se coalisen
le génie. Les coteries, hélas! c'est presque l'his

(1) Voilà trois ans que je travaille à ce sujet, qui a
de faire connaître l'histoire de nos relations commer
politiques avec le nord de l'Europe, pendant le XV
J'ai fouillé et fait fouiller toutes les archives de la Belgiq

(2) Voir pour plus de détails les excellents articles
par *M. Van Hasselt* dans l'*Emancipation* et dans la *Rev*
lique de Bruxelles.

(3) *Guichardin.*

Digitized by Google

monde; lorsqu'il y eut des partis, il y eut des gens qui se dirent entre eux : « Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis! »

Tout ce que Durer put obtenir de *Dona Margaretha* fut qu'elle condescendît à lui montrer sa collection de tableaux composée de quarante pièces, parmi lesquelles il y avait des Van Eyck et des Jacques Walchs; il vit aussi sa librairie, qui était richement garnie et dont il existe encore plusieurs précieux volumes à la bibliothèque de Bourgogne et à celle de La Haye. Mais elle n'offrit pas un sol à l'illustre voyageur pour tous les beaux cadeaux qu'elle en avait reçus; elle refusa même d'acheter le portrait de l'empereur qu'il avait peint, et Durer fut forcé de le donner pour quelques pauvres pièces de toile. Au moment où, triste et déconcerté, il allait reprendre le chemin de sa chère Allemagne, voilà qu'un message de Christiern II le manda en toute hâte pour un portrait à faire : c'était celui de ce prince même, alors à l'apogée de sa puissance; des négociations diplomatiques l'avaient momentanément appelé en Belgique; il se trouvait à Bruxelles où tout le monde admirait sa beauté virile. On sait que ce fut comme peintre de portraits que Durer brilla avec le plus d'éclat, par la ressemblance qu'il savait donner à ses personnages et par son talent de représenter toutes les passions et émotions de l'âme. Christiern fut très-content, il lui donna la somme, énorme alors, de 30 florins du Rhin, et, en outre, l'invita au banquet qu'il donna à l'empereur, à Marguerite d'Autriche et à la reine d'Espagne (1). —

(1) Durer fit aussi le portrait de Florquin Népotis, organiste de Marguerite. Le *Registre* 1797 des *Chambres des C.* contient sur lui ce qui suit : « A Fleurequin Népotis, organiste de madame,

Digitized by Google

Quoique Marguerite ait souvent prodigué cherches, les subtilités du bel-esprit, il y a ge ment du naturel, de la finesse et de la grâce vers. Nous citerons les suivants adressés à ses f

Belles parolles en paiement
A ces mignons présumptueux
Qui contrefont les amoureux
Par beau semblant ou aultrement.
Sans nul crédo, mais promptement,
Donnez pour récompense à eulx
Belles paroles en paiement.

Mot pour mot, c'est fait justement
Vng pour vng, aussi deulx pour deulx;
Se deuis ilz font gracieux,
Respondez gracieusement
Belles parolles en paiement (1).

On ne lira pas avec moins d'intérêt ceux q composés sur le *Bastard de Bourbon*.

A la louche le gentil homme
Qu'est extimé à tous endrois,
Ne pêchera, comme je crois,
Pois au pot de vne qu'on ne nomme.
Ilz sont cuitz, non pour luy en somme.
Pourtant n'en approchoit ses doigts
A la louche le gentil homme.
Entretiens, tornois à grant somme,
Ne mueront les amoureux droits.
Aultant à vng motz com à trois,
Il pert le temps qu'en vain consomme
A la louche le gentil homme (2).

---

la somme de sept liures, de quarante gros, monnoie de la liure, dont ma dicte dame luy a fait don de grâce pour vne fois. »

(1) *Van Hasselt*, Essai sur la poésie française en Belgique, p. 282.
(2) Idem, *ibid.*, p. 287.

Digitized by Google

Dans le petit poème intitulé : le *malheur de la France*, il n'y a guère des sentiments élevés. La raison s'y adresse d'une manière assez bizarre au roi Charles VIII :

Puis par rage espris
Encoire en a pris
Vne (*épouse*), Dieu scet quelle ;
Pour tels cas repris
Plusieurs sont despris
Et mys à l'eschelle.

. . . . . .

Car tu l'épousas (*Marguerite*),
Et puis la baisas
En mode françoise,
Présens les estatz,
Mandez pour ce cas
Sur le pons d'Amboyse (1)

Hé quoi ! Marguerite aurait-elle menti dans l'épitaphe qu'elle s'était faite dans le temps ? Honni soit qui mal y pense !

Citerons-nous encore trois strophes adressées à Notre-Dame ?

Dame qu'estes de Dieu la fille,
Qui concepte vostre souuerain père,
Et l'enfantant, demourastes pucelle,
Conduisez-moi à mener vie telle
Que par péchier mon ame ne se altère.

En vous Dame, tellement m'ame espère
De paruenir à telle fin prospère
Que paruiendra en joye supernelle,
Dame qu'estes de Dieu la fille.
Deffendez-moi de l'ennemy haustère,
Quand me fauldra gouster la mort aspère
Et départir de la vie mortelle.

(1) *De Reiffenberg*, Notices et Extraits.

Digitized by Google

De mon âme faites telle tutelle
Que point ne soit des enfers en misère,
Dame qu'estes de Dieu la fille (1) !

Cette prière nous paraît froide et compassée. Nous serait-il permis de nous servir d'une comparaison empruntée au paganisme? Que de grâce et de douceur! quelle morale! quelle onction! quel langage du cœur dans l'hymne d'amour offert à Vénus, par Iphigénie en Aulide! C'est une jeune et vertueuse épouse, c'est la pudeur qui parle à la déesse de la beauté :

« Suites affreuses d'un fol amour! heureux ceux qu'unit un chaste et tranquille hymen sous les lois de la sage déesse Vénus; la fureur, au contraire, agite ceux que Cupidon a blessés de ses flèches. Ce dieu aux tresses blondes a deux sortes de traits : avec les uns, il fait le bonheur de notre vie, avec les autres, il y jette le trouble et la confusion. Ecartez, charmante Vénus, écartez de nos cœurs ces traits empoisonnés : quelque beauté et de chastes amours, voilà tout ce que je vous demande. Faites-moi goûter les douceurs de l'amour, et garantissez-moi de sa fatale ivresse (2). »

Mais voici un rondeau assez bien tourné.

Poure d'amour et riche de tristesse
Est vng amant, cela j'ose bien dire,
Qui a perdu sa dame, sa maîtresse;
Son cœur gémit, quand sa bouche on voit rire.

RONDEAU.

Baisier vous dois pour raison piedz et mains,
Et la bouche aussi, ne plus ne moins,

(1) *Van Hasselt*, Essai, p. 280.

(2) Traduction de M. *Tissot*, Baisers et élégies de Jean second, p. XLIIJ.

Digitized by Google

En vous faisant honneur, foy et homaige,
Comme à la plus bonne, belle et saige,
Qui oncques fut entre tous les humains.
Les piedz premiers de grant dignité plains,
Vous adorant ainsi qu'ont fait les sains,
Pource qu'estes très-diuin personnage,
Baisier vous dois.

. . . . . .

RÉPONSE.

Baisier debuez, se dites, piedz et mains,
Et ma bouche n'en voudriez pas moins
Pour me faire honneur, foy et homaige,
En ce disant, vous vous montrez moins saige
Qu'oncques je vis entre tous les humains,
Certes, vos mots sont de folies plains,
Et démonstrés vos esprès malsains,
Quant vous dittes qu'un diuin personnaige
Baisièr débués.

. . . . . .

Les rimes qui suivent ne valent pas celles-là. Elles ont été composées à l'occasion de la rupture du mariage de Charles VIII. On voit sur la première page du livre ces deux lignes écrites par une main royale :

Vivent Bourgoigne et Charolois,
Et b....re de chien pour les François (1).

Il est difficile de comprendre comment les occupations si multipliées de la politique laissaient à la princesse de la place pour ses loisirs littéraires. Ajoutez-y encore le temps qu'elle dépensait dans les fêtes populaires.

Jeune encore elle avait été affiliée à la confrérie de Notre-Dame des sept douleurs de Bruges, transférée

(1) *De Reiffenberg*, notices et extraits, et l'ancien *Mercure belge* (Revue).

Digitized by Google

momentanément à Malines pendant les troubl
Flandre sous Maximilien d'Autriche (1).

Le 20 janvier 1505, elle avait fondé en Bres
confrérie en l'honneur de Sainte-Marie et de
Sébastien, elle l'établit ensuite à Malines (2).

Le livre des statuts de la confrérie de S^t^-Sé
contient, à la page 8, ses armoiries et sa devi
tune, infortune, fort une, avec les rimes suivant

Fille de César — la Marguerite d'Autriche
Sous ce de paix vasseau d'honneur,
De ceste confrarie fondatrice,
Soit la diuine grâce propice
Pour régner auec son rédempteur (3).

On lit dans le registre 1503 des *Chambr*
comptes, f. VII^xx^VI: « A Estienne Cillier, va
chambre, et Symon de Parenty, aide du garde-j
de madame, commis-receueur de la confraierie S
Sébastien, en l'ostel de mad^e^ dame, la som
vingt et deux liures dud^t^ pris de quarante gr
laquelle somme icelle dame, par ses lres. p
du XXe jour de may XV^c^ XXVIJ, leur a fai
pour aucunement s'acquitter de ce qu'elle a esté
du papegay de lad^e^ confraierie, l'année passée. »

En 1512, elle avait été reçue, avec son neveu C
dans la gilde des arbalétriers de Bruxelles (4

(1) *Opgeheldert Mechelen*, t. I, p. 259.

(2) *Ibidem*, p. 276.

(3) Note communiquée par M. *Gyseleers-Thys*, archiviste de la
Malines.

(4) Charles avait alors 12 ans, il abattit de sa main le
oiseau. Cet évènement fut célébré dans les vers suivants

Carel, prince van Castilen excellent,
Als arts-hertogh van Oistenryek gzent,
En hertogh van Bourgondien en Brabant,

Digitized by Google

i grande dextérité dans le maniement de
qu'elle abattit par deux fois le maître-

ore à elle que Malines dut, en 1500,
es pauvres Clarisses (2), et Bruxelles, en
ocession du St-Sacrement des miracles,
l'affreuse maladie pestilentielle qui pro-
ses ravages dans toutes les provinces des

t surtout eut à se louer de ses libéra-
fit un riche cadeau pour le cercueil
r et de diamants qui renfermait les osse-
aint (4).
elle n'oubliait personne dans la distribu-
nfaits (5) : les maîtresses du grand hôpital

---

cht twelf jaren oudt, oft daer ontrent,
edt Godt coninck syn der gulde present,
den vogel afschieten met syn handt.

russelsche Chronycken, f. 160. Mss. de la Bibl.
119.)

Margarite was soo afgericht in het schieten met
binnen Brussel twee mael den vogel heeft af-
Bleye, f. 199.
64.

aulx de l'église Sainct-Rombault de Malines, la
philippus d'or, de XXV patars pièce, dont made
don pour le IIIJe jour de januier XVeXXJ, stil
oir chanté deuant elle à son soupper. » *Chambre*
gistre 1797.

t *Mechelen*, t. I, p. 2.

dans le *registre* 1797 ce qui suit : « Aux joug-
s de la ville de Malines, XX Philippus; » et dans
, f. CXIIJ : « Aux chantres de la grande église de
ville de Cambray, la somme de quarante liures
nte gros, monnoie de Flandres, chascune liure,

Digitized by Google

de Louvain, les sœurs noires de Binche, les
religieuses des sept douleurs près de Bruges, le
de Ste.-Marguerite à Deynse, furent particuli
bien traitées (1).

Ces actes, accomplis au milieu de populations
ment catholiques, attiraient à la princesse une p
immense (2); d'ailleurs, sa politique était si gr

---

de laquelle somme mad^e dame leur a fait don de grâce
pour vne fois, en faueur du diuin seruice qu'ilz ont,
du mois d'aoust XV^c vingt-neuf, fait à la sollempniza
paix faicte entre l'empereur et le roy de France. »

(1) *Chambre des comptes*, n° 1797.

(2) Marguerite était sincèrement religieuse; mai
nous l'avons déjà vu, elle savait parfaitement dis
pouvoir temporel d'avec la puissance spirituelle. Cha
le savait comme elle. Dans l'affaire des prélats du Bra
écrivit « que tant plus elle cognoisse estre besoing y
autorité et réprimer l'insolence des prélatz. » Dans la m
nous trouvons quelques détails curieux sur François Ier
Madrid : « Le roy de France désire très-fort de rauoir l
ses enffans, et peult-estre a quelque souuenance de
mais par remonstrance de magnanimité et espéranc
grande prospérité, l'on luy fait emporter l'affection des
Et, au surplus, ne fault à passer temps aux champs e
pour légièrement oublier le surplus selon les ymaginac
uerses fantaisies de ceste court. » Lettre de Ch. à
25 nov. 1526. *Archive du conseil d'état et de l'audienc*
carton 31, n° 81.

(3) On connait les projets de quelques patriotes re
à une fédération belge-rhénane. Ces idées n'ont rien
On trouve aux *archives du royaume* des instructions e
tions du chancelier de Brabant, du greffier de l'or
conseiller Van der Noot, pour l'assemblée d'Aix, l
touchant une ligue à conclure entre les Pays-Bas e
Cologne, Liége, Utrecht, Clèves et Juliers « vne ligue
de voisin à voisin, au bien commun de l'vng comme
et que partant elle doibt estre tout pareille et réciproque

Digitized by Google

si nationale (1), si virtuellement belge (2), que, par cela seul, elle devait fasciner tous les regards.

Aussi, malgré ses perpétuelles batailles avec les com-

---

du cons. d'état et de l'audience, boîte de carton 31, n° 60).

(1) Un système uniforme des monnaies et un vaste établissement de postes pour les dépêches devaient rattacher plus intimement les Pays-Bas à la France et à l'Allemagne « Item diront au roy (*François Ier*) que, pour le bien commun des subgectz et marchans de France, d'Angleterre et de par-deçà, et afin que lesd^s marchans puissent tant mieulx faire leur négociacion, nous semble seroit bien requis et nécessaire de réformer le désordre des monnoyes desd^s royaulmes et pays, et les réduire et faire éualuer et forger sur vng pris et pied, et que, pour ce faire, il conuiendroit que les généraulx des monnoyes de chacun costé se assemblent en quelque lieu pour ce conuenable et le plus tost que faire se pourroit..... (Instruction à Jean Caulier, président du conseil privé de l'empereur, 3 oct. 1529. *Mêmes archives.*) — « Mon frère, d'vng cousté, et ceulx dud^t régiment de l'empire, de l'autre, me pryent et pressent beaucop de vouloir mectre et asseoir postes de mes pays d'em-bas jusques à Nuremberg, afin que continuellement puissions aduertir les vngz aux autres en diligence des occurrences et affaires que seroient nécessaires, dont souuent grant bien ou mal peult aduenir quand la commodité n'est d'ainsi le faire, disant mond^t frère que lesd^es postes me cousteront 1500 florins par an, et qu'il les entretiendra à ses despens, dud^t Nuremberg jusques où il sera, et de là il fera que le roi de Hongrye les entretiendra jusques vers luy. Pourquoy, veu que la despence pour lesd^es postes sera petite, et que le bien et comodité en est grand, et que icelle despence ne se pourra excuser, soit par forme de courriers ou messagiers, je suis d'auiz et vous prye que veulliez incontinant faire asseoir et entretenir à ma charge lesd^es postes jusques aud^t Nuremberg; car j'auertiz mond^t frère et ceulx dud^t régiment que ainsy le ferez. » Lettre de Ch. à Marg., 8 mai 1523. *Archives du conseil d'État*, *Armaris A*, n° 158.

(2) Marguerite voulait une Belgique indépendante et forte,

Digitized by Google

munes (1), était-elle généralement aimée (2) ; le
plantait des mais devant son hôtel (3) et venait
sous ses fenêtres.

---

et qui, selon ses intérêts, pût s'appuyer sur la Franc
l'Allemagne ; mais elle s'opposa énergiquement à ce q
fussions exploités par l'un ou l'autre de ces pays, et l'e
pensait de même. « Je n'entendiz jamais, lui écrivit-il,
encoires à subjecter en aucune façon mesd^s pays ès taux
de l'Empire, ains de les deffendre et garder ès exe
franchises et libertez où ils ont de long-temps esté, a
ont fait mes prédécesseurs. » (*Ibidem*).

(1) Ces batailles dataient de loin. Le 4 février 15
eut une contestation très-vive avec la ville de Mons a
du Hainaut assemblés à Hal. On avait fait la demande d
livres, de 40 gros. Les nobles consentirent ; mais les
d'accord avec Mons, refusèrent. On voulut les faire
d'avis ; elles persistèrent. On tâcha alors, et l'on y ré
faire consentir séparément quelques villes ; mais Mons t
On la menaça de lui ôter ses priviléges, de la prive
maltôte. Ces menaces ne l'ébranlèrent point. Après dix-h
(le 29 juillet 1514), le conseil et les autres membres
amplement débattu la matière, déclarèrent qu'ils *attend*
qu'il plairoit à Dieu permettre être fait. Cet épisode de l'
de Mons, dont de Boussu ne fait pas même mention, est
d'intérêt. — Le 2 novembre 1518, nouvelle discussion no
vive que la précédente, mais dans laquelle la ville céda
communiquée par l'honorable et obligeant M. *Gachard*).

(2) *Registre des chambres des comptes*, n° 1803. On lui e
des présents de vin, de cérises, etc. « A vng messagier,
Andocille, la somme de deux carolus d'or, de XXI pata
auquel icelle dame en a fait don, en faueur d'vng panier d
sérises qu'il lui a présenté le XXIe de juing, XV^cXXIJ,
disner. » N° 1803, f. VI^xx XV.

(3) La somme de vingt-huit liures, quinze solz, de XI
premier au logis où mad^e dame a été en la ville de G

Digitized by Google

Cependant, malgré les constantes acclamations de la foule, malgré les joyeuses parades de *rosse* Bayard (1), des géants, des quatre fils Aymon (2), les derniers jours de la gouvernante furent tristes et douloureux : en dépit des sanglantes proscriptions de l'empereur, la réforme de Luther ne cessait de faire des progrès dans les Pays-Bas. La foi religieuse de Marguerite avait augmenté de ferveur avec l'âge : les idées de salut, d'éternité, qui saisissent l'âme à cette transition critique où la fleur de la vie s'en va, où la jeunesse disparaît avec ses enchantements et ses plaisirs, vinrent

---

pénultième jour de juing a° XXVIJ, pour veoir passer la châsse de monsgr. Sainct-Lyléuain,... L. solz. Item, à cinq bendes de gens de mestier de lad° ville de Gand, qui sont venuz dancer deuant mad° dame en son logis, XV philippus d'or, de XXV solz pièce, et aux trompettes dud^t Gand, que sont venuz led^t jour sonner deuant icelle dame à son soupper, VI philippus. Reuenant ces trois parties ensemble à ladicte somme de XXVIIJ liv., XV solz. » *Registre* 1803.

(1) « Aux quatre enffans qu'estoient montez sur Rose Bayard, le jour de la procession, à Bruxelles, la somme de quatre carolus d'or, de XX solz pièce, auxquelz mad° dame en a fait don en faueur de ce que, le IX° jour de may XV^c XXIX, jour de ladicte procession, ilz ont chanté deuant elle. » *Registre* 1805, f. CVI.

(2) « Aux quatre filz Aymon et au géant de la karemesse de la ville de Bruxelles, la somme de trois carolus d'or, de XXIJ solz pièce, ausquelz madame en a fait don en passant qu'ilz fasoient auec la procession led^t XXVIIJ de may, jour de la feste dud^t Bruxelles, par-deuant de la maison de la ville où icelle dame estoit. » *Registre* 1801.

Digitized by Google

malheureusement développer, chez elle, des pr
sitions déjà trop fâcheuses (1).

(1) Peut-être redoutait-elle, dans le luthéranisme,
démocratie que l'hérésie. « Si vne fois l'on se mectroit e
écrivit, le 3 juin 1531, de Scheppere à l'empereur, que
roit estre cause de la destruction de toute haulteur et s
et extirpation de touts les nobles... Les Luthériens se
auoir intelligence auec vos subietz, et que entre eul
s'allumerait bientost, et que les marchandts de ces pa
Pays-Bas de Vre. Maté secrètement portent des liure
hérésies et excitent le peuple là ou Vre. Maté moins le
Archives de Bruxelles, secrétairerie d'État Allemande,
relatifs à la réforme, vol. III, f. 66.

J. J. Altmey

(*La fin à une prochaine livraison.*)

Digitized by Google

UNE SCÈNE DANS UN BOUDOIR.

: FEMME, *en élégante toilette du matin, est assise n sopha : elle paraît rêver. Un domestique an-* M. GEORGES, *dilettante fashionable : cheveux longs clés, moustache cirée, barbe en queue de chat, ennuyé. Il entre en saluant profondément.*

LA DAME.

eur Georges! que je suis aise de vous voir!...

GEORGES.

ecueil me touche, madame. Oserai-je m'infor- votre chère santé?...

LA DAME.

bonne, je vous remercie; je me sens cependant fatiguée; le concert d'hier m'a tellement im- née !..

GEORGES.

quence d'une sensibilité que je vous engagerais er davantage, si elle ne donnait un charme de os traits déjà si séduisants...

LA DAME.

ours galant...

GEORGES.

que vous êtes toujours plus belle. —*Ici la dame coup-d'œil sur sa psyché.* —En vous apercevant s votre loge où vous captiviez tous les regards, arqué en effet le vif intérêt que vous paraissiez à la musique...

Digitized by Google

LA DAME.

Et j'y en prenais réellement. Est-il possible d'une manière plus émouvante que ne l'a fa loniste B...? Convenez-en : quel jeu! quelle je vous avoue qu'il m'a transportée.

GEORGES.

Vous en parlez de telle sorte que je ne s douter, et quoique j'envie le bonheur qu'il vous plaire à ce point, je me permettrai po vous avouer à mon tour que je suis un peu é partager votre enthousiasme...

LA DAME.

Comment, monsieur! vous, admirateur si du talent! Mais je vous préviens qu'en vous e ainsi, vous courez grand risque de perdre le dilettante qui vous a été unanimement décern ce jour....

GEORGES.

Je n'y tiendrais qu'autant qu'il fût un moye plaire.

LA DAME.

Ainsi M. B... ne vous a point ravi?

GEORGES.

Loin de là! et si vous permettez que je dise pensée...

LA DAME.

Si je permets! mais je ne demande que cela.

GEORGES.

Eh bien, madame, il m'a passablement enn

LA DAME.

Ah! c'est hardi!

GEORGES.

C'est pourtant vrai. Du reste, entendons-

Digitized by Google

ais à M. B... toutes les qualités qu'on lui attribue
lement : pureté, délicatesse, énergie, jeu brillant
enu, etc., etc....

LA DAME.

lui reconnaissez tout cela, et vous dites qu'il
ennuyé?...

GEORGES.

point que je n'irai plus l'entendre, je crois...

LA DAME.

c'est d'une étrangeté! Je ne vous comprends pas.
ez apparemment fait de mauvais rêves, ou vous
ier au soir les diables bleus — *blue devils* —
disent les Anglais...

GEORGES.

n ni l'autre, car je pensais à vous.

LA DAME.

e de compliments! celui-ci me paraît fade.

GEORGES.

açon de penser vous contrarie, je le vois, et
naturel : on n'aime pas à être seul de son

LA DAME.

z-vous donc que je sois seule du mien?...

GEORGES.

le monde, non; mais entre nous, oui. Et quel-
gnifiant que puisse être le mien, convenez que
riez préféré qu'il fût semblable au vôtre?...

LA DAME.

doute, mais....

GEORGES.

êtes charmante, et je regrette d'autant plus de
me trouver tout à fait d'accord avec vous sur

Digitized by Google

le compte de M. B... que votre suffrage est o
ment une autorité; mais je vais m'expliquer,
n'ai point le bonheur de vous ramener à mon se
je consens à me ranger du vôtre.

LA DAME.

Cette entreprise me paraît difficile... Un
d'esprit a dit : *Le beau mérite d'être de l'avis d*
monde! Et peut-être allez-vous me débiter
paradoxe bien conditionné comme vous le faites
fois; mais je vous avertis que je suis en garde!

GEORGES.

Il y aura plus de mérite à vous faire changer
timent.

LA DAME.

Vous comptez donc fermement sur l'avantag

GEORGES.

Je n'ai point prétendu le dire...

LA DAME.

Mais vous l'avez pensé. Au surplus, parlez
à vous entendre.

GEORGES, *après avoir fait une légère inclination*

Longtemps, madame, j'ai applaudi comme
monde, et sans trop savoir pourquoi, au se
merveilleux talent des artistes qui se font
dans nos concerts; comme on était unanime
admirer, j'admirais aussi; l'entraînement gén
terminait le mien; l'opinion commune était l
où se formait la mienne; j'aurais craint de
ridicule en me permettant d'avoir une opinio
différât-elle avec raison de toutes les autres...

LA DAME.

C'était penser sainement.

Digitized by Google

GEORGES.

s plutôt faiblement, car nulle loi ne m'imposait
ation de penser comme tout le monde.

LA DAME.

e loi, dites-vous? Et la majorité, monsieur, en
z-vous le pouvoir?

GEORGES.

lquefois.

LA DAME.

qu'à présent je l'ai crue infaillible...

GEORGES.

nettez-moi donc un exemple. Lorsque tout le
prétend que vous allez vous remarier, quoique
'ayez vous-même assuré le contraire, la majorité
rompe-t-elle pas?...

LA DAME, *souriant.*

ne prouve rien.

GEORGES.

donnez-moi! Les assiduités empressées de M. de
dont vous avez paru agréer les hommages, ont
narquées : en faut-il davantage? Le bruit public
isemblable, car il a pour lui les apparences.

LA DAME.

les apparences ne constituent pas la vérité?

GEORGES.

doute, madame; et voilà pourquoi je récuse le
ir des majorités qui sont quelquefois réduites à
que cela pour elles : des apparences! — Qu'en
-vous?...

LA DAME.

étais reine, monsieur Georges, je ferais de vous
bassadeur.

Digitized by Google

GEORGES.

Reine! vous l'êtes par l'esprit et la beauté, royauté-là est bien plus sûre que l'autre; ma n'avez pas répondu, madame?...

LA DAME.

Vous y tenez?

GEORGES.

Puisque nous discutons...

LA DAME.

Eh bien! si je ne craignais d'admettre un ar peut-être plus spécieux que solide, je penserais vous.

GEORGES.

Votre raison m'approuve-t-elle?

LA DAME.

Mais.... oui.

GEORGES.

En ce cas soyez tranquille. D'ailleurs s'il vo le plus léger doute, je citerai d'autres faits qu veront.....

LA DAME, *vivement.*

C'est inutile. Continuez, je vous en prie.

GEORGES.

Je disais donc qu'en voyant tout le monde, ju journaux, d'accord pour applaudir au talent artistes, je n'osais me permettre une autre opini l'opinion commune, quoique je fusse souvent t croire que celle-ci n'était nullement la bonne.

LA DAME.

Et qui vous portait à penser ainsi?...

GEORGES.

L'ennui, madame. Souvent, à la suite d'u cert où des applaudissements frénétiques avaien

Digitized by Google

ution d'une fantaisie pour flûte, violon, piano, , etc., etc., je me disais : si les applaudissements ès sont en raison de l'émotion reçue, celle-ci a re grande dans l'âme des auditeurs, et moi-même fortement applaudi, je dois avoir été bien vive- ému! mais pas du tout! me disais-je bientôt après oment d'examen; je n'ai nullement été ému; je uviens même d'avoir eu besoin de toute ma pa- pour écouter jusqu'au bout le concerto qu'on a é charmant; à quoi ai-je donc applaudi? Je me nnuyé les trois quarts de la soirée, et j'ai cons- ent eu l'air d'être enchanté!

LA DAME.

s c'est singulier! je me suis fait plus d'une fois les s questions...

GEORGES.

peut-être les mêmes réponses?

LA DAME.

conviens.

GEORGES.

n'en doutais. Cette approbation mal sentie, sorte ntrainte que je m'imposais à moi-même, finit par sser à un tel point, que je résolus d'en rechercher se.

LA DAME.

t bien.

GEORGES.

e la trouvai pas dans mon organisation, car je n ne peut plus sensible aux beautés musicales ns ouvrages lyriques, et l'orgue de Barbarie qui int sous mes fenêtres suffit quelquefois pour me rêver le plus délicieusement du monde!

Digitized by Google

LA DAME.

C'est comme moi. Des esprits chagrins ou des o
bien susceptibles ont beaucoup médit des orgu
j'avoue que lorsqu'elles ne sont pas trop mauv
j'éprouve un véritable plaisir à les écouter... pas
longtemps, bien entendu ; on se fatigue de tout.

GEORGES.

Je le sais ; aussi me fatiguai-je bientôt des co
en général, et des concertos en particulier ; mais
de renoncer tout à fait à ce genre de soirée, je
savoir à quoi m'en tenir sur le peu d'attrait q
trouvais, et je ne tardai pas à reconnaître qu'il rés
tout entier du manque d'émotion.

LA DAME.

Comment cela ?

GEORGES.

Le voici, madame. De même qu'on ne se rend
à un bal que pour y danser, je ne vais à un co
que pour y entendre de la musique, différant e
de beaucoup de gens qui n'y vont guère que
causer, car on cause maintenant beaucoup da
concerts...

LA DAME.

A qui le dites-vous ? Me. de Valloy dont l'ébouri
toilette a toujours le privilége de faire sensation, c
vous savez, trouve même que l'on y cause trop..

GEORGES.

Vous lui en voulez donc un peu aussi ?

LA DAME.

Oh ! nullement ; mais continuez. Je m'aperço
je ne vous laisse jamais finir.

GEORGES.

Quand je dis entendre de la musique, je veu

Digitized by Google

dre des accords dont l'enchaînement harmonieux
ié éveille en moi quelques-unes de ces sensations
eposent l'âme, ou ne l'agitent un moment que
se donner bientôt après le triomphe de la calmer
l'enivrer par ses enchantements.

LA DAME.

is vous me récitez là, monsieur, des principes de
e...

GEORGES.

le sais, madame, et je l'ai fait avec l'intention de
ler que le but des arts est d'émouvoir avant tout.

LA DAME.

st une vérité triviale...

GEORGES.

c'est peut-être pour cela qu'on la méconnaît depuis
emps, au point qu'elle me paraît presque neuve
rd'hui.

LA DAME.

jugement me semble trop absolu, pour que je ne
ie pas un peu sévère...

GEORGES.

effet, il est probable que mon expression vient de
er à ma pensée une étendue qu'elle ne doit pas
Cependant, vous reconnaissez, comme moi, la
té de ce principe, savoir : que le but des arts est
uvoir avant tout.

LA DAME.

faitement, monsieur le docteur....

GEORGES.

bien! si vous avez examiné l'état de votre cœur à
te d'un de ces concertos dont nous parlons, avez-
reconnu qu'il fût vraiment ému?

Digitized by Google

LA DAME.

Il me le semble.

GEORGES.

Ne confondez pas, je vous prie, cette émotion av
celle de l'esprit...

LA DAME.

Votre raisonnement devient subtil...

GEORGES.

Nullement. Il ne s'agit que de savoir si vous a
éprouvé ce genre d'émotion que j'exprimais tantôt,
si vous avez seulement ressenti l'étonnement qu'exc
l'exécution facile d'une grande difficulté musicale : to
la question est là.

LA DAME.

Je comprends. Eh bien, je conviens alors de n'av
guère ressenti que le dernier, l'étonnement, quelq
fois l'admiration, car il faut tout dire.

GEORGES.

C'est cela. La prodigieuse facilité avec laquelle l
tiste s'est joué des plus grandes difficultés de son
vous a étonnée, émerveillée. Les connaisseurs, ou
moins tous ceux qui se disent tels, ont battu solenn
lement des mains; leur autorité a imposé leur admi
tion, vous avez accordé votre part de suffrages,
l'artiste a passé pour un Paganini! Mais le cœur? q
rôle a-t-il joué dans tout cela? A-t-il été intéressé
succès? est-ce aux ravissements des émotions qu'i
senties que vous avez proclamé l'habileté du virtuo
avant d'applaudir à son talent, vos yeux, pleins
larmes, avaient-ils d'avance sanctionné son triompl

LA DAME.

Mais vous vous exaltez, monsieur Georges! il n

Digitized by Google

ion de rien de tout cela, et les émotions que vous
ez si chaleureusement ne sont jamais celles que
cause l'exécution d'un concerto, même par un
e en renom, ou du moins, cela est fort rare.

GEORGES.

ouez donc, madame, que ces messieurs ne nous
vent pas; ils nous étonnent infiniment, mais c'est

LA DAME.

tainement.

GEORGES.

cependant, ce que nous demandons à la musique,
ce pas avant tout, je le répète, l'émotion qui
ve et transporte! Que l'artiste m'étonne, s'il veut,
es merveilles d'une habileté manuelle, mais d'a-
, qu'il m'émeuve; qu'il s'empare de mon cœur,
le maîtrise et le remue; dussé-je souffrir de mon
on, je lui ouvrirai encore toute mon âme, et le
mon enthousiasme s'échappera de lui-même pour
r le Dieu qui m'aura ravi. Voilà, madame, com-
je comprends la musique, voilà les seuls résultats
ès lesquels je lui reconnaisse le droit de compter au
re des beaux-arts.

LA DAME.

is, monsieur Georges, personne ne conteste ces
s-là....

GEORGES.

ssi ne sont-elles pas contestables, madame, parce
es se fondent sur un principe éternellement vrai,
e cœur, premier juge en cette matière. Au lieu de
qu'entendons-nous dans les concerts? Des artistes
à force de travail et de persévérance, sont par-

Digitized by Google

venus à faire facilement une chose difficile, et qu
étonnent par des tours de force. S'il est vrai que
ne soit qu'une grande aptitude à la patience, ces
en ont assurément beaucoup, car les résultat
nous font apprécier ne sont presque jamais autr
que ceux de la patience même. Les connaisseurs
à-dire, tous ceux qui sont capables de mesurer la
de la difficulté vaincue, sont ravis, transporté
moi, et tous ceux qui comme moi, n'entende
à ces subtilités manuelles, (et le nombre en est
dérable, je vous prie de le remarquer); quelle
de plaisir pouvons-nous rapporter d'une sembla
dition? aucun. Aussi, voyez, en pareil cas, ce qui
dans la salle; écoute-t-on l'artiste? l'âme des au
est-elle suspendue à son âme? Pas du tout : on
et vraiment, madame, c'est ce qu'on a de m
faire; pendant ce temps-là, l'exécutant va son
et quand il a fini, ce dont beaucoup se félicit
dit tout haut que c'est charmant, mais d'abord
dit tout bas : c'est bien ennuyeux!

LA DAME.

Croyez-vous qu'on se le dise tout bas?...

GEORGES.

On le sent du moins, madame, et si quelqu
n'osent se l'avouer, c'est qu'ils font précisément
je faisais naguère : l'approbation ostensible d
grand nombre déjoue leurs jugements, ils craign
se tromper en niant leur ravissement, et com
n'est guère possible de rester neutre, ce qui équ
rester nul en pareil cas, on fait comme tout le m
on applaudit.

LA DAME.

Vous êtes sévère, monsieur Georges....

Digitized by Google

GEORGES.

, madame; mais la vérité le paraît toujours un

LA DAME.

s décider la question d'une manière aussi ab-
j'incline à croire que vous n'avez pas tout à fait
et que MM. les artistes feraient une plus ample
on de bravos, s'ils voulaient se donner, je ne dirai
peine, mais le soin de songer un peu moins à
tonner et un peu plus à nous émouvoir.

GEORGES.

s aucun doute, madame. La musique, qu'un con-
intiste définirait *la science du rapport et de l'ac-
les sons*, est, comme tous les beaux-arts, une
e divine qui doit procurer à la fois des sensations,
ntiments et des idées; soit qu'elle s'exprime par un
, une harpe, un piano ou un orchestre, elle ne
ue traduire l'âme, et son langage, s'il est vrai,
ompris de tout le monde, car tous les cœurs,
e sentent pas aussi vivement l'un que l'autre,
t au moins de la même manière.

LA DAME.

que vous dites là, monsieur Georges, m'apparaît
e une de ces vérités qu'il suffit de rappeler pour
aussitôt à la pensée une perspective nouvelle.
et, après l'avoir appliquée à un concerto, éten-
à un morceau d'ensemble, à une symphonie,
emple, et dites-moi pourquoi telle partition qui
e la vénération des connaisseurs, ne me semble,
, qu'un grand bruit plus ou moins harmonieux,
sse mon cœur froid, mon esprit distrait, et mes
s quelquefois assourdies?...

Digitized by Google

GEORGES.

Hélas! madame, c'est une question que je n
faite aussi plusieurs fois, et jusqu'à présent, je
trouvé qu'une réponse....

LA DAME.

Oh! dites-la moi; je suis impatiente de savoir

GEORGES.

Je vous la dirai, mais confidentiellement,
MM. les *connaisseurs* m'entendaient, ils me trait
au moins de Béotien.

LA DAME.

Dites toujours; depuis qu'on a traité Racine
ruque, la qualification de *Béotien* ne doit plus
personne....

GEORGES.

Il suffirait de moins pour me rassurer. Eh bie
dame, je ne puis attribuer le peu de plaisir
fait éprouver l'exécution de certaine partition qu
sence ou à la pauvreté de la mélodie.

LA DAME.

La mélodie! je m'en doutais.

GEORGES.

La science harmonique ou de l'instrument
fait d'immenses progrès dans ces dernières
vous le savez, et ces progrès, dit-on, étaient
saires : je le crois aussi; mais on abuse de t
l'harmonie tend aujourd'hui à étouffer la m
qu'elle devrait seulement soutenir et parer :
richesse qui prétend ajouter à la beauté en la co
de pierreries, et qui lui dérobe ses attraits. Ceci
entendu, n'est pas également applicable aux ou
de tous les *maestri*; plusieurs possèdent au plu

Digitized by Google

'art d'émouvoir puissamment, en alliant, dans
nbinaisons aussi ingénieuses que savantes, les
ces de l'harmonie aux inspirations de la mé-
nais enfin, il faut bien le reconnaître, il en est
ui paraissent n'entendre rien du tout aux secrets
e union magique, et ce sont précisément ceux-
ouissent du triste privilége de nous étourdir et
s ennuyer souverainement.

LA DAME.

tout juste l'effet que produisent sur moi les
onies de.... et de... !

GEORGES.

que vous reconnaissez la justesse de ces ré-
, ne vous semble-t-il pas bien naturel que je me
nuyé hier au concert de M. B..., où nous n'avons
ntendu que des concertos et des morceaux d'en-
dépourvus de mélodies heureuses?

LA DAME, *souriant.*

une manière indirecte de me faire avouer que
tort d'en paraître enchantée. — *Elle lui tend la*
— Cet aveu ne me coûte pas : perdre ainsi, c'est

ges s'empare de la main qui lui est offerte, et la
ses lèvres; un moment de silence s'établit entre les
terlocuteurs qui se sont un peu rapprochés; l'en-
ne tarde pas à être repris, mais les concerts n'en
us l'objet.

HENRI COLSON.

).

Digitized by Google

LE CONSERVATOIRE ROY

DE LIÉGE.

Dans les dernières années de son règne sur
gique, le roi Guillaume, qui s'était tant occ
commerce et de l'industrie, voulut bien enfin s
voir qu'il avait très-peu fait pour les arts en gén
pour la musique en particulier. Il résolut en
quence, de concert avec son ministre de l'in
comme il convient à un roi constitutionnel,
une école royale de musique et de chant. Comm
école devait être unique pour tout le royau
désignation de son siége présentait de grand
cultés. Cette question fut gravement débatt
le choix tomba enfin sur Liége, ville qui depu
temps jouissait d'une grande célébrité musica
avoir vu naître Grétry. En obéissant à ce préj
gouvernement hollandais ne devait pas craindr
l'accusât de se montrer partial, car les Liégeois
eux-mêmes exalté si haut cette renommée
étaient parvenus à en faire un article de foi pour u
nombre de personnes qui n'examinent d'ordin
choses que d'une manière superficielle. Du rest
pèce de ridicule que se sont, pendant longtemps
les Liégeois, en se croyant musiciens par ex
parce qu'un grand musicien était né parmi eux
raît de jour en jour. C'est, en général, une j
rendre aux générations actuelles : elles ont, san

Digitized by Google

.ravers et leurs défauts; mais elles sont, sous
s rapports, beaucoup plus raisonnables que leurs
ières. C'est ainsi, par exemple, qu'aujourd'hui les
is commencent à admettre qu'on peut être mu-
sans être né dans leurs murs et que le contraire
ussi avoir lieu. — Au surplus, Liége convenait
ien que toute autre ville pour l'établissement pro-

en 1825 que le ministre de l'intérieur écrivit
gence de Liége pour connaître en quoi elle pour-
onder le gouvernement, et savoir quels secours
orderait à l'établissement dont on se proposait
oter. Cependant la réponse de la Régence se fit
nps attendre, de sorte que le projet fut ébruité
l'avoir été mis à exécution. De nombreuses ré-
ons furent adressées de ce chef au gouver-
. Bruxelles, La Haye, Amsterdam, demandèrent
fait d'une institution semblable. Pour mettre fin
nflit, il fut décidé qu'on ouvrirait quatre écoles
d'une.

cette détermination, le gouvernement crut faire
justice, ou tout au moins, il ne voulut pas, à
d'un objet d'art, s'exposer aux reproches et
criminations qui n'auraient pas manqué de l'as-
cette époque où tout était devenu prétexte de
, sans compter les justes plaintes qui s'élevaient
e part. Du reste il fut convenu que ces quatre
eraient plutôt établies à titre d'essai que comme
on définitive, le gouvernement s'étant réservé
naintenir que celles dont les efforts et les résul-
riteraient ce privilége, ou d'augmenter du moins
faveur le chiffre des dotations qui leur seraient
vement accordées.

Digitized by Google

En se soumettant ainsi aux exigences de notr
nisation nationale, si divisée d'intérêts spéciau
caux, le gouvernement pouvait encore s'appu
l'exemple de divers petits États de l'Allemagn
l'Italie, où un grand nombre d'écoles d'importa
férente ont pour but de satisfaire aux besoins de
lations sous le rapport de la variété des mœur
dialecte.

Ce système, appliqué à l'enseignement de la m
dans notre pays, présentait à peu près autant
tages que d'inconvénients. Sans doute en créa
seule école placée en Belgique, il était à crain
cette institution ne fût presque nulle pour la Ho
résultat moins funeste, cependant, que si la B
eût possédé l'école; car les peuples maritimes so
qu'il paraît, assez peu doués sous le rapport m
du moins les Hollandais ainsi que les Anglais
jusqu'à présent fait preuve d'une très-faible pro
vers cet art. Mais relativement aux provinces
en elles-mêmes, une école unique ayant son sié
une des villes wallonnes ne devenait-elle pas pres
clusive à cette partie du pays? La diversité du l
d'une part; d'un autre côté, l'impuissance de su
des frais de déplacement trop onéreux pour les
moyennes; ces raisons et d'autres encore, n'au
elles par déshérité les Flamands du bénéfice de c
titution? On peut affirmer, cependant, que l'en
ment de la musique dans les Conservatoires est p
cialement affecté aux jeunes gens des classes mo
qui se destinent à la profession de cet art, tan
l'enseignement des sciences universitaires est, po
dire, le partage exclusif des classes aisées de la

Digitized by Google

cela ne compte-t-on pas aujourd'hui, pour la
seule, jusqu'à quatre Universités dont deux
retenues aux frais de l'État?
notifs qui ont été pris en considération par le
ement des Pays-Bas lorsqu'il s'est agi d'orga-
nseignement musical, sont encore actuellement
ste application en ce qui concerne la Belgique;
n voit des jeunes gens des provinces flamandes
r de leur domicile pour suivre les cours du
atoire de Liége, il ne faut considérer ce fait que
une exception, très-flatteuse, sans doute, pour
ement de ce conservatoire.
autre côté la création de quatre écoles com-
urait exigé des dépenses énormes, bien supé-
lans tous les cas à l'importance que le gouver-
du roi Guillaume attachait au développement
libéraux. Plus facile dans cette circonstance
se fût agi d'une concession politique, ce gou-
nt consentit sans peine à répartir sur quatre
'école unique dont il avait d'abord conçu la
mais il répartit en même temps sur ces quatre
unique somme dont il voulait doter l'enseigne-
usical. Dès-lors les localités durent intervenir
ntretien de leurs établissements respectifs, qui
t ainsi, tout en naissant, le bénéfice de la pro-
exclusive et directe de l'État. Cette protection
même assez faible, par suite de la division pré-
our que les subsides communaux et provin-
onstituassent plus de la moitié des ressources
les de musique; de sorte que leur existence
t chaque année de la discussion du budjet
mmunes et des provinces, et que l'action du

Digitized by Google

gouvernement se trouva ainsi presque entièreme
lysée. Tel est le résultat fâcheux qu'entraîne la
de plusieurs établissements de même nature
pays qui ne peut en doter convenablement qu'

Quoi qu'il en soit, ces discussions se prolo
jusqu'en 1827, et ce fut seulement à cette
qu'on s'occupa sérieusement de la mise en œu
projet en question. Le gouvernement accorda une
de 4000 florins à chacune des deux écoles holla
qui reçurent de leurs communes respectives un
égal à cette dotation, et un autre subside de m
fert par leurs provinces. Elles jouirent donc à le
d'un revenu annuel de 10,000 florins, (21,164

Pour en finir en deux mots avec les écoles
voisins, gens très-peu favorisés de la nature à
de la musique, il suffit de dire que l'école de
enseignait les éléments du solfége, du pian
violon, peut-être même ceux de la flûte et de
tare; tandis que l'école d'Amsterdam, sous la d
de trois commissaires, recrutait à grand'peine,
quartier des juifs, de pauvres enfants à qui elle
quelque menue monnaie, et qu'elle forçait e
solfier et à jouer de deux ou trois instruments
un nombre d'heures fixé d'après le salaire, sous
de leur apprendre la musique. Cette institutio
était, du reste, si peu connue à Amsterdam
qu'un de mes amis, voulant la visiter, ne par
découvrir qu'après des recherches inouïes, et
obtenir d'en franchir le seuil malgré les puissa
commandations dont il s'appuyait. Les choses
nèrent ainsi en Hollande jusqu'en 1830, é
laquelle on a totalement perdu de vue leurs deux

Digitized by Google

nts de musique. Peut-être ont-ils cessé de vivre? être ont-il continué leur existence végétative? 'il y a de certain, c'est que, morts ou vivants, rd'hui comme alors, ils n'ont jamais eu aucune e de retentissement, ni dans le pays ni à l'étranger. écoles de Liége et de Bruxelles reçurent égale- de l'État une dotation de 4000 florins. La com- de Liége se cotisa pour une pareille somme, s que celle de Bruxelles n'en accorda guère que le Liége s'était de plus engagée à offrir à l'enseigne- musical un local convenable, proposition qui avait ceptée par arrêté royal du 9 juin 1826.

rsqu'il s'agit enfin de mettre la main à l'œuvre, la ission de l'école de Bruxelles crut pouvoir se passer ecteur; ou, du moins, se fondant sur l'exiguïté s ressources financières, elle ne fit à M. Fétis es propositions inacceptables. La commission resta eule administratrice de l'établissement. De son côté, mmission nommée à Liége par le ministre se mit sement en rapport avec M. Daussoigne, neveu hul. Applaudissant aux efforts tardifs que tentait gouvernement pour relever l'art musical en Bel- , M. Daussoigne céda à la pensée d'attacher son cette époque de renaissance. Il abandonna donc ctions de professeur de *Théorie* qu'il remplissait longtemps au conservatoire de Paris; et, met- e côté toute considération d'intérêt et de fortune, pta les conditions qui lui furent soumises.

-lors, M. Daussoigne se consacra entièrement à la n qui lui était confiée; et si l'organisation de l'é- égeoise a souvent mérité des éloges; si l'enseigne- l'ordre intérieur et la marche régulière des études

Digitized by Google

y ont souvent été admirées: si l'on y a r
dès le principe, les bases d'une institution c
bien que les fonds destinés à la soutenir ne p
pas d'appeler du dehors quelques hommes spé
y eussent été d'un grand secours; c'est aux
administratives de M. Daussoigne, c'est à sa
c'est à son zèle que ces résultats sont dus. Il
de parler ici de son mérite comme artiste e
savant : les publications de la spécialité et le
phies musicales ont eu plus d'une fois occasion
précier comme il doit l'être, et l'enseignemen
était chargé au Conservatoire de Paris est
concluant à cet égard. La modestie bien conn
Daussoigne verra sans doute avec regret qu'on
ainsi de sa personne; mais il m'eût été impossi
plus loin sans lui présenter, au moins en pass
faible part des remercîments auxquels il a
puisque je trace ici l'histoire du Conservatoire
la justice et la vérité ne doivent tenir aucu
des répugnances de l'homme à qui cet établ
doit en grande partie son existence.

Tel fut le point de départ des écoles de
fondées par le gouvernement en 1827 : les H
y apprenaient un peu de musique, sans ch
comprendre quel doit être le caractère d'un
servatoire; Bruxelles possédait, il est vrai,
grand nombre de cours que la Hollande, par
l'appui secourable qu'elle avait trouvé dans les an
duits de l'école fondée par MM. Wéry et Rouco
sa commission administrative eut bientôt la mal
idée d'adjoindre à cet établissement, déjà si r
un prétendu cours de déclamation, voulant sa

Digitized by Google

ela marcher sur les traces du Conservatoire de Paris.
out donc assister, à Bruxelles, à la représentation
ertaines scènes détachées des comédies de Molière,
egnard, etc., entremêlées de morceaux de musique,
out formant ainsi des espèces d'intermèdes dont
semble ne présentait rien de bien dramatique, rien
ien musical.

endant ce temps, Liége produisait des musiciens,
posait un orchestre, formait des solistes; et les
grès de cet établissement furent si rapides et si réels,
, huit mois après sa fondation, il put donner un
cert public dont le produit fut consacré à libérer un
es élèves du service militaire.

n voit par ce qui précède que, dès ses débuts, l'école de
ge fut celle qui réunit le plus de titres à la sollicitude
gouvernement, tant sous le rapport des résultats
elle était en bon train d'obtenir, que sous celui des
rifices de toute nature supportés par l'autorité com-
nale. Toutefois ces sacrifices, quelque onéreux qu'ils
ent pour la commune, ne pouvaient être qu'insuffi-
ts pour l'enseignement musical. L'école de Liége
it bientôt l'impuissance de ses ressources, et forte
paroles du ministre qui avait promis d'augmenter
ubside des institutions dont les travaux mériteraient
e faveur, elle fit entendre de justes réclamations.

ette démarche n'obtint aucun succès; la question
t disparut devant la question de *convenance gouver-
entale*, expression si souvent employée depuis lors,
que ce fréquent usage ne lui ait acquis ni plus de
, ni plus de raison, ni, surtout, plus de justice.
ministre répondit que la moindre faveur accordée à
ge souleverait des demandes semblables de la part

Digitized by Google

des autres écoles ; qu'il serait injuste de refuser à celles-ci les avantages que l'on ferait à l'autre, et que le trésor ne pouvait suffire à tant de dépenses.

Ainsi s'évanouirent les promeses faites primitivement par le ministre: ainsi fut étouffée, à sa naissance, l'espèce d'émulation que ces promesses auraient pu produire; ainsi, dès 1829, l'école de Liége fut victime de la fausse application d'un faux principe. Elle n'en continua pas moins la marche de ses progrès, et la révolution qui survint bientôt la trouva pleine de vie et d'activité; tandis que l'école de Bruxelles, tantôt chantant, tantôt déclamant, ne luttant qu'à grand'peine contre son organisation vicieuse, succomba enfin sous le coup des événements politiques qui la virent s'éteindre sans bruit, comme elle avait vécu sans éclat.

La révolution n'exerça aucune influence directe sur l'établissement musical de Liége. Il devint école nationale de la Belgique, comme il avait été école royale du gouvernement des Pays-Bas. Du reste il continua à vivre comme par le passé; et, bien que la mort de son frère de Bruxelles l'eût rendu fils unique, le gouvernement provisoire ne parut pas plus empressé que son prédécesseur à lui accorder l'augmentation de légitime qu'il avait en vain réclamée du gouvernement déchu.

Les événements les plus marquants de cette période de son existence, sont les changements successifs qui s'opérèrent dans sa dénomination. Dans le principe de la révolution, il eût été difficile de lui donner un titre convenable qui n'exigeât au moins deux ou trois lignes explicatives; aussi ne porta-t-il pendant cet interrègne aucun nom positif, chacun le désignant comme il ju-

Digitized by Google

à propos de le faire. Lorsque le roi Léopold fut sur le trône, il fallut fixer définitivement l'état de notre *ex-école royale*. En lui rendant cet ancien, le gouvernement eût craint, peut-être, de montrer tendance à revenir aux anciennes choses, à défaut anciennes personnes; et d'expliquer par là d'une ière trop positive aux moins clairvoyants, ce qu'il entendre par *révolution*, mot qui, en mathéma-es, signifie le retour au point de départ, après le ours périodique d'une courbe quelconque. Or, me les vérités mathématiques, non plus que les au- ne sont pas toujours bonnes à dire, on chercha un e titre pour cet établissement, qui fut enfin baptisé 832 du nom de *Conservatoire Royal de musique.*

général les changements de titres sont, en eux-es, chose assez insignifiante. Ils ne dénotent le souvent que la mauvaise humeur des gens qui, issants à détruire un monument, s'efforcent du s d'en effacer l'inscription; ou bien encore ils re-ntent l'action de ceux qui, ne pouvant changer tribution intérieure de l'édifice, mettent tous leurs à en recrépir la façade; quelquefois, enfin, ils ellent à l'idée la ruse de ces honnêtes marchands prétendent écouler un vieux fonds de boutique, à d'une enseigne toute neuve. Il faut donc se garder cher aux titres plus d'importance qu'ils n'en méri-réellement; toutefois, dans le cas donné, on doit ter notre institution musicale de sa nouvelle dé-nation; car son nom d'*école*, très-mal sonnant eurs, avait en outre donné lieu à de singuliers roquo. Si le lecteur avait le temps de m'écouter, raconterais à ce sujet une petite anecdote assez

Digitized by Google

originale. Au fait, je ne risque rien à la narrer.
qui n'en voudront pas passeront outre, et voilà

Un de ces petits princes dont l'espèce se repr
si plantureusement en Allemagne, Altesse aussi p
courant de la valeur des titres de notre pays q
l'orthographe des noms propres de notre langue,
écrit à M. Daussoigne une lettre portant l'étrang
cription de M. *Dausman*, *maître d'école à Liége*
turellement, cette lettre ne parvint point d'emb
son adresse : elle fut d'abord colportée chez to
maîtres d'école de la ville, dont aucun ne port
nom de *Dausman*, et fit ensuite le tour de to
messieurs *Dausman* connus en Europe, parmi les
il ne se trouva pas un seul maître d'école. Après
promenade inutile de six mois, la lettre revint à l
où le hasard la fit enfin tomber dans les mains de
à qui elle était adressée. Or, savez-vous ce que c
nait cette tardive épître? La demande d'un mo
de musique pour une espèce de Festival par leq
prince voulait célébrer son mariage. Cependant les
naux, ces officieux enregistreurs des états-civils
ciers, avaient appris dans l'entretemps à M. Dauss
que son correspondant s'était marié pendant le v
de sa lettre, et qu'il se trouvait même depuis
mois en état de veuvage. Il est inutile d'ajoute
M. Daussoigne ne crut pas devoir se mettre à l'
pour satisfaire l'altesse germanique. — J'infère de
histoire qu'il est très-dangereux de porter un titr
ressemble à celui de maître d'école.

A partir de cette époque, le Conservatoire n'eu
à subir de modifications d'aucune espèce. Il chem
d'un pas toujours progressif, mais en même

Digitized by Google

e et régulier. Son orchestre était déjà remarquable, eurs de ses élèves avaient pris leur essor et occu- t d'eux le monde musical; chaque hiver, enfin, oncerts appelaient le public à venir apprécier les uêtes d'une année de travail.

is si, dès-lors, le Conservatoire n'éprouva plus de ortes de secousses qui peuvent détruire, il ne fut on plus l'objet de ces encouragements qui élèvent, ragements auxquels il avait pourtant des droits contestables. Son budget qui, dans le principe, ait comme on l'a vu à une vingtaine de mille s, avait atteint, à la vérité, un chiffre plus im- nt; mais le gouvernement était presque totalement ger à ces augmentations successives, puisque sa ion première de 4000 florins ne dépasse pas, même rd'hui, la somme de 10,000 frs. qu'elle représente de chose près. L'amélioration de ses finances était l'œuvre unique de la ville et de la province, et aussi en partie sa source de la propre industrie du ervatoire qui était parvenu à organiser des cours ués, pour les élèves-amateurs. Le produit de ours constituait et constitue encore actuellement evenu annuel de 3,500 frs. environ.

pendant le conservatoire de Bruxelles avait été fié vers la fin de 1833, et dès l'année suivante le ernement avait doté son budget d'une somme de 00 francs qui, d'additions en additions, en est ar- aujourd'hui au chiffre de 31,129 frs. Encore ne -je point ici des encouragements extraordinaires ui ont été octroyés depuis 1836, et qui, de l'aveu e d'un des défenseurs de la nouvelle augmentation osée à la chambre en 1840 (M. Cools), ne s'éle-

Digitized by Google

vaient pas à moins de 6000 frs. distraits annu
des autres sections du chapitre des *Beaux-Arts*

Lorsqu'on s'enquit des motifs d'une répar
inégale des bienfaits de l'État, il fut répond
ville de Bruxelles et la province du Brabant n
leur établissement musical que de très-faibles
il fallait bien que le gouvernement suppléât à
suffisance..... Cette raison, s'il m'est permis de
n'est pas beaucoup plus forte que les secour
y est parlé. Ainsi donc, bien loin d'en recev
compense, Liége est punie de ses efforts! Il se
pourtant, qu'au rebours de ce système, si les
communale et provinciale de Liége se sont
plus généreuses que celles de Bruxelles à l'égar
Conservatoire, il serait juste de reconnaître
fices par des allocations plus équitables. Ceci
tout naturellement à examiner quel est le budg
des deux établissements.

	Francs.	
Bruxelles reçoit de l'État.	31,129	Liége reçoit de l'État.
» » de la ville.	8,465	» » de la ville.
» de la province.	1,500	» de la province.
Total.	41,094	Produit moyen des cou rétribués par les élève amateurs . . . .
		Tota

Ainsi le Conservatoire de Bruxelles n'a pu r
dehors de l'appui gouvernemental qu'une son
nuelle de 9,965 frs, tandis que celui de Liége
venu à se créer un revenu de 20,500 frs, indé
du subside de l'État; de plus la ville de Liéq
construire pour son Conservatoire un local qu
comprenant la salle des concerts, doit l'entrai
l'énorme dépense de 160,000 frs. Et l'on préten

Digitized by Google

de semblables motifs pour allouer à l'un 31,129 frs, tandis que l'on dispute à l'autre une minime rétribution de 10,000 frs. Autant vaudrait dire que la mauvaise volonté doit être encouragée, et que le bon vouloir doit être abandonné à lui-même.

Si j'ai critiqué plus haut le système du gouvernement hollandais qui aurait craint d'accorder à l'une de ses écoles des avantages dont les autres n'eussent pas joui, j'ai dit aussi que ce gouvernement avait été ou s'était cru forcé par politique de créer quatre écoles au lieu d'une, se réservant toutefois le droit de protéger d'une manière toute spéciale celles qui mériteraient une faveur, et qu'ensuite Liége s'était à tous égards montrée digne de cette distinction.

L'institution bruxelloise se trouve-t-elle dans l'une ou l'autre de ces conditions? Je ne le pense pas. Il faut remarquer d'abord qu'il s'agit ici d'établissements existants et non d'établissements à fonder. Dans cette dernière hypothèse, toutes considérations balancées, peut-être serait-il mieux de n'en créer qu'un seul; mais l'existence de deux Conservatoires étant un fait accompli, ils ont droit tous les deux à une égale protection de l'Etat, à moins d'une prééminence marquée de l'un sur l'autre. De plus celui de Liége est le plus ancien en date, puisque la défunte école de Bruxelles n'a été reconstituée qu'en 1833. Dans cet état de choses, le gouvernement peut-il, sans injustice, retirer presque son appui à une institution sortie de ses mains, après toutes les dépenses faites ou à faire par les autorités locales? Peut-il reporter toute son affection sur le fils cadet au détriment du fils aîné, préférence en même temps contraire à l'égalité du droit moderne et aux priviléges de l'ancien droit?

Digitized by Google

La différence des subsides du gouvernement pas non plus son excuse dans une supériorité q pas. On attribue peut-être à Bruxelles les *Se de Bériot*, les *Artot*, les *Vieux-temps;* sans que, n'ayant repris naissance qu'en 1833, n'a pu former ces célèbres instrumentistes qu terminé à Paris leur éducation musicale, nous opposer à ces noms celui de *Prume* dont l'A et la capitale de la Prusse proclament depuis p année l'admirable talent. Mais il ne s'agit pa tablir un parallèle entre les deux Conservatoi compter les artistes qui en sont sortis; Paris n'offre pas au monde musical des myriades d'un haut mérite à la suite des concours a ses élèves; et si j'ai dénié à Bruxelles l'honne donné le jour aux virtuoses précités, j'ai seul en vue d'établir que l'inégale libéralité du g ment ne peut être justifiée par ce prétendu suis persuadé, d'ailleurs, qu'à l'exemple d Bruxelles pourrait fournir une liste de jeun dignes de figurer après *Prume*, à côté de MM *Seigne*, *Vanderheyden*, et vingt autres dont occupe un rang honorable en Belgique, en Al en France, et notamment dans les villes de *Ly deaux*, *Nantes*, *Montpellier*, *Toulouse*, et tan cités qui, chaque année, viennent puiser à Liége tremise de leurs correspondants, de jeunes e destinés à compléter l'orchestre de leurs théâ

Une seule cause peut expliquer, à mon avi duite relative du gouvernement à l'égard de établissements d'enseignement musical : c'est d'un système de centralisation qui de la pe

Digitized by Google

été étendu aux arts, et qui est, peut-être, d'après l'état intérieur de notre pays, plus déplorable encore dans les questions d'art que dans les questions politiques.

Que Paris soit considéré, artistiquement parlant, comme représentant la France entière, cela est raisonnable jusqu'à un certain point. C'est, en effet, vers cette ville que tend tout ce que la France renferme d'intelligences supérieures et de talents de tout genre, parce que ce centre commun réunit toutes les conditions voulues pour recevoir dignement ces talents et ces intelligences. Cela résulte également de la puissante protection que le gouvernement peut y accorder et y accorde réellement à toute espèce de supériorité, et de son million d'habitants, circonstance qui permet aux hommes distingués de se produire dans toutes les sphères, eu égard à leur mérite relatif. Mais s'appuyer de cet exemple pour prétendre faire de Bruxelles le Paris de la Belgique, cela n'est pas praticable et cela ne le sera jamais. Bruxelles n'a et ne peut avoir que quelques milliers d'habitants de plus que les autres villes de la Belgique, puisque sa population totale n'est que de cent et quelques mille âmes; la voilà dès-lors dans l'impossibilité de devenir un débouché convenable pour le superflu intelligent d'autres villes que les géographies placent à côté d'elle. Et puis Bruxelles ne parviendra jamais à effacer la teinte flamande qui nuance toute sa couleur, et qui s'opposera toujours, malgré tout le charme que peuvent y trouver certaines prétentions locales, à ce que cette ville soit réellement la capitale de la Belgique entière, du moins dans le sens d'une centralisation complète, dont le premier effet serait de donner aux étrangers l'idée la plus fausse de notre pays.

Digitized by Google

Les efforts inimaginables que fait une cert
de la population bruxelloise pour enlever
flamand (vernis est mal dit, car la cho
brillante quoiqu'elle tienne fortement), sont
amusants à examiner, et nous ont souvent ég
autres wallons, quelque bons Belges que no
d'ailleurs. — Je me rappelle à ce propos u
honnête bourgeois de Bruxelles que deux d
et moi nous avons rendu parfaitement heure
toute la durée d'un dîner de table d'hôte, en
croire que nous le prenions pour un enfant de
qu'il ne cessait de nous expliquer dans ses plus
détails. Il est impossible de se figurer les g
les contorsions auxquelles se livrait le pau
pour parvenir à *parler pointu*, et pour d
accentuation parisienne à tous les *savez-vou*
naient invariablement dans chacune de ses
forme de point-et-virgule. Le digne homm
quittés très-content de nous, et plus cont
encore. Il faut convenir que nous avions fa
bon marché le bonheur d'un de nos seml
Bruxelles est sans doute une ville très-jolie, for
que nous aimons tous de cœur; mais sous
des mœurs et du langage, beaucoup de
trouvent plus dépaysés qu'à Paris, ou dans
ville de France.

Le signe le plus caractéristique de vil
qui distingue Bruxelles, c'est l'extrême servil
trême suffisance d'un grand nombre de ses
On y remarque bien encore une espèce d
ment occasionné par une foule de désœu
amène incessamment le chemin de fer, cett

Digitized by Google

merveille ; par une nuée de solliciteurs, race que l'on retrouve partout où il y a quelques faveurs à obtenir ; par une multitude d'officiers en mission, en permission, en commission, en démission ; enfin, l'intrigue de toute nature y produit une certaine animation qui n'est pourtant pas la vie. Hors de là, parcourez Bruxelles depuis la porte de Flandres jusqu'à la porte de Namur, c'est-à-dire dans sa plus grande longueur, ce qui pour cela n'est pas immense ; et vous verrez si vous y rencontrez cette grandeur des hommes et des choses, ce concours de hautes capacités, cette population éclairée, cette action constante du pouvoir, en un mot la réunion des qualités qui doivent être le partage de toute ville qui veut devenir la capitale de son pays ; de toute capitale qui veut attirer à elle les supériorités que le pays renferme, en leur offrant la protection et l'existence auxquelles elles ont droit de prétendre.

Bien petite elle était, notre pauvre Belgique, et plus petite encore est-elle devenue depuis certain événement politique. Eh bien, cet amoindrissement qui devrait, semble-t-il, resserrer son union, n'a remédié en rien à ce qui s'opposera toujours chez elle à l'établissement d'un système central : au manque d'homogénéité. Aujourd'hui comme alors, les Wallons et les Flamands forment deux grandes divisions dans notre petit pays ; aujourd'hui comme alors Bruxelles, voit autour d'elle trois cités qui l'égalent à peu près en importance et en population : Liége, Anvers et Gand, ces trois villes d'art, de commerce et d'industrie, toutes trois plus productrices que la métropole à laquelle elles ne céderont le pas que bien difficilement dans les grandes circonstances.

Digitized by Google

Quoique ces considérations ne soient pas exclusives au Conservatoire de Liége, elles ne lui sont pas non plus étrangères, puisqu'elles tendent à détruire des idées de centralisation qui peuvent lui devenir nuisibles; j'espère d'ailleurs qu'elles ne blesseront aucune susceptibilité. Après m'être permis de relever le ridicule que se donne parfois la cité liégeoise à propos de son illustre compatriote, j'ai cru pouvoir me permettre aussi de critiquer un peu la chère capitale à raison de ses petites vanités et de ses grandes prétentions.

Il me serait pénible, cependant, qu'on pût attribuer à des affections de clocher ce que j'ai dit en faveur du Conservatoire de Liége. Trop de fois nous avons déploré tous que des idées si étroites parvinssent à se glisser dans nos assemblées délibérantes, depuis le haut jusques au bas de l'échelle constitutionnelle; trop souvent nous avons gémi de voir qu'à la chambre on faisait de la province; à la province, de la commune; à la commune, du quartier ou de la rue; partout, de la famille; pour que je me laisse guider aujourd'hui par de si misérables influences. Ce que j'ai dit à propos de notre Conservatoire, je le crois juste et raisonnable; et cet établissement aurait eu son siége à Namur, à Mons, ou dans toute autre ville de la partie wallonne, que mes paroles eussent été les mêmes.

Je ne verrais pas non plus avec plaisir qu'on me crût ici l'interprète de plaintes jalouses de la part de notre institution musicale. Je ne me suis jamais fait, et je ne me fais point encore en ce moment l'écho de récriminations d'aucune espèce. D'ailleurs les besoins du Conservatoire doivent moins être envisagés d'une manière relative que d'une manière absolue; et je suis per-

Digitized by Google

suadé que s'il était accordé à cet établissement ce qui lui est rigoureusement indispensable pour maintenir dans un état prospère l'enseignement qui y est organisé, il lui importerait peu que Bruxelles eût une part plus large aux bienfaits du gouvernement.

Presque réduit à ses propres ressources, le Conservatoire de Liége n'en a pas moins poursuivi courageusement la tâche qu'il s'était imposée. A l'exception d'une classe de *harpe*, l'enseignement y est complet dans toutes ses branches. Ainsi, le *solfége*, la *vocalisation*, le *chant*, le *piano*, le *violon*, le *violoncelle*, la *contre-basse*, la *flûte*, le *hautbois*, la *clarinette*, la *trompette*, le *bugle*, le *cornet-à-pistons*, le *cor*, le *trombonne*, l'*ophicléide*, le *basson*, l'*harmonie*, le *contre-point* et la *fugue*, y sont enseignés à 250 élèves. Les cadres des études renferment au complet 300 places.

Ses concerts qui, d'année en année, ont pris une extension remarquable, sont dirigés aujourd'hui par une société qui se propose d'offrir chaque hiver quatre soirées musicales à ses souscripteurs. *Besthoven*, *Mozart*, *Cherubini*, *Rossini*, et quelques autres génies du même ordre sont ceux dont les œuvres y sont le plus souvent reproduites avec une rare perfection. Le plus beau titre de gloire que le Conservatoire puisse invoquer, c'est sans contredit son orchestre. Ce n'est plus seulement la précision et la pureté qui le distinguent actuellement; on admire encore en lui un fini d'exécution tel que chaque instrumentiste soigne sa partie comme s'il jouait un solo, sans que l'ensemble ait à souffrir de cette qualité de détail; mais ce qui rend surtout cet orchestre particulièrement supérieur, c'est la délicatesse qu'il apporte dans les nuances, c'est le tact parfait avec lequel

Digitized by Google

il saisit et sait rendre les moindres intentions d
maîtres dont il traduit les compositions. M. D
tient lui-même le bâton de mesure dans l'
des symphonies, et certes il a droit à une gr
des éloges que l'on accorde avec tant de ju
compagnie concertante qu'il est parvenu à

Parmi les solistes, outre les jeunes artiste
signalés plus haut, et qui recueillent dès à
fruit de leurs études, on a pu remarquer, au
de cet hiver, MM. *Ledent* et *D. Loxhay* dev
fesseurs d'élèves qu'ils étaient jadis; MM. *Vand*
Perrier, *Dupont*, *Jh. Massart*, *Stennebrugge*
ques autres jeunes gens de la plus belle espér
promettent de ne rien devoir un jour à leurs
chanteurs qui ont produit le plus de sensation so
et C. *Prost*, *Pirson* et *Terry*, ce dernier adjoint d
à l'enseignement. Je n'oserais remercier ici
ment les dames qui ont prêté à ces soirées le
de leur talent; cette réserve ne doit cepend
les empêcher d'accepter par ma voix l'expres
crète de la gratitude publique. Au concert de
bution des prix qui a eu lieu le 14 mai der
applaudi beaucoup et avec raison un anda
phonique de M. *Soubre*, et un chœur rel
M. *Terry*. La composition n'est donc pas
arrière des autres branches.

Après avoir précairement déployé ses tente
sieurs points de la ville, le Conservatoire vient e
seoir son camp d'une manière définitive dans le
la commune lui a fait construire parmi les dé
de l'Université. C'est là, sans doute, une grande
tion; mais le Conservatoire ne pourra en reti

Digitized by Google

bénéfice, aussi longtemps qu'il n'aura pas conquis la salle des concerts, qui doit être le complément indispensable de la nouvelle construction. Cette condition est d'autant plus urgente qu'aucune des salles de cet édifice n'est assez vaste pour que le public puisse y être admis. Mais il est encore un danger bien redoutable pour le Conservatoire, c'est celui des dimensions de cette future salle. A Paris la salle des concerts du Conservatoire ne reçoit guère plus de 700 auditeurs, tandis que l'orchestre de cet établissement comprend jusqu'à 94 musiciens. Chez nous il est question de construire une salle pouvant contenir un millier de personnes : or, en convoquant le ban et l'arrière-ban de sa troupe militante, notre Conservatoire ne peut mettre sur pied aux jours des concerts qu'une armée forte, au plus, de 44 combattants. Avant de laisser conduire à fin le projet en question, notre Conseil communal réfléchira sans doute à la différence des proportions dont je viens de parler, et il ne voudra pas réduire au silence l'orchestre de notre établissement musical, en le plaçant sous des voûtes où sa voix trop faible ne pourrait être entendue.

J'arrive au terme de ma besogne; si les développements dans lesquels je suis entré contiennent trop de détails ou sont trop étendus au gré de mes lecteurs, que l'on veuille bien faire attention que j'ai pris à tâche de rappeler quels sont les titres du Conservatoire de Liége à la sollicitude du pays et de l'Etat. Les sacrifices de la commune, les efforts de l'établissement, les résultats obtenus pendant une existence non interrompue de treize années, l'avenir certain de nouveaux succès; tels sont les titres du Conservatoire, telles sont les raisons qui éclaireront enfin le gouvernement sur l'intérêt que

Digitized by Google

cette institution doit inspirer. Éloignons enf
débats parlementaires ces économies de quelqu
aussi mesquines que peu productives; ne mar
pas avec les arts, ne liardons pas avec les véri
tistes : ils ne seront jamais assez nombreux p
ruiner; ne paralysons pas, surtout, le zèle de
nous avons attirés dans notre pays en leur prom
position que nous n'avons plus le droit de leu
une fois qu'ils ont répondu à notre appel. Si les
je viens d'écrire contribuent pour quelque ch
complissement de l'acte de justice qu'elles ré
j'aurai atteint le but que je me suis proposé
noblement récompensé de ma peine.

Ch. P

Digitized by Google

Poésie.

A LAMARTINE.

ra ma joie, ô touchant Lamartine,
fois que mon cœur s'enivre de tes vers!
irait empreints d'une essence divine,
donnent l'oubli des maux qu'on a soufferts.

ite qu'en t'ouvrant en ce monde un passage,
l t'aura dit : — « Ta mission, à toi,
'anéantir les doutes du faux sage
persuader qui rejette ma Loi : »

homme qui souffre et de l'homme qui nie,
se en tes écrits la consolation,
e, en admirant ta sainte poésie,
oute son âme à la conviction.

e feuille tressaille aux doux sons de ta lyre,
penche vers toi, comme pour écouter...
qui s'écoule aux rives semble dire :
te... hélas! pourquoi ne puis-je m'arrêter! »

quand tes pieds foulaient la plaine immense
ne le Jourdain aux flots religieux,
ne vis-tu point les vieux croisés de France,
leur sépulcre à tes accents pieux?..

ris cependant, lorsqu'un soir, à ta vue,
, aux ailes d'or, entr'ouvrant l'avenir,
n déchirant rapidement la nue :
eut une âme au ciel... ta fille va mourir!.. »

Digitized by Google

Si pour toi le passé rappelle une souffrance,
Si ce Dieu te ravit les baisers d'un enfant,
Ne te reste-t-il pas l'ineffable espérance
De le revoir un jour heureux et triomphant?..

Oh! pourquoi donc, hélas, pourquoi ma jeune
N'a-t-elle pas sucé le même lait que toi!
Et pourquoi n'ai-je pas, étendu sur ta couche,
Senti ta douce haleine arriver jusqu'à moi!

Alors j'eusse entendu la harpe du génie
Te révélant, la nuit, de sublimes concerts;
Et mon âme, attentive à tant de mélodie,
Peut-être eût retenu quelques-uns de ses vers!

Mais non; toi seul devais révéler à la terre
Ces hymnes si pieux que chantent les Elus :
Heureux prédestiné, Dieu t'a choisi pour plaire
Le monde aura passé quand tu ne plairas plus!

JH.

A Mlle DE B.

Apollon!... Muse!... hélas! ange de poésie!
De l'olympe ou du ciel, immortels révérés!
Encens du tabernacle ou profane ambroisie,
Lyre d'or, sainte harpe aux accords consacrés,
Combien je vous aimais! soit que l'Allégorie,
Des poètes du Pinde ingénieuse loi,
Vint charmer mes esprits, bercer ma rêverie,
Et de la fiction m'offrir l'heureux emploi;
Soit que l'Ode exaltée, en pompeuse mesure,
Empruntant le secours du rhythme harmonieu
De la strophe à la strophe allant d'une voix sûr
Et prenant un essor noble ou religieux,

Digitized by Google

Emportât ma pensée en son vol radieux ;
Soit que l'Alexandrin, fidèle à la césure,
De la riche Epopée habile à s'emparer,
En récits cadencés gravât dans ma mémoire
Les exploits des héros, les hauts faits de l'histoire ;
Soit que dans l'Elégie il fallût soupirer ;
Ou soit que seulement, sur des notes chéries,
L'Idylle nuançât ses images fleuries,
Tout chant venait à moi, d'un prompt accueil reçu ;
Etais-je donc alors *classique* à mon insu ?

Bientôt, déconcertant ma pieuse routine,
Sans frein, sans règle aucune, en son humeur mutine,
Bizarre, indépendant, modulant au hasard,
Le *romantique* vint surgir à mon regard.
Riant de l'hémistiche, enjambant sur la rime,
Tout à la fois burlesque ou poignant ou sublime,
Cherchant partout le vrai, de l'homme à Jéhova,
Il s'élance, et ne sait jusqu'où sa course va.

Mais il est, Caroline, une autre poésie,
Qu'on sent ou qu'on exhale, et qu'on n'a pas choisie,
Qui sait notre secret, redit notre douleur,
Echo mystérieux qui nous répond au cœur,
Flamme qui tour-à-tour brille sur chaque école,
Qui n'en adopte aucune et bien plus haut s'envole,
Que la harpe inspirée emprunte et paie au Ciel,
Comme un parfum de fleur rend sa goutte de miel ;
Voix surhumaine, intime, ineffable, innommée,
Qui du seul cri de l'âme attend sa renommée,
Dont le plus simple cœur a le droit d'être épris,
Pourvu que d'une larme il connaisse le prix !
Oh ! tu l'as entendue, oh ! tu l'as émanée,
La voix dont je te parle et qui m'eût entraînée,
Si le destin, jaloux de cet attrait si cher,
N'eût sur mon front brûlant posé sa main de fer.

Digitized by Google

Dis-moi donc maintenant, toi, facile poète,
Qui descends de la lyre à la simple musette,
Ou, montant aux parvis consacrés au Seigneur,
Mêles ton hymne saint au séraphique chœur;
Ces stances pour *Ina*, ces stances admirées,
Apollon, lui tout seul, les eût-il inspirées?
Non : d'un feu plus sacré, d'un céleste flambeau,
Elles me parleront, B..., jusqu'au tombeau.

Ce chant que j'inspirai, tu crois que je l'oublie!..
Que mon culte a cessé pour le nœud qui nous lie!
Que mon cœur est ingrat!.. B..., le penses-tu?
Ah! chacun de tes vers dans ce cœur vibre encor
Ta voix suave est là, pénétrante et sonore,
Qui m'encourage à la vertu.

Mais la vertu, pour moi, c'est l'oubli de la lyre;
C'est qu'il faut au labeur immoler mon délire;
C'est que tous mes instants, de l'aube jusqu'au soir
Du dernier crépuscule au bout de la veillée,
De l'an qui recommence à l'année écoulée,
Sont réclamés par le devoir.

Et mon premier devoir, c'est, vois-tu, que je vive
Mes enfans ont besoin de ma tendresse active;
Qui sait où l'on s'arrête en formant des accords?
Si j'allais m'égarer sur quelque triste gamme...
Si j'allais, vois-tu bien, chanter avec mon âme,
Mon âme briserait mon corps.

Il ne m'appartient pas d'invoquer ce modèle;
Mais au bois, cependant, contemple Philomèle:
Quel silence profond succède à ses concerts!...
C'est que les soins du nid l'absorbent sans partage
Pourtant elle chantait pour charmer le bocage:
Moi, tout bas, j'essayais mes airs.

Digitized by Google

ois plier sous la règle commune;
ne peut gravir plus haut que ma fortune;
emme, j'accepte une sévère loi.
justice à toi d'aider au sacrifice :
on luth proscrit s'il faut que je gémisse,
'est qu'il m'était venu de toi.

ient encor d'une enfant expansive,
sa confiance ingénue et native,
ait, par fois, rêveuse à tes côtés;
e oreille avide, aspirait en silence
ds échappés à ta molle indolence,
our les retenir tout notés.

fille, hélas! que tu vois toujours *belle*,
omme une ombre; il ne reste plus d'elle
ur de la lyre, éternelle fraîcheur,
armonieux qui charme et qui console!
on austère il se peut qu'on l'isole,
lais on le garde au fond du cœur.

mande plus, puisque *tu sais la vie*,
dre à tes chants, douceur qui m'est ravie;
voix mourir, crains de l'interroger!..
ton flambeau de ma pensée éteinte;
uce pitié, que ta prière sainte
le gardent même du danger!

litant mon sort, désormais consolée,
laindras plus d'être tant isolée;
ule jamais quand la lyre nous suit?
ont tes enfans, ma muse était ta fille,
qui t'écoute agrandit ta famille,
Et quel cœur n'as-tu pas séduit?

Digitized by Google

Libre de soins, tu peux, sans nulle autre entrep
Dans le monde choisir ceux qui t'ont mieux com
Tu peux, s'il te sourit, t'asseoir au milieu d'eux
Tu peux rester toi-même, ainsi toujours aimabl
Riche, au profit de tous, d'un loisir favorable,
Tu peux moduler pour nous deux.

INA DE G. DES VARI

V.... 7 déc. 1835.

LA VOIX DANS LE DÉSERT.

O songes décevants, qui bercez la jeunesse,
Faudra-t-il donc, en vain, vous combattre sans c
Faudra-t-il que le cœur cède à votre pouvoir,
Et du bonheur d'aimer fasse tout son espoir!
En vain la voix du sage invite à la prudence;
Et que nous fait d'autrui la triste expérience!
Téméraires, sans frein, ivres d'un fol orgueil,
Nous courons hardiment sans redouter l'écueil;
Nous courons... et pourtant, près de nous sur la
Nous voyons, frais encor, les débris d'un naufra
Tout nous dit qu'avant nous, tristes aventuriers,
D'autres se sont perdus dans les mêmes sentiers:
Qu'importe! un cœur séduit par de vaines amorc
Sans craindre le péril, veut essayer ses forces.
Si du sage la voix l'intimide un moment,
En lui-même il se rit de tout conseil prudent,
Et se dit, en cédant à l'ardeur qui l'entraîne:
«Quand on connaît l'écueil, on l'évite sans peine.
Fol espoir! le navire auquel il s'est livré,
A peine hors de vue, a déjà chaviré,
Et vous voyez bientôt, honteux de l'entreprise,
Le triste naufragé se sécher à la brise.
Et que lui reste-t-il de tant d'enchantement?
Hélas! le non-succès et le remords souvent.

Digitized by Google

Oh ! moi, si je voyais une belle imprudente
A l'esprit juste, à l'âme aussi pure qu'ardente,
Marcher dans cette voie, où l'on sème des fleurs,
Je lui crierais : « fuyez ! vous courez aux douleurs.
» Vous croyez que toujours, maîtresse de vous-même,
» Vous saurez résister à cette ardeur extrême,
» Et vous ne voyez pas que parfois vous troublant,
» En vous l'amour du bien est plus que chancelant,
» Que déjà vous cherchez des raisons spécieuses
» Pour vous livrer plus tard à vos œuvres pieuses,
» Que des prétextes vains vous semblent des raisons.... »
Hélas ! de l'ennemi voilà les trahisons ;
Toujours prêt à flatter le cœur qui s'abandonne,
Il lui dit (mais bien bas) que Dieu toujours pardonne,
Et que le repentir du plus coupable écart
Obtient grâce à la fin, qu'il n'est jamais trop tard...
Fatale illusion ! source affreuse de larmes,
De remords sans repos, de repentir sans charmes ;
Car on se dit enfin : « si j'avais écouté
» La voix de la prudence et de la vérité,
» Je verrais approcher la fin de ma carrière,
» De moi-même contente, et peut-être un peu fière ! »
Aux femmes, oui, voilà ce qu'il faut répéter.....
Mais un cœur bien épris daigne-t-il écouter !.....

Digitized by Google

ANALYSE CRITIQUE.

LITTÉRATURE. — PUBLICATIONS NATIO

(*Suite. Voyez la livraison de Mars, p.* 279 *et su*

POÉSIE.

En annonçant, il y a quelques semaines, l'intenti
tinuer l'examen de diverses productions indigènes
publiées, nous ajoutions que dans cette revue littérair
occuperait le premier rang. Ce n'est pas que nous p
lui assigner sur la prose une supériorité qu'il ne nous
pas de proclamer, et qui d'ailleurs ne manquerait
contestée dans ce siècle utilitaire, mécanique et va
donc nous nous permettons, dans l'étendue, au rest
treinte, de notre juridiction, d'accorder la préséance
c'est parce que les grandeurs déchues sont respectab
les âmes bien nées ont toujours des égards délicats
fortune. La prose, en sœur aînée qu'elle est, a eu s
nombre d'années, de se faire la meilleure part. Elle pér
glapit ou balbutie dans les débats parlementaires, chu
les conférences diplomatiques, dogmatise ou crie, ac
sulte dans les grands journaux, babille et ricane dans
se taille en facettes et s'enjolive de paillettes chez le fe
à la mode, se cristallise avec les chiffres de la banque,
dans les réquisitoires (surtout en matière politique)
s'allonge et s'amplifie dans les livres *illustrés*, ment o
dans les trois quarts des mémoires contemporains, et
dans les discours académiques. Elle se prête à tout,
tout, fait et défait tout, se fourre partout, même da
— L'autre, pauvre reine détrônée! végète dans la s
nourrissant d'*inspirations*, d'*aspirations*, de *méditatio*
veries, d'élégies, et quelquefois même de sonnets,
pardonne! Car c'est-là maintenant son régime ordinair

Digitized by Google

se hasarde encore à monter sur la scène où le drame prend ses ébats, il est rare qu'on ne retrouve pas en elle quelques gouttes du sang fraternel. En vain elle convoque le monde aux fêtes, jadis si pompeuses, de l'invention et de l'harmonie ; le monde ne la voit et ne l'entend pas. Le sifflet aigu de la satire, qu'elle embouche parfois en désespoir de cause, se fait à peine distinguer à travers le verbiage diffus et confus de son ainée, ou résonne faiblement au milieu du fracas des rouages de la machine sociale, d'autant plus bruyante qu'elle se détraque davantage. Aussi le culte poétique dépérit-il de jour en jour. Les chefs du sanctuaire, les *rois des sacrifices* ont abandonné l'autel en ruines à la garde des jeunes ministres qu'anime encore un reste de ferveur. Béranger se cache et se tait ; Lamartine fait de l'opposition à la chambre des députés pour le compte des hoirs et ayant-cause de feu le 15 avril; Victor Hugo, si la critique trouve dans son dernier recueil plus d'*ombres* que de *rayons*, finira par renoncer officiellement aux lettres, pour avoir le droit de se glisser dans l'académie française à la queue de M. Flourens ; Jean Reboul comprendra que les brioches, malgré la concurrence non-patentée, se vendent encore mieux que les strophes; et je ne serais nullement surpris d'apprendre, un de ces jours, que Casimir Delavigne a été *élevé* au rang de secrétaire d'ambassade.

Voilà où en est la poésie dans le pays de Corneille, de Racine, de Molière, de Lafontaine, de Voltaire, et de tant d'autres dont il est superflu de rappeler les noms. Et en Belgique?.. Sous ce rapport, nous avions assez généralement l'avantage de ne pouvoir guère descendre : cependant il en est qui aspiraient à monter, et que leur nature y destinait. Mais à l'aiglon encagé, de quoi servent ses ailes? Et à défaut de cage, n'est-il pas des atmosphères lourdes et brumeuses que son vol ne saurait traverser? Suivant la tradition antique, les oiseaux craignaient d'affronter les vapeurs qui s'élevaient du lac funeste auquel cette particularité avait fait donner le nom d'Averne, *Aornos*. (Un peu de grec fait bien, n'est-ce pas, dans les allusions mythologiques)? Dans un article précédent, j'ai dit qu'aujourd'hui le mouvement poétique était sensible parmi nos écrivains, et en cela je suis certain d'avoir eu raison ; mais j'ai applaudi à cette manifestation, et je

Digitized by Google

crains d'avoir eu tort. Ce progrès est un fait incontes
faut à la fois reconnaître et déplorer. D'ici à longtemps
les poètes qui en Belgique ne seront que cela, — et il faut
ment ne pas être autre chose pour aller loin dans cett
— entreront sous la pompe pneumatique : ils y resteron
Cela est triste, mais cela est vrai. On verra plus loin,
curieux, ce qui m'a suggéré ces réflexions moroses
geantes : car je puis le dire avec Cervantès : « Si d
» précède on m'a trouvé singulièrement ennuyeux,
» lecteur de croire que ce n'est pas sans de fortes raiso

Passons donc à la preuve. Et si, pour la fournir
comme je l'avais promis, un recueil de poésies en
compte-rendu (métaphore bien digne d'une époque d
de parlement), ne m'en veuillez pas, ô prosateurs r
Car je suis l'un de vous, — je l'étais même, sans le
sans le savoir, au temps où je pratiquais la mesure et
le rhythme et la rime, l'enjambement et l'onomatopée
en souvient guère, ni à moi non plus : — c'est bien.
pas de même, je pense, de quelques fragmens que je
tout-à-l'heure.

RAMEAUX. *Odes*, *Satires*, *Ballades*, par Ernest I
Anvers, 1839, in-8°.

L'auteur de ce recueil a publié, il y a quelques m
titre de l'*Ecuelle et la Besace*, un drame dont l'un de
borateurs a donné l'analyse dans la livraison de ja
lecteurs ont pu voir que cette composition, destinée à
sous une forme poétique, les faits principaux, les
dominans et la physionomie générale de la Belgique
seconde moitié du XVIe siècle, avait été conçue et exéc
système large, libre et irrégulier des dramaturges
allemands. Vaste dans ses proportions, indépendant
vagabonde dans son allure, elle ne prétendait pas à la
dénomination de *tragédie* : et le jeune écrivain avait é
l'apparence de cette prétention, en ne donnant à son
ce modeste intitulé : SCÈNES HISTORIQUES. Ce n'était
d'après les principes rigoureux et inflexibles de l'ano
gion littéraire que les hommes impartiaux devaien

Digitized by Google

pareil ouvrage. Il fallait l'accepter tel que le poète l'avait voulu et compris, ainsi que le font aujourd'hui les critiques de tous les pays et de toutes les écoles dans l'appréciation des pièces historiques de Shakspeare et de Véga, de Goëthe et de Manzoni, comme *Henri VI* et *Fontovéjune*, *Goetz de Berlichingen* et *le comte de Carmagnola*, chroniques dramatisées, mais pleines de vie, d'action et de grandeur, évocations des siècles éteints, qui reparaissent avec leur cortège immense, souvent bizarre, presque toujours imposant. A ce point de vue, l'on devait reconnaître dans l'auteur du nouveau drame des facultés réelles, rares et puissantes : une grande richesse d'invention, des combinaisons hardies et heureuses, de la justesse et de la fermeté dans les contours de ses figures historiques, des situations habilement préparées, et exposées d'une manière vigoureuse et pathétique, des contrastes frappans sans cesser d'être naturels, la connaissance approfondie, et en général assez sobrement employée, des évènemens, des mœurs et des idées du temps qu'il a voulu peindre, enfin un style souvent trop lyrique pour être la fidèle expression de sentimens et des pensées qu'il énonce, parfois même tournant à l'épopée, mais, jusques dans ses écarts, animé, souple, nerveux et pittoresque. Ajoutons que si l'écrivain, usant en cela de la liberté que donne à ses adhérens le protestantisme littéraire, a fait un emploi un peu trop fréquent, selon nous, de l'étrange et du familier, il s'est garanti de ce fanatisme du laid, de l'ignoble et du monstrueux, qui dévore quelques pontifes de la moderne église, poètes ou romanciers, comme il s'est abstenu de cette fantasmagorie de trappes, de tapisseries et de portes secrètes qui donne tant d'occupation et tant de gloire aux machinistes de certains théâtres. Il ne court pas après les *effets* ; lorsqu'ils se présentent d'eux-mêmes, il les saisit et les utilise. Les personnages et les incidens qu'il met sur la scène sont ordinairement vrais, souvent probables, toujours possibles : mérite qui n'est plus très-commun.

Nous sommes revenu sur cet ouvrage, d'ailleurs très-bien apprécié, comme nous l'avons dit en commençant, dans une autre livraison de la *Revue*, afin de mieux faire comprendre comment les qualités caractéristiques de l'auteur avaient dû

Digitized by Google

trouver leur emploi naturel dans celui de tous les
raison de sa simplicité, ou, pour mieux dire, de
complication, est le plus propre à montrer l'hon
poète, à nous révéler son âme, sa personnalité,
tion toute entière. Epique et surtout dramatique,
s'éclipser derrière les créations qu'il anime et qu'il
lyrique, c'est lui qui sent, qui aime, admire, s'indig
Examinons donc sous cette nouvelle face l'auteur d
sans le chicaner sur ce titre un peu vague, trib
habitudes contemporaines par un talent assez fort,
pour pouvoir en cela comme en d'autres choses, se
l'imitation et porter des habits faits à sa taille, sans
la mode du jour.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir, faute d
temps, avant de procéder à l'examen des poésies qu
recueil, parler, avec le développement qu'elle mérite
d'introduction placée en tête du volume. Dans ce m
comme il est pensé, c'est-à-dire d'une manière
remarquable, M. Buschmann traite sous un aspect n
rieux cette question tant de fois débattue depuis quel
et qu'à force de la remanier on a couverte d'une sort
ne permet plus de la voir telle qu'elle est : *Que doit*
ture en Belgique? Nous ne ferons pas connaître, et
de dire pourquoi, dans quel sens il cherche à la
s'abstenant de toute forme qui pourrait lui faire
tention de la trancher : car c'est encore une des si
jeune écrivain, que de se montrer, à vingt-six a
et réservé comme s'il en avait cinquante, et de
l'expression même de ses convictions les plus inti
tenue qui est de si bon goût, surtout quand on
préfaces de certains chefs de sectes, qui font de
leur nature les règles de leurs nouvelles Poétiques
mettent leurs doctrines qu'à l'aide du mode impér
avaient pas accoutumé à ce langage. Nous recom
lecture de cette prose lucide et correcte à tous ceu
les idées justes exprimées avec élégance et pureté
nous ne résisterons pas à l'envie d'en extraire deu

Digitized by Google

sages : l'un, parce qu'il renferme des observations pathologiques dont la publication pourrait être utile à la guérison d'un tic nerveux très-opiniâtre, dont sont affectés parmi nous d'honnêtes gens d'esprit et de savoir; l'autre, parce qu'il doit rendre un peu de confiance aux jeunes littérateurs belges qui se découragent : — et entre nous, il y a bien de quoi.

« Ici se rencontre une question que l'on a rendue très-irritante, »et qui ne me semble qu'oiseuse; celle de l'emploi des langues »française et flamande. On a eu le grand tort, selon nous, de »vouloir rendre cet emploi exclusif. Les discussions véhémentes »qui se sont élevées à ce sujet, tombent, croyons-nous, devant »une argumentation bien simple : y a-t-il aujourd'hui en Bel»gique deux masses de population qui, parlant chacune une »langue différente, sentent le besoin d'une littérature nationale »écrite dans cette langue? En cas d'affirmative, donnez à ces »deux fractions du pays les œuvres qu'elles réclament. Ce qui en »résultera pourra même devenir une littérature unitaire dans »son esprit et ses tendances, quoique s'exprimant dans deux »idiômes différens. La supériorité relative sera en faveur des au»teurs qui écriront le mieux, qui auront le plus d'élévation dans »la pensée, et surtout qui se montreront les plus nationaux, »dans la véritable acception du mot, qu'ils parlent flamand »ou français. Nous ne sommes pas de ceux qui professent pour »le flamand un mépris hautain et systématique; nous croyons »même que les écrivains qui choisiront cette langue, d'origine »toute saxonne, rencontreront bien moins de difficultés que »les autres à donner une physionomie originale à leurs livres. »Seulement nous regrettons que beaucoup de ses amis s'évertuent »en de frivoles discussions, et oublient que Corneille n'attendit »pas que l'on eût décidé entre le *v* et l'*u* rivaux pour produire des »chefs-d'œuvre. Il fait peine de les voir s'arrêter, au plus sérieux »de leur travail, pour remplir nos feuilles politiques des bulletins »journaliers de l'enfantement laborieux de leur orthographe et »des consultations orageuses qu'il provoque.

»On sent qu'au point de vue où nous nous sommes placé, »les autres obstacles qui entravent de tous côtés les essais litté»raires que l'on tente en Belgique, n'apparaissent que comme

Digitized by Google

»une question de second ordre. Si nous les passons aujourd'hui »sous silence, ce n'est pas toutefois que nous en méconnaissions »la valeur. Nous savons aussi bien que personne ce qu'il faut »de dévouement à la cause, de résignation dans le présent et de »foi dans l'avenir, pour lutter contre les découragemens qu'ils »amènent. Mais que ceux qui croyent à une littérature nationale, »qu'ils écrivent en français ou en flamand, ne se rebutent point »dès les premiers pas. Une telle œuvre ne demande ni travail »commode, ni loisir nonchalant, ni marche timide. Si le noviciat »est rude, que le courage soit à son niveau. Si le terrain est dur, »que la hache soit tranchante et la main vigoureuse. » Cela est vrai : aussi est-ce avec un bras fort et un instrument puissant que le nouveau travailleur est venu s'unir à ceux dont l'ardeur intelligente concourt sous nos yeux à ce grand défrichement.

La pièce par laquelle commence la partie du recueil qui contient les odes (et c'est aussi, selon nous, la première sous le rapport de l'étendue et du mérite) a pour titre *Notre-Dame d'Anvers*. En général, l'Ode ne doit pas être longue : et cet axiôme nous paraît applicable à toute composition purement lyrique, quoique certains dithyrambes offrent d'heureuses exceptions à la règle. L'Ode surtout, née d'une inspiration que l'on doit supposer aussi mobile qu'elle est soudaine et rapide, perd, dans de trop grands développemens, son caractère essentiel, et manque de vérité. Mais, sans nous arrêter à ce que Ch. Nodier appelle l'étiquette des choses, ne voyons dans ce morceau qu'une contemplation religieuse et poétique, produite par l'aspect d'un édifice grandiose, propre à ranimer d'antiques souvenirs et à enfanter de hautes pensées : alors, écartant toute appréciation relative, nous pourrons juger de ce qu'est en elle-même cette composition, large, hardie et variée comme l'œuvre architecturale qu'elle a pour objet de peindre et de célébrer.

Encore une observation préalable. Depuis quelque temps, les romanciers, les poètes, et même les moralistes, se sont beaucoup mêlés d'architecture. Les grands monuments de l'art chrétien dans ce genre ont surtout été curieusement exploités, non-seulement comme matière à description, ce qui était fort naturel, mais comme un texte abondant d'interprétations et

Digitized by Google

d'hypothèses, plus ou moins ingénieuses, plus ou moins hasardées. L'esprit d'un siècle investigateur, qui veut savoir le *pourquoi* de toutes choses, et qui cherche partout un sens symbolique, s'est spécialement exercé sur ces vastes créations de la piété de nos ayeux. Il n'est pas une cathédrale, pas une chapelle un peu notable que les explicateurs aient laissée en repos; semblables à ces vieux scholiastes qui écrivaient quatre pages de commentaires sur telle épithète bien innocemment employée par un poète grec ou latin, ils ont signalé des intentions dans un soubassement, des allusions dans un fleuron, des tendances dans une moulure, de secrets desseins dans une rosace. Ils se sont mis en nage pour extraire la pensée satirique d'un bas-relief ciselé par quelque artiste à imagination fantasque, et ont livré au public la traduction complète, illustrée, fidèle, selon eux, de ces poëmes de pierre, comme ils les appellent. Nul doute que le catholicisme fervent du moyen-âge, qui sut, durant une période de plusieurs siècles, marquer la société toute entière du sceau de sa puissante unité, n'ait particulièrement apposé cette empreinte sur les églises, les abbayes et les monastères, et que l'allégorie, pour laquelle les peuples qui se forment ou se renouvellent ont un penchant naturel, n'ait par fois joué un rôle important dans ces constructions religieuses. Mais vouloir déterrer partout du mythe et de l'emblème, c'est une puérilité laborieuse, peu digne d'une époque qui se prétend philosophique, et ne procède, suivant l'occurrence, que par analyse ou par synthèse. La poésie seule peut en certains cas et jusqu'à certain point, accepter ces idées, dont le vague mystérieux convient autant à sa nature qu'il répugne à celle de la critique, qui doit généralement s'appuyer sur le positif des choses. Toutefois, comme on va le voir, l'auteur des *Rameaux* n'a point abusé de ce moyen, bien qu'il l'ait employé avec bonheur. Nos citations seront étendues : mais après avoir lu, soit avec entraînement, soit avec attention, les vers qui vont suivre, ni ceux qui sentent ni ceux qui pensent ne nous feront sans doute un reproche d'avoir trop multiplié ces extraits.

Ils étaient beaux, les temps où de ses chastes flammes
La foi jeune et féconde illuminait les âmes;

Digitized by Google

Où, sortant du tombeau, la vieille humanité
Levait au ciel ouvert un œil de confiance;
Où la terre priait; où la sainte croyance
Dorait tout des reflets de sa virginité.

La Rome impériale avait creusé sa tombe :
Quand elle y descendit, vaste et morne hécatomb
L'univers un instant douta d'un lendemain;
Mais le Seigneur souffla sur ce débris immonde,
Et sa puissante main couvrit un nouveau monde
De langes arrachés au suaire romain.

O Christ! du Golgotha la cime ténébreuse
Avait vu s'arrêter ta marche douloureuse :
Elle avait entendu mourir ta grande voix :
Tes yeux s'étaient fermés sur le sanglant mystère
Ton esprit avait fui vers les cieux; et la terre,
La terre respirait à l'ombre de ta croix.

La terre rajeunie et d'espérances pleine
Mêlait à l'air du ciel une joyeuse haleine:
Le jour, elle aspirait l'amour et le soleil;
Et dans les rêves d'or de ses nuits étoilées,
D'un avenir divin les splendeurs dévoilées
Passaient, aube éternelle au front pur et vermeil.

La terre tressaillait aux accens des cantiques
Qui, des dômes dorés et des chaumes rustiques,
S'envolaient en chantant, comme de blancs oiseau
Océan d'harmonie aux vagues murmurantes;
Saints accords, qui, partis de bouches différente
Trouvaient près du Seigneur, tous, les mêmes éc

La terre s'enivrait de légendes pieuses,
Beaux et naïfs récits aux trames merveilleuses
Que la voix des vieillards déroulait lentement :
Si beaux et si naïfs que leurs formes légères
Dans l'esprit des enfans, des hommes et des mère
Comme un rêve divin, flottaient incessamment.

La terre se peuplait de hautes cathédrales
Qui, des clartés de l'aube aux ombres vespérales
Entouraient leurs piliers de nuages d'encens :
Leurs longs vitraux versaient un jour mélancoliq
Sur le peuple à genoux; et l'orgue magnifique
Jetait sa voix puissante aux arceaux frémissans.

Digitized by Google

Quelques-uns (car il faut s'attendre à tout), pourront accuser monotonie, dans ces dernières strophes, le retour calculé sujet grammatical qui commence et domine chaque phrase. nt à nous, l'éclat et la grandeur du début, la majesté des ges, la pompe et l'harmonie des vers, ne nous laissent de pa-s que pour l'éloge.

lais après avoir servi d'écho sonore à cet hymne universel, à la superbe basilique de sa ville natale que le poète veut sacrer ses chants. Ici le rhythme change, se resserre et se cipite pour décrire l'ardente et infatigable activité du peuple ravailleurs qui va poser les fondements du gigantesque édifice :

Alors, alors, ville féconde,
Anvers faite d'un dur ciment,
Qui, dans l'Escaut à l'eau féconde
Baignes tes pieds nonchalamment ;

Alors, tu creusais tes entrailles
Pour qu'une vaste église, un jour,
Pût abriter dans ses murailles
La foi sainte et le saint amour ;

Et, dans la céleste patrie,
Cherchant un nom pour son autel,
Tu pris le doux nom de Marie,
Le plus doux qui résonne au ciel.

rès quelques strophes employées à retracer, avec une exacti-à peu près technique, et cependant presque toujours avec élégante pureté, les principaux détails de la construction enceinte, le poète s'écrie :

Elle est faite, la nef immensé !
Demain les chants l'ébranleront :
Elle est faite ; et déjà commence
A s'élever son double front.

Son double front, ses tours superbes
Qui vont *grimper* aux cieux béans,
Comme sortent d'entre les herbes
Côte à côte deux pins géans !

Digitized by Google

Non : — elles n'iront point ensemble ;
Une seule atteindra si haut,
Car pour que sa sœur lui ressemble,
Nos temps sont arrivés trop tôt.

Eh bien donc, monte solitaire :
Qu'importe au Seigneur, en effet,
Lorsque la croyance est sincère,
Quel monument elle se fait?
. . . . . .

Elle croît, la tour gigantesque :
Mille bras hâtent son essor ;
Voici que l'ogive mauresque
Se superpose, et monte encor.

Voici que ceux dont la jeunesse
Bâtit ses premiers escaliers,
Un jour atteints par la vieillesse,
Sont morts, et dorment oubliés.

Les fils ramassent leur truelle ;
Les fils s'en viennent à leur tour
Hausser d'une ogive nouvelle
La vaste et grandissante tour.

Et puis, ils passent éphémères,
Sans achever l'œuvre entrepris :
Les marches que firent les pères
Ne sentent plus monter les fils.

Et d'autres ont en héritage
L'incessante construction,
Qui, pour s'élever d'un étage,
Prend une génération.

Ainsi dévorant les années,
De la racine au faîte altier,
Cet arbre aux feuilles burinées
Mit à grandir un siècle entier.

Enfin dans les sombres nuages,
Superbe, il peut baigner son front,
Tandis que sur ses flancs les âges
En groupes s'amoncèleront !

Digitized by Google

Voyez! voyez! sa haute cime,
Où de la terre meurt la voix,
Dans son isolement sublime,
Sert de piédestal à la croix;

La croix qu'en la base du temple
Un autre siècle renfermait,
Et que tout œil enfin contemple
Etincelante à son sommet!

La croix qui plane dans l'espace,
Signe auguste, nœud solemnel,
Qui lie à la terre qui passe
Celui qu'on nomme l'Eternel.

difice est achevé : les rites sacrés s'y célèbrent. Ici le a paraphrasé, avec un grand bonheur, le magnifique ne, *Cœli enarrant gloriam Dei.* Irions-nous trop loin, en que ce passage, par la suavité, la grâce et en quelque sorte dresse du style, balance les avantages que J. B. Rousseau, 'imitation de ce même chant biblique, doit à l'éclat et au mécanisme de sa versification?

Seigneur! la voix profonde
Qui s'élance vers toi,
Est l'hymne de la foi,
Que te chante le monde!

L'hymne de l'univers,
L'hymne de toutes choses;
Du cœur où tu reposes,
Des nids sous leurs toits verts!

L'hymne de la nature,
Des mers, des monts, des bois,
Qui parlent par la voix
De chaque créature!

L'hymne, mot éternel,
Que l'arbre à l'oiseau nomme,
Que l'oiseau dit à l'homme,
Que l'homme chante au ciel!
. . . . . .

Digitized by Google

A cette mélodie, qu'il nous a fallu tronquer, s
strophe suivante, qui est de l'effet le plus imposant :

Notre-Dame frémit aux accords du cantique;
Les vagues de l'encens baignent la nef gothique
La tour remplit les airs d'une immense clameur;
Le prêtre à cheveux blancs lève un bras séculair
Et l'homme, agenouillé sur le sol tumulaire,
Sent passer près de lui le souffle du Seigneur.

Mais la partie la plus remarquable de cette compositio
où le poète, après avoir raconté le passé, médite avec
sur le présent et interroge l'avenir.

Ce siècle a fui. Le temps, vieux semeur de ruines,
Touche d'un doigt glacé les croyances divines;
Et les arcanes saints où veillaient leurs esprits
Dans les cœurs dévastés retombent en débris.
Tout s'éteint sous ce doigt que sur tout il promène.
Le flux et le reflux de la marée humaine
Désertent lentement, de leurs flots desséchés,
Ces rivages flétris que le temps a touchés.
Mais quand la foi se meurt, l'espoir survit encore;
L'âme sombre, par fois, à l'espoir se redore,
Comme le vaste écueil, quand le soleil a fui,
Brille au phare éclatant qui rayonne sur lui.
L'âme que la foi quitte, au jour de la souffrance,
Triste, s'en vient frapper au seuil de l'espérance,
Dernier asyle ouvert à ses vœux éperdus,
Et l'homme espère encor quand il n'adore plus.
Mais hélas! à son tour, perdant son auréole,
Comme la foi, sa sœur, l'espérance s'envole;
C'est l'écho qui s'endort quand s'éloigne le bruit;
C'est le reflet qui meurt quand le rayon s'enfuit.

Contraint de sacrifier aux nécessités que nous impos
restreint dont nous pouvons disposer, grand nombre
d'une beauté supérieure, et entr'autres une comparaiso
étendue, mais aussi juste que neuve et brillante, nou
dédommagerons, et nous croyons aussi dédommager no
en transcrivant la fin de ce poëme, qu'il a plu
d'appeler une ode;

O monumens vieillis, ô sombres cathédrales,
Pourquoi lever encor vos immenses spirales,
Vos grandes croix d'airain, et vos fronts mutilés

Digitized by Google

des cieux sans espoir, que l'homme a dépeuplés?
ez de vos arceaux tomber toutes les pierres,
u'ils n'abritent plus le chœur saint des prières!
jeunit vos murs que le temps altéra,
les rides du cœur, qui les effacera?
z-vous point encore assez subi d'orages,
mens échoués sur le rocher des âges,
oles d'une foi que le néant atteint,
eaux prédestinés d'un culte qui s'éteint!

Seigneur, est-ce ainsi que le monde,
Un jour, tristement doit finir?
Est-ce là tout ce que la sonde
Rencontre au fond de l'avenir?
N'est-il pas d'autres destinées?
Et nos espérances fanées
Sont-elles mortes sans retour?
Est-il un germe salutaire
Qui du sein flétri de la terre,
Seigneur, doit s'échapper un jour?

-il une moisson de plus larges croyances,
désirs plus divins, de moins vaines sciences,
naîtra fécondée au feu d'une autre loi?
ne, si bas qu'elle aille en son chaos étrange,
rra-t-elle, jetant les restes de sa fange,
nonter par l'amour aux splendeurs de la foi?

Alors, si Dieu se manifeste,
S'il ouvre aux cœurs d'autres chemins,
— Quel que soit le signe céleste
Qui rayonne sur les humains, —
Alors, toi qui dans les nuages
Laisses passer le flot des âges
Qui respecte ton corps d'airain,
Oiseau que la tour séculaire,
Ainsi qu'un gardien tutélaire,
Plaça sur son front souverain,

rs, au premier signe apparu dans l'espace,
st-ce pas que soudain, comme l'aigle qui passe,
ailes de métal battront d'un air joyeux?
st-ce pas que ta voix éclatante et profonde
ette aube éternelle éveillera le monde? —
st-ce pas, n'est-ce pas, sentinelle des cieux?

larité, ou, si l'on veut, la bizarrerie de cette image,
ent plus que compensée par sa grandeur et son origi-

Digitized by Google

nalité. Elle nous plaît même par un rapport plein à
d'invention et de vérité, en couronnant, en quelqu
toute l'œuvre poétique, comme l'oiseau d'airain cour
colossal édifice.

Parmi les vers dont se compose cette pièce, qui occu
de quarante pages dans le recueil, et sans en excepter ceu
que nous avons cités, il en est quelques-uns où la critiq
rait relever de légères négligences, des ellipses un peu ha
et l'emploi trop fréquent des mêmes termes. Mais nous ré
à cette guerre de chicane, à cette hostilité vétilleuse qui s
isoler des mots pour les persécuter, et s'acharne sur les
souvent par l'impuissance où elle est de sentir et de ju
semble. *Ubi plura nitent*... D'ailleurs, nous le répéto
taches sont très-rares, étrangères à tout parti pris, à t
tème arrêté d'avance, comme il n'arrive que trop sou
nos jours chez les doctrinaires de l'oligarchie des lettres
portent quelques scories flottant à la surface du métal q
lonne dans la fournaise? La statue n'en sera pas moins b
et si nous avons parlé un moment de ces minuties, c'e
nous dispenser d'y revenir.

Ainsi que l'indique le titre, ce volume contient, outre l
des ballades et des satires. Parmi les premières, il en
rotiques, dont la grâce et la fraîcheur montrent le t
l'auteur sous un aspect différent, et presqu'également fa
Les ballades ont la physionomie propre à cette espèce
positions : elles sont énergiques, naïves, merveilleuses, souv
tastiques, comme il sied à un genre ressuscité. Au nom
satires, nous en avons remarqué une, ayant pour titr
crétion, qui est tout-à-fait dans la manière d'Alfred de
et malgré la réussite de l'imitation, qui reproduit fidè
quoique sous une autre forme, les qualités et les dé
Namouna (œuvre elle-même calquée sur le *Don Juan* de
nous n'engageons pas notre jeune compatriote à copi
vent un semblable modèle. Le talent de M. Buschm
trop vrai, trop *natif*, trop sincère, si l'on peut s'exprime
pour ne pas avoir beaucoup à perdre en s'échangeant o
singularité tant soit peu factice du très-spirituel Parisien.

Digitized by Google

is, au nombre de ces satires, il en est une sur laquelle nous ns appeler l'attention la plus sérieuse de nos lecteurs. Le . en est grave, sombre, et d'une moralité profonde. Les ES AUX EXÉCUTIONS PUBLIQUES : — voilà ce que le poète a voulu ndre et ce qu'il a su flétrir.

e monstrueux penchant, qui doit au reste trouver son prin- e dans quelque triste et honteux mystère de la physiologie, it déjà, au dix-huitième siècle, irrité la verve de Gilbert (*). is depuis, le besoin d'impressions, si puissant sur des sens des esprits blasés ; peut-être aussi (ignoble frivolité!) le secret sir de se montrer *impressionnable*, ont porté cette hideuse nie jusqu'au point où l'atroce se combine avec le ridicule. est ce goût dépravé ou ce calcul abject (d'autres en ont déjà t la remarque), qui vous conduit, madame, aux courses eurtrières du *steeple-chase*, où le cavalier qui se rompt le u vous fournit l'occasion de pousser de petits cris flûtés, vous tordre avec grâce dans votre calèche, et d'étaler aux ux de cette foule élégante qui vous courtise et vous mé- ise, les ressources de votre organisation nerveuse et les ésors de votre exquise sensibilité. C'est-là ce qui vous fait, ns le silence de votre alcove parfumée, dévorer les pages es et sanglantes d'un récit tissu de crimes et d'infamies ; st-là encore ce qui, dans quelque mansarde donnant sur la ce de Grève, vous faisait attendre, les cartes à la main, dernière heure de Castaing et de Lacenaire. Hâtez-vous de e retenir votre place : il paraît qu'Eliçabide, l'homme de Villette, l'assassin d'une famille entière, doit être transféré à is. Il est *en aveu* : cela ne sera pas long.

(*) Si, d'un pied étourdi, quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien, qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes ;
Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,
Elle ira la première, à cette horrible fête,
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

(GILBERT, *le dix-huitième siècle*).

Digitized by Google

Jamais vice sans doute, jamais turpitude ne réclama tement l'éclatante réprobation des cœurs bien placés et bien faits ; jamais la verge satirique ne fut levée pou digne emploi : jamais aussi elle ne fut maniée avec p guenr et de juste sévérité. Lorsque, dans des iambe André Chénier flétrissait les bourreaux de la Fran siens, lorsqu'Auguste Barbier décrivait *la Curée* et dé *Popularité*, ils ne dépassèrent pas en hautes pensées, reuse indignation, en verve ardente bien que con beautés poétiques de tout genre, la pièce que n transcrire.

I.

Lorsque le sang coulait à grands flots sur l'arèn
Des amphithéâtres romains,
L'esclave, l'affranchie et la patricienne
Joyeusement battaient des mains;
Lorsque le criminel du sombre moyen âge
Mourait sous la barre de fer,
Filles des vils manans, dames de haut parage
Savouraient ce plaisir d'enfer;
Lorsque l'ardent taureau, de sa corne acérée
Eventrait le tauréador,
L'Espagnole aux yeux noirs haletait, enivrée,
Sous sa basquine et sa croix d'or;
Lorsque le prisonnier du sauvage insulaire
Est déchiqueté lentement,
Des femmes du vainqueur la danse circulaire
Insulte à son dernier moment; —
Aujourd'hui, sur la terre où passa la charrue
De dix civilisations,
Pour y faire germer la moisson *bien venue*
Des paisibles affections;
Aujourd'hui que du Christ on comprend dans le
L'évangile sublime et doux;
Qu'il doit naître en nos seins une pitié profonde
Pour ce qui souffre autour de nous,
Et que la charité doit éclairer les âmes
De son ardent et saint flambeau, —
Eh bien, là, chaque jour, on retrouve des femm
Partout où travaille un bourreau!

II.

Quelle est donc, quelle est donc cette soif monstru
Qui, pour s'étancher d'un seul trait,

Digitized by Google

breuve incessamment à la source hideuse
Qui jaillit sous le couperet?
besoin d'ébranler les fibres de son âme
D'un choc fort et retentissant,
nment peut-il venir à ce point qu'une femme
L'assouvisse au banquet du sang?
e femme, ô mon Dieu! l'être que la prière
Qui s'échappe d'un sein mortel
imile le mieux aux anges de lumière
Du cortége de l'Eternel!
e femme, la fleur de toute poésie,
Le reflet de toute beauté,
clat de toute grâce, et l'amphore choisie
D'où tout parfum nous est jeté!
e femme, l'étoile où le regard se lève,
Quand vient le soir d'un triste jour,
qui fait resplendir le jeune front qui rêve,
De ce rayon qu'on nomme amour!
e femme, le miel qu'à cette vie amère
Le Seigneur du moins a mêlé,
n que sa douceur, dès le sein d'une mère,
Pût consoler l'homme exilé!
e femme, l'appui qui soutient la détresse,
L'ange terrestre au saint regard,
doit envelopper d'une aile de tendresse
L'enfant et l'homme et le vieillard!
nment donc, ô mon Dieu, son cœur peut-il descendre,
Lui que vous fîtes pur et doux,
as que l'homme, hélas, qui cherche à le comprendre,
Sent lever le sien de dégoûts?
quelles sont enfin ces femmes que l'on compte
Dans le peuple et surtout plus haut,
t le front secoua la rougeur de la honte
Et la pudeur de l'échafaud?

III.

gtemps avant le jour où la morne charrette,
Perçant la foule avec effort,
pied du tréteau rouge en cahotant s'arrête,
Pour vomir sa proie à la mort,
e femme a suivi dans ses horribles crises,
Pas à pas, chaque acte nouveau
drame commencé sur le banc des Assises,
Et dénoué sous le couteau.
comme elle a quitté l'édredon ou la paille,
Son vieux père ou son jeune enfant,
r courir à la salle où le code travaille,
Et humer son air étouffant!

Digitized by Google

Oh ! comme elle sait bien y conquérir sa place,
Et là, d'un œil électrisé,
Saisir avidement sur les traits de sa face
Les tortures de l'accusé!
Oh ! comme de son âme éperdue, insensée,
Elle l'étreint avec fureur !
Et comme elle distille au fond de sa pensée
Goutte par goutte sa douleur!
Quels sourds tressaillemens, à briser l'existence
Quels chocs, quels spasmes énervans,
Quand sur le misérable éclate la sentence
Qui le retranche des vivans!
Allons, femme, c'est bien! allons, votre âme est
Vous avez assez savouré
Chaque convulsion, chaque effroi, chaque peine
Du cœur devant vous torturé. —
Allons, il en est temps, regagnez vos demeures
Voici le soir : jusqu'au matin,
Reposez votre esprit dans le calme des heures :
Prenez des forces pour la fin.

IV.

La nuit on a dressé la sinistre charpente
De l'édifice aux larges flancs,
Que l'on voit, dès que l'aube à l'horizon serpent
Lever au ciel deux bras sanglans.
La cathédrale chante, et la cité bourdonne;
Le peuple sort, dès son réveil,
Comme un essaim bruyant d'abeilles abandonne
Sa ruche, quand vient le soleil.
La voix de cent crieurs, chevrotante et cassée,
Au timbre infernal et discord,
Comme pour une fête, à la foule amassée
Dit le programme de la mort.
Enfin le tombereau là-bas vient de paraître,
Traçant dans le peuple un sillon,
Et portant réunis l'assassin et le prêtre,
Le crime et la rémission.

Regardez maintenant, des fenêtres qu'on loue,
Ou de la borne et des pavés,
Les pieds sur des tapis ou les pieds dans la boue
A l'envi, femmes, regardez !
Et vous vous valez bien! sous vos robes royales
Ou sous votre bure en lambeau,
Devant un tel spectacle, oh ! vous êtes égales,
Et l'infamie est le niveau.

Digitized by Google

st plus en ce lieu ni dame au nom sonore,
A l'équipage blasonné,
tre étincelant que le grand monde honore,
Au front de perles couronné,
le de banquier à vulgaire fortune,
Ni mendiante aux mornes traits,
tite bourgeoise à l'allure commune,
Ni femme ou mère de laquais ;
: celles qui sont là n'ont plus ni nom ni race,
Tout se confond en s'abaissant :
de l'oiseau des morts la famille rapace
Qui s'abat à l'odeur du sang.
ien donc, au festin repaissez-vous ensemble!
Voyez : le signal est donné;
z : le couteau part; voyez : le panier tremble
Sous la tête du condamné!

V.

nte conscience, ô vertus de la femme,
O noble et candide pudeur,
rité féconde, à la céleste flamme,
O douce affection du cœur,
x anges bien-aimés qui consolez la vie,
Quand à ce spectacle odieux,
honte et sans remords, la femme se convie,
N'est-ce pas, vous voilez vos yeux?
us qui le quittez, sans force, le front pâle,
Quoi! vous ne redoutez donc rien,
avoir étalé cet horrible scandale
Aux regards de l'homme de bien?
! vous ne craignez pas, jeune fille au teint rose,
Maintenant voilé de pâleur,
votre pauvre père, en en sondant la cause,
De vous s'éloigne avec douleur?
! vous ne craignez pas, amante qu'a bénie
Celui qui pourra vous juger,
rec ce triste amour de scènes d'agonie
Il refuse de partager?
us enfin, et vous que Dieu fit mère heureuse,
Et qui vous hâtez à grands pas
revoir votre enfant, tête blonde et joyeuse,
Dites, ne craignez-vous donc pas
votre sein aride et flétri par la fièvre,
Le sein que sa soif appelait,
d de lui votre enfant approchera sa lèvre,
Verse du sang au lieu de lait?

Digitized by Google

L'homme qui a écrit cette pièce n'a pas seulement de beaux vers, il a fait une bonne et noble action. I aujourd'hui de voir l'art et le talent se mettre au s la morale. — « Salut, poète! » dirait Jules Janin aurait raison.

On annonce une nouvelle composition de Mr. E. B C'est un roman intitulé *Troddel-le-Bouffon*. En attendant soit donné de voir comment les souples et vigoureus du jeune écrivain se seront manifestées dans ce nouve qu'une réflexion nous soit permise. Le sujet auquel r toucher est délicat : mais dans cette occasion nous n' pas à sacrifier certaines bienséances à une franchise être utile. Chez nous, la littérature n'est ni un état tier, la poésie encore moins. Cependant il faut l'un pour exister, quand on n'a pas de patrimoine. Or assure que Mr. Buschmann (qui jusqu'à ce jour nou sonnellement inconnu) n'a pas été aussi favorisé par que par la nature. Anvers est une grande et belle possède d'admirables monumens, de précieuses colle vastes bassins et des quais magnifiques. Mais nous ne p que l'air de cette opulente cité soit éminemment sal santé intellectuelle d'un nourrisson des Muses, lesqu jours chez nous, sont de fort mauvaises nourrices. J me brouiller ni avec aucun journal ni avec aucun c et je suis prêt à reconnaître, si l'on veut, que le *matériel* est le seul but raisonnable des efforts de ch tion et de chaque individu. Mais enfin, dans une so ordonnée, comme l'est incontestablement la nôtre, il tout le monde vive, même ceux qui ont le tort ou heur de n'être que des rêveurs ingénieux ou sub culture des lettres, a-t-on dit, est une industrie com tres : elle doit alimenter celui qui l'exerce. Soit. Mais temps et des lieux où, par leur nature, les produits de d'industrie, fussent-ils de première qualité, trouver chalands. L'artiste ou l'artisan a beau travailler, les c

(1) *Revue de Paris*, lettre à M. Th. Burette.

Digitized by Google

manquent à la marchandise, vu que pour la goûter, l'ap-
r et l'acheter, il manque aussi à beaucoup de gens — nous
ons pas quoi, ce serait manquer nous-même de politesse : —
e n'est pas de l'argent. « Nous avons des Mécènes, dira-t-on
tre, qui sous ce rapport remplacent le public. » Soit encore.
qu'il y en a quelques-uns, et je me plais à croire qu'il en
une foule d'autres qui me sont inconnus. Mais l'autre
e, celui de Rome, s'y entendait mieux, ce me semble.
ontent d'inviter Horace à souper et de le promener dans sa
e, il l'avait fait nommer Greffier de l'épargne, ce qui rap-
quelque chose. Les Latins appelaient les poètes *des*
s divins : mais ils ne les mettaient pas pour cela au
e éthéré de l'ambroisie. Nous ne nous ingérons de donner des
personne ; mais il est constitutionnellement permis de faire
eux : c'est comme le droit de pétition. Nous désirerions
que Mr. Buschmann et ses congénères obtinssent, de qui
it, quand la chose sera possible, non par une aumône
ée sous la forme d'un *encouragement*, mais quelqu'emploi
ble et suffisamment rétribué, dont les fonctions, sans en-
r absolument leur tendance vers les travaux de l'imagi-
, leur permissent de devenir plus directement, plus *positi-*
si l'on veut, utiles à la chose publique. Tous les citoyens
vent pas s'occuper d'usines et de machines, on de *colis*,
s, de frêt et de consignations : la concurrence deviendrait
rande, et il y en a déjà bien assez comme cela. Que l'on ne
e point de trop favoriser, par cette espèce de primes, les
ts dont il s'agit, et qui d'ailleurs ne réclameront jamais
its proportionnels. Le typhus poétique, du moins au degré
Buschmann en est atteint, ne fait pas encore de grands
s dans nos contrées. Je sais qu'il y a, même à Paris,
onomistes qui prétendent que le génie vit de sa propre
nce, et que l'indigence enfante les chefs-d'œuvre. Les
s *fèconds* de la capitale, les producteurs littéraires à pe-
vrages et à grandes marges, ne paraissent pas convaincus
te vérité, eux qui vont en tilbury quand ils sont célibataires
en équipage quand ils sont mariés (ce à quoi un poète
ne peut songer sans s'exposer à devenir infanticide, depuis

Digitized by Google

la suppression des *tours*), et qui dînent au Café Angl
n'en demandons pas tant pour les écrivains indigène
ment nous ne croyons pas indispensable de manquer
liers pour faire son chemin dans la carrière des lettres
soupçonnons que *l'Iliade*, *le Paradis perdu*, les *Lusiad*
Quichotte seraient encore d'assez jolis ouvrages, qua
Homère n'aurait pas mendié son pain, quand Milton aura
son manuscrit plus de dix guinées, enfin quand Cer
serait pas mort dans la misère, et Camoëns à l'hôpital.

PROSE.

Cours de Grammaire, de Logique et de Belles-Lettres,
l'Ecole polytechnique par M. Andrieux, *membre de l'*
de la Légion-d'honneur. Liége, H. Dessain, 3 *vol. in-*

La publication de cet ouvrage, l'un des plus importants
utiles qui depuis plusieurs années soient sortis de nos pr
due aux soins et au zèle éclairé de M. C. de Chênedollé, p
de rhétorique au collége de cette ville. Nous disons *utile*
sens le plus étendu de ce mot : car les avantages qui pe
sulter de la lecture et de l'étude attentive de ce traité n
exclusivement intellectuels ; le cœur peut en profiter co
prit, et ce cours de littérature est aussi un cours de m
effet, bien qu'il y ait de la témérité à juger du carac
homme d'après la nature et la direction de ses écrits, o
nier qu'il n'existe en général une secrète et intime sympa
ces deux puissances immatérielles : et souvent la dépri
l'intelligence accuse celle des sentimens.

Ces trois volumes, comme on le voit par l'*Avertis*
savant éditeur, contiennent soixante leçons rédigées
drieux lui-même, d'après celles qu'il donna, durant
nées, à l'école polytechnique. Ceux qui ont assisté à
gnement oral, ou aux cours qu'il donna plus tard au
France, se rappellent encore avec un plaisir mêlé d'a
ment les qualités qui caractérisaient ce respectable e
professeur ; son sens droit, son goût exquis, le char

Digitized by Google

, qui n'avait rien de solennel et de dogmatique, l'abandon
ux de ces spirituelles causeries dans lesquelles il expliquait,
n tact si sûr, et un rare bonheur d'expression, les lois
ables, parce qu'elles sont naturelles et nécessaires, du lan-
écrit ou parlé, en appuyant ses préceptes d'exemples
s dans les chefs-d'œuvre de l'art. Chacun se sentait douce-
ému, lorsque cet ingénieux honnête-homme, en définissant
i littérateur, tel que le concevaient son âme candide et
prit si juste, traçait, sans le savoir, son propre portrait :
nus, *dicendi peritus*. Chéri de ses élèves, vénéré de ses
urs, il s'honorait encore par le choix de ses amitiés. Le
'Andrieux est en quelque sorte inséparable de ceux de
et de Collin-d'Harleville ; triumvirat de talents et de vertus,
nspirait avec tant de persévérance pour la cause des bonnes
et des bons vers, dans ces fréquents entretiens où l'auteur
ourdis, du *Doyen de Badajoz* et du *Moulin de Sans-Souci*
dissait avec une satisfaction fraternelle au succès d'*Abufar*
Vieux célibataire. Car ces trois hommes (auxquels Picard
à juste titre se joindre par la suite) étaient faits pour se
endre et s'aimer : Andrieux, le patriarche de la saine cri-
l'organe de la *raison assaisonnée* (1) ; Collin, si pur dans ses
s et dans son style, si amusant dans ses nombreuses dis-
ns ; et ce bon Ducis, si naïf dans la vie réelle, si sombre
es imitations du drame anglais, et si heureux des *beaux*
qu'il entrevoyait sur le jeune front de Talma! Au reste,
encore de nos jours de ces amitiés littéraires : seulement il
quelquefois qu'après avoir applaudi l'ouvrage de son *ami*
ne lecture de salon, on le fait siffler au théâtre et dépecer
emain dans un feuilleton pseudonyme. Chaque temps a ses
.

bien apprécier le mérite de la publication que l'on doit
eur de ces leçons, il faut pouvoir se faire une juste idée
fficultés qu'elle présentait, et que lui-même nous fait
tre. « Celles où il traitait de la poésie, et donnait une
re abrégée de la langue et de la littérature française

B. Rousseau, *Épîtres*.

Digitized by Google

»depuis leur origine jusqu'à nos jours, n'ont jamais
»à l'impression. Malgré cette lacune si regrettable, n
»cru être utile à la jeunesse studieuse en faisant parait
»pour la première fois les soixante leçons qui, impr
»différens temps pour le seul usage des élèves de l'E
»technique, étaient introuvables, et inconnues à la pl
»littérateurs, et même aux bibliographes de profession
comme on le voit plus loin, les soins consciencieux
honorable collègue ne se sont point arrêtés à cette r
« Nous n'avons pas, dit-il, borné notre tâche à co
»nombreuses fautes d'impression qui dénaturaient s
»texte; nous nous sommes aussi attaché à faire dispa
»petites inexactitudes, les légères incorrections qu'un
»nouvelle aurait signalées à l'œil si exercé du respect
»vain. Nous avons également apporté un soin scrupule
»fier toutes les citations, et à les rétablir d'après le
»meilleures éditions; car nous n'avons pas tardé à nou
»voir que M. Andrieux, qui ne considérait sans doute
»*maires* que comme des *épreuves*, citait trop souvent de
»et sans recourir aux originaux. Quelques notes sans p
»ont été ajoutées, lorsqu'elles nous ont paru indisp
»Enfin, et ce n'est pas la partie de notre travail qui
»moins de peine et d'attention, nous avons mis en r
»*grammaire de la langue française* avec la dernière é
»*Dictionnaire de l'Académie*, à laquelle M. Andrieux
»une part si active et si considérable, en sa double q
»membre de la commission du dictionnaire et de secré
»pétuel. Nous croyons nous rendre ainsi utile à ceux q
»suivre les progrès de la langue et se conformer aux dé
»l'aréopage qui en conserve le dépôt sacré. »

Par ce travail, dont le vulgaire des éditeurs eût été i
puisqu'il exigeait de la littérature et de l'érudition, M.
rendu en effet un éminent service, non-seulement au
mais aux hommes du monde, et aux professeurs eux
qui pourront souvent consulter avec fruit ce manuel où
de l'art de parler et d'écrire sont exposées avec tant de
et au moyen d'une diction si lucide et si correcte

Digitized by Google

itons pas à dire que ce *cours* devrait être adopté comme classique, dans les facultés de philosophie de nos univer- ainsi que dans les athénées, collèges, et autres établisse- d'instruction secondaire que renferme notre pays.

EUR ET FRÈRE, *par* Joseph Gaucet, *auteur de Nouvelles dramatiques*. Liége, F. Palante, in-12, 1840.

uteur de ce roman s'est déjà fait connaître par des *nouvelles atiques* et par des poésies dont quelques-unes, insérées dans *vue*, en révélant un talent réel, semblaient déceler une profondément triste et découragée. Instruit, par une longue équente expérience, du peu de rapport qui existe sou- entre le caractère d'un écrivain et celui de ses ouvrages; nt qu'à bien peu d'exceptions près, la prose et les vers li- la publicité n'offrent que la traduction infidèle, et quelquefois ongère, des sentimens intimes et des véritables pensées de ur, nous avions, sans toutefois rien décider à cet égard, mé que la mélancolie empreinte dans les premières com- ons de M. J. G. pouvait n'être qu'une affaire de choix, et ait seulement une préférence et des dispositions marquées le genre élégiaque. La lecture de *Sœur et Frère* nous a npé, en nous laissant la conviction qu'il peint les choses e il les voit, exprime les affections comme il les éprouve; a de la sincérité dans ses plaintes, de la conscience dans ère, et que lui aussi a le droit peu commun, surtout au- hui, de dire : *ceci est un livre de bonne foi*. Ce changement dans notre opinion a eu pour effet de répandre un intérêt érieux sur la production dont il s'agit. Ce qui n'était à nos qu'une œuvre d'imagination est devenu en quelque sorte psychologique digne d'un examen attentif : et c'est surtout considérant sous ce point de vue que nous allons nous uper.

ujet de ce roman est simple et touchant. Un jeune homme, le nobles qualités et de talens supérieurs, voit constamment es méconnues et les autres inaperçus ou contestés par qui l'entoure. Pauvre et fier, et par conséquent sans pro- s et sans prôneurs, il fait de vains efforts pour échapper li qui le couvre et l'étouffe : dans ses plus vigoureux élans,

Digitized by Google

il ne parvient qu'à se meurtrir contre d'insurmontabl
cles. Au milieu des peines et des humiliations qui l'acc
trouve toutefois quelque soulagement dans l'occasion qu
lui d'alléger des maux plus grands encore. Un soir, il r
une jeune orpheline errant sans asyle et sans pain. V
et belle, résignée à une existence obscure et laborie
n'en a pas moins été victime d'une imputation calo
qu'ont accueillie avec leur empressement ordinaire la
la malignité. Jules recueille la pauvre enfant, la co
l'établit dans la mansarde qu'il habite, seule retraite
ressources lui promettent de disposer. Ce n'est point
c'est la seule amitié qui vient d'abord se placer entre
jeunes gens. Jules ne veut pas souiller son bienfait : i
Laurence de soins, la chérit et la respecte. Isolés, dans le
chambre, d'un monde qui les repousse ou les ignore
l'autre restent purs devant Dieu et leur conscience : la
fraternelle est le seul sentiment qui les rapproche; les
sœur et de *frère* en sont l'expression aussi fidèle que s'i
unis par les liens du sang. Cela, dira-t-on, est très-in
blable, et c'est aussi l'avis des locataires et sous-locata
maison où demeure le jeune couple, que ces honnêtes
grands quêteurs de scandale, ne manquent pas d'acc
commerce illicite. Mais pour nous, hommes éclairés e
dans nos jugemens, qui ne révoquons pas en doute les
tables horreurs dont se grossissent chaque semaine le
judiciaires (et il faut bien y croire, la *Gazette des tribuna*
condescendons aussi à supposer, sans tirer à conséq
pour ne pas trop maltraiter l'humanité dont nous faison
qu'à la rigueur, pendant quatre ou cinq mois, le bie
pu ne pas flétrir l'obligée : et comme il faut bien faire de
sions aux romanciers, croyons pour cette fois, tout *po*
nous sommes, à la pudeur d'une fille de dix-sept ans e
neur d'un homme de vingt-cinq. Mais M. Carmin, mad
guet, et autres puritains du rez-de-chaussée ou du prem
ne sont pas d'aussi bonne composition; et dès-lors c
pour les deux reclus une série d'outrages et de persécu
viennent aggraver encore les besoins matériels de la vie

Digitized by Google

ur n'échappent à la plus affreuse misère que par le secours vieil officier en retraite, le seul homme qui ait accueilli et nu le poète, le seul que celui-ci ait pu chérir et estimer. ôt de nouveaux malheurs fondent sur les deux parias : un malheureux force Jules, meurtrier involontaire, à fuir en étranger. Une grave maladie, causée par ses souffrances es et physiques, le met, pendant longtemps, dans l'impos- é de donner de ses nouvelles aux deux seuls êtres qui l'in- ent sur la terre. Ceux-ci, après l'avoir pleuré comme mort, pprochent pour se consoler : et plus tard Laurence, cédant sentimens de confiance, de vénération et de gratitude, te la main du respectable ami de son frère. Cependant Jules ait; la fortune lui est devenue moins contraire : celle qu'il nait sa sœur pourrait devenir sa femme : ils se revoient, et alors que leur amour mutuel, qui jadis leur avait été à dévoilé par un incident étrange, se révèle dans toute sa Craignant de devenir coupable, le jeune homme s'exile de eau. Laurence meurt consumée par le chagrin ; son vieil la suit de près dans la tombe, et Jules consent à leur sur- : ils lui ont légué leur enfant.

le est l'analyse succincte de cette fiction attachante, et elle sous bien des rapports. Comme on le voit, les ressorts action sont peu nombreux, et d'une grande simplicité. nce, Jules et le major Colmar, — la sœur, le frère et , — voilà les trois caractères dominans, autour desquels se ent des personnages accessoires, espèce de farfadets mal- s qui exercent une influence diverse, mais toujours fatale, destinée de ces nobles créatures. Les incidens s'enchaînent développent d'une manière en général fort logique; et à ues situations qui excitent une émotion vive et poignante, lent des scènes de vie domestique, pleines de fraicheur et rité. Toutefois nous y avons remarqué certains détails de ge d'une réalité trop vulgaire. L'auteur, nous le savons, a peindre, dans ses circonstances les plus secrètes et les plus , la vie du pauvre, si peu connue de celui qui ne l'est pas. n'est-ce pas précisément nous qui blâmons ces minutieuses ularités d'*intérieur;* mais elles seront blâmées par beaucoup

Digitized by Google

de gens, et c'est une grande raison pour s'en abstenir
Respect aux majorités! — Quant au style, il a de la
la couleur : sève parfois surabondante, couleur de
temps un peu trop crue. Nous condamnerons aussi,
pour notre propre compte et sans restriction, quelq
empruntés à l'argot romancier, nous ne disons pas ro
tels que *fit-il* pour *dit-il*, *clama-t-il* pour *s'écria-t-il*;
friperie moitié archaïque, moitié paysanne, que l'a
partout ailleurs prouve qu'il sait écrire en français, fe
laisser aux marchands de bric-à-brac littéraire. Nou
avec pleine franchise, parce que M. G. nous paraît p
talent assez fort, assez vrai pour n'avoir pas besoin de
mens anodins d'une critique méticuleuse. Et pour pr
velle de notre confiance à cet égard, nous ajouterons
avons vu avec regret dans deux scènes, celle du *pun*
de la *main blessée*, Jules Garnier, le poète aux idées gé
aux sentimens élevés, s'abandonner aux accès d'une
presque féroce. La fougue des emportemens n'a rien d
avec la véritable énergie des passions, et la violence
la force. M. G. peut d'autant mieux se dispenser de ce
ration, qu'il n'en a pas eu besoin pour écrire des pages
éloquentes, comme celles qui contiennent le récit du vo
l'entrevue de Sophie avec Mad. Dubuisson, et le desc
l'incendie.

Maintenant revenons sur ce que nous avons dit en
çant. L'auteur de *Sœur et Frère* ne nous est connu q
écrits; mais il nous semble évident que ce livre est l'œu
âme souffrante et exaspérée. Tout l'ouvrage est un lo
douleur et d'indignation contre les abus, les désord
vices de la société. Notre censure en cela sera non pa
mais littéraire. Ce que l'écrivain a dit là-dessus est vrai
pas tout dit, et il n'aurait pu tout dire, parce que
n'a guère que deux cents pages, et qu'il existe à cet é
plus de choses que nous n'en savons, ni lui, ni pe
sonne : — pas même Fréderic Soulié, le secrétaire
diable. Le monde est généralement mauvais; il l'est
en bas, et au milieu; ce qui signifie seulement, — car

Digitized by Google

outrer, — qu'il est à la fois vaniteux et abject, déni- et servile, cupide et fastueux, sans croyances vraies et é d'opinions saugrenues, enfin égoïste jusqu'au fanatisme, i résume tout le reste. C'est un fait patent, flagrant, écla- qui ne peut être nié que par une simplicité d'enfant ou nal-adroite hypocrisie. Rien n'est plus tristement bouffon l'entendre des journalistes *graves* gourmander de ce chef oètes et des romanciers, auxquels ils pourraient reprocher ntre chose, et les accuser de *calomnier la société*, — pauvre ente! Mais il ne faut pas qu'une œuvre d'imagination ait l'air r été conçue seulement pour prouver une vérité, surtout une aussi banale que celle-là : car il en résulte une sorte de mono- préjudiciable aux intérêts de l'art. Nous regrettons aussi que raliste réunisse dans la même phrase Babeuf, ce mono- loyal, mais frénétique, Mably, le savant publiciste, et squieu, *qui retrouva les titres du genre humain*. Babeuf et ses le Vendôme étaient, au dire de quelques-uns, des hommes *incus*. Mais on ne trouve nulle part d'aussi fermes convic- que dans les hospices d'aliénés, et nous commençons même re qu'on n'en trouve plus guère que là. Que M. G., s'il veut oire le sincère intérêt que nous portons à son talent, con- à l'avenir, dans l'expression bien entendu, ce courroux thropique et cette verve atrabilaire; qu'il se borne à peindre ommes par leurs actions, il leur fera plus de mal que par ostrophes directes. Outre qu'il en résultera dans ses com- ons moins de roideur et plus de variété, il y trouvera per- llement l'avantage d'une espèce de trève avec ces douceureux tes, « doués d'une patience si exemplaire à supporter les d'autrui (1) », et qui veulent bien convenir que *les hommes ent être faits d'autre sorte* (2), pourvu qu'on ne le crie pas s toits. L'auteur pourrait répondre que nous ne donnons ici l'exemple des ménagemens dont nous lui conseillons oi. Mais la chose est bien différente. Nous sommes critique, poète : notre but n'est pas de plaire, mais d'instruire. Or, -t-il de plus instructif que la vérité? Aussi voit-on que nous déguisons pas.

. 1. Rousseau, *Lettre sur les spectacles*.
Molière, *le Misanthrope*.

Digitized by Google

UN DÉBUT. *Nouvelles* par Alexandre Pirotte. Liége, in-12, 1840.

Ce titre, comme le fait observer l'auteur lui-même très-court avant-propos, réclame et doit obtenir l'indulg n'est pas nous qui ferons échouer ce recours en grâce. D' ce petit recueil, à travers des imperfections qui décè certaine inexpérience, annonce d'heureuses disposition pour produire des résultats plus complets et plus irrépro n'attendent qu'un peu plus de maturité. L'auteur est jeu et la réflexion lui feront connaître, mieux que nous n' rions aujourd'hui sans entrer dans de trop longs dévelop ce qui manque à ce premier essai. Nous nous borner à des observations générales et brièvement exprimées

Ce volume se compose de quatre *nouvelles : Un Ca* morceau qui a paru dans la *Revue* de décembre dernie *d'York*, épisode tiré de l'histoire d'Angleterre ; *Léonie*, et *U ciliation*. Les deux premières, peut-être par la nature d sont celles qui nous ont semblé offrir le plus d'intérêt ; autres, dont l'idée appartient à la vie intime, plairon blement davantage aux plus jeunes lecteurs, et surtout trices. En ce qui nous concerne, nous louerons l'écrivain d' ploité au profit de la fiction une des circonstances caracté de ce grand évènement historique si admirablement e jugé de si haut par Augustin Thierry, la conquête de l'A par les Normands : la conquête telle qu'elle est toujour en des temps moins barbares que le XIe siècle, c'est-à- pressive, insolente et brutale. Quoique l'auteur d'*Iva* créateur de Frondebœuf, de Cédric et de Rebecca a d'avance fort difficile la tâche de tout romancier qui dorénavant peindre cette époque, la *Prise d'York* est attachant, vraisemblable et bien conduit. Il y a dans *I* intérêt mélancolique et doux, qui serait plus vif si l'a s'était borné à esquisser ses personnages. Le *Leoni* de Sand lui fera comprendre quel parti le roman peut caractère d'un séducteur italien. Pour la *Réconciliation*, petite composition écrite avec naturel et simplicité, u

Digitized by Google

nouement est forcé, en ce qu'il repose sur une bizarrerie trop
e pour ne pas être tout-à-fait exceptionnelle. En somme,
ce recueil, rien n'est de mauvais goût, rien ne décèle la
dre tendance à la *manière* et à l'affectation : c'est beaucoup,
a même là-dedans, par le temps qui court, quelque chose
tingué. Mais comme nous avons, tous tant que nous sommes,
fauts de nos qualités, M. Pirotte est trop sage pour un jeune
e; son imagination ne s'émancipe pas assez; et puisque nous
réuni dans cet article l'appréciation d'*Un début* et celle de
et Frère, nous dirons que les auteurs de ces deux ouvrages
ont rappelé, *mutatis mutandis*, le jugement d'un philosophe
touchant Aristote et Xénocrate, « dont l'un avait besoin
in et l'autre d'éperon. » Avant de finir, et pour démontrer
ous avons lu ces *nouvelles* avec l'attention soutenue d'un
e probe et consciencieux, qui ne se permet de juger les
(dans la mesure de son intelligence) qu'après les avoir
examinées, — nous signalerons à l'auteur quelques erreurs
naticales, les seules, au surplus, que nous ayons remar-
dans son livre. « Vaincu par le nombre, ses armes lui
arrachées (p. 69) ». Cette construction, pour être devenue
mmune, n'en est pas moins vicieuse. « Ni la voix, etc., ni le
t, etc., ne parvinrent *pas*... (p. 111) ». Il y a évidemment
négative de trop, comme dit la *Bélise* des *Femmes savantes*,
nous sommes forcé d'imiter ici le rigorisme pédantesque.
trouve en outre des fautes dont la paternité ne peut être
iée par l'imprimeur, mais qu'il est inutile de signaler. Ce
partient en propre à M. Pirotte, c'est une saine et pure
e, un sens droit, une diction facile et d'une grande clarté.
se un peu davantage dans ses conceptions, qu'il soit moins
de développemens, qu'il épure encore son style par le
erce des bons modèles dans le genre qu'il s'est choisi,
un mot il courtise l'étude, mère des succès réels et dura-
— et nous promettons d'avance un accueil favorable à son
Début.

PH. L***.

(*La fin à une prochaine livraison.*)

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

En attendant que nous rendions compte de deux n
importantes qu'a publiées depuis peu M. Edmon
Longchamps, nous croyons utile de communiquer
de la *Revue* les titres de ces productions dues à un
qui aime avec ardeur l'histoire naturelle.

Le premier de ces écrits, consacré à des *Études d*
malogie (1), contient une *Revue des musaraignes, d*
campagnols, suivie d'un index méthodique des mam
rope, et accompagnée de trois planches représenta
des campagnols. (Paris, 1839, in-8.)

L'auteur avait déjà fait paraitre, dans le même
Liége, en 1836, un *Essai monographique sur les*
des environs de Liége, avec quatre planches color
les *Arvicola fulvus*, *arvalis*, *subterraneus* et *rufesce*
deur naturelle.

Le second ouvrage est une *Monographie des Libell*
rope, avec 4 planches. (Paris, 1840, in-8°). Elle vien
ment se ranger à côté du *Catalogue des Lépidoptères*
de la Belgique, précédé du tableau des Libellulines
dont M. de Selys a mis au jour en 1837 la première
comprend les Lépidoptères diurnes, les Crépusculair
mencement des Nocturnes : la suite doit paraitre in

L'auteur publiera aussi à la fin de cette année
partie d'une *Faune belge*, qui renfermera un catal
dique et raisonné des animaux vertébrés de la Belgi

Nous ne pouvons qu'applaudir au zèle infatigab
dont notre jeune compatriote (2) a déjà donné tant

(1) L'auteur a créé ce mot pour désigner l'étude des peti
(les Chéiroptères, les Insectivores et les Rongeurs), en un mot,
qui renferment les plus petites espèces de la classe, et dont auc
la moyenne taille.

(2) M. de Selys, né à Paris en 1813, est le fils unique de feu
Selys-Longchamps, ancien maire de Liége, député de l'Ourte au

Digitized by Google

u le gendre d'un illustre géologue qui honore la Belgique, nt la réputation est européenne, M. de Selys marche d'un rme dans la carrière que M. d'Omalius de Halloy parcourt longtemps avec une si grande distinction. On voit avec plaisir ens de famille se resserrer encore davantage, grâce à ces és scientifiques dont notre époque offre tant d'exemples quables.

s parlerons aussi prochainement du *Discours sur l'utilité de ire de la médecine*, par M. C. Baoeckx, prononcé à la qua- séance hebdomadaire du mois de novembre 1839, et né par décision de la société de médecine d'Anvers. Il u cadre obligé de ces pièces de circonstance, et il mérite er l'attention des personnes qui étudient les sciences sous int de vue philosophique.

Ch. de Ch.

---

homme de bien, de ce patriote intègre, dont Liége reconnaissante ne jamais le souvenir. A dix-huit ans, M. de Selys avait déjà rédigé pour *tionnaire géographique de la province de Liége*, du docteur Meisser, en 1831 par M. Ph. Vandermaelen, un catalogue des oiseaux du pays de disposés d'après une nouvelle méthode.

ERRATA *de la livraison d'*avril.

Épître au comte Jules de Resseguier, p. 395, 14e vers.

L'empreinte et le cachet de leurs grâces secrètes,

: Le cachet merveilleux de leurs grâces secrètes.

Même page, 15e vers :

Qui semble être, doux jeux de ces hommes divins,

: Qui semble être aux doux chants de ces hommes divins.

Même page, 22e vers :

Sans qu'on voie où son flot va mourir ou commence.

: Et dont le flux sans cesse et meurt et recommence.

Même page, 24e vers :

Ressort, en chacun d'eux, ce cachet plus brillant,

Digitized by Google

Lisez : Rayonne en chacun d'eux le sceau vif et brillant.

P. 396, 14e vers :

Trop heureux si sa muse, osée avec décence,

Lisez : Trop heureux si sa muse, observant la décence.

Même page, 17e vers :

Celui que nous nommions jadis *notre Victor*,

Lisez : Hugo, qu'il m'est si doux de nommer mon Victor

Même page, 26e vers :

. . . . . d'un air mélancolique,

Lisez : . . . . . d'un œil mélancolique.

Même page, 32e vers :

Ce fut lui dont la main.....

Lisez : Ce fut lui dont la muse.....

Page 397, 10e vers :

Et la sphère en ta muse a placé son empire.

Lisez : Et la sphère où ta muse a choisi son empire.

Même page, 20e vers :

Qu'a pétri de ses doigts....

Lisez : Qu'a pétri dans ses doigts....

Même page, 25e vers :

D'un siècle positif c'est la muse élégante;

Lisez : D'un siècle policé c'est la fille éclatante.

Même page, 32e vers :

. . . . . de posséder ton cœur.

Lisez : . . . . . de captiver ton cœur.

Page 398, 9e vers :

. . . . . aimante et gracieuse,

Lisez : . . . . . indolente et nerveuse.

N. B. Ces corrections ont été opérées d'après un manuscrit de l'auteur.

Digitized by Google

AYNECHON ET FALLOZ

OU

EL DE LA PLACE VERTE.

1298 (1).

> Ilh at eut continuellement en dit pays cinck ou scieiz cens chevaliers demorans, qui parsiwoyent les armes et l'oneur de monde, et astoient tous riches eas et leurs hoirs, dont à présent, assavoir l'an de grâce milh trois cens nonante owit, ilh n'en y at point quarante.....
>
> HEMRICOURT, *Miroir des Nobles de Hesbaye*, p. 2.

mois de juillet de l'an 1298, la ville de
lla au milieu d'une rumeur extraordinaire;
ore de seigneurs et d'hommes d'armes en-
e moment dans la cité, et les cris de guerre
oble baron se confondant avec les acclama-
multitude, le piétinement des chevaux et
t des lourds chariots chargés de marchan-
ionnaient un mouvement et un tumulte
és. Les chevaliers montant des coursiers ri-
harnachés, et suivis de leurs écuyers et de
, traversaient fièrement les rues, poussant
le peuple, du poitrail de leurs destriers, et
chemin à travers la foule. Les uns avaient

de la Place Verte eut lieu en 1298, mais nous n'a-
ver la date exacte de cet événement; celle que
est approximative.

Digitized by Google

le corps entièrement couvert de brillantes armu
n'étaient reconnaissables qu'à leurs blasons brodés
caparaçons de leurs montures; d'autres avaient
de longues robes de velours, aux manches fend
pendantes sur des justaucorps de couleur, et po
le chaperon au lieu du casque à visière baissé
bannerets, suivant l'usage adopté à Liége, vers
époque, avaient, presque tous, des habits de c
verte ou grise, relevés, sur le haut des épaules,
étoffe bigarrée.

Tout ce monde suivait la même direction, et p
sait se rendre à l'église cathédrale de Saint-Lan
Les bourgeois, se pressant aux fenêtres et aux
de leurs demeures, ou s'aventurant au milieu de
vaux fougueux, regardaient avidement cette belle
valerie, et se montraient, en les désignant tout
par leur nom, les vaillants seigneurs qui arri
dans la bonne ville..... « Voyez, voyez, criaie
uns, voici messire Humbert Corbeau d'Awans, p
sur son écu le blason de sa noble famille, vairé d'a
et d'azur au lion de gueules; messires Perwez d'C
de Hognoulle, Arnould de Dammartin, Libert B
le brave sire de Waremme le suivent avec tous ce
Geneffe et de Montferant!.... Noël! Noël! vive
Dammartin et les bons chevaliers d'Awans!... »

Sur d'autres points, au contraire, les bourgeoi
saient passer en silence les membres de ce haut lig
et ne poussaient leurs acclamations qu'à la vue de
ques chevaliers du parti des Waroux!... Ceux-ci
vèrent bientôt en grand nombre ayant à leur tête
laume le Jeune, accompagné d'Eustache Persa
Haneffe, de Thierry de Seraing, d'Arnould de

Digitized by Google

nael, de Jean de Dammartin, dit le Polain de roux, et suivi d'écuyers bannerets faisant retentir des cris mille fois répétés : Waroux, Waroux, et ant leurs penonceaux portant de gueules au lion .

ers huit heures du matin, le concours de monde t si grand, qu'à peine pouvait-on circuler dans les ; c'était un murmure universel; des paroles qui hangeaient rapidement dans les groupes; des bro- ls adressés à quelque cavalier maladroit, des impré- ons lancées contre les hommes d'armes qui frayaient brusquement le passage à leurs maîtres (1).

ourquoi donc tout ce bruyant appareil? l'émeute ait pas de nouveau envahi nos rues; la joie brillait contraire sur les visages. Ce n'était pas la fête du on de la cité, elle n'avait lieu que le 17 de sep- bre, et d'ailleurs, on n'apercevait nulle part ces ques processions de moines qui, en pareille occur- e, ne manquaient jamais de sillonner Liége en tout . Ce n'était pas, non plus, jour d'élection des *res à temps*, ni réunion des confréries de métiers; rquoi donc tout ce bruyant appareil?

est que, après quinze jours d'une vive attente, bourgeois allaient enfin être témoins d'un duel à ance entre messire Aynechon, de la famille des ns, et messire Falloz, l'un des braves chevaliers du i de Waroux. Chacun s'acheminait à la hâte vers le du combat, la *Place Verte*, dans l'intention de s'y

) Quand ilh vint ly journée de chan, ilh out sy grand nombre hevaliers et d'escuwiers à Liege, que a peine pooit on pas- parmy les chachiez. Henricourt, *Miroir des nobles de Hesbaye*. elles, 1673, fol. p. 333.

Digitized by Google

établir convenablement pour assister à la
deux vaillants champions ; et les nombreux
deux nobles lignées auxquelles ils appartenai
vaient en foule à Liége, afin d'y encourager le
tants par leur présence et d'applaudir aux
faits d'armes de la journée.

Elle était riche et puissante, à cette époq
blesse liégeoise ; les chevaliers de la Hesbaye
par leurs prouesses et leur bonne contenanc
tournois, avaient acquis un grand renom
contrées voisines (1). Mais cet éclat allait b
vanouir devant le pouvoir nouveau qui s'éle
La grande charte, fondement des libertés
octroyée par Albert de Cuyck (1198) et l'él
maîtres de la cité par les bourgeois (1252)
le mouvement démocratique. Henri de Dinant
tribun, venait de mourir, il est vrai, dans l'
l'impulsion était donnée, et le char popula
achever sa course, broyant tout sur son pa
troisième événement, arrivé l'an 1297, orga
la commune sur des bases plus solides encor
bientôt le peuple au premier rang dans l'État

Un héritier des projets de Henri de Dinant
Pair, ennemi acharné des nobles, et s'associa
tiers aux émeutes, ne cessait depuis quelq
d'exciter les bourgeois à se soulever contre le
et les riches (2) : « Vous êtes opprimés par
seigneurs, leur disait-il, ce sont eux qui occu

(1) Hemricourt. Passim.

(2) Avidus ultionis in circulos et conventicula
inferebat. Fisen, pars 2a, p. 34.

Digitized by Google

mplois, qui administrent les affaires de notre bonne à leur volonté, et sans prendre le moindre souci bien-être général; c'est là une tyrannie qu'il vous secouer; rappelez-vous les conseils du brave Henri inant; unissez-vous! Que tous ceux qui exercent même métier se liguent entre eux par serment onviennent de se rassembler en armes toutes les que les circonstances l'exigeront; alors, mes bons , vous serez les maîtres..... (1) »

e peuple applaudit vivement à ce discours, et, le-champ, s'organisa en confréries ou métiers, avec bannières particulières à chacun d'eux.

la nouvelle de ce qui se tramait, l'évêque Hugues Châlons, disent nos chroniqueurs, se prit d'une de colère; mais, Henri le Pair connaissait la sor- avarice du prince, et, moyennant une somme considérable fournie par la commune, il apaisa urroux de l'évêque, et obtint son assentiment pour éation définitive des confréries populaires (2).

ue faisait alors la noblesse liégeoise? Au lieu de r contre l'ennemi commun, elle se décimait elle- e par des luttes privées, et depuis six ans, les endants de Raes de Dammartin s'entretuaient dans laines de la Hesbaye.

es dissensions s'étaient élevées, vers l'an 1292, e messire Humbert Corbeau, seigneur d'Awans, et

Quicumque mechanicam artem aliquam exercerent, novâ se societate unirentur; quibus bini præficerentur è toto nu- delecti, qui ubi usus esset, cæteros ad arma convocarent entque quò necessitas postularet. *Ibidem*, p. 35.

Oblatis centenis grossorum libris non modò placavit sed uthoritate factum ut confirmaretur obtinuit. *Ibidem*.

Digitized by Google

Guillaume le Jeune, seigneur de Waroux, tou
le rapt d'une jeune serve. Une guerre désastreuse
suivit, guerre qui dura près d'un demi-siècle, e
le duel, que nous nous proposons de décrire
qu'un simple épisode (1).

Il y avait dans la famille d'Awans, un cheval
renom, appelé messire Aynechon, et plus co
nément encore le bon bâtard de Hognoulle. C'éta
des plus hardis, des plus braves et des plus ent
nants de son lignage. Comme il s'était distingu
d'une fois dans la défense des châteaux, dans le
buscades et dans les combats en rase campagne,
craignait plus que tout autre. Ce vaillant hom
guerre habitait le village de Russon, et n'avait p
loger qu'une maison plate, assez petite, et n
château fort avec pont-levis et tours crénelées
il s'était pratiqué dans cette demeure une cavern
terraine d'où il pouvait braver impunément les
de ses nombreux ennemis (2).

Une de ces trèves connues chez nous sous le n
quarantaine, avait été publiée entre Aynechon
sires de Hamal, avec qui il était en guerre. La ve

(1) Hemricourt nous a laissé l'histoire de cette guerre ;
tableau animé et fidèle de nos mœurs chevaleresques au
âge. Nous n'osons pas dire que le célèbre Ducange n'a pa
cet ouvrage, qu'est-ce que Ducange a ignoré? mais s'il
consulté, il y aurait puisé plus d'un fait curieux pour so
lente dissertation intitulée : *Des guerres privées et du*
guerre par coutume. V. la collection de Leber, vol 11e.

(2) Et chis demoroit tout aminy leur poissanche, en l
de Riwechon, et n'avoit que une platte maison, mais ilh a
une bome bonne et segure. Hemricourt, p. 332.

Digitized by Google

r où elle expirait, le bon bâtard de Hognoulle, nt rassemblé quelques-uns de ses amis et de ses ls, courut sus à l'un des partisans des Hamal, le , et enleva une bonne partie de ses troupeaux. Des ntes furent aussitôt adressées à *Monseigneur de Liége,* ome on appelait alors l'évêque. On accusait Aynechon voir enfreint la quarantaine. Celui-ci, confiant dans erreur qu'il inspirait, se contenta de répondre que, avait été à l'encontre de la trève, c'est que la lune brillait cette nuit-là même comme le soleil, lui t fait supposer qu'il était déjà jour, et que, par-, tout avait été accompli en temps et heure con-ables. Personne n'osa venir témoigner contre le rd de Hognoulle, tant il s'était rendu redoutable, onseigneur Hugues se vit contraint de le renvoyer, lui imposer d'amende en compensation du meurtre avait commis (1).

insi qu'on le pense bien, les ressentiments furent d'être complètement éteints par cette décision ée de l'évêque; les esprits s'aigrirent, au contraire, ntage de jour en jour, et plusieurs membres de la e famille des Hamal n'attendaient plus qu'une occa-de se venger. Parmi ceux qui n'épargnaient pas Ayne-dans leurs discours, il faut surtout mentionner amoiseau du lignage des Waroux, nommé Falloz. it un homme grand et robuste, habitué au ma-ent des armes, et qui s'était aussi fait remarquer

Plainte fut faite pardevant Monss. de Liége, sy que de ntaines brisiez, mais ilh alligat que ly beateit estoit ly soleaz nisoit, et qu'il l'avoit fait de bonne heur, et estoit sy doteis ul n'ozoit tesmoigner contre ly. Henricourt, *ibidem.*

Digitized by Google

en maintes rencontres : « Le bâtard de Hognou
un guerrier prudent, disait-il, et qui se gard
d'attaquer son ennemi loyalement et en plein j
ce brave chevalier, il faut des embûches et les té
mais, qu'il ose se mesurer avec moi; ma bonn
aura bientôt châtié, comme il le mérite, ce fél
infâme assassin?... »

Ces paroles injurieuses furent rapportées à
Aynechon, qui, sur-le-champ, accepta le défi
lui proposait. L'évêque fit d'abord son possibl
accorder les deux adversaires; n'ayant pu y réu
leur adjugea le champ de bataille selon les for
ordinaires. On choisit pour lice la Place Vert
de l'église cathédrale de Saint-Lambert. Pend
jours qui précédèrent le duel, les parrains de
battants s'occupèrent de tous les détails de l'affa
construisit sur le lieu désigné, des barrières
clôtures solides, et, en dehors de ces barrièr
échafauds ornés de riches tapisseries, pour les
breux spectateurs qui ne manqueraient pas d'as
cette espèce de tournoi. Aux côtés qui faisaient
geur de la lice, on éleva des galeries destiné
parents et aux amis des deux chevaliers; près
galeries était tendu le pavillon de chacun des
pions, celui de l'appelant à main droite, et c
tenant à gauche.

Nous avons déjà dit combien de monde il arri
Liége, au jour fixé pour le combat. Une mu
innombrable, désireuse de contempler un spec
intéressant pour elle, encombrait de bon m
avenues étroites et tortueuses de la Place Ve
huit heures, il n'y eut presque plus moyen d'

Digitized by Google

avers cette immense cohue, et ce fut à grand'peine
les chevaliers des deux lignages ennemis parvin-
t à se frayer un passage jusqu'aux galeries qui leur
ient été réservées. La Place Verte offrait alors un
p-d'œil ravissant : de riches banderolles aux cou-
s variées flottaient au-dessus des armures polies et
nasquinées des hommes d'armes, se confondaient
les ajustements somptueux des damoiselles et des
telaines, et contrastaient merveilleusement avec les
ments bruns de la foule qui se pressait autour de la
. Il y avait des bourgeois à toutes les fenêtres, sur
les toits, et jusque sur les deux vieilles tours de
e de la cathédrale.

u milieu de cette agitation générale, de cet empres-
ent universel, on remarquait avec surprise, sur l'un
côtés de la place même, une maison d'assez riche
arence, hermétiquement fermée, et où régnait un
nce de mort... C'était cependant la demeure d'Ar-
l d'Awans, chanoine de la cathédrale, cousin d'Ay-
non. Pourquoi donc le noble chanoine ne venait-il
, lui aussi, encourager par sa présence le guerrier
on lignage? C'est ce que tout le monde se demandait.

e mayeur et les échevins étaient arrivés depuis près
e heure; ils occupaient une galerie adossée au
nd portail de l'église cathédrale, y attendant la
ue des combattants. Des acclamations prolongées,
ris mille fois répétés de : Messire Falloz!.. Messire
oz!... annoncèrent enfin l'approche de celui-ci...

parut bientôt, précédé du baron de Hamal qui
ait son écu, sa hache d'armes et son épée. Les hé-
s lui ayant ouvert la lice, il salua courtoisement
nombreux spectateurs qui se penchaient en dehors

Digitized by Google

des galeries, afin de mieux le voir, puis il
le pavillon de droite qui lui avait été prépar

Le silence qui s'était établi, comme par
ment dans la foule, à l'arrivée du sire de
aussitôt place à l'agitation la plus bruyan
se récriait sur la bonne mine du champio
roux; on vantait sa courtoisie, son air no
tial, l'apparence de vigueur qui régnait
sa personne : « Où est donc le bâtard de
s'écriait-on, et pourquoi se fait-il aussi
attendre? Le guerrier de la maison plate
a-t-il enfin eu peur?... » Les chevaliers d
disaient mot; mais, quoique confiants dan
d'Aynechon, ils paraissaient cependant fort i
ce long retard.

Tout à coup, un calme profond régna d
parmi la multitude; les échevins venaient de
leurs siéges; ils descendirent lentement da
et le mayeur se plaçant au milieu d'eux s'
voix forte et retentissante : « Messire Fallo
ici, montre-toi, et remplis ton devoir à l'e
bon bâtard de Hognoulle, à l'enseignement d
et des juges présents dans ce champ clos....
vait à peine ces mots, que le brave Falloz, ar
en cap, parut sur le seuil de son pavillon. Il
tement sur son destrier, et le faisant cara
beaucoup de grâce et d'adresse, il parcour
saluant ses parents et ses amis qui poussaie
vives acclamations. (1)

(1) Nous avons puisé, en partie, les détails que n
sur la forme de ce duel judiciaire, dans une pièce in
historiens; elle est intitulée : *l'Ordonnance des chan*

Digitized by Google

uand les échevins eurent *mis en garde de loi* leur
ier appel, et constaté la présence de l'appelant,
yeur prit de nouveau la parole : « Seigneur Ay-
on, s'écria-t-il, si tu es ici, viens en avant, et fais
ême ton devoir à l'encontre de messire Falloz....
cune voix ne répondit; les chevaliers d'Awans
ient de tous les côtés leurs regards inquiets, tandis
a populace continuait à lancer des brocards et des
es contre le bâtard de Hognoulle. Après quelques
ents d'une attente qui parut bien longue aux spec-
rs, les échevins *mirent en garde de loi* la déclara-
lu mayeur, et celui-ci se prépara à renouveler son
. (1)

e seconde fois, la voix du magistrat se fit en-
e, sans que rien annonçât la venue du champion
on attendait. Il était près de midi; de toutes parts
ait aux échevins que l'adversaire de Falloz avait
fuite, et qu'il fallait *décerner le droit à celui-ci.*
res d'Awans, seuls, protestaient qu'Aynechon ne
uerait pas à la parole donnée, et que, d'ail-
douze heures n'avaient pas encore sonné, qu'on
vait bien voir au soleil. (2)

---

d'un recueil copié par le héraut d'armes Lefort sur les
rits précieux de Jean de Platea, doyen et chanoine de
(*Archives de la province de Liége*). Nous publierons ailleurs
ment intéressant.

tous les appeaux doit ly maire mettre en la warde des
. *Ordonnance des champions.*

partant fame corit en champ qu'ilh ne venroit nint, car
estoit fuys : sy que lydis Falloz requist al mayeur qu'ilh
y, et qu'il fust torneit en droit, car ilh estoit midy, et
Warous et de Hamale le requeroient por ly aigrement,

Digitized by Google

On attendit donc encore quelque temps, vain ; Aynechon ne paraissait pas. Le mayeur cendit dans l'arène et se préparait à y faire son tr et dernier appel, lorsque tout à coup la porte de la maison du chanoine Arnoul d'Awans s'ouv fracas, et l'on en vit sortir le bâtard de Hognou chement armé, et précédé d'Arnoul de Jehai du châtelain de Waremme qui portait l'écu, l et l'épée du tenant. Le chanoine lui-même, de quelques personnes de son lignage, parut au tres de sa demeure, et se prépara à être tém combat à outrance. C'était par son conseil qu'Ay n'était pas venu plus tôt : « Rendez-vous secr chez moi, lui avait-il dit, et n'en sortez pas, chose qu'on fasse; laissez votre adversaire exposé et accablé sous le poids de son armure, se dans une longue et pénible attente; vous en aur meilleur marché. » (1)

Le bâtard de Hognoulle s'avança fièrement lice; c'était un homme grêle et d'assez minc rence; mais cette chétive enveloppe cachait u ardente, un corps de fer, et un courage à toute é il salua son adversaire, puis entra dans son p

---

et allencontre chilh d'Awans alligoient qu'il n'estoyt ni *et ce pooit-on cleirement alle soleilh veioir.* Hemricourt, N'y avait-il donc pas encore d'horloge, à Liége, vers cette c'est ce que ce passage d'Hemricourt ferait presque suppo laissons le soin de décider cette question à M. *E* nous a déjà appris tant de choses sur l'histoire de Li

(1) Ilh ly commandat que point ne soy partist par qu apeal ne conseilh qu'il awist juxès a tant qu'il ly direit

Digitized by Google

échevins, en l'apercevant, allèrent se rasseoir sur siéges; le mayeur seul resta debout au milieu du p clos.

s l'instant où le second champion parut, le plus nd silence régna de nouveau dans la foule, un vif êt se peignit sur tous les visages; chacun, selon ésirs, formait des vœux pour l'un ou l'autre des attants. Tous les yeux étaient fixés sur le mayeur la voix devait bientôt donner le signal de l'action. s hérauts qui se tenaient à l'entrée du champ, se rochèrent en ce moment du chef des échevins; enez les champions, leur cria-t-il, qu'ils viennent r le serment. »

ssires Falloz et Aynechon sortirent incontinent de pavillon, et s'avançant vers les autels construits l'usage aux deux côtés de la lice, ils s'y agenouil-t. Le mayeur s'approcha gravement du *demandeur:* jurez, lui dit-il, sur les saints qui sont ici pré-, et par tous ceux du paradis, que vous avez, à e et raisonnable cause, appelé messire Aynechon hamp clos, et vous prouverez par la hache et qu'il est vraiment coupable du meurtre dont vous accusé? ... (1) — Je le jure, et le prouverai, ré-a le damoiseau de Waroux... — Et vous, Ayne-, ajouta le mayeur en venant vers celui-ci, vous aussi par tous les saints du paradis que vous êtes in-t du crime qui vous est imputé, et vous vous en drez à l'enseignement des hommes... — Je le jure a vie et sur mon honneur, et je m'en défendrai, dit de son côté le bon bâtard de Hognoulle... —

Ordonnance des champions, déjà citée.

Digitized by Google

Partant, s'écria le mayeur, faîtes-vous ju
gardez-vous de fraude, sortiléges et maléfices.

Après ces mots, les deux adversaires vinren
lieu du champ; là le mayeur leur ôta les ga
leur prenant à chacun la main droite, il la p
un crucifix : « Vous, messire Falloz, *demandeu*
avec majesté, et vous, messire Aynechon *dé*
vous voyez la très-vraie remembrance de notre
Dieu Jésus-Christ, qui mourut et bailla son s
cieux pour vous sauver; requérez-lui merci,
que, en ce jour, il vous veuille aider, si droit a
il est souverain juge.... » Les champions prêt
nouveau le serment, puis firent à genoux leur
leur confession. (2)

Pendant ce temps les parrains visitaient les
cette cérémonie achevée, le mayeur remonta
estrade où il se tint debout, et les hérauts se
aux côtés de la lice, s'écrièrent par trois fois :
videz, videz, et que nul sous peine d'avoir
coupé, s'il est bourgeois, ou de perdre son ch
est noble, ne s'avise de troubler les combattant
cri, par un mot, par un geste.... »

L'attention était extrême; les poitrines se sou
haletantes à l'approche du moment décisif; e
mayeur leva solennellement la verge rouge
nait en main, et après quelques instants d'un

(1) *Ordonnance des champions*, déjà citée.

(2) Voyez aussi Wulson de la Colombière, *le Théâtre*
et de chevalerie, Paris 1648, 2 vol. in-folio, qui do
ples détails sur toutes les espèces de combats en champ

Digitized by Google

, il laissa tomber ces paroles : « Messires, faites
levoir... » (1)

deux ennemis fondent aussitôt l'un sur l'autre,
ortent des coups terribles, dont le bruit, retentis-
ur leur armure, jette l'épouvante jusque dans
des spectateurs les plus intrépides. Falloz est
obuste que Aynechon; son épée qu'il manie avec
lmirable dextérité, menace à chaque instant la
e du bon bâtard de Hognoulle; mais celui-ci,
omme le tigre, esquive tous les coups de son
aire, et le fatigue par une résistance habilement
e. Déjà le sang commence à couler; loin de se
à cette vue, les deux champions sentent redou-
ur ardeur. Les glaives à demi-brisés sont jetés
inutiles, et chacun des combattants a saisi sa
d'armes... Mais les coups du damoiseau de Waroux
oins sûrs; ses forces s'épuisent; Aynechon qui
erçoit le presse à son tour vivement, et l'at-
le tous les côtés à la fois...

ombat fut long, horrible, et la victoire demeura
mps incertaine. Une pénible anxiété dominait la
naguère si tumultueuse et si insouciante.....
e bâtard de Hognoulle, levant sa hache à deux
en déchargea sur Falloz un si grand coup,
le col et la tête, qu'il l'étendit mort à ses
.... (2)

lonc doyt ly maire aller droit emmy la veue des deux
ns, et lever sa verge, et dire : Ors, fassiez vos deb-
Ordonnance des champions.

n soy kebatirent longement, et quassont perilheusement,
la fien fut Faloz abatus, et lydis Aynechon le tuwat
Henricourt, p. 334.

Digitized by Google

—Noël, Noël, vociféra la populace, qui, que
nutes auparavant, paraissait prendre tant d'i
champion de Waroux, et accablait d'injures
versaire; Noël, Noël, honneur au bon bâtard
gnoulle et honte à ses ennemis!...

Les échevins descendirent dans le champ cl
minèrent avec soin le cadavre de Falloz,
mayeur, levant, de nouveau, la verge rouge,
de sa dignité, s'écria d'une voix retentissante
oyez, nobles et bourgeois, clercs et chevaliers,
et enfants de notre bonne ville de Liége, oyez
le jugement de Dieu; messire Aynechon est inn
meurtre dont on l'accusait; partant nous le r
de céans complètement absous!.... »

Messire Guillaume le Jeune, Persant de
Arnould de Xhendremael et les autres alliés
se retirèrent alors dans un morne silence, pendan
chevaliers d'Awans, se précipitant au-devant
bâtard de Hognoulle, le reconduisirent en t
dans la maison de son cousin le chanoine.

Tel fut le triste dénouement du duel de
Verte; l'innocent y périt et le jugement de Di
vivre le coupable. Quarante années d'une gu
freuse vont suivre cette journée, puis arrive
paix des lignages; mais c'est quand la noblesse
est presque entièrement détruite, c'est lorsqu'i
plus un seul des chevaliers spectateurs du
d'Aynechon et de Falloz.

M.-L. Po

Mai 1840.

Digitized by Google

MONTS-DE-PIÉTÉ. — AMÉLIORATIONS.

Dans un mémoire couronné en 1829 par l'Académie ale de Nîmes, et adressé, en 1834, par le Ministre la justice aux administrations des provinces et des es où il existe des Monts-de-Piété, M. Arnould, uellement administrateur-inspecteur de l'Université Liége, signalait le partage des bénéfices de ces éta- sements entre les institutions de charité, comme le s grand obstacle à l'allégement des charges qui pèsent les emprunteurs: il proposait d'employer ces béné- s à la réduction des intérêts du prêt sur gage et à nortissement des emprunts faits à titre onéreux pour genre d'opération.

La commission administrative du Mont-de-Piété de ge dont il est membre, et à laquelle il a fait le rapport nous nous empressons d'insérer dans notre recueil, nt partagé ses vues d'améliorations, est entrée en ociation avec les hospices et le Bureau central de nfaisance qui ont consenti à renoncer au partage bénéfices, moyennant toutefois que l'intérêt des taux qu'ils prêtent à l'établissement serait porté pour °/₀ et garanti par la ville.

En soumettant ces arrangements à l'administration mmunale, la commission administrative du Mont- Piété propose, en cas d'approbation, et comme pre- re réforme, de réduire à 10 p. °/₀ les intérêts payés les emprunteurs sur le pied de 15, 13 et 11 p. °/₀, le consacrer les bénéfices au remboursement de ses

Digitized by Google

emprunts, afin de faire jouir successivement le p
de la diminution de charges qui en résultera; ell
pose en outre de remplacer les commissionnaires
par des bureaux auxiliaires, pour le cas où l'état
nances de la ville permettrait de lui accorder à ce
un subside et les locaux nécessaires.

Nous appelons de tous nos vœux ces améliora
et nous pensons que la publicité donnée à un ra
qui est maintenant du domaine public, ne pourr
hâter la propagation et l'accomplissement des
utiles et philanthropiques que renferme ce travai
administrations de charité des autres villes, to
défendant leurs intérêts en ce qui concerne le ta
leur placement, qu'il est néanmoins désirable de r
autant que possible en faveur des Monts-de-Piété
tageront sans doute l'opinion de la commissio
hospices de Liége qui « saisit, dit-elle, avec emp
» ment l'occasion d'entrer dans cette voie d'amélior
» la question d'humanité l'emportant auprès d'el
» un calcul étroit et rigoureux. Elle a pensé qu
» rencontrait communauté de destination, celle
» courir le malheur, là aussi pouvaient se con
» les intérêts. »

Les mémoires de M. Arnould et de M. le con
d'état Beugnot, qui ont partagé le prix de l'aca
du Gard, n'ayant été tirés qu'à un petit nombre d'
plaires et n'étant plus dans le commerce, nous c
que leur réimpression dans un même volum
le rapport ci-dessous, serait utile et que l'o
serait recherché par toutes les personnes qui s'oc
de l'amélioration du sort des classes ouvrières.

Digitized by Google

ORT A LA COMMISSION ADMINISTRATIVE DU MONT-DE-PIÉTÉ DE LIÉGE.

argés par vous, Messieurs, de rédiger un projet de règle-, pour le Mont-de-piété de Liége, et de vous proposer les iorations que nous jugerions utiles, nous avons pourvu au n le plus pressant, en vous présentant d'abord des disposi- pour l'ordre et le régime intérieur; leur mise à exécution e commencement de cette année, a déjà produit les résultats nous en attendions.

us avons également recherché les moyens les plus propres ncilier les exigences d'une bonne administration, avec une nution bien entendue des charges qui pèsent sur les em- teurs; mais les questions de principe à résoudre, les avan- et les inconvénients de chaque système, les négociations tamer avec les autorités locales pour leur adoption, nous ent à vous soumettre diverses combinaisons, afin d'arrêter mmun accord celle qui devra servir de base à notre travail.

comme autrefois, des associations charitables se formaient faire le service d'un établissement dont la piété des fidèles issait la dotation, ou si la ville, la province, ou des institu- de bienfaisance pourvoyaient aux frais, les Monts-de-Piété, nés à leur destination première, ne retireraient aucun intérêt cours momentané accordé à la misère.

is, à présent, qu'ils sont obligés d'emprunter eux-mêmes, e onéreux, les fonds qui servent à leurs opérations, de ouer leurs employés, de payer les frais de bureau, de chauf- de location des bâtiments et d'assurance des magasins e l'incendie, ils ne peuvent satisfaire à ces dépenses qu'au n d'une indemnité perçue sur les emprunteurs comme intérêt somme prêtée.

rsque, au bout de l'année, le produit de l'intérêt excède rais d'administration, il forme un fonds de réserve destiné

Digitized by Google

à couvrir les pertes résultant d'événements imprévus, et à n
avec le temps, l'établissement à même de travailler au
de ses propres capitaux ; tel est l'emploi actuel de l'excéd
l'exception néanmoins du dividende à payer aux hospice
bureau de bienfaisance, montant autrefois au tiers des bén
et qui est de moitié depuis le 31 décembre 1838, époque
réserve s'est élevée à 25,000 florins.

Cependant les Monts-de-Piété étant uniquement étal
dirigés pour la plus grande utilité de ceux qui sont obli
avoir recours, et non dans des vues de bénéfices, il s'agit de t
le moyen d'alléger les charges des malheureux emprunteur
compromettre l'existence de l'établissement.

Il s'en présente plusieurs, Messieurs, mais aucun d'eu
exempt des inconvénients que nous voudrions éviter, et qu
vous ferons connaître dans toute leur étendue, lorsque ce n
fera l'objet de vos délibérations.

Les combinaisons sur lesquelles nous appellerons prin
ment votre attention consistent :

1° A réduire les intérêts du prêt sur gage au taux jugé
ment nécessaire pour couvrir toutes les dépenses de l'
sement ;

2° A supprimer les fonctions des commissionnaires ju
à ériger des bureaux auxiliaires dans lesquels on pourrait en
ces agents, ou tout au moins à remplacer leur salaire p
remise à payer par le Mont.

3° A prêter gratuitement aux indigents porteurs d'un ce
du comité de secours ou des hospices, constatant leur
ou la maladie de l'un des chefs du pauvre ménage,
toutefois qu'ils ne se livrent pas à la funeste habitude d'a
et de retirer chaque semaine leurs effets ;

4° A ne réclamer aucun intérêt des gages au-dessous
francs qui seraient présentés et retirés par les pauvres sa
tremise des commissionnaires jurés, à l'exception des
de semaine.

Digitized by Google

• A laisser provisoirement l'intérêt au même taux, et à
nander aux établissements de bienfaisance le sacrifice de
: dividende, afin de mettre le Mont-de-Piété à même de
bourser chaque année une partie de leurs capitaux, et de
inuer dès-lors et successivement l'intérêt dû par les emprun-
rs, en proportion de ceux que l'établissement aurait de
ns à payer aux bailleurs de fonds.

ous jetterons un coup-d'œil sur chacun de ces moyens dans
paragraphes ci-après :

§ 1er.

éduire les intérêts du prêt sur gage au taux jugé strictement
essaire pour couvrir les dépenses de l'établissement, est le
mier moyen qui s'offre à l'esprit.

es intérêts fixés ci-devant à 9 pour cent pour les gages de
e nature, n'ayant pu suffire aux charges de l'établissement,
ouvernement s'est trouvé, en 1831, dans la nécessité d'auto-
r provisoirement leur perception comme suit, en prenant pour
e les différentes classes de prêt.

Savoir :

15 p. °/₀	pour les gages	au-dessous de		40	francs.
13 »	»	»	50 à	80	»
11 »	»	»	100 à	160	»
9 »	»	»	200 à	320	»
8 »	»	»	400 à	640	»
7 »	»	»	800 et au-dessus.		

'économie apportée depuis lors dans les dépenses permettrait,
ense, de reporter à 9 p. °/₀ l'intérêt des gages des quatre
nières catégories; ce serait un grand soulagement pour les
onnes qui n'empruntent pas à la semaine et qui ne recourent
Mont-de-Piété que lorsqu'elles se trouvent réellement dans
ène; elles sont les plus dignes de commisération.

ependant on ne peut se dissimuler que cette réduction serait
le ou presque nulle pour le grand nombre des emprunteurs
portent un gage le lundi et le retirent le samedi.

Digitized by Google

Le tableau ci-annexé (1) des intérêts à percevoi
à 9 p. °/₀ prouve que les ouvriers qui n'emprunt
semaine qu'une somme de 1 à 5 francs ne profite
de la réduction des intérêts, quel qu'en soit le tau
qu'on ne peut leur demander moins d'un centime.

On ignore généralement que ces petits gages p
l'établissement ne reçoit que quelques centimes, lu
nent chacun une dépense de 18 centimes, pour bille
d'inscriptions, frais de bureau et de personnel, int
dotation, etc., etc. Quelque faible que soit pour les e
les plus nombreux et les plus misérables, le résultat d
tion d'intérêt, nous n'eussions pas hésité à vous l

(1) TABLEAU des intérêts à payer chaque semaine po
gement des gages, calculés à 15 et à 9 p °/

MONTANT DES GAGES.	INTÉRÊTS pour 6 jours		INTÉRÊTS pour l'année.		OBSERVATIO
	15 p°/₀	9 p°/₀	15 p °/₀	9 p °/₀	
Frs.	Cmes.	Cmes	Frs. Ces.	Frs. Ces.	(*) A 15 p °/₀ ou ne paie d'intérêt
1	1 (*)	1	» 15	» 09	pour 1 franc jusqu'au 35
2	1	1	» 30	» 18	» 2 » » 17
3	1	1	» 45	» 27	» 3 » » 11
4	1	1	» 60	» 36	» 4 » » 8
5	1	1	» 75	» 45	» 5 » » 7
6	2	1	» 90	» 54	» 6 » » 5
7	2	1	1 05	» 63	» 7 » » 5
8	2	1	1 20	» 72	» 8 » » 4
9	2	1	1 35	» 81	» 9 » » 3
10	3	1	1 50	» 90	» 10 » » 3
15	4	2	2 25	1 35	Ces calculs s'étendent
20	5	2	3 »	1 80	où la fraction excède $\frac{50}{100}$

Digitized by Google

es malheureux s'adressaient directement au Mont-de-Piété; s il ne s'en présente pas un sur cent : les autres conduits d'anciennes habitudes, une fausse honte, ou l'insouciance, pagne si ordinaire du pauvre, se servent de l'entremise des missionnaires jurés, et paient dès-lors un salaire qui, sans trop élevé, quand on considère isolément chaque gage, ruineux pour ceux qui recourent chaque semaine à cet in- médiaire; il suffit pour s'en assurer de jeter un coup-d'œil sur bleau ci-après :

DES GAGES.	INTÉRÊTS pour 6 jours à 15 p °/o	à 9 p °/o	SALAIRE des Commissionnaires. port.	report.	TOTAL.	OBSERVATIONS.
.	Ces.	Ces.	Ces.	Ces.	Ces.	
	1	1	02	01	03	(*) De 10 à 200 francs. 1 p °/o de port. et 1/2 p°/o de report. Au-delà de 200 francs. 1/2 p°/o de port. 1/4 p°/o de report.
	1	1	03	02	05	
	1	1	04	02	06	
	1	1	06	02	08	
	1	1	06	04	10	
	2	1	08	04	12	
	2	1	08	06	14	
	2	1	10	06	16	
	2	1	10	07	17	
	3	1 1/2	10	05	15 (*)	
	4	2 1/4	15	07 1/2	22 1/2	
	5	3	20	10	30	
	6	4	25	12 1/2	37 1/2	
	8	4 1/2	30	15	45	

Digitized by Google

Il résulte de cette comparaison que l'emprunteur do
chaque semaine, savoir :

Pour prêt de frs.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.
Au Mont-de-Piété pour les intér.	1.	1.	1.	1.	1.	2.	2.	2
Au commiss. juré pour salaire	3.	5.	6.	8.	10.	12.	14.	16
Ensemble	4.	6.	7.	9.	11.	14.	16.	18

Si le prêt se renouvelle chaque semaine pendant toute l'année, l'emprunteur paie pour. . .	1.	2.	3.	4.
Au Mont-de-Piété, pour intérêts à 15 ou 9 p. %, un centime par semaine, ci pour 52 semaines. .	52.	52.	52.	0.52.
Au commiss. pour port et report	1.56.	2.60.	3.12.	4.16.
Ensemble	2.08.	3.12.	3.64.	4.68.

Un pareil état de choses ne pourrait se tolérer, si un
expérience ne prouvait que de plus grands maux ont ac
emprunteurs, lors de la suppression des Monts-de-Piété,
les accableraient encore impitoyablement, si l'on fer
établissements. Mais si nous ne pouvons détruire le
son principe, nous devons au moins rechercher le m
l'atténuer et d'écarter les causes qui l'aggravent.

§ 2.

La suppression des commissionnaires, et leur remplace
des bureaux auxiliaires serait assurément la mesure
efficace; elle extirperait le mal dans sa racine, mais e
aussi la plus délicate et la plus difficile à mettre à ex
car elle menace les intérêts privés d'une classe d'agents
n'avaient cru à la durée de leurs fonctions, se seraient
à d'autres professions qu'ils ne pourraient plus mainte
brasser.

Les commissionnaires jurés sans avoir des droits à une
ont néanmoins des titres à une indemnité, si, po
d'utilité publique, on les prive de leur place. On t

Digitized by Google

en de les indemniser en les attachant comme priseurs ou ne employés aux bureaux auxiliaires qui seraient établis, et ur accordant en cette qualité un traitement fixe.

is nous ne pourrions supprimer les fonctions des commis- aires et les remplacer par des bureaux auxiliaires que dans s où l'administration communale et celle des hospices nous ureraient les locaux nécessaires et le matériel du comptoir s magasins, attendu que les traitements des employés, le ffage et les autres frais seraient une charge déjà trop pesante l'établissement; il serait donc nécessaire de désigner quelques- le vos membres pour en conférer avec elles.

pourrait, ce nous semble, et à moindres frais, convertir en ux auxiliaires, les maisons des commissionnaires jurés qui ins- t le plus de confiance, en remplaçant le salaire qu'ils vent de chaque emprunteur par une remise que paierait ellement le Mont-de-Piété, d'après le nombre et la valeur ages; dans ce cas on fixerait un maximum et on les assujet- à une surveillance et à des règles propres à satisfaire toutes igences.

us savons quelles ruses ils pourraient employer pour obtenir plus large part dans les indemnités ou pour tromper les unteurs; mais si ces commissionnaires sont d'honnêtes gens, ront loyalement leur service; si au contraire, l'un d'eux oyait des moyens frauduleux, ou recevait, sous quelque xte que ce fût, un excédant sur la somme à payer au Mont- été, la surveillance sévère qui serait exercée et les plaintes nprunteurs le feraient tôt ou tard découvrir, et il serait immément révoqué.

pouvant à la fois remédier à tous les maux, vous seriez ureusement obligés, si vous supprimiez les commission- , ou le salaire qu'ils reçoivent des emprunteurs, de laisser ter les intérêts à leur taux actuel, puisque ce n'est qu'avec énéfices qu'ils vous procurent, que vous pourriez payer les les bureaux auxiliaires ou l'indemnité pour les services que gents continueraient à rendre; mais que sont les intérêts du salaire des commissionnaires pour les gages de semaine?

Digitized by Google

Le tableau ci-dessus vous l'indique; de deux maux le moindre.

§ 3.

Si l'impossibilité de procéder, quant à présent, à aussi radicales était bien reconnue, nous trouverions royal du 31 octobre 1826 un autre moyen de so gence; il consisterait à consacrer les dividendes à intérêts aux personnes dont la misère serait cons autorités déléguées à cet effet : cet arrêté autorise Piété à faire des prêts sur gages sans intérêts à dont les moyens d'existence sont quelque temps sus »par les maladies, incendie ou semblable accide »pourvu néanmoins qu'il fût fait des dons ou de »stipulation expresse, ou bien que les établisseme »faisance destinassent à cette fin une partie de leur »ou enfin que le Mont-de-Piété fût dans une positio »pourrait faire de semblables prêts. »

Ces dispositions pleines de philanthropie sont re ce jour inaperçues, ou n'ont pas suffisamment évei publique; peut-être les a-t-on considérées comme i soit à défaut de dons, de legs ou de bénéfices; soi ficultés qui naissent souvent du concours de diverse tions. Des legs, des dons, il n'y en a aucun, messieu de l'établissement que nous administrons; mais l'ap ferez à la bienfaisance pour une œuvre si méritoire quand on pourra en apprécier les bons résultats.

Des bénéfices, vous en auriez suffisamment, si n'en exigeait le partage par moitié avec les établ bienfaisance; et si l'autre moitié n'était prudemm pour couvrir les pertes éventuelles et pour former qui doit vous dispenser, avec le temps, d'emprunter fonds destinés au prêt sur gages.

Cependant, messieurs, vous pourriez concilier venir d'une sage administration, avec les sentiment qui portent à faire jouir la génération actuelle des que permet l'arrêté que nous invoquons, si, d'accor

Digitized by Google

ablissements de bienfaisance se décidaient à consacrer leur les bénéfices en prêts sans intérêts (1).

opérations du bureau central de bienfaisance et de ses és consistent principalement à distribuer des secours à ile; rien de plus louable, mais ce but ne serait-il pas parfois atteint, si, au lieu d'une petite pièce de monnaie, on ait aux malheureux un certificat qui leur permit de retirer ont-de-Piété, sans intérêts, les vêtements qui doivent les ir et dont la privation les expose au froid, à l'intempérie isons et les conduit à l'hôpital où leur maladie absorbe t les bénéfices qu'on avait faits à leurs dépens?

certificats délivrés avec discernement par le bureau central r les comités de secours, ou par les maîtres des pauvres is de notre confiance, procureraient en effet plus de bien- u'une faible aumône souvent dépensée à l'instant même; et rait-il pas lieu d'espérer que la charité, éveillée par ces tions, y joindrait quelquefois la somme nécessaire pour le ement des hardes ou des literies d'un pauvre ménage que la ie ou le défaut de travail a forcé de recourir à l'emprunt ge?

Le Mont-de Piété a payé aux établissements de charité pour cice 1839, savoir :

	Aux Hospices de Liége.	Au Bureau de Bienfaisance	Total.
r dividende de moitié dans les éfices de 1839	8558 82	2241 59	10800 41
r intérêts de leurs fonds à 3pour	6300 00	1650 00	7950 00
Ensemble Frs. . .	14858 82	3891 59	18750 41

fait 7,07 $\frac{560}{1000}$ pour cent.

Digitized by Google

De même le dividende dont l'administration des
l'abandon pourrait être aussi employé en tout c
secourir les familles des malades recueillis dans le
les autorisant à retirer sans intérêts les effets eng
n'ignore que les besoins ne sont jamais plus pressant
ménage est privé momentanément du chef dont l
voyait à tous ses besoins; c'est alors que les malh
pouillent pour procurer un morceau de pain à leurs

Les hospices et le bureau central de bienfaisan
donc dans le concours que vous leur demandez un
d'adoucir les souffrances des malheureux; ils joui
tous les avantages de cette association, puisque n
donnerions le soin de délivrer des certificats.

Le succès de cette mesure et l'import de la son
crer, dépendraient uniquement du discernement e
pection que l'on apporterait dans la délivrance
donnés à propos et avec prudence, ils produiron
bien, tandis que, accordés trop légèrement et s
ils feraient naître des mécontentemens et une s
qui compromettraient la sûreté de l'établissement.

Du reste une commission, composée de délég
administration, serait chargée de rédiger un règ
terminerait par qui et dans quel cas les certificats se
à quelle époque, et à quelle somme devrait s'arrêt
de retirer les gages sans intérêts; il contiendra
dispositions propres à éviter d'inutiles formalités,
trafic des certificats, le concours des commissio
tiers, ou l'abus qu'on pourrait faire d'une combi
uniquement tourner à l'avantage des malheureux.

On ne perdra pas de vue que, parmi les personne
à l'emprunt sur gages, il en est un grand nom
entraînées par la mauvaise habitude de dépenser,
jours, le produit du travail de toute une semai
rappellera aussi avec intérêt, qu'il en est d'autres
sent au Mont-de-Piété, qu'après avoir épuisé to
sources. Ce sont celles-là que l'on doit s'empresser
en faveur desquelles on introduirait le mode de ce
drêt sur gages sans intérêts.

Digitized by Google

s, il est des moments de détresse où les deux catégo-
nteurs se confondent; c'est lorsque la maladie, le
rage ou d'autres malheurs accablent la famille; toute
ors s'efface devant l'urgence des besoins. Les comités
ont organisés de manière à découvrir toutes les in-
nous les faire connaître.

§ 4.

ait éviter ces formalités, en adoptant une mesure
exempterait du paiement des intérêts tous les gages
le prêt n'excède pas trois francs, pourvu néanmoins
t présentés directement au Mont-de-Piété et retirés de
ntermédiaire.
ondrait à la vérité les deux catégories d'emprunteurs
ci-dessus, mais elle secourrait efficacement la classe la
euse, et elle offrirait l'immense avantage de faire perdre
la coutume de se servir des commissionnaires jurés
ais de port et de report excèdent considérablement
perçus actuellement au Mont-de-Piété. Le changement
t en résulter dans les habitudes du peuple aplanirait
ent les obstacles que rencontrerait une trop brusque
des commissionnaires jurés : cependant, si tous les em-
e cette classe se présentaient pour jouir de cet avantage,
on qui en résulterait dans les bénéfices de l'établisse-
d'environ six mille francs; et peut-être de plus du
ceux qui réunissent maintenant leurs gages, les divi-
la vue d'obtenir le prêt gratuit; il faudrait aussi, en
augmenter le nombre des employés, et, par suite, le
dépenses, proportionnellement à la masse plus grande
eurs qui se rendraient directement au Mont-de-Piété.

§ 5.

iter une différence choquante dans la perception des
pour les réduire, avec le temps, à un taux uniforme de
%, on pourrait recourir au cinquième moyen, qui
t à attendre que l'établissement fût parvenu à rem-

Digitized by Google

bourser tous les fonds dont il paie l'intérêt aux admini
bienfaisance.

Il faudrait dix à douze ans pour arriver à ce résul
administrations consentaient, dès à présent, à reno
part dans les dividendes, et se contentaient de l'intér
taux placés à 3 p. °/₀ : de son côté, le Mont-de-Piété c
l'engagement d'employer chaque année à l'amortis
capitaux dont il paie l'intérêt, une portion des bénéfic
qu'elle ne fût absorbée en tout ou en partie par un ac
d'opérations qui nécessiterait un nouvel emprunt.

Il serait sans doute pénible pour nous, messieurs,
de quelques années le soulagement que nous voudrio
dès aujourd'hui au sort des malheureux; mais la questio
disparaît quand on considère les avantages qui naît
mesure radicale dégageant pour toujours le Mont-de-
emprunteurs des charges les plus onéreuses, et perme
mettre successivement les améliorations les plus efficace
de réduire l'intérêt au taux strictement nécessaire p
les frais de bureau et de personnel.

Cependant, pour ne point faire peser sur les emprunt
les charges qui cesseront de grever dans quelques anné
recourront au Mont-de-Piété, nous pourrions, dès la
des dividendes, faire jouir le public d'une partie de
qu'il doit en attendre ; soit en réduisant proportionn
taux des intérêts, soit en prêtant gratuitement jusqu'à c
de certaine somme, soit en établissant par forme d'essai
auxiliaire dans un quartier populeux. Ce bureau amè
cessivement un changement dans les habitudes de c
calculent pas maintenant les frais à payer aux commis
et, par sa concurrence, il engagerait ces agents à mén
que possible les intérêts des emprunteurs; alors aussi no
combiner les prêts de manière à faire jouir ces der
caisse d'épargne que nous joindrions à l'établissement.

En soumettant ce rapport à vos méditations, nous v
messieurs, de ne pas perdre de vue que, quel que soi
que vous choisirez entre ceux que nous venons de vou
il ne pourrait être mis largement à exécution, si les

Digitized by Google

le bienfaisance ne renonçaient au partage des bénéfices. Cet on ne serait en réalité qu'un léger sacrifice, puisque dans ıtre premiers cas les dividendes seraient réduits à rien ou à eu de chose, et que, dans le dernier, ils reviendraient à la de ces institutions sous la forme de remboursement.

emploi des bénéfices est impérieusement prescrit par e 20 de l'arrêté royal du 31 octobre 1826, ainsi conçu : s Monts-de-Piété qui sont chargés de capitaux à des intérêts ıx emploieront annuellement au remboursement total ou de ces capitaux, les bénéfices qu'ils auront obtenus. »

s ne concevons pas comment on a pu s'écarter de ce principe dans le règlement adopté par la Régence le 17 1828, mais la plupart des dispositions de ce règlement ombées en désuétude ou reconnues inexécutables, il y a 'espérer qu'on renoncera aussi à l'exécution d'une clause ésente un obstacle invincible à un allégement sensible des es des emprunteurs.

t dans cette conviction, messieurs, que nous vous proposons nander à ce sujet une conférence à la commission des es et au bureau de bienfaisance : les hommes qui les sent ont des vues trop élevées pour s'attacher à des étroites d'administration et d'intérêts distincts, alors qu'il d'un intérêt commun, celui de soulager la misère; leur n comme la nôtre ne tend qu'à ce but, et c'est pour mieux ıdre que nous invoquons leur concours.

considérations, messieurs, confirment un fait reconnu par les personnes chargées de l'administration des Monts-de- c'est la difficulté de trouver le moyen de suppléer à l'in- nce des ressources de ces établissements, pour apporter mède salutaire aux maux qu'elles veulent soulager.

obstacles ne nous rebuteront pas; nous parviendrons tre à les vaincre si l'administration communale, la com- n des hospices, et le bureau de bienfaisance, nous prêtent cours dont nous ne pourrions nous passer pour opérer des ıes de nature à ramener l'établissement à sa véritable ation.

(*Signé*) D. Arnould.

Digitized by Google

QUELQUES MOTS

A MES CAMARADES DE L'AI

SUR

LES AVANTAGES QUI RÉSULTERAIENT POUR NOUS, OFI
DE L'ÉTUDE DE LA LANGUE ALLEMANDI

Après les connaissances spéciales, indi
tout homme de guerre, il n'est point d'étu
lui être plus utile que celle des langues.
antique vérité, dont les militaires ont rec
tesse à toutes les époques.

La Belgique, située, comme elle l'est,
nations qui parlent des langues différent
elle-même, on doit le dire, en plus d'un
plus qu'une autre, forcée d'exciter ses offic
des langues. Qui sait tout ce que l'avenir n
Je ne veux point tracer ici les différentes
guerre que peut courir notre armée, ava
turelle de la France; mais niera-t-on, quoi
l'importance que doit attacher l'officier bel
la faculté de s'exprimer en différentes lang
pouvoir répondre non, sans crainte de
contradicteurs. Là n'est pas la question; ce
pour nous, c'est de rechercher quelle est
langues étrangères, celle dont la conna
nous procurer le plus d'avantages; car
sagement de ne pas nous occuper de plu
fois. Les études philologiques sont si ard

Digitized by Google

qu'on ne se trouve pas dans le pays même où se
e la langue que l'on apprend, elles sont hérissées
ant de difficultés, qu'il est bon, en s'y livrant, de
appeler ce vieil adage : « *Qui trop embrasse, mal*
int. »

etons donc un coup-d'œil rapide sur les langues
ées en Europe, et voyons quelle est celle sur la-
lle il est opportun de fixer notre choix. Dans cette
mération, je ne comprendrai, toutefois, ni le fla-
d, ni le français, car le flamand est la langue ma-
elle d'une partie de la nation, et le français est la
que de l'autre partie. Or s'il est, malheureusement,
vrai que beaucoup de Belges ignorent complète-
t la langue d'une partie de leurs compatriotes, je
veux point admettre qu'il en soit ainsi des officiers,
particulièrement des officiers subalternes, qui, par
ature des fonctions dévolues à leur grade, se trou-
t plus fréquemment que leurs supérieurs en contact
les soldats, et ceux-ci, pour la plupart, ne par-
et ne comprennent qu'une seule de nos deux lan-
s nationales.

our simplifier la question que nous nous sommes
ée, rejetons, de prime abord, le portugais, l'es-
nol, l'italien, etc. Nos relations habituelles avec le
i de l'Europe sont presque nulles; en outre, la
nde distance qui nous en sépare, et d'autres raisons
ore, rendent bien improbable que nous y fassions
guerre. Ajoutons que notre instruction militaire
rait rien à gagner à la connaissance de ces langues,
s lesquelles il a été écrit fort peu d'ouvrages traitant
sciences militaires (1).

) L'auteur de ces observations judicieuses est tombé ici, à ce

Digitized by Google

Tous ces motifs d'exclusion sont égalemen
bles aux idiômes de la totalité des contrées
à la domination de la Russie.

L'Angleterre, puissance essentiellement co
et maritime, n'a fourni qu'un faible contin
littérature militaire, au moins en ce qui co
guerre sur terre. Les relations de ce pays avec
sont fort intimes; mais, à cause de sa positio
phique, sa langue ne peut jamais nous être bi
comme militaires.

Quant à la langue de nos ex-frères, nou
pas à nous y arrêter davantage. Il est mêm
de parler de l'exiguïté du territoire de la
seul pays en Europe où l'on parle le holla
suffira de faire observer que cette langue
du flamand que par l'orthographe et la prono
et, je le répète encore ici, j'aime à croire
pas un d'entre nous qui ne se soit appliqué à a
au moins assez de flamand pour comprendr
ses subordonnés qui ne savent pas le français.

---

que nous croyons, dans une légère erreur d'histoire
Les peuples du midi, auxquels les autres nations sont
de tant de termes militaires, possèdent aussi beaucoup
distingués en ce genre. On en trouve une énumérati
dans le curieux ouvrage de H. F. Rumpf, intitulé :
universelle des sciences militaires. Essai d'un catalogu
tique et chronologique des livres militaires, qui ont paru
vention de l'art de l'imprimerie, dans les langues pri
l'Europe. Berlin, 1824-25, 2 vol. in-8°. V. dans le to
p. 388-400, la récapitulation des auteurs italiens,
portugais, sans compter les omissions inséparables d
de cette nature. (*Note de la commission directrice*).

Digitized by Google

e reste plus à parler que de la langue alle-
qui, selon moi, est celle qu'il nous importe
connaître.

d'abord, quels sont les motifs qui devraient
ager à lui donner la préférence, alors même
carrière ne serait pas celle des armes.

langue en Europe n'est parlée par un aussi
nbre d'habitants que la langue allemande, qui
le plus de 40 millions d'âmes. En outre, les
édoise et danoise ont tant d'analogie avec l'al-
que posséder ce dernier idiôme, c'est presque
es deux autres.

mmes proches voisins de l'Allemagne, et nos
vec ce pays n'ont fait qu'augmenter depuis
ration de la Hollande. La nation allemande
rande nation, qui s'enorgueillit à juste titre
ès qu'elle a fait faire à presque toutes les
le l'esprit humain. La grande quantité d'ou-
entifiques remarquables que ses savants ont
fait foi. Mais la plupart de ces ouvrages ne
raduits; or, si l'on n'est pas à même de les
les originaux, il faut renoncer à puiser au
struction qu'ils renferment.

ur les hommes spéciaux. Quant aux hommes
, ils seront bien dédommagés des efforts
nt pour acquérir la connaissance de l'alle-
r les jouissances que leur fera éprouver cette
si riche et si belle, jouissances qui seront
lus vives, que le génie des écrivains allemands
t tout particulier, une couleur et un carac-
e distingue essentiellement de celui des au-
rtenant à d'autres nations.

Digitized by Google

Aussi le français qui ne connaît que la l
de son pays éprouvera-t-il des émotions to
velles à la lecture de ces admirables drames de
de ces poëmes de Herder, qui résonnent
comme un instrument harmonieux; de ce *F*
blime création où se révèle toute la profondeur
de l'immortel Goethe; de *Luise*, délicieux t
famille, dans lequel Voss dépeint d'une m
suave les joies du foyer domestique; des ba
lades de Bürger, le poëte populaire par exce
de tant d'autres chefs-d'œuvre que la traduc
çaise, même la plus parfaite, rendrait en
méconnaissables et dépouillerait de tout leur
à cause du caractère si diamétralement oppos
gues française et allemande.

Mais si la connaissance de l'allemand est
sirable pour tous nos compatriotes en gén
l'est bien davantage encore pour nous, officie

En effet, représentons-nous toutes les con
possibles de guerre dans le nord de l'Europe;
notre armée servant d'auxiliaire à des troup
et combattant loin du pays, supposons-la m
quement destinée à garder la frontière atta
nos ennemis soient ici, ou bien qu'ils soien
ce soient les hommes du nord ou ceux de
officiers, dans toute hypothèse, ressentiront
l'inconvénient de ne pouvoir se faire comp
allemand. Si nous combattons avec l'un ou l
peuples d'au-delà du Rhin, quelle utilité p
de parler la même langue et de pouvoir m
entendre. Si, tous, ils sont contre nous, et
l'avantage n'est-il pas plus réel encore?

Digitized by Google

est dans la prévision de ses guerres au-delà du
que la France fait enseigner l'allemand dans toutes
coles militaires.

ais il ne s'agit pas seulement d'une utilité relative;
onnaissance de la langue allemande peut devenir
ureusement indispensable dans l'éventualité d'une
re en Allemagne.

l'officier ignore la langue du pays où il fait la
re, quel moyen aura-t-il, je vous le demande, de
faire aux recommandations les plus expresses du
ement sur le service en campagne?

ıvoyé en partisan, comment fera-t-il, par exemple,
ne rien négliger *afin de se rendre les habitants*
rables, et pour se procurer, *par ces intelligences*
eux, tous les renseignements qu'il lui importe
tenir?

orsqu'on amènera des déserteurs au commandant
poste, comment *les interrogera-t-il sur tout ce*
eut intéresser la sûreté de son poste?

isqu'il est de principe que l'on ne doit engager les
naissances dans les villages, vallées, ravins ou
qu'après que les éclaireurs les ont exactement
és et *qu'ils ont pris les renseignements nécessaires*
ême au besoin des ôtages parmi les habitants;
qu'il est urgent, dans ces mêmes reconnaissances,
avoir remarqué les chemins en jonction avec celui
l'on parcourt, et ceux qui lui sont parallèles,
nformer d'où ils partent et où ils conduisent; puis-
nfin il faut *questionner les habitants sur tout ce qui*
rne l'ennemi, comment pourra-t-on remplir exac-
nt son devoir si l'on ne parle point la langue du
?

Digitized by Google

Je sais bien que l'on peut avoir recours au
médiaires, mais outre l'avantage qu'il y a de f
même ses affaires en pareil cas, je rappeller
existe une foule de détails dont tous les auteur
mandent à l'officier *de s'assurer par lui-même.*
même qu'il peut y avoir péril à se servir d'int
dans ces circonstances.

Un dernier motif, qui ne sera pas jugé san
par ceux qui s'adonnent à l'étude du métier des
c'est que la langue allemande leur donnera les
de connaître plus complètement tous les aut
se sont occupés de l'art de la guerre. Ne pas c
les écrivains militaires allemands, c'est ignorer
leure partie des ouvrages qui traitent de notre
sion, c'est n'avoir soulevé qu'un côté du v
cache la science à nos yeux. Cette observation
dresse qu'aux officiers qui veulent s'instruire
aux autres, en général, ils peuvent se borne
connaissance plus superficielle de la langue.

Je vais maintenant expliquer comment je cr
sible d'arriver en peu de temps et sans trop d
à posséder l'allemand d'une manière suffisante
comprendre et être compris soi-même. Autan
d'une langue est facile et pleine d'attraits lors
se trouve dans le pays même où cette langue s
autant elle est aride et difficile lorsqu'on s'y livre
étranger. Il nous faudrait donc beaucoup de tem
persévérance pour pousser la connaissance d
mand jusqu'à un certain degré de perfection.
surtout vrai pour les Wallons qui, de même
Français, ont peu d'aptitude pour les langues d
Aussi conseillons-nous aux officiers de diriger leu

Digitized by Google

s la langue allemande, de manière à obtenir des ré-
ats immédiats, c'est-à-dire de ne pas s'appesantir trop
la grammaire, et d'employer le temps qu'ils épargne-
t de ce côté à apprendre par cœur le plus grand
nbre possible de mots pris dans un vocabulaire de
nes usuels, les dénominations relatives à l'art ou aux
nces militaires, des phrases dialoguées ayant trait à
tes les actions ordinaires de la vie et spécialement à
t ce qui concerne notre état et à ce qui peut être dit
n officier ou par lui, dans les différents cas résultant
'exercice de la profession des armes en temps de guerre.
Après avoir rapidement parcouru la grammaire, afin
e mettre à même de reconnaître les mots modifiés par
éclinaison et la conjugaison, il faut s'occuper active-
nt d'augmenter son répertoire en lisant à l'aide d'un
ionnaire. Le choix de ces lectures n'est pas indiffé-
; il faut donner la préférence à celles qui joignent
érêt du sujet à la pureté du style. Ces conditions se
vent réunies dans les jolis contes de Zschokke et
out dans les romans historiques de Vandervelde, le
lter Scott de l'Allemagne et l'un de ses prosateurs les
élégants. Ce travail, laborieux dans les commence-
nts, deviendra bientôt une véritable récréation, et
lors on sera certain de faire de rapides progrès.
oute occasion de converser dans la langue que l'on
rend est précieuse et doit être saisie avec empresse-
t, alors même que l'on ne pourrait encore s'exprimer
d'une manière presque inintelligible. Quant à l'alle-
d, ces occasions sont fréquentes dans notre armée qui
pte beaucoup de Luxembourgeois dans ses rangs.
our en revenir au but principal que doivent se pro-
r les officiers belges en apprenant l'allemand, celui

Digitized by Google

de se faire comprendre en Allemagne, s'ils s'y tro
amenés par l'éventualité d'une guerre, je dirai ic
but ne serait pas complètement atteint s'ils ne
taient à même de comprendre l'allemand in
c'est-à-dire celui des basses classes et des paysan
prétends certainement pas qu'il soit praticabl
prendre tous les patois de l'Allemagne et de s
langue dans les mille déviations que lui fait
peuple; mais il est des généralités dont la conn
permet de comprendre facilement une foule
prononcés d'une manière vicieuse, et, conséque
de phrases dans lesquelles ils sont employés. C'
que dans une grande partie de l'Allemagne l'*a* e
formé en *o*, l'*n* final ne s'articule pas, qu'en We
le *sch* se prononce comme *sk*, qu'en Prusse le *g*
nonce comme *j*, etc., etc.

Il va sans dire que ce n'est qu'après être pa
posséder la langue jusqu'à un certain point, que
doit se faire mettre au courant de ces provincial

S'il est vrai que l'étude de l'allemand soit
général aux officiers belges, j'ose dire qu'il serai
donnable à eux de ne pas s'y adonner lorsqu
l'immense avantage de connaître le flamand. I
des deux langues est le même; elles diffèrent
par les constructions, et quelques indications so
santes pour faire reconnaître au flamand les mo
langue dans les mots allemands qui leur corresp

Pour prouver la vérité de cette assertion, je
faire mieux que de citer un passage de l'excellen
de M. D^e. inséré dans l'*Émancipation* du 11 se
1839 : « . . . . . Pour mieux faire apprécie
précède et ce qui va suivre, nous allons donne

Digitized by Google

les principales différences qui existent entre le
le bas-allemand (1). Ceux de nos compatriotes
rent encore la langue de Goethe et de Schiller
quels rapports intimes elle a avec la nôtre et
cilité ils auraient à l'apprendre.

aractères des deux dialectes peuvent se résumer
ues règles.

les consonnes elles se réduisent à deux ;
haut-allemand aime les consonnes sifflantes; il
igue partout et sous différentes formes ; le bas-
l au contraire préfère les consonnes plus sourdes
correspondent.

i la première de ces deux langues emploie l'*s*,
le *tz* là où la seconde se sert du *t*. (*Wasser-*
eit—tyd ; zwanzig—twintig ; ketzer—ketter.)
encore le haut-allemand fait entendre la con-
fflante *sch* devant les lettres *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *t* et
s-allemand ne l'emploie que devant l'*r* et par-
eurs il se sert de l'*s* simple (*Schlagen*, — *slagen;*
— *smal ; schneiden — snyden; sprechen — spre-*
lz, — *stolt* ou *stout*; *schwert* — *sweert* ou *zweerd.*)
t *r* ou devant une voyelle, l'emploi du *sch* est
e dans les deux langues; (*Schaf*, — *schaap;*
, — *schenken; schild*, — *schild ; schoen*, —
schule, — *school; schreiben*, *schryven.*)
parle pas du *z* que les Hollandais d'abord, et
ands après eux, ont substitué à l'*s*, cela ne cons-
s une véritable différence : autrefois on écrivait :
eer, *sitten*, *swart*, etc.

D*. divise tous les dialectes teutoniques en haut et
and et range le flamand dans cette dernière catégorie.

Digitized by Google

En vertu du même principe, le haut-allem
le *p* et quelquefois le *ch* en *f* (*pferd*, — *p*
fer, — *peper*; *kraft*; — *hracht*) et ils emp
piration là où les bas-allemands emploient le
ryk, *machen*, — *maken*.)

2° Le haut-allemand emploie les dentales et
dures là où le bas-allemand emploie les conso
qui leur correspondent : (*Todt*,— *dood*; *fertig*,
geben, — *geven*.) Cette règle est générale : lor
les Allemands supérieurs écrivent *d*, et *v*, ils
toujours ces consonnes : la première com
seconde comme *f*.

Quant aux voyelles simples, elles restent
ment les mêmes dans les deux dialectes; les
qui se rencontrent doivent être considérées
simples accidents dus au hasard; ainsi l'*u* ha
(que l'on prononce *ou*) devient le plus souve
allemand (*mund-mond*,) *urkund-oorkond*). I
il se change en *u* (*drukken-drukken*). Aill
reste le même (*mutter-moeder*.) Beaucoup de v
brèves en allemand et longues en flamand
löffel-lepel.

Dans les diphthongues il n'y a en réalité q
différence : *quelques* mots du haut allema
tandis que les bas-allemands ont *oo*. (*Auge-oo*
est plutôt une différence d'orthographe qu'un
réelle de dialecte. Nous prononçons en Braba
thongue *ui* à peu près comme l'*au* allemand
dit *haus*, *zauver* (*huis*, *zuiver*); quelquefoi
entendre : *hauis*, *zauiver*, mais bien souvent
supprime, surtout dans une phrase rapid
Flandre occidentale, l'*i* ne se prononce jam

Digitized by Google

e *ui;* on dit *huus*, *zuver*. Du reste cette même e *ui* correspond aussi à l'*eu* allemand (*teufel-*
-uil.

: de même de notre *y* que l'on prononce allemand. Si l'on écrivait en flamand, ainsi proposons, *beil, eil*, *wein*, etc., ces mots au-fois le même son et la même figure dans les es.

rès cela une cinquantaine de mots, tout au iffèrent par leur racine; encore trouve-t-on ninant de près, que la plupart de ceux qui ujourd'hui dans un dialecte avaient autrefois ondant dans l'autre. »

ais à transcrire ces lignes parce qu'elles me être de nature à encourager puissamment camarades de l'armée l'étude d'une langue evenir si utile à tous et qui présente tant de aucoup d'entre eux.

B.....s.

Cap^e. au 2me ch. à pied.

Digitized by Google

Poésie.

LIÉGE.

A moi, ma Liége aimée, à moi, m
ANDRÉ V

I.

Pourquoi, mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas de gén
Et pourquoi n'ai-je pas une lyre bénie,
Une lyre au fond de mon cœur,
Pleurant avec la foule et priant quand on prie,
Qui fût, comme l'amour que j'ai pour ma patrie,
Sainte et pure dans sa vigueur?

Pourquoi, comme Grétry, n'ai-je pas dans mon â
— Brûlant rayon du ciel, — cette divine flamme
Qui l'inspira jusqu'au trépas?
Pourquoi, dans mon berceau, de leurs voix étouf
N'ai-je pas entendu quelques charmantes fées
Passer, disant : « Tu règneras! »

Si, quand mon âme en feu déborde, mes pensées
Hélas, ne sortaient pas si lourdes, si froissées,
Traînant l'aile, ou bien, si, parfois,
Quand je vais remuant nos splendides annales,
Réveillant nos héros endormis sous leurs dalles,
Je ne sentais mourir ma voix;

J'aurais tant de bonheur à venger ma patrie
Des sarcasmes menteurs dont on me l'a flétrie,

Digitized by Google

e tomber de son front
nt bandeau qui dit sa bâtardise,
insolemment à tout qui la méprise
ace où doit frapper l'affront!

s pour cela qu'à chanter ses faits d'armes,
si beaux, et qu'on a tant de charmes
onter, aux soirs d'hiver,
it des guerriers, que leur dévoûment tue,
x vers rongeurs une tombe inconnue,
ubli plus rongeur qu'un ver;

rajeunissant quelques vieilles ballades,
ais Bouillon aux murs où les Croisades
èrent nos drapeaux vainqueurs;
me un page aux pieds de quelque châtelaine,
le nom de la nouvelle Hélène
l'amour coûta tant de pleurs.

vient que ma voix s'affaiblit, que la muse
nts aujourd'hui s'échappe et se refuse?
quoi mon cœur s'est-il glacé?
a foule est là, la foule qui ricane,
not, d'un seul mot, sans pitié me condamne :
mps du poëte est passé!

notre patrie, à nos lyres fatale,
, de la gloire et des noms qu'on étale
ses peintres et ses sculpteurs,
elle n'a rien, dans sa munificence,
n triste mépris ou de l'indifférence
ner aux littérateurs.

fin, — dans ce monde où tout se prostitue,
u doux son de l'or, la femme dans la rue, —
qu'un poëte comme moi

Digitized by Google

N'est rien qu'une voix frêle, inutile et qu'on nie,
Car nous n'avons donné qu'à l'aigle et qu'au génie
D'être appelés du nom de Roi.

II.

Oh ! s'il venait un jour — messie, ange, ou prop
Parmi nous, une voix, — de ces voix de poëte,
Qui raniment soudain ce qu'elles ont touché,
Qui réveillent un siècle en sa tombe couché,
Ou relevant d'un cri ce vieux monde qui croule,
A leurs chants d'avenir vont suspendant la foule;
S'il naissait sur nos bords de ces hommes de foi,
Marqués d'avance, afin de commander en roi,
De ces hommes géants par leur gloire, et qu'anim
A réformer le monde un sentiment intime,
Qu'on méconnait vivants, et qu'on regrette morts
Et que mille ans rendront bien plus brillants qu'
S'il n'en venait qu'un seul, au front de poésie,
Comme il aurait de quoi dorer sa fantaisie,
Comme il pourrait, jetant sur la lyre ses doigts,
Ranimer à son gré ces hommes d'autrefois,
Et raviver ta gloire en sa tombe fameuse,
O cité de Velbruck, que traverse la Meuse!

III.

Frères, vous avez vu la Suisse et ses rochers,
Et ses chalets, au haut des monts comme accroch
Et ses pics, menaçant le ciel d'un front de neige,
Et ses lacs azurés que la tempête assiége; —
Vous avez vu, cherchant de beaux sites, le Rhi
Et ses bords enchanteurs; — puis, comme un pè
Voulant toucher du doigt Rome et son Capitole,
Ou bien sur le Lido chanter la barcarolle,
Vous avez salué la terre des beaux-arts,
Et jeté des regrets aux gloires des Césars; —

Digitized by Google

'uis enfin, vous avez, passant les Pyrénées,
'u l'Espagne de près et ses mœurs effrénées;
'ous avez, un beau jour et par-delà les mers,
lanté comme l'Arabe une tente aux déserts; —
t fous d'enthousiasme après ce long voyage,
'ous avez méprisé le foyer du village,
'ous avez ri, car plus un mirage est lointain,
lus il brille à nos yeux et gagne à l'incertain;
ui, vous avez, raillant les rives maternelles,
rouvé qu'à l'étranger les rives sont plus belles,
t ne voulant jurer que par Rome ou Milan,
'ous écoutez parler de la Meuse en sifflant.....

IV.

atelier, le soir vient. Laisse pencher ta rame.
a Meuse a des baisers d'azur dans chaque lame;
La Meuse est si belle, le soir,
endant qu'on rêve, assis dans la barque et qu'on fume,
t que de temps en temps une étoile s'allume,
Là-bas, derrière un clocher noir.

h! j'aime à m'y bercer, et j'aime à parler d'elle,
t j'aime à voir, au loin, blanchir la citadelle, —
Saint-Laurent de brumes baigné, —
n l'horizon rougi qui dessine dans l'ombre,
omme un ange du mal, Saint-Martin, haut et sombre,
Le front d'étoiles couronné; —

ais Saint-Jacques, à l'ogive, ainsi qu'une dentelle,
odée à jour, — Saint-Paul élevant sa tourelle,
Svelte et grise dans un ciel bleu,
dans le fond, semblant une ville enflammée,
nblème de la vie où tout n'est que fumée, —
De hauts et noirs fourneaux en feu;

Digitized by Google

Tandis qu'autour de nous le flot chante et se b
Que les fleurs se penchant au toucher de la bri
Semblent vouloir nous encenser,
Et qu'effleurant nos fronts par de légers coups
Avec des chants joyeux, des groupes d'hironde
Viennent passer et repasser.

Oh! que j'aime une nuit d'été, fraiche et muet
C'est charmant et divin, c'est à rendre poëte,
A faire rêver le bonheur,
A vous croire être deux, bien près, dans la na
Sans rien voir que ses yeux, sans rien sentir p
Que les battements de son cœur!

Et l'on sent s'éveiller quelque chose dans l'âme,
— Comme l'oiseau des blés, quand l'aurore s'
S'éveille en chantant son espoir, —
Tandis qu'au loin, les tours, les maisons et les
S'effacent dans la brume, ainsi que des fantôm
Le long des murs d'un vieux manoir.

V.

C'est Liége, c'est ma ville! O salut! Dans mon
Je sens vibrer ton nom tout près d'un nom de
J'ai voulu vous quitter, mais je reviens toujou
Comme on dit *qu'on revient à ses premiers amo*
C'est que vous me parlez d'une sœur, d'une m
C'est que vous êtes belle; et quoique sans Hom
Pour chanter votre gloire, ô Liége! et vous va
Vous avez de hauts faits bien beaux à raconter
Oui, c'est chez l'étranger, oui surtout, qu'atte
Notre âme se surprend rêvant à la patrie;
Un rien nous y ramène en pensée; un clocher
Une église, un donjon penché sur un rocher,
Une persienne verte, — et parfois une femme

Digitized by Google

Qu'on coudoie en passant, — tout fait écho dans l'âme,
Tout rappelle un amour, et soudain tout revient,
Tant du pays, mon Dieu, toujours on se souvient!

Et voilà que rêveur, en esprit, on repasse
Tout ce que l'on y vit et que rien ne surpasse;
C'est un Perron d'abord, un vieux Perron, montrant,
O Liége! que tu fus un peuple fier et grand;
C'est un vaste palais aux vieux piliers gothiques,
Où grimacent sculptés cent dessins fantastiques;
C'est un pont, noir géant de pierre, où l'on peut voir,
Dans le lointain, les quais s'illuminer le soir;
Ce sont, debout encore, à chaque coin placées,
Des églises chantant sous leurs nefs élancées;
Puis des quais, près du fleuve, où, sous les marronniers,
On respire en marchant les parfums printanniers;
Enfin, vingt monuments, devant qui ne s'arrête,
Hélas! et toujours seul, que le pied du poëte.

O Liége! où sont allés, dans quel passé sans fond,
Tous mes rêves d'enfant et mes plaisirs? Où sont
Les courses en bateau, l'école buissonnière,
Les longs récits du soir, près du feu, sans lumière,
Les combats acharnés dans la neige, pendant
Qu'il gèle et sans savoir qu'il fait un froid mordant;
Où sont les jours enfuis, les fêtes disparues,
En juin, sous le ciel bleu, les rondes dans tes rues,
Et le soir, sur les seuils, tes noëls, comme aux jours
Où Saint-Lambert encor dressait ses hautes tours?

O vous que je conserve au fond de ma pensée,
Vrais et purs souvenirs d'une époque éclipsée,
Beaux jours, auprès de qui le présent est si noir,
Où notre âme en tous lieux entrevoyait l'espoir,
Où c'était le bonheur de suivre au cours de l'onde
Les feuilles qui dansaient et formaient une ronde,

Digitized by Google

Innocence de l'âme où dorment les douleurs,
Dont rien que le penser m'apporte encor des fleu
Age où le cœur, pleurant pour une fantaisie,
Ne rêve pas du moins amour ni poésie,
Pourquoi me fuir? je suis bien plus triste, ô mor
Grandir, serait-ce donc au bonheur dire adieu?

VI.

Est-il rien de plus doux que d'épancher son âme
Soit que l'amour, amis, nous parle d'une femm
De la patrie ou d'une sœur;
N'est-ce pas qu'on pardonne alors les longues pl
Et qu'on ne peut railler si j'habille d'emphases
L'objet qui sourit à mon cœur?

Mais j'aurais dû pourtant, moi dont le chant oul
Trop souvent son sujet pour sa mélancolie,
Et ses amis pour son amour, —
J'aurais bien dû jeter mes regards sur la plage
Où l'horizon découpe un clocher de village
Avec des chaumes à l'entour.

Si le poëte passe avec indifférence
Devant ces souvenirs de gloire ou de souffrance,
Qui donc y jettera les yeux?
C'est qu'aussi vous passez, tous, sans prêter l'o
Et qui voudrait chanter quand la foule sommeil
On se tait et cela vaut mieux!

J'irai, pourtant, j'irai — que m'importent la hai
Ou le dédain — tremper ma lyre à la fontaine
Où Jupille puise ses eaux,
Où s'aimèrent Pepin et Berthe sa compagne,
Tandis que sous leurs yeux, tout petit, Charlem
Folâtrait avec ses vassaux;

Digitized by Google

soir sous l'arbre, au seuil du monastère,
le vent n'a pas quelque mystère,
que légende à raconter ;
du noir donjon poussant ma promenade,
t, prêter l'oreille aux pleurs de la ballade
lpaïde y venait chanter ;

lorsque le soir allonge la tourelle, —
d'Héristal, chantant la pastourelle,
ander l'hospitalité ;
ant sur les murs quelque antique devise,
à ces noms, que l'histoire éternise,
part d'immortalité.

VII.

, croyez-moi, dans notre siècle immonde,
er parfois les regards vers un monde
'honneur marchait sans détour.
uce fraîcheur! quel courage de flamme!
trinité! Dieu, son Prince et sa Dame,
a foi, le respect et l'amour!

n lisant ici ma sotte rêverie,
nse bien fat de trancher, et qu'on rie
ne voir déjà du dégoût
onde nouveau que je n'ai pu connaître,
mme de vingt ans, mais que j'ai lu peut-être,
ces romans qui gâtent tout:

pas ainsi; je ne sais pas médire,
e toujours, aux cordes de ma lyre,
mains aller où va mon cœur,
: Qu'a-t-on fait de la vieille innocence?
donc rejeter la naïve croyance?
re est nécessaire au bonheur.

Digitized by Google

Innocence de l'âme [illegible] dans nos âm[illegible]
Dont rien que le p[illegible] des rêv[illegible]
Age où le cœur.
Ne rêve pas du
Pourquoi me [illegible]
Grandir, s[illegible]

[illegible] souillé son ministère,
Et [illegible] sa couche introduit l'adultère,
[illegible] jeunesse a flétri sa fleur,
[illegible] Religion, de honte, s'est voilée,
Et la société, fière, s'est affublée
De son égoïsme railleur.

La Liberté se tord, le poignard sur la gorge,
Et les frères, aux cris des frères qu'on égorge,
Ont dit, mon Dieu, « chacun pour soi!.... »
Et, lorsque dans du sang chante la Tyrannie,
Par la haine de tous poursuivi, le Génie
Tombe, vaincu, mais toujours roi.

L'amour s'est desséché sur sa tige cassée,
Et s'il nous vient parfois une noble pensée,
L'intérêt au cœur la tarit;
Et tout ce que l'on aime et tout ce qu'on regrett[illegible]
Et la vie, et le corps, et l'âme, tout s'achète,...
Et quant au poëte, on en rit!

Etienne He[illegible]

Liége, mars 1838.

Digitized by Google

A Mr. ET A MADAME DE St-VALRY

SUR LE 10e ANNIVERSAIRE DE LEUR MARIAGE.

écembre, sois béni! La saison printannière
t-elle rien parfois qui vaille tes attraits?
ers amis, de dix ans remontons en arrière,
de ce mois si beau redisons les bienfaits.

nfiante en celui qu'avait choisi sa mère
ise souriait aux apprêts de l'hymen,
sitait sa corbeille, et, d'une main légère,
sayait sa parure en se disant: demain!...

main! avec ce voile il me trouvera belle!
t-il bien vrai? demain je subirai sa loi!
main amènera la fête solennelle;
main, je vais jurer respect, amour et foi.

, jure, heureuse enfant! Donne avec confiance
main à cet époux qui tremble à tes côtés.
, ne regrette pas les jours de ton enfance;
avenir est pour toi plein de félicités.

époux qui désormais fera ta destinée
t digne du présent que tu lui fais de toi;
couvrira de fleurs ta chaîne fortunée,
évoué, généreux, *ta loi sera sa loi.*

s parents seront siens, leur maison sa demeure,
r il ne voudrait pas t'arracher de leurs bras;
vec eux chaque jour, avec eux à toute heure,
saura t'entourer de ses soins délicats.

tendresse, dis-moi, s'est-elle démentie?....
la tienne croissant répondait à ses vœux.

Digitized by Google

Non jamais il ne fut plus douce sympathie
Jamais on ne forma de plus aimables nœu

C'était comme le son de deux voix qui s'ur
Et caressent l'oreille avec leurs doux acco
Ou comme deux ruisseaux dont les ondes l
Et qui, bientôt rejoints, baignent les mêm

C'étaient deux voyageurs curieux de conn
Trouvant à chaque pas des sites enchanteu
Attendant plus encor des jours qui doivent
Tant de l'amour heureux les rêves sont fla

Ah ! couple aimé du ciel ! poursuivez le vo
Que puisse votre esquif sur un lac azuré
Aborder, mais bien tard, à l'immortelle p
Où toute âme d'élite a son port assuré !

M

A MADAME CH.

Elle m'enchante, et vraiment je l'envie
Cette heureuse philosophie,
Qui pour un seul rayon de miel,
Vous fait, avec transport, regracier le ciel !
Avec ce cœur plein de jeunesse
Qu'une fleur sait charmer, et qu'un beau ci
Pourquoi donc parler de vieillesse ?
On a toujours vingt ans quand de tout on jo
Comblé des dons de la fortune,
Ce riche languissant bâille au meilleur conc
Dès que les temps sont durs, et la vie impor
Que sa campagne est triste et son hôtel dése
Vous, tandis que l'ingrat, des plaisirs de la
Se plaint, au lieu de s'applaudir ;
Vigilante comme l'abeille,

Digitized by Google

our jouir du matin vous hâtez de sortir.
h! dites-vous bientôt, la charmante verdure!
h! comment se lasser d'admirer la nature!
e vantais ces boutons; déjà les voilà fleurs.
n vous n'ajoutez pas (tant votre joie est pure !)
Demain verra faner ces brillantes couleurs,
ais bien : ce rejeton que tu vois là, ma fille,
iendra perpétuer la riante famille ;
oignons-le, dans un an nous le verrons fleurir.
uis voilà, que causant, vous voyez accourir
t votre poule-mère, et sa jeune couvée.
ussitôt pour fêter leur bruyante arrivée,
ous semez devant eux et le seigle et le son,
ue votre coq célèbre avec un joyeux son.
oux loisirs! vous valez tous les biens de la terre!
h! que ne peuvent-ils du sein de leur misère
es riches! échanger quelques grains de leur or
ontre ces simples dons, votre unique trésor!
s en seraient plus gais, vous, mère, plus tranquille
ur l'avenir.... mais quoi! craindre pour votre fille,
N'est-ce pas offenser le ciel?
elui qui de l'abeille a su tirer le miel,
ux petits des oiseaux qui donne leur pâture,
De cette bonne et noble créature
aura bien dans le temps couronner les vertus.
Ah! si malgré votre courage
Vos cœurs quelquefois abattus
remblent comme l'oiseau que menace l'orage,
Relevez-vous! la prophétique voix,
Qui m'annonça votre allégeance,
Déjà m'a dit, plus d'une fois,
ue je verrais bientôt finir votre souffrance.
ui sait! lorsque le ciel nous regarde en pitié,
ue de ses dons, pour nous, il cesse d'être avare,
Peut-être il charge en secret l'amitié
'annoncer le bonheur que sa bonté prépare!

Mlle C. de B.

Digitized by Google

UN BERCEAU.

Près du berceau qui t'a reçue,
Que l'on contemple avec amour,
Une clarté du ciel venue
Salua ton entrée au jour.

Descendus de la voûte immense
Deux anges, messagers divins,
En souriant à ta naissance
Prédirent ainsi tes destins :

1er ANGE.

Bel enfant, je mets dans ton âme
Le respect qu'on doit au seigneur;
Reçois le céleste dictame
Qui t'apportera le bonheur!

2e ANGE.

Et moi, sur ce front pur et rose
Avec les traits de la beauté,
Enfant béni, ma main dépose
L'intelligence et la bonté.

1er ANGE.

Pour que ta douce voix proclame
Ton dévouement à l'Éternel,
J'ai pris chez les oiseaux du ciel
Les nobles chants dont je t'enflamm

2e ANGE.

Nous veillerons dans ton sommeil
Pour le calme de tes paupières,
Et nous entendrons les prières,
Que tu diras à ton réveil!

1er ANGE.

Pour toi seront toujours écloses
Les fleurs que tes désirs voudront;

Digitized by Google

Et les zéphirs t'apporteront
Le parfum de toutes leurs roses!

2e ANGE.

Malgré la splendeur de ton nom,
Malgré l'éclat qui t'environne,
Enfant, tu seras douce et bonne,
Car pour toi le seigneur fut bon.

1er ANGE.

Quand du vieillard pauvre et débile
La main se tournera vers toi,
Voici ce que dit l'Evangile :
Oh! donnez pour l'amour de moi!

2e ANGE.

Ton âme sera chaste et pure ;
La grâce sera dans ta voix ;
Ta parole aura le murmure
Des plus tendres oiseaux des bois!

1er ANGE.

L'ange que Dieu dans sa colère
Pour toujours a banni des cieux,
N'oserait montrer à tes yeux
Le faux éclat de sa lumière!

2e ANGE.

Quand ton pinceau voudra des fleurs
Porter l'image sur la toile,
Les rayons d'une belle étoile
Viendront jouer dans tes couleurs.

1er ANGE.

Tu grandiras et tes pensées
Pures comme l'éclat des cieux,
Par des souvenirs gracieux,
Enfant, seront toujours bercées!

F. ROLAND.

Digitized by Google

LA CLOCHE DES AGONISANTS

Ecoutez la cloche qui tinte ;
C'est la prière d'un mourant,
La voix d'une âme presque éteinte ;
Au fidèle rempli de crainte,
L'appel d'un ami, d'un parent.

C'est le cri lugubre et suprême
Du moribond qui dit adieu !
A tous ceux qu'ici-bas il aime,
A ceux qu'il ne connaît pas même,
Et qui sont ses frères en Dieu.

L'airain lentement se balance,
Semblable à ce souffle incertain
Que rend le corps dans le silence,
Quand déjà son âme s'élance
Au ciel vers un autre destin.

Et que dit le timbre sonore :
« Vous aurez aussi votre tour :
» Priez ; il en est temps encore ;
» Peut-être en la prochaine aurore
» Doit naître votre dernier jour. »

« Priez, et quand viendra votre heure,
» Pour vous de même l'on priera,
» Joignez-vous à celui qui pleure
» Au fond de sa triste demeure ;
» Priez, et Dieu vous le rendra.

Cte P. de Mo....

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

QUELQUES MOTS

LES EXPOSITIONS DE TABLEAUX EN GÉNÉRAL ET PARTICULIÈ-
EMENT SUR CELLE QUE LA SOCIÉTÉ POUR L'ENCOURAGEMENT
ES BEAUX-ARTS VIENT DE FAIRE A LIÉGE.

(*Du* 9 *mai au* 21 *juin dernier.*)

n recherchant les causes qui ont exercé le plus d'in-
nce sur la culture, le progrès et les perfectionne-
s de la science plastique, on se demande avec
rêt ce qui assura aux Grecs leur immense supériorité,
ui put développer chez eux ce sentiment exquis du
, cet heureux choix des formes pures, ce constant
parfait accord de la vigueur et de la grâce, de la
re et de la poésie, qui a fait l'admiration de tous les
s, et qui fait aujourd'hui encore l'étonnement et le
spoir du nôtre.

es Grecs sont restés nos maîtres en architecture, en
pture, et bien qu'assez généralement on doute qu'ils
ient élevés à la même hauteur dans la peinture, si
tant nous devons ajouter foi à ce que les autorités
plus respectables nous rapportent sur le mérite de
gnote et de Phidias, sur les talens de Zeuxis et
elle, il faut croire que le pinceau de ces maîtres
les n'était pas loin d'égaler le ciseau des Lysippe
s Scopas, des Agesander et des Praxitèle.

ns doute les ressources de la couleur étaient bornées
; les procédés du monochrome et de l'encaustique,

Digitized by Google

l'emploi de la détrempe et de la fresque, ne
offrir à la science des tons la matière d'une au
d'une aussi profonde étude que celle qui est
l'invention de la peinture à l'huile. Cependan
des savans sur la beauté de quelques ouvrage
échappés aux ravages du temps ne permet pas
que les Grecs ne fussent arrivés à un certai
coloris, et surtout à une ingénieuse entente
obscur : très-sobres de plans et de personna
compositions, simples et vraies, brillaient par
harmonieux ensemble de lignes, par une gra
de dessin, un choix irréprochable de formes
expression sage, gracieuse, et un sentiment
convenances. On retrouvait donc, parmi les p
rares et précieuses qualités qui distinguaient les
et il n'en pouvait être autrement puisque les di
ches de l'art appartenaient au même tronc, qu
appliquées soit à la statuaire, soit à la peinture,
d'une même théorie, sortaient des mêmes éc
même considération environnait leurs travaux
récompenses semblables rémunéraient leurs su
en effet, plus d'une célébrité exceller dan
genres : Phidias et Zeuxis étonnèrent auta
supériorité de leur ciseau, qu'ils charmèrent
vissant usage de leur palette.

Les Grecs exposaient volontiers leurs ouvra
blic, pour interroger, à leur aspect, les émotio
timens de la multitude. Mais si cette épreuve
parfois d'utiles avertissemens, on ne saurait c
fût de nature à seconder bien efficacement les
l'art en général. A Athènes, comme ailleurs,
quait pas de critiques présomptueux qui,

Digitized by Google

aître de la science, se permettaient de juger ses plus
s, ses plus délicates applications; qui, en traduisant
ensations obtuses dans un pathos de convention, s'i-
naient tracer à l'artiste de profitables leçons : on
raconte qu'un jour Mégabyze, prêtre de Diane, se
ant dans l'atelier d'Apelle, s'avisa de raisonner sur
inture. « Prenez garde, lui dit le peintre, il y a là
tits broyeurs de couleurs qui vous entendent et qui
oquent de vous. »

surément il peut échapper à l'observateur le moins
uit quelque remarque fondée sur la vérité de l'imi-
n dans certains détails, ces remarques peuvent servir de
tion au praticien; mais là doivent s'arrêter les conseils
eux qui n'ont point fait une spéciale étude de l'art.
cience plastique, pas plus que toutes les autres,
e devine, ni ne s'improvise; ses enseignemens sont
s et laborieux; il est encore nécessaire que, pour
er leurs fruits, ils rencontrent les dispositions natu-
s d'une favorable aptitude. Que ceux-là donc qui ne
vent appuyer l'autorité de leur censure ni sur le
ir réel, ni sur l'expérience pratique, s'abstiennent, si
par modestie, du moins par conscience.

es Grecs eurent de nombreux et rapides moyens de
ure, d'émulation et d'encouragement. Tout concou-
chez eux au développement, et à l'amour des Beaux-
. Leurs institutions, leur esprit public, leur religion,
littérature, leurs spectacles et leurs jeux, leurs
urs et jusqu'à leurs costumes étaient autant d'élémens
menaient les talents d'imitation vers les sources du
u et du vrai. L'influence du beau ciel de l'Attique, la
citude constante du législateur qui perpétuait par des
numens toutes les nobles, toutes les grandes actions;

Digitized by Google

cette haute poésie parlant à tous les yeux, impre
toutes les âmes dans les temples, dans les places p
par des chefs-d'œuvre qui se multipliaient cha
tout cela était un puissant véhicule, un ens
causes qui devaient incessamment contribuer
le culte des arts, qui infailliblement devait h
progrès et leur perfectionnement.

Quand, à la suite des désastres de la guerre, u
nation étrangère, plus avide de conquête que d
tion, vint détruire en Grèce, la législation, l
nemens, les institutions qui avaient fondé
solides garanties; quand les artistes abandonn
propres efforts furent réduits à flatter les goûts b
frivoles pour se faire du succès, l'art tomba da
cadence et se débattit longtemps sous l'empire r
Occident et en Orient, pour échapper à une rui

On a beaucoup exagéré le mal qu'exerça sur
nées l'invasion des barbares du Nord. La dissolu
brutissement des mœurs romaines, lui avaien
funestes que ne le fut le débordement des
Sous les Goths et les Lombards, il y eut des soi
servation et de restauration. Plusieurs de leu
relevèrent les écoles, encouragèrent et protég
savans et les artistes.

Ce fut la féodalité qui, plus tard, produisit r
la barbarie, en mettant la force brutale à la
droit, en immolant à l'aristocratie inepte et sa
lumières et la raison.

L'époque où la tyrannie féodale déploya
grande violence, est celle où les ténèbres furen
profondes, où les arts et le commerce furent
où les peuples furent accablés par l'ignorance
tude et la misère.

Digitized by Google

uelques-unes des causes qui avaient fait fleurir les
hez les Grecs, les firent renaître en Italie.
se, Sienne, Florence, Bologne et surtout Venise, s'é-
t plus ou moins affranchies des entraves désastreuses
a féodalité, elles s'étaient constituées libres, et
ôt le commerce du monde avait payé d'immenses
sses leurs généreux efforts vers l'émancipation.
s les Xe et XIe siècles, ces cités opulentes comprirent
la réforme sociale qui s'opérait par la domination
noyens moraux exigeait le concours des arts et des
s pour former des hommes capables, pour donner
direction éclairée et progressive aux manufactures
commerce. Venise appela des architectes de Cons-
nople pour construire l'église de St-Marc (en 976).
fit venir Buschetto, l'homme le plus habile de son
pour élever son dôme.
orence avait déjà imprimé le mouvement à Venise;
rtistes de l'Orient, tristes débris de l'art grec ap-
ri et déconsidéré, y avaient apporté les semences de
génération de la peinture qui fructifièrent vers le
siècle. Mais, à son aurore, l'art renaissant faillit périr
la liberté. La république florentine dévorée par les
ns vit un moment sa perte imminente; de courageux
mateurs la sauvèrent en organisant des corporations
et de métiers qui affermirent sa position et ajou-
t, en peu de temps, à sa splendeur, de nouveaux
ns de prospérité. Il n'est pas sans intérêt de re-
uer que ces corps de métiers, ces confréries de pro-
ns libres, qui s'établirent assez généralement dans
lles de quelque importance au moyen-âge, rendirent
ands services aux arts et à la liberté. On les vit par-
entretenir l'émulation du travail, encourager et

Digitized by Google

perfectionner la production, réclamer ou déf
franchises populaires.

A Liége, par exemple, elles combattirent s
avec ardeur, contre le despotisme des princes,
la féodalité et des priviléges, en faveur des lib
bliques. En elles vivait alors l'esprit d'associatio
franchissement; au milieu de l'intérêt qui isol
goïsme étroit qui divise, elles offraient des m
rapprochement, d'intelligence et de moralisatio
dant ces boulevards protecteurs, sur lesquels ét
tant de fois se briser l'oppression aristocratique
rent en 1789 sous les coups de ceux-là mê
avaient abrités. La liberté leur fut peu recon
Elle crut ne devoir laisser debout aucune des
qui pouvaient modérer ou régulariser son action.
jour, peut-être, ramenée à des idées plus
l'excès même de la licence, elle concevra qu'en
dustrie et de commerce, comme en matière d
de garantie sociale, il faut savoir poser de p
limites et sacrifier volontairement une partie de
tentions pour assurer le maintien du reste et c
au bien-être de tous.

L'art en vieillissant était tombé dans un défau
celait sa faiblesse, celui de l'exagération de l'exp
de l'affectation des formes. Vasari dit que les Grec
siècle représentaient leurs personnages avec les
rés, les mains ouvertes et se roidissant sur la p
pieds. (1)

Cimabué formé par les peintres, que les mag
Florence avaient appelés de la Grèce, comme
imiter, mais son génie s'ouvrit bientôt une rou
neuve et plus sûre.

(1) *Con ochi spiritati e mani aperte, in punta di piedi*

Digitized by Google

ous un gouvernement avili dont les ressorts tyranni-
s étaient usés, des artistes grecs s'étaient éloignés de la
plicité de la nature. Chez un peuple régénéré, dans les
miers jours d'une liberté orageuse, Cimabué sut y
enir.

Le hasard lui fit rencontrer dans les champs un pâtre,
enfant qui, en gardant son troupeau, dessinait la
re sur une pierre. Il l'emmena, en fit son élève et
ntôt le Giotto, ce jeune berger, peintre et statuaire à la
, remplit l'Italie de son nom et fonda cette mémo-
le école florentine qui fut la mère de toutes les
res, qui eut pour caractères essentiels la grandeur et
fierté, le mouvement et la force; qui produisit Léo-
d de Vinci et Michel-Ange, et qui, après avoir eu la
rieuse initiative de la direction des travaux merveilleux
ont illustré les XVe et XVIe siècles, a la gloire plus
ente d'avoir inspiré Cornélius, Schnor, Hesse et Scha-
v, ces régénérateurs de l'art en Allemagne, dans les
es nouvelles de conception et de perfectionnement où
illustres maîtres sont entrés.

Une double remarque découle de la renaissance de la
nture à Florence : c'est que ce fut pour la seconde
que les Etrusques, qui avaient reçu les arts des
ecs, les transmirent à l'Europe; et que ce fut encore à
ollicitude des législateurs et des magistrats, que l'Europe
fut redevable. Ainsi les mêmes causes qui avaient fait
spérer les arts en Grèce, contribuèrent à en ranimer
foyer, à en accélérer le succès en Italie.

Mais on ne voit point avec les progrès de la renais-
ce, se renouveler l'habitude qu'avaient les Grecs
xposer leurs ouvrages. La position des artistes avait
ngé avec le régime et les mœurs du temps. Il n'y avait

Digitized by Google

plus, comme aux beaux jours de la Grèce, publique, ce mouvement intellectuel, ce p poésie attique, qui stimulaient tous les esprit brassaient toutes les âmes. La vie artistique éta calme, solitaire, méditative. L'éducation toute n ne portait l'imagination que vers les objets d les matières théologiques. Les productions d ressentir de la direction imprimée partout à Le génie se nourrit de la Bible, s'impressionna récits des évangiles, s'exalta par les sombres beautés du Dante, et l'art parut s'identifier av gion par le nombre des chefs-d'œuvre qui emp leurs sujets aux textes sacrés.

On cite ce temps comme d'héroïque cro attribue généralement à la sincérité, à la pu convictions, le mérite qu'on se plaît à recon œuvres artistiques des maîtres d'alors. Cette op paraît contredite par les faits contemporains. certes ni croyance héroïque, ni une grande si convictions au temps où les Alexandre VI, les les Grégoire XIII affligeaient l'église par la licen conduite et le désordre de leurs mœurs; où le mens et la corruption excitaient le blâme gén naient des alimens à la réforme et provoq sévérités du concile de Trente. — Raphaël, le le Guide peignirent avec une aussi grande s une aussi admirable perfection, des sujets tiré nisme, que ceux qu'ils avaient puisés dans catholique. En faudrait-il conclure qu'ils étai aussi déterminés et d'aussi bonne foi, que catho n'est donc pas dans la croyance qu'il faut cherch des talens qui brillèrent alors, mais dans la ha

Digitized by Google

ation dont les artistes furent environnés, dans le soin apportèrent les princes, les magistrats, les corporations encourager leurs travaux, dans la magnificence avec uelle on récompensa leurs succès.

Durant les XIVe, XVe et XVIe siècles, lorsque les écoles naine, lombarde, vénitienne, étaient à leur apogée et putaient la gloire à leur aînée, l'école florentine; and les Carrache, le Dominiquin, le Guide, Paul Vé-èse, le Titien, l'Albane et l'incomparable Raphaël, issaient l'Europe par leurs productions immortelles, ne vint à personne la pensée de proposer des exposi-ns, comme moyens d'avancer la théorie de l'art, ou outer à ses succès pratiques.

l n'en fut pas autrement dans les Pays-Bas, durant le âge de l'école flamande. L'opulente maison de Bour-ne avait donné une grande impulsion à la peinture, la protection qu'elle avait accordée aux Van Eyck. munificences de Charles-Quint envers les artistes renom, les honneurs dont Rubens fut comblé par lippe III, par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle, evèrent d'imprimer à l'art un favorable élan, de con-der ses progrès, sans que personne imaginât que expositions de tableaux pourraient ajouter quelque se à l'importance de ces résultats.

'est en France que pour la première fois on vit cet age public d'objets d'art. Encore la vanité y eut-elle de part que les intérêts de la science. L'académie de uc de Paris faisait exposer chaque année sur la ce Dauphine, le jour de l'Ascension, les tableaux ts par ses membres. Il est évident que cette publicité, le passe-port académique, allait au-devant de l'ova-plutôt qu'à la recherche de la critique.

Digitized by Google

Lorsque Louis XIV, avide de tous les ger
voulut enlever à l'Italie le sceptre des art
dans les débiles mains des successeurs des
accueillit le projet de Mansard de disposer
Louvre pour y placer les tableaux et les sta
les membres de l'académie royale : c'était e
privilége à la mesquinerie, et l'on sait à qu
royale académie, sous les vues étroites, p
envieuses de Mignard et de Lebrun, arrêta
l'art, plutôt que d'en encourager les dévelo
d'en favoriser les destinées!

Ce fut en septembre de 1699 qu'eut lieu
tion toute académique. Une moitié environ
y était consacrée. Au milieu des productio
veur y avait admises, les portraits du roi e
y trônaient dans un espace réservé, environ
tueuses et splendides draperies. C'était là e
pétition muette des présentations de cour,
vait pénétrer en silence, mais où l'étique
toute observation.

Des expositions semblables se renouvelle
et en 1727.

A partir de 1737, l'autorité permit qu
enrichie de plusieurs tableaux anciens et
toiles des modernes artistes, fut ouverte ch
accessible au public pendant un certain ten
sitions régulières, qui durèrent jusqu'en
dès lors, réduites aux années impaires. L
faire admettre ses ouvrages n'appartenait
bres de l'académie. On y comptait tout
cinquante morceaux de peinture, de scu
gravure. — En 1780, ce salon ne renfer
que trois cents objets.

Digitized by Google

En 1791, par suite de l'abolition du privilége acadé-
que et sous l'influence des premiers pas vers la liberté,
galerie fut ornée de 800 morceaux, appartenant en
jeure partie aux artistes contemporains.

A mesure que les expositions se renouvellèrent, les
leaux furent plus nombreux, ils s'élevèrent bientôt de
à 1500. Maintenant qu'elles sont devenues annuelles,
s réunissent 3500 morceaux environ, comprenant les
ers genres de productions, y compris les gravures, des-
s et lithographies.

Ces exhibitions solennelles auxquelles concourent tous
artistes qui ont intérêt à se faire connaître sur le
âtre le plus accrédité et le plus influent de toutes les
utations européennes, sont assurément très-propres à
onder les vues de la spéculation, mais elles nous
aissent peu faites pour servir utilement les progrès de
cience plastique. Encore si l'on doit reconnaître qu'à
is une exposition annuelle présente assez exactement
Bilan (qu'on nous passe le mot) de la situation maté-
lle de l'art en France, on ne saurait trouver de ré-
tat semblable, ni même approchant, dans une expo-
on de province, où, la plupart du temps, se pressent les
diocrités, et où les grandes renommées font ordinaire-
nt défaut. On peut dire que, dans les capitales où
ge le gouvernement, la publicité des productions, le
entissement de leur mérite comparatif, peut éclairer
pouvoir sur les moyens de sage rémunération, sur
uitable distribution des récompenses; mais on ne
rait rien obtenir de pareil d'une exposition de pro-
ce, dédaignée le plus souvent par les artistes de quelque
utation, et trop accessible aux travaux obscurs, ainsi
aux étroites préventions de coteries.

Digitized by Google

On répète chaque jour que les expositi
pent et épurent le goût des arts, en font aim
et les produits.

Une telle influence pourrait être tout au
par les musées, et les salons de la capitale,
monde d'artistes dont le langage est auss
pris, que les œuvres sont justement appréc
n'est pas là l'effet d'une exposition annuelle
duit d'une cause permanente à l'action de lac
jour fournit de nouveaux élémens; car le
teur ou seulement curieux, trouve chaque
riches dépôts d'objets d'arts ouverts à son ex
investigations.

Que pourrait produire sur l'esprit de no
provinciales, en général fort peu cultivées so
artistique, l'ouverture annuelle ou bis-a
salon livré seulement pendant quelques jo
quentation gratuite de tous les citoyens, q
les bons ouvrages ne s'y rencontrent que pa
que la grande majorité de ceux que l'on y e
nature à corrompre le goût plutôt qu'à le f
éloigner de l'art plutôt qu'à en stimuler l'en
Il faut sans doute applaudir à la sollicitud
même qu'elle se trompe, fait de généreux
l'intention de relever les arts d'imitation du
où ils sont tombés, mais ce serait mal re
services, que de lui taire la vérité alors qu
dresser ses vues et les diriger plus sûreme
qu'elle se propose.

Nos expositions provinciales, dans leur
actuelle, ne peuvent guère être considérée
des bazars, des marchés aux époques de

Digitized by Google

le, à peu près sans choix, tout ce que les artistes uvent bon d'envoyer à la vente. Si quelques-uns des ducteurs y paraissent désireux de renommée et dans la e des profondes et consciencieuses études qui seules nent aux succès durables; le grand nombre ne semble ir envisagé que le prix vénal qu'il pouvait espérer btenir : son travail conçu sans maturité, exécuté sans exion, accuse une improvisation de fabrique, plutôt il ne révèle une œuvre studieuse; on dirait que r eux l'essentiel n'est pas d'avancer dans la science, is de produire assez vite pour jeter quelques toiles 'appât des plus vulgaires amateurs, dans toutes les asions qui se succèdent.

Et c'est encore à nos yeux un mal, que la multiplicité e rapprochement des expositions de provinces. L'ar-e, sans cesse tourmenté du besoin de produire, afin de négliger aucun moyen de lucre, s'affranchit des sé-es exigences de l'art pour s'empresser de flatter un rice de vogue, une mode passagère. La postérité est loin de lui, l'actualité seule l'occupe. Il renonce ensiblement à s'imposer l'application correcte et châ-de la nature et des bonnes traditions; il cesse de e de l'art, pour s'adonner au métier, trop heureux uite si, après avoir de la sorte gaspillé son temps ompromis son avenir, l'argent peut lui tenir lieu d'un nt avorté, et d'une réputation éclipsée.

Nous voyons avec regret dans notre beau pays *l'in-trialisme* affecter la puissance morale et mécaniser mme jusque dans la direction et l'emploi de sa sée. On ne demande plus guère de nos jours, si une se est bonne ou utile en soi, mais ce qu'elle rapporte; n'est donc pas à sa valeur morale que l'on estime une

Digitized by Google

action, une œuvre quelconque, c'est à ce qu'ell
on la juge selon le poids de l'argent qu'elle dor
rétrécie dans ces ignobles calculs doit perdre i
ment ses ressorts et se trouver peu-à-peu imp
seconder le génie dans ses hautes inspiration
combinaisons larges et bienfaisantes. Le m
social n'est pas une rotation qui puisse se m
atmosphères, se déterminer et s'imprimer par
force. La mutualité y fait plus que l'égoïsme,
être général y importe plus que l'avancer
viduel.

Pendant que nous nous évertuons à étouf
d'association sous les malheureuses supercherie
nyme, pendant que nous nous efforçons, avec
concevable imprévoyance, d'aliéner le capit
précieux, le plus indispensable à la prospérité
la confiance publique ; jetons les yeux sur la m
civilisation en Allemagne, elle a bien de quo
téresser et nous instruire.

En Bavière, en Prusse, en Saxe, dans le W
l'industrie n'a point cherché à dominer les
a obéi au contraire à l'impulsion que les scie
arts lui ont donnée.

Elle a appelé toutes les gloires nationales
liser la production. Plongeant son regard d'aig
manufacturier de l'Angleterre et de la Franc
sant dans ses immenses détails le système pro
ces deux grandes nations; elle a stimulé le gé
savans, de ses artistes, pour arriver par la ré
la main d'œuvre, à une plus grande perfecti
duits. De cette fermentation profonde, de cette
incessante il est résulté que les écoles de pe

Digitized by Google

et d'architecture de Munich, de Berlin, de Dussel-
ont placées à la tête du mouvement progressif
que les universités ont soutenu et fortifié
t que les manufactures, régénérées par l'esprit
n, protégées par une législation sage, con-
ns la prudente proportion des besoins et ar-
double préservatif de l'économie et du per-
nent contre la coucurrence étrangère, ont élevé
es à une ère de splendeur et de félicité qui
aura point d'égale.

arche ascensionnelle des peuples allemands ne
pas seulement de la bonne direction et de la
ersévérance de leurs efforts, elle révèle encore
e sagacité à profiter des leçons de l'histoire.

périté des républiques italiennes au moyen-âge,
des Pays-Bas aux XIIIe, XIVe, XVe et XVIe
t le fruit de l'activité que les arts imprimèrent
rce, de la supériorité et de la vogue qu'ils surent
ux produits manufacturés. On voit que si les
nos ancêtres sont muettes pour nous, elles
as perdues pour nos voisins.

n second article nous examinerons plus parti-
nt l'exposition qui a eu lieu tout récemment à

R....D

Digitized by Google

ANALYSE CRITIQUE

LITTÉRATURE NATIONALE.

**LE FAUX BAUDUIN (1223), *Roman historique, en c*
par le Baron Jules de Saint-Genois.**

Il y a, chez nous, des ennemis de notre littératu
hommes, (sont-ils Belges?) aux yeux desquels t
littéraire est morte-née en Belgique. Il y manque
l'invention, le style, l'inspiration, la force : en d'a
il y manque tout. Mettez entre leurs mains, confies
de critique un ouvrage quelconque, et soyez assur
ils verseront sur l'auteur le blâme le plus amer.
sur les qualités, ou plutôt, ils les nieront : sachez-l
s'ils ne déchirent pas l'écrivain par le sarcasme
Tout progrès, en Belgique et au profit de la Belgi
odieux, et ils veulent l'empêcher : tandis que les let
leur essor, ils veulent l'arrêter. Pour eux, la nati
est une chimère; politiquement, commercialeme
ment cette nationalité est impossible, s'écrient-ils :
nent, dans leur orgueil, qu'on les croira sur parole

Des premiers, et depuis longtemps, nous av
contre cette erreur volontaire; nos protestations o
l'écho, et beaucoup d'hommes dignes de respect
que nous avions dit à cet égard. La nationalité l
érigée en vérité; elle s'est fortifiée de l'assistanc
d'écrivains jeunes et croyants; elle a été confess
quelques incrédules; elle a grandi au sein de la p
glorifier.

Eh bien! malgré ces progrès, malgré ce développ
et durable, malgré cette force croissante de notre
est des critiques malveillants qui la repoussent, c
le préjugé ou la haine les aveugle et les dirige.

Digitized by Google

Ce n'est pas que nous redoutions leurs attaques contre les
ıvres de nos littérateurs. Toutes les grandes choses ont eu
ırs détracteurs à leur origine; le génie sublime et indépendant
Corneille n'a-t-il pas été dénigré? Et ce grand homme lui-
ème, qui créa le théâtre, ce beau fleuron de la littérature
ınçaise, ne fut-il pas tourné en ridicule?.... Non : la critique
stématiquement hostile, dont nous entendons trop souvent les
gements, ne nous effraie pas, car elle perd chaque jour de son
luence, et elle s'évanouira dans ses efforts. Mais nous lui en
ulons d'avoir, dans les premiers temps, embarrassé la marche
notre littérature; elle a éteint bien des inspirations; elle a
couragé bien des tentatives : elle apparaissait comme un fan-
me redoutable, parce qu'on ne s'en approchait pas, et faisait
culer ceux qui, pleins de valeur, se présentaient dans la lice
verte à tous les écrivains.

Disons-le, répétons-le sans cesse : qu'on ne craigne point les
nemis de notre littérature; ils écrivent, mais ils excitent,
rmi les Belges, une antipathie extrême; on les supporte,
rce que tout peut s'imprimer sur notre terre de liberté, mais on
les écoute pas : et si nous en parlons, c'est pour signaler leur
puissance et pour flétrir, autant qu'il est en nous, leur iniquité.
Malgré les détracteurs, nos écrivains se multiplient et se per-
tionnent. Il y a chez eux une science plus profonde, une en-
te plus exacte des faits. Ils ont bien plus d'allure et d'aisance.
voit que les lettres leur deviennent familières. Leur plume ne
mble plus entre leurs doigts. Ils ont aussi plus de succès; ils
nt écoutés. Le public était de glace naguère; il est bien
id encore; mais il leur prête enfin un peu d'attention. L'his-
ien, le poète, le philologue, le savant l'ont tour à tour secoué.
mment repousser toujours ces efforts multipliés? Partout des
vaux, quelquefois des succès. Partout une admirable activité
l'esprit. Partout la glorieuse résurrection de l'intelligence.
mment ne pas admirer enfin cette jeune phalange travailleuse?
s hommes dévoués aux lettres ont une mission sacrée, et le pu-
c finit toujours par leur vouer un culte fervent. Hier, dit-il,
r nous avons revécu, et déjà les voilà, ces pacifiques conqué-
nts, bien avant dans la carrière; leur marche est rapide et

Digitized by Google

soutenue ; leurs conquêtes réelles et durables. Oh ! méritez une éternelle reconnaissance, vous qui, dan miers temps d'une nationalité longtemps méconnue, sacré vos veilles à poser les bases du temple que ne s'élever devant nous.

On ne saurait trop insister sur cette belle chose, auguste conjuration des esprits au profit de la littérat saurait trop signaler la puissance de cette foi vive dans que semblaient fermer à jamais et l'indifférence du l'inertie du pouvoir. Sans protection, sans récompe appuis, nos intrépides écrivains ont marché ; ils élargiss qu'ils ont tracée : les voilà sortis du sentier difficile pas encore, quelques veilles courageuses, quelque nouveaux, quelques bons écrits, et un grand fait sera notre nationalité littéraire sera consolidée.

Cette nationalité ne dépend pas de tel idiôme, de de phrase, de telle cadence harmonieuse. Ce qui la c'est l'essence intime et morale, c'est le caractère grand des hommes et des choses. Etrangers aux conflits qui inquiètent un peuple voisin ; sachant nous défier de d'investigation abstraite et obstinée qui au-delà de l'aut égare les esprits, nous posons une main ferme sur ments, sur des hommes et sur des faits que ne terni les passions coupables, et nous aimons à montrer au pu peut l'intéresser sans scandale. Nous n'avons pas la montrer la partie honteuse du cœur humain : c'est la moralité de notre littérature ; c'est ce qui caractéris notre nationalité.

Nous avons fait observer plus d'une fois que notre une source inépuisable d'inspirations originales ; qu'e prêter à tous les genres de travaux, donner à ces t physionomie toute nationale, prendre toutes les forme à des résultats qui n'appartiendront qu'à nous. Cette trouve confirmée par celle de l'un de nos littérateurs l tingués et les plus nationaux (1), et elle rencontre partou

(1) M. de Stassart, dans un dernier discours à l'Académie.

Digitized by Google

athie certaine. Il suffira de citer dans le genre du drame historique I. P. Noyer ; dans la science historique, MM. de Reiffenberg et chayes; dans la politique historique, MM. Nothomb et de Gerache; dans l'histoire proprement dite, MM. Moke, Desmet, t Gachard; dans la poésie historique, MM. de Decker et Buschman; ans la philologie, MM. Willems et Vanhasselt; dans le roman istorique, M. de Saint-Génois. Eh bien, lisez les ouvrages de ous ces écrivains, et de bien d'autres que nous omettons, et ous y verrez le reflet de notre nationalité, vous y rencontrerez et esprit qui nous est propre, ces passions, ces pensées, ces ues qu'inspirent notre inaltérable bon sens et notre vigoureuse ature : à côté d'aperçus profonds et calmes vous signalerez des nspirations fortes et sérieuses. Et c'est là, nous l'avouons, ce ue nous désirons avant tout. Malgré des difficultés sans nombre t grâce à la plus louable persévérance, notre littérature a marhé. Ses premiers pas ont été incertains, mais elle s'est raffermie. Elle a été chancelante d'abord, puis bientôt triomphante. es incrédules l'ont reconnue. On proclame sa valeur et l'on eut, dès aujourd'hui, compter ses ressources et mesurer son venir. La personnalité politique a créé la personnalité littéaire : c'est un résultat qui s'est manifesté dans d'autres temps et lus d'une fois. Enfin, pour tout dire en deux mots : la Belgique bre s'est donné sa vie littéraire.

N'insistons pas davantage sur ce point, reconnu d'ailleurs par ous ceux qui s'intéressent aux lettres belges, et bornons-nous à roduire, comme preuve nouvelle, un ouvrage digne d'éloge ue nous devons à la plume de M. de Saint-Génois. L'archiiste de la Flandre-Orientale nous a donné déjà l'occasion de arler avec éloge de deux de ses ouvrages : *Hembyse*, et *la Cour du Duc Jean IV*. Aujourd'hui il s'agit du *Faux Bauduin*, oman historique en deux volumes.

Il nous est agréable de citer de nouveau le nom de ce jeune crivain. Laborieux et savant, entièrement voué aux études hisoriques les plus suivies et les plus intelligentes, M. de Saint-Génois s'est créé un fond inépuisable de peintures curieuses, de onnaissances locales dont il tire un excellent parti dans la mise en œuvre des événements anciens de notre histoire. Nous ne lui épar-

Digitized by Google

gnerons pas l'éloge qu'il aura mérité ; cela nous do
de consigner ici les critiques que nous croirons jus
injure à un écrivain estimable, que de dissimuler s

Baudouin IX devint comte de Flandre et de Hai
de son père, arrivée en 1195. Huit années plus ta
cet héroïque souverain se mit à la tête de la troisi
et dirigea le siège de Constantinople, qui fut p
Le lendemain, le comte de Flandre fut élu emper
»devint victime de sa nouvelle grandeur, dès la p
»de son règne. Johannicius, roi des Bulgares, le fi
»une embuscade et le vainquit. Quelques auteurs
»Baudouin, pris par les ennemis, périt dans les s
D'autres soutiennent, et M. de Saint-Génois est du
l'empereur périt sur le champ de bataille d'Andrin
nement eut lieu en 1205 : Baudouin n'avait que treu
et son nom est un des plus glorieux de l'histoire.

En partant pour l'Orient, le comte de Flandre
tutelle de ses deux filles à leur oncle Philippe de Na
»il adjoignit Guillaume de Hainaut, seigneur de Ch
»et Bouchard d'Avesnes, regardé comme le plus s
»capable des chevaliers. Jeanne avait dix-sept an
»ne naquit qu'après le départ de son père. Le châ
»avait été désigné pour leur séjour, et elles y rés
»on apprit la mort de Baudouin. A cette nouve
»Auguste conçut le projet de se rendre maître de
»princesses (2). » Il y réussit par la trahison de le
lui livra ses pupilles, et il put ainsi faire épouser
prince étranger à la Belgique, Ferrand de Portugal, d
une soumission aveugle.

Mais le roi de France se trompait : Ferrand fav
dans laquelle entrèrent l'Angleterre, la Flandre
le Limbourg, la Hollande, le Namurois et l'emper
(1214). C'est contre l'armée combinée de ces so
combattit l'armée française dans les plaines de Bo

(1) Muller, Hist. univ., liv. 16, ch. 10
(2) Moke, Histoire de la Belgique, 4e période, chap. 5.

Digitized by Google

illet 1214 : M. Lebon a composé un mémoire précieux sur ette bataille, où le courage fut grand des deux côtés et où enfin la ctoire se fixa parmi nos ennemis. C'est ce jour-là que périt un ataillon de 700 Brabançons qui refusèrent de se rendre, et qui mbèrent sous les coups des vainqueurs.

La bataille de Bouvines « eut pour résultat de mettre la Flandre lus avant dans la dépendance de la France (1). » Elle fit ître, ou plutôt elle irrita deux partis qui partageaient alors la bblesse et la bourgeoisie flamandes : l'un favorisait les empiéte-ents de la suzeraineté du roi Philippe ; l'autre protestait contre baissement de la patrie, et il faut le dire, ce dernier parti était plus nombreux. Au total, la haine contre la France était popu-ire en Flandre, et pour me servir d'une belle expression de Moke (2) « la France voulait conquérir ; la Flandre voulait ubsister. »

Ferrand avait été fait prisonnier et plongé dans les cachots de tour du Louvre. Il y resta douze ans. Pendant ce temps, la mtesse Jeanne gouverna la Flandre et augmenta les libertés cales; les villes prirent une importance remarquable, et leur état litique acquit une splendeur inconnue jusqu'alors. Le règne ne femme d'un caractère peu dominateur contribua au déve-opement du tiers-état, et c'est à cette époque que prit de la nsistance l'élément démocratique, qui fit irruption à la fin du cle, et qui proclama sa toute-puissance à la bataille de Cour-i, en 1302.

Cependant, vers l'année 1224, parut en Flandre un aventurier mmé Bertrand de Rains, qui ressemblait beaucoup à l'empe-r Baudouin, et qui se fit passer pour lui. Un grand nombre de gneurs, à la tête desquels figure Bouchard d'Avesnes, époux Marguerite de Flandre, le reconnurent et le proclamèrent. e armée fut bientôt sur pied, et entoura l'imposteur qui entra mphalement dans toutes les villes de la Flandre et du Hainaut. roi d'Angleterre, les ducs de Brabant et de Limbourg le re-nurent. Il alla mettre le siége devant le château de Winen-

1) Warnkoenig, Hist. de la Flandre, ch. 4., § 12.
2) V. l'ouvrage cité.

Digitized by Google

dale où s'étaient réfugiés Jeanne et ses partisans, e
para. En un mot, il était vraiment comte de Flandr
son rôle avec une habileté qui jusque-là ne s'était
et qui trompait les plus soupçonneux.

Jeanne cependant, après s'être échappée du ch
nendale, avait été implorer la médiation de Louis
France. Ce souverain se montra favorable à la co
avait d'autant plus de raisons de se montrer tel,
d'Avesnes et tous les seigneurs qui entouraient le f
n'avaient d'autre but que de s'affranchir de l'influenc
de proclamer l'indépendance du pays.

Bertrand de Rains fut sommé de comparaître de
France, en un lit de justice qui fut tenu à Péronne le
sous prétexte de lui faire rendre hommage pour
Flandre. C'est à cette assemblée, mémorable dans
toriques et dont on a conservé les moindres inci
prétendu comte fut convaincu d'imposture, et « le fa
»incapable de répondre aux questions les plus simpl
»entre autres choses, quel jour et en quel endroit i
»Marie de Champagne, fut honteusement chassé d
»du roi (1). » Il erra pendant quelque temps, fu
arrêté par ordre de la comtesse et pendu près de
terres de l'abbaye de Loos, sans que personne témo
la moindre sympathie.

L'apparition de cet homme téméraire, ses rapid
chute honteuse, sa mort, ont jeté les historiens d
dences profondes.

M. de Saint-Génois, à la fin de son ouvrage, e
liste à-peu-près complète. Les uns soutiennent
pendu par ordre de la comtesse Jeanne était réellem
de Constantinople, et ils font passer sa fille pour
Les autres considèrent Bertrand de Rains comme
digne en effet du dernier supplice, puisqu'il excita
Flandre une révolte armée contre la souveraine légi
mière de ces opinions ne supporte pas l'examen,

(1) Brun-Lavainne ; lettre insérée dans l'*Artiste*, 1835, pag.

Digitized by Google

t qu'un historien comme Sismondi l'ait adoptée. M. de Saint-
ois, qui a lu, étudié et combiné tous les écrits publiés sur ce
et, qui a pénétré au cœur de l'époque et qui en a reproduit,
s son livre, toutes les passions et tous les incidents, se pro-
ce pour la seconde opinion, destinée à triompher désormais, et
a pour effet de justifier la comtesse Jeanne du plus grand
attentats, et de rendre à ses vertus un éclat mérité. L'opi-
n de M. de Saint-Génois a d'autant plus de poids qu'il a vu,
s l'appui donné à Bertrand de Rains par Bouchard d'Avesnes,
effort patriotique pour soustraire la Flandre à l'influence
çaise; et cet aperçu, qui nous paraît neuf, donne une haute
ralité à la conduite de ce seigneur loyal et brave. Voici ce
dit, à ce sujet, M. de Saint-Génois en terminant ses notes
iographiques : « Si l'opinion que l'ermite de Glançon (Ber-
nd de Rains) était le véritable empereur Baudouin IX pouvait
core se soutenir, il semble que le grand nombre d'ouvrages
i adoptent l'autre version, l'importance de la plupart de ces
rniers, les noms de Mouskes, de Jacques de Guyse, de Guil-
ume de Nangis, de Ducange, de Dom Bouquet qui se sont
sés les défenseurs de Jeanne de Flandre, devraient suffire
ur prouver que cet homme ne fut jamais qu'un imposteur.
us en sommes d'autant plus convaincu que nous avons ren-
ntré dans cet épisode, présenté jusqu'ici comme un fait isolé,
ute une révolution politique, qui, en réussissant, eût peut-être,
s cette époque, arraché à l'influence de la France cette
ndre si puissante, que nos voisins ont constamment cherché,
ns la suite, à soumettre à leur domination. La prétendue réap-
rition du héros de la troisième croisade fut le prétexte qui
t aux mains des seigneurs les armes de la rébellion. Venger
uvines, s'allier avec l'Angleterre contre la France, se sous-
ire une dernière fois au vasselage de ce royaume, voilà le
ritable but qui avait guidé les ennemis de Jeanne de Flandre
les partisans de l'indépendance nationale. »

ette citation indique dans quel esprit le roman historique
t nous nous occupons a été écrit par l'auteur. On y puise la
viction que Jeanne ne fut point coupable, et que si, d'une
e part, le faux Baudouin trouva une sympathie si universelle,

Digitized by Google

c'est qu'il apparaissait, avec le passé glorieux qu'i
comme le moyen de repousser la pesante dominatio
étranger. Cette grande pensée donne du relief au ca
Bouchard d'Avesnes, et jette sur lui beaucoup d'écla
téresse à ce seigneur patriote, facilement trompé,
entraîné dans une cause qu'il croit celle du pays, et
fluence est décisive. On voit en lui la personnificat
esprit hostile aux empiétements progressifs de la Fr
par réciprocité, n'aimait pas les Flamands, car san
disait alors ce que l'on trouve écrit dans un vieux
original : « Les plus grands maulx, troubles, guerres,
»dissensions sont toujours advenus aux roys et ro
»France, par les comtes et peuples de Flandres (1).»
donc, de la part du roi, désir de comprimer, de la pa
mands, désir de s'émanciper, et Bouchard représent
flamande de liberté.

Après avoir dit à quoi en est notre littérature, ap
à grands traits, esquissé les faits historiques, con
quelques mots sur le roman qui puise dans l'histoire s
intérêt. Le roman historique a pour objet et pour
populariser l'histoire : Richelieu et Cinq-Mars sont
tout le monde depuis que M. de Vigny a publié son
roman; Hembyse, ce héros, ce tyran à peine nomm
livres, est désormais présent à tous les esprits, grâces
de M. de Saint-Génois; connaitrait-on bien Toussaint-L
M. Victor Hugo n'avait pas écrit *Bug-Jargal?* Le roman
déplait aux esprits frivoles, qui cherchent dans les li
des émotions fantastiques : mais il est goûté de tous
téresse le passé et qui désirent tirer quelque profit d'
agréable. D'ailleurs, le roman historique représent
ment les mœurs d'une époque donnée; on y trouve le
les faits, les sentiments, les usages, les relations, les
en un mot tout le mouvement social et intime : et l'
consacre sa plume à retracer toutes ces choses, doit
ment avoir étudié à fond les annales, mais posséder

(1) La Légende des Flamens : Prologue.

Digitized by Google

iler et de mettre en œuvre, à sa volonté, les notions ac-
ises. Rien ne peut lui échapper, et il doit avoir pris l'habitude
vivre dans le passé, comme s'il était contemporain de l'âge
'il décrit. Et alors, nous semble-t-il, l'intérêt est puissant; on
it évoquer les morts et les voir renaître à la vie; on les suit,
les écoute, on les interroge; si c'est un héros qui vous ap-
rait, on l'admire; si c'est une femme malheureuse et forte,
l'aime; si c'est un scélérat, on le maudit; mais toujours un
timent profond vous émeut, une curiosité empressée vous
raine; vous voyez pour la première fois, et vous voulez
oir encore ces êtres qui ont rempli le siècle de leur gloire
de leurs erreurs, et ils vous sont dépeints, dans le roman
torique, avec leurs traits, leurs paroles, leurs pensées, leurs
sions; ils y sont revêtus de leurs costumes, entourés de
r famille, de leurs amis, de leurs adversaires, agissant sur
champ de bataille ou retirés dans leur maison, au milieu
mœurs et des choses d'intérieur : car rien n'échappe à
tentive érudition du romancier historien.

i à ces choses, qui tiennent à la science, l'écrivain ajoute
lque connaissance du cœur humain (et l'histoire donne cette
naissance), si, après cela, il possède un style heureux, la
lté de revêtir d'une forme séduisante ce fonds de science et
udition, alors le livre que l'on tient à la main n'est abandonné
lorsque l'on a tourné la dernière page et épuisé ainsi l'in-
parable plaisir de vivre dans les siècles écoulés.

Nous devons le dire, ces émotions, mal indiquées par nous,
s vivement senties, le nouveau roman de M. de Saint-Génois
s les a presque toutes fait éprouver. Ce roman n'est point
fait, et nous dirons plus bas ce qui lui manque; mais il
d'un intérêt vrai, sérieux, soutenu; il est aussi d'une vérité
plète, il témoigne des patientes investigations, de la sagacité
l'historien; c'est bien l'année 1225 que nous voyons se dé-
ler devant nous : que de troubles, que d'impostures, que
énements graves dans l'espace de quelques mois!

oyez ce jongleur proscrit qui, sous un froc hypocrite, s'éta-
dans une forêt, et devient, par une sainteté affectée, ermite
éré. Un jour, il se manifeste à des seigneurs flamands. Le

Digitized by Google

plus puissant d'entre eux revoit en lui l'image
Baudouin; il le suit, il le presse, il le décide, e
Baudouin ceint de la couronne comtale et che
de héros. Il s'avance, et les villes le reçoivent, l
proclament, les communes lui obéissent, les souve
le reconnaissent : c'est-là, dit-on, l'illustre emp
tantinople, échappé à une longue captivité,
son visage le signe impérissable de sa haute o
fatale! La comtesse Jeanne refuse de reconnaitre
cet aventurier; ses partisans l'entourent pour
la guerre civile éclate, le sang coule, la lutte de
la victoire sourit à l'usurpateur.

Cependant cette fortune, usurpée par la violen
s'évanouira bientôt. Jeanne, dépouillée pour u
puissance, ajourne l'imposteur à comparaitre d
rain; là, en face des seigneurs, des prélats, des
hauts bourgeois, des compagnons d'armes de l'Em
Baudouin est convaincu de mensonges, humilié
crit; il fuit, et recommence, après avoir été con
sa vie de jongleur vagabond; sa tête est mise à
peine trop rigoureuse pour le chef d'une rêve
On le rencontre, on le saisit, on l'enchaîne, et
bientôt le prix de tant d'audace et d'imposture.

Voilà la trame sur laquelle M. de Saint-Gén
roman. L'apparition de Bertrand de Rains, son in
heur, sa hardiesse, son habileté, ses succès éphé
tants, la perturbation qu'il jette dans deux co
sa rapide élévation, sa chute si rude et si compl
ment de la souveraine légitime, tout dans cet
excite un puissant intérêt : ce fait se détache c
brillant, et le romancier, en l'offrant au lecte
exemple mémorable des erreurs et des passions
donc vrai que les plus grandes fortunes tienne
d'une intrigue; après douze années de règne, une
se verra momentanément détrônée par un adroit
arrachera sa couronne?

Nous ne pouvons ici donner une analyse dét

Digitized by Google

i nous occupe ; les événements s'y pressent avec tant de rapi-
é, ceux que l'histoire a fournis à l'auteur, et ceux qu'il doit à
ıvention sont si intimement confondus, que ce serait nuire à
ıtérêt que d'offrir un squelette informe à la place d'une œuvre
hevée : il y a, en général, dans le nouveau roman de M. de
int-Génois, plus d'art et plus d'aisance ; le travail, l'effort, la
cherche s'y font moins sentir, et les passions de convention,
crites par l'auteur, y sont dans un rapport plus exact avec les
ssions que l'histoire imposait. Il y a progrès chez l'écrivain :
mbyse, œuvre forte et durable, offrait des inégalités palpa-
s, des éclipses visibles ; *la Cour du Duc Jean IV*, écrite déjà
ne main plus sûre, était d'un intérêt moins vrai et moins
ıtenu ; *le Faux Baudouin* marque plus d'assurance et plus
abitude dans le maniement de l'histoire et dans la distribu-
n des faits ; vous y rencontrerez des chapitres vraiment beaux,
iment dramatiques : le *Retour*, les *Conjurés*, le *Triomphe*,
inendale, *Péronne*, le *Prix du sang*, voilà des morceaux re-
rquables, et dans d'autres chapitres il est des passages qui
ıs attachent fortement.

On doit dire aussi que tout ce qui tient à l'histoire, à la con-
ssance parfaite des temps, des hommes et des opinions, est
ité d'une manière irréprochable par M. de Saint-Génois : il a
faculté de retenir et de mettre en œuvre l'histoire, les vieux
cuments et les sources authentiques. Et le point sur lequel
ıs insisterons surtout, c'est cet aperçu philosophique qui
nne à Bouchard d'Avesnes un si beau rôle, qui établit entre
et Bertrand de Rains un contraste si dramatique : d'un côté,
oux de Marguerite, entraîné par un patriotisme vrai, croit en
ıtenant le Faux Baudouin rendre l'indépendance à son pays ;
l'autre, le jongleur couronné, acceptant le premier rôle dans
ıtrigue la plus noire, porte un masque que l'on doit bientôt
arracher, et obéit à une ambition cupide, en usurpant un
eptre qui finit par l'écraser. Nous croyons ne pas nous tromper
disant que c'est-là le grand attrait du livre dont nous parlons ;
c'est aussi, proclamons-le, le grand mérite de l'auteur.

Nous nous sommes réservé de soumettre à M. de Saint-Génois,
i connaît et qui approuve certainement notre franchise,

Digitized by Google

quelques critiques : abordons cette partie délicat
compte-rendu. En parlant, dans *la Revue Belge*, de
Duc Jean IV, nous terminions ainsi notre article :
»voilà ce que M. de Saint-Génois doit étudier aujourd
»sède l'histoire et l'art de la mettre à profit ; ses roma
»construits, on ne peut le nier, et l'expérience fera
»les irrégularités qu'on y remarque encore ; mais il do
»sérieusement au bien dire et au beau dire. » Ce que
vions alors, nous devons le répéter aujourd'hui, dans u
absolu peut-être, mais avec une égale conviction : le
douin est mieux écrit que *la Cour de Jean IV*, m
encore, sous le rapport du style, beaucoup à désir
cette abondance vigoureuse, et, si nous pouvons le di
centuation énergique qui donne de l'éclat au langag
tuations ; ce vêtement riche qui rend le drame mouv
ces images brillantes qui frappent l'esprit et le cœu
la poésie du genre, et qui expriment la vérité dans
choses ; en un mot, l'éloquence vraie, l'élégance d
se font souvent désirer. Et nous devons consigner ici u
tion que nous avons eu occasion de faire plus d'une f
le Faux Baudouin ; c'est que M. de Saint-Génois est
son style : le lecteur signalera des chapitres écrits ave
ration vraie et une irréprochable pureté, et aussitôt apr
trera des pages décolorées, des conversations faiblem
de l'embarras et de la langueur dans l'expression. Et cel
pant que l'on dirait que l'écrivain a deux plumes di
qu'il ne les manie pas avec un égal bonheur. Que
là ? Que M. de Saint-Génois sait fort bien écrire quand
et que sans doute il ne se donne pas toujours le temp
ses inspirations et de corriger son style : et c'est ce q
courage à lui dire sans détours notre pensée tout
nous voyons qu'il sait écrire, mais qu'il ne le veut p
assez. Par forme d'exemple, nous citerons deux ou
fections que le moindre soin eût fait disparaître. Au
chapelain dit à la comtesse : « Ma conviction s'ébran
que je la retinsse captive *dans l'étau du raisonneme*
phrase pèche contre la langue et contre le bon goût.

Digitized by Google

ible, « voyons-nous au chap. XV, » qu'on regarde cet homme
me le véritable Baudouin? » Nous pourrions recueillir plu-
rs locutions de ce genre, déjà employées par l'auteur dans
autres ouvrages, et qui les déparent tous : et pourtant, comme
t aisé de les éviter!

part cela, et c'est beaucoup, nous nous plaisons à répéter
M. de Saint-Génois est le premier qui ait abordé l'histoire de
gique pour en détacher ses plus beaux épisodes et les réduire
romans pleins d'intérêt; sans précédents, sauf peut-être un
an ou deux de M. Moke, ce jeune savant a déployé dans ce
re de composition une sagacité remarquable, et c'est un mé-
qui, à nos yeux, rachète des fautes d'une importance plus
ndaire, et place notre auteur au premier rang parmi nos
rateurs.

u total, comme histoire et comme drame, *le Faux Baudouin*
ite les plus grands éloges; comme œuvre littéraire, comme
e, plusieurs passages de ce roman sont également dignes de
nge, mais d'autres doivent être critiqués et signalés à l'auteur.
, dit-il dans sa préface, cherché à éviter les défauts qui
arent ses deux premiers romans : cela est vrai, car le *Faux*
douin est supérieur à ses devanciers. Mais, qu'il nous soit
nis de le dire, à nous écrivain obscur et malhabile aussi, M. de
t-Génois a de nouveaux progrès à faire dans l'art d'écrire,
ous le prédisons avec plaisir, ces progrès il ne manquera pas
es faire. Nous lui donnons volontiers rendez-vous à son qua-
me roman, et là nous lui dirons, s'il le veut sérieusement, qu'il
devenu un excellent écrivain.

840.

CH. FAIDER. (1)

) La commission administrative de la *Revue Belge*, en unissant son suffrage
éloges mérités donnés par son honorable collaborateur à l'ouvrage remar-
le dont il est rendu compte dans cet article, croit devoir ajouter qu'elle
associe pas également à l'opinion du critique touchant l'état d'atonie presque
plète où se serait trouvée la littérature en Belgique antérieurement à l'époque
elle, marquée d'ailleurs, sous ce rapport, par d'incontestables progrès.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES. — CONCOU

L'Académie royale de dessin, peinture, sculptur et gravure de la ville de Gand, vient de publier le son concours de 1841, qui coïncidera avec l'ouve d'exposition, fixée au 5 juillet de l'année prochai destinés à concourir devront être remis le 20 j rigueur; le jugement sera publié le 18 juillet, sec de l'exposition.

Voici les sujets proposés :

Peinture. Noé, sorti de l'arche, avec sa femme e fait, en action de grâces, un acte d'adoration enve cinq figures sont de rigueur, et n'excéderont p naturelle.

Prix : une médaille de la valeur de 1,000 frs.

Tableau de genre. Un magistrat supérieur, ou visiter un hôpital; à l'entrée, il est reçu par la sup compagnent d'autres sœurs de l'établissement.

Prix : une médaille de la valeur de 500 frs.

Paysage. Site boisé; à droite, un torrent; clocher ou un vieux manoir.

Prix : une médaille de 400 frs.

Architecture. Projet d'une église paroissiale po ville, sur une échelle de 8 millimètres par mètre longitudinale et une coupe transversale, ainsi principale et latérale, avec indication du clocher de 12 millimètres par mètre.

Prix : une médaille de 500 frs.

Sculpture. — Bas-relief. Philippe, fils de Jacq est tenu sur les fonds baptismaux, en 1340, par Hainaut, femme d'Edouard III, roi d'Angleter demi-nature.

Prix : une médaille de 450 frs.

Dessin. Groupe connu sous le nom de *Castor e*

Prix : une médaille de 100 frs.

Digitized by Google

LIÉGE ET BANLIEUE.

Intra muros (*)

Ainsi que je l'ai dit ailleurs, de tous les quartiers la ville de Liége, il en est peu qui aient autant angé de face que celui de la Place-aux-Chevaux. La gueur de cette place est de 111 mètres 50 cent.; sa geur était jadis, vers le milieu, de 21m 50, vers la uvenière de 31m 50, et vers le Pont-d'Ile de 12m 25. Le m d'hippodrome lui avait été donné parce que c'é- t le lieu où les jeunes patriciens de Liége, aspirant à gloire de venger *l'honneur de Dieu et les dames*, ve- ient essayer leurs forces dans l'exercice des armes et esser leurs chevaux au noble jeu du carrousel. L'hip- drome était borné au sud par un bras de la Meuse, nord par la cour de l'Official et au nord-est par pital de la Chaîne. Ce dernier édifice, qui ne fut miné qu'en 1113 par Hellin, chanoine de St-Lambert, it été fondé en 1105 par Gauthier de Chavency, ir servir de retraite aux pauvres veuves et aux filles helines, de mœurs irréprochables. A peine un le après, il fut converti en un prieuré de chanoines le chanoinesses de l'ordre de St-Augustin, et comme lise avait été consacrée en l'honneur de St-Mathieu, ouveau monastère retint le nom de ce saint.

En 1589, l'évêque Ernest de Bavière, désirant former prêtres instruits, capables de s'opposer avec succès

*) Extrait d'un ouvrage inédit ayant pour titre : *Liége et lieue.*

Digitized by Google

aux efforts du protestantisme, qui, à cette ép
naçait d'envahir et de troubler ses États, e
séminaire diocésain destiné à l'enseignement d
sophie et de la théologie. Le trésor public ét
par suite d'une guerre désastreuse, Ernest imag
ver cette difficulté en imposant les revenus eccl
d'un *demi-patar* par muid ; mais cette cotisati
raire, toute faible qu'elle était, déplut au clerg
sieurs membres de ce corps refusant de s'y sou
nouveau séminaire manqua bientôt de ressourc
sur le point de tomber lorsque, par autori
pape Clément VIII, les religieux et religieu
Mathieu ayant été mis à la pension, leur mo
ses revenus devinrent la dotation du séminai

On se fera une juste idée de l'étendue de c
si l'on veut bien remarquer que les mais
Place-Verte portant aujourd'hui les nos 25, 2
celles de la Place-aux-Chevaux jusqu'à la
Aveugles, y compris la Société littéraire, en o
terrain.

Les deux places communiquaient l'une av
vers leur milieu par un passage voûté, long
au-dessus duquel se trouvaient deux étages
nant à l'hôpital de la Chaîne. Ce bâtiment,
en pierres de taille, tombant en ruine, le
le quitta le 1er mai 1787, pour aller s'éta
le couvent des Jésuites. Ce fut l'architecte
en entreprit la démolition et qui construisit
sons dont il vient d'être parlé. L'alignement
heureusement sacrifié au faible avantage de
les vieilles fondations.

Le grand carré qui sépare maintenant la P

Digitized by Google

de la Place du Spectacle est l'ancienne cour de l'Official. La façade nord de l'édifice a été réparée dans un goût plus moderne lorsque l'officialité fut transférée, il y a plus d'un siècle, dans une des salles du palais épiscopal. Il n'en est pas de même de la façade opposée; ses vieux murs n'ont été restaurés qu'en 1817, et ce n'est qu'alors aussi que le plâtrage a fait disparaître la mousse dont ils étaient revêtus. La porte d'entrée du tribunal, située au milieu de cette façade, a été bouchée : une autre porte, où se trouve le n° 20, l'a remplacée. Des appartements commodes ont été construits dans l'intérieur; le reste du vieux bâtiment est utilisé pour une grande fabrique de tabac. Ce que l'on y remarque encore de la construction primitive sera indiqué à la fin de ce travail. Je veux dire ici quelques mots du fameux tribunal ecclésiastique dont nos annales parlent si souvent.

S'il fallait en croire la plupart de nos historiens, la juridiction de l'Official serait aussi ancienne parmi nous que la juridiction séculière, qui date de St-Hubert ou tout au moins de Charlemagne. Considérés comme princes de l'empire, nos évêques avaient le droit de préposer des juges séculiers à l'exercice de leur juridiction temporelle; mais ils ne pouvaient accorder les mêmes pouvoirs à un official dont le caractère, selon les canons de l'église, était incompatible avec les fonctions de juge ordinaire dans les causes qui jadis ressortissaient exclusivement au mayeur et aux échevins.

Il est bien vrai que les évêques qui succédèrent au saint fondateur sur le siége épiscopal de Liége, s'appliquèrent souvent à tempérer les dissensions qui s'élevaient entre le peuple et leur gouvernement; mais leur médiation, dans ce cas, était tout évangélique : c'était un ministère de pacification.

Digitized by Google

Nous tenons de Zoen (1) que très-anciennemen
ques, assistés de leur lieutenant et de leurs
féodaux, se transportaient en tous les lieux du
pour connaître des affaires tant civiles que cri
mais que ce tribunal ambulant, ayant amené b
de confusion en excédant les bornes de sa com
il fut réformé avec l'assentiment de Jean de Ba
même. La Paix des Seize de l'an 1403 et le règl
la Paix de Fexhe portent en termes exprès : *qu*
soit mené et traité par loi et par jugement des
ou d'hommes, selon ce qu'à chacun et au cas aff

Il n'y avait donc avant cette époque que deu
naux qui administrassent chez nous la justice
au criminel : les échevins, qui jugeaient des crim
par la loi, et les hommes féodaux du prince
qui punissaient également les criminels par a
leur cour ambulante, selon la nature des grief
le cercle de leurs attributions particulières. C
tard que les abus commis dans l'exercice de la
ture par les hommes féodaux assesseurs de l
soit au tribunal de paix, soit à celui de l'an
palais, ou à la cour ambulante, s'occupan
réservés aux échevins, nécessitèrent la mod
introduite par la nouvelle loi dont il vien
question.

C'est aussi dans cette Paix de 1403 qu'il est pa
la première fois d'une manière explicite des

(1) Paul. sent. relat. pag. 170, 172, 187 et 190.

(2) Déjà par la Paix des Clercs de l'an 1287, les ge
se soumettent à la juridiction de l'évêque et de ses su
et assujettissent en matières de délits leurs domestiques
au jugement des échevins et de sept juges.

Digitized by Google

tions de l'Official, dont était revêtu l'archidiacre ou le grand-prévôt, délégué comme juge spirituel ou ecclésiastique, charge qui lui donnait le droit de concourir avec les échevins pour connaître *de covent ou de marchandises*. Il s'ensuit que l'Official n'était rien moins que juge universel dans les causes civiles et temporelles. Nous remarquerons que cette juridiction cléricale n'est mentionnée dans le règlement de Jean de Bavière de l'an 1417 que par ces mots : *Si les officiers de l'évêque ou du chapitre voulaient mener aucuns citains bourgeois hors loi, ou les prissent sans loi et jugement des échevins, ou les traitassent contre les franchises ou libertés de la cité, ils devront dédommager la partie et amender le méfait ou excès.*

Ne peut-on pas en inférer que le juge official n'a véritablement été établi qu'au moment où l'évêque a supprimé sa cour ambulante?

Le règlement de Heinsberg de l'an 1424, la Paix de St-Jacques de l'an 1487, de même que le record de l'an 1532, prouvent évidemment que si l'Official a été reconnu pour l'un des trois juges ordinaires du pays, ce n'a été que dans la sphère de sa juridiction spirituelle; que jamais il n'a été compétent au civil, encore moins au criminel, et que s'il a parfois exercé dans quelques causes dites *profanes*, ce n'a pu être que dans les limites de l'audience épiscopale ou dans celles que nos Paix avaient établies pour certains cas particuliers et expressément désignés.

Il suit de là, me semble-t-il, que l'officialité était un corps purement ecclésiastique, dont le pouvoir au criminel ne pouvait s'étendre qu'aux affaires exclusivement de son ressort, en raison de la qualité des personne

Digitized by Google

ou de la nature des délits, et que les laïcs co
d'un attentat commis par des clercs, devaient êt
et punis par le juge ecclésiastique, ou, comm
dit dans nos Paix : *selon qu'à chacun et au cas app*

Jusqu'au règne d'Erard de la Marck, qui
tant d'abus, il suffisait de se faire tonsurer, san
aucune autre marque distinctive de l'état ecclési
pour jouir de toutes les prérogatives de la clé
Cependant les juges séculiers savaient aussi reve
et défendre leurs droits. En 1515, un bour
Liége, marié et sous le coup d'une sentence de
sement pour dettes, fut arrêté par ordonnanc
cour séculière. Comme les sergens le conduisa
prison du mayeur, il fit des efforts pour écha
leurs mains et en blessa un grièvement d'un
couteau. Erard de la Marck, instruit du fait, e
aux échevins de faire leur devoir à l'égard du pr
sans s'occuper de ses priviléges de clerc. Les jug
rent à cette injonction et condamnèrent le cou
avoir le poing coupé; mais au moment où la
allait s'exécuter, la ville en ayant été avertie p
coups de la cloche bannale, l'appariteur de l'Offi
réclamer son prétendu justiciable; pour toute
le bourreau lui présenta la main du criminel.
responsione manus jam præcisa per ludibrium po

Il n'en fut pas toujours ainsi. Quoiqu'on dispu
cesse à l'officialité le droit de faire des enquêt
ciaires et de porter des arrêts contre les bou
même contre ceux qui jouissaient des immunit
chées à la cléricature, ce tribunal parvint à en
au détriment des libertés et des franchises mun
la vigilance de la magistrature séculière; et l

Digitized by Google

cette magistrature, ordinairement si jalouse de ses pouvoirs, s'en laisser dépouiller insensiblement par un juge dont le caractère seul semblait devoir prouver l'énormité de ses prétentions ! Lorsque les échevins voulurent opposer une digue aux usurpations incessantes dans le domaine de leurs attributions, ils encoururent de la part de l'Official une sentence d'excommunication !.....

Sans pouvoir préciser le moment où la cour de l'Official, restreinte dans ses pouvoirs, fut constituée telle que nous l'avons vue dans les derniers temps, nous dirons qu'elle était saisie des affaires ecclésiastiques à l'exclusion des autres tribunaux, et qu'elle concourait au civil avec les échevins. Un autre point de ses attributions était de réviser les sentences des Vingt-Deux. L'Official siégeait avec deux avocats fiscaux. Il est inutile de faire remarquer tout ce que cette judicature présentait de défectueux et d'abusif, n'étant exercée que par un seul juge.

L'Official s'était arrogé des droits bien extraordinaires. Une femme, par exemple, croyait-elle avoir à se plaindre de son mari, elle obtenait tout d'abord, et sans aucune forme de procès, un décret de séquestration contre lui. Les deux exemples suivants montreront à quel point la liberté individuelle était compromise chez nos ancêtres par ces usurpations.

Vers l'an 1666, un bourgeois de Liége, sorte de Roger-bon-temps, avait le tort de s'occuper plus de sa bouteille que de sa femme et de son commerce. Celle-ci, profondément blessée de la négligence de son époux, conçut bénignement le projet de s'en venger. A cet effet, elle dresse un *factum* qu'elle embellit de couleurs empruntées à son ressentiment; le curé de la paroisse a la complaisance

Digitized by Google

de le signer, et deux amis de la dame le sanction
ita est. L'Official, à qui cette pièce fut présen
sur-le-champ et sans examen préalable un m
prise de corps contre le mari.

Celui-ci, ne se doutant guère de la trame our
sa liberté, accepte avec plaisir une invitation
chez le frère de sa charitable moitié. Il s'y re
met à table, le repas se poursuit, et notre hon
reux comme toujours en pareille occurrence,
bien à la jovialité de son caractère qu'il me
tous les autres convives. Mais il faut un term
l'heure de la retraite venant à sonner, l'honn
geois quitte son beau-frère, lui tend la main
merciant de sa courtoisie et prend le chem
maison. A peine a-t-il fait quelques pas, que
se jettent sur lui, l'enlèvent et le portent dans
ture, d'où il ne descend que pour entrer dans
de l'Official et être mis au secret le plus rigou

Dans l'entretemps, que répondait la *bonne*
demandes qu'on lui adressait sur l'absence pro
son mari? — qu'il était allé faire un voyag
ment, tandis qu'elle, pauvre victime d'un vau
débauché, devait supporter le fardeau du mén
commerce.....

La mère du prisonnier, en proie aux inqu
plus vives sur le sort de son fils, le redemanda
à tous ceux qu'elle croyait pouvoir lui en d
nouvelles; personne ne savait ce qu'il était dev
reusement un débiteur tout récemment sorti d
de l'Official et qui avait surpris par hasard le secr
détention inique vint le révéler à la mère dé
court se jeter aux pieds du tribunal des Vi

Digitized by Google

lame son appui pour faire cesser le barbare
nt que l'on fait subir à son fils. Mais elle n'avait
e que ses larmes et son bon droit : la porte de la
ui fut fermée, l'argent lui manquait pour se la
vrir! Enfin pourtant, la compassion, ce sentiment
able pour l'humanité, émut le cœur de quelques
généreux. Secondés par les commissaires de la
intentent une action aux échevins pour les
ir en cette circonstance, et pour obtenir d'abord,
intervention, accès auprès du prisonnier. Leurs
ies eurent un plein succès; le malheureux époux
lu à la liberté. L'histoire ne dit pas comment,
sous le toit conjugal, il témoigna sa reconnais-
l'auteur de sa captivité; je laisse à mes lecteurs le
le plaisir de le deviner.

econd exemple que je vais rapporter, bien qu'il
nature différente, donnera pourtant aussi la me-
pouvoir despotique que s'était attribué la cour
icial.

683, le grand visir Kara-Mustapha traversant la
à la tête de 300 mille combattants, avait répandu
ternation dans les États autrichiens. L'empereur
l, justement alarmé à l'approche d'un si puissant
qui menaçait particulièrement sa capitale,
les secours de la Bavière, de la Saxe, de la Po-
et ceux des cercles germaniques. Plusieurs Lié-
cédant à leur ardeur belliqueuse, prirent volon-
ent les armes pour aller combattre dans les rangs
iens. Parmi ces volontaires se trouvait un étudiant
e sorti de l'adolescence, à qui son éducation,
à une bravoure remarquable, eût frayé le
des grades les plus élevés, si ses inclinations

Digitized by Google

l'avaient fixé dans l'état militaire. Il se tu
mémorable journée du 12 septembre 16
Sobieski, roi de Pologne, et Charles V, duc
défirent l'armée ottomane sous les murs d
sauvèrent cette grande cité du joug des en
chrétien. Notre jeune volontaire fit ensui
corps commandé par le duc de Lorraine q
le siége devant Bude, siége inutile, qu'i
après une perte de 30,000 hommes. Le c
était dans la ville. Mais les Musulmans n'aya
d'essuyer des revers sur tous les points de
et ayant perdu leurs plus importantes pla
de nouveau investie et emportée d'assaut e
l'attaque et la défense la plus meurtrière.
liégeois s'élança sur les remparts et pénétra
l'un des premiers. Au milieu du sang, du c
horreurs qui signalaient toujours alors le s
prise d'assaut, une jeune Musulmane, belle
des houris qui doivent, dans le paradis de M
tribuer au bonheur des élus, vint embrass
implorant sa pitié et lui demandant la vie
ses grâces et ses charmes attendrissent le c
rier; il la sauve, la soustrait à la brutalit
tesque et lui donne asile dans son propre lo
y demeure ignorée pendant plusieurs sem
secret du séjour de la belle captive parvien
sance des chefs; on intime au Liégeois l'ord
faire. C'est à regret sans doute qu'il obéit : to
eût été inutile; mais la jeune fille, prise d
ennemie, était considérée comme esclave; il
et il en retira une certaine somme d'argen

La Hongrie, des deux côtés du Danube,

Digitized by Google

Strigonie, retomba sous le pouvoir de Léopold. Bientôt échafauds se dressèrent et le sang ne cessa de couler e lorsque les bourreaux furent las d'immoler des vic-nes.

La paix de Carlowitz ayant été conclue (1699) entre mpereur et les Turcs, notre volontaire liégeois quitta service et revint au foyer paternel. Rapportant avec toute la pureté de cœur et la douceur de mœurs de jeune âge, il céda à une vocation toute particulière embrassant l'état ecclésiastique, et devint curé de des villages les plus rapprochés de Liége. Enseigner norale évangélique à ses paroissiens, entretenir la paix l'union entre les familles, inspirer à tous la crainte de u, faire chérir les vertus dont il offrait l'heureux dèle, telle était l'occupation exclusive de sa vie an-ique; car son cœur était comme le sanctuaire de charité chrétienne. Les ans, en ôtant à son corps force et sa vigueur, n'avaient point affaibli l'éner-de son âme ni banni de sa conversation cette inno-te gaîté qui distingue souvent l'homme irréprochable ûr de sa conscience. Ainsi que tous les vieillards dont eunesse a été semée d'incidents hasardeux, il aimait onter; il devenait surtout intarissable lorsqu'il enta-t le chapitre de ses exploits militaires. La prise de le et l'épisode de la belle captive musulmane étaient qu'il répétait le plus volontiers. Croirait-on que cette nture du printemps de sa vie dût ternir les der-s instants de sa vieillesse? C'est pourtant ce qui va.

'histoire que l'on vient de lire ayant été rapportée à ficial, celui-ci considéra l'action du soldat devenu é comme un crime justiciable de son ressort. Il

Digitized by Google

chargea le fisc de faire une enquête à c
moins entendus déclarent qu'ils ont ouï d
leur pasteur que, lorsqu'il était à Bude, il
traite dans sa chambre à une jeune turq
été forcé de la vendre à deniers comp
seule déclaration, un mandat d'amener
le curé; des recors l'arrachent avec violen
bytère, et sans respect pour ses cheveux
son caractère, le traînent ignominieuse
jour dans les rues de Liége, escorté par la
le plongent dans la geôle de l'Official! Que
on? on ne le sait pas précisément; mais il du
les humiliations et les avanies, avant que so
reconnue; on lui rendit enfin la liberté. I
lui rendre ce précieux repos dont la vieille
si grand besoin; on avait empoisonné la
derniers jours. Le sensible et vénérable
bientôt du regret d'avoir trop vécu. (1)

(1) De Jurisdictione officialis Leodiensis; pa
1738.

Patentes rationes Leodiensis et Lossensis Juris
revisionis modi in causis non appellabilibus. Lie

Manifeste où l'on expose les entreprises de
sur la Juridiction séculière des échevins, etc. Li

Réfutation du manifeste des échevins, etc. Lie

Défense du manifeste des échevins. Liége, 17

Réflexions sur un livre intitulé : *Défense du*
1741.

Ajoute à l'ouvrage précédent. Liége, 1742.

Lettre d'un avocat à un avocat. Liége, 1742.

L'excommunication de quelques seigneurs du
Liége, 1699.

Chapeauville : Gesta pontificum, tom. III, pa

Digitized by Google

Je ne terminerai pas l'exposé de mes souvenirs sur l'an-
ienne officialité de Liége sans raconter encore un fait
ou, si l'on veut, une anecdote dont beaucoup de per-
onnes encore vivantes peuvent attester la vérité.

Peu de temps après l'entrée des alliés en Belgique, le
lergé de Liége crut qu'il pouvait rendre à la cour de
Official la juridiction dont elle était revêtue en 1794.
e tribunal improvisé se mit en devoir de fonctionner
ns s'occuper de ce que son caractère avait d'illégal et
inconstitutionnel, sans réfléchir à l'impuissance de ses
oyens pour l'exécution de ses jugements. Quelques
onnes gens se soumirent pourtant à ses interpellations;
ais la plupart n'y répondirent pas.

Un paysan des environs de la ville avait eu des liai-
ns avec une fille de son village, qui l'accusait de lui
oir ravi son honneur et se plaignait d'être restée vic-
ne de ses œuvres. Devenue mère, elle demanda qu'il
pousât ou qu'il la dédommageât de la perte de son inno-
nce. Les plaintes de cette fille parvinrent à la nouvelle
icialité, qui intima au délinquant l'ordre de com-
raître devant elle. Celui-ci, très-embarrassé, vint con-
lter l'avocat Fraiture sur le parti qu'il devait prendre.
ie pouvait lui dire l'homme de loi, sinon que rien ne
contraignait d'obéir à cet appel? C'est ce qui lui fut dit
effet. — « Je ne puis m'en dispenser, objecta le
aysan, j'ai promis à mon curé de m'y rendre et je veux
tre fidèle à ma parole. » — « Eh bien! vas-y, lui dit
avocat. — Mais, demanda le paysan, que devrai-je

'isen : Hist. populi Leod.
ouvrex : Recueil des édits.
'lusieurs manuscrits.

Digitized by Google

»dire pour ma défense? — Peu de chose, c
»Quand tu seras en présence du juge, tu ne
»aux questions qui te seront faites que par
»mots : *Nescio vos.* « Et l'avocat lui fit articul
mots plus de vingt fois pour qu'il les retînt.
dit fut fait. Le villageois se présente à l'off
l'interpelle d'abord sur ses noms et ses qualités.
répondit-il, *Nescio vos!* on ne peut tirer d
chose. — « Il est constant, poursuivit l'interro
»vous avez séduit une jeune fille et que.....
»*vos,* interrompit le flegmatique paysan. —
»fils, reprit l'Official, ce n'est point là répon
»demandes. Songez que vous avez à réparer
»scandale; car vous avez fait un..... » —
nescio vos, nescio vos, répéta le paysan en s'en
Et on lui entendit encore murmurer son
qu'il était déjà au bas de l'escalier de la salle

Je ne sais si ce récit amusera mes lecteurs;
est certain, c'est qu'il a beaucoup fait rire, il
cinq ans, toute la société de Liége.

L'intérieur de la cour de l'Official présen
oblong entouré de bâtiments plus ou moins r
de nouvelles réparations. Ceux du fond, où
l'ancienne porte cochère, en regard de la ru
conservent des arcades en plein cintre sup
des colonnes de belle proportion dont la jonc
socle et le fût est faite en plomb laminé. C'es
partie du vieil édifice que se trouvent les sou
servaient de cachots. A l'étage au-dessus, se
une des geôles avec ses fenêtres étroites garn
reaux de fer, destinée sans doute à renferme
niers de certaine condition. On y montait par

Digitized by Google

ratiqué dans une tour qui a beaucoup perdu de ses an-
iennes proportions, si l'on en juge d'après un plan de la
ille gravé dans un almanach armorié pour l'an 1699,
ù cette tour paraît très-élevée. Les autres souterrains
ont d'une vaste étendue; les voûtes en sont appuyées
ur des pilastres d'une grande massiveté. La tour qui est
u sud renferme un escalier qui communique jusqu'au
ûte du bâtiment moderné. Quoiqu'elle conserve encore
00 pieds d'élévation, elle a été diminuée de 25 pieds en
787.

Ce qui, dans cette enceinte, a le plus fixé notre atten-
on, c'est une très-belle table de pierre que le propriété-
ire, pour la soustraire aux injures du temps, a fait
ncruster dans la muraille, à l'entrée d'une cave. Elle
ffre à son milieu les armes de l'empire avec la date
515, qui est probablement celle de la réédification de
cour de l'Official sous le règne d'Erard de la Marck, au-
uel Liége est redevable de la restauration de la plupart
e ses monuments. A droite sont les armes de Corneille de
erg et à gauche d'autres armes qui me sont inconnues.
l s'y trouve trois aigles comme dans l'écusson des comtes
e Moha et d'Imbercourt; mais celles dont il est ici
uestion sont surmontées du chapeau épiscopal et sem-
lent avoir appartenu à un évêque *in partibus*. Ces
êmes armes se voient aussi sur la cheminée de la geôle
ont il a été parlé plus haut.

. . . . . .

. . . . . .

On ne connaît pas l'époque précise de la fondation de
église paroissiale de St-Etienne. Plusieurs de nos histo-
ens attribuent néanmoins cette fondation à l'évêque
ichair et disent qu'elle fut consacrée par Hugues I l'an

Digitized by Google

947. Cette église, proportionnée dans ses
petit nombre des paroissiens qui devaient
était bien bâtie et d'une propreté remarqu
remplacée aujourd'hui par la maison situé
la rue Chapelle-des-Clercs avec celle de S
la direction de la Meuse.

C'était derrière l'église de St-Etienne qu
chapelle dite *des Clercs*, fondée l'an 1336
prévôt Englebert de la Marck, à l'occasi
conclue entre les douze familles qui avaie
la plus active à la guerre des Awans et
Elle était desservie par treize prêtres; mais,
à la volonté des douze juges, elle était d
mesquine et elle aurait à peine attiré l
curieux ou des amis de l'art, si elle n'e
tombeau de Jacques de Hemricourt, l'aut
des nobles de la Hesbaye. Il y était figuré su
marbre de grandeur naturelle, en habit d
l'ordre de St-Jean de Jérusalem, ainsi qu'il
représenté en taille-douce à la tête de la pr
de son ouvrage.

Au bas du mausolée était une lame de cu
dans la pierre et sur laquelle on lisait :

*Chi gist Messieres Jackes de Hemricou
ordene Saïns Johan de Jhlêm ki en ses v
ciens iours entra dans la dure religion sur s
sans prendre les bienfai de celi et trepassa
M. CCC et trois le XVIII iour el mois de*

Venait ensuite l'épitaphe des trois fem
eues le célèbre chroniqueur; mais les des
chapelle, sans autre motif qu'un caprice l
tilèrent cette partie du monument.

Digitized by Google

La maison n° 1 de la rue Chapelle-des-Clercs occupe terrain.

En face se trouve une masure remarquable par son trême antiquité; c'est le dernier reste d'une grande aison, attenant à un bâtiment plus moderne. La principale entrée était jadis, comme aujourd'hui, en Souvein-Pont, au coin de la rue Chapelle-des-Clercs. Selon vocat Henoul (1), c'était la demeure de Jean Surlet de rdier, issu de Louis de Moylenack de Mormany, evalier de grand renom, appelé le seigneur *aux-ausses-rouges*, venu du duché de Juliers à Liége vers milieu du XIIe siècle. Ses enfans prirent le nom de urlet, et le transmirent à leur nombreuse lignée, qui evint l'une des plus puissantes et des plus considérées la cité, à cause des services signalés qu'elle rendit à État et des fondations pieuses que l'humanité souffrante ut à plusieurs de ses membres. Tant il est vrai que exemple donné par une suite d'ancêtres vertueux erce une heureuse influence sur leurs descendants!

Louis, fils aîné de sire de Moylenack, qui prit le rnom de Surlet, acquit une si grande importance ns la cité de Liége qu'il y balança celle de l'évêque ugues de Pierrepont. Son mariage avec Marguerite Rulant, comtesse de Hozémont, contribua beaucoup lui donner de la prépondérance dans les affaires puiques. Nommé bourgmestre en 1231, il devint, à ce re, chef suprême des échevins. Ce fut lui qui fit consuire la Halle des Drapiers dans la rue Saint-Johanstrée. *éronstrée*). Les Saint-Servais, autre famille puissante ez nos ancêtres, virent d'un œil jaloux la création d'un

(1) *Journal de Liége* de Latour.

Digitized by Google

marché qui devait préjudicier à leur commerce
Ils allèrent menacer les ouvriers occupés à c
truction de leur faire un mauvais parti, s'ils ne
leur travail. Intimidés par ces menaces, ceu
taient les bras croisés, lorsque le sire Loui
dans le moment même. Surpris de les trou
l'inaction et en ayant appris la cause, il fit sur
publier au perron que tous les charpentiers
eussent à se réunir sur le lieu, sous peine d
une amende pécuniaire. Telle était la crainte
pirait généralement que pas un n'osa manquer
C'était la saison des roses; le sire Louis ord
chaque travailleur se couvrît la tête d'un ch
roses, leur donnant l'assurance que dorénav
sonne ne serait assez hardi pour venir les mol
Mais Louis de Surlet ne jouit pas longtemp
triomphe et des prérogatives de son rang; i
peu de temps après au combat d'Amechin, v
Brabant, et son corps, relevé du champ de ba
enseveli dans le cimetière de St-Jacques à Liég

(1) Ilh fist crier a Peron de part ly que tos cherpen
sent overeir al halle sor une grande mize, et y vinrent
refusier et eaz venus, ilh mist chascun deaz on chap
sor sa tiest et leur dest qu'il overassent songneuzement,
aseguroit et de don en avant ilh trovont sy hardy
fesit.

(2) L'ancienne Halle des Drapiers tombant en ruin
remplacée par le bâtiment actuel qui en conserve le n
malheureusement une partie est demeurée inachevée
l'inauguration le 12 février 1790, et le 28 du même
donna le premier concert, où chantèrent le sieur Cle
femme, fameux musiciens allemands. Leur fils, âgé de
exécuta deux concertos de violon, dont l'un de Jarno

Digitized by Google

Le chevalier Jean de Surlet, échevin et maître à emps de la cité l'an 1310, s'étant mésallié en épousant fille d'un riche bourgeois, boucher et marchand de rd, ne craignit point d'ajouter à son nom celui de *rdier*. Était-ce une bravade ou un simple caprice? c'est e que la chronique ne dit pas, et ce qu'il importe peu e savoir.

Jean Surlet de Lardier son fils, qui portait d'*or au utoir de gueules à une fleur de lis d'argent*, épousa la lle de Gilles de la Canges, seigneur d'Ochin en Conroz. Jamais homme, dit Hemricourt, ne jouit parmi ous d'un plus grand éclat ni de plus d'influence. Non eulement il gouvernait le peuple selon sa volonté; mais disputait à Dieu même la vénération qu'on lui doit. es domestiques étaient considérés à l'égal des personnes un rang élevé. S'il arrivait que l'on eût vu cet homme uissant le matin de bonne-heure, on disait communéent : « J'ai vu le beau sire Jean de Lardier, il ne peut m'advenir aucun mal. » L'admiration dont il était bjet devint une sorte de fanatisme; elle était poussée loin que, lorsque par hasard on le rencontrait dans ne rue en même temps que le St-Sacrement, on

---

nsidéré alors comme très-difficile; mais le jeune virtuose it tant de charme, tant de pureté et de précision dans son u qu'il ravit ses nombreux auditeurs.

Les belles rotondes de la halle des drapiers servirent successivent de salles pour diverses fêtes, pour des concerts, des ls masqués, etc.; puis elles furent converties en une loge mannique dite de la *parfaite égalité*, dont l'ouverture solennelle eut u le 13 mars 1809. Ces rotondes sont maintenant occupées par cole industrielle communale, qui y fut installée le 11 février 1833.

Digitized by Google

fléchissait plutôt le genou devant le sire de
devant l'Eucharistie (1). Cet immense créd
à ses enfans les plus riches alliances, mal
fortune qu'il avait à leur donner.

Au faubourg St-Laurent vivait alors un
pourvue de tous les dons extérieurs de la
quette (c'était son nom) avait accompli se
que la moindre lueur d'intelligence eût écla
et l'engourdissement de son imagination
destiner à vivre dans une perpétuelle
n'était pourtant point absolument étrangè
sentiment; elle était simple d'esprit, ce qu
lons, dans notre langue, une *innocente*.
le torrent vers l'idole du jour, Paquette
de Lardier une affection des plus vives,
que son unique bonheur était de le contem
matin elle venait en Souverain-Pont se pla
de son hôtel, et lorsqu'il en sortait, elle
à ses pieds, le cœur palpitant de joie, e
baiser sa main ou quelque partie de se
Lorsqu'elle avait pu obtenir cette insigne
retournait chez ses parens joyeuse et co
l'espoir de l'être encore le lendemain.

Né avec les passions les plus ardentes, J
Lardier méconnut le charme des liens qui
un ange de bonté et de douceur qui l'avai

(1) Teilment l'avoit fortune enleveit, que ly
quant ilh l'encontroyent al matin, je ay veut en ju
Monss. Johan de Lardier ilh ne me puet humais n
et que plus est, se on portast le sacrament a clo
une ruwe à Liége, et ly dis Monss. de Lardie
costeit, ilh awist plusieurs personnes qui anchoi
lueit que le sacrament.....

Digitized by Google

de trois garçons et de deux filles. Les charges honorables dont il fut revêtu et qui lui valurent l'estime de toute une grande cité ne purent satisfaire son âme ambitieuse. Cédant tour à tour à l'une des passions qui le dominaient, il fut l'artisan des malheurs qui flétrirent sa vieillesse, en même temps qu'ils empoisonnèrent les jours de sa vertueuse épouse et détruisirent le bonheur que la fortune promettait à ses enfans.

Dès son jeune âge il avait laissé pressentir l'extrême ardeur de son caractère, en prenant parti parmi les cinq cents nobles qui, dans la nuit du 4 août 1312, vinrent incendier les loges des *mangons* (bouchers) alors établies sur le marché. Déplorable violence, qui alluma le feu de la colère dans l'âme des Liégeois, les fit courir aux armes, et amena l'horrible catastrophe de *la male St-Martin*, où plus de deux cents nobles réfugiés dans la collégiale de ce nom périrent au milieu des flammes. Jean Surlet combattait à titre de chevalier dans les rangs des agresseurs; son bouillant courage lui fit faire des prodiges de valeur, il tua de sa propre main le porte-enseigne du grand-prévôt de St-Lambert; mais, plus heureux que ses compagnons d'armes, il parvint à se soustraire par la fuite à la mort qui l'attendait.

La paix qui mit fin à ces scènes meurtrières ayant été conclue le 4 février 1313 sous le nom de *Paix de St-Martin*, il fut permis aux nobles que la vengeance du peuple n'avait point frappés de reparaître à Liége.

Jean de Surlet visait à la popularité; il y parvint par ses manières accortes et ses paroles flatteuses; c'est toujours, on le sait, le plus sûr moyen de capter la faveur publique. L'année suivante, il se fit élire échevin et maître à temps de la cité. Doué d'un extérieur sédui-

Digitized by Google

sant, d'une grande facilité de caractère, h
et plein d'aptitude pour les affaires ad
ennemi chaleureux de tous les priviléges
montra le défenseur énergique des droits
poursuivit l'accomplissement de cette tâ
honorable persévérance, ainsi que le pr
de ses magistratures, renouvelées en 1325
1343 et 1345. La reconnaissance publiqu
pensa, on le proclama *le plus grand cito*
Civis maximus.

Les sanglants démêlés des Awans et des
s'étaient un peu ralentis, recommencèr
avec plus de force que jamais. Pierre An
à temps pour cette année, lié d'intérêt av
entraîna les Liégeois dans une guerre
cause leur était absolument étrangère. Le
ciné par les mots prestigieux de patrie
d'honneur, suivit inconsidérément l'imp
tribun Andricas voulut bien lui donne
d'être, comme il arrive toujours, victime
ou de la cupidité de celui qui l'excitait
Secondés par une fraction des chanoines
drale, les séditieux livrèrent la républiqu
calamités qu'entraînent la guerre et l'anar

L'évêque Adolphe de la Marck, qui s'é
Huy avec la plus grande partie de son cha
la cité des foudres de l'église, si elle ne
dans l'ordre; mais les bourgeois, persuadés
dans leur droit, députèrent vers Rome J
Lardier avec trois autres notables, pour
Souverain-Pontife leurs doléances et un ce
de documents propres à justifier leur condu

Digitized by Google

esures de précautions qu'eussent prises les députés pour
nir leur marche secrète, elle n'en avait pas moins été
piée par leurs ennemis. Raës de Chantemerle, bailli
u Condroz, Conon de Loncin et Goswin de Gothon-
urt, accompagnés d'une escorte, les arrêtèrent comme ils
aient près d'entrer à St-Quentin en Picardie, et les
menèrent à Liége. Jean de Surlet fut envoyé prisonnier
ns un château fort du Hainaut. Ses collègues, Collin,
rnius et Thomassin, furent transférés dans diverses pri-
ns de la Westphalie. Ils y restèrent tous enfermés jus-
'à la paix de Horle, qui eut lieu l'année d'ensuite.

Le bruit du retour de Jean de Surlet n'eut pas été plus
t répandu dans la cité que, de tous les quartiers, la foule
ssembla vis-à-vis de sa maison, chacun voulant voir et
uer de ses hommages le martyr de la cause populaire.
crédit de Lardier reçut dans ces circonstances un
uvel accroissement; aussi fut-il l'un des nobles qui,
25 septembre 1334, scellèrent la commission des
uze juges pour la paix des familles.

Ce fut sous sa régence, en 1343, que s'établit chez nous
élèbre tribunal des Vingt-Deux. Arrachée à l'artificieux
olphe, cette institution qui devait jeter un si grand
at sur la constitution politique du pays de Liége, fut
ntôt l'objet des attaques du prince. A peine eut-il
nsenti à son érection qu'il conçut le projet de l'anéantir.
issant l'astuce à la violence, il parvint, au moyen de
roles fallacieuses, à séduire quelques-uns des nouveaux
ges, et entre autres Jaquemont, l'un des deux régents,
lègue de Surlet de Lardier. Mais celui-ci, loin de
ler à la séduction, repoussa avec fermeté les proposi-
ns insidieuses qui lui furent faites. Adolphe ne tint pas
mpte de cet obstacle; il fit enlever de force les lettres

Digitized by Google

du nouveau tribunal, les mit en pièces en pré
juges; puis regardant ces magistrats d'un œil c
il leur fit d'horribles menaces, s'ils ne se désistai
de leurs charges et partit incontinent pour l'Al

Le peuple, instruit de cet indigne attentat, s
en tumulte. Jaquemont et les deux échevins, I
Pollard, lâches complaisants de l'évêque, sont co
au bannissement, tandis que Surlet est élevé sur
civique et reconduit en triomphe à sa maison
verain-Pont.

Adolphe de la Marck étant mort, Engleb
Marck, qui le remplaça sur le siége épiscopal, fit s
entrée à Liége le 12 avril 1345. Alors (triste r
choses d'ici-bas!) l'auréole de gloire qui ceignai
de Jean Surlet de Lardier commença à se te
dévouement au nouvel évêque ne tarda pas à l
entièrement.

A quoi comparer l'esprit du commun des
sinon à ce roseau mobile que les vents agitent
sens, en le faisant plier au gré de leurs caprice
tres avec ignorance, cruels sans réflexion, ils n
le plus souvent qu'à un instinct purement r
C'est ce qu'éprouva cruellement le sire de La
même magistrat qui naguère encore excitait
siasme du peuple jusqu'à l'ivresse, est accu
fâmes concussions; on porte contre lui froid
sans pitié une sentence d'ostracisme! Ainsi
les Athéniens à l'égard de leurs grands homm
toire d'Athènes et celle de Liége offriraient, t
serves faites, plus d'un rapprochement curieux.

Lardier est un traître; Lardier est un préva
Ces cris furent écoutés par des esprits disposés

Digitized by Google

ueillir et répétés par des personnes plus ou moins con-
idérées du public, mais jalouses d'un mérite qu'elles
'avaient pas, ou avides de se vêtir des dépouilles de
'accusé ! Elles accréditèrent et propagèrent les bruits les
lus injurieux à la réputation du *grand citoyen;* elles
ttisèrent le feu de la vengeance dans tous les cœurs.
ientôt l'imprécation sortit de toutes les bouches pour le
naudire.

Un cœur pourtant resta fidèle au malheur. Ce fut le
en, douce et bonne Paquette! Tu redemandais à tes
oncitoyens en délire le héros de tes candides affections.
lais tu ne fis qu'appeler sur toi-même les effets de leur
aine aveugle. Ta fidélité leur parut un crime; ils t'ac-
usèrent de trahison et d'espionnage! — C'est en effet ce
ui eut lieu. Les ennemis de Jean de Lardier s'emparèrent
e la jeune fille pour la conduire au supplice. S'étant
chappée de leurs mains, elle se réfugia dans l'église de
'-Catherine, où elle alla embrasser les pieds de la statue
e la Vierge, la prenant à témoin de son innocence,
ıvoquant son secours et réclamant la protection des
dèles contre ses bourreaux. Vaines prières! efforts im-
uissants! En un instant la multitude furieuse l'arrache
u saint asile, l'accable d'injures, l'entraîne et va la
récipiter du haut du Pont-des-Arches dans les flots de la
euse! Les derniers mots que prononça la pauvre Paquette
ı tombant dans l'abîme des eaux furent encore un té-
oignage d'attachement pour l'homme qui avait occupé
nte son âme : « Adieu! s'écria-elle, adieu beau sire de
ardier! (1). »

(1) Ilh avoet une povre baiselette a Liege demeurante a Saint
ıren, quy estoit nommée Pakette, quy tant avoit en ameit ly

Digitized by Google

Lardier ne pouvait l'entendre; il cheminai
terre d'exil, traversant le même quartier de Liég
d'années auparavant la foule l'accablait d'hom
d'honneurs. Ah! si on le reconnaissait aujourd'hu
travestissement, il se verrait chargé d'injures;
même lui arracherait-on la vie..... Quoi qu'il en so
sant par la Boverie, Lardier s'arrêta un instant
met de la montagne qui domine Angleur, pour jet
nier et douloureux regard sur l'ingrate cité de Li
il continua son chemin vers la France, repassant
esprit les trente années de sa vie politique, reco
avec amertume la frivolité des grandeurs.

Ses malheurs devaient néanmoins s'accroître
peine arrivé au lieu de sa destination, il eut à
la mort de son fils aîné et la disgrâce de ses autres

---

dis Monss. Johan de Lardier quelle ne soy poloit pa
cascon iour delle an sains fallir, elle ne fuist al matieu
delle maison le dist Monss. Johan en Soverain-po
quelle pouwist veoir issir fours de sa maison le dist
et quand elle le veyoit, elle laoroit et ly baisoit la ma
draps. Cest baiselette qui estoit belle, parloit sovent
bien, et par ceste caze tant soilement, elle fust noyée
et acuzée que cestoit une despie.

Miroir des nobles de la Hesbaye, édition de Salbray
Même ouvrage, édition de Jalheau, pag. 254.
Hocsem apud Chapeauville, tom. 2, pag. 46 et suivan
Fisen : Hist. popul. Leod., tom. II, libr. III. n° XVII
pag. 104.
Foullon : Hist. Leod., tom. I, pag. 418 et 424.
Bouille : Hist. de Liége, tom. 1, pages 346 — 382.
Loyens : Recueil héraldique des bourgmestres de Liég
Plusieurs manuscrits.

Digitized by Google

Trois mois après, il obtint son rappel par l'entremise du comte Jean de Luxembourg, roi de Bohême. L'évêque Englebert et son chapitre plaidèrent sa cause devant le peuple et payèrent pour les bannis, la plupart insolvables, l'amende à laquelle ils avaient été condamnés.

Jean Surlet de Lardier, rentré dans sa patrie, où il ne trouva plus ni le bonheur, ni l'estime dont il avait joui si longtemps, marcha rapidement vers la tombe. Il mourut en 1347; ses restes mortels furent déposés dans l'église des Dominicains. On lisait sur sa pierre sépulcrale :

Hic Jacet Dominus Joes Surlet de Lardario, Miles, Scabinus et Magister Leodiensis.

Digitized by Google

PRISONS DE LIÉGE.

MÉMOIRE.

Membre, depuis dix ans, de la commiss
nistrative des prisons de Liége, je crois re
devoir en appelant, sur l'état des prisons
ville, l'attention du gouvernement et celle d
provincial et du conseil communal.

Je livre mon mémoire à la publicité, parce
le seul moyen d'exciter vivement la sollicitud
de nos concitoyens qui ont à voter des fond
construction d'une prison neuve : l'administr
trale a dressé un plan qu'elle vient de sou
l'investigation du conseil provincial et de
communale de Liége. Je joins ici le croq
plan.

Avant de parler de l'avenir, du projet auq
s'arrêter, je vais jeter un coup-d'œil en arri
construction et l'histoire de nos prisons. On
sans même les visiter, juger de la légit
plaintes que mes collègues et moi nous avon
exprimées.

CONSTRUCTION DES PRISONS DE SAINT-LÉONAR
(1737)

Un incendie ayant dévoré, en 1737, la

Digitized by Google

lais du Prince-Evêque où était située la prison de fficialité, on délibéra sur l'emplacement où on devait rebâtir.

C'est à cette époque que fut reconstruite la façade uelle du Palais; la partie occupée précédemment par prison fut destinée aux États du pays de Liége; on ojeta d'employer le bastion dans lequel se trouve nprise la porte de *St-Léonard*, pour y ériger la prison. trouve, aux registres des recès des bourgmestres, délibération suivante :

« *En conseil de la Cité de Liége tenu le* 21 *août* 1737, *cialement.*

»Ayant derechef entendu le seigneur Bourgmestre ent De Visé et MM. l'avocat fiscal De Henry et cat De Brassinnes, conseillers modernes de cette é, qui ont fait rapport de s'être hier retrouvés à l'asblée des seigneurs les États du pays de Liége et nté de Looz, au sujet du balloir de *Saint-Léonard*, ils demandent pour construire la prison du révérend gneur Official, en lieu de celle existante dans le ais de Son Altesse, et que les dits seigneurs ont eu rt de payer à la Cité un cens annuel de cent florins ; — Et revu à cet effet notre recès du 31 mai 37, de même que celui passé en assemblée des gneurs des trois corps de cette Cité le 19 août 1737, lequel les seigneurs Bourgmestre et Conseil régents t requis et autorisés pour accorder l'usage dudit loir à l'effet susrepris, en réservant à la Cité le doine et propriété, *parmi* l'accense et conditions à venir ; — Le Conseil, en vue de la décoration du ais de Son Altesse et du bâtiment à construire pour seigneurs les États dans le lieu où se trouve ladite

Digitized by Google

prison du révérend seigneur Official, ce qui l'ornement et embellissement publics, déc corder et accenser auxdits seigneurs les États balloir au-dessus de la porte de *Saint-Léon* souterrains, de même que de la partie de fo cupée présentement par Joseph Chodoir, en 42 pieds de long sur 21 de large ou env bien que du jardin ou boulevard occupé pa Klonckart; et ce, à l'effet ci-dessus repris, lesdits seigneurs les États payant annuelle céairie (trésorerie) de la Cité cent florins Bb voir à condition que le domaine et propr *balloir*, *jardin* et *places* susdits demeurent e à toujours à la Cité, de même que l'usag accenses du résidu, et non compris dans l accense signamment l'autre partie de fonder terrain occupé par les enfans Levage et les sous la dite porte occupées par les bouchers voir aussi qu'en cas de nécessité ou besoin Cité aura tous accès convenables à ses rempa tionné aussi que lesdits seigneurs les États ser à toujours, la présente accense durante, de entretenir à leurs frais ledit balloir, jardin susdits, de même que les remparts ou mu les entourent, à l'entière indemnité de la Cit

Le sieur Klonckart fut indemnisé, par septembre, du jardin, de la maison et du p lui enlevait, moyennant une somme une foi de cinquante pistoles (750 fl. Bbt. — 888 J'ai sous les yeux des actes d'adjudication de tions et des réparations à faire pour l'approp la prison et de ses casemates.

Digitized by Google

C'est à cette époque vraisemblablement que furent onstruits la maison de force, aujourd'hui maison de ustice, et l'ancien quartier de la maison d'arrêt. Le uartier neuf a été érigé il y a environ 40 ans.

VISITE DE JOHN HOWARD A LA PRISON DE LIÉGE.

John Howard, surnommé l'Ange des prisons, publia, n 1777 et 1784, le résultat de sa visite des principales aisons de détention de l'Europe. Voici le compte qu'il end des prisons de Liége, dans son ouvrage intitulé : *tat des prisons, des hôpitaux et des maisons de force.*

« Dans deux chambres de la vieille prison, il y a six cages fortifiées avec d'épais cercles de fer : quatre étaient vides; elles ont sept pieds de long; leur largeur est un peu moindre; leur hauteur est de six pieds et demi. Sur un de leurs côtés, il y a une ouverture de six pouces pour faire parvenir les aliments à ceux qu'on y renferme. *Ce sont les prisons les plus cruelles, les plus dangereuses qu'il y ait peut-être en Europe.* En descendant de l'appartement du geôlier dans ces effrayantes demeures on entend les gémissements des hommes précipités dans les cachots obscurs : les murs, le faîte, tout y est bâti en pierres. Dans les temps d'humidité, l'eau pénètre dans ces basses-fosses; elle en couvre et détruit le fond. Chaque cachot a deux soupiraux étroits : l'un pour recevoir l'air, l'autre qui s'ouvre et se ferme avec un fort verrou, pour donner aux prisonniers leurs aliments. Un cachot plus étendu que les autres est destiné aux malades. On y découvre avec surprise un poële : rien, dans ces antres funestes, ne pouvait faire espérer une attention dictée par l'humanité. »

Digitized by Google

Le cachot plus étendu que les autres, c
Howard, est celui où a été détenu, pendant
années, un infortuné jeune homme conda
assassinat. Cette affaire a eu beaucoup de
ment au pays de Liége; les pièces de ce pr
pas encore été révisées.

« Les cachots de la nouvelle prison, con
»teur, sont *plus effrayants encore que ceux*
»peut-être aussi impossible de s'en échappe
»n'y pas perdre l'usage de ses sens en y ent
»qui l'habitent y deviennent fous ou furieu
»entend leurs lamentables cris, lorsqu'on
»Une seule femme a pu soutenir cette horribl
»pendant *quarante-sept ans*, et y conserver s

(Les annales de la prison ne contiennent a
seignement concernant ce dernier fait.)

« Les cris de ceux qu'on y met à la torture
»être entendus des passants au dehors de
»une garde les empêche de s'y arrêter et d
»Il semble qu'on n'est pas moins cruel ici
»l'inquisition de Goa, où l'on entend du
»cris et les gémissements des malheureux q
»mente à la question; où l'on ne respecte
»ni le sexe, ni la *condition*, mais où l'int
»dieu du tribunal.

»A Liége, un médecin, un chirurgien as
»tourments de l'accusé. Au signal donné
»cloche, on apporte du vin, du vinaigre e
»pour prévenir l'évanouissement ou la mort
»C'est là qu'on peut dire : « *La compassion du*
»*cruelle.* » C'est encore ainsi qu'en Espagne
»decin, un chirurgien sont appelés pour aver

Digitized by Google

e terme des souffrances que l'homme tourmenté
eut supporter sans mourir. Quel excès de barbarie ! »
Le local où les malheureux subissaient autrefois le
pplice de l'estrapade sert aujourd'hui *d'infirmerie :*
autres douleurs y exhalent leurs plaintes.

Howard continue :

« Dans la maison de force, il y avait quatre-vingt-
lix prisonniers distribués en quatre chambres et oc-
cupés à une manufacture de laine, dont l'étoffe sert
doubler les habits des soldats. On ne laisse dans cette
maison que ceux qui savent travailler ; on leur ap-
prend à assortir, à peigner ou carder, à filer, à dé-
vider, doubler et tisser la laine. Neuf d'entre eux
avaient des fers : tous ont des *lits séparés*, et sont
nourris de bon pain de seigle et de viande trois fois la
semaine. Ils ont de la soupe tous les deux jours, et
deux *pintes de bière* les jours où ils n'ont pas de
soupe. »

Les manufactures de laine dont parle Howard n'exis-
nt plus ; les détenus sont moins bien traités que ceux
ui, à cette époque, habitaient la maison de force :
n'ont plus de viande, plus de bière ; nous n'en fai-
ns pas un reproche à l'administration ; mais les dé-
nus à peu près indistinctement, vieux et jeunes,
ndamnés ou accusés et prévenus, sont entassés dans
s bouges infects, séparés par des cloisons de plâtre et
bois *remplies de vermine* : ils *couchent à deux dans*
s lits, sans que la vigilance la plus attentive puisse
npêcher qu'on ne réunisse tantôt des complices,
ntôt un vieil assassin et un jeune voleur, tantôt l'inno-
nt et le coupable. De combien d'actes de perversité,
séductions honteuses, de projets exécrables ces murs
t été témoins !

Digitized by Google

A part l'usage des cachots souterrains que depuis dix ans l'on n'a employés qu'une ou deux fois, en cas d'émeute, le régime de notre prison n'est pas amélioré depuis le temps de Howard.

RÉGIME FRANÇAIS.

C'est à cette époque que fut érigée la partie la plus récente de la maison d'arrêt.

On appropria une aile de l'ancien palais des Princes-Evêques, pour la faire servir de prison des *femmes*. C'est la partie où étaient situées autrefois les cuisines; le premier et le second étages étaient habités par les pages et par les gardes du corps.

Le gouvernement français projeta la construction de prisons nouvelles : M. Dewandre, adjoint-maire et architecte, fut chargé, en 1812, de dresser un plan : les événements qui survinrent bientôt empêchèrent la réalisation de ce projet.

RÉGIME NÉERLANDAIS.

Le gouvernement des Pays-Bas porta surtout son attention sur les améliorations à introduire dans les prisons centrales : il les érigea en manufactures qui bientôt devinrent productives : la régénération morale des condamnés fut à peine prise en considération; l'assiduité au travail fut le principal titre à l'obtention des grâces, dont il fut souvent fait un abus. Les circulaires des 13 novembre 1824, n° 65, 20 janvier et 28 juillet 1826, et l'arrêté du 13 décembre 1826, n° 81, sont principalement relatifs à l'exercice du droit de grâce (1).

(1) Nous croyons curieux de reproduire les dispositions des ar-

Digitized by Google

RÉGIME BELGE.

Malgré les efforts de plusieurs honorables collègues, parmi lesquels nous comptons le ministre actuel de la justice (M. Leclercq), l'état des prisons de Liége était déplorable au moment de notre émancipation politique.

Les désordres inséparables d'une révolution, le défaut de discipline des soldats, augmentèrent considérablement, en 1831, le chiffre des prisonniers.

Le 30 juillet de cette année, dans une visite que je fis dans les prisons, j'annotai la population suivante :

Maison d'arrêt.	113 détenus.
« de justice.	53
Id. (quartier militaire).	61
Prison du Palais (hommes).	12
Id. (femmes et enfants). . . .	35
Total. .	274

Dans ce nombre, se trouvaient quatre fous furieux ou épileptiques et quatre folles.

---

ticles 1 et 2 de l'arrêté royal du 13 décembre 1826, destiné à arrêter la multiplicité des grâces.

« *Art.* 1er. Dans les propositions annuelles que feront les commissions d'administration, suivant l'article 48 de notre arrêté du 4 novembre 1821, n° 16, pour obtenir diminution de peines ou grâce entière en faveur des détenus, il faudra que l'*on prenne en considération la population des prisons respectives, de manière que sur chaque centaine de détenus, on ne puisse en présenter que* DIX *à l'obtention de pareilles faveurs, si ce n'est dans le cas où il existerait des raisons très-majeures qui devront être formellement expliquées par les commissions d'administration.*

« *Art.* 2. Pour cette fois cependant, on pourra présenter VINGT *détenus par chaque centaine*, etc. »

Digitized by Google

La population mâle ne pouvant être contenue dans les deux prisons de *Saint-Léonard*, on avait transféré douze hommes à la prison du *Palais*.

Le reste était couché pêle-mêle, à défaut de lits, sur de la paille; plusieurs étaient privés de couvertures : la chaleur de la saison faisait craindre des maladies contagieuses, cette *fièvre des prisons* dont parle Howard : des lotions répétées journellement de chlorure de chaux de Labarraque, et les soins les plus minutieux, empêchèrent ce fléau.

Peu de mois après, des adjudications pour réparation des bâtiments, pour achat de mobilier, furent faites : on introduisit la régie pour la préparation de la nourriture des détenus, au lieu du mode vicieux et plus coûteux de l'entreprise. Successivement, les améliorations que comportent les locaux furent apportées par les soins de la commission administrative, secondée par l'autorité provinciale et l'administration supérieure. Un second préau (pour les militaires) fut établi à la maison de justice ; l'usage des liqueurs fortes fut sévèrement prohibé ; une école pour les jeunes détenus, une autre école pour les femmes détenues furent érigées; une *surveillante* fut donnée à ces dernières, en remplacement d'un gardien. L'organisation du travail fut continuée et développée, grâce aux soins et à la persévérance de la Compagnie de charité. L'infirmerie fut agrandie, la nourriture notablement améliorée. Mais tous les efforts échouent contre l'imperfection des locaux, contre leur mauvaise distribution, et leur insuffisance telle qu'il faut, en ce moment encore, *faire coucher constamment la plupart des prisonniers deux à deux.*

Dans les préaux, comme dans les chambrées, règne la

Digitized by Google

plus détestable confusion : aucun remède n'est praticable ; aucune classification ne pourrait tempérer le mal : il faut tout détruire pour tout reconstruire.

Qu'on ne s'imagine pas que la commission des prisons, en présence de tels maux, soit restée inactive. Depuis dix ans particulièrement, elle n'a cessé, dans ses rapports annuels et dans diverses circonstances, de faire entendre les plaintes les plus énergiques.

Je reproduirai entre autres ici un passage du rapport que la commission administrative a adressé, le 20 janvier 1836, à l'autorité supérieure. Il me serait impossible d'exprimer mieux le sentiment que fait naître l'appréciation de l'état actuel de nos prisons.

« Bien que les demandes réitérées que nous avons »faites afin qu'une prison neuve soit construite à Liége »aient été jusqu'ici sans résultat, c'est pour nous un »devoir de les renouveler, devoir envers les détenus »dont le bien-être et l'amendement nous sont confiés ; »devoir envers nous-mêmes, à qui il importe de décliner »la responsabilité de tous les abus et de tous les maux »que produit l'état chaque jour plus déplorable de nos »prisons; devoir envers l'administration enfin, dont »la responsabilité morale est gravement engagée, en »même temps que ses intérêts sont compromis.

» La nécessité d'abandonner les locaux actuels a été »reconnue par toutes les administrations qui se sont »succédé en Belgique. Il est, en effet, impossible de ne »pas être frappé des inconvénients qu'ils présentent. »Défaut d'appropriation et vétusté des bâtiments, cons»tructions vicieuses, voisinage d'égoûts infects; cellules »étroites, manquant d'air et qu'il faut chauffer séparé»ment ; impossibilité d'entretenir la propreté et la salu-

Digitized by Google

»brité dans les chambres dont les murs et les planchers »sont *infectés de vermine;* absence presque complète de »classification des détenus obligés de *coucher à deux »dans le même lit;* séparation des trois prisons, dont celle »des femmes où les aliments sont préparés est à une »grande distance des deux autres; difficulté d'exercer une »bonne surveillance sur des prisons qui n'offrent aucun »ensemble; personnel nombreux et dont les traitements »annuels *excèdent de beaucoup ceux des employés de la »prison de Bruxelles, où la population est double;* dé»penses considérables d'entretien et de réparations qui »demeurent toujours imparfaites; telles sont quelques»unes des suites funestes du séjour des détenus dans »des locaux que l'*humanité s'afflige de voir servir encore »aujourd'hui de prison*, dans l'une des premières villes »de la Belgique. Les règles de la plus simple économie »sont violées; l'amendement moral des détenus est »impossible, leur *corruption presque certaine.* Quant à »leur situation physique, elle est telle que les CONDAMNÉS »AUX TRAVAUX FORCÉS SE TROUVENT, RELATIVEMENT A EUX, »DANS UN ÉTAT DE BIEN-ÊTRE. S'il arrive, en effet, que »des condamnés demandent de subir leur peine à Liége, »lorsqu'ils y sont retenus par des relations de parenté »ou par des considérations particulières, nous voyons »ceux que de pareils motifs n'arrêtent pas, se plaindre »hautement lorsque leur détention dans nos prisons se »prolonge, et nous demander avec instance de hâter »leur transport dans les maisons centrales. Que l'ad»ministration daigne réfléchir sur ce fait et examiner »s'il est juste que des individus condamnés à des peines »légères, des prévenus, des innocents peut-être, soient »traités plus durement que les *forçats!* »

Digitized by Google

Les représentations de la commission administrative ont continué pendant les années subséquentes; voici un extrait de son rapport du 29 janvier 1840.

« Depuis plus de dix ans, nous n'avons cessé d'ap-»peler l'attention de l'administration sur l'état chaque »jour plus déplorable de nos prisons, sur la nécessité de »les abandonner et d'en construire de neuves. Nos »représentations à ce sujet semblent être demeurées sans »résultat; cette année encore s'est écoulée sans qu'au-»cune communication nous ait été faite, à cet égard, par »le gouvernement. Nous ne pensons pas que de nou-»velles réclamations, adressées aujourd'hui, auraient un »meilleur sort. Elles seraient d'ailleurs inutiles. Nous »n'avons plus rien à apprendre à l'administration. Tous »les maux auxquels le physique et le moral de nos »détenus sont exposés sans relâche, l'administration »les connaît. Nous avons pris soin, à toute occasion, »de l'en informer. Nos devoirs, nos moyens, notre »responsabilité s'arrêtent là. Nous pouvons considérer »notre tâche comme accomplie. Nous déplorons amè-»rement la malheureuse situation de nos prisonniers; »mais nous l'avons assez souvent exposée, pour nous »croire en droit d'en décliner entièrement la responsa-»bilité. »

Les premières années de notre régénération nationale, les dépenses considérables que nécessitait l'entretien d'une armée furent un obstacle à la réalisation de nos vœux. Cependant en 1831, on s'occupa déjà, à l'administration centrale, d'un projet d'établissement d'un pénitencier pour *femmes*, à établir dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de *Saint-Laurent*. L'aile ancienne de cet édifice aurait été convertie en maison provinciale

Digitized by Google

d'arrêt et de correction. Une seule régi
administration, auraient suffi pour les deu
projet fut ensuite abandonné : Namur e
siége du pénitencier central pour femme
alors à fonder une maison pénitentiaire po
détenus, à côté de la prison provinciale à
récemment, on vient de doter de ce pé
petite ville située au fond des *Ardenne*
malencontreux a eu pour but d'indemn
ville de *Saint-Hubert* de la perte de son tr

Réduit à la simple construction d'une m
et de justice pour la province, le projet
semble, recevoir une exécution plus facil

EMPLACEMENT PROPOSÉ POUR LA CONSTRUCTION

Après de longues recherches, l'Admini
l'on avait offert successivement différents t
au *Pont-Maghin*, aux *Bayards*, au
(Outre-Meuse) et près de la caserne de *S*
s'est arrêtée à un vaste emplacement offert
sau frères, aux environs de cette ancien
conclusion définitive de cette acquisition
subordonnée à la ratification de la législ
appelée, au budget de 1841, à voter des
construction de la prison.

Ce terrain, situé un peu au-delà de
Saint-Laurent, forme un parallélogram
trois de ses côtés; celui qui avoisine la
légèrement irrégulier; on peut en voir la
dans la planche ci-annexée. (*V. le plan
projetée.*)

Les avantages de ce terrain sont sa for

Digitized by Google

régulière, son étendue jugée suffisante; l'abondance des eaux; le voisinage de la caserne.

La superficie, formant l'objet de l'acquisition, est de 11,317 mètres carrés.

Les conduits d'eau, alimentaires de la caserne de *St-Laurent*, traversent ce terrain. On peut encore s'en pourvoir à la source dite de l'*Official*, située dans le voisinage.

Un inconvénient assez notable est la distance de cet emplacement, du Palais-de-Justice (environ 1400 mètres).

Le chemin de fer que l'on construit d'Ans à la vallée de la Meuse longera, sur le plateau intermédiaire de St-Laurent, le terrain sur lequel on va construire la prison. En vertu du contrat provisoire, passé entre l'administration et MM. Lassau frères, le 7 octobre dernier, il ne pourra être élevé aucune construction quelconque, en dehors des limites du terrain acquis par l'administration, à une distance moindre de trois mètres.

Le prix qui sera payé pour l'acquisition est le plus avantageux que l'administration ait pu obtenir jusqu'ici, parmi les différentes propositions qui lui ont été faites. Nous regrettons seulement l'éloignement de ce local.

NÉCESSITÉ D'UNE DÉTERMINATION PROMPTE.

Le gouvernement, ainsi que les autorités provinciale et locale, ont apprécié depuis longtemps la nécessité de pourvoir à la construction de nouvelles prisons.

Le 22 novembre 1839, l'administration communale de Liége, s'adressant au ministre de la justice, lui écrivait en ces termes : « L'état de la prison de Liége » est *déplorable;* la nature du local, ainsi que sa distri-

Digitized by Google

»bution, rendent impossible toute amélioration maté-»rielle ou morale. »

Depuis 1836, dès la première réunion des conseils provinciaux, le gouvernement a fait un appel au conseil provincial de Liége, pour lui représenter la nécessité de faire contribuer aux dépenses, dans des proportions à déterminer, le gouvernement, la province et la ville.

La cité de Liége, réduite à faire un emprunt pour ses travaux d'utilité publique, n'est peut-être pas en mesure de consentir à un sacrifice sur le produit annuel de ses revenus.

Que le conseil de la ville veuille bien faire attention à la difficulté que le gouvernement éprouverait à faire supporter, par le budget de l'Etat, une dépense qui approchera de 700,000 francs.

La contribution de la ville, de même que celle de la province et de l'État, pourront être réparties sur plusieurs exercices.

La ville prétend être propriétaire du terrain sur lequel les prisons actuelles de *Saint-Léonard* sont érigées; ce n'est donc point un avantage, dit-on, que l'administration lui offre en la mettant en possession du terrain couvert aujourd'hui par ces derniers vestiges de l'ancienne enceinte de la ville.

Lors même qu'il n'y aurait que faculté de disposer de ce terrain, l'avantage serait toutefois évident : les faubourgs si populeux de *St-Léonard* et de *Vivegnis* seront joints à la ville sans solution de continuité. L'aspect de ce quartier de la ville, débarrassé de la prison et du rempart, offrira un ample dédommagement.

Mais, en présence de la loi du 22 novembre-1er décembre 1790 et des articles 540 et 541 du code civil,

Digitized by Google

les prétentions de la ville sont-elles bien fondées? La cité n'a-t-elle pas intérêt à obtenir une solution favorable de cette question?

La province, de son côté, qui, en vertu du décret impérial du 9 avril 1811, revendique la propriété entière du Palais-de-Justice, récupérera la jouissance de l'aile affectée aujourd'hui à la prison des *femmes*. Cet emplacement peut servir, avec les dépendances accessoires, pour y établir le siége de l'Académie des beaux-arts, ou de toute autre institution.

Les conclusions de la commission spéciale, nommée dans le sein du conseil provincial pour délibérer sur le projet, ont été, dans la séance du 10 juillet 1839, les suivantes :

« Votre commission, admettant pour la province la »convenance de fournir un subside pour la construction »d'une prison neuve à Liége, se trouve cependant, vu »l'état actuel des choses, dans l'impossibilité de vous »faire une proposition avant de connaître quelle serait »la dépense à laquelle elle devrait subvenir pour l'ameu»blement et pour l'accomplissement de toutes les obli»gations que l'article 69 § 3 de la loi provinciale met à »la charge de la province; appréhendant qu'en y ajou»tant un subside, elle ne soit exposée à des dépenses »disproportionnées à la part qui peut lui revenir dans »le coût total de cet établissement. Elle pense en »outre, conformément à votre décision de 1836, que »la production *du plan et du devis estimatif*, ainsi »que les résolutions du conseil communal de Liége, »doivent précéder toute décision. Par ces motifs, votre »commission propose, à l'unanimité, de déclarer qu'il »ne sera statué sur la demande du subside que lorsqu'il

Digitized by Google

»aura été satisfait, au préalable, aux conditions sus-»mentionnées. »

L'administration supérieure a accompli les vœux du conseil provincial : les plans et les devis estimatifs ont été adressés, du ministère de la justice, à M. le gouverneur de la province de Liége, le 25 avril dernier. Le 30, ils sont parvenus à l'administration communale qui sera appelée à donner d'abord son avis.

Ce plan, que je reproduis ci-après, est accompagné de coupes et de devis estimatifs; je vais essayer de le décrire brièvement.

PLAN PROJETÉ.

Ce plan, dessiné sur une échelle de 0,0025 pour 1 mètre, présente la configuration exacte du terrain acquis conditionnellement de MM. Lassau frères, et le détail des différentes constructions.

A l'entrée, se trouvent deux petits bâtiments destinés au logement du portier et à l'établissement d'un corps de garde.

Plus loin, à droite et à gauche, dans l'avant-cour, on a placé des magasins pour la houille, le bois, etc., et un hangar pour la buanderie.

La façade du bâtiment qui se présente ensuite est destinée au logement du directeur et des principaux employés, à l'administration, aux cuisines, aux magasins.

L'ensemble du plan offre l'aspect d'un carré partagé par un bâtiment central coupant perpendiculairement deux de ses côtés; cette disposition lui donne l'aspect d'un *gril*. Je me permettrai tantôt quelques observations à cet égard.

Digitized by Google

Les cellules sont rangées sur deux files, à droite et à gauche d'un vaste corridor régnant dans les différentes parties de la maison. Ce corridor est ouvert depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet du premier étage : le bâtiment se compose d'un rez-de-chaussée, d'un étage et de quelques souterrains nécessaires au service domestique. Une galerie, à la hauteur du premier étage, avec des escaliers situés à l'extrémité de chaque aile, donne accès aux cellules supérieures.

Une chapelle est construite au centre de l'aile faisant face aux bâtiments de l'administration. Des salles, pour y établir une école ou un atelier, sont réservées aux deux extrémités de cette aile.

Les préaux sont compris dans l'espace ménagé entre les murs du double parallélogramme.

Je parlerai tantôt du système de réclusion, dont l'administration a fait choix. Je me bornerai à un petit nombre de critiques sur la disposition des bâtiments et des préaux.

L'expérience a démontré que, dans la construction des édifices publics, le *carré fermé* est une des formes les plus désavantageuses.

Effectivement, pour arriver aux différentes parties des bâtiments, il faut faire des détours continuels ; la séparation, par quartiers, ne s'établit qu'au moyen de cloisons et de guichets. Dans une prison où un quartier spécial pour les femmes détenues doit être réservé, on ne pourra leur assigner une partie du bâtiment et des préaux, entièrement distincts de ceux qui seront occupés par les hommes.

Les cours intérieures, entourées de bâtiments élevés, sont difficilement aérées et asséchées par l'absence du soleil et du vent.

Digitized by Google

La plan *rayonnant*, c'est à dire celui qui dispose, sur des angles plus ou moins ouverts, trois, quatre ou cinq ailes convergeant vers un bâtiment central affecté à l'administration et au service de la maison, est depuis plusieurs années reconnu le meilleur. C'est celui qui domine dans la disposition des quartiers de la maison de force de Gand, bien que ces ailes, contrairement à ce qui s'établit aujourd'hui, soient circonscrites par les huit pans d'un octogone. On peut voir, dans la plupart des ouvrages publiés pendant ces dernières années sur les prisons anglaises ou américaines, de nombreux modèles de pénitenciers construits sur le plan rayonnant. M. l'inspecteur-général Ducpétiaux, dans l'ouvrage qu'il a publié en 1837 et 1838, en donne plusieurs exemples.

Les préaux sont aussi établis d'après un mode vicieux : l'auteur du plan en a tracé 28 dans les deux cours situées au centre des bâtiments.

Le principe de la surveillance des détenus est, qu'elle puisse être exercée d'une manière continue, et à l'*insu de la personne surveillée*.

Ainsi, la porte de chaque cellule est pourvue d'une ouverture qui permet à l'œil de l'inspecteur de s'assurer que l'ordre y règne; le détenu ne doit pas être prévenu de la présence du visiteur.

De même, soit que l'on fasse converger plusieurs préaux, dans une circonférence entière, vers un point central où se place le gardien; soit que ce point de panoptique n'embrasse qu'une portion du cercle, il convient que le surveillant, placé dans une chambre ou dans une allée peu éclairée, puisse, sans être aperçu, avoir l'œil sur tous les détenus confiés à son inspection : il peut se mouvoir, passer d'un point à l'autre; jamais le détenu ne doit être averti de son absence.

Digitized by Google

Avec la distribution projetée, on remarque d'autres défauts assez sensibles : l'inconvénient du voisinage des cuisines, l'absence de ventilation directe des corridors, la facilité pour le son de se propager dans les différents quartiers, etc.

Je désirerais, de plus, que des cours basses fussent ménagées aux abords des souterrains, afin de conserver parfaitement sèches ces parties des bâtiments; que des parloirs fussent institués. J'ignore également si toutes les études, pour la ventilation des cellules, ont été faites suffisamment.

Que ces défauts, que je signale à regret, n'arrêtent pas le concours des autorités provinciale et communale! Il est facile d'y apporter remède : les devis ne seront pas sensiblement modifiés par le changement de disposition des ailes comprenant les bâtiments cellulaires; lors même que l'architecte désirerait une légère modification dans la configuration du terrain, il serait facile d'y satisfaire.

Mais le contrat passé avec les sieurs Lassau n'a d'effet que s'il est ratifié d'ici à la fin de janvier 1841. Il faut, au préalable, que les fonds nécessaires pour la construction soient votés par la législature. Cette dernière, comme le gouvernement l'a fait pressentir, ne votera des fonds aussi considérables que ceux qui sont demandés, qu'après que le conseil provincial et le conseil communal de Liége se seront prononcés sur les subventions qu'ils entendent accorder. J'ai rapporté plus haut les avantages que la province et la ville doivent trouver dans le déplacement des prisons. Mais la voix de l'humanité ne sera-t-elle pas aussi énergique que celle de l'intérêt de l'embellissement d'un quartier, de la libre jouissance d'un local avantageusement situé? Que MM. les conseillers provinciaux et

Digitized by Google

communaux veulent bien se rappeler les sollicitations nombreuses dont la commission administrative s'est rendue l'organe; les plaintes de l'autorité communale; les tentatives de l'administration supérieure. Le moment est venu de donner suite au projet. Un ajournement serait cruel. La dépense, pour être différée, n'en serait pas moins urgente, moins nécessaire.

Cette dépense ne peut plus être reculée : il y a près de trente ans que les différentes administrations qui se sont succédé ont reconnu la nécessité d'opérer une translation que des circonstances difficiles ont, à diverses reprises, empêchée. Aujourd'hui, nous possédons des matériaux suffisants pour mettre un terme à la barbarie, pour doter notre ville d'un établissement qui fixera les regards de l'étranger, qui témoignera de la vive sollicitude que la Belgique éprouve pour toutes les sources de progrès, d'amélioration morale : la prison nouvelle ne sera pas un cloaque où l'innocence croupit et se souille par le contact du vice.

MODE D'EMPRISONNEMENT A ADOPTER.

Depuis vingt années environ, l'attention des philanthropes est vivement appelée sur l'amélioration des prisons et la régénération morale des détenus.

Ayant pris son origine à Gand, lors de la construction de la célèbre maison de force de cette ville (1772), la science pénitentiaire a émigré en Amérique pour revenir, quelques années après, dans notre Europe. Ainsi, souvent, la civilisation semble remonter vers son point de départ.

L'emprisonnement, même répressif, ne s'opère plus

Digitized by Google

au nom de la *terreur*. L'intimidation doit être un effet nécessaire de la peine : elle ne doit pas en être le but. Faire le mal pour le mal est un acte de barbarie. Priver le coupable de sa liberté est l'exercice d'un droit. Il trouve sa peine dans le résultat des garanties sociales. L'exemple lui-même ne peut pas être le but de la peine ; mais on peut faire servir la peine à l'exemple. La peine doit être tirée des sources du droit : quand elle dépasse l'intérêt légitime de la société, c'est un abus, une tyrannie, un acte de cruauté.

L'emprisonnement préventif est quelquefois une nécessité : il faut le déplorer dans l'intérêt des individus ; il faut l'admettre dans l'intérêt de tous.

Législateur, je m'attacherais à restreindre la faculté trop large, accordée par le code d'instruction criminelle, de priver un prévenu de sa liberté. Administrateur, je fais des vœux pour que l'emprisonnement préventif ne soit exercé que lorsque des présomptions suffisantes en justifient l'emploi.

L'homme emprisonné n'est pas un esclave, une *chose*. Il conserve ses droits à l'humanité. On peut le détenir, pour l'intérêt commun : on ne peut le dégrader ; ses droits d'homme sont toujours inviolables.

Si, coupable, on lui doit les égards qu'on ne peut refuser à une créature humaine ; comme prévenu, l'homme que la justice détient a droit encore à plus de précautions salutaires.

Voyez les prisons de Liége et la plupart des prisons d'Europe et du monde entier. Le coupable y est détenu avec l'innocent : l'assassin se promène, dîne, cause avec le filou ; le vieux voleur recherche les jeunes vagabonds ; les vieilles femmes éhontées, les jeunes filles sans expé-

Digitized by Google

rience. Il se fait, dans le monde des prisons, une infâme circulation de vices, de mensonges, de délations, de projets ou de tentatives d'assassinat, de rébellion, de vol. Où trouver assez d'expiations pour faire oublier les fruits impurs de ces contacts criminels!

Vainement, les philanthropes affligés ont cherché un remède dans la classification. Le prévenu récidif est un *prévenu,* comme le jeune homme qui va expier une première faute : l'accusé de vol est dans la même catégorie que l'accusé d'assassinat, de viol, de rébellion. L'immoralité hypocrite sera placée dans la classe de faveur; la turbulence sauvage équivaudra à la perversité. L'instrument s'est brisé dans la main de l'homme; il a reconnu bientôt son impuissance.

On a opéré l'isolement des détenus pendant la nuit : leurs corps seuls étaient isolés. De jour, malgré la loi du silence, loi difficile à maintenir et qui ne peut être imposée à de simples prévenus, les âmes étaient en contact par les regards, par les correspondances secrètes, par les signes manuels tracés à la dérobée. M. William Crawford, inspecteur-général des prisons d'Angleterre, rapporte, dans un des volumes qu'il a publiés, qu'à peine les filous de la Grande-Bretagne connurent la détermination du gouvernement d'introduire le silence parmi les détenus dans les prisons, que tous s'exercèrent à l'art de correspondre par signes. Ce système du silence, qui protège faiblement la séparation que l'on veut maintenir entre des intelligences perverses ou à moitié corrompues, est un régime de transition. Les auteurs les plus recommandables qui ont écrit sur la science des prisons, en ont reconnu l'imperfection, soit d'une manière absolue, soit principalement à l'égard des prévenus.

Digitized by Google

Faut-il citer les noms et les ouvrages de MM. de Beaumont, de Tocqueville, Aylies, Bérenger, Ch. Lucas, Victor Foucher, Demetz, Christophe-Moreau, le docteur Julius, Mittermaier, William Crawford, Whitworth Russell, Édouard Ducpétiaux, etc.? Faut-il rappeler les observations personnelles, recueillies dans diverses prisons à l'étranger, que j'ai consignées précédemment dans une brochure trop imparfaite? Le système de séparation *cellulaire*, que l'administration propose d'introduire dans la nouvelle prison, ne doit pas être confondu avec l'isolement complet de nuit et de jour. L'intention que doit avoir l'administration, en détenant des hommes dont la plupart sont corrompus, c'est d'empêcher que cette contagion ne se propage, ne se communique comme un virus dangereux; que, dans le loisir des prisons, ne s'enfantent des projets de vol ou de pillage. La séparation des détenus entre eux offre seule un obstacle à ces complots.

Les bornes de ce mémoire ne me permettent pas d'exposer combien, dans les prisons régulièrement construites, on prend d'attention à la santé, au bien-être des détenus. Leur cellule est pourvue du mobilier nécessaire; le travail leur est offert comme un adoucissement. Une ventilation permanente, maintenue selon les saisons à la température désirée, assainit constamment leur habitation. Communiquant tous les jours avec les directeurs de la prison, l'aumônier, le médecin, l'instituteur; avec les personnes charitables, visiteurs officieux des prisons; avec les membres du conseil d'administration; recevant, aux jours et aux heures fixés, les visites de leurs proches ou de leurs amis, les détenus ne sont point soumis à un régime inhumain : si

Digitized by Google

l'ennui, quoique modéré par l'occupation, est pour la plupart un surcroît de peine, cet inconvénient ne peut être mis en balance avec les avantages qui résultent de la séparation des prisonniers. Innocent, le détenu s'applaudit de ne pas être livré à la société d'hommes corrompus; coupable, le prisonnier doit être séquestré de la compagnie de ceux que son contact souillerait.

Plus tard, lorsque la séparation cellulaire sera pratiquée, le juge modifiera la peine, en raison de son efficacité bien plutôt qu'en raison de sa rigueur. Trois mois de détention solitaire, pendant lesquels le coupable, ayant ses sens rafraîchis, éprouvera un sentiment de calme et de retour vers le bien, seront plus efficaces qu'une année de turbulence ou de dissimulation dans une maison centrale. La religion fera alors entendre sa voix à l'âme préparée par la retraite et par la douleur; des conversions profondes seront opérées; les peines diminueront de durée, néanmoins elles auront gagné en intensité.

Les prisons, aujourd'hui trop étroites pour contenir une population qui s'accroît sans cesse, ne retiendront pas aussi longtemps leur proie. L'Etat économisera annuellement des milliers de journées d'entretien de détenus. Tant il est vrai que, dans un système bien pondéré, toutes les parties, au lieu de s'entre-détruire, tendent à se consolider et à se soutenir.

La Belgique, en adoptant le système que l'administration supérieure des prisons propose, n'entrera pas la première dans la voie des innovations. Je ne parlerai plus ici théorie. La pratique nous a devancés aux Etats-Unis d'Amérique, en Angleterre, en France. Assez d'hommes éloquents, d'administrateurs distingués, ont

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

fait entendre leur voix, donné un corps au raisonnement, revêtu la théorie d'une ceinture de pierres et de murailles. Je termine ces modestes réflexions en me mettant sous l'égide de leurs utiles expériences, que nos concitoyens peuvent vérifier, mais qu'il serait impardonnable de ne pas au moins consulter.

Bruxelles, le 30 mai 1840.

Aug. Visschers.

Digitized by Google

Poésie.

A M. DE LAMARTINE

Après la publication de Joce

LES PLEURS.

Quand l'âge nous mûrit, nos pleurs devienn
Cette douce rosée en gouttes plus avares
S'épanche de notre âme, et semble se tarir
Comme en un sable aride une eau s'en va m
Sous les feux de l'été, sous l'haleine du mo
Notre cœur endurci perd sa sève féconde;
De cire qu'il était, il se change en airain;
Et le génie, hélas! ce premier souverain
Dont sa jeunesse en fleur avait subi l'empir
Tel qu'un flot impuissant, contre le roc exp
Et n'est plus prêt, d'un mot, à fondre, à s'
C'est le chemin battu, rien n'y peut plus g
L'auteur que nous aimons prend même un
Nous ne le lisons plus en lui disant: « Mon
On se surprend glacé, moqueur, distrait s
A la page où notre œil était humide avant;
En soi-même on se rit de sa candeur passée
Comme un peuple méchant d'une pauvre i
On semble indifférent, sans regret, sans re
Inutile témoin, assister à sa mort;
Tant de ce qui fait vivre, hélas, on se dép
Tant ce qui reste encore est déjà plein de r
Ainsi j'étais hier...tel je suis par instans,
Car cet âge moyen a des goûts inconstans;
Ainsi, Dieu mutilé, bien souvent je conten

Digitized by Google

Ma ruine mêlée aux débris de mon temple.
Mais quand j'eus savouré ton livre surhumain,
Fruit exquis, que le ciel nous donne par ta main,
O prodige ineffable! ô brise si connue,
En mon cœur étonné tout-à-coup revenue!
O d'un être vieilli doux rajeunissement!
Retour inespéré! second enchantement!
Oui, voilà bien les pleurs de ma belle jeunesse,
Mon âme d'autrefois, et sa naïve ivresse!
J'ai senti palpiter ce que je croyais mort,
Et l'amour toujours jeune en moi coule à plein bord.
Chaque vers, chaque mot de ton vivant poëme
A mon tombeau vivant vient m'arracher moi-même.
J'oublie et ma ruine, et le long cours du temps;
Le passé n'est plus rien, je renais, j'ai vingt ans!
Tel, lorsqu'un beau coursier de pure et noble race,
Mais dont l'âge et la guerre ont abattu l'audace,
D'une herbe fraîche et tendre a goûté la saveur,
Qui de son sang vieilli ranime un peu l'ardeur,
Tout-à-coup il bondit, il veut franchir l'espace;
Il appelle de loin sa cavale qui passe;
Le feu des premiers ans ranime son essor,
Il renaît à l'amour, et se croit jeune encor :
Tel je suis par ton livre, ô poète de l'âme!
Et ta flamme électrique a rallumé ma flamme;
Les yeux baignés de pleurs, de pleurs délicieux,
Je relève à ta voix mon regard vers les cieux,
Et je me sens, ami, plus souple à ton génie
Qu'au jour même où me vint ta première harmonie,
Lorsque jeune homme encore et prompt à m'enflammer,
La pente me parut si facile à t'aimer.
Qu'un autre entonne donc un bel hymne à ta gloire :
Je célèbre aujourd'hui ta nouvelle victoire,
Moi, qui ne sais de l'art que ce qu'apprend le cœur,
Au lieu de te tresser ta couronne, ô vainqueur!
Pour toi, pour *Jocelyn*, pour ta jeune *Laurence*,
Je n'ai qu'un cri d'amour et de reconnaissance,

Digitized by Google

Et trop faible à te peindre, hélas, ce que je sens,
Je n'ai rien que mes pleurs à t'offrir pour encens :
Comme la pâle automne, en sa course épuisée,
Offre à l'astre du jour sa dernière rosée !

A. S. DE St.-VALLAY.

A LOUIS D. V.

Trois ans, c'est peu de chose ; oh ! trois ans dans la vie
Ne sont vraiment qu'un souffle, un rêve, un souvenir;
Sans regret le présent si vite les oublie !
Notre âme à leur lien est à peine asservie,
  Quand ils ne viennent que de fuir.

Et pourtant que de jours, que d'amères pensées
Dans notre âme souffrante ont versé la douleur,
Que de chagrins secrets, de craintes insensées,
Que d'heures mollement par le plaisir bercées,
  Douces caresses du bonheur!

Le monde est ainsi fait : l'oubli sur toute chose
Pose un pied dédaigneux, en défiant le sort ;
Le ver ronge le sein de la vermeille rose,
Et l'oubli mord le cœur où l'amour se repose ;
  L'oubli vient s'asseoir sur la mort.

Trois ans ont fait germer et croître sur ta tombe
L'herbe épaisse, la ronce, et cette blanche fleur
Qui des doigts du printemps chaque année y retombe ;
Le rayon du soleil depuis trois ans y plombe :
  Mais l'oubli n'est pas dans mon cœur.

Oui, je te vois encor, jeune homme à tête blonde,
Avec ton âme pure, et ton regard serein ;

Digitized by Google

Et lorsque du passé le souvenir m'inonde,
J'y vois flotter encor, suave et vagabonde,
Ta figure de séraphin.

Vingt-deux ans sur ton front posaient leur auréole;
J'en avais seize à peine, et tu me semblais grand,
Si grand, qu'avec respect écoutant ta parole
Je disais : « Le penser qui de son cœur s'envole,
» Doit vivre dans mon cœur d'enfant. »

Un jour tu me parlas de douleur, de souffrance;
Puis tu nommas la mort, en disant : « Je voudrais
» Sur ma tombe des mots qui parlent d'espérance;
» Près d'elle un flot d'argent, joyeux d'insouciance,
» Mais sur son front point de cyprès. »

Hélas! pressentais-tu son approche cruelle?
Avais-tu deviné que bientôt, par malheur,
Un céleste envoyé t'aurait dit : « Dieu t'appelle, »
Et renfermant ton âme en l'ampleur de son aile,
T'aurait porté vers le Seigneur?...

Dors en paix, pauvre ami; que la mort te soit douce,
La terre bien légère, et que le flot d'argent
Arrose le tombeau, murmure sur la mousse;
Que dans le gazon frais la fleur mollement pousse;
Que l'oiseau t'endorme en chantant.

Loïsa Ferry.

A M. SERVAIS, LE CÉLÈBRE VIOLONISTE,

Sur son Hommage à Beethoven, exécuté dans un concert donné à Tirlemont, avant son départ pour la Russie.

Quels accords ont frappé mon âme?
Quelle musique chante en moi?
Quel Dieu me transporte et m'enflamme?

Digitized by Google

Quel démon me remplit d'effroi ?
Je nage en des flots d'harmonie,
Et de quelque brillant génie
Je subis le pouvoir vainqueur.
Oh ! ne glacez point mon délire ;
Silence ! j'entends une lyre
Dont la corde vibre en mon cœur.

Cette lyre est la voix des anges
Brûlant d'un amour immortel ;
C'est le doux concert des louanges
Qu'on chante aux pieds de l'Eternel.
C'est la foudre pendant l'orage,
Roulant sur les flancs d'un nuage
Gros de tempêtes et de bruit ;
C'est le sylphe qui près de l'âtre,
Heureux, chante, rit, et folâtre
Dans le silence de la nuit.

C'est le magique chant d'Orphée,
Vainqueur du ténébreux séjour ;
C'est la baguette d'une fée
Qui découvre un palais d'amour ;
Du rossignol c'est le ramage
Qui du printemps, sous le feuillage,
Célèbre le joyeux réveil ;
C'est le cri de l'aigle intrépide,
Qui bravant la foudre homicide
Regarde en face le soleil.

Oh ! sous le marbre qui te couvre,
Entends-tu ces divins accents,
Beethoven !.. oui, ta tombe s'ouvre :
Un Dieu te rend de nouveaux sens.
Ce Dieu, c'est le doigt du génie,
Dieu que jamais on ne renie,
Même en un siècle indifférent :

Digitized by Google

C'est Servais que ton ombre inspire,
Et les doux accords qu'il soupire,
C'est ta grande âme qui les rend.

Servais, sans doute à ta naissance,
Penchés sur ton berceau chétif,
Les Anges chantaient en cadence
De Beethoven un doux motif.
Sans doute en un rêve prospère
Apparut un soir à ta mère
L'ombre de l'immortel Mozart;
Car dans ta musique élargie
Semble étinceler la magie
Planant sur les hauteurs de l'art.

Va, pars pour de lointaines plages;
Tous les rois t'ouvriront leurs bras:
Servais, ne crains point les naufrages;
La fortune suivra tes pas.
Riche de lauriers et de gloire,
Conserve toujours la mémoire
De la fête de ce beau jour;
Et qu'au terme de ton voyage,
Tirlemont reçoive en partage
Tes premiers accords au retour.

T.. P....

Tirlemont, janvier 1838.

A P. M.

Et moi, je te le dis, ô femme, que je t'aime!
Dans tes regards de feu, j'ai lu mon avenir.
Je rends grâces au ciel de sa bonté suprême;
Quand je doutais de tout et de sa bonté même,
C'est à toi que je dus de ne point défaillir!

Digitized by Google

Un Dieu sur mon chemin, ô femme, t'a placée:
Il eut pitié de moi quand il me vit souffrant;
Et depuis cet instant, chaque jour encensée,
Tu fus ma seule idole et ma seule pensée,
Le seul rêve d'un cœur qui s'en allait mourant!

Béni soit à jamais le jour où ta tendresse
Epancha sur mes maux tes pensers consolants!
O femme bien-aimée, ô ma plus douce ivresse!
Bénis soient à jamais, ô fille enchanteresse,
Ta première parole et tes premiers serments!

Quand les pleurs quelquefois inondent mes paupières,
Quand, en mes longues nuits, je crie après le jour,
Quand je redis un nom dans toutes mes prières,
Quand je dis : « O Seigneur, fais-lui des jours prospères! »
C'est à toi que je songe, ô mon pieux amour!

Qu'importe, ô mon trésor, la clameur insensée
Qu'une foule envieuse exhale sous tes pas!
Renferme dans ton sein toute amère pensée :
Plus d'une femme en toi doit se voir offensée,
Et tes nobles vertus ne se pardonnent pas.

Car Dieu qui te créa, car Dieu qui te fit bonne,
A selon ses désirs partagé ses bienfaits;
L'une a reçu pour don le poids d'une couronne,
De quelques vains attraits à l'autre il fit l'aumône;
Mais il garda pour toi ses dons les plus parfaits.

Il a dans tes regards mis la grâce infinie
Et le charme divin que peignait Raphaël;
Il a rempli ta voix d'une sainte harmonie :
Il dit : « Sois la beauté, l'amour, la poésie,
» Tout ce qu'on trouve enfin de parfait sous le ciel. »

Hélas! hélas! mon Dieu, quand je connus ton ange,
Je n'avais point aimé, comme j'aime aujourd'hui!

Digitized by Google

maudissais tout bas ma destinée étrange,
pleurais et priais sur ce globe de fange,
mon âme et mon cœur succombaient sous l'ennui !

igneur, je n'irai plus, l'âme grosse de peines,
emander le bonheur aux oiseaux des forêts ;
n'irai plus m'asseoir sur les bords des fontaines;
n'irai plus rêver sous l'ombre des vieux chênes,
dans de faibles vers exhaler mes regrets !

yez, ô souvenirs de ma première vie !
artez de mon front vos longs jours de douleur !
ai-je pas aujourd'hui le seul bien qu'on envie ?
ne femme au cœur pur, une source bénie
mon âme s'abreuve et goûte le bonheur ?

F. Roland.

SONNET.

était le jeudi-saint; l'antique cathédrale
our chanter le Très-Haut réunissait ses voix,
le riche et le pauvre, à genoux sur la dalle,
saient : « Gloire au seigneur des peuples et des rois ! »

s siècles en passant avaient détruit la salle
à le Christ, en brisant les judaïques lois,
célébré la cène à cette heure fatale
e devait consacrer sa mort sur une croix.

temple a remplacé les débris du cénacle;
la voix du ministre, au fond du tabernacle,
Dieu qui s'est fait homme arrive chaque jour.

moi, je méditais l'auguste anniversaire,
sans approfondir ce céleste mystère,
n'y voyais qu'un mot : ce mot, c'était : Amour !

Cte P. De Mo.....

Digitized by Google

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

L'HORLOGE DE MAITRE HUMPHREY.

Depuis la mort de Byron et de Walter Scott, l'Angleterre ne compte plus de grands poètes, dans la véritable et complète acception du mot. Sans doute, dans ce pays, l'héritage poétique n'est pas demeuré sans culture : car après ces deux puissans génies, on trouve, et en grand nombre, des talens supérieurs de natures très-diverses, au premier rang desquels paraît se placer Th. Moore : et Southey, Milman, Joanna Baillie, Cowper, Coleridge, Rogers, Bloomfield, Wordsworth, Kirke-White, Gifford, Wolcott ont brillé ou brillent encore d'un vif éclat dans le genre lyrique, le drame, la pastorale et la satire. Mais parmi ces écrivains remarquables, contemporains ou successeurs des auteurs de *Childe-Harold* et de *Marmion*, et dont quelques-uns n'existent plus, il en est plusieurs qui brillent moins par l'invention que par la forme, et à qui (particulièrement dans l'école des *Lakistes*) on peut reprocher l'abus du style descriptif. Il n'en est pas de même du roman; c'est là que l'imagination semble s'être retirée, et que, sous une longue succession de différentes dynasties, elle n'a cessé de dominer. A partir de Richardson, Fielding et Smollett, combien d'ingénieux, parfois même de profonds romanciers, après avoir fait les délices et l'honneur de la Grande-Bretagne, se sont acquis sur le continent, au moyen de la traduction, une renommée presque populaire ! Anna Radcliffe, Lewis, Maturin et

Digitized by Google

teur anonyme des *Cinq Nuits de St.-Alban*, grands
tres en fait de terreur, mal appréciés aujourd'hui,
ce que le mystérieux et le merveilleux ne sont plus de
le; dans le tableau de mœurs, des femmes, mistress
he, miss Bennet, miss Edgeworth, miss Burney (ma-
ne d'Arblay), miss Owenson (lady Morgan); dans l'é-
e de l'homme et des institutions sociales, W. Godwin
ackenzie; dans les récits chevaleresques, Anna Porter;
s le roman historique, œuvre difficile après *Ivanhoe*,
es, Horace Smith, et surtout l'Irlandais Banim; puis
Blessington, lady Charlotte Bury, et lord Nor-
by, ces élégans lithographes de la *Fashion;* Mar-
, l'amusant mais trop fécond narrateur des incidens
vie maritime; Grattan, le spirituel voyageur, et
ver (E. L.) qui a marché avec succès, et longtemps
éclat, dans presque toutes ces routes diverses. De-
quelques années, toutefois, il est un genre qui jouit
que exclusivement de la faveur du public anglais:
e essentiellement national, si heureusement exploité
Sterne, et ravivé avec un bonheur à peu près égal par
odore Hook, qui excelle à reproduire les traits si
ns et si prononcés de la physionomie du peuple
nnique. Aujourd'hui cet écrivain, justement popu-
, a trouvé un concurrent redoutable dans le jeune
les Dickens, dont le premier ouvrage, *Archives
umes du club de Pickwick*, eut un véritable reten-
ment. Il a écrit depuis, avec le même effet, un roman
ulé *Nicolas Nickleby*, déjà traduit en français par
.. de la Bedollière. Enfin, il est auteur d'une publica-
hebdomadaire qui paraît à Londres sous le titre de
ter Humphrey's Clock, et que MM. Meline, Cans
ont eu l'heureuse idée de réimprimer dans le même

Digitized by Google

format et avec les mêmes *illustrations* que l'édition originale. Pour le dire en passant, nous n'avons encore vu sortir des presses belges rien de plus joli, de plus fantastique et de plus vrai tour-à-tour, que les gravures en bois et les vignettes qui décorent cet ouvrage.

Le titre en est fort significatif. En effet, l'*Horloge de maître Humphrey* joue dans le roman de M. Dickens, qui a publié ce livre, comme les autres, sous le pseudonyme de *Boz*, le même rôle que l'église Notre-Dame dans celui de Victor Hugo. C'est autour de ce meuble antique et vénérable que se réunissent les vieux amis de maître Humphrey pour deviser des choses du temps passé ; c'est de la caisse qui lui sert de socle que l'on tire avec respect et solennité les manuscrits poudreux ou moisis qui contiennent d'étranges traditions, de sombres légendes, et des récits de toute espèce, dont la lecture, faite à haute voix, excite tour-à-tour, parmi l'auditoire attentif, une douce hilarité ou une frayeur non moins savoureuse. Et quelles bonnes figures que celles dont se compose ce petit groupe ! D'abord le patron lui-même, le génie familier de cette vieille et obscure maison, l'honnête *master* Humphrey, si versé dans la connaissance des hommes et des choses de son temps quoique savant antiquaire, si discret quoiqu'observateur, si bienveillant quoiqu'un peu bossu ; et *le monsieur sourd*, — il n'est pas autrement désigné (*the deaf gentleman*), — qui comprend si bien tout ce qu'on dit en sa présence ; et Jack Redburn, ce charmant garçon, qui n'ignore absolument rien de tout ce qu'il est inutile de savoir ; et son excellent ami M. Miller, toujours en admiration devant lui ; et M. Pickwick, le furet littéraire ; et jusqu'au gros papa Weller, qui exècre également les calem-

Digitized by Google

bourgs et les chemins de fer. Toutes ces physionomies, originales comme celles d'un dessin d'Hogarth, se meuvent et s'entremêlent dans des incidens, des narrations et des dialogues où l'*humour* coule à pleins bords. Il est malheureusement fort difficile de faire passer dans une autre langue ce genre de mérite qui souvent tient en grande partie à l'emploi d'idiotismes pittoresques, intraduisibles sans l'aide de prétendus équivalens ou de périphrases qui en altèrent la couleur et la naïveté. Pour échapper à cet inconvénient en voulant citer un fragment de ce livre curieux, il faut s'arrêter à un des récits épisodiques dont il est entrecoupé, et qu'un style moins empreint du laisser-aller de la conversation permet de transporter plus aisément dans un autre idiôme. De ce nombre sont *Gog et Magog*, *le Marchand de curiosités*, et la *Confession d'un prisonnier*. Nous choisirons ce dernier comme le plus court, et l'un des plus intéressants.

J'avais obtenu un brevet de lieutenant, et je fis en cette qualité, sur le continent, les campagnes de 1677 et 1678. Après la conclusion du traité de Nimègue, je revins en Angleterre, et ayant quitté le service, je me retirai dans une terre située à quelques milles de Londres, et dont j'étais devenu propriétaire du chef de ma femme.

La nuit qui s'écoule est la dernière de ma vie, et je vais dire la vérité tout entière. *Jamais je ne fus un homme de bien et d'honneur.* Dès mon enfance, j'étais d'un naturel dissimulé, sombre et méfiant. Je puis maintenant parler de moi-même comme si je n'étais plus de ce monde : car pendant que j'écris, on creuse ma tombe, et mon nom est inscrit sur le noir registre de la mort.

Digitized by Google

Peu après mon retour, mon unique fr
d'une maladie mortelle. J'en ressentis p
ou, pour ne rien déguiser, je n'en re
car depuis que nous étions en âge d
avions eu fort peu de rapports l'un av
caractère était ouvert et généreux, son
avantageux que le mien, ses manières pl
et on l'aimait généralement. Quelques-
avaient, à l'armée ou dans la maison
cherché ma connaissance, uniquement à
parenté; mais il était rare que leur liais
de longue durée, et d'ordinaire, dès l
trevue, ils exprimaient leur étonnemen
frères se ressembler si peu. D'ailleurs
tude de les amener moi-même à faire
je n'ignorais pas la comparaison qui s'
nous, et je voulais justifier ainsi à me
l'envie qui me rongeait le cœur.

Nous avions épousé les deux sœurs. C
qui semblait devoir nous rapprocher,
la distance qui nous séparait. Sa femme
bien. Jamais, en sa présence, un secr
jalousie ou de haine ne pénétrait mon
s'en aperçût presqu'aussitôt que moi-
pareils instans, je ne pouvais lever les
contrer les siens fixés sur moi : et si
ou les détournais, je sentais que ce rega
vait encore. Je n'éprouvais de soulagem
nous arrivait de nous disputer sans ré
fus bien plus soulagé encore lorsqu'éta
nent, je reçus la nouvelle de sa mort.
ne puis m'empêcher de considérer cet

Digitized by Google

tuelle comme un étrange et fatal avertissement de ce qui devait arriver plus tard. J'avais peur de cette femme : c'était un fantôme qui s'acharnait sans cesse après moi : en cet instant même, ce regard fixe et persécuteur m'obsède comme le souvenir d'un rêve affreux, et glace le sang dans mes veines.

Peu de temps avant de mourir, elle était accouchée d'un fils. Lorsque mon frère sentit qu'il n'avait plus longtemps à lui survivre, il fit appeler ma femme, et lui confia cet enfant, alors âgé de quatre ans, qui bientôt allait être orphelin. Il le fit son unique héritier, avec cette clause que si l'enfant venait à mourir avant sa tante, toute la succession passerait à celle-ci, comme un gage de reconnaissance pour sa tendresse et pour ses soins. J'étais présent : il m'adressa quelques paroles fraternelles, exprimant son regret des circonstances qui nous avaient longtemps séparés, puis s'endormit pour ne plus se réveiller.

Nous n'avions pas d'enfant ; ma femme, qui avait eu pour sa sœur la plus vive affection, la transporta sur celui-ci, et l'aimait comme s'il eût été son propre fils. Lui, de son côté, la chérissait tendrement : mais il avait hérité des traits et de l'instinct de sa mère : il se méfiait de moi.

Je ne puis dire à quelle époque j'éprouvai pour la première fois la sensation que je vais exprimer : mais je commençai à me trouver mal à l'aise en présence de cet enfant. Si, au sortir de quelque méditation qui m'avait absorbé, je levais machinalement les yeux, j'étais sûr de rencontrer les siens fixés sur moi, non pas avec l'insouciance de son âge, mais avec une intention et une sorte de sagacité que j'avais si souvent observées

Digitized by Google

dans sa mère. Non, ce n'était pas là une chimère, née d'une simple ressemblance de traits et d'expression. Je ne pouvais parvenir à lui faire baisser les yeux : il me craignait, mais en même temps il semblait me mépriser : et si par fois, quand nous nous trouvions seuls, il était intimidé au point de se rapprocher de la porte, — toujours, toujours je retrouvais cet œil brillant obstinément arrêté sur moi.

Peut-être me trompé-je moi-même, mais je crois qu'à cette époque je ne formais contre lui aucun dessein coupable. Je me disais bien que la possession de son héritage nous serait fort avantageuse, et je puis même avoir désiré qu'il mourût ; mais encore une fois, je crois fermement n'avoir pas eu alors l'idée de hâter cet évènement. Et même, quand enfin cette pensée s'offrit à moi, ce ne fut pas tout-à-coup : elle vint lentement, insensiblement, sous une forme vague, confuse, à peu près comme quand il nous arrive de songer à la fin du monde : — puis elle s'avançait peu à peu, perdant à chaque pas quelque chose de son horreur et de son aspect fantastique ; — puis elle se revêtit de formes plus précises, plus distinctes, prit un corps, une substance, — et j'en vins à ne plus discuter le principe, et à ne délibérer que sur les moyens d'exécution et les garanties de sécurité.

Pendant que tout cela se passait en moi, les regards de l'enfant me faisaient subir une torture de plus en plus insupportable, et pourtant je me trouvais sous l'empire d'une espèce de fascination qui me forçait à contempler cette frêle créature, et à me dire combien il serait facile de s'en défaire. Quelquefois il m'arrivait de monter sans bruit l'escalier qui conduisait à

Digitized by Google

sa chambre, et de le considérer pendant son sommeil. Mais le plus souvent j'errais dans le jardin, passant et repassant près des fenêtres du cabinet où il étudiait sa petite leçon, assis sur un tabouret à côté de ma femme : alors, caché derrière un arbre, je restais à l'examiner durant des heures entières, tressaillant comme un vil malfaiteur, — je l'étais déjà par la pensée, — au moindre bruit causé par le frôlement des feuilles, et me retirant avec des frissons d'épouvante, pour revenir bientôt à la même place, le regarder encore, et tressaillir de nouveau.

A quelque distance de notre demeure, mais hors de vue, se trouvait un étang profond. Je passai je ne sais combien d'heures à façonner avec mon couteau de poche une petite barque, qu'ensuite je plaçai sur le passage de l'enfant. Puis je me retirai dans un endroit écarté qu'il devrait traverser si, comme je le présumais, l'idée lui venait de faire flotter ce joujou, et j'attendis son arrivée. Il n'y vint pourtant ni ce jour-là ni le lendemain; j'en étais sûr, puisque je l'avais guetté depuis midi jusqu'à la chûte du jour. Mais j'étais également certain qu'il finirait par tomber dans mes filets, car je l'avais entendu parler du beau vaisseau qu'il avait trouvé, et je savais que dans son admiration enfantine, il mettait ce jouet dans son lit en se couchant, pour ne pas s'en séparer même durant le sommeil. J'allai donc reprendre mon poste, j'y demeurai sans éprouver d'impatience ou de fatigue, — et enfin, le troisième jour, je le vis passer devant moi, se diriger en courant vers la pièce d'eau, avec ses beaux cheveux blonds qui flottaient au gré du vent, et — oh, mon Dieu, ayez pitié de moi ! — et bégayant une joyeuse ballade, dont il commençait à épeler les mots.

Digitized by Google

Je me glissai à sa suite, caché par des broussailles qui croissaient en cet endroit, et les habitans de l'enfer savent seuls avec quelle terreur, moi homme fait, robuste et aguerri, j'écoutais le bruit des pas de cette petite créature, à mesure qu'elle se rapprochait du bord de l'étang. Il y arriva.

J'étais derrière lui. Je me penchai, et j'avais la main levée pour le pousser dans l'abîme, lorsqu'il aperçut mon image dans l'eau, et se retourna vivement vers moi.— Toute l'âme de sa mère avait passé dans ses yeux.

Mais tout avait des yeux pour me regarder en ce moment : le soleil, qui sortait brillant du sein des nuages, les grains de sable qu'il faisait scintiller, les gouttes de pluie qui tremblaient à l'extrémité des feuilles, la surface unie et limpide du petit lac, toute la nature s'animait pour devenir témoin du crime. Je ne me rappelle plus bien ce que me dit l'enfant : mais le sang de nobles et braves ancêtres coulait dans ses veines: je ne l'entendis ni pleurer ni demander pardon; je me souviens seulement qu'en s'éloignant, il me cria qu'*il tâcherait de m'aimer;* puis je le vis courir du côté de la maison. Je ne sais plus comment la chose se passa : mais l'instant d'après, je me trouvai le couteau à la main, avec l'enfant mort à mes pieds.

Au sang près, — il était presque tel que je l'avais vu souvent dans son sommeil, et presque dans la même attitude: l'une de ses joues reposant encore sur sa petite main.

Je le pris dans mes bras et je l'emportai, — très-doucement à présent qu'il était mort, — jusqu'au milieu d'un épais buisson. Ce jour-là ma femme était absente, et ne devait revenir que le lendemain. Notre

Digitized by Google

chambre à coucher, qui, de ce côté de la maison, était la seule destinée à cet usage, n'était élevée que de quatre à cinq pieds au-dessus du sol. Je résolus de descendre par une des fenêtres pendant la nuit, d'aller chercher le corps, et de revenir l'enterrer dans le jardin. Je ne songeai pas que mon principal but était manqué; que pensant à la pièce d'eau, on pourrait la mettre à sec; et que comme on n'y découvrirait rien, je serais contraint d'insister moi-même sur cette hypothèse, que l'enfant vivait, mais qu'il était perdu ou volé, ce qui m'ôtait tout droit à recueillir sa succession. Non, je ne songeai à rien de tout cela : mes idées étaient comme liées en un faisceau, dont le nœud unique était la nécessité de cacher ce que j'avais fait.

Aucune langue ne pourrait dire, aucun esprit ne peut concevoir ce que je ressentis, lorsque les domestiques m'annoncèrent que l'enfant n'avait pas reparu, lorsqu'il me fallut ordonner qu'on le cherchât dans toutes les directions, lorsque quelqu'un m'abordait à l'improviste, ce qui me faisait frémir dans chaque membre. Toutefois l'enterrement se fit cette nuit même. Quand en écartant les branches, je jetai un regard furtif dans le fourré du buisson, je vis qu'une pâle lueur éclairait les traits du cadavre : c'était un ver luisant tombé sur ses habits. Revenu chez moi, je creusai à la hâte une fosse assez profonde : et au moment où j'y déposai le corps, je revis cette petite lumière qui brillait sur la poitrine de l'enfant, comme un œil levé vers le ciel.

Il me fallut avoir encore à subir le retour de ma femme, lui annoncer que l'enfant avait disparu, puis la rassurer par l'espoir qu'on le retrouverait bientôt. Je

Digitized by Google

fis tout cela, et avec succès : car je n'excitais aucun soupçon. Puis je m'assis devant la fenêtre de la chambre à coucher, et j'y passai la plus grande partie du jour, les yeux fixés sur le lieu où j'avais enseveli mon horrible secret.

J'avais choisi à cet effet un morceau de terrain qu'on avait retourné depuis peu pour le gazonner ensuite, et où par conséquent les traces de ma bêche ne pouvaient guère être visibles. Les jardiniers dûrent me croire fou. Je courais tantôt après l'un, tantôt après l'autre, je travaillais avec eux, je foulais le gazon pour l'aplanir, je ne leur laissais point de relâche. Ils eurent terminé leur tâche avant la nuit, et alors je me sentis à peu près tranquille.

Je parvins à m'endormir. Mais quel sommeil et quels rêves! Tantôt je fuyais poursuivi par des spectres; tantôt c'était une pièce de gazon d'où sortait un pied, — puis une main, — puis une tête. Alors je m'éveillais en sursaut, et je courais à la croisée pour m'assurer que ce n'était qu'un songe. Puis, marchant avec précaution, je regagnais mon lit, et à peine commençai-je à m'assoupir que la même vision reparaissait. Une fois il me sembla que l'enfant vivait, et que je n'avais voulu lui faire aucun mal. C'est surtout cette fois-là que le réveil fut affreux.

Le lendemain je me rassis devant la fenêtre, et j'y restai cloué, ne perdant pas de vue l'endroit qui recélait la fosse : car sous ce tapis de gazon, elle était visible pour moi seul : j'en distinguais la forme, les dimensions, les bords relevés, tout. Quand un domestique passait par-là, il me semblait que la terre allait s'ouvrir sous ses pas; quand il avait passé, je regardais si en marchant

Digitized by Google

il n'avait pas déplacé un peu de terre et diminué l'épaisseur de la couche qui recouvrait une tombe. Si un oiseau venait s'abattre à cette place, je tremblais qu'il ne fût envoyé par la Providence pour devenir l'instrument d'une effroyable découverte; si un souffle de vent agitait l'herbe, j'entendais ce mot dans le murmure de l'air : MEURTRE. Il n'était pas une circonstance insignifiante, pas un incident de la vie commune, qui ne m'apportât son angoisse. Ce fut dans cet état que je passai trois jours.

Le quatrième, je reçus la visite d'un officier avec lequel j'avais servi sur le continent, accompagné d'un de ses camarades que je n'avais jamais vu. Je sentis aussitôt qu'il me serait impossible de m'écarter de l'endroit fatal. C'était par une belle soirée d'été : je fis porter au jardin une table et une bouteille de vin. J'y fis asseoir mes hôtes, et je m'assis moi-même, après avoir placé ma chaise directement au-dessus de la fosse. Assuré que maintenant personne ne pourrait s'en approcher à mon insu, j'essayai de boire et de causer.

Surpris de ne pas voir ma femme, ils me dirent qu'ils espéraient qu'elle n'était pas malade et obligée de garder la chambre; que peut-être leur arrivée imprévue l'avait intimidée. Il fallut bien alors leur raconter l'histoire de l'enfant *perdu*, ce que je ne fis pas sans une émotion mal dissimulée. Celui des deux officiers que je ne connaissais pas avait ce qu'on appelle le regard en-dessous, et pendant mon court récit il tint ses yeux fixés sur la terre. Cette circonstance fortuite m'épouvanta : il me vint dans l'idée qu'il entrevoyait là quelque chose qui lui faisait soupçonner la vérité. Je lui demandai s'il supposait — et je m'arrêtai brusquement. — « Qu'on

Digitized by Google

ait tué l'enfant? » répondit-il en me regardant, et d'un ton fort doux. « Oh, non! que gagnerait-on à massacrer un pauvre innocent? » — J'aurais pu lui dire, moi, ce qu'on y gagnait, je le sentais assez : mais je me tus. Un frisson de fièvre parcourait tout mon corps.

Se méprenant sur la cause de mon émotion, ils s'efforcèrent de me tranquilliser, en disant que sans doute on parviendrait à retrouver l'enfant : et l'on comprendra quel effet produisaient sur moi ces paroles encourageantes. Tout-à-coup nous entendîmes à quelque distance un hurlement sourd et prolongé, qui bientôt se répéta de plus près, et au même instant le mur de clôture fut franchi par deux grands chiens, qui s'élancèrent dans le jardin, sans cesser cette espèce de grondement lugubre.

« Des *limiers!* » dirent les deux étrangers.

Qu'avaient-ils besoin de le dire? Jamais je n'avais vu d'animaux de cette espèce, mais je savais quelle était leur nature, et *pourquoi ils étaient venus.* Sans bouger ni parler, je me cramponnai aux bras de mon fauteuil.

« Ils sont de la vraie race, » continua mon ancien camarade. « On les aura laissés sortir, et ils se seront échappés des mains de leur gardien. »

Lui et son compagnon se tournèrent pour examiner les chiens, qui, appliquant leurs naseaux contre terre, se mirent à courir çà et là, en avant, en arrière, à droite, à gauche, décrivant de grands cercles, et bondissant avec une sorte de frénésie sauvage, sans prendre garde à nous. Par instans ils levaient la tête pour pousser encore ce gémissement sinistre que nous avions déjà entendu, puis ils recommençaient à quêter

Digitized by Google

ec inquiétude en flairant le sol. Bientôt ces démons-
tions devinrent plus marquées, et quoique leur agi-
ion ne se ralentît pas, j'observai que leur course
it moins vagabonde, leurs circuits moins étendus, et
'à chaque nouveau tour ils rétrécissaient la distance
i nous séparait d'eux.

Enfin ils vinrent droit au fauteuil sur lequel j'étais
is, et après avoir hurlé d'une manière effrayante,
s'efforcèrent d'arracher les barreaux qui, transver-
ement attachés aux pieds du siège, les empêchaient
rriver à la portion de terrain sur laquelle j'étais
s. L'expression des traits des deux étrangers m'ins-
isit de celle que mes propres traits devaient avoir
ce moment.

« Les chiens sentent quelque chose » ! s'écrièrent-ils
même temps.

— « Ils ne sentent rien » ! m'écriai-je.

— « Au nom de Dieu », reprit avec le plus vif
érêt mon ancien compagnon d'armes, « ne restez
là, ou vous allez être mis en pièces ».

— « Dûssent-ils me démembrer, je ne bougerai pas.
t-il que de maudits animaux conduisent un homme
perte? Chassez-les, coupez-les en morceaux » !

— « Il y a ici quelque noir mystère », dit alors le
taire inconnu en tirant son épée. » Au nom du roi
rles, assurons-nous de cet homme. »

'un et l'autre s'élancèrent sur moi et m'arrachèrent
fauteuil. Je me débattis entre leurs mains, je les
ppai, je les mordis avec la rage d'un hydrophobe.
forces s'épuisèrent dans cette lutte désespérée :
etant, mais immobile et brisé, je me trouvai captif
'eux : — alors, mon Dieu! alors je vis les chiens

Digitized by Google

gratter la terre avec fureur, la dispers
core, et....

Que me reste-il à dire? Que je tomb
et que d'une voix étouffée je confessai
que je l'ai nié depuis, et qu'en cet instant
l'aveu; — que j'ai été mis en jugement
pable, et condamné; — que je n'ai ni
prévenir le supplice par un suicide, ni
avec résignation et fermeté; — que po
plus rien sur cette terre, ni amis, ni
pitié, ni espérance; — que ma femme
perdu la raison, qui lui ferait sentir so
mien; — que je suis entre quatre murs
autre compagnie que l'esprit infernal qu
bras, — et que je mourrai demain.

Ce récit peut donner une idée du ca
ques-uns des morceaux épisodiques co
publication dont nous venons de rend
intéresse nos lecteurs, nous pourrons
nouvel emprunt à *l'Horloge de maître H*

Digitized by Google

ANALYSE CRITIQUE.

TÉRATURE. — PUBLICATIONS NATIONALES.

(*Suite. Voyez la livraison de mai, p.* 110 *et suiv.*)

OIRE POPULAIRE *du Consulat, de l'Empire et de la Restauration, ques et y compris la révolution de* 1830; par Théodore Juste. uxelles, Hauman et C°., 1840, in-18.

uteur de cet ouvrage s'était déjà fait connaître avantageuse- par une *Histoire populaire de la révolution française*, publiée il viron deux ans, et qui fut accueillie, par le public et la e quotidienne, avec une faveur méritée. Quoique ce grand e, par la nature, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la dité des évènemens qui s'y pressent, ne puisse man- d'exciter l'intérêt le plus saisissant, quel que soit le é d'art et de talent de l'écrivain qui le reproduit, on reconnut cette composition les principales qualités qui constituent on abrégé dans ce genre. Sans doute il était aisé, avec ecours de Prudhomme, de Dulaure, de Toulongeon, de etelle jeune, de Thiers, de Mignet, et surtout du *Moniteur*, n dit plus qu'eux tous, de retracer avec exactitude les faits raux de cette immense période : mais il ne l'était pas autant es resserrer, sans sécheresse et avec clarté, dans un petit bre de pages, en leur conservant leur couleur, et, ce qui plus essentiel encore, leur signification. Cette tâche difficile été remplie d'une manière satisfaisante, et il résulta du il synthétique auquel M. Juste s'était livré avec une ardeur évérante, un Manuel très-propre à populariser parmi nous la aissance de cette époque, si fertile en leçons de tout genre. urd'hui le jeune écrivain nous offre le complément de son re dans un récit qui commence à l'éphémère et transitoire titution de l'an VIII, pour se terminer au 9 août 1830. Cette

Digitized by Google

nouvelle entreprise présentait moins d'obstacles sous le rapport de l'unité, qui domine et relie en quelque sorte tous les évènemens de l'histoire, en France comme dans le reste de l'Europe, pendant la durée du pouvoir impérial : mais le nombre, l'éclat et le bruit de ces évènemens créaient d'autres difficultés dont il était presqu'impossible de triompher entièrement. L'historien obligé à se renfermer dans un cadre étroit ne se résout pourtant pas sans peine à sacrifier ce qui brille, à réduire aux proportions exigües d'un *Résumé* ce qui est imposant et grandiose. Souvent même, se passionnant presqu'à son insu pour quelqu'un de ces hommes, nécessairement et heureusement exceptionnels, qui changèrent la face du monde ou le remuèrent jusques dans ses derniers fondemens, il perd de vue, au moins momentanément, sa mission spéciale et impérieuse : il plaide ou il *chante*, au lieu de raconter et de juger : — nous disons *juger*, car en dépit du célèbre axiôme, *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*, nous ne pouvons admettre le système purement narratif comme également applicable à tous les sujets. Or, il y a des époques et des personnages à l'égard desquels ce penchant à l'enthousiasme (quelquefois à la répulsion) devient un écueil à peu près inévitable pour quiconque en écrit l'histoire, particulièrement s'il est contemporain de ces hommes et de ces choses. C'est ce qui est arrivé d'Alexandre, de Jules-César, de Charlemagne : c'est ce qui arrive et arrivera longtemps encore pour Napoléon Bonaparte, objet d'une admiration fanatique ou d'une haine aveugle, voué à l'apothéose par les uns et à la damnation par les autres, et sur lequel il n'existe jusqu'ici, malgré leur titre d'*Histoire*, que d'immenses dithyrambes en prose ou des libelles en dix volumes. Parmi tant d'actes divers et quelquefois contradictoires, au moins en apparence, mais toujours éblouissans, se faire, la plume en arrêt, le champion, l'homme-lige, le garde-du-corps de son héros, justifier en lui tout ce qui ne peut être nié, et nier tout ce qui ne peut être justifié, tel est l'unique souci de la moitié de ces prétendus annalistes, tandis que l'autre moitié ne manque pas de procéder selon le système inverse. Cet écueil, nous le dirons avec franchise, Mr. J. ne l'a pas évité. En parlant ainsi, nous exposons un fait plutôt que nous

Digitized by Google

n'émettons un reproche : car rien n'est plus concevable et plus excusable que l'exaltation du jeune auteur. La tête tourne à suivre de l'œil la marche rapide de ce géant, et au milieu de ce vertige on entrevoit à peine les myriades d'êtres humains qu'il écrase à chaque enjambée. La tendance que nous signalons se manifeste surtout dans l'*Introduction*, qui contient en germe, destiné à se développer dans le corps de l'ouvrage, l'apologie du 18 brumaire. Nous n'avons ni le loisir, ni la puissance, ni l'intention de faire ici l'appréciation morale de cette première scène du drame napoléonien, analysée à fond dans une récente et mémorable discussion, où la question pour et contre a été débattue et décidée dans des sens tout différens, et avec des moyens oratoires plus différens encore, par MM. De Lamartine et Odilon Barrot, Gauguier et Glais-Bizoin. Nous ferons simplement deux observations : l'une, qui à la vérité ne touche qu'à la forme, c'est que le jour où Olivier Cromwell jugea convenable de dissoudre le Long Parlement, qu'il trouvait trop *mûr*, il fut du moins licite aux honorables membres de sortir de la salle de Westminster par où ils y étaient entrés, c'est-à-dire par la porte, tandis que dans la circonstance analogue le vainqueur de Lodi, d'Arcole, de Montenotte et autres lieux *trop longs à détailler*, ressembla singulièrement à Charles XII, qui après avoir, dans la défense de Bender, expulsé à grand renfort de bourrades les janissaires dont son appartement était encombré, leur permit, avec une clémence toute royale, de se retirer par la fenêtre ; — l'autre observation, qui repose sur des exemples multipliés, c'est que la journée du 18 brumaire est également admirée des épiciers et des caporaux, deux classes d'hommes entre lesquelles il existe communément peu de sympathie. En attendant que de plus habiles donnent la solution de ce problème, je hasarderai une conjecture explicative : c'est que la première de ces classes recommandables entrevoyait dans cette affaire la garantie de LA PROPRIÉTÉ au-dedans, et la seconde, l'espoir de l'écorner au-dehors. Ce qui éclaircit la chose, sinon dans l'intérêt de la morale, du moins selon la morale de l'intérêt, suivant l'expression d'un homme d'esprit, dont j'aurai à m'occuper plus tard.

En indiquant, dans la suite de cette introduction, les actes

Digitized by Google

ultérieurs de cet homme prodigieux, l'auteur s'attache à repousser l'imputation principale si fréquemment dirigée contre cette grande mémoire. « Des esprits rétrogrades, » dit-il, « n'ont vu » dans ce mortel fabuleux qu'un despote vulgaire et un conquérant » insatiable... Napoléon, un despote » ! C'est cependant là, quoiqu'il en coûte, le terme précis qu'il faut employer, si l'on n'est résolu à fausser violemment le sens propre des mots et leur valeur originelle. Le *despote* (qu'il faut distinguer du tyran), c'est le maître absolu, le dominateur qui, théoriquement et politiquement, *peut tout ce qu'il veut*, quels que soient d'ailleurs l'usage qu'il fait de ce pouvoir et la direction de cette volonté. Or, l'empereur des Français, roi d'Italie, médiateur de la Suisse, protecteur de la confédération du Rhin (et que l'on eût aussi bien fait, sans l'Angleterre, d'appeler tout simplement l'Empereur d'Occident), ne voyait entre ses désirs quelconques et leur accomplissement légal, que les constitutions de l'empire et l'opposition du sénat conservateur, deux choses dont nous ne dirons rien de plus, par respect pour la gravité du sujet. Il suffira de rappeler ici, pour mémoire, le fameux sénatus-consulte au sujet du non moins fameux procès d'Anvers. Quant à la dénomination de *conquérant insatiable*, tout en ne l'acceptant qu'avec de justes réserves, on est forcé de convenir qu'au moins il n'était pas facile à *rassasier*, celui dont la domination s'étendait des rives de l'Elbe jusqu'aux bouches du Cattaro, et qui voulut davantage, parce qu'il *étouffait dans cette vieille Europe!* Mais ce ne fut assurément pas un despote *vulgaire*, cet être phénoménal, encore plus grand peut-être comme législateur, administrateur et homme d'état que comme capitaine : et ce fut à ce despotisme même, dont on chercherait vainement à le justifier, qu'il dut la faculté d'effectuer les grandes choses que, dans une monarchie tempérée, il eût dû se borner à rêver. Elevé par son génie et son caractère au-dessus du commun des hommes, il ne pouvait marcher dans la voie commune : si ce n'est pas là une apologie suffisante, c'est au moins une valable explication. A l'égard des maux causés par ses dernières entreprises à l'Europe et à la France, ils ont été, même en tous lieux, oubliés plus vite que ceux qui, dans un cercle bien plus étroit et durant un bien moindre espace de temps,

Digitized by Google

affligèrent l'humanité sous le règne oligarchique de la Convention : — le sang des batailles ne tache pas comme celui des échafauds. On a répété à satiété, depuis vingt ans, une de ces bienheureuses phrases qui sont acquises à perpétuité au domaine des parleurs et des journaux, quand la tribune et les livres n'en veulent plus. « Il donna au peuple la gloire en échange de la liberté. » Cela n'est vrai qu'à demi : il donna quelque chose en échange de rien, attendu que la France n'avait pas été, dans l'acception raisonnable du mot, plus *libre* depuis 1792 jusqu'à l'an VIII, qu'elle ne le fut depuis l'an VIII jusqu'en 1814. Mais elle avait joui d'une grande liberté comparative, lorsque Beaumarchais sapait à découvert tout l'édifice social, aux applaudissemens des propriétaires et locataires qui l'habitaient le plus commodément : et elle devait recommencer à en jouir dans une certaine mesure (ceci pourra sembler paradoxal, mais tout paradoxe n'est pas une erreur), quand Béranger put imprimer ses chansons et Paul Courier ses pamphlets, sans avoir en perspective ni la place de la Révolution, ni la plaine de Grenelle. On dut, au reste, souscrire d'autant plus volontiers à l'échange en question, que la *gloire* bien comprise, c'étaient de l'avancement, des dotations, des duchés, quelquefois des trônes et souvent des préfectures, tandis que le bagage de la *liberté* se composait presque uniquement de fatigues, de privations, de *maximum*, de réquisitions, et d'assignats démonétisés : à tout quoi il faut joindre *l'égalité*, que chacun proclame et honore quand il regarde au-dessus de soi, exècre et ridiculise quand il regarde au-dessous.

Nous pensons aussi que l'auteur aurait dû s'abstenir de comparer l'Empereur aux héros de Plutarque. Ceux-ci faisaient de grandes choses avec simplicité : et cette qualité est ce qu'il y avait de plus antipathique au caractère ainsi qu'au langage de Napoléon.

Si nous nous sommes laissé aller à cette digression, qui pourra sembler longue, c'est qu'il s'agit, non d'un livre frivole, mais d'un ouvrage important par son sujet comme par son exécution, fait pour obtenir un véritable succès, et dont la lecture peut être éminemment utile, pourvu qu'on se tienne en garde contre l'influence de la préoccupation qui paraît avoir dominé l'au-

Digitized by Google

teur. Dans une ode, dans une cantate, dans un
et même dans une tragédie en allusions, com
coup trop depuis 1815, l'exaltation, vraie e
près sans conséquence, et ne produit guère
petite bouffée d'idolâtrie qui s'évapore en
beaucoup de personnes prennent encore l'hi
elles ont raison, car sans cela il serait plus
tissant d'étudier le genre-humain dans les œu
de Paul De Kock. Considérée sous ce point
seulement un récit, c'est un enseignement :
n'enseigner que la vérité, surtout au mom
encore être dangereuse, au moment où un
reconnaissance nationale va ériger un maus
que son souvenir, au grand homme mort
tivité. Il est bien des gens (d'autres ont r
ce fait inquiétant) dont en cette gran
témoignages d'admiration ne sont nullement
s'associant à un juste hommage songent m
passé qu'aux éventualités de l'avenir, et qu
il y a vingt-cinq ans par un sincère admi
« ne regrettent dans la victoire que l'instrumen
D'ailleurs, préconiser aujourd'hui l'esprit de
commettre un énorme anachronisme. Le gé
rien moins que favorable à la guerre :
qui travaille à sillonner l'Europe de chemin
un autre usage qu'à voiturer des affûts et de

Ces réserves faites, il ne nous reste que de
livre de M. J., qui doit voir dans la franc
langage l'estime que nous inspirent son t
Dans une esquisse nécessairement rapide,
omis aucun fait important, mais, ce qui
remarquable, il n'a point négligé ces particul
qui, en quelque sorte, illuminent un évèn
et parfois toute une période. Obligé,
œuvre autant que pour l'éclaircir, de porte

(1) De Jouy, *le Franc-Parleur*.

Digitized by Google

hors du territoire français, il a bien dessiné la situation des divers États européens aux diverses époques qu'ils traversèrent durant ce long et pénible voyage dont le terme fut Waterloo. Le tableau des dernières années de l'Empire et de la seconde restauration mérite surtout de grands éloges. A peine, dans ce récit succinct d'une multitude de faits qu'il était très-difficile de coordonner entre eux et de renfermer dans un si petit espace, avons-nous aperçu quelques erreurs, légères pour la plupart, et qui doivent être attribuées moins à l'auteur qu'aux sources où il a cru devoir puiser. Il en est une que la justice et la vérité nous font un devoir de relever. « La grande armée alliée, forte de 150,000 » hommes sous Schwartzenberg, avait débouché par l'Helvétie » dégénérée (*Empire*, 1814, p. 93) ». L'Helvétie n'était pas *dégénérée*, elle fut trahie. Au mépris des traités qui avaient garanti la neutralité de la Suisse, quarante mille Autrichiens se présentèrent devant le pont de Bâle, à peine gardé par un faible détachement de milices cantonnales, qui cependant n'attendaient, pour en disputer le passage, qu'un ordre que le trouble et la confusion qui s'étaient emparés de la Diète à cette attaque imprévue empêchèrent de donner en temps utile. On vit, dans cette circonstance, des soldats thurgoviens pleurer de colère, et briser ces armes dont ils n'avaient pu se servir pour faire respecter le sol de la patrie. Celui qui écrit ces lignes fut témoin de la douleur et de l'indignation qu'excita cet évènement, qui ouvrait aux ennemis la route de Genève, alors ville française. Cependant les descendans de Guillaume Tell devaient éprouver peu de sympathie pour un monarque absolu, et n'avaient pu perdre l'amer souvenir de l'injuste et brutale invasion effectuée, quelques années auparavant, par les forces du directoire.

Il nous reste à parler du style, qui à la correction et à la clarté joint un mérite plus spécialement réclamé par ce genre d'ouvrages : il est serré, nerveux, et souvent d'une gravité remarquable dans un jeune écrivain. On rencontre même, en certains endroits du livre, des passages vraiment pathétiques : nous citerons pour exemple celui qui termine le récit de la révolution de juillet. « Charles X, assistant à l'agonie de sa race, fut digne de » commisération. Poursuivi par le peuple victorieux, il avait quitté

Digitized by Google

»St-Cloud pour Versailles (1). C'est-là, dans le palais de Louis XIV, »que le vieillard découronné, prêt à partir pour l'exil, versa des »larmes cruelles sur le frêle rejeton d'une dynastie qui avait »régné huit siècles, sur cet enfant dont des milliers de voix sa»luaient naguère les glorieuses destinées. Quel spectacle! quelle »grande et terrible leçon! Au bruit lugubre du tocsin de la »grande ville, le descendant de St-Louis, déchiré par ses re»mords, demandait, d'abord à Dieu, puis à sa famille et à ses »vieux serviteurs, pardon et pitié pour ses fautes. L'ombre de »son frère le poursuivait, et ces paroles d'un mourant retentis»saient sans cesse à ses oreilles : *Que Charles X ménage la cou»ronne de cet enfant!* » Ce sont là de belles et touchantes paroles, qui expriment à la fois des pensées justes et des sentimens élevés. Sous le premier de ces rapports, la seconde partie de l'ouvrage nous paraît supérieure à l'autre : ce qui tient surtout à ce qu'elle n'est point, comme celle-ci, écrite sous l'influence exclusive d'un enthousiasme permanent, dont le moindre inconvénient est une certaine monotonie. En somme, l'*Histoire du Consulat, de l'Empire et de la Restauration* est un livre très-recommandable, qui mérite, par des qualités précieuses, le succès qu'il devra peut-être en grande partie à quelques exagérations que nous avons cru devoir y signaler. Nous en serons charmé quant au résultat; mais *nos remarques subsistent*, comme disait le bon Dacier.

Avant de prendre congé de M. Juste, nous nous arrêterons quelques instans sur un écrit d'un tout autre genre, qu'il a fait paraître l'année dernière et qui porte ce modeste intitulé : *Un tour en Hollande* (2). C'est un opuscule sans prétention artistique ou archéologique, ce qui est assez rare parmi les voyageurs modernes et surtout les voyageurs contemporains. On y trouve des observations vraies, des aperçus heureux, des esquisses, fidèles et animées, de paysages, de monumens et de mœurs, quelques anecdotes agréablement racontées, et de la gaîté sans moquerie, ce qui n'est pas non plus très-commun. Nous avons lu avec plaisir ce petit volume, écrit avec une simplicité qui est de bon goût

(1) Nous croyons nous souvenir qu'en quittant St.-Cloud, Charles X se transporta directement à Rambouillet. (*Note du Rédacteur*).

(2) Bruxelles, J. Jamar, 1839, in-18.

Digitized by Google

dans un pareil sujet. Toutefois nous ferons observer, relativement à la princesse Marie, femme du Stadthouder Guillaume III, depuis roi d'Angleterre, que madame de Sévigné eut doublement tort de l'appeler, dans un endroit de ses lettres cité par l'auteur, « une *Julie* qui passerait bravement sur le corps de son père » ; — d'abord parce que la romaine parricide s'appelait *Tullie*, et puis parce que cette grosse hyperbole, née de la haine convenue des courtisans de Louis XIV contre le vainqueur des Stuarts, ne devait pas être reproduite par une femme qui était si à son aise dans le naturel de la pensée et de l'expression. Il faut, dira-t-on, être bien atteint de la manie du contrôle, pour aller, jusques sur les terres d'un jeune écrivain bruxellois, faire une querelle d'érudit maussade à l'auteur de vingt lettres charmantes, à propos d'un passage qui ne s'accorde pas avec le *De Viris*. Que voulez-vous? Ce sont là les centimes additionnels de la critique : elle les prend où elle peut.

De Bruxelles a Constantinople, *par un Touriste flamand*. 1re *partie* : Suisse, — Italie. Bruxelles, librairie polytechnique, in-12, 2 vol.

Voici encore un voyageur (la jeunesse belge devient *itinérante*) : mais cette fois le voyage a d'autres dimensions.

Un journaliste, ou du moins un collaborateur de journaux (M. René Spitaels, de Grammont), fatigué de politique et de polémique, — il y avait bien de quoi, — se décide, un beau matin, à courir le monde. Il laisse là, sans penser peut-être à le fermer, le carton mystique *Correspondance*, fait ses malles, monte en voiture, et le voilà parti. Chemin faisant, il écrit à ses parens et amis, comme cela se pratique; et, comme cela se pratique aussi, c'est à leur demande qu'il a publié ce recueil de lettres. Pour ma part, j'en sais fort bon gré à la famille. Nous lui devons deux volumes amusans, spirituels, et qui parfois même se permettent d'être passablement instructifs.

Il est presque impossible, soit d'analyser, soit de résumer un pareil ouvrage sans risquer de devenir un peu traînant dans le

Digitized by Google

premier cas, et un peu sec dans le second : ce qui en donnerait une idée complètement fausse, et ressemblerait trop à certaines traductions. Nous aimons donc mieux cheminer avec le voyageur, allant où il va et nous arrêtant quand il s'arrête.

Les premières lettres sont datées de la Suisse, pays où M. S. n'a pas séjourné longtemps, mais qu'il nous semble assez bien connaître à certains égards, et surtout bien *sentir*. Dès ce début, on fait connaissance avec la manière leste, décousue, sautillante de l'écrivain : et on s'y habitue bientôt, parce qu'on y reconnaît une imagination vive et une originalité qui est souvent de bon aloi. De plus, l'esprit de notre touriste se plie heureusement à la diversité des objets et des incidens qu'il rencontre sur sa route. Humoriste, jovial ou raisonneur selon l'occurrence, il vous amène tout naturellement, si vous n'y prenez garde, à prendre ses goûts et ses antipathies, à partager ses impressions, et surtout cette humeur frondeuse qui semble être son état normal. Il cultive la description, c'est son droit de voyageur, et il en use largement; mais il décrit d'une façon pittoresque et qui paraît neuve, en ce qu'il procède souvent par des similitudes banales, mais frappantes, qui vous donnent de la chose une idée plus exacte et plus complète que ne le ferait une longue définition : procédé qui, au reste, était celui des Labat, des Léry, des Pyrard, ces admirables raconteurs de voyages! Avez-vous un penchant particulier pour les histoires tragiques et les horreurs mystérieuses? Suivez-le au sombre et féodal château de Chillon, dont les beaux vers de Byron n'offrent qu'une image imparfaite, dans ce redoutable domaine des anciens ducs de Savoie, geôliers de Bonnivard et bourreaux de Berthelier; forteresse et prison d'état, avec son pont-levis, sa herse, ses créneaux, ses cachots situés au-dessous du niveau du lac, ses billots pour décapiter les victimes, et son puits pour recevoir leurs cadavres. Préférez-vous des récréations moins toniques? Le touriste vous contera quelque anecdote, car il conte volontiers, vite et bien, témoin celle du monsieur dont il eut l'avantage de faire la connaissance à table d'hôte. « Il avait eu la parole de la soupe au dessert, ce »qui ne l'avait pas empêché de manger pour quatre. Il est »Français de naissance, et ultrà-radical d'opinion. A peine avons-

Digitized by Google

fait quinze pas ensemble, qu'il aborde la politique j'ai par-dessus la tête. Il nous harangue, et nous somme ıger avec lui (si pas comme lui) la France au point de du progrès universel. Une de ses oraisons cicéro- nes se termine par cette interrogation qu'il nous lance fureur : Que fait la France en ce moment? — Sur quoi il épond, en hochant la tête d'indignation : Elle dévorrrre rapuleusement sa poirrrrrre ! » Ce ne peut être là un conte yageur : c'est trop saisissant de vérité, et cela ne s'invente laintenant, sans l'avoir jamais vu, ne reconnaîtriez-vous pas nsieur tout de suite?—Enfin, que si vous n'êtes ni roman- ni rieur, ains au contraire socialiste, suivez l'écrivain dans allèle qu'il établit avec une louable franchise, et cette fois eine connaissance de cause, entre les grands et les petits ns helvétiques, trouvant ici l'ignorance et la pauvreté, avec ur du patriotisme et l'amour passionné de l'indépendance,—là ıce et les lumières, mais aussi l'insouciance politique et le naïf égoïsme, puis se demandant en vain l'explication de ce ème. Cette question m'a aussi occupé il y a fort longtemps, j'en ai, comme je le crois, entrevu la solution, je ne le qu'à la circonstance qui m'a fourni l'occasion de voir ce pays un de ces temps de crise où quelquefois les causes les cachées se montrent brusquement au grand jour : mais dissertation m'entraînerait trop loin, et je me remets en in avec M. S., qui est en vérité un fort agréable compagnon. rès avoir fait la rencontre d'un Anglais extraordinaire, qui e tout mauvais en Angleterre et tout merveilleux sur le nent (il est vrai que cet Anglais finit par être un Irlandais), yageur quitte l'Helvétie. Je lui sais un gré infini d'être sorti s riantes ou majestueuses vallées sans avoir laissé sur sa la moindre trace du déplorable jargon qu'elles ont eu le eur d'inspirer à tant d'autres. Pauvre Suisse! Envahie par *l'impressionnés*, de touristes, de porteurs d'*album*, de poètes ers ou en prose, de diplomates cacochymes, d'*attachés* frin- , de dandies, d'ennuyés, d'artistes et d'Anglais, as-tu assez é ta situation géographique et le charme de tes frais pay- s? T'ont-ils assez impitoyablement sondée, disséquée, torturée?

Digitized by Google

Ont-ils assez fardé, enluminé, défigur
physionomie? Grâces vous soient rendues, ô
avez vu les blanches villageoises de Fribour
affublées d'un *regard bleu* et d'un *sourcil*
et renom à vous, qui avez été soigneux de
sens de notre commune patrie!

Au mois d'août 1836, le voyageur quitte
nature pour les monumens de l'art, c'est-à
l'Italie, où il entre par le Mont-Cénis. A
dans le Piémont, ce vestibule de l'antique Au
ainsi que tous ses devanciers, à ressentir les
de l'air, du climat, des mœurs et des édi
marquent cette transition que l'on sent p
graduellement du Piémont à la Lombardie
à Rome, enfin de Rome à Naples, où le Mid
très-juste de mad. de Staël, apparaît enfin
et toute sa puissance. Mais pourquoi faut-il
par notre touriste à la contrée qu'il abor
de plaintes, aussi amères qu'injustes, contr
de sortir? Fallait-il nécessairement prélude
pour l'Italie, en injuriant la Suisse, appeler p
sionomie qui semblait naguère, et qui est, en
sereine? Qu'est devenu ce poétique enthousia
ses eaux limpides, pour le lac de Thun av
tées et son *hôtel de Belle-Vue* où l'on dîne si bi
dîne encore mieux, Genève, « ville docte
que dans son exaltation sitôt refroidie il app
sans nul souci de la spoliation qu'il exerçait e
canton de Vaud, « charmant pays auquel la
» ment » (*ibid.*), et Lausanne, avec son *port* d'Ou
petit village qu'il comparait magnifiquemen
enfin tout ce rivage, « terre promise de so
(*ibid.*), ce qui ne s'accorde pas trop avec un
sionomie? N'est-ce pas là ressembler à ces
en abandonnant leur maîtresse, la calomni
laire du bonheur qu'elle leur avait donné?
cela, de s'égayer si fréquemment sur la lé

Digitized by Google

l'inconséquence de nos voisins du Sud, et n'y a-t-il pas-là un peu de ce que, par un néologisme récent, on a décoré du nom sonore de *fransquillonnerie?* En vérité, pour expliquer ce morose caprice, il faut supposer que le touriste avait bien mal déjeûné à son dernier relai sur le territoire helvétique, ou qu'en touchant l'Italie il s'était approprié le proverbe indigène : *Lontano dagli occhi, lontano dal cuore.* Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, dans l'esprit du lecteur, cette étrange boutade contre ce qu'on admirait hier (et je n'en ai cité que la moindre partie) réagit forcément sur ce qu'on admirera demain. Comment voulez-vous que nous prenions au sérieux vos transports à la vue de Gênes, votre délire en présence de Venise, quand le titre de votre livre nous fait présumer qu'en apercevant la rade de Constantinople, vous serez dégoûté de Venise et de Gênes?

Ne comparons point ce qui diffère essentiellement par sa nature. La Suisse est belle par ses Alpes et par les faits héroïques de son histoire; l'Italie est admirable par son passé, tant polythéiste que chrétien, par ses édifices, anciens et modernes, par ses statuaires, ses peintres, ses musiciens, ses historiens, ses poètes : toutes choses dont la Suisse est à-peu-près dépourvue, — comme il lui manque aussi des garnisons étrangères, une demi-douzaine de polices qui se donnent gracieusement la main depuis Chambéry jusqu'à Messine, des voleurs *quantùm satis*, patentés ou non, de pittoresques bourgades où le brigandage est traditionnel et professionnel, enfin, et pour abréger, des armées de mendians qui suffiraient pour exterminer l'armée des larrons, si, par esprit de corps, ils ne préféraient partager avec eux. Cela posé, entrons en Italie.

Je viens d'exprimer ma pensée *tout franc et tout net*, suivant la bonne vieille phraséologie de Molière; et décidé à continuer sur le même ton, je dirai qu'à partir de cet endroit l'intérêt du livre s'accroît singulièrement. J'ai lu, de compte fait, vingt-sept *Voyages*, *Tours*, *Itinéraires*, *Relations* etc., dont l'Italie a fourni le sujet, écrits par des Français, des Anglais, des Allemands, des Portugais, des Hollandais, des Suédois, des Russes, voire même des Belges, depuis Montaigne juqu'à MM. Valery et J. Janin, en passant par les huit volumes de Lalande, depuis

Digitized by Google

Brydone jusqu'à lady Morgan, en côtoyant l
clatures d'Eustace, et du comte Orloff au maj
de ces nombreux ouvrages, aucun ne m'a p
m'ont autant intéressé que celui-ci : — j'en
celui de tous les livres qui fait le mieux conna
le corps, mais l'âme de l'Italie. L'écrivain
mobile et son allure dégagée, remuante, *désu*
les Anglais, est tout-à-fait sur son terrein dan
de mouvement et d'éclat. Il voit beaucoup, e
se ressouvient à propos, et dit des choses fort
il est convenablement disposé. Quoique l'
quarante ans, bien perdu de son prestige, i
pour exciter, soutenir ou renouveler à chac
imagination jeune et ardente, un enthousiasm
plus sincère qu'il n'aura peut-être été du
plaisir de suivre M. S. dans sa rapide tournée
vrir avidement ses yeux, ses oreilles, son i
chantemens de tout genre qui l'entourent su
Il décrit, avec bonheur et talent, les provinc
parcourt successivement, surtout les villes
beaucoup aux aspects les plus gracieux ou les p
nature, particulièrement lorsque celles-là s
bien joyeuses, bien étourdissantes, qu'elles
gnifiques hôtels, de précieuses collections et
tacle; ce qui, à vrai dire, se rencontre prese
des Alpes. C'est ainsi qu'il nous dépeint d'a
somptueuse aux places immenses et régul
larges, si commodes, si propres, se coupa
(ce qui porte l'auteur à la comparer, par
familièrement pittoresques dont nous avons p
gauffre dont on aurait échancré deux coin
placer d'un côté la citadelle et de l'autre le ja
son riche musée, son superbe théâtre, s
sardes que Napoléon estimait fort, et ses joli
paraît aussi estimer beaucoup; au reste
d'étiquette et de despotisme, centre et symbo
est tiré au cordeau, comme les rues de sa

Digitized by Google

contemple cette belle ville; il admire, il loue, et toutefois ne s'émeut guère : il y a chez lui parti pris de ne pas s'exalter : l'exaltation lui fait peur : elle l'a si souvent ennuyé dans les autres! Mais il arrive à Gênes; et soudain, en dépit de lui, l'enthousiasme le prend à la gorge. C'est qu'il est dans cette cité si justement nommée *la superbe*, qui étale orgueilleusement devant lui le vaste amphithéâtre où s'élève, parmi des forêts d'orangers et de citronniers, une autre forêt de dômes, de coupoles, de palais entièrement construits en marbre blanc ou jaune : car M. S. rapporte cette circonstance omise, je crois, par les autres voyageurs, que des patriciens, ayant dédaigné comme trop communs les marbres éblouissans de Carrare, leur ont substitué les marbres dorés de l'Espagne, tirés à grand frais de la Sierra-Morena. De Gênes il se rend à Milan : mais avant d'y pénétrer, il voit son itinéraire s'enrichir d'un épisode plus important qu'agréable. Arrivé aux frontières de la Lombardie, il se trouve en face d'un commissaire, lequel l'invite, avec l'aménité inhérente à la profession, « à rétrograder jusqu'au-delà du Tésin, la police n'étant pas autorisée à tolérer son entrée dans les états de S. M. autrichienne. » Après quelques façons, le touriste se soumet, et revenu à San-Martino, d'où il était parti une heure auparavant, il s'y voit refuser également la rentrée en Piémont : ce qui le place, pendant quelques heures, dans la situation flatteuse et proverbiale d'un homme assis par terre entre deux chaises. Enfin il obtient un permis de séjour pour Milan, ce qui, entr'autres avantages, lui fournit l'occasion d'une liaison plus intime avec la police impériale, — cette reine des polices, sans faire tort aux autres, — s'il faut croire tout ce qu'on en dit. Cette police, *invisible et présente*, répand un intérêt tout spécial sur cette partie de l'ouvrage, et conjointement avec les patrouilles, les bayonnettes, et les canons toujours braqués, elle répand une piquante variété sur la description d'*Il Duomo*, de *la Scala*, du Cirque, et d'une foule d'autres édifices qui embellissent la capitale du Milanais. Delà M. S. veut aller à Venise : mais à l'instant où il va quitter Vérone, la susdite police lui refuse le *visa* nécessaire. Pourtant, après quelques jours d'attente, d'impatience, et de murmures très-légitimes, le sous-directeur de

Digitized by Google

Vérone reçoit du directeur de Venise, — qui l'a reçu du directeur-général de Milan, — qui l'a reçu du ministre de la police à Vienne, — l'autorisation d'admettre le voyageur belge sur le territoire vénitien. Il paraît que la centralisation française a dans celle de l'Autriche une vigoureuse rivale. Parvenu dans la cité des doges, qui lui a inspiré des pages vraiment remarquables, notre compatriote se voit encore molesté par les commis tudesques, successeurs des inquisiteurs d'état : et il s'en plaint amèrement, et il a grand tort : car il devrait se douter, le sournois, que malgré son air de flaneur inoffensif, il est connu pour appartenir — dans son propre pays, il est vrai, et à trois cents lieues de Venise, — pour appartenir non-seulement à l'opposition, mais à l'opposition *avancée*, et qui pis est, *la plus avancée*, superlatif relatif qui lui est notifié par forme d'explication. Il faut voir dans le livre même l'histoire de sa correspondance à ce sujet avec l'envoyé belge auprès de la cour de Vienne : c'est aussi récréatif que peut décemment l'être un document diplomatique. En désespoir de cause, le touriste se détermine à tomber malade, ce qui lui vaut une prolongation de séjour. On aurait à regretter qu'il ne l'eût pas obtenue, car il l'a bien mise à profit : sa description de la basilique de St. Marc est la plus brillante que je connaisse. Mais il a fait mieux : il a compris l'état de la cité tout entière : il l'a vue telle qu'elle doit être, telle que nous l'avait déjà montrée G. Sand dans sa sublime allégorie de *l'Orco*, souveraine détrônée de l'Adriatique, aujourd'hui couchée sur quelques lambeaux de sa pourpre ducale, et se mourant de consomption sous le regard terne et la main rude de ses grossiers possesseurs. Nous transcrirons, à ce sujet, quelques lignes empruntées à l'écrivain, parce qu'elles sont pleines d'énergie, de chaleur, empreintes d'un sentiment vrai, et qu'elles renferment un fait, entre mille, propre à caractériser les conséquences de ce déplorable régime. Il s'agit d'une visite au palais *Foscari*, jadis habité par une noble et puissante famille, dont les anciens malheurs ont fourni à Byron le sujet d'une de ses compositions dramatiques. (1)

(1) THE TWO FOSCARI, *an historical tragedy*.

Digitized by Google

« Nous avons visité le palais dans son entier. C'est un des plus »somptueux qui longent le grand canal; il est construit entière- »ment en marbre, dans le style mauresque, et possède des »salons immenses où des fresques admirables aux trois quarts »détruites, des mosaïques nombreuses fort endommagées, des »lambris à dorures ternies et des balcons élégans couverts de »mousse témoignent encore hautement de la richesse et du bon »goût de ses anciens maîtres. Le rez-de-chaussée sert aujourd'hui »de magasin à un marchand de charbon, et le premier étage est »affecté, le dimanche, à un théâtre de marionnettes, où la »causticité vénitienne se venge, sous le voile de l'allusion, de la »dureté et de l'ignominie du joug autrichien. Les deux derniers »rejetons de la famille Foscari, relégués, depuis quelque temps, »dans un obscur appartement du second, où ces dames occupent »réellement moins d'espace que les toiles d'araignées, me firent »voir, avec un reste d'orgueil, les dépouilles de leur ancienne »prospérité, qu'elles étaient forcées d'exposer en vente cette »semaine. Des tableaux, des statues, des glaces de Venise, et »jusqu'à des portraits de famille, tout le matériel d'une vie »élégante et fastueuse, tout ce qui avait caressé le *sybarisme* et »la vanité d'illustres défunts, tout ce qui avait caractérisé leur »passage ici-bas à l'époque la plus glorieuse des fastes de la »république, tous ces trésors de luxe et d'orgueil, foulés, »froissés, déflorés, se voyaient çà et là; étalés au hasard, sur le »carreau brisé, pêle-mêle avec des meubles poudreux, des »festons arrachés, des lambeaux de tapisserie, et quelques »armes teintes encore de sang ottoman. Et comme rien n'égale la »rapacité d'une famille ruinée, voyez comme on a été opiniâtre à »vouloir tirer parti de tout; pas un anneau de fer, pas un cro- »chet superflu n'est resté dans la pierre des murs. L'histoire »raconte que le doge Foscari, victime des calomnies de la famille »Loredano, fut démis de sa dignité à l'âge de 84 ans, comme »incapable de gérer les affaires de la république, et qu'il mourut »de mort subite au premier coup de cloche qui annonça l'élection »de son successeur. Que dirait l'illustre mort, si, revenant »au monde, il surprenait chez lui cette affreuse profanation? »En voyant ses salons envahis par les huissiers, les crieurs et les

Digitized by Google

»brocanteurs, certes, il ressaisirait sa vieille épée, avec laquelle »il arrêta la puissance des Visconti, et, chassant des marches de sa »demeure ducale tous ces hommes d'impur trafic, il se redresse»rait de toute sa taille, aussi beau, aussi noble, aussi digne, »aussi enflammé que Jésus quand il chassa les vendeurs du »temple. Mais, hélas! *les morts vont vite* (1), et ne reviennent »plus : on s'en aperçoit partout à Venise! »

Cette partie de l'ouvrage renferme plusieurs autres passages fort attachants par le fond comme par la forme, et parmi lesquels nous indiquerons une visite au dépôt des archives vénitiennes, riche collection de documens originaux, dont l'étranger curieux ou savant est à-peu-près seul admis à secouer la poussière : malheureusement ce trésor historique est sous la garde d'un commis autrichien, déguisé sous le titre de *conservateur*, et qui ressemble beaucoup à ce qu'étaient et à ce que sont probablement encore les gardiens du harem de Stamboul, malgré les réformes opérées par Mahmoud-le-philosophe, — c'est-à-dire qu'*il ne fait rien et nuit à qui veut faire*. Ce vigilant dragon de la Colchos italienne, en bon et loyal *Kaiserlick* qu'il était, ne connoissait que sa consigne, formulée en ces termes : *Il être téfente te gobier* : et c'est à l'adroite complicité d'un gentilhomme suédois, consul de son gouvernement à Tunis, que le Jason belge a dû la faculté de s'approprier quelques parcelles de ces ruines précieuses, en transcrivant à la hâte et à la dérobée des fragmens de lettres ou de titres importans. Sous tous les rapports, l'histoire de ce séjour à Venise est ce qui, dans ces deux premiers volumes, nous paraît offrir l'intérêt le plus sérieux et le mieux soutenu. On y trouve vingt pages bien pensées, chaudement écrites, comme celle que nous venons de citer, empreintes d'une amertume de haut goût et de bon goût, d'une indignation que nous aimons à croire vraie, et qui, sous la plume d'un étranger, rappelle par fois l'éloquente douleur d'un des plus illustres enfans de l'Italie moderne, lorsqu'il s'écriait : *Terra prostituita, premio sempre della vittoria!.. Ove sono dunque i tuoi figli? Ov'è l'antico terrore della tua gloria? Miseri! noi andiamo ogni dì,*

(1) Burger, Ballade de *Lénore*.

Digitized by Google

memorando la libertà (1), et qu'il comparait ses compatriotes à ces malheureux qu'une profonde léthargie a fait supposer morts, et qui se réveillent pour se sentir vivre encore sous la lourde pierre qui scelle leur tombeau.

Après de nouveaux démêlés avec la police, par laquelle il se voit refuser l'accès de Trieste et de Vienne, l'auteur part pour la Toscane. Il s'arrête quelques instans à Ferrare, autrefois séjour d'une cour si brillante et si polie, mais qui n'offre aujourd'hui au voyageur que des souvenirs presque effacés de l'Arioste et du Tasse, un élégant *casino*, et un écho très-curieux, qui n'a plus guère à répéter aujourd'hui que les rauques accens des hussards hongrois ou bohémiens; puis à Bologne, la cité savante, avec ses riches palais souvent fermés, ses beaux portiques souvent déserts, et son antique université, dont Bruxelles doit déplorer la triste décadence (1); enfin il arrive à Florence, où pour la première fois il admire tout, le climat, le sol, les collections, les monumens, les habitans, et, qui plus est, le gouvernement lui-même; points sur lesquels, au reste, il se trouve d'accord avec tous ceux qui l'ont précédé. Ici nous recommanderons aux lecteurs belges, à ceux du moins qui s'intéressent réellement à la gloire de leur pays (*rari nantes*) le passage consacré à l'art flamand, dont Florence conserve de si nombreux et de si grands vestiges. Nous y avons lu, avec une orgueilleuse satisfaction, les noms d'une foule d'artistes, peintres, statuaires ou graveurs, appartenant au Brabant, aux deux Flandres, ou à la province d'Anvers, depuis Jean dit de Bologne, le plus habile élève de Michel-Ange, jusqu'au fameux Duquesnoy. En traçant cette glorieuse nomenclature, qui a dû exiger quelques recherches, M. S. a fait preuve d'un véritable patriotisme.

De Florence il se rend à Rome (avril 1837); et c'est là qu'il va se dédommager amplement de cette contrainte morale qui durant son séjour dans la première de ces villes, lui avait tyranniquement imposé l'admiration perpétuelle. Dès la première

(1) Ugo foscolo, *Ultime lettere di Jacopo Ortis.*

(2) Au 17e siècle, J. Jacobs, orfèvre bruxellois, qui avait fait sa fortune à Bologne, y fonda quatre bourses à perpétuité en faveur d'un pareil nombre de ses jeunes concitoyens.

Digitized by Google

ettre datée de la cité des Césars — qui est aussi la cité des papes; — l'esprit de dénigrement détrône l'esprit d'enthousiasme, l'arrêt de condamnation *à priori* est prononcé, le *parti pris* ruisselle à pleins bords. « *J'abhorre* Rome PHYSIQUE et Rome morale : voilà tout ». Il y paraît, et les preuves ne manqueront pas pour établir la véracité, sinon l'équité, de cette déclaration de principes. Est-ce antipathie sincère, naturelle, instinctive? ou l'écrivain n'a-t-il vu et voulu voir la métropole du catholicisme qu'à travers le prisme d'une opinion politique, et la *Curie* a-t-elle été solidaire du Conclave? ou enfin ne faut-il voir dans ces paroles qu'une fantaisie de singularité, qui se manifeste en plus d'un endroit de l'ouvrage? Nous penchons vers cette dernière hypothèse. Mais le but est manqué. Le *Nil admirari* n'est plus un moyen de distinction. A partir du *Smelfungus* de Sterne (1), ce type du voyageur atrabilaire, jusqu'à lord Blayney qui fit trois cents lieues dans les plus belles provinces d'Espagne et de France, sans y trouver rien qui valût la peine de s'arrêter; depuis lord Blayney jusqu'à M. Creuzé de Lessert, qui n'a vu dans la grotte d'Egérie qu'une *crapaudière* et dans le Torse qu'un *cul-de-jatte*; enfin depuis M. Creuzé jusqu'à M. de B** (celui-ci a gardé l'anonyme, et c'est bien dommage), lequel, en parlant des jeunes filles d'Allemagne et d'Italie, observe judicieusement « qu'après tout, »ce qu'on appelle la beauté n'est qu'une modification plus ou »moins correcte de la matière mouvante », l'humeur âcre et frondeuse a cessé d'être un cachet d'originalité. Ce qu'il y a de pis dans cette prétention malheureuse, c'est qu'elle entraîne quelquefois le touriste à manquer de judiciaire et de clarté, ce qui chez lui est tout-à-fait anormal. Exemples : 1° « Dans Rome antique, le pied »ne foule que cendres et ruines, derniers restes de cet âge »que nous appelons l'antiquité du monde, mais qui en était »réellement la jeunesse (2e vol. p. 138) ». Oui et non, comme dirait le *Constitutionnel*. Le règne des Tarquins appartient, non pas précisément à *la jeunesse* du monde, lequel paraît beaucoup plus mûr, mais à celle de l'association romaine; or, comme cette jeunesse est séparée de nous par vingt-quatre siècles,

(1) *Voyage sentimental.*

Digitized by Google

salvo justo, ce qui constitue un âge respectable, nous l'appelons *antiquité :* il ne s'agit que de s'entendre. 2° En parlant des transformations qu'on a fait subir à d'anciens monumens d'architecture et à des statues antiques pour les adapter à une destination plus récente, l'auteur s'indigne « à ce spectacle de mensonges »renversés et de mensonges encore debout (*ibid.* p. 139.) » *Kan niet verstand.* Je vois bien là une antithèse, compliquée d'une ellipse : mais il me reste à deviner comment les restes du *Forum*, du Capitole, du Colysée et des Thermes de Dioclétien peuvent être des mensonges renversés.

Crescit eundo. Dans la lettre suivante (8 juillet de la même année), l'indignation contre cette détestable Rome arrive à son plus haut paroxysme. La réprobation s'étend jusqu'aux œuvres de l'art, — l'art romain! La peinture n'offre que « l'éternel tableau d'église »; la sculpture n'est autre chose que « l'inces- »sante reproduction de tous les types anciens, de tous les dieux »ou demi-dieux de l'Olympe et de la mythologie ». Sans doute il serait à désirer, comme le dit plus loin M. S., que les peintres et les statuaires italiens sortissent par fois de ce cercle, pour aborder, comme en Belgique et en France, des sujets historiques et nationaux; ils y trouveraient le double avantage d'ouvrir un champ plus vaste à leur imagination et d'éviter une comparaison périlleuse avec les chefs-d'œuvre de leurs devanciers : mais pourquoi cette remarque si juste ne s'est-elle présentée à l'esprit du voyageur que durant son séjour à Rome? Le choix des sujets ne l'avait pas empêché d'exprimer l'enthousiasme que lui avaient inspiré la *Vierge* de Michel-Ange, la *Madone* du Corrège, la *Ste-Famille* de Paul Véronèse, les deux *Vénus couchées* du Titien, le *Mercure* de Jean de Bologne et bien d'autres tableaux ou statues dont les sujets sont également religieux ou mythologiques : — en exceptant toutefois la *Vénus* dite de Médicis, qu'il s'était bien gardé d'admirer, « parce que trop d'autres l'avaient fait » avant lui (vol. 1. p. 115). Mais cette fois l'art était en Toscane, et maintenant il est dans les États de l'Eglise. La géographie s'en mêle, et comme dit Pascal, ce qui est vérité par-deçà devient mensonge par-delà. On ne peut, pour expliquer cette bizarrerie, supposer que l'écrivain ait voulu parler seulement des artistes contempo-

Digitized by Google

rains : car aujourd'hui, en fait de sculpture et de peinture, ceux qui méritent réellement ce nom sont rares dans toute la Péninsule, et Canova, suivant l'opinion des juges les plus compétens, n'a guères laissé d'autre héritier de sa gloire que le danois Thorwaldsen. C'est donc l'art italien tout entier, l'art pris *in globo*, qui devient fastidieux au Vatican, après avoir été merveilleux au palais Pitti. — Même chose pour la musique : à Florence c'est une source « d'ineffables jouissances qui entrent par l'oreille et qui vont droit » au cœur » ; c'est « l'idée du beau dans sa plus grande généra- » lité ; » c'est « un immense trésor de plaisir et d'admiration » ; c'est « une espèce de révélation musicale et scénique » ; enfin « l'opéra italien est une suave chose », et ici le touriste, en dépit de lui-même, est de l'avis de tout le monde. Mais, ô fatale influence de l'*aria cattiva!* Une fois entré dans la ville où siège le successeur de St-Pierre, il découvre dans la musique italienne une foule d'affligeantes difformités. « Tous les chants se ressem- » blent d'une manière désespérante... ils n'ont pas de caractère » distinct et vrai... le compositeur marche très-souvent dans l'in- » dépendance du poète, et son enthousiasme présente toujours » quelque chose de boiteux... On y regrette l'absence de la nuance » spéciale que toute musique doit avoir dans toute pièce, langou- » reuse dans l'une, vive dans l'autre, expressive, fantastique, » chevaleresque, sinistre, imitative, etc. ». (p. 163 et suiv.) Nous n'avons étudié dans aucun conservatoire, et nous nous reconnaissons très-inexpert dans la science de la fugue et du contre-point : mais il nous semble que la musique de *Tancredi* est assez *chevaleresque*, celle de la *Norma* suffisamment *expressive*, et que les chants du *factotum della città* ne manquent ni de vivacité, ni de vérité dans l'imitation. Sans doute il se trouve dans tout cela des aperçus qui, au point de vue général, sont pleins de sens et de sagacité, mais qui, là où ils sont placés, ont l'air de s'appliquer à une localité particulière ; or, il n'y a pas, que nous sachions, d'école romaine en musique. Au reste, l'opinion énoncée à ce sujet par l'auteur l'amène à raconter une anecdote fort piquante. On jouait à Bologne *les Puritains* de Bellini. « Le » fameux air révolutionnaire (il s'agit probablement de l'admirable » *duo*) avait été refondu, quant aux paroles, en une complainte

Digitized by Google

»légitimiste, où *amor della patria* était modifié en *amor della* »*gloria*, et *viva la libertà* en *viva la fedeltà*. Mais la musique était »demeurée intacte ». Cela nous rappelle qu'en 1794 on avait ingénieusement substitué à deux mots proscrits d'un passage bien connu du *Déserteur* de Sédaine,

Le Roi passait, et le tambour
Battait aux champs,

cette heureuse et impayable version :

La Loi passait, et le tambour, etc.

En effet beaucoup de lois *passaient* dans ce temps-là, et il y en a même bon nombre qui sont tout-à-fait passées, ainsi que ceux qui les avaient faites. Plus tard quelque membre du comité de salut public, logicien comme ils l'étaient tous, élucida la chose au moyen d'une nouvelle édition, d'après laquelle on chantait :

Le *Général* passait, et le tambour, etc.

Le tribraque ayant ainsi expulsé le monosyllabe, à l'aide d'une double croche, se maintint en possession, s'il m'en souvient bien, jusqu'au commencement de l'an VI. Il résulte de ces deux narrations qu'en tout temps et en tout pays, le soupçon, l'arbitraire et la peur sont de fort sottes gens. *Quod* non *erat demonstrandum*.

L'auteur décrit ensuite les mœurs, les usages, et la vie intime des Romains modernes : mœurs faciles et souvent dissolues, vie frivole, apathique et inoccupée, usages parfois très-singuliers. D'autres voyageurs, par exemple, avaient déjà parlé de l'étrange aversion des dames romaines pour les fleurs et les parfums : mais aucun d'eux n'en avait cité d'exemple qui vaille celui-ci. Dans une soirée chez l'envoyé belge, la princesse Massimo, dont la famille prétend descendre de Fabius Maximus (bonne et ancienne maison assurément), faillit s'évanouir à l'odeur d'une rose placée sur le chapeau d'une dame bruxelloise, et qui (la rose) fut reconnue ensuite pour artificielle. M. S. signale aussi d'autres traits plus graves de la physionomie romaine, et surtout l'indifférence générale en matière d'assassinat, crime que multiplie d'une manière effrayante la férocité des mœurs populaires, et qu'encouragent l'inaction de la police, la lenteur des tribunaux,

Digitized by Google

l'impuissance des lois elles-mêmes. Il est malh
cord à cet égard avec à-peu-près tous ceux
et à quelque culte qu'ils appartiennent, qui o
tropole.

Cette perversité native d'une part, de l'aut
meurtrière, justifient très-certainement le l
l'écrivain. Mais il en affaiblit l'effet par le blâm
tématiquement sur tout ce qu'il voit, tout ce qu
Il va jusqu'à se plaindre fort naïvement des a
si rigides, si ombrageuses de leur nature, et
M. S., parfaitement tranquille. « La haine ne
» persécution rate. On me reçoit avec douceu
» comme on ferait d'un carliste ou d'un miguélis
» ou d'un Cosaque ». Au fond, nous comprenons
sécution fit toujours ma grandeur, s'écrie Mah
qu'il me batte, moi, dit la femme de Sganarell

Nous avions oublié de dire que cette partie d
pose presque entièrement de faits ou de réflexio
par des astérisques, ce qui leur donne une resse
avec les *Maximes* de la Rochefoucauld, dont au
geur a souvent l'amertume dédaigneuse, quelq
vues et le bonheur d'expression.

Ici se termine le second volume, et se term
article. Nous nous sommes étendu sur cette
qu'elle nous a paru le mériter à plusieurs égar
œuvre indigène, et dans un genre jusqu'ici
nous. L'auteur a dit librement sa pensée à l'
tous: nous en avons fait autant à l'égard de so
d'esprit pour s'en formaliser. C'est qu'en effet ce
homme fort spirituel, partial de bonne foi, asse
ganisé pour divertir par sa bonne ou mauvais
par son irritabilité même, souvent déraisonn
jours attachant, et jamais ennuyeux. Nous dé
qu'on puisse en dire autant de cet article. P
d'agir impolitiquement dans la poursuite d'un
tat, nous ajouterons quelques mots touchant l'e
qui est fort satisfaisante sous le rapport de

Digitized by Google

hique, comme de la beauté du papier et des caractères. ignette du frontispice nous a frappé par son air symbolique. représente le Temps foulant des ruines et brandissant sa à proximité de la barbe d'un musulman qui, commodément sur des coussins, semble n'avoir cure de son approche. ame recourbée de l'instrument destructeur m'a paru ressem- beaucoup au sabre d'un hussard moscovite ou d'un cavalier en de l'armée d'Ibrahim-Pacha. Est-ce encore là une épi- me sous forme de prophétie? Nous le saurons probable- t après avoir lu le troisième volume, que nous attendons impatience.

PH. L***.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES. — CONCOUI

La *Société des sciences, des arts et des lettre* Mons, dans sa séance du 13 juin 1840, a prop suivantes :

1. Faire la nomenclature des diverses pierre qui existent dans le Hainaut, leur gisement, l poids spécifique et par mètre cube, leur degré leur emploi.

2. Donner une notice biographique des pe province du Hainaut, qui se sont distingués de Charles-Quint jusqu'au traité de Westphalie.

3. Indiquer d'une manière concise les vices pénale belge, et les principales améliorations qu

4. Indiquer ceux des usages locaux existants e en législation civile, commerciale et coutumiè tons de Mons, de Charleroi et de Tournay, e aux articles des codes qui y renvoient.

5. Déterminer la proportion à établir entre l puits d'extraction des mines de houille et la long d'allongement (voies de traînage), dans le bu résultat économique de cette proportion pour l houillers de la province, où le prix de la m différent, savoir : le borinage au couchant de bonnages du centre (Houdeng et Marimont), et de Charleroi.

L'auteur devra se poser les conditions divers sont placés les charbonnages de ces localités, ficultés des passages de niveau, — les modes d à bras d'homme ou par des chevaux, sur des plates ou saillantes ; il devra indiquer, en out lesquelles il aura établi son travail.

6. Indiquer les sources de l'histoire du Hainau

L'auteur devra donner l'analyse succincte de s que son avis sur le mérite et la foi qu'on peut y

Digitized by Google

e magnétisme peut-il être considéré comme moyen thé-
que, et jusqu'à quel point?

einture. Le portrait en pied et de grandeur naturelle du
compositeur Roland de Lattre. (Orlandus Lassus).

eintre restera propriétaire de son tableau.

rose. La défense de Tournay par la comtesse de Lalain.

e pièce ne doit pas excéder trois cents lignes ordinaires :
a principalement jugée sous le rapport du style).

USIQUE. *Scène lyrique*, avec accompagnement de piano,
paroles extraites du poëme de M. Ad. Mathieu, intitulé :
de Lattre (1).

que le résultat du concours sera connu, invitation sera
e au lauréat de former un accompagnement à grand or-
pour l'exécution publique qui précédera la remise de
ille).

CONCOURS PERMANENT.

l'encourager les recherches historiques, la Société décerne,
e, annuellement une médaille d'or au meilleur mémoire
t sur un point quelconque de l'histoire ou des antiquités
naut; et pour faire coïncider ces recherches avec celles
occupe la *Société d'Émulation de Cambrai*, elle a adopté la
clature du programme rédigé par M. A. Leglay, et dont
ions sont : 1. *archéologie*; 2. *numismatique;* 3. *paléographie;*
matique; 5. *topographie;* 6. *histoire proprement dite et biogra-*
philologie; 8. *histoire littéraire et bibliographie.*

ART ORATOIRE.

ra décerné une médaille d'or à celui qui, dans la séance
e, fournira la meilleure improvisation.

ociété proposera, une heure à l'avance, neuf sujets au
les concurrents : trois seront empruntés au genre des-
trois au genre dramatique et philosophique; les trois
auront trait à l'éloquence parlementaire et judiciaire.

qui désireront concourir devront se faire connaître avant

e trouve dans l'*Olla podrida* de l'auteur, dont la *Revue Belge* a rendu
V. la livraison de mars 1840, t. XIV, p. 288-298.

Digitized by Google

le 15 mars, par lettre adressée à M. F.-A. Delbar, secrétaire de la société; ils seront tenus d'assister à une séance préparatoire dont le jour sera ultérieurement fixé.

La société pourra, s'il y a lieu, décerner un second prix.

Un règlement particulier déterminera les conditions du concours.

Les concurrents ne peuvent signer leurs ouvrages, qui doivent être adressés, francs de port, avant le 15 février de chaque année, au secrétaire de la société; mais ils doivent y mettre une devise qu'ils répéteront sur un billet cacheté, renfermant leur nom et leur adresse.

Aux termes de l'article 32 de son règlement, la société reste propriétaire des exemplaires des ouvrages qui lui sont adressés.

Il est fait, cette année, une exception pour la peinture.

Le jugement sur le mérite des ouvrages envoyés au concours, est proclamé dans la séance anniversaire de la fondation de la Société.

Digitized by Google

MARGUERITE D'AUTRICHE,

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS;

A VIE, SA POLITIQUE ET SA COUR.

Huitième et dernier Article.

quoique Marguerite ouvrît ses salons aux poètes, siciens et aux peintres, quoiqu'elle cultivât ne, avec succès, la poésie, la musique et la , quoiqu'elle sût si bien

..... chanter et rire
Danser, jouer, tant bien rire et escrire,
Peindre et pourtraire, accorder monocordes
(Et en faire).... bruire les cordes.

e cessa de se lamenter sur l'ennui mortel qui nait, sur l'ennui qu'elle traînait après elle comme ul de plomb.

ecrets regrets, de nature ennemis,
quels griefs tourmens mon penser ont transmis
tout plaisir en deuil, en desplaisance;
brief temps, je n'ai réjouissance
le secours de mes loyaux amis.

uil et ennuy me persécutent tant
e mon esprit à comporter s'estend
us les regrets que l'on saurait penser,
n'est viuant qui en scet dispenser;
r en mon cas personne rien n'entend.

Digitized by Google

Trop plus secret que ma partie
Suis maintenant, je me perchois,
Des ans y a bien deux ou trois
Que ne l'on crut pas ma folye.

Autant en emporte le vent
Qu'il n'a que vng baisier seulement
Combien qu'il soit donné de bouche,
Si le cœur ne donne la touche
Et y met son consentement.

Il est bienheureux qui est quitte
Du grief de fortune contraire;
Mais, las! je ne puis m'en défaire,
Il faut qu'en regrets me délitte.

Pourquoi non, ne veul-je morir,
Pourquoi non ne doy-je quérir
La fin de ma dolente vye,
Quand j'ayme qui ne m'ayme mie,
Et sers sans guerdon acquérir.

Ce m'est tout vng, par nostre dame,
Soyés poure femme ou grant dame,
Je ne vous veul mal ni bien,
Ayez des biens ou n'ayez rien,
Je ne vous hais ni ne vous ayme.

Je ne fais plus estime de ma vie,
Mon pore sens à tous coups se défie,
Entre les gens ne sçay ma contenance,
De mes jours n'ay jamais espérance,
Plus qu'à deuil est ma personne asserui

Nous le demandons, quoi de plus
accablant que cette vie pleine de regret
ment et d'ennui? La jeune femme se co

(1) Vers inédits, communiqués par l'hono

Digitized by Google

sombre et muet abattement; elle languit dans une affection morbide et privative; elle est frappée d'une sorte d'atonie qui lui fait souhaiter de sortir de ce séjour de deuil et de larmes; elle ressent cet affaissement de toutes les facultés de l'âme, cette satiété de toutes choses, même des distractions les plus éblouissantes, et qui est le plus cruel remords, la plus cuisante des douleurs; car elle entoure les sens affaiblis d'un vide affreux, qui tue.

Un des morceaux les plus remarquables de notre poète, c'est un *discours de sa vie et de ses infortunes*, qui est devenu assez rare.

La complainte de dame Marguerite d'Autrice, fille de Maximilian, Roy des Romans.

Quant vne fleur, yssant d'aitre d'honneur,
Est entré en vergier d'un seigneur,
Noble puissant et riche gouuerneur,
Et quelle croist en toute souffissance,
En force, en bruit, en beaulté, en verdeur,
En fruit, en grâce, en louange, en grandeur,
En pureté, en substance, en odeur,
Est mal de lui oster force et puissance;
Pour moy, chascun en a eu cognoissance.

Moy Marguerite, de toutes fleurs le chois,
Ay esté myse en grand vergier franchois
Pour demourer, croistre et hanter ainchois
Que feusse grande, emprès la fleur de lis :
Là ay receu tous biens et tous esbanois,
Là ay veu joustes, dansses et tournois.
Et maintenant je vois, et sy cognois
Que ces grands biens me sont prins et fallis,
Pas n'en doiuent les miens estre iolis.

Digitized by Google

Je y ay esté noblement arousée
Plus de dix ans de tres-noble rosée
Cuidant estre royne et espousée
Au roy Charle et corone portée;
Mais bien parchoy que me suis abu
Par quoy estre en mon cuer doloré
Car de par lui ay esté refusée,
Et sy m'a fait hors du vergier oster
Pour vne aultre en mon lieu boute

Cest espace, royne ay esté nommée
Mais maintenant suis la renommée,
O rei Charles, par de toi amée,
Puisque pour vne aultre m'auez vol
Mais, nonobstant, pas n'en suy diff
Amoindrie, foulée, ne blamée.
Se en ton pays je ne suis enfermée,
Dame et royne, cause ay de moi pl
En aultre vergier, pour moy de toy

O Empereur de Rome redoubté,
Mon grand-père, de vertu illustré
Qui chà jus porte et as tousiours po
Le monde. Aussi l'espée de justice,
Je te prie que tu prende pyté
De Marguerite, à qui on a osté
Plaisir, solas, puissance et majesté
Sans regarder à quelque préjudice
C'est peu prysé ton noble hostel d'

Mon noble Père, aussi roy des Rom
Tousiours auguste entre les corps hu
Je te requier et prie à iointes mains
Pour acquérir de Jhésus le mérite,
Que tu veulles tant prier tes Germai
Et tes subjettz qu'en brief, sans nu
Ilz tirent hors de ces las inhumains
Ta petite fillette Marguerite,
Qui de solas et ioye on déshérite.

Digitized by Google

Et toy aussi, mon frère souffissant,
Philippe, archiduc d'Austrice, flourissant
En toutes honneurs et en beaulté croissant,
Remetz ta sœur petite en non chaloir,
Fais esclaircir ton espée tranchant,
Fais esmouuoir ton peuple rauissant,
Fais desploier ton estandart puissant,
Fais à ce cop ta jeunesse valoir ;
Car, selon droit, mon duel te doit doloir.

De cuer contrit, je requier à Dieu vengeance;
De cuer contrit, je demande alligeance;
De cuer contrit, je pleure ma nuysance,
Pensent en moy que mon corps deuiendra
On m'a osté mon solas, ma plaisance,
On m'a donné pour joye desplaisance ;
De faire à dame ainsi, est-ce, l'usance?
Non, j'ay espoir que le temps changera,
Il n'a pas pleu tout ce qu'il plouuera.

O mes Flamens, estes-vous endormiz?
Vous estes ceulx qui me y auez miz,
En ce dangier dont de peur je frémis,
Craignant vser en doleur mon eage.
Tous les Franchois vous tenez pour amis
Que vous deuez tenir pour ennemis;
Car faussé vous ont ce qu'ilz vous ont promis,
Touchant de luy et moy le mariage;
Mené m'auez en paynible voiage.

Et vous qui estes de la noble maison
De Bourgoigne : or, est-il huy saison
De vous monstrer en seruant la toison,
Preux et vaillans, sans faire nulle haussage,
Vous voiez que suys à demy en pryson
Mise par vous, dont petit vous pryse,
Se ne vengez la grande mesprison.
Mettez vous donc en armes au passage
Pour moy rauoir, et on vous tendra sage.

Digitized by Google

Considérez la honte et vitupère
Que on a fait à moy et à mon père ;
Aydez que le faiteur le compère
Selon raison, droit et sainte escript
Pour elle aussi que deusse nommer
Ne fault gouster ceste sausse amère
Onques chà jus en nulz liures d'Hon
Home ne fist de telz fais lecture,
Mal en viendra selon foy et droiture

Oncques parler de telz fais je ne ouy
Que dites-vous les bons de mes pays
Bien cause auez d'estre peu esiouys
Pour ces tors fais à moy et mon père
Sy petit n'est qui n'en soit esbahiz;
Qui telz fais brasse, il doit estre hays
O tristesse de toy trop je jouys
Oultre mon veul ; mais s'il plaist Dieu
Que je reuerray ma lyesse prospère.

O vous, dames, damoiselles et pucell
Vous bourgeoises, gentiles damoiselle
Vous marchandes riches et toutes cel
A marier, prenez en exemplaire ;
Mirez-vous-y et lisez mes libelles ;
N'alliez pas vos faces qui sont belles
A hommes nulz qui vous soient rebell
Comme de moy est fait, dont me doit
Mais puisque à Dieu plaist, par raison

Si je ne suis en France cronée,
Et se du Roy je suis habandonnée,
Et se une aultre est en mon lieu ordin
Il m'en convient la pacience auoir,
Pas ne m'en chault ; mais que soie men
En la maison, en laquelle suy née,
Et souefment de tous biens gouuernée
Pour mon tayon mon père veoir,
Je ne demande en ce monde aultre au

Digitized by Google

Adieu plaisir, adieu esbatemens,
Adieu deduis, adieu haus puremens,
Adieu chansons, adieu bons instrumens,
Adieu danses, adieu ioyeusetez!
J'ay tons anuys, j'ay tous enccombremens,
J'ay toutes peines, j'ay douleurs et tourmens,
J'ay tous dangiers, et tous par vous, Flamens!
En cest auis m'auez mis et bouté,
Quant Dieu plaira de moi ara pité.

De mon tort fait, l'arbre en doit sa verdeur
Perdre à tousiours, et la fleur son odeur,
Le fruyt son goust, le soleil son ardeur,
L'oiseau son chant, la riuière son cours,
Tous Austriciens, subgetz à l'empereur,
Doiuent entrer en vaillance et fureur,
En promettant de venger cest erreur,
Sans des Franchois doubter le secours;
Car c'est blâme pour toutes nobles cours.

Je ne sais mieulx que pacience auoir,
Et mettre en Dieu le fait Marguerite,
C'est celui qui peut et scet tout conceuoir,
Et qui aulx bons donne sa gloire eslite.

Ce morceau est d'un poète, il est riche d'éloquence et de sentiment. Quelle élévation, surtout quelle variété! Et puis ces prières et ces imprécations adressées à un père, à un frère, aux nobles de Bourgogne, à tout un peuple, ne rappellent-elles pas involontairement le sublime désespoir de Didon au 4e livre de l'Énéide.

Peut-être qu'en écrivant ces mots : « *Et vous qui estes de la noble maison de Bourgoigne*, la princesse croyait voir devant elle ces gracieuses figures de cavaliers si bien peintes par nos grands maîtres; ces yeux brillants, ces corps sveltes, ces justaucorps dentelés de

Digitized by Google

riches étoffes, ces belles et longues rapières, ces chapeaux à plumes flottantes qui grandissent encore ces nobles personnages; peut-être qu'elle s'attendait à ces poétiques dévouements qui traversent les bandes ennemies, qui couchent sur la dure, cherchent leur route à travers les forêts, passent les rivières à gué et viennent sans trembler mourir au champ d'honneur.

Il y a quelque chose de douloureusement poétique dans ce mouvement arraché par le désespoir : *adieu plaisir*, etc. Ces vers font penser aux mélancoliques adieux de la Jeanne d'Arc de Schiller. En général, les poésies de Marguerite ont une teinte de tristesse sentimentale qui rappelle l'Allemagne, le Nord. Quelqu'un a dit avec beaucoup d'élégance : « La muse du Nord a le regard sérieux, le front pensif; elle entremêle à ses tresses de cheveux blonds les myosotis qui lui disent : « Souviens-toi ! » Rarement elle arrête sa pensée sur le présent, l'heure qui fuit lui semble belle, l'heure qui vient la trouble ou l'effraie. Tous ses rêves s'égarent entre ces deux phases de la vie : avenir et passé. Elle regrette ou elle espère; mais l'instant où elle devrait être heureuse lui échappe; elle s'avance avec de vagues appréhensions et des désirs sans fin; il y a, dans sa nature, un caractère maladif et un essor grandiose; elle se sent mal à l'aise dans la foule, mais elle trouve dans la solitude d'admirables révélations; la vie de ce monde l'attriste et la fatigue, mais elle porte ses regards au-delà; incertaine et timide pour se soutenir, elle a besoin de foi; elle invoque l'appui des êtres qui l'entourent; elle s'attache à Dieu et au bonheur qu'il lui promet; sa parole est douce, mais triste; un douloureux pressentiment la suit jusque dans ses élans de joie; une

Digitized by Google

larme brille à ses longs cils; une larme tombe sur les cordes qu'elle fait vibrer. »

Depuis le traité de Cambrai (1) surtout, Marguerite ne fit plus que languir.

Que l'existence est belle, que le ciel est pur, que le monde a de charmes, alors qu'on est vierge de haine et de dégoût, alors qu'on ne connaît ni l'odieux du vice, ni l'horreur de l'imposture et de la perfidie ! Tout est illusion et volupté; les premiers pas dans le monde sont une longue et délicieuse aspiration de toutes les jouissances du cœur et de l'imagination; on y entre entouré d'un nuage d'or et d'encens, qui en cache et les difformités et les honteuses faiblesses; mais viennent les réalités, les tristes nécessités de la vie, alors cette espérance qui nous charmait, qui nous berçait, que la destinée nous jetait comme un jouet, n'est souvent que le fruit d'une imagination trompeuse. Cette amertume, cette lie qui est au fond

(1) A propos du congrès de Cambrai, nous avons rapporté plus haut l'opinion de Du Bellay, d'après laquelle l'Angleterre n'aurait pris aucune part à ce congrès; cela est évidemment faux, car Dumont contient un autre traité conclu entre cette puissance et Marguerite et portant la même date que le traité de Cambrai. Puisque nous en sommes aux rectifications, nous nous en permettrons encore quelques-unes. Nous avons fixé la première bataille de Guinegate en 1512; c'est la date de la seconde, où Maximilien se comporta à la fin en véritable chevalier. La première eut lieu le 7 août, selon d'autres le 17, l'an 1479. Nassau y commandait la cavalerie allemande, et le sire de Romont les lansquenets flamands. Ailleurs, nous avons dit par erreur que Charles-le-Téméraire avait épousé Marguerite d'Yorck en secondes noces; c'est en *troisièmes noces* qu'il faut lire.

Digitized by Google

de la coupe abreuve d'ordinaire les cœurs que les jouissances ou les tempêtes de la vie ont violemment agités. Depuis longtemps une invincible satiété du monde et de ses dissipations avait poussé Marguerite à une de ces résolutions inspirées par le désespoir ou le repentir : elle manifesta la volonté de se retirer dans le couvent des Annonciades à Bruges, dont elle était la fondatrice (1); ce fut là qu'au bout de cet océan de passions orageuses, elle crut trouver un port de salut et de repos; mais la mort la surprit au milieu de ses projets de jeûne et de macération (2).

C'était une perte irréparable pour la grande politique de Charles-Quint : « Ce sera l'vne des plus grosses pertes que vostre Ma^té^ scauroit auoir pour vos affaires de par-deçà » écrivit, le trente novembre 1530, le sire de Lalaing à l'empereur.

Mais voici la lettre adressée par la princesse à Charles-Quint, et qu'elle dicta elle-même, la veille de sa mort :

« Monseigneur, l'heure est venue que ne vous puis

(1) Il y a, aux Archives du Royaume, un compte d'Etienne Lulier pour la conduite des ouvrages faits à la maison et cuisine de Marguerite construites auprès de son couvent des Annonciades, hors de la porte des Anes-lez-Bruges. C'est le numéro 1831 des *Registres des ch. des comptes.*

(2) Elle mourut d'une humeur à la jambe. Voir la collection de documents inédits concernant l'histoire de la Belgique, par M. *Gachard*, t. I, p. 291. Elle avait eu quelquefois de ces humeurs à la main. Le *registre* 1797 *Ch. C.* porte : « A maistre Guillaume, sérurgien de Malines, la somme de dix philippus d'or, de XXV patars, pièce, dont mad^e^ dame luy a fait don, en faueur et récompense de ce qu'il a plusieurs fois médeciné vng doy ouquel elle auoit mal, jusques ad ce qu'elle a esté garie. »

Digitized by Google

plus escripre de ma main ; car je me trouue en telle indisposition que doubte ma vie estre briefue, pourueue et reposée de ma conscience, et de tout résolue à receuoir ce qu'il plaira à Dieu m'enuoyer, sans regret quelconque, réserue (*si ce n'est*) de la priuation de vostre présence et de non vous pouuoir veoir et parler à vous encoires vne fois auant ma mort, ce que (pour la doubte que dessus) suppléray, en partie, par ceste mienne lettre, que crains sera la dernière qu'aurez de moi. Je vous ay institué mon héritier vniuersel, et pour le tout, aux charges de mon testament, l'accomplissement duquel vous recommande. Vous laisse vos pays de par-deçà, que, durant vostre absence, n'ay seulement gardé comme les me laissâtes à vostre partement, mais grandement augmentez, et vous rendz le gouuernement d'iceulx, ouquel me cuyde estre léalement acquictée, et tellement que j'en espère rémunération diuine, contentement de vous, monseigneur, et gré de vos subjects, vous recommandant singulièrement la paix, et par espécial auec les roys de France et d'Angleterre. Et, pour fin, vous suplie, monseigneur, que l'amour qu'il vous a pleu pourter au poure corps soit mémoire du salut de l'âme et recommandation de mes poures seruiteurs et seruantes, vous disant le dernier adieu ouquel je supplie, monseigneur, vous donner prospérité et longue vie. De Malines, le dernier jour de novembre 1530.

Votre très-humble tante,
MARGUERITE (1).

Marguerite avait fait son testament à Bruxelles le 20

(1) M. *Gachard*, Analectes Belgiques, t. I, p. 378.

Digitized by Google

février 1508; elle y ajouta une clause le 17 mars 1512; le 28 novembre 1530, elle fit un codicille, à Malines, par-devant le notaire Gualterus Militis. Elle légua son cœur aux Annonciades a Bruges, ses entrailles à l'église St.-Pierre et St.-Paul, à Malines, et son corps au couvent de St.-Nicolas de Tolentin à Bourg en Bresse (1): beaux symboles que ces dépôts de mort dans les trois villes chéries de la princesse. C'est que Marguerite était inhérente au peuple, elle s'était comme identifiée à sa vie municipale.

Son testament contenait, entre autres, la disposition suivante : « Voulons et ordonnons que, par nos exécuteurs testamentaires, soient esleuées et choisies cent jeunes filles pucelles, prestes à marier, ausquelles auons donné et légué, donnons et léguons en aumosne è chascune d'elles, pour vne fois, la somme de cinquante florins, liures tournoises, pour leurs mariages, afin qu'elles prient Dieu pour nous (2). »

Les honneurs funèbres que l'on rendit à la défunte commencèrent à St.-Pierre et St.-Paul, par trois messes solennelles, en l'honneur du St.-Esprit, de la Ste.-Vierge et de Ste.-Marguerite, et furent continués à St.- Rombaut. Transportons-nous, par la pensée, au mois de janvier 1531; assistons aux prières dans ce

(1) « Nous eslisons la sépulture de nostre corps en l'église du couuent de St.-Nicolas de Tolentin-lez-Bourg en Bresse. » Voy. son testament dans *Kort Begryp*, etc. *Bibl.* Bourg., n° 15,865.

(2) Les exécuteurs testamentaires furent le prince de Chimay, le comte Henri de Nassau, les seigneurs de Chièvres et de Berg, messire Gui de la Baume, comte de Montreul, chevalier d'honneur de la princesse, le seigneur de Gattinare, président de Bourgogne, et messire Louis Ochin, le confesseur de madame.

Digitized by Google

beau temple, écoutons les chants tantôt simples, tantôt pompeux, que font entendre tour à tour les accents de la douleur et ceux de l'espérance. L'église est tendue de 120 aunes de drap noir; dans le centre, s'élève un catafalque, couronné de cierges enflammés; l'archevêque de Palerme murmure le funèbre *de profundis*, au milieu de toutes les confréries des arts et métiers, du magistrat et du grand-conseil de Malines (1). Silence! c'est l'hymne du dernier jugement, le *Dies iræ:* la voix éclate et s'élève, la fatale trompette a sonné; mais enfin le mot de *miséricorde* est prononcé, et aussitôt l'hymne reprend son allure de recueillement.

Tout-à-coup, au milieu de cette église où l'encens fume, où les torches ardentes font ressortir le caractère grave des tentures noires parsemées de larmes blanches et de l'emblème de la mort, on voit le prodigieux Corneille Agrippa élevé dans une chaire, ayant à ses pieds ce tombeau et ces ossements, soulevant le voile mystérieux de la mort et cherchant, dans ces cendres inanimées, de grands exemples pour les vivants.

Toutefois l'éloquence d'Agrippa n'avait rien, absolument rien, des soudaines illuminations de Bossuet. Le discours qu'il prononça dans cette triste cérémonie, était rempli de ce pathos, de cette phraséologie insipide, calquée sur Cicéron et si fort à la mode au XVIe siècle. « Nous avons perdu, dit-il entre autres, l'ancre sur laquelle reposaient nos espérances. Nous sommes accablés du plus grand des malheurs, rien de plus affligeant, de plus douloureux, de plus fatal, ne pouvait nous advenir à nous et à la patrie. Quelle consola-

(1) *Kort begryp*, etc.

Digitized by Google

tion trouverons-nous au trépas de très-sainte prince Marguerite? nous pleurons tous, tous nous nous mentons; toutes les provinces, toutes les cités, tou les villes, tous les villages, tous les hameaux, s plongés dans le deuil, les gémissements, le chag et l'amertume, etc. » (1)

Le 22 janvier 1531, un convoi funèbre, à la t duquel figurait le jeune prince Jean de Danemark (fils de Christiern II, conduisit le corps et le cœur Marguerite à Bruges. Le corps fut déposé dans une cavation souterraine faite devant le maître-autel couvent des Annonciades, le cœur placé dans la tom de dame Marie de Bourgogne, à l'église de Not Dame; mais le 6 février suivant, il fut, par l'or

(1) Grapheus a chanté, dans des vers secs et lourds, la vi les infortunes de Marguerite; son œuvre porte ce titre : « *variœque fortunæ omnium clariss. heroinæ, optimæque princi Divæ Margaritæ Augustæ, Divi Maximiliani Cæsaris Aug. Fi* etc. » — On a encore : 1° Oratio funebris in illustrissimæ dom Margaritæ, archiducissæ Austriæ, Ducissæ Burgundiæ, exequiis, coram inuictissimo Carolo Quinto, Romanorum impe tore Augustissimo, et Ferdinando, Hungariæ Bohæmiæque, Rege pientissimo, sacrisque Romani Imperii Electoribus et P cipibus, etc., per Doctorem Johannem Fabri, electum episcop Viennen. Habita Coloniæ Agrippinæ, pridie Calen. Januarii, a a nato Christo MVXXXI. C'est un discours assez médiocre 2° Carmen sepulchrale in funus illustrissimæ principis, Dom Margaritæ, archiducis Austriæ, Ducis Comitisque Burgond Viduæ Sabaudiæ, etc., Nicolao Grudio, Belga, jureconsu Caroli Quinti, imp. Aug., secretario auctore. » — C'est biographie rapide de la princesse.

(2) Je parlerai plus spécialement de ce prince dans mon tra sur Christiern II, où presque tout sera neuf, depuis le comm cement jusqu'à la fin.

Digitized by Google

de l'empereur, rendu à la Mère Ancelle du couvent des Annonciades (1) afin de remplacer le corps de l'archiduchesse, lequel fut envoyé de là à Brou en Bresse (2), le 21 avril 1532.

Marguerite avait fait jeter, en 1511, les fondements de la superbe église des Augustins à Brou, et alloué une somme annuelle de 8000 florins jusqu'à l'achèvement de cet édifice, qui fut digne de la munificence de cette princesse : la structure de ce temple, ses mausolées, la lumière du vaisseau, les ouvrages de charpenterie, la forme des chœurs, le grand autel, le vitraux peints, tout attirait l'admiration des connaisseurs (3).

L'urne de plomb qui contenait les entrailles de la princesse fut déposée à St.-Pierre et St.-Paul (4),

(1) Ce couvent fut fondé par Marguerite d'Autriche en vertu d'une bulle du pape Léon X, du 14 juin 1516, dans l'ancien local des frères-mineurs hors de la porte des ânes près de Bruges. L'inauguration solennelle eut lieu, un an après, en présence du magistrat et de plusieurs seigneurs de la cour.

(2) On doit se rappeler que Marguerite avait, sa vie durant, le pays de Bresse, Vaux, Foussigny, le comté de Villard et la seigneurie de Gordan, avec haute, basse et moyenne justice.

(3) En 1837, il a paru à Lyon (imprimerie de J. M. Barret) un Essai sur l'histoire de Marguerite d'Autriche et sur le monastère de Brou, par B. F. Cussinet, Me ès-arts. Jamais je n'ai vu un pareil tissu d'absurdités. L'auteur, après avoir coupé la jambe à Marguerite, la fait mourir d'une dose d'opium, le 1er décembre 1511 (!!!).

(4) L'empereur y avait fait faire à Marguerite cette épitaphe :

D. O. M.

Illustrissimæ Margaritæ,
Archiducissæ Austriæ,
Invictissimi Maximiliani imperatoris natæ,
Ac principis Hispaniarum primo,

Digitized by Google

dans un caveau pratiqué devant le grand-autel, d
côté de l'évangile, sous le tabernacle où elle avait ins
titué la confrérie de St.-Sébastien.

La paroisse de St.-Pierre et St.-Paul ayant été, e
1777, transférée dans celle des ci-devant Jésuites, on
transporta aussi les entrailles de la princesse. L'ur
funéraire était fortement endommagée, on l'enferm
dans un coffret de bois de chêne, qui, le 28 octob
1778, vers six heures du soir, fut déposé aux Jésuite
sous les dalles du chœur, entre la première marc
du maître-autel et le mur latéral de l'évangile (1).

Cette coutume d'inhumer dans l'enceinte même d
temples, se rattache à une pensée philosophique et m
rale d'une haute portée. En plaçant les cendres
l'homme, pour ainsi dire, sous la sauve-garde
sanctuaire, on gravait profondément dans la mémo
des vivants la dignité et les destinées de l'espèce h
maine; et quand on ne pouvait entrer dans le tem
sans presser sous ses pas la cendre des morts, on
rappelait involontairement ce qu'on devait encore
respect, d'affection et de reconnaissance à ceux que l
avait aimés. Dans nos cités, où l'on place tout le bo
heur à jouir du présent en oubliant le passé, s

Deinde ducis Sabaudiæ relictæ,
Harum inferiorum regionum gubernatrici.
Carolus Quintus, Cæsar Augustus,
Amitæ posuit.

(1) Le procès-verbal, qui se trouve au numéro 15,865 d
Bibl. de Bourg. porte les signatures suivantes : *Jean He*
card. arch. de Malines, de Fierland, de Stassart de Noirmo
H. Diu.

Digitized by Google

s'inquiéter de l'avenir, on écarte avec soin de leur enceinte ce qui peut rembrunir le tableau de la vie. Revenons.

Marguerite avait légué aux Annonciades de Bruges son verre-à-vin incrusté d'argent, sa cuillère d'argent et un médaillon du même métal; en outre l'évangile de St.-Jean, in-32, doré et enluminé, avec son rosaire contenant une dixaine d'agates, sur la plus grande desquelles étaient gravées les vertus de Marie, la sainte Vierge. Cette agate avait été portée par Jeanne de Valois (1), fille de Louis XI et femme de Louis XII. Les autres pierres étaient entremêlées de petits grains d'or; au bout de ce chapelet il y avait un cœur d'or. Ce legs était accompagné du portrait de Marguerite, artistement peint sur bois par Orley, et de deux lettres touchantes adressées à la mère Ancelle.

L'église des Annonciades fut démolie le 17 février 1578, par ordre du magistrat, qui ne voulait pas qu'elle devînt un lieu de retraite pour les révolutionnaires du XVIe siècle contre les soldats espagnols. Les religieuses se retirèrent à Bruges dans une maison appelée *Fluweelhof*, qu'elles avaient achetée; elles eurent soin d'emporter avec elles les précieux restes de l'archiduchesse.

Charles-Quint avait fait, en 1531, construire dans

(1) Ce fut elle qui, en 1500, avait institué, à Bourges, l'ordre des Annonciades, dans le dessein d'honorer d'une manière plus spéciale les dix principales vertus dont la Sainte-Vierge a été le parfait modèle. Les religieuses de l'Annonciade ont un habit brun, un scapulaire rouge, un manteau blanc et un voile noir, La supérieure s'appelle, par humilité, la mère *Ancelle*, d'*Ancilla* servante.

Digitized by Google

l'église hors de la porte des Anes un fastueux mau solée en albâtre, décoré de statuettes d'or. Ce m nument, unique dans son genre, fut horribleme mutilé par les iconoclastes. En 1714, on le pla dans l'église du nouveau couvent bâti au *Fluweelho* on y ajouta un pavement de marbre noir et blanc, une figure représentant l'Annonciation de la Vierg devant laquelle était agenouillée, sur un prie-die madame Marguerite tenant en mains son livre d'heur Derrière elle on voyait la bienheureuse Marguerit sa patronne, debout; et, à côté d'elle, ses dames d'ho neur portant les blasons de l'Empire, de la Bou gogne, du Bourbonnais et de la Castille. Les déb de l'ancien monument avaient servi à la confection ces figures. Au milieu de la niche qui avait reçu monument était peint un cœur dans un miroir, av cette inscription en langue flamande :

« Hier rust het edel hert der alderdoorluchtigs artshertoghinne van Oostenryk, vrouw Margareta, i fante van den onverwinnelicken Keyser Maximilianu en vrouw Marie van Bourgondien, zyn gemaelinne... fondateresse van dit clooster der Annonciaeten Brugge, nichte van de H. Joanna, coninghinne v Vranckryk en fondateresse van het order der annu tiatie, weduwe van prins van Spangnien en van d hertoghe van Savoyen, regente deser Nederlande moye van Keyserlicke majesteyt Carolus V, welken d hert in't jaer 1531, den 6 feb., gegheuen heeft tot e salige memorie (1). »

Requiescat in pace.

(1) C'est-à-dire, ici repose le noble cœur de très-excellen archiduchesse d'Autriche, madame Marguerite, infante de l'

Digitized by Google

Dans la même niche, derrière la figure de Ste.-Marguerite, on lisait l'inscription que Charles-Quint avait fait faire à Malines et que nous avons rapportée plus haut.

Au milieu du mausolée était écrit :

In't jaer 1531, door keyser Carolus Quintus, is dees sepulture in schoon albaster form gestelt... ; in't jaer 1578 is de selve in de rebellie gedestrueert en geheel terneergevelt ; in't jaer 1714 door de religieusen van't clooster is dees tegenwoordighe forme herstelt. Wy bidden Jesus en Maria, bewaert ons voor alle ongeluk en viants gevelt (1). »

Sur les côtés de la niche brillaient les blasons de Marguerite, et tout le mausolée était construit en forme de pavillon soutenu par des anges et un aigle.

Le même couvent possédait trois peintures sur bois : dans la première, la princesse était à genoux, en face d'un autel, dans une attitude de dévotion profonde, sur les quatre coins, les armoiries de l'Autriche et

---

vincible empereur Maximilien et de dame Marie de Bourgogne, son épouse, fondatrice de ce couvent des Annonciades à Bruges, nièce de Jeanne, reine de France et fondatrice de l'ordre de l'Annonciation, veuve du prince d'Espagne, etc., tante de sa Majesté impériale Charles-Quint, qui a donné ce cœur, l'année 1531, le 6 fév., en mémoire éternelle.

(1) C'est-à-dire, en 1531, par les ordres de l'empereur Charles-Quint, fut construit ce beau tombeau d'albâtre ; en 1578, il a été entièrement détruit par les rebelles ; en 1714, les religieuses du couvent l'ont rétabli dans la forme actuelle. Nous prions Jésus et Marie, préservez-nous de tout malheur et des violences de l'ennemi.

Digitized by Google

de la Bourgogne (1); dans la seconde,
nisante sur son lit de douleurs, en
dames d'honneur et de son confesseur;
appuie sur les débiles mains de la mo
cifix et un cierge bénit; dans la troisi
telle que la mort l'a faite, couverte de lo
joues pâles, les lèvres closes, les yeux

(1) Et ces vers :

Cæsaribus proavis et Cæsare clara nepo
Margarita Austriaci sata semine Maximili
Illa ego quæ miti rexi moderamine Belg
Et per fœmineas percusso fœdere dextr
Tranquilla populos et longa pace beavi
Sic fato depressa cubo tellusque tenebit
Nescio quid magno de corpore pulueris
Lustra decem vitæ Lachesis vix neuerat
Stamina parca ferox fatalia rupit iterqu
Ire per obscurum nulli remeabile jussit
At vos, plebeio geniti de sanguine, qu
Ferrer, nec nobis dedicerunt fata nec
Parcere nominibus patientius ita sub vu
. . . . . .
Pallida mors æquo pulsat pede pauperu
Regumque turres.

(2) On y lisait ces vers :

Ergo nigra dies, et adest quoque fleb
Fœmina, nigra diu tibi mors diadema
Ergo longa dies tibi jam properatur,
Lumina perpetuis claudet nox vna te
Nec pietas, nec sancta fides, nec nob
Belgica nec diuos tellus miseranda mo
Scilicet non fuerit tumidæ mouere q
Et terræ lachrimas suggesserit Ampl
Illa orbanda sua rectrice, orbanda p

Digitized by Google

« Et venez, peuple, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel;.... venez voir le peu qui reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire :... des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste...» (1).

Fontenelle, l'ingénieux et paradoxal Fontenelle, a choisi Marguerite et l'empereur Adrien pour les interlocuteurs de son dialogue sur les morts les plus géné-

---

Jam nunc in riguo meditatus abire liquores,
Parce piis lachrymis, tellus, et parce querelis,
Nec mutare velis quod stat fatalibus olim,
Ignibus impressam nullis reuocabile votis.

1531.

Voir sur tous ces détails le n° 15,862 de la Bibl. de Bourgogne. Du reste, nous pensons que ces vers sont d'Agrippa. Ce qui nous confirme dans notre opinion, c'est que nous trouvons dans le registre 1832, f. VIIxxIIJ, de la Chambre des Comptes, les lignes suivantes : « A Henry Corneille Agrippa, docteur en deux drois, conseillier et indiciaire de l'empereur, n^re sire, la somme de douze liures, de xl gros, que mesd^s seigneurs, les exécuteurs du testament de mad^e feue dame, luy ont ordonné prendre et auoir d'eulx, en tant moins de ce qu'il mériteroit à faire et composer certains épitaphes et aultres escriptz qu'il a emprins faire pour seruir à l'obsèque et à l'honneur perpétuelle de mad^e feue dame. »

(1) *Bossuet*, Oraison funèbre du prince de Condé.

Digitized by Google

reuses; tous les écrivains français ne
avec la même courtoisie; on sait que
eu à souffrir de l'humeur médisant
qui l'a attaquée sans pitié, sans égar
geant ni les épithètes les plus effrontées
les moins édifiantes. Nous ne voulo
l'archiduchesse Marguerite a eu des f
bon remuer les ossements des sépulcr
que nous sommes poussière et corrup
dit un écrivain moderne, l'histoire
grave et majestueuse, n'est pas une
daleuse. Chaste et noble fille, elle dé
ler dans les tristes détails de la
examine, elle pèse un homme ou u
ses rapports avec la marche génér
nité, et elle s'arrête là. Jugée de cette
guerite fut grande, sans conteste :
rieure du pays noblement défendue (
et l'industrie encouragés, les sciences
sants, de glorieuses tentatives faites
une seule nationalité toutes les nationa
des Pays-Bas (2), tels furent les résult
un des plus brillants, des plus mémo
toire ait gardé le souvenir (3), et nous
plus heureux et des meilleurs, si nous
mir autour de nous les ombres sanglant
libertés immolées (4).

J.

FIN.

Digitized by Google

(1) Les instructions de l'empereur à Marguerite portaient : « s'il aduenoit que aulcuns princes voisins, seigneurs, estrangers ou aultres se ingéroient de faire aulcunes mauuaises practiques, emprinses et machinations sur les pays ou aulcuns d'iceulx pour enuahir ou désobéyr, en ce cas mad^e dame s'employera de tout son pouuoir de, à bien grand deuoir et diligence, obuier et remédier à telz dangiers et inconuéniens *promptement et prestement*, *sans y plaindre ny espargner despence*, le plus discrètement et raisonnablement que luy sera possible, soit par bonne et aspre justice, ou par la force, si la matière estoit à ce disposée ; mais ledit seigneur n'entend point que mad^e dame doiue souffrir ne permectre d'entrer en nulle nouuelle guerre ne querelle, sy ce n'est par son ordonnance, ains tousiours la fuyr et empescher le plus qu'elle pourra. » (*Archives du Conseil d'État et de l'Audience*, boîte 19, n° 677.

(2) Charles-Quint lui avait donné les ordres les plus formels à cet effet.

(3) Marguerite a apprécié elle-même son gouvernement dans une lettre à l'empereur, en date du 16 avril 1526 (vieux style).

Extrait de la minute de l'instruction donnée à Monsr. de Rosimboz, nre. conseiller, premier maistre-d'hostel et chef commis des finances, de ce qu'il dira de nostre part à l'empereur, à part, quand il sera vers Sa Maj^té.

« Assauoir que Sad^e Mat^é scet et peult estre souuenant que, auant son partement des pays de par-deçà, il auoit anticipé, leué et despendu tout en son voyage d'Allemagne, ou voyage de Mesyères, que autrement tout le domaine jusques en l'an 25, et aussi toutes les aydes courans. Outre, il laissa plusieurs grandes et excessiues debtes, et qui plus est, estoient désià les subgectz de par-deçà très-las de la guerre, voyre tant qu'ils n'auoient nulle affection d'ayder à la continuation d'icelle, et ne scauoit Sad^e Mat^é induyre les estatz à plus aucune chose accorder pour y employer et garder ces d^ts pays, et estoit désià la perplexité si grande aux finances qu'icelle Sa Mat^é en scauoit de quoi deslayer pour faire son voyage par-delà.

» Sad^e Mat^é scet aussi la paine et difficulté qu'il fault auoir pour garder les grands maisons et srs. de par-deçà de bendes, partia-

Digitized by Google

litez et questions, et pour les tenir en vni
seruy, et que tous tiennent vng chemin t
seruice de Sa^de Maté et les garder de mener p
traire, et en a veu icelle sa Maté, de son temp

»Pareillement scet Sad^e Maté la facilité de
à commotion et muténerye, singulièrement e
prince, et en temps ténébreux et de guerre,
esté puis le partement de Sad^e Maté, et en s
d'expériences que la crainte d'y retomber ne

»Néantmoins, et nonobstant encoires l'en
marchandise, la stérilité et cherté de temps
dégast des frontières et des barrières et pouret
deçà nous auons, Dieu mercys, tellement
à manyer les estatz et a tyrer argent desd^ts
et assistance des bons et loyaulx seruiteurs de
rant jour et nuyt, nous transportant de lieu
pargner nostre personne à les practiquer en gé
et à vuyder les querelles, questions et différen
fois, ils mettent en auant quand l'on leur
chose, que nous auons non seullement gard
sans, durant l'absence de Sad^e Maté, y auoir
terre, mais, que plus est, conquis le pays de
n'a jamais sceu faire, et que led^t pays est à pr
en l'obéissance de Sad^e Maté que Brabant ou
fait mectre tel ordre que la justice y est à
mieulx qu'elle n'a jamais esté, et que l'on y
domaine au prouffit de Sa Maté, portant plus de
de plus par an...

»Et combien que Sad^e Maté nous eust plus
donné pouoir de vendre son domayne pour f
et que plusieurs seigneurs et autres de par-de
siré que l'on l'eust fait, toutesfois cognois
estre très-petit, voires quasi tant vendu,
demeuré seigr. et maistre que des chemins,
comme est vraisemblable, peu auoir en ces
extime, pouoir ny obéissance, nous auons
pour les garder, en prenant d'austant plus

Digitized by Google

pour la conduite desdts estatz, séparant, renouant et nous aydant du peu que nous auons eu, que ledt domayne a esté gardé et n'en a esté vendu vng seul florin pour dépences faites depuis l'absence de Sade Maté, laquelle, si elle pense bien, ne se trouuera auoir esté seruy en ses autres pays.

»D'autre part encoires, qu'il soit aucunes fois entreuenu quelque commencement de questions entre les seigneurs de par-deçà, et que aucuns d'eulx ayant aucunes fois voulu estaudre leurs droictures et jurisdictions, tant au fait de leurs biens et domaynes, que en leurs offices, oultre la raison et au préjudice de l'auctorité de Sade Maté, si auons-nous à ce tellement labouré et pourueu, que nous auons tousiours appaisé lesdites questions et tenu lesdts seigneurs en la meilleure vnion et amitiyé qu'auons peu pour le bien et seruice de Sa Maté, en quoy n'auons pas eu peu de trauail, ny auons encoires chacun jourmais souuentes fois plus que n'auons pour les affaires propres de Sade Maté....

»En oultre auons aussi remédyé à toutes commotions et mutineries, jaçoit que plusieurs mauluais espritz eussent en diuerses villes de par-deçà, mesmes en celles de Gand et de Bois-le-Duc inuenté aucunes choses pour les mener et séduyre (1), à ce dont il y auoit grant commencement.... il est demeurée icelle Sa Maté, bien obéy par toutes les villes de par-deçà, et sa justice administrée sans mal ny esclandre.

»Ce dit à Sade Maté, le suppliant de nostre part qu'il luy plaise considérer de quelle importance sont telz seruices, de garder en absence de Sade Maté si grans pays, tant à l'arière et priuez si longuement de sa présence et de toutes négociations de mar-

(1) « Ceulx de Bois-le-Duc se sont publiquement esmeuz et ont contraint les gens de la loy à abolir diuers impotz, ont prins les clefz de la porte et se sont portez pour maistres de la ville, et ont déclairé qu'ilz ne veullent que l'on leur propose ou parle plus de donner ayde, et qu'ils ne veulent riens payer. — Ilz ont à main forte rompu les portes de diuers monastères, dedens et hors de la ville, ont but et mengié ce qu'ilz y ont trouué, ont soubmis les religieulx et religieuses à contribuer aux assiz et autres leurs charges, et pour récompense du passé, les ont composé et raençonné à grosse somme de deniers, et si ont secrètement enuoyé leurs deppntez aux chief-villes de Brabant, pour les exhorter à les ensuyr. » (Lettre de Marguerite à l'empereur, 16 juillet 1525. *Correspondance*, etc, t. I, fol. 279.)

Digitized by Google

chandises, tant de France que du quartier de (
ilz sont néantmoins principalement fondez, (
chose vendue du domayne, perdu vng pied (
coires conquis pays; d'auoir entretenu lesdts s
torité et juridiction de Sade Maté et préserué le
mocion et esclandre ; de penser quel soing et (
paines, travailz et diligences, il nous a co
journellement porter pour ce faire.

»Luy plaise aussi considérer si autre pers
auoit la charge que auons, si on leur po
crainte et obéissance qu'on fait à nous pou
personne; peser aussi le fruyt et bien qui l
crainte et obéissance: et si autre le seruiroi
nous, qui ne le tenons et réputons pas seulle
et nepueu, mais nostre frère, seul et unicq
quel désirons plus le bien que de nous-mesme
pour nostre prouffit particulier, oires de vray
car nous y dépendons du nostre plus que no
n'auons seullement en aucunes fois patienc
nostre pencion, deux et trois ans de long, san
comme Sa Maté a peu veoir par les estas de
sont par nécessité esté enuoyés. Ayns, qu
requis, auons presté ce que auons peu fine
engagé nos bagues et vaisselles pour son ser

»Lesquelles choses ne faisons pas dire e
Maté pour reproche, mais afin que si nostre pe
la syenne que au moins nos seruices soye
mémoire. »

(*Archives du Royaume*, *Correspondance inéd*
de Charles, vol. II, f. 57-63.

(4) Nous compléterons ce que nous avon
point par une note que nous empruntons à
duc Charles de Gueldre avait envahi, en
l'empereur. Les états de Brabant et de Holl
cette occasion, s'empressèrent de voter un sec
ce secours n'ayant pas suffi, il fut demandé a
un emprunt de 96,000 florins, à lever par cr
pour l'amortir, une aide de 100,000 florins.

Digitized by Google

»Bruxelles se refusa absolument aux deux demandes, et Louvain à celle de l'aide. Les abbés, de leur côté, ne voulurent y contribuer que sur le pied d'une certaine modération dont ils avaient quelquefois joui.

»Le gouvernement convoqua alors les états de Hollande, ainsi que les nobles de Brabant et les députés des villes d'Anvers et de Bois-le-Duc comme les plus exposés à l'attaque des ennemis; et ces différents corps, d'une commune résolution, consentirent à subvenir, pendant le terme de trois mois, au paiement des troupes qui étaient sous les ordres du comte de Buren, ainsi qu'à la dépense de l'artillerie et des munitions, à condition *qu'il plût à l'empereur de prendre à sa charge la quote et portion des villes de Louvain et Bruxelles de ladite dépense, et de fournir du sien, si avant qu'il ne sût induire, par voie amiable, ceux desdites villes à soy conformer auxdits d'Anvers et Bois-le-Duc, et à fournir au paiement de leur portion d'icelle dépense, ou que, à défaut de ce, les y feroit contraindre par exécution.*

»L'empereur était en Espagne. L'archiduchesse accepta, en son nom, cet accord, et ordonna au chancelier de Brabant de faire procéder, par la chambre des comptes, à l'assiette des sommes votées et des frais que le recouvrement en devait entraîner, tout *ainsi que feriez*, lui dit-elle dans son mandement, *si, par acte signé des trois états de Brabant, il vous apparust de leur consentement général, entier et uniforme, sans aucune discrépance, de l'accord desdites sommes.* Ensuite l'archiduchesse, toujours sous le nom de l'empereur, relevait le chancelier et la chambre des comptes des serments qu'ils avaient faits entre les mains des états de Brabant, sur l'observation de la Joyeuse-Entrée; leur promettait de les garantir, eux et leurs héritiers, envers et contre tous; et *si besoin étoit, de leur faire avoir l'absolution de leurs dits serments, de tel ou tels personnages à ce puissants et ayant autorité, qu'il appartiendroit; défendant à tous juges de les travailler ni molester, eux ou leurs héritiers, sous ombre ou à l'occasion de ladite assiette.* Le chancelier de Brabant s'excusa de sceller cet acte, alléguant que, par les ordres de l'empereur, il avait juré l'observation de la Joyeuse-Entrée, selon laquelle *aide ne se pouvoit imposer au pays de Brabant, ne fust que les états dudit pays y*

Digitized by Google

eussent consenti, et qu'il en apparust par acte. L'archiduchesse, en présence des états, prit alors le sceau de ses mains, et l'apposa elle-même au mandement qu'elle venait de rendre. » (Documents inédits concernant les troubles de la Belgique sous le règne de l'empereur Charles VI, par M. *Gachard*. Introduction, p. VIJ).

»Sous la régence de l'archiduchesse, la constitution municipale de la ville de Bruxelles, telle que l'avaient créée ou sanctionnée les ducs de Brabant, et après eux les ducs de Bourgogne, subit des modifications assez importantes. Une ordonnance du 18 juin 1528 retrancha du membre des nations les centeniers (proposés sur cent chefs de familles bourgeoises) qui y avaient voix délibérative.

»La même ordonnance restreignit le nombre des anciens doyens, qui auparavant faisaient tous partie des nations, en qualité d'arrière-conseil (*achterraedt*) : l'empereur statua que l'arrière-conseil ne serait dorénavant formé que d'un nombre de doyens anciens égal à celui des doyens servants, et il voulut que ceux-ci fussent tenus de choisir, pour le composer, les doyens les plus âgés, les sages, les plus aisés et les plus renommés par leur expérience.

»Charles-Quint, ou plutôt l'archiduchesse Marguerite, qui fit promulguer, sous son nom, l'ordonnance du 18 juin 1528, ne donnait d'autres motifs à ces mesures, que les inconvénients qu'entraînait le trop grand nombre des personnes convoquées aux délibérations du troisième membre, d'où il résultait que les plus prudents et les plus sages n'étaient écoutés ni crus. Mais ce n'était là qu'un prétexte : le véritable motif qui faisait agir l'archiduchesse, c'était que le troisième membre se montrait trop souvent opposé aux pétitions de subsides faites de la part du gouvernement.

»Avant la réforme de 1528 le corps des nations ne comprenait pas moins de six à sept cents personnes, savoir : les doyens servants au nombre de cent quarante-huit ; ceux qui avaient été appelés à remplir cette charge, en quelque temps que ce fût, et les centeniers. Il se trouva par-là réduit au nombre fixe de 296 votants. (Documents inédits concernant les troubles de la Belgique sous le règne de l'empereur Charles VI, t. I, p. XXVIJ.)

Digitized by Google

SUR UN BALCON.

L'histoire de ma vie est celle de mon cœur.
ALFRED DE MUSSET.

I.

Dans une vaste salle éclairée par un grand nombre de bougies, des femmes, des jeunes gens brillamment parés étaient assis sur des sophas placés le long des murs, tandis que d'autres valsaient aux accords d'une musique vive et légère. Deux personnes se détachèrent tout-à-coup de ceux-ci, et vinrent tomber, haletantes, le front humide, sur des chaises abandonnées, à l'écart.

— « Vraiment, dit une jeune et belle femme d'une voix entrecoupée et en agitant son éventail; vraiment, monsieur Léon, on étouffe ici; encore quelques minutes et je me trouverai mal; de grâce, sortons, et allons respirer un instant le frais ailleurs. »

Son cavalier se leva sans répondre, lui offrit le bras, et tous deux quittèrent la salle.

Ils traversèrent un long corridor où quelques lampes suspendues au plafond, ne jetaient qu'un jour incertain; son extrémité aboutissait à un balcon au bas duquel coulait une rivière bordée de saules et de peupliers.

— « Oh! dit la jeune femme, en exhalant un long soupir et en s'accoudant sur la rampe de fer du balcon, je ne connais rien de plus doux, en quittant la chaude atmosphère d'un bal, que de respirer cet air si frais, si pur, si imprégné d'émanations parfumées; cet air qui

Digitized by Google

vient vous fouetter le visage et gonfler votre poitrine. Et vous, M. Léon? »

Celui-ci ne parut pas entendre la question qui venait de lui être faite; il resta muet, la main appuyée sur son front et le regard errant au loin vers la campagne silencieuse.

— « Mais, M. Léon, vous êtes aujourd'hui d'une étrange humeur, continua madame de Maleval, en faisant une petite moue; votre réputation de galanterie est gravement compromise; vous me laissez le soin de soutenir seule la conversation; voilà vingt questions que je vous adresse et auxquelles vous ne prenez pas la peine de répondre... Décidément vous me boudez, ou de bien graves méditations vous absorbent, pour que vous soyez ainsi avec une dame, vous d'ordinaire si empressé, si galant à leur égard. »

Le jeune homme leva nonchalamment la tête, regarda un instant sa compagne, et répondit :

— « Vraiment, madame, si nous n'étions seuls je supposerais que ce langage s'adresse à un autre que moi. Vous présumez que je vous boude, vous m'accusez d'anti-galanterie... et tout cela parce que l'aspect d'un bal, que je n'aime guère, vous le savez, avait assombri quelque peu mon humeur, et que l'aspect d'une belle nuit a changé la nature de mes impressions en une mélancolie contemplative que je ne puis maîtriser, malgré le ridicule que vous, femmes du monde, faites rejaillir sur ces pauvres rêveurs qui pleurent en contemplant la lune et soupirent en regardant les étoiles.

— Ah! c'est en vain que vous voudriez donner ce prétexte au dépit que vous avez paru éprouver ce soir; on en connaît la cause, monsieur; j'en ai ouï parler par

Digitized by Google

plusieurs de vos amis. Du reste elle vous honore : il témoigne qu'il a le cœur aimant l'homme qui, en amitié, se montre jaloux à ce point.

— Je ne vous comprends pas, madame; et il me serait fort agréable que vous voulussiez bien vous expliquer plus clairement.

— Volontiers, monsieur : Eh bien! le mariage de votre ami Ernest avec ma sœur vous a déplu.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Pourquoi!.. vous craignez que l'affection et les soins qu'il devra vouer désormais à sa femme ne le forcent à restreindre le cercle de vos relations, et que la place que vous occupiez dans son cœur ne soit envahie par Amélie. Vous a-t-on compris, monsieur le poète? »

Léon sourit, haussa les épaules et garda le silence.

— « Ah! vous ne répondez pas; vous passez donc condamnation? D'ailleurs il n'y aurait dans ce que j'ai appris rien qui m'étonnât. Le jaloux en amour l'est ordinairement en toutes choses,—et combien ne l'êtes-vous pas en amour!.. Il faut, avez-vous dit à je ne sais quelle belle mystérieuse,

Il faut tout à ma flamme :
Vivante, pour moi seul
Je veux ton corps, ton âme,
Et, morte, ton linceul!

— Eh bien oui, madame, dit enfin Léon; à vous parler franchement, je suis jaloux d'Ernest, jaloux comme on ne le serait peut-être pas d'une amante. Cela se conçoit : de trois grandes affections que j'ai eues dans ma vie, il est la seule qui me soit restée, et c'est à lui que je dois d'avoir vu les deux autres brisées.

— A mon tour, monsieur, c'est à moi de vous prier

Digitized by Google

de vous expliquer clairement : votre
votre esprit, est nuageux cette fois plu

— M'expliquer plus clairement , n
pourrais sans indiscrétion, sans entre
intimes qui nous sont personnels, à E

Mais notre absence a dû être rem
dans le salon au plus vite , car le mo
va se livrer à toutes sortes de suppositio
flatteuses pour mon amour-propre , p
non pour le vôtre. D'ailleurs, la nui
plus long séjour sur ce balcon pour
santé. »

Madame de Maleval, au risque d
qui brillaient dans ses cheveux et de
cieux bandeaux , entoura coquetteme
choir de batiste qu'elle tenait à la ma

— « Voilà pour l'objection relative
dit-elle ; quant à celle des propos q
pourrait provoquer, ma position de
l'abri; et d'ailleurs, d'une manière co
auront leur libre cours ; car je ne r
cette nuit, je reste ici, et je connais
geance pour être certaine que, si je
vous n'y retourneriez pas non plus
compagnie. »

Et pendant que madame de Maleval d
rire était si engageant que Léon sen
lution.

La jeune veuve s'en aperçut sans dou
aussitôt :

— « Ainsi donc, monsieur, il est
demeurons sur ce balcon jusqu'au

Digitized by Google

nous ne pouvons rester muets, me permettrez-vous de donner à la conversation la direction qui me sera agréable, de parler, par exemple, de votre amitié pour Ernest, et surtout de vous demander comment cet ami si bon, si dévoué a pu briser les deux seules grandes affections que vous ayez éprouvées jusqu'à ce jour.

— Soit, madame, dit Léon; puisqu'un mot jeté au hasard me force de vous faire des confidences, d'être indiscret, je le serai, sauf à votre conscience à supporter le poids de la faute que je commets, peut-être.

Oui, madame, il est bien vrai qu'Ernest, mon ami, mon frère, s'est rencontré sur ma route, comme un infernal génie, chaque fois que j'ai aimé; il est bien vrai qu'il a brisé et flétri involontairement les deux seules amours que j'aie eues, à l'aide de manœuvres, devant lesquelles auraient reculé les plus grands de mes ennemis; sa main enfin a détruit tout le bonheur dont j'étais appelé à jouir dans ce monde : Ah! dites, le ciel pour être juste ne doit-il pas vouloir que puisque Ernest a éloigné de moi tout ce qui m'a aimé, je rencontre en lui une amitié qui compense les affections qu'il m'a ravies, qui soulage et guérisse les blessures qu'il a faites à mon âme.... Écoutez :

II.

J'avais dix-sept ans à peine. Nous ne sommes pas, l'un et l'autre, si loin de cet âge, pour que nous ayons oublié qu'alors, jeune homme ou jeune fille, on n'a qu'une seule préoccupation, un seul rêve : aimer, trouver un être sur qui verser les torrents de tendresse qui débordent du cœur. L'amour alors résume l'existence; l'amour, c'est la vie, c'est le but, c'est l'es-

Digitized by Google

sence de toutes choses. Les organisations les plu froides, les plus incomplètes même, sont, à dix-sep ans, tourmentées de ce besoin dévorant. Comme donc devait-il être de moi, de moi, dont aujourd'hu encore, après toutes les déceptions qui m'ont a sailli, le cœur bat, la tête s'exalte au récit de scèn d'amour? — Partout où se portaient mes pas et (se trouvaient des femmes, mes regards avides les pa couraient pour chercher celle dont l'âme devait r pondre harmoniquement à la mienne, celle dont regard devait lire dans le mien, mes vœux et m espérances. Quelquefois mes recherches étaient vaine quelquefois il m'arrivait de me fixer, de faire un choi et pendant plusieurs jours celle que j'avais crue destin à m'aimer remplissait mon imagination et servait d'ob à mes folles et vagabondes rêveries; je la dotais gén reusement de toutes les qualités que j'avais plac dans l'amante que je m'étais créée; puis venait quelq circonstance qui me démontrait combien je m'ét fait illusion, combien celle que j'élevais sur un p destal était peu digne de cet hommage. J'en souffra mais ne me décourageais pas; bientôt une autre re plaçait dans ma tête, — je ne dirai pas dans m cœur, — celle que je venais d'en bannir.

Enfin un jour, je me trouvai à un bal auquel assi tait l'élite des jolies femmes de la ville. Comme d'ord naire, mon premier soin fut de les contempler tour tour. Une me frappa de prime-abord. Vous faire s portrait me serait impossible, — d'autant plus que suis assez de l'avis d'Alphonse Karr, lequel prétend q si, pour représenter une femme, un peintre dev suivre exactement la plus suave, la plus brillante de

Digitized by Google

cription écrite ou parlée, il ferait la plus abominable caricature qui se pût imaginer. — Il me suffira de vous dire que, dans ma pensée, le pinceau de Raphaël n'avait jamais produit de type aussi pur ni aussi parfait; plus je la regardais et plus l'impression qu'elle avait faite sur moi prenait d'empire. Aussi j'aspirai avec impatience au moment où il me serait permis de lui demander un engagement pour la danse. Il arriva enfin. Je me dirigeai vers elle d'un pas craintif et lui parlai avec une émotion que j'aurais voulu vaincre. Elle me répondit que jamais elle ne dansait, — mais avec tant de grâce et de candeur, mais d'une voix si douce, si harmonieuse que rarement musique vibra plus délicieusement à mes oreilles.

Cette réponse cependant me fit froid au cœur, il me sembla qu'une main de glace venait l'étreindre; cette réponse renversait l'échafaudage que je venais d'élever, elle détruisait l'espérance dont je m'étais bercé depuis une heure; — et à dix-sept ans, c'est une terrible chose qu'une espérance d'une heure détruite! — Je fus sombre et malheureux tout le reste de la soirée, je ne parlai à personne et me mis en face d'elle à la contempler. Je ne sais si elle s'aperçut de l'attention que je lui prêtais, mais elle me regarda à son tour, et cet échange de regards continua jusqu'au moment où son père vînt la prendre pour regagner sa voiture.

Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que rentré chez moi je rêvai d'elle toute la nuit, que le lendemain, ma première pensée, en m'éveillant, fut pour elle. Je ne vous dirai pas non plus combien de fois je passai sous ses fenêtres, combien de fois je la suivis à la promenade, et allai me placer près d'elle à l'église. Je

Digitized by Google

négligerai tous ces détails, et je vous
qu'ayant lu dans ses traits une douc
quelque chose qui me disait d'espérer,
de lui écrire et que ma lettre obtint une
madame, avec quel tressaillement, avec
et quelles espérances je l'ouvris!... On
entendre que, quoiqu'on doutât encore
de mon amour, on n'était pas loin d'y ré
me priait de ne plus écrire, on me dés
son où l'on allait presque chaque jour
facile de me faire présenter. Je suivis
et huit jours après, je pus enfin exp
voix mon amour à Elisa.

La beauté de son âme me parut rép
charmes de sa personne; je lui fis part
je vis avec joie qu'elle les partageait
elle aussi s'enthousiasmait à la lecture de
elle aussi était considérée par les être
gaires, comme une jeune fille folle,
exaltée; elle aussi aimait l'ombre, le si
tude; enfin elle aussi avait rêvé un h
moi j'avais rêvé une femme, et trouvé
elle, la réalisation de son rêve, comme
elle la réalisation du mien.

Que vous dirai-je, madame? Je l'aim
ardeur, une telle adoration que je ren
peindre mon amour, tant le langage hu
pâle et impuissant. — Six mois se
Lorsqu'un dimanche du mois de juill
ans de cela, et ce souvenir, quand je l
encore aussi douloureux que le premie
que j'étais à me promener en compagn

Digitized by Google

perçus, au bout d'une avenue, Elisa donnant le bras à son père et entourée de plusieurs dames. Je ne dois pas oublier de vous dire qu'Ernest ignorait que j'eusse cette passion, parce qu'il m'eût semblé qu'en la confiant à qui que ce fût, je lui ôtais son charme, son mystère, que je la profanais enfin.

Tel était l'effet que produisait sur moi la présence d'Elisa, que je ne la rencontrai point sans que mon cœur battît bien fort, sans que je tressaillisse de tous mes membres. Aussi je ne sais pourquoi cette émotion me saisit cette fois plus fort que jamais; mais je tremblai comme si un pressentiment m'eût averti de ce qui allait se passer.

A notre aspect, elle parut étonnée, fit un mouvement en arrière, et ses traits se couvrirent d'une pâleur soudaine. Cependant elle nous salua gracieusement, et même me sourit.

Lorsque nous l'eûmes dépassée, Ernest s'arrêta et se retourna pour la regarder.

— « Eh bien! me dit-il en se rengorgeant, que penses-tu de cette femme? »

J'étais préoccupé, je ne le compris pas et gardai le silence.

Il renouvela sa question :

— « Je te demande ce que tu dis de Mlle T. »

Je le regardai fixement d'abord, puis je me pris à rougir : ma première pensée fut qu'il avait enfin appris le secret que je m'étais efforcé de lui cacher.

— « Pourquoi m'adresses-tu cette question, lui dis-je, et que t'importe ce que je pense de cette demoiselle?

— Il m'importe très-peu en effet. D'autant plus, ajouta-t-il avec fatuité, que lorsque je tends mes filets

Digitized by Google

après une femme, ce ne peut être q
Mais enfin ne trouves-tu pas qu'elle e
paraîtrait-il que j'eusse mal employé m
lui sacrifiant trois mois, et en risquant un
fois de me rompre le cou, pour escalad
de vingt pieds de haut. »

Je continuai à le regarder de plus en
et quoique je ne comprisse rien à ce q
j'eusse cependant voulu pour tout au m
prolonger cet entretien.

— « Ecoute, continua Ernest, il ne
arrivé de révéler, même à un ami intime
de nature à compromettre une femme
j'aurais eu des relations; mais cette petite
égard, d'une façon qui m'autorise à ne
ménagements. »

Décidément je croyais rêver, et ce fut
j'articulai ces mots :

— « Tu la connais donc? »

Un immense éclat de rire fut d'abor
ponse de mon compagnon.

— « Voilà une naïveté! s'écria-t-il. Ma
n'as-tu donc rien compris à ce que je vie

— « Mais pas trop, » répondis-je. Et j
oppressé d'un poids énorme.

— « Vraiment. Eh bien! je m'en va
plus clairement. »

Alors, madame, continua Léon, Ern
comment il avait connu Elisa, comment
intimes et secrètes s'étaient établies ent
comment !.... Ah! je n'acheverai pas, v
comprendre, madame!...

Digitized by Google

J'eus le courage d'écouter tous ces détails, dans lesquels Ernest semblait entrer avec un satanique plaisir; j'eus le courage de les écouter, tandis que l'indignation et la rage débordaient de tous mes pores, tandis que tout mon sang refluait vers mon cœur, et que ma gorge se serrait.

Une lueur d'espérance cependant jaillit tout à coup au sein du sombre enfer où venait de me plonger cette révélation accablante; j'en revins à ma première idée : Ernest, me disais-je, a surpris mon secret, et il se fait, le misérable plaisant, il se fait un bonheur de me torturer.

Je voulus lui donner un énergique démenti, ou au moins le questionner, obtenir des preuves; mais je craignis que ma parole tremblante ne me trahît, et je me tus.

Ernest me dit encore : — « J'ai rompu avec elle il y a trois jours, parce que je la soupçonnais fort de n'avoir pas d'intelligences qu'avec moi seul. Je me trouvai un soir chez elle; la fenêtre était ouverte; lorsque tout à coup Elisa se rejeta en arrière et me força à faire le même mouvement. Curieux de connaître ce qui avait pu lui causer cet effroi, je voulus regarder, mais elle se suspendit à mon cou et m'empêcha d'avancer. Cependant j'avais eu le temps de voir un individu portant un vêtement de couleur sombre, qui se promenait de long en large, et regardait vers l'endroit où nous étions, de manière à me faire croire qu'il était plus qu'un simple curieux. Un instant après aucun doute ne m'était plus permis : une lettre tomba à nos pieds, une lettre qu'Elisa ramassa vivement, et qu'elle ne consentit à me lire à aucun prix. »

Digitized by Google

Cette dernière révélation d'Ernest a
bler ; je n'avais plus besoin de nulle
c'était moi qui, le soir dont il me pa
les fenêtres d'Elisa, moi qui avais je
qui avais cru voir en effet deux ombre
rière ses rideaux.

Que devais-je faire? Ma raison me d
d'abord à celui qui m'avait ravi invo
bonheur, d'oublier celle que j'avais ta
ce que j'ai fait. Mais la raison ne gué
du cœur, et les miennes saignèrent lo

Voilà, madame, la première des d
que j'avais à vous raconter.

—Eh bien! M. Léon, dit madame de
devez-vous bénir le hasard qui a jeté
de votre amour; cette femme, à laqu
siez attaché de plus en plus, n'était
aimée comme vous l'aimiez; l'ange de
ailes souillées et récélait une âme de

— En fait d'amour, madame, on
proché d'avoir des idées entièrement
admises. Aussi je n'ai jamais maudi
femme est un être faible, léger et ch
fidèle à un homme qu'autant qu
présente pas pour servir de terme de c

—Passons à votre seconde histoire,
souriant madame de Maleval.

—Puisque vous ne voulez pas me pe
la pensée que j'avais à émettre sur la
mes, je me tais à cet égard, et m'em
vos désirs, madame :

Digitized by Google

III.

J'avais toujours ouï dire que l'on n'aime bien qu'une fois, la première; que les passions que l'on éprouve par la suite ne sont que des passions de tête, et j'en étais venu à croire que mon amour pour Elisa serait le premier et le dernier que je dusse éprouver en ce monde; que j'étais destiné à traverser la vie, sans que jamais aucune douce affection vînt m'en rendre les déboires moins amers et les luttes plus supportables; et cette pensée désolante redoublait la force de mes regrets et de mon désespoir.

En effet, deux ans se passèrent, et pendant ce temps je professai pour toutes les femmes en général une indifférence peu propre à m'attirer la bienveillance d'aucune d'elles et à me fournir l'occasion d'un attachement quelconque. Je crois que je serais peut-être resté toujours dans la même situation de cœur et d'esprit, sans la circonstance que voici :

J'étais allé avec Ernest passer l'été à Spa. Peu de jours après notre arrivée, je commençai à remarquer, se promenant au bras d'un vieillard grave et silencieux, une femme jeune, belle, d'une complexion frêle et maladive, ayant une de ces physionomies qui de prime-abord éveillent l'intérêt, parce que d'ordinaire elles sont le reflet d'une âme tourmentée. C'était, me disait-on, une jeune Irlandaise, à laquelle un vieux colonel de sa nation avait offert son nom et sa fortune.

Ernest m'annonça un soir en rentrant à l'hôtel qu'il venait de lier connaissance, à la salle des jeux, avec lord Grevely, homme très-instruit, très-aimable, et dont il avait reçu une invitation à un thé pour le lendemain;

Digitized by Google

mais que s'étant excusé sous le prétext
avec un de ses amis que jamais il ne q
l'avait engagé à se faire accompagner p

A l'heure convenue, Ernest et moi
dîmes chez lord Grevely ; un domestiq
fit entrer dans un salon splendidement
prévenir son maître.

Quelques minutes après parut... dev
jeune femme qui m'avait déjà préocc

Elle s'avança vers nous avec une grâc
charmants, nous adressa quelques
pour excuser son mari qui n'avait poi
lette, puis pour nous exprimer le plais
vait d'entrer en relations avec deux j
le colonel lui avait dit tant de bien.

Les compliments échangés de part et
parut, et nous nous mîmes à table. Pe
mes regards se portèrent vers des tab
encadrés qui ornaient les murs ; ils
plupart des sites des bords de l'Emblè
qui m'étaient connus, peints avec une
qui me firent supposer une main habi
demandai au colonel de quel artiste il t
Il me répondit avec assez d'indifféren
leurs excursions, sa femme avait fait c

J'avais aussi aperçu dans un apparte
quant à celui où nous nous trouvions e
à deux battants se trouvaient ouvertes
vert de cahiers de musique ; je me t
Grevely et la priai de chanter. Je vis av
plaisir qu'elle évita de faire ce qu'en
font d'ordinaire les femmes de ce pays

Digitized by Google

cusa pas sur son peu de mérite, sur la faiblesse de sa voix, toutes choses qui décèlent plutôt de l'orgueil que de la modestie. Elle inclina légèrement la tête en signe d'assentiment, se leva et alla se placer au piano.

Elle nous chanta plusieurs morceaux d'opéra, plusieurs romances avec une pureté de voix, et surtout avec une âme, une expression qui m'émut profondément. « Elle peint, elle fait divinement de la musique, me dis-je intérieurement; elle est jeune, belle, elle a des sentiments élevés : heureux l'homme qui serait aimé d'elle! » Mais je chassai aussitôt ces pensées.

L'heure s'avançait; nous dûmes nous retirer en promettant d'y retourner le surlendemain.

Cette fois madame Grevely et son mari étaient au salon à nous attendre. La première question que le colonel nous adressa fut pour nous demander si nous chassions. Ernest lui répondit qu'il était assez bon tireur, mais que quant à moi il ne se rappelait pas que jamais j'eusse eu un fusil dans les mains; ce que je confirmai. Lord Grevely lui proposa alors d'aller voir des attirails de chasse dont il ne s'était pas encore servi depuis son arrivée sur le continent. En ma qualité de profane, il me dispensa de le suivre; et j'en fus charmé.... J'allais donc me trouver seul avec sa femme!..

Un instant de silence s'établit, pendant lequel Mde Grevely se tint la tête baissée; mon embarras devint extrême; je me creusai l'esprit pour trouver un sujet de conversation qui me permît de lui faire deviner l'impression qu'elle avait produite sur moi : mais vainement. Enfin levant ses doux regards, elle me dit :

— « Vous faites des vers, monsieur, où le sentiment le dispute à la grâce. »

Digitized by Google

Je la regardai étonné. Quelques morceaux que j'avais publiés dans des journaux et des revues et qu'elle traitait avec tant d'indulgence, étaient donc parvenus jusqu'à elle !..

Je balbutiai d'une manière assez embarrassée une phrase de remercîment, et lui manifestai mon étonnement de ce que, elle étrangère, connût mon nom et eût lu de mes œuvres, choses que je croyais parfaitement ignorées.

Elle se mit alors à me réciter, d'une voix douce et pénétrante, une de mes pièces, précisément celle que j'aimais le plus.

Ma jeune tête ne put en soutenir davantage, mon enthousiasme devint à son comble, et j'allais me livrer à quelque folie, lorsqu'elle s'arrêta et me dit :

— « Quelquefois moi aussi, monsieur, j'ai pris la muse pour confidente de mes rêves; mais sans doute que mes rêves ennuient la pauvre muse, car ses inspirations sont bien froides et bien pâles, tellement que je rougirais pour elle de vous les montrer. »

Elle était donc aussi poète !.. Je m'efforçai de vaincre ses scrupules et j'y parvins; elle me lut quelques pièces qui toutes étaient des aspirations vers le ciel, vers le bonheur, vers l'amour. — L'amour !... Elle demandait donc à aimer, à être aimée !..

Quelques jours après, je me trouvai seul encore avec Mde Grevely. Nous parlions de la vie et de la mort, du ciel et de la terre, de l'amour et de la poésie, que sais-je ? Tout à coup elle me demanda des vers pour son album... Mais elle ajouta aussitôt : — « Pour un album auquel se rattachent tous mes souvenirs de jeune fille, qui reçoit mes plus secrètes pensées, et que d'autres regards que les miens ne parcourent jamais. »

Digitized by Google

Je lui répondis que je ne faisais des vers qu'inspiré par on cœur, et que les sentiments que mon cœur nourris-t pour elle ne pourraient lui être révélés sans exciter colère. A ces mots un sourire erra sur ses lèvres, sourire que je compris, qui me disait d'oser....

Elle prit l'album, me le tendit, et j'y inscrivis les vers e je vais vous réciter :

De gros nuages noirs la lune était couverte;
J'étais seul, appuyé sur ma fenêtre ouverte,
La main attachée à mon front,
Regardant tristement le ciel voilé par l'ombre,
Et me disant : Ma vie est ainsi morne et sombre
Sans étoile, sans nul rayon.

Mais bientôt je sentis se baisser ma paupière,
Et ma pensée, en deuil, abandonnant la terre,
Monta vers un autre séjour;
Je me sentis bercé de rêves magnifiques,
Près de moi j'entendis des accents séraphiques :
Mon être n'aspirait qu'amour.

Ce fut en ce moment que m'apparut la femme
Dont l'image déjà rayonnait dans mon âme,
Ange divin, aux yeux si doux,
Cause ignorée hélas! de ma vague tristesse
A qui je n'osais point révéler ma tendresse;
Car cette femme... C'était vous!

Ce qu'alors j'éprouvai? Mais pourrai-je le dire?...
Je sais que dans mon front tournoya le délire,
Que se ployèrent mes genoux,
Que mon cœur battit fort, que j'eus la folle audace
De lui dire : « Je t'aime! » en me voilant la face;
Car cette femme.... C'était vous?

Lorsque j'eus achevé d'écrire, une tendre pression

Digitized by Google

de main, un long et doux regard
que j'avais été compris...

Toutes ces circonstances, sur lesq
un peu trop, peut-être, sont fa
entendre, madame, je le sais, con
s'être arrêté un instant; mais je de
porter afin que vous comprissiez qu'
telle femme mon cœur ne pouvait re
vais m'attacher à elle; aussi je le fi
plus de force que je n'avais aimé Elisa
heureux pour être payé de retour...
jour où j'avais parlé pour la première
nous jurions réciproquement de no
tombeau. — Aux yeux des gens qui fon
des femmes dans la ténacité d'une ré
souvent que de l'hypocrisie et du ca
paraîtra bien peu *vertueuse*, n'est-ce

Je ne voulais à aucun prix qu'Er
relations qui existaient entre moi et A
soin, lorsqu'il me parlait d'elle, d
grande indifférence; puis comme il
avec le colonel et qu'ils faisaient ense
de plusieurs jours, il me fut facile d
citer de soupçons de part ni d'autre.

J'avais commencé à connaître lady
d'août, nous étions en octobre; il y
mois que nos amours duraient, e
qu'elles dussent se rompre de sitôt.
quitter Spa l'hiver et venir se fixer à ***
bitions; l'été suivant il devait revenir
raissait décidé à se fixer définitivemen
Nous avions donc devant nous un lo
cité. Hélas! hélas!..

Digitized by Google

Un jour Ernest vint me dire qu'une personne en qui il avait une entière confiance, lui avait parlé un instant auparavant, au café, d'un amant mystérieux que devait avoir Mde Grevely. Il me demanda si je ne m'étais aperçu de rien, et si jamais je n'avais ouï parler de cette intrigue.

Je ne sus que penser d'abord de cette question; cependant j'acquis la certitude qu'elle était faite de bonne foi, et qu'on ne se doutait nullement qu'elle pût me concerner.

Je dis hypocritement à Ernest que bien que je n'eusse pas la meilleure opinion de Mde Grevely, au moins je n'oserais supposer qu'elle allât jusqu'à tromper son mari.

— « Pourtant, me répondit-il, la personne dont je tiens ce renseignement m'a assuré que chaque soir, lorsque son mari est absent, un homme enveloppé dans un manteau et les traits cachés avec soin, pénètre chez elle. Du reste, je tâcherai d'éclaircir ce mystère, ajouta Ernest, car Grevely est mon ami, et je l'estime trop pour que ce qui peut l'intéresser ne m'intéresse pas également. »

Je continuai à faire bonne contenance et je dis à Ernest que le personnage officieux qui l'avait informé ne pouvait être qu'un mauvais plaisant ou un calomniateur, et que sa qualité d'ami du colonel lui imposait le devoir de repousser avec indignation de pareils bruits, au lieu de les accueillir et de s'en inquiéter.

Nous en restâmes là sur ce sujet. Le lendemain matin Ernest vint de bonne heure dans ma chambre, me dire adieu, en habit de chasse et le fusil sur l'épaule.

Digitized by Google

— « Combien de temps seras-tu absent ? lui demandai-je.

— Nous serons de retour probablement ce soir, me dit-il ; du reste cela dépendra du colonel. »

Et il s'éloigna.

Dans l'après-dîner, je reçus de la part d'Adda un billet par lequel elle me prévenait que le soir elle serait seule, et m'invitait à aller la voir.

Je m'y rendis à l'heure accoutumée, et je lui manifestai quelque crainte de ce que son mari ne revînt le soir même, comme me l'avait fait appréhender Ernest.

— « Nous n'avons rien à redouter, me dit-elle ; votre ami et le colonel sont en ce moment dans les fagnes, et ne seront de retour que dans deux jours. »

Et elle me montra une lettre qu'elle venait de recevoir de son mari.

Nous étions ensemble depuis une heure, assis sur un sopha, les mains entrelacées, devisant de notre bonheur, de notre amour, et nous faisant des serments et des protestations mutuels. — « Non, Adda, m'écriai-je, rien ne pourra rompre le lien qui nous attache l'un à l'autre, rien ne pourra nous séparer ; la mort même ne sera pas un obstacle à notre amour, car on aime encore au ciel. »

En ce moment, madame, un éclat de rire....

Ici Léon s'arrêta ; sa poitrine était haletante, sa voix empreinte d'une vive émotion, et d'énormes gouttes de sueur ruisselaient de son front.

Il chercha son foulard ; il l'avait oublié dans la salle du bal ; madame de Maleval détacha le mouchoir qui couvrait sa tête et de sa main blanche et douce essuya le front du jeune homme.

Digitized by Google

— « De grâce, Léon, hâtez-vous de poursuivre, dit-
e. Cet éclat de rire... »

Et Léon continua :

En ce moment un éclat de rire, d'un rire sec, stri-
nt, comme Méphistophélès n'en fit jamais entendre,
éclat de rire, dis-je, retentit à côté de nous.

Nous nous retournâmes...

Vous êtes-vous jamais figuré, madame, un homme
ns la position de Don Juan, écrasé par la crainte
le remords, lorsque la statue du commandeur lui
parait pour lui annoncer l'heure de la vengeance?..

Vous êtes-vous jamais figuré le criminel, en face du
urreau et de la hache qui vont lui trancher la tête?...

Eh bien! ces angoisses, ces terreurs ne doivent être
n en comparaison de celles qui vinrent nous assaillir
l'aspect du colonel, sorti tout à coup nous ne savions
ù, et qui s'avançait silencieux, le regard menaçant
terrible, les lèvres convulsivement serrées, la main
puyée sur sa poitrine, comme cherchant une arme
eurtrière.

Après nous avoir contemplés pendant quelques se-
ndes qui nous parurent des siècles, il leva le bras....

Je baissai les yeux, je crus que ma dernière heure
ait sonner, je crus sentir déjà le froid du fer dans ma
itrine.

Mais non; lord Grevely leva le bras, ce fut en nous
sant d'une voix sourde :

— « Il se fait tard, il est temps que vous sortiez d'ici,
onsieur, et vous, madame, il est temps aussi que vous
gagniez votre appartement. »

J'avais le vertige; je me levai lentement et je me diri-
ai vers la porte. Avant de la franchir, je me retournai.

Digitized by Google

Le colonel avait offert le bras à sa femme et se dis posait aussi à sortir.

Parvenu dans le corridor, j'aperçus un homme qu semblait dans l'attente, aposté le long du mur. Immédia tement, il me vint à la pensée que c'était un assassi chargé par le colonel de m'égorger à mon passage.

Je m'avançai hardiment et je reconnus dans l'ombre.. Ernest. — Il recula effrayé...

— « Ah! c'est toi, faux et perfide ami; c'est toi lâche et misérable espion! » m'écriai-je les poing crispés et en grinçant des dents.

J'allais lui sauter à la gorge, mais il se précipita da mes bras et me dit d'une voix émue:

— « Oh! pardonne-moi, ami, pardonne-moi, frèr mais j'ignorais... la fatalité seule... »

Et en effet, le malheureux ne savait pas qu'en te dant un piége à l'amant de Mme Grevely, c'était m qui devais y tomber.

Que pouvais-je faire cette fois encore, madame? l pardonner, accepter de nouveau son amitié et n'accus que le destin. Hélas! mon mauvais génie emploiera-t donc toujours pour me frapper la main de mon pl fidèle, de mon plus ancien ami?.. Si cette fois n'éta pas la dernière?..

Léon devint rêveur, Mme de Maleval baissa la tét mais la relevant tout à coup :

— Et Adda? dit-elle.

— Adda!... je ne la revis plus... le lendemain lo Grevely quitta Spa avec elle; ils reprirent la rou d'Angleterre. Un mois après, j'appris qu'au momen où elle allait s'embarquer, Adda était morte à Calai morte subitement. Le colonel n'avait-il fait qu'ajourn

Digitized by Google

vengeance sur sa femme? — Que Dieu me pardonne e suis dans l'erreur, mais je l'ai toujours pensé... »
A l'instant où Léon finissait de parler, un point blanc rut à l'horizon : c'était le jour. La musique cessa sitôt de se faire entendre, les portes du salon s'ourent, et les invités de la noce se retirèrent.

IV.

Il nous faut traverser un espace de trois mois; l'aunne est venu avec son cortége de feuilles mortes; us retrouvons encore Léon accoudé sur le même con et ayant près de lui Mme de Maleval; mais tous ux se trouvent dans une situation bien différente : se tiennent la main et échangent de doux regards et douces paroles.

— « Quelle perspective l'œil embrasse de ce lieu, dit e de Maleval! Ah! j'aime ce balcon à bien des titres j'y passe de délicieuses heures. D'abord c'est ici que ur la première fois j'appris à vous connaître, Léon; e vous me révélâtes tout ce qu'il y a en vous de nté, de tendresse et de dévouement; c'est ici que veilla tout à coup en moi un sentiment inconnu qu'alors et dont vous devîntes l'objet; c'est ici enfin 'il me vint l'étrange pensée de me sacrifier à vous, de nsacrer ma vie entière à vous faire oublier le passé, guérir votre pauvre cœur ulcéré, ne comptant pas r votre amour, mais heureuse assez si j'obtenais votre connaissance.

— « Et tu as obtenu l'un et l'autre, ma bonne licie, dit Léon, en déposant un léger baiser sur front de la jeune veuve. Car j'ai retrouvé en toi une conde personnification de mon Adda, je n'ai fait que

Digitized by Google

te continuer l'amour que j'avais pou
changé l'objet de mon culte en t'aima
porte après tout, si jusqu'au tombeau
de ma part, sur une tendresse aussi s
fonde que jamais homme voua à une

Il se fit un silence de quelques minu

— « Ah! dit tout à coup Félicie en
une singulière idée. Mon abnégation,
vous, Léon, a été plus grande pe
n'avez pensé. Un génie fatal vous
personne d'Ernest, m'avez-vous dit;
pas encore satisfait? si quelque malhe
l'un de nous et que mon beau-frère en
N'y avez-vous donc jamais pensé? »

Léon ne répondit pas, mais un nuage
son front, et il porta un regard sé
femme.

En ce moment des pas se firent
eux; ils tournèrent la tête et aperçuren
Ernest qui venait de leur côté.

Ses traits étaient pâles et boulev
en proie à une vive agitation, qu'il
ment à comprimer.

— « Pardonnez-moi, ma chère
s'adressant à Mme de Maleval, de ve
charmant tête-à-tête, mais j'ai à faire
tion pressante à Léon. »

Puis se tournant vers celui-ci :

— « Veux-tu me suivre au jardin,

— Volontiers, mon cher. »

Les deux jeunes gens s'éloignèrent
Mme de Maleval.

Digitized by Google

Arrivés au jardin, Ernest prit le bras de son ami; ils se promenèrent ainsi quelque temps sans mot dire. Léon rompit le premier le silence :

— Enfin, me feras-tu le plaisir de me dire ce dont il est question.

— Certainement, répondit Ernest, mais il s'agit d'une chose sérieuse, et tu me permettras bien, j'espère, de me recueillir un instant avant de t'en parler. Ecoute, Léon, tu le sais, jamais je n'ai partagé ta folle légèreté à l'égard du mariage et des maris. A tes yeux un mari trompé a toujours été un être ou ridicule ou odieux, qui n'a droit d'accuser personne que lui de sa mésaventure, et qu'on ne doit plaindre sous aucun prétexte. Moi j'ai toujours cru que si jamais la vengeance, la vengeance qui ne s'éteint qu'avec du sang, fût sainte et légitime, c'est bien à l'égard de la femme qui viole ses serments et de l'homme qui jette le désordre et la honte au sein de la famille.

— Ton exorde est gros de morale, mon cher, mais c'est un motif de plus pour que je désire que tu l'arrêtes là et que tu en viennes au fait. »

Ernest fit semblant de ne pas avoir entendu l'interrupteur et reprit :

— « C'est cette manière d'envisager le mariage qui m'a fait longtemps hésiter à prendre femme; car aujourd'hui qu'on en est venu à ne plus rien respecter, cette institution ne figure plus dans l'opinion à côté des choses respectables, et si l'adultère est un vice, c'est un vice doré que l'on étale avec orgueil. Aussi me suis-je bien promis que si je n'échappais pas à ce que certaines gens appellent le sort commun des maris, je n'aurais ni pitié ni merci pour les coupables.

Digitized by Google

— Une semblable susceptibilité t'honore beaucoup, mon ami ; mais il n'est nullement question de cela et je ne vois pas trop....

— Si fait, mon bon Léon, dit Ernest d'un air profondément abattu, et c'est à ce propos que j'ai besoin de ton aide.

— Quoi ! Amélie...

— Me trompe..... Et trois mois à peine se sont écoulés depuis notre union !... »

En disant ces mots, Ernest tira de sa poche un papier qu'il tendit à son ami.

Lorsque celui-ci eut achevé de lire, il se croisa les bras et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Ernest reprit :

— Tu le vois, Léon, tu le vois, je ne puis douter de mon malheur ni de ma honte. Si j'avais connu le nom de l'infâme, je n'aurais pas ajourné ma vengeance d'une seconde. Mais force m'a été d'attendre, de dévorer tout le jour la rage qui me brûle. Patience !.. encore quelques heures, et justice sera faite. Ce billet donne à Amélie rendez-vous pour ce soir, à neuf heures, dans le berceau que voilà. Je m'y rendrai armé... tu me comprends ?... Puis-je compter que tu m'accompagneras ? »

Léon réfléchit un instant, prit la main de son infortuné ami, et répondit avec fermeté :

— « Non !

— Comment ! tu m'abandonnerais alors que....

— S'il était question de te sacrifier même ma vie, Ernest, je n'hésiterais pas, tu dois le savoir ; mais quelque cruelle que te paraisse ta situation, tu dois attendre que tu sois calmé avant de prendre une résolution ; puis,

Digitized by Google

u ne peux vouloir que j'assiste à une scène de meurtre; et en troisième lieu je ne suis pas comme toi d'avis qu'en de telles circonstances il soit nécessaire de répandre le sang. Tu veux te venger, c'est très-bien, mais a vengeance offre d'autres ressources.

— Tes conseils sont inutiles, ma décision est irrévocable. Ce soir même j'agirai comme je l'ai promis. Mais puisque tu éprouves de la répugnance à t'associer à moi en cette occasion, j'irai seul.

Ainsi qu'il en soit comme si je ne t'avais rien révélé.

— Je n'insisterai pas, dit Léon, pour te faire changer de résolution; mais au moins j'espère que tu ne m'en voudras pas..... »

Pour toute réponse, Ernest lui pressa la main avec effusion, et ils se séparèrent.

Neuf heures étaient près de sonner que Mme de Maleval et Léon parcouraient seuls les allées du jardin.

— « Ainsi, disait Léon, vous êtes certaine que votre sœur ne se hasardera pas à sortir ce soir? Vous vous y êtes prise au moins de manière qu'elle ne soupçonne pas que son mari a tout découvert. Demain je me charge de convaincre Ernest qu'Amélie n'a pas cessé un instant de lui être fidèle et qu'il a été victime de quelque odieuse machination; mais cependant je n'emploierai mes bons offices dans cette affaire qu'à condition que votre sœur rompe cette liaison qui a failli la perdre. »

Les deux amants étaient parvenus près d'un berceau situé à quelque distance de celui qui devait servir de lieu de réunion à Amélie et à son complice. Ils y entrèrent, s'assirent et continuèrent leur entretien.

Une demi-heure après, un homme tenant dans chacune de ses mains un pistolet armé, parut dans le

Digitized by Google

jardin. Il se traîna comme une ombre le long des murs et s'avança à pas de loup.

Parvenu au but qu'il cherchait, il s'arrêta, prêta l'oreille et parut surpris de ne rien voir ni de ne rien entendre. Il continua à marcher, porta ses regards d'un autre côté, et cette fois il entendit distinctement des voix qui murmuraient des paroles d'amour, il vit une forme blanche s'agiter dans les ténèbres.

Aussitôt deux coups de feu se firent entendre et deux cris perçants leur succédèrent....

Ernest, pour mieux jouir de sa vengeance, se précipita vers le berceau, mais il recula en exhalant un gémissement étouffé et en tombant les genoux en terre.

Une femme serrait convulsivement contre son sein un corps sanglant, qui se débattait dans les tortures de l'agonie; et cette femme était sa belle-sœur, et dans le corps sanglant il reconnut Léon!!!

Ernest se traîna jusqu'à son ami et lui prit les mains qu'il arrosa de ses larmes. Léon tourna vers lui ses yeux mourants et lui dit d'une voix faible :

— « Va, console-toi, tu n'as fait qu'accomplir ta destinée. »

Et il expira.... Les deux balles l'avaient frappé au cœur...

MARCELLIN LA GARDE.

Liége, août 1840.

Digitized by Google

Poésie.

A VICTOR HUGO.

n réponse à la pièce intitulée : *Que la musique date du seizième siècle* (1).

Poète, tes chants vont à l'âme !
Lorsqu'à ton ombre sainte un nom s'est abrité,
Les cieux chantent l'épithalame
Qui l'unit désormais à la célébrité !

. . . . . .

Le bloc vivant de Prométhée
Pour les siècles futurs se ranime à ta voix ;
Point d'illustration qui retombe, portée
Un seul instant sur ton pavois ;

Point de débris à qui tu ne donnes la vie,
D'ossement oublié qui n'échappe au tombeau,
De dangers qu'on ne brave et de morts qu'on n'envie,
Quand tu jettes sur eux l'éclat de ton flambeau !

Sitôt que ton bras les étaie,
Surgissent, le front ceint de rameaux étoilés,
Ces hommes de haute futaie,
Restes contemporains des siècles écoulés.

En vain contre eux la haine aboie,
En vain l'insouciance engendre le dédain ;

1) *Les Rayons et les Ombres*, édition d'Hauman. Bruxelles, 1840.

Digitized by Google

Du moment que ton vers flamboie,
Leur nuit s'illumine soudain :

Quand Junot pour sa veuve implore une épitaphe,
Et que du champ des morts Paris veut la bannir,
Ton deuil monumental lui dresse un cénotaphe
D'impérissable souvenir; (1)

Ton père, vieux soldat, ruine impériale,
De sa part de triomphe en vain déshérité,
Ne fait, en réveillant ta lyre filiale,
Que changer d'immortalité. (2)

. . . . . .

Comme il reparut grand sur sa base historique
Le géant musical, quand ta main burina
Aux annales d'airain de ta bible homérique
Le beau nom de Palestrina!

Artiste aux lèvres d'or, son auréole immense
Resplendit alors à nos yeux
Comme un de ces soleils dont le cours recommence
Après s'être longtemps égaré dans les cieux. —

Mais quand ce noble et fier génie
Croissait aux champs romains, toujours plus applaudi,
Se croyait-il le seul, ce roi de l'harmonie,
Qui régnât sur le Nord comme sur le Midi?

(1) *Les Rayons et les Ombres.*
(2) *Les voix intérieures.*

Digitized by Google

Dans un coin presque obscur de ma pauvre Belgique,
N'était-il donc personne, en cet âge ancien,
Dont la voix répondit à cette voix magique,
Dont le luth inspiré fût un écho du sien?

De Lattre!.... Mais ce nom, que pour lui je réclame,
O maître, jusqu'à toi n'est pas encor venu,
Et celui de Lassus est le seul qui proclame
Cet aïeul immortel sous tout autre inconnu.

Et de tant de malheurs voilà le plus funeste!
Mourir vieux, exilé, sans foi dans l'avenir, —
Lorsque du cygne de Préneste
On doit atteindre un jour l'éclatant souvenir!

Mourir, sans que son ombre un seul instant s'efface,
Sans reprendre son rang à jamais glorieux,
Sans nous le jeter à la face,
Comme un défi victorieux,

Ce nom qui, du passé dissipant les nuages,
Ne comptera bientôt que des admirateurs; —
Comme un phare jeté sur le monde et les âges
Pour en éclairer les hauteurs.

Mourir, et voir l'oubli sur sa tête descendre,
Son nom, ses titres creux dispersés à tout vent;
Sans espoir de léguer sa cendre
Aux bords qu'on rêva si souvent!

Mourir, et de l'erreur quand la rouille fatale,
Bien des temps révolus, tout à coup disparaît,
Des premiers magistrats de sa ville natale
N'obtenir pas même un regret!

Digitized by Google

Tel fut son sort. — En vain moi, son compatriote,
Dans un jour solennel, j'unis ma faible voix
A celle de Bosquier, à celle de Delmotte,
Pour qu'il dormit en paix au tombeau de son choix ;

En vain, comme l'enfant gardien de Bélisaire,
Je suis venu, tendant au plus humble denier
Cette main qui voulait consoler sa misère....
Et les implorai tous, tous.... jusques au dernier !

« Oh ! par pitié pour lui, par respect pour vous-mêmes,
Rendez-lui, leur disais-je, au moins un monument,
Rendez-lui des honneurs suprêmes
A lui de la cité le plus bel ornement ;

« Sur un socle imposant placez son effigie,
Qu'il plane radieux au sein de vos remparts !
Et de ce culte un jour vous verrez la magie
Pour rendre leur lustre aux beaux-arts. »

Inutiles discours ! « Dans un mois, une année....
» On pense, on pourra voir.... » Des mots à double sens
Dont on nous leurre à la journée
Depuis tantôt quatre cents ans.

Et celui qui fut grand parmi tant de grands hommes,
Quand à son souvenir le temps a mis le sceau,
N'a pas même une pierre, — ô Belges que nous sommes ! —
Sur le sol où fut son berceau !

Toi-même, quand des Arts parcourant le domaine,
Tu réveilles son siècle au seul bruit de tes pas,
Parmi tant de beaux noms que l'écho nous ramène
Il n'en est qu'un, le sien, dont tu ne parles pas ;

Digitized by Google

Tu passes devant lui sans détourner la tête,
Sans te dire : « Il est là, le roi découronné, »
Sans que ton âme de poète
S'informe quel il fut, en quels lieux il est né.

Pourtant un mot de toi le rendait à l'histoire,
Un seul mot lui rouvrait un avenir si beau !
Comme un trophée expiatoire,
Un mot lui scellait un tombeau :

Tous ces êtres croupis dans leur indifférence
Se fussent arrêtés à tes hymnes touchants,
Et, comblant, grâce à toi, ma plus chère espérance,
Eussent ouvert l'oreille et le cœur à tes chants;

Car tes chants ont sur tous un invincible charme,
Et ceux mêmes qui tant de fois
Ont pu me refuser l'aumône d'une larme,
Se seraient émus à ta voix !.....

L'as-tu donc, ô poète, exclu de ta pensée,
Ou son éclat si pur te semble-t-il terni
Des malheurs incessants de sa triste Odyssée,
Et des outrages de Baini ? (1)

Non, j'en crois le Dieu qui t'inspire,
J'en crois les hauts destins où tu fus appelé,
Les titres sur ton cœur reprendront leur empire,
Et De Lattre par toi renaîtra consolé;

(1) Memorie storico-critiche della vita, delle opere di Giovanni Pierluigi Palestrina, etc. Rome, 1828, 2 vol. in-4°.

Digitized by Google

Car ta muse est un sacerdoce,
Et la gloire eut toujours d'imprescriptibles droits;
Tu sauras le venger de cet oubli précoce,
Toi, qui dans leur exil as sacré tant de rois.

Cette voix de si haut et de si loin venue
Fera ce que n'ont pu mon zèle, mes efforts....
Et pour fêter sa bienvenue
Le ciel m'inspirera peut-être des accords.

Nous verrons rayonner dans sa gloire infinie
Ce père qui, si grand jusque dans sa douleur,
A la royauté du génie
Joint la royauté du malheur.

C'est un devoir sacré; rien ne peut t'y soustraire.
Pour toutes les splendeurs ton luth doit retentir;
Grand homme, prends pitié d'un frère;
Poète, console un martyr!

ADOLPHE MATHIEU,
de Mons.

12 mai 1840.

M. Ad. Mathieu a reçu, de M. V. Hugo, la réponse suivante:

A M. Adolphe Mathieu. — Mons (Belgique).

« Les vers que vous me demandez, monsieur, vous les avez faits. Je tâcherai certainement de répondre à votre noble et sympathique appel: mais si vous désirez que votre glorieux compatriote soit *constaté* par une belle et haute poésie, publiez vos vers, ôtez-en mon nom et n'y laissez que le sien, je vous réponds que vous ferez rayonner son tombeau!

»Il y a dans votre esprit l'élévation et la force, la puissance et la gravité, et, quant à moi, je n'hésite pas à vous ranger parmi ces grands embaumeurs de mémoires illustres qu'on appelle les poètes.

»Recevez, etc.

VICTOR HUGO.

»PARIS, 11 juillet 1840. »

Digitized by Google

UN PAYSAGE AU COUCHER DU SOLEIL.

L'air était tiède et pur, quelques légers nuages
Dessinaient sur le ciel de magiques images;
Las de son vif éclat le soleil lentement
Se couchait, et les eaux, et les tremblants feuillages
Avec joie aspiraient les haleines sauvages
Que, le soir, apporte le vent.

Gigantesque, imposant, le soleil vers la terre
Noblement s'abaissait dans des flots de lumière;
L'horizon éclatant réfléchissait ses feux
Sur les plaines, les bois et l'onde frémissante,
Sur le ciel rayonnant, écharpe éblouissante,
Qui flotte sur les champs joyeux.

C'était beau, c'était grand; du haut de la montagne
Je laissai mon regard errer sur la campagne;
A mes pieds murmurait un rapide torrent;
Plus loin des blés jaunis les têtes effilées
Ondulaient sous mes yeux, tombaient éparpillées
Comme les flots dans le courant.

Un rossignol chantait sur la branche inclinée
Qui vers l'eau s'abaissait, comme une sœur aînée
Vers l'enfant endormi dans son frêle berceau;
Ses chants mélodieux retombaient en cadence,
Et troublant de ces lieux le paisible silence
Se mêlaient aux soupirs de l'eau.

Tout était sur la terre amour et poésie,
Tout donnait à l'esprit la molle rêverie
Qui vient par ses pensers dilater notre cœur;

Digitized by Google

Tout avait des soupirs, des accords, des prières,
Tout cachait dans son sein quelques pieux mystères
Renfermant le nom du Seigneur.

Quand la nuit s'étendit sur la terre affaissée,
J'étais seule en ces lieux, seule avec ma pensée,
Sous le poids ravissant de mon émotion;
Sans ressentir du vent le souffle plein d'ivresse,
La goutte de rosée, ineffable caresse,
Dont la nuit humectait mon front.

Je priais, et mon âme en son extase sainte
N'avait plus ni soupir, ni reproche, ni plainte,
De ce monde méchant nul souvenir de feu.
L'oubli m'était venu des choses de la terre,
Je n'avais dans le cœur qu'une chaste prière,
Une aspiration vers Dieu.

Mlle Loïsa Ferry.

Le 17 juillet 1839.

UN BEAU JOUR.

FAIT A VERLAINE SUR OURTE.

Il est parfois des jours où la vie est légère,
Où l'on marche riant en effleurant la terre;
Où tout nous semble bon, où l'on approuve tout,
Où le mets le plus plat nous semble de bon goût,
Où sans alambiquer les effets et les causes
On n'y veut rien changer, tant bien semblent les choses!...
Ah! de ces moments-là si rares, mais si doux,
Remercions le ciel du cœur, à deux genoux,
Car ils font oublier des siècles de tristesse,
Et rendent à l'esprit sa force et sa jeunesse!

Mlle C. de B.

Digitized by Google

ANALYSE CRITIQUE.

SCIENCES NATURELLES

ETUDES DE MICROMAMMALOGIE. *Revue des Musaraignes, des Rats et des Campagnols, suivie d'un index méthodique des Mammifères d'Europe;* par Edm. De Sélys-Longchamps. 1 vol. in-8°. Paris 1839.

MONOGRAPHIE *des Libellulidées d'Europe;* par le même. 1 vol. in-8°. Paris et Bruxelles, 1840 (1).

Malgré les progrès étonnans de la zoologie depuis le commencement de ce siècle, nos connaissances sur les Mammifères de petite taille qui habitent nos climats, sont loin d'être aussi complètes que le supposeraient les personnes étrangères à la science. Qui croirait qu'il existe encore dans nos contrées des espèces qui ne sont pas rares, qui ravagent parfois nos champs, nos prairies, nos jardins, et qui sont cependant inconnues aux naturalistes de profession, ou sur lesquelles ils ne possèdent que des notions fort confuses?

Cet état de choses qui semble accuser les naturalistes s'explique tout naturellement. D'abord ces petits animaux ne présentent souvent que des différences si minimes qu'elles échappent même à un œil exercé; ensuite ce sont ceux qui ont été le plus fréquemment décrits qui offrent en général le plus de difficultés dans leur étude, car il existe cet inconvénient en histoire naturelle, que le bagage des noms qu'elle traîne à sa suite croît dans une progression au moins double ou triple de celle des faits acquis. Ainsi Linné n'a connu, il y a moins d'un siècle, que *vingt* des petites espèces dont il est ici question, pour l'Europe entière:

(1) V. la *Revue Belge*, Tome XV, page 142.

Digitized by Google

nos catalogues actuels en contiennent plus de *cent;* le progrès est immense, mais voici qui fait compensation.

Un petit nombre seulement de ces espèces n'a reçu qu'un seul nom; les autres en portent deux ou trois et jusqu'à quinze et même davantage; la Musaraigne commune, par exemple, cet innocent animal dont les habitans des campagnes s'obstinent à regarder la morsure comme dangereuse, en a pour sa part dix-huit et même vingt-trois en y regardant de près, chaque auteur qui en a parlé lui ayant donné un nom nouveau, faute de la reconnaître dans les ouvrages de ses devanciers. Pour se retrouver dans un pareil chaos qui rappelle la confusion des langues, il ne suffit pas d'avoir reçu de la nature beaucoup de sagacité jointe à une persévérance à toute épreuve. En vain aurez-vous pâli sur les livres qui traitent de la matière, comparé minutieusement les descriptions des auteurs et soumis à la plus patiente investigation les espèces dont vous disposez, il vous restera toujours des doutes dans l'esprit tant que vous n'aurez pas eu sous les yeux les exemplaires qui ont servi aux descriptions des auteurs que vous étudiez, ou des exemplaires authentiques nommés par eux. Une correspondance étendue avec les naturalistes étrangers et l'inspection des Muséums d'histoire naturelle sont donc absolument indispensables pour arriver à cette certitude de détermination qui seule peut donner du prix à un ouvrage de zoologie descriptive.

M. De Sélys-Longchamps qui occupe par des études sérieuses les loisirs que lui fait une belle position sociale, a surmonté heureusement ces difficultés dans les deux ouvrages que nous annonçons. Aux qualités de l'esprit dont nous parlions tout à l'heure, il a joint l'avantage de visiter les principaux Musées de l'Italie, de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. Sa correspondance à l'étranger lui a procuré un grand nombre d'objets de comparaison et des renseignemens précieux de la part des zoologistes qui ont fait une étude spéciale des petits animaux dont il voulait s'occuper à son tour. Dans le nombre nous citerons M. Nathusius à Berlin, M. Schinz en Suisse, M. le Prince de Musignano à Rome, M. Jennyns en Angleterre. A l'aide de ces matériaux et de ces secours, M. De Sélys est parvenu à porter la lumière dans le chaos créé par ses pré-

Digitized by Google

écesseurs. Aussi ses *Études de Micromammalogie* ont-elles é accueillies avec reconnaissance par les zoologistes, et tout cemment encore un journal scientifique anglais (*Annals of tural history*, n° 27) en a rendu le compte le plus favorable.

Ces *Études* se composent de trois Monographies indépendantes ne de l'autre, et dont la première traite des Musaraignes. epuis les anciens travaux de M. Geoffroy Saint-Hilaire sur ces tits animaux, travaux qui datent de la fin du siècle dernier, cun naturaliste ne s'en était occupé d'une manière spéciale, rsque, dans ces dernières années, Wagler en Allemagne, M. Gray Angleterre, et MM. Duvernoy et de Blainville en France sou- irent leurs espèces à une révision plus ou moins générale. de Sélys a suivi la méthode de Wagler en la perfectionnant la purgeant d'espèces nominales établies sur des variétés pro- uites par l'âge ou par quelques circonstances accidentelles. Les pèces européennes se réduisent pour M. De Sélys à huit, répar- es dans deux genres, *Sorex* et *Crocidura*. Sur ce nombre quatre trouvent aux environs de Liége, savoir : *Sorex tetragonurus*, *diens*, *ciliatus* et *Crocidura aranea*.

La seconde monographie traite des Rats. Ces animaux n'ayant s été l'objet de travaux récens, leur synonymie était moins nbrouillée que celle des Musaraignes. M. De Sélys n'en fait vec raison qu'un seul genre, mais il le partage en deux sections ès-naturelles, basées sur le régime et immédiatement reconnais- bles à la forme des oreilles : les *rats omnivores* à oreilles oblon- ues, hautes et nues, et les *rats granivores* à oreilles arrondies, rbiculaires et velues. Cette distinction, qui n'avait pas encore été ite, a le double mérite d'être très-facile à saisir et de signaler le ode de nourriture des espèces. Sur les huit espèces européennes ue M. De Sélys admet dans ce genre, six appartiennent à la section es rats omnivores, et il est remarquable que trois d'entre elles sont éellement exotiques et ne se sont répandues qu'à des époques eu éloignées dans nos contrées. Le *rat noir* très-probablement riginaire de l'orient a paru au moyen-âge, et s'était prodigieuse- ent multiplié lorsque, vers le milieu du dernier siècle, nous rriva de l'Inde le *Surmulot* qui partout lui a fait une guerre charnée et l'a fait presque entièrement disparaître de certaines

Digitized by Google

localités. Le *Rat alexandrin*, originaire d'Égypte, occupe maintenant une grande partie de l'Italie, et finira sans doute par envahir le reste de l'Europe. La *souris* et le *mulot* sont donc nos seules espèces indigènes. Le dernier par son régime un peu moins omnivore que celui des précédens dont il a les oreilles, se lie aux espèces de la seconde section qui ne comprend que les *Mus agrarius* et *minutus*. Celui-ci avait donné lieu à la création de six espèces nominales qui disparaîtront désormais de la science, grâce à M. De Sélys.

La troisième monographie qui traite des Campagnols est celle qui présente le plus de nouveautés. M. De Sélys y a fondu un opuscule qu'il avait publié, il y a trois ans, sur les espèces de ce genre qui se trouvent aux environs de Liége, et dans lequel il en décrivait une nouvelle, *Arvicola subterraneus* découverte par lui. A cette espèce il en joint ici trois autres également nouvelles, *A. montanus* des Pyrénées, *A. Savii* d'Italie et *A. duodecimcostatus* fondée sur un squelette provenant de la Suisse et qui n'offre que douze paires de côtes, tandis que les autres campagnols en ont treize ou quatorze, caractère plus que suffisant pour motiver une distinction générique. Au total, M. De Sélys reconnaît dans ce genre onze espèces européennes qu'il divise en deux sections basées, comme pour les rats, sur la forme des oreilles : les campagnols qui ont ces organes très-courts, parfois presque nuls avec les yeux très-petits, et ceux chez qui ils sont bien développés, plus longs que les poils environnans, et chez qui en outre les yeux sont en général proéminens. La première section se divise en deux groupes, les campagnols aquatiques et les campagnols-lemmings; la seconde en deux groupes également, les campagnols proprement dits et les campagnols murins. Tous ces groupes à l'exception du dernier ont des représentans en Belgique, au nombre de quatre : *A. amphibius*, *fulvus*, *subterraneus* et *arvalis*, lesquels réunis aux espèces également indigènes décrites dans les deux monographies précédentes donnent un total de douze petits mammifères qui se trouvent dans ce pays.

Chacune de ces monographies est suivie d'un tableau dans lequel sont exposées avec détail les mesures de toutes les parties de leurs espèces respectives. L'auteur a également rejeté dans

Digitized by Google

des supplémens quelques-unes qui ont été publiées pendant l'impression de son travail par les naturalistes anglais, ou sur lesquelles il n'a pu se procurer de renseignemens positifs. Trois planches où sont figurés de face et de profil les crânes de toutes les espèces décrites dans le texte en facilitent beaucoup l'étude. Enfin le volume est terminé par un index général de tous les Mammifères d'Europe au nombre de 188, sans compter ceux qui n'existent qu'à l'état de domesticité.

M. De Sélys venait à peine de terminer cet ouvrage que déjà il entreprenait un autre travail qui prouve à la fois l'activité de son esprit et la variété de ses connaissances zoologiques. Je veux parler de sa *Monographie des Libellulidées d'Europe* dont l'apparition a suivi de près celle des *Études de Micromammalogie*. Un mot d'explication d'abord sur ce nom de Libellulidées. Les Entomologistes appellent ainsi ces insectes aux formes élégantes, aux ailes transparentes comme de la gaze et souvent ornées de riches nuances vertes ou bleues, qui abondent pendant toute la belle saison aux bords des eaux, et qui portent le nom vulgaire de *Demoiselles* qu'ils méritent véritablement par la grâce et la légèreté de leur port; ceci soit dit sans prétention aucune au style de Desmoutiers. Il y aurait ici bien des choses curieuses à exposer sur les mœurs de ces charmans insectes, surtout sur l'étrangeté de leurs amours pendant lesquels le sexe le plus faible est indignement traité par le sexe le plus fort; mais ces détails qui d'ailleurs se trouvent dans tous les ouvrages d'entomologie, nous feraient dépasser les bornes qui nous sont prescrites. Il en a été de ces demoiselles ou libellules comme des petits mammifères que nous venons de quitter. On en connaît aujourd'hui cinq ou six fois plus d'espèces que du temps de Linné, et leur classification comme leur synonymie se sont compliquées dans une proportion encore plus forte. M. De Sélys en décrit 61 espèces réparties dans douze genres dont un (*Libella*) est de sa création. Quant aux autres qui sont dus à Leach, Burmeister, Toussaint de Charpentier, de Haan, etc., il n'en est aucun qu'il n'ait étudié à fond, et qu'il n'ait amélioré soit sous le rapport des caractères, soit en épurant leurs espèces. Il a surtout développé très-heureusement un caractère important tiré des ailes, et qui avait été signalé pour

Digitized by Google

la première fois, il y a quelques années, par M. Van der Hoeven, professeur à Leyde. Pour prouver la justesse de ces éloges, il nous faudrait malheureusement entrer dans un océan de détails techniques, très-arides, et que le lecteur passerait indubitablement sans les lire; nous nous bornerons donc à le prier de croire que, bien qu'ils soient conçus en termes généraux, ces éloges sont autre chose que des formules banales.

M. De Sélys nous promet pour cette année la première partie d'une *Faune Belge* qui est déjà terminée, mais qu'il a gardée jusqu'ici en manuscrit afin de la perfectionner.

La portion éclairée du public ne saurait trop encourager dans ses études, ne fût-ce que par des vœux bienveillans, un jeune homme qui pouvant aspirer à tout par son nom et sa fortune, se consacre d'une manière aussi sérieuse et aussi désintéressée à la science. La Belgique possède dans la plupart des sciences physiques des hommes qui tiennent un rang distingué dans le monde savant; ils sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les nommer : mais, il faut le dire, la zoologie n'y est peut-être pas aussi bien représentée, en ce sens que les personnes qui s'en occupent se renferment en général dans des spécialités plus ou moins limitées. M. De Sélys, à en juger par ses débuts, paraît destiné à faire cesser un jour cet état de choses, s'il continue à se livrer avec la même ardeur au travail.

TH. LAC.

ERRATA.

Errata de la livraison d'avril. V. p. 143.

Juin, p. 232. — *Paysage.* — Prix : une médaille de 400 frs. Lisez : une médaille de 450 fr.

Ibidem. — *Sculpture.* — En 1340. Lisez : en 1348.

FIN DU TOME QUINZIÈME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUINZIÈME.

HISTOIRE NATIONALE.

Pages.

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas; sa vie, sa politique et sa cour. — J.-J. Altmeyer. Septième article. 35
Huitième et dernier article. 337

Aynechon et Falloz, ou le Duel de la Place-Verte. — M.-L. Polain. 145

Liége et Banlieue. *Intra muros*. Le Dr B..y. 233

SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES.

Monts de piété. Améliorations. — Rapport à la Commission administrative du Mont de piété de Liége. — D. Arnould. 161

Prisons de Liége. — Mémoire (avec une planche). — Aug. Visschers 260

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

La Veille d'un enlèvement. Proverbe. (Suite et fin). . . . 5

Sur un balcon. — Marcellin La Garde. 365

Une scène dans un boudoir. — Henri Colson 65

Le Conservatoire royal de Liége. — Ch. Perin. 80

Quelques mots sur les expositions de tableaux en général, et particulièrement sur celle que la Société pour l'encouragement des beaux-arts vient de faire à Liége. — R....d . . 203

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Quelques mots à mes camarades de l'armée, sur les avantages qui résulteraient pour nous, officiers belges, de l'étude de la langue allemande. — B.....s. 176

L'Horloge de maître Humphrey, par Ch. Dickens. — Ph. L***. 294

POÉSIE.

A Lamartine. — J. Gaucet 103

A Mlle C. de B. — Mme Ina de G. des Varennes. 104

Digitized by Google

La voix dans le désert. — Mlle C. de B.... , ... 108
Liége. — Et. Henaux. 188
A M. et à Mme de St-Valry, sur le dixième anniversaire de leur mariage. — Mlle C. de B...., ... 197
A madame Ch. — Mlle C. de B...., ... 198
Un berceau. — F. Roland. 200
La cloche des agonisants. — Cte P. de Mo....., . . . 202
A M. de Lamartine, après la publication de *Jocelyn*. — A.-S. de St-Valry. 286
A Louis D. V. — Mlle Loïsa Ferry. 288
A M. Servais, le célèbre violoniste, sur son Hommage à Beethoven. — Th. P....., ... 289
A P. M. — F. Roland. 291
Sonnet. — Cte P. de Mo....., ... 293
A Victor Hugo. En réponse à la pièce intitulée : *Que la musique date du seizième siècle*. — Adolphe Mathieu. 393
Un paysage au coucher du soleil. — Mlle Loïsa Ferry. . . 399
Un beau jour. — Mlle C. de B...., ... 400

ANALYSES CRITIQUES ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Littérature. — Publications nationales (suite). — Ph. L***. 110
Rameaux. *Odes*, *Satires*, *Ballades*, par E. Buschmann. . . 112
Cours de Grammaire, de Logique et de Belles-Lettres, par Andrieux. 132
Sœur et Frère, par J. Gaucet. 135
Un Début, par Al. Pirotte. 140
Histoire populaire du consulat, de l'Empire et de la Restauration, par Th. Juste. 309
Un tour en Hollande, par le même. 316
De Bruxelles à Constantinople, par un touriste flamand (R. Spitaels). 317
Le faux Bauduin, par J. de Saint-Genois. — Ch. Faider. . 218
Sciences naturelles. — *Etudes de Micromammalogie*, par Ed. de Selys. — *Monographie des Libellulidées d'Europe*, par le même. — Th. Lac....., ... 401
Bulletin bibliographique. — Ch. de Ch....., ... 142

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Concours de 1841.

Académie royale de dessin de Gand. 232
Société des sciences, des arts et des lettres, du Hainaut. . 334

Digitized by Google

REVUE BELGE.

TOME SEIZIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE BELGE,

PUBLIÉE PAR

L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT

DE LA LITTÉRATURE

EN BELGIQUE.

Tome Seizième.

LIÉGE,
IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME FRÈRES,
QUAI DE LA SAUVENIÈRE (PLACE DU SPECTACLE) N° 10.

1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROMENADE HISTORIQUE

EN CAMPINE.

E CHATEAU DE VOGELSANCK; HUGUES, COMTE DE LOOZ; JEAN DE WERTH; ORIGINE DE LA CHAPELLE DE BOLDERBERG.

Aucun historien moderne, que je sache, n'a pris la ampine pour sujet de ses investigations. Cette partie u royaume semble complètement oubliée.

En attendant qu'une plume habile en fasse l'objet 'un travail plus étendu, je vais dire le peu que j'en ais; ce qui me fournira l'occasion de raconter une ou eux anecdotes qui ont trait à l'une de ses plus intéres-antes localités.

Grégoire de Tours (1) rapporte que les Francs-Saliens ui étaient venus de la Pannonie se fixer sur les bords u Mein, en furent chassés par les Germains, et que, e sachant où trouver un asile, ils passèrent le Rhin et énétrèrent dans la Taxandrie (2). C'est là que Chlogion, hlodowig, ou Clodion, le premier roi des Francs, et lérovée, son successeur, firent rédiger vers 418 (3), par uatre chefs de la nation, Wisogast, Bosogast, Salogast t Wildogast (4), ce code fameux des lois saliques si ouvent cité et si mal connu (5).

(1) Greg. Turon., Hist. Franc., édit. in-8°, lib. II, cap. V, pag. 7.
(2) Hist. Lossensis, lib. I. pag. 5.
(3) Wendelin, berceau des lois saliques, cap. XI.
(4) Velly, Hist. de France, tom. I, pag. 32.
(5) Du Bos, Hist. critiq. de la monarchie française, tom. 2, age 539.

Digitized by Google

Plusieurs anciens géographes prétendent que le village de Tessenderloo, à deux lieues de Beeringen et à cinq de Hasselt, était le chef-lieu de la *Taxandrie*, *Toxandrie*, ou *Texandrie* (*), et que c'est là qu'il faut chercher le berceau de la monarchie française (1); mais Grégoire de Tours, presque contemporain des rois francs, nous dit que Clodion habitait *Disparguin* (**), endroit situé à la frontière du pays de Tongres.

(*) *Toxandriæ* vocabulum citat Ortelius, in Thesauro suo, ex Plinio et Marcellino. Ad Plinium quod attinet, falsò Ortelius apud hunc legendum id conjecit ex Marcellino. Quippè ipse Plinius nusquam nisi loco antè citato, neque gentis neque regionis Toxandrorum meminit. Dicto autem loco gentem voluisse, non regionem præcedens consequensque, convincit oratio, ubi populorum totius Belgicæ refert nomina, non regionum. Apud Marcellinum vocem *Taxiandriam* reperio, vel, ut alia exemplaria habent, *Taxandriam*. Quam, sive librariorum incuria corruperit, sive ipse sic perscripserit auctor, Toxandrorum terram significare haud dubito. Ac forte in Plinio quoque rectiùs legeris *Taxandri*. Nam hodièque vicus Leodiacensis agri haud dubiè ab ejusdem gentis vocabulo, dicitur *Tessenderloo*: et Londini, in regiæ bibliothecæ pervetusto exemplari manuscripto, apud eumdem Plinium legi ipsius gentis nomen *Texandri*. Toxandriam sive Taxandriam Marcellini, plerique geographorum hujus ævi interpretantur dictum vicum *Tessenderloo*, haud procul Demeriâ amne, et duobus oppidis *Diest* ac *Sichenen* situm : ejusque vocabuli similitudine ducti, Toxandros Plinii hoc situ, in mediis, quos suprà descripsi, Menapiorum finibus collocant.

Clüveri. Germaniæ antiquæ, etc., *Lugduni Batavorum*, *apud Ludovicum Elzevirium. Anno* CIDIDCXVI. *Edit. in fol. lib. II, pag.* 137.

(1) Abrégé chron. de l'hist. de France, par le président Hénault, tom. I, pag. 2.

(**) Aujourd'hui Duysbourg, village à la droite de la route de Bruxelles à Louvain. — Grégoire de Tours, traduction française par Guizot, tom. I, pag. 68.

Digitized by Google

En 451, les Huns vinrent saccager la Taxandrie; plus ard, Clovis, après s'être emparé de Tongres, extermina lans ce malheureux pays tout ce qui avait échappé à la érocité de ces hordes barbares, dont le chef se faisait urnommer *le fléau de Dieu* (1).

Selon Mantelius, (2) la Taxandrie ne reçut le nom de Campine, en wallon *Campène*, que l'an 1200; mais et historien ne nous dit pas l'origine de cette nouvelle lénomination (3).

Les opinions sont si divergentes sur l'étendue et les imites de la Taxandrie que je n'en parlerai point : je ne bornerai à dire que l'on entend aujourd'hui par Campine ces immenses landes ou bruyères comprises ntre la Meuse, le Jaer et le Demer, et qui constituaient proprement la Campine liégeoise. Ce sont des plaines l'un sable fin, délié, affectant diverses nuances de couleurs, et que les vents d'automne, qui les soulèvent, ntraînent continuellement vers le Nord, pour en former les espèces de collines ou des monticules dont les ouragans changent fréquemment la forme et l'aspect. C'est à l'extrême mobilité de ce sable qu'est due principalement la stérilité du pays. Cependant, à l'exemple des habitants des dunes hollandaises, les propriétaires campinois sont parvenus, dans certains cantons, à fixer le sol fugitif, en y plantant des arbres résineux, et en cultivant des plantes vivaces, telles que l'*Arundo arenaria* et le *Carex arenaria* de Linné, dont les racines, cousant pour ainsi dire la surface du sol, empêchent qu'il ne soit emporté par le vent.

(1) Hénault, *Ibid.*, et Boxhorn, de Leodiensi republica, pag. 31.
(2) Hist. Loss. cap. I, pag. 2.
(3) Voy. d'Anville, Géographie ancienne, édit. in-fol, pag. 26.

Digitized by Google

Parti de Liége pour Hasselt le 29 août 1838, je trouvai dans cette dernière ville une voiture qui m'y attendait pour me conduire deux lieues plus loin au château de Vogelsanck, par la nouvelle route qui traverse Zoenhoven. Il y a à peine cinquante ans que tout l'espace compris entre la ville de Hasselt et ce gros village offrait une affreuse nudité; il présente maintenant aux regards du voyageur des champs bien cultivés et des plantations d'arbres verts de la plus belle venue. Après une heure de marche, nous tournâmes brusquement à gauche pour entrer dans une vaste bruyère, où, malgré la force de deux chevaux vigoureux, nous n'allâmes que très-lentement, les roues de notre voiture s'enfonçant à chaque pas dans le sable, où elles laissaient pourtant à peine une légère trace de leur passage, semblable au sillage du navire sur la surface d'une mer tranquille.

La terre de Vogelsanck présente le plus merveilleux contraste avec l'aridité des environs; c'est un véritable Eden dans un désert de sable. La nature elle-même semble y avoir travaillé, sous l'inspiration du propriétaire, homme de goût et savant agronome, à réunir sur un même point toutes les richesses d'une végétation animée. Là se voient tantôt isolés, tantôt en groupes habilement disposés, les cèdres du Liban et de Virginie, le sapin argenté, le baumier de géliate, le Weymouth, les thuyas, les cyprès aux formes pyramidales, les tulipiers, les magnolias, toutes les espèces de sapins et une quantité considérable d'arbres forestiers de la plus belle essence, merveilleux par leurs gigantesques proportions, à travers lesquels des chemins gracieusement dessinés, bordant le plus souvent des canaux alimentés

Digitized by Google

par plusieurs ruisseaux, offrent de délicieuses promenades. Tout, dans cet endroit, captive l'attention de l'amateur des jardins paysagistes. La fraîcheur qui y règne, l'heureuse disposition des lieux rappellent assez bien la terre romantique de Mortfontaine; c'est ainsi du moins que j'en ai jugé.

Le château est placé dans le centre de la propriété. Malgré les modifications plus ou moins modernes qu'on lui a fait subir, il conserve une certaine physionomie de grandeur et un certain aspect féodal. Il est entouré de belles pièces d'eau que l'on traverse sur un pont tournant sur pivot.

La terre de Vogelsanck appartient à M. le baron de Villenfagne, frère cadet du savant historien de ce nom, qui consacra les veilles de sa longue carrière à la solution des questions les plus difficiles de l'histoire de Liége, et dont les intéressants ouvrages sont exploités sans scrupule par les chroniqueurs de nos jours, qui les citent à peine.

Vogelsanck était l'un des fiefs les plus importants du comté de Looz; il comprenait les seigneuries de Zoenhoven, Zolder, etc. Aussi portait-il le titre pompeux de *Pays de Vogelsanck*. Mantelius dit (1) que c'était l'un des domaines réservés pour l'apanage des cadets ou pour la dotation des filles de la maison des comtes de Looz.

Si l'on peut ajouter foi à une vieille chronique écrite en langue flamande, que je vais suivre et dont les principaux faits sont confirmés par des historiens estimés, l'origine de Vogelsanck daterait de la fin du XIIe siècle.

(1) Hist. Loss., Lib. VIII, pag. 252 et 295.

Digitized by Google

Gérard, comte de Looz, était fils de ce Louis II. aussi comte de Looz, dont la structure et la force tenaient du prodige (1). Gérard, à peine maître du pouvoir, fit réparer le château de Curange pour y tenir l'assemblée de ses feudataires (2). Ainsi que son père, Gérard avait l'humeur belliqueuse; il ne voyait dans la guerre qu'un agréable passe-temps. Un jour, comme il revenait d'une expédition contre Albert de Moha, son beau-frère, ayant été subitement atteint d'une maladie aiguë qui mit ses jours en danger, il fit vœu, s'il guérissait, d'aller visiter le tombeau du Christ. Il guérit en effet; et sa santé ne fut pas plus tôt rétablie, qu'il se mit à tout préparer pour son voyage lointain; il partit après avoir remis le gouvernement du comté à Hugues, son frère, l'an 1173 (3).

Celui-ci ne tarda pas à manifester ce mépris des lois sociales qui caractérisa depuis toute sa conduite. L'un de ses coupables égarements fit éprouver aux pays circonvoisins l'effroi d'un scandale qui le plaça au premier rang des hommes les plus corrompus par le délire des passions et par l'abus du pouvoir. Eperdument épris de l'épouse de son frère, Marie de Gueldres, il parvint à la séduire, et osa contracter avec elle une union que repoussaient également la religion et l'honneur.

Ce n'est pas aux scrupuleux énumérateurs des crimes de cet âge que nous devons la connaissance de ce fait; il se trouve consigné dans la chronique de l'abbaye de St-Trond (4).

Ce fut ce même Hugues qui, pour jouir plus tranquil-

(1) Voy. *Promenades historiques*, tom. 1, pag. 155.
(2) Hist. Loss., lib. VIII, pag. 123.
(3) Id. pag. 128.
(4) Id. et Villenfagne, Essais critiq., tom. 1, pag. 135.

Digitized by Google

ement de ses amours incestueuses, fit construire le château de Vogelsanck dans un bocage servant de retraite aux oiseaux du canton. (*Vogelsanck* — chant des oiseaux.) Mais Hugues semblait être lui-même le démon acharné à sa perte. Traître à son frère et perfide envers ses voisins, on le trouvait toujours là où se tramait un complot contre leur sécurité; c'est ainsi qu'il fit fortifier le village de Brusthem, à une demi-lieue sud-est de St-Trond, pour s'en servir comme de place d'armes dans les incursions qu'il méditait. L'abbé de St-Trond, Gilles, comte de Duras, voué de cette abbaye (1) et Radulphe, évêque de Liége, justement alarmés, réunirent leurs forces pour s'opposer à l'élévation d'une forteresse qui allait compromettre la sûreté de leurs territoires, lorsque la mort vint frapper Hugues au milieu de ses projets ambitieux et débarrasser le comté de Looz d'un tyran dangereux.

Ce fut en ce moment que Gérard revint de la terre sainte; il en rapportait sans doute un esprit de débonnaireté peu commun puisqu'il pardonna à son infidèle épouse, dont il eut depuis plusieurs enfants. Mais ce qui est tout aussi remarquable que ce pardon, c'est que, loin de condamner la conduite de son frère à l'égard de l'évêque de Liége, il soutint ses prétentions révoltantes, et que, non moins barbare que lui, il livra inhumainement la ville de Tongres au pillage (2), après l'avoir surprise. Il alla ensuite se renfermer dans le château fort de Colmont, au village d'Overrepen, à trois quarts de lieue de Tongres. A la nouvelle de cette audacieuse en-

(1) Advocatia de Sancto Trudone. Vid. Chronica Gisleberti, pag. 169, 200, 201, 238, 245 et 248.

(2) En 1179.

Digitized by Google

treprise, Radulphe court investir la place et en pousse le siége avec toute la célérité possible; mais Gérard sortant la nuit de son château et guidé par un beau clair de lune, rentre furtivement dans Tongres où il incendie l'église collégiale et le palais épiscopal. Les habitants de St-Trond irrités, sortent de leurs murs, ayant Gilles de Duras à leur tête, prennent Brusthem qu'ils livrent aux flammes; Colmont subit le même sort. Les Liégeois entrent dans le comté de Looz, qui est impitoyablement ravagé. C'en était fait de cette malheureuse contrée, si Radulphe, se laissant fléchir, n'eût accordé la paix à Gérard, sous la seule condition que les tours et les remparts de Brusthem seraient démolis.

On pense que Gérard, touché de repentir, crut suffisamment expier sa cruauté envers la ville de Tongres et se faire pardonner les malheurs qu'il avait attirés sur ses sujets, en fondant la riche et célèbre abbaye de Herkenrode. On lisait jadis dans l'église de cette abbaye l'épitaphe suivante : *Anno ab orbe redempto* 1182, *fundatum est ac dotatum hoc celebre monasterium per Piis. Dom. Gerardum, comit. Loss.* (1).

Dix ans après cette fondation, Gérard, comte de Looz, prit la croix en même temps que Radulphe, évêque de Liége; il accompagna l'empereur Frédéric en Palestine, où, selon Mantelius, il perdit la vie en 1191 sous les murs de Ptolémaïde (2).

En 1490, le château de Vogelsanck qui appartenait alors au baron d'Alembroch, fut pris et saccagé par des mercenaires allemands venus en Campine sous le commandement de Robert de la Marck, fils d'Evrard

(1) *Art de vérifier les dates*, tom. 3, pag. 139.
(2) Hist. Loss., lib. VI, pag. 133.

Digitized by Google

et neveu de Guillaume de la Marck, le fameux sanglier des Ardennes (1). La seigneurie passa successivement aux comtes d'Elderen, aux barons de Kniphausen et aux Sousa Pacheco ; elle fut vendue en 1741 à Messire Gilles (Ægidius) Lambert de Villenfagne. C'est aux descendants de ce seigneur qu'elle est redevable de ses embellissements.

Le lendemain de mon arrivée à Vogelsanck, je parcourus cette propriété, et, pour terminer ma course, je me dirigeai vers l'ouest en suivant de longues allées de mélèzes. Bientôt j'entrai dans une forêt de sapins d'Ecosse dont la cime, balancée par le vent, rendait un bruissement semblable à celui d'une mer agitée. Le terrain accidenté par des amoncellements de sable où croissent néanmoins les plus beaux arbres résineux, donne une idée du *Bois* de La Haye. Tout à coup se présente sur la droite un étang de vingt bonniers d'étendue, encadré par une large bande de pins de Campine ; asile pacifique du canard, de l'oie, de la grue, du héron et de la cigogne qui, sans carte et sans boussole, viennent des pays hyperboréens chercher un climat plus doux. Cette solitude, à la fois sauvage et romantique, doit plaire à ceux qui recherchent les sites sévères.

Après trois quarts d'heure de marche dans la même direction, je parvins au point le plus culminant de la terre de Vogelsanck, au Bolderberg, d'où le regard embrasse toute la contrée. A l'orient apparaissent les clochers de Zoenhoven et des bruyères immenses dont la limite se perd dans celle de l'horizon. Au midi, lorsque le ciel est pur, on distingue le sommet de la tour de

(1) Voy. *Promenades historiques*, tom. 2, page 141.

Digitized by Google

Tongres, la ville de Hasselt, les vieux restes de la salle de Curange, les débris de l'abbaye de Herkenrode, et la maison de Terlamène, avec son lac de 60 bonniers coupé d'îlots dont l'aspect offre un tableau difficile à décrire. Enfin, plus au nord, se voient la petite ville de Beeringen et le beau village de Zolder, dont le château de Vogelsanck et le hameau de Bolderberg, avec sa chapelle de Notre-Dame de Lorette, si vénérée dans le canton, sont une dépendance. Tout à côté est une maisonnette bien simple, mais d'une propreté et d'une bonne tenue remarquable. Elle est habitée par deux solitaires, que l'amour de la retraite et de l'humanité ont amenés dans cet asile de la paix. Frère Arnold est âgé de 40 ans; c'est lui qui est chargé de la culture du potager et de tous les soins intérieurs du ménage. Frère Joseph Goeris, né à Borcette, entretient la chapelle, y sert la messe deux fois par semaine, sonne l'angelus, etc. Rien ne saurait le faire déroger à ces fonctions, si ce n'est l'accomplissement des devoirs de bienfaisance qu'il remplit avec le même zèle dans la cabane du pauvre et dans la maison du riche; jamais il n'accepte pour prix de ses veilles près des malades, que les aliments qui lui sont offerts par les personnes au service desquelles il s'emploie; encore les partage-t-il le plus souvent avec les nécessiteux. Frère Joseph est un petit homme maigre, pâle, débile en apparence, mais actif et laborieux sous l'impulsion de l'esprit de charité qui l'anime. Révérés par les hommes simples qui les entourent et dont ils soulagent les misères, rien ne vient troubler la douce paix de ces deux bons ermites.

Je les quitte à regret pour m'occuper un instant de l'histoire de Liége. C'est à l'un des drames de cette his-

Digitized by Google

toire qu'est due la fondation de la chapelle de Bolderberg.

Qui pourrait lire nos annales, pendant l'année 1636, sans être ému d'indignation contre ce Ferdinand de Bavière, à la fois archevêque de Cologne, légat du St-Siége, évêque de Paderborn et de Munster, abbé de Stavelot, comte palatin du Rhin, duc des deux Bavières, et enfin évêque de Liége, prélat avide, qui ne considérait ses dignités ecclésiastiques que comme des bénéfices dont on perçoit de loin les revenus, et qui non content d'avoir reçu plusieurs millions des États de Liége, ne rougit pas, dans son insatiable cupidité, d'extorquer 70,000 florins au mont-de-piété et de s'emparer du bien des pauvres, pour faire face aux dépenses du luxe qu'il étalait dans les cours étrangères, n'ayant pas résidé chez nous plus de six mois dans l'espace de vingt-trois ans. Comme si ses propres exactions n'étaient pas encore suffisantes, il semblait prendre plaisir à voir des brigands étrangers piller et dévaster un pays dont il devait être le père et le protecteur. C'est ainsi que les troupes lorraines et le fameux Jean de Werth (*) avec ses Croates, furent appelés par lui pour investir la ville de Liége, saccager les villages de Tilleur et de Jemeppe (1) et livrer aux flammes, tant dans nos faubourgs que dans les campagnes, plus de huit mille maisons, en commettant toutes les atrocités et les profanations auxquelles peut se livrer une soldatesque féroce.

(*) « Jean de Werth, le terrible chef des Croates, avait jeté la terreur jusque dans Paris. » Anquetil, Hist. de France, tom. 10, pag. 369.

(1) Manuscrit du temps.

Digitized by Google

Dans cet état de détresse et d'horreur, les Liégeois ne prennent conseil que de leur courage et de leur désespoir; ils lèvent un corps de quatre mille mousquetaires et de trois cents arquebusiers ; bon nombre de volontaires se joignent à cette petite armée qui bientôt, sous les ordres du capitaine Gupsin, court sus aux Croates, les met en déroute, et précipite dans les houillères la plus grande partie des soldats qui composaient ces hordes sauvages. (*)

Jean de Werth, avec ce qui lui restait des siens, alla décharger sa colère sur la Campine et réduisit en cendres la ville de Bilsen, peu après que le duc de Lorraine et le général Piccolomini eurent emporté Tongres d'assaut et ravagé tous les environs. Le chef des Croates, fier de son succès, se rabat sur Zolder, Vogelsanck, Zoenhoven, etc., qu'il pille et dévaste. Il menaçait Hasselt, lorsqu'il fut rudement chargé par les Liégeois dans les rangs desquels se trouvaient quelques troupes françaises. Le pays fut entièrement purgé de ces bandes; mais elles y laissèrent un souvenir à jamais exécré (1) et perpétué par quantité de lamentables légendes (**), les unes en français, les autres en flamand; c'est l'une de ces dernières qui nous fait connaître l'origine de l'ermitage de Bolderberg. (***)

(*) Un manuscrit de cette époque raconte qu'un forgeron nommé Werihas, assomma à lui seul dix-huit Croates à coups de barre de fer.

(1) Voy. Bouille, Hist. de Liége, tom. 2, pag. 235 et suivantes.

(**) « Jean de Werth, si redoutable pendant quelque temps, fut fait prisonnier par Turenne, devint le sujet des vaudevilles de Paris, ces chansons l'ont rendu célèbre. » Dict. hist.

(***) Le fond de l'anecdote que l'on va lire est tiré d'une chronique manuscrite de ce temps qu'une personne obligeante a bien voulu me confier.

Digitized by Google

C'était le 25 juillet 1636, la veille de la Ste-Anne; les ıysans de Bolderberg frappés de terreur à l'approche ı terrible Jean de Werth et de ses Croates, s'étaient ɔigneusement renfermés dans leurs maisons. Leurs armes devinrent bien plus vives lorsqu'ils entendirent ıns la bruyère des coups de mousquets et d'arque-ıses. Ce bruit sembla un instant se rapprocher du ha-ıeau; alors ces pauvres gens tremblant d'effroi se pros-rnèrent et prièrent dévotement *Notre-Dame de bon ecours* de venir à leur aide. Le ciel parut les prendre ı pitié; car bientôt les cris de guerre et le fracas des rmes se perdirent insensiblement dans le lointain.

Depuis plus de deux heures tout était rentré dans le lence, lorsque l'on vint frapper violemment à la porte e Lambert Haelen, dont la maison, écartée du hameau, ontrastait par sa bonne apparence avec les simples haumières d'alentour. « Ouvrez, cria-t-on du dehors ı français, ne craignez rien, ce sont des amis qui éclament vos secours. » Haelen s'empressa d'ouvrir; t son bon cœur fut ému de compassion à la vue d'un eune officier pâle et sans mouvement que quatre sol-ats portaient sur un brancard. Le sang continuait à échapper goutte à goutte d'une large blessure qu'il ve-ait de recevoir dans la poitrine; un chirurgien mili-ıire suivait le blessé. Haelen se hâta de le faire placer ans sa meilleure chambre et dans son meilleur lit. près que l'homme de l'art eut couvert la plaie d'un ppareil convenable, il recommanda l'officier aux soins es gens de la maison, promit de revenir le lendemain, t sortit pour aller secourir d'autres malheureuses vic-imes de la guerre, transportées dans les chaumières des nvirons.

Digitized by Google

Haelen, sa fille, et Pétronelle, sa vieille ménagère, apportèrent la plus scrupuleuse attention à exécuter les ordonnances du chirurgien à l'égard de l'étranger qui leur était confié. Christine attachait des regards pleins d'intérêt sur ce visage que semblaient déjà couvrir les ombres de la mort. Elle ressentit une bien douce joie, lorsqu'elle vit le blessé ouvrir les yeux. L'officier témoigna une grande surprise de se trouver au milieu d'inconnus et surtout de recevoir les soins d'une jeune fille qui, selon l'heureuse expression de Sterne, était *du plus bel ordre des belles formes*, et dont les yeux mouillés de larmes peignaient la bonté la plus touchante et la plus naïve.

C'est ici le lieu de faire connaître au lecteur la famille au sein de laquelle nous venons de l'introduire.

Lambert Haelen était le fils unique d'un bon propriétaire de Diepenbeek, régisseur du baron de Kniphausen, seigneur de Vogelsanck; celui-ci, père de plusieurs enfants, voulant faire une plus grosse part à son fils aîné, destinait ses filles au cloître. Elles avaient pour institutrice et pour compagne, une orpheline, douce, aimable et bonne, mais sans autre fortune que sa sagesse et une instruction assez étendue pour l'époque. Lambert Haelen la vit et l'aima; devenu maître de ses actions par la mort de son père, il la demanda en mariage et l'obtint. Il vint s'établir dans un de ses biens à Bolderberg, et le ciel sembla d'abord sourire à son union, en lui donnant une fille que la jeune baronne de Kniphausen tint sur les fonds baptismaux, avant de prononcer ses vœux à l'abbaye de Herkenrode. Christine avait à peine dix ans lorsque sa mère succomba dans une épidémie qui désola ce coin de la Campine.

Digitized by Google

Haelen faillit descendre lui-même dans la tombe après la mort d'une épouse tendrement aimée; mais si l'on ne peut entièrement surmonter la douleur, on peut du moins, avec du courage, en émousser les traits. Il chercha quelques distractions dans des actes de piété. La dame de Herkenrode lui ayant proposé de prendre sa fille près d'elle, il y consentit avec reconnaissance, plaça chez lui une personne sûre, et se retira près de l'oncle de sa femme, chanoine à Liége. Après deux ans de séjour dans cette ville, la vie des champs étant la seule qui convînt à la douceur de ses mœurs, il revint habiter Bolderberg, rappela Christine, et fit sa principale occupation de l'élever convenablement, en lui faisant mettre en pratique les sages principes que sa marraine lui avait inculqués.

On a dit et l'on répète sans cesse que le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la nature; cette définition ne peindrait qu'imparfaitement la tendre affection, les vives sollicitudes de Haelen pour sa fille; il semblait ne vivre qu'en elle et pour elle. Jamais il ne la perdait un seul instant de vue, si ce n'est lorsqu'elle allait passer quelques jours près de sa noble protectrice à Herkenrode, où elle était considérée comme l'enfant adoptif de l'abbaye; mais Christine quittait toujours cette maison somptueuse sans en emporter aucun regret. Dieu bénissait sa piété; elle aimait son père, et cette affection suffisait à son bonheur. La fréquentation de dames d'un haut rang (*), et le soin qu'avait pris Haelen de compléter son instruction en avaient fait une jeune personne accomplie sous tous les rapports.

(*) On ne recevait à Herkenrode que des filles nobles.

Digitized by Google

La blessure de l'officier marcha rapidement vers sa guérison; mais comme il avait perdu beaucoup de sang, il lui était resté une faiblesse qui lui imposait de grands ménagements, et ne permettait pas qu'on le transportât sans danger. D'ailleurs, il se trouvait si bien dans la maison de Haelen, les attentions de Christine lui étaient si agréables, qu'il redoutait presque de voir arriver le moment de son entière convalescence. Peu à peu une douce intimité s'établit entre eux, et le secret du cœur de la jeune fille était le seul qu'elle n'eût point encore confié à son nouvel ami; mais si sa candeur lui laissait ignorer jusqu'au nom de l'amour, la passion qui était dans son cœur n'avait point échappé à l'étranger; il en suivait les progrès avec ravissement. Haelen, bon et confiant comme sont les hommes simples, loin de concevoir le moindre soupçon, s'applaudissait au contraire de ce que la présence de sa fille semblait charmer la solitude de son hôte.

Celui-ci paraissait faire de sa condition un mystère, que Haelen ne cherchait jamais à pénétrer. On savait seulement que le blessé était Français de nation, et qu'il était venu dans le pays de Liége, ainsi que beaucoup d'autres de ses compatriotes, avec l'assentiment du roi, pour prêter secours aux Liégeois et aux Hollandais contre les forces combinées des Espagnols et des Autrichiens.

Le chevalier d'Auteuil, fils cadet du baron d'Auteuil, grand seigneur de Normandie, n'était point un de ces chevaliers n'ayant que la *cape et l'épée;* il jouissait d'une belle fortune du chef de sa mère. Doué de tous les avantages que donne l'éducation, il joignait à l'extérieur le plus séduisant l'esprit le plus délié et les ma-

Digitized by Google

nières de l'homme de cour. Il n'avait pas le cœur véritablement corrompu; mais, comme presque tous les hommes à la mode de cette époque, il ne se faisait aucun scrupule de séduire l'innocence pour l'abandonner ensuite aux regrets et au désespoir. L'amour qu'il ressentait pour Christine ne ressemblait pas, il est vrai, à ces caprices passagers qui l'avaient occupé jusqu'alors; il aimait sincèrement la fille de Haelen, mais il ne songeait guère à contracter avec elle une union qui, suivant les préjugés de la classe à laquelle il appartenait, serait injurieuse à l'honneur de sa famille et ridicule pour lui-même.

Un coup affreux, le plus cruel que pût redouter Christine, vint percer son cœur : le chevalier reçut l'ordre de rejoindre son régiment. Surpris par cet incident imprévu, il n'eut que le temps de commander à son domestique de mettre ses effets en ordre, de remercier Haelen de son hospitalité, et de dire en partant à l'oreille de la jeune fille qu'il reviendrait bientôt près d'elle.

Le départ de l'officier laissa dans la maison de Bolderberg un vide fâcheux qui ne tarda pas à exercer son influence jusque sur Haelen, dont le caractère avait toujours été jusqu'alors si calme et si serein. Quant à Christine, intérieurement agitée, elle était forcée de dissimuler le trouble qui tourmentait son cœur. N'ayant personne à qui elle pût conter ses peines, c'était sous l'ombrage des sapins qui couvraient alors le mont de Bolderberg, qu'elle allait soupirer son amour et pleurer l'absence de son amant. Deux mois s'étaient écoulés sans qu'elle en eût reçu de nouvelles, lorsqu'un jour elle vit paraître devant elle le domestique du chevalier, qui lui dit que son maître l'attendait à quelques

Digitized by Google

pas de là, avec la plus vive impatience. Christine troublée, suivit cet homme sans réfléchir à tout ce que sa démarche avait d'inconsidéré, et se trouva bientôt dans les bras de l'officier. « Chère Christine, lui dit »celui-ci, pardonnez-moi de vous avoir attirée dans »ce lieu; c'était le seul moyen de vous parler sans »témoin; un devoir sévère ne m'accorde qu'un instant, »je viens vous dire un éternel adieu, ou m'unir à »vous pour ne plus nous quitter. Venez, Christine, »suivez votre amant. » — Dieu! s'écria la jeune fille, où voulez-vous me conduire? — Au bonheur, auquel nulle puissance ne saurait vous arracher. — Moi! abandonner mon père! ce serait le tuer. Non, jamais!..... — Adieu donc, cruelle fille, dit le chevalier. Je pensais que vous m'aimiez et je me trompais. Adieu pour toujours, répéta-t-il d'une voix étouffée et en s'éloignant. — Christine, hors d'elle-même, sentit ses forces l'abandonner et tomba sans connaissance. Lorsqu'elle recouvra ses esprits, elle se vit dans une voiture emportée de toute la vitesse de deux chevaux; le chevalier était assis à côté d'elle, tenant ses mains dans les siennes. Malgré ses pleurs et ses gémissements, d'Auteuil la conduisit dans une petite terre qu'il possédait en Picardie. Christine brûlant d'une passion non moins vive, quoique moins impétueuse, que celle de son amant, céda au penchant qui l'entraînait vers lui; elle consentit à passer pour sa femme et à être traitée comme telle. Etait-elle heureuse? Non; l'image de son père empoisonnait chez elle jusqu'à l'ivresse du plaisir. Elle voyait Haelen parcourant la bruyère d'un pas incertain; elle entendait sa voix plaintive redemander sa fille au ciel et à la terre..... Laissons-la exposée aux luttes qu'éveillaient

Digitized by Google

sans cesse dans son âme le souvenir de son père et les rêves d'un sentiment trompeur, réprouvé par sa propre raison. Elle devait bientôt reconnaître la futilité de ce bonheur auquel son imagination avait prêté tant de charmes.

Le soir même de l'enlèvement de sa fille, Haelen ne la voyant pas revenir à l'heure accoutumée de sa promenade, alla jusqu'au bois de sapins croyant qu'elle s'y était oubliée. Quelle ne fut point sa consternation, en n'y trouvant aucune de ses traces! Rempli d'effroi, il revient précipitamment à sa demeure, appelle ses domestiques; tous et jusqu'à la vieille Pétronelle, se mettent à la recherche de leur jeune maîtresse; la nuit se passe en courses inutiles. Haelen est dans un état d'angoisses inexprimable; il a été l'un des plus actifs à parcourir les environs. Les habitants du lieu, de qui Christine est adorée, partagent ses inquiétudes et tous unissent leurs efforts aux siens pour découvrir ce qu'elle est devenue; le mystère de sa disparition reste toujours impénétrable. A la fin, cependant, un pâtre vint instruire Haelen de la triste vérité, en l'informant de toutes les circonstances du départ de sa fille. Caché derrière un tertre sablonneux, il avait tout vu, mais sans distinguer les traits des ravisseurs. « Quoi! s'écria le pauvre père, Christine, l'enfant chéri de mon cœur, m'aurait-elle délaissé d'une manière si cruelle! Puis-je bien croire à sa fuite? son cœur était pur, elle m'aimait, et je ne connais personne avec qui elle ait jamais partagé l'amour qu'elle me portait! » Pourtant Haelen dut se rendre à l'évidence et ne plus douter de son malheur..... En vain ses amis le conjuraient-ils de bannir ses alarmes; la voix de l'amitié elle-même

Digitized by Google

n'arrivait pas jusqu'à lui; tant il est vrai que les douleurs paternelles s'élèvent au-dessus de toutes les consolations humaines et ne peuvent être adoucies par rien de ce qui vient de la terre!

Haelen s'expliqua néanmoins la cause de son malheur lorsqu'il eut bien réfléchi sur le rapport du pâtre; il ne lui resta plus aucun doute que l'hospitalité généreuse qu'il avait accordée à l'officier français, n'eût été payée par celui-ci de la séduction et du rapt de sa fille. — « L'ingrat! disait le vieillard, il m'a enlevé le seul bien qui pût faire un jour la joie de ma vieillesse; il ne me reste plus rien maintenant, rien, si ce n'est la solitude et le désespoir. Quelle sera donc la main amie qui me fermera les yeux? Ah! fille ingrate, s'il faut que je vive avec la pensée des peines qui t'attendent dans le pays étranger pour lequel tu as quitté la maison paternelle; si je dois désormais me dire à tous les instants du jour, que tu regrettes ta patrie, et que tu te repens d'avoir fui ton vieux père; s'il est vrai que je t'ai perdue pour toujours et que, vivante pour d'autres, tu ne sois morte que pour moi, ah! je le sens au poids qui m'oppresse, bientôt la tombe s'ouvrira pour ensevelir mes douleurs. »

Mais tel est le privilége de la religion qu'elle essuie les larmes du malheureux, quand toute autre consolation est impuissante à guérir les plaies de son âme.

Tout ce qui entourait Haelen lui rappelant sa perte, il conçut et exécuta le projet d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Après ce long voyage qui dura dix mois, il revint en Campine le cœur moins ulcéré; son affliction était moins amère; il avait puisé des forces dans la prière, et la vue du pays natal joignant son heu-

Digitized by Google

reuse influence à celle de la religion, parut alléger le fardeau de ses infortunes.

Rentré à Bolderberg, il ne s'occupa plus que d'actes de bienfaisance et de piété. Ce fut lui qui, avec l'autorisation du seigneur de Vogelsanck, Ferdinand de Kniphausen, fit construire de ses deniers et dota la chapelle de Bolderberg, sur le plan rapporté par lui de la *Santa Casa*, aux fondements près. (*) On le vit consacrer une partie de ses journées à invoquer, dans cette chapelle, l'intercession de la Vierge Marie en faveur de sa fille dont le sort continuait à lui rester inconnu, quelques informations qu'il en eût prises.

Au déclin d'un beau jour d'automne, une dame étrangère, tenant deux enfants par la main, s'était arrêtée à quelque peu de distance de la maison de Haelen. Ses yeux trempés de larmes semblaient se fixer avec attendrissement sur cette demeure.... C'était là qu'elle avait passé les plus belles années de sa vie dans la douce paix de l'innocence. Un soupir douloureux s'exhala avec effort de sa poitrine oppressée. Semblable à l'enfant prodigue qui, après de longues erreurs, le cœur navré et repentant, vient revoir la maison paternelle et se réunir à sa famille éplorée, elle craignait d'approcher. Elle ne voyait pas, comme le jeune israélite de l'Écriture, accourir au-devant d'elle un père tendre et indulgent, les bras ouverts pour l'embrasser, empressé de pardonner et d'oublier. Tremblante de crainte, palpitante d'émotion, elle se hasarda pourtant à franchir le seuil de cet asile sacré. A son aspect, une femme décrépite quitta son rouet, et lui demanda obligeam-

(*) On sait que les murailles de la *Santa Casa* sont immédiatement assises sur le pavé, au milieu de l'église de Lorette.

Digitized by Google

ment en quoi elle pouvait lui être utile. Christine, car le lecteur l'a déjà nommée, reconnut la bonne Pétronelle, celle qui avait élevé sa joyeuse enfance; mais l'agitation dont elle était saisie avait éteint sa voix. Sentant ses forces défaillir, elle se laissa tomber sur la chaise qui lui était offerte. En cet instant son père s'offrit à ses yeux, un cri déchirant s'échappa de son sein et précéda ces mots à peine articulés: *Pardon, mon père!* puis elle tomba mourante aux pieds du vieillard.

Qui pourrait se figurer la vive impression que produisit sur Haelen la vue de sa fille? Après être resté un instant immobile, comme s'il eût été frappé de la foudre, il la relève et la serre sur son cœur avec toute l'ardeur des étreintes paternelles. Christine lui présente ses enfants, et demande de nouveau à son père de lui pardonner en faveur de ces deux innocentes créatures. « Mon cœur t'absout, dit le sensible vieillard, de nos peines passées. D'ailleurs pourrais-je te faire un crime de tes sentiments pour d'Auteuil sans accuser ma coupable imprévoyance? »

Racontons le plus brièvement possible la suite de l'histoire de la jeune femme que nous avons laissée dans un château de la Picardie. Le bonheur d'aimer ne dura pour elle que quelques mois, pendant lesquels son amant adoré ne la quitta presque jamais. Mais après avoir donné le jour à un fils, elle vit d'Auteuil s'éloigner pour aller rejoindre son régiment. L'absence fut une longue agonie pour Christine. D'Auteuil revint près d'elle, mais il ne lui rapportait plus que les derniers restes d'un amour près de s'éteindre. Cependant elle le rendit encore père d'une fille; et la naissance de cet en-

Digitized by Google

fant sembla tout d'abord ranimer sa tendresse; hélas! une indifférence qu'il pouvait à peine dissimuler vint succéder à ce retour passager du sentiment; l'inconstance naturelle de l'officier français le portait sans cesse vers des objets nouveaux. D'Auteuil n'était pas néanmoins tellement endurci, qu'il fermât entièrement les yeux sur ses torts et sur le rare mérite de l'aimable créature qu'il trahissait; mais trop faible pour résister aux passions qui l'entraînaient, il informa Christine que des arrangements de famille nécessitaient sa présence en Normandie. Celle-ci, alarmée de cette nouvelle, voulut le retenir par les plus tendres supplications.... il était parti!

Les semaines, les mois se passent sans que le moindre billet vienne charmer les ennuis de la pauvre délaissée. Un an entier s'écoule: point de nouvelles. L'infortunée dirigeait continuellement ses regards éplorés vers Bolderberg; mais elle, fille du plus vertueux des pères, comment oserait-elle revenir à lui avec sa honte et son déshonneur? Un soir que, retirée dans la chambre de ses enfants, le cœur gros de soupirs, les yeux inondés de larmes, la tête appuyée sur l'une de ses mains, elle était absorbée dans ses lugubres réflexions, elle fut subitement tirée de cet état par le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour du château. La porte de son appartement s'ouvre; le chevalier d'Auteuil paraît, soutenu par l'un de ses gens. Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Christine le considère, chancelle et tombe en s'écriant: « *Ah! mon Dieu.... c'est lui!* » — « Oui, Christine, c'est moi, dit d'Auteuil d'une voix faible; pouvez-vous pardonner à votre coupable ami l'abandon cruel où il vous a laissée? » La douce jeune femme se

Digitized by Google

précipita dans ses bras. — « Le ciel est juste, continua-t-il, il m'a frappé au milieu de mes égarements; mais il est clément, puisqu'il permet que je vienne mourir près de vous. Les moments sont chers, car je sens approcher la fin de ma vie; que je ne la quitte du moins qu'avec le titre de votre époux. » Le pasteur appelé vint bénir une union que la mort allait rompre. Le chevalier dicta ses dernières volontés au tabellion du lieu, laissa toute sa fortune à ses deux enfants et un riche douaire à sa femme. Peu de jours après il s'éteignit dans le sein de l'éternité.

Christine fit sur le corps inanimé de son époux, la promesse de consacrer son existence à ses enfants et aux soins qu'elle devait à son vieux père, si elle avait le bonheur de le retrouver en vie.

Le lendemain du retour de Christine au berceau de son enfance, on vit, dans la chapelle de Bolderberg, un vieillard à cheveux blancs, d'une figure patriarcale, et une jeune femme remplie d'une grâce touchante, en habits de deuil, avec deux enfants beaux comme des anges, prosternés à ses côtés devant l'autel de la patrone; ils étaient venus remercier Notre-Dame de Lorette de leur heureuse réunion. Après la mort de Haelen, le bénéfice de la chapelle de Bolderberg resta, comme c'est encore à présent, à la collation des possesseurs de la terre de Vogelsanck.

Le Docteur B..y.

Digitized by Google

CHEMIN DE FER

DE VIENNE A BRUNN.

Si la Belgique n'était déjà connue en Allemagne à tant de titres, auxquels est venue plus récemment se joindre la célébrité acquise par ses peintres et ses musiciens, l'impulsion qu'elle a donnée, depuis quelques années, en introduisant la première sur le continent un vaste système de chemins de fer, lui aurait valu une réputation plus populaire encore. Aussi un Belge voyageant en Allemagne aura-t-il à peine fait connaître sa qualité de Belge, qu'on lui parlera de ses chemins de fer comme de l'une des institutions qui font le plus d'honneur au pays. C'est que les chemins de fer sont devenus le besoin de l'époque, et leur établissement offre la réalisation d'une idée qui flatte l'imagination de tous les peuples. Les pays qui ne jouissent pas des mêmes avantages que nous à cet égard sont mécontents de la lenteur que mettent leurs gouvernements à introduire des voies de transport aussi utiles; ceux qui en jouissent déjà envient le développement que nous avons donné à la voie ferrée qui sillonne notre sol dans toutes les directions.

Il n'est du reste pas de si petit État en Allemagne où il n'y ait des chemins de fer commencés ou achevés.

Il n'est pas jusqu'à l'Autriche, à laquelle on avait fait jusqu'ici le reproche assez fondé de n'admettre les améliorations qu'avec lenteur et difficulté, qui n'ait aussi ses chemins de fer, et qui ne puisse se glorifier d'avoir après la Belgique la ligne la plus étendue.

Digitized by Google

En présence de semblables faits on est surpris de voir le gouvernement et les chambres françaises, qui se piquent de représenter la nation la plus civilisée du monde, mettre si peu d'empressement à doter leur pays d'une institution qui constitue un véritable progrès.

Le chemin de fer de Vienne à Brünn, dont je me propose de parler ici, est le commencement d'une ligne qui doit s'étendre jusqu'à Bochnia en Galicie, et de là se prolonger vers Lemberg. Le but principal de ce chemin de fer est de contribuer au développement du mouvement industriel de cette province resserrée entre la ligne des douanes russes et la chaîne des Carpathes. Ce système sera complété par deux embranchements dont l'un se dirigera de Gaunersdorf vers la Hongrie, et l'autre de Bochnia vers Varsovie.

L'établissement de cette route, connue sous le nom de chemin de fer du Nord, a été entrepris par une société ; il présente toutes les garanties désirables pour assurer des bénéfices à ceux qui se sont chargés de cette vaste opération. Il traverse un pays montagneux, mais son tracé jusqu'à Brünn ayant été dirigé de manière à éviter tous les accidents de terrain, sa construction a nécessité peu de travaux d'art. Outre le développement industriel que cette grande voie de communication est appelée à exciter en Galicie et en Hongrie, elle servira puissamment au transport des produits provenant de la Bohème et de la Moravie, qui peuvent être considérées comme deux des États les plus industriels de l'Empire. Ce chemin ne peut manquer d'être parcouru par de nombreux voyageurs lors de son entier achèvement ; car déjà aujourd'hui les personnes qui se rendent à Vienne de la Bohème, de la

Digitized by Google

Prusse et de la Pologne, se dirigent vers Brünn, qui forme en quelque sorte un centre auquel aboutissent les routes des capitales de tous ces pays. Presbourg même est venu se rattacher à cette ligne; les voyageurs qui désirent se rendre en Hongrie trouvent à Gaunersdorf, à 5 lieues de Vienne, de nombreux omnibus qui les conduisent à Presbourg; de sorte que l'on fait en 6 à 7 heures un trajet qui ne se fait qu'en 9 ou 10 heures par la route ordinaire.

La construction du chemin de fer du Nord, qui s'étend déjà jusqu'à Brünn, comme je viens de le dire, se poursuit à la vérité avec assez de lenteur, car les grands capitaux n'abondent pas en Autriche. Il existe au reste une autre entreprise, dont l'exécution occupe toutes les têtes, c'est celle qui a pour but de réunir Trieste à Vienne par un chemin de fer. Trieste a, dans ces derniers temps, acquis une partie de l'importance commerciale et maritime qu'a perdue Venise, jadis la reine des mers; elle est éloignée de Vienne de plus de 100 lieues, et le terrain accidenté qui la sépare de cette capitale fera rencontrer bien des difficultés, et nécessitera de nombreux travaux d'art. Une société est déjà organisée à l'effet de mettre à exécution ce projet colossal qui doit joindre Vienne à l'Adriatique, devenue aujourd'hui la mer où l'Autriche aspire à dominer.

C'est au mois de décembre 1839, que je fis le trajet de Vienne à Brünn, par le chemin de fer; la température qui avait été jusqu'alors fort douce était devenue tout à coup très-froide, et l'hiver le plus rigoureux avait succédé aux derniers beaux jours de l'automne. Dans l'espace d'une nuit plusieurs bras du Danube avaient gelé. Ces brusques changements atmosphériques sont

Digitized by Google

du reste assez fréquents à Vienne, et cela s'explique par la situation de cette capitale, bâtie dans un bassin formé par les Alpes de Styrie, les monts Carpathes et la chaîne des montagnes de Bohème.

Des omnibus, que l'on trouve sur les principales places, conduisent les voyageurs à la station du chemin de fer du Nord. Le bâtiment de la station est dans l'un des faubourgs; il est construit avec beaucoup d'élégance, les salles d'attente établies au premier étage sont vastes et bien meublées, ce sont de véritables salons où l'on vend toutes sortes de rafraîchissements.

Ce chemin est construit absolument d'après le même système que les nôtres, il est achevé jusqu'à Brünn, environ à 30 lieues de Vienne; une double voie s'étend jusqu'à Wagram.

Les locomotives sont faites en Angleterre et sortent des ateliers de l'ingénieur Stephenson. Les voitures sont divisées en 4 classes : celles de 1re classe sont absolument disposées à l'intérieur comme nos berlines, le prix de la place est de 15 francs. Les voitures de 2e classe ont à peu près la forme de nos chars à bancs, elles renferment 6 banquettes avec dossier; elles sont rembourrées et recouvertes en cuir, de chaque côté il y a des rideaux que l'on peut ouvrir et fermer à volonté; le prix de la place est de 10 frs. Les voitures de 3e classe sont disposées de la même manière que celles de la 2e, mais les bancs ne sont point rembourrés, le prix est de 7 frs. 50. Des wagons découverts forment la 4e classe, le prix de la place est de 5 francs; pendant la mauvaise saison l'on ne fait pas usage de ces wagons découverts.

Ces prix ne sont guère plus élevés qu'en Belgique,

Digitized by Google

mais ils le sont beaucoup trop si l'on considère que les moyens de transport en Autriche sont infiniment à meilleur compte que chez nous. Cette élévation des prix est un inconvénient dû à l'exploitation des chemins de fer par des sociétés, qui prennent naturellement peu à cœur de rendre populaire une semblable institution en la mettant à la portée de toutes les fortunes; le but principal, qu'elles s'efforcent d'atteindre, est de réaliser de gros bénéfices; aussi est-il à remarquer que c'est seulement la classe aisée qui profite des avantages du chemin de fer dans les pays où leur exploitation est abandonnée à des sociétés.

Toutes les voitures dont je viens de parler ont l'inconvénient d'être très-élevées, car les caisses des berlines, chars à bancs et wagons sont établies au-dessus des roues, de sorte qu'il faut monter trois marches pour arriver à l'intérieur. Un autre inconvénient, c'est la nécessité de retenir ses places la veille au bureau qui est établi en ville. La direction a cru devoir adopter ce système incommode, afin de connaître d'avance le nombre de voitures qu'exige le transport des voyageurs.

Il importe aussi de mentionner les nombreux accidents qui ont eu lieu principalement dans les premiers temps de l'exploitation; ces accidents étaient devenus si fréquents, qu'ils éveillèrent l'attention du gouvernement; il dut menacer la société de lui retirer son privilége s'ils se renouvelaient. Le peuple de Vienne, faisant allusion à la carte de sûreté, dont le voyageur doit se munir, disait que cette carte serait plus avantageusement remplacée par un billet de confession.

A peine la locomotive a-t-elle pris son essor que déjà

Digitized by Google

l'on atteint des lieux fertiles en souvenirs; l'on aperçoit d'abord les moulins établis sur le Danube qui servirent à rompre les ponts jetés en 1809 par les Français; plus loin, c'est le champ de bataille d'Essling; on traverse ensuite cette magnifique plaine de Wagram devenue si célèbre par la bataille qui y fut livrée. Cette bataille est sans contredit l'une des plus remarquables des temps modernes par les grandes opérations qui la précédèrent, les forces qui y combattirent, et par les pertes essuyées des deux côtés.

Ce n'est pas sans émotion que l'on parcourt cette plaine immense, parfaitement unie, et qui se déroule à la vue comme la surface d'un lac. Quelques montagnes la bordent à l'horizon. L'artillerie autrichienne retranchée sur ces montagnes vomit pendant plusieurs heures la mort dans les rangs français. On aperçoit dans la plaine quelques villages dont les maisons sont très-agglomérées, et qui, par leur riant aspect, rompent la monotonie et l'uniformité de ce vaste champ. On se rappelle involontairement que sous cette terre si fertile reposent plus de 40,000 victimes des fureurs de la guerre.

En traversant cette plaine, où aucun mouvement de terrain n'offrait d'abri aux masses qui y manœuvrèrent, on peut se faire une idée de l'effet meurtrier que durent produire les boulets et la mitraille.

L'œil est bientôt détourné de l'aspect de ces lieux, qui réveillent tant de tristes et de glorieux souvenirs, par un spectacle plus agréable. On arrive à la station de Wagram qui présente une vue des plus animées; une foule de marchands se pressent pour offrir aux voyageurs des comestibles, placés dans des corbeilles, rem-

Digitized by Google

plies surtout de petits pains ronds et de saucisses fumées et cuites à l'eau, l'un des mets favoris du peuple de Vienne. Du reste le reproche que l'on fait aux habitants de cette capitale, de manquer de sobriété, est bien peu mérité; les repas dans les maisons bourgeoises sont extrêmement simples, et les dîners dans les hôtels et restaurants se composent de beaucoup moins de plats qu'en France et en Belgique; la cuisine viennoise est loin d'avoir atteint ce degré de perfection et de recherche auquel elle est arrivée à Paris. Les vins d'Autriche et de Hongrie sont les boissons le plus en usage; ces vins sont bus avec beaucoup de modération, car, quoique très-agréables, ils ne sont pas de nature à être pris en grande quantité.

On trouve aussi à la station de Wagram bon nombre d'agents de police qui viennent demander la carte de sûreté dont on doit être muni. Cette mesure ne s'applique qu'aux étrangers; bien qu'elle soit prescrite pour les gens du pays, elle n'est guère observée à leur égard. Il est de fait que la police autrichienne a la réputation d'être beaucoup plus tracassière qu'elle ne l'est effectivement; avec un passeport en règle, on voyage tout aussi librement que dans les autres États d'Allemagne, et même qu'en France.

De Wagram à Brünn le pays est très-varié et hérissé de montagnes dans plusieurs endroits, principalement aux environs de Brünn; mais le chemin de fer a été construit de manière à éviter ces obstacles élevés par la nature. Il traverse des vallées fertiles, et des plaines assez vastes; des monts couverts par de belles forêts, de nombreux troupeaux remarquables par la taille des animaux dont ils se composent, contribuent à embellir

Digitized by Google

et à vivifier cette riante contrée; mais tout cela disparaît avec tant de rapidité que l'œil a peine à saisir les objets divers qui s'offrent à la vue. Le touriste qui veut jouir des sites pittoresques d'un pays ne doit certes pas le parcourir en chemin de fer, c'est à pied que l'on peut le mieux admirer et examiner, dans leurs moindres détails, les beautés de la nature; aussi cette manière toute poétique de voyager est-elle adoptée par beaucoup de jeunes gens en Allemagne, et il en est bien peu, même parmi ceux des classes les plus élevées de la société, qui n'aient fait au moins une petite excursion de ce genre.

Le trajet de Vienne à Brünn se fait en 5 heures. Un bureau de douane est établi à la station de Brünn; car presque chaque État de l'empire est séparé des autres par une ligne de douane. Ce système de prohibition est une conséquence des idées rétrécies de l'Autriche en fait d'économie politique, science qui paraît y être tout à fait dans l'enfance. Il n'est cependant pas douteux que cet empire, formé de tant de contrées si richement douées par la nature, n'eût beaucoup à gagner à un système de douane établi d'après des vues plus larges.

Je dois dire ici en l'honneur des employés de la douane de Brünn, qu'ils sont fort polis à l'égard des voyageurs; il en est de même, du reste, de tous les douaniers auxquels j'ai eu à faire en Autriche. A Brünn, les employés se contentent de demander aux voyageurs s'ils n'ont point d'objets soumis aux droits du pays, et il suffit d'une réponse négative pour échapper à leurs investigations.

Des portefaix, reconnaissables à un numéro d'ordre inscrit sur leurs chapeaux, sont chargés de transporter

Digitized by Google

les effets des voyageurs, à moins que ceux-ci ne veuillent faire usage d'une excellente voiture attelée de deux chevaux, qui les transporte avec la rapidité de l'éclair à leur destination. Car à Brünn, ainsi que dans presque toutes les villes de l'Autriche, des fiacres à 4 ou à 2 places stationnent dans les principales rues et sur les places; ces voitures ne sont pas attelées de misérables rosses souvent rétives et *mal embouchées*, telles qu'on en voit traînant nos vigilantes à Bruxelles, ou les cabriolets de place à Paris; mais ce sont d'excellents chevaux, que des cochers d'une dextérité remarquable lancent au grand trot à travers les rues; leur course n'est pas ralentie un seul instant par les obstacles qu'ils rencontrent, ils savent les éviter avec une adresse étonnante.

Brünn, capitale de la Moravie, renferme une population de 30,000 âmes; c'est une ville où l'industrie est excessivement développée. Elle se distingue surtout par ses manufactures de draps, de soie, de rubans, etc. Au milieu des groupes de maisons qui forment ses faubourgs, s'élèvent les cheminées des machines à vapeur, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec nos villes industrielles.

Les rues sont pavées de pierres plates de granit, et sont ornées d'une grande quantité de fort belles boutiques.

C'était la foire au moment où je me trouvais à Brünn, ce qui contribuait sans doute à lui donner un aspect plus animé que d'ordinaire. Les places étaient encombrées de boutiques, où l'on remarquait un grand nombre de fourrures, vêtements presque indispensables sous un climat aussi rigoureux.

La ville est dominée par deux hautes collines, l'une

Digitized by Google

le Fransberg, dont le sommet couronné d'un jardin public, forme plusieurs terrasses d'où l'on découvre la ville et le chemin de fer qui se perd à l'horizon ; en face, la célèbre forteresse du Spielberg, et, dans le lointain, une chaîne de montagnes. Au milieu de l'une de ces terrasses, s'élève un obélisque, portant une inscription qui indique que ce jardin fut créé sous le règne et sous les auspices de François II. Pourquoi faut-il que le Spielberg, dont le nom rappelle tant de souffrances, soit précisément en face d'un monument qui atteste les titres que ce prince s'est acquis à la reconnaissance de ses peuples par les embellissements et les améliorations dont ils lui sont redevables ? Le Spielberg, qui domine la ville et le mont Fransberg dont je viens de parler, est cette fatale forteresse où gémirent pendant plusieurs années Silvio Pellico, Maroncelli, Andryane et tant d'autres victimes de l'acharnement fanatique avec lequel l'empereur François poursuivit ses prisonniers d'Italie. On a peine à concevoir la cruauté de ce monarque à leur égard, quand on parcourt un pays où beaucoup d'établissements philanthropiques ont été élevés par ses soins, et où sa mémoire est vénérée comme celle d'un prince d'un caractère doux et paternel ; sa rigueur envers eux étonne d'autant plus qu'il a fait subir au système pénitentiaire des changements que réclamaient l'humanité et les progrès de la civilisation. Quoi qu'il en soit, les accusations portées contre lui par ses victimes, seront toujours une tache dans la vie de ce monarque. Son successeur s'est montré beaucoup plus sage et plus humain, en ouvrant les portes de cette forteresse aux prisonniers politiques ; il a signalé son avénement au trône par un acte qui a raffermi la puissance de sa dynastie en Italie.

Digitized by Google

Quoique la mémoire de l'empereur François soit très-chère aux Autrichiens, ses plus chauds admirateurs sont forcés de convenir que, dans bien des occasions, il a eu le grand tort de ne pas prêter l'oreille aux avis sages et modérés de ses ministres. L'empereur actuel, en se laissant guider par ses conseillers, a consolidé par une politique de concessions un pouvoir si difficile à exercer dans un empire composé de tant d'États divers, qui n'ont ni les mêmes mœurs, ni le même langage, et dont les anciennes institutions ont survécu à toutes les révolutions qui ont agité l'Europe depuis un demi-siècle.

Mais revenons au Spielberg: les bâtiments que l'on aperçoit sur cette hauteur, avaient autrefois une destination toute différente; ils servirent d'abord de palais aux gouverneurs de la Moravie; plus tard ils furent transformés en une citadelle dont la force principale consiste dans l'escarpement du mont sur lequel elle est située. Cette citadelle eut à soutenir un siége de courte durée peu de jours avant la bataille d'Austerlitz. Aujourd'hui ces vastes bâtiments forment la prison provinciale de la Moravie. Les souffrances des malheureux détenus Italiens durent être terribles, si l'on considère que ces hommes, nés sous un ciel méridional, accoutumés à toutes les douceurs et les aisances de la vie, furent transportés dans ces lieux, où, pendant l'hiver, le froid le plus rigoureux se fait sentir dans toute sa force, et qu'ils furent traités presque sur le même pied que les êtres les plus dégradés de la société.

Maintenant, les prisonniers sont bien vêtus et traités avec humanité; en entrant dans les prisons ils ont la faculté de choisir le métier qui leur convient. L'usage d'enchaîner les prisonniers pendant la nuit a été aboli,

Digitized by Google

et ils sont uniquement confiés à la surveillance des gardiens.

Je n'entrerai point dans de plus amples détails sur le Spielberg, car le plan que je me suis imposé par le titre de mon article s'y oppose; ce n'est d'ailleurs pas le seul objet digne de piquer la curiosité du touriste qui profite du chemin de fer pour visiter Brünn et ses environs.

A. S. DE N.

Digitized by Google

Poésie.

A SILVIO PELLICO.

Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle;
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle.
(P. Corneille, *Cinna*.)

Après avoir souffert, sans espérance aucune,
D'un orgueilleux vainqueur mille affronts inhumains,
Qu'il est doux, lorsqu'enfin la railleuse fortune
A son tour le jette en nos mains,
Qu'il est doux de sentir notre longue vengeance
Déborder comme un fleuve immense
Dont rien ne contient plus l'essor,
Et de livrer notre âme à cette amère joie,
Les délices d'Achille alors qu'aux yeux de Troie
Il traîna les restes d'Hector!

Oui, la vengeance est douce, et sa voix de Sirène,
Hélas! a tant d'attraits que les plus nobles cœurs
De ce combat perfide où les pousse la haine
Ne sortent pas toujours vainqueurs.
Aussi voilà pourquoi la clémence est si belle,
Et pourquoi le héros d'Arbelle
Est grand dans la postérité;
Un monde entier conquis compte moins pour sa gloire
Qu'un généreux pardon le jour de la victoire,
Et souvent n'a pas tant coûté.

Mais il est un effort plus rare, plus sublime,
Et qui laisse bien loin la vertu des héros :

Digitized by Google

C'est l'effort surhumain de la faible victime
Qui pardonne à ses vils bourreaux;
C'est de sortir, mourant, d'un horrible martyre
Sans accuser et sans maudire,
Sans au cœur un reste de fiel,
Et pour ses ennemis, dans sa riche impuissance,
D'avoir plus de pardons, d'amour et de clémence
Que n'en aura pour eux le Ciel!

Et voilà, Silvio, quelle victoire auguste
Sur le démon du mal ton âme a remporté,
Et comme tu conquis, par un supplice injuste,
Ton titre à l'immortalité!
D'abord, comme un lion qui rugit dans sa chaîne,
Tu vomis des torrents de haine
Contre le ciel et tes bourreaux :
Car le jour n'entrait pas dans ton âme incrédule,
Pas plus que le soleil dans ta noire cellule,
A travers ses épais barreaux.

Mais la Foi t'éclaira d'un rayon salutaire,
Et, prenant en pitié tes cruels oppresseurs,
Pour la première fois tu compris le Calvaire
Et ses ineffables douceurs!
Alors tu bénis Dieu, dans la fournaise ardente;
Et plus l'inimitié fervente
Redoubla sur toi de rigueur,
Et plus ta charité, s'y montrant magnanime,
Lui pardonna de fois, et d'un combat sublime,
Te fit sortir toujours vainqueur.

Que de tes longs tourments le récit a de charmes!
Qu'à ce siècle haineux il offre de leçons!
Malheur à qui le lit sans répandre des larmes,
Sans se dire aussi : « Pardonnons » !

Digitized by Google

Ah! puisse des partis qui divisent le monde
Ta parole sainte et féconde
N'être pas entendue en vain!
Puissent-ils, imitant ton héroïque exemple,
S'en venir quelque jour sur les marches du temple
Déposer leur mauvais levain!

Puissent dans les cachots tes accents, doux génie,
Servir aux prisonniers de baume généreux
Qui leur aide à passer ces heures d'agonie
Si longues pour les malheureux!
Qu'ils apprennent de toi combien le poids des chaînes
S'allège, quand on met ses peines
Aux pieds du Dieu de vérité,
Et combien il est doux de pardonner d'avance,
Plutôt que de parer sa lointaine vengeance
Du manteau de la Liberté!

Mais que ta voix surtout jusqu'aux trônes parvienne!
Qu'elle aille désarmer la colère des rois;
Que leur clémence au moins soit égale à la tienne,
Et vous rapproche cette fois!
Oui! que la charité qui t'éclaire et t'enflamme
Ranime, comme une jeune âme,
Ce monde usé dans ses ressorts:
Car la haine est fatale, et conduit aux ruines;
Mais jusqu'en leurs tombeaux, de ses flammes divines
L'amour peut réchauffer les morts.

A. S. de St-Valry.

Digitized by Google

ÉCRIT AUX RUINES DE MONTFORT.

Le soleil se couchait derrière la montagne. —
Assis sur tes débris, la tristesse me gagne,
En burinant mon nom sur tes murs, ô Montfort!
Car, que fait là mon nom, gravé sur une pierre,
Lui que recouvrira bientôt, mieux que le lierre,
L'oubli, cette seconde mort?

L'oubli, Montfort, l'oubli qui sur toi-même pèse,
Et qui chargeant tes murs d'une verdure épaisse,
N'offre rien à chanter au poëte inconnu; —
O berceau des Aymon, dis-moi, de leurs faits d'armes,
De leurs amours peut-être, et souvent de leurs larmes,
Dis-moi, n'as-tu rien retenu?

Rien, hélas! et ma main a beau fouiller la pierre;
De tes héros éteints la voix hospitalière
Ne me redira pas quelque combat géant.
Quoi! les vers seraient-ils si rongeurs, et la tombe,
Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, puisque tout ce qui tombe,
N'y trouve au fond que le néant!

Et pourtant, là, tout près, à la place où je rêve,
Qui sait? bien des guerriers ont suspendu leur glaive,
Bien des femmes, le soir, ont essuyé leurs pleurs
Pour ouïr au dehors la plaintive ballade,
Et du fond d'une tour que le lierre escalade,
Au page aimé jeter des fleurs;

Qui sait? bien des malheurs à faire de longs drames,
Bien des haines aussi, bien de secrètes flammes
Ont vécu sous ces murs pour s'éteindre en courant,
Bien des cœurs ont bondi sous de grandes pensées,

Digitized by Google

Bien du sang a coulé sur ces dalles brisées,.....
— Et l'homme y passe indifférent!

Amère destinée! et de toutes ces choses,
— Homme et donjon, — le temps dans ses métamorphoses,
Comme un fléau vengeur, n'a rien laissé du tout
Que l'Ourte murmurante au bas de la colline,
Et des pans de muraille où le soleil dessine
L'ombre d'un poëte debout.

Car le poëte est là devant tout ce qu'il aime :
Un vieux manoir, rongé de lierre, quel emblème!
Quel vaste champ ouvert à ses rêves ardents!
Sous ce manteau de fleurs, hélas! tout est détresse;
C'est comme dans son cœur : au dehors la jeunesse,
Et des ruines au dedans;

Ruines de désirs, d'illusions éteintes,
D'amours brisés, d'adieux, de rêves et de plaintes,
Vaste amas de débris, mais où Dieu, par bonheur,
— Comme sur le donjon il met les fleurs divines, —
Fait germer dans un coin, au milieu des ruines,
L'Espérance, cette autre fleur!

Etienne Renaux.

Octobre 1839.

UNE NUIT D'AVRIL.

Il fesait nuit : la cloche étouffait sa voix rude
Dans son douzième son ; le vent dans mes cheveux
Se jouait, et mon œil avec sollicitude
De ma fenêtre ouverte interrogeait les cieux.
La nuit était si belle avec son diadème,
Son diadème d'or tout ruisselant de feux,
Avec ses bruits confus, son air mystérieux

Digitized by Google

Et doux comme la voix qui nous redit : je t'aime!
Que je pensais tout bas dans un élan pieux :
Oh ! Seigneur, si la terre est si sainte, et si belle,
Si riche, que partout ta grandeur étincelle,
Que seront donc tes cieux ?

Le 15 avril 1840.

Mlle Loïsa Ferry.

AVRIL.

Avril passe en chantant sur nos prés pleins de fleurs;
Les airs pendant la nuit s'emplissent des senteurs
Que le printemps renferme en leurs fraîches pétales;
Les pêchers colorés sous les regards des cieux
Lèvent avec orgueil leur front vert et joyeux;
L'églantier courbe au vent ses tiges virginales.

La frêle violette au calice embaumé,
Se penche en encensoir vers le gazon aimé,
Qui la dérobe aux yeux dès qu'elle vient d'éclore;
Et l'humble pâquerette, heureuse en l'admirant,
Recueille avec amour son souffle pénétrant,
Afin d'en parfumer sa corolle inodore.

Du sein de nos vieux murs s'envolent de doux cris....
Et lorsque mai viendra sur nos champs réjouis
Poser en souriant leur plus belle couronne,
Chaque buisson fleuri sera mélodieux;
Car tous renfermeront ces berceaux gracieux,
Que l'oiseau chaque année en leurs bras emprisonne.

Tout semble heureux de vivre, et tout chante et tout rit,
Depuis l'oiseau léger qui rebâtit son nid,
Jusqu'au grillon caché dans l'herbe fraiche et douce;
Tout est joie, et bonheur, le sable s'est doré,
L'eau fuit en murmurant, le gazon s'est paré,
Et l'insecte joyeux rôde au sein de la mousse.

Digitized by Google

Et que fesons-nous donc quand tout bénit le ciel,
Quand tout forme un seul chœur, quand la terre est l'autel
D'où s'élève vers Dieu l'encens et l'harmonie?
Resterons-nous donc froids sans plier les genoux,
Sans crier au Seigneur : oh! Seigneur, gloire à vous!
Gloire à vous, d'où provient tout bonheur, toute vie.

Mlle Loïsa Ferry.

Le 17 avril 1840.

FLEURS DES CHAMPS.

Adieu donc, ô mes fleurs à la fraîche parure,
Fleurs qui vous dérobiez sous l'épaisse verdure;
Hélas! le moissonneur vient de frapper vos fronts;
Juillet en approchant de la terre fertile
A l'égoïste a dit : Leur grâce est inutile,
Et leurs charmes sont inféconds.

En vain parmi les champs je m'égare avec joie;
Mon cœur devient pensif; du fer timide proie
Sous le soleil ardent je vous plains de sécher,
Dans l'attente de l'heure où la gerbe docile
Doit sous un bras cruel se fixer immobile
Ou bien sur le char se pencher.

Plantes qui décoriez ces riantes prairies,
Et qui parmi les blés brilliez toutes fleuries,
Qui nous rendiez les champs si gracieux, si doux,
Vraiment je vous regrette, et je vous rêve encore;
Bien que du moissonneur le fer vous décolore,
Je dis toujours : Salut à vous.

Salut, mes frais bluets, salut, mes pâquerettes,
Mes grands coquelicots dont les frivoles têtes
Passaient entre les blés, rubis étincelants,

Digitized by Google

Que la main du Seigneur a versés sur la terre;
Salut, clochette aimée, à la forme légère,
Salut, nos encensoirs vivants.

Vous allez donc mourir dans des granges fermées,
Enfouir vos parfums, haleines embaumées,
Dans un air surchargé d'étouffante chaleur,
Vous qui sous le ciel bleu croissiez avec mollesse,
Qui receviez du vent la rapide caresse,
Du soir aspiriez la fraîcheur.

Je vous plains! et toujours tristement je chemine
Quand je revois ces chars d'où la gerbe s'incline;
Je vous suis du regard, et bien souvent du cœur,
Et tout bas je me dis : C'est notre destinée ;
Car chaque âme, ici bas, par le mal est fanée,
Et se flétrit sous la douleur.

Mlle Loïsa Ferry.

Le 12 juillet 1839.

Digitized by Google

LE POUVOIR DE LA MÉDECINE.

Bah !
THÉOPHILE GAUTHIER.

I.

— Ainsi, selon vous, docteur, l'amour serait une maladie ?

Le docteur quitta sa chaise, et prenant les pans de son habit dans ses mains, il s'adossa à la tablette de la cheminée. C'est la position qu'il affectionne, et il la prend toujours quand il se présente quelque thèse importante à débattre.

Tous, nous restâmes assis, et il se trouva ainsi entouré d'un cercle joyeux de lui voir prendre cette place, parce qu'elle est ordinairement le prélude d'une histoire; et vous savez que rien n'est doux comme une histoire racontée au coin du feu ; rien ne raccourcit mieux les longues soirées d'hiver.

— Je vais plus loin, répondit le docteur. Je la spécifie, cette maladie. C'est une fièvre, selon les uns, une congestion cérébrale, selon d'autres. Tous cependant s'accordent à dire qu'elle est contagieuse.

— Et vous chargez-vous de guérir ces fièvres? demanda en souriant une jeune et jolie dame.

— Sans doute, et quelquefois avec succès.

— Je ne vois cependant qu'une seule guérison possible, reprit la maîtresse de la maison. C'est de guérir un amour par un autre amour.... Mais c'est de l'ho-

Digitized by Google

mœopathie, cela, et vous ne croyez pas à l'homœopathie, vous, docteur ?

— Pardonnez-moi, madame, répondit le docteur, attaqué sur son terrain. C'est une maladie comme une autre, et les moyens de guérison sont les mêmes. Une saignée et un jeûne continu, voilà tout.

— Et je serais fort étonnée, si le docteur, qui sait si bien inventer des histoires vraies, n'en avait pas une toute préparée pour appuyer son système ?...

— Alors, comme je ne suis nullement convaincue, vous voudrez bien avoir la bonté, docteur, de me dessiller tout à fait les yeux et d'ébranler mon incrédulité?

— Volontiers.

Et le docteur, qui, pour ajouter le geste à la parole, avait lâché les pans de son habit, les releva d'abord. Il souleva de même un de ses pieds pour en présenter la plante au feu; puis, il commença :

Quelqu'un a écrit : l'amour des femmes n'est que de l'amour-propre.... Je vous laisse, mesdames, le soin de faire, à votre gré, justice de cet axiôme. Si je vous disais ce que j'en pense, vous ne me le pardonneriez peut-être jamais. Hélas! il n'y a que la vérité qui choque. Quoi qu'il en soit, cela m'a fait réfléchir que si l'on voulait se donner la peine d'aller au fond des choses, on détruirait beaucoup de préjugés. Les faits et les sentiments se réduisent à presque rien quand on les examine de près. C'est ainsi qu'ayant fait des études sérieuses et profondes sur l'amour chez les hommes, j'en suis venu à reconnaître les vrais caractères de cette maladie. En

Digitized by Google

général, elle se produit comme une fièvre chronique. Elle est contagieuse; elle attaque principalement le cerveau; elle dure plus ou moins longtemps suivant les tempéraments des individus. Tels sont les symptômes auxquels on la reconnaît. Du reste, j'espère publier prochainement mes observations sur cet objet. La civilisation d'ailleurs m'en fait un devoir. Car toutes les vieilles choses ont disparu. Il n'y a plus que l'amour qui a l'air de vouloir demeurer; nous verrons bien. Le ridicule tue tout, les bons comme les mauvais sentiments. Regardez! Les mariages d'amour se font déjà plus rares depuis quelque temps; espérons qu'ils disparaîtront bientôt tout à fait.

— Docteur, vous devenez ridicule vous-même avec vos réflexions.

— Que voulez-vous, madame; vous m'avez permis de tout dire et j'abuse largement de la permission. Mais j'obéis et je vous remercie.

Un lion.... — Et je ne ferai pas à ces dames l'injure de croire qu'elles ignorent ce qu'on entend par là. Seulement je me permettrai de leur dire en passant que le *lion* n'a ordinairement d'esprit que celui que lui donnent son tailleur et son perruquier. De l'esprit à lui, il n'en a pas. Pouah! c'est bon pour le peuple ça! Le lion ne veut ressembler à personne; aussi, n'est-il le plus souvent qu'un imbécile. Il est vrai que ce sont ceux-là qui réussissent le plus dans le monde. Pourquoi pas? On dit que les borgnes sont rois dans le royaume des aveugles. Il n'est donc pas étonnant que dans la société un sot trouve de plus sots que lui qui l'admirent. Que dis-je? Déjà du temps de Boileau les imbéciles étaient en majorité! C'est pourquoi le paradis

Digitized by Google

est si grand. Il le faut, parbleu! si tous les pauvres d'esprit doivent y aller. Moi, je suis sûr d'avance que les lions n'y feront pas la plus laide figure.

— Docteur, vous devenez incorrigible!

— Pardon.... Mais je vous contais cela, parce que le lion dont je veux parler n'est pas de ceux-là.. Car, il faut l'avouer, il y a dans cette espèce, comme partout ailleurs, d'honorables exceptions. Henri est beau, bien fait. Il a de belles manières. Tous les lions ont cela; mais il a de plus des talents. Il a fait des études. Il sait causer, tantôt sérieusement comme un savant, tantôt avec pétulance comme une jeune fille.

Un soir, à un bal, Henri fut présenté à madame X. Madame X. ressemble à toutes les femmes, parleuses par habitude, coquettes parce qu'elles n'ont pas assez d'intelligence pour être autre chose, vaniteuses parce que nous avons dû maintefois, par politesse et sous peine de passer pour de mal élevés, les trouver jolies, qui prennent des amants pour montrer qu'elles ne sont pas délaissées, enfin, pour nous résumer, qui sont des paons dans les promenades, des tourterelles dans le tête-à-tête et des pies-grièches dans leur intérieur. — On dansa. Ah! j'ai oublié d'ajouter que Henri danse à ravir; — ce que j'allais oublier pourtant! — C'est un sylphe pour la valse. Il ne déplut pas. Malheureusement à toutes ces belles qualités Henri joignait un défaut, un défaut capital, à mon avis. Il avait vingt-deux ans, et vingt-deux ans c'est l'amour, l'amour qui dévore, qui ravage, l'amour jaloux, l'amour d'autant plus malheureux qu'il doute de lui-même.... A la fin du bal, Henri reconduisit madame X. à sa voiture, et quand elle fut partie, il crut que son cœur allait se briser. Il chancela. Henri était malade.... Henri aimait....

Digitized by Google

C'était une belle cure à entreprendre. Mais, pour cela, il fallait attaquer la maladie dans son principe. J'en suivis donc pas à pas les progrès.

Le lendemain du bal, Henri, impatient, sonnait à la porte de madame X. Après cette visite, il en fit plusieurs autres, si bien qu'au bout d'un mois, Henri et madame X. s'aimaient que c'était un charme.

Henri m'avait pris pour son confident. Il me racontait naïvement ses amours. Le pauvre garçon ne se doutait guère que je conspirais contre ce qu'il appelait *son bonheur*. C'était pourtant un étrange, un singulier bonheur que celui-là. Mon jeune homme souffrait nuit et jour. Il était dans des transes continuelles. Le jour, il était ballotté entre le doute et l'espérance; il aimait tellement qu'il doutait de l'amour de madame X. La nuit, il faisait des rêves affreux ; son sommeil n'était qu'une insomnie, qu'un cauchemar. Il se réveillait maintefois, frissonnant, couvert de sueur, et les yeux battus par la fièvre. Et cependant il appelait cela être heureux. Dieu vous préserve de pareilles félicités.

C'était un enfer. Madame X. l'aimait avec frénésie. Son amour était une chaîne dont elle entourait Henri. Comme les personnes qui n'usent pas souvent d'une chose, elle en usait une fois bien largement. Elle était exigeante comme une enfant gâtée. Henri dépensait énormément depuis qu'il était heureux. Il se ruinait.

Il était temps que j'intervinsse. Une occasion se présenta. Je me jetai sur elle, comme un condamné se jette après chaque lueur d'espérance qui brille parfois pour s'évanouir aussitôt.

— Le docteur devient poétique, ne trouvez-vous pas? murmura une dame en se penchant vers moi.

Digitized by Google

— A qui la faute ? riposta le docteur qui avait entendu l'épigramme. Le style poétique est de mode. Quoi qu'on dise, le siècle est à la poésie, et j'ai pour habitude d'être de mon siècle.

Un dimanche — à l'heure de midi, quand l'harmonie militaire appelle tout le monde, fashionable ou non, sur le quai de la Sauvenière, — Madame X. vint à passer devant un groupe de jeunes gens, où Henri se trouvait. Un d'eux qui ne connaissait ni Henri, ni Madame X., s'écria :

— Voilà une dame qui m'a tout l'air d'*une fille!* Et il demanda son nom.

Son nom? dit Henri en s'avançant. Vous n'êtes pas digne de l'apprendre, et bornez-vous à savoir qu'elle n'est *une fille* que pour un lâche comme vous!

Et cela dit, il l'accompagna d'un soufflet.

C'était juste. Si je n'avais pas été médecin je l'aurais fortement loué; celui qui aime une femme et qui l'entend flétrir devant lui sans la défendre n'est pas digne d'être aimé, la réputation de cette femme ne fût-elle pas même sans tache.

Le duel eut lieu et Henri fut blessé.

C'était le moment, et je me mis à l'œuvre. La blessure n'était pas mortelle, mais elle devait lui faire garder le lit pendant longtemps. Je le saignai. Je le mis à la diète. Je lui défendis de parler. Je lui conseillai même de ne penser à rien, si faire se pouvait. Singulière recommandation que je lui faisais là, tout de même, quand j'y réfléchis. Défendre à un amoureux de rêver! On défendrait plutôt, je crois, à une femme d'avoir plusieurs amants. — Je me tins très-souvent près de lui, et quand il s'éveillait, je lui allongeais quelques con-

Digitized by Google

versations toutes plus creuses et plus vides les unes que les autres. Alors je lui parlais de l'amour comme d'un sentiment ridicule; et chaque fois que j'abordais ce sujet, je voyais mon jeune homme remuer sous ses couvertures et ouvrir la bouche pour parler. Mais je n'avais qu'à faire un signe, et tout aussitôt il se résignait au silence, quoique en soupirant. Cependant je remarquai une chose. C'est que chacune de mes péroraisons quelquefois très-chaleureuses, obtenait inévitablement le même résultat.

Quand j'avais bien parlé, et que je me levais, il me disait avec quelque chose de fort touchant dans la voix et dans les yeux :

— Docteur, j'ai si bien écouté! Est-ce que j'aurai à manger?

Cela me fit réfléchir.

En sortant de la chambre, je rencontrai le domestique qui montait une lettre et un petit paquet. Je pris l'un et l'autre. Le parfum qu'exhalait la lettre me fit deviner un billet doux. Un soupçon me vint. Ce pouvait être de madame X., et la porter à Henri, c'était renverser d'un coup toutes mes espérances de guérison. Je n'hésitai pas. Je rompis le cachet. La précaution était bonne. La lettre en effet était d'Amélie.

Mon Henri,

Que fais-tu — m'as-tu oubliée — ton absence me tue, je t'attends ce soir, j'ai un projet. Je t'emmène demain à la campagne. Nous y resterons huit jours. Comprends-tu? Huit jours ensemble! Pas de réponse, apporte-la toi-même. Je meurs si tu ne viens pas.

Amélie.

P. S. Je t'envoie mon portrait, place-le sur ton cœur, qu'il te fasse souvent penser à moi.

Digitized by Google

Je mis le tout dans ma poche. Une seule chose aurait pu m'inquiéter, c'était la menace qu'elle faisait de mourir si Henri n'y allait pas. Mais j'étais tranquille là dessus: on ne meurt point pour ces choses-là, me dis-je.

Huit jours, puis huit autres jours encore s'écoulèrent.

Henri était un charmant malade ; il ne me demandait que deux choses: Parlez-moi d'Amélie, me disait-il, et donnez-moi quelque chose à manger. — Je me fâchais alors et il se recouchait mécontent.

Vous ne savez peut-être pas jusqu'où va la puissance de la faim. Aux yeux d'un malade, il n'y a pas de plus grande félicité que celle de manger. Toutes ses pensées se tournent vers l'étoile culinaire. Tous les sentiments se rapetissent, s'effacent devant cet éternel besoin. On fait encore des rêves, mais ce sont tous rêves gastronomiques. Je demandai un jour à un jeune malade à quoi il songeait toute une journée ?

— Je songe que je dîne, répondit-il.

Henri entra en convalescence. C'était le moment de frapper le grand coup.

Un matin je m'approchai de son lit.

— Eh ! bien, lui dis-je.

— Oh ! merci, docteur. Je vous dois la vie.

— Un instant, calmons-nous. Vous savez que je vous ai défendu les émotions fortes.

— Oui, mais je meurs de faim, et il me semble qu'une aile de poulet.....

— Et que dirais-tu d'une cotelette, mon ami?

— Oh ! docteur, inhumain docteur, vous dites cela pour me faire souffrir ! Ayez pitié de moi. N'insultez pas à mon malheur au moins.

Digitized by Google

— Regarde !

Et je lui montrais sur une blanche assiette une cotelette, fumante, superbe. C'était à le faire devenir fou. Il fallait un antidote à ce poison. Je revins.

— Regarde encore ?

— Elle ! s'écria-t-il. Son portrait !... D'où le tiens-tu ?

— D'où je le tiens ?...

— Vite, tu me fais mourir....

— Il est arrivé mystérieusement, accompagné d'un billet à ton adresse, billet rose, parfumé, d'une odeur divine. Sens plutôt....

Je lui mis le billet sous le nez. C'était mal. Il soupira à me faire de la peine.

— Qu'elle est belle ! ajoutai-je.

— N'est-ce pas ! Oh ! quand on la voit, il faut l'aimer. Et vous vouliez me guérir de cet amour, vous, docteur?....

Et que dit le billet ?....

— Ah ! voilà.

— Dépêche, car je meurs de faim.

— Que veux-tu, le billet ou la cotelette ?

— Tous les deux.

— Non, tu as le choix. Si tu prends le billet, tu n'auras pas la cotelette ; si tu te décides pour la cotelette, je jette billet et portrait au feu.

— Docteur, vous voulez rire.

Je fis placer sur son lit l'assiette et le billet.

L'assiette fumait, odorante. Le billet, de son côté, lui envoyait son doux parfum. Que faire ?

O puissance de l'amour, vos chaînes sont bien fortes ! et une fois entortillés dans vos anneaux, il nous faut céder, il faut aller où deux yeux vous entraînent, il faut pleurer si on le veut, il faut mourir si on le demande. Et

Digitized by Google

cependant vous n'êtes point infaillible quoique l'antiquité vous ait élevée au rang des dieux, et comme tous ces rois qui méprisent l'affection de leurs sujets, il ne faut qu'un effort pour briser vos chaînes, qu'un souffle pour renverser votre trône!

Henri me jetait des regards suppliants.

— Quitter Amélie ! Elle qui m'aimait tant!...

J'étais en ce moment occupé à siffler la ritournelle d'un air des Huguenots, qui me trottait toujours dans la tête depuis quelques jours. Je m'arrêtai.

— Tu parles d'Amélie? Depuis ton duel, elle a repris, quitté et repris deux nouveaux amants.

Henri reporta les yeux sur la cotelette.

— Décidément, tu as raison; l'amour est une sotte chose!!

Et il jeta à bas de son lit la lettre et le portrait.

Je mis le portrait en poche, car c'était une jolie peinture. Quant à la lettre, je m'approchai du feu. Elle s'enflamma. Je m'en servis pour allumer mon cigare.

— Quelle belle flamme! dis-je à Henri.

— Docteur, votre cotelette est excellente.

Huit jours après, je promenais Henri sur le quai d'Avroy; une calèche passa.

— Tiens, lui dis-je.

Il leva les yeux. Madame X. se penchait, brillamment parée, pour se faire voir plutôt que pour voir.

Henri soutint le choc bravement; je n'eus pas besoin de lui porter aide. Il ne trembla pas.

Madame X. nous vit et abaissa son ombrelle en se détournant. Nous rentrâmes. Henri soupa comme un homme qui n'a jamais eu de chagrins. Décidément il était guéri.

Digitized by Google

Il a fait, il y a un mois, un mariage de raison. Il n'aime pas sa femme, mais elle lui apporte vingt mille francs de rentes....

Le docteur s'arrêta.

— Ah! vous guérissez ainsi de l'amour! fit une jeune veuve. Eh bien! j'ai justement plusieurs adorateurs atteints de ce mal. Cela m'inquiète beaucoup. S'ils allaient en mourir?

— Ne craignez rien, madame, ils n'ont garde.

— N'importe, je vous les recommande. Vous me les guérirez, n'est-ce pas?

— En vous voyant, j'en doute, madame.

— Eh bien, puis-je vous les adresser?

— Quand vous voudrez. Voici ma carte.

II.

La conversation cessa un instant. Quelques causeries particulières s'établirent. On parla mode et théâtre. Ce sujet serait peut-être devenu contagieux, lorsqu'une dame, voisine du docteur, ramena heureusement la conversation sur le terrain où on l'avait laissée.

— Le docteur est en verve; il a voulu rire.

— Non, mais le docteur a un faux système. Il veut aller ici du connu à l'inconnu. Parce qu'il a guéri un jeune homme amoureux, il se fait fort de guérir tous les amours! Prenez garde, docteur. Vous rencontrerez peut-être bien des exceptions.

— Je m'y attends, madame, mais des exceptions ne font souvent que confirmer une règle.

Digitized by Google

— Je suis sûr que le docteur se croit infaillible !

— Monsieur, je ne dis pas cela. Tout le monde peut se tromper, et.....

— Et à plus forte raison un médecin. Mais vous avez tort. La faculté s'est si souvent trompée ! Ne vous y fiez pas, docteur. Rien n'est plus trompeur, rien n'est plus difficile à saisir, à définir qu'une passion. L'amour est comme le cœur. C'est un abîme. On ne voit pas au fond et tout échappe au calcul. Quand donc traiterez-vous les maladies de l'âme, comme elles doivent être traitées? Car, vous ne pouvez le nier, docteur: l'âme a ses maux, ses douleurs, ses ravages. Implacables sont ces souffrances, car elles portent souvent l'homme à se donner la mort. C'est là que doivent tendre tous les progrès de la médecine.

— Doutez-vous de nos succès à cet égard, colonel?

— Tout-à-fait. Sur ce point, Molière pourrait encore vous ridiculiser.

— Vous voulez parler de l'homœopathie !

— Nullement : il s'agit de votre faculté. D'ailleurs, je ne ris pas de l'homœopathie: j'y crois.

— Les opinions sont libres....

— Heureusement ; car je ne pourrais croire à l'efficacité de vos saignées.

— C'est de l'esprit de corps, colonel.

— Pas le moins du monde. Mais je ne puis m'empêcher de rire, chaque fois que je vois un médecin apprêter sa lancette ; cela me rappelle une histoire....

— Enfin, voici qui va égayer la conversation.

— C'était....

— Je ferai remarquer à ces dames que le colonel commence comme un conte de fées.

Digitized by Google

— Voudriez-vous qu'il commençât comme une histoire de bivouac, avec un jurement ?

— C'était en 183., à un bal d'une de nos célébrités financières. Il pouvait être minuit : le bal était dans toute sa splendeur. L'orchestre bondissait. Les valseurs tournoyaient dans la salle, la lumière éclatait dans tous les coins, la joie sur toutes les figures. La chaleur était accablante.

Une dame assise à l'écart ne semblait guère partager l'allégresse générale. Son agitation paraissait extrême. Elle balançait son éventail d'une main convulsive, ses yeux fixes et hagards ne quittaient pas un couple de danseurs ; et à chaque fois qu'il passait devant elle, elle frissonnait sans pouvoir s'en défendre. Mais ce qui démontrait le plus l'inquiétude de son âme, c'était la manière dont elle répondait à un homme qui, appuyé sur le dossier de sa chaise, le corps penché, faisait tous ses efforts pour être aimable et attirer à lui l'attention de sa compagne. Sa figure et son costume indiquaient un âge mûr ; il pouvait en effet compter quarante ans. Il n'avait rien de saillant dans sa physionomie, si ce n'est aux lèvres un sourire railleur qui ne le quittait pas et qui redoublait à chaque réponse qu'il obtenait.

— Ne pensez-vous pas comme moi, madame Dorcey ? disait-il. Cette musique des Puritains est si entraînante ! Oh ! hier, au spectacle, j'ai été un instant bien heureux. Pourquoi faut-il que ces bonheurs soient si rares ?

— Mon Dieu ! que cette valse est longue ! répondit madame Dorcey. Ne trouvez-vous pas, docteur ?

Et le docteur souriait toujours.

Digitized by Google

En ce moment, le jeune homme, qui faisait continuellement l'objet de l'attention de madame Dorcey, s'était arrêté, et aussitôt celle-ci avait détourné la tête, affectant soudain un air d'indifférence, et amenant sur ses lèvres un sourire auquel tout le monde aurait pu se tromper, mais qui n'échappa point au malin docteur. Aussi, quand elle releva les yeux, il suivit son regard qui tomba droit sur le jeune couple qui causait à quelque distance.

— N'est-ce pas avec sa fiancée que danse M. Charles? demanda-t-il, en regardant sa voisine d'un regard scrutateur.

Elle tressaillit.

— Je ne sais, répondit-elle; où les voyez-vous?

— Là bas....

Mais la valse était finie, et les danseurs s'étaient déjà dispersés.

L'inquiétude de madame Dorcey augmenta. Elle s'agitait sur sa chaise. Enfin elle se leva, et dit d'une voix mal assurée:

— Docteur, je prends votre bras sans façon. Si vous vouliez m'aider à chercher mon mari.....

— Volontiers, madame; disposez de moi.

Et elle l'entraîna vers la porte du salon par où Charles était sorti. Les deux danseurs s'étaient arrêtés et causaient auprès d'une fenêtre. Madame Dorcey pâlit.

— Docteur, je me sens mal. Je voudrais partir.

— Laissez donc. Déserter le bal au moment où il est le plus brillant! Je ne le permettrai pas. Dansons plutôt.

— Et mon mari qui n'arrive pas!..

— Raison de plus. En l'absence d'un mari la danse a tant de charmes!

Digitized by Google

— Ah ! le voici....

— Où allez-vous ?

— Votre femme est malade et veut partir.

— Qu'as-tu, Caroline ?

— La chaleur.... La fatigue.... J'ai besoin de repos....

Et Caroline prit le bras de son mari, salua le docteur et s'éloigna en chancelant, non toutefois sans jeter un dernier regard vers la fenêtre. — Les deux jeunes gens causaient toujours. —

— Charles, Charles, oh ! murmura-t-elle, et en entrant dans la voiture elle s'affaissa et s'évanouit.....

Une heure après, dans une chambre à coucher, où l'opulence se faisait remarquer dans chaque objet et le désordre dans tous les coins, madame Dorcey était étendue dans son lit. Ses yeux erraient égarés autour d'elle. Sa main convulsive froissait les draps de lit. Des soupirs soulevaient rapidement son sein.

Assis à côté, son mari regardait tantôt la malade, tantôt la pendule. Il s'impatientait sans doute, car de temps en temps il murmurait :

— Le docteur ne vient pas!..

Enfin la porte s'ouvrit, et le docteur, celui-là même qui se trouvait tantôt dans la salle de bal, entra.

M. Dorcey se leva, joyeux, et alla au devant de lui.

— Enfin, dit-il, je désespérais ; mais venez vite.

Et il entraîna le docteur près du lit.

— Serait-ce vrai, madame ? Vous, tout à l'heure encore si belle et si fraîche !...

Il lui prit la main et lui tâta le pouls.

— Cela vous a donc pris bien subitement ?

Caroline frissonna, puis leva les yeux lentement d'un

Digitized by Google

air fatigué; mais elle les referma aussitôt. Elle avait eu peur. Le docteur avait en effet un sourire si plein de raillerie, si incrédule! Elle crut qu'il allait lire au fond de son cœur, et, par un mouvement instinctif, elle retira sa main.

Le docteur se mit à rire, et sans dire mot, relevant la couverture, il reprit le bras de Caroline.

Il se fit ensuite un silence. Le docteur avait pris un air grave en apparence.

— Diable, le pouls est fort..... Quelle agitation!

Il s'arrêta de nouveau.

— Les yeux sont brillants. La fièvre est imminente. Il faut une saignée.

La malade frémit.

— Je ne veux pas, dit-elle.

— C'est pourtant indispensable.

— Mais je n'ai rien. C'est Georges qui a peur et qui me croit malade. Je vous répète que je n'ai rien.

— Que craignez-vous? Un coup de lancette et c'est fini.

Et le docteur tira de sa poche un petit étui.

Madame Dorcey se ramassa et se blottit dans ses couvertures, comme si elle allait par là s'entourer d'un mur de défense.

Voyant qu'il ne pourrait seul venir à bout de vaincre ce caprice, le docteur s'adressa au mari.

— Voyons, monsieur Dorcey. Engagez madame à devenir raisonnable; c'est pour son intérêt. Si une saignée n'était pas nécessaire, je ne l'ordonnerais pas.

Le mari s'approcha. Il pria, supplia.

— Mais pourquoi refuser? s'écria-t-il enfin. N'es-tu pas malade? Alors, pourquoi quitter ainsi le bal, pour-

Digitized by Google

quoi t'évanouir ? Serait-ce une comédie? Me tromperais-tu ?

Caroline fit un mouvement. Elle pâlit.

— Soupçonnerait-il, pensa-t-elle. Puis, après un moment de silence, elle balbutia :

— Te tromper, Georges ; en quoi ? Cette saignée me fait peur, horriblement peur, voilà tout.

— Mais si elle doit te sauver !

— Eh bien ! voyons....

Et elle sortit en tremblant un bras d'une blancheur éclatante. — Le docteur revint. Il fit lentement ses préparatifs. Ensuite sa main s'abaissa.....

Caroline jeta un cri.

— C'est fait ! s'écria le docteur, et il essuya soigneusement la lame de sa lancette.

Madame Dorcey avait laissé retomber sa tête sur l'oreiller. Elle semblait évanouie. Son mari, debout et impassible, regardait philosophiquement couler le sang, attention qui paraissait l'absorber complètement, et il ne discontinua pas même pour savourer une prise de tabac, opération à laquelle il procédait régulièrement de minute en minute.

Le silence n'était interrompu que par le murmure que le sang faisait en tombant dans le bassin.

Le docteur prit le premier la parole.

— Savez-vous, dit-il, en se lavant les mains, que vous avez perdu en quittant le bal de si bonne heure? Une aventure.....

Caroline sembla se réveiller. Elle leva la tête.

— Une aventure, je dis mal, continua-t-il, sans paraître avoir aperçu le mouvement de madame Dorcey, un petit événement a troublé les quadrilles immédia-

Digitized by Google

tement après votre départ. Charles de P, — vous devez le connaître, car je l'ai vu, il y a quelques jours à une de vos soirées.....

M. Dorcey s'inclina en signe d'assentiment.

— Charles de P. devait bientôt se marier avec Mlle Blangey, charmante personne, aimable et riche, deux qualités qui s'excluent assez volontiers. On croyait même cette union irrévocablement arrêtée. Fatale erreur! l'homme propose et Dieu dispose.....

Caroline écoutait, le cou tendu, le regard fixe; elle écoutait de tous ses organes à la fois, de ses oreilles et de ses yeux. Son mari savourait longuement une prise de tabac. Le docteur caressait le pommeau d'argent, savamment ciselé, qui ornait sa canne de jonc. Insouciant, le sourire aux lèvres, il ne semblait guère se douter qu'on dévorait chacune de ses paroles, qu'à son récit se rattachait tout un amour, tout un avenir, toute une existence. Et le bourreau narrateur mesurait ses phrases, s'arrêtait complaisamment sur toutes les syllabes, faisant une pause à chaque virgule, une halte à chaque point. On eût dit qu'il y prît plaisir. Comme Caroline l'eût volontiers secoué, si, à l'aide de ce moyen, elle eût pu le faire parler plus vite! Inquiète, elle retenait son haleine. Elle s'était levée et mise sur son séant; elle poursuivait le docteur des yeux. En entendant le nom de Charles, les teintes pâles qui ternissaient ses traits avaient disparu, et un incarnat subit les avait remplacées. En ce moment le docteur la regarda.

— Qu'avais-je dit! s'écria-t-il. Voilà déjà que la saignée opère. La santé reparaît en roses éclatantes sur vos joues. Vous voilà semblable à l'Aurore ouvrant les portes de l'orient.

Digitized by Google

Comme vous voyez, le docteur connaissait les poëtes de l'empire, si on peut toutefois les appeler des poëtes. Il employait leur phraséologie.

Caroline devint plus rouge encore, fit une moue et remit sa tête sur l'oreiller. Un sourire malicieux plissa les lèvres du docteur, qui, soulevant sa canne à la hauteur du menton pour se caresser l'épiderme, continua :

— En effet, ce soir, à ce bal, Charles, avec les précautions nécessaires en pareil cas et l'exorde de rigueur, au beau milieu d'un quadrille, a très-bien signifié à cette pauvre demoiselle que son cœur n'était pas libre et qu'il ne pouvait par conséquent se marier. Vous pouvez deviner le reste. Je laisse à votre esprit le soin de peindre un tel tableau. La jeune fille s'est évanouie et le jeune homme s'esquivant après être resté quelque temps auprès d'elle, a disparu de la salle et court encore...

— Diable, c'est grave, très-grave, fit le mari, sans toutefois interrompre le mouvement de rotation qu'il faisait faire depuis quelques minutes à sa tabatière.

— Et qu'en pensez-vous, chère dame? dit le docteur en se levant. Cette histoire semble vous réjouir. Vrai Dieu! vous voilà remise comme si vous n'aviez jamais eu d'indisposition. C'est un miracle!

Puis se penchant vers elle :

— Je crois, continua-t-il tout bas, que je dois plutôt en remercier mon talent de narrateur que la pointe de ma lancette.

Caroline fit un mouvement et pâlit.

— Ne craignez rien, acheva-t-il aussitôt. Le médecin aujourd'hui remplace le confesseur du temps jadis. Il est muet.

Digitized by Google

Et se relevant tout à coup :

— Allons, je puis partir maintenant. Du repos, et il ne restera plus aucune trace de maladie. J'espère même vous voir demain au bal. Sans adieu.

Et il sortit en riant. Le mari l'accompagna, imitant sa gaîté.

Au moment où la porte se fermait sur eux, une autre porte, au côté opposé de la pièce, s'ouvrit, et la femme de chambre se présenta sur le seuil. Ne voyant plus personne dans le salon, elle se retourna, fit un signe, et un jeune homme se précipita tout à coup au pied du lit.

— Charles! s'écria Caroline en écartant le rideau, et elle étendit les bras vers son amant. Mais elle jeta soudain un petit cri et se laissa retomber.

— Ah! mon Dieu, j'avais oublié cette saignée!

— Tu sais tout, dit Charles, en s'asseyant sur le bord du lit.

— Oui, dit-elle, et voici ta récompense. Et elle tendit sa tête à Charles, qui la prit dans ses mains et y déposa de brûlants baisers.

Pendant ce temps, M. Dorcey était arrivé à la porte, reconduisant le docteur.

— Vous le voyez, disait ce dernier. Grâce à cette saignée, que j'ai ordonnée à propos, j'ai coupé le mal dans son principe.

— Je le crois comme vous. Oh! vous êtes un grand docteur. Merci, mille fois merci.

— Il n'y a pas de quoi.

Et le docteur riant toujours, salua, emportant les bénédictions de ce bon monsieur Dorcey.

Digitized by Google

Le colonel se tut.

On resta quelque temps sans parler. Enfin un jeune homme éclata de rire.

— Je ne vois pas, dit-il, que le mari ait eu si grand tort de remercier le docteur : la saignée en diminuant la chaleur du tête-à-tête des deux amants, aura peut-être préservé son front de la catastrophe qu'on dit être inévitable pour les *maris caducs, vénérables et jaloux*.

— Quelle idée, monsieur !

— Ma foi, madame, c'est une idée comme une autre.

STEPHANO.

Liége, 10 août 1840.

Digitized by Google

ANALYSES CRITIQUES.

TRAITÉ D'ÉCONOMIE NATIONALE par Ch.-H. Rau, professeur à l'Université de Heidelberg, traduit de l'allemand par M. De Kemmeter, professeur extraordinaire à l'Université de Gand. Un vol. in-8°, chez Hauman et C°.

L'Allemagne est un foyer lumineux pour l'Europe. Les sciences sociales y ont fait, depuis un petit nombre d'années, des progrès rapides et immenses; et les savants qu'elle renferme n'ont point de problèmes qu'ils ne soient parvenus à résoudre. Le mouvement scientifique et littéraire, dans cette partie de l'Europe, est ce qu'il y a peut-être de plus merveilleux dans notre siècle. La littérature allemande est un torrent sans digues, que grossissent sans cesse des sources nouvelles qui jaillissent de toutes parts : torrent parfois trop tumultueux dans sa course.

Un reproche général que méritent les écrivains allemands, c'est de trop donner à l'abstraction, à la métaphysique; c'est de vouloir saisir trop haut le principe des choses, la raison première des résultats. Peut-être ne se disent-ils pas assez, que la science humaine est la formule d'une essence qui échappe à nos faibles efforts, et qui se cache dans les sublimités auxquelles il ne nous est pas donné d'atteindre. — Mais si quelquefois ils s'égarent dans les régions sans limites de la métaphysique, les hommes dont nous parlons savent aussi arriver aux choses plus voisines de nous et plus utiles : et alors rien n'égale la hardiesse du coup-d'œil, la force des déductions logiques, la compréhension lucide des faits, l'utilité ou la certitude des résultats.

Et c'est ce qui marque la haute littérature allemande. A côté de la plus éclatante poésie, se dresse l'inébranlable logique des faits. Tel qui monte aux régions inaperçues du vulgaire, sait aussi se maintenir avec gloire au milieu des réalités terrestres.

Digitized by Google

Partout il y a, chez les hommes supérieurs, une double puissance, une faculté complexe : par la réflexion, ils arrivent à la métaphysique; par l'érudition, ils arrivent au positif de la science. Nulle branche des connaissances humaines ne leur est étrangère; il y a en Allemagne des savants universels : encyclopédies vivantes, toujours prêtes à produire, inépuisables, étonnantes. Et dans ceux qui se sont voués plus particulièrement à une science donnée, vous signalerez une force d'érudition si extraordinaire, que vous seriez tenté de leur demander si un Dieu familier ne leur indique pas les sources.

Ce jugement sur la littérature allemande n'est pas nouveau : il a été formulé par tous ceux qui s'occupent de philosophie, d'histoire, de jurisprudence, de politique, de philologie, d'antiquités, et de toutes les sciences sociales. Nous ne parlons pas ici de la poésie, dont pourtant il y a beaucoup à dire. Mais tout en admirant de savants ouvrages, tout en profitant de l'utilité qu'ils renferment, on regrette qu'il faille souvent tant de peine pour les bien comprendre : l'esprit allemand paraît trop fécond; il renferme trop de choses; il doit en quelque sorte presser les notions qu'il prodigue : comme une armée de braves dans une plaine étroite, il présente l'image de la confusion. Ce caractère singulier fait que l'Europe n'a pas pu tirer encore tout le profit désirable des innombrables ouvrages que produisent les plumes allemandes. Ce résultat corrigera sans doute le défaut capital qui dépare ces ouvrages, ou, disons mieux, qui les couvre d'un voile que peu d'hommes ont la force ou le courage de soulever.

Parmi les sciences qui ont fait des progrès remarquables depuis trente ou quarante années, se place au premier rang l'Économie nationale. De grands noms, populaires en Allemagne, sont à peine connus à l'étranger : Von Jacob, Lotz, Nebenius, Sartorius, Herman, Schenk, Zachariæ, Rau et bien d'autres. Chose singulière : les économistes anglais sont aussi répandus que les Français; les Allemands sont encore étrangers à nos études. Et cette science, la plus cultivée, la plus tourmentée, la plus utile dans son objet, la plus féconde et, si l'on peut dire, la plus contemporaine, récèle en Allemagne une masse d'écrits que peu de personnes, jusqu'ici, ont interrogés. Qui

Digitized by Google

ne connait les Anglais Smith, Malthus, Ricardo; le Russe Storch; le Polonais Scharbek ; l'Espagnol Florez-Estrada , et tous les économistes français? Les économistes allemands , au contraire, peu traduits, peu recherchés, n'ont point donné d'enseignements hors de leur patrie, où cependant ils ont le plus grand crédit.

Félicitons-nous donc de devoir, à un jeune savant belge, la traduction d'un traité d'économie nationale d'un grand mérite, et entretenons nos lecteurs de cet ouvrage.

M. Rau a publié un traité *d'Economie Nationale*, divisé en trois parties, qui forment autant de volumes : le premier présente la *Théorie de l'Economie politique;* le deuxième comprend un *Traité de l'administration des différentes parties de la richesse nationale;* le troisième enfin est consacré à la *Science des finances.* On voit combien cette division est excellente : après avoir développé les principes objectivement, dans leur acception absolue et théorique, l'auteur s'attache à en offrir l'application *subjective sensu ;* et dans la dernière partie on rencontre en quelque sorte le produit net, les résultats généraux des deux précédentes : car, il faut le dire, la manipulation des finances nationales est le dernier terme où l'on arrive, puisque l'argent ou la monnaie forme le signe de la richesse publique. M. de Kemmeter publiera successivement les trois parties de l'ouvrage de M. Rau; aujourd'hui nous n'avons à parler que de la *Théorie de l'économie politique*, et certes il y a beaucoup plus à dire là-dessus que ne le comporte l'espace qui nous est accordé.

Dans son introduction M. Rau définit *l'économie politique*, et cette définition, expliquée avec une sagacité remarquable, détermine l'étendue, la portée et les bornes de la science. « La »science qui résume et embrasse l'activité productive de tous les »citoyens, est *l'économie sociale*..... Et l'observation nous ap»prend qu'il y a une connexion intime entre les travaux pro»ductifs ; qu'ils forment un système d'activité que l'on pour»rait comparer à un tout organique..... La division des occupations »place chaque homme dans un état de dépendance, l'attache »à la société, et facilite la satisfaction des désirs qui réclament »des choses matérielles..... Les rapports résultant des pres»tations réciproques s'appellent *commerce*..... L'économie na-

Digitized by Google

»tionale repose sur l'activité libre et spontanée des citoyens. »Si le gouvernement paralysait cette force, rien ne pourrait »la remplacer ; l'activité industrieuse a donc des droits à la »protection, à la sollicitude de l'autorité; et comme cette pro»tection suppose la connaissance de l'économie sociale, on peut »dire que les principes du gouvernement, dans les affaires »économiques, doivent être à la hauteur de cette science. »L'ensemble de ces principes forme *la seconde partie et la »pratique de l'économie sociale*, ou la *politique économique.* »

Ces extraits, que nous recueillons dans les premiers paragraphes de l'introduction, font comprendre la pensée de l'auteur, et font voir tout de suite combien il y a de liaison entre la première et la seconde partie de l'ouvrage, entre l'économie politique et la politique économique. Le savant professeur voulant aussi expliquer comment la science des finances est liée aux deux autres, dit : « Le gouvernement doit obtenir »pour lui-même les ressources qui lui sont indispensables pour »pourvoir à ses propres besoins : ses rentrées se prélèvent tou»jours immédiatement ou médiatement sur l'avoir de la na»tion ; la science des finances est donc intimement liée à »l'économie nationale. » Dans ces termes, et suivant les idées de M. Rau, c'est au développement des principes de la *science sociale* que le savant professeur nous fait assister : cette science, considérée dans ses rapports avec le bien-être public, acquiert une étendue immense et annonce des résultats précieux.

En indiquant, comme nous le faisons, la grande pensée de l'auteur, nous donnons la mesure de son ouvrage, nous annonçons la profondeur de son coup-d'œil ; nous apprécions la portée de son système. Pour compléter les notions à cet égard, voyons ce qu'il dit, dans la seconde partie de l'introduction, *des rapports de l'économie politique avec d'autres sciences :* le droit public ou politique philosophique, l'histoire politique, la statistique, la technologie sont des auxiliaires nécessaires de l'économie nationale; la législation certes n'y est pas étrangère ; toutes ces sciences se prêtent un mutuel appui. Et l'auteur ne se contente pas de le dire ; il le met en pratique sur l'heure : car ce qui distingue sa méthode, c'est une alliance intime des principes théoriques,

Digitized by Google

de la statistique, de l'histoire, des voyages, des observations faites chez diverses nations et à des époques différentes; c'est une balance continuelle du principe et du fait qui s'expliquent et se corrigent l'un par l'autre. Sous ce rapport, l'œuvre du savant professeur mérite surtout nos éloges et l'attention publique.

L'introduction renferme une troisième partie, consacrée à l'histoire et à la bibliographie de l'économie politique : nous nous bornerons à dire que l'appréciation des systèmes qui ont paru sur la science, y est présentée sous un jour nouveau et avec la plus heureuse concision.

Entrant en matière, le professeur s'attache à déterminer la nature de la richesse nationale, les éléments qui la composent, le mode à suivre pour l'évaluer, les changements qu'elle subit, les résultats qu'elle fait naître. Bientôt il s'occupe de la formation de la richesse; et ici vient se ranger, sous la lumineuse ordonnance de l'auteur, l'examen des diverses sources de production et des différentes espèces de travail : quelle est l'action productive des forces de la nature? Celle des terres? celle du capital? Un chapitre est consacré à examiner les effets du concours des agents multiples de la production. Cette partie de l'ouvrage se termine par l'appréciation de la nature et du montant des bénéfices de ceux qui se livrent à la production : ces bénéfices, par suite de la combinaison nécessaire des agents producteurs, se réalisent dans *le salaire*, *la rente de la terre*, *l'intérêt du capital*, enfin *le profit de l'entrepreneur*.

L'auteur, arrivant à la distribution de la richesse, devait s'occuper des quatre résultats qui viennent d'être mentionnés; mais il s'arrête un instant à la détermination et à la mesure *du prix d'échange*. Le prix se forme de trois éléments : la valeur de l'objet, les frais de production et de transport, et la concurrence des demandeurs et des vendeurs; à cette occasion, l'auteur établit que les prix ont une tendance à se rapprocher sans cesse des frais de production et de transport. — La mesure du prix obligeait de parler de la monnaie qui est le terme d'appréciation des valeurs : nous recommandons tout particulièrement l'étude de ce chapitre, qui renferme nos

Digitized by Google

seulement les principes de la science économique, mais en outre des notions historiques fort intéressantes.

Bientôt l'auteur traite du *salaire*, et dans un chapitre particulier il expose les variations des salaires à diverses époques et dans plusieurs pays ; *du fermage ou rente de la terre ; de l'intérêt ou de la rente du capital ; du profit des entrepreneurs :* ces matières sont les plus épineuses de la science qui nous occupe, et M. Rau les a traitées avec une habileté remarquable. Le chapitre, où il est parlé du revenu national en général, n'échappera pas à l'attention du lecteur.

En parlant ensuite de la circulation des biens, l'auteur devait s'occuper *de l'argent ou numéraire*, *du crédit*, *des lettres de change*, *du papier-monnaie*, *des banques :* et dans un chapitre supplémentaire, il a consigné de précieuses notions historiques sur les banques d'Angleterre, de France, d'Autriche, de Russie, de Suède. Toute cette partie de l'ouvrage, où abondent les faits et les observations pratiques, ne le cède nullement aux autres. M. Rau explique ensuite ce que c'est que la consommation, comment elle s'opère et quels sont ses effets, et il détermine, avec une sagacité presque subtile, le rapport de la consommation à la production.

La dernière grande division de l'ouvrage est consacrée aux travaux productifs : ici viennent se ranger *l'exploitation des mines*, *la chasse et la pêche*, *l'agriculture*, *l'industrie manufacturière*, *le commerce intérieur*, *celui d'importation et d'exportation*, *celui de transport à l'extérieur*, *celui de détail*, *celui des effets publics*. Les idées profondes et progressives de l'auteur donnent à cette partie de son travail un très-grand intérêt, qu'augmentent encore ces notions pratiques et statistiques dont nous avons parlé, et dont il est fait ici un emploi vraiment fécond en résultats démonstratifs.

Tel est l'ouvrage dont M. de Kemmeter nous a donné une élégante traduction ; nous nous sommes attaché à faire connaître au lecteur quelle en est la division et de quoi on y parle, et nous pensons avoir démontré que, dans un cadre étroit, le professeur allemand a réussi à passer en revue tous les principes théoriques de l'économie politique. L'espace nous manque pour donner une analyse complète de l'ouvrage :

Digitized by Google

nous nous bornerons à faire observer que M. de Kemmeter a donné la préférence à M. Rau, parce qu'il est réellement à la hauteur de la science, et qu'il n'est resté étranger à aucun progrès. Certes, nous pourrions, si l'occasion se présentait, combattre quelques principes professés par l'auteur : mais qui peut échapper à toute critique, surtout lorsqu'il s'agit de théorie? Toutefois M. de Kemmeter a fait preuve de sagacité et de courage lorsqu'il s'est décidé à entreprendre la tâche pénible de traduire un ouvrage de science d'une haute portée et d'une utilité réelle. Cette traduction a dû lui coûter beaucoup de travail et de réflexion, et on ne peut la ranger dans la catégorie de ces traductions littéraires, où le traducteur conserve toute liberté et en abuse quelquefois : loin de là, M. de Kemmeter s'est étroitement lié à l'original ; il en a conservé la forme sévère, la division lumineuse et l'arrangement méthodique : c'est un ouvrage classique, où les mots n'abondent pas, mais où les choses se pressent. Voilà, suivant nous, un de ces manuels complets dont les Allemands possèdent surtout le secret.

Nous attendons avec impatience la seconde partie de l'œuvre de M. Rau : nous savons que M. de Kemmeter travaille avec ardeur à la traduire, et qu'il l'enrichit de notes intéressantes. Cette seconde partie est essentiellement pratique; il y sera question de l'administration de la richesse publique. Cet ouvrage est destiné, suivant nous, et d'après l'habileté de l'auteur, à faire sensation.

Ch. Faider.

Septembre 1840.

Digitized by Google

Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le XVIe siècle, par J.-J. Altmeyer, professeur d'histoire à l'Université de Bruxelles. 1 vol. in-8°, chez Périchon.

Les archives nationales sont une source inépuisable de nouveautés historiques, et les hommes laborieux qui les manipulent avec intelligence, ont l'assurance d'être lus avec intérêt. En effet, les documents originaux et officiels, que l'on garde dans les dépôts publics et que l'on classe aujourd'hui avec tant d'attention, donnent le moyen de mettre à nu les mobiles de la politique, les pensées secrètes des hommes d'état, la raison des choses : et par là même, en comparant le but cherché et le résultat obtenu, on peut tirer de l'histoire ces leçons sûres et sévères que nous y cherchons tous.

On sait combien, dans notre Belgique, les archives sont riches et fécondes; et depuis peu d'années qu'on est parvenu à les débrouiller et qu'on les consulte, elles ont étalé des richesses inconnues. Les inventaires que l'on publie et dont la rédaction analytique est si soignée, font voir tout ce qu'elles présentent d'intérêt : les recherches de quelques-uns de nos compatriotes en ont fait apprécier l'immense importance et la haute utilité.

Il y avait au dépôt général de Bruxelles, une masse énorme de documents dont le désordre était tellement complet que personne n'osait y mettre la main; et cependant, ces documents innombrables devaient contenir un monde de faits curieux. Le gouvernement chargea le docteur Coremans de les classer, et depuis plusieurs années *les Archives allemandes* font l'objet de travaux non interrompus. Déjà des érudits étrangers sont venus les consulter avec fruit; plusieurs de nos compatriotes les ont également parcourues, et parmi eux M. le professeur Altmeyer les a dépouillées avec la plus louable assiduité. C'est à ces recherches, continuées pendant plus de dix-huit mois, que nous sommes redevables de l'ouvrage curieux dont nous allons entretenir nos lecteurs.

Il s'y agit, comme on l'a vu par le titre, des relations commerciales et diplomatiques de notre pays avec le nord de

Digitized by Google

l'Europe : nous allons essayer de tracer, aux yeux du lecteur, le cercle des notions nouvelles que M. Altmeyer a déposées dans son nouvel écrit, et qui ont trait à des événements accomplis pendant le seizième siècle.

Il n'est pas une contrée de l'Europe qui, durant ce grand siècle, n'ait été agitée par quelque révolution; partout des nouveautés, des progrès, des erreurs, des hommes illustres; tout paraît d'une imposante sévérité dans ce temps de rénovation pénible, où le crime même a revêtu les apparences trompeuses de la nécessité; une main puissante semble secouer le monde, et certes, dans cette agitation universelle et singulière, il n'est point facile au philosophe historien, de trouver un centre où tout se puisse relier. Ce centre existe pourtant; les Pays-Bas, nos provinces, cette Belgique toujours tourmentée, voilà où tout vient aboutir : le catholicisme et la réforme, l'immuable autorité de la tradition et les orageux écarts du libre examen; le principe populaire et le principe absolutiste; les grandes prospérités et les grandes infortunes; les éclatantes conquêtes de la science et les pesantes protestations de l'ignorance; en un mot, les choses nouvelles et les choses anciennes, tout se trouve sur le sol agité qui porta nos ancêtres, et dans lequel, grâces à une inépuisable fécondité, germèrent toutes les semences que le vent des révolutions et des guerres y avait portées. Rendez-vous singulier, rendez-vous fatal qui troubla trop longtemps notre pays!

Et qu'on ne taxe pas d'arbitraire cette vue générale que nous consignons ici. Le gouvernement de la Belgique est mêlé à la politique, aux guerres, aux négociations, aux luttes religieuses et littéraires, aux découvertes, aux choses sociales de l'Europe entière : une étude attentive des faits nous en fournirait la preuve et donnerait à notre plume les moyens de peindre les tableaux les plus animés.

Est-il donc étonnant que le nord de l'Europe ait eu, à cette époque, des relations importantes avec les Pays-Bas, que la péninsule Scandinave, les villes Anséatiques, la Russie ne soient point étrangères à notre histoire. Admirons plutôt le silence des historiens belges sur cette partie de nos annales; et rendons hommage à l'infatigable chercheur de nouvelles historiques qui,

Digitized by Google

après avoir étudié les textes et les manuscrits, a donné au public des notions nombreuses sur des faits d'un haut intérêt.

M. Altmeyer offre, dans son livre, l'histoire du règne agité de Christiern II en Danemarck et en Suède, sa chute, son exil aux Pays-Bas, ses efforts pour reconquérir son trône, sa mort déplorable. C'est le thème du livre; c'est le sujet principal : mais l'auteur y a rattaché une multitude de faits dont nous allons essayer de faire apprécier l'importance.

L'historien remonte à l'union de Calmar (20 juillet 1397) qui plaça sur la tête de Marguerite la triple couronne scandinave. Il rappelle brièvement les malheurs qui accablèrent les trois royaumes réunis sous un même sceptre, et les envahissements commerciaux de la Hanse dans la Baltique. Des guerres cruelles éclatèrent et, dit l'auteur: « les Belges, les Hollandais et les »Anglais profitèrent de ces sanglantes querelles; ils pénétrèrent »dans la Baltique, y débitèrent leurs marchandises à meilleur »compte que les Hanséates, et trafiquèrent dans tous les ports »de la Moscovie, de la Prusse. » Plus tard des démêlés éclatèrent entre les Pays-Bas et les villes Anséatiques et amenèrent le traité du 23 août 1441 sur lequel des détails intéressants sont fournis. Wisby, Novgorod, Dantzig, Bergen, diverses localités de la Russie occupent successivement l'auteur, et lui donnent l'occasion fréquente de citer les entreprises heureuses du commerce flamand. Après s'être occupé des troubles qui éclatèrent en Suède dans les premières années du seizième siècle, il arrive à l'avènement de Christiern II qui succède, en 1513, à son père Jean II.

C'est, comme nous l'avons dit, le sujet principal du livre. Le règne de ce roi est raconté et apprécié : ses entreprises, ses fautes, ses lois progressives sont exposées. La réforme de Luther vient ébranler l'Europe; Christiern II veut en profiter; il offre au réformateur un asile dans ses Etats; Luther refuse, mais Carlostadt se rend à Copenhague. En 1521, le roi Scandinave vient à Bruges, où il a des entretiens avec Erasme; il visite différentes villes de la Belgique, Anvers, Malines, Bruxelles. Le but de ce voyage était de négocier avec Charles-Quint divers points de politique extérieure, dont l'auteur rend un

Digitized by Google

compte détaillé. Vers cette époque parut Gustave Wasa, et des soulèvements sérieux éclatèrent en Danemarck. On sait que Christien fut détrôné. C'est en Belgique qu'il vint chercher un refuge, et la ville de Lierre lui fut assignée comme résidence. La correspondance originale de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas et de l'empereur Charles-Quint, prouve que ce roi déchu et turbulent était un véritable embarras, et que ses intrigues pour assembler une armée et pour ressaisir son sceptre inquiétèrent le gouvernement.

Il nous est impossible de donner une analyse complète de tous les faits rapportés par M. Altmeyer; ils sont très-nombreux et se pressent étroitement. Il doit nous suffire de dire que l'historien s'est attaché à faire marcher de front l'histoire des royaumes du nord avec celle de Christien exilé et des princes près desquels il sollicitait de l'appui. La narration est remplie de détails curieux et inédits sur les affaires, sur les hommes et sur les événements; et l'on peut s'assurer que l'auteur n'a reculé devant aucune recherche, et qu'il a tiré un excellent parti des pièces officielles qui lui ont passé par les mains.

C'est au milieu des embarras de cette époque orageuse (1530) que mourut Marguerite d'Autriche, femme remarquable, trop peu connue, et à laquelle M. Altmeyer a consacré plusieurs articles insérés dans la *Revue Belge*. Elle avait gouverné les Pays-Bas pendant environ dix-huit années : « Ce sera, écrivait le sire de Lalain à l'empereur, l'une des plus grosses pertes que »vostre Maté sçauroit avoir pour vos affaires de par deça. » Le prince Jean, fils de Christien II, fit l'oraison funèbre de cette grande princesse.

La reine Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint, succède à Marguerite dans l'administration des Pays-Bas. « Marie avait »un esprit éminemment distingué, un caractère habile et fort, »et une âme ardente animait son corps chétif et faible. Elle était »admirable dans le conseil; elle marchait avec fermeté à ses »desseins. » Ainsi s'exprime M. Altmeyer, qui entre dans une appréciation détaillée et savante de cette femme célèbre, digne ministre du grand empereur. Elle prit beaucoup d'intérêt à Christiern II, qui bientôt, abusant des forces qu'il avait réunies,

Digitized by Google

voulut obtenir par la violence, ce que Charles-Quint hésitait encore à lui accorder. A propos de ces faits peu connus dans l'histoire, M. Altmeyer cite encore bon nombre de documents curieux que nous recommandons au lecteur.

Les événements se poursuivent. Les Lubeckois et les Livoniens y jouent des rôles importants, et l'auteur trace, à grands traits, l'histoire de leur origine et de leur développement. Il s'attache à indiquer les rapports de ces peuples avec notre pays. Il continue de suivre Christiern II, dans ses efforts pour regagner le trône. Il raconte les guerres qui désolèrent les trois royaumes; l'avénement de Christiern III; la chute irrévocable, la captivité et la mort de Christiern II; l'intervention du gouvernement des Pays-Bas dans toutes les complications politiques que présente cette histoire. L'auteur a fermé son livre à la mort de celui que l'on a appelé le Néron du nord, et qui pourtant, suivant lui, ne mérite pas ce titre de réprobation.

Nous le disons : le nouvel ouvrage de M. Altmeyer est très-remarquable, très-curieux, très-opportun. Pour l'écrire, il a dû poursuivre, en différents sens, des recherches pénibles; il a consulté nos archives, les manuscrits, les collections imprimées, les historiens de diverses écoles; il a tiré de ces sources variées des faits nombreux, neufs, caractéristiques, importants; et, en somme, son histoire captive l'attention; on y rencontre quantité d'extraits, textuellement reproduits, et qui donnent beaucoup de couleur locale et d'authenticité au récit : cette manière de raconter nous paraît piquante et solide à la fois.

Mais nous devons une part à la critique, et nous dirons franchement à M. Altmeyer, que le style de son nouvel ouvrage ne vaut pas celui qui orne ses ouvrages précédents; que nous y avons remarqué de l'inégalité, des hardiesses peu convenables, et quelquefois un manque de gravité. Nous y avons trouvé aussi des appréciations un peu arbitraires, suivant nous. Nous ajouterons qu'il semble avoir écrit son livre avec précipitation, et qu'il ne s'est peut-être pas donné le temps de le digérer complètement et d'en faire un tout harmonieux, bien lié dans ses parties, bien coulant, bien compacte. En d'autres termes, et qu'on nous passe l'expression, il y a, dans ce volume si plein et si substantiel, un

Digitized by Google

peu de dislocation. Ajoutons encore une critique qui, en définitive, pourrait bien passer pour un éloge : nous regrettons que M. Altmeyer ait été si concis, qu'il ait accumulé d'une manière presque sommaire tant d'événements curieux, qu'il ait cru ne pas devoir développer davantage quelques parties principales de son récit : il n'a sans doute pas voulu grossir son volume, et nous le regrettons vraiment.

On voit que nous parlons franchement à l'écrivain distingué, que son nouvel ouvrage va élever encore dans l'opinion. Nous avons cru pouvoir lui dire notre pensée toute entière, en faisant remarquer toutefois que la manière dont il a conçu et exécuté son œuvre ne peut que lui faire honneur.

Ch. Fauner.

Septembre 1840.

Digitized by Google

De l'industrie en Belgique. Causes de décadence et de prospérité. Sa situation actuelle. — Par M. N. Briavoinne (*).

Nous n'avons pas encore appelé l'attention de nos lecteurs sur l'estimable et intéressante production de M. N. Briavoinne ; après la publication du 1er volume, nous crûmes devoir attendre que l'ouvrage eût été complété par celle d'un tome second et dernier. Ce second volume était impatiemment attendu, car les matières promettaient un intérêt plus pressant, plus actuel ; l'auteur devait passer en revue les questions les plus importantes, les plus vitales sur l'état présent et l'avenir de notre commerce et de notre industrie.

Avant de hasarder notre jugement, rappelons d'abord que, pour mieux éclairer ces questions, M. Briavoinne, remontant aux temps les plus reculés, avait retracé l'histoire de notre antique prospérité, de nos progrès, de nos désastres ; il avait exposé les diverses phases industrielles que le peuple belge a traversées.

Il avait ensuite suivi, pas à pas, dans ses développements, la révolution industrielle qui date de la fin du siècle dernier, en montrant comment et par quels hommes la Belgique s'y est associée.

Dans le second et dernier volume qui a paru vers la fin de 1839, M. Briavoinne passe en revue les différentes institutions commerciales du pays, les systèmes de douane et de navigation nationale, les questions relatives aux sociétés, au transit, à l'enseignement industriel, aux divers moyens d'encouragement, aux communications publiques, aux mines, aux caisses d'épargne et de secours mutuels, etc., etc.

Enfin il fait connaître la situation détaillée de chacune des branches de l'industrie nationale, et se résume dans des considérations sur la situation générale.

On comprend, par ce court aperçu, combien était ardue, laborieuse, la tâche que M. Briavoinne s'était imposée. Tout lecteur impartial reconnaîtra, à ce qu'il nous semble, qu'il s'en est acquitté d'une manière honorable et consciencieuse : qu'on y ren-

(*) Bruxelles, 2 vol. in-8°, chez Eug. Dubois.

Digitized by Google

contre des idées neuves, des vues judicieuses, d'utiles résultats pratiques dont l'auteur paraît plus jaloux que de vaines spéculations. Les exagérations de toute nature sont antipathiques à cet esprit juste et mesuré. Les sources officielles lui ont été ouvertes, et il y a puisé de nombreux et précieux documents. On s'est déjà emparé d'un bon nombre de ces matériaux ; mais on a oublié presque toujours de nommer l'estimable publiciste auquel on en est redevable. *Sic vos non vobis.*

Il est à regretter que notre Académie n'ait pas, comme l'Institut de France, de prix de statistique à décerner ; ce serait le meilleur moyen de signaler de telles œuvres à l'attention publique et de les récompenser convenablement. Une réflexion s'offre ici naturellement, et nous ne pouvons nous défendre de l'exprimer ; c'est que les hautes sciences sociales, morales, économiques ne trouvent pas chez nous les encouragements dont on est moins avare ailleurs par un noble et sage calcul, selon nous. En Belgique, point de fauteuil dans une chambre des pairs pour nos illustrations ; point de section, au sein de notre docte aréopage, pour les sciences morales et politiques. A celles-ci les portes restent closes, de par les règlements séculaires de Marie-Thérèse.

Mais, dira-t-on, il est souvent question de statistique à l'Académie. — Oui, en effet, elle s'y glisse parfois sous le manteau d'un savant mathématicien ; mais de ce fait isolé peut-on conclure que les sciences morales et politiques y occupent une place proportionnée à leur importance ?

Mais, dira-t-on, peut-être encore, l'Académie peut ne pas obéir servilement à la lettre de ses statuts. La Belgique indépendante du XIXme siècle n'est pas la Belgique des gouverneurs autrichiens ; qui empêche l'Académie de se mettre dans ses choix (et les derniers en sont garants à quelques égards) à la hauteur des exigences de notre époque et de nos institutions nouvelles ? — Ce raisonnement est spécieux, mais il y a plus d'une objection à y opposer ; bornons-nous à celle-ci : Dans une assemblée composée de physiciens, de mathématiciens, de philologues, de littérateurs, il ne faut pas s'attendre à voir faire une part convenable et suffisante aux sciences morales et politiques ; car tout corps tend à s'assimiler des éléments homogènes. Ainsi le veut la nature des

Digitized by Google

choses. Du reste, nous ne voulons que signaler un vide, une organisation surannée et incomplète. Est-il besoin de protester de notre respect pour les illustrations, les talents distingués, les nobles caractères que la Belgique peut citer avec une juste fierté parmi ses Académiciens? Qui ne voit que les modifications demandées profiteraient à notre institut national, qui y puiserait de nouveaux éléments de vie et de splendeur? Le moment est venu de songer sérieusement à compléter, à réorganiser, sur un plan plus large, notre Académie des Sciences et Belles-Lettres; c'est là une lacune à combler, une belle et noble tâche bien digne de la sollicitude et des méditations du ministre habile et infatigable à qui elle incombe. Nous croyons devoir la lui signaler. Puisse l'administration actuelle laisser cette trace lumineuse de son passage au pouvoir!

Mais nous voilà bien loin de l'ouvrage dont l'appréciation est le but de cet article. Revenons, et mettons le lecteur à même de le juger par de courtes citations, empruntées au résumé de la partie historique préliminaire.

Après avoir parlé du tribut glorieusement payé par les Belges aux progrès des arts et de la civilisation, il ajoute:

« Après de pareils travaux et de pareils services, dira-t-on, pour rabaisser sa gloire, que cette nation ne fut jamais qu'une société fondée pour le commerce, un peuple de spéculateurs? Un pareil jugement ne saurait s'appliquer à la patrie de Godefroid de Bouillon, de Jeanne de Flandre et de Rubens; nous exposerons à cet égard ce que nos études et notre conviction nous présente comme vrai. — Les causes principales de l'élévation commerciale de ce peuple résident dans son amour du travail, dans une aptitude qui portant dès le principe son intelligence et son génie vers les idées utiles, imprima à presque toutes ses institutions la direction qui prépare ce but et qui y conduit. Ainsi la pensée du commerce le rendit tolérant, hospitalier, lui donna de bonne heure le désir de vivre libre, et de participer au gouvernement de la chose publique par ses représentants.

« Cette même pensée lui fit comprendre qu'il n'y a de prospérité durable que pour les nations qui savent s'appuyer sur toutes les branches de l'industrie et de la production. C'est pourquoi nous

Digitized by Google

voyons les Belges s'adonner, avant tous autres et à la fois, aux arts qui fécondent la terre, vivifient les manufactures, à tous ceux qui alimentent le commerce. Ils furent sans contredit le premier peuple qui se fit en même temps cultivateur, manufacturier, commerçant. Delà pour eux plusieurs résultats: une grande souplesse d'intelligence, une sagacité remarquable au milieu des événements, un grand savoir industriel. Delà encore le remède aux plus grands malheurs, la prudence qui prévoit, la patience qui supporte et répare les pertes.

« Mais ce peuple, placé, constitué pour le commerce, habile à en exploiter toutes les ressources, a presque toujours manqué d'expérience politique. Trop exclusivement préoccupé par les affaires de ses comptoirs et de ses ateliers, uniquement agité par tout ce qui pouvait porter profit ou préjudice à ses intérêts, sa vue s'est peu à peu rétrécie; il a oublié l'État pour la province, la province pour la commune, la commune pour le métier; il a trop négligé les soins de sa grandeur territoriale. Pourtant il était doué de persévérance et de courage. Mais, par défaut d'ensemble, où ce courage et cette persévérance l'ont-ils conduit? — Quelquefois à des entreprises stériles, le plus souvent à des luttes funestes.....

« Le passé nous apprend que la prospérité commerciale est toujours le prix de l'indépendance. En conservant l'indépendance politique, les Belges eussent évité le traité de 1648, celui de 1715; ils n'eussent pas connu de décadence commerciale....

« Pourquoi les Belges ont-ils pu supporter tant de secousses dans lesquelles leur industrie a été frappée au cœur, et s'en relever ensuite avec éclat ? C'est ici que se présentent leurs qualités éminentes, celles qui leur donnent une place à part. Venise morte ne s'est pas ranimée; Gênes, Florence et toutes les républiques italiennes, l'Espagne, le Portugal, la Hollande elle-même, qui pendant un temps s'élevèrent au premier rang, ont vu commencer leur décadence sans que rien pût les arrêter sur la voie de l'appauvrissement. La Belgique suit une autre marche: trois fois, depuis soixante ans, elle a été ruinée; elle l'avait été plus souvent encore au temps des troubles et depuis; toujours ses plaies se cicatrisent, et elle reprend sa route, sujet continuel d'étonnement et d'envie.

Digitized by Google

« L'explication de ce phénomène est simple. Les Belges étaient prodigues sous les ducs de Bourgogne et Charles-Quint. Beaucoup d'entre eux dissipaient leur patrimoine. Avec Albert et Isabelle s'opère une révolution dans les mœurs ; à l'exemple de ces deux princes, ils adoptent une vie simple. Instruits à l'école des événements, ils acquièrent l'art de prévoir les circonstances difficiles, d'y parer, quelquefois d'en tirer parti. Ils ont remplacé par la prudence et la sagacité la force politique, que leur ont enlevée toutes les coalitions européennes dont ils ont fait les frais....

« Voulons-nous éclaircir une autre question ? toujours le passé se présente pour la résoudre. Il est arrivé quelquefois qu'on n'a voulu voir dans les Belges qu'un peuple imitateur, manquant d'originalité... Schiller s'est chargé de répondre ; dans son histoire des troubles des Pays-Bas, il dit : « A l'esprit le plus fécond »en inventions, ce peuple allie le talent le plus heureux pour »profiter des inventions étrangères et pour les perfectionner. »

Ce jugement est vrai ; il dessine nettement la part que les Belges ont prise dans les découvertes et les améliorations. Les Belges ont inventé et amélioré tour à tour ; on verra par la révolution industrielle que nous allons décrire, que, depuis cinquante ans, cette aptitude merveilleuse ne leur a pas fait faute. « En résumé, les Belges, comme nation de travailleurs, comme société de commerçants, marchent au premier rang. L'industrie, telle est leur mission ; ils ont négligé la carrière politique ; c'est la cause de leurs revers. »

Il ne nous reste plus qu'à recommander vivement cet ouvrage à tous ceux qui s'occupent d'industrie et d'intérêts publics ; c'est une mine riche en matériaux utiles, en documents précieux, où il convient de puiser, aujourd'hui surtout qu'il va falloir trouver des solutions à des questions commerciales graves et épineuses, que la prochaine session mettra à l'ordre du jour.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES. — CONCOURS DE 1841.

L'Académie royale des sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, dans sa séance du 7 mai 1840, a mis au concours les questions suivantes :

CLASSE DES LETTRES

PREMIÈRE QUESTION.

Quelles ont été, jusqu'à la fin du règne de Charles-Quint, les relations politiques, commerciales et littéraires des Belges avec les peuples habitant les bords de la Mer Baltique ?

DEUXIÈME QUESTION.

Les anciens Pays-Bas Autrichiens ont produit des jurisconsultes distingués qui ont publié des traités sur l'ancien droit belgique, mais qui sont, pour la plupart, peu connus ou négligés. Ces traités sont non-seulement précieux pour l'histoire de l'ancienne législation nationale, mais contiennent encore des notions intéressantes sur notre ancien droit politique; et, sous ce double rapport, le jurisconsulte et le publiciste y trouveront des documents utiles à l'histoire nationale.

L'académie demande donc qu'on lui présente une analyse raisonnée et substantielle, par ordre chronologique et de matières, de ce que ces divers ouvrages renferment de plus remarquable pour l'ancien droit civil et politique de la Belgique.

TROISIÈME QUESTION.

On demande un mémoire sur la vie et les écrits de Jean-Louis Vivès, professeur de belles-lettres à l'université de Louvain, et l'un des savants les plus célèbres du XVIme siècle. En rattachant ce sujet à l'histoire littéraire de la Belgique, à cette époque.

QUATRIÈME QUESTION.

*Quel était l'état des écoles et autres établissements d'instruction publique en Belgique, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du XVIIme*

Digitized by Google

siècle? Quelles étaient les matières qu'on y enseignait, les méthodes qu'on y suivait, les livres élémentaires qu'on y employait, et quels professeurs s'y distinguèrent le plus aux différentes époques?

CINQUIÈME QUESTION.

Faire l'histoire de l'état militaire en Belgique, sous les trois périodes bourguignone, espagnole et autrichienne, jusqu'en 1794, en donnant des détails sur les diverses parties de l'administration de l'armée, en temps de guerre et en temps de paix.

L'académie désire que le mémoire soit précédé, par forme d'introduction, d'un exposé succinct de l'état militaire en Belgique dans les temps antérieurs, jusqu'à la maison de Bourgogne.

CLASSE DES SCIENCES.

PREMIÈRE QUESTION.

Un mémoire d'analyse mathématique dont le sujet est laissé au choix des concurrents.

DEUXIÈME QUESTION.

Déterminer par des expériences si les poisons métalliques, tels que l'arsenic blanc (acide arsénieux), enfouis dans un terrain cultivé, pénètrent également dans toutes les parties des végétaux qui y croissent, et entre autres dans les graines des céréales, et s'il y a, d'après cela, du danger pour la santé publique de répandre de l'acide arsénieux et d'autres poisons analogues dans les champs, pour détruire les animaux nuisibles.

TROISIÈME QUESTION.

Faire la description des coquilles et des polypiers fossiles des terrains crétacé et tertiaire de la Belgique, et donner l'indication précise des localités et des systèmes de roches dans lesquels ils se trouvent.

La synonymie des espèces déjà connues devra être soigneusement établie, et la description des nouvelles espèces accompagnée de figures.

Digitized by Google

QUATRIÈME QUESTION.

Exposer la théorie de la formation des odeurs dans les fleurs.

L'auteur déterminera les organes où se forment les odeurs des fleurs ; il exposera la structure anatomique et les fonctions physiologiques de ces organes. Il examinera le mode d'exhalation et spécialement à quoi on doit attribuer que plusieurs fleurs sont odoriférantes à certaines heures de la journée et inodores pendant d'autres. Les observations devront, autant que possible, se rapporter à des plantes de familles différentes. (Le mémoire devra être accompagné de planches).

CINQUIÈME QUESTION.

Déterminer, par des expériences, les anomalies que peuvent subir les mouvements du sang dans les vaisseaux capillaires des animaux vertébrés, ainsi que les transformations des parties constituantes du sang chez ces animaux. Indiquer les causes qui y donnent naissance.

SIXIÈME QUESTION.

Faire la description des coquilles et des polypiers fossiles des terrains ardoisier, anthraxifère et houiller de la Belgique, et donner l'indication précise des localités et des systèmes de roches dans lesquels ils se trouvent.

La synonymie des espèces déjà connues devra être soigneusement établie, et la description des nouvelles espèces accompagnée de figures.

SEPTIÈME QUESTION.

Un mémoire sur les vapeurs qu'émettent les métaux, et sur le rôle que quelques physiciens prêtent à ces vapeurs dans certains phénomènes météorologiques.

HUITIÈME QUESTION.

Exposer et discuter les moyens les plus convenables pour établir, dans les lieux habités, une ventilation appropriée à leur destination et à la température qui doit y être maintenue.

Digitized by Google

L'auteur devra donner la description et les dessins très-détaillés du système en faveur duquel il se prononcera.

L'académie propose dès à présent, pour le concours de 1842, les questions suivantes :

CLASSES DES LETTRES.

PREMIÈRE QUESTION.

Quels sont les changements que l'établissement des abbayes et des autres institutions religieuses au VIIe siècle, ainsi que l'invasion des Normands au IXe, ont introduits dans l'état social de la Belgique ?

DEUXIÈME QUESTION.

*Il existe un grand nombre de documents écrits dans les dialectes de l'Allemagne et appartenant aux VIIe, VIIIe, IXe, X^e et XIe siècles; ils sont indiqués par la préface de l'*Althochdeutscher Sprachschatz *de Graff; mais on ne connaît guère d'écrits rédigés en langue teutonique usitée en Belgique antérieurement au XIIe siècle. On demande : 1° Quelle est la cause de cette absence de manuscrits belgico germaniques? 2° Quelle a été la langue écrite des Belges-Germains avant le XIIe siècle? 3° Peut-on admettre que les* Niederdeutsche Psalmen aus der karolinger Zeit, *publiés par Vonder Hagen, le* Heliand *récemment mis au jour par Schmeller, et quelques autres ouvrages, appartiennent à la langue écrite dont on faisait usage en Belgique?*

CLASSE DES SCIENCES.

PREMIÈRE QUESTION.

On demande un examen approfondi de l'état de nos connaissances sur l'électricité de l'air et des moyens employés jusqu'à ce jour pour apprécier les phénomènes électriques qui se passent dans l'atmosphère.

DEUXIÈME QUESTION.

Rechercher, par de nouvelles expériences et par de nouvelles ob-

Digitized by Google

servations, l'influence que paraissent exercer sur la forme cristalline des corps, la nature et la température des milieux dans lesquels ces corps ont cristallisé.

L'auteur fera précéder son mémoire d'un exposé succinct de l'état de nos connaissances sur le sujet de la question, au moment où il remettra sa réponse.

Il joindra à son mémoire des figures et des échantillons des principales modifications qu'il aura obtenues.

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs. Les mémoires doivent être écrits lisiblement en latin, français ou flamand, et seront adressés, francs de port, avant le 1er février 1841, à M. *Quetelet*, secrétaire perpétuel.

L'académie exige la plus grande exactitude dans les citations; à cet effet, les auteurs auront soin d'indiquer les éditions et les pages des ouvrages qu'ils citeront.

Les auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une devise, qu'ils répèteront dans un billet cacheté, renfermant leur nom et leur adresse. Ceux qui se feront connaître, de quelque manière que ce soit, ainsi que ceux dont les mémoires seront remis après le terme prescrit, seront absolument exclus du concours.

L'académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont déposés dans ses archives, comme étant devenus sa propriété, sauf aux intéressés à en faire tirer des copies à leurs frais, s'ils le trouvent convenable, en s'adressant à cet effet au secrétaire perpétuel.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR

LES CAUSES DES SOULÈVEMENTS ET DES GUERRES DES PAYSANS, AU MOYEN-AGE.

L'étude des causes qui produisirent et des résultats qui suivirent les différents soulèvements et les différentes guerres des paysans au moyen-âge, est, selon nous, un des objets les plus importants qui puissent fixer l'attention. Nous en connaissons peu qui soient aussi dignes des méditations de l'historien philosophe et de l'homme qui tient à se rendre compte des phénomènes sociaux qu'on vit se produire pendant cette période, encore si obscure malgré les nombreux travaux qu'elle a déjà provoqués jusqu'à ce jour.

Longtemps on n'a vu l'histoire que dans la biographie des souverains et dans les batailles qu'ils se livraient entre eux. Depuis peu on s'est mis à étudier ailleurs le mouvement et le progrès humanitaire, c'est-à-dire dans le développement du corps social et des formes sociales. On s'est mis à suivre avec ensemble et unité la marche des idées et la génération des faits; à approfondir l'origine et le développement des franchises et des institutions publiques, aussi bien que des libertés et des garanties locales; à étudier les peuples, non dans les événements dont ils ont été acteurs souvent, victimes plus souvent encore, mais dans leur civilisation même et dans les mille causes, mœurs, habitudes, préjugés, croyances, législation, position territoriale, influen-

Digitized by Google

ces de toute nature qui ont poussé cette civilisation entravée dans sa marche. Aussi bien, l'histoire, qu'est-elle autre chose qu'une vaste logique en action, où les événements produisent les événements, où les faits engendrent les faits, où le dernier est toujours l'inévitable et fatale conséquence du premier, où tout se tient, où tout se lie dans l'enchaînement le plus rationnel et le plus solide? Qu'est-elle autre chose qu'un long tissu d'événements et de faits, dont le peuple lui-même est la trame? Ç'a donc été une idée toute naturelle et toute simple que de chercher à comprendre et à expliquer les choses par les hommes. Les historiens, vraiment dignes de ce nom, ont ainsi, depuis, tourné les yeux vers ce véritable élément de l'histoire, le peuple. Mais le champ est si vaste que malgré l'assiduité et le zèle qu'on a mis à le labourer, il en est resté encore bien des parties en friche; car ce n'est pas l'œuvre d'un jour, d'une année, ni d'un siècle, que d'y promener la charrue d'un bout à l'autre.

Parmi les objets les plus intéressants et dont on s'est le moins occupé jusqu'à ce jour, il en est un qui, bien qu'il mérite à tant d'égards d'être sérieusement étudié, a cependant fort peu occupé les esprits. C'est, comme nous venons de le dire, l'histoire des mouvements presque périodiques qui, durant les siècles du moyen âge, s'opérèrent dans la partie inférieure de la société, parmi les paysans et les serfs. Si plusieurs écrivains, en France, en Allemagne et en Angleterre, ont éclairé çà et là un acte ou une scène de ce drame long et terrible, aucun ne l'a embrassé dans son ensemble, aucun n'a cherché à en relier toutes les parties, ni à voir s'il n'y a pas moyen de réduire à une cause commune les diverses explosions qui, à des intervalles souvent séculaires,

Digitized by Google

eurent lieu dans les classes infimes de la société sur différents points de l'Europe.

Mais voici qu'il vient de se rencontrer un de ces hommes qui possèdent au plus haut degré et tout ensemble l'esprit de synthèse et celui d'analyse, qui, frappé du spectacle extraordinaire de ces mouvements, n'a pas craint de se mettre en face de ce sujet historique, aussi riche que curieux. Cet homme est allemand, et se nomme Wachsmuth. Comme ces soulèvements et ces guerres touchent par plus d'un point aux pages les plus intéressantes de l'histoire, nous allons initier nos lecteurs aux recherches de cet écrivain consciencieux, en les complétant toutefois en plus d'un endroit par les détails que nos propres études nous ont révélés sur certaines parties de cette vaste matière.

Au premier aspect, et aux esprits peu habitués à chercher le pourquoi des faits historiques, les soulèvements des paysans n'apparaissent que comme des éruptions de ces mauvaises passions qui germent et mûrissent aux extrémités, honteuses comme on les appelle, du corps social, et qui n'ont leurs causes que dans l'ignorance grossière, dans l'envie, dans les instincts brutaux des classes inférieures. Ils se trompent cependant, comme nous le montrerons dans tout le cours du récit que nous allons développer. Ils verront qu'un autre souffle a soulevé ces tempêtes, ils verront que c'est ce mot magnifique de liberté, plein d'un charme si souverain pour toutes les oreilles, qui a remué chaque fois dans ses profondeurs la masse sociale. Ils verront, en traversant toute la série des faits sociaux analogues, qui se produisirent dans presque tous les pays de l'Europe, depuis les fils de Charlemagne jusqu'au règne de

Digitized by Google

Maximilien et de Marie de Bourgogne, qu'ils sont des effets de la même cause et des anneaux de cette vaste chaîne qui fut brisée par le marteau de 1789.

Il n'entre pas dans le cadre de notre sujet de remonter à l'histoire de l'antiquité. Toutefois on nous permettra de faire observer que là aussi on rencontre cette face désavantageuse de l'histoire des mœurs, c'est-à-dire d'un côté l'avilissement et la honte attachés à la profession qui peut être regardée comme la base essentielle de la civilisation, nous voulons dire à l'agriculture, et de l'autre côté l'exaltation de la noblesse et des professions privilégiées. En sorte que l'histoire de l'antiquité ne nous offre pas moins d'exemples des efforts tentés par cette classe frappée d'avilissement pour parvenir à reconquérir ses droits naturels. Ces exemples se rencontrent au degré le plus saisissant chez le peuple de la civilisation classique, chez les Grecs. De même que le christianisme au moyen âge ne put réussir à abolir complètement le commerce des esclaves, ainsi, dans l'antiquité grecque, l'inhumanité païenne ne se contenta pas de l'esclavage qui avait sa source et son aliment dans la supériorité des Grecs sur les barbares, mais encore les Grecs ne se faisaient pas scrupule de réduire à l'état d'esclaves les alliés de leur propre race. Pour passer sous silence les Pénestes de Thessalie et les Clarotes de Crète, où, ni dans la classe des maîtres ni dans celle des esclaves, la nationalité grecque n'était pure ni complète, nous rappellerons les Περιοικοι de Sicyone et d'Epidaure, ainsi que les Ilotes et les Περιοικοι de Sparte, qui nous fournissent l'exemple d'une population hellénique, laquelle, à la suite de la conquête de son pays par des envahisseurs appartenant à la famille grecque, fut

Digitized by Google

soumise à la puissance de ces conquérants, ses frères d'origine et de race. Il se forma une opposition entre la dénomination de Πόλιται, habitants de la ville et citoyens complets de l'État, et celle de Περοικοι, gens habitant autour de la ville, demi-citoyens. Les hommes des champs furent même flétris de certains sobriquets, tels que celui de Κονιποδοι, pieds crottés, parce qu'ils arrivaient toujours en ville les chaussures couvertes de poussière ou de boue, et celui de Κατωνακοφοροι, parce qu'un tyran, ou probablement aussi l'orgueilleuse noblesse de Sicyone, força les gens de la campagne à porter, comme un vêtement distinctif, des peaux de mouton (1). Les soulèvements devaient nécessairement être d'autant plus fréquents parmi ces populations ainsi opprimées, que le souvenir de ce qu'elles avaient perdu, c'est-à-dire leurs droits naturels et leurs droits nationaux, était plus vivace en elles. Ce fut là le cas chez les Ilotes messéniens de Sparte. La troisième guerre messénienne peut, d'après le motif qui fit soulever les Ilotes, être regardée comme une véritable insurrection de paysans réduits au servage; elle eut pour moteur le souvenir de la précédente existence d'une nationalité et d'un état messéniens.

La base sociale romaine fut tout autre. Le patricien et le plébéien ne se trouvaient point en opposition comme habitants des villes et habitants des campagnes. Quintius Cincinnatus conduisait la charrue comme un plébéien. Même plus tard, la noblesse ne dédaignait pas les travaux des champs. Attilius Régulus demanda à

(1) *Hellenische Alterthumskunde*, tom. 1, pag. 161 et 286; tom. 4, pag. 596.

Digitized by Google

résigner le commandement dans la première guerre punique, pour pouvoir retourner à sa charrue (1). Plus tard, Caton le censeur regrette, dans sa louable sévérité, que la noblesse romaine ne soit plus aussi familiarisée qu'autrefois avec les travaux de l'agriculture. Enfin, jamais à Rome le mot *urbanitas* ne fut mis politiquement en opposition avec le mot *rusticitas*. C'est pourquoi, dans les troubles des Gracques, nous ne voyons aucun soulèvement de paysans. Mais, sous l'empire, quand les mœurs simples de la république se furent entièrement éteintes, nous voyons déjà se manifester un mouvement de cette nature. Sous le règne de Dioclétien, en l'an 287, les paysans, nommés *Bagaudæ*, se soulevèrent dans la Gaule, poussés à bout par l'oppression, par les taxes, par les vexations de tout genre que les autorités ne cessaient de faire peser sur eux. Toutefois le caractère d'une classe agricole vassale n'est pas déterminé ici d'une manière précise, une classe opposée de maîtres n'existant pas. Et l'on devrait voir peut-être dans cette hostilité un dernier effet de cette ancienne division si tranchée qui, chez les peuples celtiques, séparait les Druides et les *Jarles* (chevaliers) du *plebs*. Les documents historiques qui nous sont parvenus sur ce fait, ne nous fournissent pas assez de lumières pour que nous puissions nous former à cet égard une opinion nette et déterminée. On a même essayé, plus tard, d'attribuer l'origine de ces mouvements aux idées chrétiennes qui commençaient à fermenter dans la partie inférieure de la société, et de représenter comme chrétiens les deux chefs des Ba-

(1) Valère Maxime. IV, 4, 6.

Digitized by Google

gaudes Mais cette opinion est loin d'être suffisamment étayée.

Quant aux phénomènes historiques appartenant à notre sujet et que les annales du moyen âge nous présentent en si grand nombre, nous pouvons infiniment mieux les éclaircir et les expliquer; parce que l'unité des idées qui nous servent à les comprendre, à les classer et à les mettre en rapport, ressort directement de l'organisation sociale elle-même. Le paysan n'est pas seulement *vilain* parce qu'il réside et vit à la campagne, parce qu'il est voué aux travaux agricoles; mais il l'est en vertu même de la distinction établie par le régime de la société. Un axiôme social du moyen âge dit: « Qui n'est seigneur, est vilain. » En disant: « Qui n'est seigneur ou homme d'église, est vilain », on exprimerait d'une manière plus complète l'idée à laquelle nous avons affaire ici, c'est-à-dire que nous déterminerions plus exactement deux classes honorées et privilégiées en opposition avec une classe méprisée et taillable. Pas d'hommes libres entre ces deux divisions si tranchées. D'un côté, liberté complète, de l'autre, servage complet; d'un côté le privilége dans toute sa crudité, de l'autre privation absolue de tout droit. De cette façon, le spectacle qui se présente est celui d'un État opposé à un État. Il est bien entendu que nous ne parlons point ici des bourgeois des villes. La manière dont ils s'affranchirent de leur servitude et le point de vue d'où ils partirent pour reconquérir leur liberté, sont des questions toutes différentes de celle qui nous occupe.

Le principe réel et fondamental du fait d'une classe rustique et vassale prit d'abord racine dans les États de fondation germanique. L'histoire, il est vrai, ne parle

Digitized by Google

pas plus d'une époque primitive et pélasgique où les Germains cultivaient de leurs propres mains la terre, que de leur aversion, issue du principe de leur nationalité originaire, pour les travaux agricoles. Cependant il est fort probable que chez eux l'agriculture proprement dite fut exercée par des hommes spécialement affectés à cette profession, les Lèdes (1) (*Laten*, *Lassen*, *Liten*), tandis que l'homme libre s'occupait de la chasse, de la guerre, des expéditions de brigandage, et traitait dans les assemblées nationales et en justice les affaires de la communauté et les intérêts des gens de sa tribu. Mais la coutume des Suèves dont parle César (2) et selon laquelle une partie de la population s'occupait des choses de la guerre, tandis que l'autre se vouait à la culture du territoire, sans que cependant le sol fût propriété particulière de certains individus, prouve que les anciennes races germaniques ne professaient pas de dédain pour l'agriculture.

Dans l'ancienne législation allemande, après que les migrations se furent assises et que les établissements eurent été fondés, il était de principe que le propriétaire territorial eût seul pleine jouissance de droits dans la communauté. Alors aussi, la charrue ne dut point être regardée comme avilissant la main des hommes libres. Mais il n'en fut plus de même par la suite, quand leurs successeurs eurent franchi les limites de l'empire romain et s'y furent posés propriétaires du sol, réduisant les vaincus à une sorte d'esclavage, s'érigeant eux-

(1) *Lettres sur l'histoire de France*, par Augustin Thierry. Lettre 7e. — Le même, Dix ans d'études historiques. *Histoire de Jacques Bonhomme.*

(2) *De Bello Gallico*, IV, 1 et VI, 22.

Digitized by Google

mêmes en maîtres et devenant entièrement étrangers à l'agriculture qu'ils tinrent dès-lors à déshonneur de pratiquer; quand le système des bénéfices leur eut donné pour unique et exclusive occupation celle des armes, et eut en même temps détruit, par les faveurs accordées aux vassaux royaux, l'état des Alleux; quand les non-bénéficiés dispersés se furent habitués à négliger leur devoir de porter les armes pour la défense nationale et de rendre justice dans les tribunaux populaires; enfin, quand les propriétaires bénéficiaires se furent adonnés à la tranquille jouissance des biens acquis, et eurent oublié que la liberté est un fruit dont l'écorce sera toujours dure. Ce système nouveau se répandit avec le christianisme dans tout l'intérieur de la Germanie, dans les royaumes Scandinaves, dans les pays limitrophes de l'Allemagne orientale, enfin parmi tous les peuples de race germanique, aussi bien que chez leurs voisins. Il arriva de cette manière que, dans toute l'Europe chrétienne, aussi loin que s'étendit le système bénéficiaire, le propriétaire libre, qui n'était pas entré dans l'ordre féodal, n'eut plus aucune valeur, aucune importance comme membre social; que l'esprit, la force et la conscience de la liberté passèrent des censes des hommes libres ordinaires aux domaines des vassaux et aux églises; en sorte que ceux-là même qui avaient tenu de plus près et qui étaient restés les plus fidèles à la terre et au sol natals, furent le plus outrageusement frappés dans les droits qui s'y rattachaient, c'est-à-dire chargés d'impôts et de corvées, et réduits au servage.

Mais, avant même que cette corruption de l'ancienne forme sociale germanique se fût entièrement développée chez les Franks, et tandis que Charlemagne s'occupait

Digitized by Google

avec le plus d'ardeur de rétablir l'ancienne obligation de porter les armes dans la Wehrmannie, sous la forme d'un service forcé comme ban et arrière-ban de guerre, mesure qui diminua considérablement le nombre des hommes libres, les Saxons, dans les institutions desquels les détails qui nous en ont été conservés par Tacite nous montrent un peuple et une organisation d'origine germanique, furent soumis à la puissance des Franks. Le christianisme et la féodalité leur furent imposés avec la double forme dominatrice qu'ils venaient de prendre en Europe; et, d'une part, les vaincus se virent contraints à payer la dîme à l'église, tandis que de l'autre, ils eurent à supporter toutes les vexations que l'orgueil, l'arrogance et la rudesse des grands vassaux franks ne leur épargnaient point. Ces causes produisirent, un demi-siècle plus tard, un mouvement qui doit être considéré comme le premier soulèvement des paysans en Allemagne, dans le sens que nous avons indiqué plus haut.

§ I. *Les Stellings.*

Après une résistance de vingt et un ans, les Saxons avaient fini par se courber sous la croix et sous l'épée de Charlemagne. Dans la paix de Selz, conclue en 803, ils promirent fidélité constante au christianisme, le paiement des dîmes ecclésiastiques, et prompte obéissance chaque fois que le roi des Franks les appellerait aux armes. La guerre contre les Saxons avait été conduite par Charlemagne avec toutes les forces des pays de la race franke. Et dans cette guerre s'était formée cette redoutable cavalerie féodale, si connue à cette époque sous le nom de compagnie franke, et qui composa dès-lors la

Digitized by Google

partie principale des armées de Charlemagne. Une partie de ces chevaliers, ainsi qu'une partie des hommes d'armes qui, dans le but d'obtenir des fiefs, avait coutume d'accompagner le roi dans toutes ses expéditions, s'étaient établis dans le pays des Saxons. Leur nombre fut assez considérable, les terres conquises et demeurées vacantes se trouvant être fort importantes. Car, à plusieurs reprises, des milliers de Saxons avaient été transportés dans les domaines du roi sur les bords du Mein et du Rhin; des milliers de guerriers étaient tombés sur les champs de bataille sous les coups des vainqueurs; quatre mille cinq cents prisonniers avaient été décapités près de Verden; des familles avaient été ruinées par les guerres; des contrées tout entières avaient vu disparaître leurs anciens habitants et n'étaient plus que fort médiocrement peuplées. Il y eut donc de vastes domaines à partager. En outre, on peut inférer d'un document digne de foi, que Karl-le-Grand dépouilla, avec une cruelle sévérité, de l'héritage de leurs pères les enfants de ceux qui à plusieurs reprises avaient tourné leurs armes contre lui, et qu'il distribua à des Franks une partie de ces terres ainsi confisquées. « *Quo etiam tempore* », dit ce document en parlant du successeur de cet empereur : *Saxonibus atque Frisionibus jus paternæ hereditatis, quod sub patre ob perfidiam legaliter perdiderant, imperatoria restituit clementia. — Post hæc easdem gentes semper sibi devotissimas habuit* (1). Jusqu'alors la guerre des Saxons contre leurs vainqueurs s'était faite avec toute l'énergie de la haine séculaire qu'ils professaient contre les Franks, avec

(1) Vita Ludov. Pii, *apud* Pertz, II, 619.

Digitized by Google

toute l'ardeur et tout l'enthousiasme que devaient nécessairement leur inspirer le sentiment profond de leur nationalité et la défense du sol natal, de leurs droits, de leur culte et de leurs divinités, Odin et Freia; et elle s'était faite sous le commandement des Edelings saxons. Or, ce fut par ces derniers que la paix de Selz fut conclue en 803, selon un poëte du moyen âge :

. . . . *huc omni Saxonum nobilitate*
Collecta (1).

Il paraît qu'à la suite de ce traité, il s'établit un tout nouvel ordre de choses en Saxe. Jusqu'alors les Edelings, les Frilings et les Lati, c'est-à-dire la classe des nobles, celle des hommes libres et celle des hommes non libres, s'étaient tenus rapprochés mutuellement et serrés l'un contre l'autre, par la nécessité de leur commune défense et par le sentiment de leur commune origine, pour résister aux Franks. Mais le traité eut pour résultat de faire entrer un grand nombre d'Edelings dans le système féodal des Franks, de les faire rompre avec le sol natal, de les rendre étrangers aux souvenirs de leurs rapports héréditaires avec les Frilings et les Lati, et de les attacher à la dynastie et à la suzeraineté du souverain frank. Il arriva de cette manière, que, au lieu de l'ancienne aristocratie des Edelings qui, sans doute, avait été chère au peuple, et au lieu d'une classe particulière sortie de celle des Frilings et y tenant encore par plus d'un côté, il se forma une classe de maîtres, de *domini*, opposés au peuple qui dès-lors fut tout naturellement désigné par la qualification de serfs (2).

(1) Poeta Saxo, *apud* Pertz, II, 261.

(2) Domini *apud* Nithard, 4, 2. — Annal. Xantens. : *Eodem*

Digitized by Google

Louis-le-Débonnaire, en rétablissant le droit d'hérédité que Charlemagne avait aboli, comme on l'a vu par le passage de l'historien que nous avons cité plus haut, n'avait pu parvenir à apaiser l'irritation et la haine populaire, ni à combler l'abîme ouvert entre le peuple et la nouvelle noblesse féodale. Le paiement des dîmes ecclésiastiques, que Charlemagne avait imposé avec le christianisme aux Saxons, resta un motif de mécontentement pour le peuple, sur qui pesait le fardeau de cette charge, et en qui le souvenir du paganisme, de ses sacrifices et de ses rites matériels, était encore si récent et si vivace. Et ce qui augmentait encore ce mécontentement, c'est que les seigneurs n'étaient aucunement tenus à payer les dîmes, et que le clergé chrétien se montrait aussi dévoué à la classe des dominateurs et des maîtres, que contraire à la liberté et hostile aux croyances religieuses de la classe populaire. Tel était l'état des choses, quand Lothaire, fils aîné de Louis-le-Débonnaire, fut défait, par ses deux frères Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve, en 841, à la terrible journée de Fontenay où des grands-vassaux saxons paraissent avoir combattu des deux parts (1). La plus grande partie de ses propres forces militaires ayant été taillée en pièces, il excita dans sa rage les Normands à faire une irruption dans les terres de ses frères, et fit

anno per totam Saxoniam potestas SERVORUM *valde excreverat super* DOMINOS *suos.* PERTZ, II, 227. — *Les* ANNAL. FULD. *ad ann.* 842 *disent :* « *Validissimam conspirationem* LIBERTORUM *legitimos* DOMINOS *opprimere conantium.* »

(1) Selon NITHARD, 4, 2, la noblesse saxonne se partagea, dès le commencement de la guerre, entre Lothaire et Louis.

Digitized by Google

savoir aux Frilings et aux Lati saxons (car les Edelings paraissent s'être attachés unanimement aux jeunes frères de l'empereur, après que celui-ci eut perdu la bataille (1)), que, s'ils voulaient lui prêter secours, il leur accorderait la liberté pleine et entière de retourner au paganisme et de vivre selon les anciens droits, usages et coutumes de leur pays. Cet appel trouva de l'écho. Les Frilings et les Lati se levèrent en masse, prirent le nom de *Stellings* (Rétablisseurs), et chassèrent tous leurs maîtres, et sans doute aussi les prêtres catholiques, dont le joug ne leur était pas moins onéreux et moins dur que celui des grands-vassaux eux-mêmes. Ils rétablirent le paganisme et reprirent tous les usages et les rits de ce culte, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'oublier (2). L'histoire ne nous apprend pas qu'ils se soient livrés à des excès ordinairement inséparables de pareils mouvements; mais il est difficile d'admettre que ces hommes exaspérés se soient contentés de reconduire tranquillement à la frontière leurs oppresseurs détestés (3). Les Saxons, d'ailleurs, n'avaient pas une réputation de douceur trop bien établie (4). Au XIIIe

(1) Prud. Trecens. (Ann. Bertin.) *apud* Pertz, I, 438 : *Hludowicus partim terroribus, partim gratiâ Saxonum quidem complurès... suæ subjugat ditioni.*

(2) Nithard. 4, 2. — Prud. Trecens., *passim.*

(3) Annales Xantens. Ce passage : *Multa irrationabilia commiserunt; et nobiles illius patriæ a servis valde afflicti et humiliati sunt*, n'est peut-être pas un témoignage complet.

(4) Sidonius Apollinaris, *Lib.* viii, *epist.* 6. — *Capit. de part. Saxon.*, *Cap. IX. Apud* Cancian., *vol. III, pag.* 66. — *Vita sancti Faronis*, *apud* Duchesne, *vol. I, pag.* 570.

Digitized by Google

siècle encore, Philippe Mouskes dit en parlant d'eux :

Ki les cuers avoient de kesne (chêne) (1).

Ce ne fut donc pas de cette manière pacifique que put se conduire une armée saxonne, convoquée par les Edelings du pays et conduite par un duc (Heretog) de leur choix contre la race abhorrée des Franks. Le mot d'ordre était : « La liberté de la patrie. » Le mouvement était dirigé contre la domination étrangère établie sur le sol de cette patrie. Cependant il n'y avait pas seulement ici lutte entre deux races, mais lutte entre deux classes, entre la classe des Frilings et des Lati d'une part, et celle des prêtres et des hommes du roi, de l'autre (2). Les Edelings s'étaient courbés, quoique à regret, il est vrai, sous le système féodal établi chez eux par les Franks. Aussi saisirent-ils avec empressement l'occasion de secouer ce joug importun. De leur côté les Lati, auxquels la domination franke avait apporté une oppression dix fois plus dure que leur condition antérieure, prirent les armes non pour se faire une patrie, mais pour se faire une condition meilleure et plus tenable. Ce sont eux qui déterminent le caractère réel de cette guerre. La nature de ce mouvement est ainsi nettement définie ; c'est pourquoi nous le regardons comme le plus ancien soulèvement des paysans au moyen âge. Du reste, la manière de vivre des Frilings et des Lati saxons nous autorise à les comprendre sous le nom de paysans, parce que chez eux les anciennes habitudes germaniques de la vie agricole s'étaient infiniment moins alté-

(1) Chronique rimée de Philippe Mouskes, *vers* 3345.

(2) Prudentius Trecensis. *Qui et christianam fidem pene reliquerant et sibi* (*Hlodowico*) suisque fidelibus *tantopere obstiterant.*

Digitized by Google

rées qu'elles ne l'étaient dans tous les autres pays allemands.

Louis-le-Germanique ne put réussir à réduire entièrement les rebelles à l'obéissance durant la première année de leur soulèvement (1). Mais l'année suivante, c'est-à-dire en 842, il parvint à les dompter. Nous ne savons si les Stellings opposèrent une vive résistance, s'ils cherchèrent à défendre avec courage les biens et les droits qu'ils venaient de reconquérir selon les désirs de leur cœur. Les documents contemporains sont muets à cet égard; ils ne parlent d'aucun combat, d'aucun grand effort mis en œuvre par le roi. Il parcourut avec ses grands vassaux tout le pays des Saxons, rétablit le christianisme et la féodalité, et laissa partout des traces de sa sévérité et de sa colère. Cent quarante Stellings furent décapités, quatorze furent pendus et un grand nombre furent mutilés (2). Louis usa de sa puissance et de sa victoire dans la mesure de la position que les seigneurs occupaient alors à l'égard des serfs, c'est-à-dire *nobiliter*, comme les sources s'expriment (3). En l'an 850 il tint près du Weser une assemblée de ses grands vassaux, dans laquelle il corrigea les lois des Saxons (4). Ces modifications eurent, sans doute, quel-

(1) *Cf.*, note 1, page 106.

(2) Prudent. Trecens.

(3) Nithard : *nobiliter*... legali tamen cæde compescuit. — Ann. Xantens. Apud Pertz tom. 2, p. 227 : Servos Saxonum superbe elatos *nobiliter* afflixit et ad propriam naturam restituit. Le mot *nobiliter* est employé ici comme le mot *augustaliter*, id est, ut imperatorem decet (vid. Du Fresne) au temps de Charles-le-Chauve.

(4) Goldasti Constitut. imperial., I, p. 191. Mais peut-on ajouter foi à ce document?

Digitized by Google

que rapport avec les mouvements récents. Mais nous sommes forcés ici de nous tenir dans le champ des conjectures, parce que les lumières précises nous manquent et que nous ignorons les détails de ces modifications. Eurent-elles lieu à l'avantage des seigneurs ou à l'avantage des serfs ? L'histoire n'a pas encore recueilli de données à cet égard.

L'affermissement du christianisme dans les contrées habitées par les Saxons doit, avant tout, être considéré comme un fruit de cette victoire. Quant au système féodal et au servage de la classe agricole, on ne parvint point à les établir partout. En Westphalie, l'ancienne liberté germanique se maintint jusqu'aux temps modernes sous le toit de plus d'une métairie; tandis que, sur les côtes du nord, plus d'une famille de race frisonne conserva, pendant des siècles tout entiers, et à travers toutes les vicissitudes de la propriété, son indépendance et sa liberté. Bientôt après le soulèvement des Stellings, la haine des Saxons contre leurs oppresseurs s'apaisa ou du moins put s'épuiser en prenant une autre direction et en trouvant un autre aliment. L'histoire nous montre combien la guerre défensive des Saxons contre les Normands païens, et leurs guerres offensives contre les Sláves de l'Elbe central et inférieur concoururent à les remplir de zèle pour l'empire auquel ils appartenaient maintenant. Toutefois à celui qui tient à étudier l'état des paysans de la Basse-Saxe dans les temps postérieurs, nous indiquerons encore deux points qu'il ne peut laisser inaperçus; c'est d'abord l'institution d'une caste militaire (*wehrmannie*) que Henri Ier appela aux armes contre les Hongrois et qu'il organisa en quelque manière féodalement; ensuite la nouvelle division qu'il éta-

Digitized by Google

blit entre les hommes de race saxonne, sans distinction de seigneurs et de serfs, et les Franks, division qui, au temps d'Henri IV et d'Henri V, occasionna des guerres si sanglantes et si acharnées.

Quant à un soulèvement de paysans proprement dit, après celui des Stellings, on n'en rencontre plus dans l'histoire d'Allemagne, si ce n'est au XIIIe siècle.

Dans le pays des Slaves de l'Elbe central et inférieur, s'établirent comme seigneurs un grand nombre de Germains, de Saxons surtout. Les Slaves furent réduits à l'état de serfs. Ils résistèrent opiniâtrément pendant des siècles. Plus d'une fois dans le cours de cette guerre prolongée, ils parvinrent à secouer le joug étranger et livrèrent de sanglantes batailles pour reconquérir leur indépendance. Les dominateurs pouvaient regarder ces soulèvements comme des rébellions de leurs serfs; mais les Slaves, tous, grands et petits, et commandés par des chefs nationaux, combattaient pour leur nationalité: c'était une guerre de race à race; voilà pourquoi nous ne parlons pas de ces luttes, si intrépides et si glorieuses qu'elles soient, parce qu'elles ne se rattachent pas directement à notre sujet ni au point de vue d'où nous considérons ces mouvements.

§ II. *Les paysans de la Thurgovie et de l'Argovie.*

De même que les habitants des côtes maritimes, par leurs luttes constantes avec les flots et l'habitude incessante des mille périls qu'ils affrontent souvent jour et nuit sur l'élément terrible dont ils sont voisins, se forment puissamment aux idées d'indépendance et de liberté, comme, au moyen âge, les riverains des côtes du nord en Allemagne nous en fournissent un si éclatant

Digitized by Google

exemple, — ainsi cet esprit d'indépendance et de liberté se révèle au même degré dans les habitants du versant septentrional du Saint-Gothard, des bords du lac de Valteline et des contrées de la Forêt Noire. Ces deux populations formaient ainsi en réalité une double frontière de populations libres et animées, placées au nord et au sud, aux deux côtés de l'Allemagne. La seconde, située sur la limite romane, fut la première à se laisser entamer par les formes féodales et à se dénaturer sous l'influence de ces formes asservissantes.

Il n'entre pas ici dans notre sujet de nous occuper de la liberté longtemps maintenue dans ces contrées, puis, après une courte oppression, reconquise et défendue par les confédérés. Mais nous appellerons l'attention sur les efforts inutiles tentés par leurs frères septentrionaux d'origine pour conserver la liberté, léguée comme un héritage par les fondateurs de leur race commune : c'est-à-dire, d'abord, du soulèvement des paysans de la Thurgovie contre la noblesse et le clergé en 992. Bien qu'il ne soit remarquable ni par le nombre de ceux qui y prirent part ni par le développement qu'il acquit, nous l'exposerons ici, parce qu'il forme un anneau de cette chaîne immense de mouvements populaires, résultat des efforts des dominateurs, d'une part, et des efforts contraires des propriétaires de Francs-Alleux, de l'autre part, et qui le plus souvent se terminèrent par la victoire de ceux-là; ensuite parce qu'il fournit un exemple nouveau de l'impatience avec laquelle ceux-ci supportèrent le joug de la domination seigneuriale.

Les belles vallées de la Thur et de Morges étaient habitées par de braves paysans libres, d'origine allemande. Sur les orgueilleuses hauteurs environnantes

Digitized by Google

se dressaient les châteaux des nobles. Dans les sites les plus agréables se trouvaient répandus des couvents et des moustiers. Si l'esprit de liberté vivait, au fond de ces vallées, dans les paisibles métairies, l'esprit de domination respirait dans les moustiers, dans les couvents et dans les châteaux. Partout régnaient la crosse de l'évêque de Constance et celle de l'abbé de Saint-Gall, dont le pouvoir s'étendait aussi dans les vallées de la Thur et de Morges. Les abbés de Reichenau et de Rheinau, les comtes de Kyburg, de Tokenburg, de Winterthur et une infinité de nobles seigneurs cherchaient à étendre de toutes parts leur puissance. La liberté des paysans, déjà largement entamée, était ainsi menacée d'une destruction totale. Le moment était critique, car les fers étaient prêts à charger tous ces bras d'hommes libres. Alors il fut donné un magnifique exemple. Les hardis villageois de la Thurgovie se réunirent et firent serment entre eux de défendre leur indépendance et leurs droits, de ne pas renoncer à l'honneur de porter les armes, de refuser les impôts et les tailles au-delà de ce qui était dû à l'autorité légitime. Mais il paraît que, parmi ces hommes ainsi menacés et mis en péril, il se rencontra aussi des personnages qui,—(ainsi que plus tard Arnold de Winkelried), à une époque où la chevalerie se trouvait encore au berceau et où la noblesse de naissance était encore , dans l'ordre des idées, une grandeur inconnue, — n'estimaient pas un noble au-dessus d'eux-mêmes. Henri de Stein porta la parole dans les assemblées et dans une députation envoyée aux seigneurs. La réponse qu'il rapporta mit les paysans en armes, et, déjà pendant les apprêts qu'ils firent pour opposer de la résistance, il se commit des actes

Digitized by Google

de violence de plus d'un genre. Les seigneurs s'armèrent de leur côté. L'abbé Albert de Rheinau les joignit en armes avec ses gens pour prendre part à la lutte. Enfin, le 26 août 992, on en vint aux mains près de Diessenhofen, non loin de l'embouchure du Schwarzach dans le Rhin. Les paysans combattirent vaillamment et avec intrépidité. Un grand nombre de nobles et l'abbé de Rheinau restèrent sur le champ de bataille. Mais les seigneurs alliés remportèrent la victoire, qui eut pour résultat la soumission complète et l'oppression totale de la population agricole. Depuis, plus de huit siècles se passèrent avant que les paysans de la Thurgovie obtinssent la jouissance des droits de l'homme et du citoyen (1).

L'histoire du pays voisin fournit aussi un exemple frappant des prétentions, de la ruse et de la violence des nobles (2); car, en général, dans toute l'Europe occidentale, la liberté populaire ne trouva que peu d'asiles heureux. Le souvenir d'une lutte également désavantageuse des possesseurs de Francs-Alleux contre leurs oppresseurs, nous est conservé dans l'histoire des premiers temps de la maison de Habsbourg. Cette lutte eut lieu presque à la même époque où se livra le combat de Diessenhofen. Le comte Guntram, ancêtre des Habsbourg, son fils Lancelin et son petit-fils Radbod convertirent en tailles forcées, et en les grossissant même considérablement, les contributions volontaires que les hommes libres de Wohlen et de Muri, endroits

(1) J. Von Müller, *Geschichte der Eidgenossen, tom. I, p.* 274. — J.-A. Pupikofer, *Geschichte des Thurgaus, tom. I, pag.* 84.

(2) *Act. Murens. apud* Herrgott *Genealog. diplomat. aug. gent. Habsburg.* — Von Müller, *tom. I, pag.* 252.

Digitized by Google

situés dans l'Argovie actuelle, avaient coutume de leur payer pour la protection et la défense qu'ils recevaient de ces seigneurs (1). Un grand nombre de ces campagnards furent chassés de leurs maisons et de leurs terres, parce qu'ils ne voulaient pas consentir à se laisser tailler comme des serfs. Aussi le mécontentement se répandit partout. Les haines s'amassaient de toutes parts. Et, quand le comte Lancelin fut devenu vieux, un grand nombre de ces malheureux, blessés dans tous leurs droits les plus saints et les plus chers, opprimés et expulsés de leurs demeures, se réunirent en commun pour reconquérir tous leurs biens perdus. Mais Radbod marcha contre eux, les dispersa, et se bâtit un castel à Muri. Sa femme Ide, qui obtint dans la suite ce manoir comme demeure douairière, ne put supporter l'idée de l'injustice ainsi commise et qui devint pour elle comme un remords. Aussi, pour la réparer, elle fit construire et dota le couvent de Muri, qui devint l'asile de sa conscience et de la misère des infortunés que son époux avait dépouillés d'une manière si cruelle et si contraire à toute justice humaine.

§ III. *Les paysans de la Normandie.*

En l'année 912, fut conclu entre Charles-le-Simple, roi de France, et le danois Rholf ou Rollon, le traité de Saint-Clair-sur-Epte, d'après lequel les côtes du nord de la France, qui depuis lors prirent le nom de Normandie, furent cédées au pirate normand à titre de

(1) Act. Mur. : *Ista vero intricata est ratio census ut vix aliquis possit se inde expedire, sicut omne quod ex malo et avaritiâ solet esse.*

Digitized by Google

fief ducal relevant du roi West-Frank. La Normandie, que les armes des hardis aventuriers du nord n'avaient cessé de visiter, pendant un siècle tout entier, pour y exercer leurs rapines et leurs dévastations, était en quelque sorte changée en un désert; la plupart des propriétaires du sol s'étaient enfuis et les champs étaient laissés à l'abandon. Rholf, devenu le duc Robert, y jeta les bases d'un nouvel ordre de choses. Avec son coup-d'œil pénétrant et sa main sûre et ferme, il éleva bientôt la Normandie, attachée seulement à la France par le lien peu solide d'une dépendance féodale, au rang des états européens. Son premier soin fut de repeupler les campagnes désertes. Ses compagnons de brigandage devinrent le noyau de cette population nouvelle. La nature même des choses et les inductions que nous pouvons tirer des circonstances subséquentes (1) nous autorisent à croire qu'un grand nombre d'entre eux prirent en mariage ou en concubinage des femmes West-Frankes du pays même, ou celles que le système de colonisation adopté par Robert amena sur le sol du duché. La Normandie ouvrit ses portes à tout venant. Elle devint comme un de ces lieux d'asile de l'antiquité où pauvres et aventuriers, ailleurs sans espoir d'avenir, affluaient pour chercher fortune. *Securitatem omnibus gentibus in terrâ suâ manere cupientibus fecit,* dit un écrivain du moyen âge (2). Et il ajoute plus loin : *Illam terram de*

(1) Les paroles suivantes de Guillaume de Malmsbury à propos des Normands qui conquirent l'Angleterre : *Matrimonia quoque cum subditis jungunt* (Savile, *Rer. anglicar. script.* 31), peuvent aussi s'appliquer aux Normands de Robert.

(2) Dudon, de saint-quentin, *apud* Duchesne Scriptores rerum

Digitized by Google

suis militibus advenisque gentibus refertam restruxit (1). Outre les étrangers qui accoururent ainsi de tous côtés en Normandie, le reste des anciens habitants West-Franks, rassurés maintenant contre le pillage et le massacre, sortirent des refuges où ils s'étaient tenus cachés, ou revinrent des provinces voisines où ils avaient été chercher un asile. Ils n'entrèrent pas pour une partie peu importante dans la formation de la population nouvelle, dont ils composèrent au moins le tiers. Tous ces éléments ainsi réunis, Robert fit mesurer les terres (2), qu'il partagea entre tous, mais de telle manière, sans doute, que ses hommes, ses *fidèles*, obtinrent une part meilleure que celle qui fut donnée aux propriétaires primitifs, ou aux étrangers non-Normands, c'est-à-dire, à la souche des vilains ou des serfs postérieurs. Les plus éminents de ces hommes, et ceux qui leur avaient rendu le plus de services, dont une partie sans doute appartenaient aux familles qui étaient déjà en considération dans la patrie scandinave d'où les Danois étaient sortis, devinrent la souche d'une caste noble (3).

Normannicarum, 2, p. 85. — Chronique rimée de Philippe Mouskes, vers 13670.

Et moult haute justice tint.

(1) Dudon.

(2) Ibid. : *Funiculo divisit*, selon l'usage des Scandinaves. Conf. Du Fresne, verbo *Funiculus*, et Jacq. Grimm, Deutsches Rechts Alterthum, pag. 540.

(3) Dudon : Cœpit metiri terram verbis suis *comitibus* atque largiri *fidelibus*. — Philippe Mouskes :

Si donna à ses compagnons
Tières et fiés et rices dons.
vers 13649 et seqq.

Digitized by Google

Ainsi fut introduite une distinction sociale, bien caractérisée, une division nationale établie entre une classe de seigneurs et une classe plébéienne. La législation devint l'affaire exclusive du duc et de son conseil noble, et, les mesures prises, on se bornait à les porter à la connaissance du peuple (1). Une des choses auxquelles Robert appliqua d'abord et principalement ses soins, ce fut l'agriculture. Il garantit aux laboureurs la sûreté de leurs personnes et de leurs biens. Il ordonna qu'on laissât les instruments aratoires dans les champs et en punit le vol avec la plus grande sévérité (2). Enfin il établit si bien la tranquillité et la sécurité dans le duché, qu'il excita l'étonnement de ses contemporains et de la postérité. On sait que ce fut lui qui organisa en faveur des habitants des campagnes un service de défense et de prompt secours qu'ils pouvaient invoquer au moyen du cri de Haro (3) (d'où *clameur de Haro*). Bref, sous ce rapport, toute son administration porta de tels fruits, que la tradition nous a conservé à ce sujet plusieurs anecdotes qui servent mieux peut-être à nous faire apprécier le service que Robert rendit par là à la classe agricole dans son duché, que ne le pourraient les documents historiques qui nous sont restés de cette épo-

(1) Dudon : *Principum sancitas et decretas plebi indixit.* — Philippe Mouskes :

Et apriés manda ses barons,
Si lor donna moult rices dons,
Et les jugemens et les lois
Leur otria.

Vers 13657 et seqq.

(2) Dudon. — Philippe Mouskes, vers 13675 — 13722.

(3) Contraction de cet appel : *Ah Rholf!*

Digitized by Google

que. C'est ainsi qu'on raconte que la femme d'un laboureur ayant par plaisanterie enlevé les harnais des instruments aratoires que son mari avait laissés dans ses champs, celui-ci alla demander justice au duc. Robert instruisit l'affaire; et, ayant appris que l'homme ne voulait point révéler l'aveu que la paysanne lui avait fait de la soustraction après qu'il avait eu porté plainte, les fit pendre tous les deux. Une autre anecdote rapporte qu'il fit suspendre à un arbre, au bord de la grand'route, un bracelet d'or auquel personne n'eût osé se hasarder de toucher (1).

C'est ainsi que cet audacieux et violent pirate organisa son duché, en extirpa le vol et y assura la paix et la tranquillité. Cependant il ne procura point le bonheur à son peuple. Le système féodal, qui, en Normandie comme partout ailleurs, avait placé au-dessus du droit

(1) Guilielmus Gemeticensis. Tom. II, pag. 20. — Robert Wace *dans le* roman de Rou et des ducs de Normandie. — Philippe Mouskes raconte ainsi cette anecdote :

Une fois ala Rou (*Rollon*) kacier (chasser)
En ses bos, pour esbanoier.
Si trouva I aigue dormant
Que on va la Mare clamant.
Là sist li dus Rou al diener
Et fist sour I arbre gieter
Nosces (*bracelets*) d'or, anians et afices (*agrafes*)
Et juiaus autres biaus et rices.
III ans les i laissa Rou pendre
C'onques lères n'es osa prendre.
Par cel fait et par cel trésor
A non li lius Roumare encor,
Et saciés qu'en grant et en prou
Fu trop buens justicière Rou.

Vers 13723, et seqq.

Digitized by Google

un petit nombre de privilégiés, pour laisser au-dessous la grande masse populaire, s'y développa sous les successeurs de Robert, pour le malheur et la misère de cette dernière classe. Les seigneurs régnaient avec orgueil et insolence sur le reste de la population qu'ils ne regardaient que comme un marche-pied fait tout exprès pour leur propre élévation. Les propriétaires et les fermiers des biens ruraux, les *vilains*, furent traités bientôt de la même manière que leurs valets, les *serfs*. Les pirates scandinaves, si violemment installés dans la Normandie, se conduisirent ainsi d'une manière aussi absolue, à l'égard de la population conquise, en la chargeant de tailles, de corvées, d'exactions de toute nature, que les Germains l'avaient fait dans la Gaule, et les Romains dans les provinces de l'empire. Au bout de peu d'années, toutes les libertés du nouveau peuple normand se trouvèrent entièrement foulées dans la poussière par le système féodal. Et c'est-là, en vérité, une chose digne d'attention, que les Normands aient développé en si peu de temps et d'une manière aussi complète, un régime social adopté seulement depuis leur établissement sur ce nouveau territoire. Tandis que chez les peuples germaniques, il fallut à cette même organisation, née chez eux, des siècles entiers pour atteindre son point de maturité, elle mit beaucoup moins d'un siècle à se développer entièrement au milieu des Normands, qui continuaient pourtant à vivre sous l'empire d'anomalies politiques bien tranchées à côté de leurs voisins les Francs occidentaux. C'est qu'ils devancèrent l'esprit du siècle; car une des qualités les plus saillantes de cette population c'est qu'elle était à un haut degré douée de l'esprit de hiérarchie. Il faut le

Digitized by Google

dire pourtant, les Normands originaires ne recueillirent point seuls les fruits du système féodal, et même plus d'un d'entre eux retomba dans l'état de servage, comme cela était déjà arrivé et arrivait encore à des Germains d'abord libres. Ceci provint de ce que l'introduction du christianisme et la nationalisation étonnamment rapide de la langue française en Normandie donnèrent à ce peuple un cachet national uniforme, et qui ne resta, pendant quelque temps, étranger qu'aux habitants de Bayeux et des environs de cette ville, et de ce qu'une troupe de Normands, restés fidèles au paganisme et à leur vieille liberté vagabonde, quittèrent le territoire du duché pour se livrer aux hasards de leur première vie aventureuse. La force et l'audace ne s'éteignirent toutefois en aucune façon dans l'ancienne race des conquérants restés sur leur nouveau sol, mais elles ne pouvaient bien se développer que par la jouissance des droits d'une classe séparée et privilégiée.

Il arriva donc que le quatrième duc de Normandie, Richard II (996-1026), le même que Philippe Mouskes (1) qualifie en ces termes :

> Ricart, fil Ricart, font le quart,
> C'on ne tenoit mie à couart,

exalta la noblesse féodale plus encore qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, accorda à des nobles tous les emplois de sa cour à Rouen, et ne s'entoura que de gentilshommes. Un passage du roman de Rou s'exprime ainsi (2) :

> Ne volt mestier de sa meisun
> Duner se à gentiz hons nun.

(1) Chronique rimée, vers 13989, et seqq.
(2) Vers 5957, et seqq.

Digitized by Google

Gentiz furent li capelain,
Gentiz furent li escrivain
. . . . . .
Li chamberlenc è li nissier.
Furent tuit noble chevalier.
. . . . . .
Chescun se pena de noblesce,
Et d'enur (honneur) fère è de largesce.

Il n'y avait pas encore de bourgeoisie formée, qui, ayant pour elle l'aisance et la considération, pût se trouver blessée de cette préférence. L'organisation sociale n'était encore formulée qu'en deux classes, entre lesquelles la commune n'était pas venue se placer pour servir d'intermédiaire de l'une à l'autre. Aussi, la classe agricole étant fort éloignée des faveurs de la cour, semblerait n'avoir pas été susceptible d'être émue de cette prédilection si ouvertement témoignée par le duc pour la noblesse. Toutefois c'est dans cette susceptibilité même, que, selon nous, on doit chercher la clef des soulèvements qui survinrent sous le règne de Richard. Le caractère des Normands, toujours si puissamment disposé à l'arrogance et à l'orgueil, se manifestait surtout dans cette féodalité. Plus les faveurs du duc la grandissaient, plus elle montrait d'insolence dans ses rapports avec la classe agricole, sur laquelle elle faisait peser plus durement son oppression à mesure que les grâces du souverain augmentaient l'importance de la noblesse. Richard lui-même ne se bornait pas à faire ainsi tout pour une classe, et rien pour l'autre; mais encore il avait cessé d'assurer, comme l'avait fait Rollon, la sécurité publique, et de regarder comme un devoir ducal de protéger les instruments aratoires dans

Digitized by Google

les champs. Ainsi, d'un côté, l'oppression devenait de plus en plus rude, de l'autre la sûreté des biens diminuait chaque jour. Cet état devait nécessairement être intolérable, même pour le temps d'alors.

C'est ainsi que se préparèrent les mouvements dont nous allons parler. Ce fut dans les premières années du règne de ce Richard, qui avait obtenu le surnom de Bon, parce qu'il avait comblé de biens et de dons les nobles et les prêtres, au détriment des pauvres vilains, qui comptaient pour aussi peu de chose dans l'histoire que dans la vie politique et civile. Robert Wace cite avec une certaine complaisance les libéralités du duc envers le clergé (1) :

Mult s'entremist de Dex servir
E del service Dex oïr,
Gent ama de religion,
Mult mist granst entencion
A clers et à muines (*moines*) amer.

Philippe Mouskes parle des terres et des fiefs dont le duc enrichit l'abbaye de Fécamp, fondée par lui (2) :

Cil dus Ricars funda Fescans,
Fières et fiés i dona grans.

Au milieu de ces circonstances, il arriva probablement aussi en Normandie, comme il arriva en France, en Allemagne et surtout en Italie (3), que les arrière-vassaux furent eux-mêmes blessés dans leurs droits, et peut-être aussi que les *vilains*, restés d'abord en

(1) Roman de Rou, v. 5939.

(2) Chronique rimée, vers 15158.

(3) Nous faisons ici allusion à la *Guerra di Mnotta* des ravageurs milanais au temps de Conrad II.

Digitized by Google

jouissance des avantages de leur position particulière, furent traités ensuite comme des *serfs*. Il est possible que le mouvement ait été mis en branle par les efforts réunis de ces hommes, élevés par leur condition, par leur importance et par le sentiment de leur dignité, au-dessus de la masse dont ils partageaient les charges, l'oppression et les dangers (1); car c'est de cette manière que les choses se pratiquent toujours dans les conspirations. L'histoire ne nous a conservé de ce temps le souvenir d'aucun de ces actes de violence qui allument brusquement la fureur populaire et la font éclater tout à coup. Elle n'avait pas un fait isolé à noter, parce qu'il y avait mille faits reliés entre eux et formant comme un acte constant et prolongé de lésion, qui agissait sans relâche, exercé par une classe sociale sur une classe sociale.

Ce qui irritait surtout les gens des campagnes, c'étaient les restrictions apportées au libre usage des eaux et des forêts. Des lois ducales et seigneuriales avaient frappé de peines très-sévères l'abattage du bois, la chasse et la pêche. Ces entraves mises à l'usage des moyens d'existence qui se trouvent le plus à la disposition de ceux que la nature appelle en quelque sorte d'elle-même à l'emploi de ces choses, devaient nécessairement frapper au vif le cœur et les intérêts de ces hommes. Aussi, le mécontentement commença bientôt à fermenter dans toute la Normandie. Le levain de l'irritation s'amassa de toutes parts. On se promit des secours mutuels, on se rassembla en conventicules pour s'entendre

(1) Robert Wace, v. 6075, nomme à la fois les *vilains* et les *ravasseurs*.

Digitized by Google

et se concerter. *Rustici unanimes per diversos totius Normannicæ patriæ comitatus plurima agentes conventicula juxtà suos libitus vivere decernebant* (1). On s'enflammait l'un l'autre par des discours ardents, en se communiquant les griefs divers qu'on avait à faire valoir, oppressions de toute nature, outrages et lésions de tout genre, le vol et l'injuste rétention des choses que Dieu a faites pour tous ses enfants, pour le paysan aussi bien que pour le seigneur. Après s'être plaint à voix basse pendant quelque temps, on commença à parler plus haut. Les assemblées, de secrètes qu'elles étaient d'abord, devinrent bientôt publiques. Des maisons et des forêts, on alla dans les champs; on sortit de la nuit dont on s'enveloppait d'abord, et on s'expliqua librement en plein jour. Les plaintes devinrent plus amères à mesure qu'on s'enhardissait par le nombre. Les uns disaient que leur bétail s'en allait en tailles et en redevances; les autres qu'on leur imposait, chaque jour, de nouveaux services et de nouvelles corvées; tous se plaignaient que les seigneurs ne cessaient de leur jeter à la face les insultes et les outrages les plus durs et de les appeler *fils de p*..... Ils disaient qu'ils étaient des hommes aussi bien que les seigneurs, qu'ils ne manquaient ni de courage ni de vigueur, qu'il pouvait contre chaque chevalier se lever trente ou quarante paysans, que leurs pieux, leurs bâtons ferrés, leurs arcs et leurs haches n'étaient pas à dédaigner. Puis ils jurèrent entre eux de s'affranchir de l'autorité des seigneurs, se

(1) Guilielmus Gemeticensis, cap. 1080. — Robert Wace, v. 5975 — 6118, raconte ces événements en détail, mais avec une exagération poétique qui lui est assez familière.

Digitized by Google

flattant de pouvoir à l'avenir entrer librement dans les forêts, abattre des arbres selon leurs besoins et leur volonté, chasser le gibier, pêcher dans les rivières et dans les viviers, et vivre entièrement selon leur fantaisie et selon la loi faite par Dieu pour tous les hommes. Tous ces détails se trouvent consignés avec un relief saisissant dans Robert Wace qui les expose ainsi (1) :

Chescun jur vunt à grant dolurs,
En paine sunt et en anhan (*fatigue*)
Aut an (*l'autre an*) fu mal è pis cel an.
Tute jur sunt lur bestes prises
Pur aïes (*aides*) è pur servises ;
Tant i a plaintes è quereles,
E custumes viez è nuveles.
Ne poent (*peuvent*) une heure aveir paiz.
. . . . . .
Tant i a prevoz è bédels,
E tant Bailliz viez è nuvels ;
Ne poent aveir paiz nule hure ;
Tantes choses lor metent sure ;
. . . . . .
A force font lur bestes prendre.
. . . . . .
Filz à putain, dient auquant (*aucuns*).
. . . . . .
Nus sumes homes cum il sunt ;
Tex (*tels*) membres avum (*avons*) cum il unt,
Et altresi (*pareillement*) granz cors avum,
Et altretant sofrir poum (*pouvons*),
Ne nus faut fors cuer sulement.
Alium nus (*allions-nous*) par serement,
Nos aveir è nus desfendum,

(1) Vers 5996, seqq.

Digitized by Google

E tuit ensemle nus tenum ;
E se nus voilent guerréier,
Bien avum cuntre un Chevalier
Trente u quarante païzans,
Maniables è cumbatans.
Malvéis (*mauvais*) serunt se vint u trente
Bacheler de bele juvente (*jeunesse*),
Ki d'un ne se porrunt desfendre,
S'il le volent ensemle prendre.
A machues (*massues*) è à grant peus (*pieux*)
. . . . . .
. . . . . .
Od (*avec*) la grant genz ke nus avum,
Des Chevaliers nus desfendum.
Einsi porum aler as bois,
Abres trenchier è prendre à chois ;
Es vivers (*dans les viviers*) prendre li peissuns (*poissons*),
Et as forez li veneisuns :
De tut ferum nos volentez,
De bois, de ewes (*eaux*) è de prez.

Philippe Mouskes décrit avec moins de détails ce mouvement dans les termes suivants (1) :

. . . . . Se fisent, par gas,
Doi vilain fausement légas.
Par la tière as contes aloient,
Et les vilains jurer faisoient
Que les aigues et les foriés
Feroient communes (2), apriés
S'el detenroient comme fiés
Viers tous ames et sans reliés.

(1) Chronique rimée, vers 15174, et seqq.

(2) A propos du mot *communes* employé ici par Philippe Mouskes, nous devons faire observer que Robert Wace, dans le roman de Rou, dit :

Ke vilains cumune faseient. (vers 6071)

On pourrait déduire de ce vers que l'insurrection des paysans

Digitized by Google

Une chose remarquable c'est que, dans aucune de ces réunions, il ne fut dit mot contre les institutions religieuses. Le paganisme avait disparu du sol de la Normandie, et on n'y trouve aucune trace d'esprit de retour vers le culte païen, comme on le vit dans l'insurrection des Stellings. Du reste, l'oppression provenait aussi bien des monastères que des châteaux, les monastères exerçant eux-mêmes un grand nombre de droits féodaux qui pesaient de tout leur poids sur la classe populaire. Il n'était donc pas nécessaire de formuler des plaintes particulières contre l'Église.

Dans chacune de leurs assemblées les paysans élurent deux hommes, parmi les plus intelligents et les plus éloquents, les *plus kuint et les mieux parlanz* (1), auxquels ils imposèrent la mission de parcourir le pays, d'exciter partout les campagnards à s'unir par serment et à les convoquer à une assemblée générale au centre du duché, à l'effet de ratifier

normands fut un de ces mouvements qui plus tard produisirent l'établissement des communes. Mais il ne faut pas oublier ici que le poëte écrivait cent cinquante ans après les événements qu'il raconte dans ce passage, c'est-à-dire vers l'an 1150, et que ce fut seulement à cette époque que les tentatives pour parvenir à l'affranchissement des communes se multiplièrent et devinrent assez générales dans le nord de la France. Toutefois on pourrait à la rigueur ne pas regarder comme un anachronisme complet l'expression de Robert Wace; car décidément les premiers efforts pour tenter d'obtenir la liberté communale sont antérieurs à l'octroi des chartes de Louis-le-Gros et de Suger. Cf. Raynouard, *Histoire du droit municipal en France*, tom. II, chap. 9. — Augustin Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, 13e lettre.

(1) Robert Wace, dans le roman de Rou.

Digitized by Google

en commun les résolutions prises. Ce furent les *doi vilains fausement legas*, dont parle Philippe Mouskes dans le passage que nous venons de citer, et dont il est question dans ces lignes d'un chroniqueur respectable : « *Quæ ut rata manerent, ab unoquoque coetu furentis vulgi duo eliguntur legati, qui decreta ad mediterraneum roboranda ferrent conventum* (1). »

Malheureusement on n'en vint pas aux actes. Le nombre des conjurés était trop grand pour que le secret pût être gardé sur les coups qu'on avait résolu de tenter, et puis l'assurance que l'on puisait dans les forces mêmes dont on croyait pouvoir disposer, éventa tous les plans et tous les desseins avant qu'ils fussent suffisamment mûris. En sorte que le duc Richard fut instruit de toutes choses avant que l'explosion pût avoir lieu. Ne sachant d'abord quelle résolution prendre dans les circonstances où il se trouvait, il manda son oncle, Raoul d'Ivry, pour lui demander conseil. Raoul, homme de cœur et d'audace, répondit à son neveu :

— Donnez-moi tant seulement vos chevaliers.

Il mena intrépidement ces épées contre les paysans qu'il surprit avant qu'ils fussent rassemblés en armes et disposés en ordre pour leur défense. De façon qu'il ne rencontra que quelque résistance isolée, tandis que la masse fut aisément soumise.

Alors commença l'œuvre des bourreaux, œuvre terrible où furent employés tous les raffinements de la cruauté et de la barbarie la plus atroce. Philippe Mouskes glisse assez légèrement sur cette horrible boucherie

(1) Guilielmus Gemeticensis.

Digitized by Google

qu'on fit des pauvres serfs et vilains, et se borne à dire que

Li dus les fist maitre en prison
Es puis, pour ce le mesproison (1).

Mais Robert Wace nous fournit sur ces exécutions des détails révoltants, même pour l'époque où les faits se passèrent. Nous croyons devoir les reproduire ici, parce qu'ils donneront, par l'atrocité même dont ces actes sont empreints, la mesure de la part sociale et humanitaire qu'on accordait en ces temps aux malheureuses victimes d'une idée qui serait proclamée grande, noble et juste, aujourd'hui, comme elle fut juste, noble et grande alors. Voici le récit que le poëte nous en fait (2)

Raol fu mult de mal talent;
Nes' vont mener à jugement;
Tuz les fist tristes e dolenz :
A plusurs fist traire les denz,
E li altres fist espercer (*empaler*),
Traire les oils (*yeux*), li puings colper (*couper*).
A tex i fist li *guarez* (*jarrets*) kuire (*brûler*) (3)
Ne li chaut (*importe*) gaires ki s'en muire (*meure*).
Li altres fist tuit vifs bruilir,
E li altres en plumb builir (*bouillir*);
Tuz les fist isi (*ainsi*) conréer (*corriger*).
Hidoux (*hideux*) furent à esgarder :
Ne furent puiz en lieu véu,

(1) Philippe Mouskes, chronique rimée.

(2) Robert Wace, roman de Rou, vers 6093, et seqq.

(3) La peine qui consistait à brûler les jarrêts était une barbarie admise dans le code pénal du nord de la France au Xe siècle.

Digitized by Google

K'il ne fussent bien cunéu (*connus*).
La cumune remest à tant ;
Ne firent puiz vilains semlant.
Retrait se sunt tuit è démis,
De ceo k'il aveient empris.

A ceux à qui il répugnerait de croire à la réalité de l'emploi de moyens aussi exécrables contre les infortunés vaincus, nous laisserons toute liberté de soutenir que Robert Wace, dans son entraînement poétique, n'a voulu qu'entasser toutes les peines qu'alors, à sa connaissance, on infligeait aux serfs, et dresser une liste de toutes les cruautés de la justice de son temps. Nous les laisserons s'en tenir au témoignage de Guillaume de Jumièges (1), qui, ne parlant tout simplement que de bras et de jambes coupés, donne ainsi une immense consolation aux âmes sensibles ! Quant à la vérité, elle n'y perd ni n'y gagne absolument rien. Il n'y a ici pour elle qu'une différence du plus au moins, et nous voulons bien qu'on croie la toucher du doigt en retranchant un peu du récit de Robert Wace et en ajoutant un peu à celui de Guillaume de Jumièges. Ce qui est incontestable, c'est que les paysans normands furent rudement frappés, et qu'ils expièrent durement et d'une manière lamentable le désir de prendre part à cette richesse de la nature faite pour tous, la liberté. Leur courage fut brisé pour des siècles, et le joug s'appesantit sur leurs épaules plus lourdement que jamais.

En l'an 1066 le duc Guillaume-le-Bâtard partit pour

(1) Guilielmus Gemeticensis, loco citato.

Digitized by Google

faire la conquête de l'Angleterre. Dans son armée se trouva sans doute aussi, à côté de sa propre chevalerie et des aventuriers qu'il avait convoqués de toutes parts, un certain nombre de ses robustes et vigoureux campagnards Normands. Après qu'il eut soumis les Anglo-Saxons, le vainqueur introduisit le système féodal en Angleterre; ses compagnons de guerre s'y établirent, et formèrent une classe de seigneurs au-dessus du peuple vaincu, qu'ils n'étaient pas mal disposés à réduire à l'état de vilains et de serfs, système qui ne leur réussit pas complètement. A peine y sont-ils installés, que nous voyons recommencer contre les dominateurs normands, ce que nous avons déjà vu chez les Stellings, c'est à-dire des séditions, des révoltes, des prises d'armes. Mais ces mouvements des Outlaws Anglo-Saxons n'entrent pas dans le cadre de notre sujet, car ce ne furent point, à proprement dire, des luttes de classe sociale contre classe sociale, mais bien de vaincus contre vainqueurs. De véritables soulèvements de paysans n'eurent lieu en Angleterre que quelques siècles plus tard, quand déjà les Normands et les Anglo-Saxons eurent commencé à se fondre les uns dans les autres. Nous ne pouvons ici anticiper sur le récit que nous en ferons plus tard, quand nous serons parvenus au XIVe siècle. Toutefois nous ferons observer, avant de terminer ce premier article, que, deux années après l'avènement de Canut-le-Grand à la couronne d'Angleterre, c'est-à-dire, en 1017, un *ceorlacing*, nommé Eadwig, prit les armes contre ce roi. Les mots *eorl* et *ceorl* n'expriment pas, il est vrai, exactement le sens des mots *seigneur* et *vilain* dans ce dicton, axiôme de la féodalité : qui n'est seigneur est

Digitized by Google

vilain. Cependant il est à remarquer que la noblesse anglo-saxonne ne paraît pas avoir pris part à cette lutte.

André Van Hasselt.

(*La suite à une prochaine livraison*).

Digitized by Google

LA MENDIANTE

DU

PONT-DES-ARTS.

Imitation libre de l'allemand de W. Hauff.

C'était en 1824. Le jeune Froben se trouvait depuis quelques mois à Stuttgard, et les frères Boisserée et Bertram lui avaient permis de visiter, aussi souvent que bon lui semblerait, leur précieuse galerie de tableaux. Il usait largement de la permission et manquait rarement d'arriver dès l'ouverture de la galerie, qui avait lieu à midi. N'allez pas croire que ce fût pour étudier ou pour copier les magnifiques tableaux de l'ancienne école flamande ; non, c'était tout bonnement pour rester en contemplation devant un portrait appendu dans une chambre éloignée. Il le considérait longtemps et se retirait ensuite en silence, comme il était entré. Son étrange prédilection pour cette toile n'avait pas échappé aux propriétaires, car, le plus souvent, il avait de la peine, en sortant, à retenir les larmes prêtes à s'échapper de ses yeux.

Ce petit tableau n'était pourtant pas un chef-d'œuvre. Il représentait une dame en costume mi-espagnol, mi-allemand, visage gracieux et resplendissant de jeunesse, yeux vifs, jolie bouche et menton arrondi. Des cheveux noirs encadraient son beau front, et elle portait un petit chapeau orné de plumes blanches et posé de côté avec une certaine coquetterie. Sa robe, sur laquelle serpentaient de grosses chaînes d'or, ne laissait

Digitized by Google

vilain. Cependant il est à remarquer que
anglo-saxonne ne paraît pas avoir pri
lutte.

LA MENDIANTE
Au
DU
ES-ARTS.
mand de W. Hauff.

chen se trouvait depuis
les frères Boisserée et
iter, aussi souvent
use galerie de ta-
mission et man-
de la galerie,
ce fut pour
ableaux de
(L
mmement
fait ap-
tait

de

mce descendait déjà
ait en ce moment absorbé

tableau se trouve-t-il ici? deman-
se retirer.

aître fameux l'a peint il y a plusieurs siè-
répondit-on, et le hasard l'a fait tomber entre
ains qui le possèdent aujourd'hui.

— O mon Dieu, non! répliqua-t-il, c'est un portrait nouveau, qui ne date pas d'un siècle; d'où le tenez-vous? dites, d'où vous vient-il? Oh! je vous en prie, où puis-je la trouver?

— Messieurs, poursuivit-il, quand on lui eut répété que ce tableau était ancien, que c'était probablement

Digitized by Google

, et qu'il avait été appendu pendant
une église de K***, messieurs, ou je
, ou je connais la dame que
s mots, il fit un profond

était à peine ouverte
à la chambre où
mes. O contre-
et il ne put
aimé à le
oile, la
ne fenêtre,
contempler le

ilettante! murmura le
ement cherché à l'arracher
paraissait plongé, et il quitta

elle était fermée, et il lui fallut at-
ante-huit mortelles heures avant de pouvoir
n face de la toile à laquelle il prenait un intérêt
. Mais le surlendemain, midi n'avait pas fini de
onner à la cathédrale, qu'il montait rapidement l'escalier; il traversa la galerie et entra dans la pièce au portrait, où il se trouva seul.

Il tint longtemps ses regards fixés sur cette dame et peu à peu ses yeux se remplirent de larmes : « O Laura! » murmura-t-il à voix basse. Un soupir vint frapper son oreille, il se retourna épouvanté; le jeune homme de l'avant-veille était encore là qui contemplait aussi le portrait. Contrarié de se voir interrompu, il fit, en guise de salut, un léger signe de tête auquel Froben

Digitized by Google

voir qu'un cou admirable et n'attestait pas moins la modestie de cette dame que l'élévation de son rang.

En définitive, pensait-on, ce jeune homme pourrait bien être amoureux de ce portrait, comme Kalaf de celui de la princesse Turandot, avec moins d'espoir pourtant que ce dernier, car ce tableau date bien de trois siècles, et l'original n'est plus du nombre des vivants.

Au bout de quelque temps, le prince de P***, qui se trouvait alors à Stuttgard, vint avec sa suite visiter la galerie. Don Pédro de San Montanjo Ligez, son gentilhomme, errant de chambre en chambre, examinait seul les tableaux, lorsque soudain il s'arrêta, comme frappé de la foudre, jeta un cri d'étonnement et demeura immobile en face de ce portrait. Quand le prince se retira, il fallut chercher longtemps le gentilhomme, et on finit par le trouver en contemplation profonde devant cette petite toile.

En vain lui disait-on que le prince descendait déjà l'escalier, le vieillard paraissait en ce moment absorbé dans une seule pensée.

— Comment ce tableau se trouve-t-il ici? demanda-t-il avant de se retirer.

— Un maître fameux l'a peint il y a plusieurs siècles, lui répondit-on, et le hasard l'a fait tomber entre les mains qui le possèdent aujourd'hui.

— O mon Dieu, non! répliqua-t-il, c'est un portrait nouveau, qui ne date pas d'un siècle; d'où le tenez-vous? dites, d'où vous vient-il? Oh! je vous en prie, où puis-je la trouver?

— Messieurs, poursuivit-il, quand on lui eut répété que ce tableau était ancien, que c'était probablement

Digitized by Google

un Lucas Kranach, et qu'il avait été appendu pendant plus de 150 ans dans une église de K***, messieurs, ou je me trompe étrangement, ou je connais la dame que cette toile représente. A ces mots, il fit un profond salut et sortit.

Mais le lendemain, la galerie était à peine ouverte qu'il entra et se rendit directement à la chambre où se trouvait la dame au chapeau à plumes. O contretemps fâcheux! la place était déjà prise, et il ne put examiner seul le portrait, comme il eût tant aimé à le faire. Un jeune homme, arrêté devant cette toile, la considéra longtemps, s'approcha ensuite d'une fenêtre, leva les yeux au ciel et revint encore contempler le tableau.

— Quel ennuyeux et sot dilettante! murmura le vieillard, après avoir vainement cherché à l'arracher à l'extase dans laquelle il paraissait plongé, et il quitta la galerie.

Le lendemain elle était fermée, et il lui fallut attendre quarante-huit mortelles heures avant de pouvoir revenir en face de la toile à laquelle il prenait un intérêt si vif. Mais le surlendemain, midi n'avait pas fini de sonner à la cathédrale, qu'il montait rapidement l'escalier; il traversa la galerie et entra dans la pièce au portrait, où il se trouva seul.

Il tint longtemps ses regards fixés sur cette dame et peu à peu ses yeux se remplirent de larmes : « O Laura! » murmura-t-il à voix basse. Un soupir vint frapper son oreille, il se retourna épouvanté; le jeune homme de l'avant-veille était encore là qui contemplait aussi le portrait. Contrarié de se voir interrompu, il fit, en guise de salut, un léger signe de tête auquel Froben

Digitized by Google

répondit un peu plus gracieusement. L'Espagnol voulait attendre que son voisin se retirât, mais jugez de son effroi, lorsqu'il le vit prendre une chaise et se placer à quelque distance du tableau pour le regarder tout à son aise.

— Le fat! murmura Don Pédro, je crois qu'il veut se railler de mes cheveux gris. Et il partit, encore plus vexé que l'avant-veille.

Il rencontra dans l'antichambre un des propriétaires de la galerie et lui adressa un remercîment cordial pour le plaisir qu'il éprouvait à admirer leur collection, mais il se plaignit un peu du jeune homme qui le troublait. — Monsieur, dit-il, peut-être avez-vous remarqué que l'un de vos tableaux attire tout particulièrement mon attention ; il m'intéresse infiniment, il a pour moi une signification qui — qu'il m'est impossible de vous exprimer. A plusieurs reprises, je suis venu dans l'espoir de le contempler librement, car il n'enchaîne guère les regards de la foule, et imaginez-vous qu'un malin jeune homme m'a deviné, qu'il arrive dès que j'arrive et que, pour me mystifier, il reste pendant des heures devant ce portrait, qui ne peut offrir le moindre intérêt pour lui.

— Je crois, au contraire, répondit le propriétaire, que la dame au chapeau à plumes, que vous visitez, est fort intéressante aussi pour M. de Froben, car depuis cinq à six mois qu'il a vu ce tableau pour la première fois, il vient régulièrement tous les jours.

— Dieux! six mois? s'écria le vieillard. Je me suis rendu, intérieurement, coupable envers lui d'une amère injustice, dont je demande pardon à Dieu ; je crois même avoir manqué de politesse à son égard. Et c'est,

Digitized by Google

dites-vous, un chevalier? Non, il ne faut pas qu'on puisse dire de Pédro de Ligez qu'il a traité incivilement un étranger. Dites-lui, je vous prie — ou plutôt je le reverrai et lui parlerai moi-même.

— Si je ne me trompe, senor, dit Don Pédro le lendemain, en saluant courtoisement le jeune homme qui, à son arrivée, était déjà installé en face de la dame, je vous ai vu plusieurs fois devant ce tableau. Vous êtes comme moi; je trouve ce portrait fort intéressant et ne me lasse jamais de l'admirer.

— J'avoue, monsieur, répondit avec quelque hésitation Froben, surpris de la politesse du vieillard, dont il connaissait maintenant le nom et la qualité et dont il avait remarqué les visites assidues au portrait, j'avoue que cette toile m'attire plus que toutes les autres; car — parce que — ce tableau a de la signification pour moi. C'est une chose surprenante que les objets d'art et surtout les tableaux. Tel de ces derniers, que des milliers de personnes n'auront regardé qu'avec indifférence, en enchaînera une autre au point qu'elle ne pourra s'en détacher.

— Votre observation peut être juste, dit le vieillard, quand il s'agit de grandes compositions dans lesquelles le peintre a exprimé une idée profonde, mais est-elle applicable à des portraits comme celui-ci?

— Et pourquoi non? répliqua le jeune homme en rougissant et en souriant, les belles formes de ce visage, ce noble front, cet œil expressif, cette bouche ravissante, l'artiste ne les a-t-il pas créés avec une grande profondeur d'esprit? Ces traits n'ont-ils pas quelque chose de si attrayant, que — —

— Celle qui a posé devant l'artiste était une très-jolie

Digitized by Google

personne, interrompit le vieillard, il y a de belles femmes dans cette famille.

— Comment? quelle famille? s'écria le jeune homme avec surprise. Ce portrait est de pure fantaisie, monsieur, et compte pour le moins quelques siècles d'existence.

— Vous aussi, vous ajoutez foi à cette fable? répliqua le vieillard; entre nous, la pénétration des propriétaires a été en défaut cette fois; je connais cette dame.

— Pour l'amour de Dieu, vous la connaissez? Où est-elle? son nom? demanda Froben en s'emparant, avec la plus vive émotion, de la main de l'Espagnol.

— Ou plutôt je l'ai connue, reprit celui-ci d'une voix tremblante, en levant vers le portrait ses yeux humides de larmes. Oui, je l'ai connue à Valence, il y a vingt ans; quel laps de temps! c'est dona Laura Tortosi, ce ne peut être qu'elle.

— Vingt ans! répliqua tristement le jeune homme affligé. Vingt ans! non, ce n'est pas elle!

— Ce n'est pas elle? reprit vivement Don Pédro; ce n'est pas elle, dites-vous? Ainsi vous pouvez croire qu'un peintre a tiré ces traits de sa propre imagination? Ne trouvez-vous pas, sans connaître la famille Tortosi, que cette dame a évidemment des traits distinctifs bien prononcés et tels que n'en offrent jamais les tableaux de fantaisie? C'est un portrait, vous dis-je, senor, et par Dieu! celui de dona Laura, telle que je l'ai vue à Valence il y a vingt ans.

— Monsieur, reprit Froben, il y a des ressemblances trompeuses. Je ne conteste pas que ce portrait n'ait de prétendus traits de famille, et qu'il ne ressemble à l'aimable dona Laura, mais il est ancien et tout porte

Digitized by Google

à croire qu'il est du peintre allemand Lucas Kranach.

— Que satan m'arrache les yeux! s'écria Don Pédro en se levant et en prenant son chapeau. C'est une illusion de l'enfer; il veut, par ce tableau, me plonger encore, sur mes vieux jours, dans la tristesse et le chagrin.

Le vieillard avait les larmes aux yeux en quittant la galerie d'un pas précipité. Il y revint cependant. Froben et lui se rencontrèrent encore souvent en face du portrait, et Don Pédro s'attacha peu à peu à ce jeune homme rempli de qualités et qui avait, en outre, à ses yeux le mérite de partager un sentiment qui lui était cher, l'amour pour cette toile.

— Senor, dit un jour le vieillard à son jeune ami, si vous n'avez pas d'engagement pour ce soir, je vous invite à venir vider avec moi une bouteille de véritable Xérès.

— Vous me faites infiniment d'honneur, répondit Froben, je me rendrai avec plaisir à votre invitation.

— Depuis longtemps, commença Don Pédro, lorsqu'ils eurent pris place devant une table garnie de confitures et de vin, depuis longtemps déjà je brûle de m'entretenir confidentiellement avec vous, si toutefois ma confiance peut avoir quelque prix à vos yeux. Dans nos fréquentes rencontres devant le portrait de Laura, j'ai remarqué, pendant que vous étiez plongé dans la contemplation, que l'objet de ce tableau devait avoir pour vous un intérêt plus grand encore et une signification plus profonde que vous ne me l'avez avoué jusqu'ici.

Froben rougit, le vieillard le regardait d'un œil scrutateur et perçant, comme s'il eût voulu lire jusqu'au

Digitized by Google

fond de son âme. — C'est vrai, répondit-il, ce portrait a une profonde signification pour moi, et vous avez bien vu, si vous croyez que ce n'est pas l'œuvre qui m'intéresse, mais l'objet du tableau. Hélas! il me rappelle les moments les plus extraordinaires, mais les plus heureux de ma vie! Vous ne pourrez vous empêcher de sourire si je vous dis que j'ai vu un jour une jeune fille dont ressemblance frappante avec ce portrait; je ne l'ai vue qu'une seule fois, et je trouve mon bonheur à rechercher au moins ses nobles traits dans ce tableau.

— O Dieu! je suis à peu près dans le même cas, s'écria Don Pédro.

— Vous rirez cependant, poursuivit Froben, si j'avoue que je ne puis parler que d'une partie du visage de cette dame. Je ne sais si elle est blonde ou brune, si son front est élevé ou bas, si son œil est bleu ou brun. Mais ce joli nez, cette bouche charmante, ces joues, ce menton, je les trouve dans ce portrait chéri, tels que je les ai vus en réalité.

— C'est étrange! — et ces formes qui, d'ordinaire, ne se gravent pas aussi profondément dans la mémoire que l'œil, le front et la chevelure, se retracent si vivement à votre esprit, quoique vous ne les ayez vues qu'une fois?

— O Don Pédro! reprit le jeune homme avec émotion, une bouche sur laquelle on a déposé un baiser est une bouche que l'on n'oublie pas si facilement. Mais je vais vous raconter comment les choses se sont passées. — —

L'Espagnol l'interrompit. — Arrêtez, pas un mot de plus, lui dit-il. Vous me prendriez pour un homme bien mal élevé si je voulais arracher à un cheva-

Digitized by Google

lier son secret, avant de lui avoir fait connaître le mien. Je vais vous raconter l'histoire de la dame que j'ai reconnue dans ce portrait, et, si vous me jugez ensuite digne de votre confiance, vous pourrez me payer de retour par le récit de votre aventure.

— Senor, commença l'Espagnol, quand ils eurent bu de nouveau du Xérès, je suis né à Grenade, où mon père commandait un régiment. Il descendait, ainsi que ma mère, des familles les plus anciennes de ce royaume. J'avais vingt ans, lorsque mon père, qui me destinait à la carrière des armes, m'envoya à Pampelune, dont mon oncle était commandant. Là je me vouai au service avec zèle et exactitude et je parvins en dix ans au grade de capitaine. J'avais trente ans, lorsque mon oncle fut envoyé à Valence. Il avait de l'influence et fit si bien qu'au bout de six mois j'allai le rejoindre en qualité d'aide-de-camp. Quand j'arrivai à Valence, il s'était fait un grand changement dans sa maison. Il avait perdu sa femme à Pampelune depuis longtemps déjà. Mais, à Valence, il avait fait la connaissance d'une veuve très-riche avec laquelle il s'était remarié peu de temps avant mon arrivée. Vous pouvez juger combien je fus surpris lorsque, en me présentant une dame d'un certain âge, il l'appela sa femme; mais ma surprise s'accrut et devint de la joie quand il me présenta ensuite une demoiselle, belle comme le jour, en la nommant sa fille et ma cousine. C'était Laura. Jusque-là, je n'avais pas aimé, ce qui m'avait valu de la part de mes camarades le surnom de *Pédro de piedra*, (Pierre de pierre); les regards brûlants de Laura rendirent bientôt cette pierre molle comme la cire.

Vous l'avez vue, don Frobenio, car ce portrait re-

Digitized by Google

produit ses traits célestes, si toutefois un artiste d'ici-bas peut s'élever jusqu'aux merveilleux ouvrages de la nature. — Mon amour, senor, était un amour heureux, rien ne m'empêchait d'être tous les jours auprès d'elle, et, quand j'envisageais l'avenir, combien il me paraissait riant! Mon oncle m'aimait comme son fils, et je voyais bien qu'il ne lui était pas désagréable que je recherchasse sa fille; je n'avais nul obstacle à craindre du côté de mon père, car Laura était issue de sang noble, et la fortune de sa mère était connue. Le seul obstacle à redouter, c'était le cœur de Laura, et ses yeux m'avaient souvent avoué que c'était avec plaisir qu'ils rencontraient les miens. Toutes les petites marques de tendresse, usitées en pareil cas, elle les recevait avec bienveillance, et, au bout de trois mois, elle me permit de lui avouer mon amour. Mon oncle donna son consentement et me dit que, en récompense des services que j'avais rendus, il avait sollicité du roi un brevet de major pour moi. En annonçant ma promotion à mon père, je devais lui avouer mon amour et le prier de consentir à mon mariage. J'en fis la promesse; hélas! pourquoi l'ai-je faite? Ne croirait-on pas qu'on a continuellement derrière soi un démon qui vous offre le bonheur comme un beau joujou, rien que pour le briser tout à coup dans vos mains?

J'avais depuis peu la certitude de mon bonheur, lorsque je liai connaissance avec un capitaine d'un régiment suisse, que je pris en amitié et que je menais chez moi tous les jours. C'était un beau jeune homme blond, aux yeux bleus, à la peau blanche et aux joues roses. On l'eût cru trop délicat pour l'état militaire, si ses actions d'éclat n'eussent été dans toutes les bouches.

Digitized by Google

Il n'en était que plus dangereux pour les femmes. Tout en lui était une nouveauté pour ce pays, où le soleil brunit les visages, où des yeux noirs brillent sous des sourcils noirs; et, quand il parlait des montagnes de glace et des neiges éternelles de sa patrie, on prêtait volontiers l'oreille à ses discours, et plus d'une dame peut-être désirait faire fondre la glace de son cœur.

Un ami, qui connaissait mon amour pour Laura, m'apprit que, de temps en temps, elle se rencontrait, chez une dame mariée, avec un homme qui s'introduisait dans la maison, enveloppé dans un manteau. Je n'ajoutai pas foi à ces paroles; cependant elles firent sentir à mon cœur un aiguillon de la jalousie et de la défiance. Je réfléchis à la conduite de Laura à mon égard, je la trouvai changée; elle était douce et bonne pour moi comme auparavant, elle me laissait baiser sa main et même sa jolie bouche — mais c'était là tout; alors seulement je m'aperçus combien elle restait froide à mes embrassements, qu'elle ne me pressait pas la main quand je serrais la sienne, et qu'elle ne me rendait pas mes baisers.

En proie à un doute affreux, je pris la résolution d'observer attentivement les démarches de ma dame. Le jour même, à table, ma tante demanda à sa fille si elle lui tiendrait compagnie au balcon. Elle répondit qu'elle avait promis une visite à son amie. Peut-être, à ces mots, lui lançai-je un regard perçant, car elle baissa les yeux en rougissant. Elle se rendit chez cette dame une heure avant la nuit. L'obscurité venue, je me glissai vers cette maison et je fis sentinelle à la porte; une jalousie furieuse s'empara de moi, lorsque

Digitized by Google

je vis un homme, enveloppé dans un manteau, s'approcher en longeant les maisons. Je me plantai devant la porte; il s'avança et essaya de me pousser doucement de côté. Mais, je le saisis par son manteau : — qui que vous soyez, senor, lui dis-je, je crois avoir devant moi un galant homme, et, sur votre honneur, je vous prie de me répondre.

Je le vis tressaillir, dès qu'il entendit ma voix, puis il dit, après un moment de réflexion: — Qu'y a-t-il?

— Jurez-moi sur votre honneur, poursuivis-je, que vous ne venez pas dans cette maison pour dona Laura de Tortosi.

— Qui ose me demander compte de ma conduite? s'écria-t-il d'une voix étouffée qu'il s'efforçait de déguiser.

Sa prononciation trahissait un étranger; un sombre pressentiment s'éleva dans mon âme.

— Le capitaine de San Montanjo, répondis-je. Et je lui arrachai aussitôt son manteau de devant le visage — c'était le Suisse, mon ami Tannensée. Il demeura immobile, comme un criminel, et incapable de dire un seul mot. J'avais tiré mon épée, et, muet de rage, je lui faisais signe de m'imiter.

— Je n'ai d'autre arme sur moi qu'un poignard, répondit-il.

J'avais l'intention de lui plonger mon épée dans le corps; mais il restait immobile devant moi et si impassible que je ne pus m'y résoudre. Je sus me maîtriser assez pour lui demander de me rendre raison le lendemain matin sous les murs de la ville. Je tenais la porte assiégée; il se retira, après avoir accepté mon défi.

Longtemps encore je fis sentinelle; enfin la chaise à

Digitized by Google

porteurs de Laura arriva, je la vis y monter et je la suivis lentement jusqu'à la maison. Les angoisses de la jalousie éloignèrent le sommeil de ma couche, et, vers minuit, je crus entendre quelqu'un s'approcher de la porte de ma chambre. On frappa; surpris, je m'enveloppai dans mon manteau et ouvris; c'était la vieille domestique de Laura; elle me présenta une lettre et s'en retourna en toute hâte.

— Senor! que Dieu vous fasse la grâce de ne jamais recevoir une lettre semblable! — Elle m'avouait que son amour pour le Suisse remontait à une époque où elle ne me connaissait pas encore; que, craignant le courroux de sa mère, qui haïssait tous les étrangers, elle avait toujours empêché cet officier de la demander en mariage; que, contrainte par les menaces de ma tante, elle avait agréé mes propositions. Elle prenait toute la faute sur elle; elle jurait, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que souvent Tannensée avait eu l'intention de m'avouer tout et qu'il n'en avait été détourné que par ses prières et par la crainte qu'elle avait d'être surveillée ensuite plus sévèrement. Elle me donnait à comprendre qu'il existait un terrible mystère qui souillerait l'honneur de la famille, si je ne facilitais sa fuite et celle du capitaine. Elle me suppliait de renoncer à me battre avec lui, car, s'il venait à succomber, il ne lui resterait plus, à elle, son épouse, qu'à mettre fin à ses jours. Elle finissait par invoquer ma générosité en protestant qu'elle aurait pour moi une estime éternelle, mais jamais d'amour.

Vous conviendrez qu'une pareille lettre peut, comme de l'eau froide, éteindre toutes les flammes de l'amour; elle éteignit même en partie ma fureur. Mais j'avais été

Digitized by Google

trompé, et c'est là ce que mon honneur ne pouvait pardonner; je me rendis donc au lieu du combat à l'heure fixée. Il fallait que le capitaine sentît vivement combien il m'avait offensé, car, quoiqu'il fût plus habile tireur que moi, il ne fit que se défendre, et ce n'est pas sa faute si, ma main — ici entre le pouce et l'index — ayant rencontré son épée, je fus hors d'état de continuer la lutte. Je lui donnai la lettre de Laura, pendant qu'on me pansait. Il la lut et me supplia de lui pardonner, ce que je fis, le cœur oppressé.

Voilà, don Frobenio, la fin de l'histoire de mon amour, car, cinq jours après, dona Laura avait disparu avec le Suisse.

— Et grâce à votre secours? demanda Froben.

— Je les aidai de mon mieux. Le chagrin de ma tante fut bien grand; mais, dans ces circonstances, la fuite de sa fille était préférable au déshonneur de la maison.

— Homme généreux! combien doit vous avoir coûté cette abnégation; c'était une rude épreuve.

— C'est vrai, répondit le vieillard avec un sourire amer. Je crus d'abord que cette blessure ne se cicatriserait jamais; mais le temps est un grand remède, mon ami! Je ne l'ai jamais revue, je n'ai jamais eu de ses nouvelles; une fois seulement les journaux ont cité le colonel Tannensée comme un brave de l'armée de Napoléon, ayant résisté longtemps à l'ennemi à la bataille de Brienne. Si c'est le même, si Laura vit encore, c'est ce que je ne saurais dire.

— Quand je vins dans cette ville, poursuivit l'Espagnol, que je visitai cette galerie, et que, au bout de vingt mortelles années, je revis ma Laura telle qu'elle

Digitized by Google

était aux jours de sa jeunesse, alors mes vieilles blessures se rouvrirent et — mais vous savez que je viens la voir tous les jours.

— Don Frobenio, je vous ai raconté, continua Don Pédro, ce que j'ai confié à peu de personnes; ce n'est pas pour vous engager à me donner une semblable preuve de confiance, bien que votre secret reposât aussi sûrement dans mon sein que la cendre des rois d'Espagne au palais de l'Escurial, et que je sois curieux de savoir pourquoi cette dame vous intéresse tant; mais la curiosité ne sied pas au vieillard.

— Je vous raconterai avec plaisir mon petit roman, dit Froben en souriant, après avoir remercié Don Pédro; il ne trahit les secrets de personne et finit où d'autres commencent. Si vous le permettez cependant, j'en remettrai le récit à demain, car il est bien tard pour aujourd'hui.

— Quand il vous plaira, répondit le vieux don.

Il lui serra la main et ils se séparèrent. Selon sa coutume, Froben alla le lendemain à la galerie. Il y resta plus d'une heure, le vieillard ne vint pas. Surpris et inquiet, il se rendit à son hôtel, où il apprit que le prince avait reçu, la veille au soir, des dépêches qui l'avaient fait partir le matin avec sa suite. Son gentilhomme, ajouta-t-on, a laissé ici une carte pour vous.

Froben saisit avidement ce dernier témoignage d'amitié, sur lequel il ne vit que « *Don Pédro de San Montanjo Ligez*, *major Rio de S. A.* ». Contrarié, il allait mettre en poche ce froid adieu, lorsqu'il aperçut sur le dos quelques mots écrits au crayon; il lut: « — Adieu, cher don Frobenio; vous demeurez mon débiteur de votre histoire; saluez et embrassez dona Laura ».

Digitized by Google

Il sourit de la commission du vieillard. Quand il se retrouva, les jours suivants, en face du portrait, il se sentit plus mélancolique que jamais ; c'était un grand vide pour lui que le départ de Don Pédro. Sans cette toile, qui avait à ses yeux un charme tout particulier, il eût quitté immédiatement Stuttgard. MM. Boisserée lui ayant donné un jour une lithographie qui représentait fidèlement ce tableau, il considéra ce présent comme un avertissement du ciel, prit congé de l'original, serra la copie avec soin et quitta la ville.

Son séjour à Stuttgard ne s'était prolongé qu'à cause du portrait qu'il y avait trouvé. Il reprit donc son projet d'un voyage vers le Rhin.

N'est-ce pas folie, se dit-il, que de poursuivre ainsi une ombre sur les grands chemins et d'observer attentivement chaque visage de jeune fille pour chercher à reconnaître la bouche charmante d'une femme inconnue?

Un matin en sortant de Bingen, après avoir traversé les ravissantes contrées montagneuses du Neckar et les magnifiques environs de Mannheim, de Worms et de Mayence, qui avaient favorablement impressionné son âme, il n'avait devant les yeux que l'image d'un ami qu'il allait revoir le jour même.

Froben avait parcouru la France et l'Angleterre en société d'un compatriote, qui, de compagnon de voyage, était devenu peu à peu son ami. Quand il réfléchissait à leur amitié, il était forcé de s'avouer que ce n'était pas la conformité de caractère qui les avait rapprochés. Le baron de Faldner était un peu rude et inculte; ses voyages et son séjour à Paris et à Londres n'avaient fait que polir et adoucir légèrement ses formes. Il appartenait à la classe de ces êtres qui, faute de connais-

Digitized by Google

sances, se regardent comme des hommes pratiques, c'est-à-dire des gens naturellement doués de tout ce que les autres sont obligés de se donner la peine d'apprendre. Cette présomption le rendait heureux, en l'empêchant de reconnaître sur quel frêle appui reposait son savoir; mais il eût été plus heureux encore si son amour-propre ne l'eût poussé à donner des conseils en toute circonstance, sans vouloir jamais en recevoir, et à se considérer comme une forte tête. Il était insupportable en société et peut-être un tyran domestique, par cela seul qu'il croyait toujours avoir raison.

Froben arriva vers le soir à la terre de son ami; un domestique lui dit que son maître était au jardin, et il le reconnut de loin à sa tournure et à sa voix.

— Qu'y a-t-il pour votre service? demanda sèchement le baron qui, en se retournant, aperçut devant lui un homme qui lui souriait amicalement en lui tendant la main.

— Ne me reconnais-tu pas, Faldner? répondit l'étranger; tes pépinières t'auraient-elles fait perdre tout souvenir de Londres et de Paris?

— Est-ce possible! mon ami Froben! s'écria Faldner, et il se jeta dans ses bras. Il fit apporter du vin sous un berceau et se mit à lui raconter son histoire. J'ai, dit-il entr'autres, une existence abreuvée de tracas continuels et de soucis, de querelles et d'emportement; et quelques procès répandent encore de l'amertume sur les moments de tranquillité que me laisse la surveillance de mes terres.

Froben à son tour lui apprit en peu de mots qu'il avait été attaché à diverses ambassades, qu'il ne s'était trouvé bien nulle part, qu'il avait sollicité un long congé et qu'il se remettait à voyager un peu.

Digitized by Google

— Que tu es heureux! s'écria Faldner. Que ton sort est digne d'envie! aujourd'hui ici, demain là. Y a-t-il rien de plus beau que les voyages! que je voudrais pouvoir encore courir le monde!

— Eh bien! qui t'en empêche? reprit Froben en riant; fais seller ton cheval et partons ensemble.

— Hélas! impossible, répliqua en souriant le baron embarrassé; je suis ici l'âme de tout. Et puis j'ai fait une grande sottise — il n'y a plus moyen de songer aux voyages.

En ce moment un domestique vint au berceau, annonça que madame était rentrée et faisait demander où il fallait servir le thé.

— En haut, au salon, je présume, dit le baron en rougissant un peu.

— Comment, tu es marié? demanda Froben surpris, et je ne l'ai pas appris plus tôt! Je t'en félicite, mais je t'avoue cependant que je me serais moins attendu à cette nouvelle qu'à la chute du ciel; — et depuis quand?

— Depuis six mois, répondit le baron sans oser regarder son ami; je m'étonne que cela excite à ce point ta surprise; tu peux t'imaginer qu'avec mon établissement, comme je surveille tout par moi-même — —

— Je trouve cela tout naturel et très-convenable; mais, quand je me rappelle ton langage d'autrefois sur le mariage, je ne puis m'imaginer que tu aies trouvé une demoiselle à la hauteur de tes prétentions, qui surpassaient toutes les bornes du possible. Cependant, puisqu'il y a dans la maison une dame qui nous invite à prendre le thé, il m'est impossible de me présenter devant elle en costume de voyage; un peu de patience donc, je suis à toi dans un instant. Au revoir!

Digitized by Google

— Il n'a pas tort, soupira le baron.

En ce moment, une femme de haute stature entra sous le berceau; — qui vient de s'éloigner de toi? demanda-t-elle vivement; qui a prononcé ces mots : « Au revoir? »

Le baron se leva et regarda sa femme avec étonnement; il remarqua que le coloris, ordinairement si tendre de ses joues, avait fait place à une excessive rougeur. — Non, ce n'est pas tolérable, s'écria-t-il avec colère; que de fois il me faut te dire que Hufeland interdit sévèrement aux personnes de ta constitution tout mouvement trop précipité; comme tu as le teint animé! Tu as certainement encore fait une course à pied, tu t'es échauffée et maintenant, au mépris de toute raison, tu descends au jardin où le frais se fait déjà sentir. Il me faut toujours te répéter la même chose, comme à une enfant; n'as-tu pas honte!

— Je venais te chercher, répondit-elle d'une voix tremblante; ne sois pas si prompt à te fâcher; j'ai fait toute la route en voiture, et ne me suis nullement échauffée. Calme-toi donc.

— Tes joues disent le contraire, reprit-il avec aigreur. Dois-je donc te prêcher sans cesse? Et de châle, tu n'en as pas mis non plus, malgré ma recommandation expresse de n'y pas manquer quand tu viens au jardin le soir; pourquoi jeter l'argent par les fenêtres pour te procurer ces sortes d'objets, si tu ne t'en sers pas? Dieu, que j'enrage souvent! Tu ne fais rien pour me plaire; ton éternel entêtement me tue. Souvent je voudrais — —

— Je t'en prie, pardonne-moi, Franz! interrompit-elle d'une voix émue, en s'efforçant de retenir les

Digitized by Google

larmes qui lui venaient aux yeux ; ne t'ayant pas vu de tout le jour, je voulais te surprendre ici ; je n'ai plus songé ni au châle ni à la fraîcheur du soir. Pardonne-moi, veux-tu pardonner à ta femme?

— Il suffit, laisse-moi donc en repos, tu sais que je n'aime pas les scènes de ce genre. Des larmes! corrige-toi donc, pour l'amour de Dieu, de cette maudite habitude de pleurer pour des riens. — Nous avons un convive, Froben, qui a voyagé avec moi et dont je t'ai déjà parlé. Conduis-toi raisonnablement, Joséphine, entends-tu? Fais en sorte que rien ne manque et que je n'aie pas à m'occuper du ménage. Nous prendrons le thé au salon.

Il enfila silencieusement l'allée du château. Joséphine le suivit toute troublée; une question errait sur ses lèvres; elle brûlait de la lui adresser et, cependant, la renferma dans son sein.

A une heure avancée de la nuit, le baron conduisit son ami à la chambre qu'il avait fait préparer pour lui, et celui-ci ne put s'empêcher de le féliciter de son choix. — Vraiment, Franz, lui dit-il en lui serrant la main avec feu, il ne manquait à ton bonheur qu'une telle femme. Tu fus de tout temps un favori de la fortune, mais je n'aurais jamais cru que, avec tes étranges maximes et tes exigences, tu rencontrerais pour femme une mortelle si aimable et si charmante.

— Oui, oui, je suis content d'elle, répondit sèchement le baron; il faut, dans ce monde, se faire à la pensée qu'on ne peut pas trouver toutes les qualités réunies.

— J'espère que tu n'es pas ingrat envers tant de beauté. J'ai vu beaucoup de femmes, mais, sur mon

Digitized by Google

âme, pas une d'une beauté aussi irréprochable que la sienne. Ses yeux ! quelle expression touchante ! Ne croit-on pas voir des songes enchanteurs errer sur son beau front ? Et cette taille délicate et svelte ! Je ne sais si je ne dois pas admirer encore davantage son tact si fin, son jugement sûr et son esprit orné.

— Te voilà tout à fait sous le charme, répondit Faldner en souriant. — Bonne nuit ; félicite-toi d'être encore libre et ne choisis pas trop précipitamment.

Froben indigné le suivit des yeux, quand il se retira. — Je crois qu'il n'est pas content de son lot, pensa-t-il ; il a fait choix d'un ange, et, par ses ridicules prétentions, il transforme sa maison en véritable enfer. La pauvre femme !

Froben avait bien remarqué avec quelle inquiétude les regards de Joséphine se portaient sur le baron à chaque chose qu'elle faisait ou qu'elle disait, comme celui-ci la regardait d'un œil courroucé, quand elle avait, selon lui, commis une faute, et comme il lui faisait signe de la main, se mordait les lèvres et gémissait, quand il croyait que son ami ne le voyait pas. Et avec quelle patience angélique elle endurait tout cela ! Cette jeune femme avait fait sur Froben une impression profonde.

— N'ai-je pas vu, poursuivit-il en lui-même, qu'elle est sous le poids d'un fardeau, que ses lèvres retiennent avec peine des paroles de chagrin, et que ses yeux n'attendent que la solitude pour pleurer sur la dureté de son mari ? — Non ! c'est impossible ! elle ne peut pas l'avoir épousé par amour. Le monde qu'il y a derrière cet œil est trop grand pour l'esprit de Faldner, et le cœur de sa femme trop tendre pour ce tyran domestique. Que je la plains !

Digitized by Google

En parlant ainsi, il s'était approché d'une armoire où les domestiques avaient placé ses effets. Il ouvrit son porte-manteau ; son premier regard tomba sur le rouleau chéri, et il sentit le rouge lui monter au visage. — Ne t'ai-je pas été infidèle ce soir? demanda-t-il. Ne s'est-il pas glissé une autre image dans mon cœur? Oui ; et ne me suis-je pas surpris à faire, au sujet de la femme de mon ami, des réflexions inconvenantes et qui ne peuvent lui être d'aucune utilité? Il déroula le portrait adoré et resta frappé d'une grande surprise. Il se prit tout à coup à penser, pour la première fois, que madame de Faldner avait une ressemblance frappante avec ce portrait, non pas dans les yeux, les cheveux et le front, qui étaient tout à fait différents, mais dans le nez, la bouche, le menton et même la pose gracieuse du cou. — Et cette voix! s'écria-t-il, cette voix n'a-t-elle pas, dès que je l'ai entendue, résonné à mon oreille comme une voix bien connue? Comment donc? la femme de mon ami serait-elle cette jeune fille que je n'ai vue qu'une seule fois et qu'à moitié, que j'aime pour la vie et que je cherche en vain depuis ce moment? Ce port — oui, elle aussi, elle était grande, et, lorsque je la serrai dans mes bras, lorsqu'elle s'appuya sur mon cœur, je sentis, malgré son manteau, qu'elle avait la taille fine et svelte. Et n'ai-je pas rencontré souvent, ce soir, ses yeux lançant sur moi des regards scrutateurs? M'aurait-elle reconnu? — Fou que je suis! Comment Faldner, avec sa méfiance, avec la sévérité de ses principes sur la noblesse et sur une réputation irréprochable, pourrait-il avoir épousé une inconnue, une mendiante?

Il reporta des regards attentifs sur le portrait, et il

Digitized by Google

crut un moment n'avoir plus d'incertitude, mais le doute revint l'instant d'après. Il accusa l'infidélité de sa mémoire. Ce portrait ne s'était-il pas confondu entièrement avec ses anciens souvenirs? Et maintenant qu'il avait rencontré une nouvelle ressemblance, n'était-il pas dans un labyrinthe de conjectures? Il jeta de côté le portrait et cacha dans les coussins du lit son front brûlant. Il appela de tous ses vœux un sommeil profond, afin de sortir de ce doute et de voir, dans ses songes, l'image véritable apparaître triomphante.

En entrant au salon le lendemain matin, il apprit, par un domestique, que son ami était sorti pour toute la matinée. — Et madame? demanda-t-il.

— Depuis plus d'une heure elle cueille des pois au jardin, et elle ne tardera pas à revenir pour le déjeûner.

Froben se promena dans le salon en se remémorant la soirée de la veille; il trouva qu'il avait été d'une sensibilité folle et outrée. Il s'approcha de la glace et jeta les yeux sur les cartes de visite qui la bordaient, et sur l'une desquelles il lut ces mots joliment gravés : « Le baron F. de Faldner avec sa fiancée, Joséphine de Tannensée. »

— De Tannensée? Ce nom dissipa soudain toutes ses incertitudes sur la ressemblance entre la femme de son ami et son portrait chéri. — Comment? serait-elle par hasard la fille de cette Laura que mon bon Don Pédro a aimée autrefois? Quelle joie pour lui, s'il en était ainsi, et que je fusse à même de lui donner des nouvelles de celle qu'il a perdue! Ne trouvait-il pas dans ce merveilleux portrait la ressemblance la plus frappante avec sa cousine? La fille ne peut-elle pas ressembler à la mère?

Digitized by Google

La porte s'ouvrit, il s'empressa de cacher cette carte, se retourna et vit entrer Joséphine, qui lui parut infiniment plus ravissante encore que la veille. Elle l'aborda en souriant d'un air amical et gracieux, et il se traita lui-même de fou, en croyant voir dans ses yeux qu'elle avait pleuré.

Elle l'invita à se mettre à table, lui dit que Faldner était sorti de grand matin et l'avait chargée de l'excuser auprès de son ami. — Il a, poursuivit-elle, une existence remplie de soins et de soucis, mais je crois que cette grande activité est devenue un besoin pour lui.

— N'est-ce qu'en cette saison? demanda Froben; y a-t-il en ce moment beaucoup à faire dans les champs?

— Non, répondit-elle, il est ainsi depuis que je le connais : toujours dans ses travaux. Ce printemps et cet été, il ne s'est pas passé un seul jour qu'il n'ait été occupé sur ses domaines.

— Vous devez souvent vous sentir fort délaissée, dit le jeune homme, si vous êtes ainsi tout à fait seule à la campagne, et que Faldner soit absent toute la journée.

Délaissée? répondit-elle d'une voix tremblante et en se penchant vers une petite table voisine — et Froben vit dans la glace qu'elle avait les lèvres douloureusement contractées — délaissée? non, nous ne le sommes pas, à la campagne, autant qu'on pourrait le croire; nous nous faisons de fréquentes visites; voyez, quelle masse de cartes autour de cette glace.

Froben regarda, et la carte qu'il avait prise lui revint à la mémoire. — Ah! dit-il, en la tirant de sa poche et la montrant à la dame, je viens de commettre un petit larcin. Croiriez-vous bien que ce n'est qu'hier que j'ai appris le mariage de mon ami? Et je viens seulement

Digitized by Google

d'apprendre votre nom par cette carte. Vous vous appelez Tannensée?

— Oui, répondit-elle en souriant, et j'ai échangé ce nom obscur contre le beau nom de Faldner.

— Obscur? si votre père était le colonel de Tannensée, votre nom n'était pas obscur.

Elle rougit : — Hélas! mon bon père! s'écria-t-elle, on m'a bien dit qu'il était compté au nombre des braves officiers de l'empereur, et — il est descendu au tombeau avec le grade de général. Je ne l'ai pas connu ; je ne l'ai vu qu'une seule fois au retour d'une campagne.

— N'était-ce pas un Suisse? demanda Froben.

— Si je ne me trompe, répondit-elle en le considérant avec surprise, ma mère m'a dit que mon père avait des parents en Suisse.

— Et votre mère ne s'appelle-t-elle pas Laura, et ne descend-elle pas d'une famille espagnole?

A ces mots elle pâlit et trembla. — Oui, elle s'appelait Laura, répondit-elle, — mais, mon Dieu, d'où tenez-vous ces renseignements sur notre compte? — d'une famille espagnole? poursuivit-elle; non, vous vous trompez, ma mère parlait allemand et était Allemande.

— Comment? votre mère est donc morte?

— Depuis trois ans, répondit-elle attristée.

— Oh! pardonnez-moi de vous questionner encore; n'avait-elle pas des cheveux noirs et, comme vous, des yeux noirs? N'avait-elle pas beaucoup de ressemblance avec vous?

— Vous avez connu ma mère? s'écria-t-elle avec inquiétude, et elle trembla de tous ses membres.

— Non; mais, par un singulier hasard, j'ai fait, ou je me trompe fort, la connaissance d'un excellent parent

Digitized by Google

de votre mère. — Et il lui raconta avec de grands ménagements l'histoire de don Pédro, et comment ils s'étaient rencontrés devant le portrait (dont il envoya chercher la copie qu'il lui montra). Il termina en affirmant que si Joséphine ne disait pas que Laura, sa mère, était Allemande, il croirait fermement que cette Laura était la même que la dona Laura Tortosi de l'Espagnol, et que le capitaine suisse Tannensée, et son père, à elle, le général Tannensée, n'étaient que la même personne.

Joséphine, devenue pensive et le front appuyé sur sa main, lui parut ne pouvoir répondre immédiatement, quand il eut fini de parler.

— Oh! ne vous fâchez pas contre moi, dit Froben, d'avoir interprété de la sorte un étrange jeu du hasard. — Mon Dieu! qu'ai-je fait! poursuivit-il, quand il vit ses larmes couler en abondance. Tout cela n'est qu'une folle supposition de ma part. Votre mère était Allemande, vos parents et vous, vous devez savoir tout cela mieux — —

— Mes parents? interrompit-elle en pleurant; hélas, mon malheur est précisément de n'en pas avoir. J'étais enfant unique. Mon père ne vivait pas dans la meilleure intelligence avec ses parents de la Suisse, car ma mère m'a souvent raconté qu'ils étaient fort irrités contre lui parce qu'il l'avait préférée à une riche demoiselle de leur pays qu'on lui destinait pour épouse. Nous demeurions chez des étrangers, et je ne vis que fort peu mon père, qui était toujours en campagne. Il ne me restait donc que ma bonne mère; mais il est vrai qu'elle valait pour moi toute une famille. Lorsqu'elle mourut, je me trouvai seule au monde, car il n'y avait pas une seule personne à laquelle je pusse dire, en me réfugiant auprès

Digitized by Google

d'elle : « Ils sont morts, ceux qui me nourrissaient et me protégeaient, servez-moi de parents ».

— Votre mère ne s'appelait donc pas Tortosi?

— Je ne la nommais pas autrement que ma mère, et elle ne m'a jamais parlé de sa vie antérieure; hélas, quand je fus grande, elle était toujours si malade! Mon père ne l'appelait que Laura, et, dans quelques papiers que l'on a trouvés après sa mort, elle est nommée Laura de Tortheim.

— Voilà qui est clair comme le jour, s'écria Froben, votre mère s'appelait Laura; en fuyant ils changèrent le nom de Tortosi en celui de Tortheim, ce capitaine de Valence s'appelait Tannensée, c'est votre père, le général Tannensée; et ne dites-vous pas que ce portrait ressemble parfaitement à Laura, votre mère? et mon cher don Pédro n'a-t-il pas reconnu dans l'original sa dona Laura? A présent, vous n'êtes plus seule au monde, vous avez au moins un excellent cousin, don Pédro de San Montanjo Ligez! Dieu! comme votre mari va se réjouir de cette illustre parenté!

— Mon mari! s'écria-t-elle douloureusement, et elle se cacha le visage avec son mouchoir. Oh! vous connaissez mal Faldner, reprit-elle après avoir séché ses larmes, si vous pensez que ces découvertes le surprendront agréablement! Vous ne connaissez pas sa défiance, et il déteste cordialement tout ce qui s'écarte du train habituel des choses. Ne dois-je pas, poursuivit-elle avec amertume, considérer comme une grâce qu'avec sa richesse et sa naissance il m'ait épousée, et qu'il se soit contenté du peu de documents que je lui ai fournis sur ma famille? Ne faut-il donc pas, s'écria-t-elle en versant des larmes amères, que je l'entende dire tous les jours

Digitized by Google

qu'il aurait pu s'allier aux familles les plus distinguées et les plus riches ? Ne me dit-il pas souvent, lorsqu'il se fâche contre moi, que ma noblesse est d'hier, qu'on ne connaît pas la famille de ma mère, et que quelques Tannensée de la Suisse, laissant de côté le *de,* ont même embrassé le commerce ?

Un horrible trait de lumière frappa l'esprit du jeune homme. — Me voilà donc dans une maison de malheur, témoin d'une union mal assortie, se dit-il à lui-même. Hélas, elle ne l'a pas épousé par amour, mais par nécessité, parce qu'elle était sans appui ; et Faldner l'a prise pour sa beauté et parce qu'il pouvait briller par elle. Femme infortunée ! et le barbare lui fait un crime de son malheur et lui fait même sentir tout ce dont elle lui est redevable ! — Et, s'adressant à cette belle affligée : — Prenez que nous n'ayons rien dit, car je m'aperçois que cela vous chagrine ; quelle nécessité pour Faldner d'en être instruit ? Taisons-lui mes suppositions qui ne peuvent d'ailleurs aboutir à rien.

— Monsieur, dit Joséphine avec une espèce de fierté dans le maintien, je ne puis croire que vous ayez parlé sérieusement ; vous saurez, en tout cas, que la femme du baron de Faldner ne partagera pas avec vous un secret que son mari ne puisse connaître.

A ces mots, elle se leva, salua son convive, frappé de surprise, et le quitta. Froben voulait la suivre, lui demander pardon, en un mot réparer tout le mal, mais elle avait disparu avant qu'il fût suffisamment remis pour se lever de son siége.

Le baron de Faldner revint pour le dîner, et Joséphine le reçut avec son amabilité ordinaire, mais il s'empressa de s'arracher à ses embrassements.

Digitized by Google

— N'y a-t-il pas de quoi devenir fou, Froben? s'écria-t-il sans s'occuper le moins du monde de sa femme, je fais venir d'Angleterre, à frais exorbitants, une machine à vapeur, et au moment où je compte déjà sur quatre-vingt, cent pour cent de bénéfice, voilà qu'elle ne marche pas!

— Franz! s'écria Joséphine en pâlissant.

— Elle ne marche pas? dit Froben.

— Elle ne marche pas! répéta l'infortuué propriétaire.

On prit place à table dans d'assez tristes dispositions. Le baron dévorait le chagrin que lui causaient ses espérances déçues et la probabilité de la perte de son capital; il but beaucoup et fit force plaisanteries de mauvais goût. Joséphine était plus pâle encore que de coutume; elle s'acquittait silencieusement de ses devoirs de maîtresse de maison et évitait de regarder Froben. Celui-ci voyait sur le visage de son ami la mauvaise humeur d'une espérance trompée, et, sur la physionomie de la jolie femme, le courage et la résignation unis à une grande anxiété, et il lui semblait quelquefois que ce n'était qu'avec lui que le malheur était entré dans cette maison.

Durant le dîner, la conversation fut languissante et décousue; cependant, quand le dessert fut servi et que, sur un signe de Joséphine, les domestiques se furent retirés : — Tu as perdu, dit-elle à son mari, de ne pas avoir été présent ce matin à un entretien fort étrange qui a eu lieu entre ton ami et moi. Tu sais que nous nous sommes souvent plaints de mon manque de parenté; eh bien, monsieur nous a découvert plusieurs parents de mon côté et des parents distingués.

Faldner surpris regarda son ami d'un air scrutateur;

Digitized by Google

celui-ci se trouva d'abord un peu embarrassé, mais il sentit qu'il s'agissait ici d'être circonspect, et il raconta l'étrange histoire du portrait et de sa connaissance avec don Pédro.

Contre toute attente, le front du baron se rassérénait visiblement pendant ce récit. Ces seuls mots « c'est surprenant! » lui échappaient çà et là; et, quand Froben eut fini, il s'écria : — Quoi de plus clair que tout cela? Dona Laura de Tortosi est la même que Laura de Tertheim, et le capitaine suisse Tannensée n'est autre que le père de Joséphine. Et il est riche, dis-tu, cher Froben, il est riche, le gentilhomme? il est célibataire et nourrit encore son ancienne passion pour sa dulcinée de Valence? Peste! ma petite Joséphine, il pourrait se trouver là une riche succession en piastres!

Joséphine n'avait pas compté sur un pareil langage; le convive s'aperçut bien à sa mine qu'elle eût mieux aimé l'entendre sans témoin; toutefois elle parut avoir le cœur soulagé d'un pesant fardeau, elle pressa la main de son mari, qui lui avait parlé avec moins de rudesse qu'à l'ordinaire, et elle dit d'un air assez gai : Il me semble qu'il y a une disposition particulière du sort dans l'étrange rencontre de notre ami avec l'Espagnol; je crois même que c'étaient des airs espagnols que ma mère, quand elle était seule, chantait en pinçant de la guitare. Peut-être est-ce pour cela que je n'ai pas été élevée dans votre foi, quoique mon père, je le sais positivement, fût de la religion réformée. Le mieux, c'est que notre ami écrive à don Pédro.

— Oui, fais-moi ce plaisir! dit Faldner, écris à ton vieux don que tu n'as pas trouvé sa Laura, mais vraisemblablement la fille de sa Laura; cela pourrait aboutir à

Digitized by Google

quelque chose, tu me comprends bien; à qui léguerait-il sa fortune, si ce n'est à toi, mon trésor? Je l'ai toujours dit, et même à la comtesse Landskron, en demandant ta main : — quoiqu'elle n'ait pas grand'-chose, qu'elle n'ait même absolument rien, la bénédiction du ciel entrera avec elle dans ma maison. Et ne la voilà-t-il pas, cette bénédiction? A combien dis-tu que tu évalues l'Espagnol?

Le baron avait redemandé du vin, et, à ces derniers mots, Joséphine se leva et s'éloigna. Froben ne pouvait comprendre que son ami fût si grossier envers une femme si gracieuse et si noble, il sentait qu'en sa présence elle était honteuse des expressions triviales de son mari, et il répondit avec assez d'humeur : — Que sais-je; penses-tu donc que, comme les Anglais, je demande aux personnes avec lesquelles j'ai des relations : « Combien pesez-vous? »

— Je connais ton étrange manière de voir à cet égard, reprit le baron en riant, tu fais autant de cas d'un pauvre diable, qui ne possède que ce qu'on appelle des sentiments et du savoir-vivre, que d'un homme à deux cent mille livres de rente; mais sérieusement, il faut que nous éclaircissions l'affaire du don, et je compte entièrement sur toi.

— Tu le peux. — Mais tu ne m'as pas encore appris comment tu as connu ta femme.

— Je vais te le dire en deux mots, répondit Faldner en versant de nouveau du vin; tu connais mon esprit pratique, mon tact sûr dans ces sortes de choses. J'avais la liberté de choisir entre toutes les demoiselles du pays; riches, aisées, belles, jolies, toutes étaient à ma disposition. Mais, pensais-je, tout ce qui reluit

Digitized by Google

n'est pas or, et je me mis à la recherche d'une bonne ménagère. J'allai par hasard à la terre de la comtesse Landskron; Joséphine était alors sa dame de compagnie, sous le nom de mademoiselle de Tannensée. Cette enfant diligente et laborieuse me plut; préparer le thé, peler des pommes, cueillir des fèves, arroser les fleurs, en un mot, elle s'acquittait si bien de tout ce qu'elle avait à faire, que je pensai qu'elle deviendrait, plutôt que toute autre, une excellente femme de ménage. Je m'en entretins avec la comtesse. Il est vrai que je fus d'abord retenu par l'insuffisance des renseignements que la Landskron me donna sur Joséphine. J'ai connu sa mère, me dit-elle, et, à sa mort, j'ai pris la fille chez moi. Joséphine n'avait pas de fortune, mais la comtesse la dotait d'un trousseau convenable. L'acte de mariage de ses parents et celui de sa naissance étaient en règle — on est ordinairement fou quand on est amoureux, je la pris donc pour femme.

— Et tu es, je n'en doute pas, infiniment heureux avec cette charmante créature ?

— Je n'ai pas à me plaindre; mais elle n'est nullement pratique, et je suis contraint de lui confisquer ses sots livres, afin de l'accoutumer à s'occuper de sa maison et du jardin. Mais viens, trinquons; le don remédiera à tout cela.

Froben accepta l'invitation que lui fit le baron de l'accompagner à son nouveau moulin à vapeur. Les chevaux furent amenés, ces messieurs sautèrent en selle, et déjà Froben allait tourner un angle du château, lorsqu'il jeta encore un regard en arrière et aperçut Joséphine à une fenêtre; elle ôta son mouchoir de devant ses yeux et les salua de sa jolie main.

Digitized by Google

— Ta femme nous fait un signe d'adieu, dit-il à Faldner.

Celui-ci se mit à rire.

— Que t'imagines-tu donc ? répondit-il en poursuivant sa route. Crois-tu que j'aie accoutumé ma femme à tant de tendresse et de sensiblerie que nous ne puissions nous séparer pour une après-midi sans baisers et sans embrassades, sans salutations et sans mouchoir flottant à la fenêtre ? Dieu m'en préserve ! c'est là ce qui gâte les femmes, et s'il t'arrive jamais de te marier, imite-moi, pour l'amour de Dieu. Veux-tu faire un voyage ou une promenade à cheval, n'en dis pas un mot d'avance. On t'amène ton cheval. — « Où vas-tu mon ami ? » demande-t-elle la première ou la seconde fois. Pas de réponse ; tu mets tes gants. « Mais me laisseras-tu donc ainsi toute seule ? » poursuit-elle, et elle te caresse les joues ; tu prends ton fouet avec assurance et tu réponds : « Je vais encore à la métairie ce soir, il y a ceci et cela à faire. Adieu ! et si je ne suis pas à la maison à neuf heures, tu n'as que faire de m'attendre pour souper. » Elle s'effraie, tu n'y fais pas attention ; elle veut te suivre, avec ta cravache tu lui fais signe de rentrer; elle court à la fenêtre, se penche en dehors, et, le petit mouchoir aux larmes à la main, elle crie : —adieu! en faisant flotter le pavillon blanc. Laisse flotter et n'y fais pas attention. Donne à ta monture de l'éperon dans les flancs, et en avant ; je puis te jurer que cela tient les femmes en respect. La troisième fois, la mienne ne m'adressa plus de question, et, Dieu soit loué ! ces lamentations ont une fin.

Froben serrait les lèvres, et les paroles de cet homme grossier lui serraient bien davantage encore le cœur. —

Digitized by Google

Chien d'homme, se disait-il en lui-même, pire même qu'un chien, car le Seigneur t'a donné la raison. Tu as appris comme on dresse un cheval, comme on transplante un arbre en meilleure terre, mais comprendre une belle âme, un cœur aimant, voilà qui est au-dessus de la portée de ton intelligence. — Il n'avait pas pris congé d'elle, et elle lui avait déjà pardonné son langage grossier; aussi, comme elle le suivait de ses regards mélancoliques et pleins d'amour! — D'amour? peut-elle donc l'aimer? N'a-t-il pas froissé mille fois la délicatesse de ses sentiments? Ne voit-elle donc pas qu'il témoigne plus d'affection à son chien de chasse qu'à elle? Ou bien, parce qu'elle est sa femme, éprouverait-elle de l'amour pour cet homme qu'elle surpasse tant en esprit et que pourtant elle craint? Non! il ne peut, il ne doit pas en être ainsi!

Tout en cheminant, il se livrait à ces tristes pensées, pendant que le baron, qui avait allumé sa pipe, fumait tranquillement en regardant ses bois et ses champs. Ils arrivèrent ainsi au moulin à vapeur, où ils furent reçus par le mécanicien, homme modeste, mais jouissant généralement d'une grande réputation d'habileté, et que Faldner avait fait venir de Mayence.

— Encore rien de nouveau? demanda ce dernier. — Mon correspondant de Londres est un coquin et mérite d'être pendu; ou vous, maître Frohlich, vous vous entendez bien à monter une montre mais pas un moulin à vapeur.

Pendant qu'il continuait sur ce ton à apostropher le mécanicien, qui paraissait profondément affecté de ce langage et ne contenait qu'avec grand'peine son indignation incessamment sur le point d'éclater, Froben,

Digitized by Google

qui avait étudié à fond les mathématiques et visité avec son ami les plus célèbres fabriques de machines, avait pris et examiné les dessins du moulin et déclaré que rien n'était plus facile que de le monter, si les pièces étaient bien conformes au dessin. Il offrit de mettre la main à l'œuvre pour aider le mécanicien.

— Faites ce que vous voudrez, dit indifféremment le baron, en regardant tour à tour, avec un sourire ironique, son ami et maître Frohlich, je considère l'affaire comme perdue; j'aurais dû faire venir un mécanicien d'Angleterre.

A ces mots, il sortit, remonta à cheval et entra dans le bois. Lorsqu'il revint le soir reprendre son hôte, il fut surpris de voir les choses en bon train.

— Si cela continue, lui dit le mécanicien, et que monsieur nous aide encore demain, je garantis que nous aurons fini avant dimanche.

L'agencement du moulin avançait d'un pas rapide. Cette circonstance, et peut-être aussi la séduisante perspective des quadruples de don Pédro, rendirent le baron de meilleure humeur les jours suivants. Froben avait écrit à l'Espagnol à W**** et promis à son ami, sur ses instances, de demeurer chez lui jusqu'à l'arrivée d'une réponse. Faldner se conduisait aussi avec plus d'humanité envers Joséphine et lui avait même permis, probablement plutôt par égard pour son ami que pour elle, d'abréger ses occupations de ménage et de se faire faire une lecture par Froben ou de se promener avec lui, quand lui-même était retenu par des affaires.

Pendant ce peu de jours, le maintien de la jeune femme devint plus assuré, une douce satisfaction rendit

Digitized by Google

à ses joues leur incarnat, et maintes fois, quand un sourire errait sur ses lèvres, Froben s'avouait qu'il avait rarement vu une plus jolie créature. L'aspect de Joséphine le troublait même souvent au point qu'il croyait voir l'image chérie de ses songes et que des souvenirs confus se réveillaient en lui. Quand elle était émue, sa voix lui semblait trop connue pour qu'il ne l'eût pas entendue précédemment.

Durant ce temps-là, il s'occupait rarement du portrait qu'il admirait, naguère encore, des heures entières, et, quand il lui tombait par hasard sous la main, qu'il le déroulait et contemplait son amante inconnue, il se sentait honteux et croyait devoir implorer de l'image le pardon de sa négligence. — Cependant, se disait-il ensuite, comme pour s'excuser, est-ce donc un crime de rendre plus agréables à cette pauvre amie quelques jours de sa triste existence? Qu'il en coûte peu pour faire plaisir à cette femme angélique et la rendre heureuse! Lui lire un bon livre, causer avec elle, l'accompagner à la promenade à ses endroits de prédilection — voilà tout ce dont elle a besoin pour être gaie et contente. Quel bonheur Faldner pourrait avoir dans sa maison, s'il partageait quelquefois avec elle l'un ou l'autre de ces plaisirs!

Sans se l'avouer, le jeune homme se sentait flatté de l'attachement de Joséphine. Chaque matinée, chaque soirée ne semblait-elle pas une nouvelle fête pour elle? Ce n'était pas un mince mérite aux yeux de son ami que d'avoir précisément adopté pour son auteur favori Jean-Paul, que lui-même préférait à tous les autres.

— Que j'admire le dénouement de son *Hesperus*, dit un jour Joséphine. Il était en son pouvoir de laisser

Digitized by Google

Clotilde expirer dans les angoisses d'un amour non partagé; avant sa mort, Victor lui aurait dit : « Je t'aimais plus que tout au monde » et elle se serait endormie en souriant. Imaginez-vous quelles eussent été notre douleur et notre indignation contre le destin, si nous les avions vus descendre ainsi dans la tombe sans espérance et sans consolation! Mais ce n'eût pas été possible; Victor n'aurait pas aimé si longtemps, il se serait donné à Joachime ou à la princesse, car un homme ne peut être épris longtemps d'un amour non partagé.

— Vous croyez? répliqua Froben avec un sourire mélancolique; que vous nous connaissez peu, que vous nous jugez peu favorablement, si vous pensez que nous ne possédons pas le courage d'aimer fidèlement durant toute cette courte vie, même quand nous ne sommes pas payés de retour!

— Cela est possible chez les femmes; un amour qui n'est pas partagé est un cruel malheur, et les femmes sont, plus que vous, en état de supporter, toute leur vie, des souffrances secrètes. L'homme s'affranchirait d'un pareil chagrin, ou ce chagrin l'emporterait!

— Double erreur, dit Froben; car j'aime et je vis encore.

— Vous aimez! s'écria Joséphine avec une inflexion de voix si extraordinaire que le jeune homme la regarda avec surprise; lorsque leurs yeux se rencontrèrent, elle baissa les siens, une rougeur excessive se répandit sur son visage, qui redevint tout à coup d'une extrême pâleur.

— Oui, reprit-il, et plus paisiblement peut-être, mais non moins profondément que le premier jour; j'aime presque sans espoir, car la dame de mon cœur

Digitized by Google

n'a pas connaissance de mon amour, et cependant vous voyez que je n'ai pas encore succombé à mon chagrin.

— Et peut-on savoir, demanda-t-elle d'une voix mal assurée, quelle est l'heureuse mortelle?

— Hélas! c'est là précisément le malheur, je ne sais ni qui elle est, ni où elle est, et je l'aime cependant; vous me prendrez pour un second don Quichotte, si je vous confesse que je ne l'ai vue que quelquefois, que je ne puis me rappeler que quelques parties de son visage et que je n'en cours pas moins le monde à sa recherche.

— Voilà qui est étrange! non que je ne puisse m'expliquer une pareille position, mais il n'en est pas moins vrai que c'est une exception rare; savez-vous si vous êtes aimé, si la dame vous est fidèle?

— Je ne sais rien de tout cela, je sais seulement que je serais heureux si je pouvais l'appeler ma femme, et je ne sais que trop que je dois peut-être renoncer pour toujours à cet espoir, et que je ne serai jamais parfaitement heureux!

Disant ces mots, le jeune homme, en proie à une tristesse qu'il ne se sentait pas la force de vaincre, se leva précipitamment, sortit du berceau et regagna le château. Joséphine le suivit de ses regards pleins d'un amour infini, des larmes s'échappèrent de ses paupières et ne la réveillèrent de ses songes qu'en tombant en abondance sur sa jolie main.

La prophétie du vieux mécanicien s'accomplit : le samedi la machine du moulin à vapeur fut entièrement montée. On fit aussitôt un premier essai qui réussit à souhait, et le baron, dans la joie de son cœur, invita toutes ses connaissances des alentours à venir le lendemain inaugurer solennellement son moulin par une

Digitized by Google

petite fête. Quoique ce jour-là il fût heureux et gai et qu'il reçût amicalement ses nombreux convives, il ne put échapper à l'œil observateur de Froben qu'il tourmentait sans cesse Joséphine; elle supportait tout avec une patience et une résignation incompréhensibles. Elle était partout, elle veillait à tout, et elle sut trouver un moment pour demander à Froben pourquoi il était si triste et l'engager à prendre part à la gaieté générale.

Cette gaieté et le vin exaltaient de plus en plus Faldner, et il finit par être urgent de quitter la table, car lui et quelques convives du voisinage se permettaient déjà des plaisanteries et des allusions blessantes pour les oreilles délicates.

On se rendit au nouveau moulin à vapeur et on l'inaugura solennellement au milieu des propos joyeux et des rires.

Au retour, on s'assit pêle-mêle. On sabla les vins vieux du maître de la maison, et bientôt une gaieté générale s'empara de tous les invités. On se livra à des jeux d'esprit, et on finit même par ne pas dédaigner les petits jeux de société. Quand il s'agit de faire rentrer les gages, Froben en eut un à racheter, et Joséphine, chargée de désigner la pénitence, lui ordonna de raconter un événement véritable de sa vie. On applaudit sans réserve à ce choix. Froben hésitait et avait l'air de chercher.

— Veux-tu, s'écria le baron, que je raconte pour toi un événement de ta vie? par exemple, la piquante aventure de la jeune fille du Pont-des-Arts.

Froben rougit et le regarda d'un air improbateur; mais la société, qui pressentait quelque plaisant mystère, s'écria : — L'histoire de la jeune fille! l'histoire du

Digitized by Google

Pont des-Arts! Dans le seul but peut-être d'échapper à l'indiscrétion de son ami, que le vin avait déjà fait sortir des bornes, Froben consentit à la raconter; mais le baron promit bien que, pour peu que le narrateur s'écartât de l'exacte vérité, il donnerait des renseignements sur cette aventure, dont il avait été témoin oculaire.

(*La fin à une prochaine livraison.*)

Digitized by Google

Poésie.

HYMNE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE A LA VIERGE.

Jésus ayant donc vu sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, Voilà votre fils. Puis il dit au disciple : voilà votre mère. Et depuis ce moment-là, ce disciple la prit chez lui.

(*Evang. selon S. Jean*).

L'Enfer était frappé d'une terreur profonde ;
Dieu venait d'accueillir, pour le salut du monde,
L'holocauste sanglant de son fils bien-aimé ;
Déjà depuis hier tout était consommé,
Du divin Rédempteur la tâche était remplie,
Et le calice amer, vide jusqu'à la lie.
Son âme était au ciel, son corps dans le tombeau
Dont un ange, au jour dit, devait briser le sceau.
Loin de Jérusalem, et bien loin du Calvaire,
Les disciples tremblants fuyaient, pleins de mystère,
Et dispersés partout, comme sont les brebis
Dont par quelques larrons le pasteur fut surpris ;
La mère de Jésus, avec les saintes femmes,
S'en retournait pleurant, et du fond de leurs âmes
La douleur par moments s'échappait en sanglots
Où le Jourdain mêlait le bruit sourd de ses flots.
Jean, le disciple aimé de son céleste maître,
Le plus chaste de tous, et le plus doux peut-être,
Accompagnait aussi, d'un pas lent et rêveur,
La mère qu'en ses mains confia le Sauveur,
Et quand la plainte était plus dolente exhalée
Par cette autre Rachel, comme elle inconsolée (1),

(1) *Et noluit consolari, quia jàm non sunt.* (La Genèse).

Digitized by Google

Parce que son cher fils, sa gloire, son Jésus,
Vivant encore hier, aujourd'hui n'était plus,
Le jeune homme en ces mots, d'une voix attendrie,
Fils déjà, s'essayait à consoler Marie :

« Femme, laissez couler vos pleurs,
Et soupirez la plainte amère
De vos lamentables douleurs;
Pleurez, car vous n'êtes plus mère!..
Mais de votre fils au tombeau
Admirez le destin si beau,
Lui qui meurt pour sauver le monde!
Et qu'un trépas si glorieux
Sèche les larmes dans vos yeux :
Faut-il pleurer mort si féconde?

« Oui, pleurez, ce droit vous est dû;
D'un glaive votre âme est percée;
Rien ne remplace un fils perdu
Près d'une mère délaissée!
Pourtant le vôtre, quoique mort,
Au sépulcre on dirait qu'il dort :
Et sa voix nous a prédit l'heure
Où, comme un guerrier triomphant,
Bientôt il sortira vivant
De sa ténébreuse demeure!

« Mais néanmoins pleurez toujours,
Puisqu'à peine, à son court passage,
Le reverrons-nous quelques jours,
Comme on voit un cygne en voyage.
D'un vol rapide et glorieux
Vers son père qui règne aux cieux
Il remontera plein de joie,

Digitized by Google

Promettant le même destin
A tous ceux qui soir ou matin,
Le cœur contrit, suivront sa voie!

« Votre fils étant ici bas
La couronne de votre vie,
D'avance pleurez donc, hélas,
Votre solitude, ô Marie!
Mais pourtant voyez que d'enfants
De loin vous viennent triomphants!
Ecoutez tous leurs témoignages
Et les peuples chantant en chœur :
Gloire à la mère du Sauveur!
Jusqu'à la fin des derniers âges.

« Souffrez que de ces nouveaux fils
Je sois le premier, ô ma mère,
Puisque ce legs me fut remis
Par mon divin maître au Calvaire;
Selon sa pieuse oraison,
Daignez en mon humble maison
Venir habiter, ô Marie,
Et vous verrez s'il fut jamais,
De Galaad jusquà Cadès,
Mère en Israël plus chérie! »

— Il disait, et sa voix, qui charmait les échos,
De la mère éplorée arrêta les sanglots :
Cessant de détourner ses lèvres du calice,
Soumise, elle accepta sa part du sacrifice,
Comme elle avait reçu, pleine d'humilité,
Jadis, l'insigne honneur qu'elle avait mérité!
Et Jean la recueillit dans sa simple demeure,
Qu'elle ne quitta plus jusqu'à sa dernière heure,
Et les anges du ciel, de sa gloire éblouis,
La portèrent un jour en triomphe à son fils.

A.-S. de St.-Valry.

Digitized by Google

JEANNE DE FRANCE (1).

M'en vas mourir de ma douleur :
Il brise les nœuds d'hyménée ;
La triste Jeanne abandonnée
Perd et le trône et le bonheur !
Adieu, grandeur jadis si chère !
Hélas ! en quel lieu solitaire
Cacher ma honte et mes regrets ?
O vous qui fûtes mes sujets,
Si la puissance souveraine
N'avait point endurci mon cœur,
Si fus accessible au malheur,
Pleurez, pleurez sur votre Reine !
Sais bien que du don de beauté
Comme d'autres ne suis pourvue ;
Sais que Jeanne n'offre à la vue
Rien dont l'œil puisse être enchanté.
« Pardonne-moi de n'être belle :
» Contente-toi d'un cœur fidèle, »
Lui dis-je au jour de notre hymen.
Louis alors pressant ma main :
« Ah ! n'accuse pas la nature,
» Jeanne, elle t'a donné bonté,

(1) Cette princesse, fille de Louis XI et de Charlotte de Savoie, naquit en 1464. A l'âge de douze ans, elle fut mariée à son cousin, le duc d'Orléans, depuis roi sous le nom de Louis XII. Comme Jeanne ne joignait point les avantages extérieurs aux qualités morales qu'elle possédait dans un degré éminent, elle n'éprouva que de l'insensibilité de la part de son époux qui, parvenu au trône, sollicita du pape la dissolution de son mariage ; et, devenu libre, s'unit à la belle Anne de Bretagne, le 7 janvier 1499. L'infortunée Jeanne se retira dans le Berry, qu'on lui assigna pour douaire, y consacra le reste de sa vie aux austérités religieuses, et prit même en 1504 l'habit de l'ordre de l'Annonciade, qu'elle avait fondé à Bourges quatre ans auparavant. Elle mourut à l'âge de cinquante ans, en 1505, le 4 février, jour où l'Eglise, qui l'a mise au rang des saintes, honore sa mémoire.

(*Note de la Commission directrice de la* Revue [illegible]).

Digitized by Google

»Raison, candeur et loyauté :
»Pour mon bonheur quel doux augure ! »
Espérai donc tendre retour.
Mais le souvenir d'une amante,
Belle, hélas! et toute charmante,
Bientôt le troubla nuit et jour.

Pensa mourir la pauvre Jeanne
Alors qu'entendit le nom d'Anne,
Soupiré par l'ingrat Louis.
Ah! qu'ai souffert de ses mépris!
Jà devinant ma destinée,
Timide, lui cachai mes pleurs,
Mais, sans pitié pour mes douleurs,
Il m'a flétrie et condamnée!
Et cependant, penser mortel!
Louis n'est ingrat ni sévère;
De ses sujets il est le père :
Pour Jeanne seule il est cruel!

Mlle C. DE B.

ÉPIGRAMMES.

Vous prétendez que le docteur Monrose,
Quoique sur tout à tout propos il glose,
Et n'aime rien autant qu'à contrôler,
Parle plus mal encor qu'il ne compose.
Je ne connais ni ses vers ni sa prose;
Mais, à coup sûr, il doit savoir parler,
Puisqu'il ne fait pas autre chose.

Dans votre ignorance hautaine,
Vous soutenez, riche et beau Desmarchais,
Que l'or passe avant l'esprit; mais
On a de l'or, quand on en prend la peine,
Et de l'esprit, vous n'en aurez jamais.

Digitized by Google

D'où vient qu'à l'Institut dont il semble proscrit,
Béranger, si français en tout ce qu'il écrit,
A côté de Flourens n'a point encor sa chaise ?
C'est que, pour qu'il s'y trouve à l'aise,
On attend qu'avec l'âge il n'ait plus tant d'esprit.

—

Pourquoi dans le sénat dont toujours il fut membre,
Robin n'a-t-il jamais voté
Avec les orateurs de la minorité ?
C'est que, n'importe en quelle chambre,
Les sots, depuis Adam, sont en majorité ! (*)

—

Gautier l'académicien
Malgré tout le savoir que ce titre suppose,
N'est pas même grammairien.
S'il apprenait qu'il ne sait rien,
Il saurait au moins quelque chose.

—

Un riche, touchant à sa fin,
Fit appeler un médecin
Des plus habiles, mais d'une indigence extrême,
Qui le traita fort bien et qu'il paya de même.
Ainsi chacun guérit le mal de son voisin.

—

Chef de l'instruction publique,
Pair de France et tout à la fois
Membre du corps académique,
Monsieur Cousin le platonique,
Si l'éclectisme en fait d'emplois,
Comme en dogmes philosophiques,
N'est que l'art de faire un bon choix,
Est le premier des éclectiques.

L.-V. R.

(*) Casimir Delavigne, Epître à l'Académie française.

Digitized by Google

PUBLICATIONS NATIONALES. — VOYAGES.

Dans la livraison de juillet dernier, nous avons rendu un compte assez détaillé des deux premiers volumes de l'ouvrage publié par M. R. Spitaels, de Grammont, sous le titre : *de Bruxelles à Constantinople*. En appelant l'attention du public sur cette production, et en appréciant, d'une manière que nous persistons à croire équitable, les qualités caractéristiques de l'écrivain, une allure vive et dégagée, un sentiment toujours prompt et quelquefois sûr des objets qui s'offrent à lui, une diction facile, originale et pittoresque, nous n'avions pas hésité à signaler dans ses récits des erreurs de faits qui nous semblaient palpables, et à lui dénoncer en quelque sorte à lui-même des inconséquences d'opinion dont nous avions été frappé. Nous nous étions, à cet égard, exprimé avec une franchise qu'il n'eût tenu qu'à lui de trouver un peu âpre, et dans laquelle certains de ses confrères, dont l'épiderme est très-irritable, n'auraient pas manqué de voir un système d'hostilité personnelle. Tout au rebours : car il y a environ un mois, nous avons reçu de M. S. une lettre fort aimable et pleine de cordialité, accompagnée d'un article manuscrit destiné à faire partie du 3e volume, et où l'auteur modifie et rectifie ses jugements sur Rome, point sur lequel avait principalement roulé notre sermon. En prenant ainsi nos franches coudées de critique, nous savions bien que nous avions affaire à un homme d'esprit, son livre nous l'avait prouvé : mais, à vrai dire, nous ne nous attendions pas à le trouver de si bonne composition. Un écrivain, et qui pis est, un poëte (car nos citations ont fait voir qu'il y a de la poésie dans cet ouvrage), un poëte qui remercie sérieusement, et de bonne grâce, un journaliste de l'avoir contredit, qui envoie bravement un nouvel article à la feuille dans laquelle il a été censuré, voilà qui n'est pas commun. C'est suivre à la lettre le précepte saint qui ordonne de rendre le bien pour le mal, et notre touriste est meilleur chrétien qu'il ne croit

Digitized by Google

l'être. Après un pareil phénomène, les gens qui s'étonnent encore de quelque chose ne doivent plus s'étonner de rien, et pour ma part, je ne désespère pas de voir les rédacteurs du *Charivari* serrer la main aux sergents de ville.

Nous croyons faire chose agréable à nos lecteurs en leur donnant aujourd'hui une partie de cet article inédit, comme à-compte sur l'intérêt que ne peut manquer d'offrir le 3e volume, dont la publication a été retardée par une maladie de l'auteur. Ce n'est pas que les bonnes façons du spirituel voyageur nous aient entièrement réconcilié avec son système, trop souvent exclusif et passionné, malgré les louables efforts que l'écrivain fait de très-bonne foi pour demeurer impartial. Comme les meilleurs et les pires d'entre nous, il a les défauts de ses qualités; doué d'un tact fin et d'une perception rapide, il est d'abord affecté par l'aspect général des faits, à quelque ordre qu'ils appartiennent; il embrasse du premier coup-d'œil la surface et le relief des choses: mais il se dispense trop fréquemment de les creuser et d'en faire le tour, si l'on peut s'exprimer ainsi. Au reste, il fait lui-même l'aveu de cette tendance, organique en quelque sorte, et nous sommes d'autant moins porté à le chicaner encore là-dessus, que si cette méthode expéditive n'est pas celle d'un penseur en présence des plus graves questions qui touchent à l'histoire de l'humanité, elle contribue à rendre très-agréable et très-piquante la correspondance du voyageur. D'ailleurs, il sait élever son style à la hauteur de son sujet: et ce sont assurément, par les idées comme par l'expression, des pages remarquables, que celles qui contiennent le tableau physique de la ville éternelle, et l'évocation des grands souvenirs réveillés par l'aspect de ces ruines imposantes.

ADIEUX A ROME.

(Lettre XXXIV).

ROME, 31 juillet 1837.

A Rome depuis quatre grands mois!!!

En vérité, en vérité, je vous le dis: le premier qui se leva pour

Digitized by Google

demander qu'on nous fît grâce des Grecs et des Romains, accomplit une œuvre de miséricorde. Du temps où la tragédie classique régnait encore sur notre scène, que de Méropes, d'Agamemnons, de Brutus et de Virginius nous ont pesé sur la mémoire! Toute l'Iliade y a passé, et l'histoire de Xénophon, et celle de Tacite, et celle de Tite-Live! C'était l'ennui de l'école, doublé de la monotonie du théâtre. Maintenant nous en sommes tombés aux histoires du moyen âge. C'est le même engouement et la même répétition, sauf la longue rapière qui a remplacé le glaive antique, sauf le langage des soldats qui jurent par St-Michel au lieu de jurer par Jupiter.

Eh! pardieu, abandonnons une bonne fois toutes ces vieilleries, qui ne sont pas déjà tant récréatives. Je dirai aux touristes : ôtez Rome, Rome toute entière, et ne conservez que le Colysée, car le Colysée, c'est l'antiquité demeurée vivace et éloquente en dépit des antiquaires et des touristes ; le Colysée seul est visiblement authentique ; le Colysée seul est en droit d'en appeler à d'autres autorités qu'à celle des conjectures et des traditions. Buffon se prenait parfois à douter des mathématiques ; n'était le Colysée, je nierais les anciens Romains! Vous connaissez et admirez peut-être des gens qui aiment beaucoup l'histoire, et qui saupoudrent tous leurs discours de détails historiques pour leur donner cette odeur de science qui saisit et enivre? Moi, je n'admire que ce naïf enfant d'Albion qui d'un trait franchit le détroit, la France et l'Italie, pour venir s'extasier au pied du Colysée, et remonte dans sa chaise, en disant au postillon : retournez à Londres. Le Colysée, c'était son *veni*, *vidi*, *vici!*

J'ai parlé des traditions et des conjectures : Rome en est pleine, Rome ne vit que de cela ; chaque monument y a les siennes. Je déclare que ces ingénieuses sources de mensonges m'ont trouvé et me trouveront toujours peu crédule. Qu'est-ce, en effet, que la tradition? Et qui l'a faite? Me faut-il la subir sans la comprendre? Me faut-il l'accepter sans l'analyser? A ce prix, ma raison quelquefois se trouverait bien humiliée! Faut-il, au contraire, lui demander compte de ses dires? Alors quelle rude besogne, et quelle interminable guerre! Que d'erreurs aux vastes ailes tournent, depuis l'origine de toute tradition, sur leur inébranlable

Digitized by Google

pivot, comme pour défier une longue série de Dons Quichottes appelés à rectifier le passé!

Je vous confesse encore que, dans mon *positivisme*, ce dont, en général, je me soucie le moins, c'est de connaître l'histoire des monuments que j'admire, de posséder le chiffre exact de leurs proportions, le nom, la généalogie de ceux qui les élevèrent. Que gagnerais-je, pour mes impressions instinctives, à posséder toutes ces notions? Le monument est-il encore debout? Eh bien! explorons-le sans prévention ni engouement. A-t-il cessé d'exister, ou d'être déchiffrable? Alors épargnez-moi l'ennui de votre érudition et le regret d'être arrivé trop tard. Dans toutes les ruines, je vois d'abord ce qu'elles sont, puis ce qu'elles ont été. Je tiens à ne procéder que du connu à l'inconnu, et je me raidis contre ce que, à bon droit, j'appelle charlatanisme, pédantisme et badauderie. On vous dira toujours que la partie qui ne s'y trouve plus, était mille fois supérieure à celle qui en existe encore. Ces malices de *cicerone* sont inséparablement attachées à toute ruine, et j'y suis fait. Il s'est trouvé un Parisien qui, à son retour de Rome, pleura de dépit d'avoir omis dans ses explorations la *scala santa*, l'escalier traditionnel de Ponce-Pilate, qu'il n'est permis de gravir qu'à genoux. Ce même Parisien, qui croyait aux traditions, avait pris le Colysée pour un édifice en voie d'achèvement!

Mes réserves ainsi posées, je hasarderai un aveu qui en prendra double force : c'est que jamais émotion plus vive, plus suave, plus profonde et mieux justifiée ne m'a rendu attentif et recueilli, que dans cette nuit, sur les gradins du Colysée.

J'avais été, pour la dernière fois, prendre ma part d'une délicieuse *villeggiatura* à laquelle m'avait invité madame Conti. Au sortir du Théâtre-Valle, des voitures nous avaient pris pour nous transporter à la villa-Volkonski, voisine du Colysée. Il faisait le plus beau clair de lune, et jamais les demoiselles Conti n'avaient été plus aimables ni plus jolies. Lorsqu'on se fut longtemps promené dans de belles allées, sur un gazon parfumé, au milieu de ruines d'aqueducs romains qui longent la villa, on servit le souper, bizarre composé de jambon, de tartelettes et de figues fraîches, puis l'on se mit à danser la *saltarella*, et à se désaltérer avec du vin d'Orviéto. Certes, c'était une fête charmante pour qui

Digitized by Google

n'a pas le malheur d'être un peu philosophe. Mais vous savez que les folles joies n'ont jamais été mon penchant. Je préfère à la foule qui danse une familière causerie au coin d'un bon feu, l'hiver quand la glace pend en festons à nos fenêtres.

Je me dérobai donc au tumulte et je m'enfuis au Colysée, pour faire mes adieux à Rome.

Ah! que l'endroit et le moment me parurent bien choisis! Le Colysée au clair de la lune, à cette heure où le passé et le présent se ressemblent tant par leur air de fantôme, quel spectacle! Sur l'azur profond des cieux brillaient ces mêmes étoiles qui avaient éclairé Brutus et César, et qui dans leur course égale, silencieuse, éternelle, éclairaient encore les folies et les vanités de leurs successeurs!

J'entrai par la porte des Empereurs, je gravis les quatre étages, et j'allai m'asseoir sur la plus haute pierre que je pusse atteindre.

A cette élévation, une faible brise vint agiter autour de moi les feuilles de lierre qui s'échappent d'entre les blocs de granit; je dominais au loin Rome antique et Rome moderne, j'écoutais les bruits mourants qui s'élevaient de leur sein, le croassement des oiseaux de proie qui voltigeaient dans les ruines, le bruissement de la fameuse *Meta Sudans* dont parle Sénèque, et qui aujourd'hui conserve à peine un filet d'eau. La lune se montrant sans voiles inondait de flots de lumière la campagne, les coteaux, les arcades, les temples et les fontaines; c'était une clarté argentine, légère, douce, harmonieuse, et telle qu'on n'en voit pas sous un autre ciel que celui d'Italie.

Alors j'eus regret d'être seul, de ne trouver nul enthousiasme qui pût répondre à mon enthousiasme, et de devoir renfermer en moi tout ce que m'inspirait cette contemplation.

Architectes de mon pays, m'écriai-je, qui soufflez des édifices au lieu d'en bâtir, qui construisez des théâtres avec du plâtre et du carton bouilli, où êtes-vous?

Artistes et poëtes qui cherchez des émotions, — historiens et philosophes qui demandez des vicissitudes instructives, où êtes-vous?

C'est ici qu'il faut venir vous inspirer. C'est ici qu'il faut venir remuer, jusque dans les entrailles de l'antiquité, la déplorable

Digitized by Google

histoire des siècles et des nations. Et il n'y a pas seulement des études à faire, des lacunes à remplir, dans un fol intérêt de science humaine : il faut y venir pour voir, pour sentir, pour pleurer, et pour espérer!

Soixante et un ans après Jésus-Christ, l'architecte étant un empereur, et les maçons toute une armée, on vit sortir de terre, sur l'emplacement des étangs du jardin de Néron, un édifice de forme ovale, qui ne comptait pas moins de six cents pieds de long sur cinq cents de large, et cent quatre-vingts pieds de haut, sur mille sept cent quarante de circonférence. Tel était le Colysée; tel était l'amphithéâtre de Flavius. Quatre-vingts arcades y donnaient entrée à cent mille spectateurs, qui pouvaient s'y tenir à l'aise, sur des gradins circulaires, pour applaudir du geste et de la voix les monstres de l'Afrique qui combattaient pour le plaisir et sous les yeux des monstres de Rome.

Depuis que les destinées de la ville de Romulus s'étaient trouvées liées à celles du monde entier, il avait bien fallu que son architecture prît la taille de la nation et les proportions de son histoire. Au retour de leurs vastes conquêtes, les empereurs donnaient des fêtes à l'univers, dans la personne de leurs nouveaux sujets, qu'ils traînaient à Rome attachés à leur char de triomphe. A l'ordre de Titus, neuf mille bêtes féroces s'entre-déchiraient dans cette enceinte ; — sur un geste de Probus, mille autruches s'entre-croisaient dans une forêt peuplée d'animaux de tout pays; — pour satisfaire une fantaisie de Trajan, des vaisseaux combattaient contre des vaisseaux, des crocodiles contre des crocodiles, des reptiles géants contre d'autres serpens énormes. Tout cela, dans ce même amphithéâtre, qui dès-lors devait être grand comme un lac, grand comme une forêt, grand comme une ville.

Il fallait voir alors la vieille Rome, bondissant de toute sa furie italienne et gravant sur les portes de Janus le nom d'une nation de plus; il fallait entendre le peuple romain de ce temps-là, joyeux, criard, comme ses neveux le sont encore, voyant luire le jour du triomphe de l'*Imperator*, comme si ce triomphe eût été le sien.

Ce jour-là, le privilége était foulé aux pieds. L'*Imperator* ap-

Digitized by Google

partenait à tout le monde. Pas de proconsul, pas de préteur, pas d'édile privilégié qui eût exclusivement la permission d'approcher de sa personne. Au milieu du peuple, au milieu des vieilles légions, couvertes de la poussière des guerres lointaines, — entouré de jeunes cohortes qui continuaient la gloire des vétérans, — dans un char décoré des guirlandes de fleurs qu'apportaient les femmes et les enfants; — à travers une voie parsemée de roses, l'*Imperator*, couronné de lauriers, entrait par la *porte du Peuple*, traversait le champ de Mars et montait au Capitole, porté sur les bras de toute une population. . . . . .

Le peuple toujours, le peuple près de son général; et, au lieu de louanges ou de bassesses, des cris d'allégresse devant son char, et, derrière le général, quelques voix, parfois dures à entendre, mais que celui-ci écoutait avec religion, avec respect : — Prenez garde, lui disait quelque vieille moustache, prenez garde à l'enivrement de toutes ces joies : rappelez-vous Paul-Emile! Nous avons conquis des terres sur l'ennemi; n'allez pas prodiguer à tort et à travers notre bien à vos lieutenants : le peuple est là, qui chante au jour du triomphe, quand il mange au jour du travail! *Panem et circenses!...*

Mais le temps est passé d'admirer cette ancienne gloire, car de nos jours on a compris combien elle mentait à la liberté et à la justice. A toute époque, que fut Rome pour l'univers? Un conquérant armé de la force, un tyran deux fois victorieux du monde, régnant tour à tour sur les hommes par la puissance du glaive ou par celle des croyances. Dans l'ère antique, Néron s'effraie devant le fils d'un charpentier qui s'en était venu jeter au monde le paradoxe jusqu'alors inouï de l'égalité, et aussitôt des milliers de victimes chrétiennes teignent de leur sang le sable des Arènes. Au moyen âge, que font Ezzelin, Borgia, Castracani? Ce qu'avaient fait les empereurs, ce qu'avait fait le sénat romain : — ils écrasent sous leurs talons de fer, ils tuent par le poison, ils étouffent dans leurs cachots les malheureux qui leur résistent. Qu'étaient devenues Albe, Sagonte, Carthage, Numance? Tant de nations décimées, tant de tributs extorqués, tant de rois traînés en triomphe n'étaient que les offrandes des citoyens romains, horribles hécatombes, offertes sur l'autel de la tyrannie romaine!

Digitized by Google

Un jour, quand la Rome républicaine, devenue la concubine des despotes, couchée sans retour au lit de ses empereurs, eut épuisé jusqu'à la dernière goutte la coupe des plaisirs; du temps de Messaline aux colossales débauches, parut Juvénal, le poëte flagellateur, Juvénal à la parole crue et véridique, Juvénal qui venait prononcer l'oraison funèbre du grand cadavre, ouvrir les yeux sur l'hypocrisie patricienne qui sacrifiait encore à la Pudeur, et mener enfin ces funérailles d'où devait surgir une résurrection par le christianisme.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ah! si, du haut du dix-neuvième siècle, c'est un imposant spectacle que celui de l'histoire, — s'il y a plaisir et intérêt à reporter ses regards jusqu'au berceau de l'univers romain, placé si loin et si bas dans la nuit des temps, pour les ramener lentement et en suivant ses traces jusqu'à ces ruines qui le rappellent à peine; — s'il y a des enseignements utiles à refaire par la pensée son voyage aventureux à travers les âges, à épier ses premiers pas, d'abord si chancelants, dans une carrière inconnue, puis à le voir, devenu plus fort, se relever successivement de toutes ses chutes, se développer à travers tous les obstacles, et tour à tour guerrier et législateur, religieux et dissolu, raisonneur et blasé, marcher toujours et s'élever, comme malgré lui, jusqu'au niveau de notre civilisation actuelle, — de quel endroit au monde, dites-moi, plus éloquent par son silence, plus majestueux par son austérité, pourrait-on évoquer le grand spectre? Le Colysée est la raine des ruines; — avec le souvenir de ses hécatombes de martyrs chrétiens, avec l'addition de ses chapelles modernes qui devaient arrêter la hache des Vandales, c'est plus que le *Forum* antique, car jamais le *Forum* antique n'eut rien à démêler avec le christianisme. Voilà pourquoi c'est d'ici qu'il faut venir assister, par les yeux de l'esprit, au grand déroulement des destinées humaines; — voilà pourquoi c'est d'ici qu'il faut venir demander compte à la destinée de tant de fléaux cruels et de crimes inutiles. Retournez-vous, et voyez à vos pieds la cité géante de Grégoire XVI, celle

Digitized by Google

que les poëtes appellent la Niobé des nations, celle que les protestants appellent la moderne Ninive, celle que les chrétiens appellent la noble mère de Constantin, celle que les artistes appellent la nourrice des beaux-arts, et que je ne sais, moi, de quel nom appeler !...

Mais admirez avec moi cet éloquent panorama. Et d'abord, au loin dans la plaine, voyez cette raie blanchâtre qui se dirige vers nous; ce sont les dernières traces de la *Via Appia*, de celle qu'on avait appelée la reine des voies romaines, et qui partait de près du tombeau des Scipions pour aller, à travers les pays des Sabins et des Volsques, saluer près de Nola le tombeau de Cicéron. Il ne reste plus que ce lambeau de l'immense rayon de routes triomphales qui, des deux bouts du monde, ramenaient incessamment à Rome l'or des tributs et les trophées de la victoire !

Puis, en rapprochant vos regards en ligne droite, reconnaissez un terrain vague sur lequel se découpent de grandes ruines; c'est le *Forum Romanum*, le plus illustre lieu du monde, maintenant abandonné aux pâtres et au bétail. Voilà où étaient les *rostres* antiques ; voilà où se dressait la grande et noble figure de l'orateur romain ; voilà où était le *Tabularium* avec ses sénatus-consultes gravés sur le bronze.

Ces colonnes isolées qui vous indiquent où fut jadis le temple de Jupiter-Stator, sont, avec les ruines voisines, de gigantesques jalons plantés sur la Voie-Sacrée. Voyez ce bout de pavé antique, récemment déblayé; il semble s'abaisser avec respect en passant sous l'arc grandiose de Septime-Sévère, érigé en mémoire de la défaite des Parthes.

Plus loin, voyez le temple d'Antonin et Faustine, où l'on reconnaît encore la distribution ancienne ; puis celui de Romulus et Rémus, qui conserve encore ses portes d'airain ; puis celui de Vénus et Rome, œuvre d'un architecte-empereur qui se crut le rival d'Apollodore, et qui n'en fut que le meurtrier.

Voici l'arc de Titus, érigé après sa mort, sur l'ordre du sénat et par les mains des Juifs que ce conquérant avait réduits à l'esclavage : triste glorification du seul monarque au monde que la pourpre impériale ait rendu plus vertueux ; trophée amphibologique, qui, en retraçant la valeur de l'amant de Bérénice, redit non

Digitized by Google

moins hautement les désastres de la Judée, Jérusalem détruite, le Temple incendié, Israël frappé d'une éternelle captivité de Babylone !

Voilà l'arc de Constantin, destiné à célébrer les défaites de Maxence et de Licinius, amalgame d'architecture dont les meilleurs fragments sont autant de rapines commises sur l'arc de Trajan.

Voilà où était le palais des Césars, érigé entre des gloires et des revers, parmi des lauriers et des cyprès, près de la demeure de Cicéron et près de celle de Catilina, pour servir de berceau à Auguste. Démoli, reconstruit, agrandi sous Tibère et Caligula, il s'accrut encore, d'une part, de la Maison Dorée de Néron, et, de l'autre, se relia au Capitole par un pont. Les soldats de Genséric y avaient laissé trois mille colonnes de marbre que leur fureur avait été impuissante à briser : Sixte V en construisit des églises, et Paul III en orna sa Villa-Farnèse.

Voilà l'emplacement des anciens thermes de Titus, où cet empereur voulait que son peuple pût venir s'ébattre à ses côtés et partager avec lui tout ce qui peut satisfaire aux jouissances du corps et aux plaisirs de l'esprit. C'est dans ces ruines que Raphaël trouva les fraîches arabesques dont il décora les loges du Vatican, et c'est près de là qu'ont habité nos bons amis Properce, Horace et Virgile.

Au bas de la colline, cette espèce de marais cultivé formait les jardins de Salluste, où, après son retour de Numidie, ce proconsul enrichi de rapines célébrait hypocritement la simplicité des mœurs républicaines, tandis qu'à un pas de là, dans le *Campus-Sceleratus*, l'austérité antique continuait d'ensevelir vivantes les Vestales trop sensibles.

Ces lourdes masses de décombres parmi lesquelles on distingue encore de gigantesques pans de voûtes et de murs, c'étaient les thermes de Caracalla, où trois mille personnes pouvaient se baigner à la fois, ou se réorger à mille jeux divers, assises dans seize cents siéges de porphyre et de marbre.

Au delà du *Forum*, remarques bien cet édifice symétrique qui domine Rome de toute part, et qui est couronné par une tourelle

Digitized by Google

moderne où la statue de la Foi tourne ironiquement à tous les vents; cet édifice, c'est le Capitole.

Nous regrettons que le manque d'espace nous oblige de borner ici nos citations. Toutefois ce fragment suffit pour faire apprécier la vigueur d'un talent qui n'a plus besoin que d'être mûri par l'étude et discipliné par la réflexion.

Ph. L***.

NOTICE

SUR

LE JEUNE VITO MANGIAMELE (*).

L'étonnement et l'intérêt qu'a excités partout sur son passage le jeune Vito Mangiamele, m'ont engagé à présenter aux lecteurs de la *Revue Belge* quelques données sur ce prodigieux calculateur, tant pour satisfaire à cet égard leur curiosité, que pour rectifier l'opinion que se sont formée sur son compte un grand nombre de personnes. On croit généralement, en effet, que ce que Vito présente d'extraordinaire se réduit à la merveilleuse facilité avec laquelle il fait de tête les calculs les plus longs et les plus compliqués. Sans contredit, elle offre un phénomène bien remarquable, peut-être inouï, et qui n'a d'analogue que les célèbres parties d'échecs de M. de la Bourdonnaye, la faculté que possède cet enfant de 13 ans, de résoudre mentalement des problèmes qui se composent de dix, vingt, trente opérations successives et différentes, dépendant les unes des autres, et dont souvent chacune exige qu'il se rappelle les résultats de toutes les précédentes ou de plusieurs d'entre elles. Quelle vigueur d'organisation intellectuelle, quelle ténacité et quelle sûreté de mémoire, quelle force de réceptivité et de faculté plastique (pour employer le langage des psychologistes allemands) de tels tours de force ne supposent-ils pas? et lorsqu'en l'examinant, pendant qu'il se

(*) Cette notice envoyée par l'auteur à la direction de la *Revue*, en 1838, avait été égarée jusqu'à ce jour.

Digitized by Google

livre à ce travail prodigieux, on s'aperçoit combien peu il semble l'absorber (a), on ne peut se défendre d'une sorte d'admiration. Pour l'enfant considéré en lui-même, c'est bien là, du reste, ce qu'il y a de plus curieux et de plus intéressant ; mais cette puissante organisation nous promet des résultats plus importants, un éclat qui ne s'éteindra pas avec elle : elle promet d'ouvrir à l'esprit humain des voies nouvelles, de lui découvrir des régions inexplorées, et c'est à ce titre surtout que Vito Mangiamele doit exciter vivement l'attention de tous les savants et de tous ceux qui travaillent ou s'intéressent aux progrès de l'humanité. Aussi Paris, habitué à posséder la plupart des sommités intellectuelles, s'est-il efforcé de retenir Vito : le gouvernement français lui avait offert une pension de 4,000 francs pour qu'il s'y fixât sous la direction du savant Arago. Nous verrons pourquoi cette offre a été refusée.

La tête du jeune Mangiamele est un type méridional pur : longs cheveux noirs pendant en boucles sur ses épaules, teint basané, lèvres grosses, front bas, crâne développé vers le sommet, yeux grands, noirs, vifs, mais qui semblent se ternir quand il est occupé d'une opération. Très-posé en société, où son attitude et ses manières sont loin de faire soupçonner la condition où il se trouvait encore il y a deux ans, il redevient dans l'intimité, et lorsqu'il peut se livrer entièrement, un enfant d'une vivacité, d'une pétulance, d'une gaieté entraînantes, et qui contrastent complètement avec le sérieux de la plupart de nos enfants *bien élevés*.

Vito est né en 1825 à Sortino, village situé à 6 lieues de l'ancienne capitale de la Sicile, de cette antique Syracuse où se

(a) Je l'ai vu, pendant la solution d'une question assez compliquée, sourire d'un bon mot que disait une personne de la société, dans une conversation à demi-voix. Toujours, en calculant, il promène ses regards sur tous ceux qui l'environnent. Il est vrai qu'il les détourne aussitôt qu'il rencontre ceux d'une personne qui pourrait le distraire en excitant chez lui des souvenirs, des idées ou des sentiments ; mais cela même prouve qu'il n'est pas entièrement absorbé par son travail interne, et qu'il conserve encore la présence d'esprit et la volonté.

Digitized by Google

rencontrèrent pour la première fois Carthage et Rome, où se brisa la puissance d'Athènes, mais moins intéressante par ces grands souvenirs, pour les amis de l'humanité, que parce qu'elle a été la patrie de l'inventeur de l'Hydrostatique, du plus profond mécanicien connu de l'antiquité, de celui qui, sentant tout le pouvoir de la science, s'écriait : « Qu'on me donne un point d'appui, et je soulève le monde », de celui qui du haut de ses remparts, armé de la chaleur du soleil, dont son génie avait fait un instrument docile, soutenait le siége, seul, contre une armée romaine !

Le père de Vito est ce que l'on suppose devoir être la plupart des habitants, dans cette belle île, le berceau de la poésie et de la mythologie bucoliques, et la patrie de Théocrite : Vito est né berger, et a passé ses onze premières années au milieu des brebis et des pâtres, circonstance qu'il rappelle avec plaisir et même avec une sorte de fierté, quoiqu'il ait quitté sans regrets et ses troupeaux et sa patrie. Puisse le commerce des hommes ne jamais lui donner occasion de se reporter vers le passé, de se réfugier dans les souvenirs des plaisirs purs, du bonheur sans nuages de l'enfance et de la première jeunesse, souvenirs délicieux qui sont pour l'homme, dans les orages, les luttes, les déceptions, les douleurs, les découragements de son triste pèlerinage, comme sont, au voyageur du désert, de frais et riants oasis, où il se désaltère, se repose, et oubliant au moins quelques instants ses privations et ses peines, reprend force et courage pour continuer sa course !

Dès l'âge de quatre ans, notre jeune berger montra son aptitude pour le calcul, en rectifiant un compte que faisait son père en sa présence. Ce dernier est un homme fort simple, et très-chétif arithméticien ; mais sa mère calculait avec beaucoup de facilité. C'est un fait remarquable, et souvent observé, que les enfants, et plus particulièrement encore les garçons, reçoivent plutôt les qualités intellectuelles de la mère que celles du père (*a*).

(*a*) Je ne parle ici que des qualités innées, en quelque sorte, dépendantes de notre organisation ; car quant à l'influence exercée par la mère sur le caractère, les goûts et les penchants de ses enfants, elle est d'expérience journalière,

Digitized by Google

Bientôt le jeune Vito fut le calculateur de tous les bergers des environs. Toutefois son activité n'ayant à s'exercer que sur les quatre règles fondamentales, isolées ou tout au plus combinées deux à deux, il serait resté ignoré au milieu de ses brebis, si ce que l'on nomme le hasard, et que j'appellerai la providence, veillant au bien-être des individus comme à celui de l'humanité, n'avait amené sur les lieux, théâtre de la réputation naissante de Vito, un de ces hommes avides du progrès et amants passionnés de la vérité : M. le Dr Comparato, de Florence, qui, après avoir terminé ses études à Catane, parcourait les environs de Syracuse, s'arrêta devant un groupe d'enfants qui jouaient, et remarqua que l'un d'entre eux gagnait constamment. Sur l'observation qu'il lui en fit : « Ah ! c'est que moi je calcule, monsieur, lui répondit l'heureux joueur : si vous le désirez, je vous dirai combien de secondes vous avez vécu. » Et il le fit : c'était Vito. Le docteur, surpris de cette puissance de calcul dans un âge si tendre, pria l'enfant de le conduire près de son père, auquel il proposa de se charger de son éducation. « Il est né berger, et il mourra berger » fut la réponse du père, qui, sans doute, n'apercevait pas très-clairement l'avantage que pouvait présenter cette offre philanthropique ni pour son fils, ni pour lui-même. Toutes les instances ayant été inutiles, M. Comparato songea à employer l'influence, ordinairement puissante, du curé de la paroisse. Celui-ci, appréciant toute l'importance d'une telle proposition pour l'avenir de l'enfant, in-

---

et trouve sa cause dans leur contact incessant et presque exclusif pendant les années de la vie où se forment nos habitudes. — Au reste la circonstance de la gestation peut expliquer jusqu'à un certain point le phénomène de cette espèce de transfusion intellectuelle de la mère à son fils. Peut-être aussi est-il dû plus qu'on ne le soupçonne à la lactation ; et cette supposition acquerrait une grande probabilité, si l'on avait vérifié, par un nombre suffisant d'observations bien faites, la vérité de cette autre opinion populaire, que les nourrices, même étrangères, transmettent souvent à leurs nourrissons les défauts et les qualités de leur cœur et de leur esprit, aussi bien que les différents vices de leur corps ; opinion qui, quelque hasardée qu'elle puisse paraître, doit engager les parents à s'enquérir avec autant de soin du caractère de la nourrice de leurs enfants, que de sa constitution physique.

Digitized by Google

tervint près du berger et le décida à livrer son jeune fils aux chances de la civilisation.

Ce serait une histoire bien curieuse, que celle des effets du *hasard*, des grands événements qu'il a provoqués, comme des grands hommes qu'il a lancés dans l'humanité. On y verrait l'ennui qu'éprouva Vaucanson, dans une antichambre, en le portant à examiner les rouages d'une pendule, lui révéler son aptitude pour les arts mécaniques; — on y apercevrait l'inventeur de l'analyse, l'immortel Descartes, qui, se promenant dans les rues de Bréda, est poussé tout à coup vers l'étude des sciences, en présence d'un problème proposé au public sur une affiche, par le ton méprisant et l'espèce de défi d'un principal de collége; — on y rencontrerait mille autres noms célèbres dans toutes les productions de l'activité humaine.

Ce fut, certes, le génie protecteur de Vito qui lui donna le Dr Comparato pour professeur et pour mentor; car il était impossible qu'il tombât en de meilleures mains. Le système d'instruction et d'éducation que ce dernier suit avec persévérance est en effet le seul qui convienne à cet enfant; et j'ajouterai, sans hésiter, qu'il serait également le plus avantageux avec tout autre élève (a). Je ne puis mieux le faire connaître qu'en rapportant le passage suivant de Montaigne, que l'on pourrait supposer avoir servi de code au professeur de Vito. « Je voudrais aussi qu'on fût soigneux de »lui (à l'enfant) choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien »faite que bien pleine, et qu'on y requît tous les deux, mais »plus les mœurs et l'entendement que la science; et qu'il se con»duisît dans sa charge d'une nouvelle manière. On ne cesse de »criailler à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, »et notre charge, ce n'est que de redire ce qu'on nous a dit. »Je désirerais qu'il corrigeât cette partie, et que de belle arrivée, »selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la »mettre sur la montre, lui faisant goûter les choses, et discerner

(a) L'auteur de cette notice pourrait à bon droit être suspecté de partialité dans le jugement qu'il porte sur cette méthode, attendu qu'elle repose précisément sur la même base que le système qu'il a développé dans les diverses brochures qu'il a publiées sur l'enseignement; mais les résultats obtenus sur le jeune Vito n'en sont pas moins un fait qui dépose en faveur de ses opinions.

Digitized by Google

»d'elle-même; quelquefois lui ouvrant le chemin, quelquefois le »lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je »veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate, et »depuis Arcésilaüs faisaient premièrement parler leurs disciples, »et puis ils parlaient à eux — *obest plerùmque iis qui discere volunt*, »*auctoritas eorum qui docent* : — il est bon qu'il le fasse trotter de»vant lui, pour juger de son train, et juger jusques à quel point »il se doit ravaler, pour s'accommoder à sa force. A faute de cette »proportion, nous gâtons tout; et de la savoir choisir et se con»duire bien mesurément, c'est une des plus ardues besognes que »je sache; et est l'effet d'une haute âme et bien forte, de savoir »condescendre à ces allures puériles, et les guider. Je marche »plus ferme et plus sûr à mont qu'à val » (l. I. ch. XXV). Imbu de ces sages principes, M. Comparato, au lieu de façonner son élève d'après lui-même, de lui imposer ses opinions et ses impressions, se contente de lui demander compte, chaque soir, de ce qu'il a observé pendant la journée, des pensées et des impressions qu'ont fait naître chez lui les personnes et les choses; de le faire parler, examiner et juger. Aussi cet enfant est-il singulièrement formé pour son âge, et surtout eu égard au temps où a commencé son éducation. Il n'est pas que calculateur : son esprit est orné et cultivé, il a beaucoup et bien observé, et il parle très-sensément, quoiqu'avec feu, de ce qu'il a vu et senti. De même, dans ses études, le précepteur s'attache à stimuler l'activité intellectuelle de son élève, en le faisant travailler par lui-même. Aussi, quoique Vito ne possède qu'une aptitude peu prononcée pour les études mémoriales, est-il parvenu à lui apprendre, en deux années, l'italien (fort différent du sicilien, lequel est un dialecte composé d'italien, d'arabe, de grec, et, probablement, d'ancienne langue punique), l'anglais et le français, qu'il parle avec assez de facilité, plus, de l'histoire et de la géographie. Mais c'est surtout pour les mathématiques, que l'on doit se féliciter de ce que M. Comparato a suivi envers Vito cette méthode si sage. Ici, le précepteur se contente de poser à son élève les problèmes (il est, lui-même, très-fort en mathématiques), sans jamais l'aider à en chercher la solution. Si l'enfant ne la trouve pas, on n'insiste point, et le même problème est proposé de nouveau, à des

Digitized by Google

intervalles plus ou moins éloignés, jusqu'à ce qu'il ait été résolu, ce qui finit toujours par avoir lieu. Alors on demande au jeune mathématicien l'exposé de la marche qu'il a suivie, l'on en tient note, et l'on se contente de lui apprendre les noms qui ont été donnés aux diverses opérations qu'il a faites pour parvenir au résultat, c'est-à-dire la langue de la science. Que serait-il arrivé, si Vito était tombé entre les mains d'un professeur à démonstration synthétique? On l'eût poussé, dès l'abord, dans les voies ordinaires, dans le chemin battu : il fût devenu rapidement un très-habile opérateur; mais la science y eût-elle gagné? en aucune façon. Tandis que, grâce à la marche naturelle qui a été suivie, cet enfant extraordinaire découvre des procédés inconnus, infiniment plus courts, et dont nous profiterons bientôt; car M. Comparato est occupé de la confection d'un ouvrage où il en rendra compte, ouvrage qu'il publiera par souscription, et dont le produit assurera à Vito les moyens de poursuivre sa carrière. Voilà quels sont les motifs puissants qui ont fait rejeter les offres du gouvernement français et le séduisant professorat de l'illustre astronome.

Si l'on me demande ce que je connais de ces découvertes, j'avouerai que je n'en connais rien, mais j'ajouterai que j'ai acquis la certitude de leur réalité, tant par les entretiens particuliers que j'ai eus avec notre jeune prodige, que par une séance qu'il a donnée à l'Athénée de Namur, et dans laquelle il lui a suffi de 3 à 5 minutes pour résoudre, avec la plus grande exactitude, des problèmes tels que ceux-ci : (1) Trouver la racine cubique de 860,085,315. — (2). Donner la quatrième puissance de 738. — (3) Quelle est la somme des termes d'une progression géométrique ayant huit termes, dont le premier est 1, et la raison 4? — (4) Une personne a mis à intérêt, à 5 p. %, une somme de 25,000 frs., et laisse s'accumuler les intérêts et les intérêts composés: Combien d'années faudra-t-il pour que son capital s'élève à 50,000 frs.? — (5) Deux courriers partent du même lieu et vont dans la même direction : le premier fait 22 1/2 lieues par jour, régulièrement, — le second n'a fait qu'une lieue le premier jour ; le 2e jour, il fait deux lieues de plus que le 1er jour; le 3e jour, deux lieues de plus que le 2e jour, et ainsi de suite : Combien

Digitized by Google

faudra-t-il de jours au second courrier, pour atteindre le premier?

Comme je lui manifestais tout mon étonnement de cette incroyable rapidité de calcul, il me dit qu'il multipliait toujours trois chiffres à la fois, et que leur produit était aussi distinct pour lui que celui d'un seul chiffre. — Cela ne ressemble-t-il pas à la fameuse machine de Pascal, douée de vie? — Il me dit, à propos du problème de l'échiquier, qu'il le résolvait en quelques minutes, et que, pour y parvenir, il ne cherchait de la progression que le 15e terme, le 30e, le 60e, puis les quatre suivants.

Si cette marche n'est guère plus courte que celle qui est connue (en supposant, bien entendu, l'usage des Logarithmes), elle est du moins bien nouvelle. — Le moyen qu'il emploie pour retrouver, dans les opérations compliquées, les produits obtenus, est des plus extraordinaires, et suppose une vigueur d'imagination et une ténacité de mémoire qui tiennent du prodige.

« J'attache successivement, me dit-il, ces produits à des »figures plus ou moins bizarres, vêtues d'habits de diverses cou»leurs, et quand j'ai besoin de me les rappeler, j'évoque ces »figures, qui me réapparaissent avec les nombres que j'y ai atta»chés. » Je laisse à de plus habiles la tâche d'expliquer ce phénomène psychologique. Pour retenir un nombre considérable, il emploie un autre procédé encore : il le suppose écrit sur une montagne sur laquelle serpente un chemin en ligne brisée, en plaçant les unités simples sur la première pente, les dixaines sur la seconde pente, et ainsi de suite.

Si les découvertes de Vito Mangiamele se réduisaient à des procédés mnémotechniques de la nature de ces deux derniers, de même qu'à celui de ses multiplications, il est évident qu'il serait dans le cas d'une foule d'autres grands calculateurs, et qu'elles ne pourraient servir qu'à lui seul, comme plusieurs personnes l'ont pensé, à tort, de toutes celles qu'il a faites. Mais nous allons voir que ces découvertes ont une autre portée.

Je lui proposai l'équation suivante : $x^2 - x^2 + 2400 = 6350$, (que son précepteur lui traduisit en langage ordinaire : Si de la 3e puissance d'un nombre, vous retranchez; etc.), 30 secondes après qu'il eut bien saisi mon énoncé, il me dit que c'était impossible,

Digitized by Google

qu'il y avait erreur. Je revis mes calculs, et je trouvai qu'en effet, le deuxième nombre devait être 6240. Cela rectifié, il réfléchit à peine une minute et me dit : « le nombre est 16 », ce qui était exact. — A la question : « Quelle est la valeur de x, dans l'équation : $x^5 - x^3 + 30x - 8x = 1048$. » Il répondit, après moins de deux minutes : « C'est 4. » — Et comme mon étonnement n'avait plus de bornes, il me dit que ces résolutions étaient très-simples, qu'il lui suffisait ordinairement, pour les faire, d'une seule opération, qu'il lui en fallait quelquefois deux dans les équations du 10e au 15e degré, mais jamais davantage. Voilà bien, certes, des découvertes véritables et importantes, et peut-on prévoir où s'arrêtera dans cette voie, une intelligence mathématique aussi merveilleuse, surtout si l'on fait attention que c'est en deux années que cet enfant en a parcouru une telle étendue? peut-on savoir ce que découvrira ce génie étonnant, lorsqu'après les mathématiques pures, il explorera les sciences d'application : la physique, la mécanique et l'astronomie? qui pourrait lui assigner des colonnes d'Hercule, le terme où l'on pourra lui dire : « *Nec plus ultrà* » ? avec quelle avidité les mathématiciens des deux mondes dévoreront, lorsqu'il paraîtra, l'ouvrage qui exposera les procédés de cet enfant extraordinaire, procédés qui, sur le papier, seront praticables pour tout le monde, et dont fait usage déjà M. le Dr Comparato.

On comprend, d'après ce qui précède, le vif intérêt que le jeune berger sicilien a inspiré à tous les hommes distingués qui l'ont vu, ainsi qu'au roi de Naples, au St. Père, et particulièrement à notre savant souverain, qui s'est longtemps entretenu avec lui en italien; on comprend même l'exclamation de l'astronome parisien : « Mais cet enfant est plus fort que moi en mathématique ! » Ce qui signifiait, sans doute, qu'il pouvait faire les calculs les plus compliqués en infiniment moins de temps que M. Arago. Et néanmoins, interrogé sur les progrès de son élève, M. Comparato a répondu qu'il avançait chaque jour, qu'il avait beaucoup gagné depuis ses séances à Paris, et qu'il résolvait maintenant des problèmes auxquels il avait dû renoncer auparavant. C'est donc une appréhension heureusement peu fondée, que celle qu'ont manifestée plusieurs personnes, qu'il n'en fût du jeune Mangiamele comme de quelques

Digitized by Google

autres prodiges, qui, après avoir lancé de vifs éclairs à leur apparition, finissaient par s'obscurcir et par s'éteindre tout à fait. D'ailleurs la facilité avec laquelle il exécute, comme nous l'avons déjà dit, les opérations les plus difficiles, la vigueur de sa constitution physique, l'harmonie de ses facultés intellectuelles, et jusqu'à cette vivacité pétulante de l'enfance, sont des garanties suffisantes qu'il fournira une course brillante. Cet enfant possède déjà, en outre, un grand empire sur lui-même, et je l'ai vu, dans une circonstance curieuse (*a*), déployer une énergie et une force de volonté qui seraient surprenantes même dans l'âge viril.

La phrénologie, cette science si intéressante, comme toutes celles qui promettent de soulever un coin du voile derrière lequel l'auteur de l'Univers a caché les mystères de l'organisation humaine, s'est empressée de vérifier aussi sur Vito sa théorie et ses données; et on le nierait en vain, cette théorie a reçu de cette vérification une nouvelle et éclatante confirmation; car la boëte osseuse de l'enfant présente la bosse du calcul très-développée, (*b*) mais ce qui est surtout bien remarquable, c'est que, au dire du Dr Comparato, qui paraît très-bon observateur et surtout très-impartial, cette bosse a grossi d'une manière notable depuis deux ans, que Vito s'occupe constamment de mathématiques. On conçoit, du reste, la *possibilité* de ce phénomène, à cet âge où les os du crâne n'ont pas encore acquis toute leur solidité et toute leur dureté. Si, en effet, comme tant de faits semblent le prouver, chaque espèce de fonction intellectuelle est réellement exercée par une portion spéciale des lobes cérébraux, il doit arriver, d'après l'axiôme physiologique: « *Ubi stimulus, ibi fluxus* », que la portion la plus exercée, recevant, par la stimulation qui résulte de cet exercice, un afflux de sang et de fluide nerveux, et, par conséquent, une nutrition

(*a*) La même circonstance, dont je ne puis ici retracer les détails, a montré sa vive impressionnabilité et l'influence qu'exercerait sur lui le magnétisme mesmérien, si, contre toutes les règles de la prudence, il venait à y être soumis.

(*b*) On trouve également, dans le cabinet du Dr Gall, la bosse du calcul très-développée sur le crâne du jeune américain Colborn, qui résolvait sur-le-champ les problèmes de mathématiques les plus compliqués.

Digitized by Google

plus abondante, doit se développer plus que les autres portions moins *activées*.

Les réflexions que suggère cette hypothèse seraient de nature, peut-être, à concilier les opinions divergentes qu'a fait naître la crânologie, sous le rapport de la psychologie et de la morale. Ne serait-on pas amené à admettre, en effet, que si nous naissons avec des dispositions phrénologiques pour telle ou telle fonction intellectuelle, pour tel ou tel penchant (ce qui expliquerait les faits nombreux et incontestables de monomanie et d'aptitude éminente, de propension invincible pour certaines choses), d'un autre côté, ces dispositions ne se développent, avec les organes qui les représentent et les sécrètent, pour ainsi dire, qu'autant que l'éducation et les circonstances dirigent l'activité de l'âme vers ces mêmes fonctions sensitives ou intellectuelles ; — d'où il résulterait que le système de Gall ne répugne nullement à l'opinion de l'immatérialité de l'âme et du libre arbitre, ces bases de la morale, et que, comme le disait Socrate de lui-même, une éducation bien dirigée et surtout l'empire sur soi, peuvent triompher des mauvaises inclinations les plus prononcées, comme ils peuvent développer et faire fructifier les dispositions louables le moins marquées, soit en agissant immédiatement, soit en condamnant au silence une propension au mal, par le soin et la persévérance avec lesquels on développerait une autre propension contraire à la première : par exemple, en opposant au penchant vers le vol, le penchant à l'amour de l'opinion publique, etc.

Si cette notice n'était déjà trop longue, notre jeune mathématicien me fournirait encore un beau sujet de discussion, en me mettant aux prises avec l'auteur du livre de l'Esprit, et avec l'inventeur de la méthode universelle, en ce qui touche l'égalité des intelligences. Toutefois je ne puis me persuader que lorsque ces deux philosophes ont dit, d'une manière à la vérité trop explicite : « Toutes les intelligences sont égales », ils aient prétendu que tous les hommes soient également aptes aux mêmes choses ; que le premier caporal venu puisse commander une armée comme Alexandre, Annibal, César ou Napoléon, que le premier écolier sur lequel vous mettez la main, puisse découvrir les lois du système planétaire, comme Newton ; ou les soumettre au calcul, comme

Digitized by Google

Laplace ; que tout rhéteticien n'ait qu'à prendre la plume et invoquer sa muse, pour être un Homère, un Dante, un Milton ; ce qu'ils ont prétendu, sans doute, c'est que tout homme a l'intelligence nécessaire pour tout comprendre et pour tout apprendre, bien entendu avec des différences immenses de promptitude et de facilité.

J'oubliais de consigner ici, relativement au jeune Mangiamele, une circonstance assez singulière : c'est que, jusqu'à ce jour, dans les problèmes que lui a proposés M. Comparato, il a montré peu de goût et d'aptitude pour la géométrie. Espérons qu'il en sera de lui comme de Descartes, qui sentait presque de l'éloignement pour cette belle science, et qui, néanmoins, y était ramené sans cesse.

Namur — juin 1838.

D. Marlin, *Dr Ph. et Med.*

Digitized by Google

PROMENADE

AU

CIMETIÈRE DE ROBERMONT (*).

De l'esclave et du roi, la poussière est la même.

Tous les peuples ne firent pas servir le sein de la terre aux inhumations; les mœurs, les préjugés firent adopter diverses manières de rendre les honneurs funèbres. Ainsi, l'on vit des cadavres enfouis dans des précipices, ou cachés dans des déserts; d'autres, livrés au courant des fleuves ou à l'Océan. Dans plusieurs pays, la flamme des bûchers les réduisait en cendres; dans d'autres, on les faisait dessécher devant le feu, ou on les suspendait dans la demeure des vivants, jusqu'à ce que le temps eût consumé les chairs. Ici, on enduisait les cadavres de résine; là, on les enveloppait dans des étoffes. En Egypte on embaumait le corps, que l'on conservait soigneusement dans l'intérieur de la maison ou dans des monuments uniquement destinés à cet usage.

Néanmoins, abstraction faite des temps, des lieux et des diverses pratiques, il est consolant pour l'humanité de voir que si les peuples différèrent sur le mode de manifester leur respect pour la dépouille mortelle de l'homme, ils furent au moins tous d'accord sur le même principe : la vénération des vivants pour les morts.

Aux époques les plus reculées, on retrouve des lieux de sépulture consacrés par les lois et sanctionnés par la

(*) La Commission directrice a jugé convenable de placer cette excursion mélancolique en tête de la livraison du mois où les Chrétiens célèbrent *le jour des morts*.

Digitized by Google

religion. Partout on rencontre des tombeaux qui remontent à la plus haute antiquité. Les Hébreux avaient leurs enclos funéraires; les Grecs, avant de brûler leurs morts, avaient leurs champs de sommeil ; et Rome, dès son berceau, honorait la cendre des morts.

Le Christianisme arriva, et fit envisager les cérémonies funèbres comme un devoir impérieux. Alors, les cités devinrent d'immenses catacombes, les églises furent pavées de pierres sépulcrales, les morts envahirent bientôt le domaine des vivants. Plus tard, il fallut remédier à ces abus, qui étaient de nature à compromettre la salubrité publique.

Les dangers sans cesse renaissants d'ouvrir et de refermer des caveaux dans les églises, de conserver des cimetières au centre d'une population nombreuse, les funestes exhalaisons qui en émanaient, les maladies qui en furent les suites, engagèrent l'autorité à soulever l'importante question de savoir si elle avait le droit de déterminer les lieux destinés à la sépulture.

A cette époque, la question était grave et d'un ordre supérieur : l'intérêt public était opposé à l'intérêt du clergé. Cependant le danger devenait imminent; il fallait se décider. Laisser subsister l'ancien état des choses, c'était enfreindre les lois sanitaires; le changer, c'était attenter aux priviléges de l'Église, qui vendait chèrement aux morts l'insigne faveur de reposer aux pieds des autels.

On ne marchait alors qu'à la lueur du flambeau de la foi; le pouvoir civil était sans force. La question restant controversée, l'intérêt perpétuait l'usage de faire de nos temples de véritables tombeaux.

Dans nos contrées, depuis mille ans et plus, le clergé

Digitized by Google

était tout puissant, lorsque parut, en 1790, une défense d'inhumer dans les cimetières intérieurs. Cette défense fut renouvelée en 1801, et le 23 prairial an XII, les lieux de sépulture furent fixés par un décret et mis, sans aucune exception, sous la surveillance des autorités.

Par cet arrêté, les cimetières furent éloignés des cités, clos de murailles ou de palissades, à l'abri de toute profanation, de toute injure et environnés du respect religieux que l'on doit aux morts. On en ferma l'accès aux bestiaux, on en interdit l'entrée au commerce, on en bannit les jeux et les danses. La paix des tombeaux ne fut plus troublée et la santé publique ne fut plus compromise.

En exécution de ce décret, des enclos funéraires furent établis hors de l'enceinte des villes, dans des lieux élevés et de vaste étendue, où chaque culte particulier put avoir un lieu d'inhumation distinct et séparé. La propriété des cimetières retourna à la commune, les concessions temporaires ou perpétuelles furent soumises à l'autorité et à la police de l'administration communale.

La ville de Liége profita sans retard du bienfait de ce décret pour établir des cimetières. Plus tard, l'abbaye des Dames de Robermont, ayant été supprimée, fut appropriée facilement à sa nouvelle destination; l'asyle des morts se trouva entouré de murs.

Le cimetière de Robermont est situé à l'extrémité du quartier de l'Est, à quinze minutes de la porte de la ville, à côté de la grand'route d'Aix-la-Chapelle, vis-à-vis du fort de la Chartreuse, sur une hauteur d'où l'on découvre la plus belle partie de Liége. Les accidents variés du sol et les différents points de vue des environs offrent un coup-d'œil vraiment magnifique.

Depuis plusieurs années ce cimetière, le seul de la

Digitized by Google

ville, a subi d'heureuses modifications et a été successivement agrandi. L'accroissement de la population a nécessité l'achat d'une grande étendue de terrain, qu'on a réuni au cimetière. Un mur solide et élevé entoure cette funèbre enceinte. La porte d'entrée se trouve sous un bâtiment occupé par des surveillants. Une large allée conduit à une chapelle d'une simplicité mesquine, dénuée de tout ornement de culte, ne présentant aucun emblème relatif à sa triste destination.

A droite et à gauche de la chapelle se trouvent d'autres allées transversales plantées d'arbres; et, à perte de vue, une multitude de monuments funèbres de toutes les formes, ombragés d'arbustes divers.

Ce vaste champ de repos est morne et silencieux; la visite de ce séjour des morts peut avoir des résultats fâcheux pour beaucoup d'imaginations; celui-là surtout que la croyance sublime et salutaire de l'éternité n'anime point profondément, fera bien de fuir ce lieu éternellement immobile, où tout retrace avec énergie l'horrible image du néant.

Dans cette ville funèbre, où tant de générations iront s'engloutir, on remarque déjà une infinité de monuments: les uns, d'une simplicité touchante, portent le caractère d'une vraie douleur; les autres, d'une magnificence outrée, semblent bien moins élevés à la mémoire des défunts qu'à l'orgueil des vivants.

La religion, l'amour et la reconnaissance, la tendresse des pères, la piété filiale et les liens sacrés des époux, ont également gravé sur les monuments des inscriptions simples et mélancoliques, emphatiques et niaises; la stupide vanité a parfois fait étalage de titres pompeux de famille : souvent un cadavre se trouve écrasé sous le

Digitized by Google

propre poids de l'énumération frivole de ses rang, qualités, dignités, honneurs et distinctions. L'ambition, le faste et l'orgueil ont envahi cette vénérable enceinte.

Toutefois, dans la plupart de ces épitaphes, on croit voir la mélancolie verser des pleurs sur des êtres chéris et regrettés. Si celui dont on rappelle la mémoire a été vertueux, le sentiment d'une immortalité heureuse se révèle en nous, les regrets font place à la vénération, la douleur s'élève jusqu'à la sublimité.

Souvent, un petit tertre, une simple tombe renfermant l'innocence, l'infortune, la vertu, nous ont plus ému que les mausolées de marbre et de bronze avec la pompeuse énumération de titres d'honneur et de puissance.

Nous avons avec crainte et respect parcouru le cimetière et arrêté nos regards sur chaque monument. Quel contraste bizarre à signaler! Un mausolée superbe élevé à grands frais..... complètement délaissé, livré aux injures du temps, envahi par la ronce et l'ortie, attestant qu'aucun pied ami, que même aucun œil curieux ne s'y est arrêté! L'âme murmure et s'indigne, les idées sombres et lugubres que soulève cette irréligieux oubli froissent le cœur; il semble que la magnificence soit un hommage suffisant à la mémoire du défunt. Les faits parlent d'eux-mêmes, n'en disons pas davantage; craignons de donner trop d'essor à notre juste indignation, détournons les regards de ce monument et approchons-nous de cette sépulture simple et modeste: une croix, une inscription indiquent que Lucien B..... est là, au milieu du jardin. Le gazon qui le recouvre, les fleurs et les arbustes qui l'abritent, attestent que ce dernier asyle est l'objet des soins les plus tendres et les plus constants.

Digitized by Google

Depuis bientôt six ans qu'il est là, ses parents ont manqué rarement de venir semer des fleurs, de veiller attentivement à l'entretien et à l'embellissement de la dernière demeure de celui qui fut tant aimé d'eux. Une telle persévérance fait croire qu'ils continueront jusqu'au jour où eux-mêmes iront le rejoindre.

Certaines inscriptions funèbres, malgré la sainteté du lieu, provoquent parfois un sourire involontaire. Rien cependant de plus indécent, de plus inconvenant que de rire en présence de tant de larmes et de douleur. Mais à qui est-on en droit d'adresser le reproche? A ceux qui, en rendant à leurs parents ou amis les derniers devoirs, devraient éviter de placer sur les tombes qu'ils font élever des inscriptions propres à faire naître le sourire.

Beaucoup d'épitaphes sont moitié prose et moitié vers, pillées et mal choisies, plates et niaises, emphatiques et triviales, pleines de fautes d'orthographe et de style. En leur présence, on reste froid et glacé; on n'éprouve aucune émotion lorsqu'on lit sur la première pierre funéraire placée dans la rangée, derrière le chœur de la chapelle, des vers tels que ceux-ci :

Tu n'es plus, ô mère chérie!
Tes enfants réduits à pleurer,
Ce qui faisait le bonheur de leur vie,
Et qu'ils voulaient toujours aimer,
Te font ériger ce monument.

On conviendra qu'on ne peut guère mieux profaner la langue poétique.

Plus loin, sur la gauche, près de l'ancien mur, on voit un beau monument élevé en 1833, sur lequel on lit :

Va compléter la céleste phalange :
Dieu t'attend, Ludovic, il lui manquait un ange.

Digitized by Google

C'est beau, très-beau, mais, ô réminiscence! nous avons vu cette épitaphe ailleurs, dans le nouveau cimetière de la vieille Lutèce, sur la tombe d'Alphonse de Guillé, décédé le 3 décembre 1826.

La propriété n'est-elle sacrée que chez les vivants? Est-il permis de piller les morts?

Sur plusieurs pierres tumulaires élevées à la mémoire d'honnêtes bourgeois, on lit, pour tenir lieu d'épitaphe, la phrase suivante :

Ci gît Monsieur..... époux de Madame..... — Ici repose Madame..... épouse de Monsieur.....

Ce mot de *Monsieur*, de *Madame* contraste d'une manière si bizarre avec l'humble simplicité qui devrait seule se faire remarquer sur une tombe, qu'elle nous rappelle involontairement ce mot connu du maréchal de Saxe, qui priait *Monsieur* son valet-de-chambre d'aller dire à *Monsieur* son cocher de bien vouloir atteler *Messieurs* ses chevaux à *Monsieur* son carrosse.

Un autre ridicule se remarque encore. Qu'importe à la divinité vers laquelle l'âme s'envole que l'époux survivant soit plutôt notaire que contrôleur, qu'il ait eu son domicile à Liége, telle rue, tel numéro plutôt que partout ailleurs; qu'importe enfin que l'épouse survivante soit plutôt rentière que marchande? O folies de l'amour-propre, vanité des vanités en présence de la mort!...

Dans ce saint lieu, apparaît une croix noire portant une inscription profane. On lit :

Ici repose l'ame de J. H. S....., âgé de 65 *ans, décédé le* 1 *sept.* 1835.

Digitized by Google

Quel scandale pour *la fille aînée de l'église de Rome!* Les étrangers croiront que chez nous on enterre les âmes, et que probablement on envoie les corps aux cieux.

Croirait-on que l'on rencontre des inscriptions telles que celles-ci : *Ci gît HanRi DuBois — ici repoce marguerite anfan unique — ci gît Elisabhet — Et-pouse à frnchois decede le* 16 *septtebre* 1837 — *repose en paix, cher enfant, Dieu tatant.*

L'ignorance veut aussi être représentée dans un cimetière!

Enfin, on s'étonne de la bizarre et plate uniformité du grand nombre d'épitaphes louangeuses qui décorent la pierre de tant de vertueux époux, de vertueuses épouses, d'excellents pères, d'excellentes mères, de fils chéris, de filles chéries, de bons parents, d'amis fidèles, etc. En présence de ces inscriptions, on n'est plus surpris de rencontrer les vices dans la ville, puisque les vertus sont dans le cimetière.

Nous croyons inutile d'en citer davantage pour faire sentir l'impérieuse nécessité de soumettre au préalable les inscriptions à l'examen de l'inspecteur ou du directeur du cimetière.

Arrêtons-nous un instant. Au milieu de cette splendeur de la mort, pendant l'espace de trois heures, aucun autre pas que le nôtre n'a troublé le silence profond des tombeaux. L'imagination est frappée des contrastes qui s'offrent à elle. L'aspect de Liége, la ville vivante, à côté de Robermont, la ville morte, fait naître de sombres réflexions. Que la mort est féconde! Qu'elle est puissante! Constatons les progrès : eh bien! la ville morte, cons-

Digitized by Google

truite depuis peu d'années, compte déjà cent mille habitants, — tous inanimés, tous ayant vécu !

Ces rapprochements m'occupaient, mes idées s'exaltaient devant la puissance de la destruction : la superbe cité qui s'étend à nos pieds doit peu à peu gravir la colline!

En marchant, rêveur, j'oubliais le but de ma triste promenade.

Le premier monument funèbre qui me le rappela c'est, à droite de la chapelle, sur l'emplacement de l'ancien mur, une pierre funéraire, surmontée d'une petite croix. L'inscription porte :

Elle fut très-pieuse, elle fut bonne mère,
Et du pauvre affligé soulagea la misère.
Décédée le 11 avril 1822.

Non loin de là, une pyramide élevée à la mémoire de plusieurs défunts avec les mots :

Qu'ils reposent en paix.

A quelques pas de là, sous un arbre funéraire, apparaît une pyramide surmontée d'un vase ; on y lit :

Un père et une mère désolés, consacrent cette pierre à la mémoire de leur fille unique aussi justement chérie que regrettée.
Décédée le 4 mars 1835.

Près de cette dernière tombe, se trouve un monument carré, de pierre, surmonté d'une urne cinéraire; puis, au milieu d'une couronne de laurier :

Theodorus Lentz.

Digitized by Google

Sur ses quatre faces des inscriptions en langues diverses nous apprennent que le défunt était né le 15 novembre 1801, qu'il est décédé le 16 octobre 1823, qu'il était élève de l'Université de Liége et que ses amis lui ont élevé ce monument. On se rappelle que l'Université, pour la première et dernière fois, est venue là, en corps, le 16 octobre 1823, placer la froide dépouille d'un de ses fils. Celui-là était vraiment digne de tant d'honneur !

A peu de distance, on voit une pierre surmontée d'une croix avec ces mots : *Ci gît Monsieur..... ancien notaire, époux à Madame..... rentière.*

L'épitaphe nous apprend ce qui suit :

« Inopinément ravi à sa famille le 30 novembre 1833, »à l'âge de 64 ans. Tendre époux, bon père, ami fidèle, »il mérita l'estime et l'amour de tous ceux qui le connu»rent et qui sont inconsolables de sa perte. Que ses restes »mortels reposent en paix sous cette pierre. »

Devant la chapelle, on trouve un monument de pierre, surmonté d'une urne funéraire. Celui qui repose là du sommeil des justes mérita à bon droit l'estime et l'amour de ceux qui le connurent ; cependant son inscription ne rappelle que son nom.

A côté, on voit un obélisque surmonté d'une croix et un jardin orné d'arbustes entouré d'une grille. L'inscription porte :

Sa veuve et ses enfants.

Encore à côté, sur une plate-forme, s'élève un beau monument de pierre, sur lequel est sculptée l'effigie du défunt ; six bornes avec grillage forment l'enceinte oc-

Digitized by Google

cupée par les restes de Jean-Joseph Dubois, décédé le 4 septembre 1834. Pour toute inscription on lit :

Ses enfants.

Derrière, un piedestal surmonté d'une colonne brisée, élevé à la mémoire de V. O. F. Brixhe, décédé le 9 juillet 1833. L'inscription est : *Requiescat in pace.*

Plus loin, un monument de marbre noir, entouré d'arbustes. On y lit :

D. O. M.

Un vieillard à son épouse, des enfants à leur mère. Ci gît Madame Élisabeth Müller, née Smal, décédée à Liége, à l'âge de 53 *ans, le* 17 *septembre* 1832.

Requiescat in pace.

A peu de distance, un obélisque surmonté d'un vase. Les quatre faces portent des inscriptions gravées sur marbre blanc. L'un des côtés offre l'image du Christ avec ces mots en latin : « Les justes reposent en paix sous la protection de Dieu ». — Plus bas on lit : *Il fut bon époux, le meilleur des pères et sincère ami, sa vie entière fut toujours celle d'un homme de bien.* — Cet enclos funéraire sert de sépulture à plusieurs membres de la même famille.

A droite et à gauche, on voit les monuments élevés à la mémoire de Berleur, Perin, Mouzon, Rodberg, Pasquet, etc.

Sur une pierre couchée, on lit cette touchante inscription :

Ici repose notre meilleure amie, c'était notre sœur, décédée le 3 *mars* 1833.

Digitized by Google

A côté, un monument qui a été élevé plutôt à la gloire du frère vivant qu'à la mémoire de la sœur décédée.

Une pyramide tronquée, entourée d'un grillage de bois avec cette inscription :

Elle joignait aux grâces de la jeunesse
les vertus d'un ange, ses parents et
ses amis la pleureront toujours.

Vient ensuite une construction élégante érigée en l'honneur d'un brave. On lit :

Ici repose mon époux bien-aimé Dieudonné Welle, capitaine de cuirassiers, mort le 18 *juillet* 1839, *à l'âge de* 35 *ans — Dévoué à sa patrie, il lui a constamment rendu d'éminents et signalés services ; la Croix de Fer lui a été décernée pour le patriotisme qu'il a déployé à la révolution de* 1830.

La mort l'enferme en vain sous cette froide pierre, son souvenir vivra éternellement dans mon cœur.

Un peu au-dessus, en remontant vers l'Est, nous rencontrons un obélisque au milieu d'un petit jardin entouré d'une barre de fer assujettie aux bornes angulaires. Ce monument nous apprend, en lettres d'or, qu'il est consacré à la mémoire de Paul-Joseph Delhasse, né le 13 novembre 1821, mort le 20 juin 1839. On y a gravé cette épitaphe :

Quand on connut son âme et si belle et si tendre,
On ne peut s'empêcher de répandre des pleurs.

Digitized by Google

Mortel, qui que tu sois, foulant ici sa cendre,
Révère son asyle, il est cher aux bons cœurs.

—

Paul, cher objet de regrets et d'alarmes,
Repose, dors en paix, ta mère, chaque jour,
Viendra, du tribut de ses larmes,
Arroser ce tombeau qui tient tout son amour.

Nous ferons observer que depuis longtemps nous avons lu ces vers ailleurs : le premier quatrain sur la tombe d'une jeune fille de 17 ans, et le second sur la tombe d'une jeune fille de 16 ans.

Il n'est pas donné à tout le monde de faire des vers ; partant de là, on croit qu'il vaut mieux piller que d'en faire de mauvais ; à le bien prendre, il y a encore du mérite à prouver qu'on a assez de goût pour bien choisir.

A quelque distance, on voit un monument carré avec jardin entouré d'un grillage. Là repose Sophie-Josèphe Pironnet, décédée le 16 mars 1839.

On ne lit pas sans émotion les six vers suivants, qui ont autant de simplicité que d'expression :

Restes chers et sacrés de mon unique amie,
Restes inanimés d'une épouse chérie,
Ma Sophie, avec toi j'ai perdu le bonheur,
En ces funèbres lieux, témoins de ma douleur,
Tes deux enfants, hélas ! déjà privés de mère,
Viendront en te nommant pleurer avec leur père.

Au milieu de ce lugubre labyrinthe, on voit encore un beau monument, gage d'amour filial et conjugal. L'épitaphe nous apprend que là repose la dépouille mortelle de la meilleure des mères et de la plus tendre des épouses, Marie-Josèphe Ghilain, épouse de M. le

Digitized by Google

lieutenant-colonel Silvais, née au Rœulx, Hainaut, le 1 juillet 1791, décédée à Liége, le 6 mai 1839.

On lit sur la pierre ces vers touchants, mais que l'on rencontre ailleurs :

Notre soin était chaque jour,
De t'aimer, de charmer ta vie,
Tu meurs, mais tu restes chérie :
La mort ne peut rien sur l'amour.

Près du mur, se trouve un obélisque reposant sur un piédestal, ayant sa base garnie de quatre vases de fer de fonte. Sur la façade principale on lit ces mots :

Hommage à mon amie.

Sépulture de Madame Peret, épouse de Bolline, décédée le 19 juin 1839, à l'âge de 20 ans et 4 mois.

Là dort dans son espoir, celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire.

A droite, on lit :

Ici dorment vingt ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité!!!

A gauche, on lit :

Ah! te pleurer est mon bonheur suprême,
Restes chérie, objets de mes pleurs,

Digitized by Google

T'oublier c'est m'oublier moi-même,
N'es-tu pas le débris de mon cœur,
En avançant dans ton obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

Contre le mur de clôture, on voit une modeste pierre tumulaire dans un petit jardin entouré d'une barre de fer.

Suspendons un moment notre course un peu hâtive, découvrons-nous : car c'est ici que sont les cendres d'un praticien célèbre, d'un savant distingué, d'un protecteur éclairé des arts.

Ici repose N. G. J. Ansiaux, né à Ciney, le 6 juin 1780, docteur en chirurgie, professeur à l'Université de Liége, décédé le 26 décembre 1834.

Hommage de ses fils.

A côté, un jardin entouré d'une grille légère, avec porte de fer surmontée d'une croix. Malgré notre vif désir, il nous a été impossible de savoir qui occupait cette enceinte délaissée. Le jardin est envahi par les ronces et les orties, la couronne d'immortelles appendue à une croix de bois est pourrie depuis longtemps et semble n'avoir jamais été renouvelée.....

A côté, une pierre surmontée d'une urne voilée, un jardin entouré de quatre barres de fer aux coins desquelles figure la flamme céleste. On lit :

Ici repose Dayeneux, père, décédé le 15 avril 1837, à l'âge de 77 ans.

La religion fut son guide,
Les regrets du riche et les larmes du pauvre
Rendirent hommage à sa probité et à sa bienfaisance.

Digitized by Google

Encore à côté, dans un jardin rempli de fleurs et d'arbustes est une simple et modeste pierre. Sur une plaque de marbre blanc on a gravé profondément en lettres d'or :

Eugénie,
1er mars 1840.

Cette simplicité excessive, qui dit d'autant plus qu'elle paraît moins vouloir dire, nous a vivement ému, douloureusement attendri. — Rien ne nous apprend par qui et à la mémoire de qui cette pierre a été élevée; l'incertitude préoccupe, les conjectures se pressent et pendant que nous pensions à Eugénie, nous n'avons pas été peu surpris de nous trouver vis-à-vis d'un monument surmonté d'un ange, qui du doigt nous montrait le ciel en disant, d'après l'inscription : *Celui que vous cherchez est là.*

A quelques pas de distance, nous avons lu sur un cippe :

Il n'y a que l'espoir de le revoir un jour qui puisse consoler ses parents et amis.

Et sur une autre pierre à proximité :

Comme un sourire de Dieu, Ange, tu passas sur la terre.

Non loin de là, sur une pierre, avec un vase et une croix, entourés d'une clôture de bois, nous avons lu cette inscription, qui se retrouve ailleurs, moins les fautes:

Repose en paix, aimable et doux *enfant*,
Et l'amour et l'espoir de tes tristes *parents*,
A peine tu vécus, hélas! quelques printemps,
Dans nos cœurs désolés tu vivras longtemps.

Digitized by Google

Plus loin, une pierre rappelle à la mémoire le souvenir d'un ancien condisciple.

Là repose Dné-Adré Clépers, étudiant en droit, né à Liége le 28 *Xbre* 1804, *décédé le* 25 *avril* 1829.

Son épitaphe porte :

Ses amis lui ont posé cette pierre, modeste témoignage des plus vifs regrets.

A proximité, une pierre en forme de pyramide : là repose *Monsieur* Parfondry, mort le 1 juin 1830. On y a fait graver ce peu de mots :

Il mérita toujours l'estime publique et l'affection de ses amis et de ses enfants.

Sur la tombe qui recouvre les cendres de M. de Stembert, conseiller, décédé le 13 9bre 1828, on lit cette inscription :

Qu'il repose en paix ; il fut intègre..... —

Sur l'emplacement de l'ancien mur, on aperçoit la pierre sous laquelle repose une jeune femme :

Laure Hennau-Velez.

L'inscription porte :

Après neuf mois de l'union la plus heureuse, elle donna le jour à un fils et mourut le 5 *juin* 1832.

Cette épitaphe, quoique non versifiée, fait naître la plus touchante émotion ; on y trouve plus de poésie que dans la plupart des quatrains que nous avons cités.

Digitized by Google

Non loin de là, une grande pierre recouvre une tombe en partie vide. Le père et l'enfant sont là, attendant ceux qu'ils ont laissés sur la terre.

La prévoyance va loin dans notre siècle positif; il faut une maison de ville, une maison de campagne, une loge au théâtre et une place dans le cimetière; mais souvent, hélas! la dernière seulement reste : elle est certaine.

Auprès des monuments que nous venons d'indiquer, on voit sur une petite élévation une pierre surmontée d'un vase cinéraire; derrière, un arbre de deuil protège de son ombrage un jardin rempli de fleurs, ce jardin garni d'arbustes bien choisis, d'une haie bien entretenue et entouré d'une grille de bois, atteste que celui qui repose là, depuis dix ans, quoique bien loin de sa patrie, n'est pas resté sans ami. L'inscription porte :

Elie-Jean-Jacques Engle de Noirberne, né à Batavia, décédé à Liége, le 7 mars 1830, *âgé de* 12 1/2 *ans.*

Deux vers d'une douce et touchante simplicité sont revenus à notre mémoire, et en quittant cette station de douleur nous nous sommes dit que probablement

De ces tristes rameaux, l'ombrage solitaire
Cache aux yeux des mortels le trésor d'une mère.

A quelques pas, on rencontre une croix de pierre avec ces mots :

Jules Jadoulle, âgé de six ans, décédé le 20 *août* 1815, *etc.*

Nous indiquons cette tombe parce qu'elle est une des plus anciennes du cimetière.

Dans cette partie du triste asyle, on rencontre une in-

Digitized by Google

finité de riches monuments ; la douleur fastueuse a fait graver des inscriptions en langues étrangères.

De station en station, nous nous sommes trouvé vis-à-vis d'un magnifique obélisque entouré d'un grillage de bois. On y rappelle que :

Dans cette tombe élevée par son père, repose Jean-Antoine Jacoby, mort le 8 9bre 1831, *âgé de* 15 *ans.*

Sur la façade, on lit cette épitaphe :

Tu n'es plus, ô mon fils ! ta veine s'est glacée,
Du livre des destins ta vie est effacée.
Jusqu'à ce que la mort termine ma douleur,
Absent à mes regards, tu vivras dans mon cœur.

Du côté droit :

Quinze printemps me virent sur la terre ;
Cruelle mort, c'est toi qui m'emportas ;
Sèche tes pleurs, ô ! mon bien-aimé père,
Auprès de Dieu tu me retrouveras !!!

Du côté gauche :

Dieu des élus dont je compte le nombre,
Mon père est là.... qui me pleure toujours ;
Seul maintenant, il erre comme une ombre,
Ah ! permets-moi de veiller sur ses jours ! !

A quelques pas de distance, apparaît un autre obélisque surmonté d'un vase; le jardin entouré d'une grille de bois est rempli de rosiers, de thuyas et autres arbustes; on y lit ces mots :

Ici repose Joseph Dumoulin, décédé le 13 9bre 1832,
âgé de 24 1/2 ans.

Plus bas, on a gravé l'épitaphe suivante :

Bon fils, tendre frère, sincère ami, pourquoi nous quitter si tôt?

Digitized by Google

Derrière le chœur de la chapelle, repose Pierre-Godefroid Lonhienne, décédé le 26 9bre 1827. Voici son épitaphe :

D'une immense fortune, il fit un noble usage ;
Le malheureux jamais n'essuya ses refus,
Il consolait le pauvre, il vécut en vrai sage ;
Pleurez, infortunés, le bienfaiteur n'est plus !

Sur une pierre à côté, on lit ces mots expressifs :

Le sentiment l'a usée....

Sur la tombe d'un vénérable curé, décédé le 13 janvier 1830, on lit les passages suivants :

Il répand ses bienfaits sur les pauvres, sa justice subsistera dans tous les siècles. (*Ps.* CXI). *Et tout le peuple d'Israël le pleura amèrement et fut en deuil bien des jours* (*Mach.* 1, CAP. 9). »

Enfin nous nous retrouvons à notre point de départ; notre tâche est finie. Saluons d'un dernier regard cette nécropolis lugubre et rentrons dans la cité des vivants. De la ville morte à la ville vivante, la distance est courte: les limites se touchent, les portes se regardent, mais le chemin s'allonge pour l'homme rêveur et pensif. Que de réflexions poignantes viennent l'assaillir! Le souvenir des monuments pompeux, des épitaphes mensongères énumérant des vertus publiques et privées qui souvent n'ont existé que sur la pierre, des épitaphes.... d'un seul mot pour rappeler des illustrations qui du fond de leur tombe éclairent encore les vivants.....

A ces réflexions succèdent d'autres réflexions : la pensée d'une autre vie, l'éternité, et enfin, Dieu....

Le tumulte, le bruit, le murmure de la ville interrom-

Digitized by Google

pirent ces méditations et reportèrent nos pensées sur les objets qui venaient de nous préoccuper. Et d'abord, déclarons-le sincèrement : loin de nous l'idée d'avoir voulu porter atteinte au respect que l'on doit à la cendre des morts et aux égards que réclame la susceptibilité des vivants. C'est précisément parce que nous professons le plus grand respect pour tout ce qui est saint et sacré, c'est précisément parce que nous aimons notre prochain, que nous ne pouvons voir ni souffrir rien qui puisse nuire aux uns ou aux autres. Le moyen d'empêcher les abus, c'est de les signaler; devoir que nous nous sommes cru obligé de remplir : — notre conscience nous en faisait une loi impérieuse.

Notre promenade révèle une confusion que nous n'avons pu ni voulu éviter. L'ordre est impossible dans ce qui est essentiellement un perpétuel désordre. Dans la même enceinte, les enfants d'Israël sont confondus avec les enfants des autres croyances, la puissance se trouve à côté de la faiblesse, l'extrême opulence à côté de la misère, le prêtre à côté du laïc, le vieillard à côté de l'adolescent. La paix et l'égalité règnent dans le cimetière et ne règneront jamais que là.

Ce rapprochement de l'esclave et du roi, dont la poussière est la même, nous a rappelé les vers suivants, les seuls qui aient sauvé le poëte Patrix d'un éternel oubli :

Je songeais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé;
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce langage :
« Retire-toi, coquin! va pourrir loin d'ici;
« Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
« Coquin (ce me dit-il, d'une arrogance extrême)!
« Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même!

Digitized by Google

« Ici tous sont égaux; je ne te dois plus rien :
« Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien ».

Notre police si peu apparente et si active, si utile à cause de ses services et si peu appréciée à cause des préjugés, devrait, en oubliant toutefois qu'elle est mal rétribuée, se charger encore d'un surcroît de besogne, consistant : à surveiller le cimetière, recommander le respect et la décence aux personnes qui le visitent; fixer les heures pour l'ouverture et la fermeture des portes; empêcher d'escalader les grilles, de monter sur les monuments, de dégrader les tombes, de couper les fleurs, d'arracher les arbustes, d'écrire ou d'effacer des inscriptions; surveiller les constructions, les alignements, les empiètements; enfin, faire suivre les sentiers tracés pour effectuer le transport des matériaux, l'enlèvement des décombres, etc.

Si ces observations parviennent à la connaissance de ceux qu'elles concernent, elles ne seront pas dédaignées : nous en avons la pleine et entière conviction.

Que reste-t-il de bon et d'utile à faire dans le cimetière?

Une chapelle ardente pour y déposer provisoirement les cercueils avant de les enfouir pour toujours.

Trop de précipitation à se débarrasser des morts a donné lieu à de cruelles méprises; le sommeil léthargique a déjà été confondu avec le sommeil éternel!

Puissions-nous un jour voir cette chapelle : c'est le vœu que nous formons et que nous ne cesserons de former tant que nous serons du nombre des vivants.

Liége, le 15 septembre 1840.

J. H.

Digitized by Google

LA MENDIANTE

DU

PONT-DES-ARTS.

Imitation libre de l'allemand de W. Hauff.

(Suite et fin. V. ce volume, page 133).

Je ne sais, dit Froben, s'il est à la connaissance de la société que j'ai voyagé avec Faldner, il y a quelques années, et habité à Paris la même maison que lui. Nous étions inséparables et avions pour ami commun un de nos compatriotes, qui demeurait dans la rue Taranne sur la rive gauche de la Seine. Souvent, après notre promenade habituelle aux Champs-Elysées, nous nous rendions chez lui, le soir, nous n'en sortions que fort tard et revenions chez nous, Place des Victoires, en prenant par le Pont-des-Arts et le Louvre. Un soir qu'il avait plu et qu'il faisait un vent très-froid, surtout sur les bords du fleuve, nous traversions le pont en silence, et j'allais en descendre les degrés du côté du Louvre, lorsqu'un singulier spectacle m'arrêta tout-à-coup.

Une femme svelte et assez grande se tenait debout à cette extrémité du pont. Elle portait un petit chapeau noir enfoncé sur les yeux et garni d'un voile vert, et était enveloppée dans un manteau de soie noire; le vent, qui lui pressait ses vêtements sur le corps, révélait une taille fine et élancée, une petite main sortait du manteau et tenait une assiette; la faible lumière

Digitized by Google

d'une lanterne, placée devant elle, vacillait et tombait sur un pied des plus mignons.

Je la considérai attentivement; ses membres paraissaient plus tremblants encore que la flamme de sa lanterne. Elle gardait le silence et laissait parler pour elle sa misère et le vent très-froid. Je cherchai de la monnaie dans ma poche, et, n'en trouvant pas, j'en demandai à Faldner qui, contrarié que je le tinsse ainsi exposé à un froid rigoureux, me dit dans notre langue : « Laisse donc cette mendiante, et allons nous mettre au lit; j'ai froid ».

— Seulement quelques sous, mon ami. Mais il me prit par le manteau et voulut m'entraîner.

— Oh! messieurs, ayez de la compassion! s'écria d'une voix tremblante — et en bon allemand — cette femme voilée.

Sa belle voix, ces paroles et notre langue eurent quelque chose de si touchant pour moi, que je réitérai à Faldner la demande d'un peu de monnaie.

— Voilà quelques francs, me dit-il en riant, tente fortune auprès de la demoiselle, mais laisse-moi continuer mon chemin.

Que faire? elle devait avoir entendu les paroles de Faldner, et je n'aime pas à blesser personne, surtout les malheureux. Je m'approchai donc assez irrésolu.

— Mon enfant, lui dis-je, vous avez choisi là un mauvais emplacement, il ne passera plus guère de monde ici ce soir.

— Pourvu, répliqua-t-elle au bout de quelques instants — d'une voix à peine intelligible —, que ces passants aient pitié du malheur!

Cette réponse aussi naïve que juste me surprit. Le

Digitized by Google

maintien de la jeune fille et le ton dont elle avait prononcé ces paroles trahissaient de l'éducation.

— Nous sommes compatriotes ; ne puis-je faire pour vous plus qu'une simple aumône en passant ?

— Nous sommes très-pauvres, répondit-elle, et ma mère est malade et sans secours.

— Conduisez-moi auprès d'elle, repris-je.

Elle se tut ; la proposition paraissait la surprendre.

— Ne voyez là, continuai-je, que mon sincère désir de vous secourir, si je le puis.

— En ce cas, venez, répliqua-t-elle.

Elle éteignit sa lumière, cacha sous son manteau sa lanterne et son assiette et se mit à traverser le pont. Je marchais silencieux plutôt derrière qu'à côté d'elle ; je pus donc l'examiner. Sa tournure, sa démarche et particulièrement sa voix étaient d'une très-jeune personne. Sa marche était rapide, mais légère et gracieuse. Je lui avais offert mon bras ; elle l'avait refusé. Au bout du pont, elle se dirigea du côté de la rue Mazarine.

— Votre mère est-elle malade depuis longtemps ? lui demandai-je en me plaçant à côté d'elle, et j'essayai de découvrir ses traits à travers son voile.

— Depuis deux ans, répondit-elle en soupirant ; mais depuis huit jours surtout elle est devenue très-malheureuse.

— Etes-vous venue souvent en cet endroit ?

— Où ?

— Sur le pont.

— Ce soir, pour la première fois.

— Vous n'avez pas choisi une bonne place, il y a d'autres passages plus fréquentés.

— Hélas ! cette ville m'est si peu connue, répondit-

Digitized by Google

elle en s'efforçant de retenir ses larmes, et j'étais si honteuse d'aller dans la foule!

Qu'elle devait être affreuse, la misère qui contraignait cette créature à mendier!

— Votre mère a-t-elle un médecin? lui demandai-je au bout de quelques instants.

— Elle en avait un, mais nous ne pouvions plus acheter de médicaments, et il voulait la faire transporter à l'hôpital. Je ne pus me faire à cette idée. Ah Dieu! ma pauvre mère à l'hôpital!

Quelle profonde douleur recélaient les dernières paroles de cette jeune fille!

Comme elle pleurait, elle porta son mouchoir à ses yeux par dessous son voile, et la lanterne et l'assiette qu'elle avait à l'autre main l'empêchèrent de retenir son manteau que la violence du vent ouvrit. — Je vis alors que je ne m'étais pas trompé : sa taille était fine et élancée; elle portait une robe simple, mais très-propre. Elle ressaisit les pans de son manteau, et, en l'aidant à l'arranger, je sentis sa main douce et potelée.

Nous avions déjà passé par les rues Mazarine, St-Germain-des-Prés, de l'Ecole de Médecine et par quelques autres, lorsqu'elle s'arrêta tout-à-coup : elle s'était égarée. Je lui demandai où elle demeurait; elle me répondit que c'était dans la rue St-Séverin. Jugez de mon embarras: je ne connaissais pas cette rue. Je la voyais trembler de tous ses membres, soit d'inquiétude, soit de crainte. Je jetai les yeux autour de moi, et, ayant aperçu de la lumière dans un souterrain où l'on vendait de l'eau-de-vie, je la quittai un instant pour aller y prendre des renseignements. On m'en donna d'assez précis, à l'aide desquels je crus pouvoir me reconnaître.

Digitized by Google

A peine remonté, j'entendis parler haut dans la rue et vis, à la faible lueur d'un réverbère, la jeune fille se défendant de toutes ses forces contre deux hommes qui l'avaient saisie, l'un par la main et l'autre par son manteau. Ils lui parlaient en riant; je me doutai de ce qui se passait, volai à son secours et dégageai sa main; elle se cramponna fortement à mon bras, muette de frayeur et fondant en larmes.

— Messieurs, dis-je, vous voyez que vous êtes dans l'erreur, veuillez lâcher à l'instant même le manteau de mademoiselle.

— Ah! pardon, monsieur! répondit l'un d'eux, je vois que le droit de priorité vous appartient! et ils poursuivirent leur chemin en riant.

Nous continuâmes aussi le nôtre; la pauvre enfant tremblait violemment, me tenait toujours fortement par le bras et était près de s'évanouir.

— Courage! lui dis-je, la rue St-Séverin n'est pas loin d'ici, et vous ne tarderez pas à être chez vous.

Ses larmes coulaient toujours, et elle ne répondit pas. Quand nous fûmes dans cette rue, elle s'arrêta derechef.

— Non, vous ne pouvez m'accompagner plus loin, monsieur, dit-elle, c'est impossible.

— Mais pourquoi non, puisque vous m'avez amené jusqu'ici? n'allez pas, je vous prie, me supposer des intentions mauvaises!

A ces mots, j'avais saisi involontairement et peut-être serré sa main; elle me la retira vivement.

— Pardonnez-moi, dit-elle, l'inconvenance que j'ai commise en vous laissant venir aussi loin; je vous en prie, quittez-moi.

Digitized by Google

Je sentis qu'elle était profondément blessée de la scène de tout-à-l'heure, et qu'elle en éprouvait peut-être de la défiance contre moi-même. J'allais lui offrir l'argent que Faldner m'avait prêté, mais la pensée que ce faible don ne la secourrait que bien peu me retint, et je lui donnai le peu d'or dont j'étais porteur.

Sa main tressaillit lorsqu'elle le reçut; elle crut que c'était de l'argent, me remercia d'une voix tremblante, émue, et voulut me quitter, mais je la retins.

— Encore un mot, lui dis-je; j'espère que votre mère recouvrera la santé; il se pourrait pourtant qu'elle eût encore besoin de quelque chose; et vous, mon enfant, vous n'êtes pas faite pour des expéditions nocturnes comme celle d'aujourd'hui. Ne voulez-vous pas venir dans huit jours, à la même heure, devant l'Ecole de Médecine, afin que je puisse m'informer de la santé de votre mère?

— Oui! dit-elle après avoir balancé quelque temps.

— Et vous mettrez ce chapeau avec ce voile vert, ajoutai-je, pour que je vous reconnaisse.

— Oui, dit-elle.

Elle me remercia de nouveau, me quitta et ne tarda pas à disparaître dans l'obscurité de la nuit.

Le lendemain à mon réveil, il me sembla que tout cela n'était qu'un songe. Mais Faldner, qui vint chez moi et se mit à me plaisanter, dissipa mes doutes. Intérieurement, j'étais bien plus tourmenté par un certain trouble, par un certain je ne sais quoi, que je ne pouvais m'expliquer, que par les plaisanteries délicates de mon ami. Je me faisais des reproches de ne pas avoir vu son visage. — Pourquoi, me disais-je, pourquoi cet excès de discrétion? Quand je lui donne quelques na-

Digitized by Google

poléons, ne puis-je demander la faveur de soulever un peu son voile? Mais quand je me rappelais ses manières simples sans être communes, son noble maintien et le ton exquis de ses réponses, je ne pouvais plus blâmer ma conduite de la veille.

Les jours suivants, je me reprochai ma folie d'avoir fixé si loin l'époque de notre plus prochaine entrevue; je comptais les heures, et il me semblait que la capitale du monde — comme la nomment ses habitants — ne possédait rien de si ravissant que la mendiante du Pont-des-Arts. Enfin, le vendredi arriva, et je me mis en route quand la nuit fut venue. J'avais une longue course à faire, et, partant, le loisir de réfléchir à la conduite que je tiendrais. — Aujourd'hui, disais-je en moi-même, tu sauras ce que tu dois penser d'elle; tu lui offriras de te suivre chez toi, et, si elle y consent, c'est que tu as été trompé. Il faudra aussi qu'elle montre son visage.

Je m'étais tant hâté que j'arrivai avant dix heures sur la place de l'Ecole de Médecine — et ce n'était que pour onze que je lui avais donné rendez-vous! J'entrai dans un café et parcourus machinalement une foule de journaux; enfin onze heures sonnèrent.

Il ne passait plus guère de monde sur la place, et je ne découvrais point de voile vert. Je ne quittais pas le côté de l'Ecole de Médecine éclairé par plusieurs réverbères. Les moments d'une pareille attente sont bien cruels. — Si elle avait assez de ton or? si elle ne venait pas? si elle se moquait de ta bonté d'âme? pensai-je après avoir parcouru plus de dix fois la place dans toute sa longueur. La demie sonna, et je murmurais déjà de ma propre folie, lorsque, à la lueur d'un réver-

Digitized by Google

bère, je vis quelque chose de vert se mouvoir à une trentaine de pas de distance; mon cœur battit violemment, je courus — c'était elle!

— Bonsoir, lui dis-je en lui tendant la main, c'est bien de me tenir parole; je croyais déjà que vous ne viendriez pas..

Elle s'inclina sans prendre ma main et marcha à côté de moi; elle paraissait fort touchée.

— Monsieur, mon noble compatriote, dit-elle d'une voix émue, comment n'aurais-je pas tenu parole pour vous remercier? Je ne viens certes pas aujourd'hui pour implorer de nouveau votre bonté. Hélas! quel riche présent vous avez eu la générosité de nous faire! La vive reconnaissance d'une fille, les prières et les bénédictions de ma mère malade pourront-elles vous en dédommager?

— Ne parlons pas de cela, répondis-je; la santé de votre mère?

— Je crois pouvoir espérer de nouveau, répliqua-t-elle; le médecin, il est vrai, ne s'explique pas d'une manière positive, mais elle-même sent ses forces revenir. Oh! que ne vous dois-je pas? Grâce à votre générosité, j'ai pu lui préparer une nourriture plus fortifiante, et, croyez-moi, la pensée qu'on rencontre encore des hommes si bons n'a pas peu contribué non plus à améliorer son état.

— Que dit votre mère, lorsque vous rentrâtes à la maison?

— Il était si tard, qu'elle était fort inquiète, répondit-elle; hélas! elle avait eu tant de peine à m'accorder la permission de faire cette démarche! et elle s'imaginait déjà que quelque malheur m'était arrivé. Je lui rendis compte de tout ce qui s'était passé; mais,

Digitized by Google

quand je tirai de mon mouchoir les aumônes qui m'avaient été faites et que nous aperçûmes de l'or parmi les pièces d'argent et de cuivre, elle fut frappée d'étonnement, et — —

Elle s'arrêta et n'en dit pas davantage. Je m'imaginai que sa mère lui avait imputé une conduite blâmable, et je continuai mes questions; elle m'avoua avec une franchise touchante que sa mère s'était écriée qu'il fallait que ce généreux compatriote fût un ange ou un prince.

— Ni l'un ni l'autre, lui dis-je; mais, avez-vous encore de l'argent?

— Oh! oui, répondit-elle avec une feinte assurance.

Il ne m'échappa point qu'en parlant ainsi elle soupirait involontairement. — Et combien vous reste-t-il encore? lui demandai-je.

— Nous avons payé un compte chez l'apothicaire et un mois de loyer, et nous avons encore eu de l'argent de reste.

Qu'elles devaient être misérablement logées, si ce faible secours leur avait suffi pour payer un compte chez le pharmacien et un mois de loyer, et pour se nourrir pendant huit jours!

— Je veux savoir exactement combien vous possédez encore, poursuivis-je.

— Monsieur! dit-elle, et elle recula d'un air offensé.

— Mon enfant, repris-je en me rapprochant d'elle, je vous demande sérieusement si, lorsque cette faible somme sera épuisée, vous avez des secours à attendre.

— Non, répondit-elle timidement et à voix basse, aucun!

— Songez à votre mère, et ne refusez pas les miens!

A ces mots, je lui avais tendu la main, elle la

Digitized by Google

saisit avec empressement, la pressa sur son cœur et loua ma générosité.

— Eh bien, venez, poursuivis-je en passant son bras dans le mien ; malheureusement je ne me suis pas rendu directement de chez moi ici et je ne suis pas pourvu d'argent ; veuillez avoir la bonté de m'accompagner jusqu'à ma demeure, je vous donnerai quelque chose pour votre mère.

Elle se laissa conduire sans dire un mot ; mais, après avoir fait deux ou trois cents pas, elle s'arrêta tout court et me retira son bras.

— Non, impossible, cela ne doit pas être, s'écria-t-elle en fondant en larmes.

— Qu'est-ce qui vous afflige subitement ? demandai-je avec surprise, qu'est-ce qui ne doit pas être ?

— Non, je ne puis pas, je ne dois pas aller avec vous.

— Mais, mon Dieu, répondis-je en prenant un air un peu piqué, vous avez donc bien peu de confiance en moi ; si ce n'était votre mère, je vous quitterais tout de suite, car vous me faites de la peine.

— Vous ai-je blessé ? s'écria-t-elle en me serrant la main avec émotion, oh ! Dieu sait que je ne le voulais pas ; pardonnez à une pauvre jeune fille inexpérimentée ; vous êtes si généreux, et je vous offenserais ?

— En ce cas, venez donc, dis-je en reprenant son bras, il est tard, il n'y a pas de temps à perdre.

Mais elle ne bougeait pas, elle pleurait et murmurait :

— Non, à aucun prix je ne vais plus loin.

— Que craignez-vous donc ? Personne ne vous connaît, pas une âme ne vous voit ; vous pouvez venir avec moi sans aucune crainte.

— Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, laissez-

Digitized by Google

moi! Non, non, cela ne doit pas être, ne me pressez pas davantage.

Elle tremblait; je sentais bien que, si je lui rappelais encore la fâcheuse position de sa mère, elle m'accompagnerait, mais l'effroi de cette pauvre jeune fille me touchait profondément.

— Eh bien! ne venez pas plus loin, lui dis-je; mais, vous pourriez probablement travailler?

— Oh! oui, monsieur.

— Prendre soin de mon linge?

— Non, nous manquons des objets nécessaires pour cela.

— Voici un mouchoir blanc; pouvez-vous m'en confectionner une demi-douzaine de semblables?

— Avec plaisir, reprit-elle après l'avoir examiné.

— Achetez-en six, répliquai-je en lui remettant quelque argent. — Pouvez-vous en faire trois pour dimanche soir? ajoutai-je.

— Je vous le promets.

Je lui remis un nouveau secours pour sa mère et lui dis qu'il m'était impossible de faire davantage pour ce soir, mais que ce serait pour le surlendemain. Lorsqu'elle voulut me quitter, après m'avoir remercié, je la retins.

— Faites encore quelque chose pour me plaire, lui dis-je; vous le pouvez sans peine.

— Et quoi? demanda-t-elle; je ferai volontiers pour vous tout ce que je pourrai.

— Laissez-moi lever ce voile jaloux et voir votre visage, afin qu'il me reste un souvenir de cette soirée.

— Ne songez pas à cela, je vous en prie, répondit-elle — et elle paraissait hésiter — vous avez le souvenir de vos bienfaits; je ne puis vous satisfaire sans enfreindre

Digitized by Google

la défense de ma mère, et je vous assure que je suis si laide que je vous ferais horreur.

Cette résistance me piquait encore davantage; une demoiselle laide ne parle pas ainsi de sa laideur, pensais-je; je voulus saisir son voile, mais elle m'échappa.

— A dimanche! au revoir! cria-t-elle, et elle s'éloigna. Je la suivis des yeux; elle s'arrêta à une cinquantaine de pas, me fit signe avec mon mouchoir blanc et cria d'une voix argentine : Bonne nuit!

A quelle classe de la société appartenait cette jeune fille? telle était la question que je m'adressais souvent. Enfin le dimanche arriva, et, cette fois, elle fut la première au rendez-vous. Comme elle avait des mouchoirs à me rapporter, elle tremblait déjà que je n'eusse quitté la place avec l'idée qu'elle ne tiendrait pas sa parole. En me montrant les mouchoirs, à la lueur d'un réverbère, elle causait avec une joie presque enfantine et avec plus de confiance encore qu'auparavant.

Elle parut m'entendre avec plaisir louer son travail.

— Voyez-vous, j'y ai mis vos initiales, dit-elle en me montrant dans un coin les lettres E. D. F.

Elle voulut me remettre l'argent qu'elle avait eu de trop, et je fus obligé de lui déclarer positivement qu'elle me blessait, pour la décider à l'accepter comme prix de son travail.

Je lui commandai des jabots et des manchettes, voyant bien que cette manière de lui offrir mes secours convenait mieux à la délicatesse de ses sentiments. Sa mère ne pouvait pas encore quitter le lit, mais elle était dans un état qui paraissait rassurer sa fille. Après avoir parlé de la malade, je lui demandai quelle était leur position.

Digitized by Google

Le récit qu'elle me fit brièvement est si commun en France, qu'il peut presque servir d'enseigne à tous les pauvres. Son père, officier de la grande armée, avait été mis à la demi-solde à la première restauration des Bourbons; il avait repris du service dans les cent jours et avait perdu la vie à Mont St-Jean. Sa veuve, n'ayant pas obtenu de pension, traînait une vie malheureuse. Depuis deux ans surtout, elle et sa fille n'avaient vécu qu'en vendant le peu qu'elles possédaient, et maintenant elles étaient tombées dans cette misère extrême où il ne reste plus au malheureux qu'à mourir.

— N'auriez-vous pu rendre votre position meilleure, en essayant de soutenir autrement votre mère? demandai-je à la jeune fille.

— Vous voulez dire en me mettant en service? répondit-elle sans la moindre susceptibilité; cela n'était pas possible. Avant la maladie de ma mère, j'étais beaucoup trop jeune, je n'avais guère que quatorze ans, et elle se trouva subitement réduite à ne pouvoir plus quitter le lit. Il lui fallait donc continuellement quelqu'un auprès d'elle; pouvais-je l'abandonner aux soins d'une étrangère? Oui, si elle se fût bien portée, j'aurais oublié notre ancienne position et me serais placée dans quelque magasin de modes ou dans une grande maison, en qualité de gouvernante.

Cette fois encore, je la priai vainement d'écarter son voile importun. Les indications qu'elle avait données sur son âge augmentaient mon désir de voir les traits de cette jeune fille qui ne devait pas avoir plus de seize ans; mais elle me supplia avec les plus vives instances de renoncer à ce désir, et me dit que sa mère lui avait démontré que cela ne devait pas se faire.

Digitized by Google

Depuis ce moment, nous nous voyions tous les trois jours. J'avais toujours quelques petits travaux pour elle, et elle les faisait avec ponctualité. Plus je persistais dans la ligne de conduite que j'avais adoptée à son égard, plus je me renfermais dans les limites des convenances, et plus je voyais s'accroître la confiance de cette excellente jeune fille. Elle m'avoua même qu'elle ne cessait, durant les trois jours, de penser à la prochaine entrevue. En était-il autrement de mon côté ? Je m'occupais jour et nuit de cet être qui, par son esprit orné, par ses sentiments distingués et par sa position particulière à mon égard, devenait de plus en plus intéressant à mes yeux.

Cependant le printemps était arrivé et, avec lui, l'époque que Faldner et moi nous avions fixée depuis longtemps pour un voyage en Angleterre, auquel je ne pensais plus qu'avec répugnance, car cette jeune fille m'avait enchaîné au point que je n'envisageais qu'avec tristesse notre longue séparation. Je ne pouvais reculer sans me rendre ridicule ; j'étais même, intérieurement, honteux de moi-même et ne me dissimulais pas toute la folie de ma conduite ; je me décidai donc au départ.

Huit jours à l'avance, j'en prévins la jeune fille ; elle tressaillit et pleura. Je la priai de demander pour moi à sa mère la permission d'aller les voir Au rendez-vous suivant, elle me rapporta tristement pour réponse que sa mère me suppliait de renoncer à cette visite qui ferait sur elle une trop forte impression. Je ne l'avais recherchée que pour voir ma jeune fille au grand jour et sans son voile, que je la priai encore de lever. Elle m'offrit de revenir la veille de mon départ et me dit qu'elle tourmenterait sa mère jusqu'à ce qu'elle lui permît de céder à mon désir.

Digitized by Google

Je n'oublierai jamais cette soirée. La jeune fille arriva, et ma première question fut de lui demander si sa mère lui avait accordé cette permission; elle me répondit affirmativement et leva d'elle-même son voile. Il faisait clair de lune; tremblant et curieux, je plongeai mes regards sous son chapeau. Mais la permission n'avait été donnée qu'avec restriction, et ma belle portait des *yeux de Venise* qui lui cachaient la partie supérieure du visage. Cependant, que de beautés ravissantes brillaient encore à mes regards! quel nez, quelle bouche délicieuse, quel menton, quel cou d'albâtre! Je ne pus guère distinguer ses yeux, qui me parurent d'une grande vivacité. Je la considérai longtemps avec délices; elle rougit.

— Ne m'en veuillez pas, dit-elle à voix basse, d'avoir mis cette espèce de masque; ma mère refusait d'abord absolument et n'a consenti qu'à cette seule condition; j'en étais moi-même très-chagrine, mais elle m'a fait valoir quelques raisons dont la justesse m'a frappée.

— Et quelles sont ces raisons? demandai-je.

— Hélas! monsieur, répondit-elle avec une affliction profonde, votre souvenir vivra éternellement dans notre cœur, mais vous, vous nous oublierez entièrement; vous ne devez plus jamais me revoir, jamais, ou, si vous me voyez encore, vous ne devez pas me reconnaître.

— Pensez-vous donc que je ne reconnaisse pas éternellement vos jolis traits, quoique je ne puisse voir ni vos yeux ni votre front?

— Ma mère croit, répondit-elle, qu'il est difficile de reconnaître un visage que l'on n'a vu qu'à moitié.

Digitized by Google

— Et pourquoi donc ne dois-je plus te revoir, ne dois-je pas te reconnaître?

A cette question, elle se mit à pleurer et me serra la main en disant : — Cela ne doit pas être! Quel intérêt peut-il y avoir pour vous à reconnaître une malheureuse jeune fille; et — non, ma mère a raison; cela vaut mieux ainsi!

Je lui dis que mon voyage ne serait pas de longue durée, que peut-être je serais de retour à Paris au bout de deux mois, et que j'espérais bien la revoir.

Ses larmes coulèrent plus abondamment : — J'ai le pressentiment que c'est aujourd'hui la dernière fois que je vous vois, répondit-elle; je crois que ma mère n'a plus longtemps à vivre, d'après ce que m'a dit hier le médecin, et alors tout sera fini! et quand même elle vivrait, vous ne tarderez pas à m'oublier.

Sa douleur me faisait infiniment de peine; j'essayai de relever son courage, je lui jurai que je ne l'oublierais pas et j'obtins d'elle la promesse qu'elle viendrait toujours le premier et le quinze de chaque mois, à l'endroit où nous étions, afin que je pusse la retrouver à mon retour. Un sourire amer, qui trahissait son peu d'espoir, se mêla à ses larmes.

— Eh bien donc adieu! au revoir! dis-je en la pressant dans mes bras et en lui passant au doigt une petite bague, adieu! pense à moi et n'oublie pas le premier et le quinze!

— Comment pourrais-je vous oublier? s'écria-t-elle d'une voix éplorée. Mais je ne vous reverrai de ma vie; l'adieu que vous me faites est un éternel adieu.

Je ne pus m'empêcher de baiser sa jolie bouche; elle rougit et n'opposa pas de résistance; je mis dans sa pe-

Digitized by Google

tite main un bon sur le trésor, elle me regarda encore une fois très-attentivement et se serra fortement contre moi.

— Au revoir! lui dis-je, pendant qu'elle se détachait doucement de mes bras.

Le dernier moment des adieux parut lui donner du courage; elle m'attira encore sur son cœur, et je sentis sur mes lèvres un baiser brûlant : — Pour toujours! adieu pour toujours! s'écria-t-elle douloureusement, puis elle se déroba à mes étreintes et traversa rapidement la place.

Je ne l'ai pas revue! Après trois mois de séjour, je revins de Londres à Paris; je me rendis le quinze à la place de l'Ecole de Médecine, j'attendis plus d'une heure, ma jeune fille ne parut pas. Je renouvelai souvent cette course le premier et le quinze. Que de fois j'allai dans la rue St-Séverin, en parcourus des yeux toutes les maisons et m'informai vainement d'une pauvre femme allemande et de sa fille! Cette charmante créature n'avait donc pas eu tort de me crier au moment de notre séparation : « Pour toujours! »

Froben mit dans son récit un accent de vérité qui paraissait faire surtout une profonde impression sur les femmes. Joséphine pleurait abondamment, et les autres dames s'essuyaient les yeux de temps à autre. Les hommes étaient devenus sérieux et semblaient écouter avec grand intérêt; le baron seul souriait étrangement à certains passages sur lesquels il glissait ses observations à l'oreille de son voisin. Il éclata de rire, quand Froben eut fini : — J'appelle cela se tirer parfaitement d'affaire! s'écria-t-il; mon ami est un fin matois. Voyez comme il a su toucher les dames, le fripon! ma femme pleure vrai-

Digitized by Google

ment comme si le curé lui avait refusé l'absolution. D'honneur, c'est délicieux! Poésie et Vérité! oui, c'est un vol fait à ton Goethe; poésie et vérité, c'est une charmante plaisanterie.

Froben se sentit blessé : — J'ai, dit-il, laissé de côté la poésie et l'invention, pour m'en tenir à l'exacte vérité; j'espère que tu l'envisageras ainsi.

— Dieu m'en garde! reprit le baron en riant. La vérité! Tu as entretenu la jeune fille, mon cher, c'est là toute l'histoire, et tu nous as fait un petit roman de tes visites chez elle, le soir. Mais bien raconté, bien raconté, je l'avoue.

Le jeune homme rougit de colère; il s'aperçut que Joséphine regardait fixement son mari d'un air inquiet; il crut qu'elle partageait peut-être la défiance du baron et avait mauvaise opinion de lui; il ne voulait pas, du moins, que cette plaisanterie grossière le privât de la considération de cette femme. — Je vous en prie, qu'il ne soit plus question de cela, s'écria-t-il; jamais je n'ai été dans le cas de rien déguiser. Je te dis, pour la dernière fois, Faldner, que, sur ma parole, tout s'est passé comme je l'ai rapporté.

— Cela étant, reprit le baron en joignant les mains, tu as fait preuve d'une générosité et d'une sensibilité excessives, en donnant une couple de cents francs à une rusée qui t'a exploité avec la fable de sa misère et de sa mère malade; et tu n'as retiré de tout cela qu'un misérable baiser! Pauvre diable! se laisser jouer de la sorte par une fille de mauvaise vie!

Cette compassion moqueuse et le rire de la société, applaudissant à la mauvaise plaisanterie du baron, irritèrent le jeune homme plus encore que l'accusation

Digitized by Google

qui les avait précédés. Profondément blessé, il allait se retirer, lorsque Joséphine, pâle comme un cadavre, se leva lentement, voulut répondre à son mari et tomba évanouie. Tout le monde effrayé courut à elle, les femmes la relevèrent, et les hommes se demandaient avec surprise quelle pouvait être la cause de cet évanouissement subit; l'effroi avait presque fait perdre connaissance à Froben, et le baron murmurait des imprécations contre la délicatesse de nerfs des femmes et pestait de voir pousser jusque là la décence outrée et la trop rigoureuse observation des convenances; tantôt il cherchait à tranquilliser la société et tantôt il retournait auprès de sa femme; chacun parlait, conseillait, criait, et personne n'écoutait, ni ne comprenait.

Joséphine reprit connaissance au bout de quelques minutes et demanda à être conduite à sa chambre, où les dames se pressèrent curieusement sur ses pas. Dépité, furieux contre lui-même et contre l'espèce humaine, Froben monta à la sienne, pendant que le baron cherchait à ramener l'ordre parmi les hommes.

Le lendemain matin, en réfléchissant aux événements de la veille, Froben se demandait si le meilleur parti qu'il avait à prendre n'était pas de quitter immédiatement une maison où la prolongation de son séjour lui occasionnerait peut-être de nouveaux désagréments, lorsque le baron entra chez lui d'un air confus.

— Tu ne t'es pas montré à table hier soir, on ne t'a pas encore vu aujourd'hui, dit-il en s'approchant de lui, tu es fâché contre moi; mais sois assez raisonnable pour me pardonner; j'avais beaucoup bu. Je suis assez puni, car, durant un mois, tout le voisinage ne s'entretiendra plus que du dénouement de ce beau jour.

Digitized by Google

— Ne réveille plus cette affaire, répondit Froben d'un air sombre, en lui tendant la main; je n'aime pas à revenir sur de pareils sujets; demain, sans plus tarder, je poursuis ma route.

— Ne fais donc pas le fou, s'écria Faldner, qui ne s'était pas attendu à cette résolution; vouloir partir pour une pareille scène! non, il n'en sera rien; ne m'as-tu pas promis d'attendre que j'aie des nouvelles de don Pédro?

— Et la santé de ta femme? demanda Froben pour éloigner ces souvenirs.

— Entièrement rétablie; ce n'était que la crainte que nous n'en vinssions à un démêlé sérieux; elle compte sur toi pour le déjeûner; descendons ensemble et sois raisonnable. Ne trouve pas mauvais que je sorte, il le faut, le moulin commence à marcher aujourd'hui. — Te voilà tout à fait comme auparavant?

— Eh, mon Dieu! ne parle donc plus de cela, répondit le jeune homme impatienté, et il suivit le baron, qui, satisfait de sa prompte réconciliation avec son ami, informa brièvement sa femme de ce qui s'était passé, et quitta ensuite le château pour aller mettre en train son moulin à vapeur.

Froben trouva, en entrant, que les traits de Joséphine décélaient la mélancolie et la tristesse; et cependant elle le reçut avec un sourire si gracieux et si confiant! Elle attribua son indisposition à une grande tension d'esprit et parut désireuse de ne pas revenir sur ce qui avait eu lieu.

Froben, qui attachait tant de prix à ce que son amie eût bonne opinion de lui, ne put supporter qu'elle évitât, à dessein, de parler de son récit de la veille : —

Digitized by Google

Non, madame, s'écria-t-il, je ne vous laisse pas échapper ainsi. Je n'attache pas de prix au jugement des autres sur mon compte; que m'importe que des gens ordinaires me mesurent à leur propre taille! Mais mon affliction serait extrême si, vous aussi, vous conceviez de moi une fausse opinion, si vous donniez place à des pensées qui me ravaleraient tant à vos yeux, si, vous aussi, vous doutiez de la véracité de ce récit, que je n'aurais jamais dû faire à de semblables oreilles. Oh! je vous en conjure, dites-le moi sincèrement, que pensez-vous de moi et de cette aventure?

Elle le considéra longtemps; ses grands et beaux yeux se remplirent de larmes; elle lui serra la main : — Oh! Froben, ce que j'en pense? dit-elle; quand le monde entier douterait qu'elle fût vraie, je serais encore certaine, moi, que vous avez dit la vérité! Vous ne savez pas comme je vous connais bien!

Il rougit de joie et lui baisa la main : — Que vous êtes bonne de ne pas me méconnaître! Certainement je ne me suis en rien écarté de l'exacte vérité.

— Et cette jeune fille, poursuivit-elle, est probablement celle dont vous me parliez dernièrement? Ne vous souvenez-vous pas que vous m'avez avoué que vous aimiez sans espoir? Est-ce la même?

— C'est elle, répondit-il tristement; non, vous ne rirez pas de cette folie; vous sentez trop profondément pour la tourner en ridicule. Je sais tout ce qu'on peut objecter; je me suis souvent traité moi-même d'insensé poursuivant une ombre; j'ignore si elle aime. — —

— Elle vous aime! s'écria involontairement Joséphine.

Mais, rougissant de ses propres paroles, elle ajouta :

Digitized by Google

— Elle doit vous aimer ; croyez-vous donc que tant de générosité n'ait pas fait une impression profonde sur le cœur d'une jeune fille de dix-sept ans? Dans tout ce que vous nous avez dit de sa conduite à votre égard, il y a, ou je me trompe fort, la preuve d'un haut degré d'amour pour son bienfaiteur.

Le jeune homme paraissait ravi d'entendre ces paroles. — Que de fois, s'écria-t-il, j'eus moi-même cette pensée, quand j'étais sans consolation aucune et que je reportais tristement mes regards sur le passé! mais pourquoi m'y abandonner? peut-être pour ne me rendre que plus malheureux encore! J'ai souvent combattu avec moi-même, j'ai vainement cherché des distractions dans le bruit du monde, de l'étourdissement dans le tracas des affaires. J'avais toujours devant les yeux cette créature noble et malheureuse; mon unique désir était de la voir encore une fois. Ce désir n'a pas cessé de m'animer, je ne crains pas de vous l'avouer, car vous savez apprécier le sentiment que j'éprouve; je n'ai entrepris ce voyage que pour courir à sa recherche, pour tâcher de la revoir. Je sens même souvent que je voudrais la posséder pour toujours! — Vous détournez les yeux, Joséphine! Oh, je comprends; vous pensez que je ne pourrais jamais choisir pour femme celle qui a été dans une si affreuse misère et dont la position est si équivoque; vous pensez au jugement des hommes; moi aussi j'ai pensé très-souvent à tout cela, mais, aussi vrai que je vis, si je la retrouvais telle que je l'ai quittée, je ne prendrais conseil que de mon cœur. M'en blâmeriez-vous donc, Joséphine?

Elle ne lui répondit pas; le front appuyé sur sa main, elle lui présenta un livre, sans tourner les yeux de son

Digitized by Google

côté, et le pria de faire une lecture. Il le prit avec hésitation et lança sur elle des regards scrutateurs; c'était la première fois qu'il ne pouvait comprendre sa conduite; elle lui fit signe de lire, et il obéit, quoiqu'il lui eût été doux de s'abandonner encore aux épanchements de son cœur. Il lut d'abord avec distraction; peu à peu le livre l'intéressa, détourna de plus en plus ses pensées de l'entretien qui venait d'avoir lieu et l'attacha enfin tellement qu'il ne remarqua pas que la jolie femme tournait vers lui son visage mélancolique, qu'elle dirigeait sur lui ses regards pleins de tendresse, que ses yeux étaient souvent sur le point de se mouiller de larmes. Il lut longtemps; et, Joséphine se remit assez pour pouvoir parler avec calme de sa lecture; cependant le jeune homme crut remarquer que sa voix tremblait de temps en temps et que la confiance, dont elle avait fait preuve envers l'ami de son époux, s'était retirée; il se serait senti malheureux, si les regards de Joséphine n'avaient exprimé un sentiment plus vif qui le troublait dans son observation.

Le baron ne devait rentrer que le soir, et Joséphine s'était retirée dans sa chambre après cette lecture. Froben songea à se reposer durant la chaleur du jour, afin d'éloigner, au moins pour quelques heures, ces pensées poignantes. Il se plaça sur le banc de mousse de ce berceau qui lui était devenu cher par les heures délicieuses qu'il y avait passées avec cette femme aimable, et il s'endormit presque aussitôt.

Il avait laissé les soucis en arrière, ils ne le suivirent pas dans l'empire des songes; d'agréables souvenirs du passé se confondirent seuls avec de ravissantes images du présent : la jeune fille de la rue St-Séverin, à la voix si

Digitized by Google

douce, plana devant lui et lui parla de sa mère; il lui adressa des reproches de s'être fait attendre si longtemps, quoiqu'il fût allé au rendez-vous le 1er et le 15 de chaque mois; il voulut l'embrasser pour la punir, elle opposa de la résistance, il leva le voile et voyez! — c'était don Pédro qui avait mis les vêtements de la jeune fille, et Diégo, son domestique, se pâmait de rire de cette excellente plaisanterie. — Puis, par un saut brusque de son imagination rêveuse, il se retrouva dans la galerie de tableaux de Stuttgard. On en avait changé la distribution et il parcourut en vain toutes les salles, à la recherche du portrait chéri; impossible de le trouver; il pleura et se mit à appeler et à se plaindre tout haut; vint alors le gardien de la galerie qui le pria de ne pas réveiller les tableaux qui dormaient tous en ce moment. Tout à coup il aperçut dans un coin le portrait, en pied et de grandeur naturelle, qui lui lança des regards agaçants, sortit vivant de son cadre et vint l'embrasser. Il sentit sur ses lèvres un long baiser brûlant.

Il n'est pas rare qu'en songe on croie s'éveiller et n'avoir fait que rêver, c'est ce qui arriva en ce moment à Froben. Il crut ouvrir les yeux, réveillé par ce long baiser, et voir se pencher sur lui un jeune et frais visage, qu'il connaissait bien. Le ravissement que lui causa une douce haleine et des baisers brûlants lui fit refermer les yeux; il entendit du bruit, les ouvrit de nouveau et vit s'éloigner de lui une personne en manteau et en chapeau noirs avec un voile vert; lorsqu'elle fut sur le point de tourner le coin d'une allée, elle regarda encore une fois de son côté; c'étaient les traits de sa jeune fille chérie, et, comme autrefois, elle avait mis son demi-masque.

— Hélas! ce n'est qu'un songe! se dit-il en souriant et

Digitized by Google

en cherchant à refermer les yeux; mais le bruissement du vent dans les feuilles du berceau, le murmure d'un jet d'eau étaient trop distincts pour qu'il ne se réveillât pas entièrement. La vision étrange était toujours présente à son esprit; il regarda du côté où elle avait disparu, examina la place où elle s'était penchée sur lui, et il crut sentir encore sur ses lèvres les baisers de sa jeune fille chérie.

— Tu en es donc venu, se dit-il avec effroi, jusqu'à rêver éveillé et à la voir autour de toi, même dans la plénitude de ton bon sens! Je ne me serais jamais imaginé que l'on pût rêver si distinctement. C'est une maladie du cerveau, une fièvre de l'imagination; peu s'en faut que je ne croie même que les êtres imaginaires laissent des traces de leurs pas; car ces pas empreints sur le sable ne sont pas les miens.

Son regard tomba sur le banc où il était placé, il y aperçut un papier sans suscription, ayant la forme d'un billet doux; il le prit avec étonnement et balança un instant à l'ouvrir; mais, curieux de savoir de qui il pouvait être, il le déplia — un anneau frappa ses regards. Il le prit et parcourut la lettre qui était ainsi conçue :

« Je suis souvent près de toi, mon noble sauveur, »mon généreux bienfaiteur; je plane autour de toi avec »cet amour infini que ma reconnaissance alluma, et qui »ne s'éteindra pas même avec ma vie. Je sais que ton »cœur généreux bat toujours pour moi, que tu as par»couru plusieurs pays à ma recherche. C'est en vain que »tu te donnes tant de peines — oublie une créature »malheureuse. D'ailleurs, quoique mon plus grand »bonheur fût de t'appartenir entièrement, jamais je ne »serai à toi! « Pour toujours! » te disais-je en nous quit-

Digitized by Google

»tant ; oui, je t'aime pour toujours, mais le sort veut »que nous soyons séparés pour toujours et que jamais »elle ne vive à tes côtés,

La Mendiante du Pont-des-Arts. »

Froben croyait rêver encore ; il se demanda, en portant autour de lui des regards méfiants, si son imagination l'égarait au point de le transporter dans un monde idéal ; mais tous les objets qui l'entouraient, le berceau, le banc, les arbres, le château dans le lointain, tout lui prouvait qu'il était éveillé et qu'il ne rêvait pas. Et ces lignes qu'il venait de lire existaient donc en réalité et pas seulement dans son imagination?

— A-t-on voulu se moquer de moi? se demanda-t-il ensuite; oui assurément; ce serait bien l'œuvre de Joséphine; peut-être cette apparition n'était-elle qu'un déguisement.

En roulant le papier, il sentit dans sa main l'anneau qu'il avait trouvé dans le billet. Il le considéra attentivement et pâlit. Cela, du moins, n'était pas une illusion, c'était bien ce même anneau qu'il avait donné à la jeune fille le soir où il avait pris congé d'elle pour toujours. Quelque porté qu'il eût été, dans cette circonstance, à croire à des choses surnaturelles, la preuve que cet être chéri était près de lui le remplit d'une telle joie qu'il ne pensa plus au contenu de la lettre et espéra le retrouver. Il pressa l'anneau sur ses lèvres, se précipita hors du berceau et chercha vainement des yeux dans toutes les allées, dans tous les bosquets du jardin. Il demanda aux ouvriers qui y travaillaient et aux domestiques du château, s'ils n'avaient pas aperçu une

Digitized by Google

étrangère; personne ne l'avait vue. Quand il alla se mettre à table, il était si consterné, il avait les yeux si hagards, que Faldner et Joséphine lui demandèrent s'il était encore accablé de la veille : — Il m'est arrivé, se contenta-t-il de répondre, quelque chose que j'appellerais volontiers un miracle.

Le lendemain Joséphine était trop occupée pour s'entretenir avec lui; il se rendit au berceau et se mit à lire. L'idée de savoir si la jeune fille lui apparaîtrait encore l'occupa sans cesse pendant sa lecture. La chaleur était forte, et, malgré ses efforts pour se tenir éveillé, sa tête retomba peu à peu, le livre s'échappa de ses mains, et il s'endormit.

Il se réveilla à peu près à la même heure que la veille, et n'aperçut nulle part de femme au voile vert; il se moquait de lui-même d'avoir compté sur elle et se levait, triste et mécontent, pour rentrer au château, lorsqu'il vit à côté de lui un mouchoir blanc qu'il ne se rappelait pas d'y avoir posé; il l'examina et reconnut qu'il portait ses initiales.

— Comment se trouve-t-il ici? s'écria-t-il tout ému, lorsqu'il s'aperçut que c'était un de ceux auxquels la jeune fille avait travaillé et qu'il serrait précieusement comme des reliques. Est-ce encore un autre indice de sa présence? Il déplia le mouchoir pour s'assurer s'il ne contenait pas aussi quelques lignes, et découvrit, brodés dans un des coins, les mots: « Pour toujours ! »

— Ainsi, elle est venue ici, s'écria-t-il désolé, et le sommeil m'a privé du bonheur de jouir de sa présence ! Pourquoi m'en donne-t-elle une nouvelle preuve? Pourquoi répéter ces tristes mots qui m'ont déjà rendu si malheureux?

Digitized by Google

Il s'informa encore auprès des domestiques si une étrangère n'avait pas été vue dans le jardin; ils furent unanimes à lui répondre que non, et le vieux jardinier lui dit que depuis trois heures madame seule y était venue.

— Et comment était-elle mise? demanda Froben étrangement surpris.

— Hélas, monsieur, vous m'en demandez trop, répondit le vieillard. Elle avait de beaux habits, mais je ne saurais vous les décrire. En passant devant moi, elle m'a dit avec un gracieux signe de tête : — Bonjour, Jacques !

Froben tira le jardinier à l'écart : — Je t'en conjure, lui dit-il à voix basse, portait-elle un voile vert? n'avait-elle pas de grandes lunettes noires?

— Des lunettes noires? reprit le vieillard en le regardant d'un air méfiant et en branlant la tête, madame avec de grandes lunettes noires? Non, monsieur, chassez de votre esprit ces fausses pensées, car il n'en est rien; et — pardon de la liberté — mais, de crainte des coups de soleil, vous ne devriez pas rester la tête nue par cette chaleur.

A ces mots, le jardinier s'éloigna et porta la main à son front pour faire signe aux autres domestiques que le jeune hôte de leur maître pourrait bien ne pas avoir la tête des plus saines.

Froben n'arrivait qu'à trouver incompréhensible la conduite de cette jeune fille qu'il aimait si tendrement, et la manière énigmatique dont elle se jouait de sa douleur l'occupait à un tel point qu'elle le rendait aveugle pour tout le reste. Joséphine paraissait à table, les yeux rougis par les larmes; le front et les regards du

Digitized by Google

baron trahissaient une mauvaise humeur à laquelle il donnait cours en jurant de temps en temps contre la mauvaise cuisine et contre la tenue plus détestable encore de sa maison. La malheureuse femme endurait tout cela patiemment et sans répliquer ; elle jetait quelquefois sur Froben un coup-d'œil fugitif, comme pour chercher du secours ou des consolations ; hélas ! elle ne remarquait pas comme son mari épiait ces regards, comme le sang lui montait au visage lorsqu'il voyait les yeux de sa femme prendre cette direction.

Tout échappait maintenant à l'attention de Froben. Il ne remarqua pas que Joséphine était devenue plus réservée à son égard, en présence de Faldner, et il ne trouva pas extraordinaire que son ami le contraignît les jours suivants à courir les champs avec lui et à rester dehors la plus grande partie de la journée. Mais, un matin que Faldner, botté et éperonné, l'attendait, il feignit une légère indisposition pour échapper à ces excursions désagréables, et ajouta qu'il ferait une lecture à Joséphine. Il ne fut pas médiocrement surpris de cette réponse que le baron lui fit avec humeur :

— Non, plus de lecture pour elle ; tout va déjà assez mal sans cela depuis quelque temps. J'ai bien besoin qu'elle passe toute la matinée à lire et qu'elle se meuble l'esprit d'idées romanesques, comme j'en ai déjà vu surgir en elle ! Pour l'amour de Dieu, lis pour toi seul, mon cher ami, et ne me sache pas mauvais gré de donner à ma femme d'autres occupations. — Tu iras au jardin après le déjeûner, Joséphine, il doit y avoir aujourd'hui des légumes à cueillir, et tu auras la bonté d'aller ensuite chez Pastor faire une visite que tu dois depuis longtemps.

Digitized by Google

A ces mots il prit sa cravache et sortit.

— Qu'a-t-il donc aujourd'hui? demanda Froben à la jeune femme qui avait peine à retenir ses larmes.

Il est à peu près comme à l'ordinaire, répondit-elle. Mais vous, mon ami, vous me paraissez changé depuis quelques jours, vous n'êtes plus ni aussi gai, ni aussi confiant que vous l'étiez naguère. Ne vous plairiez-vous plus ici? Serait-ce la faute de mon mari, ou la mienne peut-être?

Froben se sentit embarrassé, il était sur le point d'avouer à son amie les événements étranges du jardin, mais il fut retenu par la crainte de se donner un ridicule aux yeux de cette jeune femme spirituelle. — Vous savez, répondit-il, que j'ai reçu ces jours derniers des lettres de S***; si je parais moins gai, elles seules en sont cause.

Joséphine le regarda d'un air surpris et fut sur le point de répliquer, mais ses jolies lèvres se contractèrent, et elle retint sa réponse; on eût dit qu'elle se sentait blessée d'un manque de confiance qu'elle lisait dans les yeux du jeune homme. Elle sonna, demanda son chapeau et son ombrelle et se rendit au jardin, sans engager Froben à l'accompagner.

Au bout de quelques heures, le jeune homme y descendit également et demanda où était madame Faldner: on lui dit qu'elle était allée chez Pastor. Il s'empressa de gagner le berceau et s'y assit, le cœur violemment agité, et bien résolu de ne pas s'endormir. — Je veux voir, se dit-il, si cet être, qui plane si mystérieusement autour de moi, me révélera une troisième fois sa présence. Je vais m'étendre dans la position d'un homme qui dort, et, aussi vrai que je vis, si elle appa-

Digitized by Google

raît encore, je la saisirai et saurai à quoi m'en tenir.

Après avoir lu jusqu'à midi, il se coucha et ferma les yeux. Le sommeil fut souvent sur le point de s'emparer de lui, mais l'attente, l'inquiétude et sa ferme volonté résistèrent et le tinrent éveillé. Une demi-heure après qu'il fut couché, un léger bruit se fit entendre dans le feuillage du berceau. Il entr'ouvrit légèrement les yeux et crut voir deux mains blanches écarter les branches avec précaution. Des pas légers firent crier le sable. Il regarda furtivement vers l'entrée du berceau, et son cœur faillit éclater d'une délicieuse impatience, lorsqu'il vit sa jeune fille au manteau et au chapeau noirs; son voile vert était relevé, et ses *yeux de Venise* cachaient la partie supérieure de son beau visage.

Elle s'avança sur la pointe des pieds. Froben vit une rougeur plus vive se répandre sur ses joues à mesure qu'elle approchait. Elle considéra longtemps le dormeur, soupira profondément et parut essuyer des larmes. Enfin elle s'avança tout près et se pencha sur lui; son haleine le caressa comme un messager céleste qui lui annonçait l'approche de ses douces lèvres, elle se baissa et posa sa bouche sur la sienne aussi légèrement que l'aurore se répand sur les collines.

Impossible à Froben de se contenir plus longtemps; il lui passa rapidement les bras autour du corps, et elle tomba à genoux en poussant un cri de frayeur. Il se leva, rempli d'effroi, car il la croyait évanouie, mais elle n'était que muette de surprise et elle tremblait de tous ses membres; il la releva, et, ivre du bonheur de la revoir, il la plaça à côté de lui sur le banc, couvrit sa bouche de baisers brûlans et l'étreignit délicieusement:

— Je te retrouve donc enfin, être chéri! s'écria-t-il; tu

Digitized by Google

n'es pas une image trompeuse, tu vis, je te presse sur mon cœur comme autrefois, je t'aime comme autrefois, et ton amour me met au comble du bonheur!

Une vive rougeur se répandit sur ses joues, elle resta muette et chercha, mais en vain, à lui échapper. — Non, je ne te quitte plus, dit-il — et des larmes, des larmes de bonheur brillaient aux bords de ses paupières; — maintenant que je te tiens, rien ne pourra te séparer de moi. Loin ce masque jaloux, que je contemple ton ravissant visage que je n'ai jamais cessé de voir dans mes songes!

Elle déploya toutes ses forces pour éloigner du masque la main de Froben et elle lutta contre lui; mais l'ivresse du jeune homme, qui éprouvait un si indicible bonheur après une si longue privation, lui rendit la victoire facile en doublant ses forces. D'une main il lui paralysa les bras, tandis que de l'autre il détachait le masque, et il aperçut — la femme de son ami!

— Joséphine! s'écria-t-il anéanti, et ses pensées s'embrouillèrent, Joséphine?

— Oui, Joséphine, dit-elle avec un profond soupir.

— Vous vous êtes donc jouée de moi? reprit-il amèrement, — et toutes ses espérances, toute sa félicité, s'évanouirent; — que ne m'avez-vous épargné cette mystification! — Cependant d'où vous sont venus cet anneau, ce mouchoir?

Elle fondit en larmes et cacha sa tête dans le sein de Froben.

— Il me faut une réponse, s'écria-t-il; cet anneau vient de moi, ce mouchoir — je vous en conjure, comment se trouve-t-il entre vos mains, de qui tenez-vous cet anneau?

Digitized by Google

— De toi! répondit-elle à voix basse, et, toute confuse, elle se serra davantage contre lui.

Un rayon de lumière éclaira l'esprit de Froben; mais cette lumière, trop vive, l'aveuglait encore, il releva doucement la tête de Joséphine et la considéra avec des regards remplis d'étonnement et d'amour. — Est-ce bien toi? ou n'est-ce encore qu'un songe? dit-il après l'avoir contemplée longtemps; n'as-tu pas dit que tu étais ma douce jeune fille? — Oh! Dieu, quel bandeau me couvrait les yeux? oui, voilà tes nobles traits, voilà ta ravissante bouche, qui n'a pas déposé aujourd'hui pour la première fois un baiser sur la mienne!

Un extrême embarras se peignait sur les traits de Joséphine. Elle contemplait Froben avec délices. — Que serais-je devenue sans toi, homme généreux? s'écria-t-elle; je t'apporte la bénédiction de ma bonne mère; tu as rendu ses derniers jours moins affreux, tu as allégé le fardeau de la misère qui oppressait si cruellement sa poitrine malade. Oh! comment te remercier? que serais-je devenue sans toi! — Mais, poursuivit-elle en cachant son visage dans ses mains, que suis-je donc devenue? la femme d'un autre, la femme de ton ami!

Froben vit qu'une immense douleur agitait le sein de Joséphine et que ses larmes coulaient abondamment à travers ses doigts délicats. Il sentit combien elle l'aimait, et il ne lui vint pas à l'esprit de lui reprocher de s'être donnée à un autre. — Il en est ainsi! dit-il tristement en la pressant sur son cœur; figurons-nous qu'il ne pouvait en être autrement, que nous eussions été trop heureux peut-être. Cependant, en ce moment tu es à moi, imagine-toi que tu arrives sur la place de l'Ecole de Médecine où je t'attends; oh! viens, em-

Digitized by Google

brasse-moi comme alors, rien qu'une seule fois encore!

Absorbée dans ses souvenirs, elle était suspendue au cou de Froben et semblait oublier tout à fait la réalité. — Tu ne me reconnaissais donc pas? demanda-t-elle enfin en souriant.

— Ni toi non plus? répliqua-t-il en la considérant avec tendresse.

— Hélas! répondit-elle, autrefois j'avais bien examiné tes traits, et ils étaient profondément gravés dans mon âme; mais, je ne t'aurais jamais reconnu, probablement parce que je ne t'avais toujours vu que la nuit; et, d'ailleurs, comment aurais-je pensé?.. — — Le jour de ton arrivée, lorsque tu crias à Faldner : « Au revoir! » il me sembla que j'avais déjà entendu cette voix, mais je ne tardai pas à rire de mes folles suppositions. Il me parut ensuite plusieurs fois que tu devais être celui que je ne pouvais oublier; cependant des doutes s'élevaient toujours dans mon esprit; dimanche, tu n'eus pas plutôt parlé du Pont-des-Arts que les premiers mots de ton récit suffirent pour me convaincre que c'était toi. — Tu ne pouvais guère me reconnaître, car je suis devenue bien pâle, n'est-il pas vrai?

— Joséphine! répondit-il, comment ai-je pu ne pas te reconnaître? A ton premier aspect, un saisissement agréable s'empara de moi, tu me rappelais si bien ce portrait qui m'était cher à cause de sa ressemblance avec toi; mais la découverte relative à la famille de ta mère m'induisit en erreur, je ne vis plus en toi que la fille de Laura, aussi belle que sa mère, et souvent mon esprit errait au loin, à ta recherche, pendant que j'étais assis à tes côtés!

— Oh Dieu! s'écria Joséphine, est-il donc vrai, peux-tu m'aimer encore?

Digitized by Google

— Si je le puis! Mais le dois-je? Dieu! tu t'appelles madame de Faldner; raconte moi donc comment cela s'est fait.

— Après ton départ, dit-elle, quand elle se fut remise un peu, je n'eus plus le moindre bonheur. Ces entrevues de la place de l'Ecole de Médecine avaient eu tant de charme pour moi! Dès le moment que tu demandas de l'argent à ton ami, dans notre langue maternelle, mon cœur battit pour toi; et quand tu nous secourais avec une générosité inépuisable, que de fois je brûlai du désir de te serrer contre mon cœur et de t'avouer que je t'adorais comme un être surhumain! Rien ne m'eût semblé difficile à faire pour toi qui te montrais si grand, si noble à mon égard. Tu partis; je pleurai longtemps, car un sentiment douloureux me disait que nous étions séparés pour toujours. Une semaine après ton départ, ma pauvre mère mourut. Ce que tu m'avais donné suffit pour la faire enterrer et mettre sa mémoire à l'abri de la honte.

Une dame de notre voisinage, la comtesse Landskron, qui avait entendu parler de nous, me fit venir chez elle et me prit comme demoiselle de compagnie, après avoir examiné attentivement les papiers de ma mère. Nous voyageâmes; je n'essaierai pas de te décrire mon affliction profonde, quand il me fallut quitter Paris, quinze jours seulement avant l'époque que tu avais fixée pour ton retour. — Edouard, je n'avais plus entendu parler de toi, ton nom même ne m'était pas connu, et tu devais avoir oublié depuis longtemps la mendiante. — Enfin la comtesse vint à sa terre qui est située près d'ici, Faldner demanda ma main, et ma protectrice en parut enchantée pour moi. — Je n'avais eu qu'un ins-

Digitized by Google

tant de bonheur et ne conservais pas le moindre espoir de le voir renaître — je devins sa femme.

— Pauvre enfant! la femme de ce Faldner! toi! — Mais il en est ainsi. Joséphine, je ne peux, je ne dois pas demeurer ici un jour de plus; autrefois je l'ai appelé mon ami; en ce moment je suis son hôte, et, d'ailleurs, il ne nous est pas permis d'être heureux ensemble!

— Oh! rien qu'un seul jour encore! murmura-t-elle tendrement; à peine t'ai-je retrouvé et tu penses déjà à me fuir. Ton départ détruira mon unique bonheur.

— J'avouerai tout à Faldner, dit le jeune homme après quelques instants de réflexion; vous ne vous aimez pas, et tu es malheureuse; il faut qu'il renonce à toi en ma faveur. Ma maison n'est pas comparable à ce château, mais tu seras reine chez moi, et je ne serai que ton premier et ton plus fidèle serviteur!

— Si j'étais de ta croyance, il n'y aurait là rien d'impossible, mais l'église catholique a prononcé notre union; la mort seule peut la dissoudre! Quelle félicité j'éprouverais à être sans cesse près de toi, à te prodiguer mes soins assidus, à aller au devant de tes désirs et à te rendre tous les jours, par l'amour le plus tendre, une faible partie de ce que tu as fait pour ma mère chérie et pour moi!

— Ainsi, pour toujours, reprit-il tristement; ainsi, demain seulement, et se séparer ensuite pour toujours!

— Pour toujours! murmura-t-elle en le pressant sur son cœur.

— C'est donc ici qu'on te trouve, vile courtisane! s'écria en ce moment un tiers qui se tenait debout auprès d'eux. Ils bondirent d'effroi. Le baron, tremblant

Digitized by Google

de colère, grinçant des dents de rage, tenait un papier d'une main et de l'autre sa cravache qu'il levait déjà pour en flétrir les belles épaules de l'infortunée. Froben lui saisit le bras et lui arracha avec peine sa cravache qu'il jeta au loin. — Je t'en prie, dit-il à ce furieux, point de scène ici ; tes gens sont dans le jardin, un pareil éclat te déshonorerait, toi et ta maison.

— Comment! s'écria Faldner, ma maison n'a-t-elle pas été déshonorée par cette misérable, par cette infâme mendiante, que j'y ai introduite? — Crois-tu que je ne connaisse pas ton écriture? continua-t-il en lui mettant sous les yeux le papier qu'il avait à la main; c'est un billet doux pour le galant que voici, pour ce héros de roman. — Ainsi, j'ai épousé une fille que tu as entretenue; et, quand tu en as été rassasié, l'honnête Faldner en a fait une dame; et puis on vient, comme par hasard, faire une visite au bout de six mois. — Tu me le paieras, lâche scélérat! — Pour cette mendiante, qu'elle retourne s'installer au Pont-des-Arts, avec son assiette et sa lanterne, ou qu'elle vive du salaire que tu accorderas à ses charmes; mes gens vont la chasser à coups de fouet!

Un coup-d'œil sur Joséphine qui était assise, pâle et tremblante, sur le banc de mousse, fit voir à Froben ce qu'il avait à faire. Il lui offrit le bras et la reconduisit au château. Le baron leur lançait des regards courroucés; il était sur le point d'appeler ses gens pour exécuter sa menace, mais il fut retenu par la crainte de rendre son déshonneur plus grand encore. Il les suivit au salon, s'y promena à grands pas, en jurant; il se maudissait d'avoir enchaîné sa vie à celle de cette misérable. — Il faudrait qu'il n'y eût plus de justice dans le pays,

Digitized by Google

pour que je ne fusse pas délivré d'elle, s'écria-t-il; elle n'a produit que des titres faux, cette mendiante s'est donnée comme issue d'une famille honorable; ce mariage n'est pas valide.

— Rien de plus raisonnable que de le faire annuler, interrompit Froben; il s'agit seulement de t'y prendre de manière à ne pas te faire blâmer davantage — —

— Ah! monsieur, s'écria le baron furieux, vous vous raillez encore de moi, après m'avoir couvert de honte! Suivez-moi, nous n'avons que faire de tribunal pour vider notre différend; il peut se terminer à l'instant. Suivez-moi!

A ces mots, Joséphine se leva, se jeta aux pieds de son mari et le supplia de ne tirer vengeance que d'elle seule; elle protesta de l'innocence de Froben qui venait seulement d'apprendre qui elle était. Mais le jeune homme l'interrompit, la releva et la reconduisit au sofa. — En pareil cas, dit-il froidement au baron, j'ai pour habitude de commencer par mettre ordre à mes affaires, et tu feras bien de ne pas négliger non plus cette précaution. D'abord, il faut que ta femme sorte du château, car je ne souffrirai pas qu'elle y demeure quand je n'y serai plus pour la protéger contre tes mauvais traitements.

— Tu agis ici comme si tu étais chez toi, répondit le baron, riant de fureur; il est vrai que madame a été jadis ta propriété; où faut-il donc conduire cet ange de douceur? Dans une maison de pauvres, dans un hôpital ou au premier endroit venu, pour qu'elle y continue son métier?

— Froben ne l'écoutait pas; — la comtesse reste-t-elle encore dans les environs? demanda-t-il à Joséphine, croyez-vous trouver momentanément un asile chez elle?

Digitized by Google

— J'irai.

— Faldner voudra bien vous y faire conduire, et là vous attendrez, ou qu'il reconnaisse son injustice à notre égard, ou qu'il persiste à se séparer de vous.

Joséphine partit pour la terre de la comtesse, et son ami lui promit de faire son possible pour amener son mari à se réconcilier avec elle.

— Non, s'écria-t-elle avec force en descendant la terrasse pour gagner sa voiture, jamais je ne repasserai par cette porte. Croyez-moi, une femme peut supporter bien des choses, j'ai beaucoup souffert et mon cœur a souvent failli se briser, mais aujourd'hui Faldner m'a par trop outragée pour que je puisse le lui pardonner. J'aimerais mieux retourner au Pont-des-Arts implorer quelques sous de la commisération publique, que de supporter plus longtemps les vils traitements de cet homme grossier. Mon père était un brave officier, considéré dans l'armée française; sa fille ne doit pas descendre jusqu'à être la servante d'un Faldner.

Après le départ de Joséphine, Froben était occupé à mettre ordre à ses affaires, lorsque le baron alla le trouver et lui dit : — Plus je lis ces malheureuses lignes que j'ai trouvées tantôt dans ta chambre, et plus je crois que tu es réellement innocent dans cette misérable affaire, c'est-à-dire, que tu ne savais rien auparavant et que tu n'en connaissais pas l'héroïne ; j'ai trouvé ma femme dans tes bras, mais je te le pardonne, car, dès qu'elle t'écrivit cette lettre, elle cessa par là de m'appartenir.

— Je suis content que tu prennes ainsi la chose, répondit Froben ; cette circonstance me permet de m'entretenir avec toi de Joséphine. Je commence par te

Digitized by Google

jurer sur mon honneur que jusqu'à la scène dont tu as été témoin, il ne s'est jamais rien passé entre elle et moi qui porte le moins du monde atteinte à ton honneur; elle était pauvre, elle s'est trouvée une fois dans la dure nécessité d'implorer le secours des hommes — —

— Non, dis plutôt qu'elle mendiait, interrompit Faldner avec feu, et que, pour gagner de l'argent, elle parcourait, la nuit, les rues et les ponts d'une capitale dissolue; j'aurais déjà pu alors jouir du plaisir de sa connaissance intime, car je fus témoin de la scène attendrissante du Pont-des-Arts. — Non, quand même je ne révoquerais pas en doute une seule de tes paroles, je n'en serais pas moins déshonoré; — la famille Faldner et une famille de mendiants!

— Son père et sa mère étaient de bonne maison — —

— Fables! — Que je me sois laissé prendre de la sorte!

— C'est à mes yeux la moindre des choses; le principal, c'est que tu l'as traitée, dès le commencement, comme une simple servante et non comme ta femme; impossible qu'elle t'aimât jamais; vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre.

— Voilà le vrai mot, répondit le baron, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre; le baron de Faldner et une mendiante ne peuvent nullement se convenir. Je me réjouis maintenant de l'avoir traitée comme elle le méritait, cette fille qui avait quelque chose de si commun.

Cette grossièreté révoltait le jeune homme et il était sur le point de faire une réponse foudroyante, mais il se retint dans l'intérêt de Joséphine. Il parla avec le baron de ce qu'il y avait à faire, et ils convinrent que la

Digitized by Google

question serait soumise aux tribunaux et qu'on fonderait la demande en séparation sur l'éloignement qu'ils avaient l'un pour l'autre.

La séparation ne tarda pas à être prononcée.

Quelques semaines après cet événement, Froben, qui s'était fixé à Mayence pour être dans le voisinage de Joséphine, rencontra un soir, sur le pont du Rhin, une voiture dont la forme le frappa. Le domestique, assis sur le siége, remarqua aussi le jeune homme et s'écria : — *San Jago de Compostella!* c'est lui-même! Puis il se retourna et parla à son maître, et don Pédro de San Montanjo Ligez se montra aussitôt. La voiture s'arrêta; Froben s'empressa d'aller ouvrir la portière, et le vieillard se précipita dans ses bras en s'écriant : —Où est-elle, où est-elle, la fille de ma Laura? Oh! pour l'amour de la sainte Vierge, est-elle ici? dites, jeune homme! où est-elle?

Froben lui apprit qu'elle ne demeurait pas loin de la ville et qu'il le conduirait auprès d'elle le lendemain. Des larmes de joie roulaient dans les yeux de l'Espagnol. — Combien je vous suis reconnaissant des nouvelles que vous m'avez données! dit-il. Vit-elle heureuse? ressemble-t-elle à sa mère? et que dit-elle de Laura Tortosi?

Dès qu'ils furent arrivés à la chambre de Froben, celui-ci commença son récit, et l'Espagnol l'écoutait avec un intérêt croissant. Quand le jeune homme arriva à la scène révoltante entre Faldner et la malheureuse femme, don Pédro ne put se contenir, il enfonça son chapeau sur son front et s'écria, les yeux étincelants : —Ma grande épée, Diégo, c'en est fait de ce misérable, foi de bon chrétien et d'Hidalgo! Je le tue, eût-il un

Digitized by Google

crucifix sur la poitrine, et je l'envoie en enfer sans absolution. Donne-moi mon épée, Diégo!

Froben fit entendre raison au vieillard épuisé de colère et lui dit que Joséphine n'était plus sous l'empire de cet homme grossier, que leur divorce était prononcé. Pour le calmer encore davantage, il déroula le portrait à ses regards surpris. Don Pédro le contempla avec émotion : — Oui, c'est elle, s'écria-t-il oubliant aussitôt tout le reste, ma pauvre et infortunée Laura! et il embrassa le jeune homme en pleurant, le nomma son cher fils et le remercia, d'une voix émue, de tout ce qu'il avait fait pour la malheureuse mère et pour sa pauvre fille.

Le lendemain, il alla avec Froben à la terre de la comtesse. Quel spectacle touchant de voir comme le vieillard serrait Joséphine dans ses bras, comme il la considérait attentivement, comme ses traits sévères s'adoucissaient de plus en plus et comme il finit par la couvrir de baisers! — Oui, tu es la fille de Laura! s'écria-t-il; ton père ne t'a rien donné que ses cheveux blonds, mais voilà les yeux charmants de ta mère, voilà sa bouche, voilà les nobles traits des Tortosi! Sois ma fille, chère enfant; je suis riche et n'ai pas de parents; les liens du sang, mon cœur et un chagrin de vingt ans te rattachent plus à moi qu'à qui que ce soit!

Les regards que Joséphine dirigeait sur Froben, par dessus les épaules du vieillard, semblaient ne pas confirmer cette dernière assertion; elle baisa la main de don Pédro avec émotion et l'appela son oncle, son second père.

Don Pédro déclara, au bout de quelques jours, que ses affaires le rappelaient en Portugal; il avait l'air de

Digitized by Google

ne pas supposer que la moindre chose pût s'opposer à ce que Joséphine le suivît; il était trop sévère sur le chapitre de sa religion pour croire que Froben pût songer à s'unir avec une femme divorcée.

Nous ignorons comment les amants traitèrent cette question, mais il est certain que le jeune homme engagea plusieurs fois Joséphine à embrasser la religion évangélique, et qu'elle repoussa cette proposition avec autant de fermeté que de douleur. Désespéré de voir approcher le moment de la séparation, il la pressa de laisser partir don Pédro et de rester en Allemagne, en lui protestant que, puisqu'il ne pouvait être son époux, il se contenterait de la qualité d'ami et demeurerait toujours dans son voisinage.

Elle repoussa également cette proposition et lui avoua sincèrement qu'elle se sentait trop faible pour se tirer avec honneur de relations de cette nature, que le malheur l'avait rendue plus fière et qu'elle frémissait à la pensée d'une liaison coupable avec un homme qu'elle estimait autant qu'elle l'aimait. Mais une pensée plus noble encore lui dictait cette conduite. — Doit-il, se disait-elle, perdre le printemps de sa vie auprès d'une créature infortunée qui ne peut être que son amie? Doit-il renoncer pour moi au bonheur domestique et à celui de se voir entouré d'enfants et de petits-enfants? Non; il m'a déjà perdue une fois, et maintenant sa douleur ne résistera pas à l'épreuve du temps, il m'oubliera dans mon malheur, et moi je penserai éternellement à lui, je l'aimerai toujours et ne cesserai de prier pour lui.

Ainsi paraissait s'accomplir cette prophétie de Joséphine : « Pour toujours! » Don Pédro et sa parente

Digitized by Google

quittèrent la terre de la comtesse pour aller s'embarquer à Ostende. Froben accompagna son amante à travers l'Allemagne et la Belgique, et toutes les fois qu'elle le priait de ne pas rendre le moment de la séparation plus douloureux encore en restant plus longtemps auprès d'elle, il répliquait, les larmes aux yeux : — Seulement jusqu'à la mer et alors « pour toujours ! »

Par une belle matinée du mois d'août, neuf heures venaient de sonner, lorsqu'un navire anglais qui se disposait à mettre à la voile, dans le port d'Ostende, pour le royaume de Portugal, tira un coup de canon pour annoncer aux passagers qu'ils eussent à se rendre sur le rivage, vers lequel s'avançait, à force de rames, une chaloupe pour les recevoir. Quand elle fut remplie, elle transporta un premier convoi à bord, et, avant qu'elle fût de retour, on vit s'approcher du rivage quatre personnes qui se distinguaient autant par leur tournure que par leurs vêtements. Un vieillard de haute stature marchait fièrement en tête ; il était suivi d'un jeune homme très-pâle, qui s'efforçait de dompter un grand chagrin, et qui conduisait une jeune dame fort jolie et d'une taille svelte et élancée, dont il cherchait à calmer par ses discours le chagrin plus vif encore que le sien. Derrière eux venait un domestique en riche livrée.

Ils s'arrêtèrent à l'endroit où le sable était encore humide de la dernière marée, et où l'on jetait la planche de communication avec la chaloupe. Les jeunes gens portèrent les yeux vers le navire et s'entre-regardèrent, et la dame posa sa tête sur l'épaule de son cavalier pour dérober ses larmes aux regards des curieux.

Bientôt la chaloupe aborda, on jeta la planche, et un second coup de canon fit tressaillir les jeunes gens qui

Digitized by Google

se tenaient embrassés. Le vieillard pressa cordialement la main de son ami et prit rapidement la voie de communication avec la chaloupe ; son domestique le suivit. Les amants s'embrassèrent encore une fois, et le jeune homme, s'arrachant des bras de la dame, la conduisit vers la planche.

— « Pour toujours ! » murmura-t-elle avec un douloureux sourire.

— « Pour toujours ! » répondit-il en la regardant, les yeux remplis de larmes.

Ils se pressèrent encore la main et elle avança ; lorsqu'elle fut entrée dans la chaloupe, elle reporta une dernière fois les yeux sur le jeune homme. Il étendit les bras vers elle ; l'ivresse de l'amour et la douleur de la séparation étaient empreintes sur sa physionomie. Elle ne fut plus maîtresse d'elle-même, elle sauta sur le rivage et en un clin-d'œil elle fut suspendue au cou et aux lèvres du jeune homme : — Non, je ne puis m'embarquer, s'écria-t-elle, je reste ; je ferai tout ce que tu voudras, je m'affranchirai de ces liens d'une croyance qui m'empêche de suivre le meilleur de mes sentiments ; tu es ma patrie, ma famille ; en un mot, tu es tout pour moi ; je reste !

— Joséphine ! ma Joséphine ! s'écria-t-il en la pressant sur son cœur avec délire ; à moi, à moi pour toujours ! C'est un Dieu qui a inspiré ton cœur. Je n'aurais pas survécu à la douleur de cette séparation !

Ils se tenaient encore embrassés, lorsque le vieillard quitta la chaloupe et accourut vers eux : — Mes enfants, dit-il, un adieu eût suffi ; viens, Joséphine, on va tirer le troisième coup de canon.

— Qu'ils tirent à boulets, don Pédro, s'écria le jeune

Digitized by Google

homme, le visage rayonnant de bonheur, elle reste ici, elle reste avec moi.

— Qu'entends-je, reprit gravement l'Espagnol, je ne puis croire que le cavalier dise vrai ; tu suivras ton parent, Joséphine?

— Non! répondit-elle avec assurance. Quand je fus au bord de la chaloupe et que mes regards embrassèrent ces flots qui allaient me séparer de lui, je sentis ce que j'avais à faire; ma mère m'a donné l'exemple en quittant son père et sa mère pour suivre l'homme de son cœur. Voilà celui qui a rendu moins durs les derniers moments de ma pauvre mère, celui à qui je dois la vie, l'honneur, tout; et je l'abandonnerais? Saluez à Valence les tombeaux de mes aïeux et dites-leur, don Pédro, qu'il existe encore une descendante des Tortosi, qui attache moins de prix aux grandeurs qu'à l'amour!

— Suis donc les penchants de ton cœur, répondit don Pédro attendri; peut-être te conseille-t-il mieux qu'un vieillard; je sais que tu seras heureuse auprès de cet homme généreux, et l'élévation de ses sentiments me garantit que notre honneur n'a pas moins de prix à ses yeux que le sien propre. Mais, don Frobenio, que direz-vous à vos parents orgueilleux, en leur présentant cette enfant de la misère? Dieu! aurez-vous aussi le courage de supporter la raillerie du monde?

— Bon voyage, don Pédro, dit Froben en lui présentant une main en signe d'adieu, tandis que l'autre était passée autour de la taille de sa bien-aimée, ne vous inquiétez pas de moi. Je la produirai dans le monde, et, si on me demande qui elle était, je répondrai avec un mélange d'orgueil et de joie : « C'était la mendiante du Pont-des-Arts. »

DANDELY.

Digitized by Google

Poésie.

CONFIDENCE.

A ADDA.

Que n'ai-je eu de bonne heure un ange dans ma vie !
SAINTE-BEUVE. — *Consolations.*

I.

Celui qui vogue seul, — au sein d'une nuit sombre,
Sur une mer houleuse, environné par l'ombre,
Menacé partout de l'écueil,
Craignant à chaque flot que l'orage soulève
D'être jeté sanglant et brisé sur la grève,
Ou d'avoir l'onde pour cercueil ; —

Comme il sent de bonheur se gonfler sa poitrine,
De quel reflet son front tout à coup s'illumine,
Comme sa voix bénit le sort,
Quand la moindre lueur, du ciel perce la voûte,
Qu'il voit un phare, au loin, pour éclairer sa route
Et l'aider à gagner le port !

Il en arrive ainsi sur l'océan du monde : —
Souvent, autour de nous, quand la tempête gronde,
Que s'assombrit notre horizon,
Que nous n'espérons plus parvenir à la rive,
Que nous laissons aller nos cœurs à la dérive
Et nos pensers à l'abandon ;

Digitized by Google

Une femme, — rayon à travers le nuage, —
Apparaît, et bientôt se dissipe l'orage,
Bientôt, ainsi qu'un champ d'azur,
Notre ciel n'a plus rien qui contriste la vue;
Tout est beau, radieux, sur la vaste étendue
Où tout nous paraissait obscur.

II.

Je l'ai trouvée enfin, l'âme douce et choisie
Qui tressaille et s'émeut lorsque la poésie
De son aile vient l'effleurer;
Qui, lorsque l'harmonie, ou lugubre, ou riante,
S'élève dans les airs, — à sa note expirante
S'extasie, et puis sait pleurer.

Je pourrai donc sans crainte exhaler mes pensées,
De larmes si souvent, en silence, arrosées,
Certain de trouver dans un cœur
Douce compassion, muette sympathie,
Certain que ma souffrance, et comprise et sentie,
D'une souffrance sera sœur.

Mon Adda, mon Adda, — pardonne-moi, pardonne,
Mais à ton seul aspect, mon pâle front rayonne,
Et jamais tu ne comprendras
Combien je suis heureux de t'avoir rencontrée,
O nouvelle Sapho, muse douce et sacrée,
Bel ange en exil ici bas!

Dans mes longs jours d'ennui, de deuil et de souffrance
Quand j'allais reniant tout, — jusqu'à l'espérance,
Seule en ce monde tu m'as plaint;
Ta voix m'a consolé, m'a rendu le courage:
Toujours mon souvenir gardera ton image,
Tu vivras dans mon temple saint.

Digitized by Google

La tristesse souvent t'a fait pencher la tête,
M'as-tu dit, — tes pensers de jeunesse et de fête
Sont morts au souffle du destin.
Ah! je comprends ton mal, blonde fille d'Irlande :
Sans amour, notre vie est une aride lande,
Ton cœur veut un amour divin;

Un de ces amours purs qui n'ont rien de ce monde,
Que ne souille jamais nulle pensée immonde,
Amours des Séraphins aux cieux!
Ce rêve fut aussi le plus beau de mon âme,
Mais hélas!... Avant toi, jamais aucune femme
N'a pu réaliser mes vœux....

Maintenant, — ce n'est plus une espérance vaine, —
Je puis donc m'arrêter, je puis reprendre haleine,
Voici l'Éden longtemps rêvé,
Car cet être idéal, mystérieux, cet ange
Que je n'attendais plus dans ce monde de fange,
Merci, mon Dieu, — je l'ai trouvé!...

MARCELLIN LA GARDE.

Liége, juin 1839.

MISÈRES DU POËTE.

A M. HENRI COLSON.

Qu'elle est rude, ô mon Dieu, la tâche du poëte!
Martyr des temps présents, intrépide prophète,
Révélant aux humains les délices du ciel;
Qu'il lui faut de courage et de force vitale,
Pour vider chaque jour cette coupe fatale
Où le monde accumule et sa haine et son fiel!

Digitized by Google

Que de fois dans ses mains il prend sa noble tête
Fatiguée, alourdie, au bruit de la tempête !
Que de fois sur la route il se sent trébucher !
Combien de désespoirs l'inondent de leur flamme,
Torturent sans relâche et dévorent son âme,
Attachée au poteau d'un infâme bûcher !

Que de fois au doux chant d'une sainte harmonie,
— Essence dérobée à l'éther de sa vie —
Succèdent tout à coup de sinistres clameurs !
Oui, quand sa harpe plonge en de vastes délires,
On épuise sur lui tous les lâches martyres ;
Encor, si l'on criait : — Assez, poëte ; meurs !

La mort ! mais que serait-ce, en retour de ces haines,
Qui le font chanceler tant de fois sous les chaînes
Dont le monde meurtrit et son front et sa main ?
La mort ? que peut-elle être à l'enfant qui se noie,
Et qui durant une heure, au haut du flot tournoie,
Privé de tout espoir, de tout secours humain ?...

. . . . . .

Plaignez donc le poëte, hommes au cœur avide
De sarcasme et de rire... épargnez une ride
A son front, terne hélas ! comme un front de vieillard !
Que veut-il, que veut-il ?... égayer votre route,
Par ces chants dont l'écho monte droit à la voûte
D'où Dieu féconde tout de son puissant regard.

Pourtant vous vous ruez sur ses mâles pensées,
Comme des chiens fouillant des entrailles blessées
Par le plomb meurtrier d'un chasseur prompt et sûr ;
Vous le traquez sans cesse et brisez la couronne
Qu'à ses âmes d'élite en ce monde Dieu donne,
Comme il donne à son ciel le soleil et l'azur !

Digitized by Google

Oh ! vous ne songez point, quand on le persécute,
Pourquoi son cœur résiste et grandit dans la lutte,
Semblable au jeune chêne atteint des vents du nord ?
C'est qu'à sa mission, tout entier et fidèle,
Dût-il tomber frappé comme un ange rebelle,
Il oppose la vie aux glaces de la mort.

Oui, c'est pour vous, ingrats, c'est pour vous qu'il consume
Et ce cœur qui se brise, et ce sang qui s'allume !
C'est pour vous qu'il s'élance au sein des vastes champs,
Où le sol est aride, où l'air est tout de flamme,
Où nul n'ira jamais s'il ne couve en son âme
Le germe vénéré des plus saints dévoûments.

Hommes, ô répondez : vous manque-t-il des vices,
D'affreuses passions, de lâches artifices,
Qui vous poussent au mal, aux penchants détestés ?
Si vous ne pouvez vivre, hommes, qu'au sein du crime,
Pourquoi choisir toujours pour première victime,
Celui qui pleure, hélas ! sur vos iniquités !...

Oh ! laissez le poëte errer dans les vallées ;
Laissez plonger son œil aux voûtes étoilées,
Vaste et brillant réseau dont nul ne sait la fin :
Alchimiste sublime, il recherche la pierre
Où le Christ a gravé l'immuable prière,
Qui pourra quelque jour sauver le genre humain....

Oh ! ne le forcez point à se cacher dans l'ombre,
Quand son regard s'allume ou bien qu'il devient sombre ;
Une pensée amère en lui fermente et bout :
Oh ! laissez-le pleurer dans son enthousiasme,
Et ne lui jetez point cet horrible sarcasme :
—« Poëte, que fais-tu ? passe, tu n'es qu'un fou !.... »

Digitized by Google

Aux riches, aux puissants, vous dressez des idoles :
Lui, que demande-t-il pour ses graves paroles?
Un peu d'attention, de charité, de foi;
Et vous riez, grand Dieu, quand cet homme ou cet ange,
Ne réclamant de vous ni titre ni louange,
Vous crie, à deux genoux : — Hommes, écoutez-moi!

C'est horrible! cruel!... mais Dieu lui tiendra compte
De ses grandes douleurs, de l'accablante honte
Que vous avez clouée à son front de martyr;
Il lui dira : —« Poëte, étoile de mon trône,
»Viens, j'ai gardé pour toi la plus belle couronne :
»Sois l'exemple et l'amour des siècles à venir. »

Et la voix des Élus, innombrables phalanges,
Du poëte-martyr entonnant les louanges,
Répétera : —« Poëte, étoile du Très-Haut,
»Les hommes t'ont frappé de leur verge homicide,
»Ils ont brisé ta lyre, en ta main trop timide;
»C'est une lyre d'or maintenant qu'il te faut. »

Liége, 15 août 1840.

Jh. Gaucet.

LA ROSE ET L'ENFANT.

Enfant, sois généreux, laisse en paix cette rose
Que le soleil colore, et que la pluie arrose,
Laisse-la, sous le ciel, libre s'épanouir;
Les fleurs vivent aussi, les fleurs souffrent de même,
Laisse-les donc, enfant, sur ce gazon que j'aime
Naître, éclore, et mourir.

Les fleurs sont les joyaux de la belle nature,
C'est son charme puissant, sa riante parure,

Digitized by Google

Dieu fit naître les fleurs dans sa bonté pour nous:
Il laisse l'or au riche, à l'artiste la gloire,
Mais, pour perpétuer dans nos cœurs sa mémoire,
Il donne la nature à tous.

Crois-le, chérir les fleurs qui décorent la terre,
C'est bénir le Seigneur, qui créa la lumière,
Qui nous donna la vie; admire bien, enfant,
Comme leur front reluit d'une grâce divine,
Comme dans leur contour notre regard devine
Le créateur puissant.

Et puis, les fleurs sont si joyeuses,
Et se penchent si gracieuses
Sous le souffle léger du vent;
Elles vivent insouciantes
Du suc qui rafraîchit les plantes,
De l'air, qu'elles font odorant.
Il leur faut que le soleil brille,
Pour que leur corolle scintille
Et de reflet et de couleur;
Il leur faut l'onde virginale
Que la nuit sur leur front étale
Avec la grâce et le bonheur.
Il leur faut soit leur lit de mousse,
Soit la place ou l'herbe ne pousse,
La place où les mit le destin;
Il leur faut la molle harmonie,
Ce chant de douceur infinie,
Qui vers Dieu vole le matin,
Quand la joie en accords s'épanche,
Quand se réveillant sur la branche
L'oiseau joyeux revoit le jour,
Et que vivement il entonne
Entre le rameau qui frissonne
Son chaste cantique d'amour.

Digitized by Google

Il leur faut des rayons, de l'ombre,
Des insectes volant en nombre
Autour de leur front radieux;
Il leur faut la plante connue
Qui salua leur bienvenue;
Il leur faut le regard des cieux.
Le soir il leur faut le mystère
Qui fait place aux jets de lumière,
Aux feux, aux vifs scintillements;
Il leur faut la brise folâtre,
Les follets, cet effroi du pâtre,
La lune aux doux rayonnements.

En arrachant la rose à sa tige mobile,
Tu la verras bientôt devenir inutile
A ton désir trompé, puis faible et sans fraîcheur,
Elle s'affaissera sans retour condamnée,
Et tu ne trouveras sur sa tige fanée
Que l'ombre de la pauvre fleur.

En vain, en la plongeant dans l'onde fraîche et claire,
Voudras-tu lui donner cette grâce légère,
La vigueur, qui parait son calice charmant!....
Une fois que le cœur a senti la souffrance,
Rien ne peut l'en guérir : sa triste souvenance
Le ronge constamment.

Ainsi dès que la fleur, une fois enlevée
De sa tige, se voit du doux soleil privée,
Bien triste elle se penche en perdant sa vigueur.
Peu d'instants elle vit, peu d'instants elle est belle;
Car ta main lui ravit imprudente et cruelle,
L'existence après le bonheur.

Digitized by Google

Oui, les fleurs, crois-le bien, comme nous sont sensibles ;
Au plaisir, au chagrin, elles sont accessibles ;
Laisse-les donc, enfant, s'enivrer comme toi
Du bonheur d'exister ; regarde-les sans cesse,
Joyeuses de sentir que le vent les caresse ;
Et tout bas dis : C'est moi ;

Moi qui vous laisse ainsi, riantes, parfumées,
Balancer sans danger vos corolles aimées,
Qui me prive de vous pour vous laisser fleurir ; —
Et les fleurs t'aimeront ; à la brise légère,
Aux ondes, aux oiseaux, à la nature entière
Elles diront de te chérir.

Le Seigneur bénira l'enfant qui, jeune encore
Est prêt à s'émouvoir quand une voix l'implore,
Qui de sa volonté sait faire l'abandon
Et puis être sensible aux plus petites choses :
Aimer et plaindre, enfant, sans s'arrêter aux causes,
Cela rend le cœur bon.

Mlle Loïsa Ferry.

Le 16 juin 1840.

Digitized by Google

ANALYSE CRITIQUE.

Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe, pendant le XVIe siècle, par J.-J. Altmeyer (*).

Un aperçu plein d'éloquence et de verve sur la *philosophie de l'histoire*, un précis d'*histoire ancienne* où sont mises à profit les investigations de la science moderne sur l'Orient et les âges antiques de la Grèce et de l'Italie, des recherches curieuses sur *Poperinghe*, une brochure intéressante sur la *hanse teutonique*, une excellente *biographie de Marguerite d'Autriche*, tels sont les ouvrages par lesquels M. Altmeyer a préludé à celui dont nous allons rendre compte, et qui sera bientôt suivi du *recueil des leçons* qu'il a données l'année dernière, avec tant de succès et d'éclat, à l'Université de Bruxelles.

Nous rassemblerons d'abord, le plus sommairement que nous pourrons, les faits principaux qui constituent proprement les relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le XVIe siècle. Peut-être ces faits ne seront-ils pas enchaînés avec l'ordre, la précision et l'ensemble convenables ; mais au moins nous les aurons fait connaître.

Les villes hanséatiques avaient profité de la négligence des rois scandinaves, pour s'emparer exclusivement du commerce de la Baltique ; et, à peine la Sémiramis du nord, Marguerite, souveraine des trois royaumes, eut rendu le dernier soupir, qu'Eric VII,

(*) Quoiqu'il ait déjà paru dans ce recueil (livraison de septembre dernier), un article fort remarquable de M. Faider au sujet de la publication dont il s'agit, l'étendue et l'importance du travail de M. Altmeyer nous ont paru justifier l'admission des nouveaux développements dans lesquels est entré un autre collaborateur de la *Revue*, lequel nous avait fait parvenir son manuscrit peu de jours après l'impression de l'article mentionné ci-dessus.

(*Note de la Commission directrice de la* Revue belge).

Digitized by Google

son faible successeur, laissa échapper tous les avantages qu'il devait retirer de l'union signée à Calmar, en 1397. Cependant il chercha à se venger de ces républiques de marchands, et, pour les punir de leurs menées clandestines, favorisa, à leurs dépens, les Hollandais qui se trouvaient en Scanie. Il s'en suivit une guerre de neuf ans, pendant laquelle les Belges, les Hollandais, les Anglais pénétrèrent dans la Baltique, y débitèrent leurs marchandises, à meilleur compte que les Hanséates, et trafiquèrent dans tous les ports de la Moscovie, de la Livonie et de la Prusse.

Pendant les troubles qui agitèrent la Belgique dans les années 1434-1438, le commerce des Pays-Bas avec la hanse fut gravement compromis. La cherté des vivres et la famine en furent les conséquences. Les Hanséates qui trafiquaient avec Bruges furent maltraités par des pirates flamands, et faillirent être massacrés dans une émeute qui éclata à l'Ecluse. Ceux de Lubeck élevèrent de vives réclamations, et la hanse, pour se dédommager des pertes qu'elle avait essuyées, fit saisir dans les ports de sa juridiction tous les vaisseaux des Pays-Bas, qu'elle prétendit ne relâcher que moyennant la somme de 50,000 florins. Alors les Hollandais et les Zélandais équipèrent une flotte et pillèrent tout ce qu'ils purent rencontrer de navires de Hambourg, de Lubeck, de Lunebourg, de Rostock, de Weimar, de Stralsund. Cette guerre de pirates ne diminua en rien la détresse publique : Utrecht, le grenier des Pays-Bas, souffrait horriblement. A Rotterdam, il fallut réprimer les troubles par les armes. Le commerce de la Flandre avec le nord cessa entièrement. C'est Amsterdam, ville alors sans murailles, qui se distingua le plus par les forces qu'elle mit en mer. Les Pays-Bas, réduits à la dernière extrémité, se décidèrent enfin à la paix, et le traité fut conclu à Copenhague, le 23 août 1441. La concorde fut ainsi rétablie, et déjà même auparavant, en 1440, dans les fêtes que la ville de Bruges avait données à Philippe-le-Bon, les Hanséates étaient sortis de leur comptoir, au nombre de 116, tous à cheval et superbement vêtus.

Les Belges toutefois et les Anglais ne laissèrent pas de disputer à la hanse l'empire de la Baltique, cette mer d'une si haute importance pour les puissances maritimes de l'Europe. Des Ecossais, des Wallons, des Flamands, des Brabançons venaient en Scanie pour

Digitized by Google

la pêche du saumon et du hareng, et ces peuples commencèrent dès lors à entrer directement en relation avec la Russie où les Anglais surtout furent bien reçus, parce qu'ils vendaient leurs draps à meilleur marché que les Flamands et les Hanséates.

Sous Philippe-le-Bon, les armements maritimes des Pays-Bas avaient pris un développement considérable. Ce prince avait mis le matériel de sa marine en rapport avec la vaste extension de l'état militaire, et, en 1446, il envoya à Rhodes et vers la Palestine trois galères bien armées, sous le commandement du célèbre navigateur Jean de Portugal. En 1464, il équipa dans les ports de Zélande 12 galères portant 12,000 hommes d'élite, parmi lesquels 330 Gantois. C'était merveille et plaisir de voir ces loups de mer cingler à pleines voiles de l'Ecluse contre les Turcs, avec une immense traînée de galères, de nefs, de coques, de galiotes, de barques, de bateaux, de nacelles et de ces navires redoutables, aux vergues armées de grappins et aux bordages imprégnés de la foudre.

En 1511, les Hanséates, battus sur mer par les Danois, rencontrèrent, en revenant dans leurs ports, une flotte hollandaise, forte de 250 voiles et escortée par quatre vaisseaux de guerre. Ils l'attaquèrent et s'en rendirent maîtres à l'exception des quatre vaisseaux, avec lesquels l'amiral parvint à se sauver vers l'île de Bornholm; là ayant instruit de ce qui s'était passé l'intrépide gouverneur de l'île, Halige, celui-ci aussitôt fit lever l'ancre, emmena avec lui les quatre bâtiments hollandais, s'avança vers l'ennemi, et lui reprit les vaisseaux capturés, qui furent reconduits aux Pays-Bas et restitués à leurs possesseurs.

Christiern II joue un grand rôle dans le livre de M. Altmeyer, et une foule de relations diplomatiques et commerciales des Pays-Bas avec les États du nord, se rattachent au règne et à la vie de ce prince. Christiern, pour s'assurer l'amitié de la maison d'Autriche, avait jeté les yeux sur Isabelle, petite-fille de l'empereur Maximilien Ier, âgée seulement de treize ans, et l'empereur la lui avait accordée avec une dot de 250,000 florins d'or, somme énorme pour cette époque. Il avait en outre été convenu qu'elle serait embarquée aux frais de l'empereur et de Charles son petit-fils (depuis Charles-Quint), et que, quand elle serait remise au roi Christiern, Charles

Digitized by Google

paierait le tiers de la dot, qu'il lèverait sur les provinces des Pays-Bas, que les deux autres tiers seraient fournis par le roi Ferdinand d'Espagne, à Amsterdam; et qu'à cet effet Ferdinand serait tenu de donner bonne et solvable caution. De son côté, Christiern II assurait à sa fiancée une dot annuelle de 25,000 florins d'or. La ratification de Christiern est datée du 1er janvier 1514, et le mariage fut célébré le 11 juin de la même année, par Jacques de Croy, évêque de Cambrai, dans l'église de Ste-Gudule à Bruxelles. Cette dot, comme nous le verrons, ne fut point payée exactement, et donna lieu à de nombreuses réclamations.

Au mois d'août 1521, le cardinal Wolsey s'était rendu à Bruges, auprès de Charles-Quint, pour y former, au nom de Henri VIII, une ligue entre la France, l'empereur et le roi d'Angleterre. Erasme y était venu aussi dans l'espoir de rencontrer, à la suite du cardinal, quelques Anglais de ses amis. Il avait à causer avec Thomas Morus et lord Montjoie. Christiern s'y trouvait également, et il invitait souvent Erasme à sa table; mais celui-ci, toujours prudent, craignait de se compromettre dans la société d'un prince suspect à la cour de Rome, à cause de ses liaisons avec les Luthériens. Cependant il eut plus d'un entretien avec lui sur les maux qui affligeaient l'Église, et dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il lui prodigue de fastueux éloges. Christiern avait amené dans les Pays-Bas un nombreux et brillant cortége de nobles et de gentilshommes. Le 1er juillet de la même année, il vint incognito à Anvers; le 3 il arriva à Malines, où le magistrat lui donna une fête; de là, il se rendit à Bruxelles pour y voir l'empereur, et le 14 juillet, les deux princes, accompagnés de Marguerite d'Autriche, posèrent la première pierre du chœur de Notre-Dame à Anvers. Après cette cérémonie, ils retournèrent à Bruxelles où Christiern donna un banquet. Au nombre des convives se trouva le célèbre Albert Durer qui fit son portrait et en reçut trente florins de récompense. Un des motifs qui amenaient Christiern aux Pays-Bas, était de solliciter auprès des ministres de Charles-Quint le paiement intégral de la dot d'Isabelle, et il jugeait nécessaire de traiter directement cette affaire avec l'empereur lui-même.

Cependant des troubles sérieux avaient éclaté en son absence et l'avaient rappelé dans ses États. Les détails en seraient déplacés

Digitized by Google

ici. Tant il y a que, craignant de voir la Baltique bloquée par les Hanséates, il équipa une flotte de vingt voiles et quitta le Danemarck, le 14 avril 1523, emmenant la reine, ses enfants, ses joyaux et les archives de la couronne; mais à peine était-il en mer qu'il fut jeté par une tempête sur les côtes de Norwège, d'où il gagna le port de Vère, en Zélande, après avoir couru les plus grands dangers. De là il écrivit à l'empereur; mais Charles-Quint ne l'aimait pas et Marguerite le détestait. Il n'en reçut que de très-faibles secours, et ne fut pas plus heureux à la cour d'Angleterre, où l'on se contenta de lui rendre les honneurs dûs à son rang. Enfin il en fut réduit à accepter l'hospitalité telle qu'elle lui était offerte dans les Pays-Bas.

Il fut convenu que Christiern II aurait sa résidence à Lierre, et que ses enfans seraient élevés à la cour de Marguerite, mais ce ne fut pas sans peine que la régente parvint à lui faire agréer cette résidence, où pourtant le magistrat n'avait rien épargné pour charmer ses ennuis, et qui, à cette époque, comme le dit Guichardin, « était une bonne et plaisante petite ville. » L'auteur donne à ce sujet l'extrait d'une lettre très-curieuse de Marguerite à l'Empereur. On y voit que la régente n'avait pas grande confiance en Christiern; que le caractère emporté de ce prince lui donnait de vives inquiétudes; et ce fut à tel point qu'elle crut nécessaire de le reléguer à Genappe, où jadis avait séjourné Louis XI encore Dauphin.

Christiern en effet, secondé en cela par la politique de Charles-Quint, ne cessait de réclamer ses États, et ses préparatifs maritimes avaient tellement irrité les Hanséates qu'ils s'en vengèrent sur les négociants des Pays-Bas, en leur faisant fermer le Sund. Une diète fut convoquée à Lubeck, en 1525. La Hollande y envoya des ambassadeurs; mais les Hanséates ne voulurent rien entendre, à moins que les Brabançons et les Zélandais ne fussent compris dans le traité à intervenir, vu qu'autrement ceux-ci pourraient leur causer des pertes irréparables. Ils se plaignaient surtout des prises qu'on avait faites sur eux en Zélande et à Anvers; mais les Brabançons et les Zélandais se gardèrent bien de prendre part à des négociations qui les auraient forcés de rendre les marchandises qu'ils s'étaient partagées. La régente

Digitized by Google

intervint dans cette affaire, et l'on traita provisoirement à Verden, au mois d'août 1526. On devait se réunir en 1528, à Cologne, afin de compenser les pertes essuyées de part et d'autre.

Sur ces entrefaites, la reine Isabelle mourut à Swynaerde, le 19 janvier 1526, et fut enterrée à Gand dans l'ancienne église de St-Pierre.

Christiern en avait eu plusieurs enfans qui furent élevés, avec les soins les plus touchants, à la cour des Pays-Bas.

Charles-Quint et Marguerite, toujours préoccupés de la restauration de la dynastie de Christiern, voulaient mettre sur le trône le prince Jean son fils, dans l'éducation toute catholique duquel ils avaient pleine confiance. Leurs tentatives n'eurent aucun succès.

Néanmoins Christiern n'avait pas renoncé à agir pour son compte. Au commencement de 1529, il avait encore réussi à équiper une flotte en Zélande; mais les villes de Dordrecht et d'Amsterdam, tremblant pour leur commerce du Nord, supplièrent Marguerite de défendre à ces vaisseaux de sortir des Pays-Bas. Elle se rendit à leurs vœux et ordonna au roi de suspendre toute hostilité, sous peine de perdre sa pension. Christiern se vit donc forcément réduit à l'inaction. Il respectait et craignait Marguerite; mais la mort vint bientôt le délivrer de son incommode protectrice, qui expira au couvent des Annonciades de Bruges, après avoir, pendant environ 18 ans, gouverné la Belgique avec sagesse et prudence. Ce fut une grande perte pour Charles-Quint.

Après la mort de Marguerite, le gouvernement des Pays-Bas fut confié à Marie, sœur de l'Empereur, et veuve de Louis II, roi de Hongrie; c'était une femme d'un esprit éminemment distingué, d'une âme ardente, d'un caractère ferme, habile dans le conseil, ennemie jurée de la France, ne s'entourant que d'indigènes pour se rendre populaire, versée dans toutes les affaires diplomatiques de l'Europe, se faisant lire les dépêches et les projets d'ordonnances, les rédigeant elle-même ou les corrigeant de sa main. Les énormes volumes de documents relatifs à la réforme, qui se trouvent aux archives allemandes de Bruxelles, sont pleins de sa petite écriture presque indéchiffrable. Elle aimait les

Digitized by Google

sciences et les lettres, connaissait toutes les langues de l'Europe, parlait même le latin, et se plaisait à encourager l'industrie. Un jour elle se transporta sur la tombe de Guillaume Beurkels, et s'y fit servir un hareng, pour rendre hommage à la mémoire de celui qui avait perfectionné l'art de saler et d'encaquer ce poisson. Passionnée pour tous les exercices du corps, l'équitation et la chasse surtout, ces habitudes, peu ordinaires à son sexe, donnèrent lieu en France à plus d'une épigramme contre les mœurs galantes et les intrigues amoureuses de cette autre Diane chasseresse.

Marie, d'abord indifférente aux affaires du Danemarck, mit ensuite son amour-propre à seconder la restauration de Christiern. Cette contre-révolution entrait dans ses projets de résistance à l'Europe protestante, et elle favorisa activement les efforts du roi déchu pour soulever les catholiques de Norwége. Celui-ci, à la tête de 12,000 hommes recrutés dans les Pays-Bas, se préparait à son expédition; mais auparavant il exigeait que les habitants lui prêtassent aide et assistance, et que l'Empereur lui payât les derniers 50,000 florins de la dot d'Isabelle. Bientôt aux exigences succédèrent les menaces, et aux menaces les effets. Au printemps de l'année 1531, ce prince fondit sur l'Over-Yssel, marcha contre la Hollande et ravagea tout devant lui jusqu'à Delft. L'Empereur qui, pour le moment, avait peu de monde sur pied, le pria instamment de renoncer à ses projets; mais Christiern lui répondit par des lettres insolentes dans lesquelles il l'invitait à lui payer ce qu'il lui devait et à ne pas se mêler de ses affaires. L'Empereur fut contraint de négocier, et la Hollande obligée de fournir 12 vaisseaux au roi, qui, en compensation, accordait aux habitants la liberté du commerce dans ses États, quand il les aurait reconquis. Malheureusement cette expédition échoua comme les précédentes, et, tombé au pouvoir de Fréderic son compétiteur, il se vit condamné à une prison perpétuelle, dans le château de Sonderbourg, d'où il ne sortit que pour mourir bientôt, après y avoir langui pendant douze années sans autre compagnie que celle d'un nain hideux et d'un vieil invalide.

La reine Marie apprit ces tristes nouvelles de la marquise

Digitized by Google

Elisabeth de Brandebourg, qui saisit cette occasion pour lui recommander les deux filles du roi captif. Marie lui répondit qu'elle traiterait les deux *petites tantes* comme ses propres filles.

On pensa d'abord que l'Empereur n'abandonnerait pas Christiern dans sa détresse. Il en fut autrement; las de soutenir sans fruit un homme qu'il n'estimait pas, au lieu de le plaindre ou de le recommander, il écrivit à Frédéric qu'il n'avait pris aucune part à l'entreprise de son ennemi, et la régente fit assurer le nouveau roi que l'expédition avait été faite à son insu. Elle devait tout mettre en œuvre pour obtenir la réouverture du Sund, et les émeutes de Malines, les sourdes agitations de Bruxelles étaient un sinistre avertissement de ce qui arriverait, si l'entrée de la Baltique était définitivement fermée aux Belges.

Antoine de Lalain, comte d'Hoochstraete, gouverneur de Hollande, envoya touchant ce sujet à la reine Marie un rapport détaillé où les intérêts des Pays-Bas étaient très-bien défendus. M. Altmeyer en reproduit le texte.

Quoique les Hollandais n'eussent fourni que malgré eux des secours à Christiern, le roi Frédéric ne leur en gardait pas moins rancune. La Hollande, formellement exclue du commerce du Nord, tomba dans le besoin et la misère : 400 vaisseaux marchands, qui trafiquaient auparavant avec les Danois, dépérissaient dans ses ports, et 10,000 compagnons de chaloupe étaient sans pain. Amsterdam menaça de bloquer le Sund et d'en forcer l'entrée; mais Frédéric, habile à ménager ses intérêts, accorda pleine liberté de commerce à toutes les provinces des Pays-Bas, excepté à la Hollande, à moins toutefois qu'elle ne lui payât la somme de 300,000 florins pour les frais de la guerre. La reine régente convoqua, au mois de décembre 1532, les États-généraux à Mons, et déclara expressément aux ambassadeurs de Danemarck, que les intérêts de la province de Hollande étaient inséparables de ceux de toutes les autres provinces, et que l'Empereur la protégerait de tout son pouvoir. En conséquence elle défendit aux États de Brabant, de Flandre et de Zélande, de traiter séparément avec le Danemarck.

Frédéric, de son côté, déclara fièrement qu'il forcerait bien les Hollandais à obéir, et qu'il ne se souciait guère des mesures

Digitized by Google

décrétées par la reine régente. Marie n'était pas femme à se laisser intimider. Afin de mettre en sûreté cinquante vaisseaux qui étaient à l'ancre près de Dantzig, elle fit saisir toutes les marchandises hanséatiques qui se trouvaient dans les Pays-Bas; elle frappa les Lubeckois et leurs adhérents à Bruges, à Anvers et ailleurs, et la Hollande se préparait au combat.

Les États de cette province, réunis à Bruxelles, remontrèrent que l'Empereur avait promis formellement de prendre sur lui la guerre de Lubeck; que 500 compagnons ravageaient Utrecht; que la reine devait prendre ces 500 hommes à sa solde, préparer trente grands navires et onze barques, et leur donner des matelots, de l'artillerie et un bon amiral. Ils sollicitèrent une prompte réponse des seigneurs de Nassau, d'Aerschot, de Boren et d'autres conseillers; mais toute décision à cet égard fut suspendue par la nouvelle de la mort de Frédéric.

Les Hollandais, malgré cela, n'avaient point cessé leurs réclamations, et la reine, toujours sollicitée par eux, leur avait fait répondre que, s'ils voulaient avancer le premier mois de ce que coûteraient les trente navires de guerre, elle fournirait la grosse artillerie et s'adresserait, dans l'intervalle, aux autres provinces pour avoir de l'argent. Les députés de Hollande répliquèrent qu'ils étaient disposés à avancer 12,000 florins, si l'empereur commençait à armer une flotte. Le 12 mai 1533, ils se rendirent auprès de la reine en personne, pour obtenir d'elle que la navigation vers le Nord fût interdite à tous les habitants des Pays-Bas. Elle leur répondit qu'ils devaient tâcher de se procurer les 12,000 florins et de fournir les vivres; qu'elle, de son côté, convoquerait les États de Flandre, de Brabant, de Hollande et de Zélande, pour leur demander des subsides; que, du reste, elle ferait tout ce qu'on demandait. En réalité elle ne fit rien. Les députés s'en plaignirent amèrement au comte d'Hoochstraete.

Le 20 mai, même plainte aux États de La Haye. On y représenta en outre que ceux de Hambourg et d'autres étrangers transportaient journellement des marchandises hanséatiques par Lubeck et la Trave à Bruges et à Anvers. La reine déclara qu'elle avait désigné l'ancien amiral de Flandre, Van Merkère, comme capitaine-général; qu'il serait assisté du comte d'Hoochstraete, et

Digitized by Google

qu'elle avait réuni une somme de 30,000 florins; que les Hollandais devaient aussi faire de leur mieux. Seulement elle ne parlait plus de convoquer les États des autres provinces. Au surplus, elle interdit toute relation de commerce entre les Pays-Bas et le Nord; mais, dans tous les États-généraux assemblés le 13 juillet 1533 à Anvers, les députés de Flandre, de Zélande et d'autres provinces remontrèrent que, si l'on ne pouvait plus transporter les marchandises belges par le Sund, les Pays-Bas resteraient sans industrie et que leur commerce passerait aux mains des étrangers; que des vaisseaux de Dantzig arrivaient en Zélande, et qu'ils ne pouvaient plus retourner avec du sel et des marchandises fabriquées dans le pays; que le passage du Sund devait être ouvert de toute nécessité; que tout ce qu'il était raisonnablement permis d'accorder, c'était l'interdiction du commerce avec Hambourg par Lubeck. Les États furent d'accord sur ce point. Ils voulurent en outre que l'on chassât les Lubeckois de Bruges, d'Anvers, de partout enfin où ils étaient établis. On convint qu'il fallait armer; mais quand on en vint à l'exécution, l'affaire demeura sans résultat, parce que la cour ne put amener le Brabant, la Flandre et la Zélande à fournir l'argent nécessaire.

Le 27 juillet, la reine fit déclarer aux États d'Amsterdam, qu'elle n'avait à sa disposition que 30,000 florins; que c'était aux Hollandais à fournir le reste. Ils répondirent qu'ils voyaient bien qu'avec cette aumône de 30,000 florins, l'empereur voulait faire peser sur eux seuls tout le fardeau de la guerre; que ceux de Lubeck, en dépit des décrets de la reine, trafiquaient librement à Anvers et ailleurs; que pourtant ils étaient prêts à contribuer pour leur part. Cinq grandes villes accordèrent enfin 50,000 florins pour faire la guerre aux Lubeckois. Lubeck alors n'aspirait à rien moins qu'à la domination universelle sur toutes les mers et tous les États du nord.

C'est au milieu de ces agitations que Jean de Wèse, archevêque de Lund, politique habile et profond, qui avait de secrètes intelligences en Danemarck, écrivit à Nicolas Perrenot de Granvelle, pour le prier d'engager Charles-Quint à réunir ces belles et riches contrées à l'Empire, à en faire le grenier et le boulevard de la Germanie contre la barbarie du nord, et à les

Digitized by Google

changer en place d'armes redoutable, d'où l'on tiendrait en respect la France, l'Angleterre, la Pologne et tous les États voisins. Pour accomplir ces grandes choses, il ne s'agissait que de vouloir, et de commencer par mettre les Lubeckois au bas de l'Empire.

A ces vives instances de l'archevêque, Charles-Quint répondit d'une manière obligeante, mais évasive, soit que la ligue de Smalkalde et les armes de la Turquie le détournassent des affaires du Septentrion, soit qu'il n'eût pas assez de confiance dans le désintéressement du prélat, qui, en effet, dans chacune de ses lettres, ne cessait de réclamer la restitution de ses biens. Ses conseils ne furent donc pas écoutés, et le 9 septembre 1533, les plénipotentiaires danois conclurent un traité avec la régente Marie, à Gand, sous les conditions suivantes : amitié et alliance pendant trente ans ; les sujets des Pays-Bas pourront librement passer le Sund, en payant les droits ordinaires. Si, en haine de cette concession, le roi de Danemarck était attaqué, l'empereur promet de lui envoyer un secours de six vaisseaux et de 1200 hommes.

Les choses en étant venues à cette extrémité, on ne s'attendait guère au maintien de la paix. Il en arriva autrement. Ces mêmes Lubeckois, qui avaient mis tout le nord en feu pour exclure les Hollandais de la Baltique, conclurent avec eux une trève de quatre ans, et par-là renoncèrent au seul point en litige ; mais ils avaient leurs vues, en signant cette trève. Certains, à ce qu'ils croyaient, de s'emparer tôt ou tard du Danemarck, ils se promettaient bien de refermer le passage du Sund, et, sans crainte pour le moment du côté des Pays-Bas, ils ne songèrent plus qu'à réaliser leurs desseins.

En vertu du traité de Gand, l'empereur était obligé de fournir des secours à Christiern, mais les Lubeckois étaient parvenus à lui faire accroire qu'ils n'avaient d'autre but, en portant la guerre dans le Danemarck, que de délivrer et de rétablir Christiern. Marie avait changé de politique; elle était sur le point de marier les deux filles du malheureux prince, et elle espérait faire passer aux gendres les droits du beau-père sur les royaumes qu'il avait possédés. En attendant, elle voyait avec

Digitized by Google

plaisir les Lubeckois faire les frais d'une guerre dont on pourrait ensuite partager les profits.

Pendant que les événements qui suivirent jetaient le Danemarck dans la plus horrible confusion, la reine régente était entrée dans les intentions de Charles-Quint sur le mariage de Frédéric II, électeur palatin, avec la princesse Dorothée, et, conformément à ses idées de restauration, elle assembla, le 12 juillet 1534, les États-généraux à Malines, afin de leur recommander l'union alors si nécessaire; mais les États montrèrent beaucoup d'indifférence pour les projets de l'empereur; les Flamands étaient opposés à ce mariage et aux combinaisons politiques qui s'y rattachaient. Ils auraient préféré que l'on traitât directement avec Christiern.

Le 19 janvier, la ville de Lubeck avait convoqué à Lunebourg une grande diète hanséatique, où, entre autres projets, on mit en avant celui d'une fédération héréditaire dans la maison de Frédéric, électeur palatin, avec le Danemarck, les villes hanséatiques et les Pays-Bas. C'était, à peu de chose près, le projet du comte d'Hoochstraete, et s'il avait été bien développé aux États-généraux, il aurait infailliblement réussi. Le Sund se trouvait, de cette manière, entre les mains d'un prince allié de notre patrie; nos relations avec le Nord n'avaient plus d'entraves; nos produits bruts et manufacturés, vendus à bon compte dans toute l'étendue de la Baltique, n'y avaient que très-peu à craindre la concurrence avec l'étranger; Bruges et Anvers s'enrichissaient de toutes les dépouilles de la Hanse, et rien ne paraissait s'opposer à l'exécution de ce dessein gigantesque; mais quand on s'aperçut que Charles-Quint réduisait cette importante affaire à une question de famille et d'amour-propre, on passa de l'enthousiasme à la tiédeur, et de la tiédeur à la répugnance.

Le 28 février, les bourgmestres d'Anvers avertirent la reine que Christiern venait de traiter avec les Lubeckois; qu'il fallait se hâter de s'emparer du Sund; que, sans cela, tout serait perdu. Le 27 avril, le comte d'Hoochstraete représenta aux États de Hollande, que cette province serait ruinée, si les Lubeckois, nouveaux alliés du roi de Danemarck, parvenaient à leur but, et, en conséquence, il demanda que les habitants voulussent

Digitized by Google

bien armer en guerre vingt-cinq grands navires et huit ou dix vaisseaux liés par des chaînes, fournis d'artillerie et d'un double équipage, et les approvisionner de pain, de bière et d'autres vivres pour conduire à Copenhague les soldats de l'électeur palatin. Les États répondirent qu'il n'y avait rien qui pressât, aussi longtemps qu'il n'y avait pas déclaration de guerre ; ils demandèrent que provisoirement on les laissât tranquilles de ce chef; ils ajoutèrent que la conquête du Danemarck étant dans les intérêts de l'empereur et des Pays-Bas, il fallait convoquer les États-généraux de toutes les provinces, et qu'alors les Hollandais ne manqueraient pas à leur devoir.

Les Lubeckois, dans l'intérêt de leur commerce, demeuraient fidèles à la paix qu'ils avaient conclue avec Christiern, et ils avaient engagé le comte d'Oldenbourg et le duc de Mecklembourg, qui tenaient encore dans Copenhague pour l'électeur palatin, à faire aussi leur soumission. Leurs représentations furent vaines.

Les deux chefs se tenaient pour certains qu'au printemps ils seraient délivrés par la gouvernante des Pays-Bas. Un nouvel agent de cette princesse, Léonard Funck, ne cessait de les bercer des plus flatteuses espérances. Le Palatin, dès que la mer serait libre, allait arriver avec une flotte formidable qui s'armait dans les ports de Hollande.

Néanmoins aucun secours n'était prêt, et, quoique l'empereur repoussât toute idée d'accommodement, il n'avait pris aucune mesure pour disposer les esprits à une nouvelle invasion. Même, malgré ses dispositions belliqueuses, il avait encore voulu tenter les voies pacifiques, et il avait député vers Christiern pour l'inviter à céder une partie de ses États au Palatin. Ce fut peine perdue.

Le 10 avril 1536, ses ambassadeurs écrivirent au duc et au comte assiégés dans Copenhague, qu'ils devaient prendre courage ; que l'empereur et la reine étaient résolus à rétablir Frédéric dans ses droits, et que bientôt la flotte, si longtemps attendue, viendrait à leur secours avec des troupes de débarquement et le comte d'Hoochstraete pour amiral.

Le 8 mai, Marie recommanda itérativement à ses envoyés de faire des observations sérieuses aux Lubeckois sur le traité

Digitized by Google

du 14 février, et elle leur donna de nouvelles assurances sur l'équipement et le prochain départ de l'escadre libératrice.

Malheureusement pour les assiégés, dans un moment où ils avaient le plus besoin de l'assistance personnelle de l'empereur, ce prince avait été distrait par la terreur des armes ottomanes qu'augmentaient encore les audacieuses pirateries des États barbaresques. Enfin, malgré les talents et l'intrépidité du comte d'Oldenbourg, Copenhague se rendit après avoir souffert tous les maux d'un siége long et opiniâtre.

Albert de Brandebourg, 35e grand-maître de l'ordre teutonique, avait quitté l'habit de l'ordre et embrassé le luthéranisme. Charles-Quint, non content de le remplacer dans la grand'maîtrise par le noble chevalier Walter de Cronberg, lança un mandat d'exécution contre le perfide apostat, ordonnant de lui courir sus, à lui et à ses peuples, pour avoir trahi tous ses devoirs et violé les serments les plus solennels. Albert en fut effrayé, et s'adressa à la reine Marie pour la prier de vouloir faire en sorte que ce fatal mandat fût annulé, attendu que son exécution amènerait entre ses sujets et les marchands des Pays-Bas qui fréquentaient les ports de la Prusse et de la Pologne, des troubles, des assassinats, d'irréparables désastres. M. Altmeyer ne dit point les suites de cette affaire. Il fait seulement observer qu'à cette époque personne n'eût soupçonné la grandeur que les siècles réservaient à la maison de Brandebourg.

Les Pays-Bas faisaient un commerce considérable avec la Livonie. Les draps de Flandre y étaient transportés pour être expédiés en Russie. Un grand nombre de Hollandais et de Belges étaient établis à Revel, à Riga, à Dorpat, à Volmar; ils y faisaient des fortunes rapides et colossales, qui excitaient la jalousie et la haine des habitants du pays. A ce sujet les conseillers et députés des trois villes capitales se réunirent en 1535 à Volmar, et notifièrent à la reine Marie, le décret suivant, relatif à deux Belges : « Très-illustre, très-haute reine, etc. Nous ne saurions cacher à votre altesse qu'un nommé Jean Bilderbeck et un autre, Goswin Ludingkhausen, font dans ce pays, et surtout à Riga, un commerce immense, inouï, au grand détriment des indigènes, à tel point que, si l'on n'y pourvoit à temps, les petits

Digitized by Google

commerçants seront entièrement ruinés par ces spéculateurs. La diète livonaise, dans cette prévision, avait interdit d'abord ce négoce exorbitant; mais, sur les instances de V. A. R., elle avait levé la défense, en conseillant toutefois aux susdits Bilderbeck et Ludingkhausen d'être plus modérés dans leurs entreprises; cependant peu respectueux pour nos remontrances, ils ont repris leurs vieilles habitudes, ils expédient par terre et par mer à toutes les nations, et ils font, à eux seuls, autant de bénéfices qu'il en faudrait pour créer un sort honnête à dix bourgeois. Or, comme de pareils monopoles sont formellement défendus par les recès de nombreuses diètes, nous prenons la liberté de porter à la connaissance de V. A. R. que, dans l'intérêt général, nous avons dû défendre aux susdits de débiter et d'exposer aucune partie de leurs marchandises dans ces pays de Livonie, et nous osons espérer que V. A. R. voudra bien nous tenir compte de la position toute particulière où nous nous trouvons. »

Jean IV, empereur de toutes les Russies, sous prétexte de replacer la Livonie sous l'autorité d'un évêque chrétien, permettait à ses troupes de mettre tout à feu et à sang dans ces malheureuses provinces. Vainement Charles-Quint lui écrivit que cette contrée était trop intimement alliée avec l'Allemagne et les Pays-Bas, pour qu'il pût laisser sans vengeance les excès commis par sa soldatesque. Ses remontrances et ses menaces ne servirent à rien.

Ce ne fut qu'en 1571 que l'Allemagne commença à s'inquiéter de la puissance croissante de la Russie. Le 15 juillet de cette année, le duc d'Albe fit signaler à la diète de Francfort l'urgente nécessité d'empêcher par tous les moyens possibles qu'on envoyât à Jean IV des harnais, des mousquets, des canons, dans la crainte que si jamais le Moscovite parvenait à connaître la discipline et les ressources militaires de l'Europe, il ne mît un jour en péril, non seulement les Pays-Bas, mais la chrétienté tout entière. Le duc d'Albe avait raison.

Christiern, afin de neutraliser l'effet de la protection accordée à ses compétiteurs par la reine Marie, avait été assez adroit pour lui créer des embarras intérieurs en soulevant le duc de Gueldre contre l'Empire.

Digitized by Google

A peine fut-il maître de Copenhague qu'il envoya des ambassadeurs à la cour de Bruxelles, pour l'engager à renouveler le traité de Gand. Le conseil de la régente conservait encore des espérances fort contraires à ce traité, et l'on se contenta de promettre aux ministres danois d'ouvrir à ce sujet des conférences à Hambourg. En ce moment le roi de France offrait son amitié à Christiern et l'invitait à entrer dans une alliance qu'il projetait contre Charles-Quint avec l'Angleterre et l'Ecosse; mais Christiern tenait davantage aux négociations entamées avec les Pays-Bas; les Hambourgeois, dont le commerce souffrait horriblement de la mésintelligence des deux cours, ne s'intéressaient pas moins au succès de ces négociations, et le 3 mai 1537, on convint d'un traité sur les bases suivantes : « Il y aura pour trois ans paix et amitié entre les États de sa majesté Christiern III, et les Pays-Bas héréditaires de l'Empereur. A dater du jour du présent traité, les vaisseaux des deux puissances contractantes navigueront librement dans leurs pays respectifs. Dans cette paix seront compris les Seigneurs Henri et Albert de Mecklembourg, le comte d'Oldenbourg, le roi de Suède, le grand-maître de Prusse; s'ils déclarent vouloir y adhérer, etc., etc. ».

Le 15 du même mois, les hérauts de la cour, précédés de trompettes, proclamèrent la paix dans toutes les rues de Bruxelles.

Christiern triomphait en Danemarck; mais la reine Marie subissait toutes les conséquences d'une entreprise manquée. Mille plaintes s'élevaient à la fois de la part de ceux qu'elle avait engagés à son service. Les réclamations du comte d'Oldenbourg et du duc de Mecklembourg ne s'élevaient pas à moins de 180,000 florins de Pologne. Etienne Hopfensteiner, le plus fidèle de ses agents, qu'elle avait employé dans toutes ses négociations, demandait le paiement de la pension qui lui avait été promise, et la restitution de ses biens dont il avait été dépouillé. Les frères Fugger, célèbres marchands, anoblis par Maximilien Ier, et qui, en considération des grands services qu'ils avaient rendus à Fréderic Ier, en avaient obtenu la liberté de passer le Sund avec les cuivres du nord, avaient été impliqués dans les débats du Danemarck avec notre pays. En 1537, lors de la trève de Bruxelles, il avait été dit que le cuivre d'aucun des Fugger ne passerait désor-

Digitized by Google

mais par les ports, havres ou rades du Danemarck, parce qu'ils avaient appuyé le Palatin contre Christiern. En effet, des vaisseaux chargés de cuivre avaient été arrêtés dans le Sund; le commerce des Pays-Bas en souffrait, et les Fugger, après avoir inutilement invoqué leurs anciens priviléges auprès du roi de Danemarck, s'adressèrent à Charles-Quint, qui en référa à sa sœur.

Ces hommes n'étaient pas des marchands ou des banquiers ordinaires. Dépensant des millions pour leurs cabinets d'antiques, leurs collections de manuscrits, leurs galeries de tableaux, leurs jardins botaniques, ils avaient à Anvers et à Augsbourg de magnifiques palais où ils recevaient et logeaient gratis princes, rois et empereurs.

Mais quelle possibilité pour la régente de s'occuper convenablement de tant d'affaires, quand déjà elle avait sur les bras les Français, le duc de Gueldre, les Anabaptistes, et les Gantois insurgés?

L'électeur Palatin, comme on l'a vu, n'avait point été compris dans le traité du 3 mai. Ce fut un prétexte pour lui de n'y avoir aucun égard. Il prit donc à son service un de ces aventuriers qui alors, pour de l'argent, levaient des troupes et faisaient la guerre à qui l'on voulait. Celui auquel il s'adressa se nommait Oubelacher. Il avait servi en sous-ordre dans l'armée du comte d'Oldenbourg, et il eut bientôt rassemblé un corps d'environ 20,000 volontaires. Il devait d'abord seconder l'invasion du Palatin dans le pays de Berg, appartenant au duc de Gueldre, et de là, après avoir fait sa jonction avec Frédéric, se jeter à l'improviste sur le Danemarck; mais à peine eut-il brûlé quelques villages, qu'il fut battu, fait prisonnier, et traité comme un brigand par le duc, à qui il révéla dans la question les secrets de son maître. Ainsi tout fut découvert, et ce qui dut irriter encore plus le roi Christiern, c'est que l'électeur n'avait agi qu'à l'instigation de la gouvernante, et avec l'argent qu'elle lui avait fourni immédiatement après la trève de Bruxelles.

Depuis quelque temps, un neveu d'Olaüs, archevêque de Drontheim, infestait la mer. Il s'appelait Christophe, et ses pirateries se dirigeaient surtout contre les Français et les Guel-

Digitized by Google

drois. Au mois d'octobre 1538, Christiern fit savoir à la reine que ce corsaire avait fait une descente en Danemarck; qu'on avait pris sept de ses compagnons de brigandage, lesquels appliqués à la torture avaient déclaré n'avoir agi que par les ordres de la régente; qu'ils n'avaient été qu'un mois en mer et qu'ils avaient capturé neuf vaisseaux français, deux norwégiens chargés de vins et de molleton, et que, sur un troisième, ils avaient pris du drap, des habits et des vivres. Christiern protestait à la reine qu'il n'ajoutait aucune foi à ces déclarations; mais, comme Christophe s'était réfugié dans les Pays-Bas, il la priait de l'en expulser, conformément aux stipulations de la trève; que, sans cela, *il se ferait d'étranges pensées.*

Christiern avait raison de se défier un peu des bonnes intentions de la régente, et nous croyons volontiers que cette implacable ennemie des Français et des Gueldrois n'eut pas de répugnance à se servir de ce noble forban pour leur faire payer les frais de la guerre.

Toutefois, dans sa réponse, elle prétexta cause d'ignorance sur toute cette affaire, prétendit ne connaître Christophe que de nom, et promit de punir sévèrement par la suite tous les pirates qu'elle pourrait saisir.

Les ennemis de Christiern III nourrissaient toujours l'espoir de le renverser. Le duc de Mecklembourg adressa successivement à la régente plusieurs mémoires sur un nouveau projet d'expédition en Danemarck et en Norwège. Il y représentait que, si ces contrées n'étaient pas envahies, le duc de Holstein, le grand-maître de Prusse, les Lubeckois et leurs adhérents se rendraient maîtres absolus de la Baltique, et qu'ils arracheraient toute la Livonie et toute la Prusse à la suzeraineté de l'Empereur.

Les armements qui se faisaient en Hollande avertissaient Christiern de se tenir sur ses gardes. La régente avait ordonné d'arrêter tous les vaisseaux étrangers qui se trouvaient dans ses ports. L'électeur Palatin tenait dans l'archevêché de Brême un corps de troupes considérable, prêt à marcher sous le commandement du comte d'Oldenbourg; on levait d'autres forces militaires dans les États de l'électeur de Mayence; une troisième armée devait attaquer le duc de Prusse, allié et parent de Chris-

Digitized by Google

tiern III; ces mesures étaient bien concertées; mais le roi Christiern et le duc de Prusse furent encore plus habiles. Ils mirent la main sur tous les vaisseaux hollandais qui, se trouvant dans la Baltique, devaient reporter dans les Pays-Bas des grains et les choses nécessaires à l'équipement d'une escadre. Le Sund fut fermé, et les Hambourgeois se chargèrent de défendre le passage de l'Elbe.

L'expédition du comte d'Oldenbourg et du Palatin contre le duc de Prusse, n'eut pas un meilleur succès; car ils auraient eu besoin de l'assistance de l'Empereur, et Charles-Quint n'avait pas trop de toutes ses forces pour sa guerre contre les Turcs.

Dans de pareilles circonstances, le Palatin n'avait rien de mieux à faire que d'entrer en arrangement avec le roi de Danemarck, qui s'y montrait assez disposé, et que d'autres motifs y engageaient. La conduite de Gustave lui était suspecte. Ce prince paraissait avoir des liaisons secrètes avec la gouvernante des Pays-Bas. La trève de trois ans allait expirer. Ces considérations devaient rapprocher les esprits; mais le conseil de Charles-Quint n'était pas favorable à la paix. L'Empereur était alors en Flandre. Il venait de foudroyer par ses ordonnances la ville et le peuple de Gand. Christiern lui envoya des ambassadeurs qui furent mal reçus, et tout ce qu'il put obtenir, après plusieurs conférences tenues à Cologne et à Ratisbonne, c'est que la trève serait prolongée de quelques mois. Dès-lors, l'intérêt de Christiern était de se tourner vers le roi de France, l'ennemi naturel de Charles-Quint. François Ier avait le même intérêt; — en conséquence, les deux princes conclurent à Fontainebleau un traité de paix et d'alliance qui devait durer pendant leur vie et dix ans après leur mort.

Malgré cette convention, Christiern ne laissa pas de faire de nouvelles démarches tantôt auprès de l'Empereur, tantôt auprès de la reine régente; mais las enfin de l'obstination de la maison d'Autriche, il fit arrêter dans le Sund quelques bâtiments hollandais, et la gouvernante, usant de représailles, mit l'embargo sur tous les navires danois qui trafiquaient dans ses ports. Les Hambourgeois, intéressés dans cette saisie, s'offrirent comme médiateurs: on convint de s'entendre, et les ministres des parties belligérantes se réunirent à Kampen, dans la province d'Over-Yssel. Dès l'ou-

Digitized by Google

verture de l'assemblée, les plénipotentiaires danois proposèrent de traiter non-seulement avec les Pays-Bas, mais encore avec l'Empire, à quoi les députés belges répliquèrent que la reine régente pouvait bien consentir à une trève pour les provinces qu'elle gouvernait, mais qu'il ne lui appartenait pas de traiter au nom de l'empereur. Les envoyés de Hambourg proposèrent en vain divers moyens d'accommodement. On se sépara sans avoir rien conclu, et la gouvernante commença aussitôt les hostilités.

Les troubles qui s'en suivirent réveillèrent l'ambition du Palatin. Les Goths de Smaland s'étaient révoltés contre le roi de Suède. Il apprit cette nouvelle avec plaisir; il assembla des troupes, sollicita l'appui de l'Autriche, et chercha à encourager les rebelles en leur faisant les plus brillantes promesses. — Charles-Quint, de son côté, s'adressait à eux, et, dans une lettre écrite de sa main, les exhortait à secouer le joug, et à compter sur lui; car, *nous aussi*, disait-il, *nous sommes de la nation des Goths*. Dans une autre lettre, il leur annonçait l'envoi de son conseiller intime Nicolas Perrenot de Granvelle, pour leur faire de bouche des communications importantes. Mais ce projet échoua par la coopération du roi de Danemarck, qui secourut efficacement son allié Gustave de troupes et d'argent.

Ces hostilités attachèrent d'autant plus Christiern à l'alliance française. Il se hâta d'écrire à la reine Marie que désormais il ne pourrait plus traiter avec elle sans le consentement du roi de Suède, et il assura François Ier, qu'en ce qui le concernait, il exécuterait fidèlement le traité de Fontainebleau. En 1542, François Ier recommença la guerre contre Charles-Quint. Fort déjà de l'appui de l'archevêque de Cologne et du duc de Clèves, il demanda à Christiern les secours convenus, et ce monarque lui envoya une forte escouade de cavalerie. Le conseil de Charles-Quint en fut d'autant plus irrité que cette troupe, employée dans le Brabant par Martin Van Rossem, ravagea impitoyablement cette province.

La reine s'empressa de convoquer les États-généraux, et pendant que les provinces délibéraient sur ses propositions, le pays fut assailli de trois côtés à la fois. Le duc d'Orléans pénétra dans le duché de Luxembourg, le duc de Vendôme attaqua l'Artois;

Digitized by Google

dans le même temps Christiern III préparait une flotte pour l'invasion de la Hollande et de la Zélande, et le 25 juillet 1542, Van Rossem, après avoir mis tout à feu et à sang dans la Campine et aux environs de Bois-le-Duc, se présenta devant Anvers, à la tête de 16,000 hommes. La ville était défendue par le vaillant prince René d'Orange. Van Rossem, obligé de lever le siége, décampa le 27 , dévasta tout sur son passage jusqu'à Lierre, et courut attaquer, sans sommation préalable, la ville de Louvain d'où il fut repoussé par l'héroïque résistance des étudiants et des bourgeois. Le siége fut terrible, et Pierre Nanning, professeur de latin au collége des Trois Langues, a comparé cette invasion à un débordement de Goths, d'Alains et de Vandales.

Après la retraite de Van Rossem, l'armée belge fondit à son tour sur les pays du duc de Clèves. L'entreprise du duc de Vendôme échoua en Artois, et un navire que Christiern avait envoyé sur les côtes de Hollande, pour rechercher les lieux où une descente serait le plus facile, fut saisi et conduit à Enckhuyzen.

L'issue de la campagne avait été satisfaisante pour la reine Marie ; mais il importait que le pays se tînt sur ses gardes. Le roi de France faisait des préparatifs pour l'attaquer l'année suivante avec de plus grandes forces. Les finances étaient épuisées; la guerre avait coûté plus de 1,500,000 livres de gros. D'après l'avis des principaux capitaines, la solde des garnisons ne pouvait pas s'élever à moins de 100,000 livres par mois, et quand les hostilités recommenceraient, 300,000 suffiraient à peine à l'entretien de l'armée. La gouvernante fut donc forcée de recourir encore aux États-généraux pour en obtenir des subsides. Elle avait porté ses plaintes à la diète de Nuremberg, y avait rejeté la cause de tous les maux sur le roi de France, et l'avait signalé comme le plus grand ennemi des Pays-Bas, cet inexpugnable rempart du saint-empire.

Ce fut Perrenot de Granvelle qui ouvrit cette diète par un discours en l'honneur de Charles-Quint, et dans lequel il exposa comment François Ier et ses alliés les ducs de Holstein et de Clèves avaient assailli la Belgique avec une férocité connue seulement des peuples sauvages.

Il n'était plus douteux que la guerre ne fût près de se ranimer.

Digitized by Google

Le roi de Suède et la Hanse avaient inutilement essayé de la prévenir, et, de part et d'autre, on ne s'occupa plus qu'à la pousser avec vigueur.

La mer devait être le principal théâtre de la lutte. Les Belges s'y étaient préparés de bonne heure, et ils la commencèrent sur les côtes de Norwège en enlevant un vaisseau du roi, chargé d'argent.

Quoique les dernières tentatives de l'Empereur et du Palatin n'eussent été dirigées que contre la Suède, Christiern comprit très-bien que, si on le laissait en repos, ce n'était que dans l'impuissance de l'attaquer, tant que la France serait en guerre avec l'empire. Il résolut donc de prendre les devants, et mit en mer une flotte composée de vingt navires de guerre et de vingt autres bateaux, avec 10,000 combattants effectifs. Elle devait croiser à la hauteur des ports de Hollande et de Zélande, pour détruire, s'il était possible, le commerce maritime de ces provinces. Le vice-amiral, Christophe de Drontheim, qui connaissait parfaitement les localités, avait conçu un projet qui ne tendait à rien moins qu'à percer les digues de la mer, et à se rendre maître de l'île de Walckeren. Heureusement ce projet ne fut pas exécuté, et la flotte danoise, que les habitants et la tempête avaient fort endommagée sur les côtes de Zélande, fut contrainte par la mauvaise saison de se retirer dans ses ports.

A ce mauvais succès, il s'en joignit plusieurs autres. La flotte française fut encore plus maltraitée que celle de Danemarck; la ligue de Smalkalde, qui avait promis des secours à Christiern, ne lui en fournit aucun; le roi d'Angleterre le somma de s'expliquer sur la cause des armements extraordinaires qu'il avait faits, et le duc de Clèves fut réduit à mettre bas les armes.

Ces revers, qui ne consistaient guère que dans la perte de quelques vaisseaux marchands, ne causaient pas de grandes inquiétudes au roi de Danemarck. Ses ennemis en souffraient même plus que lui, attendu qu'ils avaient plus de bâtiments, et que tenant entre ses mains les clefs de la Baltique, il pouvait au besoin anéantir leur commerce. Mais les Hanséates, ses alliés, perdirent beaucoup à la continuation de la guerre; ils s'en plaignirent à l'Empereur, dans une requête où ils lui remontrè-

Digitized by Google

rent, entre autres choses, que cette guerre ne les regardait en rien, qu'ils n'avaient ni aidé, ni favorisé ses ennemis, qu'ils s'étaient au contraire soumis avec résignation aux prohibitions et défenses faites par l'Empereur et le roi de Danemarck; ils ajoutaient que si Sa Majesté voulait leur permettre de nouveau le cours ordinaire de la navigation, les honorables villes de la Hanse s'engageraient à faire rouvrir la Baltique aux vaisseaux des Pays-Bas. Charles-Quint accueillit leurs réclamations, et ses conseillers comprirent enfin combien il était déraisonnable de sacrifier la prospérité des peuples à des espérances désormais chimériques. D'ailleurs les alliés de Christiern avaient fait leur paix avec l'empereur, et le roi de France s'était jeté de désespoir entre les bras du Grand-Turc. De toutes parts on était donc disposé à négocier; un congrès s'ouvrit dans la ville impériale de Spire, et le 23 mai 1544, on y signa le fameux traité qui mit fin aux inimitiés ardentes qui bouleversaient le Nord depuis 20 ans.

Le 7, l'électeur Palatin et la princesse Dorothée s'étaient engagés, dans la même ville, en faveur du mariage du célèbre Lamoral comte d'Egmont et de la noble Sabine son épouse, à leur payer annuellement, à eux et à leurs héritiers, la somme de quatorze mille florins d'or.

La paix de Spire fut immédiatement publiée dans les villes des Pays-Bas, et une ordonnance du conseil de Flandre fit restituer les vaisseaux, effets et marchandises pris sur les Danois par les Flamands. La régente avait déjà ordonné de semblables restitutions.

Les princes allemands, qui croyaient leur ruine et celle de la religion protestante inévitables, si quelque puissant allié ne venait contrebalancer la fortune de Charles-Quint, n'attendaient ce secours que du Danemarck, et se croyaient d'autant plus en droit de le réclamer, qu'il leur avait été promis par le traité de Brunswick, en 1538; mais l'empereur somma Christiern, au nom de l'honneur et de la Paix de Spire, de s'abstenir de toute intervention en faveur des confédérés. Le Danois se montra fidèle à sa parole, Charles-Quint lui en sut gré, et, en 1548, il donna lui-même à Bruxelles, aux trois frères de ce prince, l'investiture du duché de Holstein, et reconnut l'indépendance du Sleswig.

Digitized by Google

Le 17 février 1549, les portes du donjon de Sonderbourg s'ouvrirent, et l'on en vit sortir un homme accablé sous le poids des années et des chagrins; c'était Christiern!

Le 25 octobre 1555, à 3 heures de l'après-midi, au palais de Bruxelles, l'empereur Charles-Quint, appuyé d'une main sur un bâton, de l'autre sur l'épaule du prince d'Orange, abdiqua la souveraineté des Pays-Bas en faveur de Philippe II, son fils, au milieu du silence, des larmes et des sanglots d'une assemblée de princes et de gentilshommes.

Le 17 janvier 1556, il résigna le sceptre d'Espagne; le 7 septembre de la même année, il avait déposé la couronne impériale.

Dans la triste et mémorable journée du 25 octobre, Marie de Hongrie donna sa démission de la régence dont elle avait été chargée pendant 25 ans. Déjà elle avait demandé à l'Empereur qu'il lui fût permis de se retirer en Espagne, alléguant ses infirmités, son âge, la faiblesse de son sexe et le peu de religion qu'il y avait dans les Pays-Bas.

Le 17 septembre, une armada de 20 *heux* belges, de 15 vaisseaux marchands espagnols et de 31 anglais, partit de la pointe de Rammekens en Zélande, et vogua à pleines voiles vers les rives de la Biscaye. Elle portait l'Empereur Charles-Quint, avec ses deux sœurs, Marie, reine de Hongrie, et Eléonore, reine de France.

Tel est l'extrait textuel de tous les passages que nous avons trouvés dans les 500 pages du livre de M. Altmeyer, relativement aux rapports commerciaux et diplomatiques des Pays-Bas avec le Nord de l'Europe, pendant le XVIe siècle. Nous les avons réunis et enchaînés du mieux qu'il nous a été possible, et cela avec d'autant plus de soin qu'il nous semble qu'un jour peut-être quelque habile écrivain y trouvera la matière de l'un des chapitres les plus intéressants de l'histoire générale de la Belgique.

Dans un second et dernier article, nous examinerons le plan, le style, les opinions de l'auteur, et lui dirons notre avis sur l'ensemble de son ouvrage. Il peut compter d'avance sur un jugement dont il n'aura pas lieu de se plaindre.

L.-V. R.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

La dernière livraison de la *Revue Belge* renferme une *Notice sur le jeune Vito Mangiamele*, que nous avons eu le plaisir de voir à Liége dans l'été de 1838. Les lecteurs de notre recueil ne seront pas fâchés, nous aimons à le croire, que nous leur communiquions des renseignements curieux sur un jeune pâtre français, rival du jeune berger sicilien. Nous les puisons dans un article d'un savant distingué, M. le docteur Al. Donné, qu'a publié le *Journal des Débats* du 25 novembre, et dans une note du *Courrier Français* du 15 du même mois.

Henri Mondeux, né aux environs de Tours, s'occupait, dit-on, comme Vito de la garde des troupeaux, quand il fut rencontré, il y a dix-huit mois, par M. Jacobi, chef d'institution dans cette ville. Celui-ci, frappé des prodigieuses facultés naturelles de cet enfant pour le calcul, l'a généreusement recueilli, et a cherché à lui donner quelques notions de l'instruction élémentaire qui lui manquait complètement. Mais, avec une sagesse qu'on ne saurait trop louer, il s'est bien gardé de substituer les procédés de l'arithmétique ou de l'algèbre à ceux que l'enfant avait découverts de lui-même, et il s'est contenté de lui enseigner la nomenclature adoptée par la science. Il s'est garanti de toute envie de s'approprier cette intelligence; il a respecté toutes les formules qui appartiennent à une sorte d'intuition mathématique, dont il serait au moins curieux, si ce n'est utile, d'obtenir la révélation de Mondeux lui-même, lorsqu'il sera plus instruit.

Henri, qui est un enfant de douze à treize ans, d'une tête forte et carrée, d'une physionomie intelligente et expressive, a paru, le 13 novembre, dans une séance à l'école communale supérieure de la rue Blanche, en présence des élèves et de quelques personnes d'élite. Il a répondu à toutes les questions avec une certitude et une rapidité qui ont ravi son auditoire. On peut lui poser sans crainte des problèmes tels que ceux-ci : donner le chiffre dont le nombre 56,000 est la racine carrée;

Digitized by Google

ou bien : déterminer combien un homme âgé de 52 ans a vécu de minutes et de secondes. On peut ajouter à ces nombres des fractions tant qu'il plaira, et l'enfant n'en est pas plus embarrassé. Ces calculs, que les mathématiciens les plus exercés n'exécutent sur le papier qu'en un quart d'heure, il ne faut pas plus d'une ou deux minutes à l'enfant pour les accomplir. Des problèmes, qui avaient été préparés par les élèves ou par quelques-uns des assistants, présentaient des opérations dont il paraissait presque impossible de confier les résultats successifs à la mémoire; cependant ils ont été trouvés avec une sûreté de calcul qui jetait dans l'admiration les jeunes auditeurs. Une fois, pour une question qui n'exigeait pas moins de cinquante opérations partielles, Mondeux n'a pas été d'accord avec la solution trouvée d'avance; il a soutenu la sienne avec conviction. Aussi, lorsque la vérification lui a eu donné gain de cause, des applaudissements unanimes et réitérés ont proclamé sa victoire. Après la séance, pendant qu'on l'entourait, quelqu'un qui a habité sa province vint à nommer un lieu voisin de Tours : « Ah! c'est là, dit Mondeux avec joie, que je gardais mes vaches. »

Le jeune paysan tourangeau possède sans doute une singulière et curieuse faculté; nous avouons pourtant, avec le docteur Donné, que nous faisons peu de cas de ces petits prodiges qui exécutent des tours de force avec leur esprit comme d'autres avec leur corps, et cette faculté nous paraît plus propre à amuser les curieux qu'à intéresser vivement les savants. L'illustre (1) secrétaire-perpétuel M. Arago, il est vrai, a pensé que celui-ci était une bonne fortune pour l'Académie à laquelle il l'a présenté, en ce qu'il ne fait pas mystère de la méthode qu'il emploie, et que, n'étant pas exploité par un cornac, on aura tous les renseignements désirables sur les procédés qu'il a imaginés ou qui se sont offerts à lui spontanément pour venir à la minute à bout de problèmes que des calculateurs de profession ne résolvent

(1) Nos lecteurs voudront bien remarquer que cette épithète, qui n'est que rigoureusement juste quand elle désigne l'astronome, le membre de l'institut, ne s'étend pas dans notre pensée à l'orateur des banquets réformistes, ou de l'extrême gauche de la Chambre des Députés.

Digitized by Google

qu'avec une certaine peine et beaucoup de temps. Une commission a en effet été nommée pour étudier psychologiquement cet enfant; mais nous serions fort étonné si elle arrivait à un autre résultat que celui-ci; c'est que Mondeux est doué d'une faculté particulière et toute instinctive de combiner des chiffres, et surtout de se les représenter, de les voir pour ainsi dire en lui-même comme on les voit sur le papier, de les assembler, de les additionner et de les soustraire rapidement, par une simple opération de la pensée, sans le secours d'aucun instrument. Quant aux procédés qu'il emploie, à la méthode qu'il s'est faite, et que son professeur a pris la peine d'écrire en regard des méthodes ordinaires de la science, nous sommes persuadé qu'ils n'apprendront rien et ne pourront être d'aucune utilité pour personne; on y reconnaîtra seulement que l'enfant sait à l'instant même, ou plutôt, qu'il *voit*, que tel nombre, si grand qu'il soit, ajouté à tel autre également considérable, donne tel chiffre; que celui-ci, augmenté ou diminué de telle quantité, ou multiplié par telle autre, produit telle somme, etc., et ainsi de suite, absolument comme le plus grand joueur d'échecs actuel de l'Europe, M. de Labourdonnaye, voit si bien dans son esprit toutes les cases du damier, et se représente si nettement la disposition et la marche des différentes pièces de l'échiquier, qu'il peut diriger une partie sans la voir, avec un joueur placé derrière lui, en même temps qu'il en joue une seconde avec un joueur placé devant lui. Ces facultés sont de même ordre, et ne sont, suivant nous, susceptibles d'aucune analyse; elles existent *à priori* comme la mémoire elle-même, sont aussi indéfinissables qu'elle, et leur mécanisme ne peut pas plus s'expliquer que celui par lequel l'esprit cherche à se souvenir d'un fait passé, et se le rappelle en effet, avec une merveilleuse facilité dans certaines têtes, mais sans que l'on puisse dire pourquoi ni comment il vient se retracer dans le cerveau.

Nous verrons si la commission nommée par l'Académie des sciences ira plus loin dans l'examen qu'elle s'est chargée de faire du nouvel enfant calculateur, et nous serions charmé qu'elle nous donnât une meilleure solution de ce problème.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR

LES CAUSES DES SOULÈVEMENTS ET DES GUERRES DES PAYSANS, AU MOYEN-AGE.

—

DEUXIÈME ARTICLE

§ IV. *Les paysans du Jutland et de la Scanie.*

Le régime féodal avait déjà atteint son développement complet dans l'occident de l'Europe. La hiérarchie papale, organisée sur le patron du système féodal dans une forme théocratique et monastique, et rattachée par un lien mystique à l'Église, était parvenue à son apogée. Enfin la liberté des membres du corps social qui n'appartenaient ni à l'ordre de la noblesse ni à celui du clergé, avait trouvé un nouvel appui dans l'établissement des communes.

A cette époque, c'est-à-dire, au milieu du XIIe siècle, il y avait encore dans la Scandinavie, depuis le Jutland jusqu'à l'Islande, une classe de paysans libres, connus sous le nom d'*Odalsmaenner* ou de *Bonden* (1). Jouissant du pouvoir souverain dans toute sa plénitude, et pleins de ce courage énergique que la conscience de l'indépendance inspire, ils avaient continué, comme avant eux les Saxons l'avaient fait, à vivre selon les usages et

(1) Tyge Rothe, *Norvens Stdaatsverfassung*, traduit en allemand, tom. I, pag. 126. — Ihre, *Glossar. Sueo-Gothic.* V° *Od* et *Bonde* n° 4 — Cf. Augustin Thierry, *Dix années d'études*, n° X.

Digitized by Google

les lois des anciens *Liti* Germains. Mais, déjà depuis plus d'un siècle, leur liberté se trouvait menacée de trois côtés différents par des puissances ennemies, du côté de l'Allemagne, du côté de l'Angleterre et du côté de Rome; toutefois c'était surtout le Danemarck, auquel appartenait alors le théâtre du fait que nous venons d'indiquer, qui menaçait le plus l'existence des Bonden.

Nous avons montré dans le chapitre précédent, avec quel empressement presque inconcevable les Normands expatriés accueillirent l'établissement du système féodal. Ce phénomène aurait à la vérité lieu d'étonner, si ces bandes de soldats ou de pirates, et, en général, tous ces aventuriers détachés du sol de la patrie, n'avaient pas été par leur nature même animés d'un tout autre esprit, que ne l'était la masse du peuple restée fidèle au territoire natal. Puis, d'un autre côté, le système féodal, placé sous la tutelle de la royauté et de la hiérarchie de l'Église, avait sa racine et son appui dans une organisation armée, et ce régime militaire était précisément le seul que les Normands pussent songer à établir d'abord.

Quand les princes danois se livraient à des expéditions, où le goût de la piraterie ne faisait plus accourir, comme auparavant, des bandes tout entières de Wilkings, et auxquelles aussi le peuple en masse n'était pas convoqué comme il l'était dans les guerres défensives, ils avaient besoin d'une troupe dans le genre de celle des anciens guerriers (compagnons ou suivants) germaniques. Le roi Kanut-le-Grand, devenu, par droit de conquête, maître de l'Angleterre, où il exerçait, en même temps que dans le Danemarck, le pouvoir royal, Kanut, ami du pape et de l'empereur, et disposé à introduire dans les pays soumis à son sceptre les formes de la féodalité et de la hiérar-

Digitized by Google

chie, organisa dans ses domaines une troupe de vassaux armés, appelés *Tinglith*, qui devint plus tard la pépinière de la noblesse féodale et de la chevalerie danoise. Par cette organisation et avec le secours du clergé anglo-saxon, il jeta les bases de l'importance et de la puissance qu'acquit plus tard dans le Danemarck l'Église qui, déjà depuis deux siècles, y luttait contre le paganisme. Mais peu de temps après la mort de Kanut, survenue en l'an 1035, l'union de l'Angleterre et du Danemarck fut rompue. Toutefois cette rupture eut pour résultat de donner une influence infiniment plus grande dans ce dernier pays à l'Allemagne, qui, par son voisinage et par des relations plus fréquentes, contribua puissamment à y affermir et développer la forme féodale et hiérarchique sur la base des institutions de Kanut.

Le roi Suen Estrithson, qui régna depuis 1044 jusqu'en 1076, était un homme d'une grande piété. Il laissa à Adalbert, archevêque de Brême, la liberté d'établir des diocèses épiscopaux dans le royaume. Dès-lors les prétentions cléricales sur le peuple s'accrurent de plus en plus; car chaque nouveau diocèse avait des besoins nouveaux et donnait ainsi lieu à des charges nouvelles. Il ne s'agissait donc plus d'une simple dotation à fournir aux pasteurs, selon les lois de cette pauvreté apostolique écrite dans les livres saints. Aussi le peuple ne tarda pas à murmurer, au point que le roi lui-même fut bientôt mécontent de la conduite absolue d'Adalbert, et se brouilla avec cet archevêque. Mais il eut beau faire, l'esprit du mouvement et du progrès était dans l'Église.

Le roi Kanut-le-Saint, qui occupa le trône depuis l'année 1080 jusqu'en 1086, était aveuglément dévoué

Digitized by Google

au clergé, dont il augmenta singulièrement l'influence, et qui, grâce à la docilité du roi, aspira bientôt à prendre le premier rang dans le royaume. Le monarque épuisa ses propres biens en donations pieuses, et, quand il fut au bout de son avoir particulier, il songea à presser le peuple. Il essaya de mettre à exécution ce que Suen Estrithson avait eu l'intention de faire, c'est-à-dire, il tenta de forcer les propriétaires libres à payer une dîme à l'Église. En l'an 1080 il ordonna aux Jutlandais de fournir au clergé la dîme des terres et des bestiaux (1), ajoutant que quiconque s'y refuserait serait forcé à payer une taille pour se libérer. Les Jutlandais ne regardèrent pas cette dîme comme une chose de religion, mais ils la considérèrent tout simplement comme une atteinte portée à leurs droits, ce qu'elle était en réalité. Le roi n'en persista pas moins dans sa décision, et il envoya dans le Jutland des collecteurs chargés de recueillir les dîmes. La sévérité et l'injustice avec lesquelles ils exercèrent leur mission irritèrent au plus haut degré les paysans, qui se refusèrent au paiement de la dîme. De l'irritation on en vint à un soulèvement, et deux des collecteurs royaux, Tosto et Horta, furent mis à mort. La fermentation continuait toujours d'une part, et le roi, de l'autre, persistait dans la résolution qu'il avait prise. Des deux côtés on s'irritait et on s'opiniâtrait dans une lutte qui devenait à chaque moment plus furieuse et plus acharnée. Le désavantage fut du côté de Kanut, qui, après avoir failli tomber entre les mains des paysans soulevés, quitta Schleswig et se réfugia dans l'île de Fionie. Mais les Jutlandais se préparant à venir l'y attaquer, il

(1) Saxo Grammaticus, tom. 12, pag. 218 et suiv.

Digitized by Google

songeait déjà à se sauver dans celle de Séeland, quand un de ses confidents, Blacco, parvint, par une ruse perfide, à le dissuader de ce projet, et promit d'apaiser les rebelles. Il se fit investir de cette mission pacificatrice par le roi ; mais, au lieu de travailler à calmer les esprits, il souleva toute la population d'Odensée et la conduisit en armes contre son maître. Le roi, ainsi suivi de près, chercha un asile dans une église, où il ne tarda pas à être atteint par Blacco qui pénétra avec ses compagnons furieux jusque dans le sanctuaire. Kanut, qu'une petite troupe de serviteurs restés fidèles chercha vainement à défendre pendant quelque temps, vit bientôt qu'il n'avait plus à espérer que dans le secours de Dieu, et, s'agenouillant devant l'autel, se mit à prier avec effusion. L'orage cependant ne cessait de gronder autour de lui. Les rebelles, animés par l'assurance même de la facile victoire qu'ils allaient remporter, grossissaient de plus en plus. Les murs de bois qui formaient les parois de l'église tombèrent sous les coups redoublés des haches et des cognées. Mais, avant qu'une épée ou une lance eût pu l'atteindre, le roi fut frappé de mort au pied de l'autel par un javelot lancé à travers une des fenêtres.

Cet acte consommé, le peuple fut pris d'une grande désolation, et il eut bientôt à se repentir de ce qu'il avait fait, car, peu de temps après, sous le règne du roi Oluf, une famine terrible désola le pays. On la regarda comme une punition du ciel, et toute résistance, au moins toute résistance ouverte, au paiement de la dîme, cessa dans le Jutland et dans la Fionie. Cependant ce ne fut pas de bonne grâce, il s'en faut, qu'on se soumit à cette prestation. Car en général le christianisme n'avait pas encore jeté de profondes racines dans ce pays, pas plus que du temps

Digitized by Google

des Stellings chez les Saxons; en effet, parmi la population frisonne du Jutland méridional, il y avait encore des païens dans le courant du douzième siècle.

Cependant la hiérarchie étendait de plus en plus son réseau de fer sur les provinces danoises. Dans l'île de Schoonen, qui depuis le neuvième siècle appartenait au Danemarck, et qui depuis l'an 1022 possédait un évêché à Lund, le paiement de la dîme fut sérieusement exigé au commencement du douzième siècle.

Alors arriva cette époque de splendeur où le Danemarck, sous la domination de trois souverains doués des plus hautes qualités, Waldemar Ier, Kanut VI et Waldemar II, développa si largement sa puissance, mais où l'évêque Absalon de Roskild, ami et conseiller des deux premiers d'entre ces rois, affermit de plus en plus la puissance cléricale sur les paysans libres, maintint avec zèle l'observance générale du célibat, et, tout en témoignant le plus grand dévouement au trône et l'activité la plus infatigable pour l'agrandissement et l'organisation de la monarchie, montra au peuple toute la fierté d'un prince de l'Église. A cette époque, il arriva nécessairement que l'étroite intimité qui s'établit entre ces souverains Danois et les rois et princes Allemands, dut avoir pour résultat un acheminement au système féodal. De sorte que bientôt les Tinglith de Kanut furent remplacés par des vassaux réels, soumis non-seulement au roi, mais aussi à l'autorité cléricale. La puissance du clergé danois avait pris un grand développement par l'établissement d'un archevêché à Lund, en l'an 1104. Déjà sous l'archevêque Eskil, Absalon avait donné aux affaires de l'Église une vaste influence dans la Scanie, et il prit, en l'an 1162, une part immense à l'amélioration

Digitized by Google

des droits cléricaux dans cette province. Entre autres droits qui alors furent assurés au clergé, il faut citer l'accord d'un paiement de dîmes à l'archevêque par le peuple. En 1178, il devint lui-même archevêque de Lund, primat de Danemarck et de Suède, et légat du siége apostolique. Les habitants de la Scanie n'avaient, par cet acte, subi presque aucune atteinte à leurs franchises héréditaires, et ils étaient restés en possession des droits antiques qui assuraient leur indépendance à l'égard de la couronne. La liberté de leurs terres et leur importance de paysans *francs* n'avaient reçu qu'une fort légère atteinte dans leurs rapports avec la royauté. Le sentiment national des Scaniens ne les portait pas entièrement vers les Danois. Il ne les faisait pas plus se tourner du côté des Suédois, par opposition à ceux-ci. Mais ils avaient un esprit national particulier, qui, s'appuyant sur leurs anciennes franchises et sur leurs propres lois, les maintenait entre les deux États voisins dans une sorte d'indépendance politique, et également éloignés de l'un et de l'autre. Ils étaient eux enfin, c'est-à-dire Scaniens. Dans cette position, l'établissement de l'évêché de Lund et de la dîme leur apporta le plus grand préjudice. Ils avaient, il est vrai, consenti au paiement de la dîme sous Eskil, prédécesseur d'Absalon ; mais ils n'y avaient consenti qu'à contre-cœur, et ils ne pouvaient se plier à une institution qui les blessait et les lésait aussi profondément. Cependant Absalon, fort de ses droits arbitraires, poursuivit avec ardeur le paiement de la dîme, et, avançant toujours sur le terrain où il se trouvait placé, commença bientôt à exiger de rudes corvées. Tout cela dut irriter de plus en plus les Scaniens, auxquels leur po-

Digitized by Google

sition devenait chaque jour plus intolérable. Ce qui mit le comble à leur mécontentement, ce fut la rigueur même que l'archevêque employa dans la poursuite de ses injustes priviléges. Il avait chargé de la perception de la dîme et de la convocation des paysans scaniens pour les corvées, des parents et des vassaux séelandais, qui exerçaient leur mission avec une rudesse incroyable. Plus le pays était petit, plus aussi l'esprit national devait naturellement se sentir blessé de ces exactions et de l'invasion de ces voisins détestés, qui agissaient en maîtres et qui traitaient en esclaves les Scaniens. Ceux-ci n'eussent pas même eu besoin de ces exactions pour se sentir révoltés contre ces étrangers, dont la présence seule sur leur sol était déjà un motif si puissant de mécontentement et d'irritation. Dans cet état de choses, tandis que la haine croissait d'un côté contre les oppresseurs, de l'autre, l'insolence et la confiance dans le pouvoir et dans la faveur dont jouissait l'archevêque, croissaient également. L'esprit dominateur d'Absalon porta bientôt ainsi les choses à une déplorable extrémité. Il finit, dans son orgueil, par vouloir dominer en maître absolu sur ces malheureux, dont les droits furent violemment foulés aux pieds.

On venait d'atteindre ainsi l'année 1180. Alors la mesure fut comblée, et la catastrophe à laquelle on devait s'attendre, fit explosion. Voici à quel propos. Les délégués de l'Église voulurent un jour forcer quelques paysans scaniens à une corvée extraordinaire. Il s'agissait de transporter hors d'un bois où les troupeaux avaient de la peine à pénétrer, des troncs d'arbres et des poutres qui obstruaient le passage. On convoqua les paysans

Digitized by Google

avec leurs chevaux pour éclaircir le bois (1). Ils s'y refusèrent décidément, et en vinrent bientôt à une révolte ouverte. Ils coururent aux armes de toutes parts, et se jetèrent sur les domaines de l'archevêque. Ils dévastèrent ses biens et ses greniers, et s'approprièrent tout ce qu'il leur fut possible d'emporter. Absalon était précisément dans l'île de Séelande (2), quand les premières nouvelles du soulèvement y arrivèrent. Il était homme de courage. Aussi s'embarqua-t-il aussitôt pour la Scanie et convoqua le peuple à une assemblée à Lund : mais il n'obtint aucun résultat. Fières de leurs premiers succès, les populations continuèrent leurs désordres et ne voulurent entendre à aucun accommodement. Elles sentaient trop bien que leurs droits une fois entamés, elles ne pouvaient les reconquérir que par la force. Absalon voyant ces dispositions, songea alors à dompter ses ennemis d'une autre manière, et voulut essayer de conjurer l'orage par de nouveaux moyens, c'est-à-dire, en jetant la division dans leurs rangs, et en faisant des traités séparés avec chacune des parties de la Scanie. Il manda donc séparément des députés de la Scanie orien-

(1) Saxo Grammaticus, partisan d'Absalon, ne dit pas un mot de la conduite insolente des nobles qui fut l'origine de ces malheureux événements, ni de la misère et des désastres qui affligèrent plus tard les pauvres paysans. V. *Chron. inc. auct. apud* Langebeck *Scriptor. rer. danicar.*, t. 2, pag. 621. Parmi les écrivains modernes, Cf. *la vie d'Absalon*, par Estrup, traduite en allemand par Mohnike, dans le *Zeitschrift für die historische Theologie* de Chr. Fred. Illgen, 2, I, pag. 150 seqq. Voyez aussi la *Kirchengeschichte von Danemarck und Norwegen*, par Munter, tom. 2, pag. 343 et suiv.

(2) Ici commence le récit que fait Saxo Grammaticus de ces événements, 15, pag. 364 et suiv.

Digitized by Google

tale, de celle du Sud et de celle du Nord. Les premiers arrivèrent d'abord et se montrèrent disposés à fléchir devant la parole puissante de l'archevêque. Mais presque en même temps, les rebelles avaient convoqué une grande assemblée des paysans près de Hvitabeck (1), à laquelle Absalon ne jugea pas à propos de se rendre en personne, et où ses messagers trouvèrent la résistance la plus vigoureuse et excitèrent la défiance par leur conduite irrésolue, rusée ou lâche. Rien n'ayant pu être conclu ainsi, le soulèvement reprit une énergie nouvelle et éclata avec plus de fureur que jamais. Les paysans se transportèrent dans l'île de Sigostha (actuellement Ifron, selon la conjecture de Langerbring (2)) où Absalon se trouvait en ce moment. Mais, averti à temps de leur arrivée prochaine, l'archevêque s'était retranché aussitôt avec ses hommes d'armes derrière une barricade de chariots pour se défendre contre l'attaque à laquelle il allait se voir exposé. Il voulut d'abord éviter toute effusion de sang, et défendit à ses compagnons de répondre par la pointe ou le tranchant de fer à l'assaut que les ennemis allaient leur livrer. Mais les paysans, ayant commencé à couronner une colline située en face du retranchement, Absalon éleva en l'air une croix et ordonna à ses soldats de le suivre. Les assaillants reculèrent devant l'image du Sauveur, autant que devant l'audacieuse résolution de l'archevêque, dont les compagnons frappèrent de coups redoublés tous ceux qui leur tombèrent entre les mains. Toute la lutte se borna cette fois à de simples contusions. Seulement un des hommes d'Absalon, qui poussait son cheval au milieu des masses des rebelles, fut pris

(1) *Hvitabeck*, *witte Beck*, *Fons albus*.

(2) Langerbring, tom. II, pag. 268.

Digitized by Google

dans un fourré marécageux, et mis à mort. L'archevêque se tira ainsi du danger. Mais l'affaire n'était pas finie; car il eut de la peine à sortir de l'île et à se mettre en sûreté à Lund. Le palais qu'il avait à Sighosta fut dévasté de fond en comble. Le roi s'était retiré dans l'île de Séeland. Bientôt après, y arrivèrent des députés des Scaniens. Il les admit en sa présence. Ils lui exposèrent que le peuple n'avait été poussé aux extrémités de la révolte que par l'orgueil des hommes séelandais de l'archevêque et par les rigueurs qu'exerçaient les collecteurs de la dîme, ajoutant que, si l'archevêque les tenait éloignés, la paix ne tarderait pas être rétablie. Ensuite ils allèrent présenter leurs griefs au roi Waldemar, dont ils gagnèrent si bien la confiance qu'il suivit leur conseil et écrivit aux rebelles une lettre dans laquelle il mêla des paroles de bonté aux reproches et aux menaces. Une porte semblait ainsi ouverte à quelque arrangement. Mais les messagers avaient-ils réellement l'espoir de réussir par cette démarche? Ou ne firent-ils que donner au roi un conseil insidieux? Toujours est-il que le soulèvement ne fit que s'étendre et se développer de plus en plus. Car le mouvement paraît avoir été favorisé cette fois et secondé par les propriétaires les plus riches et les plus considérés, qui n'en avaient été que plus durement blessés dans leur condition par les hommes de l'archevêque, et qui, ayant les mêmes griefs à faire valoir que le peuple tout entier, s'étaient tenus tranquilles jusque-là, et n'avaient mis la main à l'œuvre qu'au moment où le peuple était déchaîné et le pays en feu. De sorte que la Scanie n'eut bientôt plus qu'un cœur, qu'une voix et qu'un cri de ralliement, c'est-à-dire le redressement des griefs communs. Cependant, même en ce moment, il ne se manifesta aucune

Digitized by Google

hostilité contre le roi, ni aucun acte contraire à l'obéissance due à la couronne. Il ne s'agissait, comme auparavant, que d'une seule chose, que d'un seul but : on voulait s'affranchir du despotisme de l'archevêque et ne plus être exploité par son avidité. Aussi commença-t-on à publier contre lui des manifestes et à prendre des mesures qui témoignent autant des sentiments hardis des Scaniens en matière de choses religieuses, que de leur fermeté et de leur résolution. Ils cessèrent toutes les prestations qui avaient été faites jusqu'alors à l'archevêque, disant qu'elles leur étaient injustement imposées: ils soutinrent que, pour soigner le service divin, c'était bien assez des prêtres, et qu'un archevêque était une superfluité de luxe; enfin, ils réclamèrent l'anéantissement du règlement relatif au célibat. Pendant ce temps, le roi se préparait à se mettre en campagne. Après la moisson, il se rendit avec une armée à Helsinborg où l'archevêque le suivit bientôt. Cependant Waldemar ne voulut pas en venir aux mains tout d'abord. Il venait de débarquer avec ses gens de guerre, quand les pêcheurs de la côte, s'étant rassemblés, arrivèrent aussitôt, et pour empêcher l'archevêque de mettre pied à terre, lancèrent des pierres dans le navire qu'il montait. L'attaque fut aussi violente que hardie, et l'intervention du roi put seule empêcher qu'Absalon ne fût mis à mort. Alors Waldemar, s'étant assuré que les affaires étaient parvenues à une dangereuse extrémité, commença à négocier avec les paysans réunis en une masse tumultueuse avec laquelle il voyait bien qu'il y aurait quelque péril à entamer une lutte. Ils lui renouvelèrent les plaintes qui lui avaient déjà été faites sur les vassaux et les avoués de l'archevêque, et lui renouvelèrent en même temps l'assurance

Digitized by Google

qu'ils n'avaient aucunement à se plaindre du roi et qu'ils ne s'étaient pas révoltés contre lui. Le ban du Jutland était représenté dans l'armée royale, non par ses nobles, mais par ses paysans, comme on le conjecture d'après la saison où elle se mit en mouvement, c'est-à-dire après la moisson. Les Jutlandais n'étaient pas plus disposés pour la dîme que les Scaniens eux-mêmes, car ils conservaient encore si vivace dans leur cœur le souvenir du grand soulèvement que leurs pères avaient opéré, qu'ils se laissaient plutôt arracher cette redevance injuste qu'ils ne la payaient. Ils commencèrent donc à murmurer dans l'armée du roi et à applaudir à la cause des Scaniens, pour lesquels ils ne cessaient de manifester la plus vive sympathie. Tandis que le roi pesait toutes ces choses, les hautains hommes d'armes de l'archevêque déclarèrent qu'ils se faisaient forts de décider seuls par leurs épées la cause d'Absalon.

— Qu'on nous laisse faire, disaient-ils, et nous terminerons tout cela, car de bonnes épées valent mieux que de longs discours.

Mais le roi, malgré toute l'affection qu'il portait à son ancien conseiller, sentiment qui d'ailleurs était un peu altéré par la jalousie secrète qu'il avait conçue contre les prétentions toujours croissantes de l'archevêque et de son église, essaya d'engager Absalon à abolir la dîme. Mais celui-ci refusa opiniâtrément de renoncer à ce qu'il appelait ses droits. Après ce refus, Waldemar se mit à négocier de nouveau avec les Scaniens. Leurs griefs ne firent que s'accroître et répandre de plus en plus l'irritation. Leur amour-propre d'ailleurs avait trouvé un stimulant nouveau dans l'appui moral et dans les secrètes excitations des Jutlandais. Ils se sentaient

Digitized by Google

forts par leur nombre, car pour leurs droits, ils les avaient longtemps vainement invoqués. Aussi purent-ils parler haut, et ils parlèrent haut en effet. Waldemar jugea bien leur position et la sienne : de sorte qu'il résolut de ne pas en appeler aux armes, soit qu'il n'eût pas le désir d'employer la violence, soit qu'il se trouvât trop faible pour risquer un engagement. Sa médiation ayant échoué, il prit le parti de retourner dans la Séeland, dessein qu'il réalisa.

Cependant les Scaniens persistant dans leur refus de payer la dîme, et ayant cessé de fournir quelque prestation que ce fût à l'archevêché, Absalon recourut à un autre moyen. Il s'arma des foudres alors si redoutées de l'Église, et mit le pays en interdit. Mais, le bruit s'étant répandu que l'église de Saint-Laurent à Lund allait être fermée, le peuple se réunit en armes devant la porte du saint lieu. A peine y fut-il ainsi rassemblé que deux prêtres, envoyés par l'archevêque, arrivèrent aussitôt et menacèrent les rebelles des peines ecclésiastiques. A ces menaces, il ne fut répondu que par des outrages et des insultes. Les révoltés déclarèrent que les prêtres ne subsistaient que par le peuple; et que s'ils se refusaient à faire le service divin, ils n'avaient qu'à quitter le pays; que, s'ils ne voulaient faire ni l'un ni l'autre, on leur retirerait leur subsistance, et qu'on ne se ferait pas même scrupule de les punir corporellement. Toutefois le bas clergé ne s'ébranla pas devant ces menaces, il tint bon et montra une grande fermeté dans les orageuses circonstances qui paraissaient s'amasser autour de lui et venir compromettre son existence. Pendant ce temps, plusieurs de ses membres, issus de la Scanie, s'appliquèrent à ouvrir de nouvelles voies aux négocia-

Digitized by Google

tions. Mais le pillage et la destruction des fiefs établis dans le pays des Scaniens n'en continuaient pas moins avec une incroyable fureur. Le peuple ne respecta rien de ce qui appartenait à ceux qui avaient si outrageusement violé ses propres droits. Il prenait sa revanche selon cette loi brutale, mais naturelle, du talion, la seule qu'un peuple trouve à opposer à ceux qui le foulent aux pieds. L'état des choses empira bientôt au point que le roi lui-même, malgré ses apparentes répugnances, se vit forcé de sortir de son inaction et de recourir aux moyens extrêmes de la force.

Vers l'époque du carême de l'année 1181, il rassembla une armée composée des feudataires expulsés de la Scanie et des *Batailles* séelandaises, car les hommes du Jutland et de Fuhnen avaient été laissés à dessein dans leurs foyers. Il partit d'Helsingör pour la Scanie, et l'archevêque alla à Lund pour y faire les préparatifs de la fête de Pâques. Le soulèvement avait pris un développement terrible et était parvenu à un degré qu'il n'avait pas encore atteint jusqu'alors. La force d'impulsion venait surtout des habitants de la partie septentrionale de la Scanie et du Halland. Ceux-ci firent courir dans leurs villages, selon l'usage national, le *bâton d'appel* (1), pour convoquer toute la population en état de combattre. L'armée de Waldemar se dirigea vers la rivière de Dysia (aujourd'hui le Sax-Aaen) (2), où les Scaniens septentrionaux vinrent à sa rencontre. Les deux armées se joignirent devant le pont de la

(1) Rouleau de bois autour duquel on collait la lettre de convocation et qu'on se transmettait de maison en maison après en avoir pris lecture. Cet usage se pratique encore dans certaines parties de l Allemagne.

(2) Langebek, *ad Scriptores rer. danic.*, 2, pag. 523. n. u.

Digitized by Google

rivière. Le roi prit aussitôt les dispositions nécessaires pour livrer bataille, mais l'archevêque vint au même instant le supplier de ne pas se servir d'épées ni de lances, et d'employer simplement des masses d'armes, car l'Église défendant de répandre le sang, il fallait non tuer, mais assommer. Waldemar objecta qu'il avait affaire ici à des hommes et non à des chiens (1). Il ne s'arrêta donc pas à la prière de l'archevêque et la bataille commença. Les paysans s'emparèrent d'abord du pont (2), et se précipitèrent sur l'armée royale. Ils se battirent avec ordre et courage et déployèrent une intrépidité contre laquelle vinrent à plusieurs reprises échouer les attaques redoublées des gens de guerre. Longtemps la victoire était restée indécise, quand tout à coup les cavaliers de l'archevêque, ayant passé la rivière à gué, abordèrent les paysans par le flanc. Aussitôt le désordre se mit dans leurs rangs, et ce désordre devint bientôt une déroute. Un grand nombre périrent par l'épée ou furent noyés dans les eaux de la rivière. Il n'y en eut que fort peu qui échappèrent au carnage.

Cette bataille s'était livrée avant que les habitants de la Scanie orientale eussent pu se réunir. Alors seulement ils accoururent en armes, et Waldemar reçut à Lund la nouvelle de leur approche. La présence du souverain et de ses hommes de guerre maintenait dans le respect et dans l'obéissance la ville et ses environs. Mais, le roi et l'archevêque ayant invité la commune de Lund à prendre part au combat qu'on allait avoir à livrer aux Scaniens orientaux, les Lundois

(1) Langebek, *Cum viris sibi, non canibus confligendum.* Saxo Grammaticus.

(2) *Chronic. apud* Langebek.

Digitized by Google

voulurent profiter de cette circonstance pour s'assurer des avantages : ils firent des objections à l'archevêque et au roi, demandèrent la remise des prestations, et, après qu'ils eurent, pendant quelque temps, fait route avec l'armée, ils s'arrêtèrent tout à coup; puis, ayant déclaré que leur devoir était de protéger et de défendre la ville, ils retournèrent sur leurs pas et rentrèrent dans leurs foyers. Après s'être longtemps arrêté à ces pourparlers, Waldemar se remit en marche, et la bataille allait s'engager près du même pont où la première s'était livrée. Mais, cette fois, les paysans montrèrent moins de courage, ou bien ils avaient mal pris leurs mesures. Car, au lieu d'attaquer de front les troupes royales comme leurs alliés l'avaient fait, ils se bornèrent à entasser des pierres sur le pont pour empêcher le roi de passer. Une partie des cavaliers royaux ayant, pendant ce temps, traversé le gué fatal de la rivière, les insurgés furent saisis d'une terreur panique et demandèrent grâce, en promettant obéissance et soumission. L'archevêque s'employa en leur faveur auprès du roi qui, s'étant laissé fléchir, remit son épée au fourreau et reçut le serment de foi des Scaniens.

Cependant, après cette victoire, il se mit à parcourir la province en tout sens pour recevoir le serment de fidélité et pour recueillir les ôtages. Toutefois cette mesure ne calma point la Scanie. Elle soumit les corps, mais ne soumit point les esprits, plus irrités que jamais et par la lésion toujours plus grande de leurs droits, c'est-à-dire la dîme, et par le deuil même de la défaite dans laquelle le sentiment national avait été si durement blessé et où tant de braves avaient répandu leur sang pour la défense des priviléges et des franchises hérédi-

Digitized by Google

taires de leur pays. Même après le désastre dont on venait d'être frappé, on déclara qu'on ne voulait pas continuer à payer la dîme. Cette courageuse obstination donna fortement à penser au roi, qui pria instamment l'archevêque de renoncer à la dîme et lui rappela comment Kanut-le-Saint était mort sans avoir pu en maintenir le paiement; mais ces prières furent inutiles. Absalon ne voulut rien céder. Cependant il finit par proposer une transaction, consistant à remplacer la dîme par d'autres revenus qui fussent assurés : Waldemar y consentit, et ainsi la crainte et la force mirent un terme apparent à la résistance des Scaniens. Mais le levain était resté au fond de tous les cœurs, et le roi augmenta encore cet élément d'explosions nouvelles en dépouillant les plus riches des propriétaires scaniens pour enrichir l'archevêque, qui reçut ainsi une large compensation des dîmes auxquelles il renonçait (1).

Ce calme amené par la force des armes et par la violence ne pouvait nécessairement être complet ni même durer longtemps. Les ressentiments nationaux jettent de profondes racines et finissent par faire partie du sang des peuples, quand ils ont leur origine dans des griefs qui touchent à ce que les peuples ont de plus sacré, leur liberté. Aussi la haine des Scaniens chercha-t-elle à saisir toutes les occasions de se manifester et de se faire jour. Ainsi, en l'an 1182, le roi Waldemar ayant chargé son fils Kanut et l'archevêque Absalon, qui, malgré son ministère sacré, maniait l'épée aussi bien que la crosse, du commandement d'une expédition dans la Poméranie, les Jutlandais se soulevèrent, pen-

(1) *Chronic. apud* Langebek, pag. 622.

Digitized by Google

dant une halte que fit l'armée, à la suite du refus fait par l'archevêque de les prendre sous son commandement (1). Le roi, accablé de soucis, ordonna à l'armée de rentrer dans ses foyers. Il mourut de chagrin le 12 mai 1182. Son fils lui succéda au trône sous le nom de Kanut VI, et se rendit d'abord dans le Jutland pour y recevoir le serment d'hommage, tandis que l'archevêque se dirigeait vers la Scanie où de nouveaux tumultes venaient d'éclater (2). Ako Tubbenson avait excité les Scaniens à venger la défaite des leurs au pont de la Dysia, défaite devenue si célèbre dans l'histoire et dans les souvenirs de cette province sous le nom de *Dysiâfal* (3). Absalon, pour mettre un terme aux troubles, essaya vainement de réunir le peuple en assemblée générale. On s'y rendit, il est vrai, mais on refusa de lui prêter l'oreille et on se sépara sans avoir rien discuté. Pendant ce temps quelques hommes de courage, qui tenaient à cœur de venger le désastre de Dysiâfal, s'étaient mis à parcourir le pays en tous sens pour engager le peuple à se réunir en armes, dans un lieu indiqué, à six mois de là (4), afin de commencer le grand combat de la liberté. Absalon étant retourné en Séelande, les Scaniens recommencèrent à se livrer à la destruction et au pillage. Les habitations des parents et des familiers de l'archevêque furent livrées aux flammes.

(1) Saxo Grammaticus, pag. 371.

(2) Saxo Grammaticus, tom. 16. pag. 373 et suiv.

(3) *Chronic.* apud Langebek, tom. 2, pag. 523.

(4) *Semestri spatio exacto*, selon Saxo Grammaticus. Il paraît que l'arrière-saison fut l'époque indiquée, sans doute parce qu'on s'attendait à ne pas voir le roi Kanut commencer l'attaque avant le printemps.

Digitized by Google

Le volcan assoupi s'était rallumé. Le peuple était redevenu son maître; ses oppresseurs vinrent en foule se réfugier auprès de Kanut et d'Absalon, qui songèrent, dès le premier moment, à recourir aux armes. Les chefs de l'insurrection scanienne conçurent alors l'idée de se détacher entièrement du Danemarck. Ils appelèrent de Suède un rejeton de la famille royale de ce pays, Harald, pour lui offrir la couronne. Ce prince n'avait, à la vérité, ni la puissance d'intelligence, ni la force de courage, qu'il fallait pour le rôle qu'il était destiné à jouer. Puis, il bégayait en parlant. Cependant le peuple accourut en masse au-devant de lui. Il n'y eut que Lund qui tint ses portes fermées. Cependant un grand nombre de gens d'armes du roi et de l'archevêque avaient pris position près de la rivière de Lumma. Aussitôt que ces guerriers se trouvèrent en vue des paysans, ils se précipitèrent sur eux et les chargèrent avec fureur. Ils trouvèrent en cette attaque, dit Saxo, le panégyriste d'Absalon, plus de résistance dans le vent qui soufflait avec violence sur leurs grands boucliers (1), que dans la résistance que leur opposèrent les ennemis. Ceux-ci furent dispersés, tandis que Harald et Ako se sauvèrent en Suède.

Mais cette nouvelle défaite n'abattit pas encore entièrement l'espoir des paysans. Ils se réunirent une troisième fois et résolurent ensemble d'assassiner toute la noblesse du pays. Cette fois, ce ne fut plus un soulèvement ouvert, mais une conspiration immense. L'archevêque, en étant instruit, convoqua ses vassaux séelandais, et les

(1) Le vent était si violent qu'il enlevait les boucliers des hommes d'armes, *clypeos cursitantibus decussit*. Saxo Grammaticus, pag. 374.

Digitized by Google

conduisit à l'endroit où les paysans conjurés se trouvaient réunis. Les bannières étaient déployées, et les épées tirées pour le combat, mais Absalon voulut épargner le sang. Marchant à la tête de l'armée, il s'avança au milieu des paysans et ouvrit son lit de justice. Après avoir instruit l'affaire, il déclara leurs résolutions nulles et prononça la culpabilité d'Harald. Les conspirateurs ne se hasardèrent pas à employer les armes; mais, comme s'ils n'eussent réellement eu aucune mauvaise intention, ils applaudirent au jugement d'Absalon, sur lequel il ne nous est parvenu aucun autre détail, et ils se joignirent aux hommes d'armes de l'archevêque auquel depuis lors ils se montrèrent fidèles et dévoués.

C'est ainsi que finit la résistance armée des paysans. Mais ce qui prouve qu'alors Absalon n'avait pas encore atteint son but, et que, s'il était parvenu à se mettre paisiblement en possession de ses dîmes, il n'avait cependant pu vaincre la résistance des Scaniens au célibat de leurs prêtres, c'est que plus tard le pape Clément III les frappa d'anathème en l'an 1185 (1). Cette résistance dura jusque dans le treizième siècle. Mais ce qui ne peut un seul moment être révoqué en doute par quiconque observe avec attention le rapide développement auquel parvint bientôt après l'aristocratie du haut clergé et des grands vassaux, c'est que le zèle avec lequel Absalon travailla à l'établissement de la domination cléricale et du système féodal, dont elle n'est que le corollaire, au-dessus de la classe des hommes libres des campagnes, contribua réellement et essentiellement à la ruine de la liberté primitive des paysans danois, et fut la

(1) Munter, *Kirchengeschichte*, tom. 2, pag. 1037.

Digitized by Google

cause de leur servitude. « Jusqu'au temps de Waldemar, dit un écrivain dont nous invoquons ici le puissant témoignage (1), le paysan danois était aussi libre que l'était le seigneur, et il paraissait en armes dans les assemblées populaires. Mais cela déplut à la noblesse et au clergé, qui se trouvaient appuyés des légats du pape. Les armes, disait-on, engendraient des disputes, des combats et des désordres. Dès ce moment, le peuple fut de plus en plus tenu à l'écart. La noblesse héréditaire se développa progressivement, et, depuis Waldemar Ier, la distinction entre les chefs et le petit peuple devint tellement tranchée, qu'on peut difficilement mettre en doute qu'Absalon et les siens n'aient été les causes principales de ce changement, qui eut dans la suite des conséquences si funestes. »

Aussi le souvenir d'Absalon est-il resté imprimé dans la mémoire des pauvres paysans. Plus d'une chanson scandinave le rappelle encore pour le maudire, et résonne dans ces campagnes où il causa tant de troubles et produisit tant de malheurs. Parfois peut-être ses mânes sont troublés au fond de sa tombe, quand un de ces refrains, où ils sont voués à l'exécration, sort de la bouche de quelque descendant d'un des malheureux égorgés au Dysiâfal.

Il existe une tradition islandaise qui est peut-être l'expression la plus énergique de la haine et de l'animosité dont les paysans Scaniens étaient animés contre l'archevêque de Lund. La voici : « Absalon, voulant avoir la possession entière d'un champ dont le produit appartenait par moitié à l'église de Lund et par moitié

(1) *Die Kirchengeschichte*, par Munter, pag. 348. — Voir aussi Leo, *Geschichte des Mittelalters*, pag. 960.

Digitized by Google

à un paysan, proposa à celui-ci de partager la terre au lieu d'en partager le produit. Le consentement donné, ils allèrent eux-mêmes mesurer le terrain au moyen d'une corde dont chacun d'eux tenait un bout selon l'usage scandinave. D'après l'ordre de l'archevêque, le paysan tendit la corde avec force; mais il tira si énergiquement qu'Absalon tomba par terre et que cette chute lui mit le front tout en sang. Le paysan alors fut frappé d'anathème et perdit sa part du champ. Mais, se trouvant à l'heure de la mort, il chargea son confesseur d'appeler au tribunal de Dieu l'archevêque, qui tomba mort aussitôt et descendit en enfer. » (1)

§. V. *Les Stadings.*

Bientôt après le soulèvement des paysans scaniens contre leur impérieux archevêque, la hiérarchie pontificale atteignit l'apogée de sa puissance sous la papauté d'Innocent III. Elle avait marché rapidement à son développement complet, et elle y était parvenue en bien moins de temps que le régime féodal n'avait pu le faire. En effet ces deux organisations, quoique tendant l'une et l'autre à relier les forces sociales relâchées et dissoutes, grâce à la barbarie où l'Europe était tombée après la chute de l'empire romain, et tous les ébranlements qui la suivirent pendant plusieurs siècles, s'étaient cependant adressées chacune à un élément différent de ces forces.

La féodalité s'était établie comme une nécessité d'ordre, de défense, de sécurité. Une bonne preuve

(1) *Absalons Leben*, par Estrup. Traduction allemande, pag. 159.

Digitized by Google

qu'au dixième siècle, le régime féodal était nécessaire, et le seul état social possible, c'est l'universalité de son établissement, dit un historien dont la parole a un grand poids dans cette matière (1). Partout où cessa la barbarie, tout prit la forme féodale. Au premier moment les hommes n'y virent que le triomphe du chaos. Toute unité, toute civilisation générale disparaissait ; on voyait de tous côtés la société se démembrer; on voyait s'élever une multitude de petites sociétés obscures, isolées, incohérentes. Cela parut aux contemporains la dissolution de toutes choses, l'anarchie universelle. Consultez soit les poëtes du temps, soit les chroniqueurs; ils se croient tous à la fin du monde. C'était cependant une société féodale, si nécessaire, si inévitable, si bien la seule conséquence possible de l'état antérieur, que tout y entra, tout adopta sa forme. Les éléments même les plus étrangers à ce système, l'église, les communes, la royauté, furent contraints de s'y accommoder; les églises devinrent suzeraines et vassales, les villes eurent des seigneurs et des vassaux, la royauté se cacha sous la suzeraineté. En voyant la forme féodale prendre ainsi possession de toutes choses, on est tenté de croire, au premier moment, que le principe essentiel, vital, de la féodalité, prévaut aussi partout. Ce serait une grande erreur. Tout en empruntant la forme féodale, les institutions, les éléments de la société qui n'étaient pas analogues au régime féodal, ne renonçaient pas à leur nature, à leur principe propre. L'église féodale ne cessa pas d'être animée, gouvernée au fond

(1) Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*. Edit. de Bruxelles, pag. 101.

Digitized by Google

par le principe théocratique; et, pour le faire prévaloir, elle essayait sans cesse, de concert tantôt avec le pouvoir royal, tantôt avec le pape, tantôt avec le peuple, de détruire ce régime, dont elle portait, pour ainsi dire, la livrée. Il en fut de même de la royauté et des communes. Dans l'une, le principe monarchique; dans les autres, le principe démocratique continuèrent au fond de dominer. Malgré leur accoutrement féodal, ces éléments divers de la société européenne travaillaient constamment à se délivrer d'une forme étrangère à leur vraie nature, et à prendre celle qui correspondait à leur principe propre et vital.

Nous avons déjà indiqué, dans un autre travail inséré dans cette *Revue* (1), quelles furent les causes qui ruinèrent le système féodal et amenèrent sa chute. Nous avons montré, d'un côté, le pouvoir monarchique qui l'entama par degrés et à mesure que la royauté marchait vers la centralisation et l'unité politique; de l'autre côté, les communes qui l'ébréchèrent avec une animosité d'autant plus grande qu'elles voyaient de plus près, à cause du fractionnement infini de la société et du territoire, le despotisme féodal à l'œuvre sur l'étroit théâtre où il exerçait son action. La même cause qui hâta sa ruine, fut aussi l'obstacle qui entrava son développement, auquel il ne parvint que par le temps et surtout par la violence. Avant que les communes, nées et devenues assez fortes, prêtassent la main à cette guerre de démolition, il y avait depuis longtemps une force ennemie qui nourrissait une haine implacable et héréditaire contre les châteaux. C'étaient les colons et les serfs qui

(1) *Revue Belge*, année 1839, mois de juin, pag. 166 et suiv.

Digitized by Google

cultivaient les domaines et les terres du maître du fief. Car que sont ces populations dans la société féodale? Rien de moralement commun entre le possesseur du fief et les colons, dit l'historien que nous venons de citer; ils font partie de son domaine, ils sont sa propriété; et sous ce mot de propriété sont compris tous les droits de souveraineté publique, aussi bien que les droits de propriété privée, le droit de donner des lois, de taxer, de punir, comme celui de disposer et de vendre. De là les soulèvements et les guerres dont nous esquissons le tableau triste et lamentable. De là cette haine vraiment prodigieuse, invincible, que le peuple des campagnes a portée de tout temps au régime féodal, à ses souvenirs, à son nom. Il n'est pas sans exemple que les hommes aient subi de pesants despotismes et s'y soient accoutumés, bien plus, qu'ils les aient acceptés. Le despotisme théocratique, le despotisme monarchique ont plus d'une fois obtenu l'aveu, presque l'affection de la population qui les subissait. Le despotisme féodal a toujours été repoussé avec horreur; il a pesé sur les destinées, sans jamais règner sur les âmes. C'est que dans la théocratie, dans la monarchie, le pouvoir s'exerce en vertu de croyances communes au maître et aux sujets; il est le représentant, le ministre d'un autre pouvoir, supérieur à tous les pouvoirs humains; il parle et agit au nom de la divinité ou d'une idée générale, point au nom de l'homme lui-même, de l'homme seul. Le despotisme féodal est tout autre; c'est le pouvoir de l'individu sur l'individu, la domination de la volonté personnelle et capricieuse d'un homme. C'est là peut-être la seule tyrannie qu'à son éternel honneur, l'homme ne veuille jamais accepter. Partout où, dans un maître,

Digitized by Google

il ne voit qu'un homme, dès que la volonté qui pèse sur lui n'est qu'une volonté humaine, individuelle comme la sienne, il s'indigne et ne supporte le joug qu'avec courroux. Tel était le véritable caractère, le caractère distinctif du pouvoir féodal ; et telle est aussi l'origine de l'antipathie qu'il n'a cessé d'inspirer.

L'Église était placée dans une position infiniment plus favorable en établissant l'organisation hiérarchique qu'elle adopta sous Hildebrand, et qui se trouva complètement développée sous Innocent III. Ne s'adressant ni à la liberté individuelle de l'homme, ni au droit matériel de propriété, mais à l'homme intérieur, à la pensée, à la conscience, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus intime, de plus libre, de plus rebelle à la contrainte, « elle eut nécessairement une facilité bien plus grande à s'établir et à arriver rapidement à son but. Il est vrai qu'elle était, par la nature même de son entreprise, mise en péril de tyrannie, d'un emploi illégal de la force. Mais, en même temps, la force rencontrait là une résistance qu'elle ne pouvait vaincre. Pour peu qu'on leur laisse de mouvement et d'espace, la pensée et la liberté humaines réagissent énergiquement contre toute tentative de les assujettir, et contraignent le despotisme même qu'elles subissent, à s'abdiquer lui-même à chaque instant. »

L'Église, devenue bientôt puissante, n'avait pas tardé à donner la mesure de sa force dans la querelle si fameuse des investitures et de la collation simoniaque des bénéfices ecclésiastiques. Jusque là elle était restée dans son droit, et n'avait fait que s'opposer à un abus presque toujours scandaleux. Mais les luttes de Rome contre l'Empire, depuis celle de Grégoire VII contre

Digitized by Google

Henri IV jusqu'à celle d'Alexandre III contre Frédéric Barberousse, et enfin les démêlés d'Innocent III avec le roi Philippe-Auguste, avaient inspiré les craintes les plus vives sur le rôle que la papauté avait entrepris dans le domaine des choses temporelles. D'ailleurs, elle embrassait déjà, pour ainsi dire, l'Europe toute entière dans un immense réseau, au moyen de ses ordres monastiques. Ajoutez à cela les désordres qui se manifestèrent de toutes parts dans ce corps si vaste, grâce aux richesses dont il disposait et qui, au lieu d'être toujours appliquées à un but religieux, étaient souvent dépensées en des choses toutes mondaines. Ces craintes et ce spectacle frappèrent les populations, indisposées encore contre les dîmes et contre le célibat des prêtres. De là ces innombrables sectes d'hérétiques dont le XIIe et le XIIIe siècles sont remplis. De là ces sarcasmes amers qui abondent dans tous les poëtes, dans tous les écrivains de cette époque. On sait que le roman du Renard date d'alors, et ce livre se joue, avec une incroyable impudeur, de toutes les choses saintes, de toutes les croyances les plus sacrées, de tous les points du dogme religieux, de tout ce qui obtient le respect et la vénération des hommes. Il bafoue le sacrement de la confession (1), et accuse à toutes ses pages les prêtres de simonie, d'égoïsme et de rapacité, prélude formidable de toutes ces violentes attaques dirigées par la plupart des écrivains du XIIIe siècle contre le clergé, contre les *papelards* (2), comme ils disent. Ecoutons Rutebeuf dans son poëme sur les Ordres de Paris :

(1) *Reinaert de Vos*, édition de Willems, vers 1431 et suiv.

(2) *Rutebeuf*, *Chanson des Ordres*, apud Auguis, les Poëtes français depuis le XIIe siècle jusqu'à Malherbe, tom. I, pag. 314.

Digitized by Google

Par maint semblant, par mainte guise
Font cil qui n'ont ouvraingne aprise
Par qoi puissent avoir chevance :
Li uns vestent cotèle grise,
Et li autre vont sanz chemise,
Li font savoir lor pénitence (1).

Et dans sa chanson des Ordres :

Papelart et Beguin
Ont le siècle honi.

Guiot dans sa Bible (2), et le seigneur de Berze dans la sienne (3), Jehan de Condé (4), Roix de Cambrai (5), tous mordent avec fureur tout ce qui porte froc ou cotèle grise. Guiot va jusqu'à accuser énergiquement, dans sa verve âpre et pleine de colère, les clercs d'avoir pris pour épouses trois saintes pucelles, Charité, Justice et Vertu, puis de les avoir déflorées et répudiées pour les remplacer par trois autres :

La première a nom Trahison,
Et la seconde, Hypocrisie,
Et la tierce a nom Simonie.

Nous venons d'entendre les poëtes de la langue d'Oil, écoutons maintenant ceux de la langue d'Oc. Parcou-

(1) Id. Ibid., pag. 308.

(2) Barbazan, *Fabliaux*. Méon, *Fabliaux*, tom. 2, pag. 307, seqq.

(3) Barbazan, Ibid.

(4) *Li Plais des chanoinesses et des nonains grises*, et l'*Apologie des menestriers*.

(5) *Satire contre les Ordres monastiques*.

Digitized by Google

rons l'Histoire des troubadours par Millot, feuilletons le Choix de poésies publié par Raynouard, partout nous ne trouvons que plaintes et invectives sur les déréglements, les richesses peu évangéliques et l'inconduite des clercs. Guillaume de Montagnout s'écrie :

O per que clercs vol belha vestitura?
Ni per que vol vivre tant ricamen?
Ni per que vol belha cavalcadura,
Que el sap que Dieus vol vivre paubramen (1).

Les autres troubadours, surtout Pierre Cardinal et Pierre de Castelnau, emploient des paroles bien plus véhémentes encore.

Cette liberté de pensée et de langage, qui souvent passe les limites de la hardiesse et dégénère en une inconcevable licence et en un cynisme effréné, nous la voyons, non-seulement se propager dans les chants des poëtes, mais encore se draper dans le manteau de vingt sectes d'hérétiques, des Albigeois, des Flagellants, des Fratricelles, des Apostoliques; nous la voyons prêcher la communauté des femmes (2) et aller jusqu'à accuser le Christ d'imposture (3), comme si l'on se fût trouvé en plein XVIIIe siècle. On ne s'en tint pas aux jeux de

(1) Raynouard, *Choix de poésies*, tom. IV, pag. 333.

(2) *Roman de la Rose*, vers 14083 et suivants.

(3) Le livre des *Trois imposteurs* (*de Tribus impostoribus*) *Moïse, le Christ et Mahomet*, a été l'objet de longues et nombreuses dissertations. On l'a attribué successivement à Frédéric Barberousse, à Frédéric II, à Pierre Desvignes, à Averroès, au chanoine Simon de Tournai et à Pierre Arétin. Voir la dissertation écrite à ce sujet par la Monnoye, dans le Ménagiana, tom. IV, pag. 283-312, dans la collection des *Scriptor. rerum ecclesiasticar. Seculi* XIII, pag. 66-79.

Digitized by Google

l'esprit et aux sarcasmes, on ne se borna pas à dénoncer les abus individuels des clercs, à flétrir les excès et les débordements auxquels se livraient çà et là les hommes d'église. On frappa l'Église elle-même, on attaqua de front le dogme lui-même. Aussi bien le terrain était préparé où ces semences pussent germer et porter leurs fruits; car en plus d'une partie de l'Europe les populations n'étaient généralement que trop bien disposées à saisir toutes les armes, tous les moyens, même tous les prétextes, pour protester contre le joug que la hiérarchie faisait peser sur elles par les dîmes et par l'invasion incessante qu'elle opérait dans le domaine des choses temporelles. Aussi, bientôt l'insurrection qui était entrée dans les esprits entra dans les bras. L'Église alors recourut à ses armes les plus puissantes. Elle déclara hérétiques ses adversaires et les livra aux bûchers; elle suscita des croisades pour les combattre; elle organisa des tribunaux d'inquisition pour rechercher les hérésies secrètes, et ces tribunaux eurent une action d'autant plus puissante qu'ils étaient secondés par une partie des Ordres monastiques dont l'Europe était couverte de toutes parts. La guerre contre les Albigeois fut un des premiers et des plus terribles résultats de ces explosions.

Cette guerre, on sait comment elle fut entreprise, comment elle fut conduite, comment elle se termina. Deux moyens y avaient été employés dont on ne s'était pas encore servi jusqu'alors, pour étouffer les insurrections des paysans contre les injustes prétentions dont ils furent victimes : ces moyens furent le levier spirituel par lequel on remua les masses, et l'esprit d'aventure qu'on sut mettre à profit contre ceux qu'on

Digitized by Google

voulait exterminer, en appelant les épées féodales à des faits de chevalerie.

Ces deux armes nouvelles furent employées aussi dans l'épisode dont nous avons à retracer ici le tableau, dans la croisade contre les Stadings. Ici il est question de nouveau de cette résistance héréditaire des colons et des serfs aux dîmes et au système féodal, dans une branche nationale de la Germanie du Nord, dont la liberté primitive en avait reçu les plus rudes atteintes. Toutefois ici ce ne fut pas, à proprement dire, contre une insurrection qu'on eut à agir, mais contre la résistance que la féodalité et les dîmes y éprouvaient.

L'histoire de la guerre contre les Stadings, contre-partie de celle qu'on fit aux Albigeois et dont elle fut contemporaine (1), a été souvent écrite (2); c'est pourquoi nous nous bornerons à en indiquer ici les points principaux.

(1) La guerre contre les Albigeois commença en 1209. Le traité de paix conclu à Paris entre le roi Louis IX et Raimond VII, comte de Toulouse, est de 1229. L'Inquisition fut établie en 1229 et en 1233. Cf. *Montfort et les Albigeois*, par Barrau et Darragon. — *Histoire de Philippe-Auguste*, par Capefigue.

(2) Ubbon. Emmii Rer. Fris. Historia, tom. 9 et 10. — Schmiek, *De expeditione cruciatâ in Stedingos.* — Ritter, *De pago Steding et Stedingis.* — T. D. Wiarda, *Ostfries. Geschichte*, tom. I, pag. 191. — G. A. Von Halem, *Geschichte des Herzogthums Oldenburg*, tom. I, pag. 187 et suiv. — Fr. Von Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, tom. III, pag. 683 et suiv. — Car. En. Scharling, *De Stedengis Commentatio.* Les sources principales sont : Albert de Stade, apud Kulpis, *Scriptor. rer. German.*; Gottfried, moine du monastère de Pantaléon à Cologne, dans la *collect.* de Freher et de A. von Struve; la Chronique *de l'abbé* Emo, ad ann. 1204-1237. *Vid.* Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, tom. II, pag. 94.

Digitized by Google

De toutes les races germaniques, celle des Frisons avait conservé le plus religieusement ses anciens droits et ses anciennes habitudes. Fiers de la jouissance de ces droits, et forts parce qu'ils possédaient un courage souvent mis à l'épreuve dans leurs luttes constantes et tenaces avec l'élément terrible, la mer, qui entamait et menaçait sans cesse leurs côtes, d'où ils conduisaient souvent leurs navires à des voyages lointains, ils avaient un sentiment national développé au plus haut degré. Ce sentiment se révélait avec une poésie pleine d'énergie dans ces paroles que les hommes de la terre de Frise s'adressaient l'un à l'autre en se serrant la main :

— Salut, noble et libre Frison! *Tala fria Fresena* (1).

C'étaient des paysans animés du même sentiment que les Scaniens. Les nobles n'avaient parmi eux aucune importance autre que celle qu'attribuait la multitude à des particuliers ou à des familles distinguées par leurs propriétés, par leur valeur ou par leur sagesse. Leur clergé n'observait point le célibat. Leurs dons à l'Église étaient entièrement volontaires, et toute prestation forcée leur était odieuse (2).

A cette race appartenaient les Stadings, ainsi appelés, selon les uns, du nom de la ville de Stade, située dans le Hanovre, sur la rive gauche de l'Elbe; selon les au-

(1) La formule des toasts était celle-ci : *Het gilt eele frye Frise!* Siccama, *ad. Leg. Fris, tit. I.*

(2) Wiarda, *Ostfries. Geschichte*, tom. I, pag. 226, d'après Eno. Le mariage des prêtres existait encore chez les Frisons orientaux, au XVe siècle, selon le témoignage d'Æneas Sylvius. Car « *de Priesteren ahne (ohne) Ehefruwen widen se nicht gerne bii sick liden up dat se andere lüden bedden nicht besadelen.* » Cet abus était toléré par l'autorité ecclésiastique.

Digitized by Google

tres, parce qu'ils habitaient les côtes (*Gestade*) qui s'étendaient entre les Saxons et les Frisons orientaux, c'est-à-dire le territoire des Rustrings, situé entre Ocker, la Hunte, le Jade et le Weser, et même sur la rive droite de ce fleuve, qui, alors se jetait par plusieurs bras dans la mer du Nord et était souvent si bas que les Stadings pouvaient en franchir le courant en sautant d'une rive à l'autre au moyen d'une perche (1). La rive droite était fort marécageuse et n'était habitée que par la plus petite partie du peuple : cependant elle pouvait mettre sous les armes douze mille combattants. L'existence de ces hommes était dure et pénible, mais, malgré cela, il n'était pas rare de voir venir s'établir parmi eux des étrangers qui tenaient à rester libres. Au midi et à l'est leur territoire touchait à celui de l'archevêque de Brême et aux domaines du comte d'Oldenbourg. Ils avaient ainsi deux voisins extrêmement dangereux. Aussi, l'un et l'autre s'appliquèrent avec ardeur à imposer des charges à ces paysans libres et à empiéter sur leur indépendance et sur leur territoire. L'archevêque fut le premier à obtenir du succès dans son entreprise en soumettant d'abord à une dîme et à d'autres prestations les colons hollandais (2), qui, à différentes époques, étaient venus s'établir sur les terres alluviales qui avaient successivement accru les domaines archiépiscopaux, ou qui avaient été acquises d'une autre manière ; ensuite, en y forçant également les anciens Stadings, qui cependant ne remplissaient ni avec fidélité ni avec religion ce devoir onéreux et détesté, et

(1) Wiarda, ouvrage cité, pag. 86.
(2) Von Halem, tom. I, pag. 189.

Digitized by Google

persistaient avec fermeté dans la défense de leurs droits. Toutefois la première lutte qu'ils entreprirent, ne fut pas dirigée contre l'archevêque, mais contre le comte d'Oldenbourg, qui, voyant en eux, matière à dîmes, tendait de son côté à les y réduire par la force. Pour mieux y parvenir, il avait construit, au nord de la rivière de Hunte, deux châteaux, l'un à Lienen, l'autre à Lichtenberg, et les garnisons de ces forteresses avaient plus d'une fois exercé de graves violences sur les femmes et les filles des Stadings. Ceux-ci coururent donc aux armes en 1187, se rassemblèrent dans un bois, puis se jetèrent sur les châteaux, qu'ils ruinèrent après en avoir chassé ceux qui étaient chargés de les défendre. Ces forteresses ainsi détruites, ils construisirent, le long de leur frontière menacée, une digue en pierres protégée par un fossé, et, de distance en distance, ils établirent, pour pouvoir entrer ou sortir, des portes avec des ponts-levis.

Peu de temps après, éclatèrent leurs différends avec l'archevêque qui, pour faire rentrer les dîmes que cette guerre avec le comte l'avait empêché de percevoir, leur adressa lettre sur lettre afin qu'ils s'acquittassent envers lui. Leurs réponses devinrent naturellement de plus en plus évasives, de plus en plus arrogantes, bien qu'elles ne continssent pas un refus formel. Tout cela cependant ne produisit pas une guerre ouverte, qui éclata seulement après le double crime que voici. Un prêtre, en donnant la communion à la femme d'un Stading important, lui mit dans la bouche, au lieu de l'hostie sainte, le denier de confession, qui lui paraissait trop peu considérable. Le mari de la femme à laquelle cet insigne outrage venait d'être fait, n'ayant pu obtenir satisfac-

Digitized by Google

tion du prêtre coupable, en appela à ses amis qui, s'étant aussitôt joints à lui, l'aidèrent à mettre le prêtre à mort. L'archevêque, outré de colère, demanda l'extradition du meurtrier. Les Stadings s'y refusèrent et ne consentirent en vertu de leurs priviléges, qu'à le laisser frapper d'une peine pécuniaire, le meurtrier pouvant, selon leurs lois, se rédimer à prix d'argent. Mais, dans leur refus, ils avaient eu le tort d'accabler d'outrages les messagers de l'archevêque. Alors il recourut aux armes spirituelles et mit le pays des Stadings en interdit; c'était en l'an 1204. Dès ce moment, ils cessèrent, de leur côté, le paiement des dîmes. Trois années se passèrent ainsi. En 1207 commença la lutte armée. L'archevêque Hartuig tira le premier l'épée. Son successeur Gérard II, comte de Lippe, continua la guerre avec vigueur et s'allia avec les comtes d'Oldenbourg. De leur côté, les Stadings obtinrent du secours du reste des Rustrings. Cette guerre dura pendant vingt années consécutives, sans que les Stadings eussent perdu courage, sans que leur territoire fût entamé. Ils avaient été, ils est vrai, battus à plusieurs reprises; mais chaque défaite avait été réparée par une victoire. La chance du combat avait été alternativement pour eux et contre eux. Ils avaient tué un grand nombre de chevaliers oldenbourgeois. L'archevêque avait fait bâtir un château, celui de Schluter; les paysans l'avaient pris et démoli. Gérard de Lippe fit alors ériger la forteresse de Delmenhorst; ils bâtirent, de leur côté, des maisons le long de leur digue afin de pouvoir mieux se venir en aide l'un à l'autre. Mais ils ne se bornaient pas à se tenir sur la défensive; ils se livraient souvent à des incursions sur le territoire ennemi,

Digitized by Google

pendant l'une desquelles ils mirent le siége devant Oldenbourg même. La frontière des deux parts était ravagée et ressemblait à un désert, destinée qu'elle était à servir de théâtre à des combats interminables et acharnés. Cependant le nombre et la force des Stadings s'accroissait sans cesse d'un grand nombre d'auxiliaires qui venaient des contrées voisines prendre place dans leurs rangs et part à leur querelle.

Il arriva en 1230 un moment où la querelle sembla sur le point de se terminer par un accommodement. Car l'archevêque, ayant réussi à pénétrer avec son frère, le comte de Lippe, sur le territoire des Stadings, déposa l'épée, et ils lui promirent ou lui accordèrent ce qu'il exigeait.

Pendant que la lutte durait encore de cette manière, le sanguinaire Conrad de Marbourg avait établi en Allemagne son siége inquisitorial. Il mettait une ardeur incroyable à dépister de toutes parts des hérésies, et soumettait à des peines humiliantes ceux qui venaient à résipiscence, tandis qu'il faisait monter sur le bûcher ceux qui persistaient dans leur erreur. Il avait un puissant intérêt à s'assurer l'appui des évêques de l'Allemagne septentrionale, et surtout à se conquérir la faveur et la protection de Rome. Rien ne pouvait mieux servir ses projets que le bruit qui commençait à se répandre de toutes parts, des doctrines hérétiques des Stadings. Ce bruit qui avait eu sa source dans le siége même de l'archevêque Gérard de Lippe, à Brême, il l'accueillit avec joie et résolut de le mettre à profit pour s'assurer l'appui et le secours qu'il cherchait. Il adressa une lettre au pape Grégoire IX, et la remplit de toutes ces impostures et de ces exagérations qu'on avait

Digitized by Google

divulguées à dessein pour nuire à des hommes qui ne demandaient au fond qu'à rester en possession de leurs droits. Le pape, trompé par ce rapport, les frappa d'anathème et fit prêcher une croisade contre les Stadings.

L'accusation d'hérésie n'était ici qu'un prétexte banal. Car toutes les recherches qu'on a faites pour découvrir parmi les Stadings l'existence des doctrines hérétiques et des pratiques infâmes que leurs ennemis leur reprochèrent avec tant de zèle et de ferveur, n'ont réellement abouti qu'à établir qu'ils étaient tout simplement des insurgés qui luttaient pour la conservation de leurs biens et pour le maintien de leur indépendance individuelle, et protestaient par la révolte contre l'injuste perception de la dîme qu'on leur avait imposée par la violence (1). Pour donner au lecteur une idée des accusations qu'on mettait à la charge de ces malheureux, nous laisserons parler un moment un chroniqueur belge qui fut contemporain de cette guerre, Philippe Mouskes. Voici le récit qu'il en fait :

Donques si estoit avenu
Que l'evesques de Braismes fu
Desconcordés à une gent,
Que il haoit moult durement;
Quar son frère avoient ocis,
Qu'il avoit en lor tière mis
Manoir en I fort castiel sien.
Et le castiel, ce sai-jou bien,

(1) *Chronic.* de Mencon, abbé de Werum, apud Matthæum, *Vet. ævi Analecta*, tom. II, pag. 97, et suiv. — Anon. Saxonis *Historia imperatorum*, apud Menckenium, *Scriptor. rerum German.*, tom. III, pag. 126. — *Chronic. Luneburg.*, apud Eccard., *Corp. histor. medii ævi*, tom. I, pag. 1406.

Digitized by Google

Avoient abatu ausi :
Si demora la noisse ensi
Que pour le vesque ne faisoient
Rien, se çou non que il voloient,
Ne de cele tière méisme
Ne païoient rente ne disme.
S'en furent escuménüé
Lonctamps par toute la vesquié,
A clocke, et à maléiçon,
Tant k'il n'i ot clerc ne clerçon,
Ne ne disoient cose voire.
Tot commencièrent à mescroire,
Et autre mescréant i vinrent,
Par quoi mauvaise loi maintinrent.
Et s'aucuns preudom i alast,
Ki la foi Dieu lor annonçast,
Il l'ocesisent maintenant.
Ensi furent communalment
A l'anemi obéisant.
Ausi li petit com li grant
Par nuit ensanble conviersoient
En I celier, et là siervoient
L'anemi en wise de kat,
Par vilain plait et par barat.
Lor venoit et dont le baisoient
Enmi le cul, et puis aloient
Tot ensanble communalment
Homes et femes laidement,
Ni avoit serour ne couzine,
C'on épargnast à cel tiermine.
Le vesque ne vot plus sofrir
Cel afaire; tout par aïr
Ala sour aus il et sa gent :
Maintes fois i mist son argent
As cevaliers et as siergans.
Mais diables, qui bien est grans,

Digitized by Google

Leur faisoit la victoire avoir
Sor le vesque et sor son pouir,
Tant que le vesques s'en alu
A Roume, et le pape conta
La mescréandise de caus.
Et l'apostolle et ses consaus
I envoïa pour prueïcier
Et pour la gent faire croisier;
Et moult i donna grant pardon.
Mais pour manace ne pour don
Ne se vorent-il repentir
De lor malise maintenir;
Et çou k'il erent d'aiwe fort
Ont bonne créance et confort.
Armes quisent; si se firmèrent
Moult coinlement, et atornèrent.
Et li jors vint et aproisma
Que le veskes a tous nomma.
Cil ki pour Dieu furent croissiet,
I sont alet, et pour quidiet
D'aus agréver fu jors asis,
A la bataille se sont mis (1).

Ainsi un culte idolâtre rendu à un chat et des orgies incestueuses, voilà ce qu'on reprochait aux Stadings parce qu'ils refusaient de payer la dîme. N'était-ce pas là, en effet, le meilleur moyen d'exciter les épées de l'aventureuse chevalerie de cette époque et d'entraîner à sa suite des masses d'hommes qui avaient à racheter, dans une guerre contre ces hérétiques, des crimes dix fois plus réels? Une accusation de cette nature était certainement plus sûre de trouver des bras disposés à

(1) *Chronique rimée de* Philippe Mouskes, vers 28183 et suiv.

Digitized by Google

réprimer un crime contre Dieu et contre l'ordre de famille, qui fait l'ordre social, que la simple accusation de refus d'une redevance illicitement imposée, imposée par le droit du fort sur le faible. Ducange, en parlant des Stadings, ne formule pas d'une manière directe et précise cette banale accusation d'hérésie qu'on leur intenta ni cette adoration du chat. « *Qui*, dit-il, *pro suis excessibus et subtractionibus decimarum multis annis excommunicati, contemptores clavium Ecclesiæ sunt inventi* (1). » Ce qui est certain, c'est que les Stadings étaient loin d'aimer le clergé, et ils avaient de grands motifs pour cela : les exactions dont on les accablait et les infractions qu'on apportait aux franchises et aux libertés dont leurs pères avaient toujours joui et dont ils avaient joui à leur tour, mais pour se les voir arracher pièce à pièce, lambeau par lambeau.

Les contes absurdes qui furent inventés contre eux ayant donc trouvé créance partout, et la croisade étant prêchée contre ces idolâtres qui adoraient un chat et contre ces incestueux pour lesquels, selon le chroniqueur que nous venons de citer, il *ni avoit serour ne couzine*, toute l'Allemagne occidentale s'émut. Pour les uns, il y avait acte de chevalerie à faire; pour les autres, il y avait à gagner les indulgences promises par le saint siége. Pour d'autres encore, il y avait peut-être du butin à conquérir. C'était en 1233. Plusieurs milliers de combattants affluèrent de tous côtés pour prendre part à cette nouvelle guerre sainte et se dirigèrent vers le territoire mis en interdit et voué à l'extermination.

Cependant les Stadings avaient gagné un puissant

(1) Ducange, *Glossarium*, V° *Stadingi*, tom. VI, pag. 680.

Digitized by Google

allié dans Otton le Guelfe, de Lunebourg, qui devait les assister de toute sa puissance, et qui déjà s'étant avancé à la tête de ses troupes dans le territoire de l'archevêché, avait porté la destruction jusque sous les murs de Stade (1). Mais l'Église lui adressa des remontrances si pressantes et lui fit de telles menaces, qu'il se retira de l'alliance qu'il avait conclue, et qu'il laissa les Stadings abandonnés à leurs propres forces pour faire face à l'orage terrible qui allait fondre sur eux.

Au nombre déjà formidable des croisés qui s'étaient réunis pour les combattre, se joignirent les bourgeois de Brême, excités par les promesses de leur archevêque et par l'espoir d'un riche butin. L'armée cependant ne se dirigea pas tout d'abord contre le noyau proprement dit de la population des Stadings, sur la Hunte et la Jade; mais elle se jeta sur le territoire des Stadings orientaux, où le nombre des habitants était infiniment plus restreint. Malgré la résistance désespérée que ceux-ci opposèrent aux assaillants, ils ne purent résister à cette attaque et ils succombèrent sous le nombre. Quatre cents d'entre eux furent tués, et les prisonniers livrés au bûcher comme hérétiques.

Ce premier succès obtenu, les croisés résolurent de suspendre leurs opérations jusqu'au printemps suivant, parce qu'ils voulaient attendre que leurs forces se fussent assez accrues pour frapper un coup décisif; car des croisés nouveaux devaient venir les rejoindre.

(1) La Chronique du franciscain Detmar dit, tom. I, pag. 110 : « *Halp hertoghe Otto von Luneburg den Stedinghern und let sine lude bernen de land wende vor Bremen. Darna vur he sulven vor Staden, dar brande en vorede he in derne lande.* »

Digitized by Google

Pendant cette espèce de suspension d'armes, l'archevêque de Brême, impatient de pousser seul la guerre, entreprit de rompre la digue que les Stadings avaient élevée. Mais il échoua dans sa tentative et fut forcé de se retirer avec les siens, sans avoir pu entamer ce retranchement (1).

Le printemps de l'année 1234 arriva, et avec le printemps un nombre beaucoup plus considérable de croisés que ceux qui s'étaient rassemblés l'année précédente. Cette fois on ne vit pas venir, comme d'abord, des bandes de hardis aventuriers, mais des princes et des seigneurs avec leurs bannières et leurs hommes d'armes. C'étaient presque tous gens à blason, jaloux de venir donner de bons coups d'épée pour Dieu et pour la chrétienté. Il y avait deux comtes d'Oldenbourg, le comte de Clèves, le comte de Hollande et un grand nombre d'autres seigneurs. La Belgique était représentée dans cette armée par Thierri, neveu du duc de Limbourg, et fils de ce Frédéric qui fut si misérablement supplicié à Cologne, quelques années auparavant, pour avoir fait assassiner l'archevêque Saint-Englebert (2); par Adolphe, fils du même duc (3); par Arnold et

(1) On lit dans la même chronique : « *Do vor over de biscop van Bremen uppe de Stedingher mit schiphen unde to grof ere dike, unde wolde se mit wateren drenken. Dar wart des Biscopes volk en del slaghen.* »

(2) Schaten, *Annal. Paderborn.*, lib. II, pag. 17. *Histoire du duché de Limbourg, par* Ernst, *publiée par* M. Edouard Lavalleye, tom. IV, pag. 131.

(3) *Aschenberg, Bergisches Taschenbuch*, pag. 187. *Histoire du duché de Limbourg*, etc., *loco citato.*

Digitized by Google

Rasse de Gavre (1); par Arnould d'Audenaerde (2); par Robert et Guillaume de Béthuné (3); par Gilbert de Sotteghem (4); et par Thierri de Beveren, seigneur de Dixmude (5). A la tête de cette croisade se trouvait Henri, fils du duc de Brabant, Henri Ier;

Die Hertoge Heinric van Brabant,
Die der Stadincheren lant,
(Om dat hire bi wonde sterken
Die ghelueve der heyleger kerken,)
Onder brachte metten cruce (6).

La comtesse de Flandre, Jeanne de Constantinople, envoya de son côté trois cents chevaux et six cents fantassins pour prendre part à cette expédition (7).

L'armée tout entière commença alors ses attaques contre les Stadings. Bien que le nombre de leurs ennemis fût très-considérable, ils se battirent avec le courage du bon droit et du désespoir. Dans la première rencontre, ils obtinrent un avantage signalé et battirent le comte d'Oldenbourg qui resta sur le champ de bataille avec deux cents de ses hommes. Philippe Mouskes dit qu'ils sortirent eux-mêmes de leur retranchement

(1) Butkens, *Trophées sacrés et profanes du Brabant*, tom. I, pag. 226.

(2) Ibid.

(3) A. Du Chesne, *Histoire gén. de la maison de Béthune*, *pag.* 208. — Oudegherst, *Annales de Flandre publiées par* J.-B. Lesbroussart, tom. II, pag. 126. — Meyerus, *Rer. Flandric.*, pag. 73.

(4) Ibid. *loco citato.*

(5) Ibid. *loco citato.*

(6) *Rymchronyk van* J. Van Heelu, vers 83 et suivants.

(7) A. Du Chesne, Oudegherst, Meyerus, *locis citatis.*

Digitized by Google

pour marcher au-devant des Croisés et les aborder en pleine campagne :

Li mescréant furent nommet
Katier, pour le livre nommet,
Et furent grant et orgilleus,
Plains d'anemis et vigereus.
Par orguel, sans nul destrèce
Sont issus de leur forterèce,
A plains cans, contre les croisiés.
Dont moult i avoit de proissiés.
Tant en i eut c'on en ot hisde,
Mais li vrais Dieux, ki bien délivre
Les siens, i souffri à aler
A folie pour aus fouler.
Li croissiet furent ordenet
De bataille, comme senet.
Quand il vinrent, tous diablois
Ne leur sanbla mie jabois,
Nient plus n'en fu là I séurs,
Comme à Sarrazins ne à Turs (1).

Ils avaient à leur tête trois hommes expérimentés dans l'art de la guerre, auxquels le commandement avait été offert; c'étaient Bolke de Bardinfleth, Thammo de Huntorp et Detmar de Dicke. Ces capitaines, s'étant concertés, prirent aussitôt leurs dispositions pour livrer la grande bataille du 28 mai 1234. Ils disposèrent les troupes des Stadings en un vaste triangle qui s'allongeait en forme de coin vers l'ennemi. Vous eussiez dit d'un mur tout hérissé de piques, d'épées et de flèches prêtes à accueillir les assaillants. L'ordre du combat ainsi organisé, ils attendirent de pied ferme. La bataille

(1) *Chronique rimée de* Philippe Mouskes, vers 28249 et suiv.

Digitized by Google

commença aussitôt. Elle fut rude et acharnée. Les Stadings se battirent avec un courage inouï, luttant un contre quatre et ne cédant pas un pouce de terrain. Ce fut un spectacle presque fabuleux. Les glaives des chevaliers se brisaient contre cette masse compacte et serrée qui ne s'ébranlait pas, parce qu'elle sentait que chaque pas en arrière était une partie du sol natal perdue. Les escadrons des gens d'armes venaient échouer, comme les vagues de la mer contre les rochers, sur cet angle formidable. Par moments les ennemis tournaient le dos, feignant de prendre la fuite, pour attirer les Stadings et les porter à rompre leur ordre de bataille. Ceux-ci tenaient bon cependant. La victoire était restée longtemps indécise, malgré la fureur avec laquelle on se battait de part et d'autre, lorsque tout à coup, par une manœuvre inattendue, les Croisés l'emportèrent. Ce mouvement fut décisif. Le comte de Clèves l'opéra. Bien du sang avait coulé et le champ de bataille était couvert de morts et de blessés, quand soudain, comme dans le combat où les paysans scaniens furent défaits par le roi Waldemar, les Stadings furent pris en flanc. Leur ordre se rompit aussitôt sous l'impétueuse attaque de la cavalerie pesante qui se rua sur eux comme une tempête. Ils lâchèrent pied au même instant, et ce fut le signal de leur défaite.

Ecoutons ici quelques détails sur les exploits de plusieurs d'entre les chevaliers flamands en cette sanglante et terrible mêlée. C'est encore à Philippe Mouskes que nous les empruntons :

Assés i fu Dieux praeïciés
Et renoumés et anonciés.

Digitized by Google

Et li croisiet Dieu réclamèrent,
A la bataille s'en alèrent.
Cil (les Stadings) vinrent outrageusement
Fors de leur pooir vistement.
Et li nostre les ont véus
Auques par outrage venus.
Si fisent samblant de fuïr,
Pour aus mious à plain consuïr,
Et quand il furent fors à plain,
Si lor ceurent sus tot de plain.
Ernous de Gavre, en son venir,
Ne pot de plain sor aus férir,
A reculons i fist entrer
Son ceval, pour mious débouter,
Quar li cevaus iert tous conviers
De fier, grans et fors et apiers.
A force ès Catiers s'enbati,
Moult en ocist et abati.
D'autre part Ernous d'Audenarde
D'aus à tuer pas ne se tarde,
Et Robiers de Biéthune ausi.
Bien s'i prouva, tant i féri,
K'il en fist forment à loer.
Nul de nos n'en doit on blasmer,
Moult en i eut de bien faisans.
Mais qu'alongeroi-je mon tans?
Ernous de Gavre s'i lasa
Tant que tos les autres pasa.
Bien en iot IIII mil mors
Ki de lonctans èrent amors
A bien siervir, sans nul racat,
Le diable en guise de kat.
Et n'en diot espargnie nul
Ki n'el baisast emmi le cul;
Mère, ne sereur, ne cousine
N'espargnoient à cel termine,
Que cascuns n'en féist son buen,

Digitized by Google

Tot autresi com con fust suen;
Et ki d'une part mesist Dieu,
Et d'autre part fesist grant feu,
A feu traisisent de plain vol,
Tant ièrent mescréant et fol.
Mais Dieu n'el vot plus endurer,
Ocis furent sans racater.
Et cil qui sor cevaus estoient
De lor gent, entruès s'enfuioient
Par bos, par près et par marès,
Dont moult i ot et lés et frès.
Moult i ot gaégnié d'avoir,
Cascuns retrest à son manoir
Des croisiés, et li vesques r'ot,
De son droit, quan que dire en sot (1).

Nous venons de voir que, suivant le rapport du chroniqueur qui vient d'être cité, il resta quatre mille morts sur le champ de bataille. Cependant ce nombre fut bien plus considérable. Il en tomba six mille sous les coups des Croisés. Cette défaite, quelque complète et quelque signalée qu'elle fût, n'était pourtant que le commencement des désastres dont ces malheureux furent affligés. Car la Croisade, non contente d'avoir anéanti les hommes qui s'étaient présentés devant elle en armes, se jeta avec une fureur pleine d'acharnement sur le territoire des Stadings, maintenant ouvert et sans défense. Elle se répandit dans tout le pays, et le ravagea par le fer et par le feu. Rien ne fut épargné, ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes. Tout fut égorgé, tout fut mis au pillage, ou dévoré par l'incendie.

Cette bataille fatale, qui se livra près d'Altenesch,

(1) *Chronique rimée de* Philippe Mouskes, vers 28267 et suiv.

Digitized by Google

avait brisé toutes les forces de cette héroïque population. Ceux qui avaient pu échapper à la sanglante boucherie en laquelle le combat s'était changé, avaient en partie cherché et trouvé un asile chez les Frisons, leurs voisins. Le petit nombre de ceux que les lances des Croisés n'avaient pas atteints pendant la première fureur de la dévastation à laquelle le pays fut livré, se soumirent à merci. Ils obtinrent presque aussitôt le pardon de l'Église et furent relevés de l'interdit et de l'excommunication qui pesait toujours sur eux, après toutefois qu'ils eurent formellement et solennellement promis de se soumettre au paiement régulier de la dîme. Mais, dans la paix qui fut conclue avec eux, ce ne fut pas là l'unique condition qu'on leur imposa. On se mit à tailler en plein dans toutes leurs libertés; on les traita en vaincus et en peuple conquis. Leur pays fut regardé comme un sol gagné à la pointe de l'épée; l'archevêque de Brême et le comte d'Oldenbourg se partagèrent hommes et territoire. Quand les conquérants eurent ainsi fait passer les Stadings sous les fourches caudines, ils les frappèrent de grosses amendes. Ils rendirent, il est vrai, au reste des propriétaires libres la majeure partie de leurs terres, mais seulement en qualité de fermiers et à la condition de payer des redevances et de faire des corvées. Une grande partie des terres devenues vacantes fut distribuée entre les fils cadets de la noblesse oldenbourgeoise et à la chevalerie de l'archevêché, lesquels se posèrent ainsi au milieu des Stadings comme une classe privilégiée. Tout n'avait abouti, de cette façon, qu'à introduire violemment la féodalité dans cette terre malheureuse, la féodalité avec toutes ses conséquences.

Cependant, plus tard, une partie de cette chevalerie

Digitized by Google

nouvelle renonça à ses titres de noblesse et à ses priviléges. De sorte qu'à proprement dire la distinction, si tranchée ailleurs, entre le seigneur et le paysan, ne s'établit pas d'une manière complète dans ce pays.

Ce qui prouve que l'esprit belliqueux des Stadings ne s'éteignit pas dans la sanglante guerre qu'ils avaient eu à soutenir, c'est que, peu de temps après cette lutte, ils prirent une part fort active à une guerre qui éclata entre deux prétendants qui se disputaient le siége archiépiscopal de Brême. A la fin de cette querelle, ils jurèrent, en 1260, fidélité à l'archevêque vainqueur.

La haine profonde dont les Stadings avaient été animés, jusque là, contre l'église du métropolitain, parait avoir complètement pris fin en cette circonstance.

Mais il n'en fut pas de même des Budjadings, leurs frères de race, qui eurent de terribles démêlés avec les comtes oldenbourgeois sous la domination desquels ils n'étaient pas encore réduits. Les comtes d'Oldenbourg, Maurice et Chrétien, renforcés des hommes de guerre de Brême, marchèrent contre eux en armes, en l'an 1368. Les assaillants avaient, malheureusement pour eux, oublié ce que la victoire du siècle précédent avait coûté de sang et d'hommes. Ils s'avancèrent donc avec une imprudente et aveugle confiance contre ces paysans, dont ils se targuaient d'avoir bon marché, et qu'ils s'attendaient à voir demander merci à la simple vue de leurs vêtements de cottes-de-mailles et de leurs chevaux bardés de fer.

— Que peuvent des paysans contre des chevaliers armés de toutes pièces? s'écriait Chrétien en faisant signe aux siens de fondre sur leurs adversaires.

La charge eut lieu, mais les chevaliers furent pres-

Digitized by Google

que tous détruits par ceux dont ils croyaient déjà la défaite assurée. Le reste s'enfuit honteusement devant les fléaux, les massues et les piques de ces villageois. La guerre ne fut pas finie par cette rencontre. Mais, plus tard, elle commença à prendre un caractère tout différent et cessa d'être une guerre de paysans contre seigneurs. Nous l'abandonnons à cette époque parce qu'elle sort du cadre que nous nous sommes tracé. En effet, ce ne sont plus seulement des manants que nous trouvons en scène, mais des pirates ; et leurs adversaires ne sont plus seulement des nobles , mais des bourgeois de Brême.

André Van Hasselt.

(*La fin à une prochaine livraison*).

Digitized by Google

LES VEILLÉES

A LA CABANE DES REMPARTS,

OU TRADITIONS, LÉGENDES, CONTES ET RÊVES DU VIEUX GARRIEL.

« J'aime mieux l'histoire populaire, accompagnée de toutes ses fables et de ses superstitions, que les chroniques, froides, ennuyeuses et souvent fausses qu'on lit sur de vieux parchemins. D'ailleurs, l'histoire dans la bouche de la tradition est toujours semée de quelque enseignement ; le peuple donne seul le véritable sens moral aux faits des temps passés, et tous les ornements ajoutés par lui, tendent à mettre dans un plus grand jour une vérité que l'histoire toute simple et véridique ne laisserait pas apercevoir. »

Souvenirs d'un voyage dans les Pyrénées.

Pour peu que la chose continue, il ne restera bientôt plus aux habitants de Liége un seul endroit où ils puissent aller jouir d'un air plus pur que celui qu'ils sont condamnés à respirer dans l'enceinte de la ville ; car nous voyons disparaître successivement toutes les promenades qui embellissaient la cité de nos pères. Qu'est-ce en effet, pour tout abri contre les chaleurs de l'été, que le quai de la Sauvenière et une partie de celui d'Avroi ?

Le bassin qui borde le premier de ces quais était si bien rempli autrefois des eaux claires et limpides de la Meuse que la barque de Huy abordait à l'un des ports de la Place-aux-Chevaux. Le cours de la rivière absolument libre contribuait à entretenir ce quartier de la ville dans un bon état de salubrité. Qu'est-il aujourd'hui ce

Digitized by Google

bassin? Un détestable foyer d'infection qui révolte les sens; un réceptacle d'immondices et de cadavres d'animaux domestiques d'où s'élèvent incessamment des miasmes putrides qui corrompent l'air atmosphérique et le rendent nuisible à la santé des habitants, au point que l'on a constaté dans ce quartier l'existence d'une maladie endémique semblable à celle qui règne dans les marais de la Zélande. On se demande pourquoi l'administration communale ne se hâte pas de remédier à un inconvénient si grave et si contraire à tous les principes d'hygiène scrupuleusement observés dans toutes les grandes villes de l'Europe.

La coupe barbare que l'on a faite naguère des belles allées du quai St-Léonard, si admirées jadis des étrangers, a laissé ce vaste terrain pour ainsi dire à nu. Car il faudra un quart de siècle avant que les nouvelles plantations prêtent leur ombrage aux passants. D'ailleurs, l'œil n'y est-il pas attristé par la vue de cette fabrique de zinc dont les vapeurs délétères ont frappé de stérilité les riches et féconds potagers des faubourgs Vivegnis et St-Léonard, qui alimentaient nos marchés de leurs premiers légumes (*). La belle et fraîche Boverie avec ses prairies verdoyantes, qu'est-elle devenue? Un

(*) Ce qui dans ce lieu est également ravi à la jouissance du public, c'est le beau planté d'arbres nommé l'Étoile, qui formait un manége en plein air, et où se donnaient autrefois de si jolies fêtes, où se faisaient de si belles illuminations. Sous la république, il avait été question d'y placer la colonne départementale sur laquelle devaient être inscrits les noms de nos anciennes illustrations et ceux des hommes nouveaux qui auraient bien *mérité de la patrie*. Un gymnase militaire occupe maintenant une partie de cette délicieuse promenade.

Digitized by Google

champ d'exercices militaires; le pré Mativa n'offre plus que les sillons multipliés des roues du canon; ce qui y reste de gazon est jonché par la bourre des armes à feu; et bientôt peut-être, car le projet existe, on y percera tout au milieu une bure de houillère..... Le chemin de fer va opposer ses arides barrières aux communications qui relient le quai d'Avroi à l'ermitage de St-Maur et au charmant plateau de Cointe. Le beau vallon d'Angleur va perdre aussi tous ses agréments par le prolongement du railway; le chemin de Kinkempois sera intercepté! Et Chaudfontaine! quel aspect présente-t-il maintenant! Adieu ses sites enchanteurs et ses rochers sauvages! Au contact de la main de l'homme, aux approches de l'industrie, la belle nature disparaît emportant avec elle tous ses charmes.

Les promenades de la Chartreuse, si fréquentées autrefois, lorsque revenait la saison du pèlerinage à St Eloy, sont envahies par des fortifications. La chapelle de St-Oremus à Coronmeuse, qui jouissait aussi d'une grande vogue parmi le peuple, est depuis longtemps démolie. La citadelle n'ouvre plus ses magnifiques jardins aux Liégeois, et ses glacis plantés d'ormes et de tilleuls ont fait place aux bastions et aux courtines.....

A Dieu ne plaise que je méconnaisse les changements heureux, les améliorations utiles, qui s'exécutent chaque année autour de nous, mais je ne puis m'empêcher de donner un regret à ces lieux charmants où la classe laborieuse allait, aux jours de fête, s'ébattre en liberté. Le peuple n'a point de châteaux aux avenues mystérieuses, aux bosquets touffus; il n'a point de campagnes ornées de jardins anglais, et de pelouses émaillées de mille fleurs, mais il aime la nature, et on lui a ravi les

Digitized by Google

moyens d'en jouir! Consultez les Liégeois du bon vieux temps : ils vous diront tous que la vue des plus belles places publiques symétriquement plantées d'arbres qui défeuillent dès le mois de juillet, les fait soupirer au souvenir de leurs anciennes promenades.

L'un des endroits voisins de la ville où nos pères allaient le plus volontiers passer leurs instants de loisir, c'était le rempart des Anglais (*), large boulevard qui s'étend depuis Hocheporte jusqu'au-dessus de Pierreuse, et qui a été compris en 1817 dans le rayon stratégique de la citadelle. C'était le rendez-vous habituel et quotidien des personnes paisibles qui n'aiment point le tumulte des places publiques. C'était là que les enfants, sous la garde de leurs bonnes, allaient folâtrer sur le gazon avec cet indicible bonheur qui reste, dans nos souvenirs d'âge mûr, comme une fleur au milieu des épines. Mais, à côté du bien, le mal; c'est la loi fatale de l'humanité. Les remparts des Anglais étaient en même temps le Pré-aux-Clercs des Liégeois qui, sous l'empire d'un malheureux esprit d'imitation, se laissaient aller, comme leurs voisins de France, à la coutume tyrannique des duels. C'était là que des hommes poussés par un faux point d'honneur allaient s'entr'égorger. Appeler son adversaire *sur les remparts*, c'était le défier au combat singulier. Quelle longue énumération de drames sanglants ne pourrait-on pas faire à propos de cette localité!

En remontant le rempart des Anglais, on arrive à une petite esplanade; là le chemin se bifurquait. Celui

(*) Il portait ce nom depuis 1613 que les Jésuites anglais établirent leur académie près de ce lieu; on l'appelait auparavant *les vieux murs*.

Digitized by Google

de droite conduisait au-dessus de la fausse porte de Pierreuse; celui de gauche, plus étroit, règnait entre deux haies d'aubépines servant de clôture à des jardins, et aboutissait au parvis de la chapelle Ste-Balbine. Vers le milieu de cette ruelle se voyait, dans un enfoncement, une petite cabane ombragée par un cérisier et quelques lilas. Vis-à-vis, au côté opposé du chemin, se trouvait un berceau de cornouillers dont les parois verdoyantes étaient masquées par des rosiers rouges et blancs.

Cette simple et modeste habitation servait à la fois de maison de ville et de maison de campagne au vieux Gabriel qui, je l'espère, trouvera en moi un historien digne de faire passer à la postérité ses récits de veillée aussi instructifs qu'intéressants pour l'histoire de Liége.

Gabriel (Arnold) était un ancien caporal du régiment national de la citadelle. Jeune encore il avait épousé une fille du village de Looz qui l'avait rendu père d'un fils d'une laideur peu commune et paralytique d'une jambe. C'était un mauvais tour de dame nature; car Gabriel était lui-même d'une taille bien proportionnée; sa figure pleine et vermeille annonçait le plus heureux caractère; rien ne pouvait altérer son humeur joviale. Jamais peut-être il n'exista d'homme qui crut avec autant de candeur et de bonhomie aux revenants, aux sorciers, aux loups-garous, aux sortiléges, à toutes les absurdités qui s'éloignent le plus des lois naturelles, à tous les préjugés superstitieux et autres qui règnaient alors dans les différentes classes de la société, et qui, pour être moins répandus aujourd'hui, ne laissent point d'exercer encore une fâcheuse influence sur l'esprit du peuple et surtout sur celui des campagnards.

A l'âge de 50 ans, Gabriel fit une chute qui occasionna

Digitized by Google

un ébranlement funeste dans ses organes cérébraux; les nerfs optiques furent subitement paralysés chez ce malheureux, et il resta pour toujours privé de la lumière, sans que ses yeux offrissent d'autre signe de cécité qu'une immobilité continuelle. Religieux avec toute la ferveur du chrétien primitif, Gabriel se résigna à son sort sans murmurer; son existence n'en fut point troublée, depuis longtemps il ne la considérait que comme une halte sur le chemin du Paradis; le bonheur de la vie éternelle était le centre et le but de toutes ses espérances. Ayant obtenu ses invalides avec l'autorisation de demeurer en son particulier, il vint se fixer dans la cabane des remparts, en compagnie de la vieille Agnès sa femme, et de son fils. Celui-ci s'étant appliqué avec succès au métier de tailleur, le petit ménage vivait heureux et content.

Notre vieil invalide avait la mémoire remplie d'une quantité innombrable d'histoires, de légendes et de fables qu'il racontait le soir à ses voisins rassemblés autour de son foyer. Il mettait tant d'action et de vérité dans ses récits que l'on croyait avoir sous les yeux les êtres fantastiques dont il parlait, et que l'on entendait jusqu'à leurs cris et leurs hurlements.

Personne, à ces veillées, n'écoutait le narrateur avec plus d'attention et d'avidité que nous, enfants, qui en recevions des impressions ineffaçables.

Après la saison des frimas, lorsque le berceau de cornouillers commençait à se couvrir de petites fleurs roses, et que la chaleur renaissante du printemps venait ranimer la nature, Gabriel allait passer sous ce berceau la plus grande partie de ses journées, réchauffant sa vieillesse aux rayons du soleil, père de la vie. C'était

Digitized by Google

sous cette voûte de verdure qu'un auditoire disposé aux émotions mystérieuses, allait écouter les hallucinations du vieillard qui avaient revêtu chez lui la sainte *immuabilité* des dogmes de la foi.

Quand le soleil avait cessé d'éclairer l'horizon, et que la nuit venait ajouter sa sombre influence à la disposition de nos âmes profondément ébranlées par des idées superstitieuses ; le vol de la chauve-souris, le cri de l'oiseau nocturne, le ver luisant aperçu à travers le feuillage, nous faisaient tressaillir de peur et d'effroi.

Parmi les histoires que débitait Gabriel il y en avait beaucoup dont il avait été le héros. Les autres, il les tenait de source si authentique que c'eût été un blasphème d'en douter : nous allons enfin le laisser parler.

« Le bon pays de Liége vit maintenant paisible et heureux sous la protection de ses *Paix* et d'un gouvernement paternel ; mais il n'en a pas toujours été ainsi, nos aïeux ont essuyé bien des peines et des misères.

» Il y a longtemps de cela, mille ans peut-être, Liége subissait le joug tyrannique de quatre frères aussi puissants qu'ils étaient cruels. Chacun de ces seigneurs avait son château sur l'une des hauteurs qui dominent la ville et auxquelles ils ont laissé leur nom. Bernal, l'aîné, occupait un palais qui avait appartenu au roi Pépin et dont les murailles étaient indestructibles, ayant été cimentées avec le blanc d'œuf, bien supérieur à la chaux; d'où il résulte, soit dit en passant, qu'il y avait beaucoup de poules du temps de Pépin. C'est aujourd'hui *Bernalmont*, hameau du village de Vottem. Le second château appartenait à Cornel ; il est remplacé par le couvent de la Chartreuse que l'on appelle encore Mont-Cornillon. Le troisième château, qui occupait la crête d'un rocher

Digitized by Google

de Cointe, portait le nom de Bayemont, c'était celui de Bayard. Enfin le quatrième château, qu'avait fait construire Xhove, s'élevait sur le point où est située une belle maison connue de nos jours sous le nom de Cense Kenor, il est inutile de vous dire que c'est Xhovémont.

» Ces quatre messieurs vivaient fort à leur aise; car c'était aux dépens du public. C'est bien encore un peu comme cela, à cette heure, pour quelques hauts personnages; mais la chose se fait plus honnêtement que jadis. Avaient-ils besoin de viande, ils s'adressaient aux fermes voisines, d'où il fallait leur envoyer, bon gré malgré, bœufs, vaches, moutons, porcs, poules et *dindons*. Leurs celliers étaient-ils vides, ils commandaient aux vignerons de les remplir de tant d'aimes de vin de leurs crus. Ma foi, si ce vin n'était pas meilleur qu'il n'est à présent, je n'envie pas le plaisir qu'ils avaient à le boire. Les cultivateurs étaient tenus de leur fournir tous les légumes et les fruits nécessaires à leur table. N'allez pas croire que les bourgeois fussent exempts de ces vexations; les drapiers étaient contraints de leur livrer toutes les étoffes dont ils avaient besoin; les forgerons et les fourbisseurs devaient entretenir leurs armes en bon état; tous les autres corps de métiers travaillaient de même pour eux, et les financiers garnissaient leur escarcelle de leurs plus beaux patacons.

» Le plus redoutable des quatre frères c'était Xhove. Sa femme, aussi inhumaine que lui, l'avait rendu père, en huit couches, de vingt-quatre fils d'une force extraordinaire. C'était, comme vous voyez, une fière femelle que dame Xhove et bien autrement féconde que mon Agnès qui, en un quart de siècle, n'a pu me donner qu'un malheureux petit avorton, disait Gabriel en se tournant

Digitized by Google

vers sa femme d'un air goguenard. Il est vrai, ajoutait-il en souriant, qu'il existe une fameuse différence entre moi et l'intrépide châtelain. » La vieille Agnès suspendait un instant le jeu de son rouet pour tirer la langue au conteur; celui-ci n'en reprenait pas moins son récit.

« Quand Xhove montait à cheval à la tête de tous ses fils, rien ne pouvait résister à leur valeur; il leur arrivait souvent d'aller butiner jusqu'à Tongres, ville immense alors, comparativement à ce qu'elle est aujourd'hui; car outre ses églises enrichies d'or, d'argent et de pierres précieuses, il s'y trouvait quatre palais de rois répondant aux quatre parties du monde. Les murs qui ceignaient cette superbe cité avaient 50 coudées de hauteur. On y comptait douze portes ayant chacune un château pour défense. Le port, d'une grandeur extrême, était entouré de belles murailles où se trouvaient scellés des anneaux de fer pour attacher les nombreux navires qu'amenait la mer de tous les points du monde. L'analyse des eaux de Tongres a été faite par des médecins fameux :

Main siette it ny polain trowé
So 50 kwâtt kon d'mée grain d'sé,
Ki l'mer, komm'ne raconte l'histoire,
Y aveu leï po memoire.

» Pour vous donner une idée de l'étendue de Tongres, vous saurez que l'un de ses faubourgs aboutissait là où se termine aujourd'hui le faubourg Sainte-Walburge.

» Quoique tout ce que je viens de vous dire des merveilles de Tongres soit écrit et même imprimé en français et en latin, il est cependant des gens qui en doutent et qui le traitent de balivernes, comme s'il fallait tou-

Digitized by Google

jours voir de ses propres yeux pour croire aux choses le mieux avérées.

» Xhove, surpassant encore ses frères en férocité, on conçoit que les habitants condamnés à vivre sous sa domination immédiate étaient les plus malheureux de tous. Ses fils, dignes émules de leur père, répandaient dans le canton un autre genre de calamité que celle du pillage, en s'emparant des jeunes filles, qu'ils faisaient servir à leurs plaisirs criminels. Je vais vous dire un fait qui achèvera de peindre l'affreux caractère des quatre châtelains. Ils conçurent et exécutèrent un jour le projet d'un exécrable divertissement, celui d'une chasse aux hommes. Un beau matin, ils descendirent dans la ville avec leurs soldats par Payen-porte (près de celle de Ste-Walburge) par Hoflinporte, (située entre celle de Vivegnis et de St-Léonard, mais à la hauteur de St-George) et par la porte d'Avroi. Les bourgeois répandus dans la ville furent poursuivis et ramassés comme l'est un troupeau de moutons par le chien du berger. Ramenés dans le centre de la cité autour de la cathédrale, tous les abords leur furent fermés, excepté la rue Souverain-Pont où ils s'engagèrent avec précipitation ; ils passèrent la Meuse sur le pont de bois qu'avait fait construire un capitaine de Charlemagne nommé Ogier-le-danois, et gagnèrent la Chaussée-Deprez. Là, ils furent poussés à outrance. Ne voyant aucun ennemi devant eux, ils se mirent à courir de toute la vitesse de leurs jambes pour atteindre la porte St-Remacle; mais Cornel y avait placé une garde qui, à l'approche des fugitifs, leva le pont-levis. Ces malheureux furent précipités dans les flots de l'Ourthe où ils restèrent engloutis, car en ce temps cette rivière n'était point divisée comme maintenant en diffé-

Digitized by Google

rentes branches, il n'y avait ni pont St-Nicolas, ni pont St-Julien; tout passait sous celui de St-Remacle. Ainsi périrent plus de quatre mille bourgeois. C'est en mémoire de ce fatal événement que lorsque l'on rebâtit cette porte on lui donna le nom d'*Amer-Cœur*.

»Dieu, toujours bon et miséricordieux quand même il croit devoir nous châtier, envoya pour consoler les Liégeois un peuple inconnu jusqu'alors, et habitant le sein de la terre à la manière des lapins dans leur garenne. C'étaient de petits hommes, à peine hauts de trois pieds, mais bien proportionnés dans les dimensions de leur corps et doués d'une figure agréable. Les hommes portaient pour vêtements des fourrures de blaireau et les femmes des peaux de taupe. Ils parlaient entre eux une langue sans analogie avec aucune de celles que parle la race humaine. Loin de communiquer avec qui que ce fût, la vue d'un étranger les faisait rentrer à l'instant dans leur terrier. Cependant, doux et sensibles, ils se rendaient utiles à la société par mille sortes de services. Un malheureux avait-il été contraint par la maladie de laisser son champ en friche, il le trouvait labouré le lendemain. Le seigneur Xhove imposait-il au tailleur ou au cordonnier un travail qui excédât ses forces et ses moyens, sous peine d'être écorché vif à coups de fouet, le pauvre artisan allait déposer les matières premières de son travail à l'entrée du souterrain des Sotays (*), c'est le nom qu'ils portaient; il était certain de le retrouver au jour naissant

(*) La croyance qu'il a existé une petite race d'hommes habitant les trous, les grottes et les cavernes, puise son origine dans les fictions mythologiques des poëtes de l'antiquité. Les Orientaux, avant les Grecs, inventèrent la fable des Pygmées, peuple de Lybie, d'une coudée de hauteur, cachant leurs enfants dans les

Digitized by Google

achevé avec une adresse surhumaine. Là ne se bornaient point leurs actes de bienfaisance continuels; ils guérissaient encore toutes les maladies par la simple inspection des urines. On leur portait les urines dans une bouteille, que l'on retrouvait le matin du jour suivant remplie d'un breuvage salutaire composé de diverses substances mé-

---

trous des rochers pour les soustraire aux grues, contre lesquelles ils étaient constamment en guerre. Hercule les renferma un jour dans sa peau de lion et les porta à son frère Eurysthée. Homère parle des Pygmées en leur assignant les bords de l'Océan pour patrie. Aristote croit aussi à l'existence de ces petits êtres séjournant dans des tanières. Pline, qui admet si facilement les fables et les superstitions d'Aristote, de Théophraste, et de beaucoup d'autres auteurs grecs, place des Pygmées dans la Thrace, ou vers la Séleucie et Antioche, et surtout dans l'Ethiopie. Il y en avait aussi, selon le même auteur, dans l'Inde orientale, aux montagnes des Prasiens et enfin au-dessus des sources du Gange; ceux-ci étaient nommés Spithamiens, parce qu'ils n'excédaient point la hauteur de trois palmes.

Mais d'où vient cette croyance aux Sotays si généralement enracinée dans l'esprit du peuple de nos contrées? Ne serait-elle pas due peut-être à la multiplicité de nos grottes souterraines qui auront servi de retraite aux habitants lors de l'invasion des Huns ou des Normands, et lors de l'entrée des Bourguignons dans notre pays? Ces malheureux dont les habitations avaient été saccagées, n'auront-ils pas été chercher dans les entrailles de la terre un asile qui les mit à couvert de la rage sanguinaire de leurs vainqueurs? A défaut de demeures plus commodes ils auront prolongé leur séjour dans ces antres protecteurs; la nécessité de pourvoir à leur existence les aura engagés à se livrer à certains travaux professionnels dont ils échangeaient les produits contre les objets de consommation ordinaire; la tendance de l'imagination vers le merveilleux aura fait le reste.

Digitized by Google

talliques ignorées des apothicaires, mais dont la vertu médicamenteuse était infaillible. C'est des Sotays, prétend-on, que certains médecins d'une petite ville voisine ont appris l'art de deviner et de guérir tous les maux par le seul examen des urines. Il est des docteurs jaloux de leur science qui disent que c'est dégrader la plus noble des professions par un ignoble charlatanisme. Il se trouve aussi des malavisés qui, de temps en temps, leur font la malicieuse espiéglerie de soumettre à leur perspicacité médicale de l'urine de vache ou de jument qu'ils prennent pour celle d'une femme.

» Mais les Sotays excellaient particulièrement à écurer la vaisselle qui partout, alors, était d'étain; ils employaient pour cet usage les feuilles de sureau et le sable fin. C'est depuis cette époque que vous voyez près de la porte de chaque chaumière un sureau destiné au nettoiement des écuelles. Ils étaient aussi habiles à blanchir le linge; ils possédaient sans doute un ingrédient supérieur au savon, mais dont le nom et les qualités (c'est bien dommage) nous sont restés inconnus.

» Je dois cependant vous faire remarquer que ces travailleurs invisibles n'exigeaient qu'un faible salaire en échange de leurs peines. Ayant un estomac qui fonctionnait absolument comme le nôtre, ils recevaient volontiers du pain, des *tortais*, *des rabosses* (*), des fruits ou tout autre aliment, excepté la chair des animaux. Nos ancêtres leur portaient toujours une provision raisonnable; c'était une dette de reconnaissance qu'ils acquittaient avec plaisir, un seul pourtant murmurait; c'était Xhove.

(*) Galettes à la farine de seigle. — Pommes entourées de pâte cuite au four.

Digitized by Google

» La race des Sotays s'était répandue sur une infinité de points du pays de Liége ; on cite beaucoup d'endroits où ils s'étaient établis (*), et partout ils se faisaient chérir par leur douceur et leur bienveillance. Ainsi que cela devait être, disait Gabriel en se rengorgeant, le chef suprême des Sotays avait choisi le lieu le plus distingué pour y établir sa résidence ; il habitait les glacis de la citadelle. Vous pouvez encore voir dans l'angle rentrant formé par la jonction du rempart des Anglais avec le bastion du clergé, à peu d'élévation au-dessus de la terre, une voûte en ogive, maçonnée depuis plusieurs siècles, et qui vous est

(*) *Nomenclature des lieux de la province de Liége* où se trouvent des grottes.

VALLÉE DE LA VESDRE :

Chaudfontaine, Fonds de Forêt, entre Vaux, Freuheid et Olne, Goffontaine, près de Massaus à Pépinster.

AU-DESSUS DE VERVIERS :

Aux Surdants, à l'ermitage Ste-Anne.

Adseux près de Louvegnez.

Remouchamps sur l'Emblève.

VALLÉE DE L'OURTHE :

Vieuville, Logne, Comblain-au-Pont, Tilf.

VALLÉE DE LA MEUSE :

Ramioul, Engis, Engihoul, Trou-Manteau.

VALLÉE DE LA MÉHAIGNE :

A l'Ermitage près de Hucorgne.

HORS DE LA PROVINCE.

Han, sur la Lesse, Freyr sur la Meuse, Villers Ste-Gertrude.

Toutes ces grottes portent les noms de *Chantoires*, de *Trous de Sotays*, de *Lutons*, de *Masotays*, de *Petits-Diables*, de *Huns*, de *Sarrasins*, et de *Baumes*. Toutes sont creusées dans le calcaire anthraxifère et se trouvent pour la plupart à proximité ou dans les nombreux replis des bandes calcaires et à différentes hauteurs du sol.

Digitized by Google

connue sous le nom de *Trou-des-Sotays* (*), c'était en effet l'entrée du chef-lieu des bons amis des Liégeois; et ceux-ci leur furent redevables d'un trésor qui devint pour eux et leurs descendants une source de richesses(*).

» A toutes les calamités qu'endurait le peuple liégeois de la part des quatre méchants seigneurs, vint se joindre, une année, un hiver si rigoureux que la Meuse et l'Ourthe ne présentèrent plus que deux longs bancs de glace; les fontaines gelèrent également, les plus gros arbres se fendirent par la puissance du froid, et, phénomène bien plus surprenant! le lait se gela dans le pis des vaches ainsi que les œufs dans le corps des poules; les hommes avaient des chandelles de glace sortant du nez et de la bouche comme celles qui pendent aux toits dans les hivers ordinaires. Ce n'est pas tout : les loups et les ours sortirent des forêts, et entrèrent dans la ville où ils croquaient les gens comme les écureuils croquent les noisettes. Les habitants de la montagne Ste-Walburge, plus éloignés des bois, furent aussi plus à plaindre que les autres, n'ayant rien pour se chauffer.

» La cabane la plus rapprochée du Trou-des-Sotays était habitée par une pauvre veuve avec sept enfants en bas âge. Pour éviter de périr de froid, elle avait brûlé dans son foyer jusqu'à la paille de leur commune couche. Une nuit, que la pauvre mère croyait être la dernière de toutes pour elle et sa famille, tenant les plus jeunes de ses en-

(*) Je présume que le souterrain dont il est ici question était une des anciennes carrières d'où l'on avait extrait le grès houiller employé jadis comme pierre de construction, ou bien l'une de ces galeries à la craie ou à la marne si abondantes et encore exploitées à la montagne Ste-Walburge.

Digitized by Google

fants groupés sous son corps comme une poule couve ses poussins, elle entendit frapper doucement à sa porte. Vivement alarmée elle crut que c'était un loup qui venait pour les dévorer, quand, rassurée par les sons d'une voix bien connue (c'était celle des Sotays), elle alla tirer le verrou et ouvrit..... Elle ne vit personne, mais elle resta frappée d'un merveilleux saisissement en apercevant près du seuil de sa porte un feu fait avec des pierres noires et donnant une chaleur supérieure à celle du brasier le plus ardent. N'osant d'abord en approcher dans la crainte que ce ne fût l'œuvre d'un malin esprit, elle se hasarda cependant, après une hésitation prolongée, à enlever ce combustible, et le porta dans son âtre d'où bientôt se répandit une chaleur qui ranima ses membres engourdis par le froid et ceux de ses enfants. Ce bienfait, ainsi que vous allez l'apprendre, ne devait pas se borner là. Lorsque le jour fut venu, elle vit avec surprise un sentier nouvellement tracé et tout couvert de poussière noire, qui, de sa porte, conduisait à une élévation de terrain peu distante de sa demeure. Elle le suivit, et quelle joie n'éprouva-t-elle pas lorsqu'elle vit une légère excavation récemment faite dans un bloc de quatre pieds d'épaisseur, de même nature que le charbon de terre, qui lui avait été miraculeusement apporté la nuit précédente! Elle et ses enfants se mirent soudain à extraire le précieux minerai; elle alla le vendre dans la ville et ne divulgua le secret de ce trésor que lorsqu'elle en eut retiré une somme qui la rendit riche à jamais. Telle est la très-véridique origine de la découverte de la houille parmi nous.

» Chacun était pénétré de la plus vive reconnaissance envers les bons Sotays. Ce fut à qui la leur témoignerait en allant déposer à l'entrée de leur *Trou* toutes les petites

Digitized by Google

friandises imaginables. Comment advint-il qu'au milieu de cette unanime expression du sentiment le plus louable, il se trouva un homme assez pervers pour insulter les bienfaiteurs du canton par un odieux subterfuge?

» On était arrivé au printemps, et Xhove voulant faire disparaître de son manoir la trace des fumées de l'hiver, mit des ouvriers en réquisition à cet effet, et fit porter aux Sotays tout son linge à lessiver et sa batterie de cuisine à frotter. Soumis comme les autres à l'offrande d'usage, il conçut l'indigne projet de faire une grande fournée de pains avec deux tiers de cendre de houille tamisée et un tiers de son. Ces pains furent placés près du souterrain.

» Ce jour-là même, vers midi, la montagne Ste-Walburge trembla comme si elle eût été saisie de convulsions affreuses, et l'on entendit un cri plus terrible encore que le rugissement du lion irrité. Bientôt on vit sortir du Trou des Sotays un homme d'environ une coudée et demie de hauteur, vêtu d'une robe en tissu d'amiante jaunâtre, portant une barbe couleur de feu descendant jusqu'aux pieds. Ses yeux brillants comme deux escarboucles lançaient des regards foudroyants; deux serpents enlacés ceignaient sa tête en guise de diadème. De la gueule ouverte de ces affreux reptiles s'exhalait une haleine fétide; leur langue, longue, noire et fourchue distillait un venin mortel et leurs sifflements répandaient l'effroi et l'épouvante. Dans les mains de cet être surnaturel était une massue de fer du poids de 500 livres qu'il maniait avec autant de légèreté que l'un de nos muscadins manie sa badine.

» Tel que je viens de vous le dépeindre, cet homme était le roi des Sotays. En quelques bonds il franchit le vallon de Fonds-Pirette, et gravit la montagne avec la même

Digitized by Google

vélocité. Arrivé devant le château de Xhove, il en brisa les portes aussi aisément que l'on casse un œuf à la coque, et entra dans la salle où le maître, attablé avec ses fils, riait encore aux éclats du bon tour qu'il venait de jouer aux *petits mirmidons*. Mais l'heure avait sonné qui devait purger la terre de ces monstres maudits; en un instant leurs corps furent mis en marmelade par la massue du roi des Sotays. Celui-ci, après cette terrible exécution, rentra dans son *Trou;* mais depuis lors lui et son peuple ont disparu à jamais du pays de Liége (*). »

Ainsi parla le vieux Gabriel à l'une des veillées de la chaumière du rempart. Pour peu que ses contes n'agissent pas trop soporifiquement sur le lecteur, j'en continuerai la suite une autre fois.

LE DOCTEUR B..Y.

(*) Voyez dans la *Revue Belge*, livraison de janvier 1840, le charmant et spirituel article de M. Ph. L***, intitulé : *Tradition liégeoise — le château de Montfort.*

Digitized by Google

POÉSIE.

PAULINE,

HISTOIRE DE TOUS LES JOURS.

D'ailleurs que je vous plaise ou non, bien peu m'importe,
Puisque je ne vous rends pas l'argent à la porte.

LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE UN COEUR D'HOMME ET UN COEUR DE FEMME.

I.

J'aime le coin du feu. Quand en hiver il neige,
Et que la nuit survient, amenant quelque ami,
De ces bons vieux amis qui datent du collége,
C'est le bonheur, le soir, de s'étendre à demi
Pour suivre mollement la flamme qui voltige
Et qui prend à vos yeux des contours bien connus.
On revoit en penser des attraits qu'on néglige,
Ou bien on se souvient de ceux qui ne sont plus.
L'histoire la plus simple alors a bien des charmes!
On écoute en fumant et l'on écoute mieux.
Comme on ne s'y voit pas on peut verser des larmes,
Sans que l'on ait besoin de détourner les yeux.
J'en sais une. Elle est vieille, et si je vous la conte,
C'est que je suis tout seul, ici, devant mon feu;
Je vais, pour m'amuser, vous ennuyer un peu,
Et soyez sûrs qu'un jour je vous en tiendrai compte.

II.

C'est en rimes, messieurs. — Si je rime ceci,
C'est que j'aime les vers comme un fou; c'est qu'aussi
Les vers sont une langue à part, que tout le monde

Digitized by Google

N'a pas le don d'entendre, et qu'elle sert de fronde
Pour écraser les sots; — et notons, qu'ici bas,
Sans tomber sur des sots on ne peut faire un pas.
C'est un mal qu'avec soi chacun traîne à sa suite,
Et qu'on ne fuit pas même en se faisant ermite.

III.

C'est en rimes. — Je dis des rimes, non des vers.
Des vers, on n'en voit plus. Depuis Racine, vers
L'an mil six cent, — déjà deux siècles (le temps passe
Très-vite, et c'est affreux comme en un court espace,
On se trouve, un beau jour, vieux et laid à la fois;)
Depuis Racine donc, le poëte des rois,
La poésie est morte et s'en est retournée
Au ciel. — C'était le ciel qui nous l'avait donnée. —
D'ailleurs, dans notre temps d'égoïsme, où le cœur
A partout secoué tout sentiment d'honneur,
C'est un type bizarre et perdu qu'un poëte.
Si l'on en parle encor c'est comme d'une bête
Antédiluvienne. On en est parmi nous
A le traiter parfois comme on traite les fous. —
Puis un peuple marchand, qui ne lit que Barême,
Pourrait-il, sans rougir, acheter un poëme!
Il n'y comprendrait rien, aux mots de foi, d'amour.
La lumière des uns, pour d'autres est un four. —
Oh! que c'est poétique et beau qu'une patrie
Que la honte flétrit, que suce l'industrie!
Et comment donc chanter devant de gros marchands
Qui font de larges yeux sans comprendre vos chants,
Et qui, même au théâtre où la musique berce,
Parlent entre eux d'argent, d'achats et de commerce!

IV.

J'écris pour les amants, pour tous ceux dont le cœur
Bat d'espoir et d'amour au son d'une parole,
Qui respectent la femme et prisent la pudeur,

Digitized by Google

Et non pas pour ces gens qui n'ont, sale et frivole,
Qu'un désir tout charnel, et mettent le bonheur
A suivre, chaque soir, les femmes dans la rue,
Vieillards de vingt-cinq ans, dont le doute moqueur
Souille toute innocence, et de son poison tue. —
Le bonheur, insensés ! c'est d'aimer, c'est, le soir,
D'entendre, à deux genoux, une voix bien connue
Vous parler d'avenir, de tendresse et d'espoir :
C'est, surtout, c'est savoir qu'au monde il est une âme
Qui ne vit que par vous, qui ne pense qu'à vous :
C'est vivre enfin, c'est vivre ! — Oh ! oui, sans cette flamme,
Dans ce val des douleurs, mon Dieu, que ferions-nous !

V.

Si j'ai peur de quelqu'un, c'est d'un sot qui raconte
Ses voyages en Suisse et qui poursuit vos pas,
Pour dire qu'il a vu tout ce qu'on n'y voit pas.
Plus un pays est loin, à ses yeux, plus il compte :
Comme s'il fallait faire un voyage pour voir
Les montagnes perdant leurs crêtes dans la brume,
Ou sur quelque rocher un gothique manoir ! —
Eh ! quoi donc de plus beau que la Meuse, le soir,
Quand on rêve d'amour dans la barque et qu'on fume,
Et que de temps en temps une étoile s'allume ?
— Il n'est qu'une patrie. Elle est où bat le cœur.
Insensés ! La nature est partout où l'on aime !
Trouverais-je, là bas, ce qui fait le bonheur ?
C'est où sont mes amours qu'est le pays suprême !

VI.

C'était le soir. — J'ai dit que la Meuse, le soir,
Est belle, aux mois d'été. Là-bas, vis-à-vis, bleues,
Les montagnes ; autour, claire, comme un miroir,
La Meuse, qui se perd après une ou deux lieues ;
Et puis, tout au-dessus, un beau ciel d'orient
Et des parfums de fleurs que la brise vous jette,

Digitized by Google

Toutes choses rêvant pour vous et souriant,
Grand et divin spectacle à vous rendre poëte.

VII.

Deux barques descendaient le courant, toutes deux
Blanches, et qui miraient leur voile au clair de l'onde.
Dans l'une, Alfred; — dans l'autre, un groupe gracieux :
Deux femmes, l'une ayant bien trente ans, l'autre blonde,
Pauline, aux grands yeux bleus et la taille fort bien; —
Puis un petit enfant jouant avec un chien;
Puis, sur le banc, tenant les rames, un jeune homme,
Bouclé, portant corset, de ces êtres qu'on nomme
Des *lions*, genre étrange et qui tient le milieu
Entre l'homme et la femme, et qu'on voit qui parade
Sur les quais, s'étalant comme une mascarade
Et parlant de chevaux, de femmes et de jeu.

VIII.

Alfred, dans son canot, chantait une romance.
— La nuit, sur l'eau, tandis qu'autour tout fait silence,
Rien n'est doux comme un chant qui s'élève soudain!
Le passant écoutait, arrêté sur la rive,
Regardant le ciel rouge à l'horizon lointain.
Les deux femmes prêtaient une oreille attentive,
Et le dandy riait encor d'un calembour
Qu'il avait fait à table, en buvant, l'autre jour.

IX.

En ce moment, le chien jeta d'un coup de patte
L'enfant dans l'eau. — « Mon Dieu! » — Ce cri partit soudain,
Cri de mère, terrible, à fendre un cœur d'airain. —
Tranquille, le lion arrangeait sa cravatte. —
Le fleuve reprenait son calme. Au même instant,
Un cri joyeux répond à ces cris de détresse.
Alfred nage et s'avance et revient triomphant.
L'enfant se trouve à bord. On l'embrasse, on le presse,

Digitized by Google

On partage au sauveur les baisers de l'enfant...
— Alfred, qui l'aurait dit, que ce moment suprême
Condamnait à souffrir ta jeunesse en sa fleur;
Car Pauline est charmante, et du moment qu'on aime
On doit s'attendre à voir arriver la douleur!

X.

On aborda. — L'enfant souriait à sa mère,
Qui bénissait le ciel d'un bonheur si prospère.
Le lion regardait sa canne à pommeau d'or.
Et Pauline... — D'où vient qu'elle était rouge encor?
D'où vient que ses regards, où brillait la tendresse,
Remerciant Alfred, se retournaient sans cesse?
D'où vient, quand on aborde et qu'il faut s'en aller,
Cette pâleur qui monte et qu'on voudrait céler?
D'où vient qu'on laisse, enfin, tomber sur le rivage,
La fleur que tout le jour on portait au corsage,
Et qu'on ne vous a pas, à l'heure du départ,
Alfred, remercié, si ce n'est d'un regard? —
C'est que l'amour est là, c'est que cette journée,
Pauline, a décidé de votre destinée;
C'est qu'on vous aime, Alfred, après ce grand danger...
— Mes lecteurs, dès demain, apprenez à nager.

XI.

J'aperçois le lecteur qui, tout bas, me reproche
De ressembler trop fort à l'auteur de Marsoche.
C'est trop d'honneur, vraiment, et j'en suis très-flatté!
Mais ce rapprochement n'est pas la vérité.
Nous différons beaucoup. Musset devient classique,
Et moi, je suis encor, Messieurs, un romantique.
En second lieu, Musset ne fait que de beaux vers,
Et votre serviteur fait les siens de travers.

Digitized by Google

Enfin, notez ceci, je suis Belge, et par suite,
Un Belge ne fait rien de bon que s'il n'imite;
Et comme on dit que nul n'est prophète chez lui,
Je ne puis faire bien qu'en imitant autrui.

XII.

N'est-ce pas que l'amour va vite à la campagne?
Serait-ce que le cœur, trop plein d'émotions,
Sent, de les déborder, un besoin qui le gagne,
Ou bien que l'air des champs excite aux passions?
Je ne sais. Mais toujours est-il vrai que notre âme,
Aux champs, s'échauffe et bout à l'aspect d'une femme;
Puis l'air pur, — un vallon, — l'herbe douce, — à côté
D'un ruisseau, — quand la terre, après un jour d'été,
Exhale sa fraîcheur, — et parfois la cascade
Qui, le soir, vous endort de sa triste ballade, —
Tout cela fait rêver; et devenir rêveur,
O mon Dieu, c'est trouver un vide dans son cœur.

XIII.

Les jours suivants, Alfred revint dans sa nacelle.
Pauline, soit hasard, soit autre chose, vint
Aussi de ce côté. — La lune était fort belle,
Et la lune en amour.... — Au diable ce refrain!
Passons outre. — Un amant, depuis le monde antique,
A toujours commencé par être platonique.
Rien n'est plus rebattu qu'une histoire d'amour.
Où suis-je donc allé me fourrer à mon tour? —
Chaque lecteur, au moins une fois, je suppose,
Etant jeune, s'est pris d'amour, et sait la chose.
Ce sera donc un mois d'écoulé, s'il vous plait? —
A cette époque, Alfred, le soir, encor, venait;
Mais il n'était plus seul. Un ange au doux visage
Le joignait, — et tous deux, seul à seul, sous l'ombrage,

Digitized by Google

Ils se disaient des riens, comme tout un long jour,
On s'en dit; — car un rien, c'est beaucoup en amour;—
Ou, les bras enlacés, à travers la prairie,
En mêlant de baisers leur douce causerie,
Ils marchaient, oubliant qu'il viendrait un réveil,
Ou ne se parlant pas de peur qu'une parole
Ne brisât leur bonheur et leur extase folle...
— L'amour tient à si peu! C'est comme le sommeil.

XIV.

As-tu donc mis, mon Dieu, dans le regard des femmes
Quelque chose du ciel, quelque rayon de flammes?
Non, rien comme leurs yeux pour bien parler d'amour;
Non, rien de plus puissant qu'un regard: il console,
Et la douleur se fond à sa seule parole
Comme la neige fond au soleil de retour. —
Sans la femme, que faire et qu'aimer dans la vie?
L'homme cache si mal tant de haine et d'envie,
Que vers elle on revient comme vers le bonheur.
—Oh! merci, dans un monde où tout ressemble aux roses,
Où tout est vain, — merci, mon Dieu! de ces deux choses:
La muse à mon chevet et l'amour dans mon cœur!

XV.

Tous, vous avez aimé, — tous, vous avez dans l'âme,
Comme un secret, logé quelque image de femme; —
Tous vous savez aussi que l'amour fait souffrir;
Que dis-je? vous savez qu'on peut même en mourir!
Mais avez-vous été, dites, trahis peut-être,
Mais avez-vous maudit cet amour, votre maître,
Qui, dès qu'il est entré, ne sort plus sans douleurs,
Ni sans traîner à lui des lambeaux de nos cœurs?

Digitized by Google

Mais savez-vous, enfin, savez-vous, par vous-même,
Ce que c'est que de perdre un jour celle qu'on aime?
Ne l'éprouvez jamais! croyez-moi, c'est la mort!
Car serait-ce une vie où jamais l'on ne dort,
Où l'on vit de regrets qui, tels que des fantômes,
Viennent à chaque instant chanter leurs tristes psaumes,
Où brille devant vous le cuisant souvenir
D'un bonheur envolé pour ne plus revenir,
Où l'on voudrait pleurer sans qu'une larme vienne,
Où votre cœur se brise et rien qui le soutienne,
Où, quand on rit, ce n'est qu'un rire artificiel,
Où le printemps paraît triste, où l'on hait le ciel,
Où tout n'est qu'un tombeau d'illusions brisées
Qui vous ensevelit dans ses mornes pensées? —
Voilà ce qu'on ressent. — C'est alors que parfois
Le suicide élève une lugubre voix.

XVI.

Un soir, Pauline accourt, toute pâle, éplorée,
Tremblante. — Le matin, son père était venu
Dans sa chambre, disant à sa fille adorée :
« Un homme, jeune encor, que vous avez connu,
Vous aime et me demande à vous prendre pour femme...
J'ai dit: Oui. Dans huit jours vous devez obéir. »
Cette nouvelle affreuse avait brisé son âme.
Trente coups de poignard l'auraient fait moins souffrir.
— Et la raison, lecteur, qui tourmentait Pauline,
Était-ce de quitter son Alfred, ses amours,
Eux qui s'étaient juré de s'adorer toujours?
Non, ce n'est pas cela. Non, ce qui la chagrine
C'est que son fiancé n'est pas beau, qu'il décline;
Mais en revanche, il a, pour cacher sa laideur,
De l'esprit plein la bourse et d'argent plein le cœur,
— Deux choses qui, ma foi, dans nos saintes familles
Font réfléchir souvent toutes les jeunes filles!

Digitized by Google

XVII.

J'ai des haines. — Je hais bien des choses. — Je hais
Les sots, — les fats qui sont tous des sots, — les attraits
D'un concert d'amateurs chantant des mélodies ; —
Je hais monsieur Boileau, — je hais les tragédies
Classiques, — les enfants quand ils ont trop d'esprit, —
Les vers et les romans qu'un auteur belge écrit ; —
Je hais les longs hivers, — je hais les jours de pluie,
Et les cieux noirs qui font qu'on boude et qu'on s'ennuie, —
Je hais les rois poltrons, — les ministres sans cœur,
Les lâches, et tous ceux qui vendent leur honneur ; —
Mais je hais encor plus, par-dessus tout, les femmes
Coquettes, au cœur froid, jouant avec nos âmes,
Agaçant notre amour d'un regard, et demain
Repoussant cet amour avec un froid dédain...
— Mais d'où vient cette haine et qui m'y détermine?
C'est qu'on m'a fait, lecteur, ce que fera Pauline.

XVIII.

Alfred ne la vit plus. — Un hymen arrêté
Vous fait grandir d'un mètre aux yeux de la famille.
Peut-on agir encor comme une jeune fille?
On a bien autre chose à faire, en vérité!
La corbeille est venue, et toute la journée
On essaie une robe, on commande un chapeau.
Ce ruban va trop mal, — la couleur est fanée ; —
La taille fait des plis, et l'écrin n'est pas beau.
— Oh! c'est affreux, vraiment, comme chez une femme,
La toilette a le don fatal d'occuper l'âme!
C'est leur Léthé. — L'amour cède devant un schal ;
Un rendez-vous s'oublie en devisant d'un bal. —
— Aussi, c'est bien à tort qu'on se fâche, ma chère,
Quand vous n'y venez pas à votre heure ordinaire.

Digitized by Google

XIX.

Ma lectrice, à coup sûr, va s'arrêter ici,
Pour rêver, sur sa main penchant sa belle tête. —
Rêver ! mais à quoi donc, s'il vous plait ? — A ceci :
— Un jour, on a valsé plusieurs fois, à la fête,
Avec un beau jeune homme aux longs cheveux bouclés.
On a plu. — Jeune et beau, c'est donc une conquête
A garder. — Les moyens doivent être étalés. —
D'abord, on va payer son ardeur d'un sourire :
Le dimanche, à la messe, on se retournera :
Les lettres qu'on reçoit est-ce un mal de les lire ?
On dit bien, il est vrai, qu'on les déchirera. —
Serments de femme ! — Enfin, un jour, plein de délire,
L'amant veut qu'on réponde, ou bien il se tuera. —
On a peur. — Quoique femme, on n'est pas insensible.
Et s'il allait mourir !... — C'est de l'humanité.
D'ailleurs, on ne peut pas toujours être inflexible....
On répond, — et sitôt le billet cacheté, —
On reprend sa lecture à l'endroit où Pauline
Oublie un rendez-vous en parlant mousseline.

XX.

Oh ! vrai ! les dieux s'en vont. — Les rois s'en vont aussi. —
Un seul est demeuré, tout puissant, sur la terre,
Un seul, qu'à deux genoux tout le monde révère,
Qu'on ne détrône pas, qui jamais n'est trahi,
Et qui ne trouvera nulle part de sceptique
Ni d'impie, — et que tous, protestant, catholique,
Arabe et cætera, nous prions du matin
Jusqu'au soir, et du soir au matin ; — qui vous change
Du blanc au noir, — le Dieu, le plus divin enfin,
Qui seul fait des amis et cache toute fange, —

Digitized by Google

Sans lequel on n'est pas compté comme un vivant!
— Qui ne l'a deviné? Ce grand Dieu, c'est l'Argent!
Il a tout abattu. Chaque peuple l'encense,
Et chaque homme à son char se traîne en haletant.
L'amour même, l'amour, il cède à sa puissance,
Et les cœurs pour de l'or se vendent lâchement!
— Va! sois maudit, tyran qui gouverne le monde!
Va, puisse l'avenir briser ton sceptre immonde,
Et viennent des Titans, qui, plus heureux demain,
Précipitent ton trône et t'écrasent enfin!

XXI.

Que vas-tu faire, Alfred! Pauline se marie.
C'est ce soir. Le sais-tu? Demain, elle sera
La femme de cet autre... Elle l'embrassera....
Horreur! — Penser, ce soir, qu'elle sera flétrie,
Penser qu'elle aimera ce vieillard, que ses bras
Pourront l'entrelacer sans qu'elle se défende,
Et que s'il dit: « Je veux! » il faut qu'elle se rende,
Et qu'elle écoute enfin cet amour sale et bas! —
— Quoi! ton cœur ne s'est-il pas brisé? Quoi, la tombe
N'offre-t-elle jamais un refuge au malheur? —
L'espérance s'y noie et le chagrin y tombe....
— C'est le meilleur moyen de guérir la douleur!

XXII.

Oh! les beaux vêtements de velours et d'hermine!
Comme la bouche rit, comme l'œil s'illumine!
Que de velours frôlant, en passant, le satin!
Que de teints frais qui sont tout jaunes, le matin!
Que de fleurs aux cheveux, aux mains, dans les quadrilles,
Que de fleurs, sans pourtant compter les jeunes filles!

Digitized by Google

Oh! les jolis regards et les tendres ébats,
Et le rire et les yeux qui se parlent tout bas!
Que de luxe en parfums, en bijoux, dans la soie!
Quel luxe! Mais aux cœurs est-il autant de joie?
— Non, non, car vous voyez surgir de toutes parts
L'envie aux jeunes gens, le regret aux vieillards.
— Mais regardez là-bas. Voici la mariée.
Qu'elle est charmante ainsi! Comme elle valse bien! —
Certes je donnerais pour la place enviée
Mon paradis, auquel j'ai droit en bon chrétien!
— Oh! comme c'est cruel, mon Dieu, qu'un bal de noce!
Danser, quel beau plaisir! — On a bien autre chose
A se dire. — Un regard vous dit d'attendre au bout;
Un regard... Quand le sang vous monte au front et bout...
Oui, vante qui voudra les mœurs de nos familles...
— On ne s'épouse pas pour danser des quadrilles.

XXIII.

Que la chaleur est grande! On étouffe au salon.
L'éventail se balance; on gagne le balcon...
— Oh! que la nuit est belle! Au dehors, elle exhale
De ses parfums si doux la fraîcheur virginale. —
On respire du moins. — Essayez donc, le jour,
De faire à quelque femme un tendre aveu d'amour?
On rira. — Mais, la nuit, on a l'ombre pour voile.
On écoute bien mieux regardant une étoile.
Même, sans y bien voir, on cause encor des yeux,
Et c'est un vieux patois qui se parle en tous lieux.

XXIV.

Dans son appartement Pauline se retire
Seule. — Elle a grand besoin d'être seule un instant. —
Ce bal, que, jeune fille, elle eût trouvé charmant,

Digitized by Google

Aujourd'hui la fatigue et son cœur en soupire. —
Elle a peur. — Elle vient de revoir, en dansant,
Tantôt, de son Alfred l'image délaissée.
Elle le voit, pleurant, triste, et, dans sa pensée
Roulant de noirs projets et parlant de mourir.
Elle a peur, — et cherchant à chasser cette image
Qui la suit comme un spectre et qui la fait souffrir, —
Dans sa chambre elle vient reprendre un peu courage.

XXV.

Elle entre, puis recule et jette un cri d'effroi.
Est-ce une illusion? — Tremblante, elle s'avance :
— « Alfred! » dit-elle bas. — Et lui répond : — « C'est moi ! » —
Tous deux, se contemplant, s'arrêtent en silence;
Enfin Pauline dit, après quelques instants,
D'une voix creuse : — «Alfred, que fais-tu là ! » — « J'attends! »

XXVI.

Ma lectrice est jolie; — au moins, je le suppose,
Et je suis trop galant pour douter de la chose.—
Elle a plusieurs amants. — C'est trop juste. On n'est pas
Si simple que d'aimer quelqu'un jusqu'au trépas.
C'était bon autrefois, aux temps du moyen-âge,
Où le mari donnait à sa femme volage,
Pour son souper, le cœur de son amant rôti.
Quel goût avait ce cœur, je l'ignore. — Aujourd'hui,
C'est changé. — Nous avons un tout autre système.
On calcule d'abord avant de dire : J'aime.
C'est la traite des cœurs. — Et vous dites pourtant
Que vous êtes, messieurs, moins immoraux qu'avant!
— Je disais donc tantôt, que sans doute, en son âme,
Ma lectrice a trouvé cette Pauline infâme,
Et juré ses grands dieux d'agir, en pareil cas,

Digitized by Google

Tout autrement. — Bravo! Ce qui n'empêche pas
Que, si l'occasion s'en présente, ma chère,
Vous trahirez bientôt de la même manière.

XXVII.

« J'attends. Depuis huit jours, Pauline, ainsi, j'attends,
» Et depuis ces huit jours je compte les instants,
» Retenant mon cœur prêt à briser ma poitrine,
» Et depuis ces huit jours rien n'est venu, Pauline!
» J'attends. — Un soir, là bas, — tu dois t'en souvenir,—
» C'était, comme ce soir, une nuit étoilée.
» Nous nous disions : Je t'aime! et parlions d'avenir,
» Et mêlions notre voix aux voix de la vallée. —
» T'en souviens-tu? Non. — Or, je viens à ton secours.
» Aux rendez-vous, — le temps a passé bien rapide, —
» Tu ne viens plus, hélas! et j'y viens tous les jours.
» Pourtant le ciel toujours est bleu, le flot limpide.
» Ton cœur est-il comme eux et m'aime-t-il toujours?
» Tu m'avais dit, avec un céleste sourire : —
» — Je ne serai jamais à nul autre qu'à toi. —
» Es-tu prête? J'attends, et je viens te redire : —
» J'attends. — Tu ne dois être à nul autre qu'à moi! »

XXVIII.

Pauline a reculé; ses forces l'ont trahie :
Son pauvre cœur se glace :.. elle tombe à genoux.
« Grâce! » murmure-t-elle, et sa voix qui supplie
Implore, mais en vain, son Alfred en courroux.
— Vous rappelez-vous bien, lecteurs, la belle scène
De Robert, où Bertram trouve, près de la croix,
Alice, agenouillée. Il s'approche, il l'entraîne
Et dans sa main de fer brise ses faibles doigts.
Sous son regard Bertram la tient demi-brisée

Digitized by Google

Et l'interroge. — Tel, jadis, l'Ange du mal
Entraînait dans l'abime Eloa terrassée. —
Bertram veut, la trouvant à cet endroit fatal,
Savoir ce qu'elle sait du complot infernal.
« Je n'ai rien vu, rien vu! » dit Alice glacée,
Tant ces yeux flamboyants semblent percer les siens!...
Mais Bertram incrédule, au nom de son vieux père,
A la jeune Normande ordonne de se taire,
Et la main sur sa tête, il dit : « Tu m'appartiens! »

XXIX.

Pauline est comme Alice. Elle a peur... Elle crie...
Mais Alfred dans ses bras l'enlace avec ardeur.
Son poignard a trouvé le chemin de son cœur,
Et Pauline en tombant n'est plus qu'un corps sans vie.
Elle expire, et pourtant, d'une voix affaiblie,
Elle murmure encor : « Dis-moi, n'avais-je pas
Raison de dire, Alfred, amour jusqu'au trépas! »

XXX.

On accourt, on s'émeut. — Tout déserte la salle
De danse, et tout remplit la chambre nuptiale.
Deux corps sont étendus, et tous deux, s'enlaçant,
Montrent qu'ils sont tombés, tous deux, en s'embrassant.
— Alfred seul vit encore. Il s'agite, il remue,
Il succombe, en râlant, au poison qui le tue. —
On arrache Pauline à ses baisers affreux....
— « Arrière! » dit Alfred. « Allez, que l'époux vienne! » —
Et quand il vient, Alfred lui dit, roulant les yeux :
— « Vivante, elle est ta femme, et morte, elle est la mienne. »

XXXI.

Ce dénouement est vieux! — vont dire les lecteurs,
— Et *lecteurs* au pluriel, car ici je suppose

Digitized by Google

Que mes vers trouveront au moins deux amateurs. —
Ce dénouement est vieux, il est dans monsieur *Chose!*
— Qu'importe s'il en est quelque part un pareil!
Il n'est depuis Adam rien de neuf sur la sphère;
Et tout se chauffe et naît sous le même soleil.
Tel auteur que, depuis deux cents ans, on révère,
N'eut d'esprit qu'en volant Horace et Juvénal. —
Inventer, c'est facile à dire, mais n'invente
Pas qui veut. On se meut dans un cercle fatal.
On se vole, on se fait une guerre savante,
Et je ne vois que Dieu qui soit original. —
Virgile imitait bien l'Iliade d'Homère :
Homère le divin compilait Dieu sait qui :
Musset, que j'ai suivi, suit l'auteur du Corsaire :
Et Molière a la gloire, et Bergerac l'oubli.
— J'imite un tel, dit-on. — Eh! c'est que sur la terre
Il vint plus tôt, — sans quoi j'eusse écrit avant lui.

STEPHANO.

Liége, avril 1839.

Digitized by Google

POÉSIE LATINE (1).

FUNUS NAPOLEONIS LUTETIÆ EMERITORUM

MILITUM TEMPLO ILLATUM.

Optata, luctum, Gallia, lux adest
Miscens triumpho, gloria quam tuis
Addet tropæis, lux in omne
Francigenis memoranda sæclum;

Herois almæ reliquias tui
Quæ reddit urbi, quem procul exulem
Traxisse vitam, quem sepultum
Rupibus oceani dolebas.

Mutare nescit cor generosius
Fortuna mutans. Carior, en, redis
Post luctuosas sanctiorque
Napoleon patriæ ruinas!

Immensa caros gloria scilicet
Tecum revinxit, gloria, nullius
Mortale quæ velavit unquam
Splendidiore caput corona.

Non Cæsarem, non altius extulit
Prolem Philippi, non Carolum, tibi
Utroque magnum christianus
Quem titulo sociabit orbis.

(1) Les amis des muses latines, et la patrie des Sidronius Hosschius, des Wallius, des Becanus et de leurs nombreux émules en compte encore aujourd'hui un certain nombre, liront avec plaisir ces vers que la translation tardive des restes de Napoléon aux Invalides a inspirés à l'un des honorables doyens de notre université. M. le professeur Fuss, si avantageusement connu par ses travaux philologiques et par son excellent manuel des antiquités romaines, qui vient d'être traduit en anglais, a pris aussi depuis longtemps une place distinguée sur le Parnasse latin moderne. Ses *Poëmata*, dont la dernière édition a été publiée à Liége en 1837, ont reçu l'accueil le plus favorable; outre une foule de pièces originales d'une excellente facture, on y lit avec intérêt d'heureuses traductions de morceaux lyriques et élégiaques de Goethe, de Klopstock, de Schiller, de Lamartine, etc., etc. Les vers que nous nous applaudissons de pouvoir insérer aujourd'hui dans notre recueil, figureront avec honneur à côté de leurs aînés.

ω.

Digitized by Google

Te Marte junctas vidimus inclytas
Stravisse gentes ; te duce Galliæ
  Exultat invicto juventus,
    Quoque vocas, animosa tendit;

Sive Ister armis, vel tepidis tumens
Nilus fluentis, seu Boreæ rigens
  Visenda tellus, seu feroces
    Ferre jugum renuunt Iberes.

Amans amantis jam sibi reddito
Major videtur Gallia funere,
  Amans amantis funus urbi,
    Jura dabas ubi victor, infert.

Jam tuta sedes stat cineri tuæ;
Sacrata, si quid stare diu sinit
  Terrestre fatum, si quid ævi
    Non potuit temerare labes,

Mortalis, eheu, parcere nescia
Famæ! Pharaonis pyramides sui
  Funus reliquit; nec potentis
    Gens cineres colit ulla Cyri,

Nec Roma, victrix condidit ardua
Quas mole quondam. Sola repellere
  Oblivionem, sola gaudes
    Spernere barbariemque, et ævi,

Clio, ruinas, musaque præpotens,
Quæ sorte vulgi celsior eximit
  Virtus, tenebrosæ silente a
    Gurgite præripuisse Lethes.

Sic fama chartis, Napoleon, tua,
Nil dissipatis ossibus indigens,
  Durabit usque, humana donec
    Exitio dederit, suprema

Digitized by Google

Qui lege mundum fataque digerit
Summis et imis. Gallia, nescium
  Quietis heroem beata
    Hic jubeat requiesse pace;

Caro quietem, Gallia, pignori
Hic donet, ora! fulgida templa quod
  Tholo sub aurato, peractæ
    Militiæ sacra templa servant;

Labore lassis magnificis ubi
Dat grata tectis patria præmium
  Fusi cruoris; qui verenda,
    Bellipotens, tua jam revisent

Sepulchra muta non sine lacryma,
Supraque, victis quæ procul hostibus
  Vexilla mittebas, stupentes
    Dum trepidant tua signa gentes.

Huc, terra solis qua radiis calet,
Seros nepotes gloria concitat;
  Hic vota fundent, queis supremi
    Meta boni domuisse mundum.

Tua cruentæ, gloria, scilicet
Te calce, flagro te laceræ tuo
  Gentes adorant, quosque famæ
    Sedibus æthereis locasti!

At justiori tu bona lance jam
Terrena ponens, gloria quos tua
  Conturbat in bellum reposcens,
    Francigenum tua busta circum,

Pacis revertens ceu genius bonus,
Compesce mentes; Gallia gentibus
  Sic æqua cunctis sub beata
    Pace velit sociare mundum!

Digitized by Google

CORRESPONDANCE. — ADDITIONS A L'ARTICLE SUR LES AVANTAGES QUI RÉSULTERAIENT POUR LES OFFICIERS BELGES DE L'ÉTUDE DE LA LANGUE ALLEMANDE (1).

MM.,

Dans l'article intitulé : « *Quelques mots à mes camarades de l'armée sur les avantages qui résulteraient pour nous, officiers belges, de l'étude de la langue allemande*, » que vous avez eu la bonté d'accueillir dans la livraison de juin de votre intéressante publication, je disais que notre instruction militaire n'aurait rien à gagner à la connaissance des langues italienne, espagnole et portugaise. A l'appui de l'opinion contraire, vous citez l'ouvrage de Rumpf: « *Littérature universelle des sciences militaires. Essai d'un catalogue systématique et chronologique des livres militaires qui ont paru depuis l'invention de l'art de l'imprimerie dans les langues principales de l'Europe* (jusqu'en 1822). » C'est cependant justement ce même ouvrage que j'invoquerai pour prouver l'exactitude de mon assertion. J'en ai extrait les résultats suivants, qui, à cause du mode de classification adopté par l'auteur, ne peuvent être obtenus que par une opération de dépouillement très-longue. Je crois, en conséquence, faire plaisir à vos lecteurs

(1) Nous nous faisons un devoir d'insérer le tableau curieux dressé par notre correspondant ; mais il nous permettra en passant de lui faire observer que la note contre laquelle il réclame, et qui n'a rien d'offensant pour les peuples du nord, se borne à constater un fait vrai, à savoir que *les peuples du midi possèdent beaucoup d'écrivains distingués sur les sciences militaires*. En nous exprimant ainsi, nous avions plus en vue la *qualité* que la *quantité*. L'honorable capitaine de chasseurs conviendra avec nous que la patrie des Cortés, des Pizarre, des d'Albe, des A. Doria, des Strozzi, des Spinola, des Montecuccoli, et de tant d'autres guerriers illustres, n'est pas restée dans l'infériorité sous le rapport de la littérature militaire. C. Q. F. D. Pour les Italiens, nous l'engageons à consulter le grand ouvrage de Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. XIV, p. 338, t. XXI, p. 199, 224, t. XXVIII, p. 61, 183, de l'édition de Milan, publiée en 32 vol. in-16, de 1826 à 1836.

ω, auteur de la note jointe à l'article de M. le cap^e. B..... *s.*

Digitized by Google

militaires en leur donnant ce petit tableau chronologique de la littérature militaire du mid· de l'Europe.

Total des livres d'histoire et de sciences militaires qui ont été publiés dans les langues principales de l'Europe depuis l'invention de l'art de l'imprimerie. 10806

SAVOIR :

Allemands.	4423	
Français	3889	
Anglais	1001	
Italiens	553	
Ouvrages grecs et latins	467	
Espagnols.	292	
Hollandais.	98	
Portugais	44	
Danois	20	
Suédois	19	10806

LIVRES ITALIENS.

Littérature des sciences militaires.	1 ouvrage . .			1803
Histoire des sciences militaires.	6 »	4	de	1555 à 1594
		1	»	1778
		1	»	1815
Encyclopédies militaires. . . .	12 »	2	»	1471 et 1483
		1	»	1536
		4	»	1604 à 1676
		3	»	1751 » 1769
		2	»	1813 et 1817
Art militaire en général.	21 »	8	»	1560 à 1595
		7	»	1600 » 1697
		6	»	1717 » 1785
Artillerie en général.	15 »	4	»	1537 » 1586
		6	»	1618 » 1672
		4	»	1773 » 1782
		1	»	1810

Digitized by Google

Traités spéciaux des diverses espèces d'armes et de machines de guerre, de leur fabrication, de leur usage, etc. . . .	23	»	7	» 1550 à 1598
			9	» 1601 » 1678
			6	» 1775 » 1782
			1	» 1821
Pyrotechnie.	9	»	3	» 1550 à 1595
			4	» 1741 » 1799
			2	» 1808 et 1819
Administration des armées. .	31	»	7	» 1550 à 1598
			3	» 1620 » 1658
			11	» 1717 » 1799
			10	» 1800 » 1820
Tactique.	203	»	52	» 1530 » 1599
			67	» 1601 » 1696
			60	» 1704 » 1799
			24	» 1800 » 1819
Marine	14	»	5	» 1606 » 1637
			5	» 1700 » 1751
			4	» 1804 » 1822
Stratégie	3	»	de 1567, 1640 et 1819	
Histoire militaire en général; campagnes, batailles, siéges, etc.; biographies militaires, etc. .	183	»	34	de 1518 à 1597
			81	» 1600 » 1699
			42	» 1710 » 1796
			26	» 1800 » 1822
Miscellanées.	32	»	4	» 1507 » 1587
			13	» 1610 » 1684
			8	» 1704 » 1785
			7	» 1801 » 1822
Total. .	553			

Digitized by Google

LIVRES ESPAGNOLS.

Histoire des sciences militaires.	1 ouvrage	. .		1579
Art militaire en général . . .	22	»	4	de 1590 à 1595
			6	» 1619 » 1680
			10	» 1704 » 1776
			2	» 1813 et 1814
Artillerie en général	12	»	1	de 1592
			5	» 1611 à 1699
			6	» 1754 » 1790
Traités spéciaux des diverses espèces d'armes et de machines de guerre, de leur fabrication, de leur usage, etc. . . .	3	»		» 1708 » 1779
Pyrotechnie.	1	»		» 1782
Administration des armées . .	28	»	5	» 1592 » 1596
			2	» 1640 » 1647
			16	» 1720 » 1791
			5	» 1810 » 1816
Tactique	95	»	4	» 1582 » 1598
			29	» 1600 » 1699
			47	» 1700 » 1793
			15	» 1808 » 1816
Marine	35	»	4	» 1551 » 1588
			6	» 1602 » 1692
			21	» 1703 » 1793
			4	» 1800 » 1813
Stratégie.	1	»		1603
Histoire militaire en général; campagnes, batailles, siéges, etc.; biographies militaires, etc. .	88	»	15	» 1548 à 1596
			40	» 1600 » 1693
			28	» 1716 » 1797
			5	» 1800 » 1821
Miscellanées.	6	»	1	» 1597
			2	» 1652 et 1664
			2	» 1713 à 1731
			1	» 1813
TOTAL. .	292			

Digitized by Google

LIVRES PORTUGAIS.

Encyclopédies militaires	3 ouvrages,	2	de	1785 et 1788
		1	»	1813
Traité d'artillerie	1 »		»	1642
Traité des armes à feu portatives	1 »		»	1812
Administration des armées	4 »	1	»	1784
		3	»	1800 à 1816
Tactique	17 »	14	»	1726 » 1798
		3	»	1803 » 1812
Marine	7 »	1	»	1614
		5	»	1712 à 1798
		1	»	1816
Histoire militaire en général ; campagnes, batailles, siéges, etc.; biographies militaires, etc	11 »	1	»	1642
		10	»	1800 à 1816
TOTAL	44			

RÉCAPITULATION.

LIVRES ITALIENS.		LIVRES ESPAGNOLS.		LIVRES PORTUGAIS.			
De 1471 et 1483	2					TOTAL de 1471 à 1483	2.
» 1518 à 1599	125	de 1548 à 1598	35			» » 1518 » 1599	160.
» 1600 » 1699	196	» 1600 » 1699	91	de 1614 à 1642	3.	» » 1600 » 1699	290.
» 1700 » 1799	150	» 1700 » 1797	134	» 1712 » 1798	22.	» » 1700 » 1799	306.
» 1800 » 1822	80	» 1800 » 1821	32	» 1800 » 1816	19.	» » 1800 » 1822	131.
Total des livres italiens	553	Total des livres espag.	292	Total des livres portug.	44.	TOTAL GÉNÉRAL	889.

Digitized by Google

Depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1822 il a donc été publié 4423 ouvrages dans la langue allemande, tandis que les langues italienne, espagnole et portugaise réunies, n'en comptent que 889.

Toutefois ce n'est pas sur la grande différence de ces deux chiffres que je m'appuie pour démontrer l'inutilité *relative* des langues du midi pour l'instruction militaire des officiers belges. Le peu d'importance des ouvrages écrits dans ces langues résulte surtout de leur ancienneté. Depuis les époques auxquelles la plus grande partie ont paru, l'art militaire a subi de si grandes modifications, que les livres des siècles passés ne peuvent, en général, plus être consultés avec fruit par ceux qui voudraient y chercher des enseignements pratiques. Ils ne sont plus nécessaires qu'à ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art et des sciences militaires.

Des 889 ouvrages dont il est fait mention ci-dessus, 131 seulement datent de ce siècle, et ce sont, pour la majeure partie, des traductions, puis beaucoup de biographies et plusieurs ouvrages plus politiques que littéraires ; de traités spéciaux il n'y en a que quelques-uns.

Ajoutons que, de 1822 à 1840, la production a été plus insignifiante encore; presque tous les bons ouvrages militaires qui ont paru pendant ce laps de temps ont vu le jour en France et en Allemagne.

Agréez, etc. B.....s,

Capitaine au 2me chasseurs à pied.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS DE BRUXELLES, LE 13 SEPTEMBRE 1840, PAR L. ALVIN, SECRÉTAIRE DE CETTE INSTITUTION, CHEF DE BUREAU AU MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS, ET MEMBRE SUPPLÉANT DU JURY D'EXAMEN POUR LA PHILOSOPHIE ET LES LETTRES (1).

Messieurs,

C'est en s'unissant par un pacte sacré, en mettant en commun leurs intérêts divers, en confondant leur passé comme leur présent, que les provinces belgiques se sont constituées en une nation homogène; c'est en restant fidèles à cette alliance intime qu'elles mériteront un avenir glorieux.

Chacune d'elles a fait hommage à la patrie commune de ses fastes guerriers, de ses illustrations politiques, de ses grands hommes et de ses grandes choses.

Ce que nos pères ont fait de bon et de beau, que ce soit sur le sol flamand, sur le sol liégeois ou sur le sol brabançon, compose aujourd'hui notre commun patrimoine; toutes les gloires de nos pères sont la dot de la jeune Belgique; c'est riche de cet apanage qu'elle a pris rang parmi les vieilles nations européennes et qu'elle s'y maintiendra avec honneur.

Si par une suite d'événements funestes, les Belges qui nous ont précédés n'ont pu assurer à leur patrie une influence politique, si l'épée de la Belgique a constamment, depuis des siècles, été sans poids dans la balance où se pesaient les destinées de l'Europe, du moins nos aïeux ont-ils su, par leur intelligence et leur travail, se faire dans les arts pacifiques une renommée que ne peut éclipser

(1) Comme ce discours renferme des considérations aussi justes que bien présentées sur les Beaux-Arts, nous avons cru utile de le reproduire dans notre recueil, avec l'assentiment de l'auteur.

(*Note de la Commission directrice*).

Digitized by Google

celle d'aucun peuple; du moins ont-ils, par ces nobles travaux, exercé sur leurs oppresseurs mêmes une influence civilisatrice bien autrement respectable que celle de la force brutale.

En nous rendant l'indépendance, à une époque où cette force brutale cède enfin le sceptre à l'intelligence, ne semble-t-il pas que le Ciel ait voulu que la Belgique nouvelle dût toute sa gloire encore à l'industrie, aux sciences et aux arts?

Oui, Messieurs, tout notre avenir est là; pour nous, la plus importante affaire est de nous avancer dans cette route, où nous devrions n'avoir jamais été devancés, où nous devons reprendre enfin le pas sur tous les autres.

C'est à vous, jeunes gens, qu'appartiendra l'honneur de cette réhabilitation, à nous, à vos maîtres, celui de la préparer. Voyez comme cette vérité est instinctivement sentie par les masses; avec quelle faveur et quel puissant intérêt elles accueillent tout ce qui tend à échauffer chez nous le sentiment des arts, tout ce qui tend à rehausser la gloire de ceux qui s'y sont fait un nom.

Les premières statues qu'élève notre patrie régénérée, à qui sont-elles érigées?

La Belgique entière retentit encore des honneurs qui viennent d'être rendus à la mémoire d'un grand peintre.

Et Rubens n'a-t-il pas fait pour l'illustration de son pays plus que les conquérants si vantés? Cette gloire du moins n'a coûté ni sang, ni larmes.

Jeunes élèves, avant de vous remettre ces couronnes que vous avez méritées par vos studieux efforts, puis-je vous entretenir d'un sujet plus intéressant que la vie de notre illustre compatriote Pierre-Paul Rubens, le prince des peintres flamands, dont la renommée est un des plus beaux fleurons de la couronne de la jeune Belgique?

De Rubens dont la trace n'est pas effacée sur le sol de la cité de Bruxelles, et dont notre musée peut aussi offrir à vos études plusieurs des plus étonnantes conceptions.

De Rubens à qui tout Belge ami des arts est tenu de renouveler cette année son tribut d'admiration.

Vos professeurs ne sauraient laisser échapper cette occasion de vous faire connaître leur pensée tout entière sur les immortelles

Digitized by Google

productions que quelques-uns d'entre vous peuvent étudier déjà avec discernement et avec fruit.

Notre admiration pour Rubens n'est certes pas exclusive; elle n'en est pas moins haute et sincère : et quoique l'on ait pu chercher à insinuer le contraire, Bruxelles honore la mémoire du grand peintre Anversois autant que peuvent l'honorer ses plus enthousiastes admirateurs.

Quelques mots donc sur la vie de Rubens, non pas une notice historique; mais l'appréciation rapide de l'homme, de son génie et de ses travaux; afin que vous, jeunes élèves, qui allez entrer dans la carrière, vous puissiez tirer de cette vie d'utiles enseignements pour diriger la vôtre.

« A peine venait de se fermer le siècle illustré par Michel-Ange et Raphaël, qu'un jeune homme de 23 ans, formé à l'école gracieuse et correcte d'Otto-Vénius, prit résolument la route d'Italie, plein d'espoir, plein d'ardeur; il avait à conquérir un magnifique héritage, l'honneur d'imposer aussi son nom à un siècle.

Pierre-Paul Rubens, déjà célèbre dans sa patrie, accueilli avec faveur à la cour des infants Albert et Isabelle, consentit à ajourner sa gloire, afin de l'asseoir sur une base plus durable.

Il ne lui suffisait pas d'avoir analysé les belles productions de la vieille école brugeoise et de quelques Flamands ses contemporains; il ne devait rien ignorer de l'art divin auquel il consacrait sa vie.

Il passa donc huit années à copier, pour surprendre le secret de leur génie, les Vinci, les Buonarotti, les Sanzio, les Jules Romain, les Corrége, les Véronèse et les Titien.

Lorsque Rubens, sortant des murs d'Anvers, avait pris le chemin de Rome, il emportait comme provisions de voyage, du talent, de la science, un jugement sain, et le coup-d'œil perçant du génie.

Il visita donc l'Italie moins en élève qu'en juge; il n'alla point s'asseoir sur les bancs de tel ou tel maitre; il les réunit tous, les somma de lui dévoiler leurs doctrines et leurs méthodes, pénétra leur secret, apprécia le fort et le faible de chacun, et put alors choisir et créer pour lui-même un principe et une doctrine.

Digitized by Google

Libre de toute entrave, il marcha d'un pas ferme dans son originalité, oubliant dès lors chacun de ses maîtres pour se les rappeler tous ensemble.

Ce n'est pas qu'en arrivant en présence de tant d'admirables modèles, il n'ait d'abord ressenti presque de la terreur; sous la première impression d'une si éclatante supériorité, il était demeuré comme anéanti. Il pâlit plus d'une fois tout en subissant l'influence fatale qui lui poussait la main si près du feu de Prométhée.

Mais une voix intérieure lui criait : Courage, sois Rubens! — Et Rubens releva la tête, regarda en face ses maîtres d'hier, ne craignit plus de lutter corps à corps avec ces anges, et vint hardiment suspendre ses toiles dans les basiliques de Florence, de Mantoue, de Milan, de Gênes et de Bologne, à côté de ses immortels rivaux.

La renommée de Rubens fut immense; il n'était pas un souverain qui ne tînt à honneur de posséder quelqu'un de ses ouvrages. Partout où le conduisaient les affaires d'état, il laissait dans les palais ou dans les temples une toile qui devait y conserver la gloire de son nom.

C'est surtout sa patrie qu'il se plut à décorer; elle lui demandait de remplacer ce qu'avait détruit la fureur des iconoclastes.

Aussi, malgré les ravages du temps, et malgré des spoliations plus déplorables encore, les villes d'Anvers, d'Alost, de Bruxelles, de Gand, de Louvain, de Malines et une foule de localités de la Belgique, possèdent encore aujourd'hui de nombreux chefs-d'œuvre sortis de son infatigable pinceau.

A l'étranger, Dusseldorf, Munich, remplirent des galeries entières des travaux du Michel-Ange Anversois; quarante-huit grands tableaux que Rubens peignit pour l'Électeur palatin, forment avec ce que Munich a rassemblé une collection de quatre-vingt-dix morceaux, tous des meilleurs du maître. C'est la plus riche et la plus complète que l'amateur puisse visiter.

Si l'Angleterre n'obtint pas, du vivant du peintre, un grand nombre de ses ouvrages; grâce à sa passion pour les objets d'art qu'elle rassemble de tous les points du globe, elle possède aujourd'hui une part fort considérable des œuvres de Rubens.

Digitized by Google

La France ne refusa pas son tribut d'admiration à l'artiste flamand. Marie de Médicis, réconciliée avec son fils, Louis XIII, voulut perpétuer le souvenir des principaux faits de sa régence. Elle commanda à Rubens les vingt-et-un tableaux allégoriques de la galerie du palais du Luxembourg. Ils sont aujourd'hui l'un des plus précieux ornements du musée du Louvre.

La vie de Rubens est, ainsi que ses ouvrages, empreinte d'un caractère de grandeur, de noblesse et d'énergie virile; il nous apparaît comme un des plus grands génies qui ont honoré l'humanité, c'est sans contredit le plus complet dont puisse se glorifier la Belgique.

Il eut le rare bonheur de comprendre son siècle, d'en être compris et apprécié, de jouir dignement de sa gloire, et d'être exempt de ces retours de fortune, si communs dans l'existence des artistes. Ce n'est pas qu'il n'excitât l'envie de bien des rivaux; mais étranger lui-même à ce sentiment, il ne fit que plaindre ceux à qui sa supériorité l'inspirait. Il n'employa pour les désarmer que les bons procédés, payant la haine par des bienfaits.

Depuis qu'il est mort, la vénération des hommes a consacré sa mémoire. L'œuvre grandiose qu'il a disséminé par toute l'Europe, et que nulle main n'a pu réunir jusqu'ici, même en pâles copies, l'œuvre immortel de l'école flamande n'a pas cessé d'être admiré.

Son génie, comme l'ange gardien du feu sacré des beaux-arts, semble planer sur la Belgique, et souffler au cœur de notre jeunesse la noble ardeur de recueillir l'héritage qu'il a laissé.

Pour apprécier le génie de Rubens, il faut considérer le peuple et le siècle auxquels il s'adressa.

L'école dite *gothique* avait suffi à nos pères tant que sa naïveté, si près de la nature, ne rencontrait dans les masses que soumission aux dogmes comme aux principes de la foi catholique; cette peinture croyante parlait à des cœurs croyants que nulle influence contraire ne sollicitait; elle persuadait sans effort.

Nous qui excusons si facilement Michel-Ange et Raphaël d'avoir, même à l'abri de la toute-puissance de l'église romaine, introduit dans les arts l'élément païen, comment ne reconnaîtrions-nous pas la nécessité où se trouva Rubens?

Arrivant après les luttes longues et acharnées que la réforme avait suscitées chez nous, quel rôle dut ambitionner son génie?

Digitized by Google

Continuer l'école transitoire des Van Orley, des Otto-Vénius? Mais c'était perpétuer la stérile reproduction des procédés italiens; c'était abdiquer toute influence sur le progrès de sa patrie.

Rubens se fit l'ardent missionnaire d'une religion qu'il acceptait sans réserve : sa mission, ce fut de rendre encore attentives des intelligences longtemps distraites : il répandit donc sur ses toiles toute l'énergie de sa foi; et, comme pour arriver aux cœurs il devait frapper les yeux, il assigna pour but à ses œuvres l'entière représentation de la nature visible, la forme complétée par la couleur. Il inaugura, du haut de nos autels, LE RÈGNE DE LA VIE PAR LE MOUVEMENT ET LA LUMIÈRE. Aussi, comme le peintre épique de l'Évangile, Rubens est-il complet et sans rival.

Paysagiste admirable, peintre d'histoire, de genre et de portrait, architecte, écrivain, savant antiquaire, il a laissé une trace dans tous les sentiers qu'il a parcourus. On fouille encore aujourd'hui les bibliothèques pour découvrir un traité sur les couleurs, qu'il écrivit et qu'il aurait, pense-t-on, publié vers la fin de sa carrière. Le Ciel a permis que ce traité disparût.

Ne le cherchez pas, jeunes artistes, ailleurs que sur les toiles où son pinceau l'a mille fois écrit : c'est là, qu'après une étude approfondie, vous le découvrirez si la nature vous a donné une âme et des yeux capables de le comprendre. » (1)

Oui, jeunes élèves, Rubens tout entier, Rubens avec ses sublimes inégalités, peut être placé comme exemple devant vos yeux. Mais avec quel discernement, avec quelles précautions vous devrez l'étudier!

Chez ce grand peintre, la couleur, le dessin, la composition historique, forment un admirable ensemble dans lequel chaque partie concourt à l'harmonie générale.

Si vous n'avez pas la puissance de réunir ces diverses qualités au même degré, n'essayez pas de marcher sur ses traces; vous ne feriez qu'augmenter le nombre, déjà trop considérable, des im-

(1) Extrait de la notice sur Pierre-Paul Rubens, publiée par M. Alvin, dans l'ouvrage intitulé : *Scènes de la vie des peintres*, ouvrage qui a vu le jour au mois de juillet dernier.

Digitized by Google

prudents Icares dont les ailes fragiles se sont fondues au soleil de Rubens.

Ce que vous pouvez imiter dans cet homme inimitable, c'est la manière dont il acquit son incomparable talent, ce sont ses études consciencieuses de la nature, c'est le travail qu'il s'imposa pour connaître avant de créer, c'est le soin qu'il eut d'orner et d'enrichir son esprit, de former son jugement et son goût, avant de s'abandonner à l'essor de son imagination.

Messieurs, nous en sommes profondément convaincus, la mission des Académies est de conserver dans leur intégrité les principes qui sont la base éternelle des beaux-arts, et qui dérivent de l'imitation raisonnée d'une nature de choix.

C'est donc à ces principes que nous nous attachons avant toute chose.

Sans nous arrêter aux paradoxes plus ou moins spécieux que l'on a mis en avant, dans notre époque où l'on a rajeuni tant de vieilles idées, nous pensons que les principes n'enchaînent point, n'arrêtent point l'essor du génie : ils l'obligent au contraire à de nouveaux, à de plus puissants efforts dans la voie où il se développe avec le plus d'avantage.

Nous laissons à de plus pressés cette impatience inquiète qui brûle de frapper la foule par des résultats prompts et éclatants. Nous savons par de trop fatales expériences, quels sont les retours cruels qui attendent les célébrités improvisées.

Si notre école ne peut pas encore se vanter d'avoir donné des maîtres à toutes celles du pays, nous comptons parmi nos élèves des hommes dont le talent s'est déjà manifesté par un mérite solide, aux yeux des connaisseurs.

Quand leur temps sera venu, ils prendront la place qui leur appartient; on la leur disputera, nous ne pouvons en douter, mais ils sauront la conserver, parce qu'ils l'auront difficilement acquise, parce qu'ils ne la devront point à un engouement passager.

Pour nous, Messieurs, et j'exprime ici les sentiments de tous les professeurs de l'Académie, nous n'oublions pas que nous sommes à la tête de l'école de la capitale. Nous savons ce que nous impose un tel honneur; nous savons ce que nous commande de zèle, de

Digitized by Google

dévouement et de reconnaissance la vive sollicitude que l'Administration communale ne cesse de montrer à cette institution.

L'Académie est réorganisée, depuis quatre ans, sur le plan le plus large et le mieux en rapport avec les besoins de l'industrie d'une grande ville, avec les besoins artistiques d'une capitale.

Six cents élèves fréquentent nos cours; la seule classe de Dessin d'après Nature a réuni jusqu'à cinquante élèves, parmi lesquels plusieurs sont déjà dignes du titre d'artiste.

Si nous n'avons pas encore obtenu ce que possèdent déjà d'autres écoles du pays, si nous n'avons pas encore une classe de Peinture, le cours spécial de *Composition historique*, donné à la fois pour la classe supérieure de Dessin et de Sculpture, aura du moins initié ces élèves aux secrets de la partie la plus importante de tous les arts.

Nous ne craignons donc point que l'on nous mette en parallèle avec les autres établissements du royaume et de l'étranger.

Mais nous croyons pouvoir exiger que le jugement que l'on portera de notre école soit précédé d'un examen consciencieux, et nous appelons de tous nos vœux l'inspection des hommes impartiaux et éclairés.

Jeunes élèves, vous allez recevoir les palmes que la munificence de la Ville et la bienveillance du Gouvernement vous offrent en retour du travail et de l'assiduité.

En acceptant ces récompenses, vous contractez l'engagement de continuer à les mériter.

Et vous qui, moins heureux, assistez au triomphe de vos camarades, songez que le travail vient à bout de tout, et que les palmes de l'année prochaine appartiennent, dès aujourd'hui, à ceux qui veulent fermement les conquérir.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Nous sommes à même de compléter aujourd'hui les renseignements que nous avons donnés dans notre dernière livraison (p. 302) sur le jeune compatriote de Descartes (1), sur ce rival nouveau de l'enfant prodigieux né dans la patrie d'Archimède (2). C'est encore à un excellent article du docteur Donné, imprimé dans le *Journal des Débats* du 19 décembre, que nous les empruntons textuellement.

M. Donné, dans le compte si lumineux qu'il rend chaque semaine des travaux de l'Académie des sciences, s'exprime de la manière suivante : « M. Cauchy, dans la séance du 14 décembre 1840, a présenté à l'Académie son rapport sur le jeune pâtre calculateur de la Touraine.

Nous avions émis notre opinion sur ce genre de facultés singulières dont la commission nommée par l'Académie était appelée à étudier un exemple si remarquable dans cet enfant; pour nous, cette faculté toute en dehors du raisonnement, nous paraissait entièrement analogue à cette sorte de mémoire qui permet de se rappeler une foule de mots sans aucun lien ni sens entre eux, placés les uns à la suite des autres, et dont on voit quelques personnes répéter imperturbablement la série, après les avoir lus une seule fois, en commençant par le premier mot et même par le dernier; nous disons analogue, et non pas semblable, car nous ne prétendons pas que la faculté d'exécuter instantanément des opérations de chiffres très-compliquées appartienne à la mémoire; mais nous voulons dire que ces facultés sont du même ordre; en ce qu'elles ne sont pas susceptibles d'analyse, et que surtout elles s'exercent par elles-mêmes, et sans procéder par un raisonnement, par une méthode rationnelle qui puissent se communiquer et ser-

(1) René Descartes naquit à La Haye en Touraine, le 31 mars 1596.

(2) Archimède vit le jour à Syracuse environ 287 ans avant notre ère. Vito Mangiamele est né à Sortino, petit village près de Syracuse, le 21 janvier 1827, et non en 1825, comme l'a dit par erreur l'auteur de la notice insérée dans ce volume, p. 190.

Digitized by Google

vir à d'autres ; si on demandait en effet à une personne douée au plus haut degré de la faculté dont nous parlons, comment elle s'y prend pour se rappeler dans leur ordre et sans se tromper cinq cents mots écrits à la suite les uns des autres, elle n'indiquerait aucune opération de l'esprit qui pût être mise à profit par un autre; nous pensions qu'il en serait de même du jeune berger calculateur.

La commission composée de MM. Arago, Serres, Liouville, Sturm et Cauchy n'en a pas jugé ainsi, et elle accorde une bien plus grande part que nous à l'intelligence proprement dite dans le phénomène dont il s'agit. Elle trouve fort ingénieuses les méthodes que s'est créées le jeune Mandeux; à la vérité elle ne se prononce pas absolument, et d'une manière nette, sur le point important. Elle ne dit pas si, dans son opinion, la merveilleuse faculté dont jouit l'enfant procède réellement par le raisonnement dans l'application à la solution des problèmes qu'on lui soumet, ou bien si c'est, encore une fois, quelque chose de spécial, d'indéfinissable, d'analogue à l'espèce de mémoire dont nous parlions tout à l'heure. Elle paraît même craindre que l'intelligence de Mandeux ne soit peu propre à être développée; mais enfin elle donne à penser que ses procédés sont rationnels et logiques, et qu'ils pourront être utiles aux mathématiciens eux-mêmes. Enfin elle conclut à ce que l'Université se charge de continuer l'éducation d'un enfant qui promet sans doute de devenir un homme remarquable.

Nous sommes très-satisfait de cette détermination, qui a été adoptée par l'Académie ; il sera, en effet, curieux de suivre l'influence de l'éducation et de l'instruction sur une faculté que nous considérons, nous, non-seulement comme n'étant pas susceptible de s'étendre et de se perfectionner par les procédés de l'enseignement, mais comme devant s'affaiblir avec l'âge et même peut-être disparaître entièrement à une époque peu éloignée, comme la mémoire elle-même s'éteint ordinairement en vieillissant, tandis que la commission de l'institut, par l'organe de M. Cauchy, fait concevoir de brillantes espérances. L'avenir, et un avenir prochain, si on veut bien effectivement adopter le jeune pâtre de la Touraine, comme c'est le vœu de l'Académie, décidera entre ces deux manières de voir.

Digitized by Google

En attendant M. Cauchy a donné des détails intéressants sur la vie de cet enfant-phénomène, jusqu'au moment où il est tombé entre les mains de son professeur de Tours.

Occupé à garder les vaches, il menait la vie la plus grossière, et ne recevait pour gages, chez les métayers qui l'employaient, que trois paires de sabots par an et du pain noir qu'il assaisonnait avec de l'ail. Sa faculté de combiner des chiffres, qu'il exerçait au moyen de petits cailloux disposés sur le sable, rappelant ainsi sans s'en douter, dit M. Cauchy, l'étymologie du mot calcul, lui avait donné une sorte de célébrité et même de réputation de sorcier dans les cantons qu'il habitait. Il proposait aux passants de résoudre immédiatement des problèmes curieux ou difficiles, comme, par exemple, de faire à l'instant le calcul des minutes et secondes comprises dans leur âge, et il recevait pour cela une modique aumône ; il paraît qu'il abusait quelquefois du prétendu pouvoir surnaturel qu'on lui attribuait.

Toujours est-il que lorsque M. Jacobi, excité par la curiosité, parvint à rencontrer dans les champs ce prodige dont la renommée était arrivée jusqu'à lui; il ne trouva sous tous les autres rapports, dans cet enfant, qu'une nature grossière et presque indomptable; il lui fut impossible, malgré tous ses bons soins, de l'élever en compagnie des autres enfants de son institution ; il fallut l'isoler, le tenir enfermé, le corriger même de manière à lui faire sentir qu'il avait un maître et une autorité plus forts que lui; grâces à ces sages mesures, auxquelles nous sommes quelquefois obligés de recourir nous-mêmes pour des natures infiniment moins sauvages, l'enfant qui n'avait que de mauvaises inclinations sans méchanceté réelle au fond, est devenu traitable et même assez doux; il doit ce bienfait de l'éducation à M. Jacobi, et il parait qu'il lui en témoigne volontiers sa reconnaissance par son attachement et sa docilité.

Quant aux autres facultés de son intelligence, elles paraissent bornées, ainsi que nous l'avons dit ; cet enfant, si habile à retenir une multitude de chiffres et à les combiner de mille manières, ne se rappelle pas les noms des personnes avec lesquelles il vit ; il traverse tout Paris sans rien remarquer et sans se souvenir de rien; il calcule toujours, en marchant, en se promenant, en man-

Digitized by Google

geant, et rien ne peut le distraire de son opération quand une fois il est en train de chercher la solution d'un problème ; il n'y a pour lui aucune fatigue dans ce travail, qui se fait pour ainsi dire machinalement et malgré lui. Si nous croyions au magnétisme, nous dirions que cette faculté de s'abstraire au milieu de la distraction et du bruit, de voir toujours des chiffres sans jamais les perdre de vue, tient à un état magnétique dont il aurait lui-même la puissance sans en avoir sans doute le secret; mais ne compliquons pas ce phénomène déjà fort singulier d'une autre question bien plus obscure encore, et tenons-nous-en à ce que nous avons dit » (1).

(1) Depuis l'impression de la livraison de novembre, le club des échecs a perdu son illustre président, dont nous avons parlé à la page 304. M. Mahé de la Bourdonnais, issu de la famille du célèbre administrateur des îles françaises dans les mers de l'Inde au dix-huitième siècle, est mort, dans les premiers jours de décembre, des suites d'une hydropisie, à Londres, où il s'était rendu pour soutenir un pari contre les plus forts joueurs d'échecs de l'Angleterre. Il n'était âgé que de 47 ans. Il avait publié en 1833, en un vol. in-8°, un *Nouveau traité du jeu des échecs*, remarquable par sa clarté et par le choix des parties dont il donne le début ou la fin. M. de la Bourdonnais nous a rappelé le souvenir d'un de ses devanciers peu connu aujourd'hui. Il vivait sous Louis XIV, et se nommait La Salle. Il jouait aussi aux échecs de mémoire; il numérotait toutes les cases, et, opérant ensuite sans voir l'échiquier, il gagnait les plus forts joueurs.

FIN DU TOME SEIZIÈME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SEIZIÈME.

HISTOIRE NATIONALE.

Pages.

Promenade en Campine. — Le Docteur B..y. 5
Promenade au cimetière de Robermont. — J. H. 201
Les veillées à la cabane des remparts, ou traditions, légendes, contes et rêves du vieux Gabriel. — Le Docteur B..y. . 356

HISTOIRE ÉTRANGÈRE.

Etude sur les causes des soulèvements et des guerres des paysans, au moyen âge. — André Van Hasselt. Premier article. 93
Deuxième article. 305

SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES.

Chemin de fer de Vienne à Brünn. — A. S. de N. 29

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS ET MÉLANGES.

Le pouvoir de la médecine. — Stephano. 49
Adieux à Rome, par R. Spitaels. — Ph. L***. 179
Discours prononcé à la distribution des prix de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, le 13 septembre 1840. — L. Alvin. 399
Notice sur le jeune Vito Mangiamele. — D. Marlin. . . . 189
Notice sur Henri Mandeux. — 302,407

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

La mendiante du Pont-des-Arts. — Imitation libre de l'allemand de W. Hauff, par Dandely. 133
Additions à l'article sur l'étude de la langue allemande. (v. t. XV, p. 176). — B..... s. 393

Digitized by Google

POÉSIE.

A Silvio Pellico. — A.-S. DE ST.-VALRY. 41
Ecrit aux ruines de Montfort. — ETIENNE HENAUX. 44
Une nuit d'avril. — Mlle LOÏSA FERRY. 45
Avril. — LA MÊME. 46
Fleurs des champs. — LA MÊME. 47
Hymne de saint Jean l'Evangéliste à la Vierge. — A.-S. DE St-VALRY. 173
Jeanne de France. — Mlle C. DE B. 176
Epigrammes. — L.-V. R. 177
Confidence. A Adda. — MARCELLIN LA GARDE. 269
Misères du Poëte. A M. H. Colson. — Jh. GAUCET. . . . 271
La Rose et l'Enfant. — Mlle LOÏSA FERRY. 274
Pauline, histoire de tous les jours. — STEPHANO. 374
POÉSIE LATINE. *Funus Napoleonis Lutetiæ emeritorum militum templo illatum.* — J.-D. FUSS. 390

ANALYSES CRITIQUES.

Traité d'économie nationale, par Ch.-H. Rau, traduit par de Kemmeter. — CH. FAIDER. 70
Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le seizième siècle, par J.-J. Altmeyer — CH. FAIDER. 77
Sur le même ouvrage. — L.-V. R. 278
De l'Industrie en Belgique, par N. Briavoinne. 83

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Concours de 1841.

Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles. 88

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google